

RÉPERTOIRE
DES
CONNAISSANCES USUELLES.

PARIS, IMPRIMERIE DE BETHUNE ET PLOM,
RUE DE VAUGIRARD, 56.

644823

DICTIONNAIRE

DE LA

CONVERSATION

ET DE LA LECTURE.

Celui qui voit tout abrège tout.
MONTESQUIEU.

TOME XLIX.



PARIS.

BELIN-MANDAR, LIBRAIRE,

RUE CHRISTINE, 5.

—
MDCCCLXXXVIII.

DICTIONNAIRE

DE

LA CONVERSATION

ET DE LA LECTURE.



SEMAILLES se dit rarement au singulier. C'est le nom donné aux semis des céréales. Plus tôt on fait les *semailles* et plus le cultivateur a de chances heureuses : c'est un proverbe assez vrai que les paresseux, en pareil cas, ne gagnent que tous les neuf ans. Mettez les blés en terre en automne ; les orges, les avoines et autres menus grains au printemps. Cependant il est bien des pays où ces derniers se sèment avant l'hiver, et se récoltent bien avant ceux qui ont été faits au printemps ; mais ils sont plus sujets à manquer. Il y a une sorte de froment qui se sème au printemps : on le nomme *blé de mars*. — Dans tous les pays agricoles, les semis se font après la récolte, si l'on en excepte les contrées où la chute précoce des neiges nécessite la façon des blés avant la récolte. — En général, on sème plus tôt les terres légères que les terres fortes, ce qui est conforme à la bonne pratique. — Pour obtenir une bonne semence, on fait épurer le grain dans le champ dont on destine la récolte à la semence. J'ai vu aussi, dans des pays de grande culture, une femme ou un enfant épurer le blé gerbe à gerbe pour approvisionner le batteur. — Généralement, on sème le blé et le seigle sur plus d'un labour, sur trois, et

même sur sept, suivant l'espèce de charrue dont on se sert. Tantôt on sème avant, tantôt après le dernier de ces labours, suivant qu'on se sert de la charrue ou de la herse pour enterrer ; mais généralement, ce dernier mode est préférable. J'ai conseillé à un propriétaire, dans un pays où l'on n'emploie que le procédé de la charrue, de préférer la herse, et il s'est très bien trouvé de l'avoir fait. Les graines des céréales étant beaucoup au-dessous des moyennes, il ne faut pas les enterrer de plus de six lignes, ce qu'on obtient mieux par le procédé de la herse. Il n'y a guère que dans les terres pierreuses, sur lesquelles la herse a peu de prise, qu'on est forcé de semer sous raie. — On jette quelquefois la semence du froment au fond du sillon, et on la fait recouvrir par la terre enlevée du sillon suivant : mais ce procédé serait impraticable dans les pays de grande culture. — Le blé, dit-on, se sème dans la poussière, et l'avoine dans l'eau ; mais cela dépend de la nature du terrain ; j'en connais une espèce en Touraine dont la semence ne réussit que quand elle est confiée à la terre dans l'eau. — La manière la plus générale de répandre la semence sur la terre est de la jeter à

poignée en marchant à pas bien comptés, et en lui faisant décrire un arc de cercle. Il n'y a pas de règle à prescrire pour cela. Il faut de l'habitude et de l'intelligence. Généralement on prend la semence dans un sac peu profond, que le semeur porte attaché autour de ses reins, ou en guise de serpillière, comme les garçons de boutique. Dans la Touraine, le semeur se sert d'une corbeille qu'on appelle *paillon*. Dans les pays où le labour est par larges planches, le semeur se règle sur elles; dans les pays à planches de deux ou trois sillons, il se règle sur des espèces de jalons qu'il plante à des distances convenables. — On a beaucoup parlé du mode de semer le blé à l'aide du plantoir; mais ce procédé ne convient point aux pays de grande culture, et ne paraît guère praticable. — Les terres de première qualité demandent environ 250 livres de froment par arpent, les terres moyennes 255, et les mauvaises 260. — Gardez-vous de semer trop épais dans quelque espèce de terre que ce soit; semez plus épais dans les terres légères que dans les terres fortes : ces dernières conservent mieux leurs semences, et les légères ou les maigres gardent leur humidité sous leurs touffes en automne et au printemps.

SÉMENCE, c'est le grain que l'on sème. Il ne se dit proprement que du froment, du seigle, de l'orge, de l'avoine et de quelques autres plantes céréales : *Blé de semence* ; Combien faudra-t-il de semence pour semer cette pièce de terre ? etc. — Il se dit aussi généralement de tout ce qui se sème par la main de l'homme, grains, graines, noyaux, pepins, etc. — On doit toujours choisir la meilleure semence, c'est-à-dire la plus grosse, la plus lourde, la plus mûre. Celle qui provient d'un terrain sec et exposé aux rayons du soleil est préférable à celle qui a cru dans des terrains très fertiles, très humides ou très ombragés. — Il n'est pas nécessaire, comme on le croit, de changer de temps en temps les semences d'une exploitation rurale, sous prétexte qu'elles dégénèrent.

Contentez-vous de choisir la plus belle de votre récolte. — On regarde généralement comme indispensable de prendre le froment de la dernière récolte pour semence ; il résulte de savantes expériences que cela n'est pas toujours nécessaire ; le préjugé qui règne contre les semences anciennes vient du peu de soin qu'on prend de la conservation des grains. — Cependant une vieille semence lève plus lentement qu'une fraîche. Mettez l'ancienne semence dans l'eau, quelques jours à l'avance, pour lui rendre son humidité primitive. — Le mot *semence* se dit aussi au figuré : une bonne instruction est une *semence* de vertu ; la mauvaise éducation est une *semence* de vices. Les rapports faits entre les écoliers, les uns contre les autres, sont des *semences* de discorde : un article d'un traité peut être une *semence* de guerre.

SÉMEUR, celui qui est spécialement chargé de semer les blés, les seigles, les orges, etc. Semer n'est pas un art difficile, mais il est assez important pour y donner toute son attention ; et, de sa plus ou moins parfaite exécution, dépendent beaucoup la régularité et la proportion de la semence et l'abondance des récoltes (V. SEMAILLES). — Nous ajouterons ici que ce mot se dit aussi au figuré : Cet homme est un *semeur* de discorde. Un *semeur* de divisions est celui qui se plaît à brouiller les esprits : c'est un *semeur* de faux bruits, de fausses nouvelles.

SEMS, terme d'agriculture et de jardinage, plant d'arbrisseaux, de plantes, de fleurs, venant de graines, et qui ont été semés ; mise en terre de grains dont on veut obtenir des productions. Les plantes annuelles peuvent être rarement multipliées autrement que par voie de semis. — Toutes les graines, pour être bonnes à semer, doivent être mûres. Il faut choisir la plus belle graine, excepté lorsqu'on veut obtenir des fleurs doubles. — On juge assez bien de la qualité de la semence à l'inspection, c.-à-d. à la couleur et au poids. Les graines de la récolte dernière sont meilleures lorsqu'on veut avoir des plantes vigoureuses et

abondantes en tiges ou en feuilles. — Il faut, quand on veut faire un semis, débarrasser les graines de leur enveloppe. Il convient d'attendre, lorsqu'on le peut sans inconvénient, le moment de les employer. — Il faut faire les semis, autant que possible, par un temps humide, ou mettre tremper les grains dans l'eau. — On sème en pleine terre, sur couche, en caisse, en terrine, ou en pot; on sème à la volée, en planche, en anget, en rayons ou rangées; enfin, on sème seul à seul, c.-à-d. qu'on place à la main, ordinairement en lignes et à distances égales, ce qui se pratique principalement pour les arbres fruitiers destinés à rester dans un lieu: c'est qu'on appelle *semis à demeure*. Les semis de lin, de chanvre, doivent être serrés, ainsi que ceux des plantes qu'on veut faucher en vert pour les bestiaux, ou enterrer avant la floraison pour engrais. Pour ne pas semer trop serré ou trop clair, il faut savoir garder un terme moyen. — Dans les terres sèches et exposées au midi, qu'elles soient argileuses, sablonneuses ou calcaires, les semis de l'automne sont toujours préférables à ceux du printemps.

P. GAUBERT.

SEMAINE. La division du temps en semaines est entièrement arbitraire; cependant on la trouve chez les peuples les plus anciens. Le plus grand nombre avait des semaines de sept jours (*hebdomades*), quelques-uns de huit (*ogdoades*), d'autres de dix jours (*décades*). On regarde les Chaldéens comme les inventeurs des semaines de sept jours, et on leur attribue la dénomination des 7 jours d'après les 7 planètes: ils désignaient, dit-on, chaque heure du jour par une des sept planètes, en commençant par Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, et terminant par Vénus, Mercure et la Lune. Ils donnèrent en conséquence à chaque jour le nom de la planète qui correspondait à la première heure de ce jour. Or, le jour ayant 24 heures, on compta trois fois les sept planètes, plus les trois premières, $7 + 7 + 7 + 3$, et la quatrième planète, ou le *Soleil*, se trouva répondre à la pre-

mière heure du second jour, et ainsi de suite. Il en résulta que

le 1 ^{er} jour fut appelé Saturne ou samedi;	
le 2 ^e	Soleil, du soleil.
le 3 ^e	Lune, lundi.
le 4 ^e	Mars, mardi.
le 5 ^e	Mercure, mercredi.
le 6 ^e	Jupiter, jeudi.
le 7 ^e	Vénus, vendredi.

La loi mosaïque conserva cet ordre; les chrétiens mirent le jour de Saturne à la fin de leur semaine, et changèrent le nom du jour du Soleil en celui de *dimanche*; les mahométans commencèrent la leur par celui de Vénus ou vendredi, parce qu'il est dit que Gabriel remit le Coran à Mahomet un vendredi. — La division du temps par semaines de sept jours tire probablement son origine des sept jours de la Genèse. Les Juifs compaient aussi les jours de la semaine selon leur ordre et leur rang à l'égard du sabbat: le lendemain du sabbat s'appelait le *premier sabbat*, et ainsi pour les jours suivants, excepté le sixième, qu'ils nommaient autrement, *para sève* ou préparation au sabbat. L'usage des Orientaux pourrait bien être un reste de la tradition de la création; on suppose néanmoins que la division en semaines a été imaginée par un peuple ayant des années et des mois lunaires. En effet, les 4 phases que la lune présente en 29 jours pouvaient bien faire naître l'idée de partager le mois en quatre sections; mais que des peuples qui, comme nous, ont des années et des mois solaires aient adopté des semaines de sept jours, voilà, dit Schœll, ce que l'on comprend difficilement; car il en résulte un inconvénient qui nous paraîtrait fort grave si nous n'y étions accoutumés dès notre jeunesse: c'est que le nombre des jours qui composent l'année solaire ne se divisant pas par sept, notre année n'a pas un nombre rond de semaines, mais un excédant d'un ou deux jours, et que nos mois de 29, 30 et 31 jours n'étant pas également divisibles par quatre, ils ont un, deux ou trois jours au-delà de quatre semaines. — Nous avons dit que les chrétiens n'avaient point adop-

té les dénominations païennes pour le premier jour de leur semaine, dont le nom est la corruption du *dies dominica*. Les Allemands ont traduit dans leur langue ces noms des jours, ou les ont remplacés par d'autres tirés de l'ancienne mythologie du Nord. Voici ces noms : dimanche *sonntag*, de *sonne*, soleil (chez les Anglais *sunday*) ; lundi *montag*, de *mond*, lune ; mardi *dinstag*, mot dont la signification est incertaine ; dans l'Allemagne supérieure, on disait anciennement *erichtag* ou *ertag*, nom teutonique du dieu Mars ; mercredi *mittwoche*, c'est-à-dire milieu de la semaine ; jeudi *donnerstag*, de *Thor*, le Jupiter des anciens Germains, dont les Anglais ont fait *thursday* ; vendredi *freitag*, de *Friga*, la Vénus du Nord ; samedi *sonnabend*, c'est-à-dire la veille du dimanche. Les Anglais se servent du mot *saturday* ; plusieurs étymologistes ont fait cependant dériver samedi de *sabbat*, aussi bien que le mot allemand *samstag*.

SEMAINE-SAINTÉ, c'est la dernière semaine de Carême, où l'on célèbre le mystère de la passion de Jésus-Christ : *Hebdomas sancta*, *Hebdomas magna*. On rapporte son institution aux apôtres : la pratique en a toujours été universelle dans toutes les églises. — On appelle *semaine de la Passion* celle qui précède la semaine-sainte et finit au dimanche des Rameaux.

SEMAINIER, c'est le nom que l'on donne à l'ecclésiastique chargé de faire l'office pendant la semaine, et qui doit assister à toutes les heures. On dit dans les chapitres : *être de semaine*, *être en semaine* ; il en est de même pour les officiers de service tous les huit jours. Le *semainier* est au théâtre le comédien chargé pendant une semaine de tous les détails relatifs à l'exécution du répertoire. SÉDILLOT.

SÉMÉIOLOGIE ou Séméiotique, partie de la médecine qui traite des signes indicatifs des maladies et de la santé (v. MÉDECINE).

SÉMELE, héroïne thébaine, était une des quatre filles de Cadmus et d'Hermione son épouse, et la tante d'Actéon, fils

d'Autonoë, sa sœur, et du fameux cultivateur Aristée, dont Cyrène la naïade fut la mère. Sans doute que Sémélé fut la plus belle et la plus douce de ses trois autres sœurs, ménades souvent furieuses et altérées de sang, car le maître des dieux, Jupiter, l'honora d'une aveugle et trop ardente tendresse. Il la rendit mère de Bacchus, un des dieux les plus puissants. Comme elle portait encore dans son sein ce fruit immortel, auquel, par la suite, tant d'autels furent élevés sur la face du monde alors connu, la jalouse Junon, sous les traits et la blanche chevelure de la vieille Béroë, nourrice de cette princesse, lui tint ce langage artificieux : « S'il est vrai que Jupiter soit votre amant, qu'il vous en donne des marques certaines, qu'il le fasse connaître, qu'il vienne vous voir avec la même majesté qui l'accompagne lorsqu'il s'approche de Junon, qu'il prenne pour vous rassurer toutes les marques de sa grandeur. » Ces paroles troublèrent l'esprit de l'orgueilleuse et trop crédule Sémélé. Elle demanda, tout en pleurs et languissante dans les bras de son amant, elle si vive et si riante la veille, qu'il lui accordât seulement une grâce. Celui qui lance la foudre jura par le Styx qu'elle n'avait qu'à parler et que son vœu serait accompli : « Quand vous viendrez me voir, dit-elle, paraissez avec toute la majesté dont vous êtes revêtu. » Jupiter, qui comprit aussitôt le résultat de ce souhait terrible, durant qu'elle parlait encore, allait de sa main lui fermer la bouche, mais le vœu était fait, et le Styx redouté demandait son accomplissement. Jupiter, qui tremblait non moins que tous les autres dieux au nom seul de ce lugubre fleuve, remonta vers l'Olympe, et là son front, bien que déjà obscurci par la douleur, s'entoura de nuages pour affaiblir les rayons de sa brûlante couronne ; il arma sa main des plus paisibles foudres, de celles seulement qui font retentir les nues d'un vain bruit il tempéra les éclairs de ses yeux, dont le désespoir avait déjà éteint la moitié des flammes, et descendit sur une nuée d'or et de pourpre se présenter à son amante. Malgré les précau-

tions du dieu , tant d'éclat, tant de majesté, ces feux et ces foudres, tout atténués qu'ils fussent, consumèrent en un moment Sémélé, dont le palais, aussitôt qu'elle, tomba en cendres. Toutefois, Jupiter eut le temps de tirer du sein de son amante le petit Bacchus, encore embryon, le cacha dans sa cuisse jusqu'à terme, et hientôt en accoucha. Ce mythe est charmant; il est plein de moralité et ressemble à nos plus jolis contes des fées, tout en étant un voile diaphane que nous allons soulever, et à travers lequel se montrent les mystères de la nature dans un de ses dons le plus riche, le plus riant de forme, et, après l'épi nourricier, le plus indispensable, la grappe fortifiante de la vigne. Homère ne cesse, dans son poème héroïque sur Ilion, de les appeler tous deux « le soutien de l'homme ». Au milieu de l'incendie de son palais, Sémélé, ou plutôt sa forme obscure, fut vue montant dans l'Olympe, où elle alla s'asseoir, sous le nom de *Thyoné*, à la table des dieux. Depuis, elle jouit dans la Grèce de certains honneurs : Orphée l'appelle *Panbasileia*, la reine universelle. Les Génies tremblaient à son nom. Les uns prétendent qu'elle descendit d'abord aux enfers, et que ce fut Bacchus son fils qui l'en tira et la plaça au rang des immortels. Il est une autre légende racontée par Pausanias touchant Sémélé. Cet historiographe dit que Cadmus, irrité des intrigues amoureuses de sa fille enceinte, la fit enfermer dans un coffre, ou plutôt une barque, et l'abandonna vivante aux caprices des flots, qui la portèrent morte sur la plage de Laconie au milieu des Brasiates. Son fruit, que son sein flétri n'avait pu garder, fut recueilli respirant encore par ces peuples, qui l'élevèrent : ce fut, non le Bacchus égyptien, mais le Bacchus grec, Bacchus second. Des mythologues veulent que ce soit Iuo sa tante qui ait été la nourrice de ce dieu au sortir de la cuisse de son père. Une légende pélasgique raconte que Sémélé mourut foudroyée par Jupiter, irrité des fréquentes infidélités de cette princesse, amoureuse

d'Actéon, son propre neveu, fils d'Auto-noë la ménade. -- L'explication de ce mythe est toute simple, quoiqu'elle n'ait pas encore été donnée. Cadmus tire son nom de l'hébreu-phénicien *Kadem*, l'O-rien-tal; il apporta de Tyr à Thèbes, la grecque, qu'il fonda, le culte du Bacchus égyptien : ce fut sa fille Sémélé qui fut ou passa pour sa mère, parce qu'il ne fallait pas à la Grèce, toute plastique, des dieux psychéens ou incorporels, mais des dieux nés du sein de la femme. Le nom de cette héroïne vient du même idiome tyrien-hébraïque *semol*, la gauche : son père ainsi l'appela de la nouvelle plage de la Grèce où il venait d'aborder, parce que cette contrée est à la gauche de l'Orient. Ses autres filles, à l'exception d'Iuo, portèrent des noms hellènes; mais comme *semel* en hébreu-phénicien signifie aussi *idole*, les Grecs, et Orphée le premier de tous, en firent une grande reine, une haute déesse, et lui dressèrent des autels, à Thèbes surtout, qui tire son appellation, entièrement orientale, de *théba*, coffre, vaisseau. En effet, une ville avec des murailles ressemble à une *boîte fermée*; et nous qualifions encore de vaisseau tout vaste monument. Cadmus, de l'Orient, où Noé l'avait d'abord implanté, apporta en Grèce le cep de vigne avec le culte du Bacchus égyptien. Il envoya par mer aux Laconiens, dans un coffre bien clos, des ceps de vigne, dont quelques-uns furent avariés par les flots. Ne voilà-t-il pas et l'accouchement et l'exposition de Sémélé, ainsi que sa mort, parfaitement expliqués? Les ceps plus jeunes qui arrivèrent sains sur la plage expliquent Bacchus vivant, sauvé et nourri par les habitants de Brasiates. Quant à Sémélé, consumée par le feu céleste, par un incendie aérien, n'est-ce point un emblème palpable du fruit de la vigne, de ces grappes vermeilles et parfumées, comme la chevelure de cette belle nymphe aux houles gracieuses, ainsi que l'appelle Orphée, de ces grappes qui demandent une chaleur tempérée, quoique vive, mais qui mourraient grillées sous les ardeurs du tropique ou dans les sables in-

candescents de la Libye ? Jupiter renfermant le petit Bacchus dans sa cuisse ne représente-t-il pas la pluie, les rosées conservatrices du pampre et des raisins ? car on sait que la pluie est personnifiée par ce dieu et l'air par Junon. L'auteur des *Géorgiques* a dit, en parlant du concours de ces deux conditions atmosphériques :

Jupiter descendit au sein de son épouse.

DENNE-BADON.

SÉMIRAMIS. — « J'ai régné à Ninive; mes états étaient bornés à l'orient par le fleuve Hindames (1), au midi par le pays qui porte l'encens et la myrrhe (2), et au nord par les Saces et les Sogdiens (3). Avant moi, les Assyriens n'avaient point vu de mers, j'en ai soumis quatre à mes lois (4); j'ai forcé les fleuves de couler où j'ai voulu, et j'ai voulu qu'ils portassent leurs eaux aux pays qui en avaient besoin; j'ai rendu fertiles les terres les plus arides, en les arrosant par ces fleuves qui étalent mon ouvrage; j'ai construit des forteresses impronables; j'ai dompté par le fer d'énormes rochers, et j'ai employé mes richesses à ouvrir des chemins là où les bêtes sauvages ne pouvaient pénétrer. Malgré tant de travaux, j'ai trouvé du temps pour mes plaisirs et pour le bonheur de mes amis. » — Cette admirable épitaphe que nous a conservée Polyen, est le monument le plus authentique qui nous reste de la vie et des conquêtes de cette femme célèbre. Fille d'une sirène divinisée sous le nom de Dereeto, s'il faut en croire les romanciers qui ont écrit son histoire, Sémiramis fut abandonnée à sa naissance dans un vaste désert, et des colombes lui tinrent lieu de mère; les unes lui apportaient du lait, les autres la

rafraîchissaient du vent de leurs ailes; Or, comme Sémiramis en syrien signifie *colombe*, le mot de cette énigme fantastique est facile à trouver. Quoi qu'il en soit, la prétendue fille de Dereeto, élevée parmi des bergers, devint avec l'âge, la beauté la plus accomplie de l'Orient; mais de tous les innocents compagnons de son enfance, pas un ne lui avait encore révélé la puissance de ses charmes, lorsqu'un heureux hasard amena dans son hameau le satrape de Syrie, Menonès, qui la vit, en devint éperdument épris, et finit par l'épouser, après avoir essayé vainement de triompher de sa résistance. Elle lui donna deux fils Hyppates et Hydaspes (1). La jouissance n'éteignit point les feux de Menonès. Obligé de suivre Ninus, son roi, dans la Bactriane, et déjà malheureux à la seule idée de l'absence, il se fit accompagner de sa jeune épouse; cette imprudence lui coûta la vie. — Vaillamment défendue par l'intrépide Oxiarte, la ville de Bactres opposait une énergique résistance aux efforts du monarque assyrien, qui, déjà même, était sur le point de lever le siège, lorsque Sémiramis parut, et vint changer les destinées de l'Asie. Fut-ce un élan irrésistible de fougueuse jeunesse, un calcul adroit de haute ambition, ou bien une révélation éclatante et soudaine, qui métamorphosèrent alors la femme délicate et timide en belliqueuse amazone ? Abandonnons à la psychologie la solution du problème, si toutefois il est donné à la psychologie de trouver pour terme de comparaison quelque type analogue! Qu'il nous suffise de dire que l'héroïne improvisée, ayant jeté un coup d'œil attentif sur les fortifications de la place, et reconnu un poste faible du côté de la citadelle, s'en empara avec le secours d'une poignée de soldats. Informé de ce brillant fait d'armes, qui avait entraîné la prise de Bactres, et décidé de la

(1) Hindames, ou Innamés, ou Etymander. Ce fleuve serait de limites à la Drangiane, aujourd'hui le Sedjestan, dans le Caboul. Il est connu maintenant sous le nom de Helmand.

(2) C'est la partie de l'Arabie où se trouve Borsora.

(3) Ces peuples habitaient les bords de la mer Caspienne et les vallées entourant le mont Paropamisus, lequel était à l'extrémité orientale du Taurus.

(4) La mer Erythée, la mer Caspienne, la Méditerranée et la mer Noire.

(1) Hyppates et Hydaspes; voilà, certes, des noms bien grecs pour les fils d'une Assyrienne! Mais nous écrivons d'après Hérodote lib. 1, Justin lib. 1, Valère-Maxime lib. 9, Strabon lib. 16, et surtout d'après Diodore de Sicile lib. 2, depuis le paragraphe 5 jusqu'au 16.

victoire, Ninus fit appeler dans sa tente l'épouse de Menones, la récompensa avec magnificence, et ressentit bientôt l'atteinte d'un violent amour. Dans l'ivresse de sa passion, il fit d'abord proposer au satrape, sa propre fille, Sosanne, en échange de Sémiramis; et, sur son refus, il ne lui laissa d'autre alternative que d'accéder à ses desirs, ou d'avoir les yeux crevés. Menones s'étrangla de désespoir; et Sémiramis fut reine d'Assyrie. — Cependant, s'il fallait ajouter foi à un certain Athénée, personnage bien distinct de l'auteur du *Banquet des philosophes*, ce ne fut point la prise de Bactres qui rendit cette princesse épouse de Ninus; la Sémiramis du nouvel historien n'aurait été qu'une simple courtisane, qui, après avoir exercé pendant quelque temps son industrie à Ninive, pénétra dans le sérail du monarque, le subjuga malgré ses rivaux, et le força de lui donner sa main. Le reste de la vie de notre héroïne réfute assez victorieusement cette absurde calomnie. — Maîtresse du cœur, et, ce qui la flattait encore plus, du trône de Ninus, Sémiramis entra en reine dans cette Ninive, où elle avait été vue naguère, modeste et pauvre fille, vendant le lait et la toison de ses brebis. En subjuguant la moitié de l'Asie, le monarque, son époux, avait monté son peuple à l'idée que la principale gloire des souverains est celle qui résulte du fracas des conquêtes. Pour être jugée digne d'occuper le trône après lui, l'héroïne de Bactres marcha donc sur ses traces, mais avec la noble prétention d'être elle-même. Elle le fut; et son génie sut imprimer à l'empire un tel caractère de grandeur, que, grâce à la magie de son nom, il resta debout durant des siècles encore, malgré l'inertie des mannequins couronnés qui lui succédèrent. — Sa première expédition fut contre les Mèdes. Ces peuples, une des premières colonies des Atlantes du Caucase, souffraient impatiemment le joug des monarques assyriens. Lorsqu'ils virent le sceptre de Ninus dans les mains d'une femme, ils levèrent l'étendard de l'indépendance; mais Sémiramis marcha contre eux à la tête d'une armée puis-

sante, s'empara d'Ecbatane, leur capitale, et ne signala sa victoire que par des bienfaits. Nous nous abstenons de réclamer ici les circonstances merveilleuses dont l'enthousiasme des Orientaux et la crédulité des historiens ont orné le récit de cette campagne. Néanmoins, parmi tous les travaux extraordinaires que les imaginations inflammables de l'antiquité ont si libéralement attribués à la reine d'Assyrie, nous en citerons un qui ne doit pas être mis sur la même ligne que la terrasse du tombeau de Belus et les statues du Bagisthan, car il est avéré qu'il subsistait encore du temps de Strabon et de Diodore de Sicile. En marchant de Chaone sur Ecbatane, Sémiramis se trouva arrêtée tout à coup par le mont Zagros que hérissaient de toute part des groupes de rochers taillés à pic, d'un aspect formidable. Un conquérant vulgaire se serait contenté de tourner la montagne; un Annibal, moins timide, un Napoléon, l'auraient franchie : Sémiramis, elle, fit briser les rocs, combler les précipices, et fraya ainsi à son armée une route nouvelle, plus faite pour l'immortaliser que ses coquêtes. — L'héroïne de l'Orient, sûre désormais de l'obéissance des Mèdes, passa en Perse, pacifia une partie de l'Asie, entra en Afrique, subjuga presque toute la Libye, et rendit l'Égypte et l'Éthiopie tributaires. Mais, à cette époque, l'Inde, soumise à une seule puissance, formait l'empire le plus formidable du globe; mais ce magnifique apanage manquait aux immenses possessions de l'ambitieuse reine; de plus, c'était le seul obstacle possible à un projet de monarchie universelle; et sa conquête fut résolue. Trois années entières furent employées en préparatifs de toute espèce. S'il fallait en croire un compilateur grec du siècle d'Alexis Comnène, qui a sauvé de l'oubli quelques faits intéressants, et beaucoup de fables de l'antiquité, on saurait avec précision le nombre de soldats qui composaient la formidable armée de Sémiramis. Cette princesse écrivit, à ce qu'il assure, la lettre suivante à Dercetas, un de ses gouverneurs : « Parcourez tout mou

empire, depuis l'Hellespont et la Libye jusqu'au fond de la Baetrianne; vous leverez 3,000,000 de fantassins, 1,000,000 de cavaliers, 100,000 soldats pour combattre sur des éléphants, 100,000 chariots armés de faux et 200,000 chameaux pour porter les bagages. Vous ferez en outre construire 3,000 vaisseaux avec des proues d'airain, et vous leur donnerez pour équipage des Phéniciens et d'autres marins exercés. » Évidemment, une lettre semblable n'a pu être écrite que par Suidas; car, la contrée la plus fertile du globe ne pourrait jamais fournir à la subsistance d'une aussi prodigieuse multitude, quand bien même les hommes et les animaux ne mangeraient que de l'herbe. — Les efforts de la reine d'Assyrie vinrent se briser contre l'énergique résistance du monarque indien; et, corrigée par son désastre de l'atroce manie des conquêtes, elle borna désormais sa gloire à faire le bonheur de ses peuples : cette gloire, elle l'acquiesça du moins sans trouble et sans remords. Une des plus anciennes villes du monde, Babylone (v.) existait alors dans les fanges de la Chaldée; Belus l'avait environnée de tours, et s'en était cru le fondateur; l'épouse de Ninus la rebâtit sur un plan nouveau, la décora de monuments qui attestaient son goût et sa magnificence (1), et mérita que la postérité ne prononçât plus le nom de cette ville superbe qu'avec celui de Sémiramis. Idolâtrée de ses peuples, qui la regardaient moins comme leur souveraine que comme leur divinité tutélaire, elle jouissait de la double considération attachée à son rang et à sa personne. Un matin qu'elle était occupée à sa toilette, on vint lui annoncer qu'une révolte venait d'éclater dans la ville; elle accourut aussitôt, les cheveux épars et la robe en désordre; elle parle aux rebelles, et, à cette voix bien-aimée, ils demandent grâce, et rentrent tous

dans le devoir. — Sémiramis s'était mariée deux fois; d'abord, par reconnaissance, à Menones, ensuite, par ambition, à Ninus; mais il ne paraît pas que l'amour ait occupé un seul instant de sa vie. Une fois en possession du trône, cette âme, fière et indocile à toute espèce de joug, ne voulut partager avec personne la gloire du bien qu'elle méditait; ainsi, elle refusa obstinément sa main à tous les princes ses poursuivants, et, quoiqu'en dise Scaliger, elle mourut veuve de Ninus. Plusieurs historiens ont pris occasion de ces refus pour jeter un nuage sur la pureté de ses mœurs; ils ont fait de cette femme illustre la Cléopâtre de la Chaldée; ils ont écrit qu'elle avait ses jardins de Chaone, comme Tibère son île de Caprée; que là, elle se prostituait aux soldats les plus robustes de sa garde, et qu'ensuite elle leur faisait donner la mort pour voiler son opprobre; ils ont même prétendu que la nature ne fut pas une barrière à ses déportements, et qu'elle donna à la terre l'exemple des amours incestueux de Phèdre et du crime de Pasiphaë. Ces ignobles calomnies viennent de ce que Ctésias a confondu l'épouse de Ninus avec la fille de Bel-Och, cette infâme Atossa, qui régna sur Babylone plusieurs siècles après l'illustre princesse, et qui obtint de l'adulation assyrienne le surnom de *Sémiramis*; ce fut cette même Atossa qui, après avoir épuisé toutes les fureurs de l'amour, termina sa monstrueuse carrière en épousant son propre fils. Et voilà sur quel fondement est bâtie la fable de nos deux tragédies de *Sémiramis* !!! — La femme extraordinaire qui nous occupe eut une passion dominante, celle de faire de grandes choses; et, dès qu'une imagination est exaltée par ce noble enthousiasme, elle ne va pas se prostituer à la recherche de vils plaisirs, dignes tout au plus d'une organisation dégradée et d'une âme endavéreuse. Cléopâtre a-t-elle fondé des villes? Héliogabale et Tibère ont-ils soutenu la gloire du nom romain par leurs monuments et par leurs victoires?

(1) On s'est beaucoup occupé depuis 2,000 ans de ces fameux jardins suspendus de Babylone, que le poète vulgaire attribue à Sémiramis; mais il est bien démontré qu'ils sont très postérieurs au règne de cette princesse, et qu'ils furent l'ouvrage d'un roi nommé Syrus.

César est peut-être le seul grand homme qui ait offert l'assemblage d'un vaste génie et de mœurs dépravées; encore ne fut-il Sardanapale que dans Rome patricienne; et dès que, franchissant le Rubicon, il osa s'emparer de la dictature populaire, il ne fut plus que César. Nous ne perdrons pas le temps à réfuter une autre accusation dirigée par Justin contre la mémoire de Sémiramis. Il prétend qu'éprise d'une passion violente pour son fils Ninias, elle voulut le forcer à l'inceste, et que ce prince punit sa mère en la faisant assassiner. Or, dans la même page, le crédule historien avoue qu'à l'époque de ce parricide, Sémiramis avait régné quarante-deux ans; ce qui en suppose à peu près cinquante à Ninias, et à elle soixante-dix. Sémiramis n'a donc point été la Phèdre de cet Ilipolyte suranné; et son âge, à défaut de sa vertu, la justifie assez de cette imputation ridicule. Mais voici une dernière objection non moins accablante, et que nous laisserons d'autant moins sans réponse qu'elle a jeté à elle seule plus de nuages sur l'innocence de la grande reine, que tout l'ensemble des autres faits accusateurs. Plutarque affirme que, dans un de ces moments d'ivresse où l'on ne refuse rien à son amante, l'héroïne de Bactres exigea de Ninus qu'il lui confiât pour cinq jours l'autorité suprême, et que, le monarque ayant répondu favorablement à ses desirs, Sémiramis, libre alors, le fit poignarder par ses gardes. Ce crime invraisemblable peut être le fondement d'une tragédie, mais il ne faut pas que l'histoire l'admette sans preuve pour noircir gratuitement une glorieuse mémoire. Le peu d'intérêt qu'ont eu les souverains à commettre de grands crimes ne doit-il pas être pour la postérité un garant de leur vertu? Et soyons justes, une fois assise sur le trône de Ninus, que pouvait craindre Sémiramis de l'esclave couronné dont elle dirigeait tous les mouvements? D'ailleurs, les honneurs funèbres qu'elle rendit à son bienfaiteur avec une magnificence mythologique, le super-

be mausolée dans lequel elle enferma ses cendres, ne témoignent-ils pas au contraire de sa reconnaissance et de sa douleur? L'existence du monument une fois admise, et elle est incontestable, l'histoire n'a pas le droit de révoquer en doute la piété qui l'éleva.—En marchant à la conquête d'Ecbatane, Sémiramis traversant le désert d'Ammon avait autrefois consulté l'oracle de Jupiter sur sa destinée future. Il lui avait été répondu: « Que son fils lui tendrait des embûches; qu'alors elle disparaîtrait d'entre les hommes et qu'une partie du globe ferait son apothéose. » L'heure était venue où la prophétie devait se réaliser. A peine eût-elle découvert le complot tramé contre ses jours par le parricide Ninias, qu'elle se rappela les fatales paroles; et, trop fière pour engager une lutte scandaleuse avec son indigne fils, elle lui jeta dédaigneusement cette couronne, que durant quarante-deux années elle avait rendue si resplendissante. On ignore si elle termina ses jours par le suicide ou si elle subit le sort de Romulus. Quoi qu'il en soit, la superstition de ces temps-là crut qu'elle avait été changée en colombe; et ce préjugé religieux prépara les voies à son apothéose. — Sémiramis était âgée de soixante-douze ans lorsqu'elle disparut de Babylone. Sans adopter toutes les exagérations orientales sur les conquêtes de cette illustre femme, on ne peut nier que l'empire assyrien, à cette époque, ne fût plus étendu que celui de Rome après la conquête de Carthage; il embrassait l'Asie, et une partie de l'Afrique, depuis le Nil jusqu'au Tanais; l'Océan le bornait du côté de l'Occident, et l'Indus du côté de l'Orient; et, si le sceptre de la grande reine ne fût point tombé en quenouille dans les mains de ses indignes successeurs, l'Europe entière aurait été subjuguée, et Rome anéantie à son berceau. C. D.

SÉMITIQUE. Ce mot s'applique aux langues qu'on regarde comme avoir été parlées par les enfants de Sem et par leurs descendants, telles que l'hébreu, le phénicien, l'arabe, etc. (v. *LANGUES*).

SÉMONVILLE (LE MARQUIS DE [v. le SUPPLÉMENT de la lettre S]).

SÉNAT (Le) formait, dans les républiques anciennes, une assemblée dont les membres étaient appelés ou par droit de naissance, ou par leurs services, ou par élection, à constituer le premier corps de l'état, le corps modérateur des assemblées du peuple. Dans plusieurs états modernes, il y a eu et il existe encore des sénats, soit par droit héréditaire, comme à Venise, soit par le choix du prince, comme en Suède, en Pologne, dans la France impériale. Durant l'enfance des peuples, c'était l'âge qui faisait les sénateurs, sans qu'on eût encore songé à donner à cette réunion des *anciens* (*seniores*) de la ville ou de la tribu une organisation quelconque. De cette nature était sans doute le sénat de Damas dès le temps des patriarches, puis celui des Hébreux, qui s'assemblaient à la porte de la ville (Genèse, chap. xxiv, v. 10). Au temps de Moïse, les Hébreux eurent à leur tête un corps de soixante-dix anciens, auxquels ce législateur donna une organisation définitive. « Pour maintenir la loi dans sa vigueur, dit Bossuet, Moïse eut ordre de former une assemblée de septante conseillers, qui pouvait être appelée le *sénat* du peuple de Dieu et le conseil perpétuel de la nation. » Dans la dernière époque de l'histoire de la république juive, Bossuet rappelle en outre « que le premier Hérode, pour attirer toute l'autorité à lui seul, attaqua cette assemblée, qui était comme le *sénat* fondé par Moïse et le conseil perpétuel du peuple, où la suprême juridiction était exercée. » Fleury, dans les *Mœurs des Israélites*, s'exprime encore plus clairement : « Dès que les Hébreux commencèrent à former un peuple, dit-il, ils furent gouvernés par les vieillards. Dans toute la suite de l'Écriture, toutes les fois qu'il est parlé des affaires publiques, ils sont toujours mis au premier rang, et quelquefois nommés seuls. De là vient l'expression du psaume qui exhorte à louer Dieu dans l'assemblée du peuple et dans la *séance* des vieillards,

c.-à-d. dans le conseil public. Ce sont les deux parties qui composaient toutes les anciennes républiques : l'assemblée du peuple (*ecclesia* ou *concio*) et le *sénat*. » Des versets de l'Écriture qui indiquent la formation du sénat des Juifs (*Nombres*, eb. xi, v. 16, 24, 26), il résulte que pour être admis dans ce corps il fallait être homme du peuple, ancien du peuple, et avoir été élevé par le peuple à quelques fonctions publiques. L'usage fit durer les fonctions des sénateurs toute leur vie, bien que la loi ne l'ordonnât point. Le *sénat*, grand-conseil ou *grand-sanhédrin* (du mot grec *sunedrion*, séance; racine *sun* avec *edra*, siège), restait en permanence; ses délibérations avaient lieu en présence du peuple, d'abord dans le désert, devant le tabernacle; plus tard sous l'un des portiques du temple de Jérusalem. Le sénat avait hérité de toutes les fonctions législatives exercées par Moïse; ses décisions étaient soumises à l'assemblée du peuple pour obtenir force de loi. Dans le temps même où les Hébreux demandèrent un roi, aucune atteinte ne fut portée à l'existence ou aux attributions du sénat. Ce corps, formé des membres les plus distingués de toutes les tribus, servit de conseil au prince, qui devait en recueillir les avis dans les affaires les plus importantes, etc. L'initiative des décrets appartenait indistinctement au sénat ou à l'assemblée du peuple. Le sénat, de concert avec l'assemblée générale, faisait la paix ou déclarait la guerre, désignait et instituait le grand prêtre. Tout décret sur les taxes venait de lui (loi, que les rois violèrent plus d'une fois); par ses ordres, le trésor de l'état, renfermé dans le temple, recevait sa destination; des villes étaient bâties, le temple réparé; à lui et aux chefs de la force publique étaient confiés les registres du dénombrement. Comme interprète politique de la loi, il décidait, après avoir consulté le grand prêtre et ses assessseurs, de toutes les questions de droit public, des différends de tribu à tribu, et de tous les appels en dernier ressort; enfin, comme conseil suprême de justice

criminelle ; il connaissait de toutes les concussions , de tous les crimes contraires à la loi ; de sorte que les prophètes , les prêtres , les chefs militaires , et les sénateurs eux-mêmes , pouvaient être appelés devant lui et jugés en présence de l'assemblée du peuple. Malgré ces nombreuses et hautes attributions , les sénateurs chez les Hébreux ne formaient pas une classe à part ; chez eux , point d'aristocratie , puisque la loi interdisait l'accumulation des propriétés foncières dans les mêmes mains. Un sénateur ne recevait aucun salaire : son titre à l'élection était uniquement fondé sur son âge et sur les deux autres conditions. Pour lui , nulle distinction particulière : hors du siège de la magistrature , il redevenait simple citoyen , et ne laissait à son fils aucun héritage de dignité. Dans Israël , chaque tribu avait son conseil , son *sénat* , son *sanhédrin* , comme ses assemblées populaires. Désignés par leurs propres concitoyens , ces *sénats provinciaux* recevaient l'institution du sénat de toute la nation. Le nombre des membres était ordinairement de vingt-trois ; quelquefois on le portait à soixante-onze. Le sénat de toute la république leur intimait les décisions et les ordres à transmettre aux tribus et aux villes , etc. Chose remarquable ; les Israélites , si invinciblement attachés à leur culte et à leurs lois , ont encore aujourd'hui leur sénat ou *grand-sanhédrin* ! On peut en juger par cette déclaration de l'assemblée des députés des Israélites de France et d'Italie , convoqués en 1807 par Napoléon : « Réunis à Paris en nombre de soixante-onze docteurs et notables d'Israël , nous nous constituons en grand-sanhédrin , afin de rendre des ordonnances conformes aux principes de nos saintes lois , et qui servent d'exemple et de règle à tous les Israélites..... Ainsi , en vertu du droit que nous confèrent nos usages et nos lois , et qui détermine que dans le *sénat* réside essentiellement la faculté de statuer , suivant l'exigence des cas , en ce que requiert l'observance des dites lois.... nous procéderons , etc. »

Si , passant à l'histoire profane , nous examinons les constitutions de la Grèce ancienne , nous trouverons , même aux temps héroïques , des espèces de sénats analogues à ceux qui existaient en Syrie au temps d'Abraham. L'autorité des rois grecs était renfermée dans des limites fort étroites ; ils ne pouvaient prendre aucune résolution de quelque importance sans être assistés des hommes les plus respectables de l'état. Nous voyons dans Homère qu'Alcinoüs , roi des Phéaciens , ne put prêter un vaisseau à Ulysse sans assembler les chefs de la nation et obtenir leur aveu. On ignore quel nom portait cette réunion , mais assurément c'était bien là un *sénat*. — A Sparte , la constitution de Lycurgue tempéra la royauté par un sénat , qui formait un pouvoir intermédiaire entre les rois et le peuple. Il était composé de vingt-huit membres. Les deux rois se joignant aux sénateurs , et n'ayant , comme eux , qu'une voix , formaient le conseil des trente. Il n'appartenait qu'à ce conseil de convoquer les citoyens ; et ceux-ci n'avaient la faculté de rien proposer ni de discuter les propositions du sénat : ils ne faisaient que les admettre ou les rejeter. Comme les sénateurs ne pouvaient être élus qu'à soixante ans , et que leur place était viagère , « il n'était pas rare , dit Aristote , qu'ils la conservassent long-temps dans un état d'imbécillité ; ils étaient d'ailleurs d'autant plus faciles à gagner par des présents qu'ils n'avaient aucun compte à rendre. » — A Athènes , le sénat ou conseil des Quatre-Cents , qu'on appelait aussi le *Conseil d'en haut* , fut institué par Solon , qui le forma de cent citoyens de chacune des quatre tribus. Pour entrer dans ce conseil , il fallait avoir l'âge *sénatorial* ; mais aucun texte ne nous indique quel était cet âge. Les quatre cents étaient tirés au sort dans leurs tribus avec des fèves : ce qui les faisait nommer les *sénateurs de la fève*. Les citoyens que le sort avait favorisés étaient , avant d'entrer en fonctions , soumis à un jugement sur leur conduite passée. On tirait au sort autant de suppléants que de sé-

nateurs : ces suppléants remplaçaient ceux qui étaient rejetés ou qui mouraient avant de sortir de charge. Le sénat se renouvelait en entier à la fin de l'année, et il devait rendre compte de sa gestion. Lorsqu'en 510 Clisthènes eut porté les tribus au nombre de dix, chacune d'elles fournit cinquante sénateurs, et le conseil qu'ils composaient devint celui des *Cinq-Cents*. Le sénat avait la haute direction de l'administration publique, mais il n'exerçait ses fonctions que par *prytanies*. Chaque tribu formait une prytanie, qui, pendant trente-cinq jours, était investie de tous les pouvoirs et de la présidence du sénat. Comme chacune des dix tribus avait successivement cet honneur, elles occupaient ensemble trois cent cinquante jours de l'année lunaire, qui était celle des Athéniens, laquelle en avait trois cent cinquante-quatre. Pendant les quatre jours restant, la présidence appartenait successivement aux quatre tribus qui étaient sorties les premières. Le président de la prytanie en exercice était chaque jour désigné par le sort, et s'appelait *épistate*. Ce roi éphémère de la république avait les clés du trésor, celles des archives et de la citadelle. Les prytanes en exercice hebdomadaire convoquaient le sénat et faisaient le rapport des affaires. La résolution adoptée au scrutin par ce corps était portée à l'assemblée du peuple, qui décidait en dernier ressort. Certains arrêts du sénat avaient force de loi pendant un an; ils ne devenaient perpétuels que par la volonté du peuple. Aucun décret ne pouvait être présenté au peuple qu'il n'eût d'abord été discuté dans le sénat. Le sénat délibérait sur la guerre, sur les impôts, sur les lois, sur les affaires journalières; il présidait à la conscription des nouveaux soldats, à l'augmentation et à l'entretien de la flotte; il veillait à ce que les magistrats, en sortant de charge, rendissent compte de leur conduite; enfin, il était juge des délits qui n'avaient pas été prévus par les lois. Les sénateurs recevaient une indemnité d'une drachme par jour (90 centimes). Mal-

gré toutes les précautions de la loi pour la bonne composition et la sage administration du sénat, Démosthène assure que certains hommes, et surtout des orateurs, parvenaient quelquefois à mener ce conseil, et qu'ils le menaient fort mal. Montesquieu ne veut voir de sénat à Athènes que dans l'aréopage. Des sénateurs qui changeaient tous les ans ne lui paraissent pas de véritables sénateurs. — Il y avait à Mantinée en Arcadie des administrateurs du peuple (*démourgoi*) et un sénat (*boulè*); à Argos, un sénat partageait le pouvoir avec un autre corps de quatre-vingts citoyens et des magistrats nommés *artynes*. A Épidaure, c'était un corps de cent quatre-vingts citoyens qui choisissaient parmi eux les membres du sénat. A Corinthe, il y avait des assemblées du peuple et un sénat (*gerousia*) formé d'éléments aristocratiques, c'est-à-dire pris dans la race nombreuse des Baccyadiades. L'Élide, au rapport d'Aristote, était régie par un sénat de quatre-vingt-dix membres, dont les fonctions étaient à vie. La Béotie, partagée en quatre districts, comptait quatre conseils ou sénats; ces conseils choisissaient onze *béotarques*, qui étaient, comme suprêmes magistrats, à la tête de la confédération. En Crète, chaque ville avait son sénat, à la tête duquel étaient dix inspecteurs, ou suprêmes magistrats, pris parmi des familles privilégiées, et qui devaient commander les troupes pendant la guerre. Dans les colonies grecques de l'Italie méridionale, on trouve un sénat à Tarente, à Thurium, à Locres, à Rhegium, etc. — A Carthage existait un sénat que l'on a souvent comparé à celui de Venise; il en est suffisamment parlé dans l'article que j'ai consacré à cette république dans notre onzième volume (p. 207 et 208). — Le plus illustre des sénats dont l'histoire fasse mention est celui de Rome; on en faisait remonter la création à Romulus. Il l'institua pour être le conseil permanent de la république. Le sénat romain fut d'abord composé de cent sénateurs, qui furent appelés *patres*, à cause de

leur âge ou des soins paternels qu'ils donnaient à l'état, et on nomma leurs enfants *patriciens* (v.). Tullus Hostilius porta le nombre des sénateurs à deux cents, après la destruction d'Albe. Tarquin l'Ancien en créa cent autres, qui furent appelés *patres minorum gentium*. Ceux qui avaient été nommés sous Romulus furent alors appelés *patres majorum gentium*; et ce titre passa à leur postérité. Lors de l'expulsion des rois, Brutus ayant nommé quelques nouveaux sénateurs pour remplacer ceux que Tarquin avait fait mourir, ces magistrats de nouvelle création furent appelés *patres conscripti*, c'est-à-dire inscrits avec les anciens sénateurs. Au temps de Sylla, le nombre des membres du sénat s'élevait à plus de quatre cents. Il fut porté à neuf cents par Jules-César, qui admit jusqu'à des Barbares dans ce premier corps de l'état. Après sa mort, il y eut jusqu'à mille sénateurs : on appela ces nouveaux venus *Orcini*, *ab orco* (l'enfer), parce que, pour établir leur qualité, ils eurent recours aux actes laissés dans les papiers du dictateur défunt. Les sénateurs étaient choisis d'abord par les rois, ensuite par les consuls et les tribuns militaires, enfin par les censeurs, auxquels demeura définitivement cette importante attribution. D'abord les sénateurs ne furent pris que parmi les patriciens; plus tard, le choix s'étendit aux plébéiens; cependant il fut restreint à l'ordre équestre, qu'on appelait pour cette raison *seminarium senatus*. Devenaient membres du sénat les magistrats annuels choisis par le peuple, questeurs, édiles, préteurs, consuls, tribuns militaires, tribuns du peuple, et quelquefois les tribuns de légions; mais ce caractère ne devenait chez eux inamovible qu'après avoir été inscrits par les censeurs dans les fastes du sénat. L'âge nécessaire pour être admis au sénat était de 30 à 35 ans. Anciennement on n'avait pas égard à la fortune pour l'admission au sénat; mais, à l'époque florissante de la république, chaque sénateur devait posséder au moins 800 sesterces, environ 140,000 fr. de notre mon-

naie. A chaque lustre, un des censeurs faisait la revue du sénat; et, si quelqu'un s'était rendu indigne de ce haut rang, ce magistrat n'avait besoin, pour l'exclure, que de ne pas appeler son nom en lisant le rôle des membres du sénat. Les sénateurs avaient pour marque distinctive : 1° le *laticlave*, tunique bordée d'une large bande de pourpre; 2° une chaussure particulière; 3° enfin, depuis le second consulat de Scipion l'Ancien (an de Rome 558), une place particulière aux spectacles (*orchestra*). Le sénat était convoqué d'abord par les rois, ensuite par les consuls, et en leur absence par les préteurs, par le dictateur, par le maître de la cavalerie, par les décemvirs, par l'inter-roi, par le préfet de la ville. Les tribuns du peuple avaient obtenu le droit de le convoquer, même lorsque les consuls étaient présents. Plus tard, les empereurs ne présidaient le sénat qu'autant qu'ils étaient revêtus de la dignité consulaire. Le sénateur qui, sans motifs légitimes, se dispensait d'assister aux séances, était puni d'une amende. Le sénat se réunissait toujours dans un temple pour rendre les délibérations plus solennelles. Il était convoqué hors de la ville, dans les temples de Bellone ou d'Apollon, d'abord pour la réception des ambassadeurs étrangers, ensuite pour donner audience aux généraux romains qui revenaient de l'armée. Les séances ordinaires du sénat, fixées à certaines époques du mois, notamment au premier janvier, lors de l'entrée en charge des consuls, s'appelaient *senatus legitimus*; les séances extraordinaires s'appelaient *senatus indictus* ou *edictus*. Avant le temps de Sylla, la présence de cent membres était nécessaire pour rendre un décret. Auguste, sous prétexte de soulager les sénateurs, mais en effet pour être maître des décisions du sénat, fixa à deux séances par mois ses réunions; il se choisit dans le sénat un conseil particulier, renouvelé tous les six mois, et qui délibérait d'avance sur ce qui devait être présenté à la discussion du sénat. Les consuls, en prenant l'avis des sénateurs,

commençaient ordinairement par le prince du sénat. On donna d'abord ce titre à celui qui, parmi les sénateurs vivants, avait le plus anciennement exercé les fonctions de la censure ; mais, depuis l'an de Rome 544, les censeurs confèrent cette distinction à celui qu'ils en crurent le plus digne ; et elle se conservait pendant toute la vie. On sait de quelle considération fut entouré Scævus, prince du sénat. — Revenons à l'ordre des délibérations. Les consuls consultaient ensuite les autres sénateurs suivant leurs dignités, les consulaires, les anciens préteurs, édiles, tribuns, questeurs, etc. Les sénateurs développaient leur opinion en se tenant debout. Les consuls n'avaient pas le droit d'interrompre celui qui parlait, même lorsqu'il s'écartait de la question proposée, ce qui était souvent une tactique pour absorber le temps de la séance. J'en citerai pour exemple Caton d'Utique, qui discourut un jour entier pour empêcher l'adoption d'un décret ; car on ne pouvait plus rien proposer après la dixième heure (c'est-à-dire quatre heures après midi), ni voter un décret après le coucher du soleil. De notre temps, nous avons vu Manuel à la chambre des députés mettre fréquemment en pratique ce manège parlementaire. Il arrivait souvent que ceux qui abusaient de la parole étaient interrompus par les murmures et les clameurs des autres sénateurs. La même chose arrivait lorsqu'un orateur adressait à un de ses collègues des paroles injurieuses. Pour rendre un décret du sénat, le président faisait passer d'un côté de la salle ceux qui étaient pour l'adoption et de l'autre côté ceux qui étaient pour le rejet. De là ces expressions sacramentelles : *ire pedibus in sententiam aliequus* (se ranger de l'avis de quelqu'un), et *transire* ou *discedere in alia omnia* (passer à l'avis contraire). Les sénateurs qui votaient sans avoir rien dit, ou, selon d'autres, ceux qui avaient le droit de voter sans avoir celui de parler s'appelaient *pedarii*. C'étaient des patriciens qui n'avaient pas

encore eu de magistrature curule. Souvent les délibérations restaient secrètes ; et dans les beaux temps de la république ce secret fut admirablement gardé. César, pendant son consulat, ordonna la publication quotidienne des actes du sénat. Les mots *sénatus-consultes* et *décrets* désignaient indifféremment les résolutions du sénat. La minute des décrets était déposée dans le trésor ; avant ce dépôt, ils n'avaient aucune autorité. Quelquefois ils étaient gravés sur des tables d'airain. Conservés encore aujourd'hui, ces tables sont des monuments précieux d'antiquité. L'autorité de ce corps fut grande sous les premiers rois, qui ne portaient point d'affaires au peuple qu'elles n'eussent été délibérées dans le sénat. Sous Servius Tullius, cette autorité s'affaiblit ; elle fut entièrement méconnue par Tarquin-le-Superbe. Le pouvoir du sénat devint absolu après l'expulsion des rois ; les magistrats n'étaient en quelque sorte que ses ministres ; mais, le sénat devenant oppresseur, le peuple se retira sur le Mont-Sacré et obtint des tribuns. En peu d'années ces magistrats plébéiens réussirent à affaiblir l'autorité des patriciens et par conséquent du sénat ; mais alors le sénat se défendit contre la rivalité et les prétentions du peuple par sa sagesse, sa justice et l'amour qu'il inspirait pour la patrie ; par ses bienfaits, par une sage dispensation des trésors de la république, par le respect que le peuple avait pour la gloire des principales familles et la vertu des grands personnages ; par la religion même, les institutions anciennes et la suppression des jours d'assemblée, sous prétexte que les auspices n'avaient point été favorables ; par l'opposition d'un tribun à un autre, par la création d'un dictateur, par les occupations d'une nouvelle guerre ou les malheurs qui réunissaient tous les intérêts, par une condescendance paternelle à accorder au peuple une partie de ses demandes pour lui faire abandonner les autres ; enfin par cette maxime constante de préférer la conservation de la république aux pré-

rogatives de quelque ordre ou de quelque magistrature que ce fût. C'est ainsi qu'il finit par accorder l'admission des plébéiens au consulat, puis aux différentes magistratures curules; et ce fut ainsi que le sénat se recruta perpétuellement de l'élite des familles plébéiennes. Cette concession devint pour lui un triomphe; car, dès ce moment, les tribuns et le peuple satisfaits cessèrent contre le sénat une lutte qui avait arrêté les progrès de la république en Italie. A dater de la guerre contre les Sammites, le sénat reprit, avec toute son autorité, la direction des affaires; instruit par l'expérience du passé, il s'abstint d'être oppresseur; et, grâce à la sagesse de ses délibérations, le peuple romain devint le peuple-roi. La part que le sénat prenait à la puissance exécutive était si grande que, selon Polybe, les étrangers pensaient tous que Rome était une aristocratie. Le sénat disposait des deniers publics; il était l'arbitre des affaires des alliés; il décidait de la guerre ou de la paix, et dirigeait à cet égard les consuls; il fixait le nombre des troupes romaines et des troupes alliées, distribuait les provinces et les armées aux consuls ou aux préteurs; il décidait les triomphes, il recevait les ambassadeurs et en envoyait; il nommait les rois étrangers, les récompensait, les punissait, les jugeait, leur donnait ou leur faisait perdre le titre d'alliés du peuple romain. Voilà les beaux temps du sénat. On sait que Cinéas, ministre de Pyrrhus, put prendre ce corps auguste pour une assemblée de rois. A cette période glorieuse se rattache également l'éloge que, suivant la remarque de Bossuet, « le Saint-Esprit n'a pas dédaigné de faire dans le livre des Machabées, de la haute prudence et des conseils vigoureux de cette sage compagnie où personne ne se donnait de l'autorité que par la raison. » Sa maxime constante était de ne jamais faire la paix que vainqueur; il agit avec Annibal comme il avait agi avec Pyrrhus, à qui il avait refusé de faire aucun accommodement tant qu'il

serait en Italie. Quel admirable spectacle il présente, alors qu'après le désastre de Cannes, il va au-devant de Varron pour le remercier de n'avoir pas désespéré de la république. Dans le cours des prospérités, où il est si ordinaire de se négliger, le sénat agissait toujours avec la même vigilance: « Pendant que ses armées consternaient tout, dit Montesquieu, il tenait à terre ceux qu'il trouvait abattus. » Seulement, sa politique, toujours romaine, était peu scrupuleuse quand il s'agissait des étrangers. Sous ce point de vue, on a souvent comparé la politique du cabinet britannique à celle du sénat de Rome. La puissance sans bornes du sénat fut attaquée par les Gracques; et, quand ces tribuns dépouillèrent les sénateurs du pouvoir de juger, le sénat cessa d'être le modérateur de la république. De là des désordres qui amenèrent la guerre sociale durant laquelle les Italiens révoltés opposèrent au sénat de Rome le sénat de Corfinium. Bientôt commence la sanglante lutte de Marius et de Sylla. Dans cette querelle, la médiation du sénat ne pouvait servir à rien, parce que les chefs des deux partis ne voyaient de salut que dans l'annéantissement de leurs adversaires. Marius, vainqueur, décima le sénat. Sylla, triomphant à son tour, rétablit l'aristocratie du sénat, le compléta en y introduisant des chevaliers, et lui rendit le pouvoir judiciaire. Héritier du parti de Marius, Sertorius eut son sénat en Espagne. Dans la lutte entre César et Pompée, le sénat soutint le parti républicain. César s'en vengea en avilissant cette compagnie autant par ses procédés méprisants que par sa dédaigneuse clémence. Il alla jusqu'à rédiger lui-même des sénatus-consultes, en les souscrivant du nom des premiers sénateurs qui lui venaient dans l'esprit. Lorsqu'Auguste n'eut plus d'ennemis, il chercha à relever le sénat par une épuration qu'il fit en sa qualité de censeur. Il ordonna qu'on ne pourrait entrer dans cette compagnie sans posséder une fortune d'environ 500,000 fr. Il partagea avec elle l'administration des provinces, en se réservant les pro-

vinces frontières, et en ne laissant que l'autorité civile aux gouverneurs (*pro-consules*) désignés par le sénat. Enfin, il se fit nommer prince du sénat ; mais en même temps qu'il rétablissait la dignité de ce corps respectable, il en détruisait l'indépendance. « Les principes d'une constitution libre sont perdus à jamais, dit Gibbon, lorsque l'autorité législative est créée par le pouvoir exécutif. » Tibère, pour première mesure de son règne, transporta au sénat le droit d'élection aux magistratures, qu'Auguste n'avait pas osé retirer au peuple. Ce fut principalement sur la dignité du sénat, qu'à l'exemple de son prédécesseur, Tibère affecta de fonder sa puissance. Comme conseil de l'état, et comme cour de justice, cette compagnie jouissait de prérogatives considérables, tandis qu'en sa qualité de corps législatif elle était censée représenter le peuple, et paraissait avoir conservé les droits de la souveraineté. Le sénat s'assemblait régulièrement trois fois par mois, aux calendes, aux nones et aux ides. On discutait les affaires avec liberté, et les empereurs, qui se glorifiaient du titre de *sénateur*, prenaient séance, donnaient leurs voix, et se confondaient avec ceux qu'ils appelaient leurs égaux. Soigneux de dérober aux yeux des Romains leur force irrésistible, ils plaçaient leur trône au milieu des nuages, et faisaient profession d'être les ministres du sénat : ils obéissaient aux décrets suprêmes qu'ils avaient eux-mêmes dictés. Ainsi le sénat devint l'instrument commode d'un despotisme dont ses plus illustres membres furent les victimes ; car ce fut par des sénatus-consultes et des sentences sénatoriales que Tibère et ses successeurs firent périr tant de sénateurs. Pourquoi cette lutte entre le prince et le sénat ? D'abord le besoin de battre monnaie en confisquant les immenses richesses des condamnés ; en second lieu, malgré sa complaisance poussée jusqu'à la servilité, il existait dans le sénat une opposition chez laquelle s'était réfugiés l'amour de la liberté et les traditions républicaines. Les sénateurs savaient mourir avec

assez de courage pour se dérober à l'infamie, mais ils ne savaient ou ne pouvaient pas résister. Le peuple romain, presque uniquement nourri des largesses de l'empereur, sans cesse enivré par les jeux du Cirque, regardait avec indifférence les tragiques catastrophes des grands. Après la mort de Caligula, le sénat, rompant un silence de 70 ans, éleva tout à coup une voix indépendante. Convoqué dans le Capitole par les consuls, il condamna la mémoire des Césars, et, pendant 48 heures, il agit comme le souverain de la république. Mais les gardes prétoriennes proclamèrent l'imbécile Claude ; et le sénat, abandonné par le peuple, reprit ses fers. Après le court règne du vieux Galba, en vain Othon harangua-t-il ses soldats pour leur parler de la dignité du sénat qui venait de le reconnaître ; on ne rend point dans un moment aux ordres de l'état le respect qui leur a été ôté si long-temps. Vainement Vitellius envoie-t-il les principaux sénateurs pour faire la paix avec Vespasien ; les armées ne regardèrent ces députés que comme les plus lâches esclaves d'un maître qu'elles avaient déjà réprouvé. Toutefois le sénat n'abandonna jamais la prérogative de confirmer par une élection l'élévation des empereurs qu'avaient proclamés les soldats. Sous Vespasien et Titus, ce corps illustre reprit quelque considération ; mais, sous le lâche tyran Domitien, toute son histoire est renfermée dans ces vers si connus :

Le sénat mit aux voix cette affaire importante ;
Et le tumult fut mis à la saute piquante.

Sous Trajan, le sénat recouvra l'entière liberté des suffrages ; puis, après l'heureuse période des deux premiers Antonins, il lui fallut de nouveau s'avilir sous le despotisme de Commode, l'indigne fils de Marc-Aurèle. Ce prince gladiateur ayant été assassiné, le sénat déclara infâme la mémoire de celui à qui, peu d'heures auparavant, il prostituait un vil encens. Plus tard, convoqué par le consul, il reconnut unanimement Septime-Sévère (v.) comme le seul empereur légitime, décréta les honneurs divins à Pertinax,

et prononça une sentence de déposition et de mort contre le sénateur Didius Julianus, qui avait acheté l'empire à beaux deniers comptants. Humilié sous le despotisme militaire de Septime-Sévère, qui fit périr 41 de ses membres, forcé par les soldats de mettre au rang des dieux le fraticide Caracalla, le sénat tomba dans l'excès de la dégradation sous Héliogabale, qui introduisit sa mère au sein de cette compagnie avec le titre de *clarissime*. Cet empereur débauché forma ensuite un sénat composé de femmes, et qui rendait des décrets sur les habillements, les parures, les préséances des matrones romaines, etc. Le successeur d'Héliogabale, Alexandre-Sévère (v.), releva la dignité du sénat, au sein duquel il choisit son conseil d'état, en lui rendant une partie de ses anciennes prérogatives. On peut voir dans l'article que nous avons consacré aux trois Gordiens que ce corps montra quelque énergie contre le tyran Maximin; mais les soldats, ne voulant pas d'empereur reconnu seulement par le sénat, tuèrent les deux premiers Gordiens. Sous les empereurs Valérien et Gallien, ces deux princes étant éloignés, le sénat fit toutes les dispositions nécessaires pour repousser les Allemands, qui avaient envahi la Gaule et l'Italie. Gallien, craignant que le sénat tonnât contre le trône impérial l'énergie qu'il venait de montrer contre les Barbares, rendit un édit qui interdisait aux sénateurs le service militaire. Après l'assassinat d'Aurélien, despote militaire abhorré du sénat, il y eut un interrègne de six mois. Cette compagnie, cédant aux prières de l'armée, qui lui adressa la lettre la plus respectueuse, prit sur elle de disposer du trône en faveur de Claude Tacite, qui, pendant un règne trop court, gouverna pour le sénat. Mais, pour cette compagnie, ce retour inespéré de puissance ne fut pas de longue durée. A dater du règne de Dioclétien, son influence politique ne fait que décroître. Les soldats parvenus qui se partagèrent alors l'empire évitaient le séjour de Rome, où le peuple se souvenait en-

core qu'il avait été souverain, et où chaque sénateur se sentait plus noble que le prince. L'abandon de l'Italie par les empereurs fut le coup le plus décisif qui pût être porté à l'influence du sénat. Tant qu'ils avaient résidé à Rome, cette assemblée, souvent opprimée, n'avait pu être négligée. Il n'en fut plus de même lorsque Dioclétien et ses collègues affectèrent d'éviter le séjour de ce siège antique de la puissance romaine. La révolution fut consommée par Constantin, qui, voulant avoir une capitale plus moderne que le pouvoir royal, un sénat plus jeune que son autorité, transporta définitivement le siège de l'empire à Byzance, et acheva de substituer au despotisme militaire le despotisme de la cour. Le nouveau sénat que Constantin érigea dans sa métropole n'obtint jamais une grande considération, quelque soin que prirent ce prince et ses successeurs pour lui en donner. Dès ce moment fut abandonnée à l'égard du sénat de Rome la dissimulation qu'Auguste avait recommandée à ses successeurs. Le nom de cet antique sénat fut cependant cité avec honneur jusqu'à la destruction totale de l'empire : ses membres, ainsi qu'on peut en juger par le code théodosien, jouissaient de plusieurs distinctions honorables qui flattaient leur vanité; mais « on laissa respectueusement, dit Gibbon, tomber dans l'oubli l'assemblée auguste, qui, pendant si longtemps, avait d'abord été la source, ensuite l'instrument du pouvoir. Le sénat, n'ayant plus de liaison avec la nouvelle constitution ni avec la cour impériale, resta sur le mont Capitolin comme un monument vénérable, mais inutile, d'antiquité. » Avec l'autorité du sénat périrent les privilèges de l'Italie; Rome fut soumise à l'impôt qu'elle avait cessé de payer depuis la conquête de la Macédoine; et dans toutes les circonstances le sénat partagea et favorisa le mécontentement public contre les empereurs. Cependant, malgré la propagation du christianisme, les plus illustres sénateurs conservaient les anciens sacerdoces, les dignités d'augure et les amplexes revenus

qui, de temps immémorial, fournissaient au faste de la prêtrise et à tous les frais du culte idolâtrique. L'éclat de leur naissance ajoutait à celui du sacerdoce : les empereurs chrétiens eux-mêmes, sans excepter Constantin, ne dédaignaient pas la robe et les ornements de pontife suprême. Les sénateurs faisaient encore, sur l'autel de la Victoire, serment d'obéir aux lois de l'empereur et de l'empire ; dans toutes les délibérations publiques, ils commençaient par présenter à cette déesse une offrande de vin et d'encens. Plus scrupuleux ou plus éclairé, l'empereur Gratien rejeta sévèrement ces profanes symboles : il ordonna la démolition de l'autel de la Victoire ; et nous avons encore la requête inutile que Symmaque présenta à l'empereur au nom du sénat pour en obtenir le rétablissement. Théodose acheva l'ouvrage de Gratien. Le sénat, averti de l'exil de Symmaque, fit taire sa prédilection en faveur du paganisme, et marqua sa conversion précipitée par la condamnation de Jupiter et des autres dieux du Capitole (381 après J.-C.). Alors le paganisme fut aboli dans Rome. On peut dire que depuis cette époque s'il y eut encore long-temps des sénateurs il n'y eut plus de sénat. Cependant l'histoire signale encore quelques actes de ce corps déclin. L'an 404, lorsque l'empereur d'Occident Honorius vint triompher à Rome pour les victoires de Stilicon, son général, sur Alarie, cet empereur témoigna au sénat une déférence à laquelle il n'était plus accoutumé. En 409, quand ce même Alarie, aux portes de Rome, fit dire au sénat d'élire un nouvel empereur à la place d'Honorius, cette compagnie fit choix d'un de ses membres, Attale, préfet du prétoire. L'année suivante, lorsque ce roi des Goths entra avec son armée dans Rome, il n'y eut qu'un seul sénateur qui périt par le fer des Barbares. Quand son tour Attila se présenta devant Rome, les ambassadeurs du sénat vinrent lui demander la paix, et cette mission, appuyée par la présence du pape Léon I^{er}, ne fut pas

sans succès (452). Trois ans après, à la mort de Valentinien III, le sénateur Pétro-ne-Maxime est proclamé empereur par le peuple et par le sénat. Bientôt Genserich, roi des Vandales, s'empare de Rome : plus d'un sénateur est tué ; beaucoup d'autres sont emmenés captifs. Vint enfin le moment où Odoacre, roi des Hérules, abolit l'empire d'Occident ; mais il respecta le sénat, et le chargea même de renvoyer les ornements impériaux à Zénon, empereur de Constantinople. Théodoric, qui, après Odoacre, conquiert l'Italie, s'attacha d'abord à rendre à ce corps vénérable son ancien lustre ; mais, à la fin de son règne, les sénateurs, trompés par les ménagements qu'on avait pour eux, se crurent plus importants et plus redoutables qu'ils n'étaient réellement : ils commencèrent à rêver la liberté ; mais, comme ils étaient sans force, tout se borna de leur part à des complots obscurs. Théodoric puni plutôt sur des soupçons que sur des preuves ceux dont les projets lui parurent des trahisons, et souilla sa gloire par la condamnation et la mort de Boèce et de Symmaque. Le règne de Justinien, marqué d'abord par l'abolition du consulat, en 541, vit finir, en 562, le sénat de Rome. L'ancienne capitale du monde, prise et reprise cinq fois pendant ce règne, se trouva tellement ruinée, les familles sénatoriales furent tellement moissonnées par le glaive, la misère et les supplices, qu'elles renoncèrent à soutenir la dignité de ce nom antique. *Paulatim defecit senatus*, dit un auteur contemporain. Plusieurs allèrent s'établir à Constantinople, et se confondirent avec les familles sénatoriales de cette métropole. Dans le monde romain, les anciens sénats s'étaient conservés comme en Grèce. Septime-Sévère (v.) avait accordé un sénat à la ville d'Alexandrie. En Gaule, à la tête de différentes cités était un sénat. On en voit la preuve dans ce passage des *Authentiques* de Justinien : « Ceux qui antrefois réglèrent parmi nous l'économie de la chose publique pensèrent qu'il était convenable de permettre qu'à l'exemple de la ville royale chaque cité eût sa

noblesse et une cour du sénat, pour régler les affaires publiques et tout ordonner convenablement. » L'ordre des sénateurs était distinct de l'ordre de la curie : on appelait ainsi l'ordre hiérarchique de la cité. Les sénateurs avaient le titre de *clarissimes*.

Le sénat durant le moyen âge et dans nos temps modernes. — Le moyen âge vit naître un grand nombre de républiques, qui toutes avaient un sénat. A Venise, le sénat représentait l'aristocratie, comme le grand conseil représentait la démocratie. Pour être sénateur, il fallait être noble et avoir 25 ans. Les sénateurs furent appelés *pregadi* (les priés), parce que, dans l'origine, les nobles, voulant persuader aux bourgeois qu'ils ne recherchaient pas les emplois, se faisaient prier pour les accepter. Le nombre des sénateurs, qui était d'abord de 60, fut augmenté dans la suite jusqu'à 200. On admit successivement dans le sénat les *savi*, les juges criminels, le conseil des Dix, les procureurs de Saint-Marc, les *avogadori* (avocats de la commune), les trésoriers de la république, les inspecteurs de l'arsenal et des forteresses, et les grands baillis de Bergame. Le sénat déclarait la guerre, traitait de la paix, concluait les alliances; il pouvait même faire des cessions de territoire, mais il ne lui était pas permis d'introduire le moindre changement dans les lois, sans la participation du grand conseil. Il ne disposait d'aucun emploi, seulement les ambassadeurs étaient à sa nomination; il surveillait les différentes administrations; il maintenait la tranquillité de Venise en se servant tour à tour de la crainte et de l'espérance. Il avait pour maxime d'éviter toute liaison intime avec ses voisins immédiats, et de ne contracter d'alliance qu'avec les princes dont les états touchaient à ceux de ses voisins. De temps en temps, il agrégeait de nouvelles familles au nombre de celles que la loi de la *serratura del consiglio* (la fermeture du conseil, 1298) avait déclarées habiles à occuper les dignités de l'état; mais il ne leur accordait cette faveur que sous

de certaines restrictions, et il en excluait les citoyens vassaux de princes étrangers. On sait combien la politique du sénat de Venise était exclusive, immorale et cruelle. — La république de Raguse eut aussi son sénat, qui la gouvernait avec sagesse. Il était composé de 45 *pregadi*; il fallait être noble, avoir plus de 40 ans, pour être sénateur. Le sénat se recrutait de membres sortant du grand conseil de la république. Il discutait préalablement les objets qui devaient être soumis aux délibérations du grand conseil; il déclarait la guerre, concluait les traités, et recevait les appels des tribunaux. Le pouvoir exécutif était confié au petit conseil composé de 7 sénateurs. Trois sénateurs, sous le titre de *proveditori*, veillaient à la bonne administration de la justice. Les trésoriers d'état étaient choisis parmi les plus anciens sénateurs. Une loi déterminait la longueur de la robe des sénateurs, et l'on tenait à ce règlement avec tant de sévérité que le sénateur Tubéron Cerva, ayant paru au sénat avec une robe trop longue, on la lui fit couper en pleine séance, humiliation qui le déterminait à se retirer dans un couvent. — Chacune des quatre grandes villes anseatiques, Lubeck, Hambourg, Brême et Francfort-sur-le-Mein, ainsi que mainte autre ville d'Allemagne, était gouvernée par un sénat électif. — En Suède, le souverain avait un conseil composé de laïques et de 12 ecclésiastiques; ces conseillers, dans le xiv^e siècle, se donnèrent le titre de *sénateurs du royaume*. Ce sénat fut aboli en 1772 lors de la révolution opérée par Gustave III; mais les sénateurs conservèrent leur titre jusqu'à leur décès. En 1809, ce sénat a été rétabli sous le nom de *conseil d'état*. Il se compose de 9 personnes, dont 5 sont chefs d'un département ministériel. — Des auteurs appellent indistinctement *grand conseil* ou *sénat* le corps aristocratique, qui pendant des siècles a gouverné la ville et le canton de Berne. — Au milieu des ténèbres du moyen âge, on découvrit quelquefois dans l'état romain les titres de sénateur et de consul; mais ces titres

était accordés par les empereurs, ou bien les citoyens puissants les prenaient d'eux-mêmes, pour marque de leur rang, de leur dignité, ou même de leur origine patricienne; mais ces titres, sans conséquence, ne désignaient qu'un homme, et non point un ordre dans l'état. Cependant au ^{xiii}^e siècle, Rome, agitée par les prédications d'Arnauld de Brescia, vit un instant rétablir son antique sénat (1144), tombé en dissolution depuis 400 ans. Ce corps reprit le droit de frapper monnaie; et l'on trouve dans les cabinets des curieux quelques-unes de ces médailles du ^{xii}^e et du ^{xiii}^e siècle, frappées par la république de Rome. On en voit une en or, sur laquelle Jésus-Christ est représenté tenant de la main gauche un livre avec cette légende : *Vœu du sénat et du peuple romain*. Le sénat était alors investi de la puissance législative et du pouvoir exécutif. Il se composait de 56 membres nommés par le peuple. Les papes, qui, dans cet orage, crurent devoir plier, pour ne pas être brisés, confirmèrent par un traité son établissement et ses prérogatives. Bientôt on s'aperçut que ce conseil public manquait de vigueur : alors, un ou deux magistrats furent revêtus de toute l'autorité du sénat; et, comme ils ne restaient en place que six mois ou une année, la courte durée de leurs fonctions en contre-balançait l'étendue. Plus tard, il parut plus sage d'appeler à cette fonction un étranger, comme devant offrir plus de garanties d'impartialité qu'un citoyen de Rome. Ainsi, les Romains appelèrent, en 1252, le Bolognais Brancalione pour en faire leur sénateur. En 1263, cette dignité fut conférée à Charles d'Anjou, qui, de même que son prédécesseur, la conserva durant toute sa vie, et accepta en même temps le royaume de Naples. Le pape Martin IV (1268), l'empereur Louis de Bavière (1288), ne dédaignèrent pas ce titre : « La liberté de Rome fut ainsi reconnue, dit Gibbon, par les deux souverains, qui acceptèrent un office municipal dans l'administration de

leur propre métropole. » Les familles puissantes de Rome et de son voisinage donnèrent des sénateurs à la république qui se maintint florissante jusque vers le milieu du ^{xiv}^e siècle. Rienzi, après avoir régné avec un pouvoir absolu sous le titre de tribun, obtint, par la protection d'Innocent VI, le titre de sénateur; ce fut là le terme de sa puissance et de sa carrière agitée (1354). Après l'extinction du schisme d'Avignon et le retour des pontifes à Rome, il n'y eut plus de république, plus d'assemblées du peuple ou du sénat; mais un sénateur étranger et nommé par le pape résidait toujours au Capitole. Il était chargé en certains cas de recevoir les appels des tribunaux. A Florence, il y avait également des hommes portant le titre de sénateurs; mais point de sénat. — Dans les temps les plus rapprochés de nous, je trouve en France le *sénat conservateur* institué par la constitution de l'an viii. Il se composait de 88 membres, inamovibles, à vie, et âgés de 40 ans au moins. La nomination à une place de sénateur se faisait par le sénat, qui choisissait entre trois candidats présentés, le premier par le corps législatif, le second par le tribunat, le troisième par le premier consul. Le sénat élisait, d'après les listes faites dans les départements, les législateurs, les tribuns, les consuls, les juges de cassation et les commissaires à la comptabilité. Il avait mission de maintenir ou annuler tous les actes qui lui étaient déférés comme inconstitutionnels par le tribunat ou par le gouvernement. A cette même époque, les républiques ligurienne, italienne, batave, et celle des sept îles avaient des sénats. Mais, lorsque ces divers états furent successivement réunis à l'empire par Napoléon, le sénat de son royaume d'Italie subsista seul. L'empereur avait également maintenu le sénat conservateur. Ce corps se composait alors des princes français ayant atteint leur dix-huitième année, des grands dignitaires de l'empire, des 80 membres nommés sur la présentation de candidats choisis par l'empereur, sur les listes dressées par les

collèges électoraux des départements, enfin de citoyens élevés par l'empereur à ces hautes fonctions. Le président du sénat était nommé par l'empereur, et choisi parmi les sénateurs. Il y avait dans le sénat deux commissions composées chacune de sept membres, l'une pour la *liberté individuelle*, l'autre pour la *liberté de la presse*; mais ces commissions ne firent rien pour ces deux libertés. L'histoire flétrira ces sénatus-consultes, qui, chaque année, décimaient la France en anticipant sur les conscriptions. Ceux qui ont vécu à cette époque se rappellent que la servilité du sénat était passée en proverbe. Toutefois, comme le sénat de Rome sous les empereurs, le sénat français comptait une minorité indépendante; mais elle se composait à peine de cinq à six membres, parmi lesquels on a toujours cité Grégoire, Garat, Lanjuinais. Le sénat était administré par deux *préteurs* (v.), un chancelier et un trésorier pris dans son sein. Il y avait en outre un grand-conseil d'administration composé de sept membres, puis de deux *secrétaires* du sénat. Chaque sénateur avait 36,000 francs d'appointements. De plus, par le sénatus-consulte du 22 nivôse an 11, on avait créé 35 sénatoreries (une par cour d'appel). Chaque sénaterie était dotée d'un revenu de 25,000 fr., et devait être possédée à vie par un sénateur, choisi par l'empereur sur une liste de trois candidats présentés par le sénat. Les sénateurs pourvus d'une sénaterie étaient tenus d'y résider au moins trois mois chaque année. Ils étaient chargés de missions extraordinaires dans leurs arrondissements; et ils n'en rendaient compte qu'à l'empereur. Florence, Gènes, Hambourg, la Haye, Rome, Turin, etc., chefs-lieux de divers départements nouvellement réunis, étaient au nombre des sénatoreries. Je vois, par l'*Almanach impérial de 1811*, que le nombre des sénateurs, non compris les princes français et les grands dignitaires, était de 137. Dans ce nombre étaient de grands seigneurs belges, italiens, hollandais.

Aussi, sous tous les rapports, ce sénat était-il peu français. Lors des événements de 1814, le sénat, par son empressement à prononcer la déchéance de Napoléon, et à se mettre aux pieds des souverains alliés, parvint à conserver, sinon ses sénatoreries, du moins ses traitements. La plupart des sénateurs passèrent dans la chambre des pairs, et continuèrent à jouir de leur 36,000 fr.: ceux que Louis XVIII n'adopta point comme ses pairs, ne touchèrent plus que 24,000 fr. Telle est l'histoire de ce corps, qui fournira sans doute à quelque Tacite futur une de ces pages éloquentes dans lesquelles le grand historien a flétri la dégradation du sénat de Tibère. — Pour compléter cette série, où, sans doute, il y a des lacunes, il ne me reste plus qu'à présenter l'énumération rapide des différents sénats encore existants. — Francfort-sur-le-Mein est gouverné par un sénat de quarante-deux membres, parmi lesquels on élit tous les ans deux bourguemestres. Même chose existe à Brême, à Hambourg, à Lubeck. — Dans le royaume de Belgique, le sénat partage la puissance législative avec la chambre des représentants. Les sénateurs comme les députés sont soumis à l'élection. — En Russie, un des trois grands corps de l'état est le *sénat dirigeant*, considéré comme le premier de tous. L'autocrate en est le président, et les sénateurs sont nommés par lui en nombre illimité. Le sénat veille à l'exécution des lois, surveille la rentrée et l'emploi des deniers publics, promulgue les lois et les édits rendus par l'empereur, nomme à la plupart des emplois, juge en dernière instance toutes les causes, etc. Ses décrets ont force de loi comme ceux de l'empereur, qui peut seul en arrêter les effets. — Dans la petite *république de Cracovie*, le pouvoir exécutif réside dans un sénat composé de 12 membres et d'un président: ce dernier, qui est chef de la république, est nommé pour deux ans. On sait trop quel a été le sort du sénat de Pologne formé lors de l'insurrection de 1831. — La *république des îles*

Ioniennes, sous la protection de l'Angleterre, est gouvernée par un sénat composé de sept membres, savoir : le président, qui représente le pouvoir exécutif, un secrétaire d'état, nommé par le lord haut-commissaire, et cinq sénateurs, élus pour cinq ans, parmi lesquels quatre sont à la nomination des îles de Corfou, Céphalonie, Zante et Sainte-Maure; le cinquième représente Paxo, Ithaque et Cérigo. — Dans les États-Unis, le sénat forme une partie intégrante du congrès américain. Les sénateurs sont nommés pour six ans, à raison de deux par législature de chacun des 24 états qui forment la confédération. Ils sont divisés en trois séries qui se renouvellent tous les deux ans; pour être sénateur, il faut avoir 30 ans. Le sénat, de concert avec le président, conclut les traités, nomme les ambassadeurs, les consuls, les ministres, les juges de la cour suprême et les principaux officiers du gouvernement. Il est présidé par le *vice-président* des États-Unis, qui n'a droit de suffrage que lorsque les votes sont partagés. — La république d'Haïti (Saint-Domingue) a aussi son sénat. — Il en est de même de l'empire du Brésil et de quelques-unes des républiques qui se sont formées dans l'Amérique méridionale. Cn. Du Rozon.

SÈNÉ (médecine et pharmacie). Parmi les substances que le règne végétal fournit à la matière médicale, on distingue, sous le nom de *séné*, des feuilles et des follicules doués de propriétés purgatives. Suivant les uns, c'est la valeur médicale de ces produits végétaux qui les a fait appeler ainsi, par allusion au verbe latin *sanare* (guérir); suivant d'autres, et selon une probabilité plus rationnelle, ce nom provient de *Sannaar*, pays voisin de l'Égypte, et d'où le médicament qui nous occupe nous arrive en grande partie par le commerce du Levant. On considéra long-temps le *séné* comme étant fourni par une seule et même plante; mais les feuilles qui présentaient entre elles des différences remarquables annonçaient néanmoins des origines dif-

férentes, qui aujourd'hui sont connues : on sait que ce médicament provient de deux plantes du genre *cassia*, et d'une autre du genre *cynanchum*, qui toutes croissent dans la haute Égypte et les pays environnais. — La propriété médicale du *séné*, surtout des feuilles, en fit faire une consommation considérable en France, au temps où les purgatifs étaient en aussi grande vogue que la saignée, époque que rappelle Boileau, en disant :

L'un mourut vide de sang, l'autre plein de sel.

Aujourd'hui, on emploie moins fréquemment ce purgatif, par égard pour le goût : les médecins, cédant à l'esprit d'indulgence de notre génération, améliorent, autant que possible, les potions que les malades sont condamnés à avaler. L'abandon du *séné* serait pourtant regrettable; il procure un purgatif sûr, fidèle, énergique, déterminant peu de douleurs intestinales, et il serait difficile de le remplacer complètement. Les eaux minérales, douées de propriétés purgatives, et l'huile de ricin, dont on fait principalement usage aujourd'hui, sont comparativement moins actives; le jalap et l'aloès, plus puissants, ont des inconvénients assez graves. C'est principalement le *séné* qui communique aux potions purgatives, appelées vulgairement *médecines noires*, l'horrible saveur qui les distingue; mais on peut l'employer sous différentes formes, entre autres en lavements; et l'invention récente des capsules gélatineuses permet de tromper avec succès le goût, cette sentinelle si vigilante, qui garde l'entrée de l'estomac. — Les feuilles et les follicules comprises sous le nom général de *séné* ont une grande analogie avec le baguenaudier : aussi cet arbrisseau, commun dans nos jardins, aide-t-il souvent à frander les provenances commerciales. — Plusieurs plantes de notre pays ont aussi reçu le nom de *séné*; la coronille (*coronilla emerus*), douée de qualités purgatives, mais faibles, est appelée *séné bâlard*; le *colutea arborescens*, purgatif puissant, est le *faux séné*; la casse de Maryland,

bel arbrisseau , peu rare maintenant dans les jardins d'élite , porte le nom de *séné d'Amérique* ; et ses feuilles fournissent , en effet , un purgatif qui se rapproche du Séné légitime. — *Passes-moi la casse ou la rhubarbe , je vous passerai le Séné* ; arrangement devenu proverbial pour désigner des capitulations peu importantes , semblables à celles que l'amour-propre dicte aux médecins dans leurs consultations.

CHASBONNIER.

SÉNÉCHAL. L'origine de ce mot a beaucoup exercé la sagacité des étymologistes. Le président Faucher avait d'abord adopté l'opinion de Vossius , qui le faisait dériver de *senes-caballus* , vieux chevalier ; Il a changé d'avis , et pense que *sénéchal* vient de *scalco* ou *siniscalco* , qui en langage françois veut dire *prepositus mensæ*. Cette étymologie est au moins la plus vraisemblable , puisque dans l'origine le *sénéchal* était préposé à tout ce qui était relatif à la table du roi. — Cette charge , devenue depuis la première dignité de l'état , n'a dans l'origine été , comme toutes les autres , qu'un emploi de la domesticité du prince. Les rois de la première et de la seconde race s'étaient donné des maîtres dans la personne de leurs premiers domestiques. Les maires du palais ont gouverné sous la première race , les *sénéchaux* ou *grands-maîtres* de France sous la seconde. Les connétables avaient sous ce titre hérité de l'omnipotence des maires du palais et des *sénéchaux* sous la troisième , et cette dignité , dont les prérogatives étaient si étendues , n'a été supprimée que sous le ministère du cardinal de Richelieu. — Finances , justice , commandement et administration des armées , le *sénéchal* ou *grand-maire* de France réunissait toutes les branches de l'autorité royale. Cette charge était héréditaire dans la famille de Foulques , comte d'Anjou sous Louis-le-Gros. Foulques , depuis roi de Jérusalem , s'opposa à la nomination d'Ansel Garlande à la charge de *sénéchal* de France. Le roi fut obligé de céder à cette prétention et de reconnaître Foul-

ques titulaire héréditaire de cette dignité ; seulement il fut convenu que pendant son absence les fonctions seraient remplies par Ansel Garlande. — Depuis , cette charge a été conférée presque toujours au plus proche parent du roi , notamment au comte de Valois , oncle de Louis VII ; et le traité intervenu entre Louis VI et Foulques , comte d'Anjou , énoncé les devoirs et les droits du *sénéchal*. « Dans les cérémonies , lorsque le roi mangera en public , le comte (d'Anjou) se tiendra assis jusqu'au moment du service : alors il recevra les plats pour les placer sur la table. Après le repas , il se retirera chez lui sur un cheval de guerre , dont il fera présent au cuisinier du roi , lequel lui enverra un morceau de viande , et le pannetier y joindra deux pains avec trois chopines de vin. A la guerre , le *sénéchal* fera préparer pour le roi un pavillon qui puisse contenir cent personnes. Au départ de l'armée , il commandera l'avant-garde , et , au retour , l'arrière-garde , et , quelque chose qu'il arrive , le roi ne pourra lui faire aucun reproche. — Pour ce qui regarde l'administration de la justice , tout jugement porté par le *grand-sénéchal* ne sera point réformé , et dans les sentences rendues par les juges royaux sa décision fera loi. » — Les ducs de Bourgogne et de Bretagne , les comtes de Champagne , tous les grands vassaux , avaient aussi leurs *grands officiers* comme le roi , leur *sénéchal* , leur *connétable* , etc. Le *connétable* du duché de Normandie rendait la justice pendant la cessation de l'échiquier ; il réformait les sentences des baillis. Cette charge avait été conservée depuis la réunion de la Normandie à la France. L'échiquier fut institué fixe et perpétuel sous Louis XII , en 1490 . La charge de *sénéchal* s'éteignant à la mort du comte de Brezé alors titulaire , Diane de Poitiers , épouse de ce Brezé , conservait à la cour le titre de *Madame la grande-sénéchale* ; elle est désignée ainsi dans les mémoires du temps.

SÉNÉCHAL D'ANGLETERRE (Grand-). C'é-

taut autrefois le titre du premier officier de la couronne. Ses prérogatives allaient à la royauté, et cette dignité fut supprimée par le roi Henri IV. On l'a rétablie depuis, mais pour des cas extraordinaires, pour la cérémonie d'un sacre ou le jugement d'un pair accusé de crime capital.

SÉNÉCHAL (ordre judiciaire et administratif). Les sénéchaux dans les provinces étaient supérieurs aux comtes, et quelques publicistes ont pensé qu'ils avaient remplacé les *missi dominici* ou commissaires royaux délégués par le roi pour examiner et réformer les actes d'administration des comtes. Ils ont été érigés à titre d'office, et depuis Louis XI ils ont tout lenté pour rendre leurs charges héréditaires. Ils étaient comme les baillis *officiers d'épée*; ils avaient le commandement des armes dans leur ressort, la conduite de l'arrière-ban; mais on leur ôta l'administration des finances. Leurs fonctions n'étaient plus qu'honorifiques. La justice était rendue en leur nom; ils avaient droit de présence dans le siège, mais leurs fonctions étaient réellement remplies par leurs lieutenants.

SÉNÉCHAUSSEES. Ce mot s'appliquait indistinctement au ressort de la juridiction du sénéchal et au lieu où s'élevaient les juges de cette juridiction. — Ces tribunaux, quant aux attributions, étaient à peu près les mêmes que les bailliages. Ces qualifications ne variaient que suivant les localités. — Les députés aux états généraux de 1789, comme aux précédents, furent élus par bailliages et par sénéchaussées. Toutes ces dénominations ont cessé depuis la nouvelle organisation judiciaire, qui a établi pour toute la France un mode unique d'administration de la justice dans ses différents degrés. Il n'y a qu'un seul tribunal pour chaque arrondissement administratif.

DURRY (de l'Yonne).

SÉNÉGAL (Le), un des plus grands fleuves de l'Afrique, prend sa source sous le neuvième degré de long. O. et le onzième de latit. N., dans la montagne de Kong, à 32 lieues environ de la nais-

sance de la Gambie. Mollien découvrit, en 1816, cette source à 75 lieues de la Sierra-Leone, près du village de Sumbakoko, dans les covirons de Tambo, capitale du royaume de Foutah-Djallon. Il découvrit aussi celles de la Gambie et du Falémé. Le Sénégal court d'abord entre des chaînes de montagnes, recevant sur son passage les eaux du Kakoro, du Bafing et du Falémé. A son confluent avec ces deux premières rivières, il forme les cataractes de Govine, et, après avoir coulé l'espace de 20 milles sur un lit de rochers, celles de Feluh. Ces cataractes franchies, il s'avance majestueux et tranquille, et roule sur le sable et la pyrite, à travers de magnifiques plaines, où ses rives gracieuses, cultivées et verdoyantes, dérivent de nombreuses sinuosités vers le nord-ouest; là, il se partage en deux bras, qui entourent les îles de Bilbos et de Morfil, et qui réunis prennent ensuite leur course vers l'ouest. Avant d'arriver à la mer, il se divise encore en plusieurs branches, qui se dirigent plus au midi, se rejoignent, et se débloquent dans l'Océan par une vaste embouchure. Ce grand fleuve, dont le cours a plus de 160 milles géographiques, porte à 60 milles de son embouchure des bâtiments de 40 à 50 tonneaux, et est navigable jusqu'aux cataractes dont nous venons de parler. Ses eaux sont excellentes et très poissonneuses, mais elles nourrissent aussi des crocodiles et des hippopotames. Les débordements presque périodiques du Sénégal rendent très malais, dans les temps de pluie, le sol qui forme son bassin. Avant de se jeter dans la mer, il suit l'espace de 15 milles la direction de la côte au sud. Là s'élève une digue naturelle de dunes, dont la largeur varie de 1000 pieds jusqu'à un mille, et qui porte le nom de *Pointe de Barbarie*. C'est là qu'on trouve le fort de *Gucindar*, tout près d'un village habité par des nègres. Le fleuve, non loin de son embouchure, embrasse plusieurs îles, entre autres *Sénégal* ou *Saint-Louis*. Cette embouchure a un demi mille de largeur, mais

elle est obstruée par une vaste barre que de violents brisants rendent très dangereuse. Sous le nom de Sénégal, on comprend aussi quelquefois la Sénégalie.

C. L.

SÉNÉGAMBIE (La), appelée aussi *Nigritie occidentale*, est ce littoral de l'Afrique qui s'étend le long de l'Atlantique, depuis le cap Blanc jusqu'au fleuve de Nunez, entre le Sénégal et la Gambie, sur une zone de 180 milles géographiques. Le versant occidental et septentrional du plateau de Kong forme l'intérieur de cette vaste contrée peu connue, et couverte, en grande partie, de forêts vierges. Il est à croire que les Romains l'ont ignorée; mais les Arabes l'ont visitée au moyen âge, et lui ont donné le nom de *Sénégal*, tiré du peuple *Senhagi*, qui l'habitait. La Sénégalie supérieure, comprise entre le cap Blanc et le fleuve du Sénégal, appartient à l'immense désert de Sahara. Elle est habitée par des Maures qui professent l'islamisme, et font un grand commerce de gomme avec les Européens. Ce sont les Anglais et les Français qui trafiquent presque exclusivement avec les peuples qui couvrent les bords de la Gambie; ils y possèdent plusieurs établissements fortifiés. La Sénégalie moyenne se compose du pays situé le long du Sénégal, dans une étendue de 50 milles du midi au nord, et de 120 milles de l'est à l'ouest. Elle est habitée par des nègres, qui se divisent en plusieurs peuplades, dont les plus remarquables sont les Foulahs ou les Fellatahs, les Joloffes, d'un noir d'ébène, et les Mandingoes. Ils reconnaissent Mahomet pour leur prophète, mais leur culte est mêlé de fétichisme. Chacune de ces tribus a une langue particulière. Les nègres de la Sénégalie sont soumis à des gouvernements despotiques, monarchiques et républicains. Ils se livrent à l'agriculture et au commerce, et connaissent quelques métiers. Une association remarquable, qui existe dans la province de Timmaners sous le nom de *Pourrah*, exerce une sorte d'inquisition sur les princes et sur les hommes les plus

puissants : elle punit les criminels, et s'est rendue redoutable au peuple. Le climat de ces contrées est brûlant et très malsain, surtout dans les endroits marécageux. Le sol est plat, tantôt sablonneux, tantôt argileux, et presque partout fertile. Toutes les espèces de blés et d'épices, les productions du Midi, telles que la datte, le coco, le coton, l'indigo, le tabac, le poivre, etc., y croissent en abondance. Le gibier y est commun : on y trouve des éléphants, des rhinocéros, des hippopotames, des buffles, des éléphants, plusieurs espèces d'antilopes, des lions, des tigres, des panthères, etc. L'intérieur est riche en mines d'or; il y a peu d'argent, mais le fer et le sel n'y sont pas rares. La Sénégalie inférieure comprend les pays que baigne la Gambie jusqu'à Nunez, du côté du midi. Elle ressemble aux autres parties en ce qui touche les habitants, les productions et le climat. Son étendue varie, selon qu'on applique ce nom à l'espace compris entre le Nunez et le Sénégal, ou à celui qui est renfermé entre ce fleuve et le cap Blanc. Suivant l'une ou l'autre version, on l'évalue à 18,000 ou à 30,000 milles carrés. L'île du Sénégal ou de Saint-Louis, à l'embouchure du fleuve, appartient aux Français, ainsi que la petite île de Gorée. Ces possessions sont d'une grande importance à cause du commerce de la gomme et du coton. Les Portugais possèdent la ville de Cachão, dans le royaume de Kumbo; l'île de Bissago, et quelques autres places dépendantes du gouvernement du cap Vert. Les Anglais se sont établis sur la riche côte de la Gomme, à Portentik, et aux îles de James, à l'embouchure de la Gambie, de Bulam et de Sainte-Marie. Le pays de Walo, sur la rive gauche, non loin de l'embouchure du Sénégal, dépend aussi de la Sénégalie. Les Français y ont formé quelques établissements qui favorisent puissamment les progrès de la civilisation parmi les nègres. Ceux de Walo sont plus avancés que les autres, et obéissent à une sorte d'institution féodale (v. la *Notice sur le gouvernement, les mœurs et les super-*

stitutions des nègres du pays de Walø, par M. le baron Roger, Paris, 1828). C. L.

SÈNÈQUE le rhéteur, père du philosophe (v. l'article suivant), était né à Cordoue vers l'an 58 avant J.-C. Quoiqu'il fût contemporain de Cicéron, on voit déjà dans ses écrits les premiers symptômes de décadence littéraire, c'est-à-dire le penchant à la déclamation, et le goût des subtilités qu'on rencontre aussi dans Sénèque le philosophe, mais corrigés du moins par les qualités d'un esprit supérieur. Marcus Annæus Seneca, dont nous avons à nous occuper ici, vint à Rome sous le règne d'Auguste, et il y enseigna la rhétorique. On sait que chez les anciens le talent de la parole était indispensable à tous ceux qui avaient l'ambition d'exercer des charges publiques. C'est ce qui faisait que les écoles des rhéteurs étaient si fréquentées. Celle de Sénèque fut une des plus célèbres de son temps. Il paraît qu'il se rendit redoutable à ses rivaux par son esprit mordant et caustique. Il était doué d'une mémoire prodigieuse, au point qu'il retenait instantanément, et qu'il pouvait répéter sans hésitation des centaines de vers récités devant lui. Dans la préface d'un de ses ouvrages, il se vante d'avoir redit sur-le-champ deux mille noms qu'on avait prononcés une seule fois en sa présence sans intervertir l'ordre dans lequel ils avaient été récités. Il nous reste de lui deux ouvrages sous les titres suivants : *Suasoriarum liber I* et *Controversiarum libri X*. Ce sont de ces exercices de rhétorique que dans les écoles on appelait *déclamations*. On peut y reconnaître déjà les traces de ce faux goût et de cette enflure qu'on a justement reprochés à l'école espagnole. On lui a attribué aussi les tragédies qui portent le nom de Sénèque, et il est vrai qu'on y remarque précisément le genre de défauts que nous venons de signaler; mais elles se distinguent aussi par les signes d'un talent plus ferme et plus élevé, et les rapprochements qu'il est possible de faire entre plusieurs de ces tragédies et certains passages des livres de Sénèque

le philosophe permettent de les attribuer, avec quelque probabilité, à ce dernier.

— Sénèque le rhéteur se maria en Espagne à Helvia, femme remarquable par son esprit, ses qualités morales et sa beauté; c'est à elle qu'est adressée la *Consolation à Helvia* de Sénèque le philosophe, qui était son fils. Ils eurent deux autres enfants, l'un Marcus Novatus, qui prit dans la suite le nom de son père adoptif, Junius Gallien; et qui fut proconsul d'Achaïe; l'autre, Annæus Melus, père du poète Lucain. Marcus Annæus Sénèque mourut à Rome, l'an 32 de J.-C., dans un âge avancé. — ARRAB.

Sénèque, naquit à Cordoue en Espagne, l'an 2 ou 3 de l'ère chrétienne. Il fut, encore enfant, conduit à Rome par sa famille, qui vint s'y établir. Son père, M. Annæus Seneca, rhéteur célèbre, le destinait au barreau; et, dans cette vue, il cultiva de bonne heure en lui l'art de la parole. Sénèque plaida en effet deux ou trois fois. Mais cette carrière était dangereuse pour lui, justement parce que les qualités de son esprit la lui promettaient brillante. Ses succès donnaient de l'ombrage à Caligula, qui avait des prétentions à l'éloquence, et faillirent lui coûter la vie. Ses goûts, d'accord avec son amour de la tranquillité, le retirèrent du barreau et le plongèrent dans l'étude de la philosophie, dont son père l'avait toujours plus ou moins détourné. En 41, la première année du règne de Claude, à la suite d'un manège de cour, il est exilé dans la Corse, et rappelé en 48 par Agrippine, qui l'élève à la préture et le charge de l'éducation de son fils Nérôn. Privé de l'énergie nécessaire pour dompter et refondre le naturel monstrueux de son élève, il compose avec ses inclinations perverses, et se borne à sauver tant qu'il peut les apparences, lui mettant dans la bouche de belles maximes. Peut-être aussi, comme le remarque Tacite (*Ann.*, liv. 13, ch. 11), veut-il par-là montrer la sagesse de ses instructions ou faire admirer son esprit. Cette intention, le même historien semble la supposer encore à Sénèque, lorsque, le comparant à Burrhus, il

dit : « Tandis que Burrhus est recommandable par ses connaissances militaires et par l'austérité de ses mœurs, Sénèque l'est par l'art d'enseigner l'éloquence et par les grâces qu'il mêle à la vertu (*ibid.*, ch. 2). » Avait-il eu connaissance de l'attentat de Néron contre sa mère ? on ne sait, dit Tacite. Mais quand Néron apprend qu'elle a échappé à la mort et qu'il appelle en conseil Burrhus et Sénèque, après un long silence, celui-ci regarde son collègue, comme pour lui demander si on pourrait compter sur les prétoriens : *An militi imperanda cædes esset* (*Ann.*, liv. 14, ch. 7). Ce qui n'est pas douteux, c'est que, le parricide consommé, Sénèque, dans une lettre au sénat, qu'il fait écrire par Néron, entreprend de le justifier et le qualifie de coup du ciel, qui délivrait la république : *Publicâ fortunâ extinctam referens* (*ibid.*, ch. 11). Ce qui n'est pas douteux non plus, c'est que, pour arracher son royal élève à l'inceste, il trouvait bon de le tourner vers l'adultère. Un certain Suillius, son ennemi, l'accusait d'avoir, en quatre années de faveur, amassé trois cent millions de sesterces (58,395,075 livres de notre monnaie), d'épier les testaments, d'investir les vieillards sans enfants, de pressurer l'Italie et les provinces par d'énormes sûres. Tacite rapporte ces accusations sans les accepter ni les rejeter (*Ann.*, liv. 13, ch. 42). Cependant, il appelle Sénèque l'un des défenseurs de la vertu (*ibid.*, liv. 14, ch. 51), et lui accorde l'honneur de s'être concerté avec Burrhus pour mettre un terme aux vengeances sanglantes dont Agrippine souillait les commencements si beaux du règne de son fils : *Ibatur in cædes, nisi Burrhus et Seneca obviam essent* (*ibid.*, liv. 13, ch. 1). Ce qui prouve, d'une part, que Tacite jugeait Sénèque avec impartialité, et de l'autre que celui-ci, vertueux par principe et par penchant, devenait coupable par faiblesse. Dénoncé comme attirant seul l'opinion publique par sa magnificence et par ses talents, en vain il supplie Néron de reprendre les richesses dont il l'a comblé ;

en vain il se retire dans la simplicité et dans la solitude, il y est poursuivi par l'accusation d'avoir trempé dans le complot de Pison : il reçoit l'ordre de mourir, se fait ouvrir les veines, et, à l'âge de 63 ans, il termine avec courage une vie sur laquelle pèsent d'excusables lâchetés. — L'écrivain en lui est supérieur à l'homme. S'il tombe quelquefois dans la trivialité, ordinairement il s'élève plus haut ; et, quoiqu'il lui arrive de pécher gravement contre la pensée et contre l'expression, le plus souvent il est admirable. Dans un esprit fécond et habile à produire, il porte une dignité de sentiment, une fierté d'imagination qu'est loin de promettre son caractère, si faible lorsqu'il faut agir. — A son ame ardente et mélancolique plaisent les maximes superbes et sombres du stoïcisme, d'ailleurs en harmonie avec les maux qu'il a sous les yeux. Quand la réputation, la fortune, la liberté, la vie, sont à la merci d'une tyrannie forcenée et délirante, et que le monde se roule dans la dégradation des voluptés ou des misères, il semble beau de pouvoir dire à l'homme : « Il dépend de toi de te poser sur la terre l'égal de Dieu dans le ciel. Comprends donc que tu es une portion de lui, c'est-à-dire de la raison qui anime et gouverne l'univers, ou plutôt que tu es pour toi cette raison même ici-bas ; qu'elle est tout ton être réel et que seule elle te suffit ; que le plaisir n'est point un bien, ni la douleur un mal, puisqu'ils ne sauraient la toucher ; que tu es maître absolu de toi et hors des atteintes de l'injure. Eh bien ! que t'importent la calomnie et les jugements humains, si tu t'approuves ? que t'importe la perte des biens, si tu ne reconnais ni jouissances ni privations ? que t'importent les fers, si tu ne sais d'autre servitude que celle de l'âme ? que t'importe la mort, si elle achève ce seul affranchissement qui puisse te manquer ? que t'importent enfin les calamités et les vices, quels qu'ils soient ? Leur est-il donné de t'affecter ? Et, après tout, si l'existence te fatigue, arbitre de ton sort, ne peux-tu la secouer ? » Oui, cela paraît beau et séduisant. Quelque

chose cependant qui est encore plus beau et qui doit séduire davantage, c'est de ne point hercer l'homme de chimères, de ne point l'exhausser à une hauteur fantastique, de ne point le fausser en le faisant raison souveraine; de ne point le mutiler en le dépouillant de sa puissance d'aimer et de sentir, pour ne lui laisser que celle de comprendre : c'est de lui présenter la vérité, de sa nature, assez riche, assez grande pour le consoler et l'élever; de ne point lui dérober la vue du mal trop effectif qui l'afflige, et de lui en donner le remède; c'est, lorsqu'il tombe, de l'aider à se relever, en le convaincant de la force de sa vertu; de ne point lui couler un cœur de bronze, ni l'armer d'insolence et de dédain, mais de lui créer des entrailles où retentissent toutes les misères, et lui mettre la douce affabilité sur les lèvres et la bienfaisance à la main.—Ce genre de beauté, Sénèque l'a aussi compris. Les traités de la *Clémence*, des *Bienfaits*, de la *Colère*, la lettre sur la manière de traiter les esclaves, et une foule d'endroits de ses autres ouvrages le témoignent heureusement. Sans doute les germes en sont dans Platon; mais combien ils se montrent ici développés! on croit entendre un philanthrope chrétien. Aussi attribue-t-on cette teinte évangélique à des rapports qui auraient existé entre Sénèque et saint Paul. Schœll (*Hist. abr. de la litt. rom.*, tom. 2, pag. 446) cite beaucoup de passages qui semblent imités de l'apôtre des gentils; il remarque le premier emploi fait par un auteur profane du mot *carq* dans le sens biblique : *Tout le combat de l'âme est avec cette chair appesantissante* (*Cons. à Marcia*, ch. 24). Il remarque également l'expression *Saint-Esprit* (*Sacer Spiritus*) : *un esprit saint réside en nous* (*Epist.* 41); celle de *véritable fils de Dieu*, pour désigner l'homme de bien : *Vera progenies Dei* (*Prov.*, ch. 1); puis il ajoute : « Rien au reste de ce que nous savons de la vie de saint Paul ne jette la moindre invraisemblance sur la tradition qui le met en rapport avec le philosophe romain. Ce fut, d'après le

calcul des plus savants critiques, au printemps de l'an 61 que l'apôtre arriva à Rome. Le préfet du prétoire, auquel il fut remis, lui permit de demeurer dans une maison particulière avec un soldat qui le gardait à vue, et lui laissa toute liberté de voir ses amis. Ce préfet du prétoire était Burrhus, l'ami de Sénèque. N'est-il pas naturel de penser que leur conversation sera tombée sur ce docteur juif, éloquent et hardi, qui, pour de nouvelles opinions religieuses, avait été persécuté en Palestine, et en avait appelé au tribunal de l'empereur? Sénèque n'aura-t-il pas été curieux de voir et d'entendre cet homme extraordinaire? il est même probable que le nom de saint Paul était connu de Sénèque avant son arrivée à Rome. Lors de son séjour à Corinthe, l'apôtre avait été amené devant le tribunal de Gallio (*Act. des Apôt.*, xviii, 14). Mais ce gouverneur de l'Achaïe n'était autre que M. Annæus Novatus, ce frère de Sénèque, qui, ayant passé par adoption dans une autre famille, avait pris les noms de Junius Annæus Gallio. Probablement le propréteur avait, dans sa correspondance avec son frère, parlé de ce docteur, qui avait enseigné pendant dix-huit mois l'Évangile dans la capitale de sa province. Objectera-t-on qu'il est probable que, si Sénèque avait connu saint Paul et sa doctrine, on trouverait dans ses écrits quelque trace de prédication pour les chrétiens? Sénèque n'était pas homme à se déclarer pour une secte méprisée par les uns et regardée comme dangereuse par les autres, lui qui, dans sa jeunesse, renonça au régime pythagoricien, auquel il avait pris goût, sur la seule observation de son père, que cette manière de vivre pourrait l'exposer à être pris pour un juif, à une époque où Tibère commençait à se montrer mécontent de cette secte, étrangère (*Ep.* 108). Mais que ce soit dans saint Paul ou dans Platon, ou, ce qui est plus probable, dans tous les deux, qu'ait été puisé cet esprit de vérité, il se mêle presque continuellement dans Sénèque à l'esprit mensonger de son école pour le

tempérer ou l'absorber, et n'échoue guère que contre la doctrine du suicide et celle de la destinée de l'ame, que Sénèque fait périr tantôt avec le corps, tantôt avec le monde. Aucun de ses écrits, excepté la *Constance du sage*, et peut-être quelques lettres, ne respire le stoïcisme pur. Nous ne pouvons qu'indiquer rapidement l'idée principale de chacun d'eux. — *De la Vie heureuse*. Le bonheur est dans le souverain bien, le souverain bien dans la vertu, dont l'essence est de vivre conformément à notre nature ou dans une obéissance entière à la raison, et de nous placer au-dessus de l'affection et du désir. Elle n'exclut point précisément les richesses qui ont une origine pure, qui sont toujours à la disposition de l'infortune, et dont on use soi-même avec sévérité : elle n'exclut que l'attachement qu'on pourrait leur donner, et la mollesse qu'elles engendrent dans une ame qui ne sait se durcir contre. Ceci, longuement développé, forme l'apologie de l'auteur, où il prétend que ses immenses biens sont légitimement acquis, et n'ont coûté de souffrance à personne, ce qui s'accorde peu avec les reproches rapportés et non démentis par Tacite. — *Brièveté de la vie*. Pourquoi se plaint-on sans cesse de ce que la vie est courte ? Parce qu'on la consomme dans de vaines ou criminelles occupations : elle est assez longue pour le sage. Instructions pressantes et persuasives sur l'emploi du temps. — *Tranquillité de l'ame*. D'où viendra la tranquillité à une ame troublée par ses pensées, que tout attire et que rien ne repose ? d'une application résolue aux affaires, soit publiques, soit privées, ou à l'étude. Sur la fin, Sénèque, se faisant épicurien, propose le singulier remède de manger et de boire avec excès, même jusqu'à l'ivresse. C'est probablement une distraction. — *Repos ou retraite du sage* (27 premiers chapitres perdus). Le sage est-il obligé de servir sa patrie dans les fonctions publiques ? Nul doute, s'il le peut. Mais si les désordres où elle se trouve, et si ses propres inclinations s'y opposent, qu'il se retire, qu'il s'instruise, qu'il médite,

qu'il écrive pour servir la grande patrie du genre humain, à laquelle il appartient aussi bien qu'à celle où il a reçu le jour. — *Constance du sage*. C'est la peinture du stoïcien étalé ou plutôt enseveli dans son orgueilleuse et inflexible indépendance, bravant le monde qui s'agit incessamment autour de lui, et qui s'y brise sans l'émouvoir. — *De la Providence*. S'il y a une Providence, pourquoi les gens de bien sont-ils criblés de maux ? C'est afin de les éprouver et de faire briller leur vertu. Au surplus, si la vie leur devient intolérable, ils ont la permission d'en sortir. — *Consolation à Helvie*. C'est un écrit que, du fond de la Corse, il adresse à sa mère, qui, en peu de temps, avait vu mourir un oncle plein de tendresse et de bonté, son mari, trois petits-fils, et exiler Sénèque lui-même. — *Consolation à Marcia*. Ce livre est dans le genre du précédent. Marcia était fille de Cremutius Cordus, qui, dans son *Histoire des guerres civiles et du règne d'Auguste*, appelait Brutus et Cassius les derniers Romains. Il paya ce mot de la vie sous Tibère, et ses écrits furent brûlés. Marcia en avait sauvé un exemplaire. Elle pleurait depuis trois ans la mort de son fils. — *Consolation à Polybe* (les 19 premiers chapitres manquant). Polybe est un affranchi de Claude, et son secrétaire pour les belles-lettres. Il avait perdu son frère. Cette composition est de beaucoup inférieure aux deux autres et pour le style et pour les sentiments. — *De la Clémence* (Il ne reste que le premier livre et une partie du second). Combien la clémence est belle et avantageuse, et combien la cruauté est horrible et funeste. — *De la Colère* (trois livres). Effets désastreux de la colère, sa nature et les moyens de la détruire ou de la comprimer. — *Des Bienfaits* (sept livres). Manière de les répandre et de les recevoir ; examen d'une foule de questions assez inutiles relatives au sujet. — *Questions naturelles* (sept livres). Elles se réduisent à la physique. Il y est traité du feu, de l'eau, du Nil, des vents, des tremblements de

terre, du tonnerre, des éclairs, de la grêle, de la neige, de l'arc-en-ciel, des étoiles tombantes, des globes de feu, des comètes et autres faits analogues, le tout entremêlé de réflexions morales. — *Lettres* (124). Elles roulent sur les mêmes objets que les ouvrages dont nous venons de parler. Quant aux 14 adressées à saint Paul, l'authenticité en est aujourd'hui plus que douteuse. Celle de l'*Apolokynthose* ne l'est guère moins. Cette satire contre Claude, dépourvue d'esprit et quelquefois de décence, est indigne de l'auteur. — Qu'il veuille exposer un devoir, ou peindre un caractère, ou essuyer des larmes, ou apitoyer des cœurs, ou décrire un phénomène du monde, ou s'entretenir familièrement avec un ami, Sénèque, dont l'esprit est naturellement ambitieux, n'a qu'un ton, celui de l'orateur. De là une tendance à exagérer, laquelle s'accroît encore chez lui de l'influence du stoïcisme, qui n'est qu'un système d'exagération. Il cherche à frapper et à étonner, et il déclame. Cependant, il lui arrive aussi de rencontrer la grandeur, l'éclat, l'énergie, les tours vifs et sentencieux qu'il poursuit, et alors il est vraiment éloquent. Telle est la qualité, tel est le vice qui dominant en lui et qu'il porte partout, quoique dans des proportions très différentes. Mettez de côté ses expansions enthousiastes sur l'omnipotence du pouvoir absolu, dans lequel il voyait, comme Tacite, le repos de Rome épuisée de discordes civiles, et la distinction stoïcienne entre le pardon et la clémence; et le traité de la *Clémence* n'offre point de déclamation, mais, d'un bout à l'autre, une noble et touchante éloquence. Dans le livre de la *Providence*, grand lorsqu'il peint l'homme vertueux s'épurant et s'élevant dans l'adversité, il tombe quand il le place au-dessus de Dieu, par la faculté qu'il a de souffrir; comme si cette faculté était une perfection! Dans la *Consolation à Marcia*, dont la fin, sur les luttes de l'âme avec le corps, sur ses élans vers le ciel et sur la félicité dont elle y jouit, est sublime, avec quelle force il parle du néant

de la vie! vous diriez Bossuet. Mais il présente de telle manière les avantages de la mort que la vie paraît absurde. A peu près étranger à la connaissance de la pensée, il a profondément scruté le cœur humain, dont il saisit les dispositions les plus cachées. Il dit à Marcia qu'elle ressent et conserve la douleur de la mort de son fils, comme lui tenant lieu de ce fils même. Ne semble-t-il pas étrange que la douleur d'avoir perdu un objet cher le remplace dans l'âme? Rien de plus vrai néanmoins pour l'âme mélancolique et d'une sensibilité excessive. Il s'est légué lui-même à elle dans cette douleur. De pareils traits, assez communs chez lui, décèlent un observateur profond et exercé. Comme Tacite, c'est le moraliste de l'antiquité païenne qui est le moins Romain ou Grec, et le plus homme. Qui, en le lisant, ne s'écrie avec Quintilien : « Plût à Dieu que son goût eût répondu à son talent ! (*Felles eum suo ingenio dixisse, alieno judicio* [*Institut. orat.*, lib. x, cap. 1]). »

BORDAS-DEMOULIN.

SENNAAR. Ce royaume d'Afrique dont la population s'élève à 500,000 hab., sur une superficie de 5,400 milles carrés, est généralement regardé comme faisant partie de la Nubie. Il est situé entre le Nil et la Tacazze, et comprend une grande partie de l'île de *Neroë* (v.). Au nord, il touche à la Nubie turque, à l'est aux montagnes qui le séparent des côtes de la mer Rouge; au sud, il est borné par l'Abyssinie, et à l'ouest par la Nigritie ou Soudan. Il est séparé du Darfour par le Kordofan. Son sol, généralement plat, contient de vastes déserts; mais les bords du Nil et de la Tacazze sont fertiles et bien cultivés. Il nourrit des chameaux, des moutons, des porcs, de la volaille et presque tous les animaux sauvages de l'Afrique. On y recueille du blé et du tabac. La canne à sucre, l'ébénier et le palmier y croissent. La province de Gamamil est surtout riche en mines d'or. Il y règne souvent une chaleur insupportable, surtout pendant l'été: les exhalaisons patrides qui suivent les pluies

engendrent de graves maladies qui moissonnent les populations. Le Sennaar est habité par des nègres peu civilisés qui professent l'islamisme, et sont gouvernés par un roi absolu, investi de la dignité suprême, à la condition d'être décapité aussitôt que ses ministres jugent sa mort nécessaire au salut du pays. Quand le monarque descend dans la tombe, ses collatéraux sont sacrifiés. Le prince doit, une fois dans le cours de son règne, guider la charue de ses propres mains, et répandre la semence dans les sillons. Le souverain actuel est Bâdy VII, 29^e roi de la dynastie des Fundjis, peuplade de l'intérieur de l'Afrique qui s'établit au Sennaar à la fin du x^v siècle. En 1821, ce monarque fut obligé de reconnaître la suzeraineté du sultan Mahmoud I^{er}, tout le Sennaar ayant été conquis par les armes d'Ibrahim-Pacha, fils du vice-roi d'Égypte. Bâdy ne possède aujourd'hui qu'un tiers de son royaume. Outre les Schilluks, qui dominent dans le pays, outre les Arabes nomades et les Bedouins tribulaires, il y a des Dahéras, Nubiens idolâtres, en partie venus de l'étranger, en partie achetés comme esclaves dans le pays. Ces Dahéras font la force principale de l'armée du roi : il peut disposer de 40,000 de ces mercenaires, armés de javelots et de boucliers, et de 6,000 Schilluks à cheval. — L'industrie du Sennaar est très bornée ; le commerce a plus d'importance : il est surtout alimenté par les caravanes qui se rendent à Suakem, à Dschidda, à la Mecque, dans l'Abyssinie, la Nigritie et l'Égypte. De grandes caravanes du Soudan traversaient autrefois le Sennaar, mais aujourd'hui, pour éviter les taxes, elles font un circuit par le Darfour, et traversent le désert. — *Sennaar*, capitale du royaume, est bâtie sur une éminence, près de la rive occidentale du Nil. Sa population s'élève à 16,000 habitants (quelques-uns prétendent qu'elle n'est que de 9,000). Les maisons sont mal construites, les toits généralement plats : les faubourgs ont de légères huttes de bambous. Le palais du roi, con-

struit en argile, occupe un vaste espace entouré d'une haute muraille de briques.

C. L.

SENS, organes doués de la faculté de percevoir des impressions, à l'aide de nerfs. *Sentir* est le plus noble attribut de l'animalité ; car les plantes, même celles qui manifestent quelques actes d'excitabilité à l'occasion d'un contact, d'un choc ou attouchement, comme le feuillage de la sensitive, les étamines de l'épine-vinette, ne sont pas sensibles apparemment au plaisir et à la douleur, comme paraissent l'être au contraire tous les animaux, jusque dans les classes les plus inférieures des zoophytes (*v. ANIMAL*). En effet, pour veiller à son existence, satisfaire aux nécessités de se nourrir, de se reproduire, l'animal avait besoin d'entrer en communication avec le monde extérieur, d'ouvrir des portes par lesquelles son moi intérieur pût apprendre à fuir le mal et à trouver l'utile ou le bien. La nature lui donna, outre des sens, un instinct primitif pour les diriger, ou même une intelligence élevée, comme un phare lumineux, dans l'homme, pour accomplir les plus importantes fonctions dévolues à son espèce. — De là suit que, chez la plupart des animaux, les organes extérieurs des sens correspondent, par des cordons nerveux ou sensitifs, avec un ou plusieurs centres d'actions (cerveau, ganglions), soit afin de recevoir les impressions sensoriales externes et internes, de les coordonner entre elles, soit afin de transmettre ensuite à ces sens et aux membres les déterminations de la volonté ou de l'instinct, dans l'intérêt de la conservation de l'animal et de sa race.

§ I. *Disposition des sens externes, leur activité, leur diverse sensibilité dans l'homme et les animaux.*

Tous les vertébrés, mammifères, oiseaux, reptiles et poissons, jouissent, à l'exception de quelques espèces aveugles telles que les taupes, les zemni, les écailles, les tritons, etc., des cinq sens, dont quatre sont réunis à la tête, et dont le cinquième, le tact, ou sens général, est plus ou

moins réparti à toute la surface du corps. Les mollusques ne possèdent pas toujours cinq sens, de l'odorat n'est démontré par aucun organe, bien que plusieurs de ces animaux paraissent le posséder. On a découvert l'organe de l'ouïe chez les céphalopodes (ou seiches) seulement. Ils ont des yeux très bien organisés. Ceux-ci le sont moins chez plusieurs gastéropodes (limaces, collimaçons, etc.) et des ptéropodes (les clio et cymbulies); mais les brachiopodes et cirrhopodes manquent d'yeux, ainsi que tous les bivalves ou conchifères qui n'en ont jamais. Veber a cru que les sangsues avaient des yeux dans les points noirs de leur tête. Les crustacés possèdent, à la base des antennes, l'organe de l'ouïe, et quoi qu'on ne leur connaisse point d'organe d'odorat spécialement, Rosenthal a prouvé par leurs actes qu'ils jouissent de ce dernier sens, avec des yeux mobiles pédicellés. Toute la classe si nombreuse et si bien organisée des insectes présente, même avec un grand luxe de développement, les instruments de la vue et ceux du tact dans des antennes, des pattes, des palpes, etc. On présume que le sens de l'odorat réside en ces dernières parties plutôt qu'à l'orifice des stigmates, où quelques naturalistes l'ont supposé chez ces animaux articulés. — Enfin parmi les classes les plus inférieures ou les zoophytes, les sens se réduisent à ceux du goût, probablement situé à l'orifice buccal, et du tact universel, mais ce dernier peut acquérir une extrême délicatesse chez ces animaux nus et toujours nus, humides dans leur habitation aquatique. En effet, chez les actinies, les acalèphes, les méduses, les hydres ou polypes, la sensibilité du tact paraît assez grande pour que ces espèces aperçoivent, sans yeux, la présence ou l'absence des rayons lumineux. — Il y a donc beaucoup de variété dans le nombre et la disposition des organes sensoriaux du règne animal. Généralement le tact est le plus universel; il ne manque jamais, et il doit être le fondement nécessaire de l'animalité, le pre-

mier qui donne à l'être le sentiment de son existence individuelle. Ensuite le goût, qui n'est qu'un tact plus intime, en quelque sorte chimique, paraît indispensable pour le choix des aliments ou pour rejeter ce qui est contraire à la nutrition. Il semble donc inhérent aussi à l'animalité. La vision est ensuite le sens réparti dans le plus grand nombre d'animaux; elle manque toutefois chez les espèces dépourvues de sexes ou hermaphrodites, qui n'ont pas besoin de rechercher d'autres individus pour se reproduire (comme les conchifères, bivalves, annélides, les animaux rayonnés et zoophytes, etc.). L'ouïe et l'odorat sont les sens qui manquent le plus souvent dans le règne animal. On sait que ce qu'on nomme *ouïes*, chez les poissons, est l'organe respiratoire ou les branchies. — Mais comme nous remarquons le tact fort développé chez les races aveugles, de même plusieurs animaux présentent parfois une supériorité de certains sens sur d'autres. Ainsi, les espèces nocturnes ou nyctalopes, voyant de nuit, presque aveuglés par la lumière du jour, trop éblouissante pour la sensibilité de leur rétine, ont souvent l'ouïe très fine. La plupart des carnassiers présentent un odorat très exalté, comme le chien et d'autres espèces chasseresses. On dit qu'il en est ainsi des vautours et des corbeaux. Cependant la vue prédomine chez les oiseaux, surtout dans ceux de haut vol, qui ont besoin d'yeux presbytes pour découvrir de très loin leur proie; puis cette longue vue est susceptible de se raccourcir ou de se proportionner aux objets plus voisins. La nature y a pourvu de la manière la plus ingénieuse (v. ŒIL). Les poissons voyageurs, et généralement tous les animaux à locomotion rapide, devaient avoir une vue très étendue. Il n'y a plus de paupières dans les poissons et dans toutes les classes inférieures ayant des yeux. L'odorat, chez les poissons, reçoit les odeurs par l'intermédiaire de l'eau, mais il est faible chez les cétaqués, parce que l'eau passe incessamment dans leurs cavités nasales, et leurs nefs olfac-

tifs sont oblitérés. Les oiseaux munis d'un bec corné, ainsi que leur langue, paraissent peu sensibles au goût, toutefois ils perçoivent les saveurs à l'arrière-bouche, comme les animaux suceurs, les insectes, les parasites, etc. Les oiseaux passe-reux chanteurs et les palmipèdes aquatiques, pourvus d'une trachée-artère retentissante, doivent avoir une oreille dont l'activité est proportionnée à celle de leur voix, soit musicale, soit intense. La vue est perçante chez plusieurs reptiles, les crocodiles, les sauriens nocturnes. Ils possèdent, comme les oiseaux de nuit, autour de leur cornée, un cercle de lames osseuses capable de se resserrer et de se dilater à la volonté de l'animal, pour allonger ou raccourcir le globe oculaire, afin d'opérer, comme dans les lunettes à longue vue, un champ visuel variable selon les distances des objets. L'œil des poissons n'avait pas besoin de chambre d'humeur aqueuse ni d'une cornée aussi convexe que celui des oiseaux; mais il leur fallait un cristallin presque sphérique capable de corriger la réfraction de la lumière dans un milieu aussi dense que l'est le fluide où il s'enfonce. L'œil des cétacés est intermédiaire entre celui des mammifères et celui des poissons. Les insectes, ayant des yeux fixés immobiles sur leur tête, devaient obtenir ces organes à cornées multiples ou à facettes (outre les yeux supplémentaires, *stemmata*), afin d'apercevoir de tous côtés les objets sans se mouvoir; de même le caméléon a la faculté de tourner chaque œil à volonté en un sens autre que celui du côté opposé. Enfin un poisson (*cobitis anableps* ou *tetraphthalmus*) a la cornée et l'iris partagées, en sorte qu'on observe deux pupilles, bien qu'il n'y ait qu'un cristallin et qu'une rétine à chaque œil, précaution de la nature pour ce poisson, qui nage la tête à moitié hors de l'eau, et qui devait avoir ainsi une double condition de vue. Quoique les polyphèmes ou monocles crustacés (*monogulus*), et d'autres entomostracés ne montrent le plus souvent qu'un seul œil, les deux s'y trou-

vent confondus. — Chaque espèce possède ainsi, dans la disposition de ses sens et leur intensité, les attributions les plus favorables au genre de vie qui lui a été dévolu; car les races souterraines sont aveugles, les nocturnes ont l'ouïe fine, les espèces rapaces un odorat subtil, les espèces lentes, comme les tortues sont revêtues de carapaces, de tests, de coquilles, etc, pour garantir leur tact, exposé aux chocs douloureux, etc. D'autres retirent leur tentacules, qui se ferment ou s'épanouissent au besoin. Ainsi les sens ont leur obturation et leur exaltation dans les chats, les squales, les seiches dont les yeux luisent de nuit, etc. — En effet, les sens peuvent acquérir divers degrés de sensibilité. Personne n'ignore qu'en habituant ses yeux à une longue obscurité, comme dans les cavernes ou les cachots, ils finissent par s'accoutumer aux ténèbres et apercevoir les objets environnants à la plus faible lueur; puis le grand jour soudain les aveugle, les éblouit en les inondant de ses rayons. C'est que la sensibilité de la rétine, non épuisée dans cette obscurité, accumule en excès sa faculté de voir. De même, par suite de l'usage d'aliments fades, insipides, le goût acquiert une vive impressionnabilité à des saveurs légères qui ne frappent plus un palais blasé par le poivre, les épices, l'alcool, etc. Donc, le moyen d'exalter la sensibilité d'un sens, de tout organe, est d'en user le moins possible, sans toutefois le laisser engourdir dans une complète inaction. C'est pour cela que la jeunesse, neuve de sensibilité et inaccoutumée, aspire si avidement, si ardemment à toute impression; les douleurs même ne sont pas toujours pour elle de trop vives souffrances, dans la guerre, la chasse, les fatigues, etc. Mais la vieillesse, par tous les actes répétés de sa vie, semble avoir épuisé la coupe des plaisirs et peut-être aussi celle des peines. Ses nerfs sont devenus calleux, inertes, ses sens amortis. Le moyen de rester long-temps jeune et sensible consiste à ménager ainsi toutes ses sensations pour l'arrière-saison de notre existence;

Qui dit *courte et bonne* se prépare de longs regrets, à moins qu'il n'abrège ses jours et ne cesse de vivre quand il cessera de jouir. — Chez les animaux à métamorphoses, les larves de batraciens et d'insectes, le sens du goût éprouve des modifications : une fois à l'état de papillon, la chenille, qui aimait le feuillage, préfère le nectar des fleurs ; et le têtard herbivore devient la grenouille vorace, etc.

§ II. *De l'action des sens externes, de leurs rapports avec le SENSORIUM COMMUNE, de la rectification de leurs erreurs, veille et sommeil, ou fatigue et réparation de la sensibilité de ces organes.*

On a prétendu réduire toutes les sensations à celle du tact, et l'on a dit avec emphase qu'à l'aide des rayons lumineux frappant la rétine nos yeux touchaient le soleil, les étoiles et jusqu'aux limites visibles de l'univers. Mais les ondulations sonores d'une cloche en mouvement font-elles toucher à notre nerf acoustique cette cloche même ? Il en est ainsi des vibrations ondulatoires de la lumière, elles sont seulement l'intermédiaire du mouvement communiqué. De même, lorsque nous croyons flairer des odeurs et savourer des saveurs, soit en songe, soit dans des hallucinations qui n'ont rien de réel, nous apercevons des sensations sans matière, mais par le simple ébranlement des nerfs, soit que la source en vienne de notre intérieur, soit que des causes externes l'occasionnent. — Pour que les sens aperçoivent les objets ou leurs impressions, il ne suffit pas qu'ils soient mécaniquement frappés, ébranlés, il faut encore qu'ils soient attentifs, comme l'a fait remarquer La Fontaine, car toute distraction plus ou moins forte, l'état de sommeil par exemple, des souffrances aiguës, des méditations laborieuses, empêchent de sentir ces impressions. — Pareillement, les impressions sur une partie d'animal séparée récemment du corps vivant, comme les cuisses de grenouilles, y exciteront sans doute des contrac-

tions ; néanmoins toute correspondance avec le cerveau étant tranchée, il ne peut y avoir de sensation, non plus que dans le tronc d'un supplicié décapité ; la tête seule, dans ce dernier cas, pourrait ressentir de la douleur ainsi qu'en témoigna celle de Charlotte Corday soufflée par le bourreau. Ce sont donc les cordons nerveux qui transmettent l'impression pour qu'elle soit perçue ; car la paralysie, la compression des nerfs, arrêtent cette communication comme elles s'opposent à tout acte volontaire. Ces sensations ne peuvent être elles-mêmes des images qui ne sauraient conserver leurs formes, en traversant les nerfs optiques ou les houppes nerveuses à la peau de la main, etc. ; c'est donc le cerveau qui les rectifie et les perçoit. L'élément nerveux agit à nu sur l'extrémité sentante du filet dans l'organe sensorial où il aboutit (nerf optique, acoustique, olfactif, gustatif, etc.), il use et consomme sa sensibilité en échange de la connaissance ou de l'impression qu'il reçoit. En effet, la sensibilité des organes s'épuise par la répétition trop continue des sensations ; l'on finit par ne plus voir, entendre, odor, goûter ; on est blasé. Les sens sont contraints de se reposer, de dormir, pour réparer leurs pertes ; et c'est tellement à l'extrémité sentante des organes que s'opère la sensation, bien qu'elle ait besoin d'être apportée au cerveau, que les blessés et amputés d'un bras ou d'une jambe, disent ressentir en certains moments les douleurs du pied ou de la main qui leur manque. — Sans doute cette sensibilité peut être augmentée par l'habitude et développée par l'exercice journalier d'un sens ; elle peut acquérir, chez le peintre, le musicien, le gourmet, une plus haute intensité dans les organes soumis à ces accoutumances, mais c'est toujours au détriment et parfois à l'exclusion d'autres fonctions de l'appareil nerveux. Ainsi, rarement l'homme habitué aux voluptés de la table ou de l'amour est accessible aux plus nobles impressions du moral ; par une cause inverse, l'hom-

me le plus studieux, le plus adonné aux méditations profondes du *sensorium* ou de l'encéphale, est rarement puissant par les organes de ses sens extérieurs. — Il y a donc une sorte d'oscillation ou de balancement entre les facultés sensoriales de la périphérie du corps et celles du dedans. — En considérant l'organisme humain, le plus sensible de tout le règne animal, il présente comme la lyre normale ou le module du diapason général de la sensibilité. Ainsi, le *sensorium* commun est situé au sommet, à l'organe encéphalique; après vient l'œil, le sens le plus étendu, puisqu'il perçoit jusqu'aux astres; ensuite l'oreille, qui peut entendre des bruits de plusieurs lieux. Ces deux sens, les plus intellectuels aussi, possèdent seuls l'appréciation du beau dans les arts (peinture, mimique, architecture, etc., pour la vue; musique, poésie, éloquence, etc., pour l'oreille). Ils s'exercent par les rayonnements d'un fluide, soit lumineux, soit aérien, soit aqueux, ébranlant les filets nerveux ou de la rétine, ou du nerf acoustique, plongés dans un liquide renfermé en la cavité oculaire ou auriculaire des canaux semi-circulaires. Viennent ensuite les sens plus appropriés aux voluptés sensuelles : l'odorat, qui s'applique, chez les animaux principalement, aux objets de la nourriture, comme un avant-goût, mais qui exalte cependant, chez l'homme, l'imagination et l'intelligence, puisqu'il perçoit les parfums des fleurs, et les aromes de toute espèce qui intéressent fort peu les brutes. Ce sens excite encore des affections voluptueuses, car il y a des odeurs génitales ou très stimulantes même pour les chats, telles que le marum, la cataïre, la valériane. Le goût, uniquement approprié à la nutrition chez les animaux, généralement imparfait chez les animaux aquatiques et les oiseaux, développe des modifications plus délicates chez l'homme, omnivore cherchant des saveurs agréables dans toute la nature, et les diversifiant encore par la coction, par les raffinements des boissons fermentées, par l'art culinaire, etc. Le tact, le plus con-

stant, le plus solide, le plus matérialiste dans ses appréhensions toutes physiques, s'étend à toute la périphérie de notre peau nue, souple, impressionnable sous divers degrés modérés de température. Il devient plus subtil par une douce chaleur, mais s'engourdit par le froid. La main, à cause de sa merveilleuse structure, en est le plus parfait instrument, la main que remplacent grossièrement, soit la trompe dans l'éléphant, soit les tentacules des mollusques, des zoophytes, les barbillons de quelques poissons, les antennes des insectes, etc. Enfin, on peut admettre, avec Buffon et d'autres auteurs, comme dernier sens, le plus opposé au cérébral ou l'antagoniste inférieur du *sensorium commune*, le tact vénérien, ce prurit voluptueux, tout brut, absorbant les autres facultés, comme l'extase intellectuelle les absorbe par le pôle contraire. Ainsi, les fonctions des cinq sens forment une série descendante placée entre le cerveau, dans la région supérieure, et l'organe sexuel, qui termine la région inférieure; ces deux extrémités composent, avec leurs intermédiaires, cette lyre de sept cordes vibrantes de la sensibilité générale. — On peut donc reconnaître trois modes d'impression dans les fonctions sensoriales : 1° les affections universelles ou extatiques, soit dans la méditation profonde, qui concentre toute la sensibilité au cerveau, soit dans l'acte extatique reproducteur, qui la concentre par la volupté; 2° les sensations intellectualisées de la vue et de l'ouïe, appréciant le beau et communiquant immédiatement avec le cerveau; 3° les sensations plus corporelles de l'odorat, du goût et du tact, s'exerçant sur des membranes muqueuses ou épidermiques pour la conservation de l'individu. Telle est l'harmonie générale qui constitue l'animalité chez les êtres les plus perfectionnés, et l'homme surtout, qui en offre le plus haut type. — Par là peut se rectifier encore l'erreur d'un sens dans le témoignage opposé d'un autre ou dans celui du *sensorium*, qui les compare et juge en dernier ressort

En effet, le tact peut bien rectifier les illusions de la vue; mais c'est surtout la balance établie au cerveau par la raison, qui contre-pèse pour ainsi dire les rapports faux ou mensongers par d'autres expertises sensoriales. Pour cet effet il fallait donc un tribunal central où toutes les impressions fussent appelées. — Car il est certain que trop souvent les sens nous abusent, et les épicuriens, qui en admettaient le témoignage comme seul infailible, même alors qu'ils nous montraient la lune large de moins d'un pied, ont abouti à des conclusions absurdes. Ainsi le sucre, amer pour un fébricitant, la teinte jaune que communique à toute chose l'œil de l'ictérique, etc., offrent la preuve de ces supercheres naturelles; il s'ensuit que nos sens, menteurs, comme l'ont remarqué les stoïciens, ne sont point des juges fidèles et irréprochables de la vérité : *c'est d'après le mode de l'organisation du corps recevant que sont reçues les impressions*. Il en résulte que le monde extérieur étant connu seulement d'après nos sensations, notre moi, ou notre intelligence, ne peut avoir de notions absolues sur les qualités des corps. S'il a plu à la nature ou à son sublime auteur de créer les êtres avec des sensations convenables à leur genre de vie (par exemple de faire rechercher l'exercement par le porc ou le bousier coprophage, tout en leur inspirant du dégoût pour ce qui paraît excellent à d'autres), certainement l'univers ne nous est pas dévoilé dans sa vérité absolue : chaque animal se crée son propre monde et s'y trouve plus ou moins bien placé. Mais le vrai unique et inaltérable où se trouve-t-il ? Peut-être dans les rapports mathématiques des nombres, comme l'admet le sceptique Hume, et dans certaines propriétés universelles ou lois cosmiques. Notre raison, formée avec des éléments aussi mensongers, avait besoin de chercher des faits plus incontestables dans l'ordre intellectuel. Et que serait-ce encore si nous recherchions tout ce que l'ivresse, les hallucinations du délire, ou la folie entraînent de faux jugements ? Certes, le scepticisme,

ou doute universel a droit alors de s'élever en planant, tel que le génie infernal de la destruction, sur ce champ de bataille philosophique où toutes les opinions humaines se sont mutuellement égorgées.

§ 3. *Des sens internes, de leurs connexions avec les externes; de l'équilibre des sens ou leur harmonie. S'il y a des connaissances émanant d'autres sources dans l'entendement humain.*

Condillae avait cru, par l'animation successive et comparée de tous les sens extérieurs d'une statue, et la combinaison de leurs diverses sensations, transformées en idées au cerveau, avoir créé tout l'homme intellectuel. Cabanis avait compris la nécessité d'y joindre les sensations intérieures ou dépendantes de nos viscères, telles que les déterminations instinctives, l'influence des passions ou des besoins, tout ce qu'on désigne sous le nom de moral et qu'on rapporte au cœur. Quant aux idées abstraites et réfléchies, aux comparaisons, jugements et autres actes de l'encéphale, déjà Cabanis les attribuait à la faculté de ce merveilleux organe d'entrer en action par lui-même, et de sécréter la pensée comme une glande sécrète un liquide. Broussais enchérit encore sur cette explication, en admettant une excitation intracranienne qui fait réagir le cerveau sur lui-même et sur le corps entier. — Mais il existe contre cette théorie, toute sensualiste, une difficulté terrassante déjà constatée par Leibnitz, lorsqu'à la célèbre maxime d'Aristote et des péripatéticiens, *nihil est in intellectu quod non fuerit prius in sensu*, il ajouta la remarque non moins essentielle, *nisi intellectus ipse*. En effet, pour comparer, juger les sensations externes ou internes, et les reproduire par l'imagination, il faut que le moi ou l'âme originellement préexiste et agisse librement, les accepte, les travaille, les modifie, afin de former toute la trame de l'entendement humain. Les simples sensations ne donnent pas le jugement; il faut quelque

être qui tient la balance, ou pèse, comprend les rapports d'analogies ou signale les dissemblances, sit une règle ou *criterium* du juste comme de l'injuste, du beau et du laid, du bien et du mal moral. Il faut donc un *moi* primitif, indépendant, intérieur. Cet être ne s'exprime-t-il pas spontanément dans le cri de la conscience qui réclame en faveur de la vérité même contre nos intérêts, fait tonner le sentiment du juste, comme le dit Kant, au cœur du scélérat ? Ce retentissement du monde intérieur vers le monde extérieur, même pendant les rêves (v.) ; ces commotions morales, involontaires, si fortes qu'elles dominent jusqu'au héros ; ces profondes fureurs qui poussèrent Caton d'Utique à déchirer ses entrailles, ne montrent-elles donc pas une puissance supérieure à la vie du corps lui-même ? Ne sentons-nous point des combats intérieurs, une raison qui s'oppose au débordement de la colère, de l'amour, qui nous en dépeint les dangers ou les crimes ? Et, si tout l'homme n'était que matière, comment, de cette unité de substance pourrait-il naître une dualité si contraire ? Il y a donc le *oui* et le *non*, on deux personnes en nous, l'être intérieur et le corps. D'ailleurs, toutes nos sensations de plaisir, comme de peine, ne sont pas physiques. Il est des jouissances purement imaginaires et des douleurs morales qui tuent. Qui peut dire d'où nous viennent ces ravissements, ces transports de l'âme dans certaines circonstances ?

..... *Diine ardorem hinc mentibus addunt,*
Euripide ?

Qu'est-ce que l'enthousiasme dans lequel on croit voir, entendre des personnages tout de création ? Et les hallucinations, les songes, ces jeux du système nerveux intérieur, sympathique ou ganglionnaire, dans l'hystérie, l'hypochondrie, ne suscitent-ils pas au cerveau des images tantôt lubriques, tantôt funèbres, malgré l'effort de l'esprit qui les repousse ? Qu'est-ce que cette obsession intellectuelle qui jour et nuit comme des démons tourmente les âmes faibles par des sensations ou des idées fatigantes ?

car souvent ce n'est point le cerveau même qui devient malade ; il suffit, parfois, de purgations qui débarrassent les entrailles d'un dépôt de noires et fétides déjections bilieuses, ou d'un amas de vers intestinaux, tant l'excitation de l'appareil nerveux trisplanchnique peut retentir jusqu'au foyer sensoriel du cerveau ! — Notre intellect n'est donc point la simple capacité de sentir ; mais il crée, il possède une activité réelle, et déploie plus ou moins d'énergie. Si, comme le supposait Helvétius, sentir était penser, si tout homme bien organisé pouvait par sa volonté devenir un Locke, un Newton chacun serait bien capable de ne pas développer son génie ; cependant nous voyons, au contraire, des dispositions ou inclinations fort différentes bercer les destinées humaines, et des vocations ou aptitudes opposées chez des individus en apparence les plus semblables. Chacun a son mode de sensibilité, et, comme disait Anaérôn : « Je voulais chanter les combats, mais ma lyre ne résonne que pour les amours. » Donc le corps n'est pas aussi l'âme. — Il existe, en effet, dans l'extrême complication de l'organisme des équilibres divers ou multipliés, dont les rapports rendent les intelligences aussi variées que les visages, comme l'annonçait l'adage : *Tot capita, tot sensus*. Que les yeux soient d'inégale force ou intensité, la vue devient louche ou fautive ; que l'un ait l'iris plus brun, l'autre plus gris, et les couleurs n'apparaissent point d'une même teinte ; ainsi chaque peintre a son coloris. Le plus ou moins de justesse des oreilles influe extrêmement sur l'ouïe musicale ; il en sera de même des autres sens. Chez l'homme, tous sont d'ordinaire en relation harmonique entre eux, tandis que les animaux en offrent de plus intenses les uns que les autres (ainsi l'odorat dans le chien, l'ouïe chez le lièvre, etc.), et de là viennent des infériorités relatives, tandis que le *sensorium* humain reçoit de ses sens correspondants des impressions mieux équilibrées pour la raison, moins emportées vers la sensibilité que chez les

cornassiers voraces, ou les races lubriques. — Les impressions sensoriales sont transmises généralement vers l'origine des nerfs, à la protubérance de la moelle allongée, au lieu où naissent les branches pneumo-gastriques, soit que là réside le *sensorium commune*, selon Le Gallois, soit que l'intellect fonctionne surtout dans le centre ovale de Vieussens, ou dans le corps calleux, d'après Lapeyronie, ou dans les ventricules cérébraux, selon Swammering, etc. Toutes ces suppositions, outre celle de la glande pinéale proposée par Descartes, et celle de diverses protubérances cérébrales d'après Gall et Spurzheim, n'ont pu être vérifiées, mais elles importent peu ici. Seulement il est manifeste que l'appareil ganglionnaire trisplanchnique n'est pas étranger à l'énergie des organes des sens externes et internes. C'est ainsi que des aliments et des boissons, ingérés dans les viscères, stimulent la sensibilité générale ; que des aromates, des spiritueux à dose modérée, aiguissent certains sens, irradient leur excitation au centre cérébral ; c'est ainsi que, de même que les passions, des impressions instinctives, la peur, la tristesse, par exemple, exaltent ou compriment cette sensibilité à l'égal de l'opium et des narcotiques. — Pareillement, quelques sens tirent une plus grande activité des nerfs auxiliaires qui s'y distribuent. Ainsi des branches de la cinquième paire ajoutent leur puissance à celle des nerfs optiques, olfactifs, gustatifs, dans les organes où ils se ramifient. On peut dire encore que des rameaux du trisplanchnique qui se rendent avec de petits plexus à l'oreille interne, à l'œil, au nez, au pharynx, impriment à ces parties des modifications spéciales. Ainsi, la berlué ou diplopie peut être produite par l'ingestion dans l'estomac de certains poisons végétaux, champignons, belladone, napel, tandis que le poivre aiguise la vision. Le tintouin d'oreilles ou la paracousie peut dépendre d'un embarras gastrique ; les vers causent des nausées ; les personnes hypochondriaques ou hystériques éprouvent des sensations ou hallucinations de saveurs,

tantôt acides, tantôt putrides, des odeurs fétides, des impressions d'un contact glacial ou lanugineux, velouté, pénible, comme dans des frissons de fièvre d'accès, etc. La plupart de ces états sensoriaux sont occasionnés par le désordre fonctionnel de l'appareil ganglionnaire transmettant des filets nerveux à ces organes. Tout le monde connaît aussi les lueurs causées par un choc violent sur l'œil (lequel fait voir *trente-six chandelles*, selon le terme vulgaire) ; c'est le phénomène décrit sous le nom de *phosphène*, si fréquent dans l'amaurose ou la cécité résultant de l'excès d'action de la rétine. De même que les animaux très sensitifs ne manifestent pas la plus riche intelligence, pareillement ce n'est ni la vivacité ni l'intensité des impressions qui font l'énergie intellectuelle. Au contraire, la jeunesse, les complexions expansives, joyeuses, épanouies à toutes les jouissances de la vie, sont pour ainsi dire en proie à leurs sensations ; elles épuisent tout à l'extérieur ces précieuses facultés. Chacune prodigue le trésor qui devrait être réservé pour la pensée. Cette multiplicité des sensations diminue d'autant leur somme totale :

Pluribus ioteuton, minor est ad obliqua sensus.

La mobilité, la variété des sensations chez l'enfant, la femme, tout en multipliant les idées de détail, affaiblissent leur réflexion. Il en résulte divers degrés d'impressionnabilité ou de susceptibilité, suivant les âges, les sexes, les climats, les habitudes, le genre de vie, enfin selon l'idiosyncrasie propre de chaque individu. — Sans s'étendre ici sur ces modes de la sensibilité, il suffit de constater qu'au contraire, moins on en fait de dépense au dehors, pour la concentrer au cerveau, plus on peut accroître ses facultés intellectuelles. Il est évident que tel est le procédé de la méditation renfermant la pensée, la séparant des sens extérieurs et intérieurs par le silence, des passions ou de toute excitation viscérale ou génitale. Aussi la solitude, la nuit, le repos, sont des conditions nécessaires à tout ami des muses et des études profondes, à tel point que l'abstraction,

l'extase, peuvent seules atteindre la solution des questions ardues, exigeant toutes les forces de l'âme. Aussi les tempéraments mélancoliques, concentrés et penseurs, deviennent d'autant plus profondément habiles qu'ils sont moins sensuels. De même la moralisation et la sanctification de l'homme s'obtiennent surtout par la mortification de ses sens les plus charnels, tels que le tact vénérien, le goût, qui entraînent à toutes les intempérances. Aussi la sobriété est-elle la mère de la prudence, ou de la sagesse dans la conduite. — Telle est toute la théorie de l'éducation de la jeunesse ; elle consiste à réfréner le plus qu'on peut cette exubérance de vitalité joyeuse qui s'échappe de tous nos pores dès l'enfance, et à recueillir de bonne heure au cerveau tous les trésors de science, toutes ces impressions neuves et pures que prodigue la nature. De là résulte cette différence entre l'état sauvage et la civilisation, que l'homme social et instruit possède un cerveau prédominant d'activité ou de puissance intelligente, tandis que les sens extérieurs prévalent chez le sauvage ou l'entraînent facilement dans tous les abus de la sensualité. Sans doute, on a dit : Voyez nos citadins, ces Albions d'une civilisation trop efféminée, que sont-ils auprès du paysan noirce sous les feux de Sirius, avec sa poitrine velue et carrée, ses bras ciselés comme ceux de l'Hercule Farnèse. A la vérité, s'il s'agit de la vigueur musculaire, l'empire reste à ce dernier ; mais s'il est question de calculer la course des astres, de soumettre la nature aux investigations profondes d'un Cuvier ou de saisir la lyre d'Homère, croyez-moi, c'est la vie encéphalique et non celle des organes sensoriaux extérieurs qui convient. Que le sublime talent descende des cieux par une sorte d'inspiration dans Milton aveugle, dans Mohammed solitaire au désert ; que notre âme s'élance sur les ailes d'un génie, pour ainsi parler, comme l'aigle, dans l'avenir ou le passé, c'est folie souvent aux regards du vulgaire, et le grand homme, dit Platon, mériterait d'être

tre souffleté pour son impéritie des choses les plus communes, qu'il ignore avec Socrate ». Cependant, à la longue, l'esprit domine les sens, même dans la grande masse du genre humain. La civilisation, comme le soleil radieux, s'est levée. Le Grec vaincu a su dompter jadis la férocité romaine ; l'Indou, ses conquérants mogols ; et le Chinois poli, le brutal Tatar. Le guerrier sicambren courbé sa tête orgueilleuse sous la divinité civilisatrice de l'Orient et de Rome. Ainsi, l'homme sensitif rabaisse tôt ou tard son animalité devant l'homme intellectuel, même plus faible que lui, comme le cheval, l'éléphant, tous les animaux, subissent la supériorité du cerveau humain, car celui-ci a su conquérir la foudre :

*Gloria capta ferum victorem cepit : et atra
Inulsi agresti Latio.*

J.-J. VIREY.

SENS COMMUN, c'est celui qui appartient à tous les hommes bien organisés, *sensés* ou sains d'esprit. On a dit toutefois, en voyant tant de mauvais raisonnements ayant cours dans le monde, que le *sens commun* était fort rare. Si tous les hommes devenaient fous, ceux-là seuls qui resteraient sages passeraient pour avoir perdu le sens naturel. Il est à croire pourtant que le sens commun pour notre espèce est le plus conforme à la nature des choses et nous guide vers la vérité, celle du moins qui est le mieux appropriée à nos besoins. *Bon sens, sens droit, sens aliéné*, etc. — *Sens* se dit encore pour *signification*, cette phrase a tel *sens* ou exprime telle idée, etc. ; cet article de loi présente un *sens louche* ; il y a des expressions à *double sens*, soit au propre, soit au figuré. Les Saintes-Écritures ont un *sens littéral*, et un *sens mystique*, car on dit communément que la lettre tue et que l'esprit vivifie. De même, il y a le *sens allégorique*, le *sens moral* d'une fable. Beaucoup d'ouvrages sont écrits dans un *sens ignoble* ; peu offrent un *sens élevé*. On dit, à votre *sens*, pour signifier à votre sentiment, opinion, avis ; chacun abonde en son *sens*. — Le *sens* d'un meuble est

1^e côté selon lequel il doit être placé ou saisi ; de même on dit le *sens* d'un drap, d'une étoffe : prenez-la dans ce *sens*, etc.

J.-J. VIKRY.

• **SENSATION.** La sensation est une modification *agréable* ou *désagréable*, un sentiment de *plaisir* ou de *peine*, qui naît en nous à la suite et à l'occasion d'un *phénomène organique*. Les caractères essentiels et constitutifs de la sensation sont donc : 1^o d'être un plaisir ou une douleur, une modification affective ; 2^o de se produire à la suite d'un fait de l'organisme. — Pour que les limites de son domaine soient nettement tracées, il faut la distinguer, 1^o du phénomène organique qui la précède et l'éveille, 2^o des phénomènes intellectuels qui naissent aussi à la suite de certains états de l'organisme, 3^o des autres modifications affectives qui ont de commun avec elle d'être des états agréables ou pénibles de l'âme, et le développement d'un même principe, la sensibilité. — 1^o La sensation est par sa nature entièrement distincte du fait matériel qui l'accompagne, et qui n'a d'autre rapport avec elle que d'en être la condition, et de déterminer son apparition dans la conscience. Prenons la sensation d'odeur pour exemple. Des molécules odorantes s'échappent du calice d'une fleur ; elles arrivent, transportées par les oscillations de l'air, jusqu'à la membrane qu'on appelle l'*organe de l'odorat*. Les nerfs qui tapissent cette membrane reçoivent alors comme un chatouillement, un ébranlement léger, qu'ils communiquent au cerveau. Voilà la part du fait organique. Cet ébranlement nerveux est aussitôt suivi d'une modification de l'âme, qui consiste dans un sentiment de plaisir ou de douleur, selon la nature des molécules odorantes, ou selon l'espèce d'impression que les nerfs ont reçue. Voilà la part du fait psychologique. Ce dernier se distingue d'abord du phénomène matériel, en ce qu'il apparaît à la conscience, qui en acquiert la notion, tandis qu'elle reste dans une ignorance absolue à l'égard du phénomène organique qui a précédé la sensation. La

raison en est toute simple. En effet, l'âme connaît de la sensation, parce que c'est un de ses états, parce que c'est elle-même modifiée, et qu'elle a le pouvoir de connaître directement toutes les modifications par lesquelles elle passe ; tandis qu'elle ne connaît point directement ce qui se passe au sein d'une substance qui n'est pas elle, et qu'elle ne peut apprécier ni le contact des molécules avec la membrane olfactive, ni l'irritation produite par ce contact sur les houppes nerveuses de cet organe, ni la transmission de cette impression jusqu'au cerveau, parce qu'elle n'est point cette force qui fait vibrer les nerfs, ou circuler le fluide nerveux, mais qu'elle est simplement la force qui sent et qui pense. Si plus tard elle arrive jusqu'à la connaissance du fait organique, ce n'est qu'au moyen de l'induction, cette voie détournée par laquelle elle parvient jusqu'au *non moi*, non sans de longues erreurs et de pénibles obstacles. Mais ce n'est pas la conscience qui le lui manifeste directement, comme elle lui manifeste spontanément et sans aucun intermédiaire, sans scalpel et sans microscope, tous les modes d'action et de développement de sa propre force. — Une fois que l'âme a connu les deux faits, l'un immédiatement par la conscience, l'autre médiatement par l'induction, elle peut, sans recourir au raisonnement que nous venons de faire, s'apercevoir de la différence des deux sortes de phénomènes ; à la différence des caractères qu'ils présentent. En effet, elle ne voit dans la modification de l'organisme que des phénomènes d'étendue et de mouvement. Elle n'aperçoit rien de semblable dans la sensation. Il y a d'un côté contact, ébranlement, vibration ; il y a des filets nerveux qui aboutissent tous à un tronc unique et lui communiquent le mouvement qui leur a été imprimé : de l'autre côté, il y a un plaisir ou un état pénible, une jouissance plus ou moins vive, plus ou moins douce, une souffrance plus ou moins supportable ; mais, dans cette souffrance, dans cette jouissance, on chercherait vaine-

ment quelque caractère qui rappelle les propriétés de mouvement et d'étendue, et l'on ne pourrait répondre autrement que par le rire à celui qui parlerait de la vibration ou du contact des plaisirs, de la surface ou de l'élasticité des douleurs. Le seul côté par lequel se rapprochent les deux faits, c'est leur concomitance, ou, si l'on veut, leur succession, et cette loi de la nature qui veut que l'un soit la condition de l'autre. En effet, des esprits irréfléchis verront facilement dans ce rapport de succession obligée un rapport de génération et d'homogénéité. « La sensation, diront-ils, naît à la suite de l'impression, elle ne peut naître sans l'impression, elle en est donc le produit; la nature des deux faits est donc la même. » Il n'est pas besoin d'avoir réfléchi long-temps sur les phénomènes et sur leurs lois pour savoir qu'ils peuvent se succéder sans être identiques, et qu'un phénomène peut en déterminer un autre à se produire sans pour cela l'engendrer, le tirer de son sein et être de la même nature que lui. Ainsi, de ce qu'un acte de ma volonté imprime à mon pied un mouvement tel qu'il froisse et écrase un corps, il ne suit pas de là que l'acte qui a dirigé le mouvement soit de la même nature que le phénomène auquel il a donné lieu. Il est certain qu'il y a un grand mystère dans cette succession de phénomènes, dans l'action d'une force physique sur une force d'une nature toute différente; mais ce mystère, qui existe même pour la production des phénomènes du monde physique l'un par l'autre, ne nous oblige nullement à confondre ce qui est évidemment distinct, et à prononcer l'identité des faits qui présentent des caractères essentiellement différents. Cette différence de nature, nous pouvons, nous devons la proclamer, parce qu'elle est manifeste. Et s'il nous est clairement démontré que l'impression et la sensation n'ont aucun rapport de nature, si l'abstraction est parvenue à isoler complètement ces deux faits, leur succession obligée ne détruit nullement l'évidence que nous avons acquise; nous les connaissons

en eux-mêmes, cela nous suffit. — 2^o La sensation est distincte des phénomènes intellectuels ou perceptions qui naissent comme elle à la suite de phénomènes organiques. Cette distinction a d'autant plus d'intérêt que, depuis qu'il existe des philosophes, on a toujours confondu avec les sensations ces faits intellectuels qui se produisent dans les mêmes circonstances, et que cette confusion a eu les conséquences les plus graves. Ainsi, les perceptions de son, de couleur, de forme, etc., ont presque toujours été placées au nombre des sensations, et assimilées à l'odeur, la saveur, etc. Il y a pourtant entre ces deux sortes de faits une différence essentielle, et l'analyse psychologique est parvenue à les séparer nettement: mais l'erreur a duré bien des siècles, et il s'en faut qu'elle soit encore dissipée pour tous les esprits. Au reste, la cause de cette confusion est facile à comprendre. Le fait principal qu'on avait dû remarquer dans l'exercice des organes, c'est le fait de plaisir ou de peine; car le plaisir et la peine physiques ont une vivacité qui ne devait point trouver indifférents les premiers qui ont jeté un regard sur la nature humaine, et qui devait empêcher de démêler aussitôt l'élément intellectuel qui se trouve à chaque instant mêlé à l'élément affectif. On considéra donc principalement les organes comme des pouvoirs dont l'homme est doué par la nature d'éprouver des sentiments agréables ou désagréables; on leur donna le nom commun de *sens*, et tous les faits qui se produisent dans le *moi* à la suite des phénomènes organiques furent appelés *sensations*. Il semblait en effet que, puisque tous ces faits ont une origine commune, ou, pour parler plus exactement, une condition commune d'existence, le jeu des organes, ils devaient être regardés comme ayant une nature commune; on leur imposa donc à tous le même nom. C'est encore ici le défaut d'analyse et l'absence de méthode psychologique qui a fait confondre des phénomènes d'une nature essentiellement différente. Mais une observation patiente

et dirigée par la seule méthode qui convient à la psychologie, a jeté de nouvelles lumières sur tous ces faits, et a permis de les classer plus convenablement par l'appréciation de leurs véritables caractères. Voici par quelle voie on est arrivé à cette importante distinction. L'âme est douée de trois attributs différents et irréductibles l'un à l'autre, la faculté de jouir ou de souffrir, la faculté de connaître ou de penser, la faculté de vouloir ou d'agir. On a de tout temps reconnu, par les seules lumières du sens commun, ces trois grands principes du *moi* : la sensibilité, l'intelligence et l'activité, comme formellement distincts l'un de l'autre, quoiqu'ils consistent dans le même être. En effet, il est évident, par exemple, qu'un plaisir ou qu'une douleur n'est pas une idée, une connaissance, et par conséquent que le pouvoir de jouir ou de souffrir n'est pas le pouvoir de connaître. En ne perdant pas de vue ce point de départ important, si on classe les phénomènes du *moi* d'après les caractères qui leur sont propres, et qu'on range par exemple dans les phénomènes affectifs tout ce qui est plaisir ou peine, dans les phénomènes intellectuels tout ce qui est notion, idée, on sera conduit naturellement à établir une distinction formelle entre les sensations (c.-à-d. les plaisirs et les peines éprouvés à la suite d'une modification organique) et les perceptions (c.-à-d. les notions acquises pareillement à la suite d'un phénomène de l'organisme). En effet, une analyse attentive démontrera jusqu'à l'évidence que, parmi tous ces faits que l'on confondait sous la dénomination commune de *sensation*, il y en a qui présentent tous les caractères, et rien que les caractères de l'élément affectif ; qu'il y en a d'autres au contraire qui présentent tous les caractères de l'élément intellectuel. Mais, avant de poursuivre cette analyse, il faudra déterminer avec soin les caractères de l'élément intellectuel et ceux de l'élément affectif. Or, ce qui caractérise l'élément intellectuel ou la notion, c'est avant tout d'être un fait

représentatif, c.-à-d. d'être la représentation, l'image, le reflet dans l'esprit d'un objet quelconque. L'élément affectif, au contraire, ne représente rien ; son caractère propre et constitutif est de nous affecter d'une manière agréable ou pénible, d'être un plaisir ou une douleur, un état de bien-être ou de souffrance. On voit qu'il n'y a là rien qui ressemble à la représentation d'un objet dans l'esprit. Un autre caractère propre à la notion, c'est qu'une fois acquise (je parle ici d'une idée simple), elle ne varie pas et ne peut varier ; car si elle venait à ne plus être la même, nous croirions que c'est son objet qui a changé. Ainsi, la notion d'une ligne droite, d'une forme quelconque, est toujours la même. Nous passerons cent fois devant un édifice, et cent fois (pourvu que nos organes soient en bon état) il se présentera sous la même forme à nos yeux. Nous pourrions apercevoir plus de choses, mais ce que nous verrons de nouveau ne fera que s'ajouter à ce que nous connaissions et ne le changera pas. La notion a donc pour propriété d'être permanente et uniforme. L'élément affectif, au contraire, est de sa nature fugitif et variable. Les mêmes objets, sans changer à nos yeux des qualités qui les constituent, peuvent nous affecter différemment, selon les circonstances où nous nous trouverons placés à leur égard. Ils nous plairont moins, ou cesseront de nous plaire, ou d'agréables qu'ils étaient pourront nous affecter péniblement. — Un autre caractère distinctif de la notion et du sentiment, c'est que l'habitude fortifie l'une et affaiblit l'autre. Ainsi, plus un objet se sera trouvé de fois en notre présence, plus la notion s'en gravera profondément dans notre esprit ; mais, plus nous aurons éprouvé le même plaisir, plus il perdra de sa force, et décroîtra pour ainsi dire en raison directe du nombre de fois qu'il aura été ressenti. — Ce n'est pas tout. La notion a le privilège de se conserver dans le *moi* par la mémoire, d'y revivre par la conception en l'absence de son objet, et de reparaître à l'occasion d'autres notions

auxquelles elle aura été associée. Il n'en est pas de même de l'élément affectif. La mémoire conservera la notion du plaisir, mais non le plaisir lui-même. Le plaisir pourra revivre en nous, il est vrai, mais au moyen des idées qui le font naître. Quant au plaisir en lui-même, il ne saurait renaître seul et s'associer d'autres plaisirs comme les idées s'associent l'une à l'autre. — Enfin, un autre caractère différentiel de l'élément intellectuel et de l'élément affectif, c'est que ce dernier se produit par deux faits opposés l'un à l'autre, le plaisir et la douleur ; tandis que le principe intellectuel se produit par un fait unique, la notion, qui n'a de contraire qu'une négation : or, la douleur n'est rien moins qu'un phénomène négatif. — Appliquons maintenant ces principes incontestables à l'analyse des faits psychologiques qui apparaissent à la suite d'une modification de l'organisme.

De l'odeur. — Si nous considérons la modification d'odeur en elle-même, et abstraction faite de toutes les autres modifications qui peuvent résulter du jeu des organes autres que celui de l'odorat, nous nous convaincrions bientôt que l'odeur est une *sensation*, c.-à-d. un fait de plaisir ou de peine, un état agréable ou pénible. En effet, une odeur est par elle-même dépourvue de tous les caractères de l'élément intellectuel ; elle ne nous apprend rien, n'est la représentation de rien. Car il n'y a aucune relation à établir entre cette sensation et le phénomène physique qui lui donne lieu, ou avec la qualité extérieure à laquelle elle correspond. Si chez un homme l'organe de l'odorat était seul en jeu, cet homme resterait dans une éternelle ignorance sur la cause de ses sensations. Il ne saurait qu'une chose, c'est qu'il jouit ou qu'il souffre. Cette modification porte au contraire le caractère essentiel de l'élément affectif, en ce qu'elle est nécessairement une émotion agréable ou désagréable. Car, du moment où il n'y aura plus ni peine ni plaisir éprouvé, il n'y aura plus dans le moi de sensation d'o-

deur. En effet, que disons-nous à l'égard d'un corps qui ne sent ni *bon* ni *mauvais* ? nous disons qu'il ne sent rien, qu'il est *inodore* ; *plaire* ou *déplaire* étant la condition essentielle de la sensation. Nous remarquerons en outre dans cette modification tous les autres caractères particuliers à l'élément affectif. La sensation d'odeur varie de nature et d'intensité, selon les individus et dans le même individu. Tel parfum nous aura déplu dans notre enfance, qui pourra nous être agréable à une époque plus avancée de la vie. L'habitude que nous aurons contractée d'une odeur suivra par nous rendre insensibles à son égard. Que nous nous promenions long-temps dans un jardin dont les émanations odoriférantes nous auront d'abord saisis et charmés, et peu à peu nous cesserons d'avoir conscience du plaisir que nous avons auparavant si vivement ressenti. Les odeurs ne se rappelleront pas l'une l'autre, comme le font les idées, par la loi d'association, elles ne revivront pas en nous par la conception. Ainsi, qu'une rose nous envoie ses parfums, nous ne sentirons pas pour cela les autres odeurs par lesquelles nous avons pu être modifiés auparavant à la suite de l'odeur de la rose ; et quelque effort de conception que nous puissions produire, nous ne pourrions faire revivre à volonté les sensations de cette espèce en l'absence de leur objet. Enfin, la sensation d'odeur se produit, comme tous les faits du principe affectif, par deux phénomènes opposés, le plaisir et la douleur.

De la saveur. — Il en est absolument de même de la saveur, qui n'est autre chose qu'une pure sensation, et qui, si nous l'isolons des autres phénomènes que l'action des autres sens peut produire simultanément en nous, ne nous apprend rien, ne nous représente rien, et se manifeste uniquement à la conscience comme une espèce de plaisir ou de peine, d'état agréable ou désagréable. Comme l'odeur, la même sensation de saveur variera dans le même individu ou selon les individus ; elle décroîtra par

un usage trop fréquemment répété ; elle ne pourra être excitée en nous par la conception ; elle ne fera pas par sa présence revivre d'autres sensations de savoir dont les objets sont absents ; elle n'aura deux manières de se produire, le plaisir et la douleur ; et si un objet n'affecte notre palais ni agréablement ni désagréablement, nous dirons qu'il est insipide.

De la chaleur, du froid, de la faim, de la soif et de toutes les sensations résultant du bon ou du mauvais état des organes. — Le froid et la chaleur, considérés comme modifications du moi, sont encore de pures sensations, portant tous les caractères des phénomènes affectifs ; ces sensations ne représentent rien, et si nous ne connaissions par d'autres voies les phénomènes physiques qui les occasionnent, nous n'apprendrions rien sur leurs causes par ces sensations mêmes ; nous saurions simplement que nous éprouvons telle sorte de jouissance ou de douleur. Nous serions assurément fort heureux si ces modifications pouvaient renaître en nous à volonté comme les idées, et nous pourrions braver facilement les intempéries des saisons, s'il suffisait, pour éprouver la sensation de chaleur, de quelques efforts de conception. Quant à la faim, à la soif, et à toutes les modifications dont nous sommes affectés à la suite des phénomènes internes de l'organisme, il est aussi bien évident qu'elles ne sont autre chose que des sensations, des phénomènes du principe affectif, car elles ne nous représentent nullement l'état des organes qui les occasionnent ; ces modifications se bornent à être pour nous des plaisirs ou des douleurs, qui varient selon les organes affectés, et qui ne nous apprennent rien, si ce n'est que nous jouissons ou que nous souffrons. Ces plaisirs ou ces douleurs sont susceptibles de différents degrés et de différentes phases dans le même individu, selon le courage qu'il apportera à résister au mal, selon l'attention qu'il donnera aux plaisirs qu'il éprouve, selon l'habitude qu'il en aura contractée,

etc., etc. L'imagination ne pourra les reproduire ; l'idée qu'on aura conservée d'une souffrance ressentie pourra être désagréable, mais ne fera point revivre la souffrance elle-même. Et si nous sommes péniblement affectés en présence de la douleur d'un de nos semblables, c'est par un phénomène de sympathie tout particulier et tout physiologique, qui occasionne un trouble momentané dans l'un de nos organes, mais qui ne ressemble en aucune manière à la souffrance dont nous sommes témoins, ni par sa nature, ni par son intensité. Ces modifications cessant d'être des plaisirs ou des douleurs, cessent d'exister, par cela seul qu'elles sont des plaisirs ou des douleurs, rien de plus, et qu'elles portent le caractère essentiel de phénomènes affectifs.

Des phénomènes de la vue. — Ici la scène change ; la vue nous fait connaître directement la couleur, l'étendue, la forme, le mouvement. La moindre attention donnée aux phénomènes psychologiques correspondant à ces qualités nous convaincra qu'ils sont des phénomènes intellectuels, des notions, en un mot des perceptions ; car c'est ainsi que l'on doit nommer, par opposition à la sensation, les faits intellectuels qui se produisent en nous à la suite des faits de l'organisme.

De la couleur. — Il est évident que le fait qui se passe en nous quand nous sommes en présence d'une étendue colorée en bleu, en jaune ou en rouge, n'est pas simplement une affection agréable ou désagréable. Car ce fait nous représente quelque chose terminé par certaines limites, les trois droites d'un triangle, par exemple ; or, si ce que nous appelons bleu, jaune ou rouge, était simplement un plaisir ou une peine, il s'ensuivrait que notre plaisir ou notre peine aurait trois angles, trois côtés, une base et un sommet. Il y a donc quelque chose de représenté à l'esprit, ce sont les modifications du fluide lumineux, ce sont des rayons jaunes, bleus ou rouges, occupant une étendue limitée par trois droites qui se joignent. Au reste, le fait psychologique porte tous les autres caractères de

l'élément intellectuel. Il ne varie pas, et, une fois que nous avons perçu une certaine couleur, la perception de cette couleur reste toujours la même pour nous. Un exemple frappant va nous montrer ici la différence profonde qui distingue, sous ce rapport, cette perception de l'élément affectif. La couleur du sang est toujours la même pour nous ; mais combien peut changer le sentiment qui accompagnera cette perception ! Ce sentiment ne sera-t-il pas modifié autant de fois qu'il y aura de circonstances différentes où cette même perception se sera présentée ? Qu'on perçoive cette couleur étendue sur une étoffe destinée à la parure ; qu'on la perçoive sur le sang même ; que ce sang soit celui d'un animal ou celui d'un homme ; qu'il coule de la blessure d'une personne lâchement assassinée, ou qu'il ruisselle sur l'échafaud où un scélérat vient d'expier son crime, etc., etc., le sentiment qui modifiera l'ame sera différent dans chacun de ces cas, c'est-à-dire que l'élément affectif aura varié, et pourtant la perception sera toujours restée la même, ce sera toujours la même représentation des mêmes rayons lumineux, et toutes les fois nous reconnaitrons la même couleur. Cet exemple suffit, je crois, pour prouver que la *fixité* et la *permanence*, caractères de l'élément intellectuel, sont aussi les caractères de la perception de couleur, et distinguent cette perception des phénomènes affectifs, aussi bien que le caractère de *représentative* que nous lui avons précédemment reconnu. En outre, cette perception, comme toute espèce de notion, est susceptible de revivre en nous par la conception, et de s'associer à d'autres. Ainsi il suffit au poète de nommer les objets pour ressusciter dans notre imagination l'idée des riches couleurs dont les a parés la nature ; et, si la vue d'une fleur suffit pour nous en faire concevoir une foule d'autres, c'est que ces perceptions se sont associées, et attirent l'une l'autre dans notre esprit. Enfin, le contraire de cette perception n'est qu'un phénomène négatif ; car, si nous ne per-

cevons aucune couleur sur un objet, nous dirons que nous ne voyons *rien*. — Il en est de même des modifications par lesquelles la vue nous instruit sur les qualités de forme et de mouvement. Le fait qui se passe en nous quand nous sommes en présence d'une figure quelconque n'est point un plaisir ou une peine ; il peut en être accompagné, comme nous le dirons tout à l'heure, mais il est distinct de ces phénomènes affectifs par tous les caractères qui séparent l'élément affectif de l'élément intellectuel. En effet, ce phénomène de la vue est la *représentation* du fait extérieur, c'est-à-dire de l'étendue qu'occupe la couleur réfléchie et des limites de cette étendue. Ainsi la vue nous représentera une circonférence tracée sur un tableau tout aussi bien que le toucher nous ferait percevoir la circonférence d'une étendue résistante. Le contour et le dessin d'une fleur est certainement pour nous l'objet d'une notion, et la vue qui les perçoit nous représente bien réellement quelque chose d'extérieur à nous-mêmes. De plus, cette représentation est uniforme et constante en tant que notre organe est modifié de la même manière ; en effet, comme notre perception est subordonnée au fait de relation, c'est-à-dire à la manière dont les rayons lumineux sont disposés sur la rétine, nos perceptions varient selon ces différentes dispositions ; mais, si la modification de l'organe ne change pas, la perception sera aussi constamment la même : une fleur placée à la même distance ne cessera de nous apparaître sous la même forme. En sera-t-il de même de la sensation d'odeur que la présence de cette fleur pourra nous occasionner ? Cette sensation, comme nous l'avons déjà vu, ne nous représentera rien : elle variera d'intensité, quoique nous restions placés dans les mêmes circonstances à l'égard de l'objet qui l'envoie ; elle ne pourra reparaitre en nous à volonté, comme la couleur et la forme de cette fleur que notre souvenir a gravées dans notre esprit, et que la conception y fera revivre. Cet exemple suffit pour séparer net-

tement à nos yeux ces deux ordres de faits, et pour nous faire exclure du domaine des sensations ces phénomènes de la vue qui portent évidemment tous les caractères de faits intellectuels.

Du son. — On entend par son le phénomène psychologique qui suit l'impression faite sur l'organe auditif par le mouvement vibratoire d'un corps élastique, mouvement transmis à l'oreille par les oscillations de l'air qui le partagent. Jusqu'à présent le son a été considéré comme une pure sensation, telle que l'odeur ou la saveur ; et, comme on ne s'occupe guère des sons que par rapport aux jouissances qu'ils peuvent nous procurer, il s'ensuit qu'on n'a remarqué dans ces phénomènes que les faits affectifs qui les accompagnent. Ce qui a dû aussi éloigner de considérer le son comme un fait intellectuel, c'est qu'au premier abord il semble dépourvu du caractère représentatif, et incapable de rien nous révéler du fait extérieur auquel il correspond. Une analyse plus approfondie des caractères de ce phénomène nous a démontré qu'il possède tous ceux de l'élément intellectuel, et qu'il est une véritable perception (*Considérations sur la sensibilité*). Il nous suffira ici d'indiquer les résultats de cette analyse. Le son ne représente pas complètement, il est vrai, le fait extérieur à l'occasion duquel il se produit : ainsi il ne nous donne point connaissance du mouvement vibratoire du corps sonore, ni des oscillations qu'il détermine dans le fluide atmosphérique, ni de l'étendue, ni du nombre de ces oscillations. Mais il est la représentation exacte des propriétés de la force d'élasticité qui a imprimé le mouvement vibratoire. En effet, les quatre circonstances du son, qu'on désigne sous les noms de *force*, de *ton*, de *timbre* et de *durée*, correspondent parfaitement aux quatre principaux modes d'action de la force d'élasticité, qui sont : l'énergie avec laquelle cette force imprime le mouvement, la lenteur ou la vivacité avec laquelle elle agit, la facilité ou la difficulté avec laquelle elle communique l'impul-

sion aux molécules, et enfin la durée même de son action. Quoique le son ne nous représente point autre chose que ces quatre modes d'action de la force d'élasticité, il ne suit nullement de là qu'il n'en représente aucun ; car il en est de même de la vue, qui ne perçoit l'étendue et la forme qu'en longueur et en largeur, et point en profondeur, sans qu'on puisse en conclure que la vue ne nous représente pas l'étendue et la forme. D'ailleurs le son possède aussi tous les autres caractères de l'élément intellectuel. Les circonstances extérieures et organiques étant les mêmes, la perception sera toujours la même. Un son fort ne deviendra pas un son faible par l'habitude que nous aurons de l'entendre ; un ton grave ne se transformera pas en ton aigu ; le timbre de tel instrument ne variera pas non plus pour nous. En sera-t-il de même des phénomènes affectifs qui peuvent accompagner le son ? Le plaisir que nous éprouvons en entendant exécuter un air sera-t-il toujours le même toutes les fois que cet air sera exécuté ? sera-t-il le même pour tous les auditeurs ? Et pourtant les sons n'auront point changé. Ils auront toujours conservé les différentes qualités perceptibles par lesquelles nous distinguons un air d'un autre air. Ils se distinguent donc parfaitement, par leur permanence et leur invariabilité, des faits affectifs qui les accompagnent, faits éminemment variables et fugitifs. Le son peut aussi revivre en nous par la conception, et s'associer dans notre mémoire. Il n'est pas besoin d'être exercé dans l'art musical pour concevoir un air, c'est-à-dire pour reproduire mentalement une certaine suite de sons, que l'on entend, pour ainsi dire, en soi-même. Le son est représentatif, il est permanent, il se conserve dans la mémoire ; il a donc les qualités qui constituent l'élément intellectuel, il est donc une perception. (1)

Des phénomènes du toucher. — Si un corps étranger est mis en contact avec le mien, je puis, si le contact est léger, n'éprouver que des sensations, sans être encore averti qu'il existe au-dehors de

moi une force qui les occasionne. Je puis ressentir du froid, de la chaleur, on un chatouillement, un plaisir d'une certaine nature, si la surface de ce corps est polie, veloutée, ou une sensation douloureuse, si c'est une substance canstique ou une surface hérissée d'aspérités. Toutes les modifications que j'éprouverai alors sont de véritables sensations, des peines ou des plaisirs qu'il faut par conséquent distinguer avec soin des faits intellectuels qui peuvent les accompagner. Or, ces faits sont les notions d'étendue, de forme et de mouvement qui naissent à la suite du fait de résistance. Mais doit-on dire la sensation ou la perception de résistance? La résistance est-elle une qualité que nous percevons directement dans les corps, ou bien, à l'occasion de ce fait, n'y a-t-il en nous qu'une sensation de laquelle nous concluons à l'existence d'une force opposée à la nôtre? Si nous faisons abstraction de tous les phénomènes de plaisir ou de douleur qui peuvent résulter en nous du contact d'un corps, nous ne trouvons plus dans le moi d'autre fait psychologique que la conscience des limites de notre force. Nous supposons alors, au moyen de l'induction, une force qui limite la nôtre, et nous l'appelons force résistante, résistance; mais nous ne percevons pas la résistance ou la dureté d'un corps en elle-même, comme nous percevons par la vue la couleur ou la forme d'un objet, pas plus que nous ne percevons en elle-même la pesanteur, espèce de résistance que nous évaluons naturellement d'après l'effort que nous avons été obligés de déployer pour vaincre la force extérieure à nous. En effet, ce n'est que par d'autres moyens que nous arrivons à connaître la résistance ou la dureté d'un corps en elle-même. Par le toucher seul, nous regarderons comme ayant le même degré de dureté un morceau de bois ou un bloc de marbre, parce que l'obstacle qui s'oppose au développement de notre force nous aura paru aussi grand dans les deux cas. Non seulement donc la résistance dans les corps n'est pas l'objet d'une sensation,

mais elle n'est pas même l'objet d'une perception directe de cette qualité. Elle est l'occasion qui nous révèle les limites de notre force, et c'est d'après notre effort, d'après son impuissance ou le degré d'énergie qu'il nous a fallu déployer pour vaincre l'obstacle, que nous concluons à l'idée de force résistante et des degrés de cette résistance. On voit donc que le fait psychologique n'est, en cette occasion, que la conscience de notre force comme limitée, de notre effort, et de ses divers degrés d'énergie. Quant à l'étendue et à la forme, je perçois directement ces qualités en parcourant l'objet résistant et en acquérant la connaissance des limites de la résistance qu'il m'oppose; car ces limites sont l'étendue et la forme même de cet objet. Je puis ensuite envisager ma force ou son agent comme un point qui passe successivement par chacune des parties de l'étendue de cet objet, et qui met un certain temps à parcourir cette étendue; j'acquies ainsi l'idée du mouvement. — Quelle est donc la part des sensations dans les phénomènes du toucher? Les plaisirs et les douleurs qui résulteront pour nous du contact de notre corps avec une substance chaude ou froide, polie ou pleine d'aspérités, corrosive, caustique, etc., la sensation plus ou moins pénible qui accompagnera l'effort plus ou moins grand que nous aurons produit. Mais il faut avoir soin d'isoler par l'abstraction ces phénomènes affectifs des faits intellectuels avec lesquels ils se trouvent réunis et mêlés dans la nature, et ne point les confondre avec la notion de notre force comme limitée, avec la notion d'espace et des limites que notre force rencontre dans l'espace, ainsi que des rapports de ces différentes étendues entre elles, ce qui constitue l'idée de forme. Tous ces faits appartiennent essentiellement à l'élément intellectuel, et en portent tous les caractères. — Résumons-nous. Le domaine de la sensation comprend l'odeur, la saveur, la chaleur, le froid, le plaisir ou la peine qui résultent du contact de notre corps avec une sub-

stance âpre ou polie, corrosive ou caustique, etc.; la douleur plus ou moins pénible que nous occasionne la résistance que les objets peuvent opposer à nos efforts; la faim, la soif, et en général toutes ces sensations que l'on peut désigner sous le nom d'*internes*, et qui résultent de l'état normal ou de l'altération de nos organes, de l'accomplissement régulier des fonctions organiques ou du désordre qui vient troubler ces fonctions. Nous appelons tous ces faits *sensations*, parce que ce sont des plaisirs ou des peines naissant immédiatement à la suite d'un phénomène de l'organisme, ne représentant rien, et étant seulement pour la raison une occasion de conclure à l'existence d'une cause de ces sensations, cause que nous connaissons plus tard et à l'aide de tout autre moyen que les sensations elles-mêmes. La couleur, le son, l'étendue, la forme, le mouvement, voilà le domaine de la perception. La perception a de commun avec la sensation d'être un fait psychologique qui se produit en nous à la suite d'un fait de l'organisme. Mais ce seul rapport n'établit aucune homogénéité entre deux ordres de faits qui se distinguent par des caractères essentiellement opposés. Dira-t-on en effet qu'à la suite d'un fait de l'organisme il ne peut naître qu'une sensation, un phénomène de plaisir ou de douleur? Mais pourquoi pas un phénomène intellectuel? Le plaisir et la douleur ont-ils plus de rapport avec un fait physique? ne sont-ils donc pas, comme les phénomènes intellectuels, des faits de conscience dont l'apparition, à la suite d'une modification organique, est tout aussi merveilleuse que l'apparition d'une notion? Il paraît néanmoins que ce passage du fait matériel à un fait intellectuel a semblé trop brusque (Dieu sait pourquoi!) à ceux mêmes qui ont admis un autre principe que la sensibilité dans l'âme humaine, car ils ont imaginé, pour expliquer les connaissances que nous donnent les sens, le système de la *sensation transformée*. Sans avoir préalablement distingué les faits affectifs des faits représentatifs, on

a d'abord désigné du même nom de *sensation* tous les phénomènes psychologiques produits dans le moi par l'action des organes; puis on a supposé que l'attention donnée à ces sensations les transformait peu à peu en perceptions, en idées, et que nos connaissances n'étaient autre chose que des sensations dé mêlées, éclaircies, qui cessent d'être des sensations pour se transformer en phénomènes intellectuels. Il suffira de quelques mots pour renverser ce système bizarre. En effet, prenons encore la sensation d'odeur pour exemple. Le plaisir qu'un parfum nous fait éprouver deviendra-t-il une idée, parce que nous aurons concentré sur ce fait toute notre attention? Si nous nous bornons à n'envisager que lui seul, nous donnera-t-il la moindre notion sur le fait extérieur qui en est cause, ou sur la qualité qui lui correspond dans la nature? N'est-ce pas à l'aide des autres sens et de l'induction que nous arrivons à déterminer la propriété des corps, qui est pour nous l'occasion de la sensation d'odeur? Et, quand nous aurons connu cette propriété, l'idée que nous en aurons sera-t-elle la sensation transformée? Si elle l'est, alors la sensation aura cessé d'exister en tant que sensation; elle ne sera plus un plaisir, puisqu'elle sera devenue une connaissance. Or, une pareille supposition, outre qu'elle est inconcevable, n'est-elle pas démentie par les faits, puisque le plaisir subsiste toujours, quelles que soient les notions que nous aurons acquises sur la cause de notre sensation? On arriverait donc, par un tel système, à cette conséquence que l'homme qui a démêlé par l'attention tous les faits affectifs qui ont pu le modifier, n'éprouve plus de sensations, puisqu'elles se sont métamorphosées en idées; en un mot que l'homme devenu intelligent a cessé d'être sensible. Nous n'avons besoin de rien ajouter, je pense, pour compléter cette réfutation. — 3^e La *sensation distinguée du sentiment*. La sensation a de commun avec le sentiment d'être un des développements du principe affectif, une certaine espèce de

plaisirs ou de douleurs. Elle a donc avec le sentiment une communauté de nature; mais, ce qui l'en distingue, c'est qu'elle naît immédiatement à la suite d'un phénomène organique, d'un fait tout matériel, tandis que les faits affectifs, qu'on appelle du nom de *sentiments*, ont cela de propre qu'ils naissent à la suite de phénomènes intellectuels. Ainsi le plaisir que nous éprouverons en percevant des objets d'une forme régulière, noble ou gracieuse, sera désigné du nom de *sentiment* du beau (considéré dans la forme). Un harmonieux concert excitera dans notre âme des *sentiments* délicieux; la vue d'un beau dévouement nous pénétrera d'un vif *sentiment* d'admiration; la découverte d'une vérité importante fera naître en nous un *sentiment* de joie inexprimable, etc. Ce premier caractère, différentiel entre le sentiment et la sensation, en entraîne d'autres avec lui. Ainsi le propre de la sensation étant d'être provoqué par un fait de l'organisme, les plaisirs de cette espèce sont dits grossiers ou sensuels: l'usage que nous pouvons en faire n'est d'aucun secours pour le développement de notre intelligence; il peut, au contraire, le comprimer, puisqu'il n'appelle notre intérêt que sur les objets propres à satisfaire les exigences de la sensualité, et qu'en cela il nous place au-dessous des animaux qui ne cherchent qu'à satisfaire leurs besoins. L'abus de ces plaisirs aura pour résultat l'affaiblissement ou l'altération de nos organes, puisque c'est l'action seule des organes qui nous les procure, et que, pour les faire renaitre fréquemment, il nous faudra fatiguer l'appareil nerveux chargé de nous les transmettre. Les plaisirs qui naissent à la suite des faits intellectuels ont des caractères tout différents: ils sont dits nobles, purs, élevés. En effet, ce sont eux qui ont enfanté les arts; ce sont eux qui élèvent et épurent l'âme en appelant son intérêt sur les objets les plus dignes de notre contemplation, le beau, le vrai et le bien. Ils agrandissent la sphère de notre pensée et de notre imagination en sollicitant sans cesse no-

tre esprit à acquérir des connaissances nouvelles. Ces plaisirs ont encore cela de particulier que nous appelons *beauté* la propriété qu'ont les objets intellectuels de les exciter en nous. En effet, nous disons une belle couleur, une belle forme, un beau son, une belle action, un beau poème, lorsque cette couleur, cette forme, ce son, cette action, ce poème, nous agréent, nous causent du plaisir. Mais nous ne dirons pas une belle odeur, une belle saveur, parce que l'objet qui a excité ce plaisir dans le *moi* n'est point un objet intellectuel, mais un état de nos organes que nous n'avons pas besoin de connaître pour être agréablement affectés. L'impossibilité de qualifier ainsi les objets de nos sensations est une nouvelle preuve que ces faits affectifs naissent immédiatement à la suite d'un fait matériel, qu'ils commencent à eux-mêmes, pour ainsi dire, et que les perceptions sont réellement des faits intellectuels, puisque la beauté est un de leurs attributs.

C. M. PAFER.

SENSIBILITÉ. Lorsque le Créateur forma l'homme et constitua les facultés de son être, il lui donna d'abord l'intelligence, qui devait lui révéler l'univers et l'élever jusqu'à son divin auteur. Il le pourvut aussi, en le douant d'activité, de la force dont il avait besoin pour atteindre le but que la raison lui montrait, et travailler à l'accomplissement de sa destinée. Mais son œuvre eût été imparfaite, et l'homme eût été une créature insignifiante et sans intérêt, si, à ces deux attributs de l'âme, il n'en avait ajouté un troisième, non moins important, non moins sublime, le pouvoir d'être accessible au plaisir ou à la douleur. C'est ainsi que nous définirons cette puissance merveilleuse de l'âme humaine, qu'on appelle *sensibilité*. Et, en effet, qu'y a-t-il, dans la vie de l'homme, de plus important que la joie ou la souffrance? Quel serait le mobile et le but de ses pensées, de ses actions, si ce n'est le bonheur ou le plaisir qui en est ici-bas la fugitive image? Qu'on se figure un instant le sentiment banni du cœur de l'homme, et qu'on lui

laisse seulement l'intelligence glacée ; l'activité poursuivant froidement un but sans espoir de bonheur, que devient l'homme, sinon un être vide de sens, une création stérile en qui la raison se trouve inutile et déplacée, et qui peut vivre et mourir sans que son passage sur la terre excite beaucoup plus d'intérêt que le végétal ou la pierre insensible. Le sentiment est aussi nécessaire à l'âme que l'air respirable à la vie du corps. Il est l'atmosphère où elle est plongée, et hors de laquelle elle ne saurait plus vivre. Il est la lumière qui colore pour elle tous les objets, la chaleur qui l'anime et la développe ; il se trouve mêlé à tous ses états, il est le principe et la fin de tous ses mouvements, de tous ses actes ; partout il l'accompagne, et son action sur elle est si incessante, que la vertu même, qui semble n'exister qu'à la condition d'aspirer à un but désintéressé et d'accomplir la loi sans espoir de récompense, la vertu ne saurait se soustraire à son inévitable poursuite. En effet, qui pourrait arracher à l'homme de bien ces joissances qui sont le prix de ses bonnes actions, et dont sa conscience lui garde l'inestimable trésor ? N'a-t-il rien senti non plus quand il lutait péniblement contre l'attrait de plaisirs interdits ; et comment pourrait-il se dérober lui-même à la consolante pensée des biens que lui réserve l'éternelle justice, comme la palme d'un combat glorieux ? La sensibilité est donc un attribut essentiel de l'humanité, constitutif de sa nature, et qu'on ne pourrait lui enlever sans l'anéantir. Eh bien ! le croirait-on ? la philosophie, qui se décore du nom pompeux de *science de Dieu et de l'homme*, la philosophie, chargée de contempler la nature humaine, et d'en dérouler à nos yeux le tableau, ne s'est point occupée de la sensibilité, ou bien en a usurpé le nom pour le donner à des abstractions qui ne sont point elle ; usurpation d'où il est résulté que la sensibilité, dépouillée de son nom, a été oubliée et méconnue. Écoutez la langue, cet écho fidèle du sens commun ; elle vous parlera de la sensibilité, du

sentiment, des émotions, des affections de toute espèce, qu'elle distinguera des états de l'intelligence ou de l'activité. Demandez à l'homme qui n'a d'autres lumières que celles du bon sens, si l'état de l'être qui jouit ou qui souffre est le même que celui du savant qui passe en revue une longue suite de connaissances, et en examine les rapports ; il vous répondra, sans aucun doute, que la différence de ces deux états est d'une irrécusable évidence. Mais demandez aux philosophes ce que c'est que la sensibilité : les uns vous diront que c'est le pouvoir d'être en relation avec le monde extérieur par l'intermédiaire des sens ; les autres, donnant au même mot une acception plus large, mais tout aussi fautive, définiront la sensibilité le pouvoir d'être modifié *passivement* de quelque manière que ce soit. Ainsi, par les premiers, la sensibilité est confondue avec l'extériorité ; elle l'est par les seconds avec la passivité. Or, de quel droit d'abord les phénomènes de l'extériorité sont-ils identifiés avec les phénomènes affectifs ? Si l'on avait analysé tous les faits qui se produisent en nous à la suite de l'action des organes, on aurait vu, au contraire, qu'un grand nombre de ces faits sont des perceptions, des notions, et n'appartiennent par conséquent en aucune manière à l'élément affectif (*v. SENSATION*). Mais, quand tous les faits de l'extériorité seraient des phénomènes de la sensibilité, n'existe-t-il donc pas pour l'âme d'autres phénomènes affectifs que les plaisirs ou les douleurs physiques ? Confondra-t-on les sensations grossières du gastronome avec le plaisir qui transportait Archimède, possesseur d'une vérité nouvelle ? Et je pourrais citer bien d'autres faits de la sensibilité qu'il serait impossible de rapporter à l'action des organes. — D'un autre côté, de quel droit confond-on les faits de la passivité avec les phénomènes affectifs ? De ce que je suis modifié sans que mon activité ait pris aucune part à l'état où je me trouve, suit-il de là que cet état soit un plaisir ou une douleur ? Une notion ne peut-elle donc être

acquise à l'état passif? Si mes connaissances ne sont ni claires ni complètes, tant que je n'ai point exercé mon activité pour les compléter et les éclaircir, suit-il de là que ce ne sont point des faits intellectuels, des phénomènes représentatifs? Nous sommes si bien passifs quand notre intelligence commence à s'exercer, que si nous n'acquérions pas de notions à cet état, rien n'éveillerait notre attention, rien ne nous solliciterait à démêler et à mieux connaître ce que notre esprit n'aurait point soupçonné. *Ignoti nulla cupido*. Il faut donc que nous connaissions à l'état passif pour vouloir donner à notre connaissance de la consistance et de la clarté. La passivité, il est vrai, contient les phénomènes affectifs, mais elle renferme aussi tous les faits intellectuels à leur origine, et c'est sous ce point de vue seul qu'on l'a considérée, en commettant l'impardonnable erreur de la confondre dans ce cas avec la sensibilité, en avançant que la sensibilité c'est l'intelligence à l'état passif. Qu'est-il résulté de tout cela? que les uns, en identifiant les phénomènes de l'extériorité avec les phénomènes affectifs pour ramener tant bien que mal toutes nos connaissances à la sensation, n'ont point dit un mot de la sensibilité elle-même, et que les autres n'en ont pas parlé davantage, et l'ont passée sous silence tout en la nommant, par la raison qu'ils l'ont confondue avec un des états de l'intelligence. Et qu'est-il résulté en définitive de cette omission capitale? C'est que la philosophie, qui avait pour but de nous initier aux mystères de la nature humaine, de nous montrer l'homme armé de toutes ses facultés, vivant de la vie que lui a donnée son Créateur, n'a jeté sous nos yeux qu'un cadavre. — Quelle étude était plus digne pourtant de préoccuper les esprits sérieux, jaloux de connaître les lois de notre nature? Comme elle est intéressante, observée sous ce point de vue! Quelle richesse de faits, que d'aperçus nouveaux! et quelle poésie dans cette analyse! Quels résultats féconds aurait cette théorie pour

l'esthétique, puisque le beau nous est révélé par le sentiment plutôt que par la pensée! Quel secours la science morale n'en retirerait-elle pas, puisque la sensibilité est à la fois notre écueil et notre mobile! — Nous n'avons pas, ni ne pouvons avoir la prétention de donner ici l'esquisse même la plus légère d'une théorie qui n'existe pas; et, quand nos forces auraient pu suffire à cette tâche, l'espace, à coup sûr, nous manquerait. Tout ce que nous pourrions faire, ce serait de nommer les points principaux dont cette théorie doit s'occuper, et de dresser tout au plus une table des chapitres. — L'étude de la sensibilité se diviserait d'abord en deux parties. Dans la première, on s'occuperait de tous les phénomènes affectifs par lesquels l'âme peut être modifiée sans sortir de l'état passif, c'est-à-dire, de tous les plaisirs et de toutes les douleurs, de toutes les joies et de toutes les souffrances. Ces phénomènes seraient distribués en autant de classes qu'ils ont de sources différentes. La première embrasserait tous ceux qui n'ont besoin pour apparaître que d'un phénomène organique, c'est-à-dire les sensations (*v. SENSATION*). On comprendrait dans la seconde tous les sentiments qui se produisent à la suite d'un fait intellectuel, comme les plaisirs que fait naître la vue des formes ou des couleurs, la mélodie ou l'harmonie; ceux qu'excitent en nous les rapports, la connaissance des lois de la nature, c.-à-d. la vérité; ceux que procure la vue d'une bonne action, c.-à-d., de l'accomplissement de la loi par une créature libre, etc. La troisième classe renfermerait les plaisirs et les peines qui naissent du développement de notre activité, considérée ou comme force exercée dans un but intéressé, ou comme force agissant dans un but moral; ce seraient alors les sentiments moraux proprement dits. Enfin, l'on s'occuperait dans une quatrième division des sentiments combinés avec des faits intellectuels; combinaison qui donne lieu à des modifications affectives d'une nature particulière, comme l'es-

poir, la crainte, le désespoir, les jouissances du souvenir, la mélancolie, la tristesse, le regret (v. *SENTIMENT*). — Dans la seconde partie de cette théorie, on envisagerait la sensibilité à l'état actif. En effet, ce principe, comme le principe intellectuel, recoit l'impulsion de l'activité; et, de même que notre âme se porte au-devant des objets de nos connaissances, pour en acquérir une idée plus précise et plus complète, de même elle se porte au-devant des objets de notre sympathie, pour en jouir davantage, pour s'en assurer la possession, ou s'identifier avec eux. De même que l'esprit cherche, compare, raisonne, en un mot, devient attentif; de même le cœur désire, aime, se passionne. L'un *veut* connaître, l'autre *veut* jouir. Dans les deux cas, l'activité intervient donc pour jouer son rôle, pour animer le principe auquel elle s'associe, pour en développer l'action et en multiplier les richesses. La seconde partie aurait donc pour objet l'étude des *passions*. Que si l'on nous objectait que cette étude serait mieux placée dans la théorie de l'activité, puisque les passions sont des phénomènes où l'activité entre pour une grande part, et que d'ailleurs elles doivent être principalement considérées comme les mobiles de nos actions, nous répondrions que cette étude appartient plus légitimement à la théorie de la sensibilité, parce que, dans les phénomènes mixtes dont elle s'occupe, c'est le phénomène affectif qui joue le principal rôle, qui est le plus saillant, en un mot qui domine. L'amour est par exemple un phénomène qu'on rapportera plutôt à la sensibilité qu'au principe actif; plus un homme est sensible, plus il sera passionné, etc. — L'étude des passions se diviserait elle-même en deux parties, parce que nos affections sont de deux sortes, intéressées, égoïstes, ou désintéressées et bienveillantes. Les passions intéressées, ou qui ont le *moi* pour objet, seraient d'autant d'espèces qu'il y a, dans le *moi* humain, de faces différentes qui peuvent devenir l'objet de son amour. Ainsi, en considérant l'homme

s'aimant comme intelligence, on découvrirait en lui l'orgueil, la vanité, et tous les sentiments qui en dérivent, tels que le mépris, l'envie, etc. L'amour de *soi* comme force, comme puissance, nous révélerait d'abord l'amour de la liberté, puis l'ambition, la cupidité, et tout le cortège de ces passions, telles que la présomption, l'avarice, l'ostentation, la haine. Dans l'homme qui s'aime comme être sensible, nous trouverions l'amour du plaisir sous toutes ses formes. Enfin, nous présenterions l'homme s'aimant dans son propre corps, et nous signalerions comme une espèce d'égoïsme la fatuité et la coquetterie (v. *ÉGOÏSME*). — Quant aux passions désintéressées qui ont le *non moi* pour objet, il y en aurait d'autant de sortes que le *non moi* renferme d'objets différents capables d'exciter notre sympathie. Ainsi le vrai, le beau, le bien, donneraient lieu à autant d'affections, dont chacune se présenterait sous des traits distincts. Dieu, la substance du vrai, du beau, du bien, serait lui-même l'objet d'une affection d'une nature particulière: viendraient ensuite les affections sociales, la philanthropie, l'amour proprement dit, l'amitié, la tendresse maternelle, etc.; et enfin celle qui semble les réunir toutes, l'amour de la patrie, pour laquelle on vit et l'on meurt. Après cette analyse de nos diverses passions, on s'élèverait à des considérations du plus haut intérêt, en les comparant entre elles, puis en les suivant dans leurs résultats; en étalant au grand jour toute la laideur des passions égoïstes; en signalant néanmoins celles qui, contenues dans de justes limites, aident puissamment l'homme à l'accomplissement de sa fin; en signalant également les dangers et les excès où peuvent nous entraîner les passions désintéressées et les plus nobles élans de l'âme, quand leur fougue est trop impétueuse, quand la raison vaincue n'est plus capable de les maîtriser. C'est dans de pareilles théories que la morale trouverait ses enseignements les plus applicables et les plus efficaces. C'est là ce qui révélerait véritablement

l'homme à lui-même, ce qui lui montrerait sa force et sa faiblesse, ce qui lui apprendrait à faire usage de ces armes puissantes que la nature a mises entre ses mains, et avec lesquelles il se blesse et se tue, faute de les connaître.

C.-M. PAFRE.

SENTENCE. On a fait connaître plus haut la différence qu'il y a entre les mots *maxime* (v.) et *principe* : celle qui existe entre *maxime* et *sentence* n'est pas moins appréciable, c.-à-d. que, quoique l'un et l'autre doivent être considérés comme l'expression d'une vérité palpable, incontestable, le mot *maxime* s'applique néanmoins plus particulièrement à celles de ces vérités qu'il faut regarder en morale comme règles de conduite, tandis que celui de *sentence* désigne uniquement, mais en dehors de l'ordre scientifique, une proposition évidente, une vérité qui tombe immédiatement sous le sens, comme l'indique l'étymologie du mot, qui dérive évidemment de *sentire*. Que cette proposition ou vérité, d'ailleurs, soit une règle de conduite, comme dans le fameux *Nosce te ipsum*, qui est en même temps une *maxime* et une *sentence*, ou que ce soit simplement l'expression d'une vérité qui n'ait pas de rapport direct avec une règle de conduite, comme dans cette autre proposition : *Dieu est souverainement bon* ; il en résulte que, rigoureusement parlant, une *maxime* est toujours une *sentence*, mais que la *sentence* n'est pas toujours une *maxime*. Le mot *sentence* a, dans la juridiction civile, une autre acception ; il désigne un jugement rendu par un tribunal, et, dans ce sens, il est presque toujours remplacé, dans la jurisprudence, par le mot *jugement* : mais, dans le style familier, on se sert souvent de *sentence*, surtout pour exprimer la décision d'un tribunal emportant la peine capitale. Dans les différents degrés de la juridiction ecclésiastique, on emploie toujours le mot *sentence* pour exprimer les jugements dont l'appel est recevable, à moins qu'il n'y ait trois *sentences* conformes. *Sentence* se dit aussi du jugement de

Dieu contre les pécheurs. Un *discours sentencieux* est celui où il y a beaucoup de *sentences*. Il faut de puissants moyens intellectuels pour réunir avec goût dans une œuvre littéraire un grand nombre de *maximes* et de *sentences* ; et c'est de la difficulté de réussir dans un pareil travail qu'est sans doute venue l'idée de prendre quelquefois le mot de *sentencieux* en mauvaise part, en l'appliquant à des orateurs inhabiles, ou en le faisant servir à désigner une affectation de bien dire sans en avoir le talent, une gravité intempestive du langage, un dévergondage, enfin, de *sentences* hors de propos, sans choix et sans tact. A. B.

SENTIMENT. Le mot *sentiment* pris dans son acception philosophique s'applique à tous les phénomènes affectifs, c.-à-d. à tous les *plaisirs* et à toutes les *peines*, qui naissent immédiatement d'un phénomène intellectuel ou d'un phénomène d'activité, ou, si l'on veut, qui résultent du développement de l'intelligence ou du principe actif. Ainsi, le sentiment diffère de la sensation, en ce que celle-ci, bien que phénomène affectif, naît immédiatement à la suite d'une modification de l'organisme, et a un fait matériel pour condition d'existence (v. la dernière partie de l'article SENSATION). — Le sentiment, dans le sens rigoureux du mot, diffère encore des phénomènes complexes de la sensibilité qu'on désigne sous les noms d'*amour*, de *haine*, d'*affectation*, de *passion*, en ce qu'il ne consiste que dans un simple fait de plaisir et de peine, et qu'il laisse l'âme encore passive à l'égard de l'objet qui excite en elle le phénomène affectif ; tandis que l'*amour*, qu'on qualifie aussi de *sentiment* dans la langue usuelle, est un fait complexe, qui comprend et le phénomène affectif, et le fait d'activité qui se développe en nous, quand l'âme, par un mouvement qui lui est propre, se porte au-devant de l'objet de ses sympathies. — On a confondu aussi le *sentiment* avec l'idée obscure, la notion à son origine. Plusieurs causes ont amené cette confusion grave. Nous signalerons d'abord le

langage, qui autorise à faire usage du mot *sensir* dans deux acceptions bien différentes; en effet, on emploie souvent ce mot dans le sens de *comprendre*: ainsi, l'on dira: *Je sens* la force de vos raisons, au lieu de: *Je comprends, je sais* la force de vos raisons; *Avoir le sentiment* de sa faiblesse au lieu de: *Avoir la conscience* de sa faiblesse, etc. Puis l'on dira, en donnant un tout autre sens à ce mot: *Je sens* (c.-à-d. j'éprouve) de l'amitié pour vous; la vue de ma patrie m'a causé un *sentiment* inexprimable de joie, etc. Il suffit des lumières naïves du sens commun pour n'être point la dupe de cet abus de langage, d'une expression figurée, dont il est si facile de démêler la signification propre. Mais c'est bien moins à ces lumières qu'à l'esprit de système que les philosophes ont recouru quand ils veulent étudier la nature humaine. Aussi, profitant de cette confusion de mots, ils n'ont vu dans le *sentiment* que les premières lueurs de l'intelligence, les notions confuses par lesquelles elle débute, et ils ont complètement négligé de considérer le fait de plaisir et de peine, apparemment parce qu'ils ne lui ont point reconnu d'importance. Ainsi, ils ont distingué le *sentiment-sensation*, le *sentiment des rapports*, le *sentiment des facultés de l'âme* et le *sentiment moral*, et ils ont assigné ces différentes sortes de sentiments pour origine à toutes nos idées. La réfutation de ce système se trouve dans la distinction que nous avons déjà faite de la *perception* et de la *sensation* (voir la 2^e partie de l'article *SENSATION*). Nous nous contenterons donc d'y répondre en peu de mots. Nous prendrons pour exemple la notion d'un rapport qu'on a qualifié de *sentiment*, en faisant ici violence au langage, car on n'avait jamais dit auparavant le *sentiment* d'un rapport pour la *connaissance d'un rapport*. Il est hors de doute que les rapports sont pour nous des sources de peine ou de plaisir, c.-à-d. qu'à l'occasion d'un rapport de convenance ou de disconvenance que nous aurons perçu, notre âme sera

péniblement ou agréablement affectée. Mais ce fait lui-même sert à prouver que nous sommes intelligents avant d'être sensibles. En effet, si la convenance nous agréait, si la disconvenance nous déplait, c'est que nous avons perçu ces rapports de convenance ou de disconvenance, autrement ils seraient pour nous comme s'ils n'existaient pas, et par conséquent ils ne pourraient nous plaire ni nous déplaire. Si Virgile nous plaît quand il compare la douleur d'Orphée à celle de l'oiseau plaintif qui fait retentir les airs de ses harmonieux regrets, c'est que nous avons saisi d'abord le rapprochement ingénieux du poète, c'est que nous avons perçu déjà les rapports de ressemblance qui existent entre les deux termes de sa comparaison. Le sentiment ne précède donc point la notion du rapport, il la suit au contraire, puisque cette notion est pour lui une condition d'existence. Il faut donc se garder de confondre la connaissance à son début, l'idée confuse avec le plaisir ou la peine. L'idée confuse, par cela même qu'elle est confuse, est déjà une idée, un fait intellectuel. Le caractère de confus n'entraîne nullement le caractère affectif; il implique au contraire celui de représentatif qui constitue la notion. C'est la représentation d'un objet dans l'esprit, qu'on peut qualifier de vague, de confuse, d'indistincte, d'obscur, comme on la qualifie aussi de claire, de distincte, de précise; mais ce n'est point la joie ou la douleur qu'on qualifiera ainsi. Un plaisir est vif, doux, délicieux, il n'est point obscur ou confus. Une douleur est amère, cuisante, et n'est pas indécise ou obscure. On voit ici que le langage, qui pouvait tromper un moment par ses ambiguïtés, nous ramène lui-même dans la voie de la vérité, et fait justice de ses propres abus. Mais je suppose que le premier fait qui s'éveille en nous à l'occasion d'un rapport soit de plaisir ou de peine; je suppose (qu'on me passe cette supposition, puisqu'elle a été érigée en doctrine) que ce sentiment se transforme en idée; que résultera-t-il de la métamor-

phose? que la notion aura pris la place du sentiment. Que deviendra donc celui-ci? il aura donc disparu? Une fois qu'un rapport de convenance aura été réellement perçu par l'esprit, dès lors c'en est fait du plaisir qui nous l'avait annoncé. Mais pourtant, qu'il de plus contraire aux faits? Comment nier que le plaisir survit à l'acquisition de l'idée, et que, plus nous percevrons clairement ce rapport, plus le plaisir qui s'y rattache sera vif et complet? Au reste, pour se convaincre que le sentiment est autre chose qu'une idée confuse, on n'a qu'à l'examiner sous ses différentes faces, le suivre dans ses développements divers; et bientôt l'on sera convaincu que c'est un fait à part, qui a sa nature propre, et qui existe dans l'âme comme un de ses attributs essentiels, à côté de l'élément intellectuel, qui n'a de commun avec lui que d'occasionner son apparition dans la conscience. Si, au lieu de bâtir des systèmes, et de vouloir expliquer en quelques mots la nature de l'esprit humain, on s'était borné à faire simplement l'analyse des faits qu'il présente, on aurait bientôt renoncé à confondre ce qui sera éternellement distinct; et la théorie des sentiments, déroulée à côté de celle des connaissances, aurait jeté un jour nouveau sur la science psychologique, et aurait démontré par son existence même, mieux que par tous les raisonnements, que l'élément affectif a sa nature propre, qu'il est un des principes essentiels et constitutifs de notre être, irréductible à aucun autre, et auquel aucun autre ne peut être ramené.—Passons nous-mêmes rapidement en revue les principales sortes de sentiments dont l'âme peut être affectée. Nous aurons d'abord à signaler tous ceux qui naissent du développement de l'intelligence; nous examinerons ensuite ceux auxquels donne lieu le développement de l'activité. — Les perceptions de couleur, de forme et de mouvement sont pour nous des sources intarissables de jouissances. Témoin l'azur des cieux, la parure des vertes campagnes, le brillant émail d'un parterre, et ces mille

nuances, ces mille combinaisons de couleurs que la nature ou l'art placent tous les jours sous nos yeux. Mais les couleurs sombres, ternes ou livides, nous déplaisent et nous attristent. La perception des formes n'excite pas en nous des sentiments moins variés ni moins nombreux; et, depuis le coquillage qui se cache dans le sable des mers, jusqu'au peuplier qui s'élance dans la nue, jusqu'au temple majestueux qui domine nos cités, que d'objets qui charment nos regards et commandent notre admiration! mais que d'objets aussi dont les formes anguleuses, incorrectes, nous échoquent et nous font détourner les yeux! Nous aimons à voir des mouvements vifs, gracieux, faciles: les mouvements lents, heurtés, pénibles, nous font souffrir. Que dirai-je des sons, du ravissement où nous jette une douce mélodie, de la blessure qui semble nous déchirer quand des notes discordantes ou trop aiguës se font entendre? Les plaisirs qui naissent des perceptions ont donné naissance à tous les arts, car c'est à les reproduire que s'évertuent le peintre, le sculpteur, l'architecte, le danseur, le musicien. — Si les qualités de la matière sont des trésors toujours ouverts pour la sensibilité, les phénomènes de l'âme sont aussi des sources fécondes où elle va puiser tous les jours. Quoi de plus flatteur pour nous que l'action heureuse et facile de l'intelligence, qu'une succession d'idées qui se déroulent naturellement et sans effort, soit que nous-mêmes nous soyons le théâtre de ces phénomènes, soit que ce spectacle s'offre à nous dans autrui, par le miroir du langage! De là le plaisir qu'on trouve dans la rêverie et dans toutes les scènes que l'imagination nous présente; de là aussi le plaisir que nous éprouvons à entendre parler avec abondance, méthode et clarté, plaisir indépendant de celui qui peut naître des objets mêmes que les idées rappellent. L'activité nous présente non moins un spectacle intéressant: nous applaudissons à la force qui surmonte les obstacles, et atteint avec facilité le but de ses efforts; nous plai-

gnons, au contraire, celui qui lutte en vain, et nous souffrons presque autant que lui à la vue de son impuissance : quant à celui qui agit pour accomplir le bien, ses efforts sont pour nous l'objet de l'admiration la plus vive, de même que notre indignation poursuit l'homme qui agit librement pour détruire l'ordre établi par la nature. Mais, quoi de plus propre à remuer notre âme que les scènes qui nous sont offertes par la sensibilité ? Être averti de la joie ou de la souffrance d'autrui, c'est jouir ou souffrir soi-même. Et qu'on ne croie pas que les sentiments que nous éprouvons alors ne sont que la répétition de ce qui se passe dans une autre âme. Ce qui prouve que le spectacle des phénomènes de la sensibilité est pour nous la source de peines ou de plaisirs qui ont leur nature propre, c'est que, souvent, la vue de souffrances et d'angoisses cruelles excite en nous des émotions dont nous sommes avides, et auxquelles nous attachons le plus grand prix. Cette action, ce reflet de la sensibilité sur elle-même, est ce qui éveille les sentiments les plus vifs : aussi les poètes sont-ils sûrs de ne pouvoir nous plaire davantage que lorsqu'ils nous présentent la peinture des émotions et des passions de toute sorte qui font battre le cœur humain. — La troisième espèce des *sentiments* qui sont dus aux phénomènes intellectuels, comprend tous ceux auxquels donne naissance la perception des rapports. Les rapports de convenance et de disconvenance, considérés en eux-mêmes, sont pour nous la source de sentiments aussi énergiques que variés. Ainsi, nous aimons à remarquer de la ressemblance entre deux objets qui au premier abord nous paraissent différents. De là le plaisir que nous trouvons dans les comparaisons que les poètes ont soin de multiplier dans leurs œuvres. De là aussi l'intérêt qu'ont pour nous ces jeux de mots qui nous présentent une relation de ressemblance et même d'identité sous le rapport de l'expression entre deux idées entièrement disparates, et ces jeux d'esprit qui

nous présentent au contraire deux idées comme incompatibles, et qui nous en laissent apercevoir la convenance sous l'incohérence de l'expression (v. CALEMBOUSCO, RIAT). Toutes les figures qu'emploie la poésie, on même la langue usuelle, ne nous plaisent pas à d'autre titre. En effet, la substitution du terme figuré au terme propre nous agréé en ce que nous apercevons la convenance qui existe entre les idées, quoique dans l'expression elles ne puissent se convenir. Les rapports de différence ou de disconvenance excitent en général un sentiment pénible. Cependant, quand la différence est fortement tranchée, quand elle donne lieu à un contraste, elle nous affecte tout autrement ; car les contrastes ont souvent fourni aux poètes leurs plus grandes beautés. Si nous considérons maintenant, non plus les rapports simples, mais les rapports généralisés, c.-à-d. les lois de la nature (car une loi n'est autre chose qu'un rapport généralisé par l'esprit et envisagé comme permanent et invariable), nous allons voir apparaître des sentiments d'une autre espèce, les plaisirs que procure la connaissance de la vérité, ou l'inquiétude, la souffrance de l'esprit, quand sa faiblesse lui en dérobe le flambeau. Remarquons que, parmi les vérités, celles qui nous agréent davantage et nous affectent le plus vivement sont les vérités relatives à la nature humaine. C'est pour cela que l'histoire des peuples et des individus a pour nous plus d'intérêt que celle des oiseaux ou des quadrupèdes ; c'est pour cela que le drame, qui a pour but de nous retracer les principaux traits de la nature humaine, a tant de charmes pour nous, et que l'œuvre dramatique qui a le plus de succès et d'avenir, est celle où l'auteur s'est moins attaché à exciter en nous des émotions vives qu'à exprimer fidèlement les lois de notre nature. — Il est encore une idée qui est pour nous la source d'un sentiment à part, c'est celle de l'infini. Quelque accablante qu'elle soit pour la faible raison de l'homme, elle ne laisse pas de remuer son âme par les plus profondes

émotions, et le sentiment qu'elle fait naître est l'origine du sentiment religieux, sentiment dont la puissance ne saurait être comparée à aucun autre. Il est vrai qu'il a de nombreux auxiliaires; mais ce qui lui donne sa principale force, c'est que l'homme applique l'idée d'infini à la puissance, à l'amour, à la sagesse de son créateur. — Nous n'avons présenté ici que les faits élémentaires de la sensibilité. Que serait-ce si nous les suivions dans toutes leurs combinaisons? Il nous faudrait plusieurs volumes. Nous ne pouvons cependant passer sous silence les sentiments qui donnent naissance aux affections sociales, et qui consistent principalement dans les plaisirs que nous fait éprouver la vue d'êtres semblables à nous, et qui nous agréent par tous les phénomènes de sensibilité, d'activité ou d'intelligence qu'ils nous manifestent. Ces sentiments ont reçu à bon droit le nom de *sympathiques*. On appelle par opposition *antipathie* le sentiment pénible que nous éprouvons à la vue des défauts de notre nature. Nous signalerons également, parmi les sentiments complexes, celui que nous éprouvons en quittant ou en retrouvant le lieu qui nous a vu naître et grandir, et dont la vue nous rappelle tant d'objets, tant d'événements auxquels se rattachent tant de douces émotions. Nous serions aussi par trop incomplets si nous ne nommions au moins l'espérance, la crainte, le regret, le désespoir, sentiments qui naissent à la pensée d'un bien ou d'un mal à venir, ou d'un bien perdu, et perdu sans retour (v. DOULEUR MORALE). — Quant aux sentiments qui naissent à la suite du développement de l'activité, ils sont de deux sortes. Comme nous pouvons en agissant nous proposer deux buts différents, ou un but intéressé, ou un but moral, les sentiments diffèrent selon qu'ils naissent à la suite du développement de notre activité dans l'un ou dans l'autre sens. D'une part, nous aurons les plaisirs qui résulteront de l'action facile et heureuse de notre force, les joies du succès; puis les plai-

sirs qui résultent de la liberté, de la puissance, de la possession; puis aussi les souffrances de l'activité arrêtée dans ses efforts, impuissante à atteindre son but, les douleurs de l'esclavage, de l'abaissement, de la misère. D'un autre côté, nous aurons les plaisirs que procure la conscience à celui qui a déployé son activité pour concourir, autant qu'il était en lui, à l'accomplissement du bien, de la loi établie par la sagesse éternelle, puis les peines de la conscience, c'est-à-dire les remords qu'éprouve l'homme qui a travaillé sciemment à détruire l'ordre, le bien, et qui s'est mis en opposition et en état de révolte contre le principe de tout bien, de tout ordre. Les joies et les remords de la conscience, ces sentiments que nous signalons les derniers, sont à coup sûr les premiers de tous par leur importance, car ils réalisent ce que l'homme poursuit avec tant d'ardeur, ce qu'il fuit avec tant d'effroi, le bonheur et le malheur.

C.-M. PAFK.

SEPT, un des nombres premiers de l'arithmétique, en ce qu'il n'a pas d'autre diviseur exact que lui-même ou l'unité; un de ceux aussi qui ont joué le plus grand rôle dans l'antiquité judaïque et païenne. On le retrouve à chaque instant dans l'Écriture, où il est parlé de *sept* églises, de *sept* chandeliers, de *sept* branches au chandelier d'or, de *sept* lampes, de *sept* étoiles, de *sept* sceaux, de *sept* anges, de *sept* trompettes, etc. On s'en servait encore à chaque pas dans la conversation et pour tous les nombres indéterminés, comme quand saint Pierre dit à Jésus: « Si mon frère pèche contre moi, combien de fois faut-il que je lui pardonne; jusqu'à *sept* fois? — Je ne vous dis pas jusqu'à *sept* fois, lui répond le Sauveur, mais jusqu'à soixante et dix fois *sept* fois. » On affecta ce nombre dans la plupart des cérémonies religieuses: ainsi, David fit immoler *sept* victimes dans la translation de l'arche; les amis de Job sacrifièrent *sept* veaux et *sept* bœufs, etc. Le nombre *sept* s'est perpétué dans les dogmes et les cérémonies du christianisme, où il y a *sept* sa-

erements, *sept* psaumes de la pénitence, *sept* péchés capitaux, etc. Il ne paraît pas avoir été moins honoré dans les cérémonies païennes, où les autels, les victimes, etc., se comptaient aussi par *sept*. La Grèce avait ses *sept* sages, le monde comptait *sept* merveilles. Les magiciens prétendaient que ce nombre avait la vertu d'évoquer les génies planétaires, et de les contraindre à enfanter des prodiges : l'origine de cet usage n'est pas douteux chez les Juifs. Il dérivait de la tradition primitive de la création du monde ; le sabbat, qui marquait le septième jour ou celui du repos, était sacré pour eux. La septième année était aussi consacrée au repos de la terre, et les sept semaines de sept années, qui faisaient 49 ans, précédaient le jubilé, qu'on célébrait à la cinquantième. — On a supposé que c'était en l'honneur des sept planètes, alors connues, que les païens vénéraient le nombre *sept*, et comptaient comme les Juifs, et comme nous le faisons encore aujourd'hui, par semaines de sept jours : mais cette semaine, ainsi comptée, fut anciennement usitée chez des peuples qui n'avaient pas la moindre notion d'astronomie, et il est plus vraisemblable de croire que ce respect pour le nombre *sept* a été, chez toutes les nations, un reste de la tradition primitive qui a survécu à toutes les altérations. J. HUMBERT.

SEPTANTE, nom sous lequel on désigne les soixante-douze interprètes qui, selon les pères de l'église, traduisirent l'Écriture-Sainte en grec à la demande de Ptolémée-Philadelphie, roi d'Égypte, environ 300 ans avant Jésus-Christ. Cette version grecque est la première et la plus célèbre de toutes. Le livre le plus ancien qui en parle porte le nom d'Aristée ; il est parvenu jusqu'à nous. Suivant cet auteur, qualifié d'officier aux gardes de Ptolémée-Philadelphie, ce prince, qui n'épargnait rien pour accroître et compléter la magnifique bibliothèque qu'il formait à Alexandrie, en donna la direction à un illustre Athénien qu'il avait à sa cour, C'était Demetrius de Phalère

qu'il chargea d'exhumer de tous les points du globe les ouvrages les plus curieux. Celui-ci, dans le cours de sa mission, apprend que les Juifs possèdent un livre contenant les lois de Moïse ; il en avertit le roi, qui, ayant consenti à en faire venir de Jérusalem une copie avec des scribes capables de la traduire en grec, ordonna à Demetrius de lui présenter un rapport sur toute cette affaire et un projet de lettre au grand sacrificateur Éléazar. Demetrius se rendit au vain de son maître ; le mémoire fut rédigé, la lettre écrite, et Éléazar invité à choisir six hommes de chaque tribu pour traduire l'ouvrage en grec. Aristée et André partirent d'Alexandrie avec cette lettre, et des présents considérables qui leur valurent un brillant accueil à Jérusalem. Ils revinrent munis d'une bonne copie de la loi de Moïse écrite en lettres d'or ; ils étaient accompagnés de six anciens de chaque tribu, c'est-à-dire de soixante-douze interprètes chargés de la traduire. Le roi fit à ces savants-étrangers une gracieuse réception, leur compta à chacun trois talents, et les envoya à l'île de Pharos, près d'Alexandrie, pour y exécuter plus commodément leur entreprise. Demetrius les y conduisit par Heptastadium qui joignait l'île au continent, et ils y habitèrent une maison que le prince leur avait fait préparer. Là ils se mirent aussitôt à l'œuvre. Dès qu'une période était traduite, on la lisait à l'assemblée et Demetrius l'écrivait. L'ouvrage fut ainsi achevé en soixante-douze jours, puis lu en présence du roi qui l'approuva, et, après avoir fait encore présent à chacun de trois vêtements magnifiques, de deux talents d'or et d'une coupe du même métal, les renvoya dans leur patrie. Tel est le précis de la relation d'Aristée. Quelques modernes l'ont taxée de fable. Saint Jérôme pense que les Septante ne traduisirent que les cinq livres de Moïse. Toute l'antiquité jusqu'à ce père de l'église avait cru que ces Septante étaient des prophètes et non de simples interprètes. Quoi qu'il en soit, leur version existe ; elle est encore en usage

dans les églises d'Orient, et ce fut la traduction ordinaire et canonique dont se servit l'église des premiers siècles. — On appelle *Chronologie des Septante* un calcul des années du monde fort différent de celui du texte hébreu et de la Vulgate. Il donne au globe 1466 années de plus que le texte hébreu. Baronius a préféré la supputation des Septante. — *Septante* se dit aussi des semaines de la prophétie de Daniel : ce sont des semaines d'années, marquant l'avènement du Messie. ALBERT DEVILLE.

SEPTEMBRE. Le nom de *paophi* que ce mois portait chez les Égyptiens, et celui de *proedromion* que les Grecs lui donnèrent étaient l'un et l'autre une allégorie de la station du soleil en ce temps de l'année, c'est-à-dire qu'ils désignaient l'équinoxe. Ce mois était le second de l'année égyptienne et le troisième du calendrier athénien. Romulus lui assigna une autre place ; il en fit le septième mois des Romains et lui donna le nom numérique de *septembre*, quo César lui conserva après avoir réformé le calendrier. Il est le neuvième depuis que l'année commence au mois de janvier. Vulcaïn en était le dieu tutélaire. Le sénat voulut donner à ce mois le nom de Tibère, mais Tibère s'y opposa. Domitien le gratifia de son surnom de Germanicus ; le sénat lui imposa celui d'Antonin, sous Antonin-le-Pieux, Commode son surnom d'Herculéen, et l'empereur Tacite le sien. Mais tous ces surnoms sont péri : celui de septembre seul est resté. C'est le 22 septembre que le soleil entre dans le signe de la Balance. Le poète Ausone personnifie septembre sous la figure d'un homme nu, ayant seulement sur l'épaule un manteau qui flotte au gré des vents. Il tient de la main gauche un lézard attaché à un cordon et se débattant dans l'air. Aux pieds du dieu sont deux cuves préparées pour la vendange. Les modernes peignent septembre le visage riant, couronné de pampres, vêtu de pourpre, tenant la balance d'une main et de l'autre une corne d'abondance d'où s'échappent des raisins et des fruits. E. G.

SEPTEMBRE (Journées de). *Excidant illa dies!* disait le chancelier de l'Hôpital, parlant de la Saint-Barthélemi. *Excidant illæ dies!* dirons-nous, à plus forte raison, en prenant la plume pour raconter ces *journées de septembre*, où la boucherie humaine fut de beaucoup plus longue et plus sanglante, accompagnée de circonstances plus horribles et signalée par des traits de cruauté jusqu'alors inouïs. Un trône de quatorze siècles, occupé par le plus vertueux peut-être des soixante-six rois qui y étaient montés, s'était écroulé en quelques minutes sous les coups de la foudre populaire. Déjà MM. Delaporte, Durosoy, Dangremont et quelques autres avaient payé de leur tête, sur l'échafaud de la place du Carrousel, leur dévouement obstiné à Louis XVI. Mais une victime seulement, tous les trois ou quatre jours, qu'était cela en comparaison de cette foule de *conspirateurs* qui méritaient la mort, et attendaient dans les cachots que leur tour vint de paraître devant le tribunal ayant mission de les condamner ! Aussi n'y avait-il pas un *bon citoyen* qui ne se récriât contre cette lenteur libicide. Ce n'était pas, il faut se hâter de le dire, la faute de l'accusateur public Réal, qui y mettait toute l'activité désirable. Il n'en devenait pas moins urgent d'aviser à un moyen plus expéditif d'en finir avec les ennemis de la révolution. On le trouva. Le 28 août, des visites domiciliaires furent ordonnées et eurent lieu dans tout Paris. Commeoécés à six heures du soir, elles avaient produit à minuit une récolte déjà si abondante que toutes les prisons se trouvèrent remplies ; en sorte qu'à compter de ce moment on se vit obligé d'entasser les nouveaux venus, qui dans les couvents, qui dans les séminaires, qui dans les églises. Tout cela regorgeait à cinq heures du matin, le mercredi 29 août, moment auquel les visites domiciliaires furent terminées. C'était fini : l'arrestation de tous ceux dont on voulait se débarrasser était opérée ; plus de victimes à espérer. Le soir de ce

même jour, Danton se fait apporter les listes. Le lendemain, un officier municipal va faire un appel nominal dans les prisons; le 30, Manuel se rend au couvent des Carmes, uniquement peuplé de ces prêtres fidèles à leur foi, que l'on appelait alors *prêtres réfractaires*, et leur adresse des paroles pleines de donceur. Ces malheureux, bien éloignés de prévoir le sort qui les attendait, lui représentent combien leur prison est incommode, et le supplient de faire en sorte que le décret de déportation leur soit promptement appliqué. Le procureur de la commune leur répond que *sous trois jours leur sort sera décidé!!!* Le 1^{er} septembre, à six heures du soir, il va lui-même trouver le traître qui donnait à manger à ces ecclésiastiques, et lui dit de se hâter de faire acquitter son mémoire, *parce que sous vingt-quatre heures il ne serait plus temps*. Et le même jour, Tallien disait à la barre de l'assemblée législative que *le sol de la liberté allait être tout-à-l'heure purgé de leur présence*. Nous avons oublié de dire que Manuel, dans sa visite aux prêtres, leur avait recommandé d'envoyer chercher l'argent et les effets précieux dont ils pourraient avoir besoin dans le voyage : c'était marcher au vol par l'assassinat. Tandis que ces choses se passaient, Panis, beau-frère de Santerre, se rendait au comité de surveillance de la commune dont il faisait partie, le casait de son autorité privée, mettait les scellés sur le lieu de ses séances, et le recomposait d'hommes entièrement à sa dévotion, et dont la plupart, non seulement n'étaient pas membres de la commune, mais même d'aucune des sections de Paris. Quoique les noms des misérables composant l'horrible comité qui dirigea les massacres de septembre, et tint un compte courant avec les massacreurs, se trouvent dans tous les recueils, dans toutes les histoires, on ne croit pas devoir se dispenser de les reproduire ici. Ce furent Panis d'abord (lui qui le recomposant ne pouvait pas s'oublier); ensuite Sergent, Leclerc, Lenfant, Du-

plain, Celly, Jourdenés, Marat et Deforgas. C'est ce Deforgas qui disait qu'on n'était pas un bon patriote quand on ne savait pas avaler un verre de sang. Il est évident que Panis, subalterne et obscur scélérat, agissait ici sous l'inspiration de quelqu'un, et ce quelqu'un c'était le *ministre de la justice* Danton, qui sentait le besoin d'avoir, pour les sinistres événements qui se préparaient, des hommes tourmentés de la soif du sang, et décidés à marcher d'un pas ferme dans toutes les voies du crime. Du 31 août au soir, jour de l'installation du comité régénéré par Panis, jusqu'au 2 septembre, à midi, les prisons, séminaires et couvents ne cessèrent de recevoir de nouveaux bêtes, presque tous ennemis particuliers des décemvirs de la façon de Panis. — Il a lui enfin ce jour à jamais exécration, ce jour écrit en caractères de sang dans nos annales, LE DIMANCHE DEUX SEPTEMBRE 1792! Dès le matin, le bruit de la prise de Verdun par les Prussiens circulait dans Paris. A l'effroi peint sur tous les visages, à la stupeur générale, il est aisé de s'apercevoir que Paris est dans l'attente de quelque grand et terrible événement. L'incertitude ne sera pas longue. A midi, les barrières sont fermées; le canon d'alarme tonne sur le Pont-Neuf; Danton se rend à l'assemblée, demande et obtient un décret de mort contre quiconque refusera de marcher aux frontières ou de remettre ses armes. Il revient à la chancellerie rejoindre ses familiers Camille-Desmoulins et Fabre-d'Églantine, armé de ce terrible *caveant consulés!* qui lui met le pouvoir en main, et envoie le mot d'ordre au comité de surveillance, présidé par Marat. Les égorgeurs y sont mandés, reçoivent leurs instructions, conviennent de leur salaire et se rendent à leur poste; les victimes sont au complet, le carnage va commencer. — Cinq voitures escortées par un détachement des *compagnons de la Glacière*, ces fameux égorgeurs d'Avignon, obéissaient, entre trois et quatre heures du soir, dans la rue Dauphine, conduisant une vingtaine de prêtres à la

prison de l'Abbaye. Ces infortunés, partant ensemble pour obéir au décret de déportation, avaient été arrêtés aux barrières, vers midi, et conduits à l'hôtel de ville. Billaud-Varennes, alors substitut de la commune, au lieu de leur donner des passe-ports, les envoya en prison. Le triste cortège, parvenu au carrefour Bussy, se trouva arrêté par la foule assemblée autour d'un théâtre en forme de tréteaux, sur lequel deux agents de la commune recevaient des enrôlements pour l'armée. A ce moment, vu des hommes de l'escorte, le sabre nu à la main, monte au le marche-pied de l'une des voitures, et enfonce à plusieurs reprises son sabre dans le sein d'un des prêtres qu'elle renferme; et voilà qu' aussitôt le sang jaillit à gros bouillons. Ce spectacle horrible excite la férocity des hommes de l'escorte qui se partagent les autres voitures, et y continuent à l'envi le massacre dont leur camarade vient de donner le signal. On remarque dans une de ces voitures un jeune homme, vêtu d'une redingote blanche, qui, avançant hors de la portière sa tête toute pâle d'effroi, et atteint de plusieurs coups de sabre, crie de toutes ses forces : *Grace ! grace ! pardon !* Mais il parle à des tigres ; l'infortuné n'est bientôt plus qu'un cadavre. Cependant, ces voitures, qui déjà ne contenaient presque que des morts, roulaient toujours au milieu des juréments des égorgeurs et des hurlements de joie de la populace ameutée. Ainsi commencèrent, à quatre heures du soir, au carrefour de Bussy, *les massacres de septembre*. Les voitures arrivées à l'Abbaye, ce qui est devenu cadavre en route est jeté sur le pavé ; on achève les mourants à la porte de la prison. Parmi ceux qui ont échappé à la fureur des assassins, deux sont immolés sur les marches du comité civil ; les autres parviennent à s'y introduire par les fenêtres, mais dix sont enlevés de force et massacrés. Cependant le comité avait eu le temps d'en faire passer quatre dans une pièce reculée. Les assassins, qui savaient qu'en partant de l'hôtel de ville les malheu-

reux confiés à leur garde étaient au nombre de trente répartis dans les cinq voitures, firent le compte de ce qu'ils avaient égorgé, et s'aperçurent bientôt qu'il leur manquait en effet quatre victimes. Ils rentrent furieux au comité et les réclament avec les plus terribles menaces. Mais le président, mettant à profit les instants que lui laisse la courte absence de ces misérables, s'avise, pour sauver les victimes que la providence semble avoir prises sous sa protection, d'une ruse qui lui réussit au-delà de toute espérance. Il les fait asséoir autour d'une grande table, chacun une plume à la main, comme s'ils prenaient part aux délibérations du comité. Néanmoins, un des tueurs, après les avoir regardés de l'œil fixe du tigre qui ne veut pas qu'on lui ravisse sa proie : « Je crois, s'écrie-t-il, que voilà ceux que nous cherchons. » — « Vous vous trompez, répond avec sang-froid le président, ce sont nos collègues. » Le tueur n'insista pas et se retira. Cet exemple prouve combien il eût été facile d'arrêter les massacres, si l'autorité supérieure en eût eu la pensée. — A cinq heures, Billaud-Varennes se présente, contemple les vingt-six cadavres qui rougissent le pavé, monte sur une chaise et harangue la multitude. « Peuple, dit-il, tu immoles tes plus grands ennemis, tu fais ton devoir ! peuple.... ! » On ne lui donne pas le temps d'en dire davantage. Le peuple de tueurs, animé par cette encourageante exhortation, se précipite vers l'Abbaye sous la conduite de Maillard, surnommé *Tape-dur*, le protégé et l'ami de Danton, huissier chassé de son corps pour faits d'escroquerie, et l'un de ceux qui avaient marché à la tête des héros du 5 octobre. Maillard s'est établi *juge populaire*, assisté de deux collègues de son espèce ; il va faire exécuter les jugements inscrits sur les listes de proscription qui lui ont été remises par Danton. Les égorgeurs exigent alors qu'on leur ouvre les portes du cloître qui recèle les prêtres arrêtés les jours précédents. Ils sont au nombre de quatre-vingts, parmi lesquels l'abbé

de Boisgelin, agent général du clergé; l'abbé Chapt de Rustignac, vicaire-général d'Arles, et l'abbé Lenfant, ancien jésuite, prédicateur du roi. Mais la salle où on les a réunis n'étant pas connue des assassins, tandis qu'ils perdent leur temps à la chercher dans la vaste étendue du cloître, le président du comité civil et deux autres membres dirigent toute leur sollicitude sur ces malheureux ecclésiastiques. Déjà ils avaient commencé à pratiquer une ouverture secrète pour les faire évader, lorsqu'au bout d'une demi-heure un officier municipal, mieux informé, arrive, revêtu de son écharpe, se fait ouvrir la porte de la salle, y entre avec soixante hommes armés, fait ranger tous les prisonniers d'un côté, et de l'autre les bandits qu'il amène. Tous ces prêtres, voyant que leur dernière heure a sonné, se mettent à genoux et baissent la terre. Le municipal demande le livre d'érou, le guichetier répond qu'il n'en a pas. Le municipal envoie à la mairie; et au retour de son émissaire qui lui dit deux mots à l'oreille, il fait placer ses hommes sur deux boies, au milieu desquelles il ordonne aux prêtres de passer. Ce fut dans ce moment suprême que l'abbé Lenfant, du haut d'une galerie qui dominait la salle, donna l'absolution à tous ses compagnons d'infortune. Ceux-ci, après l'avoir reçue, défilèrent un à un au milieu des assassins qui ne firent pas grâce à un seul. *Decori in vitâ suâ, in morte quoque non sunt divisi.* A peine ces martyrs de la foi étaient-ils reçus dans le sein de Dieu, que déjà leurs bourreaux torturaient d'autres victimes. Dans l'intervalle, une députation de l'assemblée nationale législative s'était enfin présentée à la porte de la prison de l'Abbaye. Dussault, Fauchet, Bazire, Chabot, en faisaient partie. Ils parurent vouloir haranguer les tueurs qui avaient bien autre chose à faire vraiment que de les écouter, et au bout de dix minutes ils se retirèrent pour aller dire à l'assemblée que leur voix n'avait pas été entendue. Eux partis, ce fut le tour des malheureux Suisses échappés

au massacre du 10 août. Les bas officiers furent massacrés d'abord, sans interrogatoire et sans apparence de jugement, quoique Maillard siégeât sur son tribunal, à quatre pas de là; il en fut de même des simples soldats. Restait le capitaine Reding qui avait reçu un coup de feu à la journée du 10. On lui scia la gorge avec un sabre jusqu'à ce qu'il cessât de respirer. M. de Montmorin fut égorgé ensuite; puis M. Thierry de Ville-d'Avré, premier valet de chambre de Louis XIV. Déjà percé de plusieurs coups de piques, dont une lui traversait le corps en entier, il continuait à crier : *Vive le roi!* Les assassins, dans leur rage, lui brûlèrent la figure avec deux torches enflammées. Qui le croirait pourtant? malgré cette mort si glorieusement authentique, M. Thierry fut inscrit plus tard sur la liste des émigrés, et sa famille eut la plus grande peine à rentrer dans la possession de ses propriétés confisquées. Tâchons de mettre un peu d'ordre dans cette confusion de massacres, et sortons au plus vite du cloaque sanglant de l'Abbaye; où l'on continue d'égorger sans pitié, pour nous transporter au couvent des Carmes où les massacres ont un caractère encore plus étrange. Ici nous ne trouvons que des prêtres; ces prêtres que Manuel avait été visiter dans la soirée du 1^{er} septembre, et auxquels il avait conseillé de faire venir leurs effets les plus précieux. Il y avait là 164 ministres de la religion, présidés par un prélat digne de la primitive église, Jean-Marie Dulau, archevêque d'Arles; ancien député aux états généraux, homme dont la piété égalait le savoir, et dont la modestie surpassait le mérite. Le respect de ses compagnons d'infortune l'avait rendu comme le patriarche de cette petite colonie. En vain lui avaient-ils offert des imposer quelques privations pour rendre sa situation moins pénible; il n'avait rien voulu accepter, malgré son grand âge, malgré ses infirmités, et il ne consentit à reposer sur un lit de camp que lorsque chacun de ses compagnons eut le sien. Ses discours pleins d'onction in-

spiraient à tous une résignation que son exemple commandait encore plus éloquemment. Deux autres évêques de l'illustre famille de La Rochefoucauld, deux frères, François-Joseph, évêque de Beauvais, et Pierre-Louis, évêque de Saintes, partageaient les travaux apostoliques. Celui-ci n'avait pas été arrêté; mais, voyant son frère dans les fers, il accourut les partager. Il y avait là aussi l'abbé Hébert, supérieur de la congrégation des Endistes, célèbre dans le clergé de France par ses lumières et sa piété. Confesseur du roi, c'était à lui que ce malheureux prince avait écrit, au commencement d'août : *Je n'attends plus rien des hommes : apportez-moi les consolations de Dieu.* — Depuis midi, les trente assassins (car il n'y en avait pas davantage) étaient cachés dans une maison attenante à l'église, attendant l'ordre de commencer. Cet ordre leur arriva vers trois heures : ils entrèrent dans le couvent par la grande porte donnant sur la rue de Vaugirard, et la fermèrent derrière eux; en sorte qu'à la différence du massacre des autres prisons qui eut lieu dans la rue et à la face des curieux, celui des Carmes fut opéré en entier à huis clos. Les assassins, dès qu'ils furent entrés, se répandirent dans le jardin, et, faisant briller leurs piques et leurs sabres aux yeux des prêtres-qui les apercevaient de leurs croisées : « Calotins, leur criaient-ils; voici votre dernier jour : vous allez tous danser la Carmagnole. » A quatre heures, on les fit tous sortir de l'église, pour entrer dans le jardin. Ils étaient au nombre de 185, qui se divisèrent en deux groupes. Le premier, composé de 30 personnes, au nombre desquelles étaient les trois évêques, se porta vers un oratoire situé à l'extrémité du jardin, à l'endroit où commence aujourd'hui la rue d'Assas, du côté de celle du Cherche-Midi. Là, ils s'agenouillèrent, demandèrent pardon à Dieu de leurs fautes, se bénirent et s'embrassèrent pour la dernière fois. Dix brigands s'avancent vers la chapelle, et demandent à grands cris l'archevêque d'Arles.

Tout le monde se tait; mais un des massacrés le reconnaît, et, s'adressant à lui : « C'est toi qui es l'archevêque d'Arles? — Oui, messieurs. — Ainsi, c'est toi qui as fait verser le sang des patriotes d'Arles? — Messieurs, je n'ai jamais fait répandre le sang de personne, ni fait de mal à qui que ce soit. — Eh bien! je vais t'en faire, moi. » Et à l'instant il lui assène deux coups de sabre sur le visage. Le bruit courut alors que ce scélérat dont l'œil avait reconnu si vite l'archevêque n'était autre qu'un de ses anciens laquais, renvoyé par le prélat comme coupable de vol. Un troisième coup le renversa, mais sans lui arracher un murmure. Quand il fut à terre, un autre lui enfonça dans la poitrine le fer de sa pique, avec une telle violence qu'il y resta; puis il foula aux pieds le corps palpitant, et lui arracha sa montre qu'il présenta à ses camarades, comme un trophée de sa victoire. Les deux autres évêques étaient dans la chapelle avec les autres prêtres, tous agenouillés au pied de l'autel. Une grille les séparait des assassins. Ceux-ci firent sur les prisonniers plusieurs décharges à bout portant, et les tuèrent ainsi presque tous. L'évêque de Beauvais survécut à ce premier massacre. Une balle cassa la cuisse à son frère. Après s'être consultés, les assassins prennent une autre direction. Nous avons dit qu'en sortant de l'église les prêtres s'étaient divisés en deux groupes, dont l'un était resté dans le jardin. Figurez-vous maintenant les égorgeurs donnant la chasse à ces tremblantes victimes comme à des bêtes fauves, les poursuivant à coups de fusil dans les allées, sur les arbres, derrière les charmilles; et, quand ils en ont tué ou blessé quelques-uns, poussant des éclats de rire atroces, et chantant à tue-tête la *Carmagnole*. Cependant la tuerie n'avancait pas au gré de leurs désirs. Quarante prêtres au plus avaient péri. Il fallait en finir. On prend le parti de *rabattre le gibier*, c.-à-d. de faire rentrer tous ces malheureux dans l'église. Ceux qui respirent encore y sont reconduits à coups de sabre.

Dans le nombre figurent les deux évêques. Il peut rester encore une centaine de prisonniers à exécuter. L'ordre est alors donné par le directeur du massacre de les faire redescendre deux à deux de l'église dans le jardin d'où ils viennent; et, à mesure qu'ils passent, les assassins apostés au bas de l'escalier les égorgent sans pitié. Quand le tour de l'évêque de Beauvais fut venu, on alla le prendre au pied de l'autel qu'il tenait embrassé. « Messieurs, dit-il aux bourreaux, je ne refuse point d'aller mourir avec mes frères; mais vous voyez l'état où je suis, j'ai une jambe cassée; je vous prie de m'aider, et j'irai volontiers au supplice. » Ils l'aiderent en effet, et il reçut immédiatement, comme les autres, la couronne du martyr. Le massacre du couvent des Carmes était terminé à huit heures du soir. On ouvrit alors les portes au peuple pour imprimer à cette boucherie une sorte de légalisation populaire. 244 victimes avaient péri. On remarqua parmi les assassins des hommes dont le langage et le maintien faisaient contraste avec ceux de leurs compagnons. Ils appartenaient à la bande de ces jeunes étudiants légistes connus sous le nom de *frères-rouges de Danton*. Mais pourquoi travaillèrent-ils aux Carmes plutôt qu'ailleurs? C'est que, philosophes, ennemis du fanatisme, il leur était plus doux de s'abattre parmi les prêtres qu'autre part. Une heure après, une longue trainée de sang rougissait la rue de Vaugirard, courant jusqu'à la barrière Saint-Jacques et au-delà. Elle s'égouttait d'une douzaine de chariots d'écurie volés dans les hôtels du faubourg Saint-Germain, et dans lesquels les reliques des vénérables martyrs étaient transportées aux catacombes de Montrouge. Sur ces piles de cadavres encore palpitants se dressaient des femmes, des enfants, riant, mangeant, trépignant de joie, avec du sang à la figure, aux mains, sur leurs vêtements, sur leur pain, partout. Ils montraient aux passants épouvantés des lambeaux de chair humaine, et chantaient en chœur la *Marseillaise*!!! Nous avons

entendu répéter bien des fois que les paroles de cet hymne *patriotique* sont sublimes, que la musique en est admirable. Nous ne le contestons pas; mais il ne nous a jamais été possible de l'entendre sans horreur au souvenir des scènes atroces encore présentes à nos yeux, et dont il fut le prélude ou l'accompagnement. — Quand les vénérables restes des prêtres du Seigneur eurent été lancés dans la profondeur des catacombes, les chariots revinrent charger sur la place de l'Abbaye de nouveaux cadavres qui attendaient leur tour. A chaque instant, le monceau grossissait; car on continuait de tuer, long-temps après que le massacre des Carmes était fini. Il n'y avait cependant pas beaucoup plus de *conspirateurs* enfermés dans une prison que dans l'autre; mais il paraît que les *travailleurs* (1) de l'Abbaye y allaient plus lentement; ils égorgèrent en détail. D'ailleurs, ils avaient perdu un temps précieux à manger devant la porte de la prison la soupe que leurs femmes avaient eu la délicatesse de leur apporter, et à boire le vin mêlé de poudre à canon que la Commune leur avait fait distribuer. — Quoi qu'il en soit, la massacre de l'Abbaye, qui coûta la vie à 180 personnes, n'arriva à sa fin qu'assez avant dans la matinée du lundi, 3. Au nombre des victimes figure Clément de Sainte-Palaye, ancien conseiller au parlement, dont le juge populaire Maillard avait été le laquais avant d'être huissier: ce fut lui qui donna ordre d'*élargir* son ancien maître. *Élargir* était là synonyme de *massacrer*. — Transportons-nous maintenant sur un autre théâtre de carnage, à la Conciergerie du Palais. Là avaient été transférés les officiers suisses, d'abord enfermés à l'Abbaye. Cette prison, destinée de tout temps aux prévenus traduits devant les tribunaux criminels, contenait

(1) Si nous nous servons quelquefois de cette expression en parlant des assassins de Septembre, c'est qu'ils sont ainsi désignés sur leurs *états de service* dressés dans les bureaux de la Commune, et constatant les paiements qui leur ont été faits.

beaucoup d'autres prisonniers, écorchés la plupart sous inculpation de vol ou d'assassinat. On en comptait 200 et au-delà, parmi lesquels un certain nombre de femmes. Cent cinquante environ furent égorgés. Trente-six, objet de la prédilection particulière des massacreurs, en obtinrent leur liberté, et s'associèrent à leurs fonctions, particulièrement les femmes, qui devinrent dans la suite le noyau des tricoteuses de la société des Jacobins et des furies de guillotine. Une seule était réservée à un supplice plus atroce. Cette femme, connue sous le nom de *Bouquetière du Palais-Royal*, venait d'être condamnée à mort pour avoir, dans un accès de fureur jalouse, mutilé son amant, grenadier aux gardes-françaises. Elle avait toutefois obtenu un sursis. On la dépouilla de tous ses vêtements; on l'attacha à un poteau, les jambes écartées, les pieds cloués contre terre; puis on lui coupa les seins à coups de sabre; on lui promena de la paille enflammée sur toutes les parties du corps; on recourut enfin, pour la faire lentement expirer, à tous les raffinements que le fer et le feu peuvent offrir à l'imagination la plus délirante. Cette horrible vengeance donna à penser qu'il y avait des gardes-françaises parmi les assassins. — Deux cent quatorze personnes périrent à la prison du Grand-Châtelet. Aucune, cependant, n'était détenue pour crime politique. On y tenait enfermés principalement les prévenus de fabrication ou de distribution de faux assignats, ceux même qui, en ayant reçu par surprise, avaient essayé de les rejeter dans la circulation. Un de ces derniers, beau-frère de M. Duval d'Espresménil, se sauva par l'entremise d'un garde national de Bordeaux, sous le déguisement et avec les armes d'un tueur. Tous les cadavres fournis par la Conciergerie et le Grand-Châtelet furent entassés en forme de pyramide sur le pont au Change. Quand la nuit vint, à la lueur des lampions, des femmes et des enfants organisèrent tout autour des danses infernales, en attendant les chariots qui devaient venir les pren-

dre pour les précipiter dans les carrières de Montrouge. Alors, après avoir aidé à les charger, ils montaient dessus, comme nous l'avons dit, et se faisaient ainsi voiturier jusqu'au lieu de leur sépulture, au bruit des éclats de rire et avec les gestes les plus indécents. Tel fut l'odieuse spectacle qu'offrit Paris ce jour-là et les jours suivants. Qui ne eût cru lire l'histoire des cannibales? Nous regrettons de n'avoir trouvé dans aucun mémoire du temps les noms des massacreurs des Carmes, de la Conciergerie et du Châtelet. Ils méritaient de passer à la postérité. — Nous n'avons pas une semblable lacune à déplorer pour le séminaire de Saint-Firmin. Nous savons de science certaine que Henriot y dirigea personnellement les massacres. Soixante-quinze prêtres, parmi lesquels le vénérable M. Gros, curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, et un chevalier de Saint-Louis, y reçurent la couronne du martyre. Dix-sept personnes eurent le bonheur d'échapper à la mort. La plupart de ceux qui périrent furent précipités par les fenêtres, et reçus dans la cour sur la pointe des piques et des baïonnettes. Henriot avait choisi, pour économiser le temps, ce genre de supplice renouvelé du baron des Adrets. — Soixante-treize forçats étaient en dépôt au cloître des Bernardins, attendant leur départ pour le bagne de Toulon. Les égorgeurs vinrent à eux, altérés de sang. Les forçats défendirent quelque temps leurs chaînes avec courage, mais ils furent massacrés jusqu'au dernier, le lundi 3 septembre, à neuf heures du matin. Alors, du cloître des Bernardins, les teneurs se dirigèrent vers l'hôpital de la Salpêtrière. Nous les y retrouverons tout à l'heure. Mais auparavant allons à l'hôtel de la Force. Le carnage y dura plus long-temps que dans toutes les prisons que nous avons parcourues, quoique le nombre de personnes massacrées y soit moindre, puisqu'on n'en compta que 150 à peu près. Cela vient de ce que Mamin, qui était là le chef des assommeurs, y mit plus d'ordre et de régula-

rité que ses collègues des Carnies, de l'Abbaye, etc. Il n'y fut pas en effet tué un seul prisonnier qui n'eût au préalable subi au interrogatoire, pour quelques-uns même assez long. Le premier qui périt fut Rulhières, commandant autrefois le guet de Paris, et depuis la gendarmerie à cheval, qui le trahit si lâchement au 10 août; le second, M. de La Chesnaye, un des six commandants de la garde nationale, avait concouru à la défense du château dans cette même journée. Mais, de tous les meurtres commis à la Force, celui qui a eu le plus de retentissement est l'assassinat odieux de la princesse de Lamballe (v.). Ce qu'on ignore généralement, c'est que Manuel, qui avait promis à la reine de la sauver, ainsi que M^{lle} de Tourzel et Pauline, sa fille; Manuel, qui était, après tout, assez exact observateur de sa parole, ne put arracher au massacre que les deux deraillères. Un pouvoir supérieur au sien neutralisa sa bonne volonté pour M^{lle} de Lamballe : elle était trop bien désignée aux poignards des assassins pour espérer de leur échapper. — Parmi les massacreurs de la Force, on remarqua un nègre qui égorga trois jours sans relâche, ne disparaissant quelques minutes que pour aller laver ses bras et ses mains à la fontaine de la rue Culture-Sainte-Catherine! Cet homme était horrible à voir. — On enfermait à la Salpêtrière les femmes de mauvaise vie, ou celles à qui la police correctionnelle infligeait une peine plus ou moins grave. Il y avait là, comme aujourd'hui, une division pour les folles, une autre où un certain nombre de femmes indigentes étaient recueillies. Les brigands s'y présentent le 3 septembre, pénétrèrent dans la maison, et en font sortir 183 femmes flétries par la justice; puis ils reviennent le lendemain à 3 heures du matin, et massacrent 45 autres femmes également flétries, mais toutes fort âgées. La veuve Derrues fut au nombre des victimes. Cette malheureuse, après avoir été fouettée, marquée, condamnée à une détention perpétuelle, venait d'être réclamée

par un de ses oncles qui était parvenu à démontrer son innocence. On vit ensuite les égorgeurs inonder les dortoirs des pauvres, sous prétexte qu'ils recélaient des aristocrates, et qu'on y avait caché des armes. Là ils se livrèrent aux plus horribles excès, violant de jeunes filles de 12 à 14 ans, et en contrainignant plusieurs à les suivre. Il nous reste à dépeindre de tous ces massacres le plus long, le plus atroce, celui qui comprit le plus de victimes, et où les égorgeurs renchérirent sur tous leurs actes de cruauté. Nous parlons de Bicêtre. Cette prison était le repaire de tous les vices, l'hôpital où l'on traitait les maladies les plus dégoûtantes, la sentine et l'égout de Paris. Tout y fut tué : cette affreuse boucherie dura cinq jours et cinq nuits. Il a été impossible, dans le temps, et il le serait encore plus aujourd'hui, de préciser le nombre des victimes. Nous ne pensons pas qu'il y ait cependant beaucoup d'exagération à le porter à 6,000; et cela se conçoit d'après la population immense que recérait ce cloaque. Les piques, les sabres, les haches, les fusils ne suffisant plus à la férocité des assassins, ils demandèrent à la section des *sans-culottes* les deux canons qui lui avaient été confiés pour protéger la tranquillité publique; ces canons arrivés, on parqua dans une cour quelques centaines de prisonniers, on posa à toutes les issues des sentinelles qui reponssaient à coups de fusils les malheureux qui cherchaient à fuir; puis on semblait pointer un canon vers l'angle où il y avait foule, et quand la multitude fuyait d'un autre côté pour éviter la direction de la pièce, on la changeait vivement de position, et l'on tirait à mitraille et presque à bout portant sur cette masse inoffensive de chair humaine. Il fallait entendre alors les éclats de rire des bourreaux à la vue des contorsions de ceux qui n'avaient été que blessés; il fallait les voir se ruer sur eux, et les achever à coups de piques, de sabres, de haches ou de baïonnettes. On y tua des bons pauvres; on massacra jusque dans le quartier des fous. L'économe de la mai-

son, le sous-économe, les deux chapelains, quatre ou cinq commis aux écritures, plusieurs gens de service, furent immolés. Le quatrième jour, vers le soir, le maire de Paris, Pétion, qui n'avait paru ni aux Carmes, ni à l'Abbaye, ni à la Force, se transporta à Bicêtre; la canonnade était terminée, et l'on n'égorgeait même plus à l'arme blanche : les prisonniers qui restaient à mettre à mort s'étaient réfugiés dans les cabanons souterrains où les canons ni les fusils ne pouvaient les atteindre; on s'occupait donc à les noyer, à l'aide de pompes, au moment où Pétion se présenta. Il parla à ces tigres *humanité, philosophie!!!* Ils ne le comprenaient pas. Voyant qu'il n'en obtiendrait rien, il les quitta en leur disant : « Eh bien, mes enfants, achevez! » Ils achevèrent en effet, et le lendemain matin, vendredi 7, quand ils partirent, Bicêtre était vide. Cette affreuse boucherie avait clos la série des massacres de Paris; ils avaient duré cinq jours et cinq nuits, pendant lesquels deux cents hommes au plus en égorgèrent dix mille au moins, et cela en présence d'une population de huit cent mille âmes qui les regarda faire. Bien que nous ayons hâte de clore cette hideuse narration, nous ne serions pas notre tâche remplie si nous ne disions aussi quelques mots des scènes de carnage qui, dans ces journées de deuil, se reproduisirent ailleurs qu'à Paris, et, dans certaines localités, avec plus d'atrocité peut-être. Nous passerons rapidement sur les massacres de Lyon et de Meaux, qui ne furent guère que le reflet de ceux de Paris. A Meaux, il ne se trouvait dans la prison de la ville que quatorze détenus, parmi lesquels le curé de Saint-Nicolas, le chapelain de l'hôpital, et six autres prêtres. Ronsin qui passait là, par hasard, à la tête d'un détachement de l'armée révolutionnaire, marcha à la prison et se fait ouvrir le préau : on lui amène les 14 prisonniers qui, en un clin d'œil, furent égorgés sous ses yeux. Lyon ne fournit aussi qu'un faible contingent aux massacres de septembre; 15 personnes, une

de plus seulement qu'à Meaux, y trouvèrent la mort. Là, l'abbé Lacroix, vicaire de Saint-Nizier, poussé par une fatale curiosité, se déguise en femme pour aller voir ce qui se passe à la prison de Roanne; il est reconnu, massacré, et coupé en morceaux : ses membres, traînés d'abord dans les ruisseaux, sont accrochés ensuite aux arbres de la place Bellecour. A Reims, où les massacres commencèrent le 2 septembre, à la même heure qu'à Paris, plus d'atrocités furent commises encore. Les assassins, ayant forcé les bourgeois d'apporter des fagots sur la place publique, y dressent un bûcher, y mettent le feu, et y jettent 4 prêtres refractaires, mutilés à coups de sabres, de piques, de baïonnettes, mais encore vivants. L'abbé Levacher, grand vicaire, avait la tête à moitié séparée du tronc, le curé de Rilly les deux bras abattus. Le neveu de celui-ci, M. Heyberger, fut forcé d'apporter, sur son épaule, les fagots nécessaires pour consommer le supplice de son oncle. A Orléans, les bourgeois dirigés, soudoyés par le maire Lombard-Lachaux, depuis député à la Convention, jetèrent aussi quatre victimes dans un brasier. Ces malheureux s'étant échappés des flammes à moitié rôtis, et poissant des cris horribles, on les y replongea impitoyablement, attisant le feu avec des fourches. Ils y périrent dans d'affreux tourments. Ce fut de cette ville que, le 4 septembre à 6 heures du matin, partaient sur sept chariots découverts, et sous l'escorte d'environ 1,500 baudits commandés par Fournier l'Américain, 56 infortunés qui attendaient, dans les prisons de la ville qu'il plût à la haute-cour nationale de vouloir bien les juger. Comme la haute-cour n'en finissait pas, on trouva convenable de les livrer à la justice du peuple. Après avoir été, pendant toute la route, en butte aux outrages de leur escorte et de la populace des villes par lesquelles ils passaient, ils arrivèrent à Versailles, le dimanche 9, à 4 heures du soir. Au moment où les chariots s'arrêtèrent à la grille de l'Orangerie, Léonard Bourdon, coiffé d'un bon-

net rouge, et un sabre en bandoulière, court au devant de Fournier qui a décoré le poitrail de son cheval de 9 croix de Saint-Louis, et d'une de Cincinnatus, dérobées aux malheureux qu'il conduisit à la boucherie. Les deux amis s'adressent de mutuelles félicitations. On range la troupe en bataille, et, par un mouvement combiné, on fait entrer les canons dans le pare, par la grille de l'Orangerie qu'on ferme aussitôt; alors des forcenés se jettent sur les voitures, et commencent le massacre. Quelques prisonniers se défendirent avec un courage héroïque; le vieux duc de Brissac disputa plus d'un quart-d'heure sa vie. Enveloppé dans les plis de son manteau, il cherchait à se garantir surtout le visage; enfin il succomba. Plusieurs, mortellement blessés, criaient du fond des voitures: «Achevez-nous, au nom de Dieu! achevez-nous!» C'est un mélange confus de cris de rage, de désespoir et même de pitié; car il y eut parmi les spectateurs des gens qui osèrent crier: «Grâce! grâce!» mais les bourreaux les poursuivaient à coups de sabre. Sur les 56 prisonniers que portaient les 7 chariots, 51 périrent; les autres furent sauvés par des habitants de Versailles, qui ne craignirent pas d'exposer leur vie pour remplir un devoir d'humanité. Le massacre achevé en moins d'une heure, des membres sanglants des victimes furent déposés sur le bureau du président de l'assemblée électorale! — Septembre est la première page de l'immense volume où se déroule la triste série de massacres qui déshonorent l'histoire de la révolution française de 89 à 94.

GEORGES DUVAL.

SEPTENNALITÉ. Ce mot ne se dit guère qu'en parlant des assemblées politiques dont la durée est de sept ans. Une chambre législative *septennale* est celle qu'on renouvelle tous les sept ans. Ces deux mots *septennal*, *septennalité*, dérivent donc évidemment de *septem* et de *annus*.

Z.

SEPTENTRION, le nord (v.), celui des pôles du monde qui, dans nos climats, est élevé sur l'horizon. L'aiguille

aimantée se tourne toujours du côté de la *septentrion*, vers le pôle du *septentrion*. *Septentrion* se dit aussi, en termes d'astronomie, d'une constellation du nord, qu'on appelle plus communément la *Petite-Ourse*.

SEPTIME-SÈVÈRE (LUCIUS SEPTIMIUS-SEVERUS), empereur romain, né à Leptis, en Afrique, le 8 avril 144 de notre ère, mort en 211, était d'une famille originaire des Gaules selon les uns, d'Afrique selon les autres. Son père se nommait Septimius Geta; et ses ancêtres étaient depuis long-temps chevaliers romains. Dès sa plus tendre jeunesse, divers prodiges, si l'on en croit les historiens, annoncèrent sa haute destinée; il ne connaissait pas d'autre amusement avec ses camarades que de jouer au juge. Amis au milieu d'eux, et ayant devant lui des haches et des faisceaux, il leur rendait la justice. Instruit à fond de la littérature grecque et latine, il put à 18 ans parler en public. A son arrivée à Rome, sous le règne de Marc-Aurèle, la protection de son oncle Septime-Sévère, qui fut deux fois consul, lui procura le laticlave. Il exerça successivement le tribunal du peuple à Rome, la questure en Bétique et en Sardaigne, la préture en Espagne, et le proconsulat en Afrique. Dans cette province, un simple habitant de Leptis, son concitoyen, le rencontrant précédé des faisceaux, vint l'embrasser comme un simple camarade. Sévère le fit bâtonner tandis que le crieur public disait: «Garde-toi, simple plébéien, d'embrasser témérairement un lieutenant du peuple romain.» Dans ces diverses fonctions, Sévère montra beaucoup d'exactitude, d'intelligence et de rigidité. Il commanda ensuite dans la Médie la quatrième légion scythique. Il fit un voyage à Athènes, tant par amour des lettres que pour connaître les mystères, qui, de temps immémorial, se célébraient dans cette cité. Un affront qu'il reçut des Athéniens l'indisposa contre eux, et il s'en vengea lorsqu'il fut empereur en diminuant leurs privilèges. Nommé au gouvernement de

la Lyonnaise, il se fit aimer des Gaulois à cause de sa sévérité, de sa probité et de sa modération. Il obtint ensuite le proconsulat des deux Pannonies et celui de la Sicile. A cette époque de sa vie, il fut en butte à deux accusations, l'une d'adultère, l'autre de magie. Dans le premier de ces procès, il fut absous par le proconsul Didius Julianus, auquel il succéda dans le proconsulat, puis, par la suite, sur le trône impérial. Septime-Sévère ne se tira pas moins heureusement de l'accusation d'avoir consulté des magiciens pour savoir s'il obtiendrait l'empire. Comme l'empereur Commode, qui régnait alors, commençait à se faire haïr, l'illustre accusé fut absous, et son accusateur mis en croix. Mais il n'en est pas moins certain que Sévère était passionné pour l'astrologie, et que partout il s'entourait de devins et de diseurs d'horoscopes. Après son premier consulat, la faveur de Lætus, ministre de Commode, le fit mettre à la tête de l'armée de Germanie. Avant son départ, il acheta une habitation magnifique avec des jardins spacieux, tandis qu'il n'avait eu jusqu'alors à Rome qu'une très petite maison. Un jour que, dans ses jardins, il prenait sur le gazon un repas frugal avec ses deux fils (Caracalla et Geta), l'aîné, qui n'avait que cinq ans, distribua si largement le fruit à ses camarades que son père lui dit : « Vas-y plus doucement, tu n'es pas aussi riche qu'un prince. — Mais je le deviendrai, repartit l'enfant. » Sévère se conduisit en Germanie de manière à augmenter la haute renommée dont il jouissait dans l'empire. Après le meurtre de Pertinax, le sénateur Didius Julianus ayant acheté l'empire aux prétoriens, les légions ne voulurent point obéir à ce lâche empereur. Tandis qu'elles proclamaient Pescennius Niger (v.) en Orient, Clodius et Albinus dans la Grande-Bretagne, l'armée de Germanie, campée près de Carnunte (Autriche), élut Sévère le 13 août 193, en lui conférant les noms d'Auguste, de Pertinax et d'empereur. Sévère accepta ce poste élevé qu'il convoi-

tait depuis long-temps, et où il était appelé par une longue suite de songes et de présages qu'avait enfantés sa politique ou sa superstition. Pour payer le suffrage de ses troupes, il leur donna « ce qu'aucun prince n'avait donné jusque là, dit Spartien, 50,000 sesterces par soldat », somme que Casaubon évalue à près de 100,000 fr. ; c'était, au surplus, le double de ce qu'avait donné Didius Julianus. Après avoir assuré la tranquillité des provinces qu'il laissait derrière lui, Sévère s'avança vers Rome : rien ne l'arrêta dans sa marche rapide, bien que le sénat, à l'instigation de Didius Julianus, l'eût déclaré ennemi public. Les députés même de ce corps envoyés à son armée se laissèrent gagner par lui, et parlèrent aux soldats en sa faveur. Alors Didius Julianus fait dresser un sénatus-consulte pour partager l'empire avec Sévère ; mais celui-ci ne veut point d'un partage. Julianus arme les prétoriens et les soldats de marine. Vains efforts ! A mesure que son compétiteur avance, chacun l'abandonne ; un sénatus-consulte proclame Sévère seul empereur légitime, et condamne Julianus, qui a la tête tranchée. Sévère, en entrant à Rome, 70 jours après le meurtre de Pertinax, fait rendre à ce vertueux empereur les honneurs divins, et casse la garde prétorienne, qui, sur le corps sanglant de Pertinax, avait mis l'empire à l'encan. Sans se laisser éblouir par l'éclat d'une victoire facile, il se dispose à vaincre deux rivaux plus redoutables que le lâche Didius Julianus. Il commence par Pescennius Niger (v.), il est son meurtrier après avoir été son vainqueur. L'astucieux Sévère, en marchant contre ce rival, dont il redoutait la réputation, avait évité toute déclaration de guerre, supprimé le nom de son antagoniste, et déclaré seulement au sénat et au peuple qu'il se proposait de rétablir l'ordre dans les provinces d'Orient. En particulier, il parlait de Niger comme d'un ancien ami, et faisait donner aux enfants de celui-ci, qu'il avait entre les mains, la même éducation qu'à ses propres fils. Cela dura tant que

La puissance de Niger inspira des craintes; mais ces infortunés furent bientôt enveloppés dans la ruine de leur père. Il fit mourir tous les sénateurs qui avaient servi dans l'armée de Niger comme tribuns ou comme généraux. Dans Rome, plusieurs des membres du sénat avaient favorisé le parti de ce rival; Sévère s'exerça sa vengeance que sur un seul; il devait plus tard se dédommager de cette clémence dictée par la difficulté de sa position. Il dépouilla d'une portion de leurs privilèges les habitants d'Antioche, qui s'étaient permis des plaisanteries sur son compte pendant son gouvernement en Orient. Il traita de la même manière toutes les cités de l'Asie qui avaient soutenu la cause de Niger. Byzance, principale communication entre l'Europe et l'Asie, lui avait opposé une vigoureuse résistance; Sévère fit détruire les fortifications de cette ville importante, la réduisit à l'état de bourgade, et, par cette imprudente vengeance, priva l'empire du plus fort rempart contre les Barbares de l'Asie. Vint ensuite le tour de Clodius Albinus. Sévère, craignant que, pendant qu'il combattait Pescennius, le gouverneur de la Bretagne ne vint avec toutes les forces de l'Occident se rendre maître de Rome, lui avait fait conférer par le sénat le titre de César, comme une récompense de la neutralité qu'Albinus devait observer. Jusqu'à ce qu'il se fût défait de son premier compétiteur, Sévère traita toujours le second avec les plus grands égards; et même, dans la lettre où il lui apprenait la défaite de Niger, il l'appelait son frère et son collègue; il le saluait au nom de sa femme Julia Domna et de ses enfants; mais les porteurs de ce message si amical étaient chargés d'assassiner le César. Le complot fut découvert; alors le trop crédule Albinus passe en Gaule, résolu de combattre son perfide rival. Ils en viennent aux mains près de Lyon. Une partie des troupes de Sévère fut mise en déroute; mais, ralliées par Labius, elles finirent par remporter la victoire. Albinus, défait, se tua; et ses partisans furent égor-

gés. Sévère ordonna de mettre en pièces les cadavres des sénateurs qui avaient été tués dans l'armée de son rival. On lui apporta le corps d'Albinus. Il lui fit couper la tête, et força son cheval à fouler aux pieds ce tronc défiguré qu'il fit précipiter dans le Rhône : « Je vous envoie la tête d'Albinus, écrivit-il aux sénateurs, pour que vous sachiez que je suis irrité contre vous. » En effet, à son retour, Sévère vanta devant le sénat les rigueurs de Marius, de Sylla et d'Auguste, et fit décerner les honneurs divins à Commode. S'il pardonna à 35 sénateurs accusés d'avoir favorisé le parti d'Albinus, il en fit périr 41 en même temps sans artiller leurs crimes. Spartien nous a conservé leurs noms. Une justice aussi rigide, comme il plaisait à Sévère de l'appeler, était dans son opinion le seul moyen d'assurer la paix du peuple et la tranquillité du prince; et, si l'on en croit Aurélius Victor, il déplorait la condition d'un souverain qui, pour être humain, devait, selon lui, commencer par être cruel. On peut croire que ce sentiment n'était pas sincère chez ce prince, car il y eut sous son règne bien d'autres victimes moins illustres, et qui n'avaient aucune importance politique : « On condamnait ceux-ci, dit Spartien, pour avoir plaisanté; ceux-là pour s'être tus, d'autres pour s'être exprimés en termes figurés; par exemple, pour avoir dit que l'empereur était vraiment, de fait comme de nom, opiniâtre (*perlinax*) et sévère (*severus*). Ceux-là furent mis à mort pour avoir consulté les devins sur le terme de sa vie. Un de ses ennemis s'étant présenté à lui en suppliant, lui dit : « Qu'ordonnez-vous de moi? » Cette sage question, dit le même historien, ne toucha point l'empereur; qui, sur-le-champ, le fit mettre à mort. » Comme ses fils étaient encore en bas âge, qui-conque était propre à l'empire lui paraissait suspect. Lorsqu'il avait fait mourir quelqu'un de ces personnages éminents, il disait hypocritement que cela eût eu lieu par ses ordres : c'est ainsi qu'après son expédition contre les Parthes

il fit mourir Crispus et Lætus, ses deux plus braves officiers; le premier pour avoir dit que Sévère fatiguait ses troupes afin de satisfaire son ambition; le second parce que les soldats avaient en lui une confiance qui causait de l'ombrage à Sévère. Lætus, d'ailleurs, à la bataille de Lyon; avait, en ralliant les troupes de Sévère, conservé l'empire à celui-ci; et l'on sait que de tout temps les princes ont rarement pardonné un service qui élève à leur niveau celui qui le leur a rendu. Toujours cruel dans sa justice, Sévère exposa aux lions Narcisse, qui avait étranglé Commode. — Dès qu'il se vit possesseur paisible de l'empire, il établit le despotisme militaire, et posa en principe que la volonté de l'empereur était la loi de l'état. Il eut soin de ses sujets comme un maître intéressé de ses esclaves. Il déchargea les particuliers du soin de fournir des voitures pour le service de l'état, et fit poser cette charge sur le fisc. En assurant la tranquillité de l'Afrique par la défaite de nations belliqueuses, il procura aux Romains de l'huile et des blés en abondance. Favorable aux faibles pour le plaisir d'humilier les grands, il affecta en toute occasion de triompher de la nullité du sénat. Sa justice rigoureuse se faisait sentir dans les provinces comme au sein de Rome; il fut l'ennemi déclaré des brigands. Autant il était implacable quand il s'agissait de punir les délits, autant il était habile à faire choix de bons et fidèles administrateurs. Ce prince fit construire de superbes ouvrages dans quantité de villes. Ses principaux monuments à Rome furent le Septizonie et les Thermes de Sévère. Ce qui lui fit encore plus d'honneur, c'est qu'il s'appliqua à réparer les anciens édifices, particulièrement le Panthéon; en leur conservant le nom de leurs premiers consécrateurs sans y faire paraître le sien. Ces divers ouvrages, des spectacles, des distributions régulières, lui valurent l'affection du peuple de Rome. Quoique terrible aux soldats par sa fermeté, il mit l'émulation dans l'armée, en ordonnant que la garde prétorienne

fût toujours recrutée de l'élite des troupes; mais, en élevant la paie et en favorisant leurs vices, il accrut la licence. On lui a attribué cette maxime: « Qu'il fallait bien traiter les gens de guerre et ne pas s'inquiéter du reste. » Gibbon et d'autres ont soupçonné avec raison que ce mot avait été supposé par Caracalla. Quoi qu'il en soit, les 50,000 prétoriens de Sévère, quatre fois plus nombreux que ceux d'Auguste, furent aussi plus audacieux. En réunissant à la préfecture du prétoire la juridiction civile criminelle et militaire, il en fit une puissance dangereuse pour le prince; il l'éprouva bientôt lui-même. Il avait donné cette charge à Plautien, son compatriote, son parent et son ancien ami. Celui-ci s'était si bien emparé de la confiance de Sévère, qui ne savait ni aimer ni haïr à demi, que, pendant dix ans, il put abuser de sa puissance à l'insu de l'empereur. A la fin, Sévère en fut informé, et il commença à mettre des bornes au despotisme de son ministre. Le mariage de la fille de Plautien avec Bassianus Caracalla, fils aîné de l'empereur, mariage qui semblait devoir assurer la fortune du favori, devint la cause de sa perte. Caracalla, qui n'avait consenti à cette union que par force, menaça le père et la fille de les faire périr dès qu'il régnerait. Pour prévenir l'effet de cette menace, le ministre conspira. Sévère, qui chérissait toujours son ancien ami, se vit forcé, quoiqu'à regret, de consentir à sa mort; et il fut massacré en sa présence (204). On plaint peu le sort de ce favori quand on se rappelle un des actes les plus infâmes de son despotisme, la castration de 100 Romains libres, afin que sa fille Plautilla, le jour de son mariage avec le jeune empereur, pût avoir à sa suite des eunuques comme une reine d'Orient. Sévère fut heureux dans le choix du successeur de Plautien; ce fut le célèbre jurisconsulte Papinien. Ce prince semblait au comble du bonheur: il avait triomphé de tous ses compétiteurs, vaincu les Parthes, sur lesquels il avait pris d'assaut Ctésiphon, leur capitale; réduit les Arabes et rendu

les Adiabéniens tributaires ; mais il n'en était pas plus heureux : « J'ai été tout, disait-il, et rien ne me satisfait (*Omnia fui et nihil expedit*). » Rongé par la goutte, c'était du fond d'une litière qu'il commandait ses armées ; et il ne put, après ses victoires sur les Parthes, supporter le mouvement du char de triomphe. — De sa famille devaient lui venir ses plus cuisants chagrins. Époux en secondes noces de la belle et spirituelle Julia Donna, il ne pouvait ignorer ses débordements ; car elle fut du nombre de ces impératrices de Rome qui, selon l'énergique expression d'un de nos poètes, *poussèrent à bout le luxe romain*. Sévère, qui ne pardonnait rien, comme prince fut un mari commode, soit par faiblesse, soit par superstition ; car il n'avait épousé Julia Donna (l'an 186) que parce que les devins avaient prédit à cette jeune Syrienne et la royauté et les plus brillantes destinées. Les deux fils qui naquirent de ce mariage, Bassianus Caracalla et Geta, désolèrent cruellement leur père par l'aversion qui éclata entre eux presque dès le berceau. Fomentée par des favoris intéressés à la perpétuer, cette haine mutuelle divisa la cour et le cirque en deux factions. Sévère employa tour à tour les conseils et l'autorité : la malheureuse antipathie de ses enfants lui faisait craindre la chute d'un trône élevé à travers mille dangers, cimenté par des torrents de sang, soutenu par la force militaire et d'immenses trésors. En vain, pour tenir la balance égale entre eux, lent donna-t-il le titre d'Auguste et le nom vénéré d'Antonin. Cette distribution égale de faveurs ne servit qu'à éveiller les ressentiments de Geta, qui faisait sonner bien haut son titre d'aîné ; et Sévère, dans la douleur d'un père flétri, prédit que Geta tomberait un jour sous les coups de son frère. Dans ces circonstances malheureuses, un soulèvement des peuples de la Bretagne, fournit à Septime-Sévère l'occasion d'arracher ses fils au luxe de Rome, et aux intrigues que faisait naître leur inimitié. Malgré son âge avancé

et ses cruelles infirmités, il se rendit en personne dans cette île éloignée, passa les hivers d'Adrien et d'Antonin, entra dans le pays des Calédoniens, et pénétra jusqu'à l'extrémité septentrionale de l'île sans rencontrer aucune armée ; mais les embuscades incessantes d'invisibles ennemis, la rigueur du climat et les fatigues, firent perdre aux Romains plus de cinquante mille hommes. Sévère reprit et fortifia les anciens remparts d'Agricola, et accorda la paix aux Bretons épuisés par des attaques répétées. Durant cette expédition, Caracalla, dévoré du désir de régner, médita le noir projet d'abréger les jours de son père. Comme il marchait à cheval derrière lui, il leva le bras pour frapper Sévère de son épée. Les cris des officiers qui formaient le cortège empêchèrent ce fils ingrat de porter le coup. Sévère se retourna, vit briller l'épée nue, et eut assez d'empire sur lui-même pour comprimer son émotion. Rentré dans la maison qu'il habitait, il fit venir Caracalla dans sa chambre, et lui dit, en lui présentant son épée : « Si vous voulez me tuer, exécutez votre projet, à présent que nous sommes sans témoins. » Ce cruel incident aggrava les maux du vieil empereur, qui resta malade à York pendant que les Calédoniens se soulevaient de nouveau. La goutte l'empêchait d'agir, les opérations de l'armée étaient arrêtées : les troupes, fatiguées de ce délai, proclamèrent Auguste Caracalla. Sévère se fit porter et placer sur son tribunal, et ordonna que tous les officiers qui avaient pris part à la rébellion eussent la tête tranchée. Les coupables, prosternés à ses pieds, invoquèrent sa clémence : l'empereur ne leur répond que par cette sarcastique allusion au mal qui le rongé : « Vous sentez donc que ce ne sont pas les pieds, mais que c'est la tête qui commande. » Dans cette occasion, il hésita s'il ne comprendrait pas le parricide Caracalla parmi les victimes : il avait souvent blâmé l'indulgence aveugle de Marc-Aurèle envers Commode, son indigne fils. Placé dans les mêmes

circonstances , Sévère sentit avec quelle facilité la tendresse du père étouffe dans le cœur des souverains la sévérité du juge. Il délibérait, il menaçait, mais il ne pouvait punir; son ame s'ouvrit alors pour la première fois à la pitié; et cet unique mouvement de sensibilité fut plus fatal à l'empire que la longue série de ses cruautés. Dans cette situation d'esprit qu'irritaient les douleurs de sa maladie, il appelait la mort; elle ne se fit pas tendre: il expira le 4 février 411 à York, dans la 66^e année de sa vie et la 18^e de son règne. A sa dernière heure, il avait « envoyé à Caracalla ce sublime morceau de Salluste, dans lequel Micipsa mourant exhorte ses deux fils à la paix (Spartien) »; mais cette leçon indirecte ne produisit aucun effet. Les dernières paroles de Sévère furent celles-ci: « La république était en désordre dans toutes ses parties lorsque je l'ai reçue; je la laisse en paix même avec la Bretagne; âgé et infirme, je remets à mes Antonins un empire solidement affermi, s'ils sont bons, et faible s'ils ne le sont pas. » Il fit donner ensuite pour mot d'ordre au tribun de service: *Travaillons*; c'était l'emblème de toute la vie de cet empereur actif, vigilant et sobre. Aucun prince n'avait su mieux profiter pour lui et pour l'état des confiscations et des suppliques; aucun ne sut mieux employer ses richesses et ne laissa plus d'argent dans le trésor. A sa mort, il y avait dans les greniers publics une provision de blé suffisante pour la nourriture du peuple de Rome et de l'Italie pendant sept ans. « Le sénat, dit Spartien, jugea de lui qu'il n'aurait pas dû naître, et, qu'étant né, il n'aurait pas dû mourir, parce que, d'un côté, il fut trop cruel, et que de l'autre il fut trop utile à la république. » Sévère était si simple dans ses vêtements qu'à peine on voyait de la pourpre sur sa tunique, et qu'il couvrait ses épaules d'une tunique de laine. Il était beau et d'une taille haute, avait une grande barbe, la tête blanche et crépue, le visage imposant, la voix sonore; mais il conserva jusque dans sa vieillesse un accent par-

ticulier aux Africains. Il fut regretté après sa mort, soit parce que l'envie qu'on lui portait s'éteignit, soit parce qu'on ne le craignait plus. Ses contemporains, qui jouissaient de la gloire et du bonheur de son règne, lui pardonnèrent les cruautés qui avaient consolidé son trône; mais leur postérité, qui éprouva les suites funestes de ses maximes et de son exemple, le regarda à juste titre comme le principal auteur de la décadence romaine. Le nouveau monde chrétien ne partagea pas sous son règne la prospérité du reste de l'empire. Un rescrit de Sévère qui défendait au préfet de Rome ceux qui tiendraient des assemblées illicites donna lieu contre le nouveau culte, à une persécution à laquelle il ne paraît pas que cet empereur ait pris une part directe, mais qu'il ne fit rien pour empêcher, et qui s'étendit dans toutes les provinces. CH. Du ROZOL.

SEPTUAGÈSIME. On nomme ainsi dans le calendrier ecclésiastique le dimanche qui précède la *sexagésime*, et qui est le troisième avant le dimanche de carême. On appelle ce dernier *quadragésime*, parce qu'il est le premier de la *quarantaine* avant Pâques, durant laquelle il est prescrit de jeûner. Comme on ne jeûne pas cependant le dimanche, et que l'on se crut néanmoins obligé de parfaire la *quarantaine de jeûne*, celui-ci commença huit jours plus tôt, et l'on appela ce premier dimanche de jeûne la *quinquagésime*, ou la *cinquantaine*. Ceux qui ne jeûnaient ni le dimanche ni le jeudi commencèrent encore le jeûne une semaine avant la *quinquagésime*, toujours pour parfaire la quarantaine, et ce nouveau dimanche fut nommé la *sexagésime*. Enfin, ceux qui, pour des raisons quelconques, s'abstenaient du jeûne le dimanche, le jeudi et le samedi, commencèrent encore la pénitence une semaine plus tôt, qu'on appela la *septuagésime*, parce que le dimanche où elle arrive est en effet le 7^e avant celui de Pâques et le 3^e avant celui de la *quarantaine de jeûne*, ou de la *quadragésime*. Voilà l'origine de l'usage que rappel-

lent ces dénominations. Les Grecs nomment le dimanche de la *septuagésime asote*, parce que c'est celui où ils lisent l'évangile de l'enfant prodigue; ils l'appellent aussi *prosphonésime*, parce que c'est le dimanche où ils annoncent au peuple le jeûne du carême et la fête de Pâques. Ils nomment *Apocréas* la *sexagésime*, parce qu'ils s'abstiennent de viandes dès le lendemain, et *Turophagos* la *quinquagésime*, parce qu'ils mient encore d'œufs et de laitage durant cette semaine, et qu'ils s'en abstiennent ensuite durant tout le reste du carême. Z.

SÉPULCRE. Ce mot, assez peu usité, au moins dans le langage ordinaire; est à peu près synonyme de *tombeau*, et sert à désigner un lieu destiné à recevoir un mort. *Sépulture*, qui, dans un sens général, désigne aussi le tombeau; est cependant plus particulièrement affecté, au moins suivant son étymologie, à désigner l'acte d'ensevelir, d'envelopper d'un linceul, et de déposer dans le tombeau. La plupart des peuples anciens n'avaient pas ni *sépulcre* ni *sépulture* proprement dits: ils brûlaient les morts, dont les cendres étaient confiées à une urne qui pouvait facilement se transporter d'un lieu à un autre. Chez les nations qui ont enseveli leurs morts et les ont confiés à la terre, la forme des sépultures a beaucoup varié. Les Hébreux creusaient ordinairement les leurs dans le roc: c'est ce qui fit qu'Abraham acheta une montagne, dans laquelle il fit pratiquer une caverne pour servir de sépulture à sa famille. Quand les tombeaux des Juifs étaient en plein champ, ils les couvraient d'une pierre taillée, afin que les passants ne se souillassent pas en y touchant. C'est à cette coutume que Jésus fait allusion quand il compare les pharisiens et les scribes à des sépulcres cachés sur lesquels, quand on passe, on contracte une souillure involontaire. C'est à une autre habitude qu'avaient les Juifs d'enduire leurs sépulcres de chaux; pour les rendre plus apparents, que le Christ fait encore allusion quand il compare les mêmes hommes à des sépul-

crés blanchis. Le mot *sepulcrum* servait chez les Romains à désigner aussi le lieu où l'on plaçait un cadavre, et même seulement ses cendres, quand il avait été brûlé. Rien n'a plus varié d'ailleurs, suivant les temps et les lieux, que la forme, le caractère et la matière des sépultures. Les Pharaons d'Égypte sont, de tous les rois, ceux qui ont attaché le plus d'importance à leurs tombeaux; et envoyant encore aujourd'hui s'élever dans le désert ces énormes pyramides construites à si grands frais pour recevoir un peu de poussière, on ne saurait, après une juste et premier mouvement d'orgueil excité par la puissance de l'homme capable d'une pareille œuvre, se défendre d'un sentiment de pitié pour l'être faible et vain qui a fait couler tant de sueurs et consommé tant de forces dans un pareil but. Quelques peuplades indiennes de l'Amérique donnaient pour sépulture à leurs morts de grands vases en terre cuite (v. *Sarcophage*). On vient de découvrir au Mexique une immense caverne qui a servi anciennement de sépulture à un millier de cadavres environ; non pas entamés pêle-mêle, mais assis et groupés par familles, car il y a, par chaque groupe d'environ 8 ou 10 personnes, des individus de tout sexe et de tout âge, bien conservés, vêtus d'étoffes dont une partie indique un tissu d'une finesse et d'un travail qui n'a pu être l'œuvre des peuplades indiennes dans l'état de civilisation où elles se trouvaient lors de la découverte de l'Amérique. — Le sépulcre est pour chacun de nous la fin de toutes choses: il faut toujours en arriver à un *hic jacet*. On ne saurait croire combien cette réflexion peut être parfois salutaire à celui qui la fait à propos. C'est d'ailleurs un phénomène chimique bien admirable que celui qui se passe dans le tombeau, où la mort fournit à la nature les éléments qui lui servent à entretenir et à perpétuer la vie. Dans cette éternelle et admirable métempsychose de la matière, il n'y a pas une seule partie constituante de chacun de nous qui n'ait déjà servi des millions et des millions de fois à la

composition d'autres êtres de toutes les formes et dans tous les règnes, A. B.

SÉQUESTRATION, SÉQUESTRE. Ces deux mots qui ont la même signification expriment au propre l'action de mettre quelque chose à part, de la séparer des autres choses de même espèce ou de même nature, afin qu'elle puisse être retrouvée dans l'état où on l'a laissée. En droit, ils s'appliquent généralement à la convention ou au contrat qui a pour objet de remettre entre les mains d'un tiers un objet litigieux dont la possession n'appartient régulièrement à aucune des parties contestantes; ils s'appliquent également à l'ordonnance prononcée à cet égard par justice à défaut de convention des parties. Dans leur acception propre, les mots *séquestration* et *séquestre* ne doivent naturellement s'employer qu'à l'égard des choses ou des biens. En droit criminel, on en a étendu l'application aux personnes elles-mêmes, mais on se sert alors plus volontiers du mot *séquestration*, qui s'entend toujours d'un acte de violence et d'illégalité, dont le résultat est d'enlever une personne à ses affaires, à ses affections, à sa famille, pour la tenir en charte privée. Ce crime, l'un des plus graves qui puissent être commis contre les personnes, est puni de la peine des travaux forcés à temps; et quelque, sans avoir participé de fait à la séquestration, s'en est rendu complice en prêtant un lien pour l'exécuter, doit subir la même peine. Mais le crime prend une gravité nouvelle si la séquestration se prolonge. Lorsqu'elle a duré plus d'un mois, la peine est celle des travaux forcés à perpétuité; elle est au contraire réduite à un emprisonnement de deux à cinq ans si les coupables, venant à repentance avant d'avoir été poursuivis, rendent de leur propre mouvement la personne qu'ils ont séquestrée dans les dix premiers jours de la séquestration. Toutefois, les tribunaux correctionnels peuvent dans ce cas appliquer la surveillance de la haute police depuis cinq ans jusqu'à dix. Il est d'autres circonstances encore dans lesquelles la peine doit être

aggravée : 1^o si l'arrestation a été exécutée avec le faux costume, sous un faux nom, ou sur un faux ordre de l'autorité publique; 2^o si l'individu séquestré a été menacé de la mort. Dans ces deux cas la peine est celle des travaux forcés à perpétuité. Enfin la peine de mort elle-même doit être appliquée si la personne séquestrée a été soumise à des tortures corporelles. — *Séquestre*, au contraire, se dit exclusivement des biens, et indique un acte parfaitement régulier, soit qu'il émane des parties, soit qu'il résulte de la volonté du juge. Aussi, en droit civil, distingue-t-on le séquestre, qui n'est autre chose qu'un dépôt fait dans des circonstances particulières, en *séquestre conventionnel* et en *séquestre judiciaire*. Le séquestre conventionnel, suivant la définition qu'en donne le code civil, est le dépôt fait par une ou plusieurs personnes d'une chose *contentieuse* entre les mains d'un tiers, qui s'oblige de la rendre, après la contestation terminée, à la personne qui sera jugée devoir l'obtenir. Le caractère spécial de ce contrat est qu'il porte sur un objet litigieux; c'est le dépôt, non plus volontaire, comme dans le cas du dépôt proprement dit; non pas nécessaire, comme dans le cas d'incendie, de naufrage, de tumulte, etc.; mais, pour ainsi dire, préjudiciel, afin d'éviter toute contestation sur le fait même de la possession que chacune des parties aurait le droit de revendiquer pendant le procès au fond, puisque chacune d'elles se prétend propriétaire. Au reste, comme ce dépôt d'une espèce particulière repose néanmoins sur une convention toute volontaire, on lui applique généralement les règles du dépôt; sauf qu'il peut n'être pas gratuit, qu'il peut s'appliquer à des immeubles tout aussi bien qu'à des meubles, et que le dépositaire ne peut être déchargé avant la contestation terminée, que du consentement de toutes les parties intéressées, ou pour une cause jugée légitime. Quant au séquestre judiciaire, c'est le dépôt ordonné par justice entre les mains d'un tiers d'un objet

litigieux ; il a lien à l'égard des meubles saisis sur un débiteur, des immeubles ou des choses mobilières dont la propriété ou la possession est litigieuse entre deux ou plusieurs personnes, et des choses qu'un débiteur offre pour sa libération lorsque le créancier refuse de les recevoir. Le contrat produit alors les mêmes effets que dans le séquestre conventionnel : c'est toujours un dépôt soumis aux règles générales qui régissent ces sortes de conventions (v. *Dépôt*) ; l'intervention de justice a seulement eu pour effet de suppléer au consentement de la partie qui se refuse à admettre au dépôt. Mais le gardien qui est alors constitué par justice acquiert en quelque sorte un caractère légal qui lui impose des obligations plus rigoureuses encore. Ainsi il doit veiller avec plus de soin que tout autre dépositaire à la conservation des effets confiés à sa garde, leur donner tous les soins d'un bon père de famille, et les représenter à toute réquisition de justice, soit que la vente en ait été ordonnée, soit que la main-levée de la saisie ait été accordée. Le gardien est soumis à cet égard à une responsabilité d'autant plus rigoureuse que son mandat n'est jamais gratuit ; aussi est-il assujéti à la contrainte par corps, comme dépositaire public et salarié pour la représentation de tous les objets qui lui ont été confiés. — Par un abus de mots dont il n'est guère facile de se rendre compte, le gardien lui-même prend le nom de *séquestre*, en sorte que la même expression sert à désigner et le fait même de la séquestration et celui entre les mains duquel elle est faite. Il est de principe en procédure que l'exécution provisoire peut être ordonnée nonobstant appel avec ou sans caution, lorsqu'il s'agit de séquestres, commissaires ou gardiens ; que les séquestres, conservateurs ou tous autres sont tenus de satisfaire aux jugements qui ordonnent la remise des objets confiés à leur garde, sur le certificat qu'il n'existe aucune opposition ni appel contre le jugement sur le registre du greffe ; mais ils doivent dans ce cas vérifier avec

une grande attention, sur les actes mêmes de la procédure, si en effet les délais d'opposition ou d'appel sont expirés. — En matière criminelle, le séquestre est toujours judiciaire, qu'il résulte d'un ordre d'un officier de police, ou d'une disposition formelle de la loi. On met en séquestre tous les objets provenant d'un délit qui peuvent servir de pièces à conviction et qui ne doivent être restitués au propriétaire qu'après le jugement du procès ; parce qu'il faut bien que les juges et les jurés aient sous les yeux tous les documents qui peuvent servir à la manifestation de la vérité. Si toutefois il s'agit d'objets périssables qu'il ne soit pas facile de conserver, on ne doit pas prolonger le séquestre pendant tout le temps de l'information, car le propriétaire ne retrouverait plus rien après le jugement ; la restitution dans ce cas doit être faite dans les huit jours, alors même que le séquestre porte sur des objets qui eux-mêmes constituaient le délit, comme cela arrive communément dans les délits ruraux ou forestiers, où l'on opère la saisie des objets sans connaître le propriétaire auquel ils appartiennent et qui est responsable du dommage. Le séquestre prend alors une dénomination particulière, et l'on dit que les objets saisis sont *mis en fourrière*, c'est-à-dire dans le dépôt public indiqué par la loi pour leur conservation. Mais comme cette conservation nécessite souvent de grands frais, la mise en fourrière ou le séquestre ne peut pas être prolongé au-delà de certaines bornes ; et, si dans la huitaine l'objet n'est pas réclamé, il doit être vendu. On donne alors la main-levée provisoire. Si elle ne pouvait être accordée, il faudrait immédiatement procéder à la vente, afin d'éviter l'accumulation des frais de garde qui absorberaient bientôt le prix que l'on pourrait espérer d'en retirer. Le montant de ces frais doit toujours en effet être prélevé par privilège sur le produit. La main-levée provisoire peut du reste être accordée par le juge de paix ou par le juge d'instruction, moyennant

caution et le paiement des frais de fourrière et de séquestre. Ces magistrats ont également le droit d'ordonner la vente qui se fait à l'enchère au marché le plus voisin, à la diligence de l'administration de l'enregistrement.—Le séquestre peut être aussi établi dans certains cas à titre de peine par dispositions de la loi, comme il fut ordonné dans les temps de trouble à l'égard des émigrés et comme cela a encore lieu aujourd'hui à l'égard des contumax. La législation concernant les émigrés n'appartient plus qu'à l'histoire, mais on sait que la première mesure qui les frappa fut la main mise sous le séquestre national de tous leurs biens qui furent dans la suite confisqués. C'est la même peine qui est infligée aux contumax pour les punir de faire défaut à justice. Pour les forcer à se présenter à l'effet de purger la contumace qui n'est autre chose qu'une condamnation provisoire, on saisit leurs biens, qui sont mis sous le séquestre national et qui sont régis comme biens d'absent, jusqu'à ce que le contumax se soit représenté ou que la condamnation soit devenue irrévocable et définitive ; alors le compte est rendu à qui de droit. Toutefois, tant que dure le séquestre, il peut être accordé des secours à la famille du contumax si elle est dans le besoin ; mais c'est là une mesure qui est entièrement abandonnée à la discrétion de l'autorité administrative chargée de la surveillance du séquestre (v. CONTUMACE).

TEULET.

SEKIN, en italien *sechino*, dérivé de *secca* (lieu où l'on bat monnaie). On appelait ainsi les pièces d'or de Venise : plus tard on donna, en Italie, le même nom à celles d'autres pays, tels que les états du pape, la Turquie, etc. Les sequins de Florence sont appelés *gigliati*, à cause des lys qui figurent dans les armes du grand-duc. Ceux d'Autriche, et plus particulièrement ceux de Kremnitz, sont connus sous le nom d'*ungheri*. Les sequins de Venise, quoique ayant le même poids que ceux de Gènes, avaient une valeur moindre de quatre à cinq pour

cent. Les nouveaux sequins portent la même empreinte que les anciens : c'est la monnaie en usage dans le Levant. C. L.

SÉRAIL (en turc *serai*), signifie palais, hôtel, ou même hôtellerie, et non pas une enceinte réservée aux sultanes, une sorte de prison où l'on tient renfermées les femmes du grand-seigneur. Il y a aussi bien à Constantinople le *sérail* des finances, de la guerre, de la marine, c.-à-d. les hôtels de ces diverses administrations, que le *sérail* du sultan : on appelle même *Kervan-Seraï* une hôtellerie où l'on reçoit pendant la nuit les caravanes. Or, dans beaucoup de ces palais, nulle femme n'est jamais entrée ; encore moins pourrait-elle demander un gîte dans le *Palais des caravanes*, immense bâtiment carré, avec une vaste cour à écuries, et un premier étage en bois, garni de nombreuses et étroites cellules entièrement vides ; car l'hôtelier, présumant toujours que l'on porte avec soi des tapis, des coussins, du linge, ne croit devoir offrir à ses hôtes qu'un abri contre les pluies du soir et les rosées du matin. Ainsi donc, la signification fantastique donnée si gratuitement au mot *sérail* n'est qu'un des mille contre-sens orientaux de nos voyageurs et de nos historiens. Et pourtant, quoique nous en ayons, nous sommes obligés d'adopter, comme titre de cet article, ce contre-sens immémorial ; seulement, il est bien entendu que c'est l'histoire du palais impérial des sultans que nous allons essayer, et que nous ne nous contenterons pas de vous parler du *hareem* des sultanes ; *hareem*, du reste, est le mot qui devrait seul être employé dans ces phrases charmantes ou terribles que les amateurs de la vie orientale écrivent avec tant d'amour et si peu de bon sens. — Vous attendez de nous, sans doute, l'histoire du *sérail* lorsqu'il brillait dans toute sa gloire, lorsqu'il était à la fois le résumé complet de toutes les joies, de toutes les grandeurs, de toutes les puissances de l'Orient ; lorsque ses trois enceintes, gardées par une armée de soldats et d'eunuques, servaient à la fois

d'habitation au sultan, à ses visirs, à ses femmes, à ses esclaves; lorsqu'il contenait le trésor de l'empire, les richesses incalculables amassées par une longue succession d'empereurs; enfin, vous demandez l'analyse de ce cœur du corps ottoman, et non l'autopsie d'un cadavre; car, à l'heure qu'il est, toutes ces magnificences sont éteintes, le *sérail* est abandonné par Mahmoud, qui se rappelle sans cesse qu'il y passa sa jeunesse dans la plus dangereuse captivité, et qui ne veut plus avoir devant les yeux l'endroit terrible où on égorga Sélim III et Mustapha, ses prédécesseurs. Mahmoud a donc quitté le *sérail* en même temps qu'il a rompu avec les habitudes de ses aïeux, en même temps qu'il a révolutionné l'empire. Nous n'avons pas à nous occuper de la lutte non encore terminée entre le progrès de l'Occident et l'esprit stationnaire de l'Orient; et, afin même d'éviter tout jugement sur les partis, et même toute allusion, nous priions nos lecteurs de se transporter au temps d'Adal-Hamid, père de Mahmoud II, et nous daterons notre article du siècle passé. — Le *sérail* est un monde à part: c'est une capitale dans la capitale. Plus de 6,000 personnes y vivent enfermées, sans communications avec le dehors, qu'elles dédaignent, et peu soucieuses de sortir du cercle d'habitudes fastueuses qu'elles ont prises dès leur enfance. Le *sérail* est véritablement le centre de la civilisation orientale. Le langage, les formes, les modes même y portent l'empreinte d'un caractère tout particulier; et, si le mot d'*aristocratie* n'était pas un véritable contre-sens toutes les fois qu'il s'agit des Orientaux, il faudrait l'employer pour dépeindre ces usages; plutôt persans que turcs, par lesquels les *itchoglans*, pages du sultan, aiment à se distinguer. Ce n'est pas seulement dans leurs habits et dans leurs armes qu'ils se montrent somptueux, ils savent aussi enrichir leur idiome de ces magnifiques locutions persanes, de ces hyperboles arabes qui n'appartiennent qu'aux esprits cul-

tivés. Dans le *sérail* se résument tous les abus, mais aussi toutes les grandeurs du despotisme; et, s'il est permis de comparer la cour si vantée de Louis XIV, par exemple, à ce peuple du *sérail*, uniquement occupé à servir les besoins ou les caprices d'un seul homme, on sentira facilement combien les flatteurs du grand roi étaient loin d'en approcher. Pour défendre cette nation de femmes et d'esclaves, il fallait une armée. Le corps des *bostandjis* fut chargé de la police du *sérail* et de ses environs. D'ailleurs, au temps de la puissance des janissaires, il était d'une bonne politique de leur opposer des troupes dévouées: les *bostandjis* devinrent réellement les gardes-du-corps du sultan; Leur commandant (*bostandji-bachi*) est investi d'une autorité redoutable: c'est lui qui exerce la souveraine juridiction sur les villages du Bosphore, et; en général, il remplit ces fonctions avec une sévérité qui n'est pas toujours exempte de cruauté. Lorsque le sultan se promène dans sa barque, c'est encore au *bostandji-bachi* qu'il appartient de la conduire. — Le corps des *bostandjis* fournit, en outre, des compagnies d'élite appelées *asséquis*, plus spécialement attachées à la personne du sultan: Les femmes ne sortent jamais du harem sans une suite nombreuse d'*asséquis*. — Cependant, nous franchirons cette barrière menaçante; nous pénétrerons malgré cette armée d'ennuages blancs et noirs, malgré la jalousie fort peu logique du *kislar-aga*, dans l'intérieur de ce harem mystérieux, qu'il garde avec tant de soin pour les plaisirs d'un autre. — Le grand-seigneur a presque toujours cinq femmes, quelquefois sept: le nombre de ses esclaves est illimité. Or, comme la politique ne permet pas au prince régnant de laisser d'héritier à son successeur désigné, il faut que chaque sultan, à son avènement au trône, se compose un nouveau harem de femmes non stériles. Sa mère et ses sœurs, le grand-visir, les grands-officiers de l'état, tous s'empressent alors de lui envoyer un présent d'esclaves; mais le ti-

tre de sultan n'est accordé qu'à celle dont la grossesse a été déclarée d'une manière officielle. A dater de ce moment, une sultane jouit des honneurs attachés à son nouveau rang. On lui donne un appartement somptueux et séparé des autres; vingt femmes, destinées à la servir, lui forment une véritable cour où s'agitent aussi de petites ambitions et de petites intrigues; car il ne faut pas croire que le repos du corps amène toujours l'inaction de l'esprit. La vie d'une femme, dans le *sérail*, est vide de chagrins, mais non pas vide d'émotions. Sans cesse occupée à plaire, elle connaît l'anxiété du combat, la joie du triomphe : elle s'admire, et son existence est bien remplie. — A la vérité, si la chaleur du climat de l'Orient fait éclore plus tôt que chez nous la beauté des femmes, il est juste d'avouer que cette beauté passe vite, et qu'elle se flétrit long-temps avant l'âge : mais la perte de leur beauté n'est jamais pour elles le signal de l'abandon et de l'humiliation. Pour celles que la vieillesse a surprises au milieu des jouissances de la vie, il est encore des jouissances et du bonheur; dans le *sérail*, vingt dignités différentes consolent les épouses répudiées du sultan : l'une a la garde de ses trésors, l'autre l'intendance des bains, ou du linge, ou des bijoux; et, lorsque le temps est venu où elles ne peuvent plus brigner l'amour de leur maître, il reste assez d'autres buts à leur ambition. — Aussi vous pouvez juger combien doit être active l'occupation des *odaliks*, ou chambrrières, aux ordres de chacune des femmes avouées du sultan, de ses sœurs, de ses filles et nièces. Les unes s'emploient au service de la table, et les autres prennent soin des appartements. Mais laissons le harem d'hiver avec ses longs appartements de sultanes, ses innombrables cellules d'*odaliks*, et pénétrons dans le séjour le plus enchanteur du *sérail*.

Harem d'été, fête des tulipes.

Sur le bord de la mer, au-dessus d'un rivage hérissé de canons et garni de batteries menaçantes, s'élèvent de hau-

tes terrasses, et des jardins suspendus, qui occupent une partie de la première enceinte du *sérail*. Là, toutes les ressources de l'art et de l'industrie ont été prodiguées pour rassembler sur le même point les richesses les plus variées de la nature. Les hauts cyprès, les jasmins élégants, les citronniers, toujours chargés de fleurs, étendent leurs racines séculaires dans ces masses de terre végétale rapportées à grands frais, et dont la fécondité demeure inépuisable. Un ombrage inaccessible aux rayons du soleil peut offrir aux promeneuses un abri contre les plus pesantes chaleurs du jour, et, lorsque vient le soir, contre les brises humides du Bosphore : et cependant rien n'arrête l'essor de la vue au travers de l'immense panorama qui se déroule aux regards. L'œil, fatigué de l'éclat des minarets, qui s'élèvent au-dessus des blanches terrasses comme autant de prismes brillants, aime à se reposer sur la côte si riente de l'Asie, sur ce rideau de verdure émaillé de palais. Au pied de ces murs viennent se briser les flots argentés du Bosphore; et les mille caïques qui se jouent entre les lames, les superbes navires, qui se balancent à l'entrée du port, animent ce tableau de la plus belle contrée de l'univers. — Ces jardins, ces terrasses, forment l'enceinte du harem d'été. L'imagination s'est épuisée à faire de ce lieu un séjour de délices : encore la nature lui avait-elle épargné la moitié des frais. Placez maintenant, au milieu des magnificences tout asiatiques du ciel et du sol, des femmes pour lesquelles chaque pas est une jouissance, et dont l'âme est toujours assez libre pour savourer un effet de lumière ou un contraste de nuances, une habile disposition de fleurs ou un jeu de rayons colorés. Pourquoi supposer à plaisir que leur esprit inquiet s'élançât continuellement au-delà de l'horizon qu'elles connaissent et qu'elles aiment, que leur imagination s'occupe toujours à franchir la ligne bleue entre des montagnes de la Thrace ? Il arrive rarement, bien rarement, qu'une femme essaie de s'évader, et certes, la

crainte du châtiement, quelque sévère qu'il soit, est main puissante à la retenir dans l'intérieur du harem que la tranquillité et le bien-être dont elle y jouit. Rien ne lui manque, tout lui sourit, et son unique souci, peut-être, consiste à varier ses plaisirs. — Il y a une fête dont le souvenir est toujours bien cher aux habitantes du *sérail*, dont le retour est bien vivement désiré : c'est la *fête des tulipes*. Avec quelle impatience on attend au harem l'occasion qui doit amener cette solennité ! Ordinairement, c'est pour célébrer la naissance d'un fils du sultan que l'on réserve les joies d'une pareille fête : aussi est-elle bien précieuse pour les femmes, dont le seul besoin est de rompre l'uniformité de leurs jouissances. — On connaît l'amour des Turcs pour les roses et les tulipes. L'espace compris entre les eyprés et les orangers du harem d'été forme un vaste parterre, où sont cultivées les espèces les plus rares de ces fleurs. Rien de plus délicatement tracé que ces plates-bandes, rien de plus original que ces arrangements de couleurs brillantes, de nuances bariolées : l'œil se perd à suivre les caprices du dessin, comme dans le tapis de Perse le plus fantasque, on le châte de cachemire le plus bizarre. Nous ignorons, en Europe, l'art de combiner ainsi les lignes de fleurs, et d'écrire sur le sol en caractères odorants les mille fantaisies de l'imagination. Mais, en Orient, la science de tracer un parterre n'a pas été négligée pour ces mesquines imitations de la nature que nous appelons *jardins anglais* : c'est véritablement un art, qui se conserve encore dans toute sa force primitive à l'abri des hautes et inaccessibles murailles du *sérail*. Puis, un soir, cet art double ses ressources pour célébrer sa propre fête : l'approche de la nuit est le signal d'immenses préparatifs. Déjà, long-temps à l'avance, les plates-bandes ont été renouvelées, les bordures ont été taillées avec plus de soin et de coquetterie que jamais : les lignes de tulipes et de roses se croisent et se marient sans se confondre, sans rien perdre de leur nette-

té. Mais le soleil se cache, et les fraîches couleurs qui se jouaient dans le parterre se ternissent et s'évanouissent dans l'ombre. Alors s'ouvrent les portes du harem ; les femmes s'avancent, joyeuses et riantes, au travers des massifs épais qui assombrissent la seconde enceinte : bientôt elles se retrouvent et se réunissent sur la terrasse qui domine le parterre, jusqu'au moment où doit commencer le spectacle qui leur est promis. — Déjà la dernière lueur du soleil a disparu de l'horizon ; la brise du soir a cessé, et la nature semble dormir. A peine entend-on le bruissement des flots sur le rivage, comme les pulsations inappréciables du cœur. Tout à coup, de grands cris retentissent dans le calme des airs, mille flambeaux se cherchent et s'agitent. Une troupe d'esclaves armée de torches endriferantes s'élance dans les détours du parterre, et y laisse des traces de feu. Bientôt chaque fleur peut se réfléchir dans un miroir placé auprès d'elle, et l'inter d'éclat avec le verre de couleur qui semble l'animer. Rien de brillant, rien de magique comme cette illumination sordaine ; les rayons de lumière s'élèvent de la terre au ciel, revêtus des vives nuances d'une fleur ou de la douce teinte du feuillage. A voir les gouttes de rosée qui se balancent à l'extrémité des feuilles, on dirait des prismes de diamant ; joignez à ce spectacle les applaudissements de la foule qui en jouit, le tumulte des bostandjis qui s'agitent et s'empressent, le bruit des canons de la rade et des forts, et vous n'aurez qu'une bien faible idée de ce moment de surprise, qu'il a fallu ménager avec tant d'art et de magnificence. Quelquefois, ravies par l'étrangeté du spectacle, étonnées par les jets de clarté, par les vives lueurs qui se croisent comme des éclairs, les femmes s'abandonnent à je ne sais quel vertige. Rien ne les arrête alors ; elles s'élancent à leur tour dans le parterre flamboyant ; et, jalouses peut-être de la beauté des fleurs, elles se plaisent à les arracher, à les jeter au vent. L'œuvre de destruction s'accomplit au milieu des éclats de la plus folle gaieté ;

et cet instant de surexcitation doit laisser dans le cœur des femmes de longs et joyeux souvenirs. Souvent, les doux loisirs du harem seront remplis par le récit de cette nuit d'ivresse. Il n'est pas une femme qui n'ait participé au plaisir de ravager le tapis diapré de tulipes ; il n'en est pas une qui n'ait à raconter ses hauts faits dans cette orgie de fleurs, et qui n'y revienne volontiers pendant les conversations du soir.

Sœurs et filles du sultan.

Dans la famille impériale, le sort des femmes est de beaucoup préférable à celui des hommes. Tandis que ceux-ci, retenus par une politique ombrageuse et défiant dans l'esclavage le plus abrutissant, n'achètent la vie qu'à force de nullité, les femmes, au contraire, jouissent d'une liberté presque sans bornes, et dont le tableau contraste singulièrement avec celui qu'on nous présente d'ordinaire comme l'image des mœurs orientales. Il semble que le sultan reporte sur sa mère et sur ses sœurs cette affection de famille qui ne lui est pas permise pour son frère et même pour ses fils. Il se fait un devoir de marier richement ses filles et ses sœurs ; mais tel est le respect qui entoure les femmes du sang impérial, que le mariage n'enchaîne aucunement leur liberté. Ordinairement, c'est à quelque pacha riche et puissant, celui d'Andrinople, par exemple, que le sultan accorde cet honneur, fort dispendieux. L'usage soumet le nouvel époux à une sorte de tribut supplémentaire, qu'il paie pour l'entretien de son épouse, et qu'il serait dangereux de refuser. Mais ce n'est pas tout ; il arrive souvent que le pacha ne quitte jamais sa province, et qu'il passe sa vie loin de celle qu'on lui a imposée pour femme. Cependant, à partir du jour où les cérémonies du mariage ont été célébrées, il doit répudier toutes ses autres femmes, s'il en a. Lorsque les affaires de l'empire ou l'ordre du grand-seigneur l'appellent à Constantinople, il lui est permis de rendre une visite à sa femme ; mais alors la cérémonie redouble de sévérité, et l'éti-

quette la plus rigoureuse préside à cette démarche.

La journée d'une sultane.

Que si, après notre résumé des solennités mahométanes, vous nous questionnez sur la vie ordinaire, la vie de tous les jours au sérail ; que si vous nous demandez de reproduire à vos yeux quelque-une des magnificences intérieures dont nous vous avons parlé, il nous suffira de détacher une page de Melling ou de Tournesfort, et de décrire ces larges esquisses où l'imagination est si à l'aise, où la pensée prend si joyeusement ses ébats. Mais c'est moins sur le sol oriental que nous devons appeler l'attention que sur les mœurs intimes et les habitudes quotidiennes d'une nation mal connue. Ouvrez donc avec nous la collection des gravures de Melling à l'endroit où il nous montre l'intérieur du harem. Il est facile de voir que le lieu de la scène semble plutôt disposé pour mettre en évidence le peuple du sérail que pour offrir une idée pompeuse de la décoration et de la distribution des appartements. Il a fallu sacrifier quelques proportions et quelques détails pour donner à ce dessin plus de vérité et d'exactitude dans les limites de convention où on a dû le placer. — Il faut donc supposer que notre œil embrasse à la fois les diverses parties de ce vaste ensemble. Une coupe perpendiculaire nous ouvre quelques-unes des salles les plus secrètes du harem, et nous pénétrons dans ces longues galeries, dans ces boudoirs précieux, dans ces chambres de toute espèce qui occupent l'enceinte sacrée. C'est une agitation semblable à celle qu'on observe dans les ruches ; mais nous suivrons les mouvements des habitantes de ces somptueuses cellules, sans avoir à redouter les coups d'aiguillon. — Au premier plan, *l'oustâ-kadin*, intendante du harem, donne des ordres à un officier des eunuques noirs. Elle se distingue des autres femmes par la canne qu'elle porte à la main et sa pelisse bordée de fourrure. A gauche, une sultane prend son repas ; plusieurs esclaves s'empres-

autour d'elle et reçoivent les mets qu'on apporte du dehors. Quant aux esclaves, elles mangent dans la grande salle, et souvent leur maîtresse vient assister à leur festin. A l'étage supérieur, on remarque diverses figures de femmes dans les attitudes de la prière. Ici encore il a fallu chercher une vérité de convention : les femmes n'ont pas l'habitude de se réunir pour la prière ; on doit donc supposer que les diverses positions que le dessinateur nous montre appartiennent à la même personne. En effet, elles marquent les différents effets de la ferveur. D'abord debout et les yeux au ciel, cette femme élève peu à peu sa pensée vers le dieu qu'elle révere ; bientôt sa tête s'incline, son corps se courbe, et, lorsque son esprit est ravi aux plus sublimes régions du mysticisme, son corps est humblement prosterné. — Au-dessus de cette chambre, plusieurs esclaves se bâtent de préparer un lit. Comme on le voit, ce lit se compose simplement de quelques matelas jetés sur une estrade. Lorsqu'on ne s'en sert pas, on les enferme dans de grandes armoires pratiquées à cet effet. — Laissons maintenant cette foule d'esclaves et de femmes si diversement occupées. Les insignes de l'autorité, les distinctions de rang, les détails du service le plus minutieux, tout est représenté dans cette esquisse. Mais ce que nous ne devons pas oublier, c'est la scène qui se passe dans la salle du rez-de-chaussée, à droite du tableau. Trois femmes sont assises autour d'une espèce de table ronde, reconverte d'un vaste tapis qui traîne jusqu'à terre. C'est ce qu'on appelle un *tandour*. Sous ce tapis est placé un réchaud où brûlent continuellement des bois odoriférants. Les femmes turques n'ont pas d'autre poêle. Ainsi réunies auprès de ce foyer, elles se livrent aux plus doux entretiens, et remplissent leurs loisirs soit en jouant aux dames, soit en écoutant ces narrations merveilleuses et ces traditions arabes dont on ne se lasse jamais. — A ce tableau tranquille et gracieux, nous pourrions opposer un spectacle terrible

et affligeant, celui du supplice d'une *ca-dine* infidèle. Mais, outre que nous en avons déjà dit quelques mots au commencement de ce récit, nous déclarons hautement ici ne point chercher les contrastes qui éloignent les mœurs orientales, loin de les peindre. Continuons au contraire à nous défier des exagérations accoutumées des voyageurs. Il n'y a pas une seule de leurs relations qui ne soit embellie de quelques détails sur la punition cruelle que l'on inflige aux femmes coupables. Or, comme on en pourrait conclure que cette punition est souvent méritée, il est bon de faire remarquer qu'elle ne reste dans les annales du sérail que comme une tradition. Que le besoin d'émotions fortes ne vous fasse donc pas affronter de nuit les flots du Bosphore ; vous pourriez croiser longtemps à la pointe du sérail avant de rencontrer la barque redoutable qui doit porter le dénoûment de toutes ces tragédies. Cet esquif fragile, destiné à chavirer à la moindre secousse, n'est conservé au sérail que comme un épouvantail. Quant au degré d'utilité qu'il peut avoir, il faut le mettre au même rang que le mortier où les ulémas ont le droit d'être pilés, et le pal destiné à punir les vols qui pourraient se commettre dans l'intérieur du sérail. Mais c'est assez nous arrêter sur ce lugubre sujet. Nous n'avons pas tout dit sur les occupations diverses des habitantes du sérail ; et, parmi toutes ces femmes dont la vie est si douce, il nous suffira d'en suivre, dans le détail d'une de ses journées, une seule, la plus honorée, la plus belle quelquefois, la sultane favorite, la femme légitime de l'empereur régnant. — Figurez-vous une femme d'une beauté grave, et pourtant éclatante et superbe. La noblesse naturelle de ses gestes, l'élégance de sa pose, la régularité de ses traits, lui ont seuls valu le rang de maîtresse suprême. Les Turcs apprécient avant tout la majesté de l'allure et du langage. Quant à la parure de cette femme magnifique, voici l'exacte description du luxe de ses vêtements. Deux larges pantalons garnis en

or sur les coutures, dont l'un, en soie rose, descend jusqu'au bas du genou, et l'autre en mousseline jusqu'à l'orteil ; les pieds nus ; un gilet et une ceinture en kachemyr vert ; puis l'*antery*, sorte de robe de chalis, ouverte des deux côtés ; enfin, le *djoubé*, manteau avec fourrure d'hermine et manches retroussées en étoffe de Perse ; tout cela porté avec la grace la plus fière et la plus séduisante. Mais la coiffure est plus admirable encore que l'habillement : les cheveux, séparés en soixante petites nattes, tournent autour de la tête avec des turquoises pendantes et des mouchoirs brodés en or, et viennent former une boucle de côté. Au-dessus de ce turban superbe se place un diadème mêlé d'émeraudes, de topazes et de rubis, surmonté d'un croissant de diamants, signe sacré du mahométisme. Pour compléter cet ensemble, deux fleurs vraies pendent à chaque oreille, et les doigts des pieds sont couverts de pierres précieuses. N'est-ce pas là un chef-d'œuvre de magnificence ? — Ainsi parée, la favorite, suivie de ses esclaves, soulève une épaisse draperie qui sépare, en guise de portes, les divers appartements, et va se placer solennellement à l'un des coins d'honneur du sofa, dans sa grande salle de réception. Cette salle, de forme carrée, est ornée avec une pompe aussi riche, mais plus sévère que les précédentes. Les murs ne sont plus couverts de fantasques arabesques ; la grace fait place à la majesté. Sur un fond bleu, on a peint quelques troncs de palmiers d'où s'échappent ces branches dont la forme est si noblement belle que, de toute antiquité, elles ont servi au triomphe du génie ou de la gloire. De ces branches pendent des fruits, mais entre ces fruits point d'oiseau : les musulmans observent religieusement la loi qui leur défend de représenter en peinture les êtres animés. Cette loi a-t-elle été faite pour empêcher la lutte entre l'homme et le Créateur ; ou bien est-ce seulement par crainte de profanation, l'homme étant incapable, en peignant la nature vivante,

de lui prêter le mouvement et la voix ? Le *Koran* ne le dit pas, il en laisse l'interprétation aux fidèles. — Outre ces palmiers, des inscriptions en lettres d'or couvrent les murs. Ce sont des vers de poètes persans, des maximes de moralistes arabes, et, en plus gros caractères, ces mots vénérés qui commencent le *Koran* et sous la protection desquels se place chaque pieux musulman :

AU NOM DE DIEU CLÉMENT, MISÉRICORDIEUX.

— Enfin, les planches du parquet disparaissent sous un de ces tapis d'une laine si resplendissante et si épaisse, que, tout parsemé de fleurs, il ressemble à une prairie où brilleraient à la fois les roses du Japon mêlées aux jasmins de la Syrie et aux plus suaves lilas de la Perse. — Dans cette salle superbe, trône, sur un divan de brocard rouge avec des coussins brodés en or, la favorite du sultan. Elle y reçoit les hommages de ses rivales, les respects de ses inférieures et les vénération de ses protégées. — Cette cérémonie achevée, elle ordonne qu'on lui serve son repas. Aussitôt cinquante femmes, habillées en velours de diverses couleurs et couvertes de pierres précieuses, s'empressent de lui obéir. Celles-ci apportent une table ronde, en bois richement sculpté, haute de deux pieds ; celles-là placent sous la table une toile qui doit garantir le tapis ; d'autres enfin posent à terre les moelleux coussins sur lesquels s'accorde la favorite. Alors on commence à lui présenter les mets un à un : ce sont des viandes avec des bananes, des légumes au miel, des agneaux entiers, des oiseaux exquis, et surtout force pâtisseries succulentes ; tout cela entremêlé de sorbets au citron et à la rose. Lorsque la sultane s'est levée et replacée à l'angle de son divan, elle frappe des mains, et on lui offre le café dans de doubles tasses, dont l'une est en porcelaine élégante, et l'autre en or massif avec au rang de turquoises et un rang de diamants. N'y a-t-il pas dans tout ce luxe de quoi satisfaire les plus exigeantes ambitions féminines ? — Après le repas

et en attendant l'heure de la sieste, les *almées* sont introduites. Elles forment d'abord une danse générale; leurs mains s'entrelacent, elles déploient à l'envi mille séductions diverses, elles confondent leurs ébats et leurs folâtreries; mais tout-à-coup la danseuse circassienne se montre, et la scène a changé. Lorsque dans nos musées, en face des merveilles de la statuaire antique, nous nous refaisons la Grèce, il y a quelquefois une image qui égare nos conjectures, qui confusonne notre poésie. Certes, Vénus nous rappelle admirablement la beauté des sens, le symbole de l'amour chez les Grecs; mais que comprendre de la Polymnie si méditative dans sa pose, si virginale jusque dans les replis de sa tunique, presque chrétienne dans sa mélancolie! Je ne m'explique pas plus la danseuse circassienne parmi les autres *almées*. Leurs pas sont désordonnés et lascifs, les siens s'abandonnent avec une grace indicible. Elles sont toutes comme sur un théâtre, et étudient leur effet; la Circassienne seule semble danser avec l'abandon de la fatalité, et comme pour accomplir la loi de sa vie. Je comparerais volontiers l'émotion qu'elle procure aux choses qui bercent l'âme avec le plus de douceur: ainsi, un rossignol qui chante la nuit, une feuille qui roule en automne, un rêve du ciel après une insomnie. Du reste à qui ne l'a pas vue, à qui ne s'est pas extasié devant sa danse, donc comme un parfum de violette, simple comme une mélodie d'oiseau, rien ne la peut représenter; les termes sont fautes à l'admiration. Quel esprit assez ambitieux voudrait détailler les joies, peindre les délices qu'une de ses poses, un de ses balancements réveillent dans l'âme! Celui-là serait bien éloigné de la vérité, qui chercherait des expressions pour les ravissements où elle vous jette, qui accumulerait des louanges, à coup sûr banales et incomplètes. Les femmes orientales en jugent mieux, car après sa danse elles ne supportent plus d'autres amusements. Et désormais, pour celle dont nous racontons la journée, il ne

peut plus y avoir de plaisir, si ce n'est le sommeil; et après le sommeil le bain. — On nous prêche dès l'enfance le mépris du corps, la supériorité de l'esprit sur la matière; ce sont de continuelles déclamations sur la vanité des avantages physiques, sur la futilité des soins qu'ils nécessitent, en sorte que l'influence de ces doctrines se fait sentir jusque dans nos habitudes de luxe. Il semble, en effet, que ce soit faire injure à la noblesse de notre intelligence que de nous occuper de la moitié non pensante de notre être. Sans obéir absolument à cette austérité chrétienne, qui déclare coupables et condamne les soins minutieux du corps, nous les méprisons, pourtant, comme vils et grossiers, nous les désavouons comme indignes de nous-mêmes. En Orient, au contraire, le climat, les mœurs, la religion elle-même tendent à relever ces habitudes que nous flétrissons du nom de mollesse, et le culte de la beauté finit par diviniser la matière, ou du moins par la replacer au niveau de l'esprit. Pour juger les coutumes asiatiques avec impartialité, il ne faut donc pas les prendre du point de vue de nos propres coutumes. Soyons fiers, s'il le faut, de notre vie d'abstractions; mais ne craignons pas de reconnaître que la leur est conforme aux lois primitives, et partant très-logique. Et vraiment, en bonne conscience, est-ce donc un si mauvais emploi des facultés intellectuelles, que d'augmenter la somme de bonheur matériel que la nature nous accorde? N'est-ce pas à défaut de celui-là que nous cherchons l'autre à grand-peine? Soyez de bonne foi: s'il vous est jamais arrivé d'envier aux Orientaux leur ciel et leurs parfums, que croyez-vous qu'ils nous envient à leur tour? — Plus sages que nous, ils ont perfectionné d'abord la science du bien-être, et nous ont abandonné à peu près toutes les autres. Nous pouvons bien nous enorgueillir de notre supériorité dans les beaux-arts; mais il est bon de répéter que si l'Orient n'a pas de peinture, par exemple, c'est par respect pour l'œuvre même du Créateur,

par vénération pour la beauté des formes. La loi n'a pas voulu que la figure humaine subît la dégradation de la caricature. C'est ainsi que ces peuples ont entouré de pratiques religieuses ce corps auquel nous ne donnons que des soins honteux et fugitifs. Voyez avec quelle recherche somptueuse, avec quelle magnifique industrie sont construits les édifices consacrés à leurs bains. C'est que le bain est l'acte le plus important de la journée d'une femme. Depuis que l'aurore a paru, elle n'a marché de délices en délices que pour se préparer aux jouissances qui l'attendent dans les salles de marbre et de stuc. Déjà le foyer a consumé les bois odoriférants qu'on renouvelle sans cesse depuis plus de vingt heures; l'eau parfumée frémit avec un léger murmure, et des torrents de douce vapeur s'élèvent jusqu'au sommet de la gracieuse coupole. Dans cette enceinte mystérieuse, les rayons du jour ne pénètrent qu'à peine; des vitraux de mille couleurs, disposés en échiquier, en tempèrent l'éclat par leurs nuances délicates. Tout est prévu, toutes les précautions sont prises pour que les sens ne soient pas offensés. La jeune femme peut venir. — Alors, la tapisserie massive des portes se soulève devant ses pas; elle s'avance, entourée de ses *tellaks*, ou baigneuses, et va s'asseoir sur une estrade en bois poli, préparée pour elle auprès de la première salle. Pendant qu'on la dépouille de ses riches vêtements, elle s'accoutume à respirer cet air dilaté, à supporter cette chaude température. Cependant elle garde ses bijoux, ses diamants; et lorsqu'elle peut enfin pénétrer dans l'atmosphère élevée de la première enceinte, elle marche, belle de toute sa beauté, et parée d'innombrables ornements. Puis elle étend ses membres délicats sur un sofa composé de douze ou quinze matelas très minces, mais artistement préparés. Là, elle livre son corps à la douce chaleur qui le pénètre, en jouant avec les broderies de soie et d'or qui chargent une élégante couverture en soie verte, ou mollement

accoudée sur les riches oreillers de satin cramoisi. Peu à peu sa poitrine apprend à respirer librement, et bientôt elle est en état de tolérer l'air brûlant de la seconde enceinte. Alors on s'empresse autour d'elle; on lui prodigue les parfums les plus rares; une eau pure et glacée vient de temps en temps rafraîchir ses pores dilatés, et de prompts échanges de température, habilement ménagés, ne tardent pas à l'enivrer de bien-être. Libre de vêtements et les pieds protégés contre le marbre ardent par de hautes sandales d'un bois léger et précieux, elle semble essayer la souplesse de ses membres, elle se complait dans la beauté de ses mouvements, dans la grâce toute primitive de sa démarche; elle s'admire, elle s'aime. — Enfin un doux besoin de repos, qui n'est pas de la faiblesse, qui n'est pas de la fatigue, s'empare de ses sens amollis. De frais coussins la reçoivent encore; et, pendant que les baigneuses s'empressent à frotter doucement ses membres encore humides avec une pâte de roses et de la serge très fine, d'autres esclaves lui servent sur une petite table octogone en forme de tour, garnie de nacre et marquetée d'ébène, des conserves de cédrat, de citron et de fleurs d'oranger. Un vase de cristal contient aussi quelque sorbet exquis, et on le lui présente avec une petite spatule d'or à manche d'écaille. Au milieu de ces délices et des charmes d'une conversation enjouée, les heures s'enfuient rapidement, et les plaisirs de la promenade à travers les longues allées de cyprès qui hordent les terrasses du sérail, succèdent sans intervalle à ceux du bain oriental.

Palais de campagne des sultanes.

Dans chacun de leurs écrits, les voyageurs qui ont parcouru l'Orient ne manquent pas de déclamer sur la barbarie des Turcs et sur l'absurdité monstrueuse du Koran qui a condamné les femmes à une existence si dépendante, à une condition si rigoureusement passive. Il semble en effet qu'à une musulmane on mesure le droit de parler, de sourire, de res-

pirer même, et que la porte de chaque harem, et du sérail en particulier, soit une trappe qui se ferme pour ne jamais se rouvrir, une espèce de pont-levis mystérieux et redoutable qui s'abaisse pour ne plus se lever désormais. — Nous ne voulons pas nier l'état de dépendance des femmes turques, et donner un démenti à des opinions réelles au fond, et accréditées avec raison. Nous vous avons indiqué nous-même des détails assez précis sur le harem, et nous n'avons pas dissimulé tout le mystère dont on les enveloppe, toutes les précautions minutieuses dont on les entoure. Seulement l'esclavage des femmes a conservé dans notre travail l'aspect qui lui est propre, aspect voluptueux et riche, et si séduisant par le fait, que peut-être il est plus d'un esclave qui se verrait avec peine redevenir libre. Nous vous avons raconté toutes les mesures employées pour garder les femmes du sérail; nous avons dit ce qu'il y a d'yeux ouverts sur leur conduite, d'oreilles au guet pour épier leurs paroles. Mais, en constatant l'esclavage, n'avons-nous pas dû constater les mille jouissances qui en adoucissent la rigueur? En avouant les chaînes, ne fallait-il pas montrer les fleurs dont elles sont parées? Il est encore une autre erreur à relever, une dernière exagération à combattre. C'est, par exemple, une opinion généralement reçue, qu'une fois entrée dans le sérail, aucune femme n'en sort jamais, pour si peu de temps et sous quelque prétexte que ce soit. A cette opinion nous opposerons des faits, rares, il est vrai, mais qui n'en prouveront pas moins la fausseté de la règle absolue qu'on a établie. — Quiconque arrive à Constantinople, remarque dans ses environs, soit sur les hauteurs de Scutari, soit au fond du faubourg de Galata, des maisons de plaisance somptueuses, et d'immenses jardins, ombragés par des grenadiers aux fleurs écarlates et garnis de parterres nombreux. Là, toutes les recherches d'une exquise sensualité, toutes les coquetteries de l'art et de la nature ont été prodiguées à grands frais; bains

parfumés, sites délicieux, ombrages doux, rien n'y manque. Ce sont des représentations en petit du sérail, des abrégés de sa pompe et de ses merveilles. — Mais quelles sont les divinités de ce royal séjour; pour qui ces salles marbrées, ces kiosques élégants, ces galeries d'un goût si merveilleux; pour qui tout cela, si ce n'est pour les femmes de choix que le sultan a honorées de son amour? C'est dans ces maisons de campagne que les sultanes viennent de temps en temps passer une journée; elles y sont maîtresses absolues, souveraines uniques. Elles ont leurs gardes particuliers, leurs esclaves, leurs *asséquis* leurs *bostandjis*; elles y règnent et commandent suivant leur bon plaisir; et les eunuques eux-mêmes, ces aveugles représentants de la tyrannie et du despotisme, ne les suivent point dans ces retraites silencieuses. Mais il faut dire aussi, afin de ne pas faire trop de tort à la jalousie bien connue des musulmans, que cette liberté est accordée seulement aux sultanes d'un âge assez avancé, et qui n'ont plus besoin de verroux contre les atteintes d'un indiscret amour. — Il est impossible d'imaginer une vie plus douce que celle des sultanes dans leurs maisons de campagne. A des occupations tranquilles succèdent des plaisirs sans fatigue. A demi couchée sur un divan, tantôt la sultane brode avec des perles et de la soie un turban ou une ceinture dont plus tard elle fera cadeau au sultan, son fils; ou bien elle assortit les fleurs d'un bouquet, que, oublieuse et distraite, elle effeuillera bientôt en fumant le *anarguiléh*. Tantôt elle s'occupe à des jeux de différentes sortes: celui des dames et surtout du bilboquet, que les femmes turques aiment passionnément, en ce qu'il ne demande aucun effort et convient merveilleusement à leur nature indolente et paresseuse. Lorsque le soir est venu, la sultane, appuyée sur deux de ses esclaves, se promène dans les allées de son jardin, aspire les émanations des fleurs, les parfums des orangers, ou contemple, du haut de son kiosque, les derniers rayons du soleil qui se brisent

dans les flots du Bosphore. Quelquefois aussi s'élève des bosquets de citronniers une harmonie simple et suave, qui charme ses oreilles; et, lorsqu'enfin un doux assoupissement la gagne, elle passe sans effort de la veille au sommeil. Cette existence n'est-elle pas belle? N'y a-t-il pas un charme indéfinissable dans ces retraites si tranquilles? Après les pénétrantes sensations de l'amour, pouvait-on trouver mieux que ces sensations de bien-être et de repos? Quand la beauté s'efface et décline, n'est-ce pas de cette sorte qu'elle doit finir? Ainsi vivent les sultanes; ainsi mollement bercées par les riants souvenirs du passé, par les songes dorés du présent, elles atteignent sans douleur le terme de leur vie, en rêvant les magnifiques palais et l'existence bienheureuse que Mahomet promet à ses fidèles, et dont elles ont eu l'avant-goût sur cette terre. — Lorsqu'une sultane sort du sérail pour aller à sa maison de campagne, c'est, dans les lieux où elle passe, dans les promenades qu'elle traverse, un mouvement inaccoutumé. Voici, à ce sujet, quelques détails qui ne sont pas dépourvus d'intérêt. On ne trouve à Constantinople que deux jardins publics, et tous deux sont des champs de sépulture. Le plus grand et le plus fréquenté est au bout du faubourg de Péra; et il est difficile de peindre la mélancolie de son aspect: des bois de noirs cyprès, des tombes de pierre blanche, qui tranchent sur le fond obscur du feuillage, des tourterelles qui font entendre le soir leurs monolones roucoulements, donnent à ce lieu quelque chose d'attristant qui ne s'harmonise guère avec les plaisirs de la promenade et du *far-niente*. Pourtant le caractère insouciant des habitants s'accorde fort bien de ce séjour funèbre. Accroupies sur des tabourets excessivement bas, et quelquefois même sur le marbre qui couvre les mausolées, les femmes turques se font remarquer par la vivacité de leur conversation et l'expression de leur pantomime. On dirait qu'elles réservent pour cette promenade toute leur gaieté et leur bonne humeur de la

journée. Il faut voir comme elles fument avec insouciance, comme elles écoutent avec avidité les chants grossiers de certains musiciens ambulants, venus des montagnes de la Bulgarie pour gagner leur vie à Constantinople. Mais, tout à coup, au milieu de ces bourdonnements divers et de ces causeries animées, un bruit d'armes se fait entendre, et comme le tumulte d'un cortège qui s'avance: c'est la sultane! A ce cri, tous se rangent en silence. Les hommes se prosternent, les femmes inclinent respectueusement la tête devant la favorite du sultan, et les soldats, s'il s'en trouve parmi les promeneurs, lui rendent les honneurs militaires. Ce ne sont partout que génuflexions et respects; pas un Turc, si audacieux qu'il soit, n'oserait se permettre sur la sultane un propos déplacé, et, ce qui est plus extraordinaire, pas une femme n'oserait jeter sur elle un regard d'envie ou de colère: tant le sultan la protège de son nom, la couvre de sa puissance! Quant à la sultane qui passe au milieu de la foule silencieuse et immobile, portée par quatre esclaves sur son palanquin de soie, à peine si elle salue de la tête, et si d'un signe elle daigne reconnaître les honneurs dont on la comble; ces hommages lui sont rendus, non seulement par le peuple et les musulmans obscurs, mais par les plus hauts dignitaires de l'empire; les pachas, le grand-visir lui-même, sont obligés de courber la tête devant elle et de se prosterner humblement. Dites-nous maintenant si jamais, dans aucun pays et dans aucun temps, la beauté exerça une puissance plus universellement reconnue? — Mais, nous le répétons, tout ce que nous venons de vous conter est un rêve évanoui, une splendeur éteinte. A l'heure qu'il est, le *sérail*, dépouillé de ses prestiges, veuf de ses sultanes, n'est plus qu'un amas de palais abandonnés, qui ne seront bientôt plus que des ruines.

JULES A. DAVID.

SÉRAPHINS, de l'hébreu *zaraph* (brûler, enflammer), anges de première hiérarchie des chœurs ou des esprits cé-

lestes. Ce sont ceux qui se montrent le plus enflammés de l'amour divin et qui se communiquent aux ordres inférieurs. Isaïe les représente avec six ailes et comme placés au-dessus du trône de l'Éternel. — La Suède a un ordre de chevalerie de ce nom, le plus ancien de tous ceux du pays. Il fut institué en 1334 par le roi Magnus IV. On prétend que ce fut pour conserver le souvenir du fameux siège d'Upsal qu'il dédia cet ordre à Jésus-Christ, et qu'il y plaça le nom du fils de Dieu dans un ovale qui pendait au bas du collier composé de têtes de séraphins et de croix patriarcales alternativement. L'ordre fut rétabli en 1748 par le roi Frédéric. Il se compose d'une croix romaine en forme d'étoile émaillée de blanc avec les lettres J. H. S. Elle est suspendue à un ruban bleu. X.

SÉRASQUIER, ou plutôt *sériasquier*. C'est, chez les Turcs, le général en chef d'une armée. Revêtu d'un pouvoir étendu, il obéit pourtant au grand-visir, et on le prend d'ordinaire parmi les pachas à deux ou trois queues. Dans quelques cas extraordinaires ce titre d'honneur est donné à des chefs subalternes. C. L.

SEREIN (physique), humidité résultant de vapeurs exhalées de la terre avant et plus souvent après le coucher du soleil. — Depuis que cet astre se lève jusque vers deux heures après-midi, l'action de ses rayons chauffe les parties du globe qu'ils frappent directement. Celui-ci transmet à la couche d'air qui le touche une portion du calorique qu'il a reçu, et lui imprime une légèreté spécifique qui le fait se porter vers une région plus élevée. Une seconde couche se substitue à la première et suit exactement la même marche. Ainsi, d'une part, l'atmosphère ne reçoit de chaleur qu'en raison de son contact avec la terre, de l'autre, sa température suit de bas en haut une proportion décroissante. A cela il faut ajouter que les couches inférieures contiennent plus d'humidité que les autres, non seulement parce qu'elles sont plus chaudes, mais encore parce qu'elles sont plus

rapprochées des amas d'eau qui doivent lui donner naissance. — A mesure que le soleil s'approche de l'horizon ses rayons, étant plus obliques, communiquent d'abord à la terre moins de chaleur, puis ils ne font bientôt plus que lui restituer une partie de ce qu'elle perd par le rayonnement. Enfin, à l'instant du coucher, leur action devenant tout-à-fait nulle, ils n'exercent plus à son égard aucune influence; en sorte que la température, qui s'était prodigieusement élevée dans la première moitié du jour, diminue graduellement jusqu'au lendemain matin, époque où recommence une nouvelle période, qui serait tout à-fait semblable à la précédente, si chaque jour la position respective du soleil et de la terre ne changeait pas, et si une multitude d'influences accidentelles ne modifiaient pas l'action de la cause principale. La quantité d'eau augmentant en même temps que la température, il est évident qu'une portion de la vapeur doit perdre sa fluidité élastique et se convertir en liquide à mesure que la surface du globe se refroidit. C'est effectivement ce qu'on observe, et le changement qu'opère l'humidité dont se couvrent alors la plupart des corps constitue ce qu'on nomme le *serein*. — A la rigueur, cet effet devrait se manifester aussitôt que le thermomètre commence à descendre; mais ce n'est qu'au coucher du soleil, ou peu auparavant, qu'il devient réellement appréciable, résultat qui dépend de deux causes: d'abord de ce que la température ne baisse d'abord que très lentement, ensuite de ce que, si l'on en excepte certaines localités, rarement l'espace contient toute la quantité de vapeur qui pourrait s'y développer. Il faut donc, avant que la précipitation puisse avoir lieu, que l'atmosphère, en se refroidissant, atteigne ce qu'on a nommé la *limite de saturation*; et c'est ce qui arrive d'autant plus tard que l'hygromètre, au moment de la plus forte chaleur, indiquera un degré moins élevé: aussi ne saurait-on fixer l'heure à laquelle le serein commence à tomber, puisque, pour

se former, il exige le concours de circonstances qui sont elles-mêmes variables. Par exemple, lorsque le ciel est couvert, le calorique rayonnant que les nuages envoient à la terre l'empêche de se refroidir, et il en résulte que l'état hygrométrique de l'air ne change pas : c'est pourquoi les nuits les plus claires sont aussi les plus froides et celles où la quantité d'eau qui, sous forme de rosée, se précipite de l'atmosphère est la plus considérable. — Le serein ne se manifeste ordinairement qu'à la suite d'un jour chaud, et lorsque, vers le coucher du soleil, le ciel n'est que peu ou point couvert de nuages. Le serein est, toutes choses égales d'ailleurs, d'autant plus abondant que la différence des températures du jour et de la nuit est elle-même plus considérable; ainsi, sous ce rapport, l'automne et le printemps régnissent, dans nos climats, les conditions les plus favorables, parce que, durant le jour, le soleil est assez élevé au-dessus de l'horizon pour échauffer beaucoup la surface de la terre, et que, à cette même époque, les nuits sont assez longues pour lui permettre de se refroidir quelquefois de plus de douze ou quinze degrés. L'atmosphère des lieux situés dans le voisinage des étangs, des rivières, de la mer et des endroits marécageux étant habituellement saturée d'humidité, il en résulte que non seulement le serein doit y être très fréquent et plus abondant, mais encore qu'il doit s'y manifester aussitôt que la température commence à diminuer. Les mêmes effets doivent aussi avoir lieu dans les pays où, à certaines époques, le sol est abreuvé de pluies plus ou moins fréquentes, plus ou moins abondantes, mais non pas continuelles : or, c'est ce qui arrive chez nous pendant le printemps et l'automne. — Le serein tombe quelquefois sans qu'on aperçoive le moindre nuage au ciel. On l'observe surtout dans les vallées, les plaines basses, à peu de distance des lacs et des rivières. Dans les lieux élevés, il se produit rarement. Il tombe abondamment après un jour chaud. Nulle humidité

n'est plus pénétrante : rien n'y résiste, ni les tissus les plus serrés, ni même le cuir.

ALBERT DEVILLE.

SÉRÉNADE. Les sérénades sont des concerts donnés la nuit en plein air : aussi l'étymologie de ce mot semble-t-elle venir du mot italien *sereno*. Il y a peu de conditions essentielles pour la composition des morceaux exécutés en sérénade. On peut cependant dire que l'on a généralement choisi des mélodies tristes et langoureuses, qui laissent la personne à laquelle on offrait cet hommage dans un vague demi-sommeil, qui lui permettait à peine de distinguer en cette occasion la réalité du rêve. Les tons bémolisés, surtout ceux de *mi* et de *la*, dont la douce harmonie s'accorde bien avec le mystère dont les exécutants cherchent d'ordinaire à s'environner, seraient heureusement employés. — D'abord, les sérénades se composaient de tendres romances pour une ou plusieurs voix, avec un léger accompagnement de guitare ou de mandoline. Mais en France, où les voix sont moins faciles, où l'on ne s'improvise pas musicien, on a écrit pour les sérénades quelques morceaux de musique instrumentale, auxquels parfois seulement on ajoutait des parties de chant. Souvent et dans les derniers temps on exécutait quelque fragment de la musique à la mode. Nous nous souvenons avoir entendu chanter ainsi à trois voix, par une nuit tranquille, la *Tyrolienne* de Guillaume-Tell. La véritable patrie de ces concerts nocturnes c'est l'Espagne et l'Italie. Voilà où il faut chercher l'origine de la sérénade. Elle se plaisait surtout dans ces chaudes contrées, où la nuit est l'instant de toutes les intrigues d'amour. C'est alors que l'amant timide, conduisant quelques amis, allait soupirer ses tourments sous les fenêtres de celle qu'il aimait, heureux s'il voyait un moment au haut du balcon

Se moule botter au vent.

Quelquefois l'amoureuse chanson était interrompue par le cliquetis des épées. Au lieu de l'œil noir, qui devait accueillir d'un doux regard les chanteurs, ils

voyaient apparaître derrière la jalousie l'œil inquiet d'un tuteur ou d'un mari. Les fenêtres s'éclairaient, les valets arrivaient, et bientôt les épées rompues, les débris de guitare, couvraient le théâtre du combat. — *Cervantes, Vicenti-Espinel, Maldonado*, sont remplis à chaque page du charmant et joyeux récit de ces aventures. Le Sage les leur a empruntées avec bonheur. — Les sérénades n'avaient pas toujours pour but quelque affaire d'amour, et les chanteurs se faisaient successivement entendre dans différents quartiers. Dans le Midi de la France et dans quelques provinces de l'Est, les ouvriers se réunissent encore pendant les nuits d'été, et parcourent les villes en chantant des chœurs. En Allemagne, cet usage est encore plus fréquent ; mais ce ne sont plus, à vrai dire, ces délicieuses sérénades qui ont inspiré aux poètes tant de gracieuses fantaisies. — A Venise, les gondoliers ont conservé les traditions de la sérénade dans les barcarolles que, la nuit, ils font entendre sur les lagunes. — En France, où la vie politique a tout envahi, les sérénades ont subi la loi générale. Aujourd'hui on les emploie d'ordinaire à célébrer, après chaque session, le retour du héros parlementaire de la localité. Alors, vers onze heures du soir, le bruyant éclat des grosses caisses, des trombones de la garde nationale, vient réveiller toute la ville à grand renfort d'enthousiasme. — Nos artistes les plus éminents ont été l'objet d'une distinction semblable, dirigée cependant avec plus de goût. Duprez, Nourrit, après quelques représentations des *Huguenots* et de *Guillaume-Tell*, ont reçu de brillantes sérénades, exécutées par les artistes et les amateurs des villes qu'ils traversaient. — Chaque jour, la mode des véritables sérénades se perd davantage, comme s'oubliaient les plus poétiques traditions. Nous regrettons celle-là plus que toutes les autres; carrien n'était plus charmant, au milieu de la nuit, que cette harmonie, qui vous surprenait dans votre sommeil, vous berçait mollement pour s'éteindre et mou-

rir au loin dans l'espace, ne laissant à l'âme que la douce impression d'un agréable songe. — On n'a guère écrit de musique spécialement destinée aux sérénades. En Espagne, en Italie, on chantait des romances, des barcaroles choisies, selon que les paroles convenaient le mieux à la situation. Cependant on a composé quelques morceaux de chant et de musique instrumentale réservés pour cette occasion. Puis, quand les sérénades perdirent de leur faveur, ces morceaux se jouèrent dans toutes les circonstances, et bientôt ne gardèrent plus que le nom qui indiquait leur origine, n'en conservant qu'un caractère éloigné. Ainsi, Beethoven a composé un trio intitulé *Sérénade*, qui n'a peut-être jamais été joué qu'en plein jour et dans un salon bien chaud. — Les poètes et les compositeurs ont introduit souvent des sérénades dans leurs opéras. Nous citerons dans ce genre la *cazonette* de Don Giovanni sous les fenêtres de la Camériste ; la *barcarolle* du dernier acte d'*Othello* ; enfin, la *sérénade* qui sert d'introduction au premier acte d'*Il Barbieri*, et celle de *Stradella*. — L. MICHELANT.

SERF, SERVE (féodalité [du latin *servus*, *serva*, esclave]). La plupart des historiens et des juriconsultes ont soutenu que le servage féodal était établi dans la Gaule avant l'invasion de la ligue franque. Ils appuient leur opinion sur des textes de Tacite, d'Athénée et de César. Mais ces textes mêmes ne présentent aucune analogie entre les serfs et ces solduriers qui composaient la garde spéciale de quelques chefs gaulois. César dit dans ses *Commentaires* (liv. 3, ch. xxi) : « Si leur chef périt de mort violente, ils n'hésitent pas ou de partager son sort, ou de se tuer eux-mêmes ; et il n'est pas arrivé, de mémoire d'homme, qu'aucun soldurier ait refusé de mourir après avoir vu tomber le chef auquel il s'était dévoué *par amitié*. » Cet engagement était volontaire. Les solduriers, loin d'être esclaves du chef, étaient ses égaux, ses compagnons (*comites*). Ils vivaient comme lui et avec lui.

Ils appartenait aux familles patriciennes, et participaient aux attributions de la royauté et du généralat. — L'état des personnes dans les Gaules était resté tel qu'il était sous la domination théocratique des Druides (v.), et n'avait changé qu'après la conquête de ces vastes contrées par les Romains. Depuis cette dernière époque jusqu'à la chute de l'empire, il n'y avait dans les Gaules qui avaient adopté les lois et les usages des vainqueurs que des patrons et des clients. A l'époque de l'invasion des peuplades armées, le régime dominant était celui des clientèles. Les vainqueurs appliquèrent aux nations envahies le droit de la guerre dans sa plus rigoureuse acception. Le territoire et les populations furent confondus dans le partage du butin. Les bénéfices, d'abord viagers et révocables, devenus héréditaires par l'usurpation des titulaires, constituèrent les fiefs. Ce changement n'eut lieu que sous les faibles successeurs de Clovis; la royauté elle-même ne fut considérée que comme un grand fief. Chaque bénéficiaire se constituait seigneur souverain de la portion de territoire et de population dont il n'était dans l'origine que le chef responsable et l'administrateur. Ainsi se forma la féodalité. Il n'y eut plus de droit reconnu que celui de la force brutale : *plus de terre sans seigneur*. Ces mots résument tout le code féodal. Aux seigneurs laïques et ecclésiastiques toute la puissance; à tous les autres la sujétion la plus abjecte, la plus absolue. C'était l'esclavage de la glèbe plus dur que l'esclavage personnel, admis chez la plupart des anciennes nations. — Les descendants des anciens légionnaires romains, les Gaulois d'origine qui jouissaient des mêmes droits, et appelés *burgenses* et *libertini*, avaient conservé la libre disposition de leur personne et de leurs propriétés. La fameuse assemblée connue sous le nom d'*admonition de Mersen* (847), en les forçant de se recommander à un seigneur, les assujettit au servage commun : il n'y eut plus que des maîtres et des serfs. Ceux-ci composèrent trois catégories : 1° le ser-

vage qui attachait à la glèbe, *adscripti glebæ* (gens de poë). Ces serfs ne cultivaient que pour le seigneur, ne pouvaient sortir du domaine ni se marier sans sa permission; 2° le servage réel tenait à l'habitation même; l'étranger qui venait s'établir dans le territoire d'une seigneurie devenait, par le seul fait de sa résidence pendant un an et un jour, serf du seigneur; 3° le servage mixte s'appliquant à la famille et à l'habitation. — Le seigneur avait le droit de vendre, d'échanger, de donner ses serfs, de les revendiquer partout, et d'en disposer comme de ses bêtes de somme. — Beaumanoir raconte que l'luon, évêque d'Avranches, donna cinq femmes et deux hommes en échange du cheval qu'il avait monté lors de la cérémonie de son entrée dans son diocèse. L'abbé de Saint-Denis, tombé au pouvoir des Normands en 868, n'obtint sa liberté qu'au prix d'une rançon de 3,250 livres d'argent, et un nombre déterminé de chevaux, de bœufs et de familles serves. — Les seigneurs pouvaient tourmenter à leur gré leurs serfs, les frapper, les tuer même; ils n'en devaient compte qu'à Dieu. — « Anciennement, dit Sauval, quand les serfs n'obéissaient pas à leurs maîtres, on leur coupait les oreilles, et, pour en perdre l'engancee, on les châtrait sans marchander davantage. A la plus petite faute, on les étendait nus, pieds et poings liés, sur une poutre, comme pour leur donner la question, et, avec des houssines de la grosseur du petit doigt, on leur faisait une distribution de cent vingt coups. » Guillaume, évêque de Paris, n'avait permis à une *femme de corps* de se marier avec un *homme de corps* de l'abbaye Saint-Germain-des-Près qu'à condition que la moitié des enfants, des bestiaux et des biens seraient, au décès des conjoints, partagés entre l'évêque et l'abbaye. Il n'y avait là rien d'extraordinaire; ce n'était que l'application usuelle de la loi féodale. — L'affranchissement des communes dans les dernières années du 11^e siècle n'eut point pour résultat l'abolition entière du servage féodal. Les croisades en favorisè-

rent le développement. Des princes, des seigneurs, vendirent la liberté à leurs vassaux pour fournir aux frais de leur pieuse expédition. Mais le clergé séculier et régulier en acheta une grande partie, et les habitants de ces seigneuries ne firent que changer de maître. Louis-Hutin et Philippe-le-Long proclamèrent par leurs édits l'affranchissement de toutes les populations de la France; mais ce bienfait ne s'étendit pas au-delà de leurs domaines. Leur exemple trouva néanmoins des imitateurs dans les seigneurs laïques; mais le clergé, qui devait prendre l'initiative, résista long-temps à cette réforme réclamée par la religion, la justice et l'humanité. — Les serfs étaient sans garantie contre leurs seigneurs et maîtres. On trouve dans les *Capitulaires* les plus sages dispositions en faveur des veuves, des pupilles, des orphelins et des pauvres, quelle que soit leur condition. Mais ces lois n'étaient qu'une lettre morte. Les juges, chargés de leur application, n'étaient autres que les agents des seigneurs qui les choisissaient eux-mêmes, et qui pouvaient les révoquer à leur gré. — Dans un livre publié à Lyon en 1609, Bocquet se vante d'avoir fait brûler, dans l'espace de dix ans et dans le seul petit pays de Saint-Claude, six cents sorciers. Bocquet était le chef du tribunal du chapitre de Saint-Claude. Il conseilla à ses confrères de les faire pendre par provision, sauf à leur faire ensuite leur procès. On condamnait alors comme sorcier tout bourgeois, cultivateur ou serf qui osait défendre les droits de sa commune, et invoquer l'autorité des lois et des magistrats ordinaires contre la tyrannie des seigneurs de Saint-Claude (Dunod, *Hist. de Saint-Claude*, p. 213, et aux preuves p. 79). — On a dit, en faveur du servage féodal des seigneuries ecclésiastiques, que ce servage était volontaire. Glatigny, dans un mémoire sur le nombre prodigieux des serfs du clergé et sur la nécessité de leur entier affranchissement, raconte les cérémonies du *dévouement* de ces malheureux abrutis par l'ignorance et la plus stupide super-

stition. « Le prosélyte s'approchait de l'autel; il y plaçait dévotement les mains, y couchait sa tête, et, dans cette situation, prononçait la formule de sa profession; il déclarait qu'il offrait à Dieu, à la sainte Trinité et aux saints patrons de l'église, ses biens et sa personne; qu'il s'engageait de les servir comme *esclave* pendant tout le temps de sa vie. Les plus zélés s'entouraient le cou d'une corde, pour exprimer le sacrifice entier qu'ils faisaient de leurs biens et de leurs vies. » Pasquier rapporte le texte entier d'un acte de cette nature, daté du mois d'octobre 1080. Le texte est en latin, que le prêtre officiant comprenait peu sans doute, et le prosélyte encore moins. — L'infâme *droit de prélibation* accordait la première nuit des nouvelles mariées de condition serve au seigneur : les prélats, les abbés, ont long-temps usé de ce privilège. Il a été depuis remplacé par une prestation d'un demi-franc d'argent. Ce nouvel impôt s'appelait *marbotte*. Un arrêt du parlement de Paris du 19 mai 1409 fit défense à l'évêque d'Amiens de continuer la perception de cette redevance sur les époux qui usaient des droits du mariage la première nuit des noces. Pareilles défenses furent aussi faites aux religieux de Saint-Étienne de Nevers. Despeisses, D'Olive, tous les auteurs de jurisprudence, rapportent une foule d'arrêts semblables. — Les serfs du couvent de Saint-Benoit en Franche-Comté n'ont été affranchis qu'en 1745. Par arrêt du conseil du 18 janvier 1772, le parlement de Besançon fut chargé de prononcer sur la contestation des communes du Jura et des chanoines de Saint-Claude. La condition de ces serfs était encore la même en 1789, et n'a cessé qu'à l'époque de la révolution. Un édit rédigé par Lamoignon avait prononcé l'abolition du *servage* dans toute la France. Un nouveau droit de *lods* avait été réservé comme indemnité en faveur des seigneurs pour les titres antérieurs au premier janvier 1760. Les serfs du duché de Savoie ont été affranchis par le roi de Sardaigne, par édit du

20 janv. 1762. Le servage féodal, tel qu'il pesait sur toutes les populations européennes du moyen âge, s'est maintenu en Russie, en Pologne et dans d'autres états septentrionaux. Cependant, dès le xiv^e siècle, le Salomon de la Pologne, Kasimir III, avait ordonné l'affranchissement général des serfs. On lui reproche les mêmes vices qu'au Salomon des Juifs dans la vie privée. Comme lui, il aimait la magnificence, les femmes et la table; mais, comme lui, il fut roi législateur. Les seigneurs polonais l'avaient surnommé le *roi des paysans*. La postérité lui a conservé le titre de *Kasimir-le-Grand*. Son œuvre de justice et d'humanité fut reprise à la fin du xviii^e siècle. La diète constituante de 1791 ordonna l'affranchissement des serfs. Kosoiusko imprima une grande activité à cette réforme. — Cette réforme, arrêtée dans ses derniers développements, n'est plus qu'un souvenir historique. DUREY (de l'Yonne).

SERVAGE (v. SÈSF).

SERGE (les papes). On en compte quatre de ce nom. Le premier, qui fut le 86^e de la nomenclature, naquit à Palerme d'un nommé Tibère, dont la famille était originaire d'Antioche. Venu à Rome sous le pape Déodat II en 676, il fut ordonné acolyte, vit trois papes se succéder sur le saint-siège avant d'être fait prêtre, et reçut cet ordre de Léon II sous le titre de Sainte-Suzanne. Trois autres papes le précédèrent encore, et, à la mort de Conon, le dernier des sept qui remplirent ce court espace de dix années, la chaire de saint Pierre fut disputée d'abord par deux simoniaques. L'archidiacre Paschal n'avait pas même attendu la mort de Conon pour s'emparer du trésor de l'église, et il avait offert tout cet or à l'exarque de Ravenne en retour de la papauté. L'exarque Jean n'avait refusé ni le cadeau ni la condition; mais, après la mort du pape, les Romains se divisèrent. Les uns obéirent à l'exarque, les autres élurent l'archiprêtre Théodore et s'emparèrent de la partie intérieure du palais de Latran, tandis que les dehors et les alentours étaient au pouvoir de Paschal et des

officiers de l'empire. Cette division revolta les évêques présents à Rome; ils rassemblèrent les magistrats et les plus sages du clergé, prononcèrent la déposition des deux prétendants, et mirent Serge à leur place. Paschal, abandonné des siens, fut contraint de se soumettre au nouvel élu. Mais Théodore défendit contre lui l'intérieur du palais, et il fallut enfoncer les portes. Baronius prétend, au contraire, que Théodore resta en possession du palais et d'une moitié de tiare. L'abbé Fleury soutient l'opinion contraire et donne le saint-siège à Serge 1^{er} dès l'an 687. Il est constant qu'il fit enfermer l'archidiacre Paschal dans un monastère sur une accusation de sorcellerie; mais rien n'est plus embrouillé que l'histoire de son pontificat. Des auteurs estimés affirment qu'il fut exilé peu de jours après son installation; que son exil dura sept ans; qu'un certain Jean régna quelque temps à sa place; que l'exarque de ce nom ne voulut confirmer l'élection de Serge qu'après en avoir reçu ce que Paschal avait promis de lui payer, et que, pour avoir de l'or, il engagea les couronnes qui paraient l'autel de Saint-Pierre. Mais il est difficile de concilier cette version avec des faits authentiques qui la contredisent et qui ont des dates certaines. Ainsi, en 688, Cedowalle, roi de Wessex, quitte l'Angleterre pour venir se faire baptiser à Rome, et c'est de la main de Serge qu'il reçoit le baptême. Il meurt peu de jours après, et le pape Serge lui fait faire deux épitaphes. C'est cette même année que s'ouvre le concile de Tolède, et les décrets de ce concile sont adressés au pape Serge par l'archevêque Roderic, qui mentionne l'approbation de ce pontife. En 692, l'abbé Britovald est élu archevêque de Cantorbéry, et c'est par Serge 1^{er} que le pallium lui est envoyé. Cette même année, l'empereur Justinien convoque un grand concile appelé *in Trullo*, du nom du palais où il est ouvert. Deux cent onze évêques y assistent avec les quatre patriarches d'Orient; et c'est au pape Serge que Justinien en renvoie les

décrets avec l'injonction formelle de les souscrire. Serge s'y étant refusé, un officier de l'empereur vient saisir à Rome les deux conseillers du pontife, Jean, évêque de Porto, et le prêtre Boniface. Le premier écuyer, Zacharie, arrive à son tour pour emmener le pape; mais la milice de Ravenne et celle des provinces environnantes viennent à Rome pour le défendre. Zacharie, effrayé, se réfugie dans la chambre même du pontife, dont l'armée demande à grands cris la bénédiction. Elle force le palais de Latran pour s'assurer de la présence de Serge, et ne s'apaise qu'après le renvoi de l'écuyer impérial. Les décrets de ce concile renferment des documents fort curieux sur les mœurs des prêtres et des moines de ce temps. Certains canons défendent aux clercs de tenir cabaret et de rester à une noce quand les farceurs y entrent. L'analyse des décrets de ce concile nous mènerait trop loin. Ce n'est point d'ailleurs la nature de ces canons qui produisait la résistance du pape Serge. Il ne voulut pas même les lire, et se borna à soutenir la nullité du concile, comme n'ayant pas été convoqué directement par ses ordres. C'est de ce pape que Pepin l'Ancien obtint le pallium pour saint Willebrod, apôtre des Frisons; et c'est à lui que Witira refusa le tribut que les rois wisigoths d'Espagne avaient coutume de payer au saint-siège comme une marque de vasselage. Rome lui dut la restauration et l'embellissement de plusieurs églises, l'institution de quatre processions avec quatre fêtes de la Vierge; c'est à lui enfin qu'on attribue l'introduction des mots *da nobis pacem* après le troisième *Agnus Dei* dans le canon de la messe. Ce pape mourut le 28 septembre 701, après un pontificat de 14 ans. Une épitaphe de douze vers latins parle de son exil et de sa double consécration. Mais à quelle époque fut-elle composée? c'est ce qu'on ne dit pas; et c'est là seulement ce qui pourrait donner de l'authenticité à une tradition contredite par des faits irrécusables.

SERGE II, fils d'un Romain du même

nom, fut recueilli orphelin à douze ans par le pape Léon III, qui récompensa le progrès rapide de ses études par le titre d'acolyte. Étienne IV le fit sous-diacre; Papebas I^{er} lui conféra la prêtrise de Saint-Sylvestre, et Grégoire IV l'éleva à la dignité d'archiprêtre. C'est à ce dernier qu'il succéda l'an 844, au grand contentement des seigneurs et du clergé. Une émeute, suscitée par un diacre appelé Jean au moment de l'élection, causa cependant tant de troubles dans la ville, qu'on se hâta de consacrer le nouveau pontife sans attendre le consentement de l'empereur Lothaire. Ce prince s'irrita de cette prétention d'affranchissement; et envoya son fils Louis à Rome avec le titre de roi d'Italie, une suite nombreuse et une armée pour enjoindre au pape et aux Romains de respecter les privilèges de l'empire. Serge II envoya tous les magistrats au-devant du jeune roi à neuf milles de Rome; la milice l'attendait à un mille avec les croix et les bannières, et le pape lui-même le reçut dans la cour de Saint-Pierre. Arrivé cependant à la porte de l'église qui était alors d'argent massif, le pape s'arrêta, et dit au roi qu'il la lui fermerait si ses intentions n'étaient point favorables à l'église. Louis l'assura de son zèle, et il put prier à côté du pape dans la basilique du prince des apôtres. L'armée de France n'était pas si bienveillante que ses chefs. Elle ravageait impunément les alentours de Rome, et les 23 prélats qui avaient suivi le roi s'assemblèrent sous la présidence de Drogon, évêque de Metz, pour savoir si l'élection devait être confirmée. Alors se manifestèrent des oppositions qu'on n'avait point prévues. Angilbert, archevêque de Milan, se sépara même du saint-siège. On se plaignit d'un frère du pape, nommé Benoît, qui vendait les bénéfices à beaux deniers comptants. Mais l'élection n'en fut pas moins confirmée. En revanche, les grands de Rome prêtèrent serment de fidélité à l'empereur Lothaire, et Louis fut couronné roi le 14 juin par le pape. L'évêque Drogon, son grand-oncle, fut en même temps nommé vi-

caire apostolique dans tous les pays trans-alpins; mais les évêques de France ne voulurent pas le reconnaître, et le décret pontifical resta sans effet. Les ordres de Serge II ne furent pas plus respectés par Charles-le-Chauve, qui, en 847, assembla un concile à Paris pour juger la contestation d'Ebbon et d'Hinemar, relativement à l'archevêque de Reims, au lieu d'envoyer les prélats de son royaume au concile de Trèves, suivant les lettres du pape. La maison de France n'en conserva pas moins son ascendant sur le saint-siège; et ce fut à l'instigation du roi Charles que Serge II refusa le titre de roi à Némène, gouverneur de Bretagne, qui s'était déclaré indépendant de la couronne carlovingienne. Une invasion de Sarrasins troubla les derniers jours de ce pape. Ils remontèrent le Tibre jusqu'aux portes de Rome, pillèrent les riches églises qui étaient situées hors des murs, et ravagèrent toute la contrée. Une mort subite enleva Serge II le 15 janvier 847, pendant cette calamité. C'était la troisième année de son pontificat; et, malgré les exactions de son frère, il mérita les regrets de la chrétienté par la régularité de ses mœurs et par la pureté de sa doctrine. Il fut le 106^e pontife de l'église.

SERGE III, le 123^e, était fils d'un Romain nommé Benoît, et son ambition s'était depuis long-temps manifestée sous la protection des marquis de Toscane. Son nom s'était révélé dès 891 par une élection opposée à celle du pape Formose, car il est impossible de voir deux personnages différents dans le prêtre Serge de cette époque et dans le pape dont nous retraçons l'histoire. Cette erreur de quelques écrivains ne peut soutenir un examen sérieux. Formose fut contraint d'invoquer le secours de l'empereur Arnoul pour comprimer les prétentions de Serge, qui, après le départ de ce monarque, éleva Boniface VI sur le saint-siège. Ce fut en vertu de la même influence que régna Étienne VII, et qu'après la mort de Théodore II, une partie considérable du clergé et du peuple décerna

la tiare à Serge lui-même en l'an 898. Mais le parti de Jean IX l'ayant emporté sur le sien, il fut contraint de chercher un asile en Toscane, chez le marquis Adalbert, où il demeura sept années. En rapprochant la durée de cet exil et le nom de Théodore de ce que nous avons dit de Serge I^{er}, on est autorisé à penser que les historiens de ces temps obscurs ont confondu les deux pontifes dans cet épisode de leur règne. L'épithète que j'ai mentionnée se rapporte parfaitement à Serge III, et le nom de Jean qui s'y trouve au cinquième vers peut appartenir à Jean IX comme à l'exarque Jean du temps de Serge I^{er}. L'épithète de *loup* donnée à ce *Joannes* appuierait encore mieux l'opinion que j'émetts ici, comme faisant allusion à des paroles de l'Écriture - Sainte. Quoi qu'il en soit, Serge III, appuyé des armes d'Adalbert, rentra dans Rome en 906, s'empara de Christophe, le jeta dans les fers, fit déclarer usurpateurs Jean IX et les trois pontifes qui lui avaient succédé; réhabilita la mémoire d'Étienne VII, et renouvela la sentence portée contre Formose. Sous ce pontificat, dont la durée fut de trois ans, fut fondée la célèbre abbaye de Cluny en Bourgogne, par Guillaume-le-Pieux, duc d'Aquitaine et comte d'Anvergne, à la charge de payer tous les cinq ans un tribut de dix sols d'or à Saint Pierre de Rome. On termine ordinairement le règne de Serge III à l'an 910.

SERGE IV, 158^e pape, se nommait Pierre; il était fils d'un Romain appelé Martin. C'était un homme d'une vertu rigide, d'une grande libéralité envers les pauvres, et d'une pieuse tolérance envers les pécheurs. Il avait malheureusement de grands vices à réformer, et la mort ne lui en laissa pas le temps. Tiré de l'évêché d'Albano en 1009 pour succéder au pape Jean XVIII, il mourut deux ans et demi après, en l'an 1012, au grand regret de Rome et de l'église.

VIENNET, de l'Acad. franç.

SERGEN. Rien de moins unanimement conveuu que l'étymologie de ce

mot; rien de plus varié que l'orthographe primitive de ses synonymes ou analogues, et cette vérité en est une, et pour les langues de provenance latine, et pour celles d'origine teutone. — L'armée française royale, les armées françaises féodales, se sont, dans le principe, composées de sergents, c.-à-d. d'hommes qui servaient (*servientes*). Le bas-latin des premières races appliquait surtout ce terme aux satellites de la couronne. On le retrouve dès 768. Charlemagne soldait, pour la guerre, des sergents. Philippe-Auguste commença à en solder sous forme permanente. Dans les ^x^e et ^{xii}^e siècles, le roman corrompait *serviens* en *sergents*. La justice, la police, avaient aussi leurs *servientes*. De là cette distinction si tranchée de deux mots si semblables : *sergents* d'armée, *sergents* du palais. Le premier signifiait si bien *soldat*, qu'un ban que saint Louis faisait sonner en Afrique par ses trompettes, qu'il faisait proclamer par son aumônier, et que les Arabes ne comprenaient guère, commençait par ces mots : « Je vous dys le ban de Loys, *sergent* de Jésus-Christ. » Le mot féodal *sergent* a donné naissance à la *sergenterie*, genre de service de certains fiefs. Le mot chevaleresque *sergent* a donné naissance à l'expression *sergent d'armes*, *sergent* à cheval. Le mot judiciaire *sergent* s'est reproduit dans les mots *huissiers* et *recors*, espèces de *sous-sergents*. On a appelé *sergents* des rois d'armes et des hérauts, des garde-chasse et des porteurs de contraintes, des écuyers et des garnisaires, des estafiers et des laquais. Philippe-de-Valois réorganisa les *sergents* d'armes de la garde. C'était une compagnie de gardes du corps, qui, suivant les époques, a porté arc, arbalète, javelot, lance, masse d'armes. De cette dernière circonstance sortait la locution de *sergent* à masse. Sous les règnes suivants, les sergents d'armes, se réduisant à un petit nombre, en prirent militairement d'autant plus d'importance, parce qu'employés à des fonctions spéciales, jusque là mal caractérisées, ils devinrent sergents de bataille, fonctions devenues

celles des brigadiers des armées du roi, des sergents-majors du ^{xvii}^e siècle, des majors du ^{xviii}^e siècle. Au besoin, l'un des sergents de bataille eut titre de *sergent général* de bataille. Les châtelains aussi, les connétables de villes fortes, eurent leur *sergent-major*, ce qui signifiait *officier-major* de place. A la création des bandes, les haliebardiens y furent *sergents*. Le capitaine tirait de l'un d'eux un *sergent* d'affaires, qualification que Choiseuil changeait en celle de *sergent-fourrier*, et ses successeurs en celle de *sergent-major*. De nos jours, un *sergent* est un homme de troupe porteur d'un galon d'or ou d'argent sur l'avant-bras, et le caporal-fourrier est redevenu *sergent-fourrier*, ce qui n'est plus synonyme de *sergent-major*. G.^{al} BAADIN.

SÉRIE. Ce mot, qui vient du latin *series* (suite, succession), désigne un ordre de faits, de choses, ou d'êtres d'une nature quelconque, classés suivant une même loi ou d'après un même mode; ainsi, dans un jardin botanique bien distribué, ce sera une suite de plantes ayant entre elles plus ou moins de caractères communs, qui formera la *série* ou la succession de plantes dont se compose tel ordre, tel genre, telle famille. Dans une bibliothèque également bien distribuée, et où les ouvrages seront classés d'après un mode quelconque, celui des formats ou celui des sujets qui s'y trouvent traités, ou tel autre, chaque rayon ou partie de rayon pourra contenir une *série* déterminée d'ouvrages ayant entre eux tels ou tels caractères communs. Il pourra y avoir de même dans une loterie diverses séries, dont l'une sera celle des numéros gagnants. Mais c'est surtout dans les sciences exactes, où les êtres sont soumis à des lois invariables et déterminées, que le mot *série* trouve une plus générale et plus exacte application; parce qu'il résulte ici d'une suite de grandeurs, ou plutôt de quantités qui varient toutes les unes par rapport aux autres, suivant une même loi déterminée d'accroissement ou de diminution. Ainsi, quelle que soit la base du système de numération

qu'on adopte , qu'il soit décimal comme chez nous , binaire comme chez les Chinois , toute suite de chiffres exprimant une quantité quelconque forme toujours une *série* de chiffres , parce que chacun , quelque nombre d'unités qu'il représente , a toujours relativement à son voisin une valeur constante et fixée d'après une loi convenue d'avance. Les chiffres pairs forment de même une *série* particulière , et les chiffres impairs en forment une autre. — Les termes d'une progression arithmétique ou géométrique croissante ou décroissante constituent également une *série* , ou suite de quantités toutes soumises à la même loi. Le caractère des *séries* se retrouve surtout dans ce qu'on appelle *fractions décimales périodiques* , ou celles qui sont composées d'une suite indéfinie de chiffres ou périodes se répétant sans cesse et dans le même ordre ; non pas qu'il faille pour cela ne considérer la *série* que comme une suite de nombres rationnels par lesquels on peut approcher à l'infini d'une valeur cherchée , définition qui ne représente qu'un mode particulier de *séries* , alors que les lois suivant lesquelles peuvent se constituer celles-ci varient à l'infini. Z. Z.

SERIN DES CANARIES. Cet article est fait pour vous , jeûnes lectrices. Il s'agit de l'oiseau des Hespérides , de l'oiseau joli , mutin , sémillant et espiègle comme vous , du fortuné volatile qui partage avec vos mères les premiers baisers de votre bouche , les premiers sourires de vos lèvres , du témoin discret de vos premiers soupirs dans la chambrette aux blancs rideaux , aux rêves si parfumés , aux hallucinations si pures et si naïves. Fraîches et vagabondes pensées du réveil , prestige d'un nom murmuré tout bas avec une prière au ciel , et peut-être aussi des larmes avec la prière , ardentes et muettes extases à l'heure où la cloche de la chapelle , tintant l'*Angelus* , vibre si mélancolique , dans le calme de la nuit ; pour lui seul , hélas ! bienheureux captif , tous ces détails inconnus et charmants des pudiques mystères du bel âge ! Et alors , mes demoiselles , la dédicace de cette courte

monographie doit vous être agréable ; accueillez donc sans rougir un hommage inspiré par le désir de vous plaire , offert sans arrière-pensée , et dont tout le mérite est de n'engager à rien. — L'élégant oiseau , que sa forme svelte et gracieuse , son joli plumage , sa voix ravissante , son naturel aimant rendent si digne de vos soins et de votre tendresse , a été rangé par les naturalistes , sous la dénomination de *fringilla Canaria* , dans le genre des passereaux et l'ordre du pinçon. C'est dans les îles Canariennes que se trouve le type de ces variétés nombreuses dues à la domesticité , et dont les plus belles et les plus recherchées sont le *serin jaune citron* , *jonquille* , ou doré ; le *serin à huppe* ou à *couronne* , et le *serin panaché de noir* , *jonquille* et *régulier*. Mais l'on demanderait en vain au sauvage élève de la nature les tours éclatants de gosier , le timbre pur , doux et mélodieux qui distinguent nos musiciens de chambre. De même , en comparant l'ensemble de sa physiologie , on remarquera de notables différences. Sa taille , qui est la même que celle de nos serins domestiques , est un peu plus ramassée ; sa tête est plus grosse ; les plumes qui la recouvrent , ainsi que celles du dessus du cou et du dos , sont grises sur les bords et brunes dans le milieu ; le croupion , les côtés de la tête , le front , la gorge , le devant du cou , la poitrine , sont d'un vert jaune , mêlé de traits bruns sur les flancs ; une teinte blanchâtre domine sur le ventre dans sa partie inférieure , sur les petites couvertures des ailes et les couvertures du dessous de la queue ; les supérieures sont pareilles au croupion ; une couleur rembrunie teint les grandes couvertures , et les plumes blanches et canotales , dont les bords extérieurs sont d'un vert jaune ; le bec est couleur de corne , noirâtre à l'extrémité , et les pieds sont bruns. La femelle a des teintes moins vives. Tel est le serin des Canaries , naturel et sans altération. Quant aux serins domestiques , ces oiseaux sont trop connus pour que la description de leur plumage puisse offrir de l'intérêt. Je me bornerai donc à donner quelques rapides

détails sur le naturel de ces oiseaux, sur la manière de les apparier pour avoir de belles races, leur éducation, les cages et les diverses nourritures qui leur conviennent. — Les serins ont presque tous les inclinations et un tempérament différens; observation qu'on peut étendre à beaucoup d'autres oiseaux. Il est des mâles tristes, rêveurs, toujours bouffis, chantant rarement, on ne chantant que d'un ton lugubre. Naturellement malpropres, les pieds toujours sales, le plumage mal peigné, et jamais lisse, ils ne peuvent plaire aux femelles; en outre, le moindre accident qui arrive dans le petit ménage les rend taciturnes et les attriste au point de leur causer la mort. Ces individus ne sont pas dignes de l'hospitalité de la volière, et doivent être bannis sans pitié. D'autres ont un caractère si mal fait qu'ils tuent la compagne qu'on leur donne; et, chose bizarre! ces maris Barbe-Bleue sont toujours les plus doux et les plus caressants avec leur maître; la beauté de leur plumage, la grace coquette de leurs poses, la mélodie de leur chant, semblent même augmenter en raison de la brutalité de leurs manières. Il y a cependant un moyen de mettre à la raison le moins traitable; pour cela on prend deux fortes femelles d'un an plus vieilles que lui; on met ces femelles durant quelques mois dans la même cage afin que, se connaissant bien, et n'étant pas jalouses l'une de l'autre, elles ne se battent pas dans le partage d'un seul époux. Le temps de les accoupler venu, le mâle ne manquera de commencer la guerre; mais elles se coaliseront pour leur défense commune, et, grâce à l'amour, secondé par d'énergiques coups de bec, leur victoire sera complète. On remarque encore parmi les serins des individus d'un naturel si barbare qu'ils détruisent les petits, et souvent les mangent à mesure que la femelle les pond, on, s'ils les laissent couvrir, à peine les petits sont-ils éclos que ces pères dénaturés les saisissent avec leur bec, et les traînent dans la volière jusqu'à ce qu'ils soient morts. Mais ces monstrueux

ser exceptions sont heureusement fort rares, et ne doivent entacher en rien la moralité de l'espèce. Les serins, en effet, sont pour la plupart toujours gais, toujours chantants, d'un caractère doux, d'un naturel charmant; si familiers qu'ils prennent à la main et même à la bouche tout ce qu'on leur présente: excellents maris, excellents pères, donés de toutes les vertus que l'on prête, à tort peut-être, au bontiquier garde-national de 1830, on les voit à chaque instant du jour déployer devant leur femelle toutes les séductions de leur voix, la soulager dans ses pénibles fonctions de couveuse, l'inviter à changer de situation, couvrir eux-mêmes à sa place, et nourrir les petits dès qu'ils sont éclos. Les mêmes différences de caractère et de tempérament se font remarquer dans les femelles. Les femelles *agathes*, de même que les mâles de cette couleur, sont les plus faibles, et meurent assez souvent sur leurs œufs; elles sont pleines de caprices, et souvent quittent leurs petits pour aller causer d'amour avec leur mâle. Les *panachées* sont assidues couveuses et bonnes mères; mais les mâles sont les plus ardents de tous les canaris, et la polygamie doit leur être permise. Ceux qui sont entièrement *jonquille*, ayant à peu près la même pétulance, devront être aussi traités en sultans; les femelles de cette nuance se distinguent par leur extrême douceur. Il est enfin des femelles tellement paresseuses, les *grises* par exemple, qu'on est obligé de faire leur nid pour elles; mais, en revanche, ce sont, pour l'ordinaire, d'excellentes nourrices. — Les petits qui proviennent des canaris de couleur uniforme sont pareils à leurs père et mère. Un mâle et une femelle de couleur *grise* produiront invariablement des serins gris; il en est de même des *isabelles*, des *blonds*, des *blancs*, des *jaunes*, des *agathes*, etc. Mais, en mêlant ces différentes races, on obtiendra des variétés aussi belles que rares. Ainsi, un mâle *panaché de blond* et une femelle *jaune à queue blanche* donneront un produit fort distingué. De l'accouplement de deux

panachés, il ne résultera que des *panachés*, et quelquefois des *gris*, des *jaunes* ou des *blancs*. Si le père et la mère sont issus de ces races, il n'est pas même nécessaire d'employer des oiseaux *panachés* pour que leurs petits le soient : il suffit qu'ils tiennent à cette variété par leurs ascendants, soit du côté paternel, soit du côté maternel ; mais, pour avoir de belles productions, il faut assortir un mâle *panaché de blond* avec une femelle *jaune queue blanche*, ou bien un mâle *panaché* avec une femelle *blonde queue blanche* ou tout autre, à l'exception seulement de la femelle *grise queue blanche*. Pour se procurer cette jolie race, connue sous le nom de *serin pleur*, il faut mettre un mâle jonquille avec une femelle de même couleur. Enfin l'on obtiendra un superbe jonquille, de l'union d'un mâle *panaché de noir* avec une femelle *jaune queue blanche*. Quant à l'appariement des serins avec les oiseaux d'espèces différentes, nous nous bornerons à dire que les plus beaux méliés sont ceux qui sortent du chardonneret ; les plus curieux et les plus rares proviennent de l'alliance du bouvreuil, et les plus communs de l'accouplement du tarin, de la linotte et du verdier ; les plus recherchés de tous par leur ramage et leur beauté sont dus à des mâles serins et à des femelles étrangères. — Les précautions les plus minutieuses sont indispensables dans le choix de la cage et de la nourriture destinées à ces intéressants volatiles. Et d'abord la construction de la cage est défectueuse si elle n'est pas élevée, longue et large à proportion, si elle est susceptible de donner retraite aux mites et aux punaises, si elle permet à l'oiseau de se dérober à la vue, et s'il a continuellement sa pâture sous les yeux lorsqu'il est perché sur les bâtons ; car alors il mange trop souvent, et devient sujet à l'*avalure*, maladie mortelle pour la plupart des serins. S'ils mangent seuls, la nourriture devra se composer de navette, de millet, d'alpiste, de chenevis, en réglant le mélange de cette manière : une chopine de chenevis, autant d'alpiste, une pinte de millet et six de navette.

bien vaincue. Mais, lorsqu'ils seront accouplés, on pourra leur donner, outre ces graines, un morceau d'échaudé ou de biscuit dur, quelques branches de mouron, de sénéçon, de plantain bien mûr, et, pendant les huit premiers jours, beaucoup de graines de laitue, qui sont un excellent purgatif. — Règle générale : ne pressez jamais le temps de la première nichée, et retardez l'union des couples jusqu'à la mi-avril. Abstenez-vous de toucher les œufs sans nécessité ; vous les refroidiriez et retarderiez d'autant la naissance du petit ; souvent même ces attouchements réitérés l'empêchent de venir à terme. — Dix à douze jours après sa naissance, le canari est ordinairement en état d'être élevé à la brochette ; dès qu'il mange seul et qu'il gazouille, son éducation musicale peut commencer. Pendant les huit premiers jours, on lui donne pour prison une cage couverte d'une toile fort claire ; on le place dans une chambre isolée, de manière à ce qu'il ne puisse être distrait par aucun ramage, et on joue sur la serinette ou le flageolet l'air qu'on veut lui apprendre. Quinze jours après, on remplace la toile dont nous avons parlé par une serge verte ou rouge très épaisse, et on laisse l'apprenti virtuose ainsi cloîtré jusqu'à ce qu'il sache parfaitement sa leçon. Un seul air choisi et répété dix fois de suite sans interruption et à six reprises par jour est suffisant pour sa mémoire ; un plus grand nombre le fatiguerait, et d'ailleurs il oublierait aisément. Tous les serins n'ont pas la même aptitude à s'instruire ; les uns se déclarent après deux mois, tandis qu'il en faut à d'autres plus de six. Il est également prouvé que les leçons du matin et du soir leur sont plus profitables que les autres. — Depuis cent ans les fies des Canaries étaient déconfortes, et cependant les infortunées tris-aïeules de nos grand'mères en étaient encore réduites, pour charmer les loisirs du boudoir, à la compagnie maussade de leurs doguins, levrettes ou biehons, lorsqu'un événement imprévu vint les débarrasser de ce personnel étrange, fait

tout au plus pour la palissade du chenil, et non pour les coussins brodés de l'ottomane. Une troupe d'oiseaux inconnus, que le naufrage d'un vaisseau venait de rendre à la liberté sur les côtes d'Italie, s'était réfugié dans les bosquets de l'île d'Elbe. Leur plumage, disait-on, brillait de tous les feux de la topaze : la mélodie de leur chant défiait la musique la plus suave. Et aussitôt voilà de blanches mains qui prodiguent l'or, des maris qui murmurent, des amants qui se désespèrent : l'oiseau des Hespérides était naturalisé Français. — Dites-nous, mesdemoiselles, si les mêmes causes produisent aujourd'hui les mêmes effets !... CHARLES DUPUY.

SÉRINGAPATAM ou **SÉRINGAPATNAM**, et mieux *Sri-Ranga-Patama*, ville de Sri-Rangus, ancienne résidence du rajah de Mysore, dans l'Inde. Elle fait aujourd'hui partie des possessions anglaises, dont la capitale est Madras. Située dans l'île du même nom, que forme le Kavery, fleuve large et rapide, elle a été fortifiée à la manière indienne par le célèbre Hyder-Ali. Ses rues sont étroites et tortueuses. En 1800, elle comptait environ 32,000 hab., y compris la garnison : c'est plus du quart de la population totale de l'île. A l'extrémité orientale de la ville, s'élève le palais de Hyder-Ali, ou le *Laul-Raugh*, édifice magnifique, quoiqu'il ne soit construit que d'argile. Tout près de là, on voit un mausolée en marbre noir, dans lequel reposent les restes de ce prince, de son épouse et de son fils Typpo-Saëb. Le palais est un grand bâtiment entouré de hautes murailles. Comme les autres maisons, il n'a aucune fenêtre sur la rue, ce qui rend son extérieur assez triste. Un chirurgien habite maintenant le palais d'où Hyder-Ali inspirait tant de craintes aux Anglais, et son sérail, qui renfermait les beautés de l'Inde, a été transformé en hôpital. Celui de Typpo-Saëb est devenu une caserne d'artillerie. Le 4 mai 1799, l'armée anglaise, sous les ordres du général Harris, prit Séringapatam, que défendaient 8,000 hommes. La garnison presque entière fut passée au fil de l'épée et le prince Typpo-Saëb trouvé

parmi les morts. Les remparts étaient garnis de 300 canons : les vainqueurs trouvèrent dans la place plus de 100,000 fusils et d'immenses trésors. La bibliothèque, composée de 2,000 volumes, recueillie par les soins de ces deux princes, fut transportée en Angleterre, et figure aujourd'hui à Londres. C. L.

SERMENT. « Quand un peuple n'est pas religieux ; dit Platon, on ne peut faire usage du serment que dans les occasions où celui qui jure est sans intérêt, comme un juge et des témoins. » D'où l'on voit que le serment est un acte qui touche à la religion des peuples, et qui, par l'importance qu'on y attache, par le culte particulier dont il est l'objet, atteste une profonde moralité. Aussi est-il défini un acte religieux par lequel celui qui jure prend Dieu à témoin de la vérité d'un fait, ou de la sincérité d'une promesse, voulant qu'il venge l'imposture ou le manque de foi. L'imprécation est, ainsi que cela s'aperçoit, de l'essence du serment, elle en est la sanction. C'est ce qu'enseignent les juristes français ; entre autres Domat et Pothier, lesquels, s'éloignant en cela de l'opinion de certains canonistes, soutiennent que la simple invocation de Dieu, comme témoin de la vérité d'un fait, sans le secours de l'imprécation, ne constitue pas un serment. Cette manière de voir, qui se trouve en opposition avec la doctrine de saint Thomas et de Suarez, a pour elle le sentiment général des nations. C'est ainsi que d'effrayantes imprécations accompagnent, dans la *Novelle 8* de Justinien, la formule du serment. Le christianisme a complètement suivi en ce point le sentiment des anciens. — Concevoir le serment, abstraction faite de l'imprécation exprimée ou sous-entendue, c'est se faire une fausse idée de cet acte important. De quel poids pourrait être, en effet, la simple invocation de la divinité, comme témoin d'une promesse ou d'une affirmation, si celui qui fait cette déclaration solennelle ne donnait pour garantie de la sincérité de son dire qu'il se soumet, en cas de parjure, à la vengeance du Dieu qu'il invoque ? Une telle

manifestation consisterait en non-sens, indépendamment de ce que ce serait prendre le nom de Dieu en vain, l'invocation ne pouvant tirer à conséquence. Réduit à ces termes, le serment tomberait au rang des vulgaires affirmations, lesquelles tirent tout leur poids du caractère de leur auteur. Or, ce qui donne au serment une certaine valeur, c'est moins le nom de celui qui le fait, que la conviction où se trouve celui qui accepte une telle déclaration que son auteur se croit exposé aux vengeances célestes s'il arrivait qu'il se fût parjuré. Considéré sous ce point de vue, le serment apparaît comme une véritable profession de foi, comme un acte religieux. — Les canonistes ont fait du serment de nombreuses divisions; c'est ainsi qu'au dire de Jean Dicastillo, lequel ne fait que suivre en cela le sentiment des docteurs, cet acte est d'essence divine ou humaine, quoique ne cessant jamais d'être une manifestation religieuse, suivant qu'il a trait aux intérêts spirituels ou temporels. De plus, et pour ce qui est de son objet, il se lie à une promesse, il se rapporte à un engagement qu'on prend pour l'avenir; ou il est relatif à un fait, soit passé, soit actuel, dont on affirme l'existence. C'est là ce qui constitue la division généralement faite en serment *promissoire* et serment *affirmatif* ou *assertorium*, division qui comprend tous les engagements dans lesquels on fait intervenir la divinité à titre de témoin. Quant à ce qui est de la forme, le serment est, au dire des docteurs en droit canon, mental ou exprimé de vive voix, solennel ou simple, explicite ou implicite, accompagné d'imprécations, de malédictions exprimées, ou de simples protestations, judiciaire ou extra-judiciaire. Une dernière division a été présentée par Suarez, mais elle est généralement repoussée. Ce docteur enseigne qu'il existe un serment véritable ou vrai, et un serment feint ou fictif, et cela suivant qu'on a, lorsqu'on jure, l'intention de se lier, ce qui peut être évité au moyen de restrictions mentales. Il est évident, ainsi que l'ont fait obser-

ver certains canonistes, que ce n'est pas là à proprement parler une division du serment. Admettre que celui qui jure puisse ne pas avoir l'intention de se lier par serment, c'est concevoir cet acte abstraction faite de l'intention, ce qui est destructif de l'essence du serment. Une telle manifestation est l'abus de la foi jurée, c'est une irrévérence coupable envers la divinité. — Sans nous appesantir, pour le moment, sur les qualifications de serment *promissoire* et de serment *affirmatif*, mots quelque peu barbares par lesquels on est convenu de désigner les deux ordres de faits auxquels s'applique toute adjuration qui met la divinité en cause, nous rechercherons les circonstances qui donnent au serment, dans les deux cas, la plus haute consécration. — Tandis que, chez les anciens, l'imprécation était une partie clairement exprimée de la formule de l'invocation, elle est sous-entendue chez plusieurs nations modernes, et se trouve implicitement comprise dans la déclaration faite. C'est ainsi qu'en France, soit qu'on dépose d'un fait en justice, soit qu'on prenne avec la puissance publique un engagement solennel, les mots *je le jure* résument toute la formule du serment. On ne voit point chez nous, comme dans l'ancienne Rome, celui qui prend Dieu à témoin de la sincérité de ses paroles se lier par de terribles imprécations. Des esprits graves, et dont le sentiment est plein d'autorité, entre autres le savant et lucide auteur du *Droit civil Français*, Toullier, regrettent qu'un changement ait eue lieu, à cet égard, dans l'ancien ordre de choses. « Peut-être est-ce une faute, dit à cette occasion le commentateur cité, dans une législation où l'on emploie le serment comme un *critère* de vérité, d'avoir retranché de la formule l'imprécation explicite. » L'auteur donne en conséquence des éloges à la législation du canton de Genève, laquelle veut, par son article 134 du code de procédure, que les *Saintes-Écritures* soient ouvertes devant la partie qui s'apprête à jurer, et qu'après qu'elle a prononcé les mots

je le jure, le président lui rappelle l'imprécation contenue dans ces mots, en ajoutant : « Que Dieu, témoin de votre serment, vous punisse si vous êtes parjure ! » Il est permis de douter que ces mots prononcés par une autre bouche que celle qui articule l'abjuration, et cela une fois le serment prêté, soient d'un effet véritablement salutaire. S'il est vrai de dire que le serment, réduit à ces mots : *Je le jure*, perd une partie de sa force, en ce sens qu'il n'a rien d'explicite, de nettement articulé, d'où suit qu'il donne lieu aux restrictions mentales, ainsi que l'a fait entrevoir, fort à tort au surplus, le jésuite Suarez, en revanche, c'est se faire illusion sur les hommes et sur les choses que d'attribuer à l'imprécation explicite une grande vertu au temps où nous vivons. Il y a peut-être quelque chose de mieux à faire que de partir du dogme, pour fonder de nos jours l'autorité, la valeur morale du serment. Tout religieux que soit cet acte par son essence, il ne faut pas oublier les rapports qui lient toute religion à la morale universelle. Or, le plus sûr moyen de fonder ce qu'on est convenu d'appeler la religion du serment, serait peut-être d'en définir clairement l'objet à l'esprit de celui qui va prendre la divinité à témoin de la sincérité de son dire, et, par dessus tout, de ne pas prodiguer, outre mesure et sans nécessité, l'usage de ce genre d'interpellation. — Le motif de l'extrême faveur dont jouit chez les Bourguignons le combat judiciaire mérite d'être remarqué. Gondebaud, roi de Bourgogne, fut, au dire de l'auteur de l'*Esprit des Loix*, celui qui de tous les rois autorisa le plus l'usage de ce genre d'épreuve. « C'est afin que nos sujets, disait ce prince, ne fassent plus de serment sur des faits obscurs, et ne se parjurent pas sur des faits certains. » — Ces paroles ont un sens profond ; elles placent sous son véritable jour la question du serment, laquelle n'a pas toujours été aussi bien comprise. — Il n'y a, en effet, que de graves nécessités qui puissent justifier l'intervention de cet acte sérieux

et solennel dans la vie humaine. C'est en ce sens, et suivant une double interprétation, que la loi du christianisme dispose par son deuxième commandement : « Dieu en vain tu ne jureras, ni autre chose pareillement. » De là vient que saint Matthieu place dans la bouche de Jésus-Christ ces paroles remarquables : « Je vous dis qu'il ne faut nullement jurer, mais que votre parole soit *oui* ou *non*. » Cela est seul conforme aux lois de la morale, et se concilie parfaitement avec le respect de la divinité. « Celui, dit le livre de l'*Ecclésiastique*, qui jure beaucoup sera rempli d'iniquités. » C'est à ces principes que se réfère la doctrine des anabaptistes et des quakers, ou sectateurs de Peun, auxquels leur religion enjoint de se renfermer dans les bornes d'une affirmation pure et simple. « Leur loi, dit en parlant des premiers le président de Bourg, dans son *Recueil des ordonnances de l'Alsace*, ne leur permet que de répondre *oui*, sur la formule du serment qui leur est proposée par le juge, et elle leur défend de lever la main, parce qu'ils croiraient que ce serait provoquer le Seigneur du haut des cieux ; ce qui serait, selon eux, une impiété plus propre à faire suspecter la foi de celui d'entre eux, qui s'en serait rendu coupable, qu'à lui mériter croyance. » — La politique de nos jours est fort loin de ces ménagements et de ces sages scrupules. Peu touchés de cette grave considération, qu'il y a un danger immense à plaquer, comme le fait le serment, un peuple entre son intérêt et le respect d'un engagement pris, ou celui de la vérité, nos modernes législateurs ont soumis la conscience à des épreuves multipliées et contradictoires, ouvrant ainsi une large issue au parjure. Si le serment, qui consiste à jurer fidélité au pouvoir établi, diffère d'une affirmation solennelle, c'est toujours, il ne faut pas l'oublier, la divinité qui, dans les deux cas, est prise à témoin de la vérité d'un fait ou de la sainteté d'une promesse ; d'où il suit que celui qui manque à ses engagements, comme celui qui déclare vrai un fait qu'il sait être

faux, encourent, à des titres divers, la honte du parjure. Tous deux ont menti à leur conscience, et profané le nom de Dieu par l'abus qu'il en ont fait. Ainsi, soumettre sans nécessité tous les citoyens, comme l'ont fait certains gouvernements éphémères, à la prestation d'un serment politique, solennité à laquelle peut succéder dès le lendemain une démonstration en sens contraire, et non moins sérieuse, c'est travailler à la démoralisation d'un peuple, c'est saper par sa base l'autorité du serment. C'est à ce résultat qu'aboutissait l'empire, par des décrets semblables à celui du 4 mai 1812, qui mérite d'être cité : « Sont déclarés coupables de félonie, est-il dit, les sujets de Rome et de Trasymène qui ont refusé de prêter le serment : s'ils persistent, le fait sera constaté par une commission militaire; ils seront déportés, et leurs biens seront confisqués. » Cela était fort immoral, car cela avait lieu sans droit et sans nécessité, conditions qui résument toute la moralité du serment. Il faut éviter le plus possible, je le répète, de contraindre la liberté de l'homme, en le plaçant, par une interpellation aussi solennelle, entre son intérêt et sa conscience. — Telle est, il faut croire, l'idée qu'on se faisait à Rome du serment, puisque les chefs de la puissance publique invoquaient avec confiance, au milieu des plus grands dangers, le secours magique de la foi jurée. « Après la bataille de Cannes, remarque Montesquieu, le peuple effrayé voulut se retirer en Sicile; Scipion lui fit jurer qu'il resterait à Rome; la crainte de violer un serment surmonta toute autre crainte. Rome, ajoute le grand homme, auquel nous empruntons ces lignes, était un vaisseau tenu par deux ancres dans la tempête, la religion et les mœurs. » Cela vient de ce qu'on évitait de faire intervenir, à tout propos, et pour le plus mince intérêt de personnes, la foi publique et privée. Il en est du serment comme de tout ce qui s'appuie sur un usage immodéré : semblable à la puissance, semblable au crédit, plus on

en use, moins il vaut. — L'on est allé fort loin en France avec le serment politique, et l'on est arrivé à lui ôter à peu près toute valeur. S'il est vrai de dire, avec d'Aguesséau, « que le serment du fonctionnaire achève de former le caractère de l'homme public, qu'il lui imprime le sceau de la puissance publique » ; si ces principes ont encore reçu de nos jours une haute consécration de la part de la cour suprême, il faut, d'un autre côté, reconnaître que la manière uniforme dont cet acte est formulé est peu propre à lui donner l'aspect et l'importance d'un engagement sérieux. Remarquons en effet que la profession de principes exigée de tout fonctionnaire, loin d'être l'exposé des devoirs de sa charge, est exactement conforme à celle qu'on impose au simple citoyen sur le point d'exercer l'un de ses droits politiques. Sans rechercher jusqu'à quel point il est convenable et régulier d'exiger pour l'exercice, non d'une fonction gouvernementale, mais d'un droit qu'on paie et qui a sa source dans l'investiture des conditions de l'âge et du cens, un serment, qui n'est qu'une déclaration de principes, comment comprendre qu'une interpellation, dont les termes s'adressent à un simple particulier aussi bien qu'à l'homme public, au fonctionnaire, interpellation qui, je le répète, n'a nullement trait aux devoirs de tel ou tel emploi, puisse avoir pour effet d'imprimer à l'homme du pouvoir le sceau de la puissance publique ? N'est-il pas évident que le serment exigé devrait se rapporter clairement au genre d'investiture octroyé; que l'homme du trésor, par exemple, devrait jurer d'être un comptable scrupuleux et fidèle des deniers publics; que le magistrat devrait prendre l'engagement de rendre bonne; équitable et prompt justice; de juger *sans acception de personnes*, ainsi que les lettres de 1409 forçaient les conseillers du règne de Charles VI à en faire le serment ? Qui ne voit que de semblables interpellations auraient, au lieu d'une influence marquée sur le cours des choses, au moins une

toute autre valeur que la déclaration qu'on impose à tout venant, sans y changer un mot. Pense-t-on que, prises en masse, de telles professions de foi n'eussent un retentissement salutaire ? n'est-ce pas ainsi qu'on moralise une nation et qu'on rend plus facile l'accomplissement du bien, par cela même qu'on a fait entrer plus avant dans les esprits la religion du devoir ? Ces réflexions seront rendues plus frappantes par un rapprochement qu'il nous est facile de faire. — Les hommes honorables qui se vouent à l'exercice de la médecine sont tenus, avant de se livrer à la pratique de leur art, de prêter un serment qui est renouvelé presque en entier de celui si remarquable qu'Hippocrate exigeait de ses disciples. Cette déclaration est ainsi conçue : « En présence des maîtres de cette école, de mes chers condisciples, et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être-Suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine : je donnerai mes soins gratuits à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux n'y verront pas ce qui s'y passe, ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères. — Que les hommes m'accordent leur estime, si je suis fidèle à mes promesses ; que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères, si j'y manque ! » — Rapprochez de cette profession de foi, qui exhale un parfum de vertu antique, et si bien faite pour aller au cœur d'une jeunesse amie du travail et accessible à tous les sentiments généreux, la déclaration exigée de ceux qui sont chargés de rendre plus soignée, plus reconnaissable à tous la limite qui sépare le juste de l'injuste ; comparez ensemble ces deux expositions, et vous serez frappé du caractère mesquin et vulgaire qui distingue le serment

imposé au jeune légiste par l'ordonnance du 20 novembre 1822. L'article 38 de cette ordonnance résume en ces termes le serment de l'avocat : « Je jure d'être fidèle au roi et d'obéir à la charte constitutionnelle ; de ne rien dire ni publier, comme défenseur ou conseil, de contraire aux lois, aux règlements, à la *sûreté de l'état* et à la *paix publique*, et de ne jamais m'écarter du respect dû aux tribunaux et aux *autorités publiques*. » Roi, charte, sûreté de l'état, paix publique, autorités publiques, rien de ce qui touche à la puissance publique n'a été oublié ; des devoirs de l'avocat, pas un mot. Encore si l'on eût terminé cette énumération en reproduisant les mots qui terminent l'art. 14 du décret de 1810, et que celui qui prête serment pût ajouter : « Je jure.... de ne conseiller ou défendre aucune cause que je ne croirai pas juste en mon âme et conscience, » les convenances eussent été gardées, et l'avocat serait censé avoir prêté un serment de quelque valeur. L'empire n'avait cependant pas le tort d'oublier l'élément de la puissance publique ; mais sa préoccupation n'avait rien de stupide, et, tout en songeant à sa propre cause, il savait pénétrer toute l'étendue d'une question. Combien était mieux inspiré que tout ce monde, qui s'en est allé précisément parce qu'il n'entendait rien aux choses de ce siècle, le législateur du temps de Charles VI, qui, en 1409, traçait à l'avocat ses devoirs en termes qu'on peut traduire ainsi : « Vous jurerez que vous exercerez en homme de bien, loyalement et fidèlement, l'office d'avocat ; que vous ne prêterez point appui à la cause que vous saurez être injuste. S'il arrivait, en cours de procès, n'importe dans quel moment, que son injustice vous fût démontrée, vous vous démettez de votre mandat ; en conséquence, vous ne signerez aucun acte, s'il n'a été dressé par vous ou suffisamment examiné ; vous mettrez à l'expédition des affaires de vos clients le plus de diligence possible. » Il est évident qu'une telle déclaration était de nature à créer des engagements sé-

rieux, sinon complètement à l'abri de l'observation. A l'exemple de celui exigé des conseillers, des auditeurs, des greffiers, des notaires, etc., ce serment était un appel *tout spécial* fait à la conscience de celui qui était interpellé. Or, il n'y a que cela de véritablement raisonnable, et, s'il faut le dire, de moral. — Parmi les déclarations qui consistent à faire prendre un engagement pour l'avenir, et sans parler de ce qui touche au *vœu* (*v.*), nous citerons comme particulièrement remarquable le serment imposé aux jurés par l'article 312 du code d'instruction criminelle : les devoirs du juge, ceux de l'homme *probe* et *libre*, sont parfaitement exposés dans le cours de cette interpellation adressée aux membres du jury par le magistrat qui dirige les débats. Nous en dirons autant du serment exigé des témoins : ils jurent de parler « sans haine et sans crainte, de dire toute la vérité et rien que la vérité. » Cet exposé est simple et parfaitement beau. Les experts, les interprètes, sont soumis également à une prestation de serment en justice : ils jurent d'opérer fidèlement et en toute conscience. — Avant de terminer sur ce point, nous ferons remarquer qu'on n'est pas obligé, au dire des canonistes, d'exécuter le serment qu'on a fait d'accomplir quelque chose de coupable, ou de s'abstenir d'une bonne action. Les paroles de Jérémie sont invoquées à l'appui de cette opinion : « Vous jurerez, s'écrit le prophète, en toute vérité, en toute raison et en toute justice. » Tel est le sentiment de saint Thomas, qui enseigne que celui qui fait un serment *illicite* pèche en jurant ainsi, et pèche surtout s'il observe un semblable serment. « Quand on jure de faire une chose, ajoute le même docteur, on doit sous-entendre cette condition : pourvu que la chose soit *praticable* sans une grande difficulté. » Cette doctrine a une grande portée. — Parmi les formes qu'affecte le serment, au dire des canonistes, nous avons cité en commençant celui qui est fait en justice, et qui, pour cette raison, porte le nom de *serment judi-*

ciaire. Suivant en cela les errements de l'ancien droit, le droit nouveau divise cette espèce de déclaration, laquelle ne doit s'entendre que du serment affirmatif, en serment *décisive* et en serment *délégué* d'office par le juge, ou serment *supplétif*. — Aux termes des articles 1358 et suivants du code civil, le serment *décisive* peut être délégué en tout état de cause, sur toute sorte de contestation, pourvu qu'il porte sur un fait personnel à la partie à laquelle il est délégué ; l'héritier ou la veuve sont toutefois passibles de l'épreuve du serment, et, s'ils en sont requis, ils doivent s'expliquer sur ce qui, touchant le fait du défunt, peut être à leur connaissance. Si celui auquel le serment est délégué refuse de le prêter ou ne consent pas à le référer à son adversaire, il doit succomber dans sa demande ou son exception : c'est le *vœu* de l'article 1361. — La partie qui succombe par suite d'un serment délégué ou référé n'est pas recevable à en prouver la fausseté. La cour de cassation a même jugé, et cela est conforme au sentiment des auteurs, que, nonobstant les termes de l'art. 306 du code pénal relatif au faux serment, le ministère public ne peut établir, par témoins, la fausseté d'une semblable déclaration, qu'autant qu'il s'agit d'un intérêt à l'occasion duquel la preuve testimoniale serait civilement recevable. La raison en est qu'établir, dans l'intérêt de la loi pénale, et par une voie que la loi civile n'admet pas, l'existence d'un fait civil, puisqu'il sert de base à l'accusation, ce serait faire, en certains cas, ce que la loi défend. Cela est exact, mais c'est là un droit rigoureux et par trop dénué de portée. — Le serment *supplétif*, ou délégué d'office par le juge, est de deux sortes, en ce sens qu'il s'applique à deux objets distincts : il a lieu pour déterminer la décision de la cause, ou seulement pour établir le montant de la condamnation. Le serment qui est relatif à ce dernier cas portait dans l'ancien droit le nom de *serment en plaid*. — Le serment délégué par le juge doit être accepté par la partie interpellée : elle ne peut le ré-

férer à son adversaire. Pour que le juge puisse se permettre de recourir à ce moyen de décision, quelque peu violent, il faut que la demande ou l'exception ne soient ni complètement dénuées de preuves ni pleinement justifiées, ce moyen de décider n'étant admis que pour suppléer à ce qui manque de décisif aux arguments pour ou contre. C'est de là qu'est venu pour ce genre d'épreuve le nom de *serment supplétif*.

P. Coq, a.

SERMON, prédication, discours chrétien qui ordinairement se prononce en chaire, dans une église, pour instruire et pour exhorter le peuple. « Un beau sermon, dit La Bruyère, est un discours oratoire dans toutes les règles, conforme aux préceptes de l'éloquence humaine et paré de tous les ornements de la rhétorique. » Le ministère de la prédication, ajoute Fléchier, est réservé à l'explication des mystères ou à la persuasion des préceptes, et non pas à ces sermons d'éclat où l'imagination a plus de part que la raison, et où l'orateur souge moins à édifier qu'à plaire. » *Sermon* pathétique, instructif, édifiant; *sermons* du Carême, de l'Avent, de l'octave du Saint-Sacrement; *sermon*-divisé en deux points, en trois points; *sermons* de Bourdaloue, de Massillon (v. *ELOQUENCE, ORATEURS SACRÉS, ORATOIRES* [Art], *PREDICATION*). — *Sermonnaires*, recueils de sermons; *prédicateurs* dont ou a des recueils de sermons. — *Sermon*, dans le style familier, se dit d'une remontrance ennuyeuse, importune. *Sermonner*, c'est adresser ces remontrances hors de propos. Le *Sermonneur* est celui qui les fait. E. G.

SERPENT, reptile allongé, cylindrique et sans pieds, tel que la vipère, la couleuvre, l'aspic, etc. (v. *REPTILES*). Le serpent est un petit serpent éclos depuis peu. En terme d'artificier, ce sont de petites fusées enfermées dans une grosse, d'où elles sortent avec ou mouvement tortueux. Jésus-Christ a dit : Soyez prudeois comme les serpents et simples comme les colombes. *Serpent*, dans l'Écriture-Sainte (v. *ADAM, ÈVE et MOÏSE*).

Réchanffer un serpent dans son sein, c'est obliger un ingrat, un méchant, un ennemi. On dit d'une personne médisante : C'est une langue de serpent. — *L'œil de serpent*, en joaillerie, est une pierre de peu de valeur qu'on monte en bague. — *La langue de serpent* est une plante à double feuille, dont la plus petite rappelle la langue du serpent. — *Le bois de serpent* ou *serpentine* est une plante exotique employée autrefois comme sudorifique, fébrifuge. — On nomme aussi *serpentine* une pierre fine tachetée comme la peau d'un serpent.

SERPENT, instrument à vent, dont on se sert dans les chœurs de musique d'église pour soutenir les voix, et qui ressemble à un gros serpent. C'est aussi celui qui joue de cet instrument.

SERPENTAIRE, nom vulgaire d'une espèce de cactier à grandes fleurs rouges et à tiges rampantes. *Le serpentaire de Virginie* est une espèce d'aristolochie à tige flexueuse et marbrée, dont la racine est employée comme tonique et stimulante.

SERPENTINAIRE (astronomie), constellation de l'hémisphère boréal qu'on figure par Esculape tenant un serpent. X.

SERRE. Lieu clos et couvert, où, pendant l'hiver, on renferme les orangers et autres arbres ou plantes qui ont le plus besoin d'être à l'abri de la gelée. C'est un bâtiment en partie vitré, destiné à renfermer les plantes qui croissent naturellement entre les tropiques et qui demandent une température très élevée, non seulement pour croître, mais même pour se conserver. Afin de remplir leur objet, les serres doivent être tenues, par le moyen naturel des rayons du soleil ou par le feu, dans un degré de chaleur approchant de celle qui règne habituellement entre les tropiques, c.-à-d., terme moyen, entre 15 ou 20 degrés au-dessus de zéro du thermomètre de Réaumur. — De là deux sortes de serres : l'une appelée *serre tempérée*, lorsqu'elle se chauffe par le moyen des rayons du soleil seulement, l'autre appelée *serre chaude*, lorsqu'elle se chauffe par

les rayons du soleil et par des poêles à la fois. Une serre, pour être bonne, doit posséder au plus haut degré, par sa construction, la faculté de concentrer la chaleur des rayons du soleil dans son intérieur et d'y conserver celle du feu. Nous n'aurons jamais, comme en Autriche, l'avantage de conserver long-temps les arbres et les plantes des pays inter-tropicaux que lorsque, comme dans cette contrée, nous posséderons une serre spécialement affectée à chaque culture particulière. — L'exposition doit être entre l'est et le sud. Trop à l'est, on reçoit trop obliquement les rayons du soleil; au-delà du sud, on les perd trop promptement. L'ouest et le nord ne valent rien, et il faut renoncer à toute construction quand des obstacles empêchent de prendre la seule disposition favorable. Une montagne, une rivière, un bois, un étang, placés à peu de distance devant une serre nuisent essentiellement à son succès; au contraire, ces objets ou de grands bâtimens placés à une *petite distance derrière* une serre favorisent singulièrement sa réussite. Tenez le sol élevé au-dessus d'elle de trois ou quatre pieds par le moyen d'un massif de maçonnerie, si vous voulez éviter le froid et l'humidité de la terre. De la nécessité de donner le plus de lumière possible à votre serre, il résulte que son plan horizontal doit avoir la forme d'un parallélogramme très allongé. — L'expérience prouve qu'une serre moyenne vaut mieux que deux petites, et deux serres moyennes qu'une grande. Une serre moyenne est celle qui a 5 à 6 toises de long. Sa profondeur ne peut être moindre de huit pieds et demi ou neuf pieds, dont cinq ou six seront occupés par les plantes et le reste servira au service. Le mur du fond doit avoir au moins cinq pieds ou cinq pieds et demi. La hauteur du vitrage du côté du midi doit être telle que les rayons du soleil éclairent tous ou presque tous les jours de l'année toutes les faces intérieures. La largeur et la hauteur de son vitrage se déterminent par la hauteur méridienne du soleil au solstice d'été. La largeur d'une serre ne

doit pas être prolongée au-delà de huit pieds et demi ou neuf pieds. Il peut y en avoir dont le vitrage soit perpendiculaire, comme il peut y en avoir dont il soit plus ou moins incliné dedans. Ceci est fondé sur le principe constant que le vitrage d'une serre doit recevoir directement les rayons du soleil pendant la plus grande partie de l'année. — Cette inclinaison, dans le climat de Paris, est celle qui coupe à angles droits la ligne du solstice d'hiver, laquelle étant de dix-sept degrés et demi, veut que le vitrage soit de soixante-deux degrés et demi. — Les fondations d'une serre doivent être en briques; celles des faces intérieures et extérieures vernissées: On pave l'intérieur, au niveau des fondations, avec les mêmes briques; ces fondations ont environ deux pieds d'épaisseur, et s'élève à deux ou trois pieds au plus au-dessus de terre; au-dessus des fondations, on bâtit, du côté du nord, un mur en moellons de même épaisseur, et de la hauteur de la serre, lequel est revêtu en dedans et en dehors d'un lait de chaux. — Sur les trois autres côtés, on applique une plate-forme de bon bois de chêne large de neuf à dix pouces, épaisse de cinq à six; et dans cette plate-forme on entonne des montans ou poteaux, distants de quatre à cinq pieds entre eux, de six pouces d'équarrissage, et d'une longueur égale à la hauteur du vitrage. Nous n'entrerons pas dans le détail de toutes les pièces qui composent une serre. On peut voir celles qui sont au Jardin-des-Plantes, et dont la construction laisse peu de chose à désirer. Mais jusqu'ici nous n'avons parlé des serres que comme si elles ne devaient être chauffées que par les rayons du soleil, c'est-à-dire comme si elles étaient toutes des serres tempérées; voyons les *serres chaudes*. — Comme dans nos climats les rayons du soleil ne peuvent produire à nos serres une chaleur suffisante, on a recours au feu; et voici comment. — Toutes les serres ont leur fourneau dans la terre, au-dessous de leur aire, et la chaleur se répand dans

l'intérieur par des conduits qui circulent autour, ordinairement sous l'espace destiné au passage des ouvriers pour le service des plantes. — Les fourneaux ainsi que les conduits de chaleur sont le plus souvent construits en briques. Ces derniers (les conduits) valent mieux en tuyaux de terre, encore mieux en fonte de fer ou en cuivre. Un fourneau large de deux pieds, profond d'autant et haut de seize à dix-huit pouces, suffit pour une serre de trente pieds de longueur. Au lieu d'un seul fourneau, deux de moindres dimensions (un à chaque extrémité) donneront plus de chaleur avec moins de dépenses en combustibles. Le fourneau peut être construit hors de la serre, ou dans la serre, ou dans le mur de la serre; ce dernier cas a moins d'inconvénients. La hauteur et la largeur du tuyau de chaleur se règlent sur celle du fourneau. En partant du fourneau, il aura pour hauteur à peu près les trois quarts de celle du fourneau, et pour largeur un peu plus que le tiers de celle du fourneau. Outre le tuyau de chaleur, on voit quelquefois un tuyau qui lui est superposé. On chauffe les serres avec du bois, du charbon de bois, de la houille et de la tourbe. Le premier est le meilleur de tous; mais comme la température a besoin d'être diminuée, on peut ne pas se borner à ce seul combustible. — On s'est mis depuis quelques années à chauffer les serres avec la vapeur de l'eau bouillante, surtout en Angleterre et en Russie. Les cultivateurs français qui n'ont pas encore fait usage de ce moyen peuvent l'essayer en grand, ils y trouveront sécurité et économie. Dans toute serre, il faut qu'il y ait, ou au milieu, contre le mur du nord, ou aux extrémités, du côté de ce mur, une ou deux cuvettes en plomb, en pierre ou en bois, plus profondes que larges, destinées à contenir l'eau nécessaire à l'arrosage des plantes de la serre, eau qui doit être à la température de l'intérieur de la serre. — Pour achever la description de la serre chaude, disons que c'est un bâtiment exposé ordinairement au midi, garni de

vitreaux dans toute sa longueur, et qu'on chauffe en hiver par des fourneaux, afin d'obtenir des fruits et des légumes dans la saison où la nature les refuse, et pour conserver des plantes exotiques qui ne supportent pas notre climat. — Passons maintenant aux différents sens figurés du mot *serre* : C'est un fruit de *serre chaude*, se dit des talents précoces dont on a trop hâté la culture. — *Serre* signifie encore l'action de serrer, de presser, les raisins et autres fruits qu'on met au pressoir. — *Serre-file* se dit des officiers et sous-officiers placés derrière une troupe en bataille, sur une ligne parallèle au front de cette troupe. Dans toutes les manœuvres les *serre-files* se conforment aux mouvements du peloton. — *Serre-file* se dit, en terme de marine, du vaisseau qui marche le dernier de tous : vaisseau *serre-file*. — *Serre* se dit aussi du *pic* des oiseaux de proie, qui s'appelle *main* en terme de fauconnerie : Le milan a les *serres* bonnes. L'aigle a les *serres* très fortes. Cet oiseau de proie tient une perdrix dans ses *serres*.

P. GAUDET.

SERRES (OLIVIER DE), seigneur du Pradel. Né très probablement à Villeneuve de Berg, en 1539, il mourut le 2 juillet 1619. Il est à juste titre considéré comme le patriarche de l'agronomie française. En effet, avant son *Théâtre d'agriculture*, la France ne possédait que de mauvaises compilations pleines d'erreurs; car les agriculteurs ne pouvaient lire les ouvrages de Colmelle, de Palladius et de Varro. Olivier était frère de Jean de Serres, connu par son *Inventaire général de l'histoire de France*; ils étaient tous deux attachés au protestantisme, comme la plupart des hommes instruits de cette époque. On croit que c'est Olivier de Serres qui a été désigné par les chroniqueurs sous le nom du capitaine Pradelle qui contribua beaucoup à la reprise de Villeneuve de Berg, sur les catholiques, dans le cours de la fameuse année 1572. On lui reproche une action cruelle à l'égard de ses derniers : mais on sait combien en 1572

les représailles cherchées par les calvinistes sur leurs bourreaux étaient légitimes et excusables. Le caractère d'Olivier de Serres n'en saurait donc être flétri. Quoi qu'il en soit, ce n'est ni de l'homme politique, ni du docteur, ni même du soldat qu'il s'agit ici. Olivier a tiré sa gloire de son très remarquable traité d'agriculture. Probablement froissé et las des querelles religieuses et des persécutions qu'elles entraînent à leur suite, le seigneur du Pradel avait cherché et rencontré, dans la culture de son domaine et l'étude de l'agronomie ; le repos et le bonheur qu'on ne trouve en de telles circonstances que dans la retraite ainsi que dans les travaux incessants du labourage et de l'agriculture. En 1559, il épousa mademoiselle d'Arçons, de Villeneuve du Berg. Connu déjà en 1590 par un écrit sur la cueillette des vers à soie (1) que, comme dit De Thou, « il avait fait pour secondar le désir du roi Henri IV de propager en France les vers à soie et les mûriers, » il s'occupait de la composition de son grand ouvrage, qu'il publia l'année suivante. Il parut en 1603 une addition à la *Cueillette*, il l'intitula : *la Seconde richesse du mûrier blanc*, qui se trouve en son écorcé, pour en faire des toiles de toutes sortes, non moins utile que la soie provenant de la feuille d'icelui. Voici ce qu'on lit dans la préface du *Théâtre d'agriculture* : « Mon inclination et l'état de mes affaires m'ont retenu aux champs en ma maison, et fait passer une bonne partie de mes meilleurs ans, durant les guerres civiles de ce royaume, cultivant ma terre, par mes serviteurs, comme le temps l'a pu supporter. En quoi Dieu m'a tellement béni par sa sainte grace, que, m'ayant conservé parmi tant de calamités, dont j'ai senti ma bonne part, je me suis tellement comporté parmi les diverses honneurs de ma patrie, que ma maison ayant été plus logis de paix que de guerre, quand les occasions

s'en sont présentées, j'ai rapporté le témoignage de mes voisins, qu'en me conservant avec eux, je me suis principalement adonné chez moi à faire mon ménage. » Il ajoute avec raison : « Durant ce misérable temps-là, à quoi eussé-je mieux employé mon esprit qu'à rechercher ce qui est de mon humeur ? » Ce fut en 1600 que parut in-folio le *Théâtre d'agriculture et Ménage des champs d'Olivier de Serres, seigneur du Pradel* ; (Paris, chez Mestayer). Cette première édition ornée de gravures fut suivie dès 1603 d'une seconde, revue et augmentée par l'auteur, qui dit : « Ici est représenté tout ce qui est nécessaire pour bien dresser, gouverner, enrichir, embellir sa maison rustique. » (Paris, Saugrain, in-4°.) Une troisième édition ne tarda guère à paraître, en 1605 ; une quatrième vit le jour en 1608 ; toutes furent imprimées et publiées à Paris. La cinquième édition fut mise au jour à Genève en 1611 ; la sixième en 1615, et la septième en 1617, furent éditées à Paris, par Saugrain. Plusieurs autres éditions furent entreprises encore à Genève, à Rouen et à Lyon. — Depuis long-temps l'ouvrage de de Serres était perdu de vue et semblait effacé par les *Maisons rustiques*, lorsqu'il fut remis en honneur au commencement de ce siècle. M. Gisors eut la malencontreuse idée de rajeunir le style du *Théâtre d'agriculture* qu'il fit paraître en 1802 à Paris (4 vol. in-8°) sous ce titre : « Théâtre d'agriculture et Ménage des champs, où l'on voit avec clarté et précision l'art de bien employer et cultiver la terre en tout ce qui la concerne, suivant les différentes qualités et climats divers, tant d'après la doctrine des anciens que par l'expérience, remis en français par A.-M. Gisors. » Cependant la Société d'Agriculture de Paris, qui voulait rendre à Olivier de Serres les véritables honneurs qu'il méritait, et à l'agronomie un grand service de plus, chargea plusieurs de ses membres de donner une bonne et belle édition du *Théâtre d'agriculture*. L'ouvrage fut accompagné d'excellentes notes et d'utiles ad-

(1) Cueillette de la soie par la nourriture des vers qui la font, échantillon du *Théâtre d'agriculture d'Olivier de Serres, seigneur du Pradel*, Paris, Mestayer, 1590, p. 100.

ditions ; Grégoire , ancien évêque de Blois , plaça en tête de savantes recherches sur l'histoire de la science agronomique : il parut en 1804 , composé de deux forts volumes in-4^e, grand papier , et orné d'un portrait de l'auteur d'après l'original peint en 1599 par un des fils d'Olivier. On a cherché la cause pour laquelle l'excellent traité géoponique de de Serres avait été oublié pendant la fin du xvi^e siècle et la presque totalité du xviii^e : elle n'est pas difficile à découvrir. Les livres d'agronomie sont bien plutôt recherchés par les cultivateurs et les propriétaires ruraux que par les savants et les littérateurs : aussi les premiers , rebutés par le vieux style , préféraient les *Maisons rustiques* plus récentes , et qu'ils comprenaient mieux , que les écrits du xvi^e siècle. Ce furent Patullo , Haller , et surtout Rozier et Parmentier , qui rapelèrent l'attention sur le *Théâtre d'agriculture* et le firent rechercher. En 1790 , l'académie de Montpellier décerna le prix pour l'éloge d'Olivier de Serres , qu'elle avait mis au concours , à M. Dorthes qui fit entrer dans sa composition un extrait substantiel du *Théâtre*. Arthur Young , voyageant en France , s'empessa d'aller visiter avec vénération le Pradel , « la résidence , dit-il , du père de l'agriculture française , qui était sans doute un des premiers écrivains sur ce sujet , qui eût encore paru dans le monde ». Il ne borna pas à ce témoignage d'estime l'intérêt qu'il portait à notre illustre agronome : il se fit inscrire parmi les souscripteurs pour le monument qui fut , en 1804 , élevé à la mémoire de de Serres , et qui fut exécuté par les soins de Caffarelli , alors préfet de l'Ardeche , et qui depuis a publié un bon extrait , fort curieux , des *Géoponiques grecs*.

LOUIS DU BOIS.

SERRURERIE (La) est un des arts mécaniques les plus utiles et les plus répandus. Indépendamment des serrures dont elle tire son nom , et qui forment un de ses plus importants produits ; elle fournit à peu près la totalité des ouvrages en fer qui entrent dans la construc-

tion des machines et dans celle des édifices de toute espèce. C'est à elle encore qu'on doit la plupart des outils , instruments et ustensiles en fer qui s'emploient dans les arts et métiers. L'ouvrier , qui , sous le nom de *serrurier* , exerce cette profession , doit joindre à la pratique manuelle de cet art quelque connaissance du dessin , afin d'être en état d'exécuter une foule d'ouvrages de sa profession destinés à servir à la fois à la solidité , à la commodité et à l'ornement des maisons et des appartements. Ce sont les serruriers qui confectionnent généralement ces jolis lits en fer si légers , si propres , si recherchés depuis quelque temps. On leur doit ces grilles , ces balustrades , ces rampes d'escalier , ces balcons en fer , qui sont en même temps des objets d'utilité et de luxe dans les édifices publics ou particuliers. — Quant à la serrure , personne n'ignore que c'est un appareil destiné à fermer une porte de telle manière qu'elle ne puisse s'ouvrir , qu'à l'aide d'une clé convenable. La serrure la plus simple consiste dans une forte pièce de fer appelée *pêcle* ou *pêne* , dont l'agencement dans une boîte , ordinairement du même métal , permet de la faire mouvoir en avant ou en arrière , selon qu'on veut fermer ou ouvrir la porte à laquelle la serrure est adaptée. La boîte dans laquelle est enfermé le pêne se compose de deux plaques de fer , dont l'une est unie et sans rebords , tandis que l'autre , qu'on nomme le *palâtre* , a des rebords égaux en largeur , dans l'un desquels on a pratiqué une ouverture pour le passage du pêne. Ces deux plaques , dont les dimensions , en longueur et en largeur , sont les mêmes , s'assemblent et se fixent solidement l'une sur l'autre , pour former une boîte qu'on peut démonter quand on a enlevé la serrure de la porte à laquelle elle est attachée avec de fortes vis à écrous. Dans cette boîte sont enfermés le pêne , les ressorts et les autres pièces destinées à le faire avancer et reculer , au moyen d'une clé faite spécialement pour cette serrure.

— Le pêne repose sur la face interne du palâtre ; il est contenu par des crampons entre lesquels il glisse comme dans une coulisse lorsqu'on le pousse en avant ou en arrière. Au moyen de ressorts et de pièces de fer également fixées sur le palâtre, il ne peut être avancé ni reculé au-delà de certaines limites, lorsqu'on le pousse dans un sens ou dans l'autre avec sa clé. Celle-ci s'introduit dans l'intérieur de la serrure par une ouverture ménagée dans la plaque opposée au palâtre ; et, lorsqu'elle a été suffisamment enfoncée, son extrémité, qui est plate, et s'écarte de la tige, s'appuie, si on la tourne, sur la partie du pêne qui se trouve à sa portée, la presse, et force la serrure à s'ouvrir ou à se fermer. Afin d'empêcher qu'on ne puisse ouvrir une serrure avec de fausses clés, on place dans l'intérieur et à proximité de l'ouverture par où s'introduit la vraie clé des pièces de métal peu épaisses, et contournées de façon qu'elles arrêteraient le paoneton de toute clé qui, comme on a eu soin de le faire pour la vraie, n'aurait pas son paoneton entaillé de manière à pouvoir traverser ces pièces connues sous le nom de *garnitures*. Malheureusement il n'en résulte pas une sécurité parfaite pour ceux qui n'ont que de semblables serrures ; il suffit d'y introduire une clé quelconque, dont le paoneton aura été recouvert de cire ou d'autre matière molle pour s'assurer de la place où doivent être faites les entailles, et être en état d'en pratiquer de semblables à une fausse clé. Cet inconvénient est trop grave pour qu'on n'ait pas cherché à y remédier. Il n'est peut-être pas de problème qui ait autant exercé l'esprit et l'industrie des mécaniciens que celui-là. Les uns ont cru le résoudre en donnant aux serrures assez de force pour résister à la plus grande violence ; d'autres ont attaché aux serrures des fusils, des pistolets, des clochettes propres à jeter l'alarme. D'autres, au moyen de mécanismes ingénieux, sont parvenus à rendre d'une extrême difficulté l'ouverture des serrures, auxquelles ils les ont adaptées. Nous citerons

en particulier M. Léopold Huret, ingénieur mécanicien, qui pendant longtemps s'est spécialement occupé de serrurerie, et qui a obtenu des médailles d'argent aux expositions de 1819, 1823, 1827 et 1834. Cet habile praticien paraît avoir complètement résolu le problème si difficile de produire une serrure dont l'ouvrier le plus habile ne parviendrait pas à découvrir le secret.

V. de Motéon.

SERTORIUS (QUINTUS), général romain, naquit d'une famille peu distinguée, à Nursie, au pays des Sabins, environ 121 ans avant notre ère. Il était encore en bas-âge quand il perdit son père, et resta sous la tutelle de sa mère, nommée Rhéa, « qu'il aimait toujours avec une extrême tendresse, » dit Plutarque. Après avoir paru au barreau avec distinction, il se voua bientôt tout entier au métier des armes. Il fit sa première campagne en Gaule, contre les Cimbres, sous le préconsul Cépion, qui fut entièrement battu par les Barbares. On le retrouve encore servant contre les mêmes Cimbres, sous les ordres de Marius, qui l'envoya comme espion dans le camp des Barbares, et lui décerna à son retour le prix du courage. Puis il passa en Espagne, avec le titre de *tribun des soldats* ; et, par la prise de Castulon, il jeta les premiers fondements d'une réputation qui devait un jour lui soumettre les peuples de la Péninsule. — A son retour à Rome, il reçut la questure de la Gaule cisalpine, et se distingua ensuite dans la guerre des Marses. Ce fut dans un des combats qui se livrèrent alors qu'il perdit un œil : sa valeur commençait à être remarquée. La première fois qu'il parut au théâtre, les Romains l'accueillirent par de nombreux applaudissements. Cependant la faction de Sylla lui fit refuser le consulat. Cette circonstance et la haine qu'il avait pour la tyrannie le jetèrent dans le parti de Marius, dont il s'approuva jamais, du reste, les excès sanguinaires. Chassé de Rome avec Cinna, quand celui-ci proposa aux officiers de recevoir Marius qui revenait d'Afrique,

Sertorius seul s'y opposa, redoutant, disait-il, l'ambition et la cruauté du fameux partisan : « Vous savez, ajoutait-il, qu'il ne souffre pas aisément le partage, et qu'il ne se pique pas de fidélité. » Cette noble opposition révèle tout le caractère de Sertorius; néanmoins, quand l'avis contraire eut prévalu, il fut le premier à s'y rendre. Après avoir contribué puissamment aux succès dont la prise de Rome fut le résultat (97 av. J.-C.), il fut le seul des chefs du parti vainqueur qui ne sacrifia personne à son ressentiment. Plutarque même raconte qu'il fit tuer à coups de flèches quatre mille esclaves, les sicaires de Marius. Après la mort de ce dernier, et sous le consulat de son fils, à la candidature duquel il s'était toujours opposé, Sertorius, voyant les affaires désespérées en Italie, se retira en Espagne. Là, il s'attacha à gagner les peuples par la douceur, et à rompre son armée à la discipline la plus sévère. Ses premiers essais de résistance contre Sylla furent malheureux. Son lieutenant Lélus Salinator, chargé de fermer aux troupes ennemies les gorges des Pyrénées, avait été trahi; lui-même fuyait devant les forces supérieures de Caius Annius, se réfugiait à Carthagène avec trois mille hommes, et gagnait la mer. Représenté des côtes d'Afrique et des côtes d'Espagne, il vit encore sa petite flotte abîmée par le tempête. Presque sans troupes et ne pouvant repasser en Espagne, il débarqua en Afrique et se joignit aux Maurusiens, révoltés contre leur roi Ascalis. Sylla, qui poursuivait partout Sertorius, et voulait se débarrasser à tout prix d'un adversaire aussi redoutable par sa haine contre la tyrannie que par sa valeur, envoya contre lui Paccianus, qui fut battu et tué. Ce fut après cette victoire qu'il reçut les ambassadeurs des Lusitaniens, menacés par les armes de Rome. Sertorius consentit à se mettre à leur tête. Sur des peuples encore barbares et dominés par la superstition, le merveilleux devait naturellement avoir beaucoup d'influence. L'exemple de Numa et de la nymphe Égérie, de Marius lui-même et

de la femme syrienne qu'il traînait toujours à sa suite, était une grande preuve de la disposition des peuples à adopter la croyance des relations des dieux avec les hommes par quelque intermédiaire que ce pût être. Pour Sertorius, cet intermédiaire fut une biche blanche qu'il disait être un présent de Diane. Par ce moyen, maître absolu de son armée, il put facilement réparer ses premiers désastres. Avec sept mille hommes environ, il battit quatre généraux romains, et Metellus lui-même conquit la plus grande partie de l'Espagne, et parcourut la Gaule narbonnaise jusqu'au pied des Alpes. Jamais général ne fut autant aimé de ses soldats. Tout le butin était partagé aux troupes; les enfants des Espagnols étaient instruits à ses frais dans la ville d'Onca; du reste, cette dernière mesure était encore plus politique que généreuse, car elle lui assurait des otages. Avec des troupes aussi guerrières et aussi fidèles, le succès lui était assuré. Au moment où Metellus allait se retirer de la lice, les soldats de Perpenna Vento, ennemi de Sylla, comme Sertorius, mais qui voulait rester indépendant, se mutinèrent contre leur chef, et le forcèrent de s'unir au vainqueur de Metellus. Alors se présentait un adversaire plus digne de Sertorius, Pompée, triomphateur, dit Plutarque, avant qu'il eût de la barbe, décoré par Sylla lui-même du nom de *Grand* (77 av. J.-C.). Sertorius évita dès lors toute action générale, et se contenta de ruiner son ennemi dans de petits engagements, et de lui enlever ses alliés. Cependant il sut le vaincre aussi en bataille rangée à Sucron et à Tutia. Défait sur le territoire des Sagontins, il se releva bientôt, et forma une nouvelle armée, tandis que Metellus mettait sa tête à prix. Le vieux général était revenu à la charge animé du désir de vaincre le plus redoutable ennemi de Rome, comme il l'appelait. Cependant jamais capitaine ne fut plus attaché à sa patrie que Sertorius; il forma dans son camp un sénat des sénateurs qui avaient quitté Rome. C'était parmi eux qu'il choisissait ses officiers :

jamais un Espagnol n'ent une charge de quelque importance. Son traité avec Mithridate dit tout. Le roi de Pont proposait de l'argent et des vaisseaux si on lui assurait la possession de l'Asie. Sertorius ne voulut jamais démembrer l'empire romain, et consentit seulement à céder la Cappadoce et la Bithynie, naguère conquises sur Mithridate. On connaît l'admiration et l'étonnement du roi : « Quels ordres nous donnera donc Sertorius, dit-il à ses amis, lorsqu'il sera dans Rome assis au milieu du sénat, si maintenant, relégué sur les côtes de l'Océan atlantique, il fixe les bornes de mon royaume et me menace de la guerre à la première entreprise que je ferai sur l'Asie ? » La gloire du Romain était devenue si grande que ses lieutenants mêmes et les séuateurs de son camp prêtèrent l'oreille aux discours de Perpenna, jaloux de l'autorité de celui qu'il appelait son rival. En même temps, les Espagnols, maltraités exprès par les conjurés, se soulevèrent de toute part : Sertorius fut sévère d'abord, puis cruel ; les otages d'Osca payèrent pour leurs familles devenues rebelles. Perpenna profita de ce soulèvement général ; Sertorius, occupé à le réprimer, ne pouvait découvrir le complot : il fut assassiné à table par ses ennemis (73 av. J.-C.), la huitième année de son commandement. Avec lui périrent la république dont il était le fondateur et la liberté espagnole. Perpenna, traître à son général et à son propre parti, fut pris par Pompée, qui vengea sur lui le meurtre de Sertorius. Ainsi, César vengea sur Ptolémée le meurtre de son rival.

TR. BURETTE.

SÉRURIER (JEAN-MATTHIEU-PHILIBERT, comte de), naquit à Laon, le 2 décembre 1742. Quelques biographes prétendent qu'il était de famille noble, d'autres en font un roturier : que nous importe ? Toujours est-il que Sérurier entra fort jeune au service, car nous le trouverons, en 1755, avec le titre de lieutenant de la milice de Laon, et, un peu plus tard, comme enseigne dans le régiment de Beauce. Dès 1769, il avait

reçu le baptême des braves : une balle lui avait fracassé la mâchoire à Warbourg. Sérurier fit les compagnes de Portugal en 1762, et de Corse en 1771. — Mais ce n'est, à proprement dire, qu'à la révolution que commence la carrière du futur maréchal de France. Il était major, en 1793, à cette terrible époque d'épreuves où tous les nobles officiers que l'ancien régime avait donnés à nos armées, loin de tenir tête à l'ennemi, passaient dans ses rangs sous le titre d'*émigrés*. Sérurier s'était prononcé chaleureusement pour les principes d'affranchissement qui triomphaient alors ; il s'était distingué dans la campagne de 1793 : il en fallait moins pour occuper un poste digne de ses talents. Aussi, dès le 27 août 1793, était-il déjà général de brigade, et c'est avec ce grade qu'il servit sous Kellermann et Schérer. Plusieurs biographes donnent à Sérurier le titre de général de division dès 1794 ; ils sont dans l'erreur, car sa nomination à ce dernier grade ne date que du 13 juin 1795. — Le 15 juillet, il prit le col de Berno, vivement défendu par les Austro-Sardes ; le 25, il leur reprit le poste de l'*Inferno*, dont ils étaient parvenus à nous débarrasser. Il concourut puissamment au succès de la bataille de Final, gagnée le 20 frimaire an iv. L'année suivante (1796), on le vit battre à plusieurs reprises les Piémontais, auxquels il fit subir d'assez grandes pertes, près de Seva, et se signaler aux combats de Saint-Michel, de Vico, etc. C'est à lui qu'est dû le gain de la bataille de Mondovì, qu'il assura en s'emparant de la redoute La Bicoque. — Après s'être de nouveau fait remarquer à Borghetto, Sérurier reçut de Bonaparte l'importante mission de bloquer Mantoue ; il était au moment de se rendre maître de la place, lorsque l'arrivée de l'armée de Wurmser le força à ramener ses divisions à Bonaparte, pour rendre moins inégale la différence du nombre entre les Français et les Autrichiens. On sait quel terrible revers eut Wurmser à Castiglione : Sérurier y était, et ici encore une grande partie des honneurs

de la journée lui est due. Wurmser, retiré dans Mantoue, essaya une furieuse sortie pour seconder le mouvement de l'Autrichien Provera ; mais Sérurier était encore là, et Wurmser épuisé, repoussé avec une bravoure et un sang-froid inouïs, dut rentrer dans la place, dont Sérurier ne tarda pas à recevoir et signer la capitulation. Sérurier contribua encore à la reddition de Gradisca et à la défaite de Bayalistik. — Il reçut alors de Bonaparte la flatteuse mission de porter au Directoire les drapeaux pris à l'ennemi ; le Directoire, en échange, le gratifia du périlleux gouvernement de Venise (1797), et plus tard de celui de Lucques (1798). — N'oublions point de dire qu'appelé, comme la plupart des généraux, à se prononcer vers le 18 fructidor (v.) contre les menées royalistes des conseils et les *clichéens*, Sérurier fit contre ces derniers une adresse menaçante. — On sait combien devint funeste à la France la campagne d'Italie de l'an vii, et dans quels dangers la placèrent alors les revers de Schérer. Placé sous les ordres de ce général, Sérurier, après avoir participé à nos précédents triomphes dans les champs italiques, eut sa douloureuse part de nos désastres. Ayant tenté le passage de l'Adige au pont de Polo, sa division y fut horriblement maltraitée, et y perdit 1,500 hommes. Enveloppé de toute part et acculé à une rivière, à Peschiera, il n'y sauva une partie de sa division que par une habileté et une bravoure surnaturelles. Mais d'autres malheurs, d'autres défaites, lui étaient réservés. Après la perte de la bataille de Cassano, il se trouva isolé, séparé du centre, attaqué en tête et en queue à Verderio par des forces infiniment supérieures, et dut enfin mettre bas les armes après une vive, mais inutile résistance. Souwarow accueillit le général vaincu avec les plus grands égards ; mais on rapporte que lui ayant témoigné sa surprise de le trouver dans les rangs des républicains, Sérurier lui répondit noblement : « Mon père, en me remettant son épée, m'a expressément ordonné de

ne m'en servir que pour la défense de mon pays. » — Rentré en France, libre sur parole, Sérurier y appuya Bonaparte dans son coup d'état du 18 brumaire ; il occupait, ce jour-là, avec des troupes, le poste du Point-du-Jour. Le premier consul n'oublia pas les services que lui rendit, dans cette occasion, son vieux compagnon d'armes, et Sérurier devint successivement sénateur, vice-président du sénat en 1802, préteur de ce corps en 1803. L'élévation de Bonaparte au trône impérial fit pleuvoir sur lui de nouvelles faveurs. Il reçut, outre le grand cordon de plusieurs ordres, le bâton de maréchal de France, le titre de comte de l'empire et le gouvernement de l'hôtel des Invalides. En 1809, il fut de plus nommé commandant de la garde nationale parisienne. On le voit, Napoléon l'avait environné, depuis 1799, de tous les honneurs de la carrière militaire, sans l'exposer de nouveau à ses dangers. Néanmoins, Sérurier abandonna son maître en 1814, comme tant de généraux : il vota sa déchéance au sénat ! Louis XVIII récompensa cette ingratitude en le faisant pair de France. Mais la seconde restauration lui retira et ce titre et le gouvernement des Invalides. Elle ne pouvait pardonner au maréchal septuagénaire d'avoir été, peut-être par remords, peut-être par faiblesse, saluer une dernière fois la fortune de Napoléon au Champ-de-Mai. — Le maréchal Sérurier rendit le dernier soupir le 21 décembre 1819. La ville de Laon, fière de ce guerrier, a donné son nom à la rue qui l'a vu naître.

NAPOLÉON GALLOIS.

SERVET ou SERVETO (MICHEL), célèbre médecin, et savant protestant de la secte arienne ou unitaire, illustre par sa science et par sa fin tragique, naquit à Villa-Nueva, dans la province d'Aragon, en Espagne, l'année 1509. Il était fils d'un notaire, qui l'envoya à Toulouse pour étudier le droit. Le mouvement de la réformation éclatait alors de toutes parts, et appelait partout l'attention des savants sur les questions dogmatiques. Servet, après avoir soigneusement mé-

dité la Bible, acquit la conviction que la Trinité est un dogme d'invention humaine qu'il faut rejeter du sein du christianisme. Il osa concevoir le projet de cette tâche dangereuse, et alla d'abord conférer avec les réformateurs de Bâle et de Strasbourg. N'ayant pu les convaincre, il se vit obligé de travailler seul, et il fit imprimer secrètement à Haguenau, en 1531, son premier livre arien : *De Trinitatis erroribus, libri septem*; dans lequel il s'efforça de montrer que les termes de fils de Dieu et de Christ employés dans l'*Évangile* ne désignent qu'un simple homme. Il appelle les trois personnes divines de la Trinité une pure imagination, une chimère, une déité métaphysique. Servet avait 21 ans seulement, quand il composa son livre, qui était de nature à choquer si vivement toute la théologie dominante. L'année suivante, en 1532, Servet donna ses *Dialogorum de Trinitate, libri duo*. Il y rétracte tout ce qu'il avait avancé jusque-là contre la Trinité, non comme faux, mais comme imparfait. C'est ainsi que le jeune médecin espagnol publia en deux ans deux livres contre la Trinité, et toujours en commettant la courageuse imprudence d'y mettre son nom en cette forme : *Per Michaelem Serveto, alias Révés, ab Arragonia Hispanens.* Servet était pauvre, et n'entendait pas l'allemand. Il résolut donc d'aller exercer son art à Lyon. Ce fut pendant qu'il habitait cette dernière ville que Melancthon, consulté par Camerarius, lui répondit que Servet était un homme d'esprit subtil, mais confus; en ajoutant cette phrase prophétique, en 1533 : *Bone Deus, quales tragedias excitabit hæc questio Trinitatis ad posteros!* De Lyon, Servet vint à Paris, où il étudia sous Sylvius et Fernel. Il prit le grade de docteur dans la faculté de cette ville, où, suivant le témoignage de Bèze, il rencontra, pour la première fois, Calvin, et entra avec lui en dispute théologique. Servet donna à Paris son premier ouvrage de médecine ou plutôt de pharmacie : *Ratio Sympliciorum* (Par., 1537). Il alla ensuite exercer la médecine

aux environs de Lyon, où il se trouvait en 1552, et s'établit finalement à Vienne, en Dauphiné, où il cumulait la pratique de son art et les fonctions de correcteur dans une imprimerie. En cette dernière qualité, il revit les épreuves d'une édition latine de la Bible de Pagnin, corrigée d'après l'hébreu, à laquelle il ajouta des notes. Plusieurs de ces notes furent produites contre lui, lors de son procès, et notamment celles qu'il ajouta au 111^e chapitre d'Isaïe, où il avance que le prophète avait en vue Cyrus et non Jésus-Christ. Son édition de la géographie de Ptolémée, publiée à cette époque, devint aussi une arme entre les mains de ses ennemis, qui lui firent un crime d'avoir affirmé que la Judée ne fut jamais un pays fertile, ce qui fut considéré comme contraire à la vérité de Moïse. Ce fut pendant ce séjour de Servet à Lyon et à Vienne que commença entre lui et Calvin ce long commerce épistolaire, qui fit naître une haine mutuelle entre ces deux hommes si convaincus de la vérité de leur foi. Servet, plutôt irrité que confondu par les arguments de son adversaire, répondit par son célèbre ouvrage, pièce principale du procès dont il fut victime : *Christianismi restitutio*, etc., Restauration du Christianisme, ou « Toute l'église apostolique rappelée à son origine, à la véritable et pure connaissance de Dieu, de la foi chrétienne, de notre purification, de notre régénération, de notre baptême, et de la cène du Seigneur; enfin la restitution de notre règne céleste, la fin de la captivité impie de Babylone, et la ruine finale de l'Antéchrist. » Ce livre est un vol. in-8^o de 784 pag., il fut imprimé à Vienne, en Dauphiné, au commencement de 1553, avec les initiales de l'auteur : *M. S. V.*, et encore Servet trouva moyen de s'y nommer en toutes lettres dans l'un des dialogues. Au milieu de beaucoup d'idées très confuses et scolastiques, et même de quelques assertions qui semblent être des concessions orthodoxes, Servet expose ici de nouveau les dogmes sociniens. Il s'y prononce égale-

ment avec force contre l'église romaine, et y traite la messe d'imitation babylonique et de cérémonie de Satan. Ainsi, on y trouve cette fameuse exclamation : *O Christe Jesu, fili Dei, liberator clementissime, libera nos ab hac babylonica Antechristi captivitate, ab hypocrisis ejus, tyrannide, et idolatriâ. Amen !* On voit que ce courageux Espagnol, anti-papiste et anti-trinitaire, bravait à la fois l'église romaine et l'église calviniste. L'irritation de Calvin, à son égard, avait été portée au plus haut degré par leur correspondance toute remplie de récriminations et d'injures. Dès 1546, Calvin écrivait à son ami Farel et à Viret, que si jamais Servet venait à Genève, il agirait auprès des magistrats pour le faire punir du dernier supplice. Malheureusement pour sa mémoire, il eut occasion d'accomplir ce souhait. Calvin ne tarda pas à apprendre que Servet était l'auteur du *Restitutio Christianismi*, et il paraît qu'il résolut de le faire poursuivre même à Vienne. Servet y fut incarcéré au mois de juin 1553 ; mais, comme il était habile médecin, et qu'il avait sans doute beaucoup d'amis à Vienne, il réussit, par leur secours, à s'évader. Alors intervint, le 17 juin 1553, cette bizarre sentence, entre le procureur du roi Dauphin, demandeur, en crime d'hérésie scandaleuse, dogmatisation, etc., etc., et M^e Michel de Villeneuve, médecin, par ci-devant, prisonnier aux prisons du palais Delphinal, par laquelle, sur le vu des pièces, et entre autres, « mesmes les espîtres et escritures de la main dudit Villeneuve, adressées à maître Jehan Calvin, prescheur de Genève, » Servet fut condamné à être conduit sur un tombereau avec ses livres, « en la place de Charnève, et illec estre brûlé tout vif à petit feu, tellement que son corps soit mis en cendres. » Ce considérant ne prouve que trop que Calvin envoya à Vienne les lettres particulières que Servet lui avait adressées, afin qu'elles figurassent comme pièces à charge. C'est ce jugement exécuté par contumace, le même jour, où cinq balles du livre con-

damné furent brûlées, qui a rendu l'ouvrage de Servet si rare que l'on ne connaît aujourd'hui que deux exemplaires du *Restitutio* ; l'un à la bibliothèque de Vienne et l'autre à celle de Paris. Après cet éclat, il paraît que Servet voulut se retirer à Naples pour exercer parmi les Espagnols de cette ville. Il est difficile d'expliquer la haute imprudence qui le conduisit à Genève, où toutefois il ne voulait passer qu'une nuit, se proposant le lendemain de traverser le lac pour gagner Zurich. Il est certain, d'après le témoignage formel de Bèze, qu'il avait seulement le projet d'y passer. Il paraît également certain qu'il ne fut arrêté, le 13 août, par les ordres du premier syndic, que sur la dénonciation de Calvin. On le dépouilla de 97 pièces d'or, de 6 bagues et d'une lourde chaîne du même métal. Le lendemain, Nicolas de la Fontaine, pauvre étudiant français, et espèce de domestique de Calvin, fit partie criminelle à Servet, et, suivant les lois du pays, se constitua prisonnier avec lui, en proposant 39 articles d'hérésie contre son adversaire. On ne peut douter que la Fontaine ne fût l'agent de Calvin, et que ce dernier n'ait dressé les articles. Dans les premiers interrogatoires des 14, 15 et 16 août, Servet convint qu'il était auteur des livres incriminés, et, sur le point des injures dites à Calvin, il répondit que ce dernier les lui avait rendues ; ce dont personne ne douta. La Fontaine produisit contre lui un manuscrit qu'il avait envoyé à Calvin ; ce qui était assurément fort extra-légal, et un abus de correspondance privée. Le 16, son accusateur, après avoir été élargi, et avoir donné pour caution Antoine Calvin, présenta une requête pour qu'il fût passé outre aux interrogatoires précis et au jugement. Le 17, la Fontaine, assisté d'un autre jeune homme, Germain Colladon, produisit des lettres de Melancthon et d'Oecolampade contre Servet, ainsi que ses notes sur la *Bible* et sur la *Géographie de Ptolémée*. Dans ces dernières, on reprocha à Servet d'avoir révoqué en doute la fertilité de la Judée ; mais Des-

maizeaux a montré que le nouvel éditeur n'avait fait que copier mot à mot un commentaire publié en 1578, à Strasbourg, par Bilibald Pierkheimer, et qu'il n'était point l'auteur du passage. Chose fort singulière ; Servet ne songea pas à offrir cette justification péremptoire. Enfin, on produisit le *Restitutio Christianismi*, et Calvin, accompagné de plusieurs autres ministres, vint raisonner avec le prisonnier sur le véritable sens des mots *personne* et *hypostase*. Le 22 août, Servet fit une requête très sensée, et qui aurait dû ramener ses juges ; il remontra que c'est une nouvelle invention, ignorée des apôtres et disciples, de faire partie criminelle pour la doctrine des Écritures ou pour questions procédantes d'icelles ; « qu'il n'avait point offensé en terre de Genève ni ailleurs, ni été séditionneur ou perturbateur ; que les questions qu'il a traitées sont difficiles, et seulement dirigées à gens savants. Donc il conclut que, pour avoir, sans sédition aucune, mis en avant certaines questions des anciens docteurs de l'Église, que pour cela ne doit aucunement être détenu en accusation criminelle. » Ces principes, émis par Servet, sont extrêmement remarquables ; et même ils étaient tellement avancés pour le temps, qu'il eût été fort extraordinaire que ses juges les eussent compris. Aussi, selon les conclusions du procureur-général, les argumentations théologiques recommencèrent. Le 28 août, le lieutenant produisit 38 articles avec préambule du procureur-général, portant que Servet méritait la mort. Le 31, les syndics et conseils reçurent une lettre du vi-bailli de Vienne, pour réclamer le prisonnier, afin que l'on exécutât contre lui la sentence que nous avons rapportée. L'infortuné médecin, placé entre deux procès affreux, revendiqua hautement la juridiction genevoise. Pendant ce temps, on avait confisqué les biens de Servet en France, et le roi les avait donnés à un sieur de Maugeron ; ce dernier prit le soin d'écrire aux magistrats genevois pour que Servet fût sommé de déclarer quels étaient ses

créanciers français ; mais l'accusé refusa fort noblement de les livrer à ce spoliateur. Sous la date du 15 septembre et du 10 octobre, se trouvent deux requêtes de Servet à ses juges, où l'on lit avec douleurs les passages suivants : « Les pouls me mangent tout vif ; mes échausses sont déchirées ; et n'ai de quoi changer, ni perpoint, ni chemise, que une méchante. — Quant à ce que aviez commandé, qu'on me fit quelque chose pour me tenir net, n'en a été rien fait, et suis plus piètre que jamais. Et davantage le froid me tourmente grandement à cause de ma colique et rompure, laquelle engendre d'autres pauvretés que j'ai honte de vous écrire. » Ensuite commença entre le prisonnier et Calvin un long débat en langue latine, roulant sur 38 articles extraits du *Restitutio*, et Servet, pour toute réponse, se borna à écrire, en marge des articles, les plus vives injures contre Calvin. Cette colère acheva sans doute de le perdre dans l'esprit de ses juges. Entre autres épithètes, il traita Calvin de *Simo magus*, *nebulo*, *impostor*, *cacodemon*. On a pensé, mais sans preuves suffisantes, qu'il fut poussé à ces violences par des personnes du parti anti-calviniste des libertins. Cependant, les magistrats genevois jugèrent à propos de consulter les cantons protestants. Zurich, Schaffhouse, Bâle et Berne répondirent qu'il était de la plus haute importance de réprimer cette peste, mais ne conclurent pas formellement au supplice capital. Bueer et Ballinger parurent, au contraire, être de cet avis. Déjà Calvin avait écrit, le 26 août, à son ami Farel, ministre de Neuchâtel, pour lui donner avis de la capture de Servet. C'est dans cette missive qu'on trouve la fameuse phrase : « J'espère que Servet sera condamné à mort ; mais je souhaite qu'on lui épargne l'atrocité de la peine (*parvè verò atrocitatem remitti cupio*). » La même pensée, honorable pour Calvin, est reproduite dans sa seconde lettre à Farel, écrite la veille de l'exécution, le 26 octobre : « Nous avons tâché de faire commuer la peine ; *sed frustra*. » Le lendemain, Ser-

vet, avant de marcher au supplice, demanda une conférence avec Calvin ; elle se passa à peu près tout entière en récriminations théologiques. Il est faux que le malheureux Espagnol ait espéré de fléchir Calvin, comme le prétend la *Bibliographie universelle* ; au contraire, il refusa de faire la moindre concession. Le procès et la sentence des syndics et juges des causes criminelles, après avoir récapitulé tous les faits, et après avoir énuméré les épithètes de *Démon*, et de *Cerbère à trois têtes*, que le condamné appliquait à la Trinité, se termine ainsi : « Toy, Michel Servet, condamnons à devoir être lié et mené au lieu de Champcy, et là, devoir estre à un pilotis attaché et bruslé tout vif avec ton livre, tant escrit de ta main qu'imprimé, jusques à ce que ton corps soit réduit en cendres ; et ainsi finiront tes jours, pour donner exemple aux autres qui tel cas voudraient commettre. » — Si l'on peut admettre des gradations en de telles cruautés, on trouverait une nuance aggravante dans l'arrêt de Vienne, qui porte textuellement que ce malheureux devait être brûlé « à petit feu ». L'arrêt de Genève fut exécuté en toute sa teneur le même jour, et Farel, qui accompagna et exhorta Servet, ne put jamais obtenir du patient une adhésion formelle et claire à la doctrine de la co-éternité hypostatique du Christ. Sand (*Bibliothèque des anti-trinitaires*, p. 8) a rapporté des détails affreux sur l'exécution de Servet ; nous les supprimons, parce qu'ils n'ont aucune authenticité : disons seulement qu'il affirme, d'après Gandavus, que Servet, voyant son horrible supplice se prolonger, s'écria du milieu des flammes, « qu'on aurait bien pu lui fournir un peu plus de bois en échange de tout l'or qu'on lui avait pris. » Servet était âgé de 44 ans. — Nous venons de rapporter avec une impartialité complète toutes les circonstances bien certaines de la vie et du jugement de Michel Servet. Malgré tout ce qu'on a soutenu et écrit à cet égard, il n'est pas moins évident que cette affaire occupe une page fort vilaine et fort

sombre dans la vie, d'ailleurs si austère et si dévouée, du célèbre réformateur de Genève. Sans doute Calvin ne jugea pas personnellement Servet, mais son crédit et sa haute influence furent employés à le faire condamner. Il est vrai que Servet avait un esprit violent et exalté ; il est vrai encore qu'il ne craignit pas d'outrager des dogmes, envisagés alors par toutes les communions comme hors de toute discussion, et de leur adresser des qualifications qui aujourd'hui même seraient jugées très blâmables ; mais la procédure ne fut pas moins un chef-d'œuvre d'iniquité. On ne rougit pas d'opposer à l'accusé des manuscrits et lettres confidentiels, et, d'ailleurs, Servet n'avait commis aucune espèce de crime sur le territoire genevois, qu'il se proposait seulement de traverser. Sans doute notre école fataliste moderne aurait ici une belle occasion de soutenir que tout ce qui a été fait a été bien fait ; qu'il était de toute nécessité que la réforme circonscrivît par une répression le cercle de ses libertés ; que Calvin devait le supplice d'un blasphémateur à l'intérêt de sa cause ; que ce genre de procès et de punition formait la juridiction constante de l'époque ; que d'ailleurs les bûchers fumaient alors de toutes parts, et que cinq huguenots furent brûlés vifs à Lyon, dans cette même année 1553, où périt Servet : nous ne saurions accueillir ces justifications immorales. La véritable grandeur, comme le véritable génie, consiste à s'élever au-dessus des idées barbares du temps, et non à s'en faire l'esclave. Calvin n'eut point cette gloire. Il en a eu beaucoup d'autres, et, au 1^{er} rang, on doit placer celle d'avoir si fortement contribué à fonder une réformation religieuse, dont les progrès nous permettent aujourd'hui de flétrir les juges de Michel Servet, et de rendre hommage à la mémoire de ce courageux martyr de l'opinion protestante-unitaire. — Il ne faut pas omettre de signaler la grande découverte physiologique de Servet. Dans un passage de son *Restitutio*, il décrit avec une minutieuse fidélité la circulation du

sang, au moins dans toute la région pulmonaire et cardiaque. Georges Cuvier n'hésitait pas à lui attribuer une part importante dans l'établissement de ce principe fondamental. C'est un titre réel à la reconnaissance de la postérité.

CHARLES COQUEL.

SERVIE, en ture *Serf-Vilajeti*. Cette province faisait autrefois partie de l'Illyrie ; que les Romains avaient soumise à leur domination. Le nom particulier de la province était *Moesia* ; Belgrade appartenait à la Pannonie inférieure. Des peuplades slaves envahirent ces contrées au milieu du vi^e siècle. Une d'elles, les *Serbiens* (*Serbi*), descendants de Sarmates ; à qui l'empereur Héraclius avait autrefois donné la Macédoine pour y établir leur demeure, chassèrent ou soumièrent les premiers habitants, les Illyriens, et s'y fixèrent. Ces conquérants donnèrent leur nom à la Servie. Plus tard le *B* se changea en *V*. Elle comprenait alors la Bosnie. — L'histoire des Serviens les dépeint comme étant toujours en guerre, soit avec les empereurs grecs, soit avec les Hongrois ou la république de Venise. Quoique très braves, ils eurent presque toujours le dessous. Les Serviens, après avoir long-temps obéi à leurs propres princes (*supans* ou *supans*), furent soumis par les empereurs d'Orient. En 1150, ils s'allièrent avec les Hongrois contre l'empereur Manuel Comnène, et cherchèrent à se soustraire à cette domination. Leur *supan* s'appelait alors *Tschu-domil*. Manuel arriva en Servie avec des forces considérables pour les réduire ; il fit même leur prince prisonnier dans une lutte corps à corps. Le *supan* acheta sa liberté par sa soumission. Une nouvelle tentative des Serviens pour secouer le joug n'eut pas plus de succès. Le général grec Isaac Angelus, qui depuis fut empereur, les battit sur les bords de la Morava, en 1193. Cependant, la paix rétablit les anciennes relations, et le *supan* Étienne reçut le titre honorable de despote. Son homonyme et successeur fut chassé par les Hongrois : son frère, Wolkan, régna sur la Servie, à partir de

1208, avec le titre de roi, mais sous la suzeraineté de la Hongrie. Dans cet intervalle, la Servie changeait d'aspect ; elle était partagée, dès le ix^e siècle, par Budimir, le premier prince chrétien du pays. Une partie nommée la Bosnie était confiée à des gouverneurs (*bane*) qui, dans la suite, secoururent le jong des princes de Servie. Le fleuve Raska fit donner à la partie méridionale le nom de *Raschiah* ou *Rascie*. C'est pour cela que les habitants, professant la religion grecque, furent appelés *Raitses*, nom pris également par les Illyriens, qui se retirèrent en Hongrie et en Transylvanie. L'impuissance des empereurs grecs devenant de plus en plus évidente, les Serviens avaient pu à craindre de ce côté ; il n'en était pas de même du côté des Hongrois, qui disposaient de forces supérieures, et sous la suzeraineté desquels ils tombèrent tout en conservant un prince à eux. La Servie, au commencement du xiv^e siècle, avait pour roi Urosch, qui fut forcé d'en céder une partie au roi de Hongrie Charles I^{er}. Les Hongrois, occupés à d'autres guerres, n'en purent achever la conquête. Étienne, qui monta sur le trône en 1336, entreprit contre les empereurs grecs plusieurs expéditions qui lui réussirent, et s'empara de quelques provinces. Il prit le titre d'empereur, et divisa le royaume en gouvernements : ce fut le signal de la décadence et de la dissolution du pays. Un de ses successeurs, Lazare (1394), fut encore obligé de reconnaître la suzeraineté de la Hongrie, et se contenta du titre de *kniaz*. Ce fut sous son règne que le sultan Murad envahit le pays et en soumit une partie. Le 15 juin 1389, il battit les Serviens dans les champs d'Amsel, et Lazare, fait prisonnier, fut décapité dans la tente du vainqueur. Bajazet, qui succéda à Murad lorsque celui-ci eut été assassiné par les Serviens Tepliza Milan, Milosch Obelitsch et Ivan Kossantschits, partagea la Servie entre Étienne, fils de Lazare, et Wuk Brankowitsch, son gendre. Tous deux se reconnurent tributaires, et s'engagèrent à fournir aux Turcs des contingents pour

leurs guerres. Les révoltes qui eurent lieu plus tard ne firent qu'attirer sur ces contrées de nombreux malheurs, le pays étant toujours le théâtre de la guerre entre les Turcs et les Hongrois. Après la bataille d'Amstel, le 19 octobre 1447, bataille gagnée par Murad II sur les Hongrois que commandait Huniade, la Serbie tout entière devint une province turque, et fut traitée comme telle. Le bas peuple seul resta dans ses foyers : les anciennes et nobles familles furent détruites ou mêlées à d'autres. La nation s'engourdit dans une profonde inertie. En vertu de la paix de Passarowitz (21 juillet 1718), l'Autriche avait occupé une grande partie de la Serbie, c'est-à-dire sa partie septentrionale avec la capitale, Belgrade, jusqu'au fleuve Timock, et jusqu'aux montagnes de Bujukdaschi; mais la malheureuse paix de Belgrade, en 1739, fit retomber ces districts au pouvoir des Ottomans. — La sévérité des chefs turcs, jointe aux cruautés et à la morgue des janissaires, occasionna, en 1801, une révolte en Serbie. George Caerny (le Noir) en était le chef : sa valeur puisait une nouvelle énergie dans son amour de l'indépendance. Il mit à profit les secours de la Russie et l'impuissance à laquelle était réduit le sultan, pour amener celui-ci à des concessions importantes. Grâce à lui, les Serviens sont, depuis 1806, maîtres chez eux, quoique placés sous la protection de la Russie et la suzeraineté de la Porte. Le peuple l'avait déjà choisi pour son chef, lorsque, après l'armistice de Stobaj, conclu avec la Sublime-Porte, le 8 juillet 1808, il fut investi de la principauté, et reconnu en cette qualité par l'empereur de Russie. Les représentants du peuple serbien, le sénat, autrefois appelé *synode*, transférèrent le siège du gouvernement de Sémandrie à Belgrade, et y achevèrent la constitution. La guerre éclata de nouveau, en mars 1809, entre la Russie et la Turquie. Caerny y prit part avec ses Serviens, et soutint vigoureusement les Russes. Dans la paix signée par ces deux puissances à Bucha-

rest le 28 mai 1812, paix qui fut bâtie par l'invasion des Français dans l'empire russe, il fut arrêté que la Porte traiterait les Serviens avec modération, et proclamait en leur faveur une amnistie générale. Les forteresses que les Serviens avaient fait élever pour protéger leur pays devaient être démantelées, et les autres places fortes livrées aux Turcs. L'administration intérieure était abandonnée à la nation, et les impôts levés par la Porte devaient être consentis par le peuple. Au surplus, les Serviens devaient jouir des mêmes avantages que les sujets turcs de l'Archipel. La nouvelle de cette paix ne pouvait manquer de produire une mauvaise impression sur les Serviens. Ils rejetèrent la proposition du général étranger, tendant à faire occuper par ses Russes les places fortes du pays, et à appeler toutes leurs troupes disponibles sous les aigles de l'empire, promettant, en compensation, des secours pour l'avenir. Lorsque les troupes moscovites se furent retirées, vers la fin de juillet 1812, les Serviens tentèrent d'arracher quelques concessions en négociant à Constantinople, et en se rapprochant de l'Autriche. Ces tentatives échouèrent, et les pachas qui commandaient dans les provinces voisines reçurent ordre de soumettre la Serbie par la force des armes. La guerre fut donc reprise en 1813, et continua, avec des chances variées, jusqu'à ce que les Turcs eussent triomphé, après une lutte de quatre mois. Caerny et les autres chefs serviens se réfugièrent dans les états limitrophes. Les vainqueurs traitèrent les vaincus avec une cruauté impitoyable, et le pays ressembla bientôt à un désert. Les élans de l'exaspération populaire furent étouffés dans leur germe. Enfin, Milosch, un des généraux de Caerny, qui s'était mis à la tête de ses compatriotes, vint à bout, après des efforts inouïs, de contraindre les Turcs à signer un traité, le 15 décembre 1815. Cet acte, qui soumettait les Serviens à la suzeraineté de la Porte, leur laissait une sorte d'indépendance. Ce Milosch Obrenowitsch, né en 1780, un

des hommes les plus distingués de ses compatriotes, qui, par son intelligence, son courage et sa modération, a élevé son pays au rang des nations libres, et cherche, après tant de siècles de servitude et de malheur, à le placer au niveau de la civilisation européenne; cet homme est le fils d'un simple cultivateur du district de Rudnik. Avant son élévation, il avait acquis des connaissances étendues et une grande expérience en voyageant en qualité de commis pour la maison de commerce de son frère Milan. Après le triomphe de la cause qu'il avait soutenue, il reçut, en récompense de son courage, la dignité de vaivode, dont son frère fut aussi revêtu. Ce qui le rendit encore plus cher à la nation, ce fut la consermation de son nom et de celui de ses frères, Milan et Ivan, avec ceux des martyrs de la liberté, qui avaient tranché d'un coup de poignard, en 1289, la vie du sultan Murad I^{er}. Commandant une division de l'armée de Czerny, il était sorti vainqueur de tous les combats qu'il avait livrés aux Turcs. Lorsque enfin Czerny eut quitté la partie avec ses principaux lieutenants, Milosch, ne désespérant pas du salut du pays, se jeta dans les montagnes à la tête de 10,000 braves. Ce fut une guerre d'extermination contre les Turcs, qui finirent par traiter avec lui. On accorda une amnistie entière à ses frères d'armes, et lui-même fut nommé kniaz de Rudnik. A ce titre, il réprima les révoltes des compagnards irrités, et gagna ainsi la confiance des Turcs et celle des Serbiens eux-mêmes, qui finirent par comprendre que des démarches irrésolues et précipitées ne pouvaient que compromettre le sort du pays. Mais lorsque, en 1815, les armées et l'oppression des Turcs eurent comblé la mesure, Milosch se mit de nouveau à la tête de la révolte. Unie et ensemble dans les opérations, fermeté dans le commandement, humanité envers les vaincus, tels furent les moyens qui firent la victoire sous ses drapeaux. La paix qu'avait ménagée une médiation étrangère, fut offerte par les Turcs eux-mêmes aux Ser-

biens. On adjoignit au gouvernement du pays un sénat composé d'un président et de quatre députés siégeant à Sémandrie. Milosch en fut élu président, et ses concitoyens ne tardèrent pas à l'appeler au gouvernement de l'état (1817). Il redoubla d'efforts pour maintenir l'unité nationale, remédier aux malheurs qui étaient la suite de la guerre, et améliorer l'état des finances. Il sut conserver son indépendance en face de la Porte et de la Russie, malgré la difficulté de sa position; si l'on considère l'irritabilité des Serbiens d'une part, et de l'autre l'occupation de toutes les places fortes (*palankes*) par des garnisons turques. Czerny passa le Danube en 1817 pour faire une incursion dans la Serbie, et périt victime de cette entreprise intempestive. Milosch ayant, en 1825, étouffé, à l'aide de mesures vigoureuses, une révolte provoquée par sa sévérité, et prévenu, en 1826, une conspiration qui avait pour but de lui ôter la vie, fut, dans une assemblée nationale tenue à Kragujaz, nommé prince, en 1827, avec droit de transmission à ses descendants. Un hatti-schérif du 4 décembre 1834 lui confirma cette dignité. Dans les hostilités de la Russie contre la Porte, la nation brûlait de combattre; ce ne fut dans tout le pays qu'un cri de guerre. Milosch, dans cette circonstance, resta seul inébranlable: il avait des vues assez étendues pour prévoir que si l'empire turc s'écroulait, c'en était fait de l'indépendance d'un petit état tel que la Serbie. La paix d'Andrinople, conclue en 1829, restitua à la Serbie les six districts de Kraina, Teniock, Parakin, Kruschewaz, Starowaseka et Drina, qui en avaient été séparés. Cependant le traité ne reçut réellement son exécution qu'en 1834. Après avoir, le 4 février 1830, convoqué les chefs des districts, les juges et les clercs, dans une assemblée nationale à Kragujaz, et avoir formé une commission qu'il présida lui-même pour élaborer une constitution, Milosch assembla, le 10 février 1835, un nouveau congrès, où cette constitution fut adoptée. Mais jusqu'ici elle n'a pas

été mise en vigueur ; l'opposition de l'autocrate russe , de l'empereur d'Autriche et du sultan y ont mis bon ordre. Sur la fin de 1835, le prince fit un voyage à Constantinople, où il fut magnifiquement récompensé par Mahmoud, qui le regarde comme son meilleur soutien contre les Bosniaques, presque toujours en révolte. — La Servie touche à la Valachie, à la Bulgarie, à la Macédonie, à l'Albanie, à la Bosnie et à la Hongrie. Le Danube la sépare de ce dernier royaume ; sa superficie est de 600 milles carrés, et sa population d'un million d'habitants. Le pays, quoique montagneux, est partout fertile, et l'activité des habitants y fait circuler l'abondance. Il y a de riches mines et d'immenses forêts : les plateaux offrent d'excellents pâturages ; la vigne croît sur les côtes, et de magnifiques moissons mûrissent dans les vallées. Aussi l'éducation du bétail est-elle une des occupations principales des habitants. L'agriculture y a fait de grands progrès, surtout dans ces derniers temps. Mais on n'y trouve point de fabriques, à l'exception de quelques filatures de coton. Pour accélérer l'exploitation des mines et lui imprimer un meilleur essor, le prince Milosch a fait inviter le célèbre Herder, chef des mines de Saxe, à parcourir la Servie. Tant que ce pays a été soumis à l'empire ottoman, il a été compris dans l'Éyalet de Romélie. Aujourd'hui, c'est une principauté tributaire de la Porte, mais dont le gouvernement est héréditaire. Elle paie un tribut annuel de deux millions 300,000 piastres turques ; et prélève, en revanche, tous les revenus du domaine de la couronne. Les Serviens, qui professent la religion grecque, jouissent de l'entière liberté des cultes, et le clergé, qui doit être indigène, reconnaît la suprématie du prince. Le commerce est libre et sans entraves. Le peuple se divise en cultivateurs, bourgeois et clercs. Il n'y a pas de noblesse. La Servie fournit un contingent de 12,000 hommes dans les guerres que fait la Turquie. Lorsqu'il s'agit de défendre le pays, chaque citoyen est soldat. Le prince trai-

te directement avec la Sublime-Porte, et entretient à cet effet un agent à Constantinople. Milosch réside à Kragujaz, sur la Libniza, siège de l'administration centrale. Parmi les employés dont le choix l'honore, il faut distinguer le célèbre écrivain Davidowitsch. La Servie comprend treize districts, sans compter les six qui lui ont été restitués dans ces derniers temps. Après Belgrade, qui en est la capitale, les villes les plus importantes sont : *Sémandrie*, 8,000 habitants, bâtie au confluent de la Morava et du Danube ; *Schabacz*, petite citadelle qui passait jadis pour imprenable ; *Uschise*, ville forte avec une population de 2,000 habitants ; *Passarowitz* (v.), et *Parétsch* (3,000 habitants), sur une île du Danube.

Langue et littérature serviennes. La langue servienne, on des quatre dialectes principaux de la langue slave, fait le fond de celle des Slaves de l'Est. Elle se rapproche davantage du russe que du polonais et du bohème. Les voyelles y dominent plus que chez ses sœurs ; elle est beaucoup moins âpre et plus harmonieuse. Cet avantage lui est acquis par l'influence qu'exercent sur elle les riches idiomes de l'Italie et de la Grèce. Le commerce a mis la Servie en contact avec les peuples du premier de ces pays, et la communauté de religion a établi de nombreux rapports entre elle et l'Hellénie. Il est facile de reconnaître dans la langue des Serviens les emprunts qu'elle a faits postérieurement à celle des Turcs. Cependant elle a conservé son caractère primitif, et marche de concert avec les autres dialectes slaves dans la déclinaison, la conjugaison et la liberté des syntaxes. Elle est parlée par cinq millions d'hommes. Wnk Stephanowitch y voit trois dialectes distincts : celui de *Herzegowitsch*, dans la Bosnie ; celui de *Razava*, sur les bords du fleuve de ce nom, et celui de *Syrmie*, dans la Syrmie et dans la Slavonie. L'idiome des Bulgares, qui parlent un demi-million de Slaves en Bulgarie et en Macédonie, n'est regardé que comme une variété de la langue ser-

viennne. Cependant, de tous les dialectes slaves, c'est celui qui a été le plus dénaturé dans sa construction par l'introduction d'un article étranger, et d'une préposition servant d'appui à sa déclinaison. Les Serviens, ainsi que les Bulgares, se servent de l'alphabet de Cyrille. Stephanowitsch a publié un dictionnaire servien, latin et allemand (Vienne, 1819), composé de plus de 30,000 mots, et une grammaire (Vienne, 1814; Berlin, 1824), avec une préface du célèbre Grimm. — En Servie, comme en Russie, l'ancienne langue slave, employée dans les prières, les sermons et les actes publics, est devenue tellement dominante qu'elle envahit l'idiome primitif, et s'est combinée avec lui, de telle sorte qu'on ne saurait distinguer aujourd'hui ce qui appartient à l'un de ce qui revient à l'autre. Nous ne connaissons donc guère l'ancienne langue des Serviens : on en a trouvé un précieux reste sur le mont Athos. Ce sont des archives manuscrites (*Rodoslawo*) de Daniel, archevêque des Serbes. L'auteur y trace l'histoire des règnes des rois Urosch, Dragutin, Milutin et Detschantaki (1272-1336). On a possédé aussi un code de lois du roi (*tsar*) Étienne Duschane-le-Grand (1336-56). L'idiome s'y montre plus pur que dans les lois des autres peuples slaves; il est aussi conçu dans un esprit plus modéré. Cette époque nous a encore laissé quelques livres d'église. — La victoire que Murad I^{er} remporta sur les Serviens, en 1389, arrêta pour long-temps leurs progrès, et vint clore la première période de leur littérature. Elle resta stationnaire 200 ans, au bout desquels elle fut tirée de sa léthargie par George Brankowitsch, né en 1645, qui devint ambassadeur de l'empereur Léopold I^{er} auprès du sultan, et qui, étant tombé en disgrâce, se vit enfermé comme prisonnier d'état à Éger, où il mourut, en 1711. Il a écrit l'histoire des Serviens depuis leur origine jusqu'à Léopold I^{er} (5 vol.). Le manuscrit de cet ouvrage fait partie de la bibliothèque de l'archevêque de Carlowitz. — La nouvelle ère de la littérature ser-

viennne fut signalée par les efforts tentés pour séparer la langue du peuple de celle de l'église, et élever la première au rang de langue savante. On doit beaucoup, sous ce rapport, à l'archimandrite Jean Raitsch (1726-1801), qui publia l'histoire des Slaves, et particulièrement celle des Chorwates, des Bulgares et des Serviens (4 vol., Vienne, 1792-95). Il employa dans cet ouvrage un mélange de russe et de servien savant. Dosithéi Ohradowitsch eut le premier le mérite d'écrire dans la langue du peuple. Il était né à Cukowo en 1739. Après avoir parcouru 25 ans la Turquie, l'Italie, la Russie, l'Allemagne, la France et l'Angleterre, il devint sénateur, et fit l'éducation des enfants de Czerny, à Belgrade, où il mourut, en 1811. Mais sa tentative eut peu d'imitateurs en Servie. L'anarchie régnait dans la littérature. Sur 400 ouvrages qui ont paru depuis 1750 (v. Milowick, *Catalogue des livres serviens*, Vienne, 1833), quelques-uns seulement sont écrits en slave d'église ou en servien; les autres flottent entre ces dialectes, et ont adopté chacun une orthographe particulière. Pour remédier à cette confusion de dialectes, Demetrius Dawidowitsch, secrétaire du prince Milosch, a publié à Vienne un journal servien et un allemand (1814-22). Il a été secondé par Wuk Stephenowitsch Karadzitch (né en 1787 dans le district de Jadar), qui remplit d'abord les fonctions de juge à Belgrade, et vit retiré aujourd'hui à Semlin. Sa grammaire a révélé l'originalité de la langue servienne. En publiant des chansons en langue vulgaire, il a contribué à en faire adopter l'emploi dans les livres. Les campagnes de la Servie, où la nature développe un luxe de beautés inépuisables, la vie indépendante et solitaire des habitants des montagnes, avaient depuis des siècles inspiré au peuple des chansons qui paraissent âpres et incorrectes aux Allemands, et qui unissent pourtant à leur vigoureuse rudesse beaucoup de naïveté, de sensibilité et d'imagination. Quelques-unes sont antérieures à l'invasion des Turcs en Europe; d'autres ont pour sujet

le séjour des sultans à Andrinople. Le reste appartient aux temps modernes, et rappelle, tantôt l'oppression du peuple servien par les infidèles, tantôt les aventures ou les combats qui signalent les guerres de l'indépendance. Wuk Stephanowitsch les a recueillis de la bouche du peuple, et les a publiées avec des observations critiques fort remarquables. Cette collection (3 vol., Leipsig, 1824) a eu beaucoup de succès en Europe : elle a été traduite en allemand par Grimm (Halle, 1826, 2 vol.). Le même écrivain a publié à Vienne un annuaire intitulé *l'Aurore*. Un jeune Servien, Spiridion Jowitsch, a suivi dans cette capitale un si noble exemple. — Parmi les poètes qui ont écrit dans la langue vulgaire, on distingue Simon Milutinowitsch, qui, sous le titre de *Serbianka*, a publié un grand nombre de chansons héroïques (4 vol., Leips., 1827). — Le gouvernement autrichien met tous ses soins à hâter le développement intellectuel de ses sujets serviens : il a fondé des écoles et des gymnases à Carlowitz et à Neusatz. Vienne, Pest, Venise, ont des imprimeries serviennes, sans compter celle de Montenegro, résidence de l'évêque ; le prince Mitsoch en a une aussi à Kragujas. Il s'est formé dans cette ville une société littéraire (*la Mère servienne*) qui distribue des prix pour les meilleurs ouvrages, et publie une revue intitulée *le Letopis-serbska*. O. L.

SERVITUDES ou **SERVICES FONCIERS**. En droit, on nomme *servitude* une charge imposée sur un héritage pour l'usage et l'utilité d'un autre héritage appartenant à un autre propriétaire. Telle est la définition donnée par le code civil, dont l'application se réduit ainsi aux simples *servitudes réelles*, qui sont parfaitement désignées par la locution de *services fonciers*, ce qui exclut toute idée de *servitude personnelle* qui se rattacherait, soit directement, soit indirectement, aux principes du droit d'esclavage ou de vasselage admis par le régime féodal. Les servitudes ne peuvent donc plus être considérées aujourd'hui que sous le rap-

port des héritages et en faisant entière abstraction des personnes : elles constituent un véritable démembrement du droit de propriété ; en sorte que l'héritage grevé d'une servitude n'appartient pas pleinement et librement à celui qui, en devenant acquéreur, est assujéti à souffrir la servitude et à subir toutes les conséquences qu'elle peut avoir. Il y a ici, non plus entre les personnes, mais entre les héritages eux-mêmes, une sorte de relation de vasselage, et c'est là ce qui a autorisé l'emploi du mot *servitude* préférablement à la dénomination de *services fonciers*, qui était cependant plus appropriée à la chose. Mais on a considéré le fonds auquel le service était dû comme le *suzerain* de celui qui était assujéti à le souffrir ; et que l'on a regardé comme un *vassal* ; l'un est ainsi devenu le *fonds dominant*, tandis que l'autre a été désigné sous le nom de *fonds servant* ; en sorte que l'on a établi entre les deux héritages toutes les dénominations qui s'appliquaient à la servitude féodale ou personnelle (v. *SEAR*). Cependant il faut prendre garde de se laisser entraîner trop facilement par l'autorité des mots ; car la servitude, telle qu'elle est considérée par la loi civile, ne peut emporter avec elle aucune idée de supériorité ou d'infériorité de l'un des fonds à l'égard de l'autre. C'est un simple accident qui, par un motif ou par un autre, affecte ou restreint l'usage de la propriété dans de certaines limites, mais qui toutefois ne peut jamais porter la moindre atteinte au principe d'égalité auquel tous les citoyens sont soumis. On ne doit donc voir dans ces expressions de *fonds dominant* et de *fonds servant* qu'une image qui appartient au langage métaphorique. Cette observation était tellement importante que les législateurs du code civil ont senti la nécessité de proclamer, par une disposition formelle, que la servitude n'établit aucune prééminence d'un héritage sur l'autre. Elle n'a en effet d'autres conséquences que celles qui résultent d'une disposition expresse de la loi, ou de la déclaration volontaire

des parties exprimée dans la forme légale, et renfermée dans les justes limites que le contrat ne peut jamais franchir. Aussi, il est de maxime en législation que tout ce qui est relatif aux servitudes est de *droit étroit*, et que toute clause ambiguë doit être interprétée contre la servitude en faveur de la liberté du fonds dont l'affranchissement est réclamé. Dans le doute, c'est toujours contre celui qui réclame la servitude que la sentence doit être portée.

— Les servitudes, considérées sous le rapport du droit civil, se divisent en *servitudes naturelles, légales ou conventionnelles*. Les *servitudes naturelles*, qui sont bien aussi des servitudes légales, sont celles qui dérivent de la disposition même des lieux; en sorte qu'elles subsistent pour ainsi dire par elles-mêmes sans l'intervention de la loi, sans la volonté des parties. Ces servitudes s'appliquent principalement à trois objets, le libre écoulement des eaux, le droit de bornage et le droit de clôture; encore le bornage et la clôture ne constituent pas à proprement parler un droit de servitude. Mais, quant à l'écoulement des eaux, c'est bien là une servitude réelle qui s'établit par la seule force des choses; car s'il était permis au propriétaire du fonds inférieur d'arrêter par une digue les eaux qui découlent naturellement et sans travaux de main d'homme du fonds supérieur, il pourrait en résulter les plus grands désastres pour tous les fonds environnants et pour celui-là même que l'on aurait voulu préserver. A l'égard de l'usage des eaux pendant leur cours, il ne s'agit plus alors que d'une servitude légale, car on conçoit parfaitement que cet usage puisse être soumis à des conditions diverses, et que même dans certains cas il doive être suspendu ou entièrement interdit lorsque l'intérêt public le réclame. C'est à l'administration qu'il appartient surtout de faire sur ce point les règlements nécessaires, ainsi que nous l'avons expliqué au mot *COURS D'EAU*; et, lorsqu'à défaut de règlement administratif il s'élève quel-

que contestation en justice sur l'usage des eaux courantes, la seule recommandation qui soit faite au juge est de concilier l'intérêt de l'agriculture avec le respect dû à la propriété. La loi reconnaît en effet aux propriétaires riverains d'un cours d'eau un véritable droit de servitude ou de propriété sur les eaux courantes au moment de leur passage; mais ce droit doit céder devant des motifs de nécessité publique ou d'utilité commune. Ainsi, celui qui a une source dans son fonds peut en user à sa volonté, mais on peut aussi prescrire contre lui l'usage des eaux (*v. Sources*). Celui dont la propriété borde une eau courante peut s'en servir pour l'irrigation de ses propriétés, pourvu que cette eau ne soit pas réservée aux besoins de la navigation comme dépendance du domaine public. Relativement au *droit de bornage*, l'effet de la servitude se réduit à cette déclaration, que tout propriétaire peut obliger son voisin au bornage de leurs propriétés contiguës, et que le bornage se fait à frais communs. Relativement au *droit de clôture*, tout propriétaire peut clore son héritage, sauf à laisser libre l'exercice du droit de passage dans le cas de servitude légale pour enclave. Du reste, le propriétaire qui veut se clore perd son droit au parcours et à la vaine pâture en proportion du terrain qu'il y soustrait (*v. Clôture*). — Les *servitudes légales* sont celles qui, sans être d'une nécessité absolue comme les servitudes naturelles, résultent cependant d'une simple disposition de la loi, parce qu'elles sont fondées sur des motifs d'utilité publique, communale ou privée, dont l'importance ne pouvait pas être méconnue. Elles embrassent pour ainsi dire le droit administratif tout entier dans ses rapports avec le droit de propriété privée, puisque l'administration peut, dans une foule de circonstances, arrêter l'essor du propriétaire, soit en traçant les limites des constructions qu'il veut élever, soit en fixant la hauteur au-dessus de laquelle il lui interdit de les porter, soit en lui défendant d'établir dans

telle ou telle localité le siège de telle ou telle industrie, soit en exigeant dans certaines circonstances le sacrifice de telle ou telle partie de sa propriété, et même parfois de sa propriété tout entière. Mais tous ces objets qui se rattachent au droit administratif ont été traités en leur lieu; et, quoique toutes ces modifications apportées au droit de propriété constituent de véritables servitudes, ce n'est pas la dénomination qui leur convient. On entend seulement d'ordinaire sous le nom de *servitudes légales*, d'utilité publique ou communale, ce qui concerne le marchepied le long des rivières navigables ou flottables, la construction et la réparation des chemins, et autres ouvrages publics ou communaux. A l'égard de ces dernières servitudes, il faut également se reporter aux dispositions du droit administratif qui en règlent l'exercice. Pour ce qui concerne le marchepied le long des rivières navigables ou flottables, il nous suffira de rappeler ici qu'aux termes de l'art. 7, tit. 22, de l'ordonnance de 1669, encore en vigueur sur ce point, les propriétaires des héritages aboutissants aux rivières navigables doivent laisser le long des bords 24 pieds au moins de place en largeur pour chemin et trait des chevaux, sans qu'ils puissent planter arbres, ni tenir clôture ou haies plus près que 30 pieds du côté que les bateaux se tirent, et 10 pieds de l'autre bord pour le marchepied. C'est à l'autorité administrative de décider de quel côté de la rivière doit être placé le chemin de halage, et de quel côté doit être ouvert le marchepied. Comme ces dispositions sont imprescriptibles, la longue tolérance dont l'administration a usé envers les propriétaires riverains qui ont été admis depuis un temps immémorial à construire ou à planter jusque sur la ligne d'eau des rivières navigables, ne saurait établir un droit en leur faveur; et toutes les fois que les besoins de la navigation l'exigent, elle peut réclamer l'exécution de l'ordonnance sans indemnité. A l'égard des servitudes légales fondées sur un intérêt purement privé, mais

qui est placé sur la même ligne que l'intérêt général, parce qu'il s'agit d'un intérêt privé qui s'applique également à chaque propriétaire, elles comprennent ce qui est relatif au mur et au fossé mitoyens, au cas où il y a lieu à contre-mur, aux vues sur la propriété du voisin, à l'égoût des toits et au droit de passage, indépendamment de toute convention. Tout ce qui concerne le mur et le fossé mitoyens a été dit au mot MITOYENNETÉ, et ce qui concerne le droit de passage résultant de la seule autorité de la loi en cas d'enclave a été expliqué sous ce mot (v. PASSAGE); il nous reste donc seulement à rappeler qu'à l'égard des constructions qui intéressent les rapports de voisinage, parce qu'elles sont de nature à compromettre la sûreté des constructions voisines, il y a des règles administratives ou des usages locaux à observer, comme cela a lieu toutes les fois que l'on veut creuser un puits, une fosse d'aisance, élever une cheminée ou un âtre, une forge, un four ou fourneau; construire une étable, former un magasin de sel ou un amas de matières corrosives à la proximité des maisons voisines. — A l'égard des jours, il est de règle que l'un des voisins ne peut, sans le consentement de l'autre, pratiquer dans le mur mitoyen aucune fenêtre ou ouverture, car se serait alors l'autoriser à disposer des droits d'autrui, puisque le mur mitoyen appartient également à tous deux; mais si le mur n'est pas mitoyen, il y a lieu à servitude légale de jour. Ainsi, le propriétaire d'un mur non mitoyen, joignant immédiatement l'héritage d'autrui, peut pratiquer dans ce mur des jours ou fenêtres à fer maille et verre dormant. Ces fenêtres doivent être garnies d'un treillis de fer dont les mailles auront un décimètre (environ trois pouces huit lignes) d'ouverture au plus, et d'un châssis à verre dormant. Et de plus, ces fenêtres ou jours ne peuvent être établis qu'à vingt-six décimètres (huit pieds) au-dessus du plancher ou sol de la chambre qu'on veut éclairer, si c'est à rez-de-chaussée, et à dix-neuf décimètres (six

pieds) au-dessus du plancher pour les étages supérieurs (v. Vus). La *servitude* d'égoût est établie pour faciliter l'écoulement des eaux pluviales qui rencontrent un obstacle fait de main d'homme; car, à l'égard des eaux pluviales qui coulent naturellement, elles sont régies par les règles des servitudes naturelles. Mais lorsqu'une construction vient par sa disposition rejeter sur un fonds contigu les eaux pluviales qu'il n'aurait pas reçues, il en résulte pour le propriétaire voisin un dommage auquel il a droit de s'opposer. De là l'obligation imposée à titre de *servitude légale*, à tout propriétaire, d'établir des toits de manière que les eaux pluviales s'écoulent sur son terrain ou sur la voie publique, et la défense qui lui est faite de les faire verser sur le fonds de son voisin. Ici la servitude légale est établie sur la voie publique, qui n'y est pas nécessairement soumise, car tout propriétaire pouvait être forcé de disposer ses conduites d'eau de manière à les faire parvenir aux égouts publics par des voies souterraines (v. ÉGOUT). — Les *servitudes conventionnelles* sont celles qui résultent de la seule volonté de l'homme énoncée dans un contrat, conformément à la loi; la règle à cet égard se trouve posée dans l'art. 686 du code civil, qui est ainsi conçu : « Il est permis aux propriétaires d'établir sur leurs propriétés, ou en faveur de leurs propriétés, telles servitudes que bon leur semble, pourvu néanmoins que les services établis ne soient imposés ni à la personne, ni en faveur de la personne, mais seulement à un fonds, et pour un fonds, et pourvu que ces services n'aient d'ailleurs rien de contraire à l'ordre public. » Ces servitudes se divisent en servitudes *urbaines* ou *rurales*, suivant qu'elles s'appliquent à des fonds situés dans les villes ou dans les campagnes. On distingue également les servitudes en servitudes *continues*; ce sont celles dont l'usage est ou peut être continu sans avoir besoin du fait actuel de l'homme, tels sont les conduites d'eau, les égouts, les vues, etc.; et servitudes *discontinues*, qui ont besoin

du fait actuel de l'homme pour être exercées, comme les droits de passage, puisage, pacage et autres semblables. — On divise encore les servitudes en servitudes *apparentes*, qui s'annoncent par des ouvrages extérieurs, tels qu'une porte, une fenêtre, un aqueduc; et en servitudes *non-apparentes*, qui n'ont pas de signe extérieur de leur existence, comme par exemple, la prohibition de bâtir sur un fonds, ou de ne bâtir qu'à une hauteur déterminée, *prohibitio ædificandi, non altius tollendi*. Les servitudes continues et apparentes s'acquièrent par titre ou par la possession de 30 ans. Mais, à l'égard des servitudes continues non-apparentes, et des servitudes discontinues, apparentes ou non-apparentes, elles ne peuvent s'établir que par titres; il eût été trop dangereux de permettre que des actes discontinus, qui peuvent se rattacher à une pure tolérance, pussent être considérés comme constitutifs d'un droit dont le résultat est d'opérer un démembrement de propriété. On a dû se borner, par respect pour les droits acquis, à maintenir les servitudes de cette nature, qui, sous l'empire des anciennes coutumes, pouvaient s'acquérir de cette manière. Cependant on a maintenu, à l'égard des servitudes continues ou apparentes, le mode d'acquisition connu en droit sous le nom de *destination du père de famille*; on décide que cette destination vaut titre: du reste, il n'y a destination du père de famille que lorsqu'il est prouvé que les deux fonds actuellement divisés ont appartenu au même propriétaire, et que c'est par lui que les choses ont été mises dans l'état duquel résulte la servitude (v. DESTINATION). — Les servitudes s'éteignent par toutes les causes qui entraînent la résolution des contrats, et spécialement par la prescription de 30 ans, qui commence à courir, selon les diverses espèces de servitudes, ou du jour où l'on a cessé d'en jouir, lorsqu'il s'agit de servitudes discontinues, ou du jour où il a été fait un acte contraire à la servitude, lorsqu'il s'agit de servitudes continues; le mode de la servitude peut se

prescrire comme la servitude même , et do la même manière. Lorsque les servitudes s'éteignent par la perte de la chose, c'est-à-dire, lorsque les choses se trouvent en tel état qu'on ne peut plus en user; il y a une distinction à faire si la chose est rétablie ensuite dans son état primitif. La servitude revit alors, pourvu que la libération n'ait pas été acquise par prescription: ainsi la prescription court pendant tout le temps de la suspension, encore qu'il ait été impossible au propriétaire du fonds dominant d'user de son droit; c'est là une exception qui devait être admise en faveur de la libération du fonds servant. Les servitudes sont soumises à toutes les règles ordinaires des contrats (v. CONTRAT). TULLIUS, s.

SERVIUS TULLIUS, l'un des plus remarquables rois de Rome, et le sixième par ordre de succession, régna de l'an 581 à l'an 537 av. J.-C. Sa mère étant échue comme prisonnière de guerre à Tarquin, il fut élevé avec les enfants du monarque. Il se fit généralement aimer, se distingua par son intelligence et par sa bravoure, et gagna la confiance du prince, au point que celui-ci lui donna sa fille en mariage. Après la mort de Tarquin-l'Ancien, qui ne laissait pas d'enfants, et dont les deux petits-fils étaient encore très jeunes, Servius fut élu roi, et Rome n'eut pas à se repentir de ce choix. Il battit les Vénitiens et les *Tusques* (nom des anciens habitants de l'Étrurie), et acquit des titres à la reconnaissance nationale par d'utiles institutions; entre autres améliorations, il divisa la ville et la campagne en plusieurs tribus, les citoyens en six classes, chaque classe en centuries, et il établit le cens. On dit aussi qu'il fit frapper les premières monnaies romaines. Il consolida enfin la puissance de Rome par une alliance avec les Latins et les Sabins. Servius avait marié ses deux filles aux petits-fils de son beau-père; il avait cru assurer par là la tranquillité de sa famille; mais la plus jeune des deux sœurs, Tullia, femme avide de régner, assassina son mari, Aruns, pour s'unir à son beau-frère;

Tarquin-le-Superbe, qui avait également assassiné sa femme; elle facilita aussi à son nouvel époux les moyens d'assassiner son père, et de monter avec elle sur le trône.

C. L.

SÉSOSTRIS. Ce nom, l'un des plus brillants qui nous apparaissent dans les ténèbres de l'antiquité, fut probablement porté par plusieurs rois d'Égypte que les traditions ont confondus. Celui à qui l'histoire attribue de si glorieuses actions passe pour avoir été fils d'Aménophis, et avoir vécu quelques siècles avant la guerre de Troie. Diodore nous apprend que son père, voulant lui donner une éducation digne des hautes destinées qui l'attendaient, le fit élever avec tous les enfants nés le même jour que lui en Égypte. Ils reçurent les mêmes soins, et furent également rompus à une vie dure et laborieuse. Ainsi se forma, pour le jeune prince, un corps d'élite, avec lequel il devait un jour conquérir le monde. Les oracles retentirent des prédictions de sa gloire, et il ne tarda pas à les réaliser. Mais, avant de porter ses armes dans les pays lointains, il assura la tranquillité de son peuple par de sages institutions. Il divisa l'Égypte en 36 districts, dont il confia la direction à autant de ministres (nomarques) chargés de la perception des impôts et de tous les détails de l'administration. Son armée était composée des hommes les plus braves et les plus robustes. Six cent mille fantassins et 24,000 cavaliers allèrent répandre l'éclat de son nom au-delà du Gange et jusqu'au Tanais. Partout où cette armée porta ses pas, Sésostris, pour immortaliser ses victoires, fit ériger des colonnes ou *stèles* chargées d'inscriptions en caractères sacrés, c.-à-d. en hiéroglyphes. Hérodote dit avoir vu de ces *stèles* en Palestine et en Ionie. Diodore en parle aussi. Au bout de neuf ans, Sésostris régna ses états par l'athme de Suex. Durant la paix qui suivit ces conquêtes, il exécuta de grandes choses, témoin ces temples magnifiques, dont les restes sont encore pour nous un objet d'étonnement et d'admiration. De nou-

velles villes s'élevèrent à sa voix, et, depuis Memphis jusqu'à la mer, de nombreuses saignées, pratiquées dans le Nil, en distribuèrent les eaux dans toute la contrée. On lui attribue le projet d'un canal de jonction de la mer Rouge à la Méditerranée. Plusieurs obélisques furent, suivant la tradition, érigés par ses soins. Quant à ses institutions politiques, ce sont celles d'un despote d'Orient, mais d'un despote qui certes n'était pas sans grandeur. Devenu aveugle, il se donna volontairement la mort, après 42 ans de règne. C. L.

SESTERCE (*sestercius*), monnaie d'argent romaine, équivalant à 2 as et demi, d'où le nom *sesquitercius* (deux et demi). Sa valeur varia. Il faut se garder de confondre le *sestertius* avec le *sestertium*. Celui-ci, plus souvent employé, n'était pas une monnaie réelle. Il n'avait qu'une valeur nominale de 1,000 sesterces, environ 200 francs. C. L.

SÉTON. C'est le nom que l'on donne à une petite opération chirurgicale, par laquelle on introduit dans nos tissus sains ou malades une bandelette de linge effilée sur ses bords, ou une mèche composée de plusieurs brins de charpie, de coton, de soie, etc., etc., pour remplir diverses indications thérapeutiques. — On emploie aussi cette expression pour désigner la bandelette ou la mèche que l'on emploie à cet usage; c'est même de là que dérive le mot *séton*, *seto*, *setaceum*, de *seta*, soie, crin. — Les indications thérapeutiques que l'on cherche à remplir par l'application d'un seton sont très variables. — Le plus souvent, ce moyen est employé comme révulsif ou dérivatif, c.-à-d. dans l'intention de détourner l'irritation ou le principe d'une maladie fixée sur un organe important, afin de l'attirer sur un point de l'économie dont les fonctions ont beaucoup moins d'utilité. — C'est ainsi que, dans les inflammations chroniques rebelles, telles que certaines ophthalmies, laryngites, encéphalites, méningites, gastrites, entérites, métrites, etc., on a recours avec le plus grand avan-

tage à l'application d'un seton à la nuque, à l'épigastre ou au bas-ventre. C'est encore pour remplir cette indication qu'on l'applique dans l'amaurose, la surdité, le catarrhe chronique de la vessie, et autres affections dont le caractère principal est l'inflammation. — Dans d'autres circonstances, c'est pour favoriser la sortie du pus, dans le cas d'abcès ou de phlegmon profond par exemple, ou bien la sortie de corps étrangers, comme dans les plaies d'armes à feu. — Dans certains cas, on l'emploie pour obtenir une inflammation adhésive. C'est pour arriver à ce but qu'on traverse assez souvent d'un seton des tumeurs enkystées, telles que des hydrocèles de la tunique vaginale, du cordon spermatique, des hydropisies des membranes synoviales, des bourses muqueuses sous-cutanées, des goîtres hydatiques ou séreux, et autres tumeurs semblables. Quelquefois on fait usage du seton pour appeler dans la partie sur laquelle on l'applique un surcroît d'activité, une sorte d'augmentation de nutrition; ainsi, dans les anciennes fractures non consolidées, un seton passé à travers les fragments a souvent déterminé la consolidation de la fracture, en amenant l'ossification de parties qui jusqu'alors étaient restées à l'état fibreux. — On a aussi recours à ce moyen pour rétablir des conduits naturels oblitérés ou rétrécis, ou pour pratiquer des conduits artificiels quand il n'est plus possible de rétablir les voies naturelles dans leur état primitif. Le seton est donc l'un des moyens les plus efficaces que l'art possède, et il est loin d'être aussi douloureux qu'on se l' imagine communément. — On peut l'appliquer sur toutes les parties du corps. Mais c'est principalement à la nuque et sur les diverses parties du tronc qu'on le place. — La manière de le pratiquer, de le panser et de l'entretenir varie à l'infini, suivant les parties sur lesquelles on l'applique, et suivant l'indication que l'on veut remplir. — Règle générale : quand on applique un seton comme dérivatif ou exutoire, le premier panse-

ment ne doit être fait que le quatrième ou le cinquième jour, après que la suppuration s'est établie et a ramolli la mèche, ainsi que la charpie placée sur les ouvertures; on évite de cette manière beaucoup de souffrances au malade.—On ne saurait trop engager les personnes qui se laissent appliquer un séton à en continuer l'usage, lors même qu'il ne semble produire aucun résultat avantageux : plusieurs fois nous avons remarqué qu'il s'éconlait un mois et plus, avant que le malade pût ressentir aucune espèce d'amélioration; et après ce laps de temps, nous l'avons vu marcher promptement à la guérison. — Lorsque le séton a fait disparaître l'affection pour laquelle il a été appliqué, il faut encore l'entretenir pendant plusieurs mois ou un an après la disparition de la maladie, sous peine de voir cette dernière reparaître, surtout si elle était chronique. Je pourrais citer un grand nombre de faits à l'appui de cette opinion. — Quand cet agent thérapeutique est employé contre des maladies aiguës, on n'a pas besoin de prendre cette précaution. Dr HUCUUS.

SÈVE. On nomme ainsi l'humeur ou le liquide nutritif dont la circulation dans les végétaux peut être considérée comme le principal phénomène de la vie. La circulation de la sève fut découverte en 1667 par le médecin du pape Innocent XII, Malpighi, à qui des auteurs attribuent aussi la découverte admirable de la circulation du sang, que toutefois on s'accorde plus généralement à rapporter à Boerhaave. Quoi qu'il en soit, ces deux phénomènes paraissent à très peu près identiques, chacun dans le règne qui lui est propre. La circulation de la sève a donné lieu à une foule d'expériences plus ou moins ingénieuses, mais sur les résultats desquelles nous nous taisons; car, s'il faut s'en rapporter aux théories d'un savant botaniste moderne, M. Raspail, bien des phénomènes qu'on pouvait croire résolus dans la physiologie végétale se trouvent complètement remis en question, surtout en ce qui est relatif à la forme des organes circula-

res. — Sève se dit par extension d'une certaine vigueur qui est dans le vin et le rend plus agréable. Ce mot s'emploie encore figurément et dans un sens analogue lorsque, en parlant d'un ouvrage d'esprit, on dit qu'il a de la sève pour dire qu'il a de la force. — Z.

SÈVÈRE (ALEXANDRE- [v. ALEXANDRE-SÉVÈRE]).

SÈVÈRE (SEPTIME- [v. SEPTIME-SÉVÈRE]).

SÈVÈRE (SULPICE- [v. SULPICE-SÉVÈRE]).

SÉVERIN, soixante-treizième pape, succéda à Honoré 1^{er} en 639, après une vacance de plus d'une année. Il était Romain de naissance, et son père se nommait Labienus. Isacius, évêque de Ravenne, hésita long-temps à confirmer son élection, pour le forcer par lassitude à signer l'*Echèse* de l'empereur Héraclius. La résistance de Séverin lassa au contraire le lieutenant de l'empereur. Le cartulaire Maurice marcha sur le palais de Latran à la tête de quelques soldats mutinés, et campa autour de la demeure pontificale. Il y entra seulement au bout de trois jours avec les magistrats de son conseil; et, après avoir mis le scellé sur les trésors du pontife, il fit demander à l'exarque ce qu'il voulait en faire. Isacius vint sur-le-champ à Rome, comprima par sa seule présence les projets de rébellion qui fermentaient déjà dans le clergé, et confirma l'élection de Séverin; mais il emporta les richesses accumulées dans le palais de Latran par la générosité des fidèles et par l'économie des papes. L'histoire ne dit pas que Séverin ait également cédé sur la question de l'*Echèse*. Elle est même incertaine sur la date précise de son élection. Elle fixe cependant le jour de sa mort au 2 août 640; mais, tandis que les auteurs adoptés par le père Petau lui donnent un an de pontificat, Anastase le bibliothécaire et l'abbé Fleury ne le font régner que deux mois et quatre jours. Il est probable que ceux-ci comptent du jour où l'exarque consentit à l'ordination. Personne, au reste, n'a démenti le témoignage de tous les historiens sur

la douceur de son caractère, la pureté de ses mœurs et l'ardeur de sa charité. Il fit revêtir de mosaïques l'abside de St-Pierre, qui déjà tombait en ruines. VIENNET,

de l'Académie française.

SÉVIGNÉ (MARIE DE RABUTIN CHANTAL, marquise de), naquit en Bourgogne, le 5 fév. 1627. On ne sait pas avec certitude en quel lieu. Ce fut probablement dans le château de Bourbilly, entre le bourg d'Époisses et Semur, capitale de l'Auxois. Sa famille était des plus nobles de la province. Son grand-père, Christophe Rabutin de Chantal, avait servi d'une manière brillante sous Henri IV. Il était doué d'une valeur calme et modeste : à une époque où les combats singuliers étaient si fréquents, il n'en refusa aucun, et se tira de 18 duels avec bonheur et générosité. Il épousa la fille de Béogne Frémot, président au parlement de Dijon. Après sa mort, sa veuve se jeta dans la plus haute dévotion ; elle fonda l'ordre de la Visitation, et fut canonisée sous le nom de sainte Chantal. Celse Bénigne de Rabutin, son fils, fut le père de Marie. Sa valeur était plus impétueuse que celle de Christophe : il se livra à la fureur des duels ; il se battit même le jour de Pâques en sortant de l'office. Il appartenait à cette noblesse remuante, qui inquiétait Richelieu dans ses grands desseins. Ami du malheureux Henri de Talleyrand, prince de Chalais, le baron de Chantal fut disgracié. Relégué dans ses terres, il apprit que les Anglais menaçaient les côtes de France ; il alla comme volontaire s'opposer à leur descente à l'île de Ré, et tomba mort en combattant. Il avait 31 ans... *Il était joli, mon père*, dit M^{me} de Sévigné, dans une de ses lettres : *ils sont jolis, nos Français*, dit-elle autre part, en parlant de quelques-unes des escarmouches glorieuses des guerres de Louis XIV ; c'est qu'en effet, Celse Bénigne de Rabutin était le type élégant de cette valeur française, si franche et si étourdie. La mère de M^{me} de Sévigné, Marie de Coulanges, était de famille financière ; cette famille était, au reste, distinguée par les

positions parlementaires de ses membres et par leur esprit. Le chansonnier Coulanges, cousin-germain de M^{me} de Sévigné, du côté de sa mère, fut un des hommes les plus aimables et les plus spirituels de son temps. — Si l'on pouvait croire qu'il y eût dans les familles transmission d'une certaine nature d'intelligence (et l'on a souvent remarqué le même caractère d'esprit aux gens du même sang : c'est ainsi qu'une certaine finesse gracieuse et naïve était dans le patrimoine des Mortemart), on pourrait dire que le génie de M^{me} de Sévigné, qui ne devait rien à l'art, devait quelque chose à ses aïeux. Son esprit, si vif, que, comme le dit M^{me} de La Fayette, *il éblouissait les yeux*, n'avait-il pas emprunté quelque chose à l'impétuosité brillante du courage paternel ; et, en même temps, dans ses opinions sérieuses, chrétiennes, et, selon une de ses expressions, *chamarées d'un brin d'anachorète*, ne retrouverait-on pas la petite-fille d'une sainte ? — Marie de Chantal vint au monde peu de mois avant la mort de son père ; elle ne conserva pas long-temps sa mère, et se trouva sous la tutelle de l'abbé de Coulanges, son oncle, qu'elle a immortalisé en l'appelant le *Bien Bon*. C'était par excellence un homme de bien, a dit de lui Bussy-Rabutin, qui ne l'aimait pas. Sous ce sage tuteur, elle adopta des principes sûrs et religieux. Mais il fallut de l'aliment à cet esprit vif et enjoué ; elle apprit le latin, l'italien, l'espagnol : de ces trois langues, sa correspondance en fait foi, ce fut la seconde qu'elle sut le mieux et le plus long-temps. Ménage fut son instituteur ; Ménage, qui l'aima trop pour pouvoir se contenter de la reconnaissance. Chapelain, l'homme de goût du siècle, forma le sien, et fut l'ami de sa jeunesse. Cette jeunesse, qui se passa au petit village de Suzy, près de Paris, fut heureuse et tranquille. Marie de Rabutin chérissait surtout les gens qui avaient *bien de l'esprit*, et elle parvint fort galement jusqu'au mariage. Elle avait 18 ans ; elle était belle, sa dot était considérable, 100,000 écus ; elle épousa Henri, mar-

quis de Sévigné, issu d'une grande famille de Bretagne. Cette union ne fut pas heureuse : « Son mari l'estimait et ne l'aimait pas, dit l'académicien Conrard, elle l'aimait et ne l'estimait pas. » Il la tint reléguée dans ses terres de Bretagne : lui, à Paris, menait diverses galanteries ; il était bien avec M^{me} de Gondran, femme du fils du célèbre avocat Galland ; il eut une querelle à son sujet, et fut tué en duel en 1651. C'était un homme fâcheux, disent les mémoires du temps, que personne ne regretta, excepté sa femme. Elle passa trois années en Bretagne : la mauvaise conduite de son mari l'avait perdue de dettes ; l'abbé de Coulanges lui *gagna ses procès*, et arrangea les affaires. En 1654, elle reparut dans le monde, à la cour. Elle y jeta un vif éclat. L'amour qu'elle portait aux deux enfants que lui avaient laissés M. de Sévigné la décida à ne pas se remarier ; et cette jeune femme, entourée d'hommages et de séductions, sut contraindre ceux qui auraient voulu être ses amants à n'être que ses amis. Ce fut ainsi qu'après avoir refusé l'amour du surintendant Fouquet, elle lui voua une amitié sincère, et prit courageusement son parti lors de ses malheurs. Les lettres qu'elle lui avait écrites, et qu'on saisit dans sa cassette, montrèrent combien ses relations avec lui avaient été innocentes. Elle sut résister au frère du grand Condé. Elle dut se défendre aussi du comte de Bussy-Rabutin, son cousin. Celui-ci, après avoir tenté de la détourner de ses devoirs quand elle était mariée, et avoir été éconduit par elle, renouvela ses entreprises, quand elle revint veuve de Bretagne : il ne fut pas plus heureux ; elle lui offrait la solide amitié, et rien de plus. En 1658, il se brouilla avec elle. La fortune de Bussy-Rabutin était dérangée ; dans cette année, il voulut faire la campagne avec M. de Turenne, et demanda 10,000 livres à sa cousine. L'abbé de Coulanges, qui administrait avec soin une fortune encore mal rétablie, demanda des sûretés que le comte ne put donner ; celui-ci partit furieux contre M^{me}

de Sévigné. Plus tard, il inséra dans l'histoire amoureuse des Gaules un portrait injurieux de sa cousine, qui ne retourna à lui que quand il fut disgracié et malheureux. En 1664, lors de la chute de Fouquet, elle avait fait, comme elle le dit, ses preuves à l'égard des disgraciés. Sa correspondance avec M. de Pomponne, heureusement recueillie, montre quel attachement désintéressé elle avait conçu pour le surintendant. On se plaît à voir M^{me} de Sévigné et La Fontaine se rassembler pour plaindre courageusement leur ami. On aime à sentir quels cœurs généreux avaient le bonhomme, la belle et charmante femme, qui ne se doutaient pas qu'on les réputerait un jour les plus inimitables génies du plus grand siècle littéraire. En 1663, M^{me} de Sévigné présenta à la cour sa fille, qui était née vers 1648 ; elle y parut avec éclat. Tréville avait dit d'elle : *Cette beauté brûlera le monde*. En 1665, elle représenta Omphale dans le ballet royal de la *Naissance de Vénus* ; c'est à ce propos que Benserade fit sur elle les vers suivants :

Elle verrait mourir le plus fidèle amant,
Fauts de l'ouïr d'un regard seulement
Injuste procès, soitte façon de faire,
Que la pucelle tient de madame sa mère,
Et que la bonne dame au courage inhumain,
Se lamente aussi peu d'être belle que sage,
Encore tous les jours applique à son usage
Au détriment du genre humain.

M^{lle} de Sévigné, que Bussy-Rabutin appelait la plus jolie fille de France, fut quelque temps à trouver un mari. En 1669, elle épousa François Adhémar de Monteil, comte de Grignan, qui avait déjà perdu deux femmes ; c'était un homme de grande qualité, d'esprit, et de belle taille (sa taille valait mieux que sa figure) ; mais dont les affaires étaient dérangées, et qui n'était pas excellent pour le commerce : M^{me} de Sévigné le sut trop tard. Quinze ou seize mois après son mariage, M. de Grignan partit pour la Provence ; il était lieutenant-général de cette province, et y commandait pour le duc de Vendôme. Sa femme, retenue à Paris par une grossesse, le suivit bientôt

après, et alors commença cette absence qui désola le cœur de M^{me} de Sévigné, et la rendit immortelle. Certes, les lettres qui sont adressées à d'autres qu'à sa fille, et qu'on a conservées d'elle, sont très remarquables ; mais n'ont pas ce cachet de vérité, de grace, de naturel, de tendresse, que portent toutes celles qu'elle écrivait à M^{me} de Grignan. Comme on l'a fort bien dit, dans ses lettres à Bussy-Rabutin, on s'aperçoit qu'elle écrit à son cousin ; dans ses lettres à M^{me} de Grignan, on sent qu'elle parle à sa fille. C'est aussi que pour lui écrire elle choisit son temps : ce n'est point une affaire, une occupation, elle s'y met avec délice ; elle ne quitte la plume qu'avec regret : ses meilleures pensées sont pour elle ; elle ne lui écrit que lorsque son imagination n'est pas trop fatiguée ; elle choisit les plus fraîches images, la fleur de ses idées ; enfin, elle lui donne le dessus de tous ses papiers ; M^{me} de Sévigné survécut 27 ans au mariage de M^{me} de Grignan. Néanmoins, elles ne furent séparées que pendant sept ans ; tantôt M^{me} de Grignan venait à Paris, tantôt M^{me} de Sévigné habitait avec elle la Provence. On a relevé dans la correspondance de M^{me} de Sévigné, qui, comme on le sait, a subi de nombreux retranchements, quelque trace de mésintelligence entre la mère et la fille. Vers 1679 particulièrement, M^{me} de Grignan était malade. Son humeur s'altéra ; sa mère en souffrit. Ces faits ont été relevés avec soin par les annotateurs, et on a cherché à les atténuer. Nous ne faisons pas trop grand essai de cette critique louangeuse et apologétique, qui veut tirer de la vie réelle les hommes, les femmes célèbres, pour en faire des personnages parfaits. La vérité est que M^{me} de Sévigné n'est point une héroïne de roman, mais une dame du xvi^e siècle qui habitait à Paris, hôtel du Carnavalet, qui a mené une vie sans grandes aventures, mais nécessairement un peu agitée comme toutes les existences du monde, et dont l'affection pour sa fille, comme toutes les affections, n'a pas toujours été égale, n'a pas

toujours résisté à la maladie, à mille événements de peu d'importance que nous ne connaissons pas, ce qui n'a pas empêché que ce ne fût un sentiment profond et vrai : car s'il y avait eu, comme on l'a dit quelquefois, affecterie, calcul, d'où pourrait venir le style de M^{me} de Sévigné ? Ce serait une chose par trop singulière qu'un sentiment faux qui aurait fait écrire d'une manière naturelle. Si M^{me} de Sévigné paraît avoir eu une préférence pour sa fille, son fils partagea aussi sa tendresse. C'était un homme spirituel et enjoué, adonné aux bonnes lectures, et qui a fini dans une grande dévotion. Mais sa jeunesse fut orageuse ; il vécut sous les lois de Ninon, comme son père ; il avait un de ces caractères indolents qui ne mènent à rien ; il était très brave à la guerre et n'y fit pas son chemin ; mais, retiré de bonne heure dans sa province, vivant avec une jeune femme d'une imagination calme, et qui après une heure de causerie était tout éteinte, il goûta les joies de l'heureuse médiocrité. Sa mère aimait beaucoup ce Guidon des gendarmes-dauphin, qui n'était pas Guidon lésauvage, et elle se plaisait à l'entendre lire, car il lisait parfaitement, et avait le don qu'estimait l'esprit sage de M^{me} de Sévigné, de savoir relire. Sa sœur, au contraire, un esprit un peu dédaigneux, ne s'adressa qu'au sublime ; elle était cartésienne, c.-à-d. qu'elle appartenait à la seconde génération des précieuses ; M^{me} de Sévigné était de la première. M^{me} de Grignan écrivait en Bretagne à M^{lle} Descartes, qui par parenthèse faisait de fort jolis vers ; elle lisait peu, et son style, noble et concis, n'avait ni la grâce ni la mollesse de celui de sa mère. — Quand M^{me} de Sévigné était à Paris, voulez-vous savoir quelle était sa société, écoutez M. de Pomponne écrivant à son père : « On me descendit à l'hôtel de Nevers, où le grand monde que j'appris qui était en hant ne m'empêcha point de paraître en habit gris. J'y trouvai seulement M^{me} de Sévigné, M^{me} de Feuquière et M^{me} de La Fayette ; M. de La Rochefoucauld, MM. de Sens,

de Xaintes et de Léon; MM. Davaux, de Barillon, de Châtillon, de Caumartin, et quelques autres; et, sur le tout, Boileau que vous connaissez, qui y était venu réciter de ses satires qui me parurent admirables; et Racine, qui y récita aussi trois actes et demi d'une comédie de Porus, si célèbre contre Alexandre, qui est assurément d'une fort grande beauté.... » C'est dans une parçille société que se formait ce goût si noble et si pur. M^{me} de La Fayette était l'amie de jeunesse de M^{me} de Sévigné. On sait quel esprit sage et élégant avait cette dame, la première qui ait écrit des romans avec charme et naturel. M. de La Rochefoucauld lui avait donné de l'esprit; elle avait reformé son cœur. Les *Maximes* furent admirées de M^{me} de Sévigné, qui cependant ne les entendait pas toutes; heureusement elle n'essaya pas d'imiter ce style trop serré pour être naturel, et elle rit d'elle-même, quand sa phrase si enjouée, si vive, s'est formulée sous une pensée complète et précise; alors elle ajoute en gros caractères : *Maxime*. M. de Barillon, ambassadeur en Angleterre, était aussi son intime ami; il lui disait avec une certaine galanterie d'amitié qui n'appartient qu'au siècle où il vivait : *Celui qui vous aime plus que moi vous aime trop*. Bussy-Rabutin ne pouvait être là; il était encore brouillé avec sa cousine.

Bussy, qui s'estime et qui s'aime
Jusqu'au point d'en être ennuyeux,

a dit Voltaire, avait cependant un rare talent épistolaire; et, dans sa correspondance, il luttait souvent avec sa cousine sans trop de désavantage. Elle avait coutume de dire qu'il était le fagot dont elle allumait son esprit. Coulanges était aussi absent, peut-être à Rome, en compagnie d'un duc ou d'un cardinal, faisant des chansons au couclave. Car le

Tranquille et pieux Coulanges

courait le monde. Cet autre cousin de M^{me} de Sévigné était un des esprits les meilleurs, les plus gais de ce grand siècle. Corbinelli manquait aussi à cette compagnie; il en est souvent question

dans les lettres de M^{me} de Sévigné. Corbinelli appartenait à une famille italienne qui était venue en France avec Marie de Médicis. Il paraît qu'il avait été introduit auprès de M^{me} de Sévigné par Bussy. Il avait peu de fortune, beaucoup d'esprit et de littérature. C'était un caractère noble et généreux. Mandé par le lieutenant de police pour rendre compte d'un dîner où on accensait des hommes de cour d'avoir médisé de M^{me} de Maintenon, il dit au magistrat qu'il ne se rappelait rien de ce qui s'était passé à ce repas; celui-ci insista et lui dit : « Un homme comme vous devrait avoir plus de mémoire. » Corbinelli répondit : « Devant un homme comme vous, Monsieur, je ne suis plus un homme comme moi. » Sa dévotion, au reste, était fort exaltée. M^{me} de Sévigné l'en badinait doucement; elle nous représente son *ame distillée dans l'oraison*. Mais M^{me} de Grignan, quelque peu philosophe (ses lettres ont été sacrifiées à un scrupule de dévotion), et qui par parenthèse n'aimait pas Corbinelli, l'appelait *mystique du diable*, et son frère, esprit simple et droit, applaudissait. Joignez à ces noms M^{me} de Coulanges, la bonne M^{me} de la Troche, d'Ilaqueville, si obligeant, le duc, la duchesse de Chaulnes, si grands seigneurs et si bons amis, voilà à peu près tous ceux qu'aima M^{me} de Sévigné. Mais n'oublions pas l'auteur de la lettre, le Grand Pomponne, et surtout le cardinal de Retz, pour lequel M^{me} de Sévigné professait un grand attachement. Elle admirait sa retraite, qu'elle ne trouvait pas la plus fausse action de sa vie, et elle ne le quitta pas avec le monde qu'il voulait quitter. Enfin, c'était aussi une dame de la cour; elle allait à Versailles; elle était bien placée à Saint-Cyr pour voir Esther; et, éloignée par la sévérité de ses principes et la sagesse de ses mœurs des vices de la cour, elle y a puisé ce tour noble et pur des idées qu'on ne pouvait saisir ailleurs. Mais, quelque charme qu'elle dût trouver dans sa société intime, et bien

qu'associée malgré elle à ce grand siècle littéraire, car son génie avait percé, et avant sa mort elle était déjà illustre, M^{me} de Sévigné, ce qu'elle préférait à tout, c'était la Provence avec sa fille, ou la Bretagne, ses bois, l'air frais du soir, et les bonnes lectures avec son fils. — Mais ce fut près de celle qu'elle avait le plus aimée qu'elle devait mourir. En 1694, elle se rendit en Provence, et elle soigna M^{me} de Grignan dans une grande maladie. Elle ne succomba pas, comme on l'a d'abord écrit, aux fatigues que lui avait occasionnées cette maladie, mais elle mourut de la petite vérole le 18 avril 1690. La dernière lettre que nous ayons d'elle est datée du 29 mars de cette année. Elle fut enterrée dans l'ancienne église collégiale de Grignan, et sa tombe fut respectée lors des horribles excès de notre révolution. — Il est des époques de maturité intellectuelle, de perfection littéraire, où un je ne sais quoi d'achevé forme le caractère des heureux génies qui viennent alors au monde. Une fille quitte sa mère; cette mère plaint vivement cette absence. C'est une femme d'un esprit gracieux et naturel. Elle se met à écrire; et, sous l'inspiration d'un sentiment vrai, ne voulant parler qu'à sa fille, comme elle vit dans le siècle de Louis XIV, il faut qu'elle s'adresse à la postérité. Elle ne peut impunément être mère, amie; elle doit être célèbre, et contribuer à la grandeur de l'âge dans lequel elle vit. La couronne de ce grand siècle avait besoin de cette fleur fraîche et modeste. Le cachet de la perfection s'imprime sur ces lettres si faciles, et cette admirable pureté et splendeur de style qui coûtait à Boileau et à Racine un travail si assidu, elle la rencontre sous sa plume; elle lui met la bride sur le col, et tout est dit, le reste ne semble pas la regarder. Son sort a été d'être inimitable comme La Fontaine, parce que comme lui elle ne faisait pas d'efforts. Les grands écrivains de ce siècle ont presque tous des rivaux, ou dans l'antiquité ou chez d'autres peuples. Mais M^{me} de Sévigné et La Fontaine

restent seuls: il faut quelque élégance dans le goût pour les comprendre; mais quand on est entré en communication avec eux, on ne peut trop admirer cette longue assemblée, sans qu'elle paraisse avoir cédé, qui rend les nuances les plus fines de la pensée, et jusqu'à son mouvement. Il y a toujours un intermédiaire entre tous les écrivains et leur style. Pour M^{me} de Sévigné et La Fontaine il n'en est point ainsi; leur génie est si facile, qu'il semble que leur ame soit trop pleine et s'épanche. *Cela s'incorpore*, dit M^{me} de Sévigné, et, en effet, elle est tout entière dans ce qu'elle écrit: elle vient, elle se livre; il n'y a rien entre elle et vous. — Il est des critiques qui pensent qu'elle manque de sensibilité, de passion, et qui voudraient apparemment que ses lettres fussent les *Lettres portugaises* de l'amour maternel; mais ils ne réfléchissent pas que c'est avant tout un plaisir littéraire que donne la lecture de sa correspondance, et que ce plaisir naît, quand on la lit, de ce qu'elle avait une nature vraie et calme. La passion colore le style, cela est certain; mais elle est souvent comme un nuage entre celui qui écrit et celui qui lit; et ce qui est délicieux dans les lettres de M^{me} de Sévigné, c'est qu'on sent se développer sans obstacle une intelligence sage, gracieuse et enjouée. La lecture de M^{me} de Sévigné n'agite pas, elle plait; c'est une manière juste de dire les choses; c'est un naturel exquis; c'est un choix dans les pensées, un bonheur dans l'expression qui vous enchantent. Il y a peut-être qu des mères plus malheureuses d'avoir vu s'éloigner leur fille que M^{me} de Sévigné. Mais ce n'est point un plaisir dramatique que l'on cherche en la lisant. Ce qui charme, c'est de saisir un esprit naturel en flagrant délit de perfection littéraire; ce qui ravit, c'est de sentir à quel point cette belle langue française était devenue vraie, exacte, sans perdre rien de sa grace et de sa naïveté. — Si cependant les lettres de M^{me} de Sévigné ne sont pas un roman, si elles s'adressent

surtout à l'esprit, elles pulsent aussi de l'intérêt, et dans le caractère de celle qui les écrivit et dans les peintures qu'elles contiennent du grand siècle. — Le caractère de M^{me} de Sévigné se révèle tout entier dans sa correspondance; et cela n'est point étonnant, car elle n'a été admirable qu'à condition d'être vraie. Ce caractère est aimable par le contraste d'un esprit libre dans son allure, gai, facile, avec des principes sévères; elle possédait une grande sûreté, mais en même temps une grande liberté de mœurs. Elle avait, dans sa jeunesse, aimé les fêtes, les parties; elle s'était certainement approchée des passions; et, à une époque de la société française, où il y avait encore dans les entretiens une assez grande crudité de sujets, une assez grande franchise d'expressions, elle se plaisait volontiers à des saillies vives et quelque peu hardies. On connaît ce mot d'elle, si philosophiquement gai, qui lui échappa quand elle eut compté la dot qu'elle donnait à sa fille : *Eh quoi! tant d'argent à M. de Grignan pour qu'il couche une nuit avec ma fille; mais il y couchera demain, dans trois mois, tous les jours. Allons, ce n'est pas trop.* Certainement Bussy-Rabutin a trop appuyé, quand, dans son injuste et spirituel portrait de sa cousine, il dit : « Qu'il ne savait pas si son mari avait été trompé devant les hommes, mais que certainement il l'avait été devant Dieu. » Mais enfin elle a connu dans sa jeunesse l'amitié vive; et ce fut le charme de ce caractère de n'avoir aimé que l'honnêteté des passions. A mesure qu'elle avance dans la vie, cette vie s'affermît et s'épure; comme tous les gens de bien de cette époque, dès qu'il n'est plus trop matin, lorsque la jeunesse ne fait plus de bruit, elle se tourne vers la religion, qu'elle avait bien, dit-elle, et se plaît à ces écrits de Port-Royal, dont la morale était si ferme et si élevée. Au reste, ce mélange d'enjouement et de sévérité régnait dans la société des honnêtes gens de cette époque. La licence

de la Fronde expirait; il y avait dans le gouvernement de Louis XIV une majesté solide qui se répandait sur ce qui l'approchait; et les écrits du grand siècle portaient une empreinte chrétienne qui influait sur les mœurs en leur donnant une douceur grave. M^{me} de Sévigné et ses amies, M^{me} de La Fayette, M^{me} de Courlanges, étaient assez éloignées de la cour pour se préserver de sa corruption, mais assez près pour lui emprunter son élégance et son bon goût. Aussi, dans les lettres de M^{me} de Sévigné, tout est considéré du point de vue honnête et chrétien, et c'est là qu'on peut trouver l'opinion de la partie élevée et morale de la société sur la société elle-même. C'est sous ce rapport que la correspondance de M^{me} de Sévigné est curieuse à étudier, et donne du jour sur l'époque où elle vivait. Ce ne sont pas des mémoires; les anecdotes n'abondent pas; mais elle fait vivre dans les habitudes d'esprit de son temps, et elle vous met en relation avec ces hommes d'élite qui faisaient la gloire de la France, et auxquels la postérité l'a associée. Turenne, La Rochefoucauld, furent ses amis. Elle devait malgré elle être entourée de la même auréole. Ces lettres, écrites dans l'intimité, sont lues avec délice par tous ceux qui ont un goût sûr, qui aiment les pensées nobles et une expression vraie et juste; c'est proprement un charme : ces mots sont de La Fontaine; ils peignent la correspondance de M^{me} de Sévigné. Finissons, et ne passons pas à louer M^{me} de Sévigné le temps que nous pouvons employer à la relire. ERNEST DEXCLOZSAUX.

SÉVILLE, jadis la plus grande ville d'Espagne, aujourd'hui la première après Madrid, est située dans la basse Andalousie, au milieu d'une plaine arrosée par le Guadalquivir. Capitale de la province du même nom, qui a 423 milles carrés de superficie et 790,100 habitants; elle possède un archevêché et un tribunal royal suprême (*audiencia real*), qui ressortit au conseil de Castille. Son étendue, y compris les faubourgs, est de 8 milles et demi géographiques. Elle

est entourée d'une muraille, flanquée de 100 tours et percée de douze portes. Ses trente églises, que domine la cathédrale, donnent à cet amas de maisons, vues de loin, un imposant aspect. Elle n'a plus que 96,000 habitants : elle en avait autrefois 400,000. Le sol sur lequel elle repose est marécageux ; aussi beaucoup d'édifices sont-ils bâtis sur pilotis. Parmi ses monuments, on cite la cathédrale, d'architecture moresque, la plus grande d'Espagne, riche en précieux ornements et en tableaux estimés. On y voit 82 autels, un orgue de 5,000 tuyaux et le tombeau où furent déposés les restes de Colomb. La flèche de sa tour (*giralda*) a 374 pieds de haut. L'inclinaison de la rampe qui y conduit intérieurement est si bien ménagée qu'on y peut monter à cheval. On remarque aussi l'Alcazar, ancienne résidence des rois maures, où l'inquisition établit son premier tribunal, en 1478, et dont la construction appartient en partie au temps des Maures, en partie aux temps modernes ; l'Amphithéâtre, destiné aux combats de taureaux, construit moitié en pierres quadrangulaires, moitié en bois ; un grand aqueduc maure, supporté par 400 arches ; l'Alameda, promenade publique plantée de quatre rangées d'arbres et ornée de six fontaines avec des jets d'eau ; et, en dehors des murs, la belle fabrique royale de tabacs, construite en 1757, et qui occupe 1,500 ouvriers. Dans l'hôtel de la bourse sont conservées les archives de l'Amérique. L'université, fondée en 1504, possède une bibliothèque de 20,000 volumes, et compte de huit à neuf cents étudiants. Séville montre encore avec orgueil aux étrangers son école de Saint-Elme, où sont admis les jeunes gens qui se destinent à la marine, son académie des beaux-arts, celle d'architecture, de peinture et de sculpture, la monnaie et le trésor. Cette ville était renommée autrefois par ses fabriques de soie ; elle occupe encore aujourd'hui 700 métiers. De l'autre côté du Guadalquivir, dans le faubourg de Frians, qu'un pont unit à la ville, on distingue la fonderie

royale. Les vaisseaux le remontaient autrefois jusqu'à Séville ; mais aujourd'hui le fleuve est tellement obstrué qu'à peine les petits bâtimens peuvent y arriver. Le commerce de Séville, jadis si florissant, s'est retiré à San-Lucar et à Cadix. Cependant, en 1827, il s'est formé une société qui a commencé à creuser des canaux, à construire des chaussées, afin de faire revivre les anciens temps de prospérité ; mais il faudrait pour y parvenir que la tranquillité intérieure fût rétablie et que le peuple reprît son énergie. On rencontre dans les environs de Séville les ruines d'un amphithéâtre et d'une ville, qu'on suppose être l'ancienne *Italica*, et qu'on nomme aujourd'hui l'ancienne Séville. C. L.

SEVRAGE (médecine). Nous entrons dans ce monde dégagés des enveloppes dans lesquelles nous avons passé notre vie utérine ; toutefois, nous demeurons encore sous la dépendance de la femme. A l'aurore de notre vie, nous pouvons nous passer d'une mère, mais il nous faut une nourrice ; il nous faut du lait, c'est un de nos premiers besoins ; et si aucune femme n'est là pour nous en fournir, force est de recourir à un de ces animaux domestiques doués de mamelles comme notre orgueilleuse espèce. Ce qui est relatif à cette première phase de la vie humaine ayant été exposé dans un ordre alphabétique, nous n'avons qu'à en rappeler le souvenir et à nous occuper de la période qui succède à l'allaitement. Reprenons donc l'enfant arrivé au terme où il devient nécessaire de le priver du premier aliment assorti à son organisation. C'est l'exécution de ce soin, ainsi que le temps auquel on y satisfait, qui est désigné par le mot *sevrage*, que des étymologistes dérivent du latin *separare* (*séparer*, en ancien français *sevrer*). — L'époque à laquelle les enfans doivent cesser de puiser exclusivement leur nourriture au sein de leur nourrice ou au biberon varie selon les sujets et selon les circonstances. Quand le développement s'est effectué convenablement ; le temps du sevrage est, d'après la son-

tine commune, l'âge de 12 ou 15 mois. Bien qu'on ne puisse poser une règle absolue à ce sujet, on pourrait, il nous semble, trouver un guide raisonnable en cherchant dans l'ordre naturel où tout est si admirablement coordonné. L'organisation, d'après laquelle les naturalistes devinent le genre de nourriture, et par conséquent les mœurs des animaux, ne peut-elle pas nous servir ici ? La dentition nous paraît être l'indice naturel de la modification qu'on doit apporter à l'alimentation des enfants. L'apparition des premières dents annonce en effet que la succion va cesser d'être pour eux l'unique moyen de prendre leur aliment. Ce n'est point vainement qu'ils sont pourvus d'instruments propres à arrêter et à diviser des substances qui offrent quelque solidité. Quand la première dentition se sera effectuée, on peut, si la santé de l'enfant se soutient, commencer à lui donner quelques cuillerées de lait légèrement épaissi avec ces féculs dont la liste est maintenant assez variée, ou avec de la farine de froment, en relevant la fadeur de ces préparations par du sucre. Cette alimentation est le premier degré d'un changement qu'il faut brusquer le moins possible dans l'intérêt de la nourrice comme dans celui du nourrisson. On gradue insensiblement les quantités et les transitions avec l'allaitement au sein ou au biberon, en ayant égard aussi aux individualités. L'évolution des dents propres à déchirer et à écraser annonce ensuite que le temps est venu d'augmenter la consistance des aliments. Il convient alors d'employer les potages légers qu'on prépare avec de la farine de maïs, du gruau, du pain, des biscottes de Bruxelles, de la crème de riz, etc.... Le lait est encore le véhicule le plus convenable pour ces préparations, comme le sucre en est le meilleur assaisonnement. Cette transition du lait simple à ces mélanges doit toujours s'opérer insensiblement, suivant encore en cela l'ordre naturel d'après lequel la dentition s'effectue. D'après cette loi, il convient toujours de revenir au lait seul durant

les crises suscitées par le développement des dents, ainsi que dans les autres cas de maladie. Mais il n'est pas raisonnable alors de pousser les enfants à prendre le sein ou le biberon quand ils y répugnent : leur instinct, comme celui des animaux, leur enseigne l'utilité de la diète. C'est une suggestion naturelle qu'on n'écoute malheureusement pas assez ; on excite les enfants à puiser aux sources dont ils ont l'habitude, et, malgré des régurgitations fréquentes, on n'en persiste pas moins dans cette routine, s'efforçant d'apaiser les cris qu'ils poussent. Lorsque les enfants ne croissent pas bien sous l'influence de l'allaitement au sein ou au biberon, on est souvent forcé de hâter le sevrage : il est alors prudent de consulter un médecin ; alors aussi les aliments stimulants, auxquels on a recours dans les maladies des enfants, presque toujours attribuées à la faiblesse, ont des inconvénients graves. Cette prétendue débilité est une illusion des plus décevantes et des plus funestes ; elle est, non une cause, mais très souvent un effet des irritations de l'estomac : dans ces occurrences, les fortifiants puisés dans les cuisines ou dans les pharmacies ne font qu'augmenter la faiblesse ; ils allument la fièvre hectique et conduisent au marasme. — Nous n'avons point exclu la bouillie banale de la liste des aliments dont on fait usage pour sevrer les enfants : cependant cette classique pâture du premier âge est blâmée par plusieurs médecins ; d'autres, il est vrai, prennent sa défense ; mais qui a raison ? Tous allèguent des faits irrécusables pour motiver des opinions contraires. Durant le sevrage, on s'attache aux quantités et aux qualités des aliments, en ayant seulement égard aux enfants, mais point aux nourrices, si ce n'est sous le rapport de la sécrétion du lait, qui peut les incommoder s'il n'est pas excité suffisamment. On n'apporte point assez d'attention au régime alimentaire de ces femmes : c'est pourtant un point d'une importance majeure, et c'est là que git à nos yeux la cause des dissidences qu'on reproche aux médecins relativement à l'emploi de la bouil-

lie. Si nous parcourons les villages, nous y verrons briller les attributs de la santé sur les joues d'enfants communément et même excessivement nourris avec la préparation qui nous occupe. En recherchant quel est le régime alimentaire de leurs nourrices, nous voyons qu'il se compose presque exclusivement de substances végétales. Dans les villes, au contraire, nous trouvons que leur alimentation est surtout animale. Des différences doivent dès lors exister dans le lait de ces femmes. L'analyse chimique ne nous les démontrera pas, mais l'observation nous les décèle : c'est ainsi que nous voyons la colère ou toute autre passion véhémence vicié ce liquide. En raisonnant d'après cette remarque, on ne doit pas s'étonner des différences qu'on observe dans les effets de la bouillie. A la campagne, cet aliment, différant peu du lait de la nourrice, la transition est peu sensible pour le nourrisson, à moins qu'on ne commette des abus dans les quantités; mais, à la ville, il n'en est plus de même; ce passage d'un lait stimulant à du lait qui l'est moins, et auquel on associe une substance très douce, produit d'autres résultats. Les inconvénients de la bouillie s'expliquent suffisamment : les potages préparés avec de légers bouillons de viande sont préférables. — L'idée de privation attachée aux mots *sevrage*, *sevrer*, est prise dans d'autres acceptions, et s'étend à diverses choses très étrangères au produit des glandes mammaires. On dit dans ce sens d'un religieux qu'il est *sevré* des plaisirs du monde. CHABONNIER.

SÈVRE (La). Il existe deux rivières de ce nom en France, toutes deux ont leurs sources dans le département des Deux-Sèvres. — L'une, la *Sèvre-Nantaise*, prend naissance au N.-O. de ce département, entre Parthenay et Bressuire, traverse une petite partie de celui de la Vendée, baigne pendant une faible étendue de son parcours celui de Maine-et-Loire, entre dans celui de la Loire-Inférieure, où elle reçoit, à Clisson, les eaux de la rivière du Maine, devient navigable sur ce point, distant de 24

kilomètres de Nantes, et va réunir ses eaux à la Loire, dans un des faubourg de cette ville, assis sur la rive gauche du fleuve. — L'autre, la *Sèvre-Niortaise*, prend sa source dans la partie méridionale du département, à 12 kilomètres au S. de la ville de Saint-Maixent, passe à Niort, où elle devient navigable, se dirige vers le département de la Charente-Inférieure, auquel elle sert de limite, reçoit la rivière de la Vendée, sur sa rive droite, et va se jeter dans l'Océan un peu au-dessous de la petite ville de Marans, située, sur la rive gauche, dans le département de la Charente-Inférieure. L'embouchure de la Sèvre-Niortaise est dans le Pertuis-Breton, en face de la Pointe-d'Aiguillon, non loin de l'île de Ré.

SÈVRES (Le département des Deux-), à l'O. de la France, doit son nom aux deux rivières qui ont leurs sources dans son sein; il est formé du Poitou, de l'Annis, de la Saintonge et des Marches; il est borné par les départements de Maine-et-Loire au N., de la Vienne à l'E., de la Charente et de la Charente-Inférieure au S., et de la Vendée à l'O. — Sa superficie est de 565,273 hectares; et sa population de 294,850 habitants, répartis entre quatre arrondissements communaux, savoir : celui de Niort, qui en compte 97,222, distribués dans 10 cantons et 94 communes; celui de Bressuire, avec 60,816, formant 6 cantons et 91 communes; celui de Melle, avec 73,710, répartis entre 7 cantons et 92 communes; enfin, celui de Parthenay, qui en a 63,092, subdivisés en 8 cantons et 79 communes. Ce département a donc 31 cantons et 356 communes. Il fait partie de la douzième division militaire, et ressortit à la cour royale et à l'évêché de Poitiers. Les calvinistes y sont en nombre et ont des consistoires à Niort, à Melle, à Saint-Maixent, à la Motte-Saint-Heray, et à Lozay. — Le pays est agricole, on y voit des plaines coupées par des collines pittoresques : les terres, à quelques exceptions près, sont grasses, fertiles, bien cultivées; elles rapportent plus de céréales

qu'il n'en faut pour nourrir ses habitants; de belles et nombreuses prairies artificielles et naturelles y favorisent l'éducation du gros bétail; le territoire produit, en quantité et en excellente qualité, le chanvre, le lin, la moutarde, la betterave, des amandes, des noix, de l'angélique renommée. Depuis trente années, l'agriculture y a constamment suivi une marche progressive, qui la conduit chaque jour à un état plus prospère; une commission administrative s'occupe, avec un zèle louable et soutenu, de rendre à ses travaux la vaste étendue occupée par les *marais de la Dive*, dont le dessèchement ne se fera pas long-temps attendre. Ce département possède 20,150 hect. de vignes et 39,139 hect. de belles forêts, rangées sous l'administration de la vingt-sixième conservation forestière. Le revenu territorial annuel est évalué à 13,849,000 fr.; les contributions directes rendent à l'état 1,830,902 fr., non compris les centimes additionnels, les produits de l'impôt direct, les droits du timbre, de l'enregistrement, etc. Indépendamment du luxe de sa végétation, le sol est encore riche en minéral de fer d'une excellente qualité, en pierres de grès pour pavés, en pierres de taille, pierres à fusil, pierres meulières, en antimoine et en salpêtre. Des eaux minérales salutaires et trop peu connues jaillissent à Bilazais, à 10 kilomètres de Bressuire, près du village d'Olron. — Son commerce est principalement alimenté par les produits territoriaux que déjà nous avons fait connaître, et surtout par les chevaux de cavalerie et de trait que l'on y élève avec succès, ainsi que par de superbes mulets, presque tous destinés à être vendus en Espagne: on y élève et engraisse beaucoup de bœufs d'une qualité supérieure; on y entretient des troupeaux de moutons nombreux et beaux, donnant une laine fort recherchée à toutes ces ressources il faut ajouter enfin le grand commerce de graines de trèfle et de luzerne, lequel y a une grande importance. — L'active industrie de ce pays s'exerce dans de nombreuses fabriques

de serge et de grosses étoffes de laine, de toiles de chanvre et de lin, de gants, de mouchoirs dits de Chollet, de sucre de betteraves, dans des raffineries de sucre des colonies, des tanneries et papeteries. Les forges de la Meilleraye, dans l'arrondissement de Parthenay, ont un haut-fourneau; trois fourneaux et deux martinets; les fers forgés et fondus qui en sortent sont fort estimés. Plus de la moitié des vins que produit le département est brûlée, et l'eau-de-vie qu'on en retire, quoique inférieure à celle de Cognac et d'Armagnac, est d'un débit assez facile. — L'agriculture, le commerce et l'industrie vont y recevoir un nouvel essor par l'amélioration de la voie navigable de la Sèvre-Niortaise et l'achèvement du canal de Niort à la Rochelle, ainsi que des cinq routes stratégiques, de Poitiers à Nantes, de Saumur à la Rochelle, d'Angers à Niort, de Napoléon-Vendée à Bressuire, de Chantonnay à Parthenay, qui traverseront le département des Deux-Sèvres. — L'instruction publique a reçu dans ce département une impulsion salutaire du conseil général, organe des vœux de la portion la plus éclairée de ses habitants. Il y a des collèges communaux dans les quatre villes de Thonars, Melle, Niort et Saint-Maixent; deux institutions, 58 *pensionnats écoles primaires*, une école normale pour les instituteurs primaires, une école primaire supérieure, 354 écoles primaires élémentaires, 83 écoles *primaires privées*: toutes ces écoles sont fréquentées par près de 14,000 élèves. Il y a, à Niort, un cours de droit appliqué au notariat, une école gratuite de dessin, une école de peinture, un cours de chimie et de botanique, spécialement appliquées à l'agriculture; un cours de commerce. Tous ces établissements sont sous la surveillance administrative de l'académie de Poitiers. — Les principales villes de ce département sont: *Niort (v.)*. — *Saint-Maixent*, à 18 kilomètres de Niort, peuplée de 4,329 habitants: elle est fort ancienne, et possède un beau pont sur la Sèvre-Niortaise; qui baigne ses

murs : on y remarquait autrefois une belle abbaye de bénédictins ; il y a maintenant un dépôt d'étalons du gouvernement et un dépôt de remonte pour la cavalerie. Cette ville est agréable, bien bâtie ; ses habitants sont éclairés, et rivalisent de zèle avec ceux de Niort pour propager les lumières dans la contrée et l'initier aux progrès de la civilisation — *Thouars*, sur le ruisseau du Thouet, dans l'arrondissement et à 28 kilomètres de Bressuire, peuplée de 2,575 habitants. Cette ville, entourée de murs, est fort ancienne ; elle fut érigée en duché-pairie en faveur de la maison de La Trémouille, en l'année 1563. On y voyait un antique château avec une sainte chapelle. L'assiége qu'elle soutint, à l'époque de nos dernières guerres civiles, contre l'armée vendéenne, qui, après l'avoir enlevée d'assaut, s'y abandonna à toutes les horreurs du pillage, ont rendu la ville de Thouars à jamais célèbre. — Les petites villes de *Bressuire* (1,475 habitants), de *Melle* (2,512 habitants) et de *Parthenay* (4,024 habitants), toutes les trois chefs-lieux de sous-préfecture, ont chacune un tribunal de première instance et servent de résidence, Bressuire exceptée, aux différents employés des administrations financières. Le directeur des contributions indirectes et l'entreposeur des tabacs de cet arrondissement sont fixés dans la ville de Thouars. Bressuire, Melle et Parthenay furent incendiées pendant les guerres de la Vendée, et rebâties dès l'année 1802. *Parthenay* était autrefois la capitale d'un petit pays appelé *la Gâtine* ; il s'y fait un grand commerce. — *Coulonges*, à 20 kilomètres de Niort, et peuplée de 1,845 habitants seulement, doit une importance assez considérable à l'activité de son commerce et de son industrie. C'est l'entrepôt des bois de charpente et de merrain, venant de la Gâtine, et des vins de la Saintonge. Il y a une halle aux blés, qui est la plus belle du département. SAVAGNER père.

SÈVRES, bourg de France (Seine-et-Oise), situé sur le penchant de la côte

qui domine Paris au nord, et au pied de laquelle coule la Seine, que l'on y passe sur un beau pont de neuf arches. Sa principale rue, qui est fort longue, suit la route de Paris à Versailles. A l'entrée, près du pont à droite, on voit l'une des grilles du parc de Saint-Cloud. La partie du bourg, voisine de cette grille, est la mieux construite, car le reste est assez mal percé et d'une construction vicieuse. Un peu plus haut, à gauche, s'élève le vaste bâtiment de la manufacture royale de porcelaine, séparé de la route par un large fossé rempli de jardins, et divisé en deux par une chaussée de communication, ornée d'une allée d'arbres. Cette manufacture, à laquelle Sèvres doit sa célébrité, fut établie d'abord, en 1738, au château de Vincennes, par les soins du marquis de Fulvy, qui en était le gouverneur. M. de Fulvy, qui se ruina dans cette belle entreprise, fit venir de Tournay et de Chantilly des artistes qui manipulaient une espèce de porcelaine grossière ou faïence superfine ; et, de concert avec MM. Dubois frères et Henri Bulidon, sculpteurs, il parvint à fabriquer et à perfectionner une porcelaine déjà digne, à cette époque, de rivaliser avec celle du Japon. En 1750, les fermiers-généraux lui achetèrent cette première découverte, et formèrent le projet de transférer l'établissement à Sèvres. Alors, ils firent élever l'édifice que l'on voit aujourd'hui. Ce bâtiment fut achevé en 1755, et la manufacture alla poursuivre ses travaux dans le nouveau local, sous la direction de M. Boileau, qui, d'abord, avait été sous-directeur à Vincennes. Mais, en 1759, Louis XV, sollicité par M^{me} de Pompadour, l'acquit pour son compte des fermiers-généraux, et, depuis ce temps, elle a toujours fait partie des domaines de la couronne. Les directeurs, autrefois comme aujourd'hui, étaient nommés par le roi. Parmi ceux qui ont fait prospérer cet établissement, on cite MM. Parent, ancien conseiller de la monnaie, et Reynier, ancien sous-directeur. La révolution porta un coup funeste à la manufacture de Sèvres.

Après des pertes réitérées qui devaient à la longue amener sa complète désorganisation, elle éveilla enfin la sollicitude du gouvernement, et, en 1801, elle put reprendre un nouvel essor, grâce à la direction habile de M. Brongniart. De cette époque seulement datent sa splendeur et la célébrité sans rivale dont elle jouit à plus d'un titre. Aujourd'hui la manufacture de Sèvres est, sans contredit, la plus belle de l'Europe; elle est surtout renommée par la beauté pure, la richesse et la magnificence de ses produits. On n'en sera plus étonné, si l'on considère le fini des pièces qui en sortent, et si l'on se rappelle que les Isabey, les Jacotot, et beaucoup d'autres artistes du premier mérite y sont attachés. La matière première se tire principalement des carrières de Saint-Yrieix, ville du département de la Haute-Vienne. Cette manufacture possède un musée, renfermant une collection complète de toutes les porcelaines étrangères, et des matières premières qui servent à leur fabrication; une collection de toutes les porcelaines, faïences et poteries de France et des terres qui entrent dans leur composition; enfin, une collection des modèles de vases d'ornement, services, figures, statues, et qui ont été faits dans la manufacture depuis sa création. Ces diverses collections, et surtout la dernière, sont infiniment curieuses, et sont visitées chaque jour par une foule d'étrangers. Le dépôt de la manufacture est rue de Rivoli, 18. — Il existe encore à Sèvres une fabrique de châles en duvet de Cachemire, travail indien; une fabrique de cristaux de couleur et d'émaux, une de produits chimiques, une imprimerie sur étoffes, des brasseries qui fournissent d'excellente bière, et une tannerie établie sur l'emplacement de l'ancien château de Sèvres. La grande tannerie de M. Séguin n'existe plus. La manufacture qui donne les bouteilles dites de *Sèvres* est près de là, au Bas-Meudon. Ce bourg est très commerçant; un port, qui est l'un des dépôts de Paris, est toujours encombré par les

produits de la Bourgogne et de la Champagne, soit en bois, tuiles et ardoises, soit en vins que l'on y dépose dans des caves immenses, douées, dit-on, de la vertu de les faire vieillir et susceptibles de leur donner une qualité supérieure fort recherchée des gourmets. Ces caves sont creusées dans les flancs de la colline de chaque côté de la route; on cite surtout celles du Roi et de la Reine. Les plâtrières de Sèvres rivalisent avec celles d'Argenteuil. Il y existe aussi des carrières nombreuses, où les bancs de bonne pierre sont plus rares que dans celles de Montrouge. En général, cette pierre, quoique solide dans la carrière, ne tarde pas à devenir friable à l'air et à tomber en poussière. La vigne est principalement cultivée sur son territoire; on y recueille aussi beaucoup de fruits et de légumes qui sont très estimés. Le ruisseau appelé le *Marimel*, qui traverse entièrement le bourg, a permis d'établir de nombreuses blanchisseries qui sont en vogue. — Le bourg de Sèvres est un des plus anciens des environs de Paris; il existait déjà en 560. On trouve que cette année saint Germain, évêque de Paris, y guérit une fille nommée Magnollède, possédée du démon, et dont il fit une religieuse. L'ancien pont de Sèvres s'appuyait sur l'île Séguin, que l'on voit un peu au-dessus du nouveau; il avait 21 arches et était en bois. Les réparations continuelles qu'il fallait y faire à l'époque de la révolution engagèrent Napoléon à le faire remplacer par un pont de pierre, qui fut terminé en 1814. C'est celui que l'on traverse actuellement. — Au mois de juillet 1815, les habitants de Sèvres et les troupes françaises, livrèrent un combat sanglant aux Prussiens et aux Anglais réunis. A la suite de cet engagement, le bourg fut livré au pillage; mais la manufacture, protégée par les sauvegardes de Blücher et de Wellington, fut respectée. A quelques jours de distance, le général prussien parlait de faire sauter le beau pont d'Iéna; compensation aussi logique qu'une autre ! —

Sèvres est à 2 lieues ouest-sud-ouest de Paris. Sa population, en 1836, s'élevait à 3,979 habitants. OSCAR MAC-CASTRY.

SEXAGÈSIME. On appelle ainsi, en style liturgique, le dimanche qui précède de quinze jours le premier dimanche de carême ou la *quadragesime*, nommée encore la *quarantaine de jeûne*. Les Grecs appellent ce jour *apocreas*, parce que c'est la veille de celui où ils s'abstiennent définitivement de viande. Pour ce qui est relatif à l'étymologie de ce mot ainsi qu'aux usages du jour qu'il sert à caractériser, voyez *SEXTUAGÈSIME*. Z. Z.

SEXE DES ÊTRES (animaux et végétaux), terme dérivé de *scare*, scission ou division. Le but des sexes est la procréation des espèces vivantes. En effet, les minéraux ou substances inorganiques, étant inanimés, n'en avaient pas besoin pour reproduire leur existence, comme les êtres assujettis à la mort. Dans les corps organisés, au contraire, la vie n'étant fondée que sur la génération, et les individus périssant tous successivement, ils avaient besoin sans cesse d'une création nouvelle pour la perpétuité des espèces. — C'est par les organes sexuels que l'animal et le végétal appartiennent à l'immortalité, ou bien à l'amour, qui en est l'essence. Aimer, c'est exister de la vie universelle; c'est porter en soi-même l'élément de l'éternité, rayon céleste départi aux races mortelles; c'est vivre non seulement pour soi, mais pour l'espèce entière; c'est rassembler une existence infinie dans un temps très limité, et accumuler mille siècles dans un instant.

§ I. *Origine et formation des sexes.* S'il y a des êtres organisés naissant réellement par génération spontanée ou équivoque, comme quelques animaleules infusoires, on comprend qu'ils ne possèdent aucun organe sexuel; car aussitôt qu'on observe une disposition à se propager par quelque structure spéciale, même sans sexe déterminé, l'on peut supposer, à bon droit, une reproduction normale, même dans les infusoires. —

D'ailleurs, la propagation sans sexes n'est qu'une continuité de nutrition, ou plutôt sa surabondance : la plus simple s'opère par bourgeons, ou par un prolongement du corps d'un individu qui en produit un autre en se séparant du tronc originel. Les exemples en sont nombreux dans le règne végétal, comme dans les rejetons de fraisier, les cayeux, les balbes, les yeux ou bourgeons et propagules. De même, dans le règne animal, les classes les plus inférieures des zoophytes, les hydres ou polypes, les naïdes, se multiplient aussi par simple division : telle est la reproduction *fissipare*. Moins un être se trouve composé d'organes différents, plus sa structure est uniforme, plus il devient facile de le propager par simple scission : il est, pour ainsi dire, tout germe, tout semence, encore sans sexe apparent. — En suivant les gradations de la composition organique, le premier terme est donc l'*agamie*, ou l'absence complète de sexualité dans les végétaux et animaux primitifs les plus simples ou neutres : tels sont les algues, moisissures, lichens, champignons, et les animaleules infusoires, les zoophytes. A un degré un peu supérieur apparaissent les *éthérogames*, pourvus d'ovules apparents ou de spores : telles sont les mousses, les fougères, et, parmi les animaux, les radiaires, les échinodermes, etc. — Ensuite, on voit se déployer l'*hermaphrodisme* dans la grande masse des végétaux à fleurs apparentes, comme les diverses combinaisons monoïques de l'androgynisme, parmi les mollusques acéphales, bivalves, multivalves, et la plupart des univalves céphalés, gastéropodes, qui offrent déjà quelques exemples de sexes entièrement séparés ou dioïques. — Nous devons ici nous prononcer sur les observations récemment faites par M. Schleiden, et répétées par M. Wydler, sur la sexualité des plantes. Il en résulterait qu'elles n'auraient point les deux sexes, mais que l'anthère, loin d'être l'organe mâle, serait, au contraire, un ovaire ou l'organe femelle; le grain de pollen sert le germe d'une non-

velle plante ; le boyau pollinique descendant dans le pistil porterait l'embryon dans le sac embryonnaire ou l'ovule, lequel lui préparerait et sa forme organique et sa première nourriture. Les téguments de l'ovule n' seraient qu'une demeure protectrice où le germe apporté se placerait dans une situation inverse, sa base radiculaire dirigée vers le micropyle, et son sommet cotylédonnaire regardant la chalazé. Dans cette hypothèse, on ne voit, pour les végétaux, que le même genre d'explication de Leeuwenhoeck et Harisoecker sur la fécondation chez les animaux. Ces auteurs admettent, en effet, que les animalcules de la liqueur fécondante du mâle viennent s'insinuer dans l'œuf, préparé par l'ovaire de la femelle, et s'y développer, s'y métamorphoser en un animal parfait. Ainsi, tout le rôle de la reproduction serait attribué ici uniquement aux parties regardées comme appartenant au sexe masculin dans l'un comme dans l'autre règne ; mais les distinctions des individus mâles et femelles sont trop bien caractérisées pour n'être pas reconnues, dans leurs rôles réciproques, en chaque règne. — Le doublement complet des androgynes et des hermaphrodites, ou la *polarisation en sexe mâle et femelle* sur deux individus opposés, l'un fort ou positif, offrant des organes saillants ou essertiles, l'autre faible, négatif, recélant au dedans ses parties sexuelles, n'appartient qu'aux animaux symétriques. Les végétaux *dioïques* ne sont souvent tels que par l'avortement de l'un de leurs sexes à l'avantage de l'autre, car la plupart des plantes dioïques ou changent de sexe réciproquement, ou sont susceptibles de reprendre celui qui leur manque, et de redevenir monoïques ou même hermaphrodites. C'est une qualité essentielle au règne végétal comme à tous les zoophytes et animaux rayonnés : cette forme rayonnante appartient surtout à l'hermaphrodisme et aux espèces les moins capables de locomotion. En effet, il fallait que les êtres immobiles pussent se suffire à eux seuls, et trouvassent leurs

sexes réunis ; ainsi, l'individu représente lui seul l'espèce entière. Mais, par cela même que les deux sexes sont associés dans le même individu, ils se neutralisent, restent inertes, sans amour, puisqu'ils peuvent se satisfaire immédiatement. — Au contraire, les formes symétriques, constituées de deux moitiés latérales accolées, appartiennent au règne animal proprement dit, et établissent la séparation sexuelle. Les individus, n'étant ainsi qu'une moitié d'être, ont besoin de se rechercher mutuellement pour se compléter. Il leur faut donc la locomobilité et une vive sensibilité, caractères propres à la vie animale. Ainsi, depuis les céphalopodes, insectes, les crustacés, en remontant aux vertébrés (poissons, reptiles, oiseaux, mammifères), la *diacrie*, ou séparation complète des sexes sur deux individus différents, est une loi générale d'autant plus constatée qu'on s'élève davantage dans l'échelle progressive des organisations les plus perfectionnées jusqu'à l'homme. — On peut dire que, dans les êtres primitifs ou agames, les germes sont neutres, ou que leur sexe ne se prononce que par l'acte de la fécondation. Il est même vraisemblable que l'état féminin appartient essentiellement à l'ovule, être inférieur, dont la vie ne se manifeste qu'au *minimum*, tandis que le caractère de la masculinité est un produit du *maximum* de l'existence. En effet, les organes mâles et femelles sont d'abord identiques ou les mêmes, dans leurs rudiments, tant que leur tendance divergente demeure encore indéfinie. Constitués sur le même modèle, les embryons n'offrent aucun sexe déterminé. Le fœtus, pendant cette époque intermédiaire, reste donc ambigu ou hermaphrodite, puis se prononce *en plus* par l'influence prédominante du mâle, comme il reste *en moins* si la femelle prévaut. On peut donc dire que les mâles sont des *femelles en plus*, comme les individus qui vivent neutres (parmi les mulets des abeilles, des fourmis, etc.) sont des *femelles en moins*. Ceci se vérifie lorsqu'une nourriture abondante et

spéciale, à l'état de larve, fait développer les organes génitaux de ces insectes neutres. On peut donc affirmer que l'état cryptogame n'est tel que par l'avortement des sexes ou leur impuissance à se former. — Les organes sexuels, dans l'état embryonnaire, offrant des dispositions analogues pour l'état masculin et pour le féminin, ne sont réellement d'aucun genre : il en résulte le sexe pour lequel la force organique se prononce le plus. En effet, les parties qui existent à l'intérieur, dans le sexe femelle, deviennent saillantes et comme retournées chez le sexe mâle, ainsi que le seraient les doigts d'un gant rentrés, qu'on ferait ressortir ensuite. De là résultent les vestiges des parties destinées à l'autre sexe, comme les mamelons chez les mâles, ou un simulacre d'organe masculin chez les femelles, chez les hommes surtout. Si cet effort vital est suspendu, empêché par une cause quelconque, il s'ensuit un individu neutre ou hermaphrodite imparfait. Les animaux vraiment androgynes (parmi les vers, sangsues, lombrics, bivalves acéphales, etc.), tous les êtres bisexuels, obtiennent seuls un hermaphroditisme complet ou normal comme les végétaux ; mais, parmi les animaux symétriques, insectes, crustacés, et les vertébrés surtout, jamais l'hermaphroditisme ne s'établit complètement. Lorsqu'il existe sous l'apparence de deux sexes rénnis, presque toujours l'individu ne possède qu'un sexe imparfait, car tous deux restent impuissants : il n'y a le plus souvent aucune possibilité ni de fécondation, ni de gestation par le même individu. — On a remarqué parfois, chez des insectes, des crustacés, des poissons, un hermaphroditisme unilatéral, c.-à-d. que les uns sont mâles d'un côté (le droit pour l'ordinaire) et femelles de l'autre. Il y a des exemples aussi d'insectes lépidoptères mâles par la moitié supérieure du corps et femelles par l'inférieure ; ou l'inverse a lieu : ce qui constitue l'hermaphroditisme croisé. Des individus humains ont offert aussi des caractères physiques et moraux de l'un et

de l'autre sexe, mais jamais parfaitement. — De même que, dans le premier âge, l'individu, quoique mâle par ses organes, paraît efféminé avec sa voix aiguë, son visage encore imberbe, ses membres mous et arrondis, parcellément les femelles, dans la vieillesse, revêtent des attributs masculins : ce qui est remarquable chez une foule d'animaux (les ruminants, les oiseaux). Or, la série zoologique présente une semblable progression des qualités féminines aspirant aux conditions mâles et viriles : aussi le sexe féminin, prédominant parmi les animaux les plus inférieurs (poissons, mollusques, vers, etc.), offre-t-il la tendance vers l'hermaphroditisme, qui est un état d'imperfection organique. — Au contraire, en remontant l'échelle zoologique, les organismes se perfectionnent, déploient des proportions masculines, surtout parmi les espèces à sang chaud des oiseaux, des mammifères et de l'homme. — Vers les régions polaires ou sur les hautes montagnes, les premières créatures sont ces lichens, ces mousses agames ou les petits cryptogames végétaux ; puis des monocotylédones ; en sorte que la majeure partie des dicotylédones, devenant dioïques, croît entre les brûlants tropiques. Les organes sexuels diminuent donc et s'oblitérent à mesure qu'on approche des températures froides, et, au contraire, se déploient et se séparent en dioïques à proportion de la chaleur, comme nous l'exposons dans notre *Philosophie de l'histoire naturelle*.

§ II. Polarisation des sexes, ou de la séparation en individus mâles et femelles.

Le sexe féminin, dans lequel prédominent l'humidité et le froid, est essentiellement destiné à développer intérieurement l'œuf, le germe, produit de la conception dans l'ovaire, avant ou après son éclosion. Le sexe mâle, chez lequel le principe de la chaleur doit prédominer, est constitué pour imprimer la vie et le mouvement au nouvel être : il engendre donc hors de soi, et la femelle dans soi. — Toutes les femelles sont

pourvus de l'ovaire un ou multiple, principe essentiel de leur sexe, et d'organes pour le séjour ou la sortie de l'œuf, oviducte, utérus, orifice externe, etc. : tel est aussi l'ovaire ou les pistils chez les végétaux. — Tous les mâles ont pour caractères des *corps glanduleux destinés à la sécrétion du fluide fécondant*, qui est le pollen dans les végétaux, produit de l'anthere des étamines ; puis des appareils accessoires pour émettre au dehors l'élément reproducteur, même à distance aussi chez les plantes : plusieurs exhalent des odeurs génitales pénétrantes. — En général, les *organes mâles* des végétaux et des animaux sont placés à l'extérieur pour l'émission de la poussière ou de la liqueur fécondante ; les *organes femelles*, situés au centre de la fleur chez les végétaux, et dans l'intérieur chez les animaux, sont destinés à recevoir dans les ovaires l'imprégnation vivifiante qui pénètre l'enveloppe de l'œuf ou de la graine. Quelquefois, cette imprégnation s'opère au dehors du corps, comme chez les poissons, les batraciens, au moment de la ponte des œufs, et peut aussi se faire artificiellement ; mais, chez les autres espèces, même dans les végétaux dioïques qui reçoivent de fort loin le pollen du mâle, la fécondation a lieu toujours dans l'intérieur de l'ovaire. Les végétaux perdent chaque année leurs organes sexuels de fructification propre au végétal : ceux-ci sont permanents chez les animaux, mais leur activité ne s'exerce, d'ordinaire, qu'à une certaine époque de l'année, qu'on nomme la saison du rut. — Nous renvoyons aux articles MÂLE, FEMELLE, GÉNÉRATION, tout ce qui appartient aux faits de détails. Nous devons ici nous occuper de la comparaison des sexes dans leurs harmonies et leurs différences. — En effet, le mâle et la femelle présentent des rapports soit de diversité, soit de consonnances correspondantes pour un but unique : chacun n'est que la moitié du tout. L'individu neutre ou agame reste indifférent ; l'hermaphrodite végétal surtout, accomplissant l'œuvre de la reproduction à l'heure

marquée par la nature, ne signale ses désirs et ses jouissances, s'il en existe pour lui, que par les mouvements rares et limités de ses étamines, ou quelquefois des pistils. Chacun sait que le célèbre *Système sexuel des plantes* a servi à Linné pour les classer méthodiquement ; mais, plus la sexualité se prononce dans les êtres dioïques et les animaux supérieurs principalement doués d'un sang ardent, tels que les oiseaux, ou d'une sensibilité énergique, comme les mammifères vivipares et l'homme surtout, plus l'antagonisme des sexes sollicite la passion de l'amour. L'être *en plus* ou masculin, et l'être *en moins* ou féminin, aspirent à se compléter dans une sorte de compensation ou d'équilibre, comme les pôles contraires de l'électricité et du magnétisme, à se neutraliser l'un par l'autre pour établir le repos ou l'indifférence, d'autant plus qu'ils sont plus divers. — A l'homme, mâle, ardent, fier, robuste, velu, audacieux, prodigue, dominateur, se trouve opposée la femme, délicate, modeste, timide, à peau blanche et lisse, à formes arrondies, aux mœurs douces, réservées : sa faiblesse la dispose à la ruse, aux détours ; elle est dissimulée et a beaucoup de finesse, de curiosité, de penchant aux soupçons, tandis que la force du mâle produit la confiance, la franchise, la droiture dans ses actions et ses sentiments ou ses paroles : sa voix est grave, éclatante. Le caractère masculin doit être expansif, bouillant ; sa texture fibreuse, ses muscles carrés, anguleux, sa crinière de lion, sa barbe noire et touffue, sa poitrine hérissée, exhalent le feu qui l'embrase ; son génie sublime, impétueux, s'élance vers les cieux, aspire à l'immortalité : la femme se complait, au contraire, à susciter les tendres affections du cœur ; entourée de sa famille, elle ramène tous ses sentiments vers la vie intime, ou les concentre sur sa progéniture, et transmet à ses fils l'énergie de son époux ; elle reçoit et conçoit, amasse ce qu'il conquiert et l'économise ; elle se glorifie de la supériorité de son vainqueur, qui seule excuse

sa soumission et justifie sa doncé défaite. — Le mâle est plus tardif dans sa puberté, parce que sa constitution forte exige plus de nutrition, de perfectionnement préliminaire que la molle structure de la femelle, ordinairement précoce. Cependant, il se consume davantage par ses travaux et ses combats, ses entreprises périlleuses. La femelle, quoique devenue plus tôt vieille et stérile que le mâle, a été destinée par la nature à soigner sa lignée en l'enfance, et même à la nourrir et protéger : ainsi, les plantes femelles survivent jusqu'après la production parfaite de la graine, les insectes femelles jusqu'après la ponte où même l'éclosion des larves en quelques espèces, tandis que les mâles succombent après l'acte de la fécondation ou de l'accouplement. La nature embellit surtout la saison des jouissances de tous les attraits dont elle est prodigue. Le temps de l'amour est celui de la jeunesse, de la force, d'une surabondance de nutrition et de santé. Le quadrupède se couvre de riches fourrures, l'oiseau se décore des plus brillantes couleurs, le reptile semble rajeuni sous un nouvel épiderme, l'onde admire l'éclat et l'armure écailleuse du poisson. L'insecte se revêt des plus éclatantes couleurs, la plante étale aux yeux, avec les charmes de sa fraîcheur et ses doux parfums, toute la pompeuse parure de ses fleurs : c'est l'époque de la joie, des fêtes et des noces de la nature. Les mammifères sauvages célèbrent leurs mariages par des sortes de tournois, où les vainqueurs obtiennent les faveurs du beau sexe pour récompense; les oiseaux exhalent leur joyeuse ivresse, et annoncent leurs amoureux tourments par de bruyants concerts dans les bois; les reptiles se jouent sous la verdure, les poissons célèbrent des naumachies ou des joutes aquatiques, les insectes exécutent des danses aériennes, et la fleur solitaire s'enivre de ses mystérieux délices. Partout les mâles resplendent plus que les femelles de magnifiques couleurs, principalement les oiseaux, les insectes, les poissons : c'est encore par des voix, des chants, des stri-

dulations plus ou moins harmoniques, à l'aide d'appareils musicaux, que le sexe mâle exprime ses ardeurs, on charme et attire sa femelle au congrès voluptueux (voir notre ouvrage sur la *femme*). Aussi la nature confie à chaque sexe les attributs appropriés à sa destination; le mâle porte des armes ou des défenses vers la tête, des organes antérieurs, soit d'attaque et de résistance, et des ornements qui charment les regards de sa femelle : celle-ci, pâle ou terne, possède, au contraire, des instruments consacrés au développement de sa progéniture, ou éducateurs, protecteurs placés vers les régions inférieures du corps, comme l'utérus, les mamelles, les poches inguinales, les aiguillons, les pondoires, etc.; ainsi, les femelles ont l'abdomen plus extensible, un bassin plus élargi, toutes les régions inférieures plus nourries que leurs mâles : de là vient aussi le flux menstruel, etc. Chez eux-ci, les régions supérieures du corps sont surtout robustes et développées, les mandibules, les dents, les antennes, les aigrettes, panaches ou crêtes, les cornes, etc., distinguent leur sexe, indépendamment des instincts qui sont maternels ou utérins chez les femelles (même sans que leur sexe ait été épanoui, comme les abeilles neutres ayant soin de la progéniture), tandis qu'il n'en est point ainsi chez les araignées, bourdons, et autres mâles ennemis parfois de leur race, comme parmi les perdrix, les lapins, etc. Le mâle ne songe qu'à la fécondation, qui est son rôle, tandis que la femelle s'inquiète surtout de sa postérité. — Cependant, il est des espèces parmi lesquelles le sexe féminin prédomine par la taille, comme chez beaucoup d'insectes, les cochenilles, les termites, la plupart des reptiles et des poissons, des crustacés et autres, à cause de l'abondance de leurs œufs. Les oiseaux rapaces ont des femelles plus fortes d'un tiers (d'où le nom de *tiercelots*) que les mâles, parce qu'elles avaient besoin de vaincre une proie suffisante pour nourrir leurs petits : les plantes femelles se montrent aussi plus fortes, plus multipliées

de bonté que leur mâles. — Quoique, d'ordinaire, ceux-ci soient provocateurs, et aient reçu des appareils pour soumettre leur femelle au joug amoureux, ou la retenir avec des poutres armés, comme les crapauds, des pinces et des rétinacles, comme les insectes, etc. ; ce sont les femelles, parmi les chats, tigres, etc., les araignées et autres carnivores qui sollicitent leurs mâles, de crainte, sans doute, que la férocité du naturel ne remplace l'amour : elles sont donc obligées de faire les avances. — C'est, enfin, le nombre relatif de chaque sexe qui établit leur genre d'alliance entre eux ; par exemple, la *polyandrie* avec ses sérails de mâles existe chez les abeilles, fourmis, et autres hyménoptères ; au contraire, la *polygamie* (ou *polygynie*) a lieu dans les espèces où le nombre des femelles prédomine, comme chez les ruminants, les gallinacés les phoques, etc. : on trouve à peine quelques mâles chez plusieurs poissons anguilliformes et divers animaux inférieurs. Ils sont, en revanche, plus nombreux parmi les races supérieures, et, dans le genre humain notamment, ils surpassent d'un 17^e le sexe femelle, excepté, peut-être, dans les nations polygames. Le sexe le plus complètement organisé, le plus fort, le plus élevé dans ses facultés, devait, en effet, régner au sommet de l'échelle zoologique, tandis que la puissance reproductive féminine apparaît avec une fécondité prodigieuse dans les races les plus infimes de la création.

J.-J. VIRET.

SEXTANT. C'est ainsi qu'on nomme en marine un instrument de réflexion, servant ordinairement aux observations nautico-astronomiques, qui ont pour but de déterminer à la mer la position du bâtiment, tant en longitude qu'en latitude ; on l'appelle *sextant* parce qu'il est formé seulement de la sixième partie du cercle ou de 60°, arc qui, d'après la propriété réfléchissante des miroirs de doubler les angles, est suffisant à la mer pour le genre d'observations astronomiques d'où l'on tire les éléments des cal-

culs de latitude ou de longitude. Les astres dont on veut prendre les distances (ce qui exige le concours au moins de deux observateurs), ou ceux dont on veut seulement observer la hauteur avec le sextant, se ramènent à l'horizon, et l'arc qu'ils décrivent dans cette position avec la verticale du lieu se trouve noté sur le sextant qui porte un vernier. La connaissance des temps pour l'année, et quelques autres ouvrages nautiques, donnent au marin les autres éléments dont il a besoin, surtout pour les calculs de longitude, beaucoup plus difficiles et plus compliqués que ceux de latitude. Cet instrument se remplace avec beaucoup d'avantage par le cercle de Borda ; mais on conçoit d'ailleurs que l'un et l'autre de ces instruments ne peuvent donner, surtout à la mer, que des résultats plus ou moins approchés, et l'on s'en étonnera d'autant moins que, même à terre, où les conditions d'observations astronomiques sont tout autrement favorables qu'à la mer, les meilleurs cercles répétiteurs, même dans la détermination si simple en apparence des latitudes, ne donnent parfois que des résultats inexacts, comme l'ont prouvé des exemples mémorables, entre autres celui de l'observation de la latitude de Dunkerque, et plus récemment encore de celle de l'observatoire de Rome. Le seul moyen de corriger ces erreurs est de prendre la moyenne de doubles observations faites d'un côté et de l'autre du zénith. Des résultats approximatifs suffisent heureusement d'ailleurs aux besoins de la navigation, pourvu néanmoins que l'erreur ne soit pas trop forte. On attribue l'invention du sextant au docteur anglais Hooke, en 1664 ou 1665. Quelques auteurs croient que l'idée de cet instrument est due à Newton, dans les papiers de qui on en trouve une description après sa mort. Ce qui est plus certain, c'est que c'est Halley qui a donné, en 1731, le modèle du premier instrument construit d'après le principe de la double réflexion, et dont on ait d'abord fait usage à la mer.

J. HUSSART.

SEXTÉ. On nomme ainsi en style liturgique l'une des heures canoniales durant lesquelles on fait de certaines prières dans les églises catholiques. Ces heures, prises également dans le jour et dans la nuit, et réglées par les anciens canons, sont au nombre de sept : matines et laudes, prime, tierce, sexte, none, vêpres et complies. Cette suite de prières s'appelait autrefois le cours, *cur-sus*. Le premier décret qu'on connaît relatif à l'obligation des heures canoniales est le vingt-quatrième article d'un capitulaire dressé au 12^e siècle par Geyton ou Aiton, évêque de Bâle, pour les ecclésiastiques de son diocèse. Ces différentes heures sont composées de psaumes, de cantiques, d'hymnes, de leçons, de versets, de répons, etc. Dans ces heures, celles de tierce, de sexte et de none sont dites *petites heures*, et sont, d'après les Pères, relatives aux divers mystères qui ont été accomplis dans ces différentes parties du jour, surtout aux circonstances de la passion du Sauveur.

L'abbé ds.....

SEYKES, SYKES ou SEIKS, peuple de l'Indostan répandu dans le *Lahore* (v.) et dans différentes parties du Moutan, du Sindé, du Delhi et de l'Agra.

SEYMOUR (JEANNE), femme de Henri VIII (v.) et mère d'Édouard VI (v.), rois d'Angleterre, était attachée, en qualité de dame d'honneur, à Anne de Boleyn, lorsqu'après l'exécution de cette infortunée elle fut choisie pour la remplacer dans le lit sanglant du monarque. Elle mourut deux jours après la naissance d'Édouard VI, en 1537. Les frères de Jeanne, élevés aux premiers honneurs par son crédit, devinrent la tige des ducs de Somerset et des comtes de Hertford.

SEYMOUR (Thomas), lord Dudley, grand amiral d'Angleterre sous Henri VIII, fut nommé par ce prince un de ses exécuteurs testamentaires et membre du conseil de régence pendant la minorité d'Édouard VI. Ses perfidies et ses intrigues faillirent plusieurs fois

compromettre la sûreté du royaume et celle du prince son neveu, qui enfin l'envoya à la tour de Londres, où il fut décapité en 1548. Thomas Seymour avait poussé l'ambition jusqu'à aspirer à la main d'Élisabeth, depuis reine d'Angleterre. Déçu dans ses prétentions, il épousa Catherine Parr, veuve de Henri VIII.

X.

SFORCE (SFORZA ATTENDOLO GIACOMUZZO), l'un de ces *condottieri*, partisans ou chefs de corps francs qui, aux 15^e et 16^e siècles, se firent en Italie une sorte de réputation militaire, parvinrent à la fortune, et s'établirent comme souverains d'états plus ou moins considérables, eut pour père un cultivateur de Cotignola, village entre Imola et Faenza, et naquit le 10 juin 1369. Ce fut lui qui fonda cette race des Sforces qui s'empara du pouvoir en Lombardie, et le conserva ou le reconquit, sous le titre de ducs de Milan, jusqu'à l'époque où le Milanais fut envahi par Charles-Quint. Tous ces princes, élevés par leur épée, participèrent plus ou moins à la dépravation morale de leur siècle et de leur pays. N'ayant d'autre appui que l'audace, la ruse et leurs bandes soldées, habitués, comme capitaines, à vendre leurs services à ceux qui leur offraient le plus d'avantages, ils n'eurent pas, comme souverains, plus de scrupules ni de fidélité dans leurs alliances : la trahison, l'assassinat, le poison, ne leur inspiraient aucune répugnance, dès qu'ils croyaient y trouver leur intérêt. — On raconte de Giacomuzzo qu'étant encore laboureur, et engagé par ses compagnons à s'enrôler, ou cédant à un enthousiasme belliqueux, à l'ouïe de la musique d'un détachement passant près de lui, il s'en remit au sort pour sa résolution. Ayant lancé sa cognée dans le tronc d'un arbre, elle y resta enfoncée fort avant : acte de vigueur d'où il prit le nom de *Sforza*, que lui maintint sa vaillance. C'était l'augure attendu. Il prit le parti des armes. Brave, sobre, robuste et doué de talents militaires, il finit bientôt à la tête d'une troupe dévouée.

Il servit alternativement la république de Florence, les papes Jean XXIII et Martin V, la maison d'Este, le roi de Naples Ladislas, les Milanais et la reine Jeanne II, dont il fut l'un des favoris. Il guerroya presque toujours contre son ancien compagnon d'armes Braccio di Montone, l'un des plus célèbres condottieri de cette époque, se brouillant et se réconciliant avec lui. De fréquents revers n'enlevèrent point à Sforce la confiance de ses troupes, enthousiasmées de sa valeur et de ses rares talents. Il fut gonfalonier de l'église, et créé comte de Cotignola par Jean XXIII, puis deux fois grand - connétable du royaume de Naples; deux fois aussi il fut emprisonné et courut risque de la vie. La première fois, son rival de faveurs auprès de la reine Jeanne, Pandolfo Alopo, qui l'avait fait arrêter, le tira de prison et lui fit épouser sa sœur : ce fut le gage de leur réconciliation. La seconde fois, incarcéré et mis à la torture par l'ordre de Jacques de Bourbon, époux de la reine, lequel avait fait périr Alopo, Sforce dut la vie à la fermeté de sa sœur Marguerite, qui fit saisir dans son camp quatre envoyés napolitains, et fit relâcher son frère, en menaçant d'user de représailles. — G. Sforce commandait les troupes de la reine Jeanne II, et Braccio celles d'Alfonse d'Aragon, l'un des princes qu'elle adopta, et qui lui faisait la guerre pour maintenir ses droits. Braccio assiégeait Aquila. Sforce, marchant au secours de la ville, arriva sur les bords de la rivière Pescara, l'ancien Aterno. Entré dans le fleuve, tout armé et le casque en tête, avec une troupe de gendarmes, il chassa l'ennemi; mais, en voulant de nouveau traverser le fleuve pour faire passer le reste de son armée, il fut entraîné par le courant, au moment où il se penchait pour sauver l'un de ses pages, et, succombant sous le poids de ses armes, il fut englouti dans les ondes, sans que l'on pût retrouver son corps. — Le plus grave reproche fait à la mémoire de G. Sforce est l'assassinat, dans une conférence, d'Otto-bon Terzi, contre qui il combattait.

Au reste, les crimes de ce dernier semblaient ne faire de ce monstre qu'une hideuse représaille. La mort de Sforce est fixée par la plupart des historiens au 4 janvier 1424 : il était âgé d'environ 54 ans. Marié trois fois, il laissa une postérité nombreuse. Mais le plus illustre de ses rejetons, dont nous allons parler, fut François Sforce, son fils naturel, qu'il avait eu d'une maîtresse appelée Lucia Terzana, ou Lueie de Tresciano. Paul Jove, historien élégant, mais très peu sûr, a écrit la vie de G. Sforce.

Sforce (François-Alexandre), fils du précédent, naquit le 25 juillet 1401. Il se montra de bonne heure l'héritier de la bravoure et de l'habileté, comme de l'ambition de son père. Il n'avait que 23 ans lorsque celui-ci se noya dans la Pescara. La confiance de l'armée dans les talents de ce fils lui permit d'en prendre sans difficulté le commandement, qu'il sut conserver, ainsi que le dévouement de ses troupes. Il combattit Braccio près d'Aquila, et contribua beaucoup à la victoire remportée sur ce chef, tué dans cette bataille. Comme son père, de qui il avait reçu en héritage des fiefs importants dans le royaume de Naples, François servit d'abord la reine Jeanne, et, par la suite, René d'Anjou, qu'elle avait institué son héritier. Devenu général du pape Martin V, il fit pour lui la guerre au seigneur de Foligno, Nicolas Trineio, et lui imposa des conditions de paix : ce qui ne l'empêcha pas, sous le pape Eugène IV, de s'emparer pour lui-même de la Marche d'Ancône, que possédait le saint-siège. Dans l'intervalle, le célèbre Carmagnola, dont les talents avaient si bien servi l'ambition de Philippe - Marie Visconti, ayant éprouvé la perfidie ingrate de ce tyran, avait été appelé par le sénat de Venise au commandement des troupes de la république, et se vengeait par des succès de ce monstre de cruauté. Celui-ci voulant lui opposer un général habile choisit François Sforce, qui se montra digne de cette préférence. Pour se l'attacher plus fortement, le duc de Milan lui promit la main de Blanche, sa fille naturel-

le et son unique enfant. Mais, s'apercevant que Philippe - Marie n'avait nulle intention de tenir sa promesse, François Sforce, pour l'y forcer, passa au service de Venise et de Florence, puissances ennemies de ce prince. Côme de Médicis, le père de la patrie, l'appuya de ses richesses et de son crédit. François avait pour adversaire Nicolas Piccinino, l'un des condottieri les plus renommés. Ces chefs de bandes, intéressés à conserver leurs soldats et à prolonger les guerres, ensanglantaient peu les champs de bataille. Si la bravoure et l'audace militaires perdaient à cette réserve, l'humanité du moins avait moins à s'affliger du mépris de la vie des hommes et de l'effusion du sang. Cependant, François avait déjà perdu ses fiefs de Naples, ainsi que la Marche d'Ancone. Mais, poursuivant sans s'effrayer la guerre contre Philippe-Marie, il le força enfin de tenir sa parole, et devint l'époux de Blanche. Bientôt, fidèle à ses habitudes de jalousie et de trahison, son beau-père ne cessa de lui susciter des ennemis. Piccinino, au nom du pape Eugène IV, le roi de Naples Alfonso, Malatesti de Rimini, le gendre même de François, attaquaient de concert ses possessions. Fort des secours de Venise et de Florence, il battit complètement, le 8 novembre 1443, Nicolas Piccinino, qui mourut bientôt après. Il n'en perdait pas moins ce qui lui restait de possessions, lorsque son perfide beau-père succomba le 15 août 1447. Le duché de Milan était depuis long-temps le grand objet de l'ambition de Sforce. Toutefois, il ne le tenait pas encore. Des compétiteurs redoutables se présentaient, entre autres le duc d'Orléans, depuis Louis XII, du chef de sa mère Valentine, sœur légitime du dernier duc. Les Milanais voulaient aussi reconquérir leur liberté, que leur disputait Venise, toujours prompt à s'étendre. Oubliant la maxime de l'un des historiens vénitiens, Vianoti, *qu'il n'y a rien de plus favorable à ceux qui veulent porter le sceptre que de leur mettre l'épée à la main* (bon conviensi la spada a quella mano, che vuole scettro), ce fut François

Sforce qu'ils mirent à leur tête pour les défendre. Jaloux de maintenir sa proie en bon état, il commença en effet une lutte vigoureuse contre leurs ennemis. Il reprit successivement sur les Vénitiens Pavie, Plaisance, qu'il laissa piller par ses troupes, plusieurs autres villes et des châteaux. Le 15 septembre 1448, il remporta sur eux un triomphe signalé à Curvaggio. Les Milanais, redoutant son ambition, que favorisaient ses succès, voulurent les ralentir : il était trop tard. François, s'apercevant de leur défiance, traita avec les Vénitiens pour le partage des possessions lombardes, et, sans s'inquiéter du retour de cette aristocratie, alarmée de ses conquêtes, à une alliance avec les Milanais, il assiégea leur capitale, qu'il força de lui ouvrir ses portes. Il atteignit ainsi son but en se faisant reconnaître pour duc de Milan. Comment ces villes d'Italie, déchirées par leurs factions intestines, sans cesse armées les unes contre les autres par la jalousie, la cupidité et l'ambition, auraient-elles pu conserver ou reconquérir leur liberté ? — François Sforce fut un prince habile. Il gouverna les Milanais avec sagesse, écarta les Français de l'Italie, tout en les servant en France, où son fils Galéas commandait une armée au service de Louis XI, favorable à l'ambition de François, par antipathie pour son compétiteur le duc d'Orléans. Sforce n'enleva pas moins Gènes à la France. Il tenta de former une confédération entre tous les états de l'Italie, et y réussit pour un moment. Quoique sans instruction, il était éloquent, aimait et protégeait les lettres. Le peuple, qu'il s'était soumis, applaudit à son règne. On ne lui reprochait qu'un penchant désordonné pour les femmes, et les injustices que cette faiblesse lui fit commettre dans un âge avancé. Mais l'histoire doit flétrir un crime odieux dont il fut généralement accusé, le meurtre de François Piccinino, fils de son ancien adversaire, qu'il gagna en seignant de se réconcilier avec lui et en lui donnant sa fille, et qu'il envoya au roi de Naples, dont les ordres,

sollicités, dit-on; par Sforce, le firent arrêter et immoler en prison. François Sforce mourut le 8 mars 1466. Jean Simonetto, d'une famille dévouée à ce prince, qu'il avait servi lui-même avec zèle, a écrit son histoire en latin, sous ce titre : *De rebus gestis Francisci Sfortii, mediolanensis ducis, libri xxi* (Milan, Zarat, 1480 et 1486). On estime le style et la narration de Simonetta : victime, comme son frère, de l'ambition cruelle de Ludovic Sforce, il fut mis à la torture, puis exilé en 1480. — Nous nous bornons à signaler son fils et son petit-fils. Le premier, GALÉAS Sforce, par ses débauches, ses prodigalités et sa férocité, fut, comme duc de Milan, le digne représentant de ses aïeux maternels Barnabo, Jean Galéas, et Philippe-Marie Visconti. Trois hommes, Charles Visconti, Lampognani et Olgiati, délivrèrent le pays de ce tyran, qu'ils poignardèrent au moment où il entra dans la cathédrale de Milan. Olgiati avait à venger sa fille, que Galéas Sforce avait fait enterrer vivante, après l'avoir déshonorée. — JEAN-GALÉAS Sforce, son fils aîné, n'avait que huit ans lorsqu'il fut reconnu duc de Milan, sous la régence de sa mère, Bonne de Savoie, belle-sœur du roi Louis XI. Ce malheureux enfant fut, comme on le verra à l'article suivant, la victime de l'ambition de son oncle Ludovic Sforce.

Sforce (Ludovic), que son teint bruni fit surnommer *le Maure*, frère de François et oncle de Jean-Galéas, ne fut ni moins habile ni moins ambitieux que ses parents, et, comme la plupart des ambitieux, ne se refusa aucun acte de cruauté ou de perfidie pour atteindre à son but. Exilé deux fois de Milan, d'abord par son frère Galéas-Marie, ensuite par sa veuve Bonne de Savoie, régente pour son fils Jean-Galéas, Ludovic y rentra, se promettant de n'en plus sortir et d'y régner. Il se délivra par l'échafaud de François Simonetta, frère de l'historien et ministre de Bonne, qu'il renvoya pour gouverner sous le nom de son neveu. Ce-ci avait épousé Isabelle d'Aragon,

filles d'Alfonse, roi de Naples; et Ludovic, de concert avec ce prince, avait attaqué les Vénitiens. Importuné des instances de son allié en faveur de son gendre, il se liguait contre lui avec leurs communs adversaires, et le contraignait ainsi à le laisser maître du pouvoir. Il agissait cependant encore comme tuteur de Jean-Galéas, lorsque l'ambition de Béatrix d'Este, épouse du régent, et sa jalousie contre Isabelle, hâtèrent l'exécution des projets de Ludovic. Irrité par les menaces du roi de Naples, il appela en Italie le roi de France Charles VIII, espérant garder le Milanais, en lui promettant son appui pour la conquête de Naples. Il sollicitait en même temps, pour lui-même, de l'empereur Maximilien l'investiture du duché, pour prix de la main de Blanche-Marie Sforza sa nièce. Il obtint en effet le diplôme de duc de Milan. Charles VIII, à son passage, avait été témoin de la triste situation de Jean-Galéas et de son épouse : il en avait été ému. Ils avaient imploré sa protection. Le lendemain de son départ, Jean-Galéas mourut. Depuis long-temps, ce prince infortuné était consumé par une maladie de langueur qu'on attribuait au poison. Ludovic, au préjudice de son petit-neveu, se fit reconnaître duc de Milan. Les succès rapides des Français l'alarmèrent. Changeant de politique, il se liguait contre eux avec le pape, les Vénitiens, l'empereur d'Allemagne et les rois et reine d'Espagne, Ferdinand et Isabelle. La victoire de Fornoue ouvrit à Charles VIII le chemin de la France, mais le laissait sans pouvoir en Italie. Ludovic se croyait affermi dans sa principauté. Bientôt, désabusé par la nouvelle invasion d'une armée française, qui soumit rapidement à Louis XII tout le duché de Milan, il se vit forcé, après avoir envoyé en Allemagne ses enfants et ses richesses, de fuir lui-même devant les vainqueurs. Rappelé par les regrets des Milanais, qu'irritaient les désordres des Français, il reprit presque toutes ses possessions, à l'aide d'une armée de Suisses à sa solde, et mit le siège devant la

citadelle de Novarre. Ce fut là qu'il trouva le terme de ses succès et le prix de ses perfidies : ces troupes étrangères, gagnées par leurs compatriotes, qui combattaient pour la France dans les nombreuses légions accourues à Novarre, l'abandonnèrent. Il essaya en vain de se sauver sous l'habit obscur d'un fantassin, d'autres disent d'un aumônier : trahi par un soldat suisse, dont la perfidie fut punie de mort à son retour dans son pays, l'usurpateur du Milanais fut livré aux Français, transféré en Touraine, puis enfermé au château de Loches où il vécut encore dix ans, et où il mourut accablé de chagrin. On le loue d'avoir protégé les lettres et les arts. L'histoire doit surtout lui tenir compte de la protection constante qu'il accorda au plus ancien des grands peintres modernes, Léonard de Vinci. Il l'appela près de lui, jeune encore, en 1489, pour élever à son père, le duc François, une statue équestre. Il fut toujours le bienfaiteur de Léonard, et le nomma directeur de l'académie de peinture et d'architecture, qu'il venait de fonder. Ce grand homme (Vinci), l'un de ces génies rares, qui ont primé presque en tout genre, mécanicien et ingénieur du premier ordre, composa pour Sforce une lyre d'argent, dont il tirait les sons les plus harmonieux. Empressé de reconnaître ses bienfaits, en lui consacrant tous ses talents, il opéra, par les ordres de Ludovic, la jonction du canal de la Martesana avec celui du Tésin, œuvre presque miraculeuse. Ce fut enfin d'après le désir de son protecteur que Léonard composa, pour le réfectoire des dominicains à Milan (*Santa-Maria della Grazia*), le fameux tableau de la Cène, son chef-d'œuvre et l'une des merveilles de la peinture. On cite encore à l'honneur de Ludovic le théâtre qu'il fit construire à Milan, comme le premier temple érigé par les modernes à l'art dramatique. Bien faible compensation sans doute pour tous ses crimes : ce fut à Loches qu'il les expia. — Il laissa deux fils, qui régnèrent après lui, MAXIMILIEN et FRANÇOIS-MARIE Sforce. Le premier se rendit odieux aux

Milanais par ses exactions, se retira en France, après avoir cédé son duché à François I^{er}, reçut une pension de trente mille ducats, et mourut à Paris en juin 1530. — Le second, jouet de l'ambition des Espagnols, finit par n'être que le vassal de Charles-Quint, qu'il institua son héritier, et qui resta maître du Milanais, après que François-Marie fut mort, le 24 octobre 1535, sans laisser d'enfants. Ainsi finit la domination de la race d'Attendolo sur cette belle contrée.

AUBERT DE VITRY.

SHAFTESBURY (ANTOINE-ASHLEY-COORE, comte de), était petit-fils du célèbre chancelier d'Angleterre, qui avait porté le premier le titre de comte de Shaftesbury, et qui s'était fait juger si diversement sous les règnes agités de Charles I^{er} et de Charles II. La destinée du grand-père devait avoir sur le petit-fils, comme nous allons voir, l'influence la plus profonde ; elle devait lui inspirer cette antipathie pour les affaires qui marque la carrière du comte Antoine, et qui le jeta dans des études si différentes de celles que sa naissance et son génie lui traçaient naturellement. Antoine Shaftesbury, né à Londres le 26 février 1671, fut d'abord élevé sous les yeux de son grand-père et sous la direction de Locke, ami du chancelier. On imita dans cette éducation domestique, pour l'étude des langues, la méthode suivie pour Montaigne : une jeune personne, Miss Birch, la savante fille d'un professeur, fut choisie pour parler avec l'enfant le grec et le latin. Tel fut le résultat de cette mesure si simple qu'à l'âge de onze ans Shaftesbury fut en état de lire les vers d'Homère et de Virgile. Cet avantage conquis, on fit passer le jeune élève dans une école particulière, celle de Winchester (1683). Mais bientôt Shaftesbury eut à subir, au milieu d'une jeunesse trop familiarisée avec les débats du pays, tant de reproches et de persécutions au sujet de la conduite publique de son grand-père, que, dès ce moment, il prit en dégoût la carrière d'un homme d'état. Il quitta même l'école de Winches-

ter pour voyager sur le continent , et visita surtout la France et l'Italie, pays dont il acquit les langues au point de les parler comme la sienne. En Italie, il étudia les beaux-arts, et publia, fort jeune, un traité sur le *Jugement d'Hercule*. Le jugement d'Hercule est pour lui un tableau imaginaire, dont il fait la description d'après Prodicus. (*V. Xénophon, Memorabil. Socratis, lib. II.*) On connaît ce sujet; c'est Hercule qui médite sur les divers chemins de la vie pour faire son choix, lorsque les deux divinités, la *Vertu* et la *Volupté*, viennent chacune pour l'entraîner sur ses pas. Shaftesbury examine dans son traité comment on peut le mieux exécuter ce tableau, quel caractère on doit donner à chacune des trois figures; puis il disserte sur les ornemens principaux et secondaires, sur la perspective, etc. C'est, comme on voit, une petite théorie sur l'art de la peinture, théorie dont voici la conclusion : « On peut dire avec raison sur cet art *imitatif* que, s'il emprunte effectivement le secours des couleurs et les emploie comme moyens de réaliser son dessein, rien n'est néanmoins plus éloigné de son but véritable que de faire un *spectacle*, une parade de couleurs, ou d'offrir par l'art de les mêler un plaisir qui flatte uniquement la vue. » Cette conclusion est aussi mesquine que la théorie elle-même. Shaftesbury retourna en Angleterre, un an après la grande révolution qui venait d'expulser l'absolutisme dans la personne de Jacques II, et de proclamer le gouvernement national dans celle de Guillaume III. Il avait alors 18 ans. Bientôt on voulut le faire entrer au parlement, au moyen d'une de ces élections qui se faisaient alors si facilement en Angleterre, et que, de nos jours, on sait aussi faire ailleurs. On dit qu'il aime mieux continuer encore ses études et garder sa liberté; mais nous avons fait entrevoir le motif qui le déterminait sans doute plus que tout autre, et peut-être sans qu'il s'en rendit compte lui-même. Le roi Guillaume, qui aimait peu les courtisans, et dont les

goûts étaient ceux d'un soldat de la maison d'Orange, rechercha Shaftesbury, et essaya de l'attirer dans son conseil. On prétend que Shaftesbury résista aux offres du prince, par les mêmes raisons qui l'avaient éloigné du parlement. Cependant, à l'âge de 23 ans, il entra dans la chambre des communes. Il se débattait alors une grande question, à savoir s'il fallait accorder un conseil à ceux qui étaient détenus pour cause de haute trahison. Shaftesbury parla; mais il s'intimida au point de perdre le fil de ses idées, et de s'attirer, de la part du président, l'invitation peu courtoise de se remettre ou de renoncer à la parole. A cette apostrophe, l'orateur trouva un moment sublime : « Si moi, dit-il, qui me lève uniquement pour donner mon opinion sur le bill en discussion, je suis tellement troublé qu'il m'est impossible d'exprimer la plus faible partie de ce que je me proposais de dire, quelle doit être la situation de l'homme qui, sans aucun secours, vient plaider pour sa vie ! » Cette considération était si habilement présentée, et toute cette scène produisit sur l'assemblée un effet si décisif, qu'on peut se demander avec raison si elle fut un accident ou un calcul. Quoi qu'il en soit, Shaftesbury, résolu à ne jamais encourir la haine nationale, se montra constamment le défenseur des libertés publiques; et, jaloux de cette popularité qui, pour les âmes élevées, a plus de charme que nulle autre grandeur, il remplit ses fonctions de député avec un tel dévouement que sa santé en fut altérée. A la dissolution de la chambre de 1698, il renonça aux élections; et, impatient de reprendre ses travaux littéraires, il se rendit, quelque temps après, en Hollande, auprès de Bayle et de Leclerc, auxquels il s'annonça d'abord pour un simple étudiant en médecine. Il plut même à ce titre, et, quand il fut reconnu, il se lia davantage encore avec les deux écrivains, surtout avec Bayle. La doctrine de Bayle, c.-à-d. ce scepticisme qui s'étendait à la fois sur les mœurs, la politique, la philosophie et la religion, et qui dominait

ainsi toute l'existence, était la doctrine, ou, disons mieux, la maladie intellectuelle de l'époque. Shaftesbury aimait cette doctrine, et il rendit à Bayle le service de protéger son séjour en Hollande. Banni de sa patrie pour ses opinions, Bayle méritait la protection d'un philosophe sceptique et celle d'un gouvernement libéral : mais la Hollande, pays de croyances fortes et de mœurs religieuses, n'avait-elle pas le droit de s'alarmer quand elle voyait s'établir dans son sein, par quelques-uns de ses libraires et quelques exilés de France, tout un foyer d'insurrection morale ? On le sait, le dictionnaire de Bayle est une des meilleures et une des plus mauvaises compilations que le commerce de la Hollande ait jetées au commerce de l'Europe. Quant à Shaftesbury, il ne vit dans Bayle qu'un philosophe persécuté, et il lui prêta toute son assistance. Pendant qu'il prenait en Hollande les leçons et le parti de ce sceptique, un autre sceptique, le fameux Toland, publia en Angleterre une première et informe édition d'un ouvrage auquel Shaftesbury attachait du prix, le *Traité sur la vertu et le mérite* (*Inquiry concerning virtue and merit*), que l'auteur publia plus tard lui-même dans ses *Characteristics*. Cet ouvrage, que l'on ne doit lire que dans sa seconde édition, n'est pas un simple traité de morale ; il s'en faut : voici, au contraire, ce que l'auteur se proposait d'y examiner. « La morale et la religion paraissent inséparables ; mais, quand on nous dit d'un homme qu'il est religieux, cela ne nous suffit pas, et nous demandons encore s'il est honnête ou moral ; tandis que nous ne demandons pas s'il est religieux, lorsqu'on nous a dit qu'il est honnête ou moral. Qu'est-ce donc que l'honnêteté ou la vertu examinée en elle-même ? De quelle manière est-elle influencée par la religion ? Jusqu'à quel point la religion implique-t-elle nécessairement la vertu ? Est-il vrai de dire qu'il est impossible à un athée d'être vertueux, ou d'avoir un degré réel d'honnêteté ou de mérite ? » On le voit par la manière dont le sujet est

abordé, il s'agit ici de plus que d'une question de morale ; il s'agit d'une immense question de religion et de philosophie. En effet, Shaftesbury, tout en mettant dans son langage une réserve extrême, admet la séparation de la religion et de la morale, et se pose dans tout ce débat en véritable *free writer* (libre écrivain). A la vérité, il donne, à la fin du premier livre, cette conclusion : que la vertu ne saurait être complète sans la piété, et que là où manque celle-ci il ne saurait y avoir ni la même bonté, ni la même constance et la même fermeté, puisque les dispositions de l'âme ne seraient pas les mêmes (*there can neither be the same good composure of the affections, or uniformity of mind*), et que la perfection de la vertu a besoin de la croyance en un Dieu. Mais ce n'est pas, comme on pourrait le croire, d'une *religion positive*, c'est de cette froide abstraction qu'on appelle *religion naturelle* ou *philosophie religieuse* que parle l'auteur ; et l'on sait aujourd'hui la valeur de cette abstraction, qui fut la folie de tout un siècle. Cependant, sauf le principe suprême, mais latent, qui domine ce traité, il s'y rencontre de belles pages, et la conclusion générale en est profondément vraie, e.-à-d. que la vertu est le bien, que le vice est le mal. Nous aurons pourtant, en parlant de Shaftesbury comme moraliste, à examiner si ce n'est pas de la notion de l'*intérêt* qu'il faut dépendre celle du *bien* et du *mal*. De retour en Angleterre, Shaftesbury ne tarda pas à entrer dans la chambre haute, où il exerça une grande influence en appuyant la politique du puissant rival de Louis XIV ; j'entends ce Guillaume III, qui représentait alors en Europe le principe constitutionnel, si peu connu encore, et si peu redouté des vieilles monarchies que presque toutes se ligèrent, pleines de confiance, avec l'ancien stathouder de Hollande contre le chef de la maison de Bourbon. Guillaume III, qui appréciait Shaftesbury, d'autant plus que ce philosophe professait plus de respect pour la Hollande ;

lui offrit le poste de secrétaire d'état. Mais la résolution du philosophe de ne pas entrer dans cette carrière qui avait rempli d'amertume la vie du chancelier, son aïeul, paraissait invariable; il demeura toutefois le conseiller bienveillant du prince. A l'avènement de la reine Anne, il se détacha complètement de la cour. Cette princesse, véritable Stuart, suivait des principes fort différents de ceux de son beau-frère Guillaume III, et les ministres tories qui avaient sa confiance prièrent bientôt Shaftesbury, pour le punir du rôle qu'il avait joué, de l'unique place qu'on pouvait lui ôter, celle de vice-amiral du Dorsetshire. — Désormais libre, Shaftesbury fut tout entier aux études et à ses relations littéraires avec le continent, surtout la Hollande, qu'il alla visiter de nouveau. Depuis long-temps il n'avait rien publié. L'enthousiasme religieux que firent éclater dans les Cévennes les mesures de rigueur que Louis XIV y fit diriger contre les calvinistes, l'enthousiasme qui, dans quelques réfugiés, alla jusqu'à l'extase, eut du retentissement en Angleterre. Le mouvement y fut d'autant plus grand qu'on éprouvait plus de sympathie pour ces pauvres exilés de l'Ar-dèche, et plus de haine pour le monarque absolu qui protégeait ces Stuarts, dont on combattait depuis si long-temps le système d'absolutisme et d'envahissement. Telle fut en Angleterre l'exaltation des *prophètes français* et de leurs partisans, qu'on songeait à des mesures d'une vigoureuse répression. Shaftesbury avait lui-même combattu le système de Louis XIV et celui des Stuarts, soit au parlement, soit à la cour de Guillaume III. Cependant, loin de partager l'enthousiasme des prophètes, il s' alarma de ce mouvement religieux, et en fit l'objet d'une lettre pleine de dérision, à laquelle on attribue la chute du *prophétisme* des réfugiés. On a tort. C'est l'esprit sceptique du temps, cet esprit qui, en 1708, dicta la lettre de Shaftesbury : ce n'est pas la lettre elle-même qui produisit cet effet. L'an 1709, cet écrivain publia un

volume intitulé *les Moralistes*, composition qu'il a traitée lui-même de rapsodie philosophique, et qui n'est guère autre chose; puis un *Essai sur la liberté de l'esprit et de l'humeur* (*Essay on the freedom of wit and humour*), où il traite la raillerie de puissance. Shaftesbury, âgé de 38 ans, n'était pas encore marié; il contracta, cette année même, avec une de ses parentes, une alliance qui ne paraît pas avoir occupé son cœur bien profondément. L'année suivante; il publia son *Avis à un auteur* (soliloque). C'est un des morceaux les plus soignés de l'auteur; on y trouve de l'esprit et de l'érudition, mais il y a beaucoup de répétitions; et ce qu'on y sent avec le plus de peine, c'est cette absence de toute tendance forte et précise, qui caractérise la plupart des ouvrages d'auteur. Shaftesbury, qui était retourné en Italie l'an 1711, y retoucha son *Jugement d'Hercule*, et y écrivit sa *Lettre sur le dessin*; mais la mort le surprit à Naples, à l'âge de 42 ans, sans qu'il eût eu le temps de donner quelque grande composition, ni de rendre à son pays des services proportionnés à sa naissance ou à son génie. Peu de temps après sa mort, on publia ses œuvres en 3 volumes in-8°. Elles exercèrent une grande influence, car elles portaient un grand nom, et elles répondaient au penchant de l'époque. — Appréciations en quelques mots la valeur de Shaftesbury comme écrivain, comme moraliste et comme philosophe. Considéré comme écrivain, il brille par l'élégance, la grace et la finesse; mais la recherche et l'emphase déparent d'ordinaire ses pages les mieux écrites. Comme moraliste, il est au-dessus du médiocre, mais loin du bon. On pourrait dire qu'il est mauvais. C'est lui qui a posé le premier, comme principe et mobile suprême de nos actions, ce sentiment de bienveillance ou de sympathie qui allait si bien à la mollesse générale des mœurs de son temps, et dont on n'a pas tardé à faire dans les écoles d'Écosse le souverain principe de toute morale. Shaftesbury proposa de faire de

ce sentiment si vague et si incertain la norme, la règle de l'activité humaine. De toutes nos affections, il fit trois parts : la première, il la forma des affections qui ont pour objet le bien public, et qu'il appelle *naturelles* ; la seconde, il la composa des affections qu'il appelle *égoïstes* (self-affections), parce qu'elles n'ont pour objet que le bien de l'individu. Il embrassa dans la troisième toutes les affections qui n'ont pour objet ni le bien d'un individu ni le bien public, et ces affections, il les qualifie de *non-naturelles* (unnatural). Après cela, il déclara que nos actions sont *vertueuses* quand elles sont déterminées par les affections des deux premières classes, et *vicieuses* quand elles sont inspirées par celles de la troisième. Il les taxa des *vicieuses* encore quand les affections *égoïstes* s'y montrent trop fortes ou les affections *naturelles* trop faibles. « La vertu, dit-il, est l'empire pur de ces dernières. La vertu est en un mot ce qui est conforme à la nature, et le bonheur est le partage de celui en qui les affections naturelles, le désir du bien public ou la bienveillance, dirigent toutes les affections, même celles qui sont égoïstes. » — Suivant le système de Shaftesbury, la vertu, c'est donc le bonheur ; la vice, c'est le malheur. Et pourtant Shaftesbury accusait Locke, son maître, d'avoir miné l'ordre moral du monde ! Que dire de la sienne propre ? A la juger avec une grande indulgence, elle n'était ni vraie ni fautive ; elle n'était que triste et confuse. En effet, faire de nos affections les règles de la vertu, et trouver dans le bonheur ou dans le malheur de l'individualité humaine la norme du devoir, la morale, ce n'est plus être philosophe, c'est avancer des opinions ; c'est même avancer des opinions d'une faiblesse extrême. Dans d'autres temps, cette doctrine était sans danger. Mais Shaftesbury, écrivain brillant, occupait dans l'aristocratie anglaise ce rang qui est une puissance dans les mœurs du pays. Il fut lu et prôné ; il devint le dictateur des gens du monde et le chef des écoles. — Un juge qui n'est

pas suspect, Voltaire, qui a puisé dans les auteurs anglais ce qu'il y a de fort dans ses doctrines, et dont l'admiration pour ces écrivains fut encore plus grande que la docilité, Voltaire lui-même ne put s'empêcher de repousser le système de Shaftesbury. « Cet optimisme, dit-il, n'est au fond qu'une *fatalité désespérante*. » — En effet, il est mauvais. A entendre ce moraliste, si nos efforts, si beaux qu'ils soient, ne nous conduisent pas au bonheur, nous serons forcés de nous déclarer vicieux en dépit de tout. Ce sera alors quelque aveugle fortune ou quelque fatalité invincible qui nous aura dominés ; nous serons malheureux, et, pour toute consolation, il nous sera prouvé que nous n'avons pas même pour nous la vertu. Et pourtant la vertu demande souvent des actes de courage et de résistance qui mènent au malheur, qui attirent sur l'honnête homme, assez ferme pour braver le génie du mal, toute la violence des passions qu'il est forcé de combattre. Dans ce cas, la vertu n'aura été que l'erreur, que le vice : doctrine affreuse, et qui, dans d'autres temps, eût soulevé toutes les âmes pures ! — Elle prévalut, au contraire, en Angleterre, et même en Écosse, sous les formes séduisantes qu'elle avait revêtues. Shaftesbury la prêchait dans des ouvrages dont personne ne se défiait, si bien que son esprit et les grâces de son style en déguisaient le *sensualisme*. Cet auteur cachait avec plus d'art encore sa profonde antipathie pour la religion. On fut même long-temps à découvrir qu'il n'était que le plus subtil de tous les adversaires du christianisme, et, avant cette découverte, on se pénétra imprudemment de ses principes. Dans des temps plus sévères, on eût fait plus aisément une remarque que Voltaire fit d'un coup d'œil, et qu'il crut devoir signaler en ces mots : « Le mépris de Shaftesbury pour la religion chrétienne, dit-il, éclate trop ouvertement dans ses livres. » Cela est si vrai que Shaftesbury trouvait quelque chose d'agréable, de gai ou d'ironique dans les discours les

plus graves et dans les plus étonnantes miracies de Jésus-Christ (*Miscellaneous reflections* [v. *Characteristics*, vol. III, p. 315, édit. de 1733]). — Quand l'Angleterre fit aussi cette découverte, c'était un peu tard pour combattre la contagion du mal. Déjà la doctrine de Shaftesbury avait passé dans les écoles. De ces affections bienveillantes qui sont, suivant lui, la vertu et le bonheur, le pieux Hutcheson et son successeur Adam Smith, qui ont exercé sur les études morales et politiques une action si profonde, avaient fait la base même de leur système, et ces principes si faux, si dangereux ailleurs qu'en Écosse, avaient acquis d'autant plus de force qu'ils s'étaient unis avec des doctrines plus sages. Aussi le sensualisme, dicté aux moralistes des écoles par un grand seigneur qui se jouait de la science plutôt qu'il ne l'étudiait sérieusement, a-t-il régné au-delà du détroit jusque dans ces derniers temps, et Dugals Stewart lui-même ne l'a pas repoussé avec assez de fermeté. — En résumé, si Shaftesbury s'abstint des affaires pour ne pas s'exposer aux destinées de son aïeul, et ne pas léguer à la postérité des haines qu'il avait eu la douleur d'hériter avec son nom, il exerça sur les doctrines morales et politiques de son pays une action mille fois plus fâcheuse que n'avait été celle du chancelier dont l'exemple le préoccupait. On a d'abord trop exagéré le mérite de Shaftesbury; on l'a trop contesté ensuite (voy. *John Brown's, Essays and Characteristics*, London, 1750, 8°). Ce qu'on ne saurait ni contester ni exagérer, c'est son immense action sur les débats du dernier siècle; cette action, nous l'avons peinte tout entière dans notre *Hist. des doctrines morales et politiques pendant les trois derniers siècles* (vol. III, p. 118.). MATTEU.

SHAKO (v. SCHAROS).

SHAKSPEARE (WILLIAM), né le 23 avril 1564 à Stratford-sur-Avon, dans le comté de Warwick, mourut dans la même ville en 1616, le jour anniversaire de sa naissance. Plus d'un siècle s'écoula sans laisser un nom semblable à enregis-

trer dans ses annales. Shakspeare fut un de ces génies qui, comme des étoiles solitaires, viennent, à de rares intervalles, illuminer une époque. Souvent jetés au milieu d'un monde qui ne les comprend pas, ils traversent inaperçus la foule qui les environne; insoucieux d'ailleurs d'un renom passager, ils poursuivent sans s'arrêter leur noble carrière; l'indifférence ne les émeut pas; les sarcasmes mêmes, loin de les abattre, semblent les encourager: on dirait qu'ils accomplissent une mission fatale, et que rien ne peut les en distraire. C'est que le génie a la conscience de sa force, c'est qu'il trouve en lui-même les approbations qui lui manquent. Que lui importe la faveur populaire! Les masses inintelligentes savent-elles distinguer le silex et le diamant, le charlatan et le grand homme? ne prodiguent-elles pas souvent aux plus indignes leurs plus ardentes sympathies? Mais c'est surtout aux époques de transition que les hommes d'élite sont moins appréciés: alors des intérêts trop puissants préoccupent les nations; politiques ou religieux, ils absorbent tous les esprits, et ne leur laissent pas le loisir de goûter les productions des arts libéraux. Ce fut au milieu de circonstances semblables que se développa le génie de Shakspeare. Henri VIII venait de mourir sans avoir terminé la grande œuvre de la réforme: une partie de la Grande-Bretagne protestait encore, et du fond de sa prison l'infortunée Marie faisait trembler sur son trône sa rivale orgueilleuse. De sourdes factions agitaient le royaume: il venait d'être le théâtre d'une longue et sanglante épopée; des souvenirs tout palpitants encore se mêlaient aux pressentiments d'un orageux avenir. Comment, au milieu d'intérêts aussi graves, la muse d'un pauvre comédien pouvait-elle être entendue? S'il récréait quelques nobles oreilles, le bruit de sa voix s'éteignait bientôt dans les clameurs des passions politiques. Aussi lorsque après sa mort deux de ses collègues dédièrent la publication de ses œuvres à deux puissants seigneurs, leur exprimèrent-ils la crainte que leurs

Grandeurs ne pussent descendre à lire de semblables bagatelles. Les drames d'un Shakspeare des bagatelles! — Tous les biographes gardent le silence sur les premières années de Shakspeare; l'époque et le lieu de sa naissance sont seuls précisés. On n'a pas même encore déterminé s'il était catholique ou protestant. Toutefois, il n'est guère probable que Shakspeare eût pu, sans encourir sa disgrâce, professer une autre religion qu'Elisabeth, et nous voyons au contraire qu'il jouit de sa faveur. Ses œuvres ne nous apprendraient rien à ce sujet; une impartialité trop haute y préside pour que la balance penche jamais plus d'un côté que de l'autre. Son père s'occupait, à Stratford, d'un commerce de laine. Il avait rempli tour à tour, dans la corporation de cette petite bourgade, les fonctions de juge-de-peace, de grand-bailli et d'alderman. Des revers de fortune étant survenus dans son commerce, et se trouvant chargé de dix enfants, dont Shakspeare était l'aîné, il fut obligé d'abandonner cette dernière charge, dont il ne pouvait plus soutenir les frais. Suivant d'autres, il aurait joint à son trafic de laines le métier de boucher, et le jeune Shakspeare aurait préludé par de sanglantes exécutions aux représentations terribles qu'il mit plus tard sur le théâtre. Ce témoignage est contesté, et, malgré de longues et laborieuses recherches, dignes d'un succès meilleur, les premières années du grand poète restent environnées d'une obscurité qui ne commence à se dissiper qu'à l'époque de son mariage. — Le goût de la vie conjugale lui vint de bonne heure. Il avait dix-huit ans et demi lorsqu'il épousa la fille d'un riche fermier du voisinage, Anna Ataway, alors âgée de vingt-six ans. Elle lui donna, la première année de leur union, une fille, baptisée le 16 mai 1563 sous le nom de Sozanne, et, l'année suivante, deux enfants jumeaux, un garçon et une fille, dont un seul, Judith, vécut, ainsi que sa sœur aînée. Il ne paraît pas du reste que cet hymen lui imposât de bien lourdes chaînes, ou qu'il ait été contracté par

amour. La vie qu'il menait alors était même assez aventureuse; le chantre futur de Henri d'Angleterre était déjà fort en renom comme braconnier, très peu comme poète. Son goût pour la chasse faillit même lui être funeste. Une nuit il fut pris en flagrant délit dans le parc de Folbrook, appartenant au chevalier Thomas Lucy, shériff du comté de Warwick. En expiation de sa faute, il reçut une réprimande publique, *minimum* de la peine en pareille circonstance. Le jeune homme n'en conserva pas moins dans son cœur du ressentiment contre sir Thomas, l'auteur de cet affront; il résolut de s'en venger, et, peu de temps après, on put lire sur la porte du parc de Folbrook une ballade dans laquelle le poète raillait le chevalier de ses soins pour garder ses daims et sa femme. Poursuivi de nouveau par le seigneur, plus irrité que jamais, Shakspeare se hâta de quitter Stratford, et vint à Londres chercher un asile. — Alors commença pour Shakspeare une vie nouvelle. Celle qu'il avait menée jusque là n'était point faite pour lui révéler son génie; loin de toute communication, lui-même n'en soupçonnait pas la vaste étendue. Jetés sans ressource dans une grande ville, quels furent ses premiers moyens d'existence? On l'ignore à peu près complètement; toujours est-il qu'il finit par entrer dans une troupe de comédiens. On a prétendu, mais à tort, que, dans le cours de sa carrière dramatique, Shakspeare mena la vie libre et débauchée d'un baladin. D'un tempérament faible, il évitait, au contraire, toute dissipation. Doué d'une âme tendre et mélancolique, il paraît que l'amour lui fit éprouver de pénibles affections. L'absurde préjugé, qui, de nos jours encore, pèse sur la profession du comédien, était beaucoup plus violent à l'époque où vivait Shakspeare. Un acteur était alors considéré comme un paria, et retranché du sein de la société. La plupart de ceux qui admiraient le grand homme dans ses créations sublimes se seraient fait un scrupule de le saluer dans la rue. On conçoit qu'ainsi refoulé dans les derniè-

res classes du peuple, son choix dut souvent tomber sur d'indignes objets. Et quel supplice plus atroce pour un homme de cœur et d'intelligence que la société d'une femme incapable de le comprendre ! Ah ! les tortures du grand homme durent être bien affreuses ! Qu'on se figure Shakspeare réduit à confier ses sublimes inspirations, les nobles épanchements de son cœur aux dernières femmes de Londres. Un comédien aspirer à l'amour d'une dame ! mais c'eût été une audace insoumise, un crime impardonnable. Va donc, poète ! jette aux vents les accents passionnés de ton cœur, brûle un divin encens aux pieds d'idoles insensibles ; puis, triste et découragé, reviens le soir pleurer en silence auprès d'une femme qui te regarde étonnée, ne pouvant te comprendre ; et le monde, le monde, juge impartial et éclairé, dira que tu fus un misérable baladin, sensuel et débauché. — Cette position si cruelle influa sans doute heureusement d'un autre côté sur le développement de son génie. Dans une sphère plus élevée, il n'aurait peut-être pas jeté un coup d'œil aussi libre sur l'humanité ; des préoccupations étrangères auraient pu le distraire de l'observation d'une certaine classe d'hommes, et ce que la vie du grand monde lui eût fait gagner en subtile finesse, il aurait pu le perdre en profondeur. Dans l'étude des hommes, l'intuition n'est pour rien : il faut vivre avec eux ; il faut s'asseoir sur l'escabeau du paysan comme sur les coussins moelleux des salons ; celui qui n'a pas visité la taverne et les lieux où le peuple se rue essaierait en vain de peindre ses mœurs. En vain il prodiguerait la couleur, jamais son tableau ne serait fidèle. Voyez : ce n'est pas des rangs les plus élevés de la société que sont sortis les plus grands juges d'hommes : Rabelais, Molière, Le Sage, Cervantes, Swift, Sterne, etc., n'eurent pas de blason légué par leurs ancêtres, et leur enfance ne fut pas bercée sur les genoux d'une princesse. — Shakspeare mena d'abord à Londres une vie assez obscure. Il y rencontra trois comédiens en renom,

Héminge, Thomas Green et Burbage, tous trois ses compatriotes. Il ne paraît pas qu'il obtint alors un succès fort brillant. Ni comme acteur ni comme auteur, il ne s'était encore beaucoup distingué, lorsqu'en 1595 parut sa première œuvre dramatique importante, *Roméo et Juliette*. On ne connaîtrait pas la date de cette pièce qu'il serait aisé de la deviner. Dans aucune langue, les causeries d'amour ne sont aussi longues, aussi tendres ; l'amour lui-même forme tout le fond de la pièce ; dans celles qui suivirent, les caractères peuvent être tracés avec plus de profondeur, des intérêts plus graves y être mis en jeu, mais nulle part Shakspeare n'a déployé plus de passion que dans les adieux de Roméo et de son amante. On dirait qu'à mesure que le poète avance dans la vie les illusions s'envolent plus pressées ; qu'à chaque pas il recueille un enseignement plus amer, et cette gradation, appliquée à ses œuvres, n'est point une vaine rêverie. Un esprit attentif peut la suivre depuis *Roméo* jusqu'à *Macbeth*, la dernière, la plus parfaite, mais aussi la plus désespérée de ses admirables compositions dramatiques. — Il est à regretter que seulement un jour douteux soit jeté sur les débuts d'une mise comme celle de Shakspeare. Il avait trente-un ans lorsque *Roméo et Juliette* parut sur la scène. Il est bien probable que ce n'était pas là son premier essai dramatique. On peut assurer du moins qu'il était déjà cité comme auteur, soit qu'il eût donné quelques pièces, soit que les changements qu'il faisait subir aux pièces anonymes dont les comédiens achetaient la propriété lui eussent mérité cette qualification. Il s'était d'ailleurs exercé dans un autre genre, et Shakspeare lui-même appelle le premier-né de son imagination un poème de *Vénus et Adonis*, qu'il publia en 1593. A ce poème, dédié à lord Southampton, son ami et son protecteur, succéda, l'année suivante, celui de *Lucrèce*, également dédié à ce seigneur, mais écrit sous une inspiration toute différente. — Lord Southampton était un jeune seigneur de la cour d'Éli-

sabeth ; contrarié dans ses amours par cette reine impérieuse, tout porte à croire qu'il fit à Shakspeare la confidence de ses peines secrètes, et les *sonnets* du poète, presque tous adressés à lord Southampton, renferment des allusions évidentes à ce sujet. A propos de ces sonnets, on a bâti sur les relations de Shakspeare avec ce jeune seigneur les suppositions les plus étranges. Le mot *love* (amour) revient fréquemment dans ces sonnets. C'était au xvi^e siècle en Angleterre, aussi bien qu'en Italie (v. les sonnets de Pétrarque), un usage généralement répandu d'exprimer par le mot *love*, qui signifie *amour*, toute affection bienveillante du cœur ; il s'employait indifféremment pour désigner l'amour ou l'amitié. Les progrès de la civilisation, en réprimant l'intensité de ces affections du cœur, en ont aussi modifié l'expression. A des politesses de convenance, il a fallu trouver des termes analogues : l'amitié se produisit ensuite sous des formes si variées, d'une manière si incertaine, que le mot *love* devint beaucoup trop énergique. Appliquez donc aux attachements si vagues, si nombreux du xix^e siècle, le mot *love*, usité au xvi^e, et qui signifiait l'affection, le dévouement, presque la félicité ! — Ces sonnets du grand homme prouvent la bonté de son cœur et la vivacité de sa reconnaissance. Southampton avait de son côté les plus tendres égards pour le poète ; mais la profession de ce dernier mettait entre eux un obstacle alors insurmontable. Le lord eût vainement essayé de produire son illustre ami dans les cercles brillants de la cour ; toutes ses entreprises auraient échoué, malgré son crédit ; aussi ne s'en inquiétait-il guère. Pour Shakspeare, un chagrin secret dévorait son âme pleine de fierté. Il ne pouvait se dissimuler la profonde humiliation que son état faisait rejallir sur lui. Souvent il s'exhalait en plaintes amères sur sa misérable condition ; mais rien ne pouvait le changer. Possesseur d'une assez belle fortune, car jamais il ne fut pauvre dans sa carrière dramatique, com-

me on l'a prétendu, il n'aurait pu quitter le théâtre ; mais cette démarche ne lui eût servi de rien. Il suffisait qu'il eût paru sur la scène pour qu'un sceau de réprobation le marquât éternellement au front. Des exclamations de douleur lui échappaient au milieu de ses compositions poétiques : « De là vient, dit-il en parlant de sa profession dans un de ses sonnets, de là vient que mon nom reçoit une marque flétrissante ; de là ma nature est presque rabaisée au niveau de la tâche où elle est mise. » — On éprouve un profond sentiment de tristesse en songeant aux tortures solitaires qui devaient déchirer cette grande âme. Malgré sa modestie sincère, qui ne se démentait jamais, il n'est guère probable qu'il n'eût pas la conscience de son génie. Quoi qu'il en soit, peines d'amour, orgueil blessé, cris d'indignation d'un noble cœur qu'on méconnaît, tout s'endormait et faisait silence, lorsque commençaient les chants de la muse. Il oubliait tout alors : calme et impassible comme Dieu lui-même, il contemplant le monde, et le retraçait dans des scènes immortelles, ainsi qu'il le voyait, ni plus difforme ni plus beau, mais avec une effrayante vérité. Oh ! c'est alors que le comédien dominait cette foule qui le méprisait, ces courtisans, ces seigneurs qui l'accueillaient par un dédaigneux sourire ! Tel est le privilège du génie : celui qu'il possède peut bien fléchir le genou devant la sottise, mais une approbation tacite le soutient et le console, et ses œuvres impérissables l'élèvent au-dessus de ses contempteurs. — Un recueil de ses sonnets et de quelques poésies amoureuses, publiés sous le titre du *Pèlerin passionné*, semblent cloré la liste de ses œuvres *élégiaques* ; *élégiaques*, disons-nous, car elles portent évidemment tous les caractères de l'*élégie*. Ces œuvres paraissent avoir occupé les premières années de son séjour à Londres ; par la suite, il se livra presque exclusivement à des compositions dramatiques. Il ne se passait pas une année sans que Shakspeare donnât une ou deux pièces de théâtre. C'est ainsi qu'il fit jouer succes-

sivement *Périclès*, *Péines d'amour perdus*, les trois parties de *Henri VI*, *Othello*, *la Tempête*, etc. Mais il serait presque impossible d'assigner une date précise à chacun de ces ouvrages. Toutefois, on peut supposer que l'admirable poëme dramatique intitulé *Henri VI* ne fut composé qu'après *Cymbeline* et *le Songe d'une nuit d'été*; qu'en général les drames d'imagination précéderent les pièces historiques. Ces dernières, en effet, révèlent un esprit mûri par l'expérience, un progrès dans le style et l'excitation qui semblent justifier notre hypothèse. — Né après les dernières convulsions du moyen âge expirant, Shakspeare a retracé dans ses pièces historiques les cent années qui précéderent sa propre naissance. C'est une galerie chevaleresque: il a suspendu les cottes de maille et les masses d'armes du xiv^e et du xv^e siècle. Vous voyez réunis sous leurs gonfanons et leurs bannières les fiers paladins de cet antique brigandage. Ils revivent; leurs cœurs indomptés battent contre leurs cuirasses; leur sang bouillonne pour le combat; leurs paroles sont menaçantes comme leurs glaives. Le poëte ne les flatte pas; il ne les colonne point. Il ne leur prête ni loyauté, ni vertus humaines, ni principes exaltés. Il n'en fait pas des monstres ou des lâches. Observateur inexorable, il juge les hommes avec une froideur qui désole, avec une profondeur qui effraie; découvre la plus légère faiblesse dans la plus haute vertu; la moindre nuance de vertu dans l'âme la plus criminelle, et ne prend la peine de tirer aucune conclusion de ses remarques. Vous diriez quelque intelligence suprême qui reproduit pour ses vœux plainsirs le drame de l'histoire, et reste inaccessible aux passions qu'elle dépeint et qu'elle analyse. Ce poëte, si souvent raillé comme un auteur frénétique et barbare, est surtout remarquable par un jugement si haut, si ferme, si impitoyable; qu'on serait tenté d'accuser sa froideur, et de trouver, dans une observation si impassible, j'en suis sûr, de cruel pour la race humaine. Les pièces histori-

ques de Shakspeare portent ce caractère au plus haut degré. Le génie pittoresque, rapide, véhément qui les a dictés semble soumis lui-même à la loi supérieure d'un jugement presque ironique dans sa clairvoyance. Sensibilité dans les détails, force ardente d'imagination; éloquence des émotions, ces dons brillants de la nature, qui semblent devoir entraîner un poëte hors de toutes les limites; se subordonnent, dans cette intelligence extraordinaire, à une sagacité froide et même moqueuse qui ne pardonne et n'oublie rien. Aussi les drames dont nous parlons sont-ils pénibles comme de l'histoire. Eschyle vous montre la fatalité planant sur le monde; Calderon vous ouvre le ciel et l'enfer, comme derniers mots de l'énigme de la vie; Voltaire fait de son drame l'instrument de ses propres doctrines; mais Shakspeare cherche la fatalité dans le cœur même des hommes; et, quand il nous le fait voir si bizarre, si agité, si incertain, il nous apprend à contempler sans surprise les singularités et les caprices de la destinée. Dans les drames purement poétiques, auxquels ce grand poëte a donné tant de vraisemblance, nous nous consolons en pensant que ces malheurs sont imaginaires et que leur vérité n'est que générale. Mais les chroniques dialoguées que Shakspeare a esquissées sont trop réelles; voilà des maux irrévocables, des scènes que le monde a vues, des horreurs qu'il a souffertes. Plus les détails qui ont dû accompagner ces événements sont frappants de vérité, plus ils nous font mal; plus l'auteur est impartial; plus il nous blesse et nous accable. Cet emploi d'un grand talent n'est plus qu'une froide et profonde satire de ce que nous sommes; de ce que nous serons, de ce que nous fûmes. Le talent si admirable de Shakspeare ne s'est pas développé solitaire au milieu d'une littérature qui n'avait encore rien produit de remarquable. Shakspeare eût des rivaux; il avait eu des prédécesseurs. Ce que l'on ignore en général, c'est qu'il fut lui-même le résultat et le couronnement d'un vaste mouvement

littéraire, qui prend sa source cinquante ans avant lui, et qui meurt cinquante ans après lui. Dans la naïveté de son génie, il ne prétendait rien diriger : il ne voulait donner l'impulsion à rien ; il marchait sent, livrant ses œuvres au public, qui les jugeait, et, pour son compte, fort insouciant de la gloire qui devait lui en revenir. Les plus grands génies ont agi de cette manière ; les hommes de talent qui ont voulu produire de l'effet et remuer les masses, ceux qui ont prétendu accomplir une révolution littéraire, comme Ronsard en France, comme Schlegel en Allemagne, nous semblent d'une nature inférieure. Ces derniers obéissent moins à une idée intime, au besoin de reproduire et de mettre au dehors la création qui les tourmente, qu'à une sorte d'activité ambitieuse et conquérante. Ils se rapprochent bien plus des chefs de secte que des véritables artistes, et leur bonheur se trouve moins dans l'amour de l'art en lui-même que dans la jouissance qu'ils éprouvent à exercer un empire sur leurs semblables. — Tous les éléments dramatiques du xvi^e siècle se concentrèrent en Angleterre, où, malgré la servitude des coutumes féodales, un ferment de liberté ne fut jamais étouffé par aucune institution, par aucune tyrannie. Ce peuple, essentiellement maritime, avait au fond de ses mœurs quelque chose de sauvage et d'aventureux qui date des premiers temps de son histoire. En Italie, le goût classique enchaînait le théâtre à l'imitation des anciens ; en France, les guerres religieuses absorbaient toutes les pensées ; en Espagne, l'inquisition était reine ; dans la Grande-Bretagne, l'habitude du commerce et le goût des voyages lointains apprenaient aux hommes à étudier les hommes et à se complaire dans l'imitation fidèle des caractères vivants. Que cette représentation fût grossière, licencieuse, sanglante, peu importait : on se plaisait à ce tableau mobile ; on n'y cherchait rien autre chose qu'un amusement. — Les écrivains dramatiques antérieurs à Shakspeare ou ses contemporains sont plutôt les échos de

leur époque que des talents individuellement hors de ligne. Presque tous ils se ressemblent : dialogue, caractère, tableaux, passages lyriques, situations tragiques ou bouffonnes, tout chez eux émane de l'époque et non des hommes ; ce théâtre est l'œuvre du siècle. — Cependant quelques-uns se distinguèrent par une assez belle originalité. Avant Shakspeare avait brillé Marlowé, espèce de Rotrou barbare, poète dont les vers puissants (comme disaient ses contemporains) semblent rappeler Lucain et faire pressentir Corneille ; écrivain peu dramatique, mais doué d'un véritable génie. — Du temps même de Shakspeare vivait John Marston, l'Arétin de l'Angleterre, cynique effréné, dont chaque tirade est une morsure envenimée, dont la misanthropie amère, et qui n'a jamais été surpassée, semble vaciller entre la dernière véhémence de l'invective et l'épigramme, fille de Beaumarchais. Ford, admirable dans les scènes pathétiques, avait fait dire à la passion humaine son dernier mot et fatigué la scène de toutes les tortures morales que l'homme peut ressentir. Webster, l'Espagnolet de l'ancien drame, exagérant comme ce peintre le principe de terreur dans lequel son génie paraissait se complaire, avait nui à l'effet de ses drames à force d'outrer cet effet même. Middleton et Rowley avaient retracé avec une facilité bourgeoise et souvent avec un pathétique vral les scènes intimes de la vie anglaise à cette époque. — Si le grand nombre de défauts qu'on rend contre chez ces auteurs les fait reléguer dans une sphère inférieure, on ne peut disconvenir cependant que les traces de leur puissance intellectuelle ne soient nombreuses et brillantes. Depuis la mort de Shéridan, aucun des auteurs dramatiques de l'Angleterre n'a rien produit qui approche des œuvres jetées au hasard par le plus faible des écrivains que nous venons de nommer. Eh bien ! entre eux et Shakspeare se trouve encore une classe intermédiaire qui les dépasse singulièrement et qui n'est inférieure qu'à ce dernier. Ainsi, Ben-Johnson, qui ne con-

naissait nullement l'art de faire vivre la passion humaine, et que l'on peut trouver froid et compassé, Ben-Johnson est de tous les écrivains connus celui qui a le plus curieusement approfondi et présenté sous toutes ses faces un caractère d'homme : bizarreries, nuances subtiles et délicates, il n'a rien oublié. Ses œuvres nombreuses forment la collection presque complète de tous les personnages que l'Angleterre, sous Élisabeth, présente à l'observateur. — Presque sur la même ligne que lui se trouve Massinger, poète singulier qui ne vous intéresse que pour des êtres repoussants, et qui cependant a une moralité forte, une mâle et grandiose éloquence : n'attendez de Massinger rien qui ressemble à de la grace, à de la flexibilité, à de la douceur ; les attributs de l'esprit féminin lui sont antipathiques. Il suivra jusque dans leurs derniers résultats les ravages d'une passion forte et d'une volonté puissante. C'est un peintre sombre et ardent qui semble réunir quelques-uns des qualités de Johnson pour l'observation et de Webster pour la terreur. — Ensuite viennent, pour clore cette liste étonnante, Beaumont et Fletcher, étranges jeux-maux poétiques dont le génie se confondit et se mêla si bien que les pièces qu'ils composèrent de concert semblent appartenir à un seul homme, et que celles que chacun d'eux a écrites à part ne portent aucun cachet spécialement reconnaissable. Ces écrivains sont plus ornés, ils ont plus de luxe, et se permettent plus de licence que leurs prédécesseurs ; leur poésie est à la poésie de Shakspeare ce que la régence fut au siècle de Louis XIV. Il y a dans leur style des paillettes, de l'éclat sans pudeur, de la verve sans arrêt, mille beautés souvent déplacées, une richesse, pour ainsi dire, libertine, une effervescence plutôt sensuelle que sensible ou poétique ; ils sont grands par leur variété, mais ils n'ont pas approfondi des caractères, mais les situations ; ils se bornent à les esquisser. — Tel était le théâtre au temps où vivait Shakspeare. Pour lui, le premier de tous par son gé-

nie, il semblait ignorer sa supériorité. La douceur, la simplicité de son caractère, le faisaient généralement aimer, et un poète anglais, né dans le siècle suivant, dit qu'il était chéri de ceux qui le connaissaient. — Shakspeare avait acquis durant le cours de sa carrière dramatique une brillante fortune. En 1597, il acheta à Stratford une grande maison qu'il fit en partie rebâtir. Plus tard, en 1602, il acquit un lot de cent sept acres de terre qui venait rejoindre sa maison. Ensuite il prit, pour une somme assez forte, la moitié du bail des dîmes de la paroisse de Stratford. Il possédait en outre plusieurs petits domaines, vergers, jardins, non seulement à Stratford, mais à Bushampton et à Welcombe, villages du comté de Warwick. On a donc faussement prétendu que Shakspeare avait traîné des jours misérables dans la dépravation et l'indigence. Il jouait ses pièces dans une petite baraque de bois nommée le *Globe*. L'intérieur du théâtre n'était pas des plus confortables ; les décors étaient bannis de la scène comme un luxe inutile, et des écriteaux désignaient aux spectateurs la place où ils devaient être : souvent le public attendait, en trépignant d'impatience, qu'on eût fait la barbe à la reine, car le puritanisme anglais excluait alors les femmes de la scène. Mais ces inconvénients, qui nous choqueraient étrangement, n'empêchaient pas la foule d'affluer au petit *Rond de bois*, comme on l'appelait, et des braves frénétiques, et des recettes abondantes dédommageaient les pauvres comédiens des déboires attachés à leur profession. Shakspeare avait cinquante ans lorsqu'il résolut d'abandonner le théâtre. Il se démit de la direction du *Globe*, et partit pour Stratford, où, quelques années auparavant, il était allé marier sa fille Suzanne, et avait planté dans le jardin de sa maison un mûrier long-temps célèbre. — Il est fâcheux que Shakspeare n'ait rien écrit lui-même sur sa vie privée, tandis qu'une foule d'hommes bien inférieurs laissent de si volumineux mémoires. C'eût été une curieuse étude de suivre les phases de l'existence mo-

rale si profondément agitée du grand homme, de saisir, au milieu de ses aveux naïfs, le dernier mot de sa pensée, qu'il n'a jamais révélée tout entière, écrivain objectif et impartial avant tout; de voir enfin quelle part il prenait lui-même au mouvement de ce monde dont il retraçait si bien les vertus, les vices et les faiblesses. Mais jamais nous ne serons complètement initiés aux secrets de cette vie intime et mystérieuse. C'est en vain que d'infatigables admirateurs du poète ont compulsé tous les écrits de son époque, interrogé les moindres monuments, leurs ardentes investigations n'ont amené presque aucun résultat. — Cependant il paraît que tous les ans il allait, dans la belle saison, passer quelque temps à Stratford au sein de sa famille. Pendant un espace de trente années, la femme de Shakspeare ne paraît pas une seule fois dans sa vie, et son nom n'est cité que dans son testament. Les derniers moments que Shakspeare coula dans sa retraite de Stratford sont encore plus obscurs que les autres années de sa vie. Ce dut être vers 1614 que Shakspeare se retira du théâtre. Il ne jouit pas longtemps du repos qui semblait promis au reste de sa carrière. Il venait de marier sa seconde fille, lorsqu'il succomba, le 23 avril 1616, dans sa cinquante-deuxième année. — La muse de Shakspeare a trouvé dans notre siècle une foule d'imitateurs. Mais on a méconnu, nous le craignons bien, le génie du grand homme. On s'est borné à imiter ses formes hardies et dramatiques, mais on a négligé d'interpréter le sens profond qu'elles contiennent. Plusieurs ont approché de ce temple magnifique, mais ils se sont arrêtés au seuil du sanctuaire. Oubliant le but élevé de la poésie, ils n'ont voulu produire de l'effet que par les situations; et, tandis que dans les drames de Shakspeare la forme est dominée et réglée sans cesse par une pensée profonde, ici, au contraire, c'est la forme qui l'emporte sur le fond. Maintenant, lorsqu'on a fait une pièce habilement *charpentée*, il semble que tout est dit:

Mais ce n'était pas ainsi que Shakspeare comprenait le drame. Le sujet n'était rien pour lui: il le trouvait dans les publications et les écrits les plus obscurs de son temps. Il se contentait de modifier les circonstances du récit, qui prenait entre ses mains poétiques une vie nouvelle. Les caractères, à peine indignés, se dessinaient vigoureusement. Il transportait dans le dialogue le résultat de ses observations, et il créait ainsi des personnages qui vivront éternellement, parce que leurs actions, leurs pensées, leur langage, sont pris dans la vie elle-même, et que la peinture réelle d'un caractère est vraie chez tous les peuples et dans tous les âges. — Le style de Shakspeare se distingue d'ailleurs par les qualités les plus fortes et les plus solides. Tour à tour poétique, élevé, gracieux, simple ou terrible, il ne contient pas un mot inutile, pas une phrase qui n'entraîne une pensée plus ou moins profonde. Comme Tacite, il est nerveux et concis: vous rencontrez bien çà et là quelques taches légères, mais ce sont plutôt les écarts d'une brillante imagination qui se joue, les ornements superflus que le sculpteur ajoute en rêvant dans une partie dérobée de son œuvre. — Mais un drame entier de Shakspeare est semblable à ces imposantes cathédrales dans lesquelles la variété des détails ne nuit pas à l'harmonie de l'ensemble. C'est une œuvre imposante et gigantesque qui commande l'admiration. La foule passe devant l'édifice sans comprendre la pensée de l'architecte: Celui qui peut la saisir s'incline devant le génie du grand homme, le contemple en silence et lui voue un culte secret au fond de son âme. PHILARÈTE CHALER.

SHALL (v. CHALE).

SHELLING (v. SCHELLING).

SHERIDAN (RICHARD BRINSLEY), poète dramatique distingué, et l'un des plus grands orateurs politiques qu'ait produits l'Angleterre, naquit à Dublin, le 4 novembre 1751. Son père, à la fois acteur et directeur d'un théâtre, le destinait au barreau; mais le jeune Shéri-

dan, qu'une éducation avortée et un naturel bouillant entraînaient au plaisir et à la dissipation, se dégoûta des graves études qu'exigeait la profession d'aveugle, et fit, à 20 ans, son entrée dans le monde, sans ressources, sans amis, sans protecteurs. Obligé de se créer des moyens d'existence, et regardant la carrière dramatique comme la seule dans laquelle il pourrait trouver en peu de temps à la fois gloire et fortune, il hasarda quelques essais qui furent défavorablement accueillis. Sa traduction d'*Aristenète* commença sa réputation littéraire, quoiqu'on ait obtenu plus tard la preuve qu'il avait eu sous cette publication des collaborateurs qui savaient mieux le grec que lui. — Shéridan se trouvait dans une position très précaire, quand il fit la connaissance, aux eaux de Bath, d'une jeune cantatrice pleine de talent, du nom de miss Linley, alors les délices des grands salons de Londres, et la providence des concerts publics. Shéridan prétendit à sa main et lui offrit publiquement ses hommages. Il avait pour rival un capitaine, Mathews, qui, s'étant permis d'insérer dans une gazette de province un article injurieux pour miss Linley, reçut un cartel de notre poète dramatique. Deux duels terribles s'ensuivirent; Shéridan, vainqueur, quoiqu'au prix d'une de ses oreilles, qu'il avait laissée entre les dents de son adversaire dans une lutte corps à corps, revint recevoir auprès de miss Linley, qui consentit à l'épouser, le prix de son amour et de son dévouement chevaleresque. Contrarié par leurs parents, les deux amants allèrent trouver le forgeron de *Gretna-green*, et firent ensuite, selon l'expression anglaise, une *excursion matrimoniale* sur le continent. Pauvre, sans état, mais fier comme un gentilhomme, Shéridan se refusa obstinément à exploiter le talent musical de sa femme, et n'y consentit qu'à la dernière extrémité, après avoir vécu assez long-temps du produit de quelques articles dispersés dans les feuilles publiques. Les concerts de Mrs Shéridan at-

tirèrent une foule considérable, et permirent à son mari de suivre, sans la terrible distraction du besoin, sa vocation dramatique. — Sa première comédie, intitulée *les Rivaux*, fut jouée, en 1775; à Covent-Garden, et n'obtint qu'un médiocre succès. L'histoire de son mariage faisait le fond de l'intrigue; il y avait ajouté quelques scènes imitées du *Joseph Andrews* de Fielding. Il donna quelques jours après, sur le même théâtre, la *Duègne*, espèce d'opéra-comique dont les principales situations étaient empruntées à une vieille comédie de Wicherleg, la *Femme de campagne*. Cette seconde pièce eut plus de soixante représentations de suite. C'est à cette époque qu'il se lia avec l'aristarque Johnson, avec Burke, son futur antagoniste politique, et Garrick, qui lui céda la direction de Drury-Lane. Shéridan voulut rajeunir le répertoire de ce théâtre, et fit dans ce but une première tentative sur la *Tempête* de Shakspeare; qu'il s'efforça de corriger et de moderniser. Les Anglais s'indignèrent de cette espèce d'attentat au génie du grand William, leur idole; et en sifflèrent impitoyablement l'auteur. Notre poète essaya, mais inutilement, une seconde épreuve, en appropriant aux exigences du goût moderne une ancienne comédie de Vanbrugh, écrivain licencieux du règne de Charles II. Il fit enfin un appel à sa propre muse, et donna sa charmante pièce de *l'École de la médecine* (*The school for scandale*), où, malgré quelques emprunts trop faciles à reconnaître au *Tom Jones* de Fielding, et peut-être même au *Tartufe* de notre Molière, il montra une originalité, une fécondité d'invention, une verve comique, qui lui assignèrent sur-le-champ une place distinguée parmi les auteurs dramatiques anglais. La prospérité toujours croissante de son théâtre, ses propres succès, une réputation déjà brillante et non riche aisance permirent à Shéridan d'agrandir la sphère de son ambition; il songea à conquérir cette gloire politique qui, chez un peuple libre,

ment constitué, ne connaît pas de rivale. Ses amis, qui lui avaient reconnu une grande facilité d'éloquence et un certain éclat de parole, le pressèrent de se produire à la chambre des communes. L'occasion était favorable; l'administration de lord North, affaiblie et vacillante, faisait présager une crise ministérielle très prochaine. Shéridan se mit sur les rangs pour la députation, et fut nommé, en 1780, par les whigs du bourg de Stratford. Il vint s'asseoir avec Fox sur les bancs de l'opposition, et fit au cabinet une guerre redoutable, non pas tant d'abord par ses discours de tribune que par ses diatribes révolutionnaires dans les clubs, et sa collaboration active au journal *l'Englishman*, dirigé contre lord North. Lorsque ce ministre eut succombé sous le mauvais succès de la guerre d'Amérique, Shéridan vint aux affaires avec le marquis de Buckingham, et obtint la place de sous-secrétaire d'état aux affaires étrangères, alors confiées à Charles Fox. A l'avènement de William Pitt, Shéridan fut rejeté sur les bancs de l'opposition et entra dans la redoutable coalition organisée contre le fils de lord Chatham par Fox et lord North. Il entra avec ses amis au ministère, en 1783, en qualité de secrétaire d'état de la trésorerie. Le fameux *bill de l'Inde* ayant amené la chute de la nouvelle administration, Shéridan, élu pour la seconde fois, déploya contre le ministère Pitt un talent parlementaire qu'on ne lui connaissait pas encore; ce fut surtout dans le fameux procès de Hastings, gouverneur du Bengale, qu'il se fit remarquer par la puissance de sa raison et la force de sa dialectique; son discours, qui dura cinq heures, captiva constamment l'attention, et excita à plusieurs reprises dans l'assemblée des transports d'enthousiasme. — A l'époque où l'impératrice Catherine venait de rompre avec l'empire ottoman par la prise d'Oczakow, Pitt ayant proposé de faire déclarer la médiation armée de l'Angleterre, Shéridan combattit le projet ministériel avec

tant de profondeur, d'esprit et de logique, que, s'il ne put empêcher son adoption, il réussit au moins à le frapper d'impopularité. Déjà la lutte était engagée avec une grande énergie entre Pitt et Shéridan quand éclata la révolution française. Dès ce moment, les discussions parlementaires prirent, dans la chambre des communes, un caractère de violence inouï. Le célèbre Burke, jusque là l'ami de Shéridan, s'étant déclaré l'adversaire des mouvements politiques dont notre patrie était le théâtre, ces deux hommes se firent une guerre de paroles dont la constance et l'acharnement donnèrent lieu de part et d'autre aux inspirations de l'éloquence la plus élevée. Cependant ils faisaient trêve d'hostilités quand il s'agissait des intérêts matériels et évidents de l'Angleterre; ainsi, par exemple, la révolte des matelots ayant jeté le gouvernement dans les périls les plus graves, Shéridan soutint Pitt avec une loyauté qui lui concilia l'estime de ses ennemis, et eut une grande influence sur la conclusion pacifique de cette terrible insurrection qui mit l'Angleterre sur le bord d'un abîme. — Malgré la part active qu'il prenait aux travaux parlementaires, Shéridan avait conservé la direction de Drury-Lane; mais sans y apporter les soins et l'attention convenables. Ses goûts de luxe, d'opulence, et sa passion aveugle pour les plaisirs quelquefois les moins nobles, aggravèrent la position pénible dans laquelle le jeta l'insuccès de son administration théâtrale. A la mort de Pitt, en 1806, Fox, qui avait remplacé cet homme de génie dans le conseil du roi, donna à Shéridan l'office secondaire, mais cependant lucratif, de trésorier de la marine. Profitant des loisirs que lui laissait cette espèce de sinécure, Shéridan s'efforça de rendre à Drury-Lane son ancienne vogue. En 1799, il y fit représenter, sous le nom de *Picasso*, une imitation de la tragédie de Kotzebue, intitulée *la Mort de Holle*. Ce mélodrame fut si goûté du public, que,

contre l'usage anglais, il fallut tenir le théâtre ouvert pendant l'été. — Shéridan n'en continuait pas moins de jouer un rôle important à la chambre des communes, surtout depuis que le renversement du ministère Grenville l'avait vu reparaître, pour la quatrième fois, dans les rangs de l'opposition; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que son talent s'était affaibli, sa verve épuisée : il avait surtout perdu le secret de cette ironie âpre et incisive qui lui avait valu ses plus éclatants succès. L'abus des plaisirs et de graves chagrins domestiques furent la cause de cette décadence. Veuf, en 1792, de miss Linley qu'il avait tant aimée, Shéridan épousa miss Ogle, fille du doyen de Winchester. Cette union mal assortie devint pour l'éloquent orateur une source de contrariétés et même de douleurs contre lesquelles son énergie se brisa. Rejeté, dans une dernière élection, par les électeurs de Staffort, il ne put jamais se consoler de cette disgrâce, que lui avait attirée le dérangement de ses affaires et quelques soupçons répandus sur la probité de son caractère politique. Pour s'aveugler sur ses malheurs, il se jeta dans de stérissantes débauches, et consuma ses dernières années dans la misère et le mépris. Il était devenu totalement étranger aux grands événements de l'Europe et à la part immense qu'y prenait son pays, quand il mourut, en juillet 1816, à l'âge de 65 ans. Atteint d'un déréet de prise de corps, au moment où la maladie dont il mourut ne laissait plus aucun espoir de guérison, il vit les exécuteurs de la contrainte se présenter chez lui pour l'arrêter. Ce ne fut qu'à la prière expresse de son médecin que les agents de la force publique consentirent à ne pas le traîner, mourant, en prison. — Voici la liste de ses ouvrages : 1° *Épîtres d'Aristotele*, traduites du grec; 2° *les Rivaux*, comédie; 3° *la Duéne*, opéra; 4° *Un tour à Scarborough*, comédie imitée de Vanbrueh; 5° *l'École de la médisance*, comédie; 6° *la Critique ou la Répétition d'une tragédie*; 7° *Vers à*

la mémoire de Garrick; 8° *Pisarro*; 9° *Mélanges poétiques*. Le théâtre complet de Shéridan vient d'être traduit récemment par M. Bonnet (4 vol. in-8°).

ALFRED LEGGOTT.

SHERIF (v. Cnéir).

SHETLAND, groupe d'îles appartenant à l'Écosse, et connue aussi sous le nom de *Hiland*, que lui donnent les marins hollandais et scandinaves. Elles sont situées entre l'Écosse et la Norvège, et appartenaient jadis à ce dernier royaume, auquel elles doivent sans doute leurs premiers habitants. Depuis 1742 les îles de Shetland sont la propriété de la riche et puissante famille des Dundas. Le groupe entier se compose de 80 îles plus ou moins grandes, sans compter les masses granitiques qui les entourent; 30 seulement sont habitées et ont une population totale de 29,400 âmes. Les autres fournissent d'excellents pâturages. Le sol est montagneux, marécageux, et ne produit aucune espèce d'arbres et d'arbrisseaux que le genévrier. Les côtes seules sont fertiles et bien cultivées. On y récolte cependant peu de blé et d'avoine; ce n'est que depuis peu de temps que la culture de la pomme de terre y a été introduite. La tourbe et les bruyères remplacent le bois qui y manque. On y trouve du bétail, des chevaux vigoureux, des moutons (120,000, dont la plupart de race supérieure) et des cochons, mais de petite espèce. Ses golfes sont d'une grande ressource pour la pêche. C'est du voisinage de ces îles que les Hollandais tirent presque tous leurs harengs. La langue est un mélange d'écossois et d'anglais, dans lequel il entre beaucoup de mots norwégiens (norsique) et un peu de hollandais, résultat des relations établies par les vaisseaux de cette nation qui viennent y commercer. Le peuple professe la religion protestante; il s'occupe de pêche et du filage de la laine. Cette dernière industrie est principalement exercée par les femmes et les enfants. Les îles Shetland ont des fabriques de bas grossiers et de bas fins; elles expor-

tent du beurre, du poisson, de l'huile de poisson, des peaux de chien marin et des peaux de loutre. Le principal commerce avait lieu avec Leith, Londres, Hambourg, l'Espagne et la Méditerranée. L'été est court dans ces parages, l'automne pluvieux, nébuleux pour le moins; on y connaît à peine le printemps; l'hiver, qui est long, amoncelle peu de neiges et de glaces, mais il se signale par de furieuses tempêtes et des déluges de pluie. La mer est si orageuse dans cette saison, qu'aucun navire étranger n'ose approcher des côtes, et que les insulaires sont souvent privés, pendant cinq ou six mois, de toute nouvelle du reste du monde. Les îles de Shetland, ainsi que les Orcades, envoient des députés au parlement. La plus grande de ces îles est Shetland ou Mainland, dont la capitale, Lerwick, renferme 15,000 habitants. La plus septentrionale est Unst, remarquable par ses vastes et admirables grottes. Le jour le plus long est, dans cet archipel, de 19 heures 15 minutes, et le plus court de 4 heures 45 minutes. La plus occidentale des îles n'a que 200 habitants; elle est nommée Fuld à cause des nombreux oiseaux de mer auxquels elle sert comme de refuge. La côte occidentale est formée d'une muraille de rochers de 6 à 1200 pieds de hauteur; Sunke, le point culminant, est à 1,370 pieds au-dessus du niveau de la mer.

C. L.

SHORE (JANE), célèbre par sa beauté et surtout par ses infortunes, semblait destinée à une vie obscure, mais heureuse. Elle avait épousé un riche orfèvre de Londres. Édouard IV la fit enlever et elle devint une de ses maîtresses. Il paraît qu'elle resta tout-à-fait étrangère aux intrigues, aux crimes des deux factions qui déchiraient l'Angleterre, et qui pendant soixante ans la couvrirent de sang et de ruines. Richard IV, chef de la faction de la Rose-Blanche, n'était monté sur le trône et ne s'y était maintenu que par la terreur. La lutte fut un instant suspendue par l'épuisement des

deux partis. Le roi signait le même jour des arrêts de mort et des programmes de fête. Il escomptait son avenir. Il périt avant le temps. A sa mort, Jane Shore s'attacha au lord Hastings, l'un des ministres d'Édouard, et qui souvent avait opposé aux fureurs de ce prince la plus courageuse résistance. Il restait fidèle à ses convictions politiques et aux intérêts de la dynastie à laquelle il s'était dévoué. Sa perte fut résolue. Gloucester l'accusa en plein conseil de trahison et d'assassinat, appela ses gardes, et Hastings cessa de vivre. — Jane Shore était-elle son épouse ou sa maîtresse? Les mémoires contemporains ne sont pas d'accord sur ce point, d'ailleurs sans importance pour l'histoire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle avait voué son existence à Hastings, et qu'elle devait partager son sort. L'opinion, surtout dans les grandes agitations politiques, est une puissance. — Hastings était généralement regretté. Gloucester fit publier un manifeste pour donner le change sur la véritable cause des plus lâches assassinats. Il enveloppa dans cette prétendue conjuration Jane Shore, la signalant comme sorcière et adultère. L'accusation de magie à cette époque de superstition était le crime de tous ceux à qui on ne pouvait en reprocher aucun. Jane fut condamnée à une pénitence publique, et tous les biens qu'elle tenait des libéralités d'Édouard et du lord Hastings furent confisqués. On a prétendu qu'elle fut enfermée dans un cachot où elle mourut du plus horrible supplice, de faim. Mais les historiens les plus dignes de foi attestent au contraire qu'elle survécut longtemps à ses malheurs, et qu'elle n'expira que sous le règne d'Henri VIII. — Jane Shore, dit l'auteur de l'*Histoire philosophique des révolutions d'Angleterre*, sensible et bienfaisante au milieu de ses débauches, idole d'une cour et maîtresse d'un roi, finit ses jours dans l'opprobre et la misère. — Shakspeare a fait de Jane Shore une créature dramatique, palpitante d'énergie et de sensi-

hilité. Ce personnage a encore inspiré en Angleterre Rowe, dont la tragédie a été traduite par Andrieux, et en France par N. Lemercier et Lianière, dont les pièces ont été jouées au Théâtre-Français et à l'Odéon. DUFAY (de l'Yonne.)

SI, note de musique que les Allemands désignent par la lettre *h* lorsqu'elle est sans altération, et par la lettre *b* lorsqu'elle est altérée d'un bémol. C'est le septième degré de notre échelle musicale dans le mode majeur, et le second dans le mode mineur. Il porte accord parfait diminué, et s'emploie en harmonie dans les deux modes, en suivant toutefois une marche différente. Avant l'invention de cette syllabe *si*, pour représenter la dernière note de la gamme, celle qui forme le demi-ton extrême de l'échelle et détermine le passage d'une octave à l'autre, on était obligé, dans l'ancienne solmisation, d'avoir recours aux *muances*, manière fort incommode de solfier, en appliquant différents noms à une même note, selon la position des demi-tons à l'égard de celle-ci. Mais, comme on n'avait que six syllabes pour sept notes, il n'y avait pas moyen d'éviter ces *muances*, qui compliquaient la solmisation au point de la rendre d'une difficulté rebutante. L'introduction d'une nouvelle syllabe dans le système a donc été d'une grande utilité, en levant d'un seul coup les obstacles qui ont fait long-temps le désespoir des commençants. CH. B.

SIAM, royaume de l'Indo-Chine, au-delà du Gange. Sa surface est de 3,778 milles carrés, et sa population de 2,790,500 habit. Il est borné à l'est par l'Anam et le Laos, au sud par le Malacca et le golfe de Siam, à l'est par l'empire des Birmans, et au nord par le même pays et par la Chine. C'est une grande vallée, encaissée dans de hautes montagnes, et arrosée par le fleuve Ménam, qui la parcourt dans toute sa longueur. La vallée seule est cultivée; les montagnes qui l'entourent sont couvertes de forêts vierges, repaire d'éléphants, de rhinocéros,

de chacals, de caracals (ou lynx de l'Inde), etc. Les productions de la contrée consistent en maïs, riz, melons d'eau, café, coton, sucre et fruits savoureux des tropiques : ces forêts offrent d'excellents bois de construction, et on y trouve, entre autres arbres, le tek, le sapan, le bois de rose, l'aloès, le bois de fer, le bétel, la gomme laque, la cannelle sauvage. Sur les montagnes croissent le bambou, divers bois de teinture et l'arbre de Tonka, qui sert à fabriquer le papier. Leur sein recèle de l'or, du cuivre, du fer, du plomb, de l'étain, des diamants, du nître, des saphirs, des rubis et des égaies. — Les Siamois descendent en partie des Mongols, en partie des Malais. La religion dominante est le bouddhisme. Ils croient à un Dieu générateur, qu'ils nomment *Phrahû*, et à son fils *Phra-Phu-Tichan*. Leurs prêtres (*talapouts*) suivent presque les mêmes rites que les catholiques romains. — L'industrie se borne à la fabrication de tissus de coton et de soie, et de quelques produits ouvrés des métaux. Le commerce y est plus considérable. Quoique les habitants appellent leur patrie *menangkhoë* (le pays des libres), le gouvernement y est essentiellement despotique. Le roi, comme propriétaire du sol, a le monopole du commerce. Ses sujets travaillent pour lui six mois de l'année; ils sont divisés en trois classes : la garde du maître, les travailleurs publics et les employés du gouvernement. Ces derniers n'ont pas de traitement; le travail des personnes dont ils peuvent disposer leur en tient lieu. — L'histoire de ce peuple ne remonte pas au-delà de 1547; avant cette époque, on ne rencontre que des fables. Le roi de Siam, soutenu par les Portugais, fut alors attaqué par plusieurs peuples, sur lesquels il remporta quelques avantages. Il leur octroya des libertés qui durèrent trois ans, et laissa prêcher la religion du Christ dans son empire. Bientôt, profitant de discordes intestines, les Péguans se mêlèrent aux partis, et soulevèrent la contrée. Pramerit, en

1590, affranchit le peuple du tribut que les Péguans lui avaient imposé, et conquiert le Komboys, le Lanjang et d'autres provinces, qu'il perdit en 1615. Sa race fut exterminée par Chau-Pasatong, qui s'empara du trône en 1629. Chau-Namja protégea les missionnaires qui s'établirent à Siam en 1663. Un Grec, appelé Constantin Falcon, gagna les faveurs du monarque, dont il devint le premier ministre. Il nourrissait le dessein d'arriver au trône, et comptait principalement sur l'aide des Français. Dans ce but, il envoya, en 1688, une ambassade à Louis XIV, et favorisa les Français, dépêchés par ce monarque dans le royaume de Siam. Il donna même à un de ces étrangers le commandement d'une des fortessees les plus importantes du pays. Mais sa fortune touchait à son déclin; les Français, en proie à la haine publique, partagerent sa disgrâce. Petcharatka, mandarin de basse extraction, remplaça, en 1688, celui dont il avait fait massacrer les héritiers légitimes, et les Français furent décapités. Les Hollandais devinrent à leur tour les favoris du nouveau gouvernement, et profitèrent de leur position pour fonder plusieurs établissements de commerce. Les Anglais partagèrent bientôt avec eux ces avantages. A dater de 1733, le royaume commença à s'affaiblir, victime des querelles qui s'élèvent entre les successeurs de Petcharatka, qui se disputent la couronne. Il est entièrement subjugué par les Birmans en 1755, et l'on s'empare de la famille royale, qui est déportée. Une nouvelle révolution éclate en 1769. Piatok, riche Chinois, que les habitants ont choisi pour leur chef, chasse les Birmans, se fait élire roi, et redonne quelque force à l'état; mais, dès 1782, il tombe sous le fer d'un assassin. Il eut pour successeur le chef de la dynastie actuelle, dont le règne a duré jusqu'en 1809; son fils naturel et son bérilier, aujourd'hui régnant, est Kroma-Mon-Tschit, né en 1783. Il a fait périr le roi de Laos, et toute sa famille, et s'est emparé de ses

états (2,760 milles carrés, et 1,400,000 habitants). Mais, en 1830, un nouveau roi s'est élevé, qui a reconnu sans doute la suzeraineté de Siam.—L'armée compte de 50 à 60,000 hommes, et de 3 à 400 éléphants. La capitale, fortifiée, *Sí-yo-thí-ya* ou *Schudia*, appelée aussi *Siam*, s'élève dans une île du fleuve Ménam. La majeure partie des maisons est construite sur pilotis de bambous. La ville est très grande et régulièrement bâtie; elle comptait 119,000 habitants quand les rois y faisaient leur résidence. Cet honneur est maintenant dévolu à *Bangkok*, qui a une population de 90,000 âmes.

C. L.

SIBARIS, SIBARITE (v. SYBARIS).

SIBÉRIE, partie de l'empire de Russie qui comprend tout le nord du continent asiatique, au-delà de la Tatarie indépendante, de la Mongolie et de la Mantchourie. Ses limites sont, à l'ouest, la crête des monts Ourals, qui séparent aussi l'Europe de l'Asie; à l'est, l'océan Oriental; au nord, la mer Glaciale; au sud, des chaînes de montagnes, qui, suivant à peu près la direction d'un parallèle, s'étendent depuis les monts Ourals jusque près des côtes de l'Océan oriental. Ainsi, deux empires (la Russie et la Chine), dont les capitales sont à plus de 1,500 lieues l'une de l'autre, également continus dans leur vaste territoire, ont près de 500 lieues de frontières communes. En omettant les parties de degré, on trouve que les latitudes extrêmes de la Sibirie sont 49° et 75°, et que la différence entre les deux longitudes extrêmes est de 130°. On évalue sa superficie à 640,000 lieues carrées (25 au degré), et par conséquent elle est plus grande que toute l'Europe, et que le quart de l'Asie continentale. Sur cet immense espace, on ne comptait guère au commencement du siècle actuel que 1,600,000 habitants, à peu près trois par lieue carrée. Cette rare population est très inégalement distribuée sur le sol, et les indigènes y sont en minorité; les races des conquérants s'y sont multipliées, comme

dans le Nouveau-Monde, au préjudice des premiers occupants, dont l'industrie, bornée par la rigueur du climat, n'avait pu se développer. Les premiers conquérants de la Sibérie furent des Mongols et des Tatars. Un descendant de Gengis-Kan y avait fondé au xvi^e siècle un empire, qui ne fut point de longue durée, et ce fut un Cosaque rebelle, parti des bords du Don, qui entraîna la chute de ce trône éphémère, sans pouvoir y monter. En 1577, le tsar Ivan Vassilévitich, fatigué des brigandages et des pirateries que les Cosaques du Don exerçaient sur les fleuves, la mer Caspienne et les contrées adjacentes, entreprit de châtier cette milice indisciplinée, et la révolte fut générale. Il fallut combattre, et les rebelles furent vaincus; mais, parmi leurs chefs, il y avait un homme capable de grandes entreprises et de forte résolution : c'était Yermak Timophéitch (fils de Timothée). Rassemblant les débris des insurgés, ce proscrit fit ce que l'on eût avec éloges dans l'histoire de plusieurs héros de l'ancienne Grèce, il conçut le projet de former un nouvel établissement qui fût une autre patrie, tant pour lui-même que pour ses compagnons d'infortune. Il remonta le Volga jusqu'à l'embouchure de la Cama, et fut bien accueilli par les Permiens. Chemin faisant, il avait recueilli d'importantes notions sur la Sibérie, et quoique les pays réunis sous cette dénomination générale ne fussent guère que la moitié de ceux que l'on y comprend aujourd'hui, il jugea que son projet pourrait y être réalisé. La rivière de Tchoussavaïa le transporta avec sa troupe sur le revers occidental des monts Ourals : il avait alors 6,000 combattants. Ouchoum-Kan régnait en paix sur les provinces qui composaient l'empire de *Touran*, depuis la crête des monts Ourals jusqu'au bassin du Léniéï, et sa capitale était peu éloignée de l'emplacement actuel de la ville de Tobolsk. Yermak franchit les montagnes avec ses Cosaques. Une suite de combats et de victoires le conduisit jusque dans la ca-

pitale de l'empire; mais les fatigues, la disette et les maladies avaient, encore plus que les champs de bataille, affaibli son armée, au point qu'il ne lui restait plus que 500 hommes. L'empereur, chassé de sa capitale, n'était pas détrôné, et cherchait à rassembler une nouvelle armée; le conquérant aventurier ne pouvait reculer la sienne qu'en Europe. Dans cette position périlleuse, le héros prit un parti qui montre jusqu'à quel point il possédait la connaissance des hommes. Un de ses officiers fut chargé d'aller à Moseon, de solliciter du tsar le pardon de son général, en lui faisant hommage des pays conquis, et de l'engager à faire passer dans ces nouvelles possessions les forces nécessaires pour les conserver. Tout fut accordé, et l'envoyé revint en Sibérie avec une troupe bien pourvue d'armes. Ce renfort était absolument nécessaire, car, à son arrivée, Yermak n'existait plus : il avait été surpris par Ouchoum-Kan. Le peu de braves qui lui restaient perdirent patience et se mutinèrent. Ses postes occupaient les deux rives de l'Irtiche, et, pour y rétablir l'ordre, il traversait cette rivière, lorsque, voulant passer d'un bateau dans un autre, il tomba dans l'eau : revêtu d'une lourde cuirasse, il ne put se sauver en nageant. Heureusement pour les Russes, cette perte ne fut pas irréparable. Le tsar envoya de nouveaux secours, la conquête fut maintenue; et les successeurs d'Ivan Vassilévitich entretenirent constamment en Sibérie des forces suffisantes, non seulement pour conserver cette possession, mais pour l'étendre graduellement. A mesure qu'on avançait, des fortins, construits sur la nouvelle frontière, la mettaient à l'abri des attaques de tous les ennemis qui pouvaient la menacer. On cheminait ainsi avec sécurité, et l'on avait soin de n'imposer aux peuples soumis qu'un tribut très léger en échange de la protection dont ils reconnaissaient bientôt les avantages. A toutes les époques de son histoire, sous la domination des Russes, la Sibérie ne s'est point res-

sente des événements qui s'accomplissent en Europe, des terribles oscillations du gouvernement des tsars : on avait soin de confier ces provinces éloignées à des gouverneurs prudents, et l'administration, abandonnée sans contrôle à leur surveillance, fut ce qu'elle est ordinairement sous un despote humain et judicieux.

Population. — On ne fera pas mention ici des Russes ni des étrangers que des circonstances politiques jetèrent si loin de leur patrie : des Polonais végètent encore sur cette terre d'exil ; quelques descendants des Suédois, faits prisonniers à Poltava, disparaissent de jour en jour, et ne laisseront après eux aucune trace des utiles établissemens qu'il avaient formés. La première mention appartient de droit aux peuplades dites *indigènes*, parce que ni les annales de l'histoire ni les lieux des traditions n'indiquent l'époque de leur arrivée dans ce pays. En suivant cette méthode rigoureuse, on sera forcé de laisser à l'Europe ses prétentions sur toute la race finnoise, et ses nombreuses colonies à l'est des monts Ourals jusqu'au bassin du Léni-seï, et même vers les sources de ce fleuve. Franchissant près de la moitié de la Sibérie, on arrivera jusqu'aux *Toungouses* ; plusieurs affluents du Léni-seï portent le nom de *Toungouska*, en sorte que l'hydrographie sibérienne atteste la très ancienne naturalisation de ces peuples. Depuis les monts Altaïs et leurs appendices, jusqu'au voisinage de la mer Glaciale, cette race conserve sa physionomie, sa langue et ses mœurs, autant que le climat le comporte. On la divise en 3 classes, uniquement en raison des moyens de transport dont chacune de ces divisions fait usage ; les *Toungouses à rennes* seraient les Lapons de l'Asie, s'ils ne différaient pas essentiellement de ceux de l'Europe par la taille, la figure, le langage, et ces différences sont à l'avantage des Asiatiques. Les *Toungouses à chiens* habitent vers l'Océan oriental ; ils ont contracté quelques habitudes des *Kamtchadales*, leurs voisins. Les *Toungouses à cheval* ont non seulement des chevaux et ne

sont pas moins bons cavaliers que les Tatars et les Mongols, au milieu desquels ils vivent, mais ils possèdent aussi des troupeaux de bêtes à cornes, et quelques-uns ont quitté la vie errante pour se livrer à la culture. Cette troisième classe est la plus riche et la plus éclairée ; quoiqu'elle n'ait point d'écriture, elle possède quelques poésies nationales. Les voyageurs sont d'accord au sujet de ces peuplades : ils font l'éloge de leur hospitalité, de leur bonne foi, de leurs dispositions sociables ; lorsqu'il a fallu les combattre, les Russes ont rendu justice à leur courage. Les pays qu'ils occupent ont une étendue de plus de 100,000 lieues carrées, et l'on y trouve les sites les plus pittoresques qu'il y ait en Sibérie. Leur religion est le chamanisme. Les *Toungouses à rennes* et à chiens se sont mêlés en partie avec les *Yakoutes* et les *Youkahiens*, peuples repoussés encore plus vers le nord par les invasions des Tatars et des Mongols. Cependant la fusion n'a pas été complète, et chacune de ces nations conserve sa langue, ses usages, et surtout ses croyances superstitieuses. Les *Youkahiens* semblent menacés d'une destruction totale et assez prochaine ; harcelés continuellement vers le sud par les *Koriaks*, et vers le nord par les *Tchouktchis* ; exposés aux ravages de la petite vérole et d'autres maladies contagieuses ; relégués vers la mer Glaciale, toutes les calamités les accablent à la fois : la diminution rapide de leur nombre est un fait constaté et auquel on devait s'attendre. Les *Yakoutes*, beaucoup plus répandus, et qui habitent un meilleur pays, pourront se maintenir aussi long-temps que les *Toungouses*. Quant aux *Koriaks* errants, race indisciplinable, adonnée au brigandage, leur existence dépendra des progrès de la population dans les contrées où ils peuvent encore errer et piller. Les *Kamtchadales* (habitants de la presqu'île de Kamtchatka) sont très susceptibles de civilisation, et ils y parviendront dès que l'on s'occupera des soins qu'exige l'instruction d'un peuple qui n'en sent pas le be-

soin, satisfait de son état présent, et qui n'imagine rien qui excite en lui, soit de nouveaux desirs, soit une simple curiosité. Son pays réunit à peu près toutes les ressources que la Suède peut offrir à ses industrieux habitants; il ne sera pas sans intérêt pour nos descendants d'observer à la fois ce qui se passera sur les côtes de la Baltique et à l'extrémité de la Sibérie, relativement aux arts et aux autres sources de bien-être social. — Après ces peuples, regardés avec raison comme les plus anciens habitants de la Sibérie, il faut placer les tribus finnoises, dont les migrations en Asie précédèrent les temps historiques de la Russie, en sorte que les annales ne peuvent faire mention. Une de ces tribus, celle des *Vogouls*, n'est pas entièrement asiatique, et plusieurs des familles qui la composent habitent encore sur le revers occidental des monts Ourals. Cette circonstance aurait dû les faire connaître en Europe; plutôt que leurs congénères, les *Samoyèdes* et les *Ostiahs*; mais l'isolement dans lequel ils vivent les a retenus dans l'obscurité. Comme la chasse aux piéges dans les forêts est presque leur unique ressource pour subsister, chaque famille fait un enclos d'une étendue suffisante en des lieux où le gibier abonde; entretient et surveille soigneusement cette enceinte dont elle ne s'écarte point. Ainsi, dans les contrées occupées par les *Vogouls*, on ne voit point d'habitations rapprochées, ni de travaux communs, de secours mutuels; il n'y a réellement point de peuplé, mais seulement des familles. Des habitudes aussi peu sociales ne tiennent point au caractère des *Vogouls*; il fut un temps où la tribu tout entière se concertait pour résister aux ennemis communs, les Russes. Long-temps avant l'expédition d'Yermak, les ours avoient soumis à leur domination les tribus finnoises à l'orient des monts Ourals; en traversant cette chaîne au nord de la Permie; les *Samoyèdes* et les *Ostiahs* firent peu de résistance, mais celle des *Vogouls* fut vigoureuse et obstinée. Abandonnant les plaines et les lieux accésai-

bles, ils se réfugièrent dans des forêts marécageuses, où, ne subsistant que des produits de la chasse, ils furent dans la nécessité de se diviser comme ils le sont aujourd'hui. A mesure que les nouveaux maîtres du pays s'y répandirent et purent l'occuper, ils trouvèrent sans difficulté chaque petite troupe de ces habitants des bois, et, moyennant une contribution très légère perçue en nature (gibier ou fourrures), ils les laissèrent à leurs habitudes et respectèrent leurs clôtures. Les *Samoyèdes* occupent aussi une partie de la Russie d'Europe, jusque dans le gouvernement d'Arkhangel, en suivant les côtes de la mer Glaciale; mais c'est en Sibérie qu'ils se sont étendus sur un plus grand espace, toujours en se rapprochant de la mer. Cependant, quelques hordes de ce peuple ont pénétré dans l'intérieur, et, se mêlant avec les anciens habitants, elles ont éprouvé des modifications assez remarquables pour qu'on les regardât comme un peuple distinct: telle est l'origine des *Abators*, des *Kaibals*, des *Kalmaches*, des *Karagassés*, des *Sagotes*. Tous ont beaucoup de ressemblance avec les *Samoyèdes*, dont ils ont conservé la langue, diversement altérée dans ses mots et même dans sa grammaire. La race primitive, qui n'a pas quitté le voisinage des côtes, a été souvent assimilée aux Lapons; quoiqu'elle en diffère par la taille et la figure, le *Samoyède* est plus grand et moins laid que le Lapon; il y aurait même, parmi les Asiatiques, de jolies femmes, si leur accoutrement étoit moins désagréable. Les *Ostiahs* veroient mis au-dessous des *Samoyèdes*; si l'on s'en rapportoit à l'extérieur; mais ce peuple avancé dans la carrière de la civilisation, il reçoit peu à peu de l'instruction, quelques arts, et s'accoutume aux jouissances qu'ils procurent; le temps approche où il ne sera plus distingué des Russes que comme le Bas Breton du Français, par son langage et quelques coutumes particulières. Quoique l'empire fondé par les Tatars en Sibérie n'ait pas subsisté long-temps, il y a laissé des traces qui ne seront effacées que très lén-

tement. La population tatare n'y est peut-être pas moins nombreuse que celle des habitants plus anciens. La religion mahométane y est conservée, non dans sa pureté, car des pratiques du chamanisme ont modifié les préceptes de l'alcoran. Les hordes ou tribus dont cette population est composée prennent le nom des provinces qu'elles habitent, à l'exception de quelques-uns qui se sont confondues avec d'autres peuplades qu'elles perpétuent sous l'ancienne dénomination, quoique les usages, la religion et le langage aient changé : tels sont, dans le bassin du Léénisseï, des *Beltires* et les *Katchines*. Quelques géographes prétendent que le nom de *Sibérie* vient de *Sibir*, ville éphémère qui fut, dit-on, la capitale de l'empire de Touran; aucun document authentique ne vient à l'appui de cette opinion.

Hydrographie, topographie. — Trois grands fleuves, l'Ob, le Léénisseï et le Léna divisent en trois bassins la majeure partie de cette vaste contrée; parmi les fleuves d'une moindre importance, nous ne citerons que l'Anabara, dont les rives paraissent abandonnées aux rennes sauvages; l'Olénék, près duquel une petite ville s'est élevée; le Kolima, de plus de 300 lieues de cours; l'Indiguirka, dont le bassin est encore plus spacieux que celui du Kolima : tous se rendent à la mer Glaciale. L'Anadir porte ses eaux à l'Océan oriental, ainsi que le Penjina dans le golfe de Penjinsk, et le Camtchatka dans la presqu'île de ce nom. L'Ob et le Léénisseï ne sont surpassés que par les grands fleuves de l'Amérique; le cours du Léna n'est pas aussi prolongé, mais son large bassin, borné par de hautes montagnes, dirigerait vers l'embouchure un volume d'eau qui ne paraîtrait pas inférieur à celui de ses deux rivaux si les glaces qui en couvrent une grande partie venaient à fondre. En général, la Sibérie est mieux caractérisée par la description de ses eaux que par celle des formes du terrain. On y compte plusieurs lacs, dont le plus remarquable est le lac Baïkal; il a plus de

150 lieues de longueur, et 18 seulement de largeur moyenne; une île de 16 lieues de long sur 4 à 5 de large est vers la partie méridionale; plusieurs autres îles bien boisées et susceptibles de culture y forment un archipel que ni les indigènes, ni les nouveaux maîtres de la contrée n'ont abandonné aux phoques, dont la présence sur les bords de ce lac lui donne l'apparence d'une mer intérieure. L'immense profondeur de son bassin; la transparence de ses eaux que rien ne trouble, les redoutables tempêtes qui les agitent, rendent la comparaison encore plus juste. La superstition va plus loin, car les riverains ne désignent le Baïkal que par le nom de *mer sainte*, et n'oseraient s'embarquer sur ses eaux s'ils avaient eu l'imprudence d'en parler comme d'un lac. En plusieurs lieux, les bords de cette grande pièce d'eau sont des rochers dont l'escarpement presque vertical se prolonge jusqu'à une profondeur de plusieurs centaines de mètres, et partout, à peu de distance du rivage, la sonde n'atteint plus le fond. Des rivières d'assez long cours, et entre autres la Selenga, versent leurs eaux dans ce réservoir commun, qui devient ainsi la source d'un autre courant grossier chemin par des rivières tributaires, et qui porte au Léénisseï plus d'eau que ce fleuve n'en verse au confluent. C'est ainsi qu'en Amérique l'imposant Missourï perd son nom lorsqu'il se réunit à un courant très inférieur, le Mississipi. — Malheureusement, les lacs ne sont qu'une très petite portion des eaux stagnantes répandues sur le sol de la Sibérie : les marais de cette contrée appartiennent réellement à l'hydrographie, en raison du grand espace où les eaux ne sont pas évaporées par des plantes marécageuses. La pente du terrain y est presque insensible; et, à l'époque de la fonte des neiges, les inondations s'étendent si loin que tout ne peut s'écouler, et que les courts étés de ces hautes latitudes ne suffisent point pour faire évaporer le reste. Presque partout les eaux des marais sont salinées; et le sulfate de soude n'y abonde poi-

moins que le sel commun. — Les chaînes de montagnes qui forment les limites occidentale et méridionale de la Sibérie ne sont pas aussi continues que les cartes le feraient croire ; de larges bassins de rivières les traversent , et la minéralogie indique entre les terrains séparés par ces courants des formations qui ne purent être contemporaines , et dont les époques durent être fort éloignées l'une de l'autre. Les monts Oural, entre le bassin de l'Ob et celui du Volga , sont mieux connus que les autres chaînes : leurs plus hautes cimes n'ont pas plus de 800 mètres au-dessus du niveau de la mer , et leur crête s'abaisse graduellement dans la direction du sud au nord : aussi , de grands arbres couvrent ces montagnes jusqu'au sommet , excepté aux latitudes , où tout luxe de végétation doit cesser , même dans les plaines. Si l'on s'en rapportait au menteur Kotzebue , racontant le voyage forcé qu'il fit en Sibérie , le passage de la crête de l'Oural , entre Bisert et Écatherinenbourg , serait plus haut et plus effrayant qu'aucune des voies qui traversent les Alpes. Les voyageurs , de sang-froid et véridiques , remarquent à peine la montée et la descente. Dans la chaîne des Altaïs , et dans leurs appendices , vers le nord et l'est , quelques cimes s'élèvent au-dessus de la limite inférieure des glaces permanentes , limite qui s'abaisse , comme on le sait , à mesure qu'on s'approche du pôle , et atteint le bord de la mer au delà du cercle polaire. En Sibérie , on observe une différence très remarquable entre l'ouest et l'est , relativement aux glaciers ; sous le même parallèle , et à la même hauteur , les glaces peuvent fondre à l'ouest pendant l'été , tandis qu'à l'autre extrémité du continent rien ne dégèle , et que des fleuves tels que le Léna ne sont débarrassés de glaces que vers leur source. — Au pied de ces montagnes d'une hauteur médiocre , surtout à proportion de la grande largeur de leurs bases , s'étendent des plaines immenses , presque nivelées , où les eaux séjournent long-temps à l'époque de la fonte des

neiges , et qui , durant les chaleurs de l'été , se couvrent d'efflorescences de sulfate de soude. Ce sel , privé de son eau de cristallisation , se réduit en poussière extrêmement fine , et que le vent le plus léger répand dans l'air , ce qui affecte douloureusement les yeux. Mais les exhalaisons des marais sont encore plus malfaisantes ; et si l'hiver laissait plus de temps à leur funeste action , les plaines de la Sibérie deviendraient le tombeau de tous ceux qui auraient l'imprudence d'y établir leur demeure. Une autre mauvaise qualité du climat de cette contrée , dans les montagnes comme dans les plaines , c'est la brusque transition d'une température à une autre qui transporte sur-le-champ à une autre saison ; il n'est pas rare d'y voir , en quelques heures , des variations de plus de vingt degrés de l'échelle de Réaumur. Volney reproche au climat des États-Unis de l'Amérique du Nord de changer aussi promptement , mais sans parcourir un aussi grand espace : *le ciel y est bourru* , dit cet illustre voyageur ; par quelle épithète plus énergique aurait-il caractérisé le ciel de la Sibérie ? En suivant dans cette contrée le parallèle de Moscou (environ 56° de latitude) , on éprouvera de temps en temps des froids an-dessous de la congélation du mercure , et des chaleurs presque aussi fortes que celles du Sénégal ; heureusement pour l'Europe , on n'y observe point de contrastes aussi étranges. — Les régions montagneuses de la Sibérie sont beaucoup plus habitables que les plaines , mais elles ne forment qu'une petite portion d'un tout aussi gigantesque. Vers la mer Glaciale , il n'y a plus de montagnes , et les bassins des fleuves n'ont pour limites communes que des coteaux , dont la plus grande élévation n'excède point 500 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Cependant , des rivières de très long cours viennent du pied de ces coteaux , et , grossies par une multitude de courants subalternes , elles portent leurs eaux soit à l'Ob , soit au Léna-seï. Le revers oriental de la chaîne des monts Oural, les Altaïs et les Yablou-

naï-Krobett recevront sans doute quelque jour une population assez nombreuse, et qui saura joindre les travaux de l'agriculture à ceux de l'industrie. Ces progrès seront faciles pour les habitants voisins de l'Europe, et pour ceux qui pourront établir des relations fréquentes et intimes avec la Chine et le Japon, c'est-à-dire, aux deux extrémités de la Sibérie; les provinces intermédiaires n'offrent rien qui favorise un rapide accroissement de population. Jusqu'à présent elles n'ont été exploitées que pour les mines, la chasse et la pêche, ressources qui diminuent à mesure que les années s'accroissent et que la population augmente. Cette inégalité de partage entre les extrémités et le milieu de la Sibérie ne dépend pas uniquement de la position et de la figure du terrain; les richesses minérales abondent aussi à l'est et à l'ouest, beaucoup plus que dans l'intervalle, où cependant elles ne manquent point. C'est dans les monts Oural que la découverte du platine est constatée, et que celle des diamants paraît aussi assurée; à l'est, l'abondance de l'or et de l'argent dédommagerait de l'absence des autres métaux; on ne les y trouvait point; mais cette région a subi et ressent encore l'action des feux souterrains dont on n'aperçoit point de vestiges dans tout le reste du nord de l'Asie : cette différence de constitution géologique en fait soupçonner d'autres, et les reconnaissances ne sont pas terminées, même pour la topographie; en sorte que de nouvelles découvertes semblent promises aux minéralogistes. Il est probable que les volcans du Kamtchatka ont eu pour le moins une grande part à la formation des îles *Couriles* et des îles *Aléoutes*, archipels considérables qui sont regardés comme une dépendance de la Sibérie. Les *Couriles*, dirigées vers le Japon, favorisent les relations commerciales avec cet empire, et les *Aléoutes* rendront le même service à l'Amérique russe, si la puissance des tsars parvient à peupler de ses sujets quelque partie du Nouveau-Monde. Les deux archipels sont très ha-

bitables, quoique l'agriculture n'y soit pas encore établie; leurs nouveaux maîtres ne vont y chercher que des fourrures, et les anciens habitants se contentaient des productions spontanées de la terre jointes aux ressources de la chasse et de la pêche. Les *Couriles* sont au nombre de 21, dont quelques-unes égaleut au moins la Corse en étendue : on compte 48 *Aléoutes*; mais elles sont moins grandes et plus au nord, quoique l'hiver n'y soit point aussi rigoureux que sur les deux continents, aux mêmes latitudes. Les phoques sont très nombreux sur cet archipel, et les loutres de mer, dont les fourrures alimentent le commerce avec la Chine, préfèrent les *Couriles*, quoiqu'il y en ait aussi dans les *Aléoutes*.

Productions. L'étain est le seul métal qui manque à la Sibérie. Ses mines de fer et de cuivre suffiront à une exploitation dont on n'entrevoit pas le terme; mais on ne peut en dire autant de l'or et de l'argent. Comme des forêts presque intactes fournissent abondamment le combustible pour les travaux métallurgiques, on ne s'est pas encore occupé de rechercher des mines de charbon de terre : une coulée aussi vaste ne peut en manquer, et les terrains bouillants se montrent dans toutes les chaînes de montagnes, principalement à l'est. La reproduction des bois étant très lente au delà de 57° de latitude, et même plus au sud dans les *Altaïs*, on a déjà cessé, faute de combustible, l'exploitation de mines d'or et d'argent, et la même disette se fera bientôt sentir partout où les travaux sont poussés avec activité, si l'on continue à ne brûler que du bois. Quant aux autres productions actuelles de la Sibérie, le règne minéral serait encore le plus riche, si les mines de diamants répondaient aux espérances qu'elles ont fait concevoir. Le règne animal y jouit d'une haute renommée que lui ont faite les fourrures de zibelines, de renards noirs, etc.; mais dans ce pays, ainsi qu'en Amérique, les chasses déjà peu productives cesseront enfin d'être un objet de spéculation à mesure que les hommes s'empareront des

lieux où les animaux vivaient en paix, et qu'ils abandonnent aussitôt qu'ils ne peuvent plus y jouir de ce premier de tous les biens. Quant aux animaux domestiques, leur multiplication et leurs produits ne peuvent être, pour la Sibérie, que des objets d'intérêt local, destinés seulement pour le commerce entre des voisins, et qui ne seront jamais exportés au loin. A plus forte raison, les végétaux sibériens ne prendront aucune part au commerce extérieur, sans en excepter la rhubarbe de *Daourie*. Mais on ne peut douter que le nord de l'Asie, généralement plus fertile que le nord de l'Europe, dans tous les lieux susceptibles de culture, puisse fournir une abondante subsistance à une population aussi nombreuse, en raison de la superficie, que celle de la Suède ou de la Russie d'Europe dans ses provinces septentrionales. Si la Sibérie était aussi peuplée qu'elle peut le devenir, sans que les habitants s'y trouvent trop à l'étroit, la population totale de l'empire de Russie serait plus que doublée. Mais cette œuvre du temps est encore très loin de nous : pour hâter des améliorations de cette importance, la sagesse des administrateurs ne suffit pas, non plus que les travaux d'assainissement, et tout ce que l'on pourrait faire pour attirer des colons et les conserver; les obstacles moraux sont beaucoup plus difficiles, à surmonter; et, pour les faire disparaître de la Sibérie, il faudrait en avoir triomphé dans la Russie d'Europe. Les conséquences funestes de l'esclavage des paysans, de l'ignorance et des superstitions, se présentent dans ces malheureuses contrées sous les formes les plus hideuses. Sans en esquisser le tableau, soulevons un coin du voile dont nous le laisserons couvert : l'infanticide, fruit du libertinage, est extrêmement commun en Sibérie, et n'est point l'objet de poursuites juridiques. En continuant à recruter cette population par des criminels condamnés, on manifeste assez clairement l'intention de lui laisser ses mœurs et ses vices.

Divisions administratives. La Sibé-

rie est divisée, comme toute la Russie, en gouvernements et districts ; mais l'une de ces divisions comprend une partie de la Russie d'Europe, et le chef-lieu du gouvernement n'est pas en Sibérie. Dans ce cas exceptionnel (le gouvernement de Perm), la portion du territoire européen est à peu près de même étendue que l'asiatique, mais elle comprend sept districts, au lieu que l'autre n'en a que cinq. Parmi les chefs-lieux de ceux-ci, on remarque *Écatherinebourg*, résidence du conseil des mines des monts Oural; et *Arbitt*, rendez-vous des marchands sibériens, russes, mongols, boukars, persans, arméniens, qu'une foire célèbre réunit dans cette petite ville au mois de février. Tout le reste de la Sibérie forme trois gouvernements qui portent le nom de leurs chefs-lieux, *Tobolsk*, *Tomsk* et *Irkoutsk* : leurs limites respectives sont à peu près celles des bassins des grands fleuves; mais le dernier renferme plusieurs affluents du *Iénisseï*, et la partie supérieure du bassin de l'*Amour*, fleuve chinois. Les superficies de ces trois divisions territoriales sont à peu près dans le rapport des nombres 5, 4 et 9; les populations suivent un autre ordre, car, au commencement de ce siècle, on comptait environ 160,000 habitants dans le gouvernement de *Tobolsk*, 360,000 dans celui de *Tomsk*, et moins de 120,000 dans celui d'*Irkoutsk*. Mais la destinée de ce dernier n'est pas accomplie, et la rapidité de ses progrès donne pour son avenir des espérances qui paraissent très fondées. *Tobolsk*, qui fut autrefois considérée comme la capitale de toute la Sibérie, n'est plus aujourd'hui qu'une ville du second ordre; c'est à *Irkoutsk* que les richesses affluent et s'accumulent, et que la population se condense. Cette ville, qui, vers la fin du XVIII^e siècle, n'était qu'un petit fort palissadé, compte maintenant 24,000 habitants; le luxe européen y fait arriver ses modes, ses recherches délicates; et les Français apprendront sans doute avec satisfaction que, près du lac Baïkal, aussi bien qu'en France, le vin de Champagne

mousseux égale les convives à la fin d'un bon repas. — Jettons encore un coup d'œil sur ces contrées que nous venons de parcourir beaucoup trop rapidement. On a décoré du nom de *Nouvelle-Sibérie* des îles découvertes dans la mer Glaciale, à l'est de celles que nous nommons *Nouvelle-Zemble*, et les Russes *Novaja Zemlia* (Terre-Neuve). Il est sans doute important de terminer la géographie des régions polaires, autant que le comporte l'extrême difficulté des recherches : mais la science profitera seule des découvertes qui restent encore à faire dans ces parages inhabitables. Une étude complète du continent procurerait plus de connaissances applicables ; et la Sibérie, qui a déjà tant révélé de faits aux géologues et aux naturalistes, leur cache encore des mystères qui ne sont pas impénétrables. Des ossements de grands quadrupèdes charriés par les eaux du Léna ont formé à l'embouchure de ce fleuve une île dont on connaît à peine la superficie. Depuis que des glaces antédiluviennes, fondues par des chaleurs extraordinaires ou bouleversées par des commotions du terrain, ont mis à découvert sur les bords de la Villaie le corps entier d'un rhinocéros, et, près du Léna, celui d'un mammoth, dans un état de parfaite conservation, on est suffisamment averti ; on ne manquerait certainement pas de savants dévoués qui auraient le courage de se tenir à portée de ces révélations extraordinaires, afin de recueillir tout ce qu'elles peuvent nous apprendre. La Sibérie nous a déjà prouvé que le platine n'appartient pas seulement au Nouveau-Monde ; on espère y trouver aussi des faits pour constater que les richesses minérales d'une contrée sont indépendantes de sa latitude, et que la zone torride n'en est pas mieux pourvue que les cercles polaires. Des phénomènes politiques et moraux observés dans le même pays ajouteront aussi de nouvelles connaissances à celles dont l'art social peut tirer quelque profit ; la Sibérie contribuera quelque jour à des communications plus intimes avec la Chine, le Japon, l'Amérique et l'O-

céanie ; elle peut contribuer efficacement à former et consolider l'union de la grande famille des nations, et, sous cet aspect, elle mérite l'attention et les vœux bienveillants de tous les amis de l'humanité.

FABRY.

SIBYLLE, du latin *sibylla*, pris du grec *sibulla*, formé de *sios* (dialecte éolien) pour *théos* (dieu), et de *boulé* (vouloir, conseil), *conseil divin*, parce qu'on regardait les sibylles comme inspirées par un dieu, au nom duquel elles rendaient des oracles. Cette étymologie est plus vraisemblable que celle de Voltaire, supposant, dans son *Dictionnaire philosophique*, que la première femme rendant des oracles à Delphes eut pour nom *Sibylla*, pour père Jupiter et pour mère Lamia, fille de Neptune. Le nombre de ces femmes prophétisant dans les différentes parties du monde est inconnu. Quelques écrivains ont soutenu, d'après Platon, qu'il n'y avait eu qu'une sibylle, celle d'Érithrée, en Ionie ; mais qu'elle s'était trouvée multipliée dans les livres anciens, ayant voyagé beaucoup et longtemps. Solin et Ausone en comptent trois : l'Érithréenne, la Sardienne, la Cuméenne. Étien en admit quatre : celle d'Érythrée, celle de Sardes, l'Égyptienne et la Samienne. Enfin Varron en distingue dix : la Persique, appelée *Sambéthe*, qui, dans des vers supposés, se dit bru de Noé ; la Libyenne, qui apparut à Samos, à Delphes, à Claros ; la Delphique, fille de Tirésias, laquelle, après la prise de Thèbes, fut consacrée au temple de Delphes par les Épigones, et fut la première, au dire de Diodore, qui reçut le nom de *sibylle* ; la Cuméenne, qui résidait à Cumes, en Italie ; l'Érithréenne, qui prédit la prise de Troie au moment du départ ; la Samienne, dont on avait trouvé les prophéties dans les anciennes annales des Samiens ; la Cumane, née à Cumes dans l'Éolide, appelée aussi *Démophile*, *Hérophile*, *Amalthée*, qui offrit à Tarquin-l'Ancien, de lui vendre ses neuf livres de prédiction ; l'Helléspontine, née à Marpesse dans la Troade, qui prophétisait du temps de Solon et de Cy-

rus; la Phrygienne, qui rendait ses oracles à Ancyre; la Tiburne enfin, nommée aussi *Albunée*, qui fut honorée comme une divinité à Tibur, sur le Tévéron. — De toutes ces sibylles, la plus célèbre était celle de Cumès, en Italie, appelée aussi *Amalthée*, *Démophile*, *Hérophile*, *Daphné*, *Manto*, *Phémonocé* et *Déiphobe*. On dit qu'Apollon en devint amoureux, et lui offrit, pour la rendre sensible, tout ce qu'elle voudrait. Elle demanda de vivre autant qu'elle avait de grains de sable dans la main, mais elle oublia de solliciter une égale jeunesse. Sa demande obtenue, elle se refusa aux désirs d'Apollon, qui la rendit bientôt laide et décrépite. Elle avait 700 ans quand Ève vint en Italie, et il lui en restait encore 300 à vivre. Le héros fut conduit par elle à l'entrée des enfers. Elle rendait ses oracles, tantôt de vive voix, debout sur le trépied, tantôt écrites sur des feuilles d'arbres, disposées à la porte de sa caverne, et qu'il fallait être assez prompt pour saisir dans l'ordre où elle les avait laissées. Si le vent les bouleversait, adieu toute réponse! — Saint Augustin, dans sa *Cité de Dieu* (liv. 17, ch. xiiii), parle d'un acrostiche de la sibylle d'Erythrée, dont les initiales formaient ce sens : *Iesus Christos Theou uios soter* (Jésus-Christ, fils de Dieu sauveur). Après ce témoignage d'un père de l'église, faut-il s'étonner de trouver encore dans les derniers siècles des vestiges de l'ancienne vénération de nos pères pour les sibylles? Dans l'hymne qu'on chante aux messes des morts, on trouve :

Dies ire, dies illa,
Solvitur sacculus in favilla,
Teste David cum sibyllis.

Ce dernier vers a été changé dans quelques bréviaires. On chante à la place :

Crucis expandens vestigia.

— Nous avons parlé d'une sibylle qui avait offert à Tarquin l'Ancien de lui vendre neuf livres de prédictions. Le roi ne voulant pas lui donner le prix qu'elle en demandait, elle en brûla trois, et demanda la même somme des six autres. Tarquin ayant persisté dans son refus,

elle en brûla encore trois, et exigea toujours le même prix des trois autres. Le monarque, surpris de cette opiniâtreté, lui donna enfin pour ces trois livres la somme qu'elle avait demandée pour le recueil entier; la femme disparut, et jamais on n'en entendit parler. Ces livres furent appelés *Sibyllins*. Tarquin en confia la garde à un collège de prêtres. On les consultait dans les grandes calamités, mais on ne le pouvait sans un décret du sénat. Valère-Maxime dit que le déceuvr Atilius fut puni du supplice des parricides pour en avoir laissé prendre une copie par Petronius Sabinus. Ils étaient enfermés dans un coffre de pierre déposé au fond d'un souterrain du temple de Junon au Capitole. Ayant été brûlés lors de l'incendie de cet édifice, un an avant la dictature de Sylla, le sénat, pour réparer cette perte, envoya dans toutes les villes de l'Italie et de la Grèce des députés chargés de recueillir les livres sibyllins qu'ils pourraient découvrir. On en eut bientôt d'autres, et en si grand nombre, qu'Auguste, pour mettre un frein à la superstition du peuple, fut obligé d'en faire un choix. On en brûla plus de deux mille. Les autres furent enfermés dans deux coffres d'or, et placés sous le piédestal de la statue d'Apollon Palatin. C'étaient des vers hexamètres contenant des prédictions vagues, applicables à tous les événements; ceux qui sont venus jusqu'à nous sont manifestement apocryphes. La manière dont ils parlent de la venue, des souffrances et de la mort de Jésus-Christ, fait présumer qu'ils sont l'œuvre de quelques chrétiens du ⁱⁱ siècle, qui ont eu recours à ce pieux artifice pour prouver au paganisme la fausseté de sa croyance.

ALBERT DEVILLE.

SICAMBRES (Les) formaient une des nations occidentales de la Germanie; ils habitaient près du Rhin, et poussèrent dans la suite leurs limites jusqu'au Weser. Ce peuple belliqueux prit une part active à la lutte de la Gaule et de la Germanie contre la puissance romaine; retirés dans leurs bois et dans leurs ma-

rais, ils résistèrent avec bonheur aux armes de César qui venait de soumettre presque toute la Gaule : ils avaient fait cette fière réponse au général romain qui les sommait de lui livrer la cavalerie des Usipiens retirée sur leur territoire : « Le Rhin est la limite de l'empire romain, et il n'a rien à voir dans la Germanie. » — Sous le règne d'Auguste, les Sicambres furent défaits plusieurs fois par les légions romaines, et une partie de la nation se vit transportée sur la rive gauche du Rhin, pour ne plus échapper à la domination de Rome. Ils occupaient à cette époque une partie du territoire où se trouve maintenant la province de Gueldres. *Disporum* ou *Vicus Disporensis* était en leur possession, et quelques historiens en font Dusseldorf, aujourd'hui une des principales villes de Westphalie. *Limerium* leur appartenait encore, c'est aujourd'hui Mulheim, ville du même cercle, et peu distante du Rhin et de Cologne. — Vers la décadence de l'empire romain, les Sicambres quittèrent leur nom, et se fondirent dans la tribu des Franks, dont les destinées encore obscures n'annonçaient pas les futurs conquérants de la Gaule et les fondateurs de la puissance française. — Quelques auteurs font dériver le mot *Sicambre* de *Sigus*, aujourd'hui la Siga, fleuve de la Mauritanie. Nous donnons cette étymologie sans en affirmer nullement l'exactitude.

E. PILLEVUYT.

SICARD (l'abbé [ROCH-AMAZOISE-CUCUSSON]), naquit, le 28 sept. 1742, au Fousseret, près de Toulouse. Ce fut dans cette dernière ville qu'après avoir achevé ses études il se dévota au ministère des autels. M. Champion de Cicé, archevêque de Bordeaux, juste appréciateur du talent, voulut mettre le jeune abbé à la tête d'une école des sourds-muets qu'il avait le projet de fonder à ses frais sur le modèle de celle de Paris. Sicard, envoyé auprès de l'abbé de l'Épée pour étudier sa méthode, vint, au bout de quelque temps, prendre possession de l'établissement de Bordeaux. Là, les succès d'un jeune sourd-muet, Massieu,

alors âgé de 14 ans, ne tardèrent pas à agrandir la réputation de l'instituteur. De simple prêtre il devint chanoine de Bordeaux, vicaire-général de Condom, membre de l'académie et du musée de Bordeaux. La mort de l'abbé de l'Épée devait lui ouvrir le chemin des honneurs et de la gloire. Pour recueillir ce grand héritage, laissé vacant en décembre 1789, un concours public avait été ouvert. L'abbé Sicard se mit sur les rangs. Il n'avait à combattre que les abbés Masse et Salvan. Le premier avait été jugé peu capable de remplacer l'abbé de l'Épée. Le second, qui, chargé de l'instruction des sourds-muets, eût pu faire valoir ce titre à la succession ouverte, renonça à tous ses droits en faveur de son compétiteur, aux lumières duquel il rendait hommage, et se contenta du titre modeste d'instituteur en second. Voilà donc l'abbé Sicard solennellement reconnu, dès le mois d'avril 1790, successeur de l'abbé de l'Épée et directeur de l'école des sourds-muets de Paris. L'assemblée législative, par ses décrets des 21 et 29 juillet 1791, déclara cet établissement *national*, ainsi que celui de Bordeaux. Cette faveur devait lui coûter cher. Le 26 août 1792, il était occupé à sa correspondance, quand, à sa grande surprise, et sous prétexte qu'il recueillait des prêtres chez lui, il est arrêté par un menuisier du voisinage, nommé Mercier, suivi d'un officier municipal et d'environ soixante hommes armés de piques, de sabres et de fusils. Après quatre heures employées aux recherches les plus minutieuses, après avoir vu les scellés apposés à ses meubles, il est amené au comité de la section de l'Arsenal (son institution se trouvait à cette époque dans le local de l'ancien séminaire des Célestins), puis à la mairie. On le laisse parmi les détenus, dans la salle du dépôt qui servait de grenier à foin. Là, il partage le lit de paille du respectable curé de Saint-Jean-en-Grève, qui doit grossir le nombre des victimes de la terreur. Là, il trouve son instituteur adjoint, l'abbé Laurent, et un surveillant des sourds-

muets nommé Labranche. Le lendemain matin se présentent les élèves, Massieu en tête, avec un projet de pétition à l'assemblée législative ainsi conçu : « Monsieur le président, on a enlevé aux sourds-muets leur instituteur, leur nourricier et leur père. On l'a renfermé dans une prison comme un voleur, un criminel. Cependant il n'a pas tué, il n'a pas volé, il n'est pas mauvais citoyen. Toute sa vie se passe à nous instruire, à nous faire aimer la vertu et la patrie. Il est bon, juste et pur. Nous vous demandons sa liberté. Rendez-le à ses enfants, car nous sommes ses fils; il nous aime comme s'il était notre père. C'est lui qui nous a appris ce que nous savons; sans lui nous serions comme des animaux. Depuis qu'on nous l'a ôté, nous sommes tristes et chagrins. Rendez-nous-le, vous nous ferez heureux. » — En effet, Massieu porte cette lettre à la barre de l'assemblée. Sa lecture provoque d'unanimes applaudissements; puis un décret invite le ministre de l'intérieur à lui rendre compte au plus tôt des motifs de l'arrestation de l'instituteur des sourds-muets. Un jeune homme appelé Duhamel, qui s'était joint à la députation de l'école, s'offre en otage au milieu de l'intérêt général. — Cependant la terrible journée du 2 septembre approchait. L'abbé Sicard, ne voyant pas que le décret fût exécuté, se promettait, s'il était condamné à la déportation, de réunir ses enfants dans quelque capitale d'Europe où il avait l'idée de transporter l'art qui faisait sa gloire et sa joie. La veille de ce jour de sanginaire mémoire, les commissaires se présentent pour insérer sur la liste ceux qui vont être mis en liberté. L'abbé Sicard donne son nom; c'en était fait de lui s'il n'avait pas eu le bon esprit d'y ajouter son titre. Une partie des détenus est transférée à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. Il reste, lui, accusé d'être un fauteur de la tyrannie, et d'entretenir correspondance avec les tyrans coalisés. On touche au moment des massacres. Il va être conduit, à travers les imprécations d'une populace

égagée, dans le lieu funeste où ses camarades ont été menés la veille. Six haches arrivent; ils attendent vingt-quatre prisonniers. On fait monter l'abbé Sicard et cinq de ces malheureux dans la première voiture; Martin de Marivaux et le surveillant Labranche sont de ce nombre. Les compagnons de l'instituteur se jettent au-devant de tous les coups qui lui sont destinés. On descend dans la cour de l'abbaye déjà couverte d'une foule immense. Quatre des prisonniers sont immolés; puis les égorgeurs se portent à la seconde voiture, s'imaginant qu'il n'y a plus personne dans la première. L'abbé Sicard, revenu de sa stupeur, s'élance et se sauve dans la salle du comité de la section des quatre nations. Mais se voyant trahi par une femme : *Vous la donnerez*, dit-il à un des commissaires en lui présentant sa montre, *au premier sourd-muet qui viendra vous demander de mes nouvelles*. Le commissaire, qui avait d'abord refusé cette espèce de testament de mort, trouvant que le danger n'était pas assez pressant, cède à de nouvelles instances et promet de remplir la commission. Effectivement, le malheureux Sicard fléchit le genou et s'offre en holocauste à l'arbitre souverain des consciences. Sa prière finie, il se lève et embrasse son dernier camarade. Déjà une pique est tournée vers sa poitrine, quand tout à coup un horloger de la rue des Petits-Augustins, le sieur Monnot, membre du comité civil de la section des Quatre-Nations, ayant entendu prononcer son nom, le cherche, le découvre, se précipite et lui fait un rempart de son corps. « Comment, s'écrie le courageux citoyen, c'est l'abbé Sicard ! c'est l'instituteur des sourds-muets que vous voulez détruire ! l'homme le plus utile à l'humanité, le consolateur de toutes les infortunes ! Vous me passerez tous sur le corps avant d'arriver à lui. Frappez ! » Et il découvre sa poitrine. A ces mots la rage tombe. L'abbé Sicard monte sur une borne, et, demandant un moment de silence au peuple, il lui parle ainsi :

« Mes amis, celui qui vous parle est innocent; le ferez-vous mourir sans l'avoir entendu? Écoutez-moi un instant, et si ensuite vous décidez ma mort, je ne m'en plaindrai pas; ma vie est à vous. Mais apprenez d'abord qui je suis, ce que je fais. Je suis l'abbé-Sicard (exclamations de plusieurs spectateurs); j'instruis les sourds-muets de naissance; et, comme le nombre de ces infortunés est plus grand chez les pauvres que chez les riches, je suis plus à vous qu'aux riches. » Mille voix l'interrompent. On crie de toutes parts : « Il faut sauver l'abbé Sicard; c'est un homme trop utile pour le faire périr. Sa vie entière est consacrée à de grandes œuvres; il n'a pas le temps d'être un conspirateur. » A ces mots, ces hommes, tout rouges de sang, embrassent l'instituteur et lui proposent de le reconduire en triomphe. Il leur déclare qu'il préférerait ne devoir sa liberté qu'à ses juges légaux; Il écrit donc, le 2 septembre, de l'Abbaye à Hérault de Séchelles, président de l'assemblée législative, une lettre dans laquelle il témoigne sa vive reconnaissance à son libérateur. L'assemblée, après en avoir entendu la lecture, déclara que le citoyen Monnot, pour avoir sauvé l'instituteur des sourds-muets, avait bien mérité de la patrie. — Mais de nouveaux dangers attendaient l'abbé Sicard. Quand il fut de retour à l'Abbaye, le concierge lui offrit un asile chez lui; il refusa, préférant une petite prison contiguë à la salle du comité. Deux autres malheureux qui avaient accepté l'invitation du concierge furent massacrés. Que de scènes d'horreurs se passent sous la fenêtre de l'abbé Sicard! Que de coups de sabres! quelles vociférations de la part des assassins! quels cris déchirants de la part des victimes! quelles danses abominables autour des cadavres! Les massacreurs s'exécutent aux cris mille fois répétés de *vive la nation!* Puis, quand ils ne trouvent plus là de quoi s'assouvir, le violon ou se trouve l'instituteur avec deux autres prisonniers leur revient en mémoire. Ils viennent frapper à la porte. Les deux com-

pagnons de Sicard lui proposent de lui former une échelle de leur corps pour atteindre à un plancher très haut qui offrait un moyen sûr et prompt de salut; il ne peut résister à leurs pressantes sollicitations; il monte sur leurs épaules. Mais, au moment où il atteint le toit, les cris accoutumés de *vive la nation!* attirent ceux qui allaient enfoncer la porte vers les nouvelles victimes qu'on amenait dans la cour déjà jonchée de cadavres. L'abbé descend rejoindre ses généreux libérateurs, qu'il trouve, ô comble d'affliction! tout-à-fait fous. L'un, lui présentant un couteau, lui demande la mort comme une grâce; l'autre se déshabille et essaie de se pendre avec son monchoir et ses jarrettières; mais il n'en peut venir à bout. — Cependant, les ennemis de Sicard, ne voulant pas laisser échapper leur proie, avaient fait donner des ordres impérieux à la commune pour que sa tête fût tranchée. Ces ordres allaient être suivis; mais les égorgeurs ont besoin de repos et de nourriture: L'exécution fut donc remise à quatre heures. Un charretier, interrogé sur le motif qui lui faisait retarder de transporter un cadavre qu'il avait déjà chargé à « Vous devez, répondit-il, me donner celui de l'abbé à quatre heures; je porterai tout cela ensemble. » — Sicard, qui voyait la mort approcher, écrivit, le mardi 4 septembre, à un député, son ami intime, pour lui exprimer le désir de se constituer prisonnier dans une des salles de l'assemblée, et le conjurer de l'investir de son inviolabilité et de celle d'un autre de ses collègues. Cet ami ne lut pas la lettre, il pria un député plus influent de la communiquer à la chambre. Un nouveau décret, qui ordonnait à la commune de rendre l'abbé à la liberté, n'eut pas plus de succès. Cependant l'heure fatale allait sonner; il se procura un feuillet de papier, le coupe en trois, et écrit trois billets, un à Hérault de Séchelles, un à M. Laffon de Ladébat, son ancien collègue aux académies de Bordeaux et son ami particulier, un autre à Mme d'Entremont, mère de deux

Jeunes personnes qui l'avaient eu pour premier maître. Le billet adressé à Ilénauld de Séchelles est remis à un huissier ; il court chez le président, qui se rend aussitôt au comité d'instruction publique. M. Laffon de Ladebat, de son côté, va chez Chabot, et lui demande la vie de son aml ; M^{me} d'Entremeuse était absente. L'aînée de ses filles reçoit le billet, le parcourt des yeux et s'évanouit ; mais le péril que court Sicard lui fait reprendre ses esprits : elle vole chez M. Pastoret ; elle veut parler, sa langue est glacée ; M. Pastoret saisit le papier, le lit, quitte son dîner et rencontre au comité d'instruction le président et le secrétaire Ramme. Ces messieurs, après délibération, enjoignent une seconde fois à la commune de prendre toutes les mesures pour sauver l'abbé ; mais la commune n'en aurait pas certainement tenu compte s'il ne se fût rencontré dans son sein, par le plus heureux hasard du monde, un Bordelais nommé Guiraut, qui demanda à être chargé de l'exécution du décret et de l'arrêté. L'instituteur était encore une fois perdu, si le temps affreux qu'il faisait à quatre heures, époque fixée pour le supplice, n'eût troublé le sacrifice et dispersé la foule. Ce ne fut que bien tard, à 7 heures, que les portes de la prison s'ouvrirent pour Sicard : il fut mené à l'assemblée nationale par un officier municipal, dont l'écharpe tenait en respect les sicaires rangés sur son passage. A peine parut-il à la barre, que tous les députés se jettent dans ses bras, au milieu des applaudissements ; il fut si touché de ces démonstrations qu'il improvisa un discours de remerciement publié par les journaux, et dans lequel il protesta que jamais rien d'outrageant pour la liberté n'est sorti de sa bouche. Une fois hors de ce lieu d'angoisses, il se flattait d'aller embrasser ses élèves, mais un des commissaires qu'il a demandés à la commune, pour procéder à la levée des scellés, lui conseille de ne pas loger chez lui, en lui faisant observer qu'on ne lui pardonnera pas aisément de s'être soustrait au fer des assassins. Ce

commissaire était le même qui avait porté à la commune et à la prison de l'Abbaye l'arrêté qui appelait sur sa tête la hache des bourreaux, et dans lequel on lisait que son élargissement serait d'autant plus dangereux qu'il possédait l'art coupable de caclier son incivisme sous des dehors patriotes, et de servir la cause des tyrans en persécutant sourdement ceux de ses concitoyens qui se montraient dans le sens de la révolution. Conformément à l'avis obligeant de ce commissaire, Sicard se retira dans une section éloignée, chez un horloger nommé Lacombe, aux talents et aux vertus duquel il se plaisait à rendre hommage. La première personne qui alla l'y voir est son élève reconnaissant, Massieu, qui avait refusé tout aliment, et n'avait pu goûter un instant de sommeil depuis que sa vie était en danger. Ces détails sont extraits d'une relation circonstanciée, de l'abbé Sicard lui-même, sur les persécutions auxquelles il fut en butte du 26 août au 4 sept. : Massieu, dans ses *Mémoires* qu'il prépare, en parle aussi. — L'estime publique qui environnait l'instituteur des sourds-muets lui assigna, en 1796, une chaire de professeur de l'école normale, et on l'autenila à l'Institut national (section de grammaire). Pour défendre la cause des prêtres insermentés, il fonda les *Annales religieuses, politiques et littéraires*, en quitta bientôt la rédaction en chef, et se contenta d'y insérer quelques articles, signés tantôt de son nom, tantôt de l'anagramme *Dracis*. Le Directoire, alarmé de cette publication, condamna, par un décret du 18 fructidor an v, l'abbé Sicard à la déportation, avec d'autres propriétaires, éditeurs et rédacteurs de journaux. Mais il sut, en se réfugiant au faubourg Saint-Marceau, éviter le coup qui le menaçait. On l'accusait de professer les doctrines ultramontaines ; mais, au fond, il ne faisait que partager les opinions religieuses de Port-Royal. Le désir de reprendre des travaux dont il s'était fait une douce habitude le détermina à protester de sa soumission au gouvernement. Il ne se borna pas là ; il alla

même jusqu'à consigner, dans *l'Ami des Lois*, feuille publiée par l'ex-bénédictin Paaltier, membre du conseil des Cinq-Cents, un désaveu formel de la part qu'il avait prise aux *Annales catholiques* : ces protestations et ce désaveu, joints aux supplications de ses élèves et aux sollicitations d'amis dévoués, ayant échoué devant l'inflexibilité d'un pouvoir ombrageux, il fut forcé de s'exiler. Le temps de sa retraite ne fut pas perdu pour l'enseignement des sourds-muets. Deux ans plus tard, après le 18 brumaire, l'établissement de ces pauvres enfants reçut, à sa rentrée dans son sein, un monument de l'inaltérable attachement qu'il leur portait, comme il le disait lui-même ; je veux parler de son *Cours d'instruction d'un sourd-muet*. L'exagération même des éloges prodigués par ses contemporains à cet ouvrage nous fait un droit de le soumettre, en passant, à un examen sévère. Au milieu d'une foule de procédés ingénieux, d'observations profondes et justes, d'analyses habilement faites, ce livre fourmille d'erreurs qu'on est en droit de reprocher à un instituteur des sourds-muets. Je n'en finirais point si j'avais à les relever une à une ; je m'arrêterai au fond, aux généralités : on jugera si les divisions du cours d'instruction, que l'auteur appelle *Moyens de communication*, sont conformes à l'ordre naturel de la génération des idées, quand on saura qu'il place le quinzième moyen de communication, le temps, division qu'on en fait ; notions sur le système du monde, avant le seizième, qui traite des adverbess. Ces erreurs ne portent pas seulement sur les théories grammaticales et sur la pratique, elles touchent encore au moral de cette classe si brutalement déshéritée par la nature ; et, malheureusement, ces erreurs sont les plus universelles, les plus difficiles à déseiner. Que la sottise ravale le sourd-muet ignorant au-dessous de la bête la plus stupide, et le flétrisse de la qualification de machine à figure humaine, on ne peut que hausser les épaules ; mais qu'une pareille assertion

sorte de la bouche d'un grave instituteur des sourds-muets, cela est inimaginable, cela est un monstrueux paradoxe qui doit faire bouillonner le sang le plus apathique. Certes, mes condisciples et moi, alors élèves, nous eussions tous voulu pouvoir déchirer tous les exemplaires qui se seraient trouvés sous nos mains. Je me suis déjà élevé dans ce *Dictionnaire* contre cette proposition (v. MURTS [Sourds-]). Représentant de la dignité de mes frères, titre dont ils m'ont honoré, j'ose espérer qu'on approuvera le sentiment qui me porte à mettre sous les yeux du public deux ou trois passages du discours préliminaire. — « Qu'est-ce, dit l'abbé Sicard, qu'est-ce qu'un sourd-muet de naissance, considéré en lui-même et avant qu'une éducation quelconque ait commencé à le lier par quelque rapport à la grande famille à laquelle, par sa forme extérieure, il appartient ? C'est un être parfaitement nul dans la société, un automate vivant, une statue. Borné aux seuls mouvements physiques, il n'a pas même, avant qu'on ait déchiré l'enveloppe sous laquelle sa raison demeure ensevelie, cet instinct sûr qui dirige les animaux destinés à n'avoir que ce guide. Quant au moral, il résulte et se combine de tant d'éléments, tous placés si loin de lui, qu'on doit bien se douter qu'il n'en soupçonne pas même l'existence. Tel est le sourd-muet dans son état naturel ; le voilà tel que l'habitude de l'observation en vivant avec lui m'a mis à même de le dépeindre. C'est de ce triste et déplorable état qu'il faut le retirer avant de songer à faire de lui un laboureur, un vigneron, un ouvrier quelconque. » — On sait que l'abbé Sicard a désavoué dans sa *Théorie des signes* tout ce qu'il avait avancé d'humiliant, d'erroné dans son premier ouvrage. Il reconnaît maintenant que le sourd-muet qui n'a reçu aucune instruction, arrivant de chez ses parents, n'est pas si malheureux ; que son ame communicative modifie les muscles de son visage et commande à sa physionomie cette diversité de traits et de nuances qui servent à ex-

primer toutes ses pensées et toutes ses affections; enfin, qu'il n'est pas moins éloquent à sa manière que le jeune entendant. — Quoi qu'il ait pu dire pour se justifier, son ignorance, en fait de langage mimique n'en reste pas moins évidente. Il ne possédait que le mécanisme de cet instrument, c.-à-d. les signes dits *méthodiques*, qui, comme je l'ai fait remarquer ailleurs, ne sont qu'une sorte d'épellation matérielle des mots français. Il avait recours aussi à l'alphabet manuel, quelquefois et le plus souvent à la craie blanche ou à la plume. Dans ses exercices, auxquels se portait deux fois par mois un public avide de contempler le prétendu créateur et ses phénomènes vivants, il fallait voir comme il savait tirer parti de toute la souplesse de son esprit, admirablement servi par ce qu'on est convenu d'appeler le charlatanisme, pour fasciner les yeux et pour provoquer des battements de mains. Personne ne fut plus habile à exciter cet intérêt qui s'attache naturellement à une infirmité quelconque; personne ne réussit mieux à tenir en éveil la curiosité générale. Aussi vit-il se mêler à ses admirateurs les savants de tous les pays, les plus hauts fonctionnaires, les souverains de l'Europe. Parmi ces derniers, on remarqua l'empereur d'Autriche et l'empereur de toutes les Russies, lors de l'occupation des armées coalisées en 1814 et en 1815. Dans un banquet offert à ces monarques, l'instituteur fut placé entre les deux. Le tsar demandait à une femme d'un esprit cultivé, M^{lle} Duhamel, élève aussi de l'abbé Sicard, chaque fois qu'elle allait à sa cour: « Comment se porte votre génie? Savez-vous que j'ai en le plaisir de dîner avec lui à Paris? » En 1805, son école avait été honorée de la visite du pape Pie VII, qui en avait béni la chapelle. — Malgré tout ce qui précède, qu'on se garde d'exagérer la portée de nos reproches. Hâtons-nous de dire que l'abbé Sicard était d'un caractère si facile et d'une telle bonhomie qu'il se voyait obsédé chaque jour, à chaque heure, de flatteurs, d'intrigants, qui cherchaient à se rendre mal-

tres de son esprit et à lui attacher ce qu'ils désiraient. Poursuivi pour des dettes qu'il n'avait pas contractées, il se réduisit au plus strict nécessaire pendant plusieurs années. — Mais revenons à sa *Théorie des signes pour servir d'introduction à l'étude des langues* (2 vol. in-8°, l'un de 580 pages, l'autre de 650). L'étude de ces deux ouvrages a le double désavantage d'être fatigante et infructueuse pour quiconque veut s'initier à la langue des gestes. La simple vue d'un livre aussi volumineux suffit pour effrayer la volonté la plus forte, la plus opiniâtre. L'auteur devait cette idée à son célèbre prédécesseur, qui avait entrepris dans cette vue un dictionnaire calqué, sauf quelques légers changements, sur l'abrégé de Richelet, corrigé par de Wailly; travail dont sa mort empêcha la publication. S'imaginant mieux faire que lui, il divisa son travail en plusieurs séries: les objets physiques, les adjectifs, les noms abstraits, etc. S'agit-il de dire *arbre*, il lui fait trois signes: le premier représentant quelque chose d'enfoncé dans la terre; le second, la croissance et l'élévation progressives; le troisième, les branches qui naissent d'un tronc et que le vent agite. Un seul signe nous suffit pour exprimer aujourd'hui cette idée complète. — S'agit-il du mot *professeur*, il fait, 1^o les signes d'une salle publique ou particulière, d'un collège, d'un lycée, d'une institution; 2^o les signes de la grammaire, logique, métaphysique, langues, arithmétique, géographie, géométrie, etc.; 3^o il figure l'action de rassembler des jeunes gens; de leur parler et de les enseigner publiquement. En vérité, il suffit de citer de pareilles aberrations pour les réduire à leur juste valeur. — Un mot sur ses *Éléments de grammaire générale*, qui furent publiés avant sa *Théorie des signes*. Il existe peu d'ouvrages qui aient eu à leur apparition une vogue semblable. On le rencontrait sur les rayons de toutes les bibliothèques; il obtenait les honneurs d'un livre classique. Le nom de l'auteur imposait aux pauvres intelli-

gences; elles n'osaient se plaindre de ne pas le comprendre; elles s'en prenaient plutôt à elles-mêmes. La sévère raison, ennemie de la savante obscurité, a fait justice de la grammaire de l'abbé Sicard. — Exclu par le 18 fructidor de l'Institut, il y fut rappelé en 1801 sous le consulat. En 1816, la restauration l'y maintint. Depuis, il célébrait chaque année la messe de saint Louis devant l'académie française. Il était en outre membre de la commission du dictionnaire, administrateur de l'institution des sourds-muets, dont la direction lui était confiée, de l'hospice des Quinze-Vingts et de l'établissement des jeunes aveugles, lesquels venaient annuellement, à l'occasion de sa fête, mêler leurs hommages à ceux de leurs frères les sourds-muets; et enfin chanoine de Notre-Dame, faveur qu'il devait au cardinal Maury, pour qui tout le monde a connu son affection. — A 60 ans, l'abbé Sicard baissait déjà, ses facultés intellectuelles s'éteignaient; il tombait en enfance. Les solliciteurs, les ambitieux, les intrigants, l'environnèrent de nouveau; et le pauvre Massieu perdit toute sa fortune, 30,000 fr. qu'il avait déposés entre les mains de son maître. Celui-ci rendit le dernier soupir le 10 mai 1822, à l'âge de 80 ans. La première restauration l'avait nommé membre de la Légion-d'Honneur en 1814; il était de plus chevalier des ordres de St-Michel, de St-Wladimir de Russie et de Wasa de Suède. Mais l'empire ne lui avait accordé aucune de ses distinctions honorifiques. On a cru pouvoir en attribuer la cause à l'éloignement de Napoléon pour sa personne. Nous ne savons pas jusqu'à quel point cette allégation mérite confiance; ce dont nous sommes certains, c'est que l'abbé Sicard professait une telle admiration pour le génie du grand homme, qu'il ne laissait échapper aucune occasion de la lui témoigner. Deux faits nous ont été rapportés à ce sujet. Bonaparte se montra éloquent envers l'instituteur, dont une lettre interceptée prouvait qu'il avait conspiré avec le frère de Châteaubriand, fusillé comme traître à la patrie. Plus

tard, il était détenu pour dettes. A la demande de ses élèves, l'empereur le fit élargir et paya ses créanciers. Qu'il me soit permis de rapporter ici le jugement que Napoléon porta à cette occasion sur la langue des sourds-muets. « Monsieur l'abbé, lui dit-il, je crois qu'ils n'ont que deux mots dans leur grammaire: le *substantif* et l'*adjectif*. » Il avait l'esprit trop juste, trop pénétrant, pour ne pas y ajouter le *verbe* s'il avait mieux connu cette classe intéressante, et surtout s'il avait eu affaire à un instituteur plus éclairé. — Des discours furent prononcés sur la tombe de l'abbé Sicard, qu'on voit maintenant au cimetière de l'est, par M. Bigot de Préameneu, au nom de l'académie française, et par M. Laffon de Ladébat. Son fauteuil académique a été occupé en juillet de la même année par M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis, alors grand-maitre de l'université royale, ministre des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique. — Quelques jours avant sa mort, l'abbé Sicard avait exprimé le désir de se voir remplacé à l'école de Paris par l'abbé Goudelin, alors instituteur de l'école de Bordeaux, et actuellement supérieur des missions étrangères. Tout ami de l'humanité déplorera avec nous qu'un homme aussi supérieur que M. Goudelin ait abandonné les pauvres sourds-muets. Je dis *abandonné*, car malheureusement nous sommes dans une grande disette d'habiles professeurs. — « Mon cher confrère, lui écrivait l'abbé Sicard, près de mourir, je vous lègue mes chers enfants; je lègue leurs âmes à votre religion, leurs corps à vos soins, leurs facultés intellectuelles à vos lumières, à vos moyens; remplissez cette noble tâche et je murs tranquille. » — Nous avons de lui les ouvrages suivants: 1^o *Mémoires sur l'art d'instruire les sourds-muets de naissance* (Bordeaux, 1789, in-8^o); 2^o *Catéchisme qu'instruction chrétienne à l'usage des sourds-muets* (1796, in-8^o); 3^o *Manuel de l'enfance, contenant des éléments de lecture et des dialogues instructifs et moraux* (1796, in-12); 4^o *Éléments de grammaire géné-*

rale appliquée à la langue française (2 vol. in-8°, 4^e édit., 1814); 5^e *Cours d'instruction d'un sourd-muet de naissance* (an vii); 6^e *Théorie des signes*; 7^e *Journée chrétienne d'un sourd-muet*.

— Parmi les autres ouvrages auxquels il a collaboré, on auxquels il a prêté son nom, on cite les *Tropes* de Dumarsais, dont il a été l'éditeur; les *Annales catholiques*, sur lesquels des numéros desquelles il faisait imprimer les 12 caractères de la *pasigraphie*, écriture universelle inventée par M. de Maismien; l'*Histoire de l'établissement du christianisme dans les Indes orientales*, ouvrage dû à la plume de Serieys, au nom duquel l'abbé Sicard joignait ici le sien comme dans tous les autres livres de cet écrivain, en reconnaissance d'un service que ce dernier lui avait rendu pendant les orages de la révolution; et des travaux de grammaire générale dans les *Séances des écoles normales*, et dans la collection des *Mémoires de l'Institut*.

FERDINAND BASTHIAS,

professeur sourd-muet à l'école royale de Paris.

SICILES (Royaume des Deux-). Il se divise en deux parties, les domaines en-deçà du Phare (*domini al di qua del Faro*), ou le royaume de Naples (v.), et les domaines au-delà du Phare (*domini al di là del Faro*), ou la Sicile. — La Sicile est la plus grande île de la Méditerranée. Elle est séparée du royaume de Naples par un détroit appelé le *Phare de Messine*. Sa forme est triangulaire; les sommets de ses angles sont autant de caps. Elle offre une agréable variété de montagnes et de vallées, dont les plus délicieuses sont celles de Catane, de Terranova et de Syracuse. Le sommet le plus élevé est le fameux mont *Etna*. Le climat est très chaud, et même suffoquant, lorsque souffle le *sirocco*; mais l'air est pur et le sol si fertile, que la Sicile était autrefois appelée le *grenier de Rome*. Cependant, l'agriculture y est négligée, ce qui n'empêche pas qu'on n'en exporte des céréales. On y récolte des vins très estimés, tel que celui de Syracuse. La cire, le miel, la soie, les citrons, les fi-

gues, les oranges, les pistaches, la manne, sont les productions communes du pays. La canne à sucre même y prospère. On pêche le thon sur les côtes où le corail abonde. Les montagnes renferment des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre et de plomb. Mais la même insouciance qui détourne les habitants des soins de la culture ne leur permet pas de tirer parti de ces richesses naturelles. Les carrières d'albâtre, de porphyre et de marbre facilitent les constructions. Entre autres produits qui alimentent l'exportation, il faut compter l'alun, le vitriol, le soufre, le sel, l'huile d'olives, etc. — La population de l'île s'élève à 1,800,000 habitants, qui professent tous la religion catholique. Les Siciliens ressemblent beaucoup aux Napolitains, qu'ils détestent; mais ils sont plus rusés et plus braves. Vindictifs, superstitieux, fainéants, ils vivent dans une grande oisiveté. La noblesse, le clergé et les différents ordres monastiques surtout y sont très nombreux. Le pays se divise en sept intendances, savoir: Messine, Palerme (v.), dont la capitale porte le même nom; Tripoli, Caltanissetta, Syracuse, Girgenti et Catane. — Les anciens donnèrent souvent à cette île le nom de *Trinacria*, à cause de sa forme; mais son appellation la plus ancienne est *Sicania*. Habitée par des peuplades différentes et divisée en plusieurs républiques, la Sicile fut presque constamment exposée aux invasions étrangères, et sa possession fut disputée tour à tour par les Phéniciens, les Grecs, après la guerre de Troie, et surtout par les Carthaginois et les Romains. Les Carthaginois s'y maintinrent long-temps et y firent des établissements considérables. Enfin, les Romains parvinrent à les en chasser et à se rendre maîtres de l'île. Des temples, des édifices s'élevèrent comme par enchantement, et la Sicile parvint à un état de splendeur qu'elle n'eût jamais atteint sous le règne de sa liberté. Elle n'eût eu qu'à se féliciter de la domination romaine, si les vexations de Verrès ne fussent venues troubler sa tranquillité. A la suite du partage de l'empire romain, la Si-

cile tomba dans un état d'épuisement d'où elle n'est pas sortie depuis. — Les Sarrasins, au ix^e siècle, y installèrent des gouverneurs ou émirs, qui résidèrent à Palerme jusqu'en 1074, époque où ils furent chassés par les Normands. Pierre III, roi, d'Aragon, qui avait des droits sur cette île, fit égorgé tous les Français qui s'y trouvaient le jour de Pâques 1282. Le premier coup de cloche des vêpres fut le signal du massacre : c'est cette circonstance qui lui fit donner le nom de *Vêpres siciliennes* (v. plus bas). La Sicile demeura sous la domination des rois d'Espagne, comme rois d'Aragon. L'archiduc Charles, depuis empereur sous le nom de Charles VI, s'en empara en 1708, et, à la paix d'Utrecht, les alliés la donnèrent au duc de Savoie. Le traité de Vienne mit l'infant don Carlos en possession des deux royaumes de Naples et de Sicile. Ce prince étant devenu roi d'Espagne en 1769, la Sicile passa à l'infant don Ferdinand. — Lorsque les Français envahirent Naples en 1806, la famille royale chercha un asile en Sicile et établit sa cour à Palerme. Un corps anglais de 10 à 12 mille hommes, sous les ordres du général Bentinck, et les escadres britanniques mirent l'île à l'abri de toute attaque. On y proclama une constitution calquée sur celle d'Angleterre ; mais quand le roi remonta sur le trône, en 1815, cette constitution fut abolie, et la Sicile souffrit, par contre-coup, de toutes les secousses politiques dont Naples fut le théâtre. Une révolte, occasionnée par le choléra, y a été récemment étouffée : quelques régiments suisses y ont mis bon ordre. C. L.

SICILIENNES (Vêpres). C'est un de ces événements déplorables que l'histoire n'enregistre qu'en lettres de sang, et dont les générations conservent longtemps le souvenir. On conçoit que les poètes et les romanciers en aient varié les tableaux au gré de leurs fantastiques inspirations ; mais rien ne peut justifier les historiens qui en ont altéré la vérité. — Il paraît certain que la pensée d'un vaste massacre, exécuté simultanément

sur tous les points de la Sicile, appartenait à Juan Prochida, ou plutôt *Prochita*, gentilhomme palermitain ; mais il est aussi démontré avec la plus grande évidence qu'il fut exécuté à son insu pendant son absence, et qu'il fut provoqué par un événement fortuit et tout-à-fait imprévu, comme le mouvement insurrectionnel des *camisards* des Cévennes (v. CAMISARDS) le fut par l'outrage fait à une jeune fille. — Charles d'Anjou, frère de Louis IX, roi de France, régnait à Naples et en Sicile au xiii^e siècle. Les agents du prince s'étaient rendus odieux aux Siciliens par leurs vexations. La noblesse indigène avait perdu toute participation au pouvoir. Les habitants supportaient avec peine une domination étrangère. Les patriciens, par ambition, les bourgeois et le peuple, dans l'espoir d'un meilleur avenir, confondaient leurs vœux pour un changement d'administration. — Charles d'Anjou faisait sa résidence à Naples ; des chefs militaires, des magistrats de son choix, gouvernaient la Sicile : tous étaient Français. Juan Prochida croyait avoir reçu un affront personnel de Charles d'Anjou ; il brûlait de se venger. — Exilé, dépouillé de ses biens, il avait trouvé asile et protection auprès de Pierre III, roi d'Aragon, époux de la princesse Constance, fille du malheureux Manfred. Il résolut de livrer le royaume de Naples et de Sicile à son protecteur, héritier par son épouse des états qu'avait possédés la maison de Souabe dans la péninsule italique. Les droits de la princesse Constance étaient au moins douteux. Pierre d'Aragon, ou plutôt ses partisans, prétendaient que Conradin, au lit de mort, l'avait déclaré son héritier, et que, pour marque de sa volonté dernière, il avait jeté son gant, qu'on s'était empressé de ramasser et de porter au roi d'Aragon. Les droits de ce prince reposaient sur ce conte que la plupart des historiens ont rejeté comme dénué de toute vraisemblance. — Juan Prochida avait d'abord conçu le projet de soulever contre les Français toutes les populations des deux roya-

mes. Mais il avait ensuite restreint son plan à la Sicile. — L'éloignement de Charles d'Anjou, l'impopularité de ses agents, l'irritation des Siciliens, favorisaient l'exécution du projet. Le roi d'Aragon ne partageait pas ses espérances de succès. Prochita négocia avec le pape Nicolas III et l'empereur de Constantinople, Michel Paléologue, qu'il savait être mal disposés pour Charles d'Anjou. Cette double négociation déterminait le roi d'Aragon à faire ses préparatifs d'attaque, et, pour en masquer le véritable but, il publia une croisade contre les Sarrasins d'Afrique. Charles d'Anjou crut devoir s'associer à cette pieuse entreprise, et y contribua par le don d'une somme considérable. Prochita, déguisé en cordelier, parcourait mystérieusement la Sicile, préparant ses moyens d'exécution, et n'entrevoquant pas encore l'époque où il pourrait donner le signal de la révolte. Cependant le gouverneur de San-Remigio à Palerme crut devoir s'assurer si les Siciliens rassemblés en grand nombre pour entendre vêpres le lundi de Pâques (30 mars 1282), étaient armés. Une ordonnance royale leur défendait le port d'armes. On procéda à des visites domiciliaires. Un officier provençal nommé Drognet se permit d'indécentes investigations sur une jeune Sicilienne, fille de Roger de Maestrotto Angelo. A ses cris, des groupes de Siciliens accourent, et jurent de laver l'outrage dans le sang des Français. Bientôt toute la population de Palerme parcourt les rues, et se précipite dans les maisons, les casernes, les corps-de-garde. Le sang coule par torrents. L'exemple de la capitale est suivi dans toutes les localités. Messine fut la dernière à prendre part à cet épouvantable massacre. Commencés le 30 mars, les égorgements ne cessèrent qu'à la fin d'avril. Ainsi, il n'est pas vrai que sur un seul signal, le même jour et à la même heure, des assassinats aient été commis dans toutes les parties de l'île. Femmes, vieillards, enfants, rien ne fut épargné. On ne cite qu'un Guillaume de Porcelets,

Provençal, échappé au carnage pour avoir su se concilier l'estime et la reconnaissance des Siciliens par la sagesse de son administration. Il a été question d'un autre Français épargné pour le même motif; il se nommait, dit-on, Philippe Scalandre, et était Provençal, comme Porcelets. On a évalué à 28,000 le nombre des victimes. — Les insurgés avaient d'abord arboré la bannière de l'église, prônant le pape de les prendre sous sa protection; mais leur demande n'ayant pas été accueillie, ils se décidèrent à envoyer, le 27 avril, des commissaires au roi d'Aragon. Ceux-ci joignirent le monarque sur les côtes d'Afrique. Il rallia ses troupes, et sa flotte parut à Trapani le 30 août. Puis on le vit accourir en toute hâte et sans obstacle à Palerme, où il se fit couronner roi de Sicile. Juan Prochita fut nommé chancelier du royaume. Les événements ultérieurs appartiennent à l'histoire générale de la Sicile. — Le vaste plan de conjuration attribuée à J. Prochita ou Procida n'est pas même indiqué dans les ouvrages de Barthélemy Neocarto, auteur d'une histoire de Sicile très estimée, et témoin de l'événement qu'il a décrit dans ses moindres détails. Un anonyme et Nicolas Speciale racontent le fait avec les mêmes circonstances. C'est aussi l'opinion de Muratori, qui a inséré leurs chroniques dans sa collection des *Scriptores rerum italicarum*. En général, les écrivains qui ont parlé de la conjuration de Procida ne l'admettent point comme un fait certain. Ils sont, du reste, pour la plupart postérieurs à l'époque où l'événement eut lieu. Ainsi, la conjuration de Prochita, si elle a existé, est restée à l'état de projet. Thomas Fazelli a le premier attribué à Prochita le projet du massacre et son exécution, mais il n'a écrit que plus de deux siècles après. Son récit, évidemment infidèle, a été copié par quelques écrivains, par Moreri, et par tous les auteurs de dictionnaires historiques. Ils ont considéré l'avènement de Prochita à la chancellerie de la Sicile comme la récompense du succès de la conjuration.

Telle est sans doute la véritable cause de ce mensonge historique dont le temps a malheureusement consacré la tradition. C'était un devoir pour nous de ne consulter que les sources, et ce devoir, nous l'avons rempli (V. PALERME, SICILE).

DURRY (de l'Yonne).

SIDOINE APOLLINAIRE (CAIUS SOLLIS), évêque de Clermont en Auvergne, alors appelé *Augustonemetum Arvernorum*, homme d'état, orateur et poète, naquit à Lyon le 5 novembre 430. Il comptait, parmi ses ancêtres, des préfets de Rome et du prétoire, des maîtres des offices et des généraux d'armée. Son aïeul Apollinaire qui, le premier de sa famille, renonça à l'idolâtrie pour embrasser le christianisme, exerça la préfecture dans les Gaules sous le tyran Constantin; son père fut tribun et secrétaire d'état sous l'empereur Honorius, puis préfet des Gaules sous Valentinien III; sa mère, dont on ignore le nom, était de la famille des Avitus, la plus célèbre de l'Auvergne. Sidoine reçut une éducation digne de sa naissance: Hoënius l'initia au culte des muses; Eusèbe lui enseigna la philosophie; il apprit les mathématiques, l'astronomie et la musique; enfin, il acquit une assez grande connaissance du grec pour être en état de le traduire en latin. Quand il eut achevé ses études, il songea à s'avancer dans les dignités; il porta d'abord les armes, mais il les quitta bientôt pour suivre la carrière de l'éloquence et de la poésie. Avant d'occuper aucune charge, il épousa Papiantilla, fille d'Avitus, qui fut depuis empereur; elle lui apporta en dot la terre d'Avitac en Auvergne, dont il nous a laissé (liv. II, ep. 2) une brillante description, faite sans doute à l'exemple de Pline le jeune, qui, dans trois de ses lettres, a décrit de la manière la plus intéressante les belles maisons de campagne qu'il possédait en Italie. Sidoine n'avait pas 20 ans quand il s'unit à Papiantilla; il eut de ce mariage au moins trois enfants, un fils nommé *Apollinaris*, et deux filles, dont l'une s'appelait *Severiana* et l'autre *Roscia*. — Avitus

ayant été déclaré Auguste, le 10 juillet 455, Sidoine le suivit à Rome, et y prononça son panégyrique le premier jour de l'année suivante, en présence du sénat et du peuple romain: cette pièce, qui renferme d'assez beaux détails, mais qui n'est pas exempte de défauts, valut à son auteur, âgé seulement de 25 ans, l'érection d'une statue d'airain que l'on plaça près de celle de Trajan, sous le portique qui conduisait aux deux bibliothèques grecque et latine. — Le règne d'Avitus fut de courte durée: ce prince, sur lequel Sidoine comptait pour parvenir aux emplois, fut bientôt détrôné par les intrigues du comte Ricimer, homme extraordinaire, qui, suivant les expressions de Tiraboschi (*Storia della letter. ital.*), s'était fait, pour ainsi dire, l'arbitre du diadème impérial, sans jamais se soucier d'en orner son front, soit que la dignité du trône se trouvât alors si avilie qu'elle ne lui parût pas un objet désirable, soit qu'il lui semblât plus glorieux d'y faire monter ou d'en faire descendre qui bon lui plaisait, que d'y monter lui-même. — Une partie de la Gaule s'étant armée pour venger Avitus, son gendre courut défendre Lyon qui avait reçu les Visigoths dans ses murs: cette ville fut assiégée par les Romains et forcée de se rendre; elle se vit dépouillée de ses privilèges, accablée d'impôts, et obligée de recevoir une garnison qui se livra aux plus grands excès. Sidoine qui avait pris part à la capitulation, n'eut d'autre moyen pour conserver sa vie que de recourir à la clémence de Majorien, que Ricimer avait fait proclamer empereur; ce prince lui accorda sa grâce par l'intercession de Pierre, son secrétaire, qui commandait l'armée romaine destinée à réduire les Gaules, et à expulser les troupes que Théodoric II, roi des Visigoths, y avait envoyées pour favoriser l'insurrection. Majorien, auquel Sidoine avait déjà adressé une supplique en vers (*Carm. xiii*) en faveur de sa ville natale, s'étant rendu à Lyon en 468, le poète y prononça son panégyrique en vers. Ce panégyrique offre une description de la

figure, de l'habillement, des armes et du caractère des anciens Franks; on y trouve ces beaux vers qui peignent si bien la valeur de nos ancêtres :

..... Si fortis premanitur
Sui numerus, seu forte loci, mox abruit illos,
Non timor. Invenit perant, animoque superant
Sui proq. port animam. (vers. 570 et seq.)

De puissantes raisons, sans doute, avaient porté Sidoine à encenser le nouvel empereur, mais on lui pardonnera difficilement d'avoir distribué une portion de ses éloges à l'infâme Ricimer, l'auteur de la chute d'Avitus, et d'avoir dit de lui : « Qu'il l'emportait sur Sylla par la pénétration, sur Fabius par le génie, sur Marcellus par la piété, sur Appius par l'éloquence, sur Fabius par la force, sur Camille par l'habileté (v. 555 et seq.). » Les louanges de Sidoine, dictées par les circonstances, et qui étaient trop outrées pour être sincères, produisirent l'effet qu'il en attendait, et Majorien, cédant aux instances de son panégyriste, retira la garnison qui avait été placée à Lyon; il affranchit cette ville des contributions qu'elle avait promises pour l'exemption du pillage; il lui rendit ses privilèges, et donna des ordres pour qu'elle fût restaurée et qu'il ne restât plus aucune trace des ravages et des incendies dont elle avait été plusieurs fois la victime, lors des différentes invasions que firent les nations barbares dans les Gaules depuis la décadence de l'empire romain. — Sidoine fut ensuite élevé à la dignité de comte, et exerça quelques autres emplois à la cour de Majorien. Il se trouvait à Arles pendant le séjour qu'y fit ce prince en 459; accusé d'avoir composé contre lui et contre les principaux dignitaires de l'état une satire remplie de traits mordants, il se justifia dans un souper où Majorien l'avait invité, et, à la demande de l'empereur, improvisa contre son délateur ce distique :

Scilicet me satiram qui culpât, maxime princeps,
Hinc rogo dicernas qui probet, qui timeat.

(Liv. 3, ep. 17.)

Majorien ayant été assassiné, en 461, par Ricimer, qui mit ensuite le diadème sur la tête de Sévère, il paraît que Sidoine

saisit le moment de cette révolution pour quitter la cour, et qu'il passa tout le temps du règne de Sévère dans la terre d'Avitac, uniquement occupé de l'étude des lettres et du soin de ses affaires domestiques, sans cesse visité par de nombreux amis. — Sévère ayant été empoisonné par Ricimer, et Anthemius étant parvenu à l'empire en 467, ce prince ordonna à Sidoine, qui était alors à Lyon, de se rendre à Rome; Sidoine, qui avait d'importantes demandes à faire pour l'Auvergne, obéit avec empressement. Il nous a conservé dans une de ses lettres (la 5^e du liv. 1^{er}) une relation fort curieuse de ce voyage. A son arrivée à Rome, on célébrait les noces de Ricimer avec la fille d'Anthemius; Sidoine y assista, et peu de temps après il fit encore en vers le panégyrique de l'empereur, en présence de qui il le prononça, le 1^{er} janvier 458. Il obtint ensuite la charge de chef du sénat et celle de préfet de la ville, par l'entremise de Basilins, favori d'Anthemius, et l'un des hommes les plus vertueux de son siècle. Au bout de quelque temps l'empereur le fit aussi patrice. — Le désir de revoir sa patrie et de lui consacrer le reste de sa vie conduisit Sidoine, vers la fin de 471, à passer de l'état séculier et des premières charges de la cour, dont il se démit en faveur de son fils, à l'humilité et à la sainteté de l'épiscopat. A peine eut-il manifesté ce désir, qu'il fut porté d'une voix unanime sur le siège, alors vacant; de l'église de Clermont, dont le diocèse comprenait toute l'Auvergne. Sidoine, ordonné évêque, devint un homme tout nouveau; il renonça aux lettres profanes, et, s'il fit encore des vers, ce ne fut que bien rarement, et le plus souvent en l'honneur des martyrs et des saints. Il redoubla d'efforts pour que la réputation de poète ne portât aucune atteinte à la vie austère et pure du ministre du Seigneur (lett. 10, liv. ix). Ce ne fut plus qu'un homme d'aumônes, de jeûnes et de prières. Une étude approfondie à laquelle il se livra des mystères de l'Écriture-Sainte accrut encore sa réputa-

tion, et le fit regarder comme l'oracle de l'église gallicane. Les plus grands prélats que cette église avait alors, St-Loup de Troyes, St-Remi de Reims, St-Patient de Lyon, se firent un mérite d'avoir part à son amitié et d'entretenir un commerce de lettres avec lui. — L'épouse de Sidoine paraît avoir vécu au moins jusqu'à la fin de 474 ; quoiqu'il soit certain qu'il existât entre eux la plus parfaite union, on ne peut donter, disent les bénédictins de St-Maur, qu'elle ne fût devenue sa sœur selon l'ordre des canons. — Le siège de Bourges étant devenu vacant en 472, quelques débats s'élevèrent en cette ville sur le choix de l'évêque. Sidoine fut invité à s'y rendre, et tous les prélats qui y étaient assemblés s'en rapportèrent à lui sur l'élection. Sidoine nomma Simplicius, et le calme se rétablit : nous avons encore le discours qu'il prononça à cette occasion (lett. 9 et 10, liv. vii). — L'Auvergne, en 474, était menacée de l'invasion d'Euric, roi des Visigoths : le saint évêque n'hésita point à engager son peuple à opposer une vigoureuse résistance. Les habitants de Clermont soutinrent un siège, pendant lequel ils eurent à souffrir toutes les horreurs de la guerre. Ecdicius, beau-frère de Sidoine, étant parvenu à s'introduire dans la ville assiégée, se mit à la tête de ses concitoyens dont il forma une petite armée, et fit des prodiges de valeur. L'hiver força Euric de lever le siège de la ville que sa retraite laissa en proie à une division qui avait éclaté parmi les habitants, dont les uns voulaient abandonner la ville, tandis que les autres persistaient à vouloir se défendre. Sidoine fit venir de Lyon le prêtre Constantius, qui, par son éloquence, parvint à rétablir la concorde. Une affreuse disette désolait les contrées que les Visigoths avaient traversées ; plus de 4,000 Bourguignons mourant de faim, dénués de tout, étaient venus à Clermont ; Ecdicius et Sidoine pourvurent à leur subsistance : le pieux prélat, dont les ressources étaient épuisées, fit vendre secrètement sa vaisselle d'argent pendant cette calamité ; mais

Papianilla qui en fut instruite, la fit racheter et remettre dans la maison de son mari. Ce fut à cette même époque que Sidoine, pour implorer la miséricorde divine, établit dans son diocèse la cérémonie des Rogations ; que Mamert avait déjà instituée à Vienne (lett. 1^{re}, l. vii). Pendant l'hiver, Euric avait rassemblé de nouvelles forces ; il s'était rendu si redoutable que Nepos, empereur d'Occident, crut devoir acheter la paix par la cession qu'il fit de l'Auvergne aux Visigoths ; ceux-ci ne tardèrent pas à se rendre maîtres de Clermont : Sidoine, loin de se laisser abattre par ce funeste événement, montra le plus grand courage. Il se présenta devant le prince arien, et osa lui demander qu'il laissât aux catholiques qui tombaient sous sa domination le droit d'ordonner des évêques. La fermeté qu'il déploya en cette circonstance, l'affection qu'il avait constamment montrée pour les Romains, enfin ses liaisons avec les personnes les plus considérables des Gaules, donnèrent de l'ombrage au monarque visigoth, qui, sourd à ses demandes, l'envoya prisonnier au château de Livianne, à quelques lieues de Carcassonne. Sidoine compte, parmi les ennuis de sa captivité, le voisinage de deux vieilles Visigothes, hargneuses et ivrognesses, qui avaient leur chambre à côté de la sienne (l. viii, ép. 9). Il resta renfermé dans ce château jusqu'à ce que Léon, homme de lettres et ministre d'Euric, qui s'intéressait à son sort, et auquel il avait envoyé une copie qu'il avait faite à sa prière de la vie d'Apollonius de Tyane (lett. 3, liv. viii), eût mis fin à sa captivité qui dura une année ; mais il reçut en même temps l'ordre de se rendre à Bordeaux, pour régler avec Euric qui y tenait sa cour les affaires de l'Auvergne : ce n'était qu'un prétexte imaginé pour le retenir comme prisonnier d'état dans cette ville. Il est à présumer que ce fut un petit poème que Sidoine composa, pendant son exil, à la louange d'Euric, qui lui fit obtenir la permission de retourner dans sa patrie. Le roi des Visigoths fut sans doute sen-

sible aux charmes de la poésie, et ne dut pas lire avec indifférence des vers où Sidoine avait représenté, avec non moins d'énergie que de vérité, « tous les peuples de la terre prosternés aux pieds de leur vainqueur, et les Romains attendant de lui seul leur salut, demander en suppliant, au nouveau favori de Mars, la protection de la Garonne pour le Tibre affaibli. » — Sidoine revint en Auvergne, où il ne cessa point d'agir avec une vigueur toute chrétienne pour adoucir le sort d'un peuple dont il fut constamment le véritable père. Quoique entièrement occupé du soin de son diocèse, il trouva cependant le loisir de revoir ses lettres, et d'en publier le recueil à diverses reprises pour satisfaire aux pressantes sollicitations du Lyonnais Constantius et de deux autres de ses amis ; mais il refusa de continuer l'histoire de la guerre d'Attila qu'il avait commencée à la prière de Prosper, évêque d'Orléans (lett. 15, liv. VIII), croyant cette entreprise au-dessus de ses forces. Le traité qu'il avait composé, pendant son épiscopat, sur les offices de l'église, et qui est cité par Grégoire de Tours, qui y avait ajouté une préface, n'est pas parvenu jusqu'à nous, non plus que cette préface, que l'on doit d'autant plus regretter qu'il est certain qu'elle contenait des particularités sur la vie de Sidoine. Tout ce qu'on sait des dernières années du vénérable prélat, c'est qu'il eut à éprouver quelques tracasseries de la part de deux prêtres factieux et corrompus qui avaient résolu de le chasser de son église pour s'emparer de son siège, mais qui ne purent y parvenir. Il mourut un samedi, 21 août, jour auquel l'église de Clermont, qui l'a placé au nombre de ses saints, célèbre encore sa fête. L'église de Lyon la célèbre aussi le même jour. L'époque la plus certaine de sa mort doit être placée, suivant les bénédictins de Saint-Maur, sous l'empire de Zénon, vers l'année 488, la cinquante-huitième année de son âge, et la dix-huitième de son épiscopat, la septième ou huitième du règne de Clovis. Son

corps, d'abord enterré dans l'église de Saint-Saturnin, fut depuis transporté dans celle de Saint-Genès ; son épitaphe est terminée par ces deux vers :

Nulli incognitus et legendus orbi,
Illic Sidoineus tibi iacetur.

La maison de Polignac prétend être issue du frère de ce prélat, et soutient que du nom d'*Apollinaire* s'est insensiblement formé celui de Polignac. — Il nous reste de Sidoine : 1^o neuf livres de lettres qu'il paraît avoir composées à plaisir, et dans lesquelles il semble avoir voulu lutter avec Pline le jeune et Symmaque ; mais il faut avouer que, s'il s'est rapproché du dernier de ces épistolographes, il est resté fort au-dessous du favori de Trajan. 2^o Vingt-quatre pièces de vers sur différents sujets, auxquelles il faut joindre des épitaphes, des inscriptions et quelques autres morceaux de poésie insérés dans ses lettres : on y remarque un homme de talent, qui a de l'imagination, de la verve, et qui, par un style vif, serré et énergique, semé de pensées ingénieuses et brillantes, sait intéresser et plaire. Quoiqu'on lui reproche avec justice de l'affectation, de l'enflure et quelquefois de l'obscurité, défauts qui signalent les productions du siècle de décadence et de barbarie où il florissait, il n'en doit pas moins être regardé comme le meilleur poète que cette époque ait produit. Nous croyons devoir faire observer que presque toutes les pièces de Sidoine paraissent avoir été improvisées. La vie de ce grand homme fut si active et mêlée de tant de traverses, qu'il n'eut pas assez de loisir pour retoucher ses vers. Lorsqu'il en fit un recueil à la prière du consul Magnus Felix, son ancien condisciple, il lui témoigna dans sa dédicace (*carm.* ix), combien il redoutait que le public ne jugeât sévèrement des poésies qu'il avait composées dans sa première jeunesse, et auxquelles il n'avait pas mis la dernière main. Il brisa plus d'une fois sa lyre à l'aspect des Bourguignons, et des autres peuples barbares que les Romains avaient pris pour auxiliaires, et qui envahissaient toute la

Gaule : « Voulez-vous savoir, disait-il à Catullinus, qui lui avait demandé un épithalame, ce qui glace ma veine poétique ? ma muse dédaigne les vers de six pieds depuis qu'elle voit des protecteurs qui en ont sept (*carm.* xii). Plus heureux que moi, vous n'êtes point forcé de voir, d'entendre, de sentir, de rassasier ces énormes et dégoûtants colosses, qui sont si affamés, que la cuisine d'Alcinoüs n'y résisterait pas. » — Les ouvrages qui nous restent de Sidoine, et qui sont vivement regretter ceux que la piété et la modestie du saint évêque firent anéantir à leur auteur, ainsi que ceux que le temps nous a enlevés, ont le précieux avantage de nous avoir conservé des faits qu'on chercheroit vainement ailleurs. Gibbon et Le Beau, en traçant l'histoire du v^e siècle, citent à chaque page les écrits de Sidoine. Ils n'ont pas moins été utiles au P. de Colonia et aux autres historiens de Lyon, pour répandre quelques lumières sur les principaux événements qui ont eu lieu dans cette ville pendant ces temps de déplorable mémoire. Ses lettres surtout, et celles d'Alcime Avitus, son contemporain, qui était aussi poète, sont, suivant le P. de Colonia, la clé générale de l'histoire littéraire de ce siècle. — L'édition *princeps* des œuvres de Sidoine est celle que l'on croit sortie des presses de Nic. Ketlaer et Ger. de Leempt, à Utrecht, vers 1473 ; c'est un in-folio de 151 feuillets. La première édition, avec date, parut à Milan en 1498, même format : la plus estimée parmi les éditions modernes est celle que donna Philippe Labbe, avec les notes de Jacques Sirmond (Paris, 1662, in-4^o) ; on recherche encore l'édition qui renferme les notes de P. Colvius et de J. de Wower (Lyon, Pillehotte, 1598, in-8^o) ; et enfin, celle que le président Savaron publia avec un commentaire (Paris, A. Perrier, 1609, in-4^o). Toutes ces éditions sont assez rares : il eût été à désirer qu'on en eût fait une nouvelle de format in-8^o avec les notes des divers commentateurs au bas de chaque page, afin de pouvoir la joindre aux éditions *cum notis vario-*

rum. — La seule traduction que nous ayons en français des œuvres complètes de Sidoine est celle qui a été publiée à Lyon (1836, 3 vol. in-8^o) par MM. Grégoire et Collombet. Le texte latin est en regard, et elles sont accompagnées de notes savantes, dont quelques-unes portent la signature de C. Bregnot du Lut. Les traducteurs ont pris pour épigraphe cette phrase de Charles Nodier : *Sidoine est pour nos Gaulois le César et le Tacite du moyen âge.* ANT. PÉRICAUD.

SIDON, grande et célèbre ville de la Phénicie, située sur le bord de la mer, à environ 50 mille de Damas et à 24 de Tyr (v. PHÉNICE).

SIÈCLE. Les Français, en donnant, comme tout le monde, au mot *siècle* la signification d'espace de cent années, se sont écartés des traditions de leurs ancêtres, car les druides, au dire de Pline (*Hist. nat.*, lib. xvi), entendaient par *siècle* une période de trente années. Il y a même eu d'autres abrégiateurs qui se sont contentés d'un espace de dix ans. L'étymologie de ce mot, si l'on en croit Varron, vient de *vieux* (a senex) ; d'autres la découvrent dans les deux mots *se* et *colo*, ou dans *sequor* ou dans *seco*. Quoi qu'il en soit, il est certain que, pour les Romains, elle indiquait le même nombre de cent années qu'elle indique aujourd'hui, à la grande consolation des corneilles et du peu d'hommes doués comme elles du privilège d'une longue vie. Chaque retour de siècle était même pour le peuple-roi l'occasion d'une fête toute nationale, dans laquelle on célébrait les *ludi sæculares*, pour le salut de la république. Il paraît cependant que l'époque de ces jeux a varié, car Horace, dans son fameux *Carmen sæculare*, parle de cent dix années (*Certus undenos decies per annos orbis*), et Suétone cite parmi les autres extravagances de l'empereur Claude celle d'avoir ouvert des jeux séculaires avant le temps voulu, de manière que le peuple romain ne put s'empêcher de rire lorsque la voix du crieur public prononça l'invitation solennelle de jouir d'un *spéc-*

tacle que personne n'avait vu, que personne ne verrait jamais; tandis qu'il y avait là jusqu'à des histrions qui avaient pris part aux jeux précédemment donnés par Auguste. — *Siècle* signifiait aussi, chez les Latins, les hommes qui vivaient dans une certaine période, et les mœurs du même temps. Ainsi Virgile, pour flatter César, pouvait dire que « le siècle impie était sur le point de éraïndre une nuit éternelle à la mort de ce héros, » comme Napoléon, pour flatter et encourager les soldats d'Égypte, leur montrait les siècles nombreux « qui les contemplaient du haut des Pyramides. » A ces acceptions sont dus les mots surannés de *siècle d'or*, *d'argent*, *d'airain*, *de fer*, et le mot vivace de *siècle de progrès*. — Mais de toutes les significations du mot *siècle*, aucune n'est plus usitée que celle qui désigne les choses mondaines, leur vaine pompe, leurs fausses délices. De là vient que, pour les écrivains sacrés, le mot *séculier* est quelquefois synonyme de *profane* et d'*ethnique*, bien qu'à la rigueur il se dise surtout des laïques ou des ecclésiastiques qui vivent dans le monde, par opposition aux réguliers, à ceux qui sont engagés par des vœux dans une communauté religieuse. Cependant on ne peut s'empêcher d'observer que cette acception a quelque chose de forcé et de menteur; car, que peut-il y avoir de commun entre l'espace de cent ans et l'existence du prêtre dans la société, et surtout les habits somptueux, les danses, les festins, les conversations, les amours, la chasse, et tout ce temps follement dépensé, frivoles éléments de la vie appelée *mondaine*? N'est-il pas vrai que cette chaîne de cent ans est bien l'idée la plus glorieuse qui puisse germer dans l'esprit d'un homme lancé dans le tourbillon du monde, soit qu'il en considère le dernier anneau comme un but qu'il n'atteindra jamais, soit qu'il pense qu'aussitôt la ligne équinoxiale du demi-siècle française, commencera pour lui la saison du désenchantement avec sa réalité désespérante, écueil fatal à toutes les brillantes chimères d'un autre âge? B^{ou} MAXNO.

SIÈGE. Ce mot, dans son acception la plus ordinaire, désigne un meuble fait pour s'asseoir; il y en a un grand nombre de variétés qui prennent différents noms suivant leur forme et la nature des matériaux dont ils sont construits: telles sont les *chaises*, les *fautouils*, les *bancs*, etc. On nomme *sièges de pierre*, de *marbre*, de *gazon*, des bancs de pierre, de marbre, de gazon, qu'on pratique quelquefois sur les promenades ou dans les jardins: on les nomme aussi *sièges rustiques*. Le coussin sur lequel s'assied un cocher pour conduire ses chevaux et sa voiture s'appelle *siège de cocher*. La partie de la selle sur laquelle repose le cavalier est le *siège de cette selle*. On ne connaît pas bien aujourd'hui la forme que les sièges avaient chez les Grecs: on présume qu'ils étaient de bois, et n'avaient qu'un simple dossier sans bras; mais on les exhaussait toujours d'un marchepied, soit qu'ils servissent à table pour manger ou dans les appartements pour la conversation: les grands les reconstruisaient de peau ou d'étoffe couleur de pourpre; le bois en était travaillé avec beaucoup d'art, et revêtu de divers ornements. Rien n'a plus varié que la forme des sièges parmi les divers peuples de l'antiquité. Ce meuble était chez les Romains la marque de la dignité, comme le dais ou parasol chez quelques peuples de l'Orient: La *chaise curule* (*sella curulis*), comme on la voit sur les médailles des familles Lælia, Cornelia et Cestia, était un siège d'ivoire pliant et sans dossier, sur lequel s'assirent d'abord seulement les rois, et plus tard les premiers magistrats, tels que dictateurs, consuls, préconsuls, censeurs, prêteurs, grands édiles, ainsi que ceux des sénateurs, qui avaient été revêtus des premières charges de la république; et qui par là conservaient toute leur vie le droit de s'y asseoir. Les simples édiles, questeurs et autres magistrats inférieurs, avaient pour siège une sorte de banc particulier, semblable à celui qu'on voit sur les médailles des familles Sulpicia et Critonia. C'est toujours sur une chaise curule qu'on re-

présente les empereurs romains quand ils sont assis. L'usage des sièges à dos et des marche pieds, comme on les voit sur les diptyques, ne fut adopté par les consuls et les empereurs d'Orient que sous le Bas-Empire; mais le siège de ces sortes de meubles conserva toujours la forme de la chaire eurule, telle qu'elle est encore représentée aujourd'hui par le fauteuil du roi Dagobert, conservé au cabinet des antiques de la Bibliothèque royale.—On nomme aussi *siège* la place où s'assied le juge pour rendre la justice. Par extension, on désignait autrefois de même le lieu où se rendait la justice dans les juridictions subalternes, ainsi que cette juridiction elle-même et le corps des juges, à qui elle était déparée, à peu près comme on nomme *chambre* aujourd'hui la réunion des députés de l'un des corps législatifs. On dit encore le *siège d'un tribunal*, *d'un cours*, pour désigner la ville où réside ce tribunal, cette cour. Le mot *siège*, dans la même acception, sert figurément à désigner le lieu où certaines choses sont établies, où elles résident, où elles dominent, comme quand on dit : le *siège du gouvernement* pour le lieu où il se tient; Athènes était le *siège* des sciences et des lettres; le cerveau est le *siège* de la pensée, etc. C'est à peu près dans ce sens qu'il se dit de la capitale de certains empires : Constantinople est le *siège* de l'empire ottoman. Le mot *siège* désigne particulièrement encore un évêché et sa juridiction : Cet évêque a tenu le *siège* tant d'années; vacance du *siège*, etc. Le *saint-siège* ou *siège apostolique* est l'église romaine.—C'est par extension aux dernières acceptions que nous venons d'indiquer du mot *siège* que le verbe *siéger*, qui en est formé, sert à désigner une assemblée de juges en fonctions, on l'aete de tenir le *siège pontifical* ou *épiscopal*. Z. Z.

SIEGE (art militaire). C'est l'action d'attaquer une place fortifiée pour s'en rendre maître. Il y a deux manières de prendre une place forte. On peut, après l'avoir investie, c'est-à-dire entourée, se contenter d'occuper en forces tous

les points par lesquels elle pourrait recevoir des secours, soit en troupes, soit en vivres ou munitions de guerre, et attendre que, la garnison ayant consommé toutes ses ressources, soit obligée de capituler et de se rendre; cela s'appelle *bloquer, faire le blocus* (v.) : ou bien, et surtout lorsqu'un intérêt quelconque ne permet pas de disposer, pendant un temps un peu long, d'un détachement suffisant pour bloquer exactement une place, on l'attaque de vive force; c'est ce qu'on appelle *assiéger, faire le siège*. Le but de l'attaque de vive force d'une place de guerre est de détruire les ouvrages et les remparts derrière lesquels la garnison est à couvert, afin de pouvoir la joindre corps à corps, et la dompter par la supériorité des forces. Les ouvrages et les remparts d'une place, qu'ils soient revêtus en entier en murailles, ou seulement à moitié, sont trop solides pour céder à l'effort des armes de main, et même de l'artillerie d'un petit calibre; il faut donc employer à cet effet de l'artillerie qu'on appelle de *siège*, c'est-à-dire des canons, des mortiers, des obusiers d'un calibre plus élevé. Mais, d'un autre côté, l'artillerie de la garnison, faisant son service derrière des remparts épais qui la garantissent, au moins en très grande partie, des effets du canon tiré d'un peu loin, il en résulte que, si l'assiégeant voulait employer son artillerie simplement et à découvert sur le terrain, il éprouverait une telle perte en raison de l'infériorité de sa position, qu'il serait bientôt mis hors de combat. Il lui serait même tout à fait impossible d'approcher assez son artillerie des remparts pour qu'elle pût les détruire et y faire une brèche par laquelle les troupes auraient la possibilité de pénétrer et d'engager un combat avec la garnison; ce qu'on appelle *donner l'assaut, monter à l'assaut*. Il en résulte encore que l'assiégeant pour faire usage de son artillerie est obligé de la couvrir également par des fortifications, qui le mettent autant que possible à l'abri de celle de l'assiégé, et que ses batteries, ainsi rempa-

rées, doivent être poussées assez près des murailles de l'ennemi pour pouvoir les ruiner et ouvrir une brèche, ce qui exige ordinairement la plus grande force, l'effet le plus violent du canon. C'est sur les considérations que nous venons d'exposer, et auxquelles il s'en joint de secondaires dont nous ne pouvons pas nous occuper, que sont fondés les principes de la guerre passive des sièges, c'est-à-dire de l'attaque des places. Pour s'approcher des emplacements que la nature du terrain et la configuration des ouvrages de la place désignent pour y établir des batteries, on part d'abord d'un lieu où l'on soit à couvert du feu de l'ennemi, ou à une distance qui en rende l'effet peu sensible, et l'on chemine en se couvrant successivement par un rempart en terre. Partout où le sol le permet ce rempart s'établit en creusant un fossé dont on rejette les terres du côté de l'ennemi pour en former un parapet. Lorsque le sol, ou pierreux, ou marécageux, ne permet pas de creuser, le parapet se forme de fascines et de terre, ou de sacs remplis de terre, qu'on y apporte, ce qui rend le travail bien plus long et plus difficile. Ici il se présente une observation toute naturelle : c'est que les troupes qui doivent garder et défendre ce chemin couvert, qu'on appelle *tranchée*, devant y être abritées, il ne faut pas que la direction du tir d'un point quelconque de la place puisse les y prendre en flanc, c'est-à-dire qu'elle enfile la tranchée dans sa longueur. C'est pourquoi on doit toujours la diriger en dehors de tous les ouvrages occupés par l'ennemi. Quelque triviale que paraisse cette observation, l'histoire des sièges prouve que quelquefois on l'a oubliée. Cette tranchée se fait quelquefois double et quelquefois simple, c'est-à-dire que du point de départ, appelé la *queue de la tranchée*, on pousse un chemin couvert à droite et à gauche, ou bien on ne s'étend que d'un seul côté. Le choix du mode à suivre est déterminé par des circonstances locales, dont la première est l'étendue du front qu'on veut attaquer. Quand le développement

du terrain le permet, on pousse tout d'abord la tranchée en ligne droite. Dans le cas contraire, on avance par bouts de tranchée disposés en zig-zag. Lorsque les tranchées par lesquelles on s'approche de la place sont arrivées à la distance où l'on doit établir les batteries, on ouvre une nouvelle tranchée dans une direction parallèle au développement extérieur du front qu'on attaque, et qui, pour ce motif, porte le nom de *parallèle*. C'est sur cette ligne qu'on établit les batteries aux points convenables pour l'effet qu'elles doivent produire. Il arrive quelquefois qu'on s'approche, de prime abord, assez de la place pour établir tout de suite les batteries destinées à ouvrir une brèche dans l'enceinte du corps de la place. C'est ce qu'on appelle *brusquer un siège*. Mais ordinairement ces premières batteries sont destinées à mettre l'artillerie ennemie hors de service et à ruiner les parapets qui la couvrent. Ici on emploie les trois espèces de bouches à feu : le canon, qui ne peut être consacré qu'aux tirs horizontaux, et placé, soit en face des batteries ennemies, pour ébranler les parapets et évaser les embrasures, soit perpendiculairement au prolongement de leur front, c'est-à-dire sur leur flanc, pour mettre les bouches à feu hors de service en brisant leurs affûts et détruisant leurs défenseurs; les mortiers, propres au tir vertical, et employés à jeter dans les batteries des bombes dont l'explosion y porte le désordre et le ravage; les obusiers, qui lancent également des projectiles creux, et dont le tir est ou horizontal, ou sous un angle moyen, et qui produisent l'effet réuni des boulets et des bombes. De cette première parallèle on continue à avancer vers la place, par de nouvelles tranchées. Selon l'importance du nombre ou des effets de l'artillerie des assiégés, on forme, en avant de la première, une seconde, et même une troisième parallèle; quelquefois, on avance directement pour s'établir au haut du glacis des ouvrages, c'est ce qu'on appelle le *couronnement* du chemin couvert. On concevra facilement

que, dès l'instant où l'on arrive à la portée des petites armes, il se présente de nouveaux dangers dont l'assiégeant avait été à l'abri jusqu'alors. Aussi cette opération est-elle une des plus difficiles des sièges. Ce dernier bout de tranchée se fait, soit directement, en se garantissant du feu d'enfilade par des massifs ou traverses très rapprochées, soit au moyen de zig-zags très courts, et toujours en observant que les travailleurs soient bien à l'abri du feu de l'ennemi. Lorsqu'ils ne sont couverts que par devant et sur les côtés, ces chemins ouverts s'appellent *sape ouverte*. Quand ils le sont également par dessus, ils portent le nom de *sape couverte*. C'est du couronnement du chemin couvert qu'on part pour l'établissement des batteries dites de *brèche*, destinées à ruiner le revêtement des ouvrages de la place. Nous nous dispenserons dans cet article d'entrer dans un détail plus circonstancié des opérations dont nous venons de donner une esquisse rapide, et qui ne peuvent trouver une place convenable que dans un ouvrage didactique. La brèche ouverte est le chemin par lequel l'assiégeant cherche à pénétrer dans la place, en repoussant les troupes qui la défendent, qu'il peut enfin atteindre de près, et sur lesquelles il a l'avantage du nombre. Chacun des ouvrages extérieurs lui coûte une attaque pareille; et le nombre de ces attaques est encore augmenté lorsqu'un ennemi courageux et intelligent lui fait rencontrer une nouvelle défense derrière une brèche qu'il croit dégagée, ou parvient à le chasser d'un ouvrage déjà pris et où il n'a pas eu le temps de se bien couvrir. La dernière brèche est celle qui se fait au corps de la place; lorsqu'elle est pratiquée, la garnison est ordinairement bien près de se rendre. Les opérations que nous indiquons, et qui ont exclusivement pour but l'attaque d'une place assiégée, ne sont pas les seules qu'exige un siège régulier. Pour que l'armée qui en est chargée puisse s'en occuper avec succès, il faut qu'elle ne soit point troublée dans ses travaux et ne puisse pas être exposée à se voir cou-

trainte de les quitter, en perdant au moins l'artillerie et les approvisionnements dont elle a dû se munir. Il est donc nécessaire de lui adjoindre une seconde armée, appelée armée d'observation, chargée de la couvrir contre toute tentative d'un corps ennemi qui voudrait se courir ou dégager la place assiégée. Quelquefois c'est l'armée principale qui remplit elle-même cette mission; quelquefois étant retenue à une distance plus ou moins grande par des opérations d'un intérêt majeur, on est obligé de former un détachement exprès pour cet objet; et qui ne peut avoir lieu que lorsqu'on a une supériorité marquée sur l'armée ennemie. — Jusqu'ici nous ne nous sommes occupé que du siège actif; mais nous ne pouvons nous dispenser de dire quelques mots du siège passif, ou défense des places. Par la nature même des choses, les opérations de l'assiégeant sont libres et volontaires. Il est presque toujours maître de choisir le lieu et le mode d'attaque. Il peut également déterminer les règles qu'il veut suivre, et les combinaisons qui les remplaceront lorsqu'il voudra s'en écarter. La défense, au contraire, est contrainte, et pour ainsi dire limitée dans le choix de ses moyens, qui dépendent toujours du système que l'assiégeant juge à propos de suivre. Sauf quelques règles générales dont le commandant ne peut pas s'écarter, sa conduite défensive dépend en entier de sa constance et de son intelligence. Ces règles se réduisent : 1° à disputer quand on le peut et autant qu'on le peut les approches de la place, afin de retarder l'ouverture du siège; 2° à s'éclaircir de toutes les manières possibles autour de soi, afin de ne pas ignorer l'instant et le lieu de l'ouverture de la tranchée; 3° à ne compléter l'armement de la place qu'après ce moment, afin de pouvoir tout de suite porter sur le front d'attaque toute l'artillerie nécessaire, sans être obligé d'en retirer des points où elle aurait été placée mal à propos. Ici, comme pendant toute la durée du siège, les hésitations et les incertitudes ne peuvent que nuire à la confiance dont le commandant

a besoin d'être investi. Il doit s'éclairer encore, durant la nuit, par des artifices, afin de pouvoir suivre constamment la direction et les progrès des travaux de l'ennemi ; ménager son feu en ne l'employant jamais que pour produire des effets utiles ; mais cependant réunir contre les batteries ennemies le plus grand nombre possible de feux, et leur donner la vivacité nécessaire pour produire un effet prompt et certain, d'abord en empêchant ou retardant la construction des retranchements, ensuite en démontant les pièces qui y sont placées ; multiplier les feux verticaux sur les tranchées, et particulièrement sur les places d'armes ; réitérer les sorties, soit simplement, pour reconnaître exactement les travaux de l'ennemi, soit pour les ruiner en comblant les tranchées, et en enclouant ou mettant hors de service les bouches à feu de ses batteries ; couvrir les siennes propres des feux de flancs, par tous les moyens que fournit l'art de la guerre et que lui suggérera son intelligence ; réparer à mesure et le plus promptement possible les dommages causés par le feu des assiégeants ; ne pas se contenter des rechanges de toutes espèces qui doivent exister dans les arsenaux, mais en faire préparer constamment de nouveaux pour ne jamais être pris au dépourvu ; c'est surtout lorsque les batteries de brèche sont établies et que le lieu où la brèche doit être ouverte est ainsi déterminé, qu'il doit employer toutes les ressources qu'offrent la présence d'esprit et l'intrépidité. Souvent, et même presque toujours, l'invention doit venir à son aide, pour défendre, empêcher ou retarder le passage du fossé, pour éloigner l'ennemi de la brèche, ou ne la lui abandonner qu'après lui avoir fait éprouver les plus grandes pertes ; pour l'arrêter, lorsqu'il en sera maître, en lui présentant un nouveau moyen de défense, un nouveau rempart, qu'il aura dû préparer dès les premiers coups de canons de la batterie de brèche ; enfin, pour profiter de l'étonnement que cause toujours un obstacle inattendu, chasser le vainqueur de la place, et l'obliger à recommencer

avec de nouveaux dangers en rendant la brèche impraticable sans perdre de temps. C'est donc avec raison qu'on peut dire que la défense d'une place dépend bien plus de la tête et du cœur de celui qui la commande que de la bonté des fortifications, de la force de la garnison, et des ressources en artillerie. S'il est exclusivement ingénieur ou artiller, c'est-à-dire théoricien méthodiste, ce qui rend ordinairement indécis, méticuleux, et étouffe par conséquent les inspirations de l'intelligence inventive, on peut toujours compter sur une défense médiocre. Pour ne citer qu'un seul exemple, qu'on me permette de rappeler le siège de Mantoue (1799), dont la défense était confiée à un officier général dont on ne saurait contester les vastes connaissances théoriques et le courage personnel. Lorsque le système de fortifications d'une place, son armement et la force de sa garnison ont pu être appréciés, connaissance qui est moins difficile à acquérir qu'on ne pense, on peut prédire assez exactement le nombre de jours que durera la défense ; ce nombre de jours peut être un peu augmenté par l'activité et le talent du commandant, et encore ici on peut estimer de combien. Il en résulte ce qu'on voit tous les jours : que place assiégée est place prise. Le premier effet que produit le siège des forteresses est ainsi la perte d'une partie, plus ou moins forte, du matériel et des approvisionnements qui seraient utiles à l'armée active. Le second est d'affaiblir et de désorganiser les deux armées, l'une par les détachements qui doivent assiéger les places, l'autre par ceux qui doivent les défendre. Les hostilités deviennent stationnaires à peu près, ce qui est l'effet le plus ruineux de toute manière qu'elles puissent produire. Aussi l'expérience des guerres passées a-t-elle fait changer le système stratégique. On s'est aperçu que les places, avec une simple garnison défensive, n'ont aucune action hors de la portée du canon des ouvrages ; qu'il est facile de les faire bloquer par des corps plus faibles même que leurs garnisons, et

composés de réserves qu'on ne peut pas encore employer en ligne et qui s'y aguerissent. On les a donc dépassées sans crainte, en les faisant masquer d'abord par quelques troupes légères, et ensuite bloquer par des réserves. La guerre s'est portée en arrière d'elles; et là l'assaillant a pu agir avec toutes ses forces réunies contre une armée affaiblie par les garnisons qu'elle a fournies. Aujourd'hui, excepté les intéressés à leur construction, tous ceux qui ont fait la guerre et l'ont méditée sont convaincus que les lignes de places fortes, tant vantées pour défendre et couvrir un pays, ne défendent et ne couvrent rien. Mieux vaut n'avoir qu'un petit nombre de grandes forteresses, servant tout à la fois de places d'armes aux armées et de citadelles à de grands camps retranchés, qu'on peut faire occuper par des réserves, des milices nationales, et qui, en menaçant bien plus activement les communications de l'ennemi, l'obligeront lui-même à fournir de forts détachements, et paralyseront ses opérations; pendant ce temps l'armée défensive restera complète et libre de ses mouvements. G^{al} G. DE VAUDONCOURT.

SIERRA-LEONE, nom que l'on donne à la partie de la côte de la Guinée septentrionale qui s'étend depuis la colonie américaine de Liberia jusqu'à la Sénégambie, entre les 12° 55' et 16° 45' de longitude ouest, sur une longueur de 165 lieues. *Sierra*, en espagnol, signifie *montagne*. La colonie anglaise de *Sierra-Leone*, située entre les 7° et 8° 50' de latitude nord, est formée en grande partie de la péninsule de ce nom, outre les îles de Los et de Banana, qui sont à deux lieues et demie de la côte. Sa population, de 13,000 âmes environ, se compose de colons nègres venus de l'Amérique septentrionale, de nègres marrons de la Jamaïque, d'esclaves de la Barbade, de soldats nègres pensionnés, de nègres arrivés volontairement de diverses parties de l'Afrique, de nègres saisis sur les navires faisant la traite, et de blancs, au nombre desquels sont compris les militaires formant la garnison du chef-lieu,

les employés civils et judiciaires, et les ecclésiastiques. Un climat insalubre y frappe annuellement de nombreuses victimes, tant parmi les nègres que parmi les Européens. La fertilité du sol peut être comparée à celle des Antilles les plus favorisées de la nature. On y recueille d'excellent café, du cacao; du riz, du manioc, de l'arrow-root et d'autres racines comestibles. La culture du sucre, du coton, de l'indigo et du gingembre pourrait y être tentée avec le même succès. *Freetown*, chef-lieu de la colonie, offre dans ses jardins, non seulement des cocotiers, des bananiers, des orangers, des citronniers, des yama, etc., mais encore tous les légumes d'Europe, et les vignes de Madère et de Ténériffe. On en exporte du café, du riz, de la poudre d'or, de l'argent, des peaux de panthères, de la gomme de Sénégal, de la gomme copal, du poivre de Guinée, de la cire de palmier, des dents d'hippopotames, du miel, des peaux de singes, des ignames, etc. Les revenus de l'établissement proviennent des droits d'entrée sur les marchandises. Il est administré par un gouverneur assisté d'un conseil. Les lois de la Grande-Bretagne y sont en vigueur. X.

SIERRA-MORENA (V. COLONIES AGRICOLES INTÉRIEURES, tom. xv, p. 219).

SIESTE (dérivé du mot espagnol *siesta* et du verbe *sestar*), signifie faire la méridienne ou dormir après midi. En Orient, en Espagne, en Italie, dans tous les pays chauds, le mot *sieste* indique d'une manière générale le temps qu'on donne au sommeil pendant la journée. Toutefois nous ferons observer que dans la plupart de ces pays, le dîner ayant lieu vers le milieu du jour, le mot *sieste* indique d'une manière précise l'action de *dormir après dîner*. Ménage fait dériver le mot *sieste* du nom latin *sexta*, sous-entendu *hora*; ce qui indiquerait, d'après cet écrivain, la sixième heure du jour, ou midi. — Les sueurs abondantes qu'on éprouve dans les climats chauds, donnant habituellement lieu à une déperdition considérable des forces et à un affaiblissement relatif de l'estomac, les di-

gestions deviennent laborieuses, et appellent vers cet organe une somme de vitalité qui se trouve alors en moins dans les autres parties du corps, ce qui cause un engourdissement général des muscles, rend la tête pesante et toutes les fonctions languissantes. De là résulte cet affaissement qu'on éprouve surtout après le repas du jour et qui provoque au sommeil. Sous ces latitudes chaudes, hommes et animaux cèdent également à ce besoin de repos et de sommeil qui se fait sentir durant les premières fatigues de la digestion. Nous pourrions même dire que l'état léthargique qu'éprouve le serpent aussitôt après avoir avalé sa proie constitue le type le plus prononcé de ce que nous appelons *sieste*. Cette nécessité de dormir après le repas devient parfois si impérieuse, surtout chez les Orientaux, que, durant mon séjour en Égypte et en Syrie, j'ai vu de pauvres ouvriers refuser un salaire élevé plutôt que de se priver de leur *sieste*. Dans ces contrées, toute politesse, tout devoir cède à l'urgente nécessité de dormir après dîner. Un jour d'été, me trouvant invité à dîner chez des dames grecques, dans l'île de Chypre, je fus étrangement surpris de voir les convives me laisser seul, au sortir de table, pour aller goûter l'indiscrutable honneur de la *sieste*. Une demi-heure après, je les vis tous rentrer au divan, les uns bâillant encore, les autres s'essuyant le front et présentant l'aspect de gens qui viennent de dormir. Le danger même d'une position périlleuse ne suffit pas toujours pour soustraire à cet irrésistible besoin de la *sieste*. Parfois, j'ai rencontré dans les déserts des Arabes égarés par suite d'une *sieste* intempestive ou trop prolongée, durant laquelle ils s'étaient trouvés séparés de leur caravane. Un Espagnol, de mes amis, éprouvait un tel besoin de dormir après avoir diné que rien au monde ne pouvait l'y soustraire; la *sieste* seule pouvait endormir son humeur jalouse. J'ai connu un chef de Bédouins qui était si enclin à dormir après ses repas, qu'il lui arrivait souvent de faire la *sieste* mal-

gré la course rapide de son cheval ou le trot si incommode de son dromadaire. Il m'a également assuré que, lorsque les lions dévorent leur proie durant l'après-midi, ils éprouvent un si grand penchant pour le sommeil, qu'on peut alors les approcher d'assez près pour leur tendre des pièges et les combattre avec moins de danger. Enfin, le besoin de dormir après midi est si grand dans les pays chauds, que, d'une heure à trois, les rues sont presque désertes et les maisons silencieuses comme de vraies solitudes. — D'après les faits que nous venons de mentionner et les explications qui s'y rapportent, il est facile de comprendre que le *kef* oriental, le *dolce far niente* des Italiens, la *siesta* espagnole et la *méridienne* sont évidemment inhérents à la constitution des peuples du midi; tandis que, dans nos contrées tempérées, la *sieste* n'est guère en usage que parmi de riches paresseux et dans quelques classes d'ouvriers dont les rudes travaux réclament un sommeil réparateur vers le milieu de la journée. Toutefois, il importe de faire observer que, si le sommeil diurne est nécessaire dans les pays très chauds et parfois utile dans nos climats d'Europe, l'abus qu'on en peut faire prédispose à certaines maladies, telles que la pléthore sanguine ou humorale, l'obésité, les congestions cérébrales et l'apoplexie même. Les personnes qui se livrent habituellement à un sommeil prolongé durant le jour, ne tardent pas à éprouver un allanguissement des facultés intellectuelles qui peut conduire jusqu'à l'hébétéude. Le sommeil nocturne suffit en général pour réparer les pertes de la veille; y joindre le sommeil diurne, c'est s'éloigner du but assigné par la nature et vouloir encourir la plupart des graves inconvénients que nous venons de signaler. Le sommeil durant la nuit est toujours plus calme et plus réparateur que celui que l'on prend durant la journée. Or, comme la prolongation de la *sieste* n'a ordinairement lieu qu'au détriment du sommeil de la nuit, nous ne saurions trop recommander de suivre

autant que possible la loi naturelle, qui assigne la nuit pour le sommeil et le jour pour le travail. *Dr L. LARAT.*

SIGISMOND. L'histoire compte plusieurs hommes remarquables de ce nom, dont les biographies sont assez généralement contradictoires. Suivons-les dans l'ordre chronologique. Le premier, **SIGISMOND** (Saint), dont la vie, écrite par Grégoire de Tours, se trouve dans le *Recueil des hollandistes*, et dont l'église romaine honore la mémoire comme martyr, le 1^{er} mai, était roi de Bourgogne, ayant succédé, en 1516, à son père Gombaud ou Gondebaud, qui professait l'arianisme. Saint Avit, archevêque de Vienne, convertit à la foi catholique le roi Sigismond, qui établit la religion de Rome dans ses états, et se livra tout entier aux soins de son gouvernement. Ayant fait mourir son fils Sigeric, fausement accusé par sa belle-mère de conspiration, il en conçut tant de regrets qu'il se retira dans une abbaye pour faire pénitence; mais, ses sujets s'étant révoltés à l'instigation du roi d'Orléans Clodomir, ce dernier lui enleva son trône, et le fit conduire, avec toute sa famille, à Orléans, où, suivant les uns, il eut la tête tranchée, et, suivant d'autres, il fut jeté dans un puits avec sa femme et ses enfants.

SIGISMOND, empereur d'Allemagne, fils aîné de Charles IV, et frère de Venceslas, naquit en 1366, et fut élu roi de Hongrie en 1386. Il repoussa les Polonois, qui étaient venus lui disputer l'héritage de sa femme Marie, fille de Louis-le-Grand, roi de Hongrie, et resta maître du royaume. Les Valaques, qu'il avait maintenus quelque temps, s'étant soulevés, il marcha contre eux avec un renfort de Français et d'Anglais, et perdit, en 1396, la fameuse bataille de Nicopolis, livrée contre son avis. Contraint de fuir, il erra dix-huit mois, et rentra enfin dans sa patrie, où les seigneurs mécontents le firent prisonnier : il parvint à s'enfuir, et gagna la Bohême, où il leva un corps de troupes avec lequel il dissipa la ligue formée contre lui, et rentra dans l'exer-

cice du pouvoir souverain. Élevé à l'empire après la mort de Robert, palatin du Rhin, il signala son avènement par d'importantes améliorations, auxquelles il dut la vénération de toute l'Allemagne, qui le surnomma la *lumière du monde*. Pour terminer le grand schisme d'Occident, il convoqua à Constance, en 1414, un concile où se rendirent une foule immense de prélats, et où, contre la foi du serment, on fit brûler, l'année suivante, le fameux Jean Huss (v.), qu'on y avait attiré au moyen d'un sauf-conduit. Cet incident suscita la prise d'armes de plus de 400,000 hérésiarques conduits par le fameux Ziska. Ils firent essuyer plusieurs défaites à Sigismond, devenu maître de la Bohême, en 1419, par la mort de Venceslas : cet empereur fut même obligé de traiter avec eux après s'être fait couronner roi d'Italie à Milan, en 1431. Mais des dissensions s'étant élevées dans le camp des réformés, Sigismond, par une nouvelle trahison, attira les principaux chefs dans une grange sous prétexte d'une conférence, et les y fit brûler vifs : ainsi se termina la fameuse guerre des hussites. L'empereur, après avoir complètement soumis la Bohême, mourut à Znaim en 1437, âgé de 78 ans, après avoir fait reconnaître son gendre Albert d'Autriche pour héritier du royaume. L'aigle à deux têtes a toujours été conservé, depuis lui, dans les armoiries des empereurs. Il avait épousé en secondes noces Barbe, fille d'Hermann, comte de Cilex, surnommée la *Messaline d'Allemagne*.

SIGISMOND, roi de Pologne, surnommé *le Grand*, était le cinquième fils de Casimir IV et d'Élisabeth. Il fut élu roi en 1507, après la mort d'Alexandre Jagellon, son frère, et repoussa jusqu'aux environs de Moscou les Russes, alors encore barbares, et leur imposa une paix onéreuse. Il battit ensuite les chevaliers teutoniques, soutenus par l'empereur Maximilien, qu'il détacha de leur alliance. Ces guerres ne lui firent pas négliger l'administration de ses états, auxquels il rendit leur ancien lustre. Doué de toutes

les qualités qui font un grand roi, il mourut en 1548, laissant une mémoire vénérée de tous ses sujets.

SIGISMOND II, dit *Auguste*, fils du précédent, lui succéda en 1548. A peine fut-il sur le trône qu'il publia un mariage secret qu'il avait contracté avec sa maîtresse, Barbe Radziwil. La diète voulut casser une union aussi disproportionnée, mais il résista opiniâtrement, et les Tatars, durant ces débats, ayant fait une irruption dans le royaume, Sigismond, en les repoussant, ramena à lui les esprits mécontents. Afin de mieux se concilier encore les nobles polonais, il leur permit d'envoyer leurs enfants dans les universités des réformés d'Allemagne, ce qui avait été défendu jusque là. Il ne lui fallut que trois ans pour conquérir la Livonie, soumettre les chevaliers porteglaive, et forcer les duchés de Courlande et de Semigalle à se reconnaître vassaux de la Pologne. Barbe Radziwil étant morte, il épousa, en 1563, Catherine d'Autriche, veuve du duc de Mantoue, et la renvoya en 1565, mais sans oser contracter d'autres liens, la diète et surtout le saint-siège s'opposant au divorce d'un prince qui encourageait l'hérésie. Il mourut en 1572, après un règne de vingt-quatre ans, sans laisser de postérité. En lui finit la branche mâle des Jagellons : il eut pour successeur le duc d'Anjou, depuis roi de France sous le nom de Henri III.

SIGISMOND III, neveu du précédent, était fils de Jean III, roi de Suède. Il fut couronné roi de Pologne en 1587, après la mort d'Étienne Battori, à l'exclusion de son compétiteur au trône, Maximilien d'Autriche. A la mort de son père, il réunit la couronne de Suède à celle de Pologne; mais son attachement à la religion catholique l'ayant rendu suspect aux Suédois, luthériens pour la plupart, ceux-ci le dépossédèrent de la couronne en 1604, au profit d'un de ses oncles, Charles, prince de Sudermanie. Dans une guerre avec la Russie, en 1611, il brûla Moscou, et fit périr 200 mille ennemis dans Smolensk; mais il fut moins

heureux contre les Turcs et contre Gustave-Adolphe, qui, pour prix de toutes ses conquêtes qu'il se fit céder, ne lui accorda qu'une trêve de quelques années, avant l'expiration de laquelle il mourut, en 1632, à l'âge de soixante-six ans. Ce prince, juste, pieux et éloquent, fut d'ailleurs tout-à-fait inhabile comme homme politique, ce qui entraîna tous ses revers, et l'empêcha de profiter d'une foule de circonstances, qui, entre les mains d'un monarque plus adroit, eussent pu devenir la source d'une immense prospérité. J. H.

SIGNAL, SIGNAUX, SIGNALEMENT, moyen employé pour transmettre des ordres ou des avis à de certaines distances. Des coups de canon, des pavillons, des drapeaux, des appareils télégraphiques, des feux, des fusées, servent de signaux par la manière dont ils sont combinés, lorsque ces combinaisons, connues d'avance de ceux à qui ces signaux s'adressent, ont une signification déterminée. On se sert souvent de signaux sur terre, où ils offrent un moyen de communication rapide. Sur mer, ils sont d'un usage indispensable pour les vaisseaux qui naviguent en escadre ou de conserve. Sans les signaux, il serait presque toujours impossible à l'officier qui commande une flotte de lui transmettre aucun ordre, ni de régler sa marche et ses manœuvres. — Dans une armée navale, chaque division, chaque vaisseau a son signal particulier auquel il doit répondre par un autre signal convenu aussitôt qu'il l'appercçoit. Les signaux de jour se font avec des flammes, des pavillons de diverses couleurs, seuls ou superposés, au haut d'un mât, à l'extrémité d'une vergue, etc. Les signaux de nuit ne peuvent se faire qu'au moyen de coups de canon, de fusées, de fanaux allumés, placés dans un certain ordre. Enfin, dans des temps de brume, on est obligé de se servir du canon, du fusil, du tambour ou de la cloche, pour faire savoir où l'on se trouve plutôt que pour donner des ordres. — Le *signalement* est la description de tout l'extérieur d'une personne qu'on veut faire recon-

naître : on donne à la gendarmerie les *signalements* des déserteurs, des accusés. Les passeports contiennent les *signalements* des personnes auxquelles ils sont délivrés.

V. DE MOLÉON.

SIGNATURE, du latin *signum*. C'est le *signe* généralement adopté pour certifier la véracité d'un acte ou d'un écrit quelconque ; c'est le témoin de l'acte ou de l'écrit, celui qui le reçoit, ou celui qui s'engage, qui, en apposant son nom au bas de l'écriture, déclare par là en assumer toute la responsabilité. La signature forme aujourd'hui dans nos mœurs le complément indispensable d'un écrit ; elle est absolument nécessaire pour donner à un acte toute sa perfection. L'usage de signer les actes par l'apposition de son nom ne remonte pas cependant à une époque très éloignée : comme la signature n'est employée que pour servir de signe matériel indicatif d'un fait, tout autre signe équivalent auquel on s'accordait à attacher le même caractère devait produire le même effet ; c'est ainsi que, dans les premiers temps, il suffisait d'une marque quelconque apposée à l'acte par les parties ou par les personnes en présence desquelles il était écrit, pour lui donner toute la perfection nécessaire. Dans quelques circonstances, le fait seul de l'écriture suffisait pour faire preuve complète ; d'autres fois on ajoutait l'apposition d'un sceau ou d'un seing. À cet égard, les usages ont tellement varié qu'il serait bien difficile de poser des règles certaines ; c'est là, au reste, une étude qui appartient exclusivement à la science paléographique. Il nous suffira de rappeler ici, pour ce qui concerne les actes reçus en France, que l'usage des signatures ne remonte pas au-delà du *xiii^e* siècle, et que les monuments de cette époque nous apprennent qu'il y avait alors six manières de signer les actes simultanément en usage : 1^o en écrivant de sa propre main son nom et sa qualité, ce qui était très rare ; 2^o en n'apposant de sa main que le mot *signus*, ou seulement l'S initiale ; le nom du signataire était écrit de la main des scribe, secrétaire,

tabellion ou notaire ; 3^o en formant seulement des croix pour appeler la religion en témoignage de la sainteté des engagements ; le notaire ajoutait encore à la suite le nom de la personne ; 4^o en se servant de symboles arbitraires ; 5^o en employant des monogrammes ; 6^o enfin en substituant aux signatures les noms des parties intéressées et des témoins ; mais alors on énonçait ordinairement cette manière de souscrire dans le corps de l'acte. Les usages, dans l'origine surtout, étaient loin d'être constants ; et, aux règles que nous venons de citer, on doit ajouter les remarques faites par le savant bénédictin dom Devaines dans son *Dictionnaire diplomatique* : « L'omission des signatures, dit-il, ne peut nuire ni à la vérité ni à l'authenticité des chartes, même originales. La présence des témoins et ensuite les sceaux ont tenu lieu de signatures. Les actes publics qui ne sont signés qu'avec une ou plusieurs croix n'en sont pas moins authentiques, aux termes mêmes des lois ; des chartes signées par des absents ne sont pas pour cela suspectes. Mille exemples prouvent qu'on faisait signer les chartes après coup, non seulement par des absents, mais aussi par des personnes qui n'étaient point encore nées au temps de la confection de l'acte, et cela pour tenir lieu de confirmation. Il est très peu de signatures précédées de *signum*, dont l'écriture soit de la main de celui qui y est désigné. Enfin une charte vraie peut énoncer qu'elle est ratifiée et confirmée de la main des intéressés, sans qu'il y paraisse aucune signature. Cette approbation se faisait par l'attouchement de la charte. » — L'usage des signatures, tel qu'il est établi encore aujourd'hui, ne s'est guère introduit en France que dans le cours du *xiii^e* siècle, époque à laquelle l'institution des notaires commença à prendre un véritable accroissement. À l'exemple de saint Louis, presque tous les évêques, les abbés et les hauts barons en établirent dans leurs terres, et ce fut alors seulement que les actes commencèrent aussi à recevoir une forme plus régulière ; mais

généralement encore la signature du notaire suffisait pour donner à l'acte toute l'authenticité nécessaire; on n'exigeait ni les signatures des parties ni celles des témoins; et, dans plus d'une circonstance, le notaire lui-même se dispensait de signer, en faisant emploi d'une estampille qu'il avait adoptée comme emblème ou symbole de son nom. Au commencement du XIV^e siècle, la signature du notaire fut considérée en quelque sorte comme indispensable, mais celle des parties était encore une chose indifférente; c'est seulement à partir du règne de Henri II que cette formalité nouvelle fut réputée indispensable. Les ordonnances de 1554 et de 1560 sont les premières qui enjoignent aux notaires de faire signer les parties; et encore paraît-il qu'elles furent mal observées, puisque l'ordonnance de Blois en renouvelle les dispositions, et qu'un arrêt du parlement, de l'an 1578, enjoint de nouveau aux notaires de faire signer les parties. Depuis lors, l'usage a été constamment observé, et il est de principe aujourd'hui que nul acte ne peut être obligatoire s'il ne porte la signature de la partie qui s'oblige, ou, en l'absence de cette signature, la preuve que les formalités nécessaires pour y suppléer ont été remplies. — A l'égard des actes en général, il faut distinguer entre les actes sous seings privés et les actes authentiques. Dans les premiers, rien ne peut suppléer à l'absence de la signature, car l'acte n'a d'existence que du moment où chacune des parties intéressées a consenti à certifier, par l'expression de son nom mis au bas de l'acte, la vérité de ce qui vient d'être écrit. Mais cette signature suffit pour donner à la convention toute sa force, et l'acte n'en sera pas moins valable, encore que l'écriture soit sortie d'une autre main. Afin de prévenir toute discussion, on est dans l'usage de faire approuver l'écriture lorsque l'acte est signé par celui qui ne l'a point écrit de sa main, et cet usage n'a sans doute rien que de bon et d'utile. Cependant, le défaut d'approbation n'entraînerait pas la nullité de la conven-

tion; le seul fait de la signature renferme en lui-même la preuve d'une approbation suffisante. Les actes authentiques doivent, comme les actes sous seings privés, porter également la signature des parties, à peine de nullité; mais comme dans ce cas la convention est passée devant un fonctionnaire public, qui est revêtu d'un caractère légal pour certifier les faits, il lui est permis, par exception seulement, et dans les cas d'absolue nécessité, de suppléer lui-même au défaut de signature des parties, en constatant que celles dont la signature manque se trouvaient dans l'impossibilité de signer lorsqu'elles ont été requises par lui de le faire. — L'article 14 de la loi du 25 ventôse an xi, sur l'organisation du notariat, qui contient le principe général, exige non seulement que tous les actes soient signés par les parties, les témoins et les notaires, mais il impose en outre aux notaires l'obligation de faire mention des signatures à la fin de l'acte, et il ajoute: « Quant aux parties qui ne savent ou ne peuvent signer, le notaire doit faire mention, à la fin de l'acte, de leurs *déclarations* à cet égard. » Ainsi, il ne suffit pas que le notaire énonce dans l'acte qu'une partie *n'a pu signer*, il faut la mention expresse *qu'elle a déclaré* ne le pouvoir. Cette remarque est surtout importante à l'égard des testaments, pour lesquels toutes les formalités sont tellement substantielles, qu'elles sont toutes prescrites à peine de nullité. Le testament public, c'est-à-dire celui qui est reçu par un notaire en présence de témoins, et écrit par lui sous la dictée du testateur, doit être signé par lui, à moins, porte l'art. 973 du code civil, *qu'il ne déclare qu'il ne sait ou ne peut signer*. En ce cas, il est fait dans l'acte mention expresse de sa déclaration, ainsi que de la cause qui l'empêche de signer; le tout à peine de nullité (art. 1001). S'il s'agit d'un testament mystique ou secret, le testateur est également tenu de signer ses dispositions, soit qu'il les ait écrites lui-même ou qu'il les ait fait écrire par un autre, et rien ne peut suppléer à cette

formalité. Il doit signer aussi l'acte de suscription qui est dressé lors de la remise faite du testament au notaire; mais, en cas que le testateur, par un empêchement survenu depuis la signature du testament, ne puisse signer l'acte de suscription, il sera fait mention de la *déclaration* qu'il en aura faite. S'il s'agit d'un testament olographe qui doit être écrit en entier, daté et *signé* de la main du testateur, et qui n'est assujéti à aucune autre forme, il faut bien que la signature se trouve dans l'acte, qui ne serait plus qu'un simple projet abandonné ou non réalisé s'il ne renfermait pas cette formalité (v. TESTAMENT). — Lorsqu'une signature apposée à un acte est déniée par celui auquel on l'oppose, il faut observer quelle est la nature de l'acte; car s'il s'agit d'un acte authentique qui fait par lui-même foi de tout son contenu, c'est au demandeur qui dénie sa signature à prouver, par la voie de l'inscription de faux, que la signature qui lui était attribuée sur la minute ne lui appartient pas (v. FAUX); s'il s'agit d'un simple acte sous seing privé; le seul fait de la dénégation suffit pour suspendre l'exécution, car il faut procéder avant tout, suivant les formes indiquées par la loi, à la vérification de la signature et de l'écriture (v. VÉRIFICATION D'ÉCRITURES) TAYLOR, 2.

SIGNE, indice, marque d'une chose présente, passée ou à venir; signe certain, infaillible, non équivoque, diagnostique. L'intermittence du pouls est souvent un signe de mort prochaine. Quand les hirondelles volent bas, on croit que c'est signe de pluie. L'arc-en-ciel fut un signe d'alliance entre Dieu et Noé. La croix est le signe du salut. — Ne pas donner signe de vie, se dit d'un homme absent qui n'écrit point. — *Signe* désigne aussi certaines marques, ou taches naturelles qu'on a sur la peau. Ce sont encore certaines démonstrations extérieures que l'on fait pour donner à comprendre ce que l'on pense, ce que l'on veut: Faire signe de la tête, des yeux, de la main; signes d'amitié, d'intelligence. Le langage des signes (v. MUTTS [sourds]).

et PANTOMIME). — *Signe de la croix*, action que les catholiques font en portant la main droite au front, puis à l'estomac, à l'épaule gauche, à la droite, en forme de croix (v.). — L'étendard de Constantin portait le *signe de la croix*, avec cette inscription: *In hoc signo vinces*. — *Signe*, en terme d'Écriture-Sainte, *miracle*: « Cette nation demande des signes, et elle n'aura que celui de Jonas. » *Phénomènes* qu'on voit quelquefois dans le ciel et qu'on regarde comme des présages: Le jugement universel sera précédé de plusieurs signes dans le ciel. — *Signes*, dans les sciences et dans les arts, est ce qui sert à représenter une chose: Les mots sont les signes des idées; l'argent est le signe de la valeur de la marchandise ou du travail. *Signes géométriques*, algébriques. — *Signe* désigne en astronomie la douzième partie de l'écliptique ou du grand cercle de la sphère céleste que le soleil semble parcourir dans l'intervalle d'une année. C'est aussi le douzième de la zone zodiacale. Les douze signes diffèrent aujourd'hui des douze constellations qui portent les mêmes noms, et avec lesquelles ils coïncidaient du temps d'Hipparque (v. ZODIAQUE).

E. G.

SIGNIFICATION, des deux mots latins, *signum facere*, donner la marque, le signe, la représentation d'une chose, dénoter, marquer, signifier; d'où sont venus les adjectifs *signifiant*, *significatif*, et le substantif *signification*. Des deux adjectifs *signifiant* et *significatif*, le premier n'est plus en usage, mais son contraire, *insignifiant* (qui ne signifie rien), est d'un emploi très fréquent: le mot *significatif* qui était beaucoup plus expressif que *signifiant*, à seul survécu; il donne l'idée d'une expression bien formelle, sur laquelle il n'est pas possible de se méprendre. Le Dictionnaire de l'Académie en donne la définition suivante: qui signifie, qui exprime bien, qui contient un grand sens, qui exprime sensiblement une pensée, une intention. Dans le langage usuel, *signification* exprime l'idée que l'on doit attacher à un mot ou

à une chose pour en avoir une connaissance bien exacte : demander la *signification d'une chose*, c'est chercher à savoir quelle est son essence, quelle est sa nature, ce qu'elle représente, en un mot ce qu'elle est ; demander la *signification d'un mot*, c'est vouloir connaître l'idée particulière dont il est la représentation ou le signe, en sorte que, pour donner une bonne signification, il faut rechercher dans la langue tous les autres mots qui peuvent servir à représenter la même idée, et comme il n'y a pas d'homonymie parfaite, on en est réduit à s'attacher à des équivalents qui ne donnent jamais qu'une idée incomplète de ce que l'on veut exprimer ; c'est le danger que présentent toutes les définitions. Il n'est pas moins difficile de rechercher successivement toutes les significations d'un même mot qui se prend souvent dans mille acceptions différentes, dont chacune offre à l'esprit une nuance insensible qu'il est beaucoup plus facile de sentir que d'exprimer. Il y a même des mots qui non seulement ont plusieurs significations, mais qui souvent changent de signification, et s'appliquent parfois à la représentation d'idées contraires ; il faut être très versé dans la connaissance d'une langue pour en bien apprécier les ressources, et savoir saisir toutes les significations dont la même expression peut se revêtir, soit au propre, soit au figuré. — Dans la langue du droit, par exemple, le mot *signification* prend lui-même une acception toute particulière ; il est consacré pour exprimer un acte de procédure, qui a pour objet de porter un fait à la connaissance d'une personne par un moyen légal, à l'aide de l'entremise d'un officier public. Les significations ne peuvent être faites que par ceux qui sont revêtus d'un caractère officiel, parce qu'il faut une garantie certaine que connaissance du fait a été donnée par la remise effective et réelle de l'acte. Cependant, en matière administrative, les principes ne sont pas encore bien appliqués, car on manque d'agents qui aient reçu de la loi le pouvoir de faire les significations

ou notifications ; il n'y a guère que les gardes champêtres, les gendarmes, et quelques agents subalternes dont les pouvoirs sont quelquefois très équivoques. Mais, dans l'organisation judiciaire, l'institution des huissiers a été créée précisément pour cet objet unique ; ce sont les officiers expressément institués pour faire toutes les significations d'actes (v. HUISSIER). Les notaires, qui sont les officiers publics par excellence, ont bien aussi, dans quelques circonstances, le pouvoir de signification ; mais c'est seulement par accident, car ce n'est pas à leur office. Ainsi ils partagent avec les huissiers le droit de faire et de signifier les protêts, et ils ont, à l'exclusion des huissiers, le droit de signifier ou de notifier les actes respectueux que le fils de famille est dans l'obligation de faire à son père, à sa mère, ou ses autres ascendants, en cas qu'il veuille se marier sans leur consentement. Pour un acte aussi solennel que l'acte de mariage, on a craint avec raison de porter une irritation nouvelle dans le cœur des parents dont l'autorité était méconnue, si la notification leur était faite par l'officier qui est exclusivement chargé des exécutions rigoureuses. — Les significations s'appliquent surtout aux actes qui constituent la procédure, et que l'huissier porte ainsi à la connaissance de tous ceux qui sont parties en cause ; on les divise en *signification à partie*, et en *signification à avoué* : ces dernières, qui ont pour objet de mettre en rapport les divers avoués constitués dans une même cause ne sont, pour ainsi dire, assujetties à aucune formalité : il suffit que l'huissier constate qu'il a fait remise de l'acte dont il s'agit ; mais les *significations à partie*, que l'on désigne aussi sous la dénomination de *significations à domicile*, ont beaucoup plus d'importance ; elles sont soumises à des règles rigoureuses dont l'observation est le plus ordinairement prescrite à peine de nullité. L'acte n'est valable qu'autant que l'huissier en fait la remise à la *partie* elle-même, dans ses propres mains, ou,

à son domicile, entre les mains d'une personne qui a qualité pour la recevoir, ou encore au domicile élu, dans les cas autorisés par la loi ; si la signification contient en outre ajournement ou assignation, il y a encore des formalités à remplir qu'il faut observer scrupuleusement (v. AJOURNEMENT, ASSIGNATION, EXECUTION). Les jugements qui terminent les contestations judiciaires ne sont eux-mêmes réputés connus des parties que par la signification qui leur en est faite par le ministère d'huissier ; le prononcé à l'audience, même en présence de la partie et de son avoué, ne suffit pas pour que celui qui a été condamné soit en demeure d'exécuter, alors même qu'étant rendu en dernier ressort il ne serait plus susceptible d'aucun recours. S'il n'y a pas avoué en cause, la signification peut être faite directement à la partie, à personne ou domicile ; mais, toutes les fois qu'il y a eu avoué constitué, il est nécessaire, avant tout acte d'exécution, que le jugement soit signifié à avoué à peine de nullité. Cependant si l'avoué était décédé ou avait cessé de postuler, la signification à partie suffirait ; mais il faut dans ce cas qu'il soit fait mention dans l'acte du décès ou de la cessation des fonctions de l'avoué. C'est à partir du jour de la signification que se comptent tous les délais de procédure ; mais il est de règle que le jour de la signification et celui de l'échéance ne sont jamais comptés pour le délai général fixé pour les ajournements, les citations et autres actes faits à personne ou à domicile, et que ce délai doit être augmenté d'un jour à raison de trois myriamètres ou six lieues de distance. Quand il y a lieu à voyage ou envoi et retour, l'augmentation est du double. Une signification ni exécution ne peut d'ailleurs être faite, depuis le 1^{er} octobre jusqu'au 31 mars, avant six heures du matin et après six heures du soir ; et, depuis le 1^{er} avril jusqu'au 30 septembre, avant quatre heures du matin et après neuf heures du soir. Elles ne peuvent être faites non plus ni les dimanches ni les jours de fête légale, si ce n'est

en vertu de permission du juge dans le cas où il y aurait péril en la demeure. — Parmi les significations diverses que l'on connaît en droit, on doit remarquer surtout les effets de la *signification de transport*, qui peut seule opérer la saisine du cessionnaire d'une créance à l'égard du débiteur. Comme il s'agit alors de droits incorporels dont la tradition ne peut s'opérer que fictivement par la remise du titre, on a voulu rattacher la transmission à un signe plus certain, et l'on a décidé que le cessionnaire ne serait saisi à l'égard des tiers que par la signification du transport de la créance faite au débiteur, à moins que celui-ci ne consentit à accorder lui-même la saisine en acceptant le transport dans un acte authentique. Il résulte de là que si le paiement de sa créance était opéré entre les mains du cédant, soit par numération d'espèces, soit par compensation, avant que le cédant ou le cessionnaire eussent signifié le transport au débiteur, celui-ci serait valablement libéré, et le cessionnaire n'aurait plus qu'un recours à exercer contre son cédant en remboursement du prix du transport qu'il doit s'imputer de n'avoir pas fait signifier au débiteur (v. TRANSPORT). TRULET.

SILENCE, divinité de troisième classe, née de l'imagination des Grecs, qui honorèrent jusqu'au Mutisme sur la terre. Toutefois, elle tire son origine d'Harpokrat, dieu égyptien, que les descendants de Cadmus et de Cécrops, durant le règne des Ptolémées seulement, révérèrent sous le nom d'Harpokratès, d'Harpocrate (v.), du Dieu-Soleil ; mais Soleil d'hiver qui avait été représenté par les peuples de la haute Égypte, comme un enfant encore dans le sein de sa mère, et, par conséquent, les mains appliquées à la bouche, symbole de l'astre du monde aux rayons douteux et faibles, en cette morne saison, où il commence à remonter vers le tropique du Cancer. Les Grecs ne doutèrent pas qu'une bouche ainsi close ne dût être l'emblème du silence, et ils s'empressèrent d'en faire un dieu qu'ils appelèrent Sigalion, de *sigaein* (se taire), ayant l'in-

dex collé sur les lèvres. Selon Ammien Marcellin, les Perses, ces peuples si sages, si graves dans le conseil, regardaient le Silence comme un dieu. Chez les Romains, le Silence était plus particulièrement adoré sous les noms d'Angeronia et de Tacita. La première de ces divinités tire son étymologie du verbe *angere* (souffrir), parce que le silence est le résultat de la patience; en effet, l'alliance de ces deux vertus est une source de grands biens dans cette vie si tourmentée par le flux et le reflux de tant d'opinions divergentes, de tant de volontés contraires, de tant de brutales prétentions, de tant d'insolentes répliques, dont un silence absolu triomphe, en se renfermant dans les solitudes de l'âme; le silence est alors la force d'inertie. Aussi la statue d'Angeronia est-elle placée sur l'autel de la Volupté, parce que le sage retire de sa réserve et de sa résignation les vrais plaisirs, ceux d'une conscience pure et tranquille. L'image de cette déesse, en or ou en argent, était portée au cou, ainsi qu'une amulette, contre les chagrins. Elle a, ainsi que l'Harpocrate grec, l'index étendu sur les lèvres. Quant à la déesse, ou nymphe Tacita, qui annonce son étymologie par son nom adjectif, qui est passé dans notre idiome, elle est de la création de Numa; il allait souvent la consulter (car, sans doute, le silence de cette nymphe n'était que de la réserve) dans la solitude des bois sacrés si propices au recueillement. Peut-être fut-elle la même qu'Égérie. Il la mit au nombre des Muses, dont elle fut la dixième; c'est au moins la Muse de la Méditation; elle rêve et contemple, et ses sœurs chantent ce qu'elle a rêvé et contemplé. La déesse Tacita fut, selon toute apparence, ce palladium de la Ville-Éternelle, sur lequel les Romains affectaient de garder le plus mystérieux silence. Ces deux divinités latines, Angeronia et Tacita, se rattachent visiblement à l'école d'Italie, celle de Pythagore, dont la base principale était le silence, la méditation et la résignation aux douleurs physiques et morales. — En physique, le si-

lence est l'opposé, l'absence du bruit; c'est aussi l'action de se taire: « Qui me nomme me rompt », dit une espèce d'énigme sur ce mot. Partout où il y a matière, vie et mouvement, il ne peut exister un silence absolu, il n'est que relatif. Nul doute que l'ouïe de l'homme n'est point formée pour les sons infiniment aigus et infiniment graves, qui, d'après la constitution de l'univers, doivent bruir sans nombre autour de lui. Qui d'entre nous a reçu le don de pouvoir ouïr le doux murmure de la sève circulant dans les plantes, l'haleine de la rose qui s'épanouit, le duvet des oiseaux qui navigue dans l'air, la voix du ciron, et le sillage du ver microscopique traversant une goutte d'eau? Est-ce que ces millions de germes, qui percent avec tant d'effort le sein de la terre au printemps ne forment pas une masse de bruits imperceptibles, qui remplissent le silence de la nuit? A quelles oreilles humaines se sont-ils révélés? Ah! que l'Écriture est belle, lorsque, peignant la perfection de Dieu, elle dit: « Il entend croître le brin d'herbe! » Selon Pythagore, les sphères qui roulent dans l'espace remplissent l'univers d'une éternelle harmonie, si subtile, que nous ne pouvons l'entendre, ou qui, perceptible peut-être, mais, nous berçant dès le sein de notre mère, sans solution de continuité, de ses lointains accords, ne peut être distinguée du silence par l'organe de l'ouïe, habitué qu'il est d'en être incessamment frappé. En effet, le pauvre pêcheur, dans sa cabane ouverte à tous les vents, s'endort tranquille, et comme sourd au monotone gémissement des flots de l'Océan au bord duquel il est né; et le solitaire ne s'aperçoit pas que ce clocher qui bourdonne sur sa tête rompt le silence du cloître, accoutumé qu'il est à la voix de l'airain sacré, auquel il obéit machinalement, quoique avec tant de ponctualité. Cet anachorète est à peu près dans le cas de ce jeune peintre égaré dans les catacombes de Rome, et duquel le chantre de l'*Imagination* a dit:

Il regarde, il écoute, hélas! dans l'ombre immense,
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence.

Il ne peut donc exister sur la terre de silence absolu, non plus que sur aucun des globes qui gravitent dans les espaces éthérés, s'ils sont environnés d'une atmosphère tant soit peu dense, mais seulement un silence relatif. Tel est celui qui règne sur l'Océan à deux degrés de l'équateur, et sous l'équateur même dans les parages de la Guinée, pendant la saison du calme plat. Alors la voûte céleste est d'un bleu saphir éblouissant : pas le moindre souffle, pas le moindre murmure, qui traversent l'air embrasé; les flots, comme enchaînés les uns aux autres, dorment quelquefois trois mois entiers sous la carène du vaisseau immobile. Tout se tait sur ce désert de liquide cristal. Ce silence est d'autant plus solennel que l'astre du jour, qui est là dans son empire et sa gloire, semble le présider avec tout l'éclat de son brûlant diadème, auquel succède la nuit pleine de magnificence avec ses rayonnantes étoiles, dont le majestueux cortège marchant vers l'occident, annonce seul au pilote qu'il y a encore du mouvement dans l'univers. Ce silence, tout profond qu'il soit, est loin d'être absolu, car il est, bien qu'à de très longs intervalles, interrompu ou par le sillage de quelques poissons monstres, ou par le cri de quelques oiseaux de mer qui passent à travers les antennes, ou par les rudes chansons des matelots oisifs. Où donc est le silence absolu? Il existe, mais hors de l'univers. Sur le sommet des montagnes aériennes, où l'atmosphère est si raréfiée qu'elle n'a presque plus de corps ni de puissance, la détonation d'une arme à feu se fait à peine entendre : donc, dans les hautes régions de l'air, l'explosion de la plus grosse pièce d'artillerie ne troublerait pas le moindrement le silence des champs atmosphériques, quant à notre organe auditif seulement; mais, puisque l'éther, qui remplit l'espace entre les globes célestes, quelle que soit sa ténuité, n'est pas le vide, il doit être aussi générateur des sons, faibles à l'infini à la vérité, et quelquefois réduits à la condition des atomes, des indivisibles dans la matière.

Il n'est donc point non plus de silence absolu dans ces profondeurs du ciel. Où donc est-il? Au-delà des bornes de la création, où finit toute matière, où sont les éternelles ténèbres, où est le néant. Et où ce néant est-il? Il est par delà ces milliards de mondes, de soleils, de lunes, d'étoiles, de comètes, ces roues rapides de l'univers, qui gravitent nécessairement, si nous devons en croire la nature visible, autour d'un centre d'attraction, effroyable masse sphérique de matière, dont le diamètre ne pourrait être mesuré par la raison humaine. Tous ces torrents de flamme que lancent cette matière formulée en globes, tous ces rayons divergents qui percent les abîmes du ciel, finissent par se dégrader insensiblement, et aller mourir comme la pâle lumière d'un lustre sur les limites d'un espace sans fin; là est la véritable nuit, là est le néant, là est le vide absolu et l'absolu silence, silence que la seule voix de Dieu peut rompre! — Il existe un tableau célèbre que possède le musée français : cette charmante composition est connue sous le nom du *Silence*, du Carrache (Annibal). Le *per amica silentia lunæ* de Virgile a été aussi délicieusement rendu par notre Girodet, dans son frais tableau d'*Endymion*. — Dans l'Écriture, le *silence* est pris, au figuré, pour le repos, la ruine et la mort : le soleil et la lune se turent à la parole de Josué, c.-à-d. qu'ils s'arrêtèrent. Nous lisons dans *Ézéchiël* : « Les pilotes, étonnés, s'écrièrent par avance : Qui est semblable à Tyr? et, toutefois, elle s'est tue dans le milieu de la mer. »

Plus de flottes dans Tyr, plus de cheuts dans Ninive!
L'immobile Silence est assis sur leur rive.

Plus de tumulte, plus de voix!

Comme le vent qui roule une feuille d'automne,
On entend le Temps seul, d'une aile monotone,
Balayer la cendre des rois!

Les Grecs donnèrent au champ de la sépulture le nom doux et mélancolique de *koinôtérion* (cimetièrre, ou dortoir); les graves Hébreux donnèrent au sépulcre le nom terrible de *douma* (le silence). Le palmiste s'exprime ainsi : « Ceux qui sont descendus dans le silence ne loueront pas votre nom, ô Seigneur! » —

Le silence, le muet silence, a été rangé parmi les plus pathétiques figures de l'art oratoire : c'est l'expressive pantomime. Les rhétoriques ne l'ont pas mis au nombre de leurs tropes, la *réticence* l'y remplace; en effet, le *quos ego...* de Neptune, gourmandant les vents, le *si...* des Lacédémoniens aux ambassadeurs du roi de Perse, sont un presque-silence. Mais que, dans Virgile, le complet mutisme de *Dido aux enfers* est admirable ! que cette image y est convenable et juste ! « Dès les premières paroles que lui adressa le héros troyen, dit le poète, le visage de cette reine ne fut pas plus ému qu'une roche on qu'un marbre de Paros ; mais elle se déroba à sa vue, et s'enfonça comme en courroux dans la profondeur du bois. » Il y a également dans deux des beaux-arts, alliés de la poésie, la peinture et la sculpture, de pathétiques silences, auxquels l'artiste, par un ingénieux artifice, peut donner la force et la vie. Un peintre, ne pouvant exprimer l'ineffable douleur d'Agamemnon assistant au sacrifice d'Iphigénie, sa fille, jeta un voile sur la tête de ce père désespéré. Quand il fondit et cisela le *Bouclier d'Abalon*, le démon Tubalcain, impuissant à y reproduire le vertueux front d'Abel, s'avisait d'un moyen digne de son infernal génie :

Par un contraste affreux, dans des touffes de roses,
Aux tabernacles de la mort son art acoustiqué
Coucha le corps sanglant d'Abel inanimé.

.....
En vain, le long effort de l'infernal burin
Voulut rendre ce front si doux et si serein,
Ce front, où se fondaient, dans un charmeux mélange,
Les passions de l'homme et le calme de l'ange,
Ce front, où la vertu grava sa majesté,
Ce front, où Dieu lui-même imprima sa bonté ;
Trois fois de ce burin le savant artifice
Se reprit, et trois fois priçait le front du vice.
Ah ! la vertu se voile aux regards du méchant ;
Pour peindre l'innocence il faut être innocent !
Tubalcain, de dépit, tourna, dans sa colère,
De sa juste expiré le face contre terre.

DENNE-BARON.

SILENCES (musique), nom générique des signes qui correspondent aux différentes valeurs des notes, et marquent l'interruption des sons pendant toute la durée de ces mêmes valeurs. Le silence d'une *ronde* se nomme *pause*, et se marque par une petite barre horizontale ; celui d'une

blanche, *demi-pause*, et se figure de même, à cela près d'une légère différence de position. Le silence d'une noire s'appelle *soupir*, celui d'une croche *demi-soupir*, celui d'une double croche *quart de soupir* ; ainsi de suite. CH. B.

SILÈNE, fils de Pan et de la Terre, naquit à Malée, dans l'île de Lesbos, et y fut élevé. Les détails de sa vie sont peu connus. On sait seulement qu'il porta le talent de la musique assez loin pour oser, comme Marsyas, lutter contre Apollon. Jupiter lui confia l'éducation de Bacchus, qu'il fit élever dans l'île de Naxos. Silène partagea ce soin avec les nymphes Philia, Coronis et Clida. Il accompagna partout son élève, et vint, si l'on en croit Pausanias, avec lui à Athènes. Ses connaissances variées dans les sciences naturelles furent très utiles à Bacchus, qu'il égayait par son humeur bouffonne, par les saillies piquantes que le vin lui inspirait, par son talent pour la musique, et souvent par son pen d'aplomb sur l'âne qui lui servait de monture, et sur lequel les Bacchantes et les Ménades, dont il était fort aimé, le soutenaient à l'envi les unes des autres. Silène, aimable et bon, souffrait joyeusement les espiègleries de la troupe folâtre. Virgile, dans sa sixième églogue, a célébré ses qualités. Chef respecté des Satyres, considéré des dieux et vénéré des mortels, il eut l'honneur d'être chanté par Orphée, qui lui adressa un hymne qu'on chantait en brûlant de la manne en son bonneur, dans les Triétés, les Lénées et aux fêtes de Bacchus. Le vieux Silène était l'époux de la nymphe Naïs. Pausanias dit qu'on lui donna le nom de Pyrrichus, parce qu'il avait découvert aux habitants de ce lieu un puits sur la place publique. Diodore de Sicile nous le représente comme un général habile, un philosophe profond et le conseiller de Bacchus dans ses expéditions lointaines. — Il ne faut pas confondre le Silène des poètes, des mythologues et des artistes, avec les Silènes, vieux Satyres qui suivaient en foule le dieu de Naxos, et auxquels on donne des oreilles

de chèvre, que n'a jamais eues notre bon Silène. Ce dieu possédait un temple à Élis; sa statue y était groupée avec celle de la déesse de l'ivresse, l'une de ses compagnes chéries qui lui versait à boire. — Il avait aussi un tombeau chez les Hébreux et un autre à Pergame. Les monuments donnent au nourricier de Bacchus l'aspect d'un vieillard chauve, court et replet, à barbe épaisse, au regard vif et malin, tempéré par une grande expression de bonté et toute l'apparence d'un buveur joyeux. DELBAC.

SILÉSIE, duché appartenant autrefois à la Bohême. Sous le point de vue géographique elle se divise en *haute* et *basse*; considérée politiquement, elle comprend la *prussienne* et l'*autrichienne*. La *basse Silésie* se compose des principautés de Breslau, de Brieg, de Schweidnitz, de Jauer, de Liegnitz, de Wohlau, de Glogau, de Carolath, de Münsterberg, de Sagan, d'Oels, et de Trachenberg, etc; elle est sous la souveraineté de la Prusse. La *haute* est formée des principautés d'Oppeln, de Ratibor, de Neisse, de Troppan, de Jägerndorf, de Teschen, de Bielitz, etc.

Silésie prussienne. Sa superficie est de 741 milles carrés $\frac{1}{3}$, et sa population de 2,513,600 habitants, dont 1,100,000 catholiques. A l'est elle confine à la province de Posen, au royaume de Pologne et à la république de Cracovie; au sud, à la Silésie autrichienne, à la Moravie et à la Bohême; à l'ouest elle a pour limites la Bohême, la Saxe et le Brandebourg; enfin, au nord, cette dernière contrée et la Pologne. La Silésie est la province la plus importante de la monarchie; elle renferme la cinquième partie de sa population et contribue pour plus d'un cinquième à l'entretien de l'état. Ses revenus sont de huit millions de thalers (trente-deux millions de francs environ). A l'ouest et au midi, c'est une région montagneuse: les *Sudètes* s'y prolongent avec leurs ramifications. La chaîne qui court du Qucis au comté de Glatz et qui sépare la Silésie de la Bohême s'appelle *Riesen-Gebirge* (mon-

tagnes des géants). Celles de Moravie sont une branche des Sudètes; elles parcourent le Glatz et la partie méridionale de la Silésie, et se réunissent aux Carpathes, à Jablunka, dans la Silésie autrichienne, où se trouvent les fameux défilés de ce nom. Vers le Brandebourg et le duché de Posen, le pays est peu élevé, presque plat, en partie sablonneux et marécageux, mais bien cultivé et fertile. Le fleuve principal, l'*Oder* (v.), sortant de la Silésie autrichienne, devient navigable à travers la Silésie prussienne qu'il parcourt dans toute sa longueur: c'est un des plus puissants véhicules de son commerce. Il reçoit le tribut de plusieurs rivières, telles que l'*Oppa*, la *Neisse*, l'*Ohla*, la *Bartsch*, le *Katzbach*, le *Bober* et le *Qucis*. En général, le pays abonde en céréales de toute espèce et en fruits, dont les meilleurs mûrissent dans les environs de Breslau, de Brieg, de Liegnitz et de Neisse. A Grunberg on recueille aussi d'assez bons fruits, mais la détestable qualité du vin de cette localité est passée en proverbe. Les contrées montagneuses, peu propres à l'agriculture, ont d'excellentes prairies, et leurs sommets sont ombragés de forêts magnifiques. Le lin y est cultivé avec succès. La toile de Silésie jouit d'une certaine réputation: c'était jadis une des sources principales de l'industrie, et l'on en exportait outre mer pour des millions. La terre ne produit pas assez de chanvre pour les besoins du pays, mais le commerce des substances colorantes avec l'étranger est considérable. La culture en fut introduite dans cette province au xvi^e siècle par un marchand néerlandais. On recueille du houblon sur une grande échelle pour l'exportation, surtout dans les environs de Münsterberg. Les plantations de tabac commencent à s'étendre. Le bois devient rare dans le pays plat; mais on retire beaucoup de goudron et de poix des forêts de sapins et de pins, et les mélèzes fournissent de la térébenthine. Les bestiaux et les chevaux qu'on élève ne suffisent pas aux besoins du pays; on en tire de la Polo-

gue et de la Hongrie. La laine que produisent les moutons de la Silésie est des plus fines, surtout dans les environs d'Oels et de Namslau; elle crée aux propriétaires des ressources immenses. De nombreux troupeaux de chèvres broutent sur les montagnes; et l'éducation des abeilles est suivie avec le plus grand soin, particulièrement dans la seigneurie de Muckau et dans la haute Silésie. Il ne manque pas de gibier dans les forêts dont les Sudètes sont couronnées, ni de poissons dans les rivières qui coupent fréquemment la Silésie. Les montagnes abondent en minerais de cuivre, de plomb et de fer: la qualité de ce dernier est cependant inférieure à celle du fer de Suède. On y trouve aussi un peu d'argent, de la calamine, de l'arsenic, du vitriol, du sulfure, et, en plusieurs endroits, des couches de charbon, de la chaux, du plâtre, de la marne, des pierres meulières, du jaspe, des topazes, etc. Warmbrunn, Flinsberg, Reinerz, Landeck, Attwasser et Charlottenbrunn possèdent des eaux minérales qui y attirent un grand concours de malades et d'étrangers. Des fabriques de toiles, des filatures et des blanchisseries y impriment un grand mouvement à l'industrie. Les toiles les plus fines viennent de Greifenberg. Les forges méritent une attention particulière. En 1833, elles occupaient 5,600 ouvriers et produisaient 180,000 quintaux, représentant une valeur de 1,460,000 thalers (environ six millions de francs). La Silésie a aussi des fabriques de papier, de tabac, de faïence et de poterie. Ses articles d'exportation consistent en toiles, fil, draps, étoffes de laine. Le chiffre de cette exportation dépasse en général celui de l'importation. La province est divisée en trois régences, Breslau, Liegnitz et Oppeln. Les villes de Breslau, de Ratibor et de Liegnitz ont des tribunaux suprêmes. Une grande partie des principautés et des seigneuries dont nous venons de faire mention sont possédées par des chefs médiatisés, ayant leur régence et leur justice propre, mais n'exerçant pas de droits de souveraineté

et subordonnées en tout aux régences et aux tribunaux du roi. Plus de la moitié des habitants professe le protestantisme; mais les busses, les chrétiens grecs, les hernhutes, les schwenkfeldiens et les juifs y pratiquent librement leur culte. Les catholiques, en matières religieuses, sont soumis à l'évêque de Breslau, qui est en même temps prince de Neisse; mais cette principauté étant partagée entre la Prusse et l'Autriche, le prélat est aussi sujet de cette dernière puissance. Breslau, capitale de la province, a une université, à laquelle a été réunie en 1811 celle de Francfort-sur-l'Oder, et qui renferme ainsi deux facultés, l'une protestante, l'autre catholique. La Silésie a vingt gymnases, dont six catholiques. Les juifs possèdent des écoles supérieures à Breslau et à Glogau; un collège académique a été établi à Niesky pour les hernhutes. La Silésie a donné naissance, surtout dans les derniers temps, à des savants et à des poètes qui honorent l'Allemagne.

Silésie autrichienne. C'est le nom que l'on donne à cette étendue de pays qui, depuis la paix d'Hubertsbourg, en l'année 1763, est restée à la maison d'Autriche. Elle confine à la Silésie prussienne, au comté de Glatz, à la Moravie, à la Hongrie et à la Galicie. Le territoire entier est divisé, depuis 1784, en deux cercles, Troppau et Teschen. Il a 83 milles carrés de superficie, et contient vingt-sept villes, quatre villages et 647 bourgades et hameaux. Sa population s'élève à 427,700 âmes. — Le pays est sillonné de montagnes; ce sont, au sud-ouest, les Carpathes, parmi lesquels la *Siguta*, de 4,380 pieds, et au nord-ouest les montagnes de Moravie et de Silésie, ramifications des Sudètes. Le climat est sain, quoiqu'un peu rigoureux. Au milieu des Carpathes, au point où l'Oppa et la Mohra ont leurs sources, la température est froide et les monts couverts de neige jusqu'au mois de juin. La majeure partie du cercle de Teschen, vers le sud, est caillouteuse, et par conséquent stérile. Dans l'autre cercle, le

sol se présente très productif, surtout vers les alentours de Hotzenplotz, de Troppau et de Jägerndorf. Ces contrées, fécondées par l'Oder, la Vistule, la Loppa, la Mobra, l'Ostrawiza, l'Olsa, la Biala, la Steina, la Biala, et par beaucoup d'autres rivières, possèdent aussi des eaux thermales très fréquentées, telles que Carlsbrunn, Meltzsch et Ustron. Le sol arable embrasse une superficie de 538,353 arpents (*joch*), qui consistent en champs, prairies, pâturages et jardins, et 222,886 arpents de bois. Son produit, en 1834, a été de 134,000 scheffels (boisseaux) de blé, 616,525 quintaux de foin et 250,115 cordes de bois, estimés en valeur monétaire à 4,758,239 florins. La Silésie autrichienne nourrit, d'après un recensement de la même année, 21,381 chevaux, 87,760 bêtes à cornes, 134,531 moutons, et un grand nombre de chèvres. Les habitants, qui cherchent à augmenter les produits du sol par les engrais et une culture plus soignée, tirent leurs principaux revenus du lin, des bestiaux et de la race ovine, dont la laine est la plus fine de l'Allemagne, et, dans les Carpathes, de la préparation du fromage de *Briesen*. Les forêts sont productives, les mines de fer et de charbon importantes. La Silésie est, après le royaume lombardo-vénitien, le pays le plus peuplé de la monarchie autrichienne. Les habitants sont en partie d'origine allemande, en partie d'origine slave (*Gorales* et *Wasserpolaks*); ils se distinguent, surtout dans le cercle de Troppau, par leur caractère industriel. Le pays possède deux évêchés, Olmutz et Breslau; 170 églises et 6 couvents catholiques, 13 églises protestantes, deux gymnases catholiques (Teschen et Troppau), un gymnase protestant, de nombreuses écoles, et 245 établissements pour les pauvres. — Le commerce des productions du sol et de l'industrie, ainsi que celui de transit, est fort étendu. Les toiles, les draps, le papier, les fromages de Briesen, le chanvre, etc., forment les articles d'exportation. Le peuple a une représentation constitutionnelle, dont la base fut posée, en 1791,

par l'empereur Léopold II. — Dans les temps les plus reculés, la Silésie était habitée par les *Lygiens* et les *Quades*. Ils furent déplacés par les Slaves, qui réunirent cette province à la Pologne. Le mot *Silésie* a sa racine dans le slave *zle* (malin), qualification que les Polonais donnèrent aux Quades. Ce pays emprunta aux Polonais leur langue et leurs mœurs durant leur domination, qui a laissé des traces dans plusieurs districts. Ce fut vers la même époque que la religion chrétienne s'y introduisit. Pour l'affermir, on fonda en 766 à Schmoger un évêché, qui a été plus tard transféré à Breslau. Lorsque, en 1138, le roi Boleslas III fit entre ses fils le partage de ses domaines, la Silésie, avec d'autres provinces, échoût à l'aîné Wladislas; mais ce prince fut chassé de la Pologne par ses frères, dont il voulait s'approprier les parts, et Boleslas céda la Silésie aux fils de Wladislas, Boleslas, surnommé *le Hautain*, Mieislas et Conrad. Ceux-ci se partagèrent le pays, et furent la souche des ducs de Silésie, de la race des *Piast*. Les nombreux descendants de ces trois ducs fractionnèrent encore le pays en d'autres parties, qui constituèrent ces petites principautés existantes encore de nos jours. La bante Silésie avait cependant aussi des ducs de race bohème, qui descendaient du fils naturel d'Ottokar, mort en 1278. Ils prirent le titre de ducs de *Ratibor*, de *Troppau* et de *Jägerndorf*. Jean, roi de Bohême, chercha à placer sous son sceptre la Silésie, affaiblie par les partages qu'elle avait subis et par la division de ses princes, qui tous, à l'exception de deux, le reconnurent, en 1327, pour leur suzerain. Son fils et successeur, l'empereur Charles IV, reçut en dot de son épouse Anne les deux principautés de Jauer et Schweidnitz, restées indépendantes jusque là, et soumit ainsi à la couronne de Bohême tout le pays, auquel les rois de Pologne renoncèrent. Sous les rois de Bohême, les doctrines de Huss, de Luther, de Calvin et de Schwenkfeld trouvèrent dans le pays de nombreux adeptes, auxquels on laissa gé-

néralement la liberté de conscience. A mesure que les familles des petits princes s'éteignirent, les rois de Bohême prirent possession de leur territoire, et avec ceux-ci disparurent peu à peu la langue et les mœurs polonaises : tout prit une allure allemande. Le commerce, l'industrie, les arts, les sciences, commencèrent à fleurir. Les lois et les institutions furent les mêmes qu'en Allemagne. Cet heureux état eût pris plus de développement si les protestants n'eussent pas été opprimés par les empereurs d'Autriche, et si le pays eût été moins ravagé pendant la sanglante guerre de sept ans. Mais depuis que Frédéric II a pris possession de presque toute cette province, elle a été, de la part de ce grand roi et du monarque actuel, l'objet d'une prédilection particulière ; elle peut même être regardée comme un des plus beaux fleurons de la couronne de Prusse. Les grandes familles de Silésie se montraient fort dévouées à l'Autriche, et, long-temps encore après la guerre, les plus riches continuèrent à séjourner à Vienne : leurs vœux et leurs affections étaient pour l'Autriche. Mais le gouvernement prussien y acquiert de jour en jour plus de popularité, et il n'y a plus que les comtes de Stadion qui soient restés fidèles aux descendants de Marie-Thérèse. Cette grande impératrice n'avait jamais pu oublier la perte de sa chère Silésie. Jusqu'à l'époque des derniers désastres de l'Autriche, la maison impériale avait gardé rancune à la Prusse, et conservait l'espoir de recouvrer ce pays ; mais aujourd'hui que l'Autriche est dédommée du côté de l'Italie, il paraît qu'elle ne songe plus, du moins quant à présent, à rentrer dans cette possession importante. C. L.

SILEX, mot latin qui signifie *cail-
lou* ; c'est le nom donné aux pierres qui sont entièrement formées de *silice* (v.), et qui font partie du genre *quartz* des minéralogistes, tels que le quartz agate, le quartz jaspé, le quartz hyalin, la pierre à fusil, etc. (v. l'article QUARTZ de ce Dictionnaire). E. G.

SILHOUETTE, espèce de dessin représentant un profil tracé autour de l'ombre d'un visage. Son nom lui vient d'un contrôleur général des finances sous Louis XV. « La célébrité de Silhouette, montée à cette place avec la plus haute réputation, dit Mercier (*Tableau de Paris*), tomba précipitamment. Dès lors, tout parut à la *Silhouette* ; et l'homme déchu ne tarda point à devenir ridicule. Les modes portèrent à dessein une empreinte de sécheresse et de mesquinerie ; les surtouts n'avaient point de plis ; les culottes, point de poche, etc. Les portraits, dits à la *Silhouette*, furent des visages tirés de profil sur du papier noir, d'après l'ombre de la chandelle, sur une feuille de papier blanc. » — Silhouette, né à Limoges en 1709, s'était préparé à la carrière administrative par l'étude et les voyages. Conseiller au parlement de Metz, puis maître des requêtes à Paris, traducteur de quelques ouvrages anglais, secrétaire, et plus tard chancelier du duc d'Orléans, fils du régent, commissaire du roi, enfin, près la compagnie des Indes, il dut à M^{me} de Pompadour son avènement au ministère en 1757. On applaudit d'abord à ses réformes, qui produisirent 72 millions à l'état ; mais les économies qu'il proposa sur les dépenses personnelles du roi et des ministres, et le projet d'un *édit de subvention* qui créait plusieurs impositions nouvelles, soulevèrent l'opinion publique, et le renversèrent après une administration de huit mois. Il mourut, en 1767, dans sa terre de Brie-sur-Marne. ALBERT DEVILLE.

SILICE (oxide de silicium). La *silice*, connue de toute antiquité, fut regardée comme un corps simple jusqu'à la découverte du potassium et du sodium : elle était appelée *terre vitrifiable*, parce qu'elle entre dans la composition du verre. Le nom de *silice* lui vient du *silex*, dans lequel elle se trouve en abondance. La *silice* est blanche, rude au toucher, infusible, sans action sur les fluides impondérables. Sa pesanteur spécifique est de 2,66 : elle est très répandue dans la nature. Suivant les dernières ex-

périences de M. Berzélius, elle se compose de 100 parties de silicium et de 107,98 d'oxygène. Le *quartz* (v.), pierre dure qu'on rencontre colorée soit en rouge, soit en rose, soit en violet, et quelquefois incolore, n'est presque que de la *silice* pure. Le *crystal de roche* paraît même ne renfermer que de l'oxyde de silicium : le sable et le silex en contiennent les 0,99 de leurs poids. La *silice* existe en dissolution dans quelques eaux. Neutre dans la plupart des végétaux, elle fait partie de toutes les terres cultivées ; en un mot, elle paraît constituer la majeure partie de la surface du globe. Elle sert à un grand nombre d'usages, et surtout au moulage, à la verrerie, aux ciments, aux poteries, etc.

SILICIUM. Ce métal, qui n'a encore été trouvé qu'uni à l'oxygène, et qui forme dans cet état de combinaison la *silice* (v.), s'obtient par la combustion du potassium dans le gaz fluorique silicé : c'est à M. Berzélius qu'on en doit la découverte. Le *silicium* est d'un brun de noisette sombre, sans aucun éclat métallique : il ternit et attaque fortement les vaisseaux de verre dans lesquels on le garde. X.

SILIUS ITALICUS (CAIUS), que les uns, à cause du second de ces noms, ont fait naître à Italia, en Espagne, et les autres à Corfinium, dans l'Abruzzi, naquit à Rome, l'an 25 après J.-C., sous le règne de Tibère, d'une famille plébéienne, mais illustre. Il montra, dès son jeune âge, d'heureuses dispositions qui, développées par le travail et l'étude, et appliquées à l'art de la parole, lui acquirent une réputation dont la postérité, privée de ses ouvrages en prose, ne peut vérifier les titres. Le choix de son modèle témoigne du moins de la justesse de son esprit, à une époque où la subtilité et les défauts dont Sénèque abonde commençaient la corruption du goût. Silius, qui s'attacha et resta fidèle à la manière de Cicéron, peut donc passer d'abord pour un des derniers représentants de l'éloquence romaine. — Après avoir rempli, dans les premiers temps de l'empire, les fonctions qui conduisaient au consulat, il fut

revêtu, sous Néron, de cette haute magistrature, alors bien déchue de son importance, mais où il sut mériter la reconnaissance des Romains par une habile et sage administration. Arriver, sous Néron, à cette dignité suprême, c'était paraître la tenir seulement de la honteuse faveur du prince ; aussi notre poète passa-t-il pour l'avoir achetée par l'infâme métier de délateur ; et Pline le jeune, en reproduisant, dans une de ses lettres, cette terrible accusation, nous la transmet comme un bruit populaire. Mais la manière honorable dont Silius remplit cette charge, la modération avec laquelle il usa de l'amitié de Vitellius, l'intégrité de son gouvernement dans une des plus riches provinces de l'empire, sa retraite volontaire et laborieuse après l'éclat de son administration proconsulaire, une longue pratique des vertus publiques et privées, prouvent bien moins, malgré ce qu'en a dit Pline, un tardif repentir et le besoin d'expier de grandes fautes, que le calme d'une âme qui n'en a pas à se reprocher. — Silius était consul l'année de la mort de Néron (68). Après quelques années d'un loisir consacré à l'étude, il fut, sous le règne de Vespasien, envoyé comme proconsul dans l'Asie mineure, où il acquit, selon le témoignage de ses contemporains, une gloire alors difficile, et des richesses qui devaient lui permettre de s'abandonner librement et sans partage à ses goûts littéraires. De retour à Rome, où les commencements du règne de Domitien semblaient promettre une continuation de celui de Titus, Silius fut recherché par le nouvel empereur, et l'on prétend qu'il fut, sous ce prince, consul une seconde et même une troisième fois. Quoi qu'il en soit, il ne tarda pas à s'éloigner des affaires publiques, et se livra exclusivement à la culture des lettres. Pour jouir de l'étendue de son savoir et de la douceur de son commerce, tous ceux qui aimaient la littérature et les arts venaient, dans sa retraite, l'ancien consul devenu poète fécond et philosophe aimable, mais qui avait gardé, du long

exercice des fonctions publiques, un maintien grave et un air majestueux. Là, étendu sur un lit, où le retenaient les soins d'une santé délicate plutôt que les infirmités de l'âge, il partageait ses jours entre le travail de la composition, de doctes entretiens et la lecture de ses écrits, faite devant un auditoire de choix dont il interrogeait le goût et l'opinion. Quoiqu'il eût cessé d'être puissant, de nombreux clients se pressaient encore à sa porte. Cet empressement finit par le fatiguer. Prenant conseil des années, dit Pline, il quitta Rome pour n'y plus revenir. Il choisit dans la Campanie une retraite, dont l'avènement même de Trajan au trône impérial ne put le faire sortir; liberté dont le panégyriste de ce prince loue à la fois, et son héros qui ne s'en offensa point, et le poète qui osa la prendre. — Silius rassembla dans ce séjour toutes sortes de choses rares et belles; il en était fort curieux, et poussait cette passion, à la fois changeante et insatiable, jusqu'à s'altirer des railleries. On le voyait acheter dans un même pays plusieurs maisons, se prendre d'un goût subit pour l'une d'elles, et abandonner le soin des autres. Il accumulait, dans la maison sur laquelle s'était fixé son caprice, des livres, des statues, des tableaux, et les portraits des hommes célèbres, auxquels il vouait une sorte de culte. — Silius paraît avoir consacré à la poésie les dernières années de sa vie. Cicéron avait été son modèle dans la carrière de l'éloquence; Virgile fut alors le poète préféré sur lequel il forma un peu tard son talent. Sa prédilection pour ces deux grands écrivains le porta même à acheter les deux maisons de campagne illustrées par leur séjour; ce qui, a-t-on dit, était plus facile que de leur ressembler. Dans la campagne de Virgile, près de Naples, était son tombeau, devenu, avant que Silius en fit sa propriété, celle d'un paysan. Silius y faisait de fréquentes visites, ne s'en approchait que comme d'un temple, et célébrait chaque année, avec plus de solennité que le sien propre, le

jour natal du poète dont il prétendait s'inspirer. — Ce fut dans cet asile silencieux, et près de ce tombeau, qu'il composa un poème en dix-sept chants sur la seconde guerre punique, le seul de ses ouvrages, nombreux sans doute, qui soit parvenu jusqu'à nous. Il y vécut heureux jusqu'au dernier jour, n'ayant éprouvé que le chagrin de perdre le plus jeune de ses fils, et laissant l'ainé en possession du consulat. Attaqué, à l'âge de soixante-quinze ans, d'un mal déclaré incurable, et ne voulant pas supporter plus longtemps la souffrance, il se laissa mourir d'inanition l'an de J.-C. 100, sous le règne de Trajan. — Silius laissa mourant la réputation d'un grand orateur et d'un grand poète. Martial, qui le cite souvent dans ses vers et lui en adressa quelques-uns, se fait gloire de ce qu'il daigne écouter la lecture de ses épigrammes et leur accorder une place dans sa bibliothèque; il le compare, l'égalé même à Cicéron et à Virgile, et promet l'immortalité à ses ouvrages qu'il appelle *vraiment romains*. — En dépit des promesses de Martial, Silius tomba bientôt dans l'oubli. Aucun grammairien ancien n'en fait mention, et, pendant treize siècles, aucun auteur ne le connut, ou du moins ne le cita, que Sindoine Apollinaire. On le crut perdu à jamais. Pétrarque, antiquaire érudit et passionné, qui, au moyen d'une vaste correspondance, à force de voyages et de dépenses, était parvenu à retrouver plusieurs manuscrits, en avait aussi, dit-on, découvert un du poème de Silius. On ajoute que, croyant posséder le seul exemplaire qui existât, il le supprima quand il l'eut pillé pour composer son *Africa*, aujourd'hui si peu lue, et pourtant son principal titre aux honneurs du triomphe. Mais la pensée de ce plagiat furtif, et ce moyen d'ailleurs peu sûr d'en faire disparaître la preuve, sont bien loin de s'accorder avec le caractère que l'histoire donne à l'ami de Rienzi. — Enfin, dans le xv^e siècle, Pogge, qui rendit au monde savant Quintilien, Lucrèce, quelques traités de Cicéron, etc.,

découvrit, pendant la tenue du concile de Constance, à quelques lieues de cette ville, non dans une bibliothèque, comme on l'a dit, mais dans un sale et obscur réduit, dans la prison souterraine d'une vieille tour du monastère de Saint-Gall, un manuscrit du poème de Silius. — Ce poème atteste une grande érudition, qui en est le principal mérite, mais qui lui a servi à déguiser partout la sécheresse de son imagination. Son ouvrage, plein de faits omis par Tite-Live, abonde en détails sur l'histoire et les coutumes des peuples, sur leurs fables, sur l'origine et la situation de leurs villes; détails que l'on ne trouve dans aucun autre écrivain latin. Ce n'est certes pas louer un poète que de vanter seulement son savoir et sa fidélité historique, et Silius ne mérite guère d'autre éloge.

T. BAUDEMENT.

SIL (économie rurale et publique), cavité souterraine dans laquelle on dépose les grains pour les conserver. On doit les creuser dans un terrain sec, que les pluies ne pénètrent pas, et dont la température ne varie pas; en sorte que, suivant les lieux, on s'enfonce plus ou moins au-dessous de la surface avant de faire l'excavation où les grains seront placés. L'épaisseur de la couche superficielle dont la température n'est pas constante dépend de la distance thermométrique entre les chaleurs de l'été et les froids de l'hiver, et, par conséquent, elle est plus grande aux hautes latitudes que vers l'équateur. C'est dans cette couche que l'on accumule les matériaux pour fermer le *silo* lorsqu'il est rempli : comme ces matériaux peuvent être fréquemment déplacés et replacés, l'ouverture du *silo* est réduite aux plus petites dimensions praticables, afin de diminuer le travail des déblais et remblais alternatifs; mais, sous cette ouverture étroite, on s'exposerait à un éboulement si l'excavation s'élargissait beaucoup, à moins que le terrain ne fût très solide : par prudence, on donne à la cavité plus de profondeur que de largeur, et la partie supérieure est taillée en voûte. Les

grains ne sont pas mis en contact avec les parois : on interpose partout une couche de paille bien sèche. — La conservation des dépôts confiés aux *silos* dépend surtout du choix du terrain; s'il n'était pas assez sec, la paille ne pourrait empêcher que l'humidité n'atteignît le grain, et l'altération serait imminente. Lorsqu'il s'agit d'approvisionnements considérables et destinés à une conservation prolongée, des *silos*, revêtus intérieurement d'une maçonnerie faite avec soin et placés sous un toit, forment le meilleur et le moins dispendieux de tous les *greniers d'abondance*. La capitale eût fait de grandes et fructueuses économies si l'on eût choisi ce moyen d'assurer une partie de la subsistance des habitants, au lieu d'élever à grands frais des bâtiments où la conservation des grains exige des soins continuels, et n'est pas aussi bien garantie. L'expérience a prononcé, en faveur des *silos*, une irrévocable décision. En démolissant de vieux édifices à Metz, on a trouvé un caveau rempli de grains depuis plusieurs siècles, comme une inscription l'attestait, et de ce blé, d'une ancienneté aussi reculée, on fit du pain qu'on ne pouvait distinguer de celui qu'avait fourni le blé le plus récent. Grâce aux propriétés *hydrofuges* du bitume, on pourrait préparer à une postérité beaucoup plus éloignée la surprise que causa la découverte d'un blé du moyen âge; la durée du dépôt serait véritablement illimitée : on n'aurait plus à redouter que les bouleversements de l'intérieur de la terre, catastrophes qui échappent à toute prévision. — Il est vraisemblable que les *silos* ne furent, à leur origine, que des précautions prises contre le pillage, et qu'il fallut beaucoup de temps pour que leur propriété conservatrice fût bien connue : on pourrait les joindre à la partie des méthodes agricoles que possédèrent des peuples encore plongés dans la barbarie. Lorsque les guerres étaient toujours imminentes et les hostilités imprévues, il fallait que les cultivateurs pussent compter sur quelques subsistances que l'ennemi ne leur

enlèverait point : l'usage d'enfouir les grains fut perpétué. Parmi les nations civilisées, les intervalles de paix sont plus longs, les guerres annoncées d'avance plus courtes et moins désastreuses ; cependant, il n'est pas rare que, en ces temps de calamités, les grains soient cachés sous la terre ; mais, dès que le danger est passé, on revient aux anciens usages, et les greniers se remplissent de nouveau. Il paraît que les côtes africaines de la Méditerranée ne jouirent jamais d'une paix assez durable pour que les cultivateurs pussent renoncer à l'usage des *silos*. Lorsque les Maures passèrent en Espagne, ils y transportèrent leurs méthodes de culture, et les *silos* se propagèrent dans toute la Péninsule, mais ils ne franchirent point les Hautes-Pyrénées ; les Basques seuls les adoptèrent, et nous en ont transmis la connaissance et le nom. Au commencement de ce siècle, M. Ternaux fit de généreux efforts pour attirer l'attention des agronomes et des administrateurs sur ce moyen de remédier à l'irrégularité du produit des récoltes ; des expériences furent faites à Saint-Ouen, des juges compétents constatèrent les résultats, les journaux les publièrent, ils occupèrent la place qui leur appartient dans les écrits sur l'agriculture ; on sut ce qu'il fallait faire, et on ne le fit point. En ce qui concerne les grains et leur conservation, les usages sont demeurés tels que si l'on n'avait rien appris de nouveau : nous sommes donc réduits à exprimer, pour ces améliorations, des vœux dont la génération actuelle ne verra pas l'accomplissement. L'exemple de l'Espagne est perdu pour le reste de l'Europe ; la Hongrie, où les *silos* sont en usage, pourrait influencer plus efficacement sur les nations à portée de connaître et d'imiter ses méthodes agricoles ; cependant, elle n'a pas obtenu ce crédit : il y a donc peu d'apparence qu'ils soient généralement adoptés dans les pays où les céréales sont cultivées en grand. Que l'on commence au moins à les employer comme greniers d'abondance, puisqu'ils conservent mieux et à moins

dres frais les précieux dépôts qui leur sont confiés ! Le cultivateur continue, à ses risques et fortunes, la pratique dont il a contracté l'habitude ; mais l'administration publique est soumise aux exigences du devoir, et ne satisferait pas à toutes ses obligations si elle exécutait moins bien et à plus haut prix ce qu'il ne tient qu'à elle d'obtenir avec plus d'avantages et d'économie. FRANZ.

SILVÈRE, quarantième pape, était fils du pape Hormisdas. Il fut mis en possession du saint-siège l'an 536, sans la participation du peuple et du clergé, par la politique du roi des Goths Théodat, qui, traqué par les armées de Bélisaire, voulut donner aux Romains un pontife dont la fidélité ne lui fût pas suspecte. Le roi fit même publier dans Rome que celui qui s'opposerait à cette élection serait puni de mort. Mais il avait mal choisi son pape, car, à peine coiffé de la tiare, Silvère livra la ville à Bélisaire. Cette ingratitude envers son bienfaiteur ne tarda pas à être punie par ceux-là même qui en avaient profité. L'impératrice Théodora, qui gouvernait Justinien et l'empire, avait promis le siège de Rome à un prêtre consulaire nommé Vigile, qui avait accompagné Agapet à Constantinople. Cet ambitieux ayant promis de lever l'excommunication prononcée contre les acéphales, revint en Italie après la mort d'Agapet, muni de lettres de l'impératrice pour Bélisaire, et surtout pour l'intrigante Antonie, femme de ce héros, et plus puissante que lui. Vigile apprit l'intronisation de Silvère en débarquant à Naples, et n'en persista pas moins dans ses ambitieux projets. Théodora, consultée par les lettres de cet intrigant, manda tout de suite à Bélisaire qu'il fallait trouver des erimes à Silvère, le déposer et mettre Vigile à sa place. Ce général craignit de mettre la confusion dans Rome. Il hésita à se mêler de cette affaire de prêtres ; mais Antonie, qui le gouvernait, le décida à satisfaire le caprice de sa souveraine, et ce fut sans doute le concurrent de Silvère qui l'accusa ou le fit accuser de vouloir rendre

aux Goths la capitale qu'il avait donnée aux Romains. Antonine le fit venir, et lui demanda d'abord de la part de Théodora s'il voulait pardonner aux acéphales, chasser Mennas du siège de Constantinople, y rétablir le patriarche Anthime, abjurer le concile de Calcédoine, tenir enfin tout ce qu'avait promis Vigile à l'impératrice. Silvère eut le courage de refuser, dit en sortant à son elergé ce qu'on avait exigé de lui, et se réfugia dans l'église de Sainte - Marie - Sabine. Alors un garde du prétoire et un avocat nommé Marc portèrent contre lui l'accusation concertée sans doute avec son compétiteur, et supposèrent des lettres qu'il aurait adressées au roi Vitigès. Mandé une seconde et une troisième fois au palais par Bélisaire, qui lui avait envoyé un nouveau message de l'impératrice pour l'engager à rétablir Anthime ou à se rendre à Constantinople pour s'en expliquer avec elle, Silvère dit en soupirant : « Voilà une lettre qui m'apprend que je n'ai pas long-temps à vivre. » Il répondit à Théodora qu'il ne rétablirait jamais un hérétique condamné pour son opiniâtreté, et se rendit chez Bélisaire avec une suite nombreuse ; mais les prêtres qui l'accompagnaient ne purent franchir, les uns l'entrée du palais, les autres l'antichambre d'Antonine, qui était encore au lit, et qui reçut le pape du haut de cette espèce de trône, aux pieds duquel Bélisaire était assis. Antonine lui reprocha sa trahison prétendue, lui demanda ce que lui avaient fait Justinien et son lieutenant, pour qu'il voulût les livrer ainsi à des barbares. Silvère n'eut pas le temps de répondre à cette calomnie : un sous-diacre entra brusquement dans la chambre, arracha le manteau du pape, le dépouilla de tous les insignes de la papauté, et le revêtit d'un habit de moine. Un autre sous - diacre parut en même temps à la porte, criant aux prêtres qui étaient restés en dehors : « Nous n'avons plus de pape, il est déposé et condamné à faire pénitence dans un monastère. » Tous ces prêtres s'enfuirent épouvantés ; mais Bélisaire en

ramassa quelques-uns, dont il composa un simulacre de synode, et la pluralité de ces voix tremblantes prononça la vacance du saint-siège. Ce même synode eut toutefois le courage de repousser l'élection de Vigile, mais Antonine se moqua de cette velléité de résistance. L'impératrice avait prêté sept cents pièces d'or, et voulait en être remboursée sur le trésor du pape ; et Vigile fut mis de force à la place de Silvère. Le malheureux pontife fut livré à ce rival indigne, qui le relégua sur - le - champ dans la ville de Patare en Lycie ; mais l'évêque de ce siège le reçut comme un martyr, et forma le noble dessein de lui rendre la tiare. Il se rendit à Constantinople et défendit la cause de l'exilé devant Justinien, qui ordonna sur-le-champ le renvoi de Silvère à Rome, pour que son affaire y fût examinée de nouveau. La fière Théodora ne permit point l'exécution de cet ordre impérial ; et Vigile, instruit des démarches de l'évêque de Patare, signifia de son côté à Bélisaire que si le pape Silvère n'était pas remis dans ses mains, il ne compterait pas les sommes qu'il avait promises. Théodora, plus puissante que son imbécile époux, fit livrer le malheureux pontife aux satellites de Vigile, qui le fit jeter avec deux bourreaux dans l'île Palmaria. Ces misérables exécutèrent promptement leur mission secrète, en le faisant mourir de faim, et ses tortures finirent avec sa vie le 20 juillet 538, après un an d'exil et un pontificat de deux années (v. VIGILE).

VIENNET,

de l'Académie française.

SILVESTRE. On compte deux papes et un anti-pape de ce nom. Le premier était un Romain, fils de Rufin et d'une dévote nommée Juste, qui, à la mort de son mari, remit son fils entre les mains d'un prêtre appelé Curinus. Le jeune Silvestre passa par tous les degrés, reçut l'ordre de la prêtrise du pape saint Marcellin, vers l'an 303, et fut élu enfin pour succéder au pape Melchior, le 31 janvier 314. C'était le trente-quatrième évêque de Rome ; et, à son avènement, l'église était encore troublée par le schis-

me des donatistes. Cette guerre de diacres prévaricateurs contre Cécilien, évêque de Carthage, n'avait pas été terminée par le concile qui avait absous ce prélat. Les donatistes accusèrent les juges de s'être laissé corrompre, et un nouveau concile fut convoqué à Arles par l'empereur Constantin. Silvestre y envoya quatre légats; mais les actes de ce concile lui furent seulement adressés comme à l'évêque, qui, possédant le plus grand diocèse, était à même, disait-on, de les faire recevoir par plus d'églises particulières. Les papes ne convoquaient pas alors les conciles; c'était l'empereur qui agissait en chef suprême de l'église. Constantin termina ce schisme par ses édits et par l'exil ou la déposition des donatistes. Un schisme plus dangereux s'éleva dans la chrétienté. Arius se jeta dans l'hérésie; et, quoiqu'en ait dit la chronique de Romuald, ce fut l'empereur qui assembla tous les conciles chargés de la condamner. Silvestre envoya deux prêtres à celui de Nicée, avec ordre de consentir à toutes ses décisions; et la lettre synodale que les Pères de ce concile auraient écrite à ce pape pour demander la confirmation de leurs décrets, est une pure invention. Ce pape lui-même fut obligé de se défendre devant Constantin d'une accusation calomnieuse que des misérables avaient portée contre lui; et ce fait est présenté comme exemple au pape Damase, par les Pères d'un concile tenu à Rome en 378. On trouve même dans les actes de celui de Nicée un canon qui donne au patriarche d'Alexandrie les mêmes privilèges qu'à l'évêque romain. Ajoutons que, pendant un pontificat de 21 ans et onze mois, et malgré la protection du puissant Constantin, Silvestre éleva moins de prétentions que n'avait fait le pape Victor deux siècles avant lui. Ce vénérable pontife mourut le 31 décembre 335, et fut enterré dans le cimetière de Priscille, à une petite lieue de Rome.

SILVESTRE II, cent quarante-cinquième pape, était un Auvergnat d'une origine fort obscure, que les moines de Saint-

Géraud avaient élevé à Anrillac. Il s'est trouvé cependant un généalogiste assez impertinent pour le faire descendre d'un roi d'Argos, descendant lui-même d'Hercule et de Jupiter. Mais on pourrait se dispenser de réfuter sérieusement ce conte de Bravios. Ce pape se nommait Gerbert. Les moines d'Aurillac ne tardèrent pas à reconnaître qu'il en savait plus qu'eux, et l'envoyèrent auprès du comte de Barcelonne, qui le confia aux soins d'un évêque nommé Haïton. Gerbert y étudia les mathématiques, et trouva des maîtres encore plus habiles dans les docteurs arabes qu'il fréquentait en Espagne. Le comte et l'évêque l'emmenèrent à Rome vers l'an 982, sous le pontificat de Benoît VII, et le présentèrent à l'empereur Othon II, qui venait de mériter le surnom de sanguinaire, en faisant massacrer, à sa propre table, les principaux seigneurs de la ville. Adalbéron, archevêque de Reims, le prit dans son diocèse, et le reconduisit en Italie l'année suivante, heureusement pour sa fortune. Othon II était alors à Pavie; il reconnut le mérite de Gerbert, lui confia l'éducation du jeune Othon, son fils, et lui donna l'abbaye de Bobbio. Les biens de cette abbaye étaient au pillage; l'évêque de Pavie et les seigneurs voisins réduisaient les moines à la mendicité. Gerbert ne put mettre un terme à des scandales que protégeaient les désordres de l'Italie; et, à la mort d'Othon II, il se réfugia auprès d'Adalbéron, sans abandonner la cause du jeune Othon III, à qui le duc de Bavière, Henri, disputait la couronne. Gerbert ne cessait d'écrire à tous les évêques d'Allemagne pour soutenir son royal élève, pendant qu'il surveillait d'un autre côté l'éducation du jeune Robert de France, que Hugues Capet lui avait envoyé. Son ardeur pour l'étude des sciences ne se ralentissait point au milieu de tous ces embarras. Il achetait des livres de toutes parts, les rassemblait en corps de bibliothèque, et composait lui-même un livre de rhétorique. A la mort d'Adalbéron, il soutint d'abord l'élection

d'Arnoul, frère naturel du duc de Lorraine; mais le nouvel archevêque ayant trahi Hugues Capet, son bienfaiteur, et livré la ville à son frère, le roi de France, sollicita sa déposition du souverain pontife, et fit élire Gerbert au siège de Reims. Le pape, dirigé par le tyran Crescentius, cassa cette élection; mais il rencontra un vigoureux adversaire dans le plus savant des hommes de cette époque. Gerbert attaqua les prétentions du saint-siège avec une force dont il dut se repentir plus tard, quand il fut investi de ce pontificat dont il signalait les usurpations. Un concile s'étant assemblé à Mouzon, le 2 juin 996, pour juger ce différend, Gerbert y défendit sa cause avec une éloquence qui aurait dû triompher de l'obstination de Rome. Mais les légats de Grégoire V l'emportèrent, et il fut déposé par le concile de Reims, qui suivit de près celui de Mouzon. Il se retira alors à la cour d'Othon III, à Magdebourg, et c'est là qu'il inventa les horloges à ressort qui le firent accuser de sorcellerie par d'imbéciles superstitieux. Cette accusation ne l'empêcha point d'être pourvu de l'archevêché de Ravenne par l'empereur et par le pape, qui l'avait dépouillé de celui de Reims. Grégoire étendit même sa juridiction sur les évêchés de Plaisance et de Montefeltro, et l'appela, en 998, au concile de Rome, où fut prononcé le divorce de Robert de France et de Berthe. Gerbert succéda enfin à Grégoire V par la faveur d'Othon III, et prit le nom de Silvestre II. En 999, son premier acte fut de confirmer le rétablissement de l'archevêque Arnoul; et cette amende honorable devait calmer la colère des auteurs ultramontains qui ont écrit son histoire. Mais on en trouve un assez grand nombre qui parlent sérieusement de ses sortilèges, de ses entretiens avec le diable, par l'intermédiaire d'une tête d'airain dont il avait en effet inventé le mécanisme, et qui articulait quelques paroles. Son savoir, sa vertu et sa profonde politique firent toute sa magie. Ses éminentes qualités n'arrêtèrent point cependant l'au-

dace de quelques brouillons, qui, en l'absence de l'empereur, se révoltèrent à la fois contre le prince et le pontife. Othon III fut obligé de revenir à la hâte pour réprimer et châtier les séditeux. Silvestre eut la douleur de le perdre quelques jours après, dans la fleur de l'âge. Une révolte de religieuses, suscitée par une sœur d'Othon qui avait pris le voile dans le couvent de Gandesem, amena l'évêque d'Hildesheim Bernouard à Rome, et porta Silvestre à convoquer plusieurs conciles en Allemagne. L'archevêque de Mayence, rival obstiné de Bernouard, fut accusé d'avoir usurpé les privilèges de l'évêque d'Hildesheim, et cette ridicule affaire n'était pas encore terminée le 12 mai 1003, jour où mourut le savant pontife. Son règne, dont la durée fut seulement de quatre ans et demi, n'eut point la célébrité des premiers temps de sa vie. Il l'usa à juger de petites querelles presque indignes de l'histoire. Mais ses ennemis le poursuivirent jusqu'au-delà du tombeau. Ils attribuèrent sa mort au diable, qui était venu le battre pendant qu'il disait la messe à Sainte-Croix. On répéta, pendant tout le moyen âge, que les os de Silvestre II s'entrechoquaient toutes les fois qu'un pape devait mourir; et le stupide auteur de la chronique des Belges dit que c'est une chose assez connue que son corps pleure et sue dans cette occasion. Des auteurs plus graves, cités par Fleury, affirment qu'en 1648, pendant qu'on rebâtissait l'église de Saint-Jean-de-Latran, le corps fut retrouvé à la porte de cette église, dans un cercueil de marbre, mais qu'il tomba en poussière, avec tous ses ornements, au premier contact de l'air. La postérité a déjà dit avant nous que, pour la piété comme pour le savoir, l'illustre Gerbert était un homme au-dessus de son siècle, et que ces temps de barbarie n'étaient pas dignes d'un aussi grand pontife. — L'anti-pape, qui prit le nom de Silvestre III, portait le nom de Jean, et était évêque de Sabine, quand la conduite de Benoît IX força, en 1044, le peuple, à le chasser de Rome

et à le mettre à sa place. Il était fils d'un Romsin nommé Laurent. — Nous avons dit à l'article BENOÎT LX comment avait fini cet anti-pape. VIENNET,

de l'Académie Française.

SILVESTRE DE SACY (ANTOINE-ISAAC [v. le Supplément de la lettre S]).

SIMIANE (PAULINE DE GRIGNAN, marquise de), naquit en 1674. Il est souvent question d'elle dans les lettres de M^{me} de Sévigné, son aïeule; dans son enfance, elle lui ressemblait de visage, et M^{me} de Sévigné écrivait à sa fille : « Je suis fort aise que Pauline me ressemble; elle vous fera souvenir de moi. » De bonne heure, elle manifesta un esprit vif. « Parlons de Pauline, dit M^{me} de Sévigné dans une lettre du 6 octobre 1679, l'aimable, la jolie petite créature ! Hélas ! ai-je été jamais aussi jolie qu'elle ? On dit que je l'étais beaucoup. Je suis ravie qu'elle vous fasse souvenir de moi : je sais bien qu'il n'est pas besoin de cela ; mais enfin j'en ai une joie sensible. Vous me la dépeignez charmante, et je crois précisément tout ce que vous m'en dites : je suis étonnée qu'elle ne soit pas devenue sotte et ricaneuse dans ce couvent : ah ! que vous avez bien fait de l'en retirer ! Gardez-la, ma fille, ne vous privez pas de ce plaisir, la Providence en aura soin. Ne lui dites-vous pas qu'elle a une *bonne* (maman) ? Serait-il bien possible que je trouvasse encore de la place pour aimer et de nouveaux attachements ! » Cette place, Pauline l'obtint dans le cœur de M^{me} de Sévigné, et son esprit, *qui dérobait tout*, ne pouvait qu'enchanter sa grand-mère. Les naïvetés de son enfance sont racontées par M^{me} de Grignan : elle était fort inquiète d'avoir été conçue dans le péché; c'était pour elle une *étrange affaire*; et dans ses jeux se manifestait un spirituel enjouement : « Je voudrais bien, ma chère comtesse, écrit M^{me} de Sévigné, que vous eussiez relu votre dernière lettre et qu'elle vous eût paru comme à nous ; les folies de Pauline vous auraient divertie une seconde fois : vous les contiez si plaisamment qu'elle n'y perd rien du tout. On voit une pe-

tite imagination qui va, qui brille, qui fournit à tout; ce qui, avec les grâces de sa jolie personne, ne frappe jamais à faux. Mon fils en est amoureux; il s'en fait une idée charmante et préférable aux plus grandes beautés; il la veut voir, il veut son portrait; et, depuis l'endroit où vous parlez de ce carnaval qu'elle sent dans la moelle des os, il commence à rire de ce ton que vous connaissez, et, lisant et pâmant toujours, il arrive à bon port sans s'interrompre..... Il est donc entré, et sa femme, comme moi, dans cette jolie scène; sentant les beaux endroits; souffler le bassinet; l'épée demeurée par hasard dans la garnison; ce jeune officier qui était pourtant à la bataille de Rocroi, où il se distingua si agréablement par tuer le trompette qui avait éveillé M. le prince trop matin; M^{me} D. son portrait, M. de Grignan; avouez, ma fille que tous ces différents objets, mis en œuvre par la vivacité de Pauline, ne pouvaient rien composer que de fort plaisant. Elle vous fait faire votre carnaval malgré vous.... » L'état des affaires de M. de Grignan était trop mauvais pour qu'il dût espérer faire faire à sa fille un riche établissement; mais son esprit, c'était sa dot : « Elle a trouvé un homme et une famille qui comptent pour tout son mérite, sa personne, son nom, et rien du tout le bien; et c'est uniquement ce qui se compte dans tous les autres pays : aussi on a profité d'un sentiment si rare et si noble (lettre de M^{me} de Sévigné, 10 janvier 1696). » Elle avait épousé, en décembre, 1695, M. de Simiane, marquis d'Esparron, gentilhomme du duc d'Orléans, et dont la maison, l'une des plus illustres de la Provence, descend des anciens souverains de la ville d'Apt. « Il avait de plus 25,000 livres de rentes en fonds de terre, écrit Dangeau; la demoiselle n'a que 20,000 écus; mais elle est fort jolie. » M^{me} de Simiane perdit son mari en 1718, et depuis elle habita alternativement Paris et la Provence. Elle eut des procès à soutenir contre les créanciers de son père, et l'on a retenu les jolis vers qu'à cette occasion elle adressa à l'un de ses juges :

Lorsque j'étais eneur cette jeune Pauline,
 L'écritais, dit-on, joliment ;
 Et, sans me piquer d'être une beauté divine,
 Je ne manquais pas d'agrément.
 Mais depuis que les destinées
 M'ont transformée en pilier de palais,
 Que le cours de plusieurs années
 A fait insulter à mes attraits,
 C'en est fait, à peine je pense,
 Et quand, par un heureux succès,
 Je gagnerais tout en Provence,
 J'ai toujours perdu mon procès.

Elle était liée avec Massillon et l'abbé Poulle. On raconte que Massillon logeait à l'Oratoire et devait être rentré à neuf heures; M^{me} de Simiane soupait à sept par complaisance pour lui. On doit à M^{me} de Simiane la publication des lettres de son aïeule, mais elle ne les fit imprimer que quand il eut déjà paru des éditions fautives et très incomplètes. Au reste, M^{me} de Simiane a beaucoup retranché, beaucoup supprimé dans les lettres de M^{me} de Sévigné; et la postérité lui doit plus d'un reproche à cet égard. — On a d'elle une correspondance où l'on trouve quelques traces du talent épistolaire qu'elle annonçait de bonne heure; M^{me} de Sévigné écrivait en effet, en 1679 : « Pauline m'a écrit une lettre charmante; son style nous plaît beaucoup; M^{me} de La Fayette en oublia l'autre jour une vapeur dont elle était suffoquée. » Le peu de lettres qu'on a d'elle sont écrites avec facilité et grâce. On y rencontre quelques traits à la Sévigné : « Mon Dieu ! qu'un petit gentilhomme à lièvre est heureux dans sa gentilhommière ! Rien ne le trouble, il n'espère rien, il ne craint rien ; ses jours coulent dans l'innocence ; il est sans passions et sans ennui ; il n'a besoin que de ses guêtres, elles font tout son équipage ; quand elles se rompent, une aiguillée de fil en fait l'affaire. Je le place dans les montagnes du Forez et du Vivarais, afin que les nouvelles ne parviennent à lui qu'au bout de deux ou trois ans. Il me semble que je le vois d'ici, tant mon imagination se remplit vivement de cette idée (lettre du 16 mars 1732). » M^{me} de Simiane est morte le 2 juillet 1737, dans les pratiques de la plus haute dévotion.

ERNEST DESCLOZEAUX.

SIMNEL ou **SYMNEL** (LAMBERT), fils d'un boulanger qu'un moine intriguant fit passer pour le comte de Warwick, dernier rejeton des Plantagenets, alors enfermé dans la tour de Londres (v. PERKIN-WARBECK).

SIMON - MACHABÉE, surnommé *Thasi*, un des cinq fils du grand-prêtre Matathias, montra de bonne heure une sagesse égale à sa valeur, et rendit d'importants services au peuple juif sous le gouvernement de Juda et de Jonathas, ses frères. Ce dernier ayant été tué traîtreusement par Tryphon, usurpateur du trône de Syrie, le peuple nomma Simon pontife, chef et prince, 143 ans avant notre ère. C'est de cette époque que date le règne des Asmonéens. Dès l'année suivante, il proclama l'indépendance absolue de la Judée, prit Gaza et la forteresse de Jérusalem, dont il fit sa résidence, et salua Demetrius Nicanor du titre de roi de Syrie à la place de Tryphon. En échange, il obtint de ce prince la liberté de la Judée et la possession des citadelles auparavant occupées par l'étranger. Peu après, il reconnut Antiochus Sidétès, frère de Demetrius, et lui donna des secours pour faire le siège de Dora, dernier asile de Tryphon. Antiochus ne le paya que d'ingratitude, redemanda les places fortes, ou, à défaut, mille talents, et, sur le refus de Simon, envoya Cendébée ravager la Judée. Simon opposa à ce général ses deux fils, Jean et Hyrcan, qui le battirent complètement. Trois ans après, il fut tué par Ptolémée, son gendre, qui espérait, par ce meurtre, se faire revêtir de la grande sacrificature. Il avait régné dix ans. Son administration avait été sage et loyale, elle guérit presque toutes les blessures faites à la Judée durant les persécutions et les guerres précédentes.

E. G.

SIMONIDE, l'un des meilleurs poètes de l'antiquité, et l'inventeur, à ce qu'on croit, de la mémoire artificielle, naquit à Céos, île de la mer Égée, aujourd'hui Zéa. Il florissait vers l'an 480 avant J.-C. Horace, Quintilien, Catulle, nous apprennent qu'il excellait dans la

genre élégiaque; et, au sentiment de Denys d'Halicarnasse, il s'y montrait même supérieur à Pindare. Quoique la douceur fut le caractère dominant de sa muse, il ne laissait pourtant pas de manier l'épigramme avec bonheur. On voit dans Phèdre qu'il parcourait les villes de l'Asie, chantant à prix d'argent les louanges des vainqueurs dans les jeux publics; et plusieurs auteurs l'ont accusé d'avoir le premier stipulé d'avance un salaire débattu pour ses éloges. Ce qui paraît certain, c'est qu'il était d'une grande avarice, et que son esprit mercenaire était ignominieusement passé en proverbe. Quand il se fut enrichi dans son métier de poète errant, il s'embarqua pour retourner dans sa patrie. Le vaisseau fit naufrage; et chacun se sauva, emportant ce qu'il désirait sauver. Simonide seul ne se chargea de rien; et, lorsqu'on lui en demanda la raison: « C'est, répondit-il, parce que tout ce que j'ai est avec moi. » De ses compagnons d'infortune, les uns se noyèrent, accablés du poids des objets qu'ils avaient pris; d'autres abordèrent et se virent pillés par des voleurs. Simonide seul, arrivé à Clazomène, fut reconnu par un habitant, admirateur de son génie, qui le secourut, pendant que ses compagnons mendiaient par la ville. Hiéron, tyran de Syracuse, l'ayant appelé à sa cour, le poète, malgré son grand âge, s'y rendit, attiré par la réputation de libéralité du prince. La réponse qu'il fit à Hiéron, qui lui demandait la définition de Dieu, nous a été transmise par Cicéron. Il voulut d'abord une journée pour examiner la question. Ce délai passé, il en réclama un nouveau, puis un troisième, puis un quatrième, doublant chaque fois le nombre de jours qui lui étaient nécessaires, tant qu'enfin, sommé de dire la cause de ces retards: « C'est que, répondit-il, plus j'examine la matière, plus je la trouve obscure. » Pausanias, étant un jour à table avec lui, le pria de lui dire quelque sentence: « Souvenez-vous que vous êtes homme, répliqua le poète. » Le général trouva d'abord la réponse si insignifiante qu'il n'y fit au-

cune attention. Mais plus tard, lorsque trainant une vie précaire, il se vit partagé entre les angoisses de la faim et la peur du dernier supplice, semblable à Crésus, qui, sur son bûcher, se rappelait les avis de Solon, il se ressouvint des paroles du poète, et s'écria par trois fois: « O Simonide! qu'il y avait un grand sens dans tes exhortations! » On croit que le poète de Céos mourut à la cour de Hiéron, à l'âge d'environ quatre-vingt-dix-huit ans. Sa verve s'était conservée si fraîche et si féconde que vingt ans s'étaient à peine écoulés depuis qu'il avait concouru pour un prix de poésie qu'il avait remporté. Il y a peu d'hommes sur le compte desquels on ait mis plus d'anecdotes étranges et de réponses piquantes; ainsi, si l'on en croit ses biographes, il aurait été préservé deux fois miraculeusement d'un péril mortel; et la démolition de son tombeau par un général d'Agri-gente aurait été fatale à la ville du profanateur. Nous nous bornerons à rappeler une de ces traditions équivoques que Cicéron a rapportée dans son livre de *Oratore*, et à laquelle Phèdre et La Fontaine ont sans doute rendu son véritable caractère en en faisant une fable. Son-pant un soir chez un Thessalien nommé Scopas, il lut un poème qu'il avait composé à sa louange, mais dans lequel il avait fait entrer l'éloge de Castor et Pollux. Scopas, blessé, ne voulut lui compter que la moitié du prix convenu, disant qu'il n'avait qu'à réclamer l'autre aux deux héros. Sur ces entrefaites, on vint avertir Simonides que deux jeunes gens demandent à lui parler; il sort et ne voit personne, mais, derrière lui, la maison s'écroule et écrase les convives avec le sordide amphitryon. V. RATIER.

SIMONIE. On nomme ainsi tout trafic des choses spirituelles, comme les sacrements, les fonctions ecclésiastiques, etc.: c'est autrement donner ou promettre une chose temporelle pour prix ou pour récompense d'une chose spirituelle. On distinguait autrefois diverses espèces de simonies, suivant la manière dont s'opérait le mode de trafic ou d'échange. Quel-

ques théologiens ont prétendu que l'honnoraire des messes, que tous les droits curiaux perçus pour des fonctions ecclésiastiques étaient *simoniaques*, ou rentraient dans le crime de *simonie*. Mais les auteurs de cette singulière accusation, qui condamnerait le prêtre à mourir littéralement de faim, ne se sont pas rappelés que si Jésus-Christ a commandé à ses apôtres d'accorder gratuitement les choses saintes, il leur a dit aussi (*v. St Matthieu et St Paul*) que tout ouvrier méritait sa récompense. Pendant le 1^{er} et le 11^{ème} siècle, l'église fut déshonorée par l'audace avec laquelle ses ministres se montrèrent simoniaques. Ce furent les mesures énergiques du pape Grégoire VII, vers 1074, qui mirent en grande partie un terme à cet abus. On fait remonter à *Simon-le-Magicien* l'origine du mot *simonie*, servant à désigner le commerce des choses saintes, parce que ce faux prophète, témoin des dons que répandaient les apôtres, leur aurait proposé de l'argent pour qu'ils lui conférassent aussi le pouvoir de donner le Saint-Esprit : « Que ton argent périsse avec toi, lui répondit Pierre, puisque tu as cru que le don de Dieu s'achetait pour de l'argent (*Act. viii, v. 18*) ». L'abbé L. M.

SIMPLICIUS, 49^e pape, était fils d'un habitant de Tibur, nommé Castin. On croit qu'il fut élu par le clergé et par le peuple à la place d'Hilaire, le 20 septembre 467. On ne sait rien des premiers temps de sa vie. Mais, à peine sur le saint-siège, il en adopta les principes, et sa conduite ne se démentit pas un instant pendant les huit ou neuf années de son pontificat. Les évêques d'Occident n'étaient pas encore tout-à-fait soumis à la discipline de la nouvelle Rome, et montraient quelquefois des velléités d'indépendance. Simplicius ne laissa échapper aucune occasion de les ramener à la soumission. Gandence, évêque d'Assise, avait fait des ordinations contre les règles; le pape lui interdit d'en faire d'autres, et lui ôta l'administration de son temporel. Jean, archevêque de Ravenne, avait consacré un évêque malgré lui;

Simplicius envoie cet évêque dans un autre siège, l'affranchit de la juridiction de l'archevêque, lui enjoint de s'adresser directement à Rome, et menace Jean de le traiter avec la dernière rigueur s'il fait jamais une ordination quelconque contre le vœu des néophytes. Les papes étaient à peine maîtres de l'église d'Occident, et Simplicius attaquait à la fois les patriarches orientaux et l'autorité des empereurs. Le concile tenu à Chalcédoine en 451 avait élevé le patriarche de Constantinople à la seconde place, et lui avait donné sur les évêques d'Orient les mêmes droits que l'évêque de Rome avait conquis sur les Occidentaux. Les papes saint Léon et Hilaire avaient protesté contre cette prétention; Simplicius suivit leur exemple avec une fermeté plus opiniâtre. Les empereurs Léon 1^{er} et Zénon lui écrivirent en vain pour le prier d'approuver ce décret du concile. Il les força pour ainsi dire à ne plus lui en parler, et fit des actes de souveraineté dans les diocèses d'Orient, pour montrer aux empereurs et aux prélats de cette partie de la chrétienté que leurs églises devaient être soumises au siège de Rome. Les partisans d'Eutychès, qui avaient été excommuniés et chassés de leurs églises par un concile tenu en 448 à Constantinople, s'étaient remis en possession de leurs sièges par la protection de l'empereur Basilius, qui avait détrôné Zénon. Parmi ces hérétiques était un certain Timothée, évêque d'Alexandrie. Simplicius se hâta d'écrire à l'usurpateur Basilius et à l'évêque de Constantinople Acace pour faire chasser cet intrus; et à peine Zénon est-il rétabli sur le trône d'Orient qu'il s'adresse à lui, le 8 octobre 477, pour demander le rétablissement des prélats orthodoxes. Zénon accorda tout aux sollicitations du pontife. Il chassa les eutychiens de leurs églises, et châtia les rebelles. Il s'ensuivit des séditions, des meurtres même dans Antioche. Mais, au milieu de ces désordres, Simplicius ne perdit pas de vue les droits qu'il revendiquait au nom de la chaire de saint Pierre. Acace avait

ordonné un nouvel évêque pour cette ville; le pape confirma l'ordination, mais il eut soin de lui dire qu'il devait à l'avenir s'interdire une prétention pareille. Acace n'en tint pas compte, et, trois ans après, il consacra Pierre Mongus comme évêque d'Alexandrie avoué par l'empereur, au lieu de Jean Talaia, dont l'élection avait été approuvée par le pape. Celui-ci protesta, mais la mort le surprit vers les premiers mois de l'an 483, au milieu de ces débats. Il se rendit recommandable par ses vertus chrétiennes, et Rome lui dut la fondation de quatre églises.

VIGNET,

de l'académie française.

SIMPLON ou **SAINT-PLOMB**, une des montagnes les plus célèbres des Alpes, autant par la magnifique route qui la traverse, et qui fut construite au commencement de ce siècle, que par les mouvements stratégiques dont elle a été le théâtre à toutes les époques, notamment lors de l'immortel passage qu'y effectua, en 1800, l'armée française, lorsqu'elle gagnait les plaines de l'Italie pour livrer la bataille de Marengo. Le Simplon (en italien *Sempione*, en allemand *Sempelen*) porte dans l'histoire les noms de *mons Cæpionis*, *mons Scipionis* et *mons Sempronius*. César, quoiqu'il ne le cite pas dans ses *Commentaires*, le désigne très clairement quand il parle des *Sedoni*, qui, dans la crainte d'être asservis par les Romains, ne leur permirent pas de continuer les travaux commencés pour s'ouvrir un passage, car la montagne n'était encore alors, comme en 1800, que sillonnée de sentiers pratiqués par les gens du pays. Tous les voyageurs ont admis la nouvelle route que le gouvernement consulaire et impérial y a tracée : elle part de Glits, près de la rive gauche du Rhône, traverse le torrent de la *Sattina* sur un pont de bois, d'une seule arche de 27 mètres 1/2 d'ouverture, et va, sur la montagne de Breig, rencontrer l'ancienne route au bord d'un profond précipice. Dans la vallée de Gauthier, elle franchit un torrent sur un pont magnifique de 23 mètres d'ouverture; et,

après avoir serpenté, dans les prairies et sur les flancs escarpés du mont, à travers un grand nombre de glaciers, elle arrive au col du Simplon, qui est à 2,500 mètres au-dessus du niveau de la mer. En descendant sur le revers méridional de la montagne, elle passe par le village du Simplon, traverse des masses énormes de rochers, puis la galerie d'Algaby, et pénètre dans la profonde gorge de la Davedra, coupée à pic dans le cœur de la montagne. Elle se termine enfin à la ville d'Ossola, dans la vallée du même nom, après un développement de 14 lieues (60,670 mètres), sur 8 mètres de largeur. Des maisons de cantonniers sont bâties de distance en distance pour servir d'abri aux voyageurs. On avait commencé, auprès du col du Simplon, un hospice à l'instar de celui de Saint-Bernard, mais il n'a pas été achevé. Cette route, chef-d'œuvre du génie humain, a coûté six années de travaux.

BILLOT.

SINAI. Cette montagne, que Moïse, dans le *Deutéronome*, appelle quelquefois aussi le *mont Horeb*, est voisine de l'Arabie et de la mer Rouge. Tout le monde connaît le miracle dont elle devint le théâtre. Ce fut là qu'après le départ d'Égypte Dieu donna sa loi aux Israélites. Toute la montagne, suivant le récit de l'*Exode* (c. xix et xx), parut couverte d'une épaisse nuée d'où jaillissaient des éclairs, accompagnés d'un tel bruit de tonnerre et de trompettes que les Juifs en furent frappés de terreur. Ils se tenaient bien loin de la montagne, n'osant pas en approcher; et tous néanmoins entendirent distinctement les commandements du Décalogue, qui sortaient de la bouche de Dieu. Les antagonistes de la religion n'ont pas cherché à prouver que cette scène pût être une illusion, l'effet d'un stratagème. La montagne n'a jamais été volcanique; et, dans tous les miracles que créent aujourd'hui la physique et la chimie, on ne connaît rien certainement qui puisse produire un tel phénomène sur une aussi grande surface. Moïse et son frère Aaron osèrent seuls entrer dans la nuée et s'approcher du

Dieu qui parlait. Le premier, quarante ans après ce prodige, en prend à témoin (*Deut.*, cap. v, v. 5, 22, et *seq.*) tous ceux aux yeux de qui il se passa, c'est-à-dire environ 2 millions d'hommes, car les Israélites, qui comptaient 600 mille combattants portant les armes, s'élevaient bien à ce nombre. Le visage de Moïse, orné depuis ce temps de rayons de lumière, resta comme un autre miracle qui rappelait le premier (*Exod.*, c. xxxiv, v. 29); et le législateur établit, en mémoire de ce jour, la *fête des Semaines* ou de la *Pentecôte*, qui fut célébrée par tous ceux qui en avaient été témoins. On ne peut se prévaloir contre l'authenticité du miracle, de ce que Moïse lui donne pour théâtre tantôt le mont Sinai, tantôt le mont Horeb, car il est d'incontestable notoriété, chez les voyageurs et les géographes, que ces deux mots désignent deux sommets de la même montagne, dont l'un regarde l'Idumée, et dont l'autre, plus élevé, fait face à l'Arabie. Il y a depuis bien des siècles sur le mont Sinai, au lieu même où l'on croit que Dieu a parlé à Moïse, un monastère et une église de Sainte-Catherine.

L'abbé L. M.

SINGAPOUR, île de 4 milles carrés, avec une ville et un port franc, située vis-à-vis de la pointe méridionale de la péninsule de Malacca, aux Indes orientales, sur le détroit de Sincapour, où passent tous les vaisseaux qui font voile vers la Chine. Elle fut cédée en 1818 par les princes indiens à la compagnie anglaise pour une somme annuelle de 4,000 piastres d'Espagne. Le projet d'en acquérir la propriété et d'y fonder une colonie avait été conçu par Raffles dès 1814; il reçut un commencement d'exécution en 1819; les Anglais voulaient, si Malacca était jamais restituée aux Hollandais, conserver un établissement dans ces parages. Les discussions qui eurent lieu avec les Néerlandais au sujet de cet établissement furent aplanies par un traité, conclu à Londres le 7 juillet 1824. En vertu de ce traité, le roi de Hollande céda la ville et la citadelle de Malacca,

avec leurs dépendances, au roi d'Angleterre, promit de ne point s'opposer à la fondation de Sincapour, et reçut en échange les possessions anglaises de l'île de Sumatra. Chaque année démontre l'importance de Sincapour pour le commerce britannique. Cette île possède de riches plantations : elle produit du poivre, du gingembre et d'autres épices ; le café y croît aussi, et le bois y vient en abondance. Le climat est salubre et l'eau bonne. La colonie entretient un grand commerce avec le Bengale et toute l'Inde occidentale, ainsi qu'avec la Chine, Siam, la Cochinchine et les îles de l'archipel indien. L'exportation s'élève annuellement à 15 millions de roupies, et l'exportation à 14. La population, qui n'était que de 2,000 âmes en 1819, montait, en 1830, à 17,000, dont 6,000 Chinois, 2,600 Malais, 1,700 Hindous, etc. *Pulo-Penang* et *Sincapour* sont actuellement les deux entrepôts du commerce anglais, avec le Bengale et la Chine. C. L.

SINCÉRITÉ (v. FRANC, FRANCHISE).

SINCIPUT (anatomie), mot latin qui désigne le sommet de la tête, et qui a été introduit dans la langue française, comme synonyme de *vertex*. Quelques anatomistes se sont servis de ce mot pour indiquer la partie antérieure du crâne, la région frontale (v. CHAUVAU, CRANE, ENCEPHALE, TÊTE). X.

SINGES. Placés en tête des animaux vertébrés, dans l'ordre des *quadrumanes*, où ils forment une grande famille, ces mammifères appellent également les méditations du naturaliste et du philosophe; ils éveillent la curiosité de tous par leur remarquable intelligence, par la facilité avec laquelle ils peuvent contre-faire les actions humaines, par leur analogie de conformation avec l'homme, soit au dedans, soit au dehors. Ajoutons, toutefois, que cette analogie, qui a paru assez intime à quelques écrivains pour faire de l'homme un *singe perfectionné*, et à d'autres, au contraire, pour envisager certaines espèces de singes comme des hommes dégradés et abrutis par la vie sauvage, ne laisse pas moins subsister,

à nos yeux, l'immense et infranchissable barrière qui sépare la brute de l'être doué de raison et de liberté morale. Sans revenir sur cette question, qui a déjà été traitée au mot ORANG (v.), efforçons-nous plutôt de trouver dans les modifications organiques propres à ces quadrumanes la physiologie de l'espèce, le secret de ses habitudes, de son intelligence, de ses mœurs. — Le caractère le plus saillant dans l'organisation du singe, celui qui influe le plus puissamment, sans contredit, sur tout son être, c'est la conformation de ses extrémités, munies aux pieds comme aux mains de doigts profondément divisés, à ongles plats, et opposables à un long pouce qui en est séparé : ce sont là, tout à la fois, des organes du toucher, de la locomotion et de la préhension. D'abord, comme organes tactiles, la peau très fine et entièrement nue qui en revêt l'intérieur, la facilité d'embrasser les objets, d'en explorer les contours, en fait des instruments d'un tact très délicat : or, sans renouveler l'étrange paradoxe d'Helvétius, qui voyait dans la conformation de la main les causes de notre supériorité sur les animaux, on ne saurait nier l'influence du toucher, ce sens intellectuel par excellence, sur les développements de l'entendement. — Ces quadruples mains ne sont pourtant pas les seuls instruments de préhension dont disposent ces mammifères : le plus grand nombre des singes du Nouveau-Monde porte une queue longue et musculeuse, qui, susceptible de s'enrouler autour des objets et de les saisir vigoureusement, fait l'office d'une cinquième main, et suffit seule, dans quelques cas, pour assurer la station. Sans se mettre à la recherche des causes finales, on ne peut s'empêcher de remarquer un rapport étroit entre cette multiplicité d'organes de préhension et les allures d'un animal destiné à passer sur des branches la plus grande partie de son existence. En effet, la progression des singes n'est ni entièrement bipède, ni exactement quadrupède; leur marche à terre est lourde et lente; ce n'est que sur les ar-

bres qu'ils déploient leur extrême agilité : c'est là leur domicile naturel. — Leurs membres sont toujours grêles et longs; dans quelques genres, les bras touchent même à terre. Leur corps svelte, recouvert d'un poil long et assez serré, est doué d'une grande énergie musculaire; leur crâne arrondi, le peu de proéminence du museau, dont l'angle n'est guère plus oblique dans quelques jeunes sujets que chez les nègres, leur donnent une malheureuse ressemblance avec l'homme. A voir surtout l'orang noir avec sa figure olivâtre qu'encadrent d'épais favoris, son corps bien conformé, sans queue, haut de plus de 5 pieds, presque dépourvu de poils antérieurement, on dirait un être humain échappé à notre civilisation. — Les dents des singes ont la plus grande similitude avec les nôtres, quoique leurs canines soient plus longues : néanmoins, leur régime est essentiellement frugivore. — Ces mammifères vivent ordinairement par troupes, et voyagent sous la conduite d'un chef. D'un naturel très défiant, s'ils s'avancent dans les lieux cultivés, ce n'est qu'après avoir posé des sentinelles avancées; ce n'est que poussés par une gloutonnerie, qui leur fait commettre des dégâts considérables. — Les femelles mettent bas un ou deux petits, qu'elles allaitent en les tenant entre leurs bras, leur prodiguant les démonstrations les plus tendres d'amour maternel, et les défendant jusqu'à la mort contre les attaques de leurs ennemis. Quoi de plus touchant que le récit de la mort de cette pauvre femelle, qui, blessée par des chasseurs, et sentant qu'elle va succomber, recueille ses forces défaillantes pour lancer sur un arbre voisin, et dérober ainsi à ses ennemis, le précieux fardeau qu'elle emportait dans son sein, expirant aussitôt, épuisée par ce dernier effort ! — A l'état de domesticité, ces mammifères, bien qu'ils se montrent généralement gourmands, volveux et colères; nous égaient par leur pétulance et par leur adresse. On en a vu qui étaient élevés à rincer les verres, à tourner la broche, à servir à table. Un orang roux

amené, il y a quelques années, en Europe, rendait à bord les services d'un domestique; il nettoyait les habits des officiers, apportait de l'eau, débouchait une bouteille, pilait dans un mortier, etc. : il se couchait, à l'entrée de la nuit, après s'être fait un oreiller, et avoir disposé convenablement sa couverture, sous laquelle il se cachait quand il était ennuyé des visites qu'on lui rendait. Ayant été, un jour, égratigné par un chat avec lequel il aimait à jouer, il examina attentivement le dessous des pattes de ce quadrupède, et y ayant trouvé les griffes, il essaya de les lui arracher. — Tous les singes, à l'exception du *magot*, qui paraît s'être naturalisé à Gibraltar, sont étrangers à l'Europe. Ils vivent dans les régions intertropicales des deux continents : ce n'est même qu'avec peine qu'on les conserve dans nos ménageries, où ils succombent presque tous à des affections chroniques des poumons, occasionnées par l'intempérie de notre ciel. Si les rapports qui lient entre elles les diverses espèces de cette famille sont de nature à frapper tous les yeux, ce qui n'est pas moins évident, ce sont les différences qui les séparent, et nécessitent leur division méthodique en plusieurs corps. — La classification la plus généralement adoptée aujourd'hui établit dans la famille des singes deux sections ou *tribus*, divisées elles-mêmes en plusieurs genres : 1^o tribu des *catarrhiniens*, ainsi nommée de *kata* (en bas) et *rhin* (nez), parce qu'un de leurs caractères les plus saillants est d'avoir l'ouverture de ces conduits dirigée en bas, comme chez l'homme, et la cloison nasale très étroite; ce sont les singes de l'*ancien continent* : ils n'ont jamais de queue prenante; la plupart ont dans l'intérieur de la bouche une sorte de poche ou de sac nommé *abajoue*, qui leur sert à transporter les vivres dont ils font provision; enfin, l'habitude de se tenir accroupis laisse sur la peau de leurs fesses des *callosités*, d'où l'on tire un caractère distinctif très important, parce qu'on ne le remarque que dans certains genres de cette tribu :

leur taille est généralement supérieure à celle des singes du Nouveau-Monde; il en est qui parviennent à près de 6 pieds de haut. Les genres remarquables de cette tribu sont : les *orangs*, auxquels un article a déjà été consacré dans cet ouvrage (v.); les *guenons*, qui, à la différence des précédents, ont des abajoues, une queue et des callosités : leurs membres sont grêles, leur couleur fort variée, leur taille généralement petite; ils vivent en troupes dans l'Afrique, sont susceptibles d'être apprivoisés, et nous offrent dans leur malice, leur pétulance, leur adresse, le vrai type du singe. Les *gibbons*, des parties les plus reculées de l'Inde, diffèrent des précédents par l'absence de queue et d'abajoues; leur taille varie entre 2 et 3 pieds : ils ont, comme l'orang-outang, de très longs bras. Les *sempnopithèques* (ainsi nommés de *sempnos*, saint, et *pithécos* singe, parce que les Indiens leur rendent un culte), tirent de leurs membres et de leur queue très allongés une physionomie particulière : ils ressemblent d'ailleurs aux *guenons*, ont des callosités, mais pas d'abajoues; leur larynx est muni d'une sorte de sac : ils sont originaires des contrées orientales. Les *macaques* ont une queue pendante, des callosités et des abajoues, une poche laryngienne, le corps plus ramassé que les précédents : parvenus à l'âge adulte, ils sont intraitables. Les *magots* ne diffèrent des précédents que par l'absence de queue, à la place de laquelle ils n'ont qu'un petit tubercule. Les *cynocephales* tirent leur nom (*kudn* chien, *képhalé*, tête) de la forme allongée de leur museau, à l'extrémité tronquée duquel sont percées les narines, ce qui leur donne quelque ressemblance avec un chien; leur marche est, d'ailleurs, presque exclusivement quadrupède : ils ont le corps trapu, la queue plus ou moins longue, des abajoues et des callosités : ce sont de grandes espèces, africaines pour la plupart, et redoutées par leur férocity. Viennent enfin les *mandrills*, ceux de tous les singes qui ont le museau le plus allongé; il est une espèce qui atteint pres-

que la taille de l'homme, et que les nègres de Guinée redoutent beaucoup : ils marchent aussi sur leurs quatre membres. — 2^e tribu des *platyrhinins*, ainsi nommée de *platus* (large) et *rhin* (nez), parce que leurs narines sont ouvertes sur les côtés et séparées par une large cloison, caractère auquel il faut ajouter l'absence d'abajoues et de callosités : ce sont les singes du Nouveau-Monde. A leur tête se rangent les *sapajous*, remarquables surtout par leur queue prenante, garnie de muscles puissants, et parmi lesquels on distingue trois sous-genres : 1^o les *alouates* ou *singes hurleurs*, dont il a été déjà question dans cet ouvrage (v.) ; 2^o les *atiles*, auxquels un corps grêle et petit, muni de membres très allongés, a valu le surnom de *singes araignées* ; 3^o les *sajous*, jolis petits singes d'une grande douceur, et qui font entendre un petit cri qu'on dirait venir d'un oiseau. — Dans un genre voisin sont : les *sagoins*, dont la queue n'est jamais prenante : ce sont des singes à grosse tête, à petite taille, et qu'on a nommés *géopithèques* (*gê*, terre, *pithêcos*, singe), parce que, moins vigoureux et moins agiles que les précédents, ils se tiennent de préférence dans les buissons ou dans les anfractuosités du sol : ils sont doux, très intelligents, et généralement remarquables par la beauté de leur pelage (*saïmiri*, *callithrix*, *saki*) ; enfin, les *ouistitis*, qui se rapprochent des sagoins, et se distinguent de tous les singes par des griffes aiguës qui leur servent à grimper, comme des écureuils, et suppléent ainsi à la queue, qui n'est jamais prenante, d'où leur nom d'*arctopithèques* (*arktos*, ours, et *pithêcos*, singe) : ce sont de jolies espèces, de petite taille, d'une douceur et d'une intelligence égale à celle des sagoins.

SAUCESOTTE.

SINGULARITÉ (v. BIZARRESSE, CAPRICE, EXTRAORDINAIRE, ORIGINAL).

SINGULIER, par opposition à *pluriel*, nombre qui ne désigne qu'une seule personne, qu'une seule chose. Les mots *ténèbres* et *prémices* n'ont point de sin-

gulier dans notre langue. Le latin et le français n'ont que le singulier et le pluriel, le grec et l'hébreu ont encore le *duel* (v. PLURIEL).

SINOÏE, terme de blason, couleur verte, ainsi nommée par les croisés de la ville de Sinope dans l'Asie mineure : il porte de *sinople* à l'aigle d'argent ; d'or, à trois bandes de *sinople*. En gravure, le *sinople* se marque par des traits qui vont de l'angle droit du chef de l'écu à l'angle gauche de la base (v. BLASON).

SINUS (mathém.). La ligne courbe circulaire, ou plutôt les angles qu'elle sert à mesurer, se trouvent inextricablement mêlés à presque toutes les opérations géométriques qui se font avec la ligne droite et le plan ; et, toutefois, ces deux modes de lignes (la circonférence et la ligne droite) ont une telle dissemblance dans leur constitution que la comparaison en a toujours été extrêmement difficile, malgré les rapports plus ou moins directs qu'on a pu établir entre elles. Aussi est-ce une des plus heureuses idées de la science que celle sur laquelle repose l'ingénieuse *théorie des sinus*, qui a pour but, non pas de vaincre cette difficulté en établissant entre ces deux espèces de lignes une loi de rapport qui n'existe pas, mais au moins de la tourner habilement par l'effet d'une convention qui permet de substituer une ligne droite à une ligne courbe, et de faire ainsi rentrer cette dernière dans le système des lois applicables aux lignes droites ; il est, en effet, digne de remarque que, par la théorie des sinus, la belle propriété du carré de l'hypothénuse, qui ne roule que sur des droites, devient néanmoins applicable à la détermination d'angles quelconques par celle du sinus de ces derniers. Pour concevoir comment les sinus peuvent être ainsi substitués aux angles, il faut se rappeler le mode de rapport qui existe entre les uns et les autres, en se reportant à la manière dont les premiers ont été déterminés, ou dont on a construit ce qu'on nomme des *tables de sinus*. Si l'on conçoit qu'un quart de circonférence soit divisé en arcs de 1^o,

par exemple, c.-à-d. en 5,400 parties égales, et que de chacune de ces divisions on abaisse des perpendiculaires sur l'un des deux rayons à angles droits qui se terminent aux extrémités de ce quart de cercle; si l'on conçoit de plus que le rayon sur lequel tombent ces perpendiculaires soit divisé en un très grand nombre de parties égales, en 100,000 par exemple, chaque perpendiculaire contiendra un certain nombre de ces parties du rayon. Si, par des moyens quelconques, on parvient donc à déterminer le nombre de parties de chacune de ces perpendiculaires, il est clair que ces lignes pourront servir à fixer la grandeur des angles; en sorte que si, ayant écrit par ordre dans une colonne toutes les minutes depuis 0 jusqu'à 90, on écrivait dans une autre colonne, vis-à-vis de chaque minute, le nombre de parties de la perpendiculaire correspondante, puis les logarithmes de ces nombres, on pourrait, au moyen de cette table, assigner quel est le nombre de degrés d'un angle dont le nombre de parties de la perpendiculaire correspondante serait connue, et *vice versa*, connaissant le nombre de degrés et parties de degrés de l'angle, on pourrait assigner le nombre des parties de la perpendiculaire; mais cette perpendiculaire, ainsi abaissée de l'extrémité d'un arc sur le rayon qui passe par l'autre extrémité, est ce qu'on nomme le *sinus* de cet arc ou de cet angle, et la table dont nous venons de parler est une *table de sinus* qui renferme aussi la valeur des sinus-verse, cosinus, tangentes, cotangentes, sécantes, etc., et qui est journellement d'un si commode usage pour la résolution des triangles: toutes ces lignes sont liées entre elles par une foule de propriétés géométriques. Il résulte de la définition que nous venons de donner du sinus que c'est, pour un angle quelconque, la moitié de la corde qui sous-tend un arc double de cet angle. On nomme *sinus-verse* la partie du rayon comprise entre le sinus et l'extrémité de l'arc. Le sinus du complément d'un angle s'ap-

pelle *cosinus*: la tangente et la sécante de ce complément portent de même le nom de *cotangente* et *cosécante*. Pour désigner ces lignes en géométrie, quand il est question d'un angle ou d'un arc, on met devant les lettres qui servent à nommer cet angle ou cet arc les expressions abrégées *sin.*, *cos.*, *tang.*, *cot.* Il résulte évidemment des définitions ci-dessus que le cosinus d'un arc quelconque est égal à la partie du rayon comprise entre le centre et le sinus; que le sinus-verse est égal à la différence entre le rayon et le cosinus. De ce que le sinus d'un arc quelconque est la moitié de la corde de l'arc double, il suit que le sinus de 30° vaut la moitié du rayon, car il doit être la moitié de la corde de 60°, ou du côté de l'hexagone, qui est égal au rayon. Pour l'arc de 90°, le sinus est égal au rayon, le cosinus est 0, la tangente est infinie, et la cotangente 0. Quand un arc passe 90°, son sinus diminue, et son cosinus augmente jusqu'à ce que celui-ci devienne égal au rayon, et ce sinus, 0. Pour avoir le cosinus d'un arc dont le sinus est connu, il faut retrancher le carré du sinus du carré du rayon, et tirer la racine carrée du reste. Le carré du sinus d'un arc, plus le carré de son cosinus, est égal au carré du rayon; de sorte qu'on a, en général, $\sin. A^2 + \cos. A^2 = R$, etc. Mais nous ne saurions entrer ici dans le détail des nombreuses propriétés des diverses lignes dont nous venons de parler, la plupart des démonstrations qu'elles exigent rentrant dans le domaine spécial de la trigonométrie, et exigeant ordinairement le secours de figures pour être mieux comprises. BILLOT.

SINUS (anat.). Dans ce sens, comme chez les Latins, il désigne les cavités dont l'entrée est plus étroite que l'intérieur, et qu'on rencontre dans diverses parties de l'organisme. Les unes sont creusées dans les os; la mâchoire supérieure en offre un exemple remarquable. D'autres sont formées par des tissus membraneux ou vasculaires. Ces cavités sont intéressantes à étudier sous le rap-

port de leur usage, et surtout sous celui des anomalies qu'on y rencontre. Des polypes s'y développent souvent, des fluides peuvent s'y accumuler aussi; on y rencontre quelquefois des vers. — Les chirurgiens se servent encore du mot *sinus* pour signaler des cavités produites par des sources purulentes. Ces cavités, communément tortueuses, ont engendré l'adjectif *sinueux* et le substantif *sinuosités*, dont on se sert pour indiquer une disposition analogue; par exemple: le tracé d'une route, le cours d'une rivière, la direction d'une vallée, même les plis d'une draperie. En cela nous avons imité les anciens Romains qui nommaient de même les plis de leur toge. — Les botanistes enfin emploient le mot *sinus* pour distinguer les enfoncements creusés sur les bords des feuilles.

CHARBONNIER.

SIPHILIS (*lues venerea*, *morbus venereus*), nom qui sert à désigner une maladie d'autant plus désastreuse qu'elle corrompt les sources même de la vie, d'autant plus fatale qu'elle résulte de la satisfaction d'un des besoins les plus impérieux de l'animalité; comme si, par elle, la Providence eût voulu punir l'homme de l'abus qu'il peut faire des passions instituées pour son bonheur. — Quelque bideuse que soit cette lèpre de l'humanité, l'imagination l'a revêtue des couleurs de la poésie. Par une fiction mesongère, mais toute morale, Fracastor, médecin et poète du xvi^e siècle, dans un poème latin sur *la siphilis*, raconte que Siphilus, berger du roi Alcithoo, énor-gueilli des richesses de son maître, lui dressa des autels, au mépris de ceux de la divinité. Indigné d'une telle insolence, le soleil darda sur la terre des rayons dévorants qui produisirent une maladie pestilentielle, jusqu'alors inconnue, dont Siphilus fut la première victime; et la maladie prit le nom de l'impie qui l'avait provoquée. — Cette origine fabuleuse dit assez que Fracastor fait remonter l'apparition du mal à des temps reculés. Il est très douteux, en effet, que ce fléau n'existe en Europe que depuis la fin

du xv^e siècle, et plus douteux encore qu'il ait été transporté d'Amérique par les compagnons de Christophe Colomb (de 1493 à 1496). Cette dernière opinion, propagée par l'autorité d'Astruc, repose principalement sur la relation d'un historien de cette époque, Oviédo, satellite de la tyrannie espagnole, qui avait intérêt à motiver les atrocités exercées par sa nation sur les peuplades du Nouveau-Monde. On trouve effectivement dans les œuvres de l'antiquité certains passages qui autorisent à penser que quelques-uns des symptômes de la siphilis ont existé de tout temps. Moïse, dans le *Levitique*, parle déjà des mesures sévères exercées à l'égard d'individus affectés d'écoulements impurs. Hippocrate, Galien, Celse et autres, sans parler des poètes satiriques, mentionnent des ulcères, des éruptions cutanées, etc., dont la description laisse peu de doute sur l'existence de la siphilis chez les anciens. — Quelque opinion qu'on puisse se faire de ces données historiques, il n'en est pas moins vrai que, vers la fin du xv^e siècle et le commencement du xvi^e, la maladie devint d'une telle fréquence, et affecta des formes si redoutables, qu'elle put paraître nouvelle; mais cette recrudescence elle-même s'explique, jusqu'à un certain point, par les grandes migrations qui s'effectuaient à cette époque de guerres et de conquêtes, d'où résulto également la confusion quant à la marche de la maladie. C'est ainsi que, lors de l'expédition du roi de France Charles VIII en Italie (en 1494), les Napolitains accusèrent les Français de leur avoir apporté la contagion qu'ils appelèrent *mal français*, tandis que les conquérants la désignèrent sous le nom de *mal napolitain*. A part l'origine américaine, les idées les plus bizarres furent émises sur la génération du mal: les uns, comme Fracastor, l'attribuèrent à un châtement infligé par le ciel, non plus à l'orgueil, mais à la frénésie du libertinage qui régnait à cette époque; d'autres, adoptant les rêveries des astrologues, en accusèrent la jonction de certains astres,

comme celle de Mars avec Saturne, de Mercure avec le Soleil, etc. D'autres, non moins extravagants, imputèrent la siphilis au crime de bestialité; quelques-uns à certains principes vénéreux ingérés dans les aliments et les boissons. D'autres encore, frappés de la diminution de la lèpre, à mesure que la siphilis exerçait de plus grands ravages, purent croire que la seconde était une transformation de la première. Ces diverses hypothèses ne prouvent qu'une chose, la tendance de l'esprit humain à vouloir expliquer ce qu'il ne peut comprendre. Aussi ne cherchant pas à fixer les opinions du lecteur à cet égard, nous passerons à l'exposition simple et abrégée des phénomènes si variés de cette cruelle maladie. — Quant à son mode de production ou de propagation, la siphilis est une affection essentiellement contagieuse, résultant, soit, et le plus souvent, de rapports sexuels avec un individu actuellement affecté de la maladie, soit du contact ou de l'inoculation du virus transporté d'un individu malade à un individu sain. Il paraît néanmoins que lors de son explosion, aux *xv^e* et *xvi^e* siècles, la maladie se manifesta sous forme épidémique, se propageant par simple contact et même par l'atmosphère des malades. C'est ce qui justifie les mesures sévères et même barbares instituées à cette époque à l'égard des individus prétendus contaminés, auxquels on imposait la séquestration ou la défense d'approcher à certaine distance les personnes en santé; on leur affectait même un costume particulier qui les signalait à la terreur publique; on alla jusqu'à les expulser de quelques villes, les condamnant à l'exil, à la misère et à la mort, qui du reste était le prix de la contravention à ces lois atroces. Je ne sais où j'ai vu qu'un seigneur qu'on croyait atteint de siphilis fut condamné à perdre la tête pour avoir parlé à l'oreille du roi. — Admettant la réalité d'une semblable malignité du principe contagieux de la siphilis à cette époque, ou conviendra que la maladie s'est singu-

lièrement modifiée; car aujourd'hui, non seulement il faut le contact immédiat de certaines surfaces appropriées avec certaines parties actuellement malades, mais encore toutes les formes de la siphilis ne sont pas transmissibles par le contact; et le *contagium* le mieux conditionné trouve encore certains individus rebelles à son action. Il semble qu'après un grand nombre de transmissions successives, le virus siphilitique, comme on l'a dit du virus vaccin, ait perdu de son énergie. Néanmoins, il se transmet encore dans des circonstances déplorable; c'est ainsi que la nourrice infectée peut le communiquer à son nourrisson, et réciproquement, par contact des lèvres et du mamelon malades, et non du lait, comme on l'a prétendu; c'est ainsi que l'enfant le puise chez sa mère, au moment de la naissance, par son contact avec des surfaces affectées; bien plus, il est admis que le fœtus peut contracter la siphilis dans le sein maternel, lorsque la mère est affectée d'un vice constitutionnel. — La siphilis, véritable *Protée*, comme on dit, peut se manifester sous une multitude de formes diverses. On a divisé ses symptômes en primitifs ou résultant directement d'un contact impur, et en consécutifs ou produits par une infection générale de l'économie. On a vu ces derniers arriver jusqu'aux *altérations des os*, affectés d'exostoses, de caries, de nécroses, avec *douleurs dites ostéocopes*, jusqu'à la *chute des cheveux* (alopécie), l'*amaigrissement* ou l'*hydropisie*; enfin, jusqu'à la détérioration profonde et progressive de toute la constitution, appelée *cachexie-siphilitique*, conduisant graduellement le malade au tombeau, à travers des souffrances inouïes et des infirmités sans nombre. Tous ces symptômes consécutifs peuvent se succéder et se combiner de mille manières. Mais, hâtons-nous de le dire, ces derniers traits de la siphilis sont assez rares de nos jours, où les moyens de traitement ont été combinés généralement avec art et prudence. — La siphilis consécutive ne se déclare guère aujourd'hui qu'à la suite

de symptômes primitifs; mais il paraît que, lors de l'épidémie du xv^e siècle, l'infection générale se manifestait quelquefois d'emblée et peu de temps après la contamination. Alors le corps se couvrait rapidement de pustules et d'ulcères sordides, accompagnés de vives souffrances. De nos jours, c'est le plus souvent après des mois, des années d'une guérison apparente des symptômes primitifs, que la syphilis consécutive se déclare. Ce fâcheux accident résulte fréquemment de l'impatience et de l'indocilité des malades, qui négligent le traitement, qui l'interrompent avant qu'il soit complet, ou qui le contrarient par mille écarts de régime. Disons pourtant qu'il est, en général, difficile de répondre de la guérison définitive, vu notre impuissance à préciser l'époque où la curation est complète. Disons encore que les traitements les mieux dirigés échouent quelquefois, mais si rarement que ces exceptions même confirment la puissance de l'art. — Le diagnostic de la syphilis est un des points les plus délicats, et souvent un des plus difficiles de la pratique. C'est au malade à faire choix d'un médecin versé dans la connaissance de ces maladies; mais qu'il se défie de ces prétendus guérisseurs, se disant tels, afin d'exploiter la plus lucrative des spécialités! — Le traitement de la syphilis, tout simple qu'il est en apparence, soulève néanmoins des questions importantes, encore irrésolues, et comporte des difficultés nombreuses. La première de ces questions est celle de la nature de la syphilis, problème auquel beaucoup d'autres se trouvent subordonnés. On a prétendu, dans ces derniers temps, que cette maladie n'avait rien de spécifique, et que les accidents dits vénériens n'étaient qu'un simple produit de l'irritation. On en a conclu que le traitement devait être purement et simplement antiphlogistique. Or, s'il est vrai que les caractères spéciaux de la syphilis sont souvent fort difficiles à établir; s'il est vrai que le traitement antiphlogistique réussit dans un grand nombre de cas, surtout de symptômes primitifs, il n'est

pas moins évident que, dans la plupart des autres cas, elle révèle ses caractères particuliers, ses allures propres, et que le traitement dit spécifique donne les résultats les plus satisfaisants; ce qui s'observe principalement dans la syphilis consécutive et chronique. Chaque forme de la maladie réclame des procédés curatifs particuliers; nous ne mentionnerons ici que les moyens qui s'adressent à l'ensemble de la maladie considérée comme affection générale. Eh bien! même sous ce point de vue, le traitement doit subir une foule de modifications relatives à l'âge, au sexe, à la constitution de l'individu, à l'espèce, au degré, aux périodes, aux complications du mal; cela soit dit pour prémunir les gens du monde contre ces arcanes merveilleux, ces prétendues panacées, que le charlatanisme effronté débite au détriment de l'humanité et à la honte de nos lois. Souvent il est nécessaire de préparer le malade à subir le traitement, en le soumettant à certaines précautions, telles que le repos, la diète, les saignées, les purgatifs, les toniques, etc. Avant, comme pendant et même après la cure, certaines conditions sont essentielles au succès qu'un médecin habile peut seul préparer et obtenir. Lorsqu'une syphilis de forme quelconque est accompagnée de phénomènes inflammatoires, et surtout fébriles, le traitement antiphlogistique est de rigueur, et souvent suffit à lui seul pour amener la guérison. Cela s'observe, avons-nous dit, dans beaucoup de cas d'affection primitive, et bien plus rarement dans les formes secondaires. — Dans les cas rebelles, soit aigus, soit chroniques, le remède par excellence est le mercure. Que celui-ci soit un simple modificateur ou bien un véritable spécifique qui neutralise le virus, peu nous importe! l'essentiel est de savoir qu'il guérit avec d'autant plus de certitude qu'il est appliqué par des mains plus habiles, car ce remède héroïque est fort délicat à manier. Nous devons dire pourtant que, telle que l'emploient aujourd'hui les praticiens instruits, cette mé-

thode est presque toujours efficace et innocente : les terreurs des gens du monde à l'égard de ce remède ne sont plus motivées, depuis que des idées plus saines dirigent son administration. Le temps n'est plus où l'on saturait les pauvres malades jusqu'à produire des accidents dont le moins grave était une salivation interminable. La forme et le mode d'administration des mercuriaux varient, pour ainsi dire, selon chaque praticien, et sont surtout relatifs aux conditions particulières où se trouve le malade. On donne le remède, soit à l'intérieur, soit sous forme de frictions, de bains, etc. On guérit les enfants à la mamelle en traitant la nourrice comme si elle-même était malade, ou en leur faisant téter une chèvre, qu'on frictionne de mercure. Quant à la substance, on emploie le métal pur, ou à l'état d'oxide, de sel, simple ou combiné avec l'iode, les cyanures, l'opium, etc. Nous répétons que ce n'est point un vain caprice qui doit présider au mode d'administration et au choix des substances, mais bien une juste appréciation du cas actuel. — On a maintes fois essayé de détrôner le mercure par d'autres métaux : l'or surtout a été vanté, à bon droit sans doute; mais nous pensons qu'on ne doit en user qu'à défaut du succès par les méthodes précédentes. Comme remèdes qui ont parfois réussi, nous nous bornerons à mentionner l'arsenic, les acides nitrique et hydrochlorique, quelques composés ammoniacaux; nous devons signaler spécialement les sudorifiques, qui font la base de méthodes spéciales, exclusives et adjuvantes, tels sont la saule-pareille, la squine, le sassafras, et surtout le gayac, ce *bois saint*, que, suivant la fable de Fracastor, les dieux envoyèrent à Siphilus pour le guérir. Nous n'énumérerons point les mille et un remèdes inventés par l'illusion et le charlatanisme; nous arrivons à dire quelques mots du traitement préservatif. — L'extirpation, ou, du moins, l'atténuation de la siphilis, est en grande partie dévolue aux gouvernements, dont le devoir est, sinon de supprimer la prostitution, ce

qui serait impossible et immoral peut-être (car, s'il faut aux passions un aliment, mieux vaut leur offrir une immonde pâture que d'exposer l'ordre social), mais du moins de la restreindre dans les limites les plus étroites, et surtout d'exercer sur elle une surveillance active et sévère. Sous ce rapport, la police sanitaire de la capitale offre un modèle à suivre. — On désespère de trouver un préservatif de la siphilis comme on en a trouvé pour la variole, en raison de cette simple considération que la variole ne se produit guère qu'une fois dans la vie, tandis que le siphilis peut se renouveler indéfiniment. — Beaucoup de charlatans et quelques gens de bonne foi se sont évertués à faire valoir certains moyens préventifs plus ou moins insuffisants ou ridicules. Les topiques de toute espèce, y compris les mercuriaux et les chlorures, ne sont bons qu'à inspirer une sécurité funeste. — Une question finale se présente, dont la solution favorable s'offre comme possible à l'esprit du philanthrope, eu égard aux progrès incessants de la science : la siphilis doit-elle s'éteindre un jour? On peut l'espérer, lorsqu'on envisage sa bénignité actuelle comparée à ses affreux ravages au *xvi^e* siècle. Cette diminution dans la gravité des accidents a été considérée comme le résultat de l'extension du mal, de même qu'un principe vénéneux diminue d'activité en raison de la quantité croissante du véhicule; comparaison qui ne nous paraît pas juste à tous égards. Cette diminution ne serait-elle pas plutôt le résultat des progrès de la civilisation et de l'art de guérir? Il serait consolant de pouvoir adopter cette dernière idée, car elle nous ferait entrevoir, dans un avenir plus ou moins éloigné, la cessation d'un fléau qui détériore l'espèce, et répand l'amertume sur les plus doux penchants du cœur.

FOSGAT.

SIRENES, monstres fabuleux, dont le buste ailé offrait les charmes et l'attrayant sourire des plus belles nymphes, et dont le reste du corps se terminait en queue de poisson : tableau de ces enchan-

teresses que nous a transmis l'*Art poétique* d'Horace ; car on pense avec raison que c'est une Sirène qu'a peinte le poète dans ce vers :

Desait la pîerem mouier formosa supernâ.
Par le haut belle femme et poisson par le bas.

En effet, comment auraient pu vivre sous les flots ces nymphes merveilleuses, si, comme on les représente généralement, elles eussent été femme jusqu'à la ceinture, et oiseau quant au reste du corps ? Elles étaient filles d'Achéloüs, aujourd'hui Aspro-Potamo, fleuve d'Arcadie, qui a son embouchure dans la mer, et de la muse Calliope, la muse à la belle voix, ou de Melpomène, ou de Terpsichore. Vu la douceur de leur chant, il leur convient mieux d'avoir la première pour mère. Elles prirent du fleuve, leur père, le doux surnom d'Achéloïdes. On en comptait depuis deux jusqu'à huit, si jamais œil humain put les compter toutes à la fois, car, ainsi que nos fées, elles étaient presque toujours invisibles ; leurs chants délicieux révélaient seuls leur présence. On en reconnaissait généralement trois, dont les noms, les plus répandus dans la Grèce et sur les mers italiques, étaient Leucosie, Ligée ou mieux Ligye et Parthénopée, mots grecs suaves, comme leur voix, qui signifient la *Blanche*, l'*Harmonieuse*, *Voix* ou *Oeil-de-Fierge*. Leur appellation collective de Sirènes serait dérivée, selon la plupart des étymologistes, des substantifs helléniques *seira* (chaîne), ou *seiré* (petit oiseau). Quant à nous, avec plus de raison, nous croyons devoir la tirer de l'hébraïco-phénicien *sir* ou *schir* (cantique). En effet, les vaisseaux phéniciens, dès la haute antiquité, quand Athènes n'avait point encore de nom, ne quittaient guère les parages des mers d'Ionie et de Tyrrhène, où ils restaient pour ainsi dire en croisière. Les voluptueux trafiquants de Tyr, alors les riches de la terre, accomplissaient leurs voyages aux sons des harpes et des kinnors ; des chants délicieux berçaient l'ennui des longues traversées, en ces temps reculé, où le pilote, pour ne pas s'égarer,

côtoyait les rivages, et souvent jusqu'aux Indes orientales. La poupe et la proue de leurs navires, peintes de vermillon, d'azur, et enrichies d'or, d'argent et d'étain, métal précieux alors, portaient des figures bizarres, mais charmantes. Ils affectionnaient les génies ailés, moitié femme et oiseau, moitié enfant et poisson, peuple marin qu'ils étaient par excellence. Leur goût pour le plaisir, pour les rapides jouissances d'une vie fugitive que leurs immenses richesses les mettaient à même de satisfaire, repoussait de leurs emblèmes tout ce qui était triste, tout ce qui sentait la vieillesse ou la destruction ; il leur fallait de riantes images d'enfants, de jeunes filles ou de chérubins. C'était dans les mers d'Italie, vis-à-vis cette côte, terre de délices et de voluptés, la fertile Campanie, où depuis fut Parthénopée, la Naples de nos jours ; c'était sur ces flots d'émeraude, au milieu de ces brises parfumées, qui sont à elles seules toute une harmonie, et qui murmurèrent depuis les stances mélodieuses d'Arioste et de Tasse, que les peuples de la Phénicie, que leurs marchands, riches comme des rois, que leurs pilotes aux brassards de perles, que leurs matelots, vêtus de pourpre, déployaient dans leurs fêtes maritimes tout l'art de leurs symphonistes, la plupart fraîches Sidoniennes douces d'une beauté et d'une voix ravissantes. Quand Dieu eut effacé Tyr de la face du monde, cette ancienne reine des eaux laissa ses Sirènes (*sirim*, chants), c.-à-d. le souvenir de ses ineffables concerts, dans tous les golfes de Tyrrhène, ce fils de Circé, autre enchantresse de cette mer. Les Sirènes se retiraient dans trois îlots bérissés d'écueils, entre la côte d'Italie et l'île de Caprée, rocher que l'infâme Tibère, s'enivrant tour à tour de sang, de vin, de débauche et de volupté, sembla plus tard choisir exprès pour attirer ses victimes. D'autres fixaient le séjour de ces nymphes sous des rochers inaccessibles, près du cap Péloce, dans les parages de la Sicile. Sur le mythe primitif grec des Sirènes, les poètes brodèrent

différentes légendes opposées souvent les unes aux autres. Hygin raconte qu'au temps où Pluton, surgissant dans la vallée d'Enna par le centre ouvert de la terre d'Apollon, c.-à-d. de la Sicile, enleva Proserpine cneillant des fleurs, ces nymphes demeurèrent immobiles et indifférentes spectatrices de cette brutale violence, et que Cérès, en punition de ce lâche abandon, les changea en monstres, moitié femme et moitié oiseau. Ovide dit, au contraire, que ces jeunes nymphes, désolées de la disparition de leur belle compagne, demandèrent aux dieux des ailes, afin de la chercher par toute la terre, ce qui leur fut sur-le-champ accordé. Toutefois, l'oracle avait prédit à ces nymphes de la mer qu'elles périeraient dans leurs propres ondes, du moment qu'un seul homme passerait devant elles sans se laisser aller dans leurs gouffres liquides, attiré par le charme de leur voix. L'Argonaute Orphée les vainquit par les merveilles de sa lyre ; dès ce jour, elles devinrent muettes : mais, lorsque Ulysse passa devant leurs robes, elles retrouvèrent leur voix mélodieuse : ce ne furent point les dieux qui la leur rendirent, ce fut le sublime Homère. Cependant, elle fut impuissante contre le héros, qui s'était fait lier au mât de son navire, et contre les matelots, dont il avait eu la précaution de boucher les oreilles avec de la cire. Malgré l'oracle, deux fois vaincues, de désespoir, elles se précipitèrent dans les ondes pour ne plus reparaitre. Leurs bustes charmants, mais inanimés, furent roulés par les vagues ; quelques-unes de leurs plumes flottèrent plusieurs jours sur l'abîme. Le corps de Parthénope fut jeté par les flots sur la côte de la future Campanie : il y fut inhumé. Sur son tombeau, on éleva depuis une ville, qui, bérissant de son doux nom, fut appelée Parthénope : c'est aujourd'hui Napoli ou Naples. Une autre Sirène, mais candide, majestueuse et sage comme Minerve, harmonieuse comme toutes les lyres de Delphes, et non sujette à la mort, la muse de Virgile, non loin des cendres

de Parthénope, garde le tombeau de ce poète divin. Ainsi, ces lieux enchantés sont peuplés des ombres des dieux de la musique et des vers. Parthénope, Virgile, Arioste et le Tasse chantent encore, la nuit, au milieu des brises de cette mer animée. Dans les monuments antiques, on ne trouve aucune de ces *Ondines* (v.) à queue de poisson ; elles ont la tête d'une femme et tout le corps oiseau ; ou elles sont femmes jusqu'à la ceinture, et tout oiseau par le bas. Les coquettes y sont quelquefois représentées un miroir à la main, ou tenant une flûte, ou une lyre, ou un rouleau de musique.—C'est bien autrement que saint Jérôme entend parler des Sirènes lorsqu'il traduit ainsi un passage d'Isaïe qui a rapport à la ruine de Babylone : « Les biboux et les sirènes se répondront les uns aux autres dans ses palais de délices. » Ce savant interprète de la Bible traduit l'hébreu *thannim* (poissons à mamelles) par sirène. — En histoire naturelle, en effet, on appelle de ce nom harmonieux une espèce de phoque que j'ai vu vivant à Paris. Ce poisson a une large et belle poitrine, avec de fermes mamelles, de grands yeux ovales, doux et cruels tout ensemble, ainsi qu'un nez et une bouche bien formés.—On n'a pas manqué dans les langues modernes de prendre au figuré ces filles mélodieuses des ondes : aussi dit-on d'une grande cantatrice, bien que le trope soit vieilli : « Elle chante comme une *Sirène*. » Cette figure est mieux employée lorsque l'on veut peindre la séduction : dans une pièce qui a pour titre *le Couvent*, le poète dit, en parlant des épouses de Jésus-Christ :

Le siècle à ses banquets vainement les contie ;

Elles ont empuisé la lampe de leur vie

Au temple du Seigneur ;

Elles mangent leur pain à la table des anges,

Et là, n'entendent plus le concert des louanges,

Ces *Sirènes* du cœur.

DENNE-BARON.

SIRIUS. C'est le nom que l'on donne en astronomie à la plus brillante étoile du ciel ; elle se trouve dans la constellation du *Grand Chien*, et se fait remarquer par sa scintillation et son éclat au sud-

est d'Orion. Les poètes anciens l'ont souvent célébrée ; tout le monde se rappelle ces vers d'Ovide et de Manilius :

*Jam rapidus terrenis sitientis Sirius Indos
Ardebat colo.
. Letronne canicula flammis
Et rabit igne suo, geminataque incendit solis.*

— Le lever héliaque de Sirius était l'objet d'une attention toute particulière chez les peuples de l'antiquité ; on sait que le lever héliaque d'une constellation est le moment où elle se dégage des rayons du soleil, et commence à paraître le matin. Chez les Égyptiens, le lever héliaque de Sirius arrivait en été, et formait les jours caniculaires, que l'on compte encore depuis le 22 ou 24 juillet jusqu'au 24 août ; on l'observait avec le plus grand soin à Memphis, comme l'a remarqué M. Letronne, d'après un passage d'Olympiodore. Ce savant venant de terminer un important travail sur l'année égyptienne, il n'est pas sans intérêt d'indiquer en quelques mots quel était l'état de la question. — L'année cynique des Égyptiens commençait, dit Lalande, au lever héliaque de Sirius ; mais, pour ce qui est de leur année civile, qui était constamment de 365 jours, elle ne pouvait s'accorder avec l'année naturelle ou solaire ; et, tous les quatre ans, le lever de Sirius devait arriver un jour plus tard dans l'année civile. Après un espace de 1,460 années solaires, que Censorin appelle la *grande année cynique* ou *caniculaire des Égyptiens*, l'année naturelle se retrouvait commencer à peu près le même jour de l'année civile : ainsi l'an 1322 avant J.-C. et l'an 138 de l'ère chrétienne ; c'était le premier *thot* ou le premier jour de l'année civile, qui répondait à notre 20 juillet : c'est cette période caniculaire ou sothiaque dont on trouve des vestiges dans quelques anciens auteurs, et dont les modernes ont beaucoup parlé (v. les *Mémoires* de Fourier et de M. Biot sur l'année égyptienne, et les *Périodes de trente ans*). Les anciens étaient en erreur de plus de trente-six ans, ajoute Lalande, parce qu'ils ne connaissaient point l'année sidérale qui devait régler le cycle sothiaque : ils croyaient

que 1,460 années solaires étaient égales à 1,461 années vagues ou civiles ; mais, comme l'année tropique est moindre qu'on ne le supposait alors et l'année sidérale plus grande, la période n'était point telle qu'on le pensait. L'année civile ne concourait au bout de 1,460 ans ni avec l'année tropique ni avec l'année sidérale. Celle-ci étant de 365 j., 6 h., 9', 11", 4, il ne faut que 1,424 années sidérales pour faire 1,425 années égyptiennes, formant environ 520,125 jours. L'année tropique étant de 365 j., 5 h., 48', 48", il faut 1,507 années tropiques ou 1,508 années communes pour ramener les saisons au même jour de l'année après un intervalle de 550,420 jours. Ainsi la période de 1,460 ans ne ramenait point au même jour le lever de Sirius, qui n'exigeait que 1,425 ans, ni les saisons, qui en exigeaient 1,508 (v. sur cette matière les derniers *Mémoires* de MM. Biot et Letronne).

SÉBILLOT.

SIROP, dans l'acception propre et primitive, signifie *dissolution de sucre dans l'eau* ; mais cette acception a été souvent détournée, surtout par les marchands de remèdes empiriques. Ceux-ci ont imaginé mille compositions diverses qu'ils offrent à la crédulité de leurs dupes, sous le nom de *sirop*, accompagné d'épithètes aussi fastueuses qu'elles sont ordinairement mensongères. — Les véritables sirops de sucre sont ou simples ou composés. Les uns tiennent dans le vocabulaire de la table ou de l'office, les autres répondent aux prescriptions de l'art de guérir. — Le sucre, comme chacun sait, est très soluble dans l'eau : à neuf degrés centigrades, elle en peut dissoudre un poids égal au sien ; à 100 degrés, elle peut le dissoudre en toutes proportions. — C'est seulement quand l'eau est saturée de sucre qu'elle prend à proprement parler le nom de *sirop*. Cette dissolution de sucre, toujours filante et visqueuse, étant étendue en couche mince sur une surface solide, s'y dessèche et y laisse un enduit brillant et comme vernissé. — Le sirop est un excipient très convenable pour la conservation

d'une foule de matières végétales et même de plusieurs matières animales. — Dans la préparation des sirops médicinaux, pour lesquels on n'a spécialement prescrit ni le poidani la mesure du sucre et de l'eau, le pharmacien observe en général la règle suivante : il emploie 29 onces de sucre raffiné pour une pinte d'eau. — Les sirops, en général, demandent, pour éviter la fermentation, à être tenus dans un lieu où la température ne s'élève jamais au-dessus de dix degrés centigrades.

Le *sirop dit simple* (uniquement composé de sucre et d'eau) est nourissant et émollient.

Le *sirop de guimauve* est un des plus en usage. Composition : en poids, sucre, dix parties, et eau, quatre parties ; racines de guimauves fraîches, coupées par morceaux, une partie.

Sirop d'aillet. Eau bouillante, quatre parties, sucre, 7 parties, pétales d'aillets fraîchement cueillis et privés des onglets, une partie. On y substitue, chez quelques pharmaciens peu scrupuleux, une infusion légère de clous de girofle, colorée par la cochenille et épaissie par le sucre. Dans beaucoup de cas morbides cette substitution peut n'être pas sans danger ; car les clous de girofle, loin de rafraîchir, sont échauffants. — On connaît en pharmacie les sirops de safran, de baume de tolu, de séné, de nerprun, d'ail, d'ognons de scille, de colchique, d'opium, de gingembre, etc.

Sirop de violettes, pétales frais, deux livres, eau bouillante, cinq pintes. Faites infuser pendant vingt-quatre heures ; filtrez ensuite la liqueur, sans expression, à travers un linge fin ; ajoutez du sucre raffiné ce qu'il en faudra pour un sirop de consistance convenable. Ce sirop, d'une odeur très agréable, à la dose d'une cuillerée ou deux, offre aux enfants un laxatif doux ; il est fort sujet à perdre, en vieillissant l'élégante couleur bleue qu'on y recherche, et voilà pourquoi tant de gens sont tentés de le contrefaire en se servant de matières dont la couleur est plus durable et qu'on peut

plus facilement se procurer. Si le sirop est véritable, les acides le feront instantanément passer au rouge bien décidé et les alcalis au vert. S'il est contrefait, ces changements n'auront pas lieu, on seront beaucoup plus lents et moins complets. — Le sirop de violettes préparé dans des vaisseaux d'étain est toujours d'un bleu plus pur que celui qu'on prépare dans des vaisseaux de verre ou de porcelaine. On attribue cette différence à ce que les violettes contiennent un peu d'acide, propriété qui tend à faire tourner la couleur au rougeâtre. Quand on opère dans des vases d'étain, l'étain présente à l'acide une base qui le neutralise, et la couleur bleue se montre dans toute sa pureté.

Sirop de roses rouges. Prenez pétales desséchés de roses rouges, une partie, sucre, deux parties, eau bouillante, neuf parties. Faites infuser les pétales de roses dans l'eau pendant douze heures ; faites ensuite bouillir pendant un peu de temps et filtrez la liqueur ; ajoutez y le sucre et faites de nouveau bouillir un peu, de manière à épaissir pour former un sirop. On suppose, peut-être mal à propos, des propriétés astringentes à ce sirop.

Sirop de citrons. Suc de citron bien éclairci par le repos, trois parties, sucre, cinq parties. Faites dissoudre le sucre dans le jus de citron et bouillir quelques instants.

Sirop de mûres. Prenez suc de mûres filtré, une pinte ; sucre, deux livres. Faites dissoudre le sucre dans le jus des mûres et épaissez par l'ébullition.

Sirop de pavots rouges (coquelicots). Prenez pétales frais de coquelicot, une livre, eau bouillante, vingt onces. Jetez les fleurs peu à peu dans l'eau bouillante ; après quoi, le vase ayant été enlevé de dessus le feu, laissez macérer pendant douze heures ; ensuite tirez la liqueur par expression et laissez-la en repos pour que le marc dépose. Enfin ajoutez du sucre jusqu'à consistance convenable pour un sirop.

PELOUX père.

SIRVENTE, SIRVENTOIS ou SEVENTOIS, sorte de poésie ancienne des trou-

badours et des trouvères, ordinairement satirique, et qui est presque toujours divisée en strophes ou couplets, destinés à être chantés (v. ROMANA [Langue], TAOURADDUS et TSOUVÏSSA).

SISINNIUS, pape, fut le 89^e évêque de Rome. Il était Syrien de nation et fils d'un nommé Jean. Le peuple et le clergé l'élurent en 707, après une vacance de trois mois, à la place de Jean VII. Mais la goutte l'étouffa au bout de vingt jours; et ses actes pontificaux se bornent à la consécration d'un évêque pour la Corse.

SISYPHE, roi de Corinthe, dont il fut le fondateur, était fils d'Eole et d'Énarète. Il épousa Mérope, fille d'Atlas, et fut la tige des *Sisyphtides*. Les poètes athéniens entrent dans de minutieux détails sur ses intrigues : Thésée, dont il avait envahi le territoire, le tua de sa propre main. D'autres prétendent qu'il succomba victime de la vengeance de Jupiter, irrité de ce qu'il avait signalé à Asope l'enlèvement de sa fille. Il enchaina la Mort envoyée contre lui, et la retint prisonnière dans son palais; puis il obtint par ruse que Pluton le laisserait sur la terre jusqu'à une extrême vieillesse. Il subit ensuite dans les enfers le châtiment dont Ulysse le trouva victime, « tourmenté par un effroyable travail, poussant devant lui, des pieds et des mains, avec d'incroyables efforts, un immense rocher, qu'il roulait de la plaine au sommet d'une montagne. Croyait-il le fixer au sommet, le poids énorme retombait avec fracas. Puis Sisyphe recommençait encore son œuvre, sans repos, sans relâche; la crainte de ne pas réussir encore faisait couler de tous ses membres une abondante sueur; et la poussière obscurcissait son visage. »

C. L.

SIXTE (papes). On en compte cinq de ce nom. Le premier, successeur d'Alexandre en l'an 132, sous le règne d'Adrien, fut le huitième évêque de Rome. Il était fils d'un Romain, nommé Helvidius par quelques auteurs, et Pastor par le Pontifical. Baronius va même jusqu'à dire que son père était le même Ju-

nus Pastor cité dans la dix-huitième épître de Pline; mais ce cardinal a l'habitude d'affirmer ce qui est un doute pour les autres. Il le fait martyriser sous Antonin-le-Pieux, sans que cette mort violente soit constatée par les écrivains les plus rapprochés de cette époque. L'historien des conciles et les Pontificaux ne sont pas plus véridiques, en lui attribuant l'institution du Carême et l'introduction du *Sanctus* dans le canon de la messe. Quant aux deux décrétales qu'on met sur son compte, c'est encore une fausseté démontrée par Baluze et de Marca. Tout le monde s'est seulement accordé à donner une durée de dix ans à ce pontificat. On ne dispute que pour savoir si les dix années étaient révolues ou seulement commencées.

SIXTE II, que certains écrivent **XISTE**, était d'Athènes. Il fut diacre sous le pape saint Étienne, dont il partagea la captivité, et auquel il succéda l'an 257, sous le règne de l'empereur Valérien. Il termina, par sa douceur évangélique, la fameuse querelle sur le second baptême des hérétiques convertis, qui avait brouillé saint Cyprien, évêque de Carthage, avec l'évêque de Rome. Ce fut sous ce pontificat que parut à Ptolomaïde l'hérésarque Sabellius, qui réfutait la Trinité, et n'admettait en Dieu qu'une seule personne sous trois noms. Denis, évêque d'Alexandrie, dénonça au pape Sixte II cette nouveauté, qui ne tarda point à pénétrer dans Rome même, où l'on ne prêchait presque plus le fils de Dieu. La terrible persécution, exercée contre les chrétiens par les ordres de Valérien empêcha ce pontife de combattre cette hérésie. Valérien était alors à guerroyer contre les Perses, et son lieutenant Macrien était resté dans Rome. Ce fougueux ennemi de la religion nouvelle sollicita et obtint de l'empereur l'ordre de mettre à mort les évêques, les prêtres et les diacres, de dégrader les sénateurs et les chevaliers qui auraient embrassé la foi de Jésus-Christ, d'exiler les femmes chrétiennes, de confisquer tous leurs biens. Sixte II n'en devint que

plus fervent dans sa croyance. Il fut saisi priant dans le cimetière de Caliste, avec une grande partie de son clergé, et conduit immédiatement au supplice. Les auteurs adoptés par l'abbé Fleury le font décapiter; ceux dont le sentiment est suivi par Baillet le font mourir sur la croix. Mais ils s'accordent tous sur l'époque de son martyre, qui eut lieu l'an 258, sous le consulat de Mummius Fuscus et de Pomponius Bassus. Sixte II fut le vingt-cinquième évêque de Rome, et, après lui, le saint-siège vaqua l'espace d'une année.

SIXTE III, 46^e pape, était Romain de naissance, et s'était distingué en 418 dans la persécution du pape Zosime contre les pélagiens. Il les avait menacés de toute la rigueur des lois impériales, et avait reçu les félicitations de saint Augustin sur la vigueur de son orthodoxie. C'est sans doute à cette fermeté de principes qu'il dut les suffrages unanimes qui l'élevèrent au pontificat, à la place de Célestin I^{er}, le 26 avril ou le 7 août 432. Un schisme affligeait les églises d'Orient; Sixte III adopta le sentiment de saint Cyrille contre les nestoriens, lona le zèle de cet évêque d'Alexandrie, et félicita bientôt après l'évêque Jean d'Antioche d'avoir abjuré les erreurs de Nestorius. Ne pouvant parvenir à dominer le patriarche de Constantinople, Sixte III étendit la juridiction de l'évêque de Thessalonique, et lui soumit toutes les églises d'Illyrie, en se réservant toutefois le droit d'approbation ou de rejet. C'est à peu près tout ce que l'histoire raconte des actes de ce pape, qui mourut le 28 mars 440, après un pontificat de près de huit ans. Les églises de Rome lui donnèrent de grandes richesses, des autels et des statues d'argent massif, des vases d'or; les seules basiliques de Saint-Laurent et de Sainte-Marie dite de Tibère en reçurent, dit-on, pour trois mille marcs. Le baptistère de Latran fut orné de colonnes de porphyre, et, sur sa prière, Valentinien III décora cette même église d'un fronton d'argent, du poids de 511 livres. L'empereur ne s'en tint

pas à cette riche offrande. La confession de saint Paul reçut des ornements en or du poids de 200 livres, celle de saint Pierre un bas-relief du même métal, représentant Jésus-Christ et les douze apôtres; et toutes ces magnificences arrivaient à l'église cent vingt ans après que Constantin l'avait mise sous la protection de l'empire.

SIXTE IV, 221^e pape, se nommait Francesco Albezola della Rovera. Il naquit le 22 juillet 1414, à Cella, petit bourg de la rivière de Gènes, à cinq milles de Savone; et son père Léonard n'était qu'un pauvre pêcheur, quoi qu'en aient dit les généalogistes qui ont voulu plus tard faire honneur de deux papes à la noble famille La Rovère de Piémont. Francesco, ayant pris le cordon de saint François d'Assise, fut reçu docteur à l'université de Padoue, professa dans les villes de Bologne, de Pavie, de Florence, parvint au grade de provincial de Ligurie, fut fait successivement procureur-général à la cour de Rome, vicaire-général d'Italie, général de l'ordre, cardinal et pape enfin, le 9 août 1471, sous le nom de Sixte IV, à la place de Paul II. Son premier soin fut de récompenser les trois cardinaux des Ursins; Borgia et Gonzague, qui avaient le plus appuyé son élection. La pourpre romaine fut donnée au jeune Julien de La Rovère, fils de son frère, et qui fut aussi pape sous le nom de Jules II; au jeune Pierre Riario, fils de sa sœur, qui mourut à 28 ans. Jérôme, frère de Pierre Riario, fut fait aussi cardinal; mais, peu de temps après, il quitta la pourpre pour épouser une fille naturelle du duc de Milan, et reçut de son oncle les principautés d'Imola et de Forlì. Léonard, second fils de son frère, fut nommé gouverneur de Rome, et eut pour femme une autre fille naturelle du roi Ferdinand de Naples. Un troisième fils de ce frère fut fait prince de Sorre et de Senegaglia, et eut pour femme une fille du duc d'Urbain. Machiavel attribue au sentiment de la paternité l'affection de Sixte II pour les deux Riario, et affirme que ces deux favoris étaient

le fruit du commerce incestueux du cidevant cordelier avec sa sœur. La vie exemplaire et tout-à-fait conventuelle qu'il menait dans son palais ne serait alors que de l'hypocrisie, et les religieux dont il s'efforça de réprimer le libertinage pouvaient lui renvoyer ses reproches, ce qui n'est pas croyable. La croisade rêvée par Pie II fut reprise avec ardeur par Sixte IV. Dès 1472, quatre de ses légats partirent à cet effet pour les différentes cours de l'Europe. Mais le cardinal d'Aquilée ne put réconcilier les rois de Pologne et de Hongrie, qui se disputaient la couronne de Bohême. Le cardinal Bessarion eut de son côté la maladresse de voir le duc de Bourgogne avant le roi Louis XI, et s'en retourna bafoué par le vieux renard. Le cardinal Borgia ne fit qu'envenimer la querelle du roi d'Aragon et du roi de Castille. Il se borna à pressurer l'Espagne, et s'occupa moins des Turcs que de la France, contre laquelle il voulait liguier toute la Péninsule. La levée des décimes réclamées pour cette guerre ne fut pas plus facile. Les collecteurs du pape se virent insultés en Allemagne, battus en Angleterre, et Sixte IV n'eut pas même assez de puissance pour ériger en archevêché l'évêché de Saint-André d'Écosse. Ce grand zèle pour la croisade aboutit à la réunion d'une trentaine de galères, sur lesquelles le cardinal Caraffa parada inutilement dans la Méditerranée. Louis XI, craignant d'avoir irrité le pape dans la personne de Bessarion, envoya cependant une ambassade à Rome pour demander la convocation d'un concile en France, la réduction des taxes sur les bénéfices et l'exemption des décimes pour le clergé. Mais Sixte IV prit sa revanche sur l'ambassade française, et ne lui accorda aucune de ses demandes, hors toutefois un chapeau de cardinal pour Charles de Bourbon, archevêque de Lyon, qui fut encore obligé de l'attendre quatre années. Louis IX s'en vengea à son tour par des édits qui commandaient la résidence aux prélats de son royaume sous peine de saisie du temporel, et qui obli-

geaient les prêtres et moines arrivant de Rome à montrer tous les papiers dont ils étaient chargés. Aucun grand personnage de France ne parut en conséquence au jubilé de 1475, qui attira dans la capitale du monde chrétien des rois, des princes, des seigneurs de tout rang, et surtout des trésors de toute espèce. Ces trésors lui servirent à fomentier des troubles dans Florence, qu'il voulait enlever aux Médicis pour la donner à son neveu Jérôme. Les Pazzi assassinèrent Julien de Médicis dans une église, et le pape lança l'excommunication contre les Florentins, parce qu'ils avaient fait pendre ceux qu'ils regardaient comme les assassins, au nombre desquels se trouvait l'archevêque de Pise. Florence, justement indignée, déclara la guerre au saint-siège, et fit alliance avec le duc de Milan, les Vénitiens et la France. Louis XI envoya le vicomte Lautrec à Rome pour demander la levée de l'excommunication, le châtimement des complices des Pazzi; et, pour appuyer cette ambassade par des actes de vigueur, il commença par rétablir la pragmatique-sanction de Charles VII, par abolir les annates, et par convoquer un concile général à Lyon. Sixte IV se montra d'abord inflexible, et le roi de France ne fut pas si méchant qu'il voulait le paraître. La guerre de Florence continua; le pape demandait le bannissement des Médicis pour première condition de la paix; et le concile de Lyon ne fut pas assemblé par Louis XI. Les succès des Turcs et le siège de Rhodes par leur armée furent plus efficaces que les sollicitations de toute la chrétienté. Sixte IV accorda enfin la paix à Florence, se réservant le triste plaisir d'en humilier les ambassadeurs à la porte de Saint-Pierre; et ses légats parcoururent encore une fois l'Europe pour exciter les princes chrétiens à la guerre sainte. La prise d'Otrante par les Turcs redoubla les terreurs du pape et le zèle des puissances. Les flottes musulmanes furent chassées de l'Adriatique, et Otrante reprise. La mort de Mahomet II arrêta cet esprit de conquête qui ani-

maît ses armées. Mais les chrétiens rassurés ne songèrent point à poursuivre leurs avantages, et se remirent à guerroyer les uns contre les autres. Cependant l'esprit belliqueux du pontife, ses prodigalités en riches édifices, ses présents à la bibliothèque du Vatican, qu'il enrichissait d'une foule de manuscrits chèrement achetés, sa magnificence enfin, avaient épuisé plusieurs fois son trésor, et les moyens dont il se servit pour le remplir n'étaient pas toujours dignes du chef de l'église. Il rançonna jusqu'aux courtisanes de Rome, et tira vingt mille ducats de ce vil impôt. Il ne faut pas croire néanmoins tout ce qu'ont raconté de lui les écrivains protestants et florentins. Mais il suffit de la vérité pour satisfaire la critique la plus malveillante : sa mort fut, dit-on, causée par un accès de colère, en apprenant que son allié, le duc de Ferrare, venait de faire la paix avec la république de Venise. Cette mort arriva le 13 août 1484 ; elle termina un pontificat de treize ans et quatre jours. On lui doit plusieurs livres de théologie et de critique religieuse, et l'établissement des fêtes de Sainte-Anne, de Saint-Joseph, de Saint-François-d'Assise, de la Conception et de la Présentation-de-la-Vierge. Platine fut son bibliothécaire, et c'est sur son invitation que cet historien écrivit les vies des papes.

SIXTE V, appelé Sixte-Quint par l'histoire, fut le 236^e pape. Il se nommait Felix Peretti ; il était né le 13 décembre 1521, dans le château des Grottes, de François Peretti, vigneron, et d'une servante appelée Gabane, qui, n'ayant pas de quoi le nourrir, le donnèrent, à l'âge de neuf ans, à un cultivateur de leur village. Celui-ci lui confia d'abord un troupeau de brebis, et le mit plus tard à garder ses cochons, comme incapable de mener les autres bêtes. Une politesse faite à un moine égaré qui lui demandait le chemin d'Ascoli fut l'origine de sa haute fortune. Le père Sellery, franciscain, charmé de la vivacité de son esprit et de son désir d'étudier, l'emmena dans son couvent, où, en moins de deux

années, il étonna ses maîtres par la rapidité de ses progrès. Reçu dans l'ordre, à l'âge de 13 ans, il marcha de succès en succès ; mais les envieux vinrent à la file, et l'irascibilité de son caractère n'en diminua point le nombre. Arrivé au grade de docteur, et chargé de professer à son tour, il se distingua de ses confrères, comme il s'était distingué de ses condisciples, suivit en Espagne le cardinal Buon Compagno, qui fut depuis le pape Grégoire XIII, se lia plus étroitement avec le cardinal Alexandrin, et celui-ci, étant devenu pape sous le nom de Pie IV, Peretti fut fait successivement général des cordeliers, évêque de Sainte-Agathe et cardinal. Connu, dès ce moment, sous le nom de Montalte, il prit le saint-siège pour but de son ambition, dompta sa fougue, son impétuosité naturelle, et, quoique à peine âgé de 60 ans, se donna toutes les apparences d'un vieillard moribond ; il acquit même, par une stupidité simulée, le surnom de *l'Ane de la Marche*, et attendit ainsi, pendant 14 ans, la mort de Grégoire XIII. Cinq factions et quatorze candidats divisèrent alors le conclave. Aucune de ces factions ne songea à lui ; et lui-même, obséquieux, humble, presque timide envers tout le monde, offrait ses services à tous ceux qui semblaient aspirer à la papauté. Le calme factice de sa vie avait plu au roi d'Espagne, et c'est par là que son nom se glissa dans les intrigues du conclave. Les accès violents d'une toux qui semblait devoir l'emporter lui attirèrent les regards des jeunes cardinaux. Trois d'entre eux, d'Este, Alexandrini et Médicis, en vinrent à lui offrir leurs suffrages, et cette faction nouvelle devint en peu de jours la plus puissante. Mais l'impatience de Montalte faillit tout perdre. A l'instant où le dépouillement du scrutin lui donna la première voix de majorité, il jeta son bâton, et se redressa de manière à faire reculer ses voisins. Le cardinal d'eyen en pâlit, comme les autres, et s'avisa de dire qu'il y avait erreur dans le scrutin. Non, non ! s'écria Montalte, et il fit retentir les voix

tes de la chapelle Pauline en entonnant le *Te Deum* d'une voix de Stentor. Le conclave demeura stupéfait; ses réponses énergiques annoncèrent un grand règne. « Je me sens, dit-il, assez de vigueur pour gouverner, non seulement l'église, mais le monde. » Et comme le cardinal de Médicis lui rappelait son attitude courbée, il répondit qu'il cherchait à terre les clés de saint Pierre. — Le saint-patrimoine avait besoin de Sixte-Quint. La licence et le libertinage avaient relâché tous les liens du gouvernement et de la discipline; les juges et les magistrats étaient les premiers brigands de l'état, et les bandits du dehors, fatigués de piller les campagnes, étaient venus, pendant la vacance du saint-siège, exploiter les palais et les rues de la ville. Sixte-Quint mit un terme à ces désordres. Les papes étaient dans l'usage de marquer leur avènement par la grâce de tous les criminels; pendant le conclave, il en arrivait de tous les côtés dans les prisons, avec l'espoir d'être absous. Le nouveau pape dit aux juges qu'il n'était pas venu apporter la paix, mais le glaive. Il fit juger tous les criminels, et pendre sur-le-champ les quatre plus coupables. Les cardinaux, qui avaient tous des clients dans cette tourbe de bandits privilégiés, voulurent faire des remontrances; la réponse de leur maître leur ferma la bouche, et il les consterna bien davantage, quand il en vint à leur dire qu'il avait aussi ordonné de poursuivre les protecteurs de ces criminels. *Je tremble*, dit tout bas le cardinal de Gonzague; et ils se mirent tous à le flatter pour apaiser sa colère. Mais cette première adulation ne fut pas de son goût. Ayant envoyé chercher sa sœur Camilla et ses trois enfants dans le village des Grottes, il la vit entrer chez lui vêtue en princesse, et feignit de ne pas la reconnaître. Il fallut qu'elle reprit ses haillons, et le pape, la comblant alors de caresses, lui donna la maison et la villa qu'il possédait près de Sainte-Marie-Majeure; avec une pension de mille écus par mois, et la défense expresse de faire jamais le métier

de solliciteuse. Il s'appliqua dès lors à réformer les mœurs de son clergé et de son peuple; punir de mort les adultères, les prévaricateurs, força les cardinaux à payer leurs dettes, défendit le port d'armes dans la ville, renvoya tous les prélats dans leurs diocèses, et, par des lois rigoureuses, par des exemples terribles; il parvint enfin à rendre la sûreté aux campagnes. Sa fierté envers les rois se manifesta par le renvoi de l'ambassadeur de France, en représaille du renvoi de son nonce par Henri III; et cette querelle fut vainement assoupie par l'entremise du cardinal d'Este. Sixte-Quint s'attacha aux doctrines de la Ligue qui menaçait tout à la fois le trône d'Henri III et du roi de Navarre. Il lança une bulle d'excommunication contre le Béarnais et le prince de Condé, et remplit cette bulle des maximes les plus violentes contre les puissances terrestres. Le roi de France, épouvanté, en interdit la publication dans son royaume. Le roi de Navarre fit afficher, jusque dans Rome, une vigoureuse réponse à la bulle. Le pape en conçut une haute estime pour ce prince; et, tout en redoublant de zèle pour la Ligue, il ne la secourut jamais qu'en paroles, retenant dans ses coffres le million qu'il ne cessait de lui promettre. La reine Elisabeth, qu'il considérait beaucoup, l'ayant envoyé féliciter par un ambassadeur extraordinaire, il accabla cet ambassadeur de prévenances et de caresses, et s'efforça d'attacher l'Angleterre à la défense des Pays-Bas contre Philippe II, qu'il pensait en même temps à dépouiller du royaume de Naples. « Il ne manque à votre reine, disait-il à l'envoyé d'Elisabeth, que de se marier avec moi, pour donner un autre Alexandre au monde. » Les deux souverains firent échange de leurs portraits, et le chevalier Carre poussa la flatterie jusqu'à demander aussi celui du cardinal Alexandre de Montalte, neveu du pape. Cependant Philippe II eut vent de toutes ces intrigues, et le pape et la reine jouèrent alors une autre comédie. L'ambassadeur fut hautement

disgracié ; on feignit même de confisquer ses biens, et Carre, demeuré dans Rome comme un banni, n'en fut pas moins l'agent des négociations qu'il avait entamées. Sixte-Quint dupait à la fois les deux cours de Londres et de Madrid. Il poussait la reine d'Angleterre à attaquer Philippe II, et encourageait le roi d'Espagne dans ses desseins contre Elisabeth, qu'il appelait une furie déchaînée contre l'église, tout en lui faisant passer la copie des lettres de Philippe. Son affection secrète pour elle éclata à l'occasion de la mort de Marie-Stuart. Rome fut à l'instant inondée de libelles qui traitaient Elisabeth de scélérate et de sacrilège ; mais le pape arrêta ce débordement d'injures en menaçant des galères les auteurs et colporteurs de ces satires. Son but unique était toujours de s'approprier le royaume de Naples, et il lui importait fort peu que ce fût l'Angleterre ou l'Espagne qui commençât la guerre, pourvu que Philippe fût occupé et affaibli. Pour mieux le tromper, il donna, sur sa recommandation, le chapeau de cardinal au lord Alan, qui s'était réfugié dans la Flandre, et lui promit un subsidé d'un million d'écus s'il voulait commencer la guerre. Mais il faisait prévenir en même temps la reine de se mettre en défense, et se justifiait de son apparente prédilection pour l'Espagne par la nécessité où il était de soutenir, comme chef de l'église, un roi qui en était le plus solide appui. Il poussa même l'adresse jusqu'à se faire pardonner par Elisabeth une bulle d'excommunication lancée contre elle-même ; et ce manifeste, provoqué par l'Espagne, n'épargna aucune injure ni aux hérétiques d'Angleterre ni à leur souveraine, qu'il traite de bâtarde, d'usurpatrice, de parjure et de barbare. Elisabeth répondit par les mêmes armes. Elle fit excommunier le pape et ses cardinaux par l'évêque de Londres ; donna un festin magnifique ; fit boire, à quatre-vingts tables, à la destruction du saint-siège ; et le pape observa en raillant que ses foudres n'avaient ôté à Elisabeth ni la vie ni le cou-

rage. Il la fit en même temps avertir des préparatifs et du prochain départ de *la flotte invincible* ; et quand cette armada fut détournée, Sixte-Quint, en apprenant cette nouvelle, dit à l'oreille de son neveu : *Le royaume de Naples est à nous*. Cette intrigue ne détournait point Sixte-Quint des affaires de France, où, dès 1586, Henri III s'était réconcilié avec le roi de Navarre pour punir la cour de Rome de lui avoir refusé la levée de cent mille écus sur le clergé. Il s'ensuivit par ambassadeurs des explications fort aigres à la suite desquelles le roi obtint enfin la permission de lever des subsidés. Le pape y joignit une lettre dans laquelle il l'encourageait à soutenir l'autorité royale envers et contre tous ; il envoyait en même temps une épée bénite au chef de la Ligue. Henri III expliqua la lettre de Sixte-Quint par l'assassinat du duc et du cardinal de Guise. Mais le pape, qui s'était moqué du roi en apprenant l'accueil bienveillant qu'il avait fait à son ennemi, fut saisi d'une violente colère à la nouvelle de ce meurtre. Deux ou trois ambassades successives ne firent que retarder l'excommunication. Elle fut lancée enfin le 5 mai 1589, affichée le 23 à Rome, en juin dans plusieurs églises de France ; et, le 1^{er} août suivant, le poignard de Jacques Clément interpréta, par le meurtre du roi de France, la bulle d'un pontife qui ne rougit pas de louer en plein consistoire cet exécrationnel attentat d'un moine fanatique. Il est vrai que son langage fut tout autre avec ses confidants les plus intimes. « Le collège des princes, dit-il à son neveu, est diminué d'un sot. » En effet, la puissance de la Ligue s'en était accrue, et l'alliance des ligueurs avec l'Espagne donnait à Philippe II une force qui ne plaisait pas à Sixte-Quint. Il voyait avec un plaisir secret le sceptre de France tomber aux mains d'un roi capable de se défendre ; et, dès ce moment, la Ligue ne put obtenir de lui qu'un secours de 50 mille écus. On croit même que le cardinal Cajetan fut envoyé en France avec des intentions favorables au roi de Navarre, mais

que ce légat se laissa gagner par les ligueurs. Philippe II se douta de ces nouvelles intrigues. Il les fit reprocher au pape par l'ambassadeur Olivarès; mais comme cet envoyé, fatigué du silence avec lequel il était écouté, osa lui dire qu'il ne pouvait pas deviner ce que pensait Sa Sainteté. « Je pense, répondit Sixte-Quint, à vous faire jeter par les fenêtres pour vous apprendre à parler plus respectueusement au chef de l'église. » Philippe conçut alors le projet de convoquer un concile national et de l'y faire déposer. Il ordonna à son ambassadeur de signifier cette résolution au pape lui-même; et l'audacieux Olivarès se disposait à remplir les ordres de son maître au milieu d'une procession. Mais Sixte-Quint fit appeler le gouverneur de Rome : « Vous marcherez devant moi, dit-il, avec 200 sbires et un bourreau, et vous ferez étrangler sur-le-champ tout audacieux, quel qu'il soit, qui viendra me présenter une requête. » Olivarès connut cet ordre et ne fut pas tenté d'en courir la chance. Peu de temps après, sur un mot échappé à l'ambassadeur Mendoza dans une assemblée de ligueurs à Paris, et rapporté à Sixte-Quint, ce pape dit à Olivarès que si les Espagnols n'apprenaient à se taire, il trouverait le moyen de leur apprendre à vivre. L'aigreur des deux cours en fut accrue, et Sixte-Quint, levant enfin le masque, fit demander à la reine d'Angleterre un secours de quinze vaisseaux et de douze mille hommes pour conquérir le royaume de Naples. Elisabeth en promit le double; mais le pape craignit que son alliée n'eût l'intention de travailler pour elle-même. Il s'en tint à sa première demande, et le chevalier Carré repartit en secret pour l'Angleterre à l'effet de presser cet armement. Les jésuites faillirent être les victimes de cette nouvelle négociation. Sixte-Quint n'avait jamais aimé cet ordre, parce qu'il avait gouverné son prédécesseur et qu'il ne voulait pas l'être. Quand son neveu, qui leur était dévoué, lui avait conseillé d'y choisir un confesseur, il avait répondu qu'il serait plus à

propos de faire confesser les jésuites par le pape. Il cherchait toutes les occasions de les humilier; et cette fois, pour flatter Elisabeth, il leur avait enjoint de quitter l'Angleterre. La reine avait dit à ce sujet que Sixte n'était pas un pape prêtre, mais un pape prince. Les jésuites en pensèrent autrement; et, comme ils ne tardèrent pas à manifester leur colère, Sixte-Quint ne garda plus de mesures. Il les menaça de les dégrader d'un nom qui lui semblait une impertinence et un sacrilège, de leur imposer celui d'*ignatiens* et de réprimer une ambition qui devenait intolérable. Ces menaces éclatèrent au dehors. Pasquin dit, à cette occasion, que le pape était las de vivre; et comme Sixte-Quint mourut peu de jours après, on ne manqua point d'en accuser les jésuites et le poison. D'autres mirent cette mort sur le compte du roi d'Espagne, et ce bruit fut accrédité par la fuite à Naples de l'apothicaire Magni qui fournissait des drogues au pape. La mort d'un vieillard septuagénaire était cependant assez naturelle, d'autant mieux que cette même fièvre avait failli l'emporter dès la seconde année de son pontificat. Son médecin l'avait même cru si bas, qu'il avait touché le bout du nez pour voir s'il y restait encore de la chaleur. Mais le malade s'était retourné avec colère, lui disant qu'il était bien audacieux d'oser toucher au nez d'un pape, et le pauvre homme en était mort de peur. Pendant ces crises, il remplissait la ville d'espions, et défendait les prières dans les églises. « J'ai intérêt, disait-il, qu'on me croie encore en vie quelques jours après ma mort. » Mais cette fois on ne put cacher cet événement. Un violent mal de tête le tourmentait depuis trois mois, et la fièvre l'avait repris, le 9 août 1590, à Civita-Vecchia, où il s'était rendu pour surveiller les travaux de cette place. Il s'était fait transporter à Rome pour mettre ordre aux affaires de l'église, et il expira le 25 du même mois, après avoir dit à son neveu : « Ou Dieu ne veut pas la réunion de Naples à l'église, ou le roi

d'Espagne a connu mes projets, ou les ignatiens nous trahissent. » Ces paroles étaient plus qu'il n'en fallait pour justifier les bruits d'empoisonnement; mais elles décelaient aussi la pensée qui avait rempli sa vie. Il n'avait d'autre but en effet que la conquête de Naples, et c'était pour cela qu'il remplissait l'Europe de mesquines intrigues, où la religion n'entrait pour rien. Catholiques ou protestants étaient tour à tour l'objet de ses flatteries; dès qu'il y voyait un avantage pour sa politique de famille; et, pendant les cinq années de son pontificat, on l'a vu constamment se ranger du parti du plus fort, et désavouer ses légats quand ils l'avaient trop ouvertement engagé dans la cause du vaincu. En 1586, il avait envoyé un nonce en Suisse pour exciter les catholiques à persévérer, et il avait obtenu d'établir chez eux la juridiction du saint-siège; mais ses officiers ayant violé le territoire des cantons protestants, et leurs plaintes ayant fait grand bruit en Allemagne, Sixte-Quint écrivit durement à son nonce qu'il ne l'avait pas envoyé pour broïiller les affaires de la Suisse et pour armer les protestants contre les catholiques. En 1587, à la mort du roi de Pologne Étienne Battory, il dépêcha un nonce pour favoriser l'élection de Maximilien d'Autriche, mais avec l'ordre secret de s'attacher au prince de Suède s'il l'emportait sur son compétiteur. C'est ce qui fit dire en chaire au ligueur Aubry : « Dieu nous a délivrés d'un méchant pape et politique. S'il eût vécu plus long-temps, il eût fallu prêcher contre lui. » Non, ce n'est pas au dehors de Rome que fut la gloire de Sixte-Quint. Sa diplomatie n'était que de l'intrigue; mais sa manière de gouverner fut grande, noble, ferme et digne d'un plus grand empire. D'un repaire de baudits, de débauchés, de simoniaques et d'assassins, il avait fait un état paisible, un clergé religieux et un peuple sociable. Jamais pape n'avait montré tant d'ardeur pour le travail. Toutes les affaires lui passaient par les mains; et ses camériers avaient ordre de l'éveiller la

nuît s'il en survenait de pressées. Rome lui dut des embellissements considérables. Il éleva ou rétablit cinq obélisques; fit venir à Monte-Cavallo, par un aqueduc de treize mille pas, des eaux dont la source était à vingt milles de Rome, ouvrit des rues nouvelles, bâtit des hôpitaux, des palais, posa la statue de saint Pierre sur la colonne trajane, agrandit et enrichit la bibliothèque du Vatican, et fit élever l'admirable coupole dont Michel-Ange avait laissé le dessin. Il encourageait en même temps les hommes de lettres, les savants et les poètes, qui purent le louer sans être accusés de flatterie. On lui érigea une statue, de son vivant, sur la place du Capitole, et son successeur dut le bénir en trouvant dans les caves du château Saint-Ange cinq millions d'écus d'or qu'il avait amassés, tandis qu'il n'avait que des chemises rapiécées dans sa garde-robe. Sa sœur Camille lui ayant reproché cette économie de linge, il lui répondit en riant : *Notre élévation ne doit pas nous faire oublier notre origine : les haillons et les pièces sont les premières armes de notre maison.* Disons toutefois que son peuple fut écrasé d'impôts; que, pour accroître son épargne, il établit la vénalité des charges, et que la populace voulut renverser sa statue après sa mort; mais il n'y a pas de grand homme qui n'ait ses taches, et Sixte-Quint n'en fut pas moins un des plus grands souverains de l'Église.

VIENNET, de l'Académie française.

SIXTE (musique), intervalle formé de six sons diatoniques, et qui renferme cinq degrés entre ses deux notes extrêmes. Il y a trois espèces de sixtes : la *sixte mineure*, composée de trois tons et deux demi-tons; la *sixte majeure*, composée de quatre tons et un demi-ton; et enfin, la *sixte augmentée*, que nos anciens appelaient du nom ridicule de *sixte superflue* : elle est composée de quatre tons et deux demi-tons. Les deux premières sont consonnantes, la dernière seule est dissonante. L'intervalle de sixte mineure et celui de sixte majeure sont fréquemment employés dans la mélodie ;

quant à celui de sixte augmentée, la difficulté de l'intonation empêche d'en faire usage autrement que dans l'harmonie ; mais il y est d'une utilité presque indispensable (v. INTERVALLE). BRÜNN.

SKRZYNECKI (JEAN), généralissime des armées polonaises pendant l'insurrection de 1831, naquit en Gallicie, en 1783. Il se signala de bonne heure au lycée de Léonberg par des progrès rapides dans toutes les branches des mathématiques. Lorsque Wybicki et le général Dombrowski, qui avait commandé les légions polonaises au service de la république française durant la glorieuse campagne d'Italie, firent, en 1806, au nom de l'empereur Napoléon, un appel à leurs malheureux compatriotes, le jeune Skrzynecki quitta la maison paternelle, et prit du service dans le régiment de Casimir Malachowski, qui devait terminer sa carrière militaire comme dernier général en chef des Polonais dans la guerre de l'indépendance. L'élan était grand alors en Pologne ; la noblesse croyait encore à la possibilité de reconstituer une patrie : on eût dit qu'il suffisait de frapper la terre du pied pour en faire sortir des légions de volontaires prêts à combattre les Russes et les Prussiens. Après la campagne de 1807, Skrzynecki quitta le service. Il y entra de nouveau, lorsque la guerre éclata en 1809. Nommé capitaine au sixième régiment d'infanterie, levé par le prince Constantin Czartoryski dans le grand-duché de Varsovie, il assista aux sanglants combats qui signalèrent l'entrée des Français en Russie, et attira par sa bravoure les regards de l'empereur, qui l'éleva au grade de chef de bataillon. On le vit ensuite prendre une part active à la malheureuse retraite de Moscou. Après la bataille de Leipzig, l'empereur, ayant réuni les officiers polonais les laissa libres de retourner dans leurs foyers ou de suivre sa fortune. Skrzynecki lui exposa avec une franchise et une éloquence admirables que la Pologne avait tout fait pour mériter un meilleur sort, et il prouva que si le vainqueur d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland avait

tenu ses promesses, on n'aurait pas à gémir sur les désastres de 1812, et qu'on ne se battrait plus sur le Rhin, mais bien aux frontières de la Russie. L'empereur lui lança un regard foudroyant. Cependant Skrzynecki, qui lui avait dit en face l'opinion de sa patrie sur l'homme du siècle, par qui elle avait été abandonnée, Skrzynecki ne quitta pas les Français quand tout trahissait leurs armes. Il continua à combattre les ennemis de la France et de la Pologne. A la bataille d'Arcis-sur-Aube, il commandait le carré qui sauva l'empereur. Plus tard, quand le grand-duché de Varsovie eut été érigé en royaume et eut subi la domination d'Alexandre, tempéré par une constitution qui avait obtenu la sanction de toutes les puissances de l'Europe, Skrzynecki fut investi du commandement du 8^e régiment d'infanterie, qui faisait partie de la brigade du général Ignace Blumer. Au moment où l'insurrection éclata, le 29 novembre 1830, il se trouvait chez le général Siemiatkowski, chef d'état-major du grand-duc Constantin. Les premiers coups de fusil qui se firent entendre lui parurent le signal d'un soulèvement général ; il fit dire par le général au grand-duc qu'il pouvait compter sur lui. En effet, on le vit apparaître bientôt à Pultusk à la tête de son régiment et se joindre aux Russes, qui protégeaient la retraite du prince. Mais celui-ci ayant annoncé au gouvernement provisoire l'éloignement des troupes impériales, le colonel rentra dans la ville le 3 décembre 1830 avec le général Szymanowski, et se réunit aux patriotes. Il reçut du dictateur Chłopicki le commandement de la brigade de Blumer. Diebitsch s'étant avancé avec toutes ses forces pour écraser les Polonais, Skrzynecki fut nommé général de brigade et se porta au centre de l'armée patriote, avec huit bataillons et huit pièces d'artillerie. Le 17 février, il soutint l'attaque du général Rosen ; et lorsqu'après un combat de quatre heures, où les Russes perdirent 1,000 hommes, il se vit obligé de reculer devant des masses imposantes, sa retraite fut si

blen calculée que l'ennemi n'osa pas le poursuivre. A la tête de son corps, dont le brave quatrième d'infanterie faisait partie, il avait donné tant de preuves d'intelligence et de bravoure que l'armée entière le regardait déjà comme son chef. A la mémorable bataille de Grochow, après que Chlopicki eut été blessé, il s'empara du bois occupé par l'artillerie russe, repoussa le régiment de houlans de la garde et les cuirassiers du prince Albrecht; et, avec l'aide de Prondzynski et d'Uminski, qui arriva pendant le combat sur le champ de bataille, il sauva encore une fois l'honneur des armes polonaises. Radziwill ayant donné sa démission, Skrzynecki fut nommé généralissime de l'armée, Prondzynski en fut le quartier-maître général, et le colonel Chrzanowski le chef d'état-major général. En prenant le commandement, Skrzynecki s'écria qu'il ne pouvait plus espérer la victoire, mais qu'il voulait au moins conduire ses compatriotes à une mort glorieuse. Une députation de la diète vint le confirmer dans ses hautes fonctions; il la chargea de dire à ceux qui l'avaient envoyée qu'ils devaient se rappeler les sénateurs romains mourant sur leurs chaises curules, et qu'ils pouvaient compter sur lui comme ils avaient compté sur Fabius Cunctator. — Il releva le moral du soldat et rétablit la discipline. Mais il eut le tort grave de se fier moins à la diplomatie qu'à la force des armes. Diebitsch, qui avait morcelé ses troupes, eût pu être aisément battu en détail. Skrzynecki hésita, temporisa, jusqu'à ce qu'il eût vu s'évanouir l'espoir qu'il mettait dans les secours de la France et de l'Angleterre. Alors enfin, il se décida à attaquer l'ennemi à Wawre. Le général Geismar fut complètement battu, et Rosen évacua le champ de bataille de Dembe. Quinze mille prisonniers, 50 canons et un immense butin furent les fruits de cette immortelle campagne. Mais en vain Prondzynski le conjura-t-il de poursuivre le cours de ses succès et de tomber sur Diebitsch, persuadé que dans une

lutte aussi inégale il fallait tout risquer, vaincre ou périr glorieusement; Skrzynecki perdit le moment favorable, et, après être resté long-temps en face du général russe, se dirigea vers le Narew pour attaquer la garde impériale. Diebitsch, sur ces entrefaites, se portait au secours de cette division menacée. Prondzynski penchait toujours pour une attaque générale, et Skrzynecki ne pouvait pas se résoudre à prendre ce parti quand on en vint aux mains à Ostrolenka. Cette malheureuse bataille (26 mai) est citée avec raison comme une des plus sanglantes des guerres modernes; on ne se battit presque qu'à l'arme blanche. Si l'on mesure l'estime qu'on doit porter au général en chef, à la bravoure qu'il déploya dans cette circonstance, jamais gloire ne fut plus belle que la sienne. Malheureusement des fautes graves en ternirent l'éclat; elles firent naître des dissentiments qui éloignèrent Prondzynski, le plus grand stratège de l'armée polonaise; et Skrzynecki, abandonné à lui-même, fut forcé de se retirer sous les murs de Varsovie. Les plus braves généraux étaient tués ou blessés; l'élite de l'armée avait péri; le pouvoir du généralissime était ébranlé. On lui reprocha sa lenteur, son mysticisme, son inhabileté à saisir l'occasion favorable. La haine dont il devint l'objet égala l'espoir qu'on avait eue d'abord en lui. Après la catastrophe qui ensanglanta Varsovie le 15 août, il déposa son commandement, se rangea dans le corps du général Rozycycki, et prit part aux derniers combats de Lagor et de Gornachocze. Il se retira d'abord à Craeovie, puis en Gallicie. Plus tard, il vécut à Prague, sous le nom de Staniszewski; en 1833, il visitait les eaux thermales de la Bohême; enfin, il a obtenu depuis l'autorisation de résider en Autriche, où il vit éloigné du monde et plongé dans les pratiques superstitieuses du piétisme. C'est un des plus braves soldats qu'ait eus la Pologne, mais il n'était pas fait pour diriger des masses, et il comprenait mal l'élan d'un peuple électrisé.

C. L.

SLAVES (du mot *slawa*, qui signifie *gloire*). C'est le second peuple d'Europe qui ait conservé son type primitif. Il sort de l'Inde. Cette origine est démontrée par sa mythologie et par sa langue. On fait généralement descendre les Slaves des Sarmates, et on croit qu'ils envahirent l'Europe plusieurs siècles avant J.-C. Il paraît que du temps d'Hérodote ils s'étaient avancés jusqu'à l'Ister. Jordanes est le premier qui en fasse mention 550 ans après J.-C. Cet historien cite trois peuples de la même race : les Wendes, les Antes et les Slaves. Plus tard, ils furent entraînés par le mouvement qui portait les peuples germaniques vers le midi et vers l'est; les hordes scythes et mongoles-tatares du Volga et du Caucase les refoulèrent des rives septentrionales de la mer Noire, partie vers l'ouest, partie vers le nord. Dans le vi^e siècle, les formidables Wendes, venant du nord des Karpathes, envahirent les contrées voisines de l'Elbe, qu'avaient habitées les Goths et les Suèves, et les véritables Slaves s'emparèrent des pays situés entre le Danube et les Alpes noriques et juliennes. Alors des peuples vendoslaves contractèrent deux grandes alliances, celle de la grande Croatie (la Bohême orientale, la Silésie et la Gallicie) et celle de la grande Serbie (le Meissen, la Bohême occidentale et la Moravie). Subjugués par les Franks et les Avars, ils se morcelèrent; mais Samo, en 650, les réunit en un puissant empire; ce fut pour peu de temps. Au vii^e siècle apparaissent pour la première fois dans l'histoire les Czeckes (Bohèmes), les Moraves et les Silésiens. A l'est habitent les Lèches ou Polonais, et plus loin les nombreuses tribus slaves, qui s'agglomèrent pour former un peuple, et prennent le nom de Russes. Sur les rives occidentales de la Baltique, on trouve les Porusses (Prussiens); en se dirigeant toujours vers l'ouest, les Poméraniens; dans le Mecklenbourg, les Obotrites; à l'embouchure de l'Elbe, les Polabes; dans les îles de la Baltique, et notamment à Rugen, les Rugiens. Les Wilzes s'é-

tendent de l'Oder par la Marche jusqu'à delà de l'Elbe. Les Sorbes bâtissent Meissen et habitent le pays qui s'étend jusqu'à la Saale et le Havelland. Les migrations des Slaves cessèrent vers le milieu du vii^e siècle. Ils se virent plusieurs fois vaincus, dispersés, ou amalgamés avec les Germains, repoussés de l'autre côté de l'Elbe, et même encore plus loin. Dans le xi^e siècle, Gottschalk, prince des Obotrites, réunit de nouveau les tribus slaves; mais son royaume fut conquis au xii^e siècle, d'un côté par les ducs de Saxe, de l'autre par les rois danois. Les Bohèmes, jusqu'à 1306, formèrent un état particulier sous des princes indigènes. La Pologne et la Russie se constituèrent en nations indépendantes. Vers le midi, les Slaves s'étaient avancés le long du Danube, jusqu'à ses embouchures et jusqu'au Dniester. Plus tard, ils se portèrent encore plus à l'est, et parvinrent à la mer Adriatique. Ils envahirent souvent l'empire romain, et furent soumis d'abord par les Avars, puis par Charlemagne. Renforcés par les émigrations des Slaves de la grande Serbie et de la grande Croatie, ils fondèrent, au sud du Danube, les royaumes de Croatie, de Slavonie, de Dalmatie, de Serbie, de Bosnie et de Bulgarie. Enfin, après des luttes incessantes avec les Grecs, les Magyars, les Vénitiens et les Turcs, ils tombèrent sous la domination de ces derniers et sous celle de la maison d'Autriche. — Les anciens historiens nous peignent le Slave comme un peuple laborieux, tirant sa subsistance de l'éducation du bétail et de l'agriculture; hospitalier, pacifique, n'entreprenant jamais la guerre qu'en cas de légitime défense, aimant la langue de ses ancêtres, et s'enorgueillissant de chants populaires qui célèbrent la gaité et la gloire nationale. Au moyen âge, ils étaient moins avancés en civilisation que les Allemands, à l'exception toutefois des Bohèmes et des Ragusiens, tant à cause de leur isolement et de leur éloignement de tout commerce avec les autres peuples qu'à cause des institutions

démocratiques qui les régissaient. Leurs princes, habiles et courageux, portaient les titres de *gospodin* (hospodar), *kniaz*, *voivode*, *soupan*, *crol*, etc. Dans aucune contrée slave, le lien féodal n'imposait la moindre entrave à la liberté d'action des petits seigneurs. Nulle part le droit de propriété n'était assez puissant pour procurer le bien-être aux serfs; nulle part le tiers-état ne pouvait arriver à la liberté par l'ordre légal; nulle part le droit romain n'avait poussé de profondes racines. Il n'y avait point à espérer que la civilisation leur vînt de l'Occident, car de ce côté ils n'avaient pour voisins que les Allemands, auxquels ils avaient voué une haine implacable. Les Slaves habitaient en général des hntles isolées; ils avaient cependant quelques villes, telles que Novgorod, Kiew, Pleskov, Julin, qui, d'après Ruhmor, est la Wollin actuelle, et Wineta, dont la mer couvre les ruines. Les Slaves exerçaient leur culte dans des temples et dans des bois sacrés. Leurs divinités étaient *Perun*, le maître du tonnerre; *Bielbog*, le dieu bon et blanc; *Czernebog*, le dieu noir (le *Diva* des Russes), et le *Svantevit* de l'île de Rugen). Ils avaient en outre une divinité qui présidait à l'amour, c'était *Lada*; une autre qui présidait à la mort, *Marganna*; des nymphes appelées *Rusalki* chez les Russes, et *Wila* chez les Slaves du Midi. Ils brûlaient leurs morts. Le christianisme leur vint de Constantinople; il est probable qu'avant Cyrille (v.) et Method des tentatives avaient été faites pour les convertir. — Aujourd'hui les peuples slaves comptent encore 50 millions d'individus. Ils sont libres en partie, en partie soumis à d'autres nations. Ils occupent de vastes contrées qui s'étendent depuis l'Elbe jusqu'au Kamtschatka, depuis la mer glaciaie jusqu'à Raguse, sur l'Adriatique, touchent à la Chine et au Japon, et embrassent la moitié de l'Europe et un tiers de l'Asie. Ce sont : 1° les Bohèmes (v.) ainsi que les Moraves, en tout quatre millions; 2° les Polonais avec les Carabes, dix millions; 3°

les Russes ou Moscovites, y compris les Kosaks du Don et de Sibérie, trente-deux millions; 4° les Russiens. Il est encore d'autres branches de la race slave, ce sont les Sorbes, en Saxe, avec les débris des Polabes, qui habitent les bords du Laba (l'Elbe); les Slavons, en Slavonie, ainsi que les Croates et les Slovenzes, dans la Styrie, et la Carinthie, en tout deux millions; les Slovakes, en Hongrie; les Serviens, les Bosniakes et les Dalmates, en Turquie (une partie de ces derniers sont soumis à l'Autriche); les Monténégrins enfin, et les Bulgares.

Langue slave. Le fond de la langue slave offre une grande analogie avec le sanskrit. Elle se distingue surtout par une déclinaison sans article, une conjugaison sans pronom, par la liberté de sa construction et par la richesse de son vocabulaire. Dans la plupart de ses dialectes, ce sont les consonnes qui dominent. Or, il a été reconnu depuis longtemps que plus une langue a de consonnes, plus elles renferme d'idées. Du reste, la prononciation en supprime un bon nombre, et bien des âpretés, qu'on lui suppose, doivent être mises sur le compte de ces ignorants qui prétendent lire les sons avec les yeux. Les fragments que nous possédons des chansons nationales de ce peuple à l'époque de son idolâtrie mettent hors de doute le degré élevé de civilisation auquel il était parvenu avant l'ère chrétienne. Les Slaves du sud se servirent des caractères grecs, soit primitivement, soit seulement après la perte de leurs lettres indiennes. Cyrille et Method découvrirent parmi eux un idiome qu'ils purent employer comme langue écrite. C'est leur plus ancien dialecte, généralement connu sous le nom de *slave d'église*, parce qu'il a été employé pour les premières traductions des Saintes-Écritures et dans les livres d'église, et qu'il devint la propriété exclusive d'une savante congrégation de prêtres chrétiens formée entre les Slaves, qui n'avaient pas encore tous abjuré l'idolâtrie. On ne sait si cette langue, comme Dobrowski l'avance, doit être regardée

comme un dialecte du servien actuel ; ce qui est incontestable, c'est qu'elle est contemporaine des autres dialectes, et qu'elle ne peut par conséquent être regardée comme leur ayant donné naissance. Les plus anciens ouvrages écrits dans ce dialecte savant sont : l'*Évangile d'Oshomir*, de 1056, qu'on trouve à la bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg ; le *Sbornik*, collection d'écrits dogmatiques, de 1073, qui est à Moscou ; l'*Évangile de Mstislav*, de 1125 ; une collection de lois, *Trawda Raskaja*. La division qui s'éleva entre les Slaves convertis au catholicisme et ceux qui embrassèrent le rite grec empêcha que cette langue ne devint celle de tous les Slaves, comme le haut allemand de Luthériste devenu la langue de l'Allemagne. Loin de là, les peuplades entre lesquelles vinrent se jeter plus tard d'autres nations, tels que les Allemands, eurent leur dialecte et leur littérature à part, d'autant plus distincts qu'elles ont adopté une orthographe et des alphabets différents. Dobrowski divise en deux classes les langues slaves : 1^o celle du sud-est, dans laquelle il range la langue des Russes ; des Bulgares, des Serviens, des Dalmates, des Croates et des Slavons habitant la Styrie et la Carinthie ; 2^o celle du nord, qui comprend la langue des Polonais, des Bohêmes, des Slovaques, des Sorbes et des Wendes. Adelung en fait deux grandes catégories, la langue des Slaves et celle des Antes ; mais les linguistes les plus modernes ont adopté la classification de Dobrowski. C. L.

SLAVONIE ou **SCLAVONIE** (v. **ESCLAVONIE**).

SMITH (ADAM), le plus célèbre des économistes modernes, et regardé, à juste titre, comme le créateur de la science économique, telle qu'on la comprend généralement depuis 60 ans. Si l'on donne à cette science son véritable nom, comme on commence à le faire depuis quelques années ; si on la qualifie, non pas d'*économie politique*, titre trop ambitieux, mais d'*économie industrielle*, laquelle est la première ce que le corps

est à l'ame, Adam Smith a évidemment fait pour ce genre de connaissances à peu près ce qu'avait fait son illustre compatriote Newton pour le système du monde. Par sa savante et ingénieuse analyse des faits, il a, le premier, expliqué d'une manière claire et complète les lois mécaniques de l'industrie. — Adam Smith naquit le 5 juin 1723 à Kirkaldy, petite ville d'Écosse. Il était fils d'un contrôleur des douanes qu'il ne connut point, la mort de son père ayant précédé sa naissance. Ravi à sa mère par une bande vagabonde dans sa première enfance, il eut le bonheur d'être tiré de leurs mains. Ses études, commencées à Kirkaldy, continuées à Glasgow, se terminèrent à l'université d'Oxford. La délicatesse de sa constitution physique le sevrâ de bonne heure des goûts et des passions, qui exigent un tempérament robuste. Sa santé ne lui laissa que celles de l'esprit, un amour ardent pour l'étude, le penchant le plus vif et le plus persévérant pour toutes les connaissances, qui, en exerçant sa sagacité naturelle, lui promettaient des découvertes satisfaisantes pour sa raison et utiles à ses semblables. Les mathématiques, les sciences naturelles, l'histoire des races humaines, les belles-lettres, les spéculations métaphysiques, l'étude des langues, lui fournirent d'amples matériaux pour les travaux de sa pensée. S'éloignant de la carrière de l'église, à laquelle il était destiné par sa mère, il professa successivement, dès 1748, la rhétorique et les belles-lettres à Édimbourg, la logique à Glasgow, en 1751, et la philosophie morale, de 1752 à 1763 ; il succédait dans cette dernière chaire à Hutcheson, ce métaphysicien disciple de Platon, à qui l'on doit plusieurs ouvrages inspirés par les doctrines de ce philosophe, et dont le plus célèbre, digne de l'estime qu'il a obtenue, est le traité intitulé *Recherches sur les idées du beau et de la vertu* (traduit par Eidous, 1749). Adam Smith, dans ses cours, s'occupa surtout de chercher et d'établir des bases fixes pour la morale et pour la prospérité des

nations. Le premier objet donna lieu, en 1759, à la publication de sa *Théorie des sentiments moraux*. Le seul écrit par lequel il se fût encore fait connaître au public était une lettre imprimée en 1755 dans la *Revue d'Édimbourg*, où l'on remarqua un tableau rapide de l'état des sciences et des lettres en Europe. Sa théorie nouvelle, où l'on reconnaît l'observateur habile, et l'esprit fin et délié, prompt à discerner et à signaler par une ingénieuse analyse nos sentiments et nos passions, pèche précisément par la base. La sympathie, sentiment beaucoup trop faible contre l'intérêt violent de ces mêmes passions, ne saurait être le fondement des mœurs, ainsi que l'a éloquentement démontré Bernardin de St-Pierre dans son admirable fragment sur la *nature de la morale* : le fondement de nos devoirs, c'est la conscience. L'âme de Smith, étrangère aux passions, à leurs séductions, à leurs orages, ne pouvait sentir le besoin du pilote qui doit diriger le vaisseau dans sa lutte contre la tempête. — En 1763, Smith, jaloux de visiter le continent, consentit à accompagner dans ses voyages le jeune duc de Buccleugh, et, après treize années de professorat, quitta sa chaire de Glasgow. Les voyageurs, ne s'arrêtant que quelques jours à Paris, se rendirent à Toulouse, où ils séjournèrent un an et demi, parcoururent ensuite le midi de la France, et résidèrent quelque temps à Genève. Revenus à Paris vers la fin de 1765, ils y restèrent jusqu'au mois d'octobre 1766. Ce fut dans le cours de ces voyages que Smith recueillit les nombreuses observations qui, avec l'étude de l'économie sociale en Écosse, sa patrie, lui fournirent d'amples matériaux pour le grand ouvrage qu'il méditait. Mais ce fut à Paris que ses relations habituelles avec nos philosophes et nos économistes, entre autres avec le respectable La Rochefoucauld, Quesnay et Turgot, fécondèrent ses méditations. On a revendiqué pour ces hommes célèbres l'honneur d'avoir été les maîtres de Smith dans la science économique ; on leur a attribué la gloire

d'un enseignement qui lui aurait fait remplacer par une doctrine nouvelle celle qu'il avait professée à Édimbourg. Il est certain que Turgot, Vincent de Gournay, Morellet, popularisaient, sur l'industrie, sur le commerce et sur les sources des richesses, les idées que Smith a exposées depuis son retour en Angleterre, et dont aucun des écrivains anglais qui l'ont précédé n'avait encore paru se douter. Le manuscrit de 1755, allégué par Dugald-Stewart comme preuve de la priorité qu'il décerne à son maître, prouverait tout au plus qu'il s'était rencontré sur quelques points avec nos économistes. Ne pourrait-on pas, d'ailleurs, conjecturer que la persistance d'Adam Smith à faire brûler ses anciens travaux n'avait d'autre motif que la discordance entre ces écrits et la doctrine nouvelle qu'il avait enseignée ? Cette doctrine avait été, à la vérité, déjà prêchée, au moins en partie, en Angleterre par l'ami de Smith, David Hume, dans la seconde division de ses *Essais moraux et politiques*, publiés en 1751, et sans doute les idées de Hume n'étaient point étrangères à la direction qu'avaient prise celles de Smith. Mais il paraît que Hume lui-même s'était éclairé en France au flambeau allumé par Quesnay et ses amis. — Au surplus, les prévisions de nos économistes n'enlèveront pas plus au philosophe écossais la gloire qui lui appartient, que celles de Kepler n'ont ravi à Newton l'honneur immortel de sa démonstration du système du monde. Si le législateur d'une science est celui qui la constitue et l'explique complètement, gloire immortelle à Adam Smith, créateur de la *chrématistique*, ou science des richesses, puisque l'explication, à très peu près parfaite, des lois mécaniques du monde industrielle est son œuvre. — L'auteur des *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* est donc incontestablement l'écrivain à qui l'on doit la découverte de tous les faits primitifs qui servent de base à l'économie industrielle des peuples abandonnée à son cours naturel, et la déduction claire des

résultats de ces faits. Si, plus de deux mille ans avant Smith, Xénophon avait indiqué les effets de la division du travail, Smith, le premier, les a démontrés, et a signalé, dans le travail libre, l'agent principal, l'agent unique, qui crée, augmente et distribue toutes les productions, la mesure, qui en détermine le mieux la valeur. Joignez à ces deux faits primitifs l'échange des produits, qui satisfait les besoins respectifs et révèle la valeur commerciale des objets de trafic, l'étendue du marché augmentant sans cesse par la circulation de la marchandise dans un plus grand nombre de lieux la multitude des acheteurs; cette concurrence réglant le prix des objets vénaux; les salaires, les profits et la rente, répartition naturelle du prix des produits, l'épargne, formant et accroissant par l'accumulation les capitaux destinés à enfanter des productions nouvelles; l'argent, ou la monnaie envisagée sous sa triple qualité de valeur échangeable, de signe et de moyen d'acquisition pour tous les produits; le prix réel distingué du prix nominal des denrées, l'un représentant la quantité et la qualité du travail qui les a produits, l'autre indiquant leur valeur accidentelle; les capitaux accumulés, mobiles et dispensateurs du travail; enfin, la mesure des salaires par le prix moyen du blé, et l'appréciation de toutes les valeurs échangeables, d'après ce prix moyen adopté comme représentant celle d'une journée de travail, et vous aurez rassemblé à peu près tous les faits principaux à l'aide desquels Smith a expliqué nettement le mécanisme si compliqué des merveilles de l'industrie. Nous avons fait remarquer ailleurs la réserve et la modestie du sage Écossais. En expliquant la formation des richesses, il s'est bien gardé d'afficher la prétention de faire un traité d'économie politique. Il laissait cette erreur si grave à nos économistes du XVIII^e siècle. Mais cette illusion présomptueuse a aussi égaré son école, et lui-même y avait donné lieu. Ne regardant l'économie intérieure des sociétés que comme un ordre

de faits purement matériels, et ne les rattachant à aucune idée de justice primitive et d'ordre moral, ou subordonnant ces idées à l'empire du mécanisme, il n'est pas étonnant qu'en suivant cette pente on soit allé beaucoup plus loin. Sa pensée la plus libérale, la liberté illimitée de toute industrie, sous l'ascendant de ce matérialisme économique, a produit et enfante de jour en jour des résultats qu'il n'avait pas prévus. Encouragé par l'exemple de plusieurs économistes allemands, entre autres le comte de Sonnen et le professeur Lueder, depuis 1816 (v. nos *Recherches sur les vraies causes de la misère et de la félicité publiques*, etc., où, le premier en France, nous avons soumis un examen rigoureux les doctrines de Malthus), nous n'avons cessé de lutter contre un système d'économisme qui ne nous présageait que de grands maux, heureux d'avoir trouvé un puissant auxiliaire dans un homme de bien, qui est en même temps l'un des écrivains les plus renommés et l'économiste le plus éclairé de notre temps, M. de Sismondi. Nous renvoyons nos lecteurs, pour l'appréciation exacte des faits économiques, à ses *Nouveaux principes d'économie politique et à ses Études sur les sciences sociales*. — Si les habitudes sceptiques de l'esprit d'Adam Smith l'ont détourné des vraies bases de la morale et de l'économie politique, son livre n'en reste pas moins la lumière du monde industriel, si l'on n'en déduit pas de fausses conséquences, et lui-même n'en fut pas moins un homme recommandable par ses vertus. Un caractère égal et doux, la piété filiale la plus dévouée, une humanité prodigue en secret envers les malheureux, honorèrent sa vie et doivent rendre sa mémoire chère à tous les gens de bien. On dit que l'habitude de la méditation le plongeait fréquemment dans de singulières distractions; imperfection bien légère que d'autres grands génies ont partagée, et qui ne prouve que la faiblesse de notre nature. — Ce fut en 1776 que parut le grand ouvrage de Smith. Il a été traduit dans toutes les langues et enseigné

partout. Roucher en publia en 1790 une version fort inexacte. La deuxième édition de celle de Blavet vaut beaucoup mieux; mais la meilleure traduction française est celle de Garnier, dont la deuxième édition, accompagnée d'une préface indiquant une bonne méthode pour lire l'ouvrage, et d'excellentes notes, a paru en 1822, 6 vol. in-8°. Nous en rendimes un compte détaillé dans le *Moniteur* (v. les numéros des 4 et 25 décembre, même année). M^{me} de Condorcet a traduit avec beaucoup d'élégance la *Théorie des sentiments moraux*, 2 vol. in-8°.

AURAT DE VITRY.

SMOLENSK (Bataille de). L'occasion de mettre en entière déroute l'armée de Barklay de Tolly, le 27 juil. 1812, avait été manquée, par l'effet d'une préoccupation malheureuse de l'empereur Napoléon, qui, croyant que le général russe pouvait avoir eu intérêt à livrer bataille le lendemain, se trompa sur la nature du mouvement que les Russes firent devant lui. Le 28 au matin, l'ennemi avait disparu, dérobant complètement sa marche. Il n'était plus question de finir la guerre d'un seul coup, en anéantissant la principale armée russe avant d'être engagé dans les grandes difficultés que nous rencontrâmes plus tard; il fallait s'attendre à ne plus pouvoir combattre qu'avec les forces totales de l'empire, réunies et placées sur leur ligne d'opération. Nos troupes étaient exténuées par la dysenterie et le manque de vivres; leurs forces étaient déjà diminuées de plus d'un tiers: pour continuer à pousser en avant, il fallait forcément donner au soldat le temps de se remettre, et réunir au moins les subsistances indispensables. L'armée eut donc un repos de dix jours. Elle était alors déployée entre la Dwina et le Dnieper; trois corps d'armée et les réserves de cavalerie, à la gauche, vers Suray, Liozna et Rudnia; trois corps à la droite, à Mohilov, à Orsza et à Dubrovna, à la gauche du Dnieper. L'armée russe de Barklay était devant notre gauche, près du lac de Kasplie; celle de Bagration devant notre droite, à Krasnoy. — Le

10 août, Napoléon mit son armée en mouvement. Les premier, cinquième et huitième corps (Davoust, Poniatowski et Junot) ne devaient s'avancer sur Krasnoy que lorsque la gauche aurait passé le Dnieper. Les troisième et quatrième corps (Ney et le prince Eugène), la garde impériale et les réserves de cavalerie de Murat, devaient se diriger sur Razasna, où des ponts avaient été jetés sur le Dnieper. Le passage fut effectué les 13 et 14. Le général Barklay, qui avait rallié l'armée de Bagration, ayant été instruit du mouvement de nos troupes, se décida à concentrer ses forces à Smolensk. Bagration reçut l'ordre de se replier sur cette ville, en se couvrant, à Krasnoy, par une arrière-garde, commandée par le général Neverovsky; lui-même se mit en marche vers Smolensk, mais avec une telle lenteur qu'il n'y arriva que dans la nuit du 16 au 17. — Cependant, l'arrière-garde de Neverovsky avait été attaquée et battue le 15, à Krasnoy, par la division Razout du corps de Ney, et avait perdu 2,000 hommes et huit canons. Elle se replia sur le corps de Rajevisky, dont elle faisait partie, et qui était en position en avant de Smolensk. Le restant de l'armée de Bagration avait joint Barklay de Tolly à Nadava. Le 16 au matin, le corps de Ney arriva devant Smolensk, où le corps russe de Rajevisky fut contraint de se renfermer. Barklay, ayant appris le combat de Krasnoy, fit renforcer le corps de Rajevisky par celui de Doktorov. Napoléon, arrivé, avec le corps de Ney, devant Smolensk, fit aussitôt la reconnaissance de la place. Elle présentait un aspect formidable. Ses anciennes murailles hautes de 25 pieds sur dix d'épaisseur, existaient encore, ainsi que les 28 tours rondes et carrées qui la garnissaient. Elle était encore défendue, à l'occident, par une citadelle, à cinq bastions, couverts par un triple retranchement; deux autres retranchements couvraient la partie orientale de l'enceinte de la ville. Dans la journée du 16, le restant de notre armée arriva et prit position, le corps de Ney à l'ex-

trême-gauche, les cinq divisions du corps de Davoust au centre, jusque vers Buschanka, le corps de Poniatowsky à droite de celui de Davoust; Junot, ayant fait un faux mouvement, ne vint pas occuper son poste à l'extrême-droite, ce fut Murat, avec les réserves de cavalerie, qui l'y remplaça. La garde impériale prit poste en réserve derrière le centre, à Iwanowskaia. Le corps du prince Eugène resta en seconde réserve près de Korytnia; la brigade de l'auteur fut détachée en arrière, à gauche, pour faire face au corps russe de Wintzingerode, qui menaçait nos communications et pour le contenir. Il n'y eut pendant la journée du 16 qu'une fusillade de tirailleurs de pied ferme et quelques coups de canon tirés de la citadelle sur le corps de Ney et sur les troupes qui débouchaient par la route de Krasnoy: — La matinée du 17 fut tranquille. Le général Barklay fit entrer des troupes dans Smolensk, dont les défenseurs étaient au nombre de trente mille hommes. Le restant de son armée arriva et s'établit sur la rive droite du Dnieper, pour flanquer la défense de la ville; la citadelle et les principales tours furent garnies de pièces de gros calibre; deux ponts de bateaux furent jetés sur le Dnieper pour faciliter les communications entre les deux parties de l'armée russe. Napoléon, pensant que l'intention de Barklay était de déboucher de Smolensk, pour lui livrer une bataille, ainsi qu'il en avait l'ordre de son souverain, s'abstint d'attaquer la ville et de troubler les préparatifs de l'ennemi. Il ignorait que le général Barklay, en même temps qu'il renforçait la défense de Smolensk, donnait l'ordre au prince Bagration de se rendre, avec le restant de son armée, à Dorogobuj, sur la route de Moscou. — Cependant, vers deux heures après midi, Napoléon, ne voyant aucun mouvement offensif de la part de l'ennemi, se décida à prendre l'initiative et à attaquer la ville. Il commença d'abord par la faire resserrer dans la partie orientale. Le corps de Junot n'étant pas encore arrivé en ligne, ce fut celui de Po-

niatowsky qui fut chargé de se rendre maître du faubourg de Sloboda-Raczenka. Le plateau qui est en avant était occupé par de la cavalerie russe et des kosaks. La division de cavalerie du général Bruyère les en chassa; une batterie de soixante pièces fut établie sur cette hauteur et força les troupes russes qui bordaient la rive droite du Dnieper à s'en éloigner. En même temps, les maréchaux Ney et Davoust reçurent l'ordre d'attaquer de leur côté. La division wurtembergeoise se porta sur la citadelle; la division Razout sur le faubourg qui est à gauche, vers la rivière; les divisions Morand, Friant et Gudin sur les faubourgs à droite de la citadelle. La canonnade commença à trois heures; à quatre, les faubourgs et les retranchements furent attaqués par un feu violent de mousqueterie. Vers cinq heures, toutes les défenses extérieures étaient emportées, et les Russes refoulés dans le chemin couvert. Un général russe perdit la vie à la prise de la place d'armes de la porte de Mohilov. Le général Barklay, voyant les faubourgs pris, fit encore entrer deux divisions et une brigade de la garde dans la ville. En même temps, il fit établir sur la rive droite du Dnieper des contre-batteries dont l'effet obligea celle que nous avions sur la hauteur de Sloboda à changer de position. — L'attaque des chemins couverts, où les Russes se défendirent avec la plus grande opiniâtreté, dura encore longtemps sans succès; enfin, le général Sorbier ayant pu établir deux batteries d'enfilade, les Russes furent obligés de rentrer dans la place. Des batteries d'obusiers chassèrent des tours les troupes qui les défendaient. Des batteries de donze furent avancées sur le fossé pour battre les murs de la place en brèche. Mais assez avant dans la nuit, l'empereur Napoléon voyant l'inutilité d'une tentative qui ne pouvait avoir aucune réussite contre une muraille aussi solide, se décida à y faire attacher le mineur. — De son côté, le général Barklay, voyant que nous étions maîtres de tous les dehors,

ne crut pas devoir exposer six divisions de son armée aux désastres d'une prise d'assaut, et se décida à profiter de la nuit pour abandonner la ville. Le général Korff, avec une forte division, fut chargé de garnir les remparts; les autres troupes repassèrent la rivière et replièrent les ponts de bateaux. Enfin, vers une heure après minuit, le général Korff, ayant fait mettre le feu à la ville pour ouvrir sa retraite, se mit en marche lorsque l'incendie fut bien allumé; il passa le Dnieper sur le pont établi à la porte de Pétersbourg, le rompit après lui, et prit position dans la ville en bois qui était à la rive droite. Au point du jour, quelques Polonais et quelques soldats de la division Friant, voyant les remparts dégarnis, pénétrèrent dans la ville par une fausse porte et annoncèrent qu'elle était évacuée. Nos troupes en prirent possession, et l'on prit tous les soins possibles pour arrêter l'incendie, qu'on ne put cependant éteindre que le lendemain 10. — Le 18, de grand matin, nos tirailleurs garnirent la rive gauche du Dnieper et engagèrent une vive fusillade avec ceux de la division Korff qui étaient sur le bord opposé. Ces derniers furent cependant obligés de s'éloigner et de dégager les abords de la rivière. Vers le soir, Napoléon fit commencer la construction de deux ponts, sous la protection d'une artillerie nombreuse. — Alors, le général Barklay, convaincu qu'il ne pouvait pas empêcher notre armée de passer le Dnieper, ne voulant pas se voir exposé à recevoir une bataille, et craignant de se voir coupé de Dorogobuj, prit le parti d'abandonner les hauteurs qui dominent Smolensk au nord, et qu'il occupait encore, et de se mettre en retraite, en dérobant, à la faveur d'un grand détour, sa véritable direction. La division Korff le suivit après avoir mis le feu à la ville en bois, où les Russes brûlèrent plus d'un millier de leurs blessés qui avaient cherché un asile dans les maisons. Nos troupes passèrent le Dnieper; le 19 au matin. Ainsi fut prise la ville de Smolensk. Nous y trou-

vâmes près de deux cents pièces de canons. Les Russes y perdirent près de 4,000 hommes, parmi lesquels les généraux Skalon et Balla; nous leur primes deux mille blessés; le restant fut brûlé dans les deux villes. Nous eûmes près de 4,000 hommes hors de combat; le général de brigade Grabowsky fut tué, et les généraux Grandean, Dalton et Zayonschek blessés. — La bataille de Smolensk ne fut qu'un massacre d'hommes et la destruction d'une ville florissante, sans un résultat utile et sans qu'il y ait eu une conception stratégique de la part du général Barklay. Quel but pouvait en effet avoir ce dernier en occupant Smolensk? Ou il voulait livrer une bataille, ou il voulait simplement se placer sur la direction de sa retraite vers Moskou, et prévenir la droite de notre armée, afin de ne pas être prévenu par elle à Dorogobuj et rejeté dans la direction de Twer. Dans le premier cas, ce n'était pas dans Smolensk qu'il devait se placer, mais bien en avant de cette ville, vers Krasnoy; et derrière le Jessenya, dans une position avantageuse. Là il couvrait sa ligne de retraite, et, même en perdant la bataille, rien ne s'opposait à ce qu'il arrivât à Dorogobuj, avant nous. S'il ne voulait que nous mettre dans l'impossibilité de le prévenir à Dorogobuj et en même temps nous priver des ressources que pouvait nous offrir une place d'armes, rien ne l'empêchait de faire brûler la ville en passant et de continuer son chemin. Mais, dans l'un ou l'autre cas, il fallait marcher plus vite et arriver ou à Smolensk ou à Korytnia, le 14 ou le 15. Par sa lenteur, il perdit le choix d'un champ de bataille avantageux; et, en s'arrêtant, il courut le risque d'essuyer ce qu'il voulait éviter. Car si Junot, dont la tête commençait déjà à se déranger, ne se fût pas amusé par les chemins et fût arrivé à temps, Napoléon aurait pu pousser sur Dorogobuj un détachement plus fort que le corps de Bagration, et prévenir ainsi Barklay de Tolly en lui faisant perdre une partie de son armée.

G^{al} G. DE VAUBOURG.

SMOLLETT (TOMAS), l'un des écrivains anglais les plus féconds, et des romanciers les plus célèbres du XVIII^e siècle, descendait d'une ancienne famille, et naquit, en 1721, à Dalquiburn, domaine situé en Écosse, dans le comté de Dumbarton. Son père s'était marié contre le gré de sa famille et mourut jeune encore, léguant aux soins de son aïeul deux fils et une fille en bas âge. Soit oubli, soit défaut de tendresse, ce dernier ne songea pas, dans son testament, aux malheureux orphelins confiés à sa garde. Livré à la merci des événements, puisqu'il était sans fortune, le jeune Smollett se rendit à Londres, apportant pour tout bien une tragédie intitulée *le Régicide*, qu'il ne put réussir à produire sur la scène. Comme, en dépit de son inclination, il avait commencé à suivre la carrière de la médecine, lorsqu'il se vit repoussé du théâtre, il s'engagea, en qualité de chirurgien en second, sur un vaisseau de guerre faisant partie d'une expédition dirigée, en 1741, contre Carthagène. L'esprit indépendant de Smollett ne put s'accoutumer aux rigueurs de la discipline; il quitta son emploi, et revint en Angleterre, dans l'année 1748, pour s'établir dans la capitale en qualité de médecin. Le peu de succès qu'il obtint dans cette profession, le détermina à invoquer de nouveau les muses, mais ce furent celles qui avaient inspiré Juvénal. Il publia donc deux satires; début fâcheux dans les lettres, car il fait naître des inimitiés qui vous arrêtent à chaque pas. Vers cette époque, Smollett fit comme son père un mariage d'inclination, et se vit contraint, pour subvenir aux charges nouvelles qu'il venait de s'imposer, de recourir à ses talents littéraires. Il composa *Roderick Randon*, roman de mœurs qui obtint un grand succès; cet ouvrage fut suivi de *Pélagie Pickle*, qui ne réussit pas moins que *Roderick*. La réputation que notre auteur s'était acquise le fit choisir pour diriger un journal, *The critical Review*, placé sous le patronage des tories et du haut clergé. La vivacité

trop acrimonieuse de Smollett lui attira un procès avec l'amiral Knowles, qui venait d'échouer dans une attaque contre Rochefort. Cet officier fit condamner l'écrivain à une amende de cent livres sterling, accompagnée de trois mois d'emprisonnement. Dégoûté de la politique, Smollett se mit à compiler un recueil de voyages; puis, en quatorze mois, il écrivit une histoire complète de l'Angleterre, commençant à l'expédition de Jules-César dans la Grande-Bretagne, et se terminant au traité d'Aix-la-Chapelle, signé en 1748. Ce volumineux travail, car il formait 4 volumes in-4^e, n'ajouta rien à la renommée de l'auteur. Il n'avait pas en le temps de creuser assez son sujet pour en tirer des aperçus neufs et intéressants. En 1751, après avoir encore publié une traduction de *Don Quichotte*, Smollett s'occupa d'une continuation de l'histoire d'Angleterre, à partir de 1688 jusqu'en 1765. C'est cette histoire que les éditeurs français ont l'habitude de joindre à celle de Hume. A l'avènement de Georges III, Smollett défendit, dans un journal appelé *The Briton*, le ministère de lord Bute, en opposition au *North Briton*, rédigé par le célèbre démagogue Wilkes. Smollett succomba dans cette lutte, et s'en retira bientôt pour se livrer à des travaux littéraires plus lucratifs qu'honorables, car on assure qu'il ne prit d'autre part à ces ouvrages que de les reviser et de les placer sous le patronage de son nom. Il entreprit ensuite un voyage en France et en Italie, dont il publia une relation qui fait peu d'honneur à son goût et à ses connaissances dans les arts. De retour dans la Grande-Bretagne, en 1766, il alla visiter son pays natal, et publia, en 1769, les *Aventures d'un atome*, satire politique dirigée contre l'administration de lord Chatham. Accablé d'infirmités, Smollett se retira à la campagne où il composa son dernier ouvrage, et l'un des plus estimés, *Expédition de sir Humphrey Clunker*. Ce fut le chant du cygne, car l'auteur mourut peu de temps après, en 1771, âgé seulement de cinquante et un ans. Comme

historien, Smollett n'occupe qu'un rang secondaire, et c'est dans le roman qu'il s'est acquis et conservé une réputation durable. Cependant, il nous semble sous presque tous les rapports inférieur à l'auteur de *Tom Jones*. La plaisanterie de Smollett, toute britannique, ne saurait plaire qu'à ses compatriotes; aussi est-il beaucoup moins connu hors de son pays que Fielding. SAINT-PROSPER jeune.

SMYRNE. D'où vient ce nom ? *Smyrna*, princesse d'Éphèse, fut obligée, comme Didon, de quitter sa patrie, et vint fonder une colonie dans l'Éolie, au pied du mont Sipyle. Le peuple reconnaissant donna à la ville le nom de sa fondatrice, et lui éleva une statue. On en voit encore un fragment au château-fort qui domine la Smyrne d'Alexandre. Cette ville fut bâtie d'abord sur les bords du Mélès, qui, après avoir reçu les eaux de l'Acéleôs d'Asie, sous les grottes des Nymphes, descend du mont Sipyle à travers les marbres, le granit et les lauriers-roses qui ornent son lit, et va se perdre dans le golfe Héracéen. Ce fut dans cette première Smyrne que naquit Homère, ainsi que l'indique son surnom de *Mélésigène*. On trouve encore sur son emplacement, si favorable à une réunion d'habitations un grand village où tous les Européens établis à Smyrne ont leurs maisons de campagne et de beaux jardins. Ce lieu nommé *Bouroun-abat* (nez du vent), et par corruption *Bournabat*, est rempli de vieilles colonnes brisées et autres ruines de l'antiquité grecque. Le Mélès, après avoir baigné Smyrne, courait pendant deux lieues dans une petite plaine, au pied de la chaîne de montagnes où l'on voit encore le tombeau de Tantale, et de là se jetait dans la mer. Smyrne éprouva plusieurs révolutions qui détruisirent ses murs sans effacer son nom. Les Lydiens, jaloux de la prospérité de cette colonie ionienne, saccagèrent la ville et dispersèrent les habitants dans les campagnes environnantes, avec défense de relever jamais leurs remparts. Cette oppression dura quatre siècles, comme celle des

Grecs modernes. — Après un si long intervalle, Alexandre-le-Grand, cet héroïque admirateur d'Homère, voulut relever la ville natale de ce beau génie; mais les mœurs, les besoins, les intérêts, tout avait changé depuis le siècle du grand poète. La navigation était devenue nécessaire à la prospérité des populations. Ce conquérant le sentait bien, et pour faire adopter plus aisément une idée nouvelle, il feignit qu'endormie au pied du mont Pagus, la déesse dont le temple était voisin lui avait commandé en songe de relever Smyrne au lieu même où il dormait : c'était le bord de la mer. L'oracle de Claros confirma celui de Némésis, et Smyrne, bâtie où elle est encore, est devenue l'une des villes les plus commerçantes et les plus riches du monde. L'élève d'Aristote avait le coup d'œil admirable pour ces sortes de fondations. Son Alexandrie d'Égypte, cette sœur de Smyrne, est une seconde preuve de cette rare perspicacité. La science et le génie s'unissaient pour lui donner de ces illuminations soudaines qu'il est plus court d'attribuer aux dieux que d'expliquer aux hommes. Pierre-le-Grand, en quittant la vieille capitale des tsars pour les marais de Pétersbourg, paraît avoir en cette vue lointaine qui embrasse tout un horizon de puissance et de prospérité. Si Napoléon avait pu de nos jours faire parler les oracles, il aurait eu les mêmes succès, et ses fondations n'eussent pas été si facilement détruites. Smyrne, tour à tour grecque, génoise et turque, a toujours justifié les prévisions de son second fondateur. Elle s'est rendue dominante dans toute l'Asie mineure par sa situation et ses richesses. Elle reçoit dans ses murs les caravanes de l'Asie et dans son port les vaisseaux de l'Europe; c'est là que se consomme l'échange de tant de productions diverses qui enrichirent autrefois Marseille et tout le midi de la France. Alors, le pavillon français pouvait seul être admis dans les ports de l'empire ottoman, et les autres nations n'osaient y aborder que sous cet insigne tutélaire. Aussi le sollicitaient-ils comme

dance et la sûreté de tant d'étrangers. Cette domination bienfaisante a fait place au régime destructeur des pachas annuels, espèce dévorante qui se hâte de s'enrichir, et fait payer aux peuples les présents somptueux que ces gouverneurs envoient à leurs protecteurs de Constantinople, pour être confirmés dans leurs satrapies. On promet que tout cela va changer ; que les pachas auront des appointements comme nos préfets, et qu'au lieu d'avarie on imposera des contributions régulières. Mahmoud aurait dû commencer par là, s'il a voulu réellement la civilisation de son empire ; mais il est douteux que son bras de fer atteigne tant d'abus, étouffe tant de vices, et relève tant d'âmes avilies : on baisera ses firmanes avec respect ; on ne les exécutera pas. Avant ces institutions nouvelles, Smyrne avait des janissaires comme les autres villes de Turquie ; c'étaient des espèces de gardes nationaux, enrôlés par *ortas*, comme les nôtres par légions, se livrant comme eux aux métiers et occupations de la vie civile ; mais obligés de prendre les armes et de se réunir autour de leur chef, aussitôt que ce chef avait arboré le drapeau de l'*orta*. Outre cette force publique, il y avait un corps de police, soldé, sous les ordres du *sardar*. Celui-là seul occupait les corps de-garde et veillait à la sûreté publique. Le corps des janissaires n'était appelé qu'en temps de guerre ou pour des occasions extraordinaires. C'était dans ce corps que les consuls européens choisissaient les janissaires qui devenaient leur garde personnelle et les exécuteurs de leurs sévérités juridiques. Ce corps si terrible aux sultans l'était également aux populations. Un outrage fait à un seul allumait la fureur de tous. Smyrne, à la fin du dernier siècle, en offrit un exemple effroyable. Un janissaire, de garde à la porte d'une éneinte où des bateleurs devaient danser sur la corde, fut tué par la foule qui s'y précipitait. Le corps des janissaires demanda vengeance et indemnité aux Européens. Il accorda trois jours pour en délibérer,

et déclara qu'en cas de refus ou de satisfaction insuffisante, il brûlerait le quartier franc. On eut l'imprudence de résister, les autorités étaient trop faibles pour contenir les janissaires, et le feu dévora en effet tout ce quartier, ses richesses, et plusieurs de ses habitants. Une école d'enfants devint le bûcher de ces jeunes victimes, et mille autres cruautés signalèrent la vengeance de ces barbares. L'église française fut préservée : les franciscains qui la desservaient crurent voir saint Polycarpe, auquel elle est dédiée, descendre du ciel dans les tourbillons de fumée, et de ses mains écarter les flammes. Le peuple catholique le crut aisément, car la superstition est grande parmi ces populations ignorantes. Aussi rien n'est-il plus dangereux, au sein de cette colonie, que les prédications fanatiques. En voici un exemple : en 1817 ou 1818 un abbé, ancien militaire sous Napoléon et évêque sous Charles X, arrive de Jérusalem à Smyrne, et y fait des sermons. Toutes les femmes y courent, comme à Paris à un opéra nouveau ; il prêche, il tonne contre les femmes catholiques pour avoir épousé les Anglais, les Hollandais et autres riches protestants qui font leur bonheur. Son éloquence ampoulée et farouche ouvre l'enfer sous leurs yeux et les enveloppe déjà de ses flammes. Leur imagination s'exalte ; elles ont peur, elles crient, elles pleurent, se sauvent chez leurs parents, et leur déclarent qu'elles ne retourneront pas chez des maris qui les aiment, mais qui les damnent. Tous ces mariages vont être rompus, tous les enfants partagés ou abandonnés. Qu'on juge de la rumeur qui s'élève parmi les époux, les pères et les mères : la guerre intestine est partout ; et les protestants irrités s'armaient déjà contre le soldat-prêtre, lorsqu'on l'avertit du danger qu'il court. Il s'embarque, il fuit, et laisse dans tous les ménages l'enfer qu'il avait ouvert dans ses dangereuses métaphores. Cette exaltation fut longue à se calmer. J'en trouvai encore quelques traces lorsque j'arrivai en 1819 ;

cependant, les sentiments naturels d'épouse et de mère avaient repris leur empire, et, grâce à un prélat plus sage, c'est-à-dire plus véritablement apostolique, la paix redescendit du ciel parmi ces chrétiens de toutes les sectes, qui, du moins, ont le bon sens de pratiquer la tolérance. Les mariages mixtes sont fréquents à Smyrne, et permis par la cour de Rome. — Smyrne est le siège de trois archevêques, le grec, le latin, l'arménien. Les luthériens, calvinistes, anglicans, n'y entretiennent que des ministres du Saint-Evangile; les catholiques y possèdent deux églises et deux monastères; il ont de plus des prêtres séculiers, et une congrégation enseignante: les lazaristes y ont remplacé les jésuites. Les Turcs y permettent l'exercice public de tous les cultes, et même les processions dans les enceintes extérieures des établissements religieux. On ne saurait trop louer en eux le sentiment qui les porte à cette tolérance et à ce respect des différentes manières d'invoquer la divinité. Ils estiment beaucoup plus un infidèle persuadé de sa religion qu'un athée; ils espèrent toujours que le chrétien finira par croire au troisième prophète; les juifs en sont les plus loin, puisqu'il se sont arrêtés au premier; les chrétiens se sont approchés de la vérité en admettant Moïse et Issa (Jésus); les vrais croyants seuls ont le complément de la loi divine dans le Koran. Tel est l'état religieux de cette *Ismir*, que les bons musulmans surnomment l'*Infidèle*. Son infidélité, c'est-à-dire sa tolérance, est précisément la source de ses richesses. Toutes les nations commerçantes ont des représentants dans ses murs et sur sa rade. Cette rade, sans port, est l'une des plus belles et des plus sûres du monde; tous les pavillons s'y mêlent, toutes les solennités nationales, tous les événements politiques, y sont librement célébrés, par le canon, les pavoisements, la musique et les illuminations; on y boit, on y danse en l'honneur de tous les princes, de toutes les époques historiques et de toutes les victoires. Cette rade est souvent rem-

plie de plusieurs escadres, outre d'innombrables bâtiments marchands. Ceux-ci peuvent mouiller jusqu'au bord des quais, et les frégates s'en approcher sans péril jusqu'à deux encablures. C'est l'Élysée des marins dans le Levant. Les consuls leur ouvrent leurs vastes maisons, leur donnent des fêtes, et les dédommagent ainsi des ennemis et des périls de leur rude carrière. Les négociants y contribuent dans le bel établissement qu'ils nomment le *Casin*. On y donne des bals, où le luxe oriental ajoute à la beauté naturelle des femmes de Smyrne. C'est un des cercles les plus brillants et les plus variés que l'on puisse voir, puisqu'il se compose de toutes les nations. Cet établissement avait pourtant un mauvais côté: on y jouait le pharaon; les négociants, leurs femmes, leurs fils, leurs commis, s'y ruinaient. Les consuls s'accordèrent pour interdire ce jeu public. On y avait substitué une académie des sciences, des lettres et des arts: elle s'éteignit après le départ du fondateur; mais la passion du jeu ne s'éteindra jamais, et je crois bien plus à la renaissance du pharaon qu'à la renaissance littéraire. — Smyrne fut la première ville de la Turquie qui eut un journal. Il fut créé pour seconder l'instruction publique et servir le commerce: il était rédigé en français et s'appela d'abord le *Spectateur oriental*. Il ne fut pas long-temps littéraire: la révolution grecque le rendit politique. Cette révolution vint bouleverser Smyrne, qui pourtant demeurait fidèle à ses mœurs efféminées et à son régime semi-municipal et semi-absolu. Les Grecs qui l'habitaient étaient loin de prendre parti pour leurs coreligionnaires de Morée et des îles. Ils n'avaient de grec que le nom et le rite. C'étaient de véritables Asiatiques, de timides Ioniens, faisant peu de cas des libertés publiques, mais beaucoup de leurs richesses et des molles voluptés de leur beau climat. En avril 1821, aux premières nouvelles des troubles de Moldavie et de Morée; les plus riches Grecs de Smyrne s'embarquèrent avec leurs familles et leurs richesses et se répandirent

dans tous les ports de l'Europe où ils avaient des correspondants. Les Turcs, pendant plus d'un mois, les laissèrent partir. Smyrne perdit ainsi la plus belle population féminine qu'il y eût peut-être dans aucune ville du monde. A la fin, l'insurrection éclatant dans l'Archipel, les Ottomans s'inquiétèrent de cette émigration. Des firmans la défendirent sous peine de mort. Les premiers revers des Turcs les rendirent cruels, et leur défiance engloba dans une même proscription les populations les plus inoffensives avec les plus turbulentes. Ils se crurent en danger au milieu de cette ville si calme; ils songèrent à exterminer la race grecque, pour n'être pas exterminés eux-mêmes. Mais admirez le flegme ottoman et l'habitude de réflexion qui accompagne toutes les actions de ce peuple. Les autorités de la ville s'assemblent, présidées par le mollah, grand-juge et chef de la loi. Elles appellent heureusement à ce grand divan les consuls européens, et l'on y pose froidement la question de savoir si l'on exterminera immédiatement la population grecque de Smyrne, c'est-à-dire près de soixante mille individus. On va aux opinions. La plupart de ces graves musulmans votent pour l'affirmative. Ceux qui avaient des sentiments plus humains n'osaient trop les exprimer. On arrive enfin aux consuls, et on leur demande leur avis. Le consul de France prend la parole au nom de tous ses collègues. C'était une chose convenue, et d'ailleurs d'un antique usage dans un pays où l'usage est loi sous le nom d'*adet*. Ce consul savait, par expérience, qu'il faut parler aux Turcs de leur intérêt présent, si l'on veut faire impression sur eux, et non s'étendre en maximes d'humanité. Il attaque donc par là leur opinion presque unanime pour l'extermination des Grecs, de cette population tout industrielle et qui les sert dans tous les besoins de la vie. « Si vous tuez aujourd'hui les Grecs, leur dit-il, qui vous fera demain du pain? ils sont seuls boulangers. Qui gardera demain vos troupeaux? ils sont seuls pas-

teurs. Qui conduira vos barques? ils sont seuls pilotes. Voulez-vous vous priver subitement de tout ce qui conserve votre vie et vos richesses?... » Il poussa cette argumentation jusqu'à ses extrémités, et les vieillards, caressant leurs longues barbes, commençaient à répéter à demi voix : *Pek eîü!* (très bien). Ce mot, de bon augure, encourageait l'orateur, lorsque tout à coup un plus jeune Turc l'apostropha et lui demanda s'il était du parti des Grecs. « Je ne suis d'aucun parti, répondit le consul, ou plutôt je suis du parti de vos intérêts. Que me font à moi, Français, vos Grecs et leur insurrection? Ce que je fais pour eux, je l'ai fait ailleurs pour des Turcs qui se trouvaient dans le même danger. Voyez ce cimetière (le consul portait heureusement, au lieu d'épée, un sabre turc que lui avait donné Kosrew-Pacha en Bosnie); savez-vous de qui je le tiens? d'un visir que vous connaissiez bien à Smyrne, quand il y vint, comme capitain-pacha, vous enlever votre *mousselim*. Savez-vous pourquoi il me l'a donné? c'est pour avoir défendu contre lui plusieurs beys de Bosnie injustement accusés de trahison. Je leur sauvai la vie; je lui épargnai une injustice, et il m'en témoigna sa gratitude par ce présent. Voilà comme je suis du parti grec. » Cette réponse triompha du mauvais vouloir de l'interrupteur, mérita le murmure approbateur du divan, et ajouta une nouvelle force à l'argumentation du consul en faveur des Grecs. Il fut décidé qu'on ne les tuerait pas. — Un mois plus tard, le 16 juin 1821, la populace, irritée de la sage résolution de ses magistrats, se souleva de grand matin, alla égorger dans les maisons, et, maîtresse de la ville, sans guide et sans frein, commença le massacre des Grecs. Ce n'est point ici le lieu de rapporter des détails qui sont dans toutes les histoires de la révolution grecque, et notamment dans celles de Raffinell et de Pouqueville. Nous dirons seulement que le pavillon français, qui couvrait le consulat, l'archevêché, le couvent des capucins et

trois bâtimens de guerre en rade, devint encore une fois le protecteur et le sauveur des trois quarts de cette population. Le commandant Kergrist, qui n'avait qu'une faible corvette et deux gabarres, en fit, par son énergie, son activité et le courage de ses compagnons, une puissante division navale. Il devint maître de la rade, et y mit à l'abri de la fureur ottomane la plupart des Grecs et tous les Européens : ils furent embarqués en quelques heures. Les bâtimens du commerce en étaient remplis comme les bâtimens de guerre, et toutes les embarcations de ces pavires en étaient comblées. La rade était couverte, et semblait porter une de ces armées d'invasion que le Nord jetait jadis sur nos rivages. Ces malheureux en étaient bien loin, car c'était l'émigration d'un peuple innocent et sans armes. Son salut dépendait du succès d'une négociation entre le consul de France et celui de Russie, pour obtenir qu'un bâtiment russe, qu'on croyait chargé d'armes pour les Grecs, fût visité par des commissaires turcs. Si cette visite n'avait pas lieu, le quartier franc était encore une fois brûlé, et les Grecs ne remettaient pas pied à terre sans y trouver immédiatement la mort. Quelle alternative ! On était déjà au troisième jour. Les marins avaient bientôt épuisé leurs provisions de biscuit et d'eau qu'ils partageaient avec ces malheureux proscrits. Ceux-ci mouraient déjà de chaud, de soif et de faim. On contera ailleurs comment cette négociation fut conduite ; par quelle scène, aussi touchante qu'inattendue, elle fut amenée à un heureux résultat ; comment la populace turque fut calmée et éteignit ses torches déjà allumées. Les Européens rentrèrent dans leurs maisons ; les Grecs, à leur suite, se glissèrent dans les leurs, et Smyrne fut sauvée d'un désastre épouvantable et d'une complète ruine. Pendant tout le reste de l'année, M. l'amiral Halgan, M. le capitaine de Reverseaux, M. le lieutenant de vaisseau Mattered, et plusieurs autres officiers de notre marine militaire, secondèrent le consul pour sau-

ver des milliers de Grecs toujours menacés de perdre la vie. — Le fléau des révolutions est heureusement fort rare dans ce pays ; celui des tremblements de terre, et surtout le fléau de la peste et des incendies, y sont plus fréquents. Pour l'un, il n'y a point de garantie : on est surpris au moment où l'on y pense le moins, et quelquefois les maisons de pierre se fendent et vous écrasent. Aussi presque toutes les maisons de Smyrne sont-elles en bois, comme à Constantinople, où l'on craint le même fléau. Un tremblement de terre renversa presque toute la ville au *xvii^e* siècle. Le consul de France fut si profondément enterré dans l'abîme qui s'ouvrit sous sa maison, qu'on ne put jamais retrouver son corps pour lui donner la sépulture chrétienne. Quant à la peste, elle est moins effrayante, puisqu'on peut se préparer à la recevoir, et s'en garantir en se gardant bien de tout contact avec les personnes ou les objets non purifiés à l'entrée de chaque maison. — En dédommagement de ces inconvénients, les Smyrniotes jouissent du plus heureux climat et d'un territoire fertile. Ils ont tous les légumes et tous les fruits de nos provinces méridionales. La nourriture y est excellente et variée ; et les neiges que l'on recueille sur le sommet des montagnes en hiver suffisent pour leur procurer en été les boissons les plus fraîches, des sorbets et des glaces aussi abondants qu'à Naples. Les orangers et les citronniers y viennent en pleine terre ; les grenadiers y mûrissent, les lauriers y donnent de grandes ombres, et les myrtes y forment les haies des champs. — Les aspects de cette ville et de ses environs sont très pittoresques ; ils devaient l'être bien plus encore dans l'antiquité, à cause de l'heureuse situation des monumens d'architecture. En se plaçant sur le Pagus, dans l'enceinte du Stade, en relevant en idée le temple d'Esculape, et en voyant au travers de ses colonnades de marbre blanc la mer scintillante sous le soleil, ou pourprée par le couchant, on devait avoir un de ces tableaux que l'imagina-

lion du Poussin ou du Claude n'a point surpassés. On voit encore les ruines, ou du moins l'emplacement de tous ces monuments. Ils ne sont remplacés par aucun édifice remarquable; il n'y a pas même une belle mosquée à Smyrne. Le commerce seul y occupe les hommes, et la volupté les femmes. Ces deux préoccupations s'embarrassent peu du grandiose de la vie. Le commerce est à la fois d'exportation et d'importation. L'une consiste en cotons, laines, cire, noix de galle, alizaris, fruits secs, opium, plantes médicinales, et autres productions du pays. Les caravanes de l'Asie centrale n'y apportent plus les produits de la Perse et de l'Inde; elles ont pris le chemin de Trébisonde et d'Odessa. — L'importation à Smyrne consiste principalement en draps légers de toutes couleurs, toiles peintes, mousselines, dorures, bonnets rouges, laine fine, horlogerie, bijouterie, quincaillerie, et autres objets de l'industrie européenne. — Ainsi, le Turc fournit nonchalamment ses matières premières et ses fruits au Franc, qui, plein d'activité, met ces matières en œuvre, et les rapporte à l'Asiatique qui lui en paie la façon. De là ce mépris du musulman pour le commerce et l'industrie. Il croit que nous manquons, dans nos tristes climats, de tout ce que la nature lui prodigue presque sans travail, et que nous ne pouvons y suppléer que par notre habileté. Il est volontiers agriculteur; il répugne à devenir artisan. Il tient encore beaucoup de l'esprit féodal. Les Grecs, les Arméniens étaient ses vassaux; ils le sont encore. Le maître porte des armes à sa ceinture; les serfs y portent une écritoire dans les villes et un outil dans les campagnes. Il jouit et ils travaillent; il s'appauvrit et ils s'enrichissent. Mais, quelque pauvre qu'il soit, il est respecté par les plus riches, qui lui cèdent partout le pas, et son orgueil se contente de cette supériorité. — Smyrne est la Naples du Levant, moins ses théâtres, ses musées et son Vésuve: si l'une est le tombeau de Virgile,

l'autre est le berceau d'Homère, et toutes deux ne songent guère à ces trésors intellectuels.

PIERRE DAVID,

Ancien consul général à Smyrne.

N. du R. Il y aurait plusieurs pages à ajouter à cet article, si nous voulions apprécier dignement la conduite ferme, courageuse et noble de M. P. David, pendant sa mission dans le Levant, lors de l'insurrection grecque. Mais nous craindrions de blesser la modestie de l'ancien consul de Smyrne, en répétant ici ce qu'ont écrit sur lui de flatteur tous les historiens de la régénération grecque; contentons-nous seulement de faire remarquer que l'homme qui a sauvé Smyrne de l'incendie fut M. David, et, qu'après cet acte, qui ferait seul la gloire d'un agent diplomatique, M. David montra pendant cinq ans tant d'énergie et de désintéressement en faveur du peuple opprimé, qu'il mérita le titre de *sauveur des Grecs*, titre qui lui fut décerné avec une épée d'honneur par le sénat d'Ipsara.

SNORRI STURLUSON, en latin *Snorro*, et chez les auteurs modernes *Snorri Sturleson* ou *Sturlason*, parce que son père se nommait *Sturla*, mot islandais dont le génitif est *sturla*, naquit en 1178 à Hvamm, propriété de sa famille. Il passait pour l'homme le plus spirituel du Nord à cette époque: c'était l'un des chefs du peuple islandais. A peine âgé de quatre ans, il fut accueilli comme fils adoptif à Oddi dans la famille de Jon, le petit-fils du célèbre Semund, le savant le plus distingué de son temps. Jon s'appliqua à développer les facultés éminentes que la nature avait départies à Sturluson. Celui-ci devint philosophe, mathématicien, légiste, linguiste et historien. Il déploya un immense talent dans la composition des *Sagas* et s'acquit de la réputation comme *scalde*. Pauvre d'abord, il se vit dans la suite, grâce à un brillant mariage, possesseur d'une grande fortune; et la considération qui se pèse toujours au poids de l'or ne lui fit pas défaut. A partir de 1213, il exerça les fonctions de *sénéchal* (*lagman*), la dignité la plus

éminente en Islande. Il était placé si avant dans l'estime du roi de Norwége, qu'il fut nommé *iarl* ou prince. Toutefois, son caractère contrastait singulièrement avec l'esprit qui règne dans ses écrits : il était avare, querelleur, inconsistant. Il abreuvait sans cesse d'humiliations et de chagrins celle à qui il devait tout. En 1230, il fut obligé d'abandonner ses propriétés au parti dominant, à la tête duquel étaient son propre frère Sighwat et son neveu Sturla. Il arriva en Norwége avec le parti vaincu, au moment où son protecteur le *iarl* Skuli allait se révolter contre son beau-fils, le roi Hakon (Hakon). Sturluson prit parti contre le monarque, non les armes, mais la plume à la main, le chansonnant à outrance. Cependant Sighwat et ses fils ayant été massacrés en Islande, Snorri y revint, mais la vengeance du roi l'y attendait : ses propres gendres, Kolbein et Gissur, l'assassinèrent dans ses anciens domaines, le 22 septembre 1241. Le principal ouvrage de Sturluson est le *Heims-Kringla* (v. SAGA). Le savant Peringskoeld en a le premier publié une traduction en suédois et en danois (Stockholm, 1697, in-fol.) ; les dernières éditions ont paru à Copenhague, (1818-24).

C. L.

SOBIESKI (JEAN). Quelques historiens rattachent l'origine de la race des Sobieski aux princes du sang des Piast. Les Sobieski étaient une des branches de la famille des Janina, qui tiraient son origine de Jean ou Janik, palatin des anciens temps resté célèbre par ses exploits. Jean Sobieski naquit en 1629, dans un château appartenant à sa famille, et situé dans le canton d'Olesko, petite place de la Russie-Noire, au pied des monts Karpathes, sur les confins de la Lithuanie et de la Pologne. Son enfance s'écoula paisiblement ; son père, homme d'une vaste instruction dans presque toutes les connaissances humaines, fut son premier précepteur ; ses soins et ses leçons le préparèrent dignement au rôle que sa naissance et ses talents devaient un jour lui assigner dans les affaires de

la république. Jean Sobieski et son frère arrivèrent à Paris sous le ministère du cardinal Mazarin, et alors que Louis XIV était encore au berceau. Les victoires de Turenne et de Condé, dans les dernières années de la guerre de trente ans, avaient donné aux armes françaises cette prééminence que depuis lors elles ont presque toujours conservée en Europe. Jean Sobieski tint à honneur de commencer sa carrière militaire au milieu des soldats de Rocroy et de Fribourg ; il sollicita et obtint d'entrer comme mousquetaire dans la maison militaire de Louis XIV. Le séjour que fit en France Jean Sobieski laissa de profonds souvenirs dans sa vie. Accueilli avec faveur dans la société la plus brillante de cette époque, il puisa dans ses conversations avec les hommes illustres qui ouvraient le siècle de Louis XIV, de hautes leçons de guerre et de politique. Le grand Condé sut distinguer dans le salon de la duchesse de Longueville le jeune mousquetaire, et lui prédit de brillantes destinées. Jean Sobieski était à Constantinople lorsqu'il apprit la mort de Wladislas Vasa et la défaite de Pilawicz, qui mettait la Pologne à deux doigts de sa perte. Quand il arriva pour offrir le secours de son épée à la république, Jean Casimir, frère du roi précédent, venait de recevoir la couronne de Pologne, et avait épousé sa belle-sœur Louise de Gonzague, princesse de Nevers. L'insurrection des Kosaks sous la conduite de Bogdan trouva une nouvelle force dans la bataille de Zborow, où l'armée polonaise avait été vaincue. Après une bataille de deux jours, l'armée fuyait en désordre, et, se croyant trahie, faisait entendre des cris de désespoir et de vengeance : la voix des chefs n'était plus écoutée. Tout à coup Sobieski s'élance au milieu des factieux, et, par l'inexprimable entraînement de ses paroles et de son courage, il rappelle au devoir ces soldats égarés. Tels furent les débuts de Jean Sobieski. Peu de temps après, il fut pourvu de la starostie de Javorow ; c'é-

taient une sorte de commandement militaire et d'administration civile qui se liaient à la gestion des revenus royaux et à la possession viagère de vastes territoires. La bataille de Berestecz contre les Kosaks et les Tatars vint donner à Sobieski l'occasion de déployer sur un large théâtre ses talents militaires. Chargé du commandement de l'aile droite de l'armée, il contribua puissamment à une victoire qui vengeait la défaite de Zborow. Une blessure reçue en duel le força à quitter l'armée, et, dans une retraite qui le condamnait à l'inaction, deux événements cruels vinrent frapper son cœur. Il apprit la défaite de Batowies et la mort de son frère, Marc Sobieski, qui venait de tomber glorieusement sur ce champ de bataille. De nouveaux ennemis venaient d'entrer dans la lice ; les Russes, les Kosaks et les Suédois, sous les ordres de leur nouveau roi Charles-Gustave, avaient envahi la Pologne. A la tête d'un corps nombreux de Tatars, Sobieski avait délivré par une manœuvre habile la forteresse de Zomoysec, et avait pris une part active à tous les événements d'une campagne si féconde pour les Polonais en désastres et en vicissitudes. — La guerre, interrompue un instant par les conférences d'Oliva, ne tarda pas à recommencer contre les Kosaks et les Russes. Le général Sheremetoff est battu par le grand-hetman à Lubartow en Volhynie. Le corps des dragons de Sobieski est détruit en entier à cette affaire, et tous ses officiers tombent à ses côtés. Les Russes se retirent en bon ordre, et leur général se retranche à Slobodysza, sur des hauteurs hérissées d'artillerie, et défendues par 70,000 hommes. Sobieski donne l'ordre d'enlever cette position formidable, emporte les retranchements, et voit son audace couronnée d'un entier succès. La victoire de Slobodysza retentit dans toute l'Europe, et plaça Sobieski au rang des plus habiles généraux de cette époque. — La guerre civile avait succédé à la guerre étrangère, et une scission de la haute et de la petite noblesse avait jeté la Pologne dans une de

ces crises si fréquentes dans l'histoire de cette république. L'armée, un moment entraînée, était rentrée dans le devoir à la voix de Sobieski, et avait marché sous ses ordres contre les Moscovites et les Tatars. La charge de grand-maréchal récompensa les services du vainqueur de Slobodysza. Cette même année 1665, Jean Sobieski épousa Marie-Casimire d'Arquien, veuve de Zamoyiski, palatin de Sandomir, et l'un des seigneurs les plus éminents de la Pologne par ses grandes qualités et ses services. Cette union devait influencer singulièrement sur les destinées de Sobieski. Marie-Casimire était fille d'Henri de la Grange, gentilhomme d'une ancienne famille du Berri, et connu sous le nom de marquis d'Arquien. Venue en Pologne à la suite de Louise de Gonzague, Marie fut bientôt la favorite de cette princesse, appelée à partager le trône avec Jean-Casimir. Sobieski fut arraché aux premières douceurs de son union avec Marie d'Arquien par une grande invasion de Kosaks, de Tatars et de Turcs ; dans ce péril imminent, tous les regards de la Pologne se tournèrent vers lui. Jean-Casimir nomma Sobieski grand-hetman de la couronne, quoique déjà le bâton de grand-maréchal fût en sa possession : c'était réunir dans les mêmes mains le premier des emplois civils et la première charge militaire. La république était sans armée, et le petit nombre de troupes allemandes qui étaient aux frontières refusaient de marcher, parce que leur solde n'était plus payée depuis long-temps. Sobieski engage ses propriétés pour trouver de l'argent, apaise leurs murmures et fait de nouvelles levées à ses frais. En quelques semaines, il réunit une armée de 20,000 hommes, et, avec ce petit nombre de troupes, il commence une campagne dont les plus habiles généraux de l'Europe prédisaient l'issue en annonçant la ruine de la Pologne. Après avoir divisé sa petite armée en plusieurs corps pour harceler le front et les ailes des Barbares, Sobieski prend l'héroïque résolution de marcher à leur rencontre avec moins de 5,000

hommes; il en fait un grand carnage dans un défilé et se retire ensuite dans Podhaïce, petite ville forte du palatinat de Burcie. Le dix-septième jour du siège de cette place, Sobieski sort des fortifications avec sa faible armée et attaque les troupes de Barbares qui l'entourent. Une victoire décisive couronne ses efforts et sauve la république. — Jean-Casimir était mort, et Michel Koributh lui avait succédé. Monarque incapable et jaloux de la gloire de Sobieski, il avait marqué les premiers jours de son règne par une paix honteuse avec les Turcs. Ce n'était pas assez pour Sobieski que la faiblesse de Michel Koributh eût détruit le fruit de ses victoires, il fallut encore que la calomnie tentât de flétrir une vie si pure et si glorieuse. Un gentilhomme l'accusa publiquement d'avoir vendu aux Turcs la forteresse de Kaminiek à l'instigation du roi Michel. Cet homme fut condamné à mort, mais Sobieski empêcha que la sentence fût exécutée. Son autorité était supérieure à celle de la couronne. Quant à Michel, depuis longtemps son incapacité lui avait enlevé toute espèce d'influence, et la diète remit aux mains du grand-maréchal de pleins pouvoirs pour continuer la guerre qui recommençait avec les Turcs. Sobieski marcha à la rencontre de l'armée musulmane, forte de 80,000 hommes, et l'attaqua le 11 déc. 1673, dans le camp retranché de Kotzim, avec une armée moitié moins forte. La journée de Kotzim ajouta un nouveau fleuron à la couronne militaire de Sobieski, et fut regardée comme la victoire la plus mémorable qui se fût gagnée sur les infidèles depuis 300 ans. — La diète était réunie pour élire un roi, et Sobieski, se rendant aux vœux de ses concitoyens, était venu prendre part aux travaux de cette assemblée. Depuis la victoire de Kotzim, la Pologne n'avait pas revu ce héros, et son arrivée causait une vive émotion au milieu de ce peuple qui allait donner un successeur à ses rois. Le sénat et la noblesse allèrent au-devant de Sobieski, qui s'avancait sur la route de Varsovie avec une

suite peu nombreuse, mais précédé de drapeaux enlevés à Kotzim. Salué des acclamations de tout un peuple qui se pressait sur son passage, qui vantait avec enthousiasme ses exploits et ses grandes qualités, Sobieski pouvait-il écarter de son esprit le légitime espoir de monter sur le trône? Plusieurs prétendants remplissaient de leurs intrigues l'orageuse assemblée où se débattait le sort de la Pologne; mais, à l'arrivée de Sobieski, le prince Charles de Neubourg et Charles de Lorraine avaient déjà écarté tous leurs rivaux; les suffrages se partageaient entre ces deux prétendants: Sobieski n'avait pas laissé percer dans les premiers moments ses opinions et ses vœux. Enfin; il se décida à parler pour faire la proposition de donner la couronne au grand Condé: il rappela avec éloquence le génie, les victoires et la naissance illustrée des deux héros; il montre Louis XIV devenant, par ce choix, l'allié le plus fidèle de la république, et le défenseur en Europe des intérêts de la Pologne. Était-ce chez Sobieski un sentiment vrai des services que l'élection de Condé pouvait rendre à sa patrie, ou un moyen de diviser les suffrages pour les réunir quelques jours après sur sa tête, et mettre ainsi des retards à l'élection du prince de Neubourg ou de Charles de Lorraine? Cette proposition avait porté le trouble dans l'assemblée: Si l'armée et l'ordre équestre avaient accueilli avec faveur un nom illustré dans les combats, le parti autrichien et les Paz, qui disposaient des voix de la Lithuanie, s'étaient ligués contre l'élection du prince français appuyé par Sobieski. Enfin, après 29 jours de perplexités et de discussions orageuses, on était arrivé au moment où un roi devait être donné à la Pologne. Stanislas Jablonowski, seigneur éminent par ses services et ses grandes vertus, prend la parole, et, après avoir combattu les titres des différents prétendants à la couronne, il demande qu'un Polonais règne sur sa patrie, et que Jean Sobieski soit élu roi. De longs applaudissements accueillent les paroles du palatin. Tout ce

que l'assemblée renfermait d'hommes sages et dévoués à leur patrie appelait de leurs vœux l'élection du plus grand citoyen de la république ; l'exclusion donnée à l'ouverture de la diète aux membres de la famille des Piast avait pu seule arrêter l'unanimité de leurs suffrages. « Nous périrons tous, ou nous aurons pour roi Jean Sobieski, » s'écrient en agitant leurs sabres une ardente noblesse et tous les soldats qu'il avait si souvent conduits à la victoire. Les Paz, qui nourrissaient une haine de 25 années contre Jean Sobieski, essayèrent en vain de lutter contre le vœu général ; les Lithuaniens, conduits par leur grand-chaucelier, firent leur soumission et complétèrent l'unanimité de suffrages indispensables à l'élection du monarque. Le lundi 21 mai 1674, Jean Sobieski fut proclamé roi de Pologne dans l'assemblée de la nation. Cette élection eut un grand retentissement dans toute l'Europe. Louis XIV s'en applaudit comme d'une victoire, et se vanta dans ses gazettes d'avoir, par l'habileté de ses négociations, posé la couronne sur la tête de Jean Sobieski ; il lui refusa cependant le titre de majesté, que l'empereur et la France n'accordaient pas aux rois de Pologne comme princes électifs. Louis XIV ne pouvait se résoudre à avouer comme un de ses parcs le monarque élu d'une république, et qui partageait le trône avec Marie-Casimir d'Arquien, dont la famille était confondue dans la foule de ses courtisans. Les premiers jours du règne de Sobieski devaient être marqués par une nouvelle agression des Turcs. Depuis la chute de Candie, Mahomet IV rêvait la conquête du monde chrétien, et la Pologne était à ses yeux une position à prendre sur les derrières de l'Europe. Son lieutenant, Achmet-Kiuperli, s'avança à la tête d'une armée nombreuse pour mettre à exécution ce grand dessein. Les Moscovites étaient dans cette campagne les auxiliaires de la Pologne, et, pour la première fois, ils se rencontrèrent avec les Turcs sur les champs de bataille : ce début fut

brillant pour leurs armes. Sobieski éleva par des marches rapides les postes principaux de l'armée turque, et la força de se replier sur ses frontières. L'année suivante, la Porte rassembla une nouvelle armée à Bender pour venger les défaites de la dernière campagne. Privé de presque tous les secours des palatinats, sans argent, sans troupes, sans alliés, le roi de Pologne voyait encore les périls de la république s'augmenter par les conspirations dirigées contre sa vie. Les coupables furent découverts, mais il pardonna et étonna le procès. Il semblait que lui seul était intéressé à la défense de l'État, et que c'était avec sa fortune privée et ses paysans changés en soldats qu'il devait repousser une des plus terribles invasions qui eussent menacé sa patrie. Trop faible pour pouvoir livrer des batailles, il dissémina sa petite armée dans de fortes positions sur les frontières de Wolhynie, dont Lemberg était le centre et le point d'appui. L'armée musulmane se présente devant cette petite place, et lui, après avoir donné sa bénédiction à ses soldats, les lance sur les ennemis. Le lendemain au lever du jour, l'armée turque était à 8 lieues de Lemberg, fuyant en désordre et abandonnant une victoire complète à Sobieski. Cinq mille Polonais, au dire des contemporains, avaient battu une armée de cent mille musulmans. — Une ambassade extraordinaire envoyée par le cabinet de Versailles au roi de Pologne avait éveillé les craintes de l'empereur Léopold, engagé dans une guerre sanglante contre Louis XIV : il voyait dans cet événement l'alliance de la France et de la république ; et craignait que Jean Sobieski, après avoir dicté la paix à la Porte, ne tournât ses armes contre l'empire. Alors même que la Pologne fût restée neutre, la paix avec la Turquie devenait un danger pour l'empire, en permettant à la puissance ottomane de lancer ses armées sur la Hongrie, où venait d'éclater une insurrection religieuse et politique contre le pouvoir de Léopold. Le cabinet de Vienne ne trouva rien de mieux, pour

perpétuer la lutte entre la république et la Porte, que de tromper l'opinion publique sur le but des armements de Jean Sobieski : il montra l'armée polonaise destinée à menacer le Brandebourg, et non pas à combattre les musulmans. Ces insinuations perfides, semées par des émissaires habiles, ne tardèrent pas à porter leurs fruits. La capitation fut refusée par les nobles et par le clergé; les recrues désertèrent par bandes, et les volontaires regagnèrent leurs foyers. Au bruit de ces nouvelles, l'armée musulmane remonta à marches forcées les rives du Dniester pour attaquer la Pologne restée sans défenseurs. Le roi, qui avait essayé inutilement de combattre l'erreur populaire, rassembla à la hâte quelques troupes sous les drapeaux. Il courut au devant des Barbares, qui se crurent trop faibles pour accepter la bataille avant d'avoir réuni toute leur armée. Sobieski profite de cette circonstance pour se retrancher dans une position formidable, près de la petite place de Zuranow. Pendant vingt jours il résiste à tous les efforts de cent cinquante mille Turcs, et, profitant de la terreur inspirée par son nom, il conclut avec le séraskier une paix avantageuse. — La diète de Grodno avait terminé ses séances au mois d'avril 1679, après plusieurs mois d'orageuses discussions. A la fin, le roi de Pologne avait obtenu que des subsides fussent votés pour l'entretien des troupes, et qu'on laissât à sa prudence la décision à prendre selon les événements. Une grande pensée l'avait préoccupé pendant la durée de la diète, c'était la conclusion d'une ligue puissante de la chrétienté contre la puissance musulmane. Ce projet avait pour lui Innocent XI, contre lui Louis XIV, arrivé à l'apogée de sa puissance, et qui ne voyait qu'avec colère Jean Sobieski à la tête d'une ligue puissante contre la Porte, l'ennemie naturelle de l'empire, et qui se trouvait ainsi l'allié du roi de France. L'orage qui allait éclater sur l'Europe devait justifier les craintes et les prévisions du roi de Pologne sur les envahisse-

ments de la puissance musulmane. — Mahomet IV continuait ses apprêts pour l'invasion de la chrétienté, et le comte Emeric Tekeli, à la tête des insurgés hongrois, s'était reconnu l'allié et le tributaire de la Porte. Léopold vit le danger, et implora dans toute l'Europe des défenseurs. Jean Sobieski et son peuple répondirent seuls à son appel. Tout à coup on apprit que le grand-seigneur et son visir s'étaient mis en marche à la tête d'une armée immense. La grandeur des préparatifs et les desseins connus de Kara-Mustapha, général en chef des forces ottomanes, n'annonçaient rien moins que le projet de tenter la conquête de l'Occident. A la nouvelle de la marche des Turcs, le roi de Pologne s'était ouvertement déclaré l'allié de Léopold, malgré les intrigues de la France. L'empereur avait donné le commandement de son armée au duc de Lorraine : cet habile capitaine n'avait pu arrêter la marche hardie du grand-visir sur la capitale de l'empire. La famille impériale avait été obligée de fuir à la hâte, et le 14 juillet 1683 l'armée musulmane venait assiéger Vienne. Le duc de Lorraine avait mis cette ville dans un état de défense respectable, et avait relevé les courages par quelques combats heureux. La garnison se composait d'environ vingt mille combattants, sous les ordres du comte de Stharemborg. Le duc de Lorraine était resté sur les bords du fleuve à la tête de quelques milliers de chevaux pour harceler l'armée ennemie. Malgré le courage des assiégés, Vienne ne pouvait plus tenir que quelques jours; tous les princes de l'empire promettaient des secours, et aucun ne se hâtait d'accourir; on savait la brèche praticable, et l'Europe en alarmes demandait un sauveur. Au bruit de ces nouvelles, Jean Sobieski part de Cracovie sans attendre toute son armée; il arrive devant Vienne, où il est rejoint par ses troupes peu de temps après. Sa présence réveille l'énergie des assiégés, et après avoir reconnu les positions de l'ennemi, il annonce une victoire prochaine. L'armée chrétienne se

composait d'environ 74 mille hommes, et comptait dans ses rangs des princes de presque toutes les maisons souveraines de l'Europe. Le 12 septembre 1683, ces troupes s'ébranlèrent pour la grande journée qui devait décider du sort de l'empire. Deux heures avant le lever du soleil, Sobieski, le duc de Lorraine et plusieurs généraux avaient communiqué. — A mesure qu'elle arrivait dans la plaine, en sortant des montagnes où elle s'était engagée pour arriver à l'ennemi, l'armée chrétienne avait pris l'ordre de bataille tracé par Sobieski. Les deux armées restèrent pendant quelque temps immobiles, jusqu'au moment où les Turcs déployèrent le grand étendard de Mahomet. Sobieski ordonna alors la charge, et la cavalerie polonaise perça les escadrons qui environnaient le visir. Le découragement s'empara des Turcs pressés sur tous les points par les différents corps de l'armée chrétienne. Le grand étendard disparaît et Kara-Mustapha abandonne ses soldats. Sobieski dirige ses derniers efforts contre les janissaires restés dans les travaux du siège. Ils avaient fui, et l'armée turque n'opposait plus sur aucun point de la résistance. Vienne était délivrée; l'empire échappait à une ruine imminente, et la chrétienté, dans ce jour à jamais mémorable, avait porté un coup mortel à la puissance du Croissant. — Sobieski entra dans Vienne par la brèche; oh, sans son génie, les infidèles auraient pénétré, à pareil jour, dans la capitale de l'empire. Le peuple salua de ses acclamations son libérateur, et les transports de sa reconnaissance durent rendre moins amère au roi de Pologne l'ingratitude dont Léopold devait payer ses services. Jamais victoire n'avait eu dans le monde un si grand retentissement. Toutes les chaires chrétiennes célébrèrent les louanges du héros polonais. Les peuples lui décernèrent d'une commune voix le titre de *Sauveur de la chrétienté*. Léopold se hâta de rentrer dans sa capitale; mais, au récit de l'accueil fait à Sobieski par tous les rangs de la population, il

suspendit sa marche. La question des préséances arrêtait l'empereur dans les témoignages de sa reconnaissance. Cependant, la crainte de voir le roi de Pologne reprendre le chemin de Varsovie avant d'avoir achevé la destruction des ennemis le décida à une entrevue, dont nous empruntons le récit à une lettre écrite par Sobieski: « Nous nous sommes salués assez poliment; je lui ai fait mon compliment en latin et en peu de mots; il a répondu dans la même langue en termes choisis. Étant vis-à-vis l'un de l'autre, je lui ai présenté mon fils qui s'est approché et l'a salué. L'empereur n'a pas seulement mis la main à son chapeau; j'en ai été terrifié! Il en a usé de même avec les sénateurs, les hetmans, et même avec son allié le prince palatin de Belz. Pour éviter le scandale et les gloses du public, j'ai adressé quelques mots à l'empereur, après quoi j'ai tourné mon cheval; nous nous sommes salués mutuellement, et j'ai repris la route de mon camp. Le palatin de Russie a fait voir notre armée à l'empereur, ainsi qu'il l'avait désiré; mais nos gens ont été très piqués, et se plaignaient hautement de ce que l'empereur n'avait pas daigné les remercier, ne serait-ce que du chapeau, pour tant de peines et de privations. Après cette séparation, tout a changé subitement. C'est comme si on ne nous connaissait plus. On ne nous donne plus ni vivres ni fourrages. » — Malgré l'ingratitude de Léopold, les supplications de son armée et de la reine qui le rappelaient en Pologne, Sobieski ne voulut point désertir la cause de son allié. Il poursuivit en Hongrie les Turcs qui se retiraient, et dont les armes pouvaient être encore redoutables: il en eut la preuve dans cette campagne. Assailli subitement à Parkan par l'armée musulmane, il fut défait, et faillit perdre dans cette journée une grande partie des résultats de ses précédents succès. « Messieurs, dit-il à ses généraux après l'affaire, j'ai été bien battu, mais je prendrai ma revanche avec vous et pour vous. » Sobieski tint parole, et peu de

temps après il remporta, sous les murs de Parkan, le jour anniversaire de la bataille de Kozuis, une victoire mémorable sur l'armée turque, et délivra du joug des infidèles la Hongrie, où ils régnaient depuis près de 200 ans. — Jean Sobieski rentra dans ses états, accompagné de la reconnaissance et de l'admiration de toute l'Europe. Il courut encore une fois aux armes pendant que les Vénitiens attaquaient la puissance turque en Morée, et que le duc de Lorraine mettait le siège devant la capitale de la Hongrie. A la tête de 24,000 hommes, il s'avança sur le Pruth, et, dans la position la plus critique, au milieu des déserts de la Bessarabie, la terreur qu'inspirait son nom aux infidèles sauva son armée. Au mois d'août 1691, Sobieski termina sa glorieuse carrière militaire par la victoire de Peresita, qui livrait la Moldavie à ses armes. — Les dernières années de Jean Sobieski devaient être remplies d'amers chagrins et de douloureux pressentiments. Il vit un parti puissant l'accuser d'être le destructeur des libertés de la Pologne, et mettre des obstacles à tous les remèdes qu'il voulait apporter aux vices de la constitution. Les discordes qui troublaient sa famille vinrent ajouter à ses inquiétudes pour l'avenir, et il dut renoncer à ce long espoir de sa vie de rendre la couronne héréditaire dans sa maison. — Le 17 juin 1696, Jean Sobieski termina sa glorieuse carrière, après un règne de 23 ans, et dans la 66^e année de son âge. Ses trois fils moururent dans l'obscurité : avec eux s'éteignit le plus grand nom de l'histoire de Pologne. Deux petites-filles de Sobieski mêlèrent ce sang illustre à celui des Latour-d'Auvergne et des Stuart ; l'aînée épousa deux frères de cette grande maison de France, tous deux ducs de Bouillon ; la seconde s'unit dans l'exil au chevalier de Saint-Georges. — Dans la pléiade de noms illustres qui ont porté si haut la gloire du xvii^e siècle, celui de Jean Sobieski apparaîtra toujours au premier rang, car aucun homme n'eut une influence aussi grande sur les destinées

de cette époque. Si la Pologne le revendique comme le plus illustre de ses enfants, la civilisation, au souvenir de la journée de Vienne, le réclamera toujours comme un de ces puissants génies qui lui sont envoyés par la Providence pour lever les obstacles dont sa marche pourrait être entravée. Jeté sur la scène du monde, quand les temps anciens étaient près de finir, et quand la pensée, brisant ses chaînes, se préparait à conduire les sociétés dans une ère nouvelle, il fut l'homme des jours de foi et de croyance, sans méconnaître les progrès et les droits de l'intelligence humaine.

EM. PILLIVUTT.

SOBRIÉTÉ (du lat. *sobrietas*, l'opposé d'*ebrietas*), est la marâtre des médecins ou les rend inutiles, tandis qu'ils s'accroissent en proportion des cuisiniers et des plats de nos tables : *Multos morbos multa fercula fecerunt ; vis numerare morbos ? coquos numera*, disait Sénèque avec toute la philosophie antique. — Que reste-t-il à dire sur ce sujet ? Traitons d'abord des abus d'une sobriété intempestive.

§ 1. Oui, recommandez la sobriété à ces heureux du grand monde, passant leurs journées à table, se faisant un mérite de leur chère délicate, soit : réduisez-les à une diète étroite. Il faut tantôt faire évacuer, tantôt saigner ces mortels indolents et pléthoriques, menacés de fièvres périlleuses, d'apoplexie foudroyante, dévorés par la goutte, ou accumulant les mauvaises digestions les unes sur les autres. Mais vouloir que tout le monde soit dans ce cas, tiret toutes les causes des maladies d'un excès de nutrition, réduire par des saignées, par des sangsues, par l'abstinence, par l'eau de gomme, un malheureux soldat harassé de fatigues, épuisé par un pain de munition grossier ou des pommes de terre, comme les ouvriers et les pauvres paysans, c'est folie ; c'est crime peut-être, car ils y succombent. Avec de forts labeurs, la sobriété, telle qu'on la préconise, est une erreur funeste. Ne la prêchons donc point à l'homme de peine, au laboureur, à l'ar-

tisan condamné par le malheur de sa destinée à arracher la subsistance de sa famille à des travaux ingrats. Il s'enivre le dimanche, direz-vous, et le lendemain peut être encore ! Sans l'excuser, je le plains d'être obligé de chercher dans un moment de délire ce triste dédommagement à son infortune. Mais vous, qui, chaque jour assis à des banquet splendides, ne touchez que d'une dent dédaigneuse aux mets les plus délicieux, est-ce par sobriété ? non, c'est par satiété. Vous avez le malheur de manquer d'appétit. « Ce coquin de mendiant est-il heureux, disait un riche crevant d'indigestion, comme il dévore avec faim ! » Invoquez la sobriété, elle vous est nécessaire si vous ne voulez pas périr, mais songez que l'ivresse du pauvre n'est pour lui qu'un complément de nutrition, indispensable peut-être pour restituer un nouvel élan à son économie affaîsée sous les plus rudes exercices, à la chaleur du jour, comme chez les maçons, les charpentiers, les couvreurs, les vidangeurs et tant d'autres manouvriers qu'on pourrait appeler les athlètes de la douleur... Quelle horreur ! s'écrie une folie femme à l'aspect de ce rustre chancelant sous les dons de Bacchus. Elle a raison sans doute en considérant le vice en lui-même ; et cependant les plus sévères philosophes du Portique, Caton le censeur lui-même, ont adouci leur austère vertu par l'ivresse, comme il est besoin de détendre un arc trop long-temps bandé :

*Naturæ et præci Catonis
Sopè mero caluare virtus.*

— On a fait dire à Hippocrate qu'il était utile de s'enivrer une fois par mois. On peut soutenir en effet qu'un régime de vie trop étroit et uniforme alanguit, éteint les forces et l'énergie, si quelques secousses ne les raniment ou ne dissipent leur engourdissement. L'homme sauvage, semblable au loup, passe quelquefois plusieurs jours sans trouver à manger : a-t-il saisi une proie, il s'en gorge énormément ; deux excès également nuisibles à la santé, mais dont l'un compense l'autre par nécessité. — Qu'on

nous vante la douceur angélique des Brachmanes et des Hindous abâtés, qui, satisfaits d'un peu de riz, de quelques figues et de l'eau sacrée du Gange, passent leurs journées assis à contempler le ciel et à méditer sur les incarnations de Vishnou ! Cependant, le musulman féroce, l'audacieux Anglais, nourris de bœuf, traversent, le fer à la main et sans obstacle, leur opulent empire, lèvent d'immenses tributs, pressurent ces troupeaux d'esclaves tremblants dans leur faiblesse souple et docile. Certes, il est beau d'acquiescer par cette stricte sobriété toute végétale la prudence, la modestie, la sagesse, devant le sabre de ces usurpateurs de leur patrie. La soumission, la patience, sont des vertus exemplaires fort commodes pour les tyrans. Voilà pourquoi les peuples voraces, et en particulier ceux des pays froids, bourrés de chairs succulentes, s'enivrant de liquents spiritueux, étant bien plus vifs et courageux que les nations des climats chauds, sous lesquels les aliments du règne animal deviennent putrescents et dangereux ou abhorrés, ces peuples, disons-nous, sont turbulents, belliqueux, difficiles à gouverner. Aussi les religions prescrivent les jeûnes, les carêmes, les abstinences de la viande pour soumettre les esprits les plus récalcitrants (*dure cervix*, comme le peuple de Moïse), et pour dompter ces âmes rebelles à la servitude. Les prisons pénitenciaires ont aussi besoin de recourir à ces procédés pour mâter, apprivoiser les natures les plus féroces ; nous l'avons prouvé dans notre *Hygiène philosophique*. — Et, comme l'habitude de manger beaucoup en augmente ensuite le besoin, rend l'homme brute, fier, vicieux même et indomptable ; pareillement l'habitude du jeûne diminue de plus en plus la nécessité de manger, à tel point que de saints anachorètes sont arrivés à des degrés d'abstinence véritablement incroyables. — Ainsi, l'excès de sobriété débilite beaucoup l'estomac, énerve les puissances de l'organisme en éteignant l'amour, ralentissant la circulation, rendant froid, indo-

lent au travail par l'affaiblissement de la respiration et de la contractilité musculaire. Le naturel s'engourdit, les passions se mortifient; on n'a plus de goût à l'existence. Si les mœurs s'adoucissent, c'est par l'affaiblissement que cause la timidité, effet de cette décadence de la vigueur nerveuse; on devient impressionnable ou pusillanime, comme dans la vieillesse; et la sobriété chez les femmes, les enfants, les êtres les plus délicats, accroît aussi la recherche pour les aliments âpres et épicés, comme on l'observe parmi les Hindous, dont les viscères sont très délabrés.

§ II. Après avoir combattu les pratiques intempestives de sobriété vantées sans discernement, montrons qu'en toute autre circonstance cette pratique est la plus utile, on devient même indispensable, car il y a deux classes d'hommes dans la société: 1^o les producteurs actifs, laborieux, destinés principalement aux travaux corporels; il serait injuste et nuisible de les restreindre à des privations de nourriture; 2^o les consommateurs oisifs, ou les sommités sociales, exerçant surtout les facultés intellectuelles et morales par les arts de la civilisation; les abus ou excès de nourriture leur deviennent contraires et dangereux. Cependant, les premiers, étant la plupart pauvres, ont moins de moyens de s'écarter des lois de la sobriété que les seconds, généralement plus riches, ou appartenant à des rangs élevés, dans chaque nation. — Ainsi, depuis le prince et les grands jusqu'à la partie la plus instruite, comme les magistrats, les corps enseignants, le clergé, les hommes d'étude ou de cabinet, ceux qui cultivent les arts libéraux, le droit, la médecine, ou qui se livrent à des occupations sédentaires exigeant plus d'adresse et d'industrie que de force, tout ce qui, en général, compose la fleur et le sommet de l'espèce humaine, doit s'imposer plus de modération et de choix dans la nourriture et ses qualités. — Car, s'il faut accroître la force dans la portion ouvrière d'un peuple, et rendre plus robustes, s'il est permis de le

dire, les muscles de la société, ou ses membres, ses pieds, ses mains, ses os, il faut aussi rendre plus délicate, plus sensible, plus intelligente la région supérieure de la nation, ses chefs ou ses organes sensoriaux, et son cerveau directeur, pour ainsi parler. — Or, cette faculté de penser, cette insensibilité du système nerveux, s'avive et s'exalte par un régime de sobriété assez modéré pour ne point l'énerver. L'exemple même des animaux le prouve: quand on veut dresser des faucons, des furets, des chiens et autres espèces à la chasse; quand on veut instruire des oiseaux, soit à parler, soit à chanter, ou les soumet à des jeûnes qui les tiennent plus éveillés, plus attentifs, plus dociles, plus soumis, selon cette loi connue de l'organisme que le système nerveux gagne en force par l'affaiblissement de l'appareil intestinal et du système musculaire. Ainsi, le chien à jeun jouit d'un odorat bien plus subtil; le faucon à jeun a la vue bien plus perçante. Par la faim, le goût devient infiniment plus actif (même le goût moral) que dans la satiété; car on a dit *ingeniū largitor venter*, et, par la vacuité de l'estomac, nous trouvons chaque matin nos sens plus nets, notre esprit plus serein, plus pur, notre raisonnement plus solide, nos conceptions mieux suivies qu'après le repas, moment où la chaleur des nourritures et des boissons augmente le bouillonnement du sang, la rapidité de la circulation, et allume davantage les passions. Aussi les magistrats doivent-ils rendre leurs arrêts plutôt dans la matinée; aussi les poètes, les philosophes ont-ils regardé les Muses comme amies de l'Aurore. Voulez-vous devenir robuste, mangez et travaillez de corps; voulez-vous devenir habile ou sage, jeûnez et méditez. Vives à la table de Pythagore, où l'on ne gagne jamais d'indigestion, ou à celle de Milon de Crotone, athlète qui dévorait un bœuf dans un jour. Les Grecs ont nommé la sobriété *Sophrosyne*, « comme si elle assaisonnait l'intelligence, » dit Aristote; Socrate, d'après Platon, la nomme la *san-*

té de l'esprit, non moins que celle du corps. Ces gourmands, bonrelés d'indigestions, toujours pâles et languoureux, devraient être les plus intéressés à la sobriété; savent-ils de combien de jouissances ils se privent en se rassasiant trop, et combien le goût est vivement flatté du moindre aliment dans la faim? genre de plaisir qu'un roi de Perse, Artaxerce Mnémon, éprouva, dit-on, pour la première fois en mangeant du pain d'orge dans une déroute, et qu'aucun festin splendide ne lui avait fait goûter dans les palais de Persépolis. — Les régions stériles produisent des habitants, qui, forcément astreints à la sobriété, développent plus d'industrie que ces peuples des contrées fertiles de Cocagne et de Papimanie, lesquels n'ont rien à faire qu'à s'amuser et à tenir table. La paresse et le luxe s'engendrent ainsi au sein de l'abondance, tandis que les arts brillent dans les pays où une nature marâtre force à lui extorquer des aliments et à tout créer pour subsister: ainsi les Européens sur leur sol infécond, arrosé de leurs sueurs, ont porté la civilisation et les sciences bien au-delà des limites où elles sont stationnaires dans les heureux climats de l'Inde et sous les ardens tropiques, où il suffit de gratter la terre pour en faire germer des productions opulentes. Le nègre même, enfant de la sauvage nature, près des rives si fécondes du Zaïre, du Niger et du Sénégal, s'endort dans l'ignorance et la stupidité sur la foi de ces richesses spontanées qui ne lui ont jamais failli. — Les tempéraments mélancoliques sont sobres, prudents, froids, et leur abstinence contribue encore à dessécher leur complexion. Leurs nerfs mis presque à nu, ou débarrassés de la surabondance de graisse et de lymphe qui entoure et enveloppe ceux des gros mangeurs, deviennent plus impressionnables et plus sensibles. C'est aussi ce qu'on remarque chez les individus maigres et secs, dont la fibre et les sens sont bien autrement excitables que chez ces individus épais et de grosse pâte. On n'en doit point conclure, toutefois, que le plus ou moins de

corpulence donne, absolument parlant, la mesure de l'intelligence et de la sensibilité des personnes; mais les complexions lymphatiques sont rarement aussi délicates que les nerveuses. Or, l'intempérance dispose à la polysarcie, comme la sobriété et le jeûne à la maigreur. — Ainsi, cette dernière dessèche, évide l'économie animale et facilite le jeu de l'organisme. Les mouvements vitaux s'exécutent plus librement dans les corps minces et petits que chez les lourdes masses; et la souris est infiniment plus agile que l'éléphant. Il y a plus d'intelligence là où il y a moins de matière, et certes on n'acquiert pas d'esprit en dévorant des bêtes. — Les maladies suivent un cours plus régulier quand les forces vitales ne sont pas détournées du combat contre le mal par l'œuvre pénible de la digestion; les aliments jettent d'ailleurs une nouvelle matière mal élaborée au milieu de la lutte; et de nouvelles crudités redoublent la fièvre. Les affections chroniques s'entretiennent souvent par un régime trop substantiel; la diète prolongée suffit au contraire parfois pour les guérir: c'est ainsi qu'un malade, ayant résolu de se laisser mourir de faim, après les longues souffrances de plusieurs années, se trouva guéri le troisième jour de son abstinence absolue. Rencontrant sa guérison sur la route de la mort, il s'arrêta à moitié chemin. Tous ces maux de pituite, de glaires, qui tourmentent les vieillards, et qui les font recourir à des grains de santé, à des pilules aloétiques, à des élixirs de longue vie, etc., seraient plus sûrement guéris s'ils voulaient faire trêve à la gourmandise. Rien ne résout mieux que la sobriété ou la diète les sabbres des premières voies; rien ne divise davantage ces mucosités qui ferment les intestins des individus crapuleux. Xénophon lui attribue encore le privilège d'empêcher de cracher et de se moucher, attendu qu'on manque de superfluité quand on retranche du nécessaire. Soyons sobres surtout en écrits et en paroles, car on ne se repent guère d'avoir gardé le silence.

J.-J. Virey.

SOBRRIQUETS HISTORIQUES.

Que le mot *sobriquet* soit dérivé du latin *subridiculum*, comme le veut Ménage, ou du grec *ubristikos*, injurieux, insultant, selon Moysant-de-Brieux, ou qu'il vienne du roman *sobra*, sur, et *quest*, acquis, ainsi que l'a avancé Court-de-Gébelin, c'est ce que je n'entreprendrai pas de discuter. — A défaut de notions certaines sur l'étymologie de ce terme, bornons-nous à en donner la définition. Le *sobriquet*, suivant l'Académie, est une sorte de surnom qui, le plus souvent, se donne à une personne par dérision, et qui est fondé sur quelque défaut personnel ou sur quelque singularité. Quoi qu'il en soit de la signification du mot qui nous occupe, il est certain qu'il n'a pas toujours eu celle que nous lui attribuons aujourd'hui. On l'employait jadis pour signifier une sorte de soufflet, ou un mouvement de la main par lequel on relevait brusquement le menton à quelqu'un en signe de mépris ou par forme de correction. Des lettres de remission de l'an 1336 s'expriment ainsi : *Idem barbitonsor prefatum exponentem percussit super mantonem faci'ndo dictum le sobriquet*. Dans d'autres, sous la date de 1398, on lit : « Le suppliant donna audict Michiel deux petits coups appelez *soubzbriques*, des doits de la main sous le menton. » (*V. le supplément au Glossaire de Ducange, par Carpentier, au mot Barba*). — Cette acception, qui paraît n'avoir pas été connue des étymologistes cités plus haut, ne fournirait-elle pas la véritable origine du mot *sobriquet*, tel qu'il est usité maintenant? N'est il pas possible qu'après avoir donné ce nom au geste injurieux dont il vient d'être parlé, on l'ait, par extension, appliqué à toute appellation ou qualification méprisante? — Partout et de tout temps, l'opinion, ou plutôt la malignité publique a décerné des sobriquets; mais c'est surtout aux époques où les mœurs sont encore empreintes d'une certaine rusticité qu'on les retrouve fréquemment. Ainsi, dans les poèmes d'Homère, expression fidèle d'une société qui

vivait plus de la vie domestique et privée que de la vie publique ou politique, les personnages s'injurient souvent, et se donnent des qualifications qui effraient notre délicatesse moderne. Chez les Romains, peuple qui conserva longtemps la grossièreté des mœurs primitives, nous voyons que des sobriquets ont été infligés à beaucoup de personnages éminents. Un Calpurnius fut surnommé la Bête (*bestia*); un Scipion, l'Anesse (*asina*); un Fabius, la Buse (*buteo*). Il est presque inutile de citer les glorieux sobriquets de *Cocles*, *Scavola*, *Corvinus*, *Torquatus*, *Cicero*, etc., si même ce sont là de vrais sobriquets. — Au moyen âge, où la civilisation était peu avancée, et, pour mieux dire, où elle n'était avancée que sur certains points, les chroniques nous offrent sans cesse des sobriquets accolés au nom des grands seigneurs et des hommes puissants. Il semble que le peuple, privé des autres moyens de résistance à l'oppression, ait cherché à s'en dédommager en prodiguant celui-là. — Dans nos campagnes, et même dans les classes inférieures de nos villes de la Flandre, du Hainaut, de l'Artois et de la Picardie, la manie des sobriquets est presque générale. Un ridicule, un défaut corporel, une prétention déplacée, sont les causes qui le plus souvent y donnent lieu. Les circonstances les plus fortuites, un mot échappé maladroitement, suffisent pour appeler sur un homme un *cognomen* indélébile dans lequel le nom propre vient tout à fait s'effacer et se perdre. Heureux encore le porteur d'un sobriquet, quand l'épithète dont on l'a gratifié n'est point ignoble jusqu'à être presque infamante! Heureux surtout quand ses fils et les enfants de ses fils ne sont pas condamnés à recevoir et à transmettre à leur tour ce burlesque et triste héritage! Quelquefois on y donne à un voyageur le nom du pays qu'il a habité ou parcouru. C'est ainsi que naguère encore, chez nos villageois, on surnommait *Parisien* tout homme qui avait été assez entreprenant pour aller visiter la capitale. — Dans ce pays,

parmi le peuple, le sobriquet est communément appelé *nom de Bretèque*. On n'aperçoit pas très bien le rapport qui peut exister entre ce genre de surnom et la *bretèque*, espèce de tribune adaptée autrefois à la façade de nos hôtels de ville, pour faire les publications et les proclamations. « A Cambrai, lieu notable de ledite cité, » le temporelle jurisdiction de Mo révérend père est maintenue et manifestée, pour plus noblement et honestement faire publier les ordonnances, bans et sentences qui au nom de nudit révérend père seront faictes par sés prévost et eschevins. » — Beaucoup de noms propres ne sont eux-mêmes que des sobriquets adoptés définitivement, et passés, pour ainsi dire, en force de chose jugée. Il n'est pas de dénomination qui ne soit, ou, du moins, qui n'ait été significative; et, par conséquent, il en est un grand nombre qui ont dû se trouver d'abord dans la classe des sobriquets (v. l'excellent *Essai historique et philosophique sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux*, par notre savant collaborateur M. Eusèbe Salverte, in-8°, 2 vol., Paris, 1824) (v. aussi les articles *FAMILLÉ* [Noms de], et *Noms*, dans ce Dictionnaire). — Nous remarquerons qu'en général (et déjà on l'avait remarqué avant nous) les évêques, les prêtres et les femmes étaient moins soumis à cette espèce de peine infligée par la voix populaire. Le respect pour la religion et pour un sexe qui, d'ordinaire, se mêle peu aux affaires publiques, rend assez raison d'une telle exemption qui avait lieu aussi chez les Romains, comme on peut le voir dans *Alex. ab Alexandro. Gentiles dies*, l. 1^{re}, c. 9, *ad finem*. — Ce n'est pas seulement dans l'obscurité des relations privées qu'il faut chercher cet usage de sobriquets. L'histoire, qui ne considère les hommes que dans leur vie publique et au milieu des grands débats sociaux, en fournit de nombreux exemples; mais, comme nous le disions tout à l'heure, c'est surtout dans les bas siècles et chez les peuples aux mœurs rudes que l'on remarque un emploi fréquent de ces quali-

fications insultantes. — Les sobriquets ont été imposés aussi quelquefois à des collections d'hommes, à des corporations, on associations de personnes, à des partis politiques, à des sectes religieuses, à des villes mêmes et des villages. On sait que le peuple, en Angleterre, se nomme *John Bull*; aux États-Unis d'Amérique, *Jonathan* et quelquefois *Yankees*. — Du reste, il ne faut pas toujours considérer les sobriquets comme l'expression d'un jugement équitable et sans appel. La voix du peuple n'est pas constamment la voix de Dieu. Maintes fois, la passion, la malveillance, l'esprit de parti, ont eu leur bonne part dans ces désignations; maintes fois aussi, le public, sans y attacher une intention de dénigrement, s'en est servi comme d'une formule abrégée et énergique pour rendre l'impression produite sur lui par tel ou tel personnage, par telle ou telle collection d'hommes. — Ainsi, quand nous voyons le titre de *faînéants* appliqué à quelques rois descendants de Charlemagne, nous aurions tort d'attacher à cette épithète le sens rigoureusement odieux qu'on lui donne aujourd'hui; le mot *faînéant* est la traduction de l'expression latine *qui nihil fecit*, que certains écrivains ajoutent aux noms de divers princes carlovingiens, pour indiquer qu'ils n'ont laissé aucun monument, aucune institution digne de mémoire. Or, comme on l'a remarqué, plusieurs d'entre eux n'ont régné qu'un an ou deux. D'autres, entourés d'obstacles que leur suscitaient les factions, ou accablés par les malheurs publics, se virent réduits forcément à cette inactivité que nous leurs reprochons un peu légèrement. Il semble, par exemple, que Louis V, qui succéda à Lothaire le 2 mars 956, et mourut le 21 mai 957, à été qualifié à tort de *faînéant*. Un prince qui monte sur le trône à 18 ans, qui ne règne que pendant 14 mois, qui fait preuve de valeur au siège de Reims, dont il se rend maître, et qui se met en marche pour secourir le comte de Barcelonne contre les Sarrasins, méritait peut-être d'être autrement surnommé. —

Il y aurait quelque utilité à considérer les sobriquets dans leurs rapports avec l'histoire ; et de ce point de vue on pourrait les diviser en trois catégories, selon qu'ils seraient appliqués : 1^o aux habitants d'un pays, d'un canton, d'une ville ; 2^o à un parti politique ; 3^o à des personnes. Nous avons un curieux specimen de la première catégorie dans un recueil périodique de M. Mone, intitulé : *Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit*, Carlsruhe, 1835, p. 299-300. C'est une liste de *sobriquets* imposés aux villes de la Flandre. — On peut compléter cette burlesque litanie à l'aide du petit poëme flamand d'Ed. de Dene ayant pour titre : *Mynen langen adieu*, ou plutôt au moyen d'une curieuse notice insérée par M. Jules de Saint-Genois dans le *Messenger des sciences de Gand*, 1838, pag. 13. — Les partis politiques se sont toujours prodigués les appellations odieuses ou méprisantes ; et, pour puiser encore nos exemples dans l'histoire des provinces belges, qui ne connaît ces *Blavotins* et ces *Ingrekins* dont les querelles sanglantes désolèrent la West-Flandre, au commencement du XIII^e siècle, durant l'absence de Baudouin de Constantinople ? En 1296, un parti puissant se déclara en Flandre pour Philippe-le-Bel, qui cherchait à se rendre maître du pays, au détriment du comte Guy de Dampierre. Ces Flamands dévoués à la France furent nommés les *Gens du Lys*, *Lelieerts*. Cinquante ans plus tard on vit les *Cabeliaux* soutenir la cause de Guillaume l'Insensé contre sa mère Marguerite qui avait les *Hoechs* pour elle. Plus tard, sous Philippe-le-Bon la troupe des *Chaperons-blancs* fit tant de bruit et tant de mal qu'on fut obligé de la supprimer par le traité de Casant en 1492. On sait ce que furent au XVI^e siècle les *creesers* gantois, puis les *gueux*, puis les *hurlus*, pillards huguenots qui se seraient emparés de Lille, n'eût été la bravoure de Jeanne Maillotte et de ses compagnes. Enfin j'aurais un glossaire tout entier à faire si je voulais énumérer les sobriquets personnels. Que de héros ou

de princes aveugles, borgnes, bossus, boiteux ! Nous avons des Baudouin Belle-Burbe, des Guillaume au Court-Nez, aux Blanches-Mains, à la Tête-l'Étoupe, des Philippe-le-Hardi, des Charles-le-Téméraire, des Arnould-le-Malheureux, des Baudouin-le-Bâtisseur. Et de nos jours, n'existe-t-il pas un roi, que l'on surnomme le Têtu, parce qu'il persiste depuis huit ans à soutenir des droits qu'il regarde comme sacrés ? LE GLAY.

SOC, instrument de fer qui fait partie d'une charrue, et qui sert à fendre et à renverser la terre d'un champ qu'on laboure (v. CHARRUE).

SOCIABILITÉ, aptitude à vivre en société. La sociabilité est une disposition naturelle à l'espèce humaine. On remarque même dans certaines espèces d'animaux une sorte de *sociabilité*. L'homme *sociable* est celui qui est naturellement porté à vivre en société. Dans un sens plus restreint, c'est celui avec qui il est aisé de vivre, qui est d'un commerce doux et facile (v. SOCIÉTÉ).

SOCIAL, ce qui concerne la société : l'ordre *social*, la vie *sociale*, les institutions *sociales*, le pacte *social*, les vertus, les qualités *sociales*, les rapports *sociaux*. — Dans l'histoire romaine la *guerre sociale* est celle que les peuples d'Italie, alliés de Rome, firent à la république du temps de Marius (v.) et de Sylla (v.). — Le *Contrat social* est un des principaux ouvrages de J.-J. Rousseau (v.). — *Social* s'emploie aussi en parlant des sociétés de commerce ; la raison *sociale* d'une maison, son fonds *social* ; as *socié* ayant la signature *sociale*, etc. (v. SOCIÉTÉ).

SOCIÉTAIRE, individu qui fait partie d'une société quelconque. On ne l'emploie guère qu'en parlant de certaines sociétés littéraires, scientifiques ou musicales, et de certaines entreprises dramatiques. Le personnel des acteurs du Théâtre-Français se compose de *sociétaires* et de pensionnaires (v. SOCIÉTÉ).

SOCIÉTÉ, assemblage d'hommes unis par la nature ou par les lois ; commerce que les hommes réunis ont naturelle-

ment les uns avec les autres. L'homme est né pour la *société*. La société est, on naturelle, ou civile. Malheur à qui trouble l'une ou l'autre ! « Hélas ! dit Nicole, la *société* humaine n'est bien souvent qu'une troupe de gens mal satisfaits les uns des autres, et qui ne sont unis que par leur intérêt. » On s'est perdu en conjectures sur l'origine des sociétés. Chaque famille forme une société naturelle dont le père est le chef (v. CIVILISATION, COMMERCE, DROIT NATUREL, SAUVAGES).

SOCIÉTÉ, signifie aussi *compagnie* (v.), union de plusieurs personnes pour quelque intérêt, pour quelque affaire, sous certaines conditions : on se met en *société* au jeu. Des ouvrages s'exécutent par une *société* d'hommes de lettres. On fait un drame, un vaudeville en *société* avec tel ou tel auteur. Commercialement parlant, la *société* est la réunion de deux ou plusieurs personnes qui conviennent de mettre quelque chose en commun dans la vue de partager les bénéfices, et de contribuer aux pertes qui en pourront résulter. — Toute société doit être rédigée par écrit quand son objet est d'une valeur de plus de 150 francs : elle doit avoir une cause licite ; chaque associé doit y apporter de l'argent ou d'autres biens ou son industrie. — Les sociétés sont *universelles* ou *particulières*. On distingue deux sortes de sociétés *universelles* : 1^o celle de tous biens présents, meubles et immeubles, des profits qu'ils peuvent produire et de toute espèce de gains. Les biens à venir n'y entrent que pour la jouissance. 2^o Celle de gains seulement ne comprenant que ce que les associés peuvent acquérir pendant la durée de la société, les meubles que chacun d'eux possède à l'époque du contrat, et la jouissance de leurs immeubles personnels. Elles ne peuvent avoir lieu qu'entre personnes respectivement capables de se donner et de recevoir l'une de l'autre, et auxquelles il n'est point défendu de s'avantager au préjudice d'autres personnes. La *société particulière* est celle qui a pour objet une chose déterminée, une entreprise désignée, ou l'exercice

d'un métier, d'une profession. — La société commence à l'instant même d'un contrat, s'il ne lui est pas assigné une autre époque. Lorsqu'il ne s'agit pas d'une affaire dont la durée soit limitée, et lorsqu'il ne lui a pas été assigné de terme, elle dure pendant toute la vie des associés. Néanmoins, dans ce dernier cas, chacun d'eux a la liberté d'y renoncer en faisant notifier sa volonté aux autres associés, et pourvu que sa renonciation soit de bonne foi et non faite à contre-temps. Chacun des associés est débiteur envers la société de ce qu'il a promis d'y apporter ; il est tenu envers elle des dommages qu'il lui a causés par sa faute ; il a une action contre elle pour les sommes qu'il a déboursées, et pour les obligations qu'il a contractées pour les affaires communes. — La convention qui donnerait à l'un des associés la totalité des bénéfices est nulle : il en est de même de celle qui l'affranchirait de toute contribution aux pertes. — Dans les sociétés autres que celles de commerce, les associés ne sont pas tenus solidairement des dettes sociales, mais chacun pour une part égale seulement ; encore que la part de l'un d'eux, dans la société, soit moindre que celle des autres. — La société finit par l'échéance du terme qui lui est assigné ; par l'extinction de la chose ou la consommation de la négociation ; par la mort naturelle, la mort civile, l'interdiction ou la déconfiture de l'un d'eux, et par la volonté qu'un seul ou plusieurs expriment de n'être plus en société. — Les règles concernant le partage des successions, la forme de ce partage et les obligations qui en résultent entre les co-héritiers, s'appliquent aux partages entre associés. — Les *sociétés commerciales* sont réglées, et par le droit civil, et par les lois particulières au commerce, et par les conventions des parties. — Elles se distinguent en *société en nom collectif*, *société en commandite* (v.), *société anonyme*, et *société en participation*. — La *société en nom collectif* est celle que contractent deux ou plusieurs personnes,

tous une raison sociale : elle doit être constatée par acte public ou sous signature privée. Les associés sont solidairement responsables des engagements de la société, contractés sous la raison sociale. — La *société en commandite* est celle qui est contractée entre un ou plusieurs associés, responsables et solidaires, et un ou plusieurs associés simples bailleurs de fonds. — Les *sociétés en nom collectif* et *en commandite* doivent être rendues publiques par la transcription au greffe du tribunal de commerce et par l'affiche, dans la salle des audiences, de l'extrait de l'acte de société. — La *société anonyme* n'est qualifiée que par l'objet de son entreprise ; elle ne peut exister qu'après l'autorisation du gouvernement ; elle ne peut être formée que par acte public ; elle doit aussi être rendue publique par l'affiche de l'acte d'association et de l'acte du gouvernement qui l'autorise. — La *société en participation* est celle par laquelle deux ou plusieurs personnes conviennent de participer à une négociation, à une affaire, dans la proportion qui est déterminée par leur convention. — Le code de commerce règle la forme suivant laquelle il doit être statué sur les contestations élevées entre associés, et pour raison de la société. — La *société conjugale* est soumise à des règles particulières qui forment l'objet d'un titre spécial du code civil. — En matière de société, tant qu'elle existe, les demandes doivent être portées devant le juge du lien où elle est établie : les assignations sont données en la maison sociale, et, s'il n'y en a pas, en la personne ou au domicile de l'un des associés (v. ACTION, COMMANDITE, COMMERCE, COMPTABILITÉ, DROIT COMMERCIAL, etc., etc.).

SOCIÉTÉ, compagnie de gens qui s'assemblent pour vivre selon les règles d'un institut religieux, ou pour conférer ensemble sur les lettres, les sciences, les arts : La *Société de Jésus* (jésuites), la *Société royale de Londres*, etc.

SOCIÉTÉ se dit aussi d'une compagnie de personnes qui se réunissent fréquem-

ment pour la conversation, le jeu, la danse ou d'autres plaisirs : *Société agréable*, choisie ; un homme admis dans les meilleures sociétés. — Cette acception s'applique aussi, en général, aux rapports, aux communications que les habitants d'un pays, d'une ville, ont entre eux pour leur délassement, pour leurs plaisirs : Il n'y a point de société dans cette ville ; le ton, les agréments, l'esprit de la société ; les agréments de la société. — On entend dédaigneusement par *vers de société* des vers qui ont été faits par une réunion particulière, et qui ne sont point destinés au public. — *Société*, enfin, dans un sens plus restreint, se dit du commerce ordinaire, habituel, qu'on a avec certaines personnes : On trouve beaucoup d'agrément dans sa société ; c'est un homme de bonne société ; j'en voudrais faire ma société habituelle (v. CERCLE, COMMERCE, etc.). X.

SOCIÉTÉ, archipel de la *Polynésie* (v.), situé entre les 15° 52' et 17° 48' de latitude sud, et les 150° 8' et 156° 30' de longitude ouest, ayant environ 160 lieues de long sur 50 de large, une superficie totale de 145 lieues carrées, une population de 60,000 individus, et comprenant les îles d'*Otaïiti* (v.), Raïstéa, Eiméa, Maïtée, Huahine, Otaïa ou Taha, Bolabola ou Borobora, Tabouaémanou ou Tsposmanou, Toubai, Maurua et Tétouarona. E. G.

SOCIN (Les deux), **SOCINIENS**, **SOCINIENS**. — **SOCIN** (Lélius) doit être regardé comme le principal fondateur de la secte anti-trinitaire. Il naquit à Sienné, en Toscane, dans l'année 1525, et tiraît son origine d'une famille féconde en habiles jurisconsultes. Destiné, par la volonté de son père, à la carrière du droit, il s'avisait de rechercher les fondements de la jurisprudence dans les livres saints, et, pour y parvenir plus sûrement, il résolut d'acquiescer une profonde connaissance du grec, de l'arabe et de l'hébreu. Ses études, malheureusement dirigées par l'esprit contentieux de son époque, le conduisirent à ne voir dans les dogmes du catholicisme que des opinions

empruntées à quelques philosophes grecs. Ses principes, que, d'abord, il ne se piqua point assez de cacher, l'obligèrent à quitter l'Italie. Après avoir erré pendant quatre ans en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas et l'Allemagne, Lélius Socin finit par trouver un asile à Zurich. Dans ses voyages, grâce à son érudition, et notamment à l'excellence de son caractère, il s'était concilié l'estime de Pierre Martyr, de Zauchi, de Mélancthon, de Bullinger et de Calvin lui-même; il continua d'entretenir avec ces hommes, les premiers de leur temps, une active correspondance. Assuré que sa doctrine était odieuse à toutes les sectes chrétiennes; d'ailleurs, se ressouvenant des dangers qu'il avait courus en Italie, et, craignant que Calvin, tout-puissant dans la Suisse, ne lui fit subir le sort de Servet, il s'appliqua soigneusement à la circonspection. Aussi, put-il séjourner pendant plusieurs années à Zurich, sans être jamais inquiété. Mais, cette prudente retenue, Lélius Socin ne la gardait qu'en public, et il savait s'en dédommager amplement dans ses relations avec les hommes célèbres qu'il avait connus en voyageant; et surtout dans ses lettres à sa famille, que, par-là, il livra aux coups de l'inquisition d'Italie. Quelques partisans qu'il s'était faits en Pologne l'appelèrent dans ce pays vers l'an 1558. Les seigneurs polonais, jaloux des richesses autant que de l'influence du clergé catholique, l'accueillirent avec un empressement affecté; le roi Sigismond II (Auguste), dernier des Jagellons, pénétré du même esprit que sa noblesse, admit à sa cour et combla de marques d'amitié le hardi novateur, récemment arrivé dans ses états. Étant en Pologne, Lélius Socin apprit la mort de son père; il voulut aller en Italie pour recueillir la succession qui s'ouvrait à son profit : des lettres de recommandation dont l'avait muni le roi Sigismond (Auguste) écartèrent tous les périls de ce voyage. Ses affaires terminées, il revint mourir à Zurich, le 16 mai de l'année 1592, à l'âge d'environ 37 ans. Quelques-uns présumant que

sa mort ne fut point naturelle, parce que Pryzcovius, son panégyriste, l'appelle *une mort prématurée* (*præmaturâ morte*); mais il est évident que cet auteur ne fait allusion qu'à la jeunesse de Lélius Socin, et aux espérances qu'on fondait sur ses talents. En effet, doué d'une rare éloquence, très savant dans les langues, et fort habile critique, il aurait, sans doute, beaucoup accru son illustration s'il eût vécu plus long-temps. Illgen, qui a mis une grande exactitude à distinguer les travaux qui sont véritablement de Lélius Socin d'avec ceux qu'on a publiés faussement sous son nom, lui attribue seulement : 1° un petit traité sur le supplice de Servet, ayant pour titre : *Martini Bellii farrago de hæreticis, an sint persequendi, et omnino quomodo sit cum eis agendum* (Basil., 1553); 2° *Paraphrasis in initium Evangelii S. Johannis, scripta in 1560*, qui contient cette interprétation si fameuse : *In Evangelii principio erat Dei sermo*, etc. On a tort de confondre cette paraphrase avec l'*Explicatio initii Evangelii Johannis*, ouvrage de l'autre Socin dont nous allons parler. — Socin (Fauste), neveu du précédent, eut aussi la ville de Sienne pour patrie; il y vint au monde; le 5 décemb. 1539. Son éducation fut lente : à l'âge de 13 ans, il réalisait à peine ce qu'on attend de la première enfance. Enveloppé dans la suspicion que la correspondance de Lélius Socin avait élevée contre sa famille, Fauste jugea prudent de fuir, et il se réfugia en France. Ayant appris à Lyon la mort de son oncle, il se rendit promptement à Zurich, afin de s'assurer de ses manuscrits ; puis il crut pouvoir sans danger revenir en Italie. Il y fut accueilli très amicalement par le grand-duc de Toscane, qui, même, le fixa auprès de sa personne par de productifs et honorables emplois. Fauste Socin vivait depuis 12 ans à la cour de Florence, lorsqu'il sentit fermenter dans sa tête les idées que les lettres de son oncle y avaient jetées. Désireux de répandre les principes anti-trinitaires, mais, sentant l'insuffisance où le tenait

son éducation négligée, il s'affermir dans la détermination d'acquérir à force de travail la capacité qui lui manquait pour atteindre au succès. Malgré les remontrances et les instantes dissuasions du grand-duc, il voulut aller à Bâle suivre un cours de théologie. Fauste y étudiait depuis trois ans, lorsqu'il se vit contraint de quitter la Suisse, par suite d'une dispute avec François Pucci, alors luthérien zélé, redevenu depuis catholique, après avoir été chassé de Bâle, de Londres et d'Oxford. En quittant la Suisse, il s'achemina vers la Transylvanie, où l'appelait Blandrata, médecin de Jean Sigismond, prince souverain de cette contrée. Ce Blandrata s'occupait principalement de questions théologiques; et il y apportait une telle ardeur que ses emportements avaient failli le précipiter dans les bûchers de Calvin : pour s'y soustraire il s'était enfui à grande hâte de Genève en Transylvanie. Alors il soutenait contre un évêque unitaire transylvain, nommé Davidi, une âpre controverse, dans laquelle il sentait le besoin d'un aide puissant : c'est pourquoi il avait mandé Fauste Socin. On peut croire, qu'après avoir mis en commun leurs arguments théologiques, ils vinrent à bout de l'évêque unitaire, puisque Fauste partit bientôt pour la Pologne. Là, lui était réservée la rude tâche de concilier les disciples de son oncle, divisés en sectes nombreuses, toutes vivement acharnées les unes contre les autres. Sans parvenir à les mettre d'accord, il sut gagner leur confiance au point d'exciter la jalousie des protestants. Les plus habiles d'entre eux se flattèrent de le réduire au silence en disputant contre lui, dans une assemblée qu'ils indiquèrent au collège de Posen. Fauste Socin ne manqua pas de se rendre à cet appel, et terrassa tous ses adversaires, en leur opposant les raisonnements qu'eux-mêmes opposaient à l'église romaine. Humiliés et furieux de leur défaite, les protestants se concertèrent pour abattre leur formidable antagoniste sous le poids de la calomnie. Il

avait publié un écrit dans le but de combattre la doctrine de Jacques Paléologue, hérésiarque brûlé à Rome en 1585 : cet ouvrage, dans lequel il défendait les droits des souverains, fut présenté par ses ennemis comme un libelle séditieux; et, pour éviter les suites de cette périlleuse délation, Fauste se retira dans les terres d'un seigneur polonois, son disciple. Dans sa retraite, il s'unit en mariage à la fille d'un noble du pays; mais, après quelques années d'une bien douce union, il eut la douleur de perdre la compagne chérie dont les soins et la tendresse tempéraient les peines d'une vie si agitée. Pour comble d'infortune, les biens qu'il avait laissés en Italie, et dont les revenus l'aidaient à vivre, venaient d'être confisqués; car, le grand-duc de Toscane étant mort, personne, à la cour de Florence, n'avait entrepris de veiller sur sa fortune. Cependant, soutenu par la fermeté de son caractère et par la générosité de ses disciples, il put résister aux revers qui l'accablaient. Ce qui contribuait, d'ailleurs, à raffermir son courage, c'était de voir enfin toutes les sectes unitaires revenues à un commun système de croyance, et réunies dans une même église : triomphe que, néanmoins, il dut acheter au prix de dangers bien graves. Les anciens ennemis de Fauste, irrités de ses prodigieux succès, ameutèrent contre lui la populace de Varsovie : il fut arraché demi-nu de son lit, et traîné dans les rues. D'horribles vociférations, des cris sinistres retentissaient à ses oreilles. Il n'échappa que par prodige à la rage de ces fanatiques. Rentré dans sa demeure, il y trouva ses meubles brisés, sa bibliothèque pillée; il ne regretta que la perte de ses manuscrits, et surtout celle d'un ouvrage contre les athées, qu'il regardait comme la plus estimable de ses productions. Dans la crainte de voir une pareille scène se renouveler, il se retira chez un de ses amis, dans le village de Luclavie, où il mourut, le 3 mars 1604, à l'âge de 65 ans, laissant une fille, mariée depuis à un gentilhomme polonois.

Fauste Socin n'ajouta rien aux principes de son oncle ; mais, par sa persévérante ardeur à les propager, par son courage à les défendre contre toute opposition chrétienne, par son adresse à ramener dans l'unité leurs zéloteurs toujours enclins à se désunir, il s'est fait une renommée qui égale au moins celle de Lélius. Pour ce qui concerne ses ouvrages, comme ils ne faisaient que reproduire, quant au fond, les idées de son prédécesseur, sans leur donner un nouvel attrait par la forme, ils sont tombés dans un oubli complet dont nulle circonstance ne saurait plus les tirer. — L'histoire de la réforme et l'histoire politique des cinquante dernières années de notre temps proclament assez haut, ce nous semble, que, dès qu'un homme entreprenant, mais surtout attentif à ce qui se passe autour de lui, s'est ouvert la voie où se poussent son amour-propre, son orgueil, sa cupidité même, il entraîne à sa suite un essaim d'ambitieux aspirant à dépasser le but marqué par le guide, afin de mieux signaler leur ferveur d'innovation. — Luther, profitant avec habileté des embarras où se trouvent enlacées les puissances de son époque, entre en rébellion contre l'autorité seule capable de maintenir le lien catholique : sur ses pas, et dédaignant les bornes qu'avait eu le dessein de poser le chef de la réforme, s'élancent Zwingle, Calvin et Menno ; derrière eux arrive Lélius Socin, pour aller plus loin encore. Les premiers réformateurs n'avaient fait qu'attaquer avec plus ou moins d'audace les principaux dogmes de la religion catholique ; Socin voulut anéantir le christianisme. Il enseigna que Jésus-Christ, qui est plus qu'un homme ordinaire, mais beaucoup moins qu'un Dieu, ne mérite point notre adoration ; que lui-même, créé par le Dieu, unique, souverain, doit à son Créateur les hommages qu'il a droit d'attendre de toute créature. Autour de cette hérésie principale, il groupe des hérésies accessoires, qui doivent en découler nécessairement, telles que la non-consubstantialité, l'inutilité du baptême, l'illu-

sion de l'eucharistie et la non-existence du Saint-Esprit comme personne divine. Cette doctrine, que, du nom de son principal promoteur, on appella *socinianisme*, n'était, certes, point nouvelle : née dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, elle avait été professée tour à tour, et successivement par Cérinthe, Carpocrate, Ébion, Élisai, Valentin, Théodote de Byzance, Praxéas, Noétrius, Arius et Priscilien. Depuis longtemps, elle avait expiré sous l'anathème de l'œcuménique chrétienté ; mais Lélius crut pouvoir la ranimer au souffle de la réforme. Il existait à Vicence, dans le territoire de Venise, une société de savants qui se réunissaient pour discuter des questions religieuses : ce fut là, dit-on, qu'il vint en l'année 1546 faire l'exposé de ses principes. La vigilante police vénitienne eut bientôt l'œil sur cette assemblée, qui dut incontinent se dissoudre : deux de ses membres furent arrêtés, puis étranglés dans les combles de Saint-Marc ; les autres n'échappèrent au supplice que par une prompt fuite. Mosheim refuse d'admettre ce qui, dans cette histoire, se rapporte à Lélius Socin ; suivant le docte historien de l'église, les académiciens de Vicence étaient des luthériens trop instruits, trop expérimentés pour subir l'influence d'un jeune homme de 21 ans ; d'ailleurs, il ne fit que traverser précipitamment les états de Venise. Néanmoins, c'est en ce moment que les fauteurs du socinianisme, déjà nombreux en Italie, abandonnent cette contrée pour chercher un asile en Pologne, où nous avons vu les grands du royaume leur offrir toute espèce d'encouragements. Après la mort de Lélius, son neveu, Fauste, vint accélérer leurs progrès, qui continuèrent, même après que celui-ci fut descendu dans le tombeau. Aidés par la noblesse polonaise, et réunis dans une même église, ces nouveaux religionnaires obtinrent de la diète de Pologne une pleine liberté de conscience ; dès lors, ils prirent rang parmi les sectes, sous les noms de *sociniens*, *unitaires*, *anti-trini-*

taires, ou frères polonais. Tous les ans, ils célébraient leur synode à Racovie, ville de la petite Pologne, où ils possédaient un temple, un collège et une imprimerie. Mais, en 1658, les élèves du collège ayant, dans un tumulte, brisé une croix dressée sur la place publique de Racovie, la diète ordonna que ce collège fût démoli, l'église rasée et l'imprimerie détruite; en outre, elle enjoignit aux sociniens de quitter la Pologne, avec défense d'y rentrer, sous peine de mort; car, disait le décret de la diète, *pour attirer la bénédiction de Dieu sur le royaume, il faut en bannir ceux qui nient la divinité éternelle du Fils de Dieu*. Alors les sociniens se dispersèrent dans plusieurs contrées, principalement en Hongrie, en Transylvanie et dans les Pays-Bas. Le séjour d'Angleterre, qu'un certain nombre d'entre eux avait choisi, ne leur fut point aussi sûr : la reine Elisabeth, par un de ses édits, les bannit du royaume, et Jacques I^{er}, son successeur, en fit mourir plusieurs par les mains du bourreau. Cependant, cent qui s'étaient préservés des poursuites relèverent la tête sous Cromwel et pendant les règnes de Guillaume et de Marie; mais, au temps de Charles II, ils disparurent, ou se confondirent dans la foule des théistes. Quand le nom de socinien n'exista plus comme désignation de secte établie, il devint une injure, dont les théologiens, dans leurs disputes, ne se montrèrent que trop prodigues. Bossuet, le grand Bossuet lui-même, si puissant de dialectique, ne dédaigna point d'en faire usage contre Grotius, parce que le savant auteur du droit de la guerre avait loué les talents et la conduite de plusieurs sociniens; Bossuet employa de nouveau cette expression en parlant du jésuite Maldonat, professeur de philosophie tellement couru, que, pour satisfaire ses nombreux auditeurs, il se vit forcé de transporter sa chaire sur la place publique. A cet égard, les protestants ont imité trop servilement les catholiques : le ministre Jurieu, qui avait remplacé le nom de socinien par celui de

latitudinaire, comme on dirait tolérant à l'excès, lança plusieurs fois cette épithète à son confrère Élie Saurin, homme instruit et rempli d'indulgence; mais, son tour, Jurieu fut traité de socinien, non point assurément pour sa tolérance, mais pour bon nombre de ses propositions erronées, mal sonnantes et sentant le socinisme. Et pourtant, ce nom de socinien, devenu si odieux à toutes les communions chrétiennes, était porté sans honte par des hommes d'un vrai mérite et d'une incontestable vertu : sous ce double rapport, la secte citait avec orgueil, et tous les gens impartiaux estiment Jean Crellius, Christophe Sandius, Conrad Worstius, et surtout André Wissowatzi, petit-fils de Fauste Socin.

E. LAVIEN.

SOCRATE n'est plus le premier, mais il est encore le plus célèbre de tous les philosophes. Nous allons rappeler sa vie, sa méthode, ses doctrines, son procès, sa mort et la révolution opérée par sa philosophie.

§ I. *Vie*. Fils du sculpteur Sophronisque et de la sage-femme Phénarète, Socrate naquit à Athènes, 470 ans avant J.-C., suivant les marbres de Paros. Comme ses parents ne possédaient point de fortune, il est vraisemblable qu'il passa sa jeunesse à travailler dans l'atelier de son père. S'il faut en croire la tradition, il atteignit même dans la sculpture un tel degré de perfection que ses statues voilées des Grâces furent jugées dignes d'être placées à la porte de l'Aéropolis, où Pausanias dit les avoir vues. Cependant, aidé des conseils et des secours d'un riche Athénien, appelé Criton, le nouveau Prométhée, qui devait faire descendre du ciel la lumière de la philosophie, abandonna bientôt l'art pour se livrer à la science, ou du moins à la méditation sur la sagesse. Un oracle dit à ses parents de ne pas s'opposer à cette résolution qu'ils le voyaient prendre avec chagrin, mais que lui avait suggérée, sans nul doute, ce démon ou ce guide intérieur dont la voix, à l'entendre lui-même, réglait toutes ses démarches. Que ce dé-

mon , qui a été chez les anciens et chez les modernes l'objet d'une grande attention et de beaucoup d'hypothèses , ait été , dans la pensée de Socrate , un génie protecteur , ou qu'il ait été tout simplement , dans son langage , la personnification d'une conscience tendre et d'une intelligence méditative , sa résolution une fois prise fut invariable ; et , quelle qu'en ait été l'origine , il s'appliqua , pour l'accomplir , aux études les plus élevées . Il n'est pas dans l'histoire de l'humanité d'exemple plus imposant de constance et de fidélité à un but tracé . — Les études scientifiques , on le sait , étaient alors peu avancées à Athènes ; on y cultivait encore fort peu les sciences morales , et les doctrines religieuses étaient concentrées dans les sanctuaires . En vouant toute son existence à la morale , et surtout à la morale appliquée à la politique , Socrate créa dans Athènes une carrière inconnue , et que nul autre depuis ne sut parcourir comme lui . Socrate s'occupa de toutes les questions de philosophie , mais ce fut surtout à la philosophie morale et politique qu'il s'attacha , et à laquelle il donna une force et une importance nouvelles . — On ignore qui furent ses maîtres . Les historiens anciens citent Damon , Anaxagoras et Archélaüs , deux philosophes d'Ionie (v. Maxime de Tyr , *Dissertat.* , t. II , p. 225 , éd. Reiske) . Il est douteux qu'il ait reçu des leçons d'Anaxagoras ; mais , d'après Platon , il en lut les écrits avec une extrême ardeur (t. I , p. 276 , trad. de M. Cousin) et avec une grande intelligence de ce qu'ils laissaient à désirer . Cette double circonstance a dû suffire pour le faire regarder à la fois comme disciple de ce philosophe et comme philosophe sans maître , *autodidaktos* . Il est vraisemblable qu'il sut mettre à profit le séjour que les sophistes les plus fameux venaient alors faire fréquemment à Athènes . Il entendit les leçons d'Evhémère de Paros sur la poétique , celles de Prodicus sur l'art oratoire , celles de Théodore de Cyrène sur les mathématiques . Il ne fut ni mathématicien , ni poète , ni orateur , mais il est hors de doute qu'il était

profondément versé dans la philosophie telle que l'avaient faite ses prédécesseurs d'Ionie , et dans la dialectique telle que l'avaient faite les sophistes des diverses parties de la Grèce , des îles ou de la Sicile . En effet , il avait étudié les écrits de Parménide , de Zénon d'Élée , d'Héraclite et d'Archélaüs comme ceux d'Anaxagoras ; il s'était si bien approprié la dialectique de Gorgias qu'il eût pu au besoin le remplacer . Mais il n'avait pas tardé à se dégoûter de spéculations , qui , si subtiles qu'elles fussent , laissaient sans aliment ses besoins pratiques ; et , cessant de vouloir pénétrer d'abord les mystères les plus élevés , il rentra dans le domaine vraiment humain , et fit , de l'homme et en premier lieu de lui-même , sa principale étude . Cette inscription du temple de Delphes : *Gnôthi seauton* , qui paraissait jetée à la Grèce sans qu'elle y fit attention , avait fait sur lui une impression d'autant plus profonde , qu'en raison du démon qui le guidait , il s'attribuait une mission plus spéciale . Bientôt on le vit , vêtu avec une simplicité qui contrastait singulièrement avec le luxe et la magnificence qu'ils déployaient les sophistes alors à l'apogée de leur fortune , parcourir dès le matin les rues et les places publiques d'Athènes , parlant à tous ceux qu'il rencontrait des devoirs imposés par la religion , leur enseignant les principes de la politique et de la morale , cherchant à développer en eux le goût du beau et du bon , les exhortant à la vertu , essayant de déraciner leurs préjugés , employant , en un mot , tous ses efforts pour rendre ses concitoyens plus sages et meilleurs . Si , plus d'une fois , il eut à essuyer les mépris de la vanité et de la sottise , ces résistances , loin de le décourager , effleurèrent à peine son âme si constante , et le fortifièrent au contraire dans ses desseins . Peu à peu son cortège se grossit de tout ce qu'Athènes comptait d'hommes distingués et désireux de s'instruire . Alcibiade , Criton , Xénophon , Antisthène , Aristippe , Phédon , Eschine , Cébès , Simmias , Euclide , Platon , reconnaissaient Socrate pour leur

maître et écoutaient avec avidité ses leçons.

§ II. *Méthode.* — Ses leçons étaient données d'une manière neuve et offraient un singulier attrait. Enseignant au milieu de ses concitoyens, dans les places publiques, dans les gymnases et les jardins d'Athènes, quelquefois même dans les ateliers, il ne songeait pas à discuter ces principes généraux dont on a coutume de déduire des systèmes. Sa méthode, profondément philosophique, était essentiellement populaire. Il ne prenait pas le rôle d'un maître qui enseigne, c'était au contraire celui d'un interlocuteur désireux de s'instruire qu'il choisissait. On le sait, l'enseignement, chez les anciens, ne se faisait pas au moyen de ces discours de parade ou de ces dissertations soigneusement élaborées que nous appelons *cours publics* ou *leçons académiques*. Ils aimaient mieux la discussion ou l'entretien. Cependant, les Grecs, et surtout les sophistes, faisaient des harangues ou des monologues d'une grande étendue, et débattaient des questions de morale, de politique, de philosophie et de littérature, comme on a coutume aujourd'hui de les débattre dans quelques pays. Socrate préféra une méthode plus simple, l'entretien ou le dialogue; mais il fit de cette méthode une chose nouvelle. Il posait une question; la réponse fournissait matière à une autre; et, de question en question, de réponse en réponse, il amenait ses interlocuteurs à trouver eux-mêmes la solution, tout en conservant à chacun d'eux sa libre individualité et son indépendance naturelle. Rien de plus aimable que la bienveillance avec laquelle il encourageait leurs efforts; rien de plus tendre que le soin qu'il prenait de développer leur intelligence, quand il voyait en eux le désir sincère d'apprendre. Mais quand il avait affaire à des gens gonflés de vanité et fiers de leur sagesse, il se faisait sophiste pour combattre les sophistes, et alors, rien de plus adroit que les moyens par lesquels il les amenait à convenir de leur ignorance ou même de

leur mauvaise foi; rien de plus fin que l'ironie dont il assaisonnait ses raisonnements captieux. Cette méthode de philosophe a été appelée de son nom la *méthode socratique*, méthode composée d'une analyse qui amenait à sa suite une série d'inductions propres à éclairer l'intelligence, et d'une ironie qui amenait aussi une série d'aveux propres à guérir le cœur. — Socrate lui-même comparait le premier de ces procédés à la profession qu'avait exercée sa mère; il aurait pu comparer le second à celle qu'il avait dû apprendre de son père; en effet, il n'a pas manqué d'historiens qui ont trouvé que les travaux de ses parents expliquaient les siens.

§ III. *Doctrine.* Mais ce qui est toujours le plus important après la méthode d'un philosophe, c'est sa doctrine. Celle de Socrate embrassait la religion, la morale et la politique, et approfondissait particulièrement la psychologie. — Socrate reconnaissait l'existence d'un Dieu puissant, d'une sagesse et d'une bonté absolues. Il puisait ses preuves dans cet ordre d'idées qu'on appelle aujourd'hui la *téléologie*, c.-à-d. dans l'étude de l'harmonie de l'univers et de l'admirable organisation du corps humain, qui est une sorte d'abrégé de l'univers. Au-dessous de l'Être suprême, il admettait des divinités secondaires, revêtues d'une partie de son autorité et dignes encore du culte des hommes. « Le Dieu suprême, disait-il, gouverne le monde, comme l'ame gouverne le corps. L'ame elle-même est de nature divine, et par conséquent, immortelle. La vie à venir sera un état de rémunération des œuvres de chacun. L'homme est donc obligé de vénérer les dieux du pays où il vit et d'obéir à leurs volontés, qu'ils manifestent par des oracles, par des prodiges, par des présages, et même par des révélations intérieures. » Nous l'avons déjà dit, Socrate lui-même s'attribuait, depuis sa jeunesse, un génie dont la voix le guidait, plutôt néanmoins en le détournant des actes qui pouvaient être nuisibles, qu'en lui donnant des directions positives. On a cru

que ce philosophe, appelé à donner des lois morales à la jeunesse d'Athènes, n'a feint de recevoir des inspirations supérieures qu'à l'imitation d'autres législateurs de l'antiquité, de Lycurgue, par exemple, qui prétendait agir au nom de l'oracle de Delphes, de Dracon et de Solon, qui se disaient aussi les interprètes des dieux, comme Numa prétendit plus tard encore suivre les ordres de la nymphe Égérie. Socrate, dit-on, n'a fait cela que pour se donner plus d'importance aux yeux de ses disciples, et obtenir sur eux un empire plus absolu. Mais cette assimilation est gratuite. Non seulement rien, dans le caractère du sage, ne justifie l'hypothèse d'une fiction, mais encore, dans sa vie et dans ses résolutions les plus graves, on le voit suivre pour lui seul les avertissements de ce génie, sans prétendre, par suite de cette faveur divine, à quelque ascendant ou à quelque autorité sur ses concitoyens. L'unique domination à laquelle il aspire, c'est toujours au nom de la raison qu'il la réclame. Il est donc hors de doute qu'il croyait lui-même aux avis de son *démon*; et plus ses lumières étaient supérieures, plus elles l'exemblaient de toute superstition comme de toute tromperie. Ajoutons qu'elles lui donnaient des notions élevées sur les rapports de l'homme avec la Divinité. En effet, quand l'oracle de Delphes le proclama le plus sage des hommes, loin de rejeter cette voix, de la regarder comme une combinaison quelconque de la part des prêtres de la Pythie, il y vit la pensée de Dieu. Il y vit, en bien examinant ce qui avait pu la motiver, qu'il n'était déclaré le plus sage qu'en raison de l'opinion modeste, et même profondément humble, qu'il avait de sa science, ou plutôt de son ignorance, et cela au milieu de gens qui se disaient pleins de talents, de génie et de vertu. Disons plus, en suivant jusqu'au bout le conseil du dieu de Delphes, *Gnôthi seauton*, Socrate devait arriver nécessairement à reconnaître dans son âme et cette ignorance naturelle qu'il y découvrit réellement, et ce puissant jeu de forces

morales, qui, si immatériel qu'il soit, est aussi bien contestable dans le monde intérieur que l'action des forces physiques dans le monde extérieur. On voit dès lors à quelles doctrines a dû arriver l'intelligence de Socrate au sujet des dieux de son pays; et, s'il n'a cessé de professer pour ses institutions religieuses un grand respect, il est indubitable qu'il n'a pu y voir que les formes imparfaites et grossières d'un ordre d'idées beaucoup plus élevées, et même trop pures à ses yeux pour qu'il essayât de les jeter dans les écoles et les places publiques d'Athènes. Que Socrate ait professé en son intérieur une sorte de monothéisme, tout en reconnaissant dans les divinités de son pays des manifestations de l'Être suprême, ainsi que fit son disciple Platon, et que fit plus tard Cicéron, qui résuma toute la Grèce, cela ne saurait plus être aujourd'hui l'objet d'un doute. — La morale de Socrate, d'accord avec sa théologie, fondée sur l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, était toute religieuse. C'est là son caractère distinctif. Il ne reconnaissait pour générales et nécessaires que les prescriptions de la raison, qu'il considérait comme des émanations de la volonté divine, et qu'il appelait en conséquence *nomoi agraphoi upo tôn theôn keimenoi*, lois non écrites, données par les dieux, par opposition aux *nomoi politeôs up' anthrôpon keimenoi*, lois de l'état faites par les hommes. Il indiquait donc parfaitement le mobile rationnel de la volonté; mais, dans la pratique, il ne distinguait pas avec assez de soin ce mobile rationnel du mobile sensuel. L'un et l'autre, selon lui, doivent nous porter à la vertu. Sois vertueux pour être heureux. Sa morale reposait en dernière analyse sur cette maxime si chancelante qui expose à tant de mécomptes. Aussi Socrate faisait-il dépendre des circonstances l'accomplissement des devoirs. Il recommandait cependant d'une manière toute spéciale la crainte de Dieu (*eusebeia*), qu'il regardait comme la source de toutes les vertus; la continence (*enkrateia*); la bravoure (*andreia*) et la jus-

tice (*dikaïosunê*). La vertu, selon lui, tantôt est chose naturelle (*phusikê*), tantôt chose procurée par l'éducation, la pratique (*mathesei kai mel-tê*). Il considérait enfin la sagesse (*sophia*), qu'il ne distinguait pas assez d'une sage modération (*sophrosunê*), comme le résumé de toutes les vertus, ou du beau et du bon (*kalon kagathon*); comme la source nécessaire du bonheur (*eudaimonia*), le bien-faire et le bien-être, qu'il rendait par un seul mot (*eupraxia*), étant si intimement unis qu'ils forment le but le plus élevé que puisse se proposer l'homme, le bien souverain de l'humanité. — Tels sont les traits généraux de cette éthique dont il fit une science, qu'il légua belle et grande à Platon, et que Platon transmet riche et fleurie à l'école d'Aristote. Mais on conçoit que des traits détachés ne présentent qu'une faible idée de cet enseignement si vif, si direct, si plein de finesse et de profondeur, de feu et d'élévation, que donnait un sage dont la vie, saisie par un oracle au profit d'Athènes et de la Grèce, dirigée par un génie tutélaire et une méditation sublime, fut une existence tout entière consacrée à l'idée du devoir.

§ IV. *Procès et mort.* — La législation d'Athènes, celle de Solon, comme celle de Dracon, à peu près nulle pour la morale, était précise et sévère pour la religion. Elle portait la peine de mort contre tout citoyen qui attaquerait les dieux du pays (*v. Petit, Leges atticæ*). Socrate n'attaquait pas directement la religion de sa patrie; car, tout en rejetant ce qui, dans les traditions populaires, était contraire à la raison et aux mœurs, il n'en restait pas moins soumis aux institutions publiques; mais il voulait épurer les croyances et substituer au Jupiter corrompu, souillé de toutes les faiblesses, de tous les vices de la créature, un Dieu parfait, n'ayant en vue que le perfectionnement et le bonheur de l'espèce humaine. Si l'on peut dire avec certitude qu'il n'eut jamais le projet de réformer l'ancienne religion et d'en établir une nouvelle, il faut convenir au moins que

sa doctrine devait peu à peu saper le polythéisme et élever le monothéisme sur ses ruines. Les prêtres le sentirent bien. Ils reconnurent en Socrate le continuateur le plus dangereux de tous ces philosophes, qui, depuis Thalès, avaient déjà porté tant de coups à la religion; et, quoique Socrate ne cessât de recommander à ses disciples d'observer le culte établi, d'adresser des prières et d'offrir des sacrifices aux dieux de la patrie, de les consulter en toute occasion importante et d'exécuter leurs ordres, ils lui vouèrent une haine qui ne fut satisfaite que par sa mort. — D'un autre côté, les sophistes démasqués et décrédités par Socrate, les auteurs dramatiques dont il avait poursuivi la licence d'un blâme sévère, les démagogues qu'il n'avait pas craint de convaincre d'incapacité et de mauvaise foi, n'attendaient qu'une occasion pour se venger de ses mépris; et tous ces ennemis, c'est-à-dire les hommes les plus puissants d'Athènes employaient leur crédit à exciter les antipathies et les haines populaires contre le philosophe. Cette intrigue fut puissante: elle paraît avoir pris naissance de bonne heure, puisque la représentation des *Nuées* d'Aristophane, pièce remplie des insinuations les plus perfides, est antérieure de 24 ans environ au procès de ce sage. Cette intrigue d'abord était faible, et Socrate s'était flatté de la désormer: il avait à tel point dédaigné ses préventions qu'il avait assisté lui-même aux *Nuées*. Cependant, la calomnie était allée en augmentant depuis cette époque, et les circonstances politiques finirent par lui donner une puissance mortelle. — La politique d'Athènes, depuis que l'aristocratie avait renversé la royauté, était dominée par ces deux questions: le moyen de vaincre Sparte (c'était la question extérieure); et le moyen de mettre la démocratie à la place de l'aristocratie (c'était la question intérieure). Déjà la démocratie était avancée: elle touchait à l'ochlocratie. Aux yeux de Socrate, elle était déjà trop loin; et ce penseur, comme le firent depuis tous les philosophes

de son école, n'avait jamais dissimulé son mépris pour un gouvernement où le grossier citoyen régentait les esprits les plus élevés. Il n'avait laissé échapper aucune occasion de s'égayer aux dépens de ces cordonniers, de ces maréchaux-ferrants et de ces charpentiers, qui prétendaient mener la république sans rien entendre aux affaires de l'état : il n'avait pas épargné davantage les institutions, et cependant elles étaient chères au peuple. Athènes s'enorgueillissait de celles de Solon, lois qui l'avaient débarrassée des rigueurs draconiennes et du joug aristocratique, qui, tout en divisant les citoyens en classes, admettaient néanmoins les prolétaires eux-mêmes aux fonctions de juges. Un philosophe pouvait apprécier autrement les institutions qui charmaient les Athéniens ; elles étaient vicieuses, en effet ; Solon lui-même avait livré au caprice du sort le choix des citoyens appelés à juger les autres ; et, depuis Solon, loin de corriger ce vice, on l'avait étendu à la plupart des magistratures. Mais Socrate aurait dû signaler ce vice avec les formes de la douceur, sans trop irriter les esprits. Au lieu d'y mettre quelques ménagements, il avait blâmé avec énergie et avec ironie une coutume qui lui paraissait insensée. Ses censures, que nous trouvons aujourd'hui si injustes, si peu naturelles, avaient vivement irrité une multitude jalouse de ses droits, et les démagogues firent servir avec succès les idées aristocratiques de Socrate à sa perte. D'autres conjonctures tournèrent contre le philosophe. On sortait de la guerre du Péloponèse ; la démocratie Athènes avait succombé dans sa lutte contre Lacédémone, qui, depuis si long-temps, depuis les Pisistratides, prétendait lui imposer des institutions aristocratiques, et Sparte, devenue maîtresse d'Athènes, avait aboli le même gouvernement populaire que Socrate avait si vivement combattu. En effet, un général lacédémonien, Lysandre, avait mis à la place du sénat, dont on était si fier à Athènes, un corps de trente tyrans, dont l'un, Critias, avait été

disciple de Socrate. Les excès de l'élève pouvaient être mis sur le compte du maître, et ils le furent, quoique ce dernier n'eût pas craint de résister aux ordres des oppresseurs de sa patrie, faisant preuve en cela d'un courage qu'aucun de ceux qui l'accusaient n'avait eu. Les mœurs d'Alcibiade, autre disciple du sage réformateur, n'avaient pas été propres non plus à rendre la multitude favorable à un philosophe que des poètes accusaient de corrompre la jeunesse ; et la conduite politique de ce fameux général qui avait trahi Athènes pour Sparte, et Sparte pour la Perse, semblait confirmer encore les soupçons qu'on nourrissait depuis long-temps contre l'audacieux réformateur. Rien n'était, d'ailleurs, plus naturel que de voir toutes les haines se concentrer sur celui qui rénnissait en lui la plus puissante de toutes les aristocraties, celle du génie et de la vertu. Socrate était trop grand pour ne pas faire éclater une catastrophe. Le moment de l'accuser était venu : il ne manquait plus qu'un chef qui se chargeât d'être l'interprète de tant de colères amassées. Anytus se présenta ; Anytus, homme puissant, impétueux soutien de la démocratie et ennemi personnel de Socrate, qui l'avait profondément blessé en plusieurs circonstances. Un seul obstacle semblait devoir s'opposer à tout projet de poursuite : c'était le décret d'amnistie générale rendu après la délivrance d'Athènes par Thrasybule, et qui imposait un silence absolu sur tous les événements antérieurs à l'expulsion des trente tyrans. On choisit donc un autre moyen d'accusation, et il fut décidé que Mélitus, poète sans talent, dénoncerait Socrate, comme ayant introduit, sous le titre de *Génies*, de nouvelles divinités, et corrompu la jeunesse d'Athènes par des maximes subversives de la constitution. Ces chefs d'accusation étaient habilement choisis ; le dernier, surtout, permettait, sans violer la loi d'amnistie, de rappeler les opinions antidémocratiques de Socrate, et d'effrayer un peuple d'autant plus ombrageux qu'il venait d'être dépouillé de son autorité.

Lykou, orateur populaire, promit de soutenir l'accusation. — Socrate ne se dissimula pas le danger qu'il courait; mais, plein de confiance dans sa vie passée, et ne craignant pas la mort, il ne voulut ni descendre aux sollicitations, ni permettre à ses amis de recourir à quelque faiblesse: il refusa le plaider que Lysias, le plus célèbre des orateurs du temps, avait composé pour le défendre. « Les dieux me préparent une mort paisible, dit-il, (d'après l'apologie que Xénophon met dans sa bouche, § 3) : c'est la seule que je puisse désirer. La postérité prononcera entre mes juges et moi; elle me rendra cette justice que, loin de songer à corrompre mes compatriotes, je n'ai travaillé qu'à les rendre meilleurs. » Il comparut donc devant le tribunal des Héliastes, composé d'environ cinq cents juges tirés des dernières classes du peuple. Au lieu de chercher à fléchir leur sévérité par des concessions ou des désaveux, on dirait, à entendre la fierté ou l'imprudence de son langage, qu'il n'avait en vue que de les irriter: il voulut au moins les instruire une dernière fois, et il proclama sa foi à ce génie dont on lui reprochait d'avoir fait une divinité. Il en déclara les avertissements des voix mille fois préférables aux indications que donne le vol des oiseaux. Il rappela hautement à cette populace, si ignorante de tout ce qu'il lui importait de savoir, pour quel motif l'oracle l'avait déclaré, lui qui était persuadé qu'il ne savait rien, *le plus sage des hommes*. La foule s'indigna de cette leçon. Il y ajouta néanmoins cette menace: « Si vous me renvoyez absous à condition que je cesserai de philosopher, je vous répondrai sans balancer: Athéniens, je vous honore et je vous aime; mais j'obéirai plutôt à Dieu qu'à vous, et, tant que je respirerai, je ne cesserai de tenir à tous ceux que je rencontrerai mon langage ordinaire. Oh mon ami! comment ne rougis-tu pas de ne penser qu'à amasser des richesses, à acquérir du crédit et des honneurs, sans t'occuper de ton âme et de son perfectionnement! » Et cependant, malgré cet inconcevable

plaider, il ne s'en fallut que de trois voix pour que le sage fût absous. Il fut déclaré coupable. La loi ne déterminant pas de peine, il pouvait, d'après la législation athénienne, se condamner lui-même, et changer la peine de mort, demandée par Mélitus, en un exil, en une amende. Mais, en agissant ainsi, il s'avouait coupable. Il ne le voulut pas, et, à ses autres torts, il ajouta une ironie sublime: « Athéniens, s'écria-t-il dans un second discours, pour m'être consacré tout entier au service de ma patrie, en travaillant sans cesse à rendre vertueux mes concitoyens; pour avoir négligé, dans cette vue, affaires domestiques, emplois, dignités, je me condamne, pour le reste de mes jours, à être nourri dans le Prytanée aux dépens de la république. » Cette réponse parut le comble de l'audace; quatre-vingts juges, qui lui avaient été favorables d'abord, se déclarèrent contre lui: il fut condamné à mort. La sentence ne pouvait le surprendre, il l'attendait; et, dans un troisième et dernier discours, il dit à ses concitoyens: ces belles paroles: « Quand mes enfants seront grands, si vous les voyez rechercher les richesses ou toute autre chose plus que la vertu, punissez-les en les tourmentant comme je vous ai tourmentés; et, s'ils se croient quelque chose, quoi qu'ils ne soient rien, faites-les rougir de leur présomption! » — Tous les écrivains de l'antiquité stigmatisent, comme inique, la condamnation du chef des écoles philosophiques d'Athènes. On a soutenu de nos jours que les juges de Socrate ont rendu une sentence conforme à la loi. On a défendu des opinions plus audacieuses, et il n'a pas fallu moins que la parole du plus grand de nos jurisconsultes pour faire tomber le plus odieux de ces paradoxes. Mais n'assimilons pas aux juges de Jérusalem ceux d'Athènes, qui n'ont de commun ensemble que d'avoir condamné ce que le monde profane et le monde sacré ont vu de plus grand. Socrate, qui ne se regarda jamais comme coupable, ne s'irrita pas de sa condamnation, et ne chercha pas à éviter la mort.

dont elle le frappait. Un de ses disciples s'étant approché de lui au moment où on allait le reconduire en prison pour lui témoigner sa douleur de le voir mourir innocent : « Aimerais-tu mieux, lui dit-il, que je mourusse coupable ? » L'exécution fut différée jusqu'au retour de la galère sacrée qui devait partir le lendemain de la sentence pour porter au temple d'Apollon à Délos les offrandes d'Athènes, car la loi défendait de mettre à mort pendant tout le temps qu'elle était en mer. Trente jours s'écoulèrent ainsi, trente jours pendant lesquels le philosophe continua d'instruire ses disciples avec autant de tranquillité d'âme qu'avant sa condamnation. « Ils peuvent me tuer, ils ne peuvent me faire de mal. » Telle était, selon Plutarque (*De tranquillitate animi*), la pensée du sage. — La veille du jour où la fatale galère allait rentrer dans le Pirée, Criton l'accourut de grand matin pour le conjurer de fuir de sa prison, dont les portes devaient lui être ouvertes par ses soins, et de se réfugier en Thessalie. Mais ses supplications furent vaines, et Socrate, inébranlable, lui répondit qu'il fallait en tout obéir aux lois de sa patrie. « Je n'avais, ajouta-t-il, après la première sentence, qu'à me condamner au bannissement : j'ai voulu en subir une seconde, et j'ai dit tout haut que je préférerais la mort à l'exil. Irai-je, infidèle à ma parole, montrer aux étrangers Socrate proscrit, humilié, devenu le corrupteur des lois et l'ennemi de l'autorité, pour conserver quelques jours languissants et flétris ? Laissons donc cette discussion, mon cher Criton, et marchons sans rien craindre par où Dieu nous conduit. » (Platon, *Dialogue de Criton*). — Le dernier jour de Socrate se leva. On vint lui annoncer qu'il allait mourir, et on lui fit ôter ses fers. Ses disciples et sa famille arrivèrent. Ils trouvèrent dans la prison sa femme Xantippe, tenant dans ses bras le plus jeune de ses enfants, et s'abandonnant aux manifestations du plus bruyant désespoir : on fut obligé de l'arracher de ces lieux. Ce fut alors que commença cet entretien

sur l'immortalité de l'âme, dont Platon nous a conservé l'esquisse ou l'amplification, on ne saurait dire laquelle des deux, sous le titre de *Phédon*. Cependant, le crépuscule approchait au philosophe l'approche de sa dernière heure. Il ordonna de broyer le poison, et se fit apporter la coupe de ciguë, qu'il prit d'une main ferme, et qu'il avala lentement au milieu des pleurs et des gémissements de ses amis. Il se mit ensuite à se promener jusqu'à ce qu'il sentit ses jambes s'appesantir; puis il se coucha sur le dos : « Criton, s'écria-t-il tout à coup, nous devons un coq à Esculape; n'oublie pas d'acquitter cette dette. » Est-ce au dieu de la convalescence que s'adressait cet hommage, et Socrate envisageait-il la mort comme le dernier terme d'une lente guérison, ou bien, l'Athénien le plus soumis aux lois de la république n'aurait-il fait en ces mots qu'une concession aux croyances de son pays? On l'ignore. Ses disciples eux-mêmes n'ont pas pris sur eux de nous traduire sa pensée. Socrate, se couvrant la tête de son manteau, expira l'an 400 avant Jésus-Christ. Bientôt après sa mort, les Athéniens se repentirent du jugement qu'ils avaient rendu contre lui. Ses accusateurs furent sévèrement punis, et une statue de bronze fut élevée à leur victime. Il avait dû succomber dans sa lutte contre le mauvais génie de son siècle et de ses concitoyens; mais la postérité, à laquelle il en appelait, plus juste que ses contemporains, lui confirma le titre de *plus sage des Grecs* que lui avait donné l'oracle de Delphes. L'amour du bon et du beau, le besoin de se nourrir de la contemplation de l'un et de l'autre et de les faire prédominer autour de lui, au mépris de tous les périls; l'horreur du vice, considéré comme erreur et source du mal; une indulgence pleine de bonté pour les défauts d'autrui, unie à une sévérité extrême pour lui-même; une patience que sa femme Xantippe mit à de rudes épreuves, mais sans la lui faire perdre un instant; un désintéressement que ses ennemis mêmes n'osèrent jamais met-

tre en doute ; la tempérance, la modération en toutes choses ; une égalité d'humeur inaltérable, une sérénité qui fut la gaité la plus constante, et un respect profond pour le *sacerdoce moral* que lui avait imposé la Divinité, tels sont les principaux traits de la vie de Socrate. Quant au courage, il en donna des preuves brillantes dans ses différentes campagnes, et au siège de Potidée, où il sauva Alcibiade, à qui il abandonna ensuite le prix qu'avait mérité sa propre valeur, et à la malheureuse bataille de Delium, où il sauva Xénophon comme il avait sauvé Alcibiade. Son courage civil égalait son courage militaire : il le fit voir lorsque, seul de tous les prytanes, il osa braver les fureurs d'une multitude en démençe, qui demandait à grands cris la mort des amiraux vainqueurs à la bataille des Arginusés, et qu'une tempête avait empêchés de donner la sépulture aux guerriers morts dans le combat. Cependant, si hautes que fussent les vertus de Socrate, elles n'ont pu vaincre quelques défauts. Il avait en lui-même une confiance poussée quelquefois à l'excès, qui le portait à mépriser l'opinion publique et à s'attaquer trop librement aux lois fondamentales de l'état. On l'a accusé de bigamie, et l'on dit qu'à côté de Xantippe il avait une seconde femme, Myrto. Le nom de Myrto n'est prononcé par aucun de ses disciples, et l'on a parfaitement établi la fausseté de cette allégation (Luzac, de *Bigamiâ Socratis dissert.* [Leyde, 1809, in-4°]). On a fait planer sur Socrate le soupçon d'avoir entretenu avec Alcibiade et d'autres jeunes hommes d'Athènes des relations coupables. Cette accusation en est devenue une contre ceux dont l'imagination l'avait créée, et il n'était pas besoin qu'elle fût combattue aussi savamment qu'elle l'a été dans un ouvrage que, malgré son noble but, on doit laisser enseveli dans l'oubli où il est tombé. On aurait reproché avec plus de raison au plus sage des Grecs d'avoir honoré de sa présence la maison de la courtisane Théodota, sans parler de celle d'Aspasie, et d'avoir poussé l'ami-

tié pour Alcibiade jusqu'à l'indulgence la plus tolérante. On eût blâmé avec justice aussi son mépris pour les professions utiles, et ce principe, « qu'il n'est pas injuste en soi de nuire à ses ennemis » ; son admiration outrée pour Thémistocle, dont les vertus étaient ternies par tant de vices, et enfin le peu de soin qu'il eut de défendre ses jours, ce qui semble annoncer une lassitude et un dégoût pour la vie tout-à-fait indignes d'un sage. Mais ces défauts, si graves dans la vie d'un tel homme, sont rachetés par tant de vertus, qu'on se sent désarmé en voulant les critiquer. On peut dire de Socrate que son ame était aussi belle que son corps était laid. Cette laideur est un fait attesté par les monuments de l'art comme par les traditions de l'histoire. Platon donne à Socrate un nez retroussé, des lèvres épaisses, des yeux proéminents, un cou gros et court, une vraie figure de Silène. Socrate avouait lui-même qu'il avait eu tous les vices que son extérieur paraissait révéler au génie scrutateur du peintre Zopyres.

§ V. *Révolution opérée par Socrate dans la philosophie.* Socrate a fait dans la philosophie une révolution complète. On a dit qu'il l'a fait descendre du ciel. Cela est encore plus vrai qu'on n'a voulu le donner à entendre ; car non seulement Socrate, dégoûté des vaines spéculations de ses devanciers, et convaincu qu'elles étaient inutiles pour le bonheur de l'humanité, a remplacé l'étude de l'univers par celle de l'homme, et fondé la psychologie, la base de toute métaphysique ; mais il a pris dans le ciel et donné à la terre le principe suprême de la philosophie, Dieu, réfléchi et reconnu dans le sanctuaire de l'ame, Dieu éclairant la conscience et conduisant la volonté. Étude de l'ame, étude de la conscience, ou psychologie et morale ; étude de l'ordre dans le monde et étude de l'ordre dans l'état, ou religion et politique : ces quatre grandes sciences furent, non pas créées par Socrate, mais assises sur leurs véritables fondements, sur ces fondements qui, dans les diverses écoles

sorties de la sienne, devaient supporter bientôt des édifices si magnifiques et si variés. La dialectique elle-même, si elle n'a pas reçu de loi des formes nouvelles, est devenue dans ses entretiens une étude relevée par le but auquel elle servait de moyen, par la loyauté avec laquelle il la maniait. Sa seule théorie des *Nomoi agraphoi* eut une influence incalculable sur la morale. On peut toutefois reprocher, non pas à sa doctrine ou à sa conviction, mais à sa méthode, à son enseignement, l'absence de tout principe fixe et immuable qui rattachât, comme à un centre commun, les opinions si variées qu'il débattait avec ses disciples. Sa méthode d'enseignement laissait d'ailleurs trop de latitude aux esprits dans un siècle aussi dépourvu de principes. Aussi, après sa mort, son école se divisa-t-elle en plusieurs autres, s'éloignant toutes plus ou moins de sa doctrine et la combattant quelquefois. On appelle *écoles socratiques* : 1^o l'école de Mégare, fondée par Euclide; 2^o l'école cyrénaïque, par Aristippe; 3^o l'école cynique, par Antisthène; 4^o l'école d'Élée, par Phédon; 5^o l'école académique, par Platon. L'école péripatéticienne, fondée par Aristote, fut la fille de l'académie plutôt que de l'école socratique. D'autres écoles encore, celles des Pyrrhoniens, des Hélicéens, des Épicuriens et des Stoïciens, qui se formèrent par la suite, se rattachent encore à celle de Socrate, mais en ce sens seulement qu'elles en saisissent et développent quelque principe isolé, sans suivre d'ailleurs le véritable esprit du maître. — Ce philosophe n'a pas écrit. Diogène de Laërte a conservé un fragment d'un hymne qu'il aurait composé en l'honneur d'Apollon et une fable d'Ésope qu'il aurait mise en vers (Diog. Laërt., *Vita phil.*, lib. 9, § 132 et 133). Ces deux pièces, si elles sont authentiques, ne donnent pas une haute idée du talent de l'écrivain. Ses disciples, surtout Xénophon et Platon, lui prêtent des paroles plus belles; mais il est difficile de démêler celles qu'ils lui empruntent et celles qu'ils lui

prêtent. Les successeurs de Platon et de Xénophon, les philosophes de tous les siècles, se sont préoccupés de Socrate comme du véritable père de la philosophie. On ne saurait nommer tous les ouvrages qui s'attachent à expliquer sa vie ou sa doctrine. Il en est un grand nombre qui traitent spécialement de son génie, ou prétendu *démon familier*. — Du reste, sa philosophie a fait son temps, et, peu important aujourd'hui sa vie, son génie, son procès et sa mort; ce qui seul aura toujours une valeur inaltérable, c'est sa méthode. Cette méthode a été l'objet d'une foule d'écrits spéciaux. MATTEI.

SODIUM. La soude n'est qu'un oxyde de *sodium*. La découverte de ce corps combustible métalloïde est due à sir Humphry Davy. Le premier il a obtenu cette substance en exposant un petit morceau de soude au pôle négatif d'une forte pile voltaïque. La surface du morceau de soude avait été préalablement humectée. Les quantités de sodium qu'il est possible d'obtenir ainsi par l'appareil voltaïque sont toujours si faibles qu'on a cherché avec empressement les moyens de s'en procurer avec assez d'abondance pour en constater rigoureusement les propriétés; et aujourd'hui on montre dans les cours de chimie, et dans la plupart des laboratoires et des magasins de produits chimiques, d'assez fortes masses de *sodium*. Qu'on prenne un canon de fusil très propre dans son intérieur; qu'on en courbe la partie moyenne et l'un des bouts, de manière à le rendre parallèle à l'autre; que l'on couvre ensuite cette partie moyenne d'un lut infusible, et qu'on la remplisse de limaille de fer, ou mieux de tournure de fer bien pure; puis, qu'on dispose ce tube, en l'inclinant, sur un fourneau à réverbère de laboratoire; qu'on introduise de la soude bien pure dans le bout supérieur, et qu'on adapte une alonge bien sèche, portant un tube bien sec lui-même, au bout inférieur (les proportions de fer et d'alcali à employer sont trois parties du premier et deux parties du second; mais on peut les faire varier): l'appareil

ainsi disposé, on fera rougir fortement le canon de fusil, en excitant la combustion des charbons au moyen d'un soufflet de forge ou d'un tuyau de tôle qui détermine une plus forte aspiration. Lorsque le tube est extrêmement rouge, on fonde peu à peu l'alcali, qui, par ce moyen, est mis successivement en contact avec le fer, et converti presque entièrement en métal (sodium). Dans cette opération il se dégage, tandis que le métal se volatilise, beaucoup de gaz hydrogène, qui, quelquefois, est très nébuleux, ce qui provient de l'eau que contient l'alcali. On est même averti que l'opération touche à sa fin quand le dégagement de gaz cesse. Alors on retire du feu le canon, qui n'a nullement souffert si les luts ont bien tenu, et qui au contraire est fondu si les luts se sont détachés : on le laisse refroidir et on en coupe l'extrémité inférieure près de l'endroit où elle sortait du fourneau. C'est à cette extrémité inférieure, et en partie dans l'alonge, qu'on trouve le sodium : on l'en retire en le détachant à l'aide d'une tige de fer tranchante, et on le reçoit, soit dans du naphte, soit dans une petite éprouvette bien sèche. Pour l'obtenir plus pur encore, on le passe au travers d'un nouet de lingé dans le naphte même, à l'aide d'une température et d'une compression convenables. Le métal ainsi préparé est pur, il ne contient ni fer ni alcali, et peut se conserver indéfiniment dans l'huile de naphte. L'éclat métallique du sodium est fort considérable : sa couleur est à peu près celle du plomb. Il a une pesanteur spécifique de 0,97223. Il est donc plus léger que l'eau. Fusible à 90° centigrades, il ne se volatilise pas encore à la température de fusion du verre à vitres ordinaire. L'air atmosphérique ne lui fait pas éprouver de changement sensible, pas même l'oxygène pur, si ces gaz sont bien secs et si la température est basse ; mais si on vient à le fondre au contact de l'air, il brûle avec un dégagement énorme de chaleur et de lumière : cet effet est surtout remarquable dans le gaz oxygène. L'oxyde produit dans cette combustion n'est pas la soude

telle que nous la connaissons, c'est de la soude suroxygénée ; c'est un corps de couleur jaune. L'eau est très facilement décomposée par le sodium, même à la température ordinaire. En enlevant ainsi l'oxygène à l'hydrogène de l'eau, le sodium passe à l'état de soude ordinaire. La différence entre ce produit et celui qu'on obtient par la combustion sèche du sodium prouve que la soude n'est pas un oxyde au maximum. D'expériences et de raisonnements, on doit conclure que la composition de la soude est : sodium 100 et oxygène 33,995. Le sodium s'unit au soufre et au phosphore ; il s'allie au mercure, à l'antimoine, au tellure, à l'arsenic, en dégageant de la chaleur et de la lumière. Il est probablement susceptible d'autres allages qui n'ont pas encore été examinés. Chauffé dans le gaz oxyde d'azote, le sodium brûle en lançant des étincelles : dans ce cas il produit un oxyde au maximum, et ensuite du nitrite de soude. En résumé, on connaît trois oxydes de sodium. Le premier, au minimum d'oxydation, est une substance d'un gris blanc, sans éclat métallique, cassant, susceptible de donner de l'hydrogène quand on la met en contact avec l'eau, mais moins que le sodium ; le second (oxyde au *medium*) est la soude que chacun connaît ; enfin, le troisième (oxyde au *maximum*), dont il a été parlé plus haut, a une couleur jaune verdâtre ; il est moins fusible que la soude. Plongé dans l'eau, il perd de l'oxygène et se réduit à l'état de soude, qui reste en dissolution. Chauffé avec le phosphore, le charbon et l'étain, il brûle ces corps, en se désoxygénant et passant à l'état de soude.

PALOUZE père.

SODOME, ville de la Palestine, près du lac Asphaltite ou mer Morte (v.), vers le nord. Dieu, pour punir le crime de ses habitants, les fit tous périr par le feu du ciel, à l'exception de Loth (v.), de sa femme et de ses filles. Gomorrhe (v), Séboim et Adama éprouvèrent le même sort. Une ville du même nom fut rebâtie plus tard sur ses cendres. X.

SOEUR. Nom donné aux enfants du sexe féminin par les enfants du même

père et de la même mère, ainsi que par les enfants qui n'ont de commun que le père ou la mère ; avec cette différence, qu'en termes légaux, on nomme *sœur consanguine* celle avec laquelle on n'a de commun que le père, et *sœur utérine* celle avec laquelle on n'a de commun que la mère. Les garçons nomment *sœurs* les filles de leur famille ; les filles se nomment *sœurs* entre elles. Après le nom de *mère*, il ne saurait y en avoir un plus doux. Couvés dans le même sein, nourris du même lait, bercés, soutenus par les mêmes bras, le même sourire a d'abord réjoui les yeux, la même voix a d'abord frappé l'oreille des enfants envers lesquels la mère a rempli ses devoirs ; et ces souvenirs, les premiers de la vie, qui éveillèrent à la fois les sens et l'intelligence, sont rendus ineffaçables par les maux et les biens de la jeunesse, dont se sont affligés ou félicités en commun les enfants d'une même famille. Dans les temps primitifs, l'affection de la sœur pour le frère était fortifiée par l'affection de l'épouse pour l'époux, qui se succédaient dans le même cœur : les liens du sang préparaient à d'autres liens, et tous les sentiments se concentraient dans la famille. — Plusieurs législateurs, entre autres Zoroastre, sanctionnèrent cette loi de nature, qui en Égypte s'observait encore dans la famille royale au temps de Cléopâtre, lorsque les autres peuples l'avaient en horreur comme incestueuse. Les Hébreux, qui conservèrent long-temps les mœurs patriarcales, se désignaient par le nom de *frère* et de *sœur*, bien des siècles après que les nations voisines restreignaient ces noms aux membres de la famille ; et cependant, dans son Évangile, le Seigneur déclare que ses frères et ses sœurs sont ceux qui font la volonté de son père. — L'adjectif *belle* ajouté en français au nom de *sœur* quand on parle de la femme de son frère, de la sœur de son mari ou de la sœur de sa femme, est une politesse toute française, imaginée pour que les deux familles se rendent agréables l'une à l'autre par cette espèce de flatterie. Dans quel-

ques contrées, la couronne se transmet du frère au fils de sa sœur : un philosophe moderne a réclamé pour que cet usage devint la coutume en Europe, et que les neveux, issus des sœurs, soient seuls appelés à hériter de tous les biens d'une famille, leur légitimité étant matériellement incontestable. Ce mode de succession ne préviendrait pas les honteux procès que s'intentent trop souvent les sœurs et les frères lorsqu'ils sont appelés à hériter. La civilisation qu'il est facile d'accuser de beaucoup de désordres, puisqu'on lui doit la multiplicité des besoins et l'aiguïsement des passions, ne saurait être passible de reproches à cet égard. Une seule famille occupait la terre, à peine lancée dans l'univers, quand le premier meurtre, un fratricide fut commis. Ainsi que dans ces temps, c'est l'envie surtout qui divise les sœurs. Des parens sans principes partagent inégalement leurs caresses ; des personnes inconsidérées ne cachent point une préférence motivée souvent par le plus frivole avantage ; enfin l'émulation, ce plus dangereux des moteurs en éducation, déprave le cœur d'une jeune fille, et lui présente une ennemie dans l'amie qu'elle devait à la nature. Il est facile de s'assurer, par l'observation, que la vanité a divisé plus de sœurs entre elles que l'inégalité de mérite. Aussi le monde accorde-t-il une profonde estime aux sœurs dont l'amour réciproque n'a jamais été altéré, comme si leur union attestait d'autres vertus utiles à la société. Encourager l'affection réciproque que la nature impose à deux sœurs par des soins semblables, et qui s'étendent jusqu'aux plus minutieux détails, tels que l'uniformité dans les jouets et dans les habits, est un devoir pour les parents quand l'âge n'y apporte point d'obstacle : dans ce dernier cas, certains soins donnés par les sœurs aînées à de jeunes sœurs établissent entre ces enfants des relations aussi tendres que peut en faire naître une parfaite égalité. Une sœur qui donne des leçons, qui préside aux jeux, qui console, qui console, qui comprend encore

les plaisirs et les douleurs de l'enfance dont elle sort, est une seconde mère ; seulement elle ne punit point. — Les garçons font à une sœur aînée des aveux qu'ils n'oseraient faire à leur mère : aucune crainte ne borne leur confiance. Le ciel fit un miracle pour donner à Scolastique la joie de voir saint Bernard quelques heures de plus, tant l'amour d'une sœur pour son frère lui est agréable. Ce nom qui réveilla toujours l'idée du sentiment le plus pur, le plus tendre et le plus paisible, fut long-temps donné aux chrétiennes par tous les membres de la famille du Christ, et l'église encore aujourd'hui l'emploie dans ses cérémonies. L'usage s'en est conservé dans les monastères, et, conjointement à celui de mère, il ne contribue pas peu à rappeler l'égalité qui doit régner entre les créatures qui reconnaissent un même auteur, et la charité dont doivent être animés les enfants d'un même père. Entre toutes les ebrétiennes qui ont apprécié les devoirs et les droits qui résultent d'une même origine, de l'adoration d'un même Dieu, et de l'observance d'une seule religion, il faut distinguer celles qui, sous le nom de *sœurs-grises*, furent instituées vers 1633, par saint Vincent-de-Paule, qui s'adjoignit Louise de Marillac, veuve de Legras, secrétaire des commandements de Marie de Médicis. Vincent et leur fondatrice les avaient nommées d'abord *filles de la charité*, *servantes des pauvres malades* ; la couleur de leurs robes les fit appeler *sœurs-grises* par le peuple. M^{me} Legras et plusieurs dames de la cour de Louis XIII enseignèrent à ces sœurs à servir les malades, à panser leurs plaies, à préparer leurs médicaments. Les unes furent employées dans les hôpitaux civils et militaires ; les autres chargées de visiter les malades dans leur domicile, de les y médicamenter et de les fournir de bouillottes, etc. Au soin des malades, plusieurs durent joindre celui d'enseigner aux pauvres filles à lire, à écrire, et à travailler de leurs mains. Leurs statuts, rédigés par saint Vincent-de-Paule, les dispen-

sant de faire aucun vœu, elles demeurèrent libres de rentrer dans le monde et de se marier. Si leur établissement n'a pas été un des plus brillants en ce genre qu'ait eus la France, il a été un des plus utiles. Non seulement les sœurs-grises se sont montrées patientes et laborieuses, mais encore elles ont donné dans toutes les occasions des preuves d'un courage héroïque. Loin de fuir dans les temps de peste et de contagion, elles ont couru affronter ces fléaux jusque dans les pays les plus lointains, et c'est souvent d'elles seules que les misérables ont appris que le nom de *sœur* n'était point un vain mot parmi les chrétiens. C^{ite} DE BRADI.

SOFI, nom que les Occidentaux donnaient au roi de Perse, et qu'ils ont remplacé par le titre de *schah*. On assure qu'il fut primitivement porté par un jeune berger qui parvint à la couronne, en 1370. D'autres le font dériver de *sofis* ou sages, synonyme de *mages*. Vossius soutient que ce mot en arabe signifie *laine*, et que les Turcs en ont gratifié par mépris les rois de Perse depuis Ismaël, parce que dans leur nouvelle religion ils se couvraient autrefois la tête d'une étoffe de laine rouge ; d'où on les a appelés aussi *kisselbaïs*, têtes rouges. Bouchart dit que *sofi* signifie celui qui est pur en sa religion, qui préfère le service de Dieu à toutes choses. X.

SOIE. Ce mot, qui s'applique à un produit originaire de la Chine, remonte cependant, par étymologie, au nom d'une ville de l'Inde, où l'industrie de la soie commença, dans les temps les plus reculés, à acquérir de notables développements. C'est à Séricia, province de Sères (*Serinda*, aujourd'hui le pays du Petit-Tibet), que cette industrie fut portée d'abord à un haut degré de splendeur, ce qui fit adopter par les Grecs le nom de *Sère*, *Sères*, et par les Romains celui de *sericum*, pour désigner cette précieuse substance. — La soie est, sans nul doute, un des plus beaux produits de l'industrie humaine, et non seulement elle est au premier rang des applications utiles de la science agricole et des arts mécaniques,

mais elle nous apparaît encore comme le résultat d'une des plus sublimes conceptions du génie de l'homme. Celui qui, pour la première fois, verrait ces brillantes étoffes dont l'usage est devenu si vulgaire parmi les peuples civilisés; celui qui, ignorant la source naturelle qui les fournit, se demanderait comment on a pu former un tissu aussi fin, un corps aussi léger, aussi souple et en même temps aussi fort, pourrait-il supposer qu'un ver en a filé le premier élément, et que la main de l'homme, par d'ingénieuses combinaisons, est parvenue à en faire un composé aussi parfait? — Ici comme partout le premier effort de l'industrie a été précédé par une découverte. Mais, pour tirer parti de cette découverte, quels obstacles n'a-t-il pas fallu surmonter! C'est au pays qui a inventé l'imprimerie, la boussole, la poudre à canon, les puits artésiens, l'éclairage au gaz hydrogène naturel, etc., etc.; c'est à la Chine que l'Europe est encore redevable du bienfait de la production de la soie. La culture du mûrier et l'éducation du ver à soie étaient pratiquées en Chine près de 2,700 ans avant notre ère. L'agriculture était, comme on le sait, en grand honneur chez ce peuple, mais aucune de ses branches n'était l'objet de soins plus exclusifs que celle qui se rattache à la culture de l'arbre que l'on a appelé *l'arbre d'or*, *l'arbre doué de la bénédiction de Dieu*. — De la Chine, l'industrie de la soie passa immédiatement dans l'Inde, où elle fit de rapides progrès. Toutes les traditions nous apprennent que, de temps immémorial, l'Inde confectionnait les admirables tissus de Kachemyr. — De l'Inde, l'industrie de la soie passa en Perse, et se répandit ensuite sur divers points de l'Asie, où les conquêtes d'Alexandre concoururent à la propager. Inutile de parler du commerce que firent les Phéniciens des étoffes de soie de l'Asie. — Vers l'an 527, deux religieux revenant des Indes à Constantinople y apportèrent des œufs de vers à soie. L'empereur Justinien accueillit cette im-

portation avec empressement. Par ses soins, par ses encouragements, des manufactures s'élevèrent à Athènes, à Thèbes et à Corinthe; l'industrie prit rapidement les plus grands développements dans cette partie de l'Europe; elle y fut une source de richesses, et, suivant Montesquieu, elle devint même plus tard l'un des plus fermes soutiens de l'empire romain, l'une de ses plus grandes ressources. — En 1130, Roger, roi de Sicile, dans sa conquête de la Grèce, ravit à ce pays cette belle industrie, qui y florissait depuis 600 ans; il la transporta à Palerme, d'où elle se répandit en Italie, pendant que, d'autre part, les Arabes, qui s'y livraient avec le plus grand succès, l'introduisaient en Espagne. — C'est seulement en 1440 que la France en reçut le bienfait, sous le règne de Charles VIII. Les premières plantations de mûrier furent faites, dit-on, en Dauphiné. Cependant, s'il faut en croire quelques chroniques, la culture de cet arbre aurait été introduite vers le milieu du xiii^e siècle dans le comtat Venaissin, placé directement alors sous la souveraineté des papes. L'industrie de la soie ayant déjà fait des progrès en Italie, les villes de Pise et de Lucques étant déjà devenues les rivales de Palerme et des autres villes de la Sicile, il était naturel que les papes prissent l'initiative de cette utile importation dans les contrées où ils avaient alors fixé leur résidence. — Quoi qu'il en soit, du reste, il est certain qu'après la conquête du royaume de Naples, au xiv^e siècle, les mûriers et les vers à soie furent introduits en Dauphiné. Des grands seigneurs de cette province montrent encore de vieux trocs, portant seulement des branches desséchées qu'ils disent provenir des premières qui furent plantées en France. On cite les vieux mûriers de M. de La Tour du Pin. Mais on pourrait, au même titre, citer quelques arbres du comtat Venaissin, qui remontent à une époque fort ancienne. Nous en avons vu dans les environs de la fontaine de Vaucluse, dont la date est inconnue. Il est certain d'ailleurs que les

premiers mûriers plantés par Olivier de Serres se retrouvent encore, non loin de ces quartiers, dans la terre connue sous le nom de la *Tour de Sabran*. — Nous n'avons pas besoin de dire ce que les rois de France ont fait pour la propagation de cette culture et de cette précieuse industrie. Louis XI et François I^{er} l'encouragèrent de leurs efforts; mais de tels progrès, qui tendent à changer la face du sol, sont moins l'œuvre d'un ou de plusieurs hommes que celle des générations. Les routines persistent en dépit de la raison, et il n'est pas toujours facile d'ineulquer dans l'esprit des peuples les principes mêmes qui doivent les conduire à la prospérité. Sous François I^{er} les manufactures de soieries prirent en France un certain accroissement; mais leurs procédés de fabrication ne s'appliquaient guère encore qu'aux soies importées d'Italie et d'Espagne. — Cependant François I^{er} avait déjà établi dans son château de Fontainebleau des chambres consacrées à l'éducation des vers à soie, sorte d'ateliers d'un nouveau genre, qui, de nos jours, ont reçu le nom de *magnaneries*, d'un mot provençal qui signifie *ver à soie*. Mais de même que ce roi, guidé toujours par de généreuses inspirations, cherchait à se placer ainsi sur la voie d'une amélioration devenue urgente et capitale, de même Henri IV se plut à ajouter à la popularité de son nom un titre que l'histoire aime à lui reconnaître dans la nomenclature des bienfaits que le peuple a reçus de lui. On sait qu'il fit planter de mûriers son jardin des Tuileries, donnant ainsi un exemple plus efficace que s'il eût dans le même but imposé des sacrifices à l'état. Inutile d'entrer dans le récit de ses rapports avec Olivier de Serres, à qui il confiait le soin de ses plantations. On sait que Henri IV donnait à Olivier de Serres le titre de *son seigneur maître en fait de mesnage des champs* dans ces lettres qui rappellent le style si original du bon roi. — Après François I^{er} et Henri IV, Louis XIV réclame encore sous ce rapport une large

part de la reconnaissance publique. Colbert n'a pas moins fait pour propager en France l'industrie de la soie, qui, depuis cette époque, n'a cessé de faire des progrès si rapides que désormais le tribut que la France paie à l'Italie, à l'Espagne et aux contrées du Levant par l'importation de leurs soies, se trouve considérablement réduit. Nous dirons jusqu'à quel point ce tribut est encore onéreux à la France, quels progrès par conséquent il nous reste encore à accomplir; mais c'est une considération puissante que celle de l'alliance de tant de grands noms, de tant de grands princes pour le développement d'une même pensée et pour l'encouragement d'une même industrie. Il est triste de rappeler les désastreuses conséquences de nos écarts révolutionnaires pour les intérêts de nos villes de fabrique, Lyon, Nîmes, Tours, etc. Mais, tandis que la France voyait momentanément tarir les sources de sa prospérité par ces grands et terribles événements, qu'il serait plus juste peut-être d'étudier dans leurs causes que dans leurs conséquences d'alors, une ère plus brillante se préparait pour nos manufactures de soieries, que la paix devait bientôt faire fleurir plus que jamais. C'est alors que Napoléon vint ajouter son nom à celui des protecteurs de cette industrie éminemment française. Il nous restera à dire ce qui s'est fait plus récemment encore dans le même but; nous devons, pour ne pas laisser incomplète cette série de développements historiques, rendre hommage au roi Louis-Philippe de ses encouragements personnels. — Passant maintenant à la partie technique de l'industrie de la soie, nous allons successivement analyser les diverses opérations et les divers procédés mécaniques employés pour tirer la soie de ses premiers éléments et en composer ces tissus dont nous admirons l'utilité, la consistance et l'éclat. — Nous devrions commencer par montrer l'importance de la culture du mûrier, le choix à faire des espèces, les précautions pour conserver les plants, pour en faire la taille dans

des conditions avantageuses, etc. L'article publié au mot MÛRIER rend en partie cette analyse superflue. Nous passons aux premiers travaux qui touchent directement à la production de la soie.

Éducation des vers à soie. Ne devant point traiter ici la question d'histoire naturelle, nous nous bornerons à dire que l'insecte qui produit la soie, rangé dans la classe des papillons de nuit, est le bombyx des mûriers. Les variétés qu'il présente sont nombreuses, mais nous ne signalerons que les deux espèces principales, à savoir, celle qui produit la soie blanche et celle qui produit la soie jaune. On prétend qu'il manque à ces espèces la constance de reproduction que l'on remarque dans toutes les espèces de la nature; que les œufs de l'espèce blanche offrent accidentellement des produits de l'espèce jaune dans des proportions variables, et *vice versa*, quoique les œufs de chacune de ces espèces aient été produits sans mélange à la dernière génération par des insectes de la même espèce. Nous ferons observer, quant à nous, que si les œufs de chaque espèce appartenaient originellement à un type parfaitement pur, c'est-à-dire s'il n'y avait eu dans les générations antérieures aucun croisement d'espèces, on ne verrait pas ces déviations pour ainsi dire spontanées à la loi qui veut la perpétuité des espèces. Nous attachons une certaine importance à cette observation, parce qu'elle doit servir de règle aux éducateurs de vers à soie, en leur montrant tous les soins qu'exige la conservation des œufs, et tout l'intérêt qu'ils ont à connaître leur origine depuis plusieurs générations. Il est certain en effet que le maintien de la pureté des espèces est un devoir rigoureux pour celui qui veut non seulement connaître comment chaque espèce se comporte, mais encore obtenir une qualité supérieure et constante de soie.—On distingue essentiellement, avons-nous dit, les deux espèces qui produisent, l'une la soie jaune, l'autre la soie blanche. Des controverses se sont élevées sur le mérite relatif, industriel-

lement parlant, de chacune des deux. La soie blanche est incontestablement plus belle et plus avantageuse au fabricant, même à un prix supérieur; mais la soie jaune, dit-on, est plus facile à obtenir par la persistance plus grande des vers, et offrirait quelque dédommagement du côté de la quantité. Quoi qu'il en soit, nous n'hésiterons pas à dire qu'il y a lieu d'accorder la supériorité à la belle race blanche importée de la Chine, et connue sous le nom de *sina*, supériorité non seulement justifiée par la qualité de la soie et par le parti qu'on en tire, mais par le bénéfice industriel qu'elle produit. Les œufs de vers à soie, que l'on peut comparer à la graine de millet, et qui de là ont reçu dans la pratique le nom de *graine*, sont le résultat de l'accouplement des papillons sortis de la chrysalide. L'éclosion de l'œuf a lieu par l'influence d'une température élevée. Au moment de l'année où le mûrier commence à se couvrir de bourgeons, on place cette graine dans une atmosphère chauffée successivement à 15, 16, 18, 20 degrés environ. Après y avoir séjourné quatre ou cinq jours, on en élève la température à 24, et c'est alors qu'a lieu l'éclosion. Des vers imperceptibles sortent des œufs. Ils s'attachent aussitôt à la feuille naissante qu'on leur distribue, quoiqu'ils puissent en cet état vivre fort longtemps sans nourriture. Une fois attachés à la feuille, on les enlève facilement pour les transporter dans les lieux où va commencer leur éducation. — L'éducation des vers à soie est un art qui suppose dans la pratique, comme tous les arts, plusieurs degrés de perfection. Nous allons dire d'abord ce qui se fait communément dans les lieux où la fabrication de la soie constitue une industrie capitale. Nous dirons ensuite quels perfectionnements cette industrie appelle, quels procédés sont appliqués par les édenateurs habiles. — Dans les campagnes du midi de la France, l'éclosion des œufs renfermés dans une boîte se fait le plus souvent sous l'influence de la chaleur humaine. Les œufs sont à proprement

parler *couvés* par les enfants ou les femmes de ferme, qui à cet effet consentent à garder le lit pendant plusieurs jours. Une fois éclos, les vers sont transportés dans l'appartement le plus chaud de la maison, placés d'abord sur des feuilles de papier, puis, en raison de leur croissance, transportés sur des claies immobiles ou *cannisses* formées par des tresses de roseaux. Quel local choisit-on pour l'éducation? le grenier à foin, la chambre à coucher, etc.; le local où les locaux dont on peut disposer plus aisément, en un mot tous les coins et recoins de la ferme. Quelles conditions d'air, d'humidité, d'exposition a-t-on le soin d'observer? aucune : on songe seulement à établir une grande chaleur dans l'appartement, en y plaçant un brasier de charbon ardent, qui répand une odeur asphyxiante et chauffe fort irrégulièrement. — Comme ce travail n'est point en général l'objet d'une exploitation industrielle, et n'est considéré que comme un produit de ferme, les femmes de la maison, les grossiers paysans chargés des travaux de la campagne sont aussi chargés de ceux de l'éducation. Ils vont cueillir la feuille des arbres plantés dans le domaine. Ils y ajoutent, quand il y a lieu, un peu de feuilles achetées au marché, comme aussi ils y vendent celles que, dans d'autres cas, ils peuvent avoir d'excédant. La feuille cueillie est entassée sans soin dans les parties les plus basses du logis, et quand vient l'heure des repas des vers, on leur distribue cette feuille en quantité d'autant plus grande et d'autant plus irrégulière qu'on leur en donne moins souvent. Inutile de dire que ces poignées de fenilles, souvent accompagnées de leurs tiges, étant ainsi jetées sur la tête des vers, peuvent leur faire des blessures : c'est le moindre inconvénient ; mais l'entassement des débris, qui forment bientôt une épaisse litière, engendrant des miasmes, devient fréquemment une cause de mortalité. Au bout de quelques jours, les larves cessent de dévorer la feuille et tombent dans un état de sommeil

qui annonce leur mue. Ce sommeil dure au moins vingt-quatre heures ; le ver change de peau, et à son réveil se jette avec une nouvelle avidité sur la feuille qu'on lui distribue de la même manière. Le thermomètre est élevé de 17 à 20 degrés, suivant les âges ; mais les paysans chargés de régler les proportions de la chaleur et la circulation de l'air n'étant habiles ni en physique ni en chimie, il arrive fréquemment de grandes irrégularités de température : l'air est presque toujours vicié par toute sorte de miasmes ; la disposition des lieux ne permettant pas d'ailleurs de lutter contre l'excessive chaleur qui peut venir de l'extérieur, il survient quelquefois des *touffes* qui, opposées à la fraîcheur des nuits ou à la fatale influence des courants d'air, font mourir les vers en engendrant des maladies telles que la *muscardine*, dont l'effet contagieux détruit en peu de jours l'espoir de toute une récolte. — La grosseur du ver s'accroît tous les jours. Avant qu'il arrive à la période de la formation de son cocon, il traverse quatre phases, séparées par les jours de sommeil et de mue. A la dernière époque, ce serait merveille si de la quantité totale des vers il en survivait la moitié. Mais les procédés actuellement mis en usage sont si imparfaits qu'il ne saurait en être autrement. Combien les soins des Chinois sont différents ! combien aussi leurs résultats sont au-dessus des nôtres ! — Au moment où l'on voit le ver cesser de manger, prendre un corps transparent, se vider de toute substance étrangère à la partie soyeuse qu'il se dispose à filer, on a hâte d'enlourer de branches de bruyère les claies sur lesquelles il a été élevé. Alors on le voit chercher un appui, jeter une première bave, se saisir d'une branche pour y monter. Arrivé au sommet, ou du moins en position de se suspendre entre deux branches, il commence à filer son cocon, dans lequel il s'ensevelit pour ne plus paraître à la lumière qu'à l'état de papillon. — Tous les cocons étant formés, on les enlève des petites branches auxquelles ils sont sus-

pendus, et on ne tarde pas à les introduire dans un appareil d'étouffage ou d'étuvage, qui tue la chrysalide et prévient ainsi sa sortie du cocon. — C'est alors que commence une nouvelle opération, par laquelle la soie est tirée du cocon pour être dévidée sur un *tour*, sorte d'asple formant les premiers écheveaux. Mais, avant de passer à cette branche spéciale d'industrie, qui constitue la *filature* ou le *tirage* proprement dit, opération que divers écrits comprennent sous le titre générique, mais impropre, de *moulinage*, nous dirons ce qu'il importe de faire pour corriger immédiatement les vices des éducations actuelles des vers à soie. — Personne n'ignore la sollicitude avec laquelle les savants se sont occupés des perfectionnements de cette précieuse industrie. Pour ne pas remonter à des temps éloignés, on sait que les noms de Sauvage, de Dandolo, de Darcet, et surtout de Camille Beauvais, sans parler ici de MM. Hérieart de Thury, Loiseleur-Deslongchamps et Stanislas Julien, traducteur des traités chinois, doivent une partie de leur illustration à des travaux tendant à l'amélioration des procédés d'éducation des vers à soie. Quelque juste que soit l'hommage à rendre à Dandolo, il n'en est pas moins vrai qu'aujourd'hui les travaux de M. Camille Beauvais et de M. Georges Beauvais, son frère, méritent d'être placés sur la ligne de ceux qui concourent le plus à la propagation des bonnes méthodes, en partie importées de la Chine. Dans ces matières du reste les affirmations sans preuve sont sans prix : ce sont les faits qu'il faut connaître. — Les procédés de M. Camille Beauvais, appliqués avec tant de succès par M. Aubert à Neuilly, par M. Henri Bourdon à Ris, etc., etc., et si justement encouragés par le gouvernement, se distinguent des procédés vulgaires par trois points essentiels : 1° l'adoption du ventilateur Darcet qui a pour but de changer constamment l'air des *magnaneries*. Un calorifère, établi en dehors, fait pénétrer par des gaines ouvertes sur tous les

points de l'appartement une chaleur éminemment régulière, tandis que d'autres gaines font arriver à volonté un air froid, pur, mêlé d'une certaine humidité, qui monte ordinairement de la cave. L'emploi du ventilateur, en tirant au dehors l'air qui a séjourné dans la magnanerie, y fait entrer ou l'air chaud ou l'air froid, suivant que les gaines du calorifère ou celles de la cave sont ouvertes. C'est ainsi qu'il est créé une atmosphère factice, qui paralyse l'influence de l'atmosphère extérieure. Un thermomètre, un hygromètre, sont placés et régis à volonté. Toutes les conditions reconnues nécessaires pour le succès d'une bonne éducation sont rigoureusement observées. Cela peut faire supposer que les appareils dont il s'agit sont coûteux. Eh bien ! si l'on ne payait le prix du tarare *breveté*, les frais se réduiraient à une somme si modique, que chaque ferme du Midi, pour être convenablement organisée, pourrait et devrait en établir de pareils. Tout cela, en effet, ne suppose qu'une dépense approximative de 1,000 fr. — 2° M. Camille Beauvais compte au nombre de ses principaux éléments de succès la fréquence de l'alimentation et l'égalité de la conduite des vers. Voici les calculs qu'il établit sur la fréquence des repas : « Toutes circonstances d'ailleurs égales, l'hygromètre étant de 70 à 80°, la chaleur de 19 à 20°, l'expérience nous prouve que, si nous donnons 120 repas, il faudra 36 jours pour amener les vers à faire leurs cocons ; 200 repas, 32 jours ; 300 repas, 24 à 25 jours. » Quelle que soit la portée de ces calculs fondés, comme M. Beauvais l'affirme, sur l'expérience, nous dirons que l'embarras d'une alimentation aussi fréquente a fait sentir la nécessité de réduire à un *minimum* convenable le nombre des repas quotidiens. M. Aubert, qui a la sage prétention de vouloir ménager une certaine transition entre les procédés vulgaires d'aujourd'hui et les procédés qu'il convient de leur substituer, pense que cinq ou six repas par jour suffisent pour une bonne éducation. — Il est néanmoins de

principe que, plus les repas sont fréquents, plus la santé des vers y gagne, plus les chances de mortalité sont réduites, et moins est grande la quantité de feuilles consommées. — L'égalité de la conduite des vers est aussi un principe de première importance. M. Beauvais y attache tant de prix qu'il en poursuit l'application dès le moment de l'accouplement des papillons destinés à produire la graine. Il n'adopte que les crûs produits simultanément; il n'adopte que les vers éclos simultanément; il repousse successivement tous les retardataires. En un mot les vers de toutes ses chambrées prennent leur nourriture, s'endorment, se réveillent, filent leurs cocons en même temps. Il faut voir l'enthousiasme avec lequel cet ardent propagateur des méthodes avancées s'écrit, en fait d'éducation de vers à soie : *L'égalité ou la mort!* — 3^e Mais l'application de ces principes n'est rien peut-être auprès de l'emploi des *filets* destinés à déliter les vers. Un des grands inconvénients des magnaneries actuelles, source de la plupart des maladies, est l'entassement des litières. On donne trop de feuilles à la fois; il reste trop de débris sur les claies, et on ne délite pas assez souvent. Aujourd'hui, dans nos campagnes du Midi, pour enlever ces épaisses litières on tant de matières sont déjà en putréfaction, on prend les vers avec la main, on leur fait endurer des secousses et un contact fâcheux. Par les *filets*, ces inconvénients n'existent plus. La nourriture fréquente donne lieu d'abord à moins d'entassements de débris de feuilles. Les vers, au moment du délitement, montent d'eux-mêmes à la feuille placée sur les *filets*, s'y attachent à travers les mailles, et sont ainsi soulevés pour faciliter l'enlèvement des litières ou transportés sans secousse sur une nouvelle claie parfaitement propre. On peut dire, en quelque sorte, que, dans les bonnes magnaneries, il n'existe jamais de litières sous les vers. — On le voit, ces procédés ne ressemblent pas à du charlatanisme. Ce sont des choses positives éprouvées par la pratique; ce sont

des moyens d'une adoption facile et plus productifs qu'on se saurait le croire. — Pour une consommation de 20 quintaux de feuilles, on obtient dans le midi de la France, en terme moyen et année commune, une cinquantaine de livres de cocons. Eh bien! par l'emploi des procédés dont nous venons de parler, on obtient, sans exagération et sans mensonge, pour la même quantité de 20 quintaux de feuilles, au moins 100 livres de cocons. Adopter généralement ces procédés, ce serait donc accroître de moitié la production nationale!

Tirage de la soie du cocon et moulinage. Nous avons dit qu'après l'enlèvement des cocons des branches sur lesquelles ils ont été filés, ils étaient portés à l'étouffage, afin que la chrysalide n'eût pas le temps d'en percer l'enveloppe, alors qu'elle se transforme en papillon. L'étouffage se fait de plusieurs manières: par la chaleur, par la privation d'air, par la vapeur, par l'emploi de divers procédés chimiques. Mais le meilleur moyen, le plus commun et le plus sûr, semble être l'étouffage à la vapeur. Il est formé un appareil qu'on place immédiatement sur le jet d'un robinet de vapeur. Cet appareil contient des tiroirs percés à jour, et superposés, dans lesquels on place les cocons. La vapeur, se répandant dans l'appareil, qu'on a le soin de fermer hermétiquement, étouffe en peu d'instants les chrysalides. Les cocons sont alors enlevés et remplacés par d'autres. De là, ils sont portés dans des greniers parfaitement aérés, où ils se sèchent en attendant d'être employés aux filatures. — Le brin du cocon n'est pas le brin de la soie. Il faut, au contraire, quatre ou cinq brins de cocons pour former un fil de soie, même très fin. L'opération par laquelle on transforme la bave du cocon en fil de soie, par la réunion de plusieurs brins, et leur dévidage sur un asple, prend le nom de *filature* ou de *tirage*. — Rien n'est plus important que le travail des filatures; mais il est triste de dire qu'en général rien n'est aussi plus mal fait. A part les grands établissements

formés sur une certaine échelle, comment dans le midi de la France se fait encore aujourd'hui le tirage des soies ? Toujours fidèles à cette idée que la soie est *nn produit de ferme* plutôt qu'un *produit manufacturé*, les éducateurs de vers à soie filent eux-mêmes leurs cocons, ou se réunissent pour les faire filer par l'un d'entre eux, ou les vendent à un petit filateur qui établit quelques tours de tirage ; en un mot, c'est un fractionnement général. La soie se file par petites quantités irrégulières, inégales en beauté, en finesse, en couleur, en consistance, etc. C'est la réunion de ces petites quantités qui, malheureusement, constitue encore la masse de nos soies indigènes. — Un fourneau chauffant un réservoir d'eau qu'on appelle *bassine* ; une grande roue qu'on fait tourner avec vitesse ; un ensemble d'engrenages assez peu compliqué, forment ce qu'on appelle un *tour*. Les cocons sont placés dans la *bassine*. Au moyen d'une espèce de balai en forme de brosse que l'on promène sur les cocons, on en dégage les brins. On réunit ces brins pour les faire passer dans une filière, et en former le fil de soie proprement dit. Le même tour forme deux écheveaux, de sorte que l'on compose en même temps deux fils, passant par deux filières, se croisant l'un sur l'autre, et s'envidant sur l'asple ou grande roue du tour. — De telles descriptions sont toujours insuffisantes pour celui qui n'a jamais vu de semblables appareils. Un mouvement de *va-et-vient* sème les fils sur l'asple, de manière à ce que l'écheveau ne soit point irrégulièrement bombé, et soit ensuite d'un dévidage plus facile. Une chose importante, c'est ce qu'on appelle la *croisure*, opération par laquelle on tourne les deux fils l'un sur l'autre pour que leur frottement les arrondisse, les resserre, leur donne de la consistance et de l'éclat. — Tout cela est fort minutieux, et demande des soins vigilants. Eh bien ! tout cela se fait encore aujourd'hui par la plus détestable routine. Une femme de ferme, ou bien les plus grossières ouvrières des villes, prennent le rôle de fileu-

ses. Des enfants tournent la roue du tour. Chaque bassine est chauffée par un fourneau séparé. Le nombre des brins destinés à former les fils de soie est irrégulier, non seulement de fileuse à fileuse, mais encore sur le même écheveau, par la négligence et l'inhabileté de l'ouvrière. Des *bouchons* sans nombre salissent l'écheveau ; des *mariages*, c.-à-d. l'enchevêtrement des fils des deux écheveaux séparés ; la *brûlure*, la *fumée*, le *vitrage*, etc. ; tout ce qui donne à la soie une mauvaise qualité, tout ce qui cause des déchets, tout ce qui entraîne, en un mot, des irrégularités de finesse, de couleur et de bonté, résultent du fractionnement de ces petites filatures. — L'avantage des grands établissements est trop sensible pour que déjà des progrès immenses n'aient été faits. Nous ne parlerons pas des filatures étrangères, et particulièrement de celles de Naples et du Piémont ; mais, en France déjà, dans la plupart des villes vouées à la fabrication de la soie, on compte une ou plusieurs filatures à la *Gensoul*. La filature à la *Gensoul* est celle qui, réunissant dans un même atelier un certain nombre de tours, alimente et chauffe de nombreuses bassines par un seul appareil à la vapeur. En formant de tels ateliers, il est utile d'avoir encore un moteur unique pour faire tourner toutes les roues des tours, et suppléer ainsi autant d'ouvrières qui font aujourd'hui ce service. Qu'on juge de l'économie ! Supposons vingt tours dans un même atelier. Le moteur unique remplace vingt tourneuses ; l'appareil unique de chauffage remplace vingt fourneaux et épargne les trois quarts des frais de combustible. Qu'on juge maintenant de la plus value de la soie. Les vingt tours sont réglés et surveillés par un même administrateur, qui préside d'abord au triage des cocons, règle la chaleur des bassines, détermine le nombre des brins pour chaque fil, prévient la *fumée*, la *brûlure*, le *vitrage*, les *bouchons* ; peut même, en adoptant les derniers moyens inventés, empêcher totalement les *mariages*, produit enfin une soie ré-

enfin.

gulière en finesse, en couleur, en consistance et en beauté. — Ce serait peut-être ici le lieu de parler des divers procédés dont on a essayé l'emploi, en vue de perfectionner la filature à la Gensoul. Ces procédés nous sont connus. Il est certain que bien des améliorations partielles sont déjà constatées; mais, en dehors du système même de Gensoul, il ne paraît pas qu'aucune invention ait encore obtenu la sanction de l'expérience. MM. Christian mettent en pratique, à Argenteuil, près de Paris, un procédé nouveau. Mais, sans prétendre que ce procédé soit le même que celui de leur père, qui a reçu un échec si éclatant à Avignon, nous pensons que jusqu'à présent on n'en a pas obtenu de bien grands résultats. Nous aurons lieu tout-à-l'heure de parler du système Guilliny.

Moulinage des soies. — Une fois que la soie, tirée du cocon, est réduite en écheveau sur le tour de la filature, elle subit d'autres opérations avant de pouvoir être livrée à la teinture et ensuite au tissage. D'abord, elle doit composer ce qu'on appelle des *trames* et des *organsins*. La trame est le fil de soie que le tisseur met dans la navette; l'organ sin est celui qui forme la longueur, ou pour mieux dire la chaîne du tissu. Pour les trames, on double et on tord légèrement deux fils réunis: pour les organsins, on tord séparément deux fils; puis on les double, puis on les tord ensemble à *petits grains*. — Pour ces diverses opérations, l'écheveau de soie, sortant de la filature, passe d'abord dans un atelier de dévidage, où elle est tirée de l'écheveau pour être fixée sur une simple bobine. De là (pour les trames), les fils de deux bobines sont réunis et dévidés ensemble sur une autre bobine; de là, cette troisième bobine est placée sur un fuseau, et le tors s'opère à un moulin. Pour les organsins, au lieu de trois opérations, il y en a quatre. La soie est d'abord tirée de l'écheveau pour aller sur les bobines. Ces bobines passent immédiatement au moulin qui imprime le

tors le plus fort possible à chaque fil séparé. Puis ces fils ainsi tordus sont doublés et dévidés sur une autre bobine qui, passant encore au moulin, les tord doubles. On fait aussi des trames et des organsins à plus de deux bouts. — Ces procédés de moulinage en sont encore à l'état d'imperfection où les a laissés Vaucanson. Or, s'il est une branche de l'industrie des soies qui appelle des améliorations, c'est à coup sûr celle-là. — On se demande en effet pourquoi une manutention aussi simple exigerait autant d'opérations, autant d'appareils mécaniques, et conséquemment autant d'espaces occupés. S'il était permis à l'auteur du présent article de se prévaloir de son expérience personnelle, il dirait qu'il a inventé un mécanisme non encore breveté, mais du moins éprouvé, au moyen duquel ces opérations se réduisent en une seule, avec économie de main d'œuvre, de machines, d'espaces, de force motrice et de temps. Il est des inventeurs, il est vrai, qui ont une ambition plus vaste encore; ils voudraient faire de la filature, de l'organ sinage, et même du décreusage des soies, une seule opération. Sans doute ce serait là un admirable perfectionnement; mais jusqu'à ce que l'expérience ait consacré de telles innovations, la circonspection nous commande le doute. — Nous ne devons pas cependant passer sous silence le beau mécanisme de M. Guilliny, de Nyons (Drôme), déjà inventeur du métier *compteur-régulateur-transportant*, dont nous parlerons tout-à-l'heure. Ce mécanisme a pour but de tirer en même temps la soie du cocon et d'en faire des organsins ou des trames à *tours comptés*. Le modèle de l'appareil, confectionné sur les dessins de M. Guilliny, est au Conservatoire des arts et métiers à Paris. Le gouvernement lui-même a pourvu à tous les frais de construction, sur la demande des notabilités de cette industrie, MM. Camille Beauvais, Fulchiron, et Meynard, député de Vaucluse. On ne peut qu'admirer cette machine et faire des vœux pour son application en

grand. — Ce qui donne à M. Guilling des titres incontestables aux suffrages de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'industrie nationale, c'est l'invention de son *compteur*, qui a pour but de donner à tous les écheveaux de soie sortant du moulinage une longueur fixe et uniforme. Jusqu'à présent les représentants de la fabrique française se sont plaints de l'irrégularité de longueur de ces écheveaux, qui, étant livrés à la teinture ou au commerce, subissent aisément des soustractions frauduleuses, sans possibilité de contrôle. C'est ainsi qu'un teinturier, un ourdisseur, un essayeur public, volant un pen de soie sur chaque écheveau, dont la longueur n'est point connue, parvient à faire un gros bénéfice, sans avoir diminué le nombre des écheveaux ni s'être exposé aux conséquences légales d'un tel délit. Ce vol a reçu le nom de *piquage d'onces*. Il est onéreux à la seule fabrique de Lyon dans la proportion de quatre à cinq millions par an. On conçoit avec quelle ardeur les fabricants demandent que les écheveaux de soie aient une longueur déterminée, afin d'obtenir ainsi le contrôle qui leur manque. Mais, jusqu'à présent, leurs vœux, leurs démarches officielles, ont été inutiles, parce qu'on ne connaissait pas de machine qui effectuât aisément cette mensuration du fil. Or, c'est cette machine qu'a découverte M. Guilling. — Son application a déjà eu lieu; quelques expériences ont été faites. La routine seule s'oppose à son adoption générale. Mais il faut dire aussi que les fabricants font peu d'efforts pécuniaires pour la propager, et ce sont eux qui en portent la peine. — Il se prépare en ce moment un grand projet tendant à exploiter les diverses améliorations dont il a été parlé ci-dessus. Le siège des établissements où seront réalisées ces améliorations se trouve dans le département de Vaucluse. L'auteur de cet article, n'étant point étranger à la réalisation de ce projet, n'a point mission d'en entretenir ici le public. Il pense toutefois que les graves questions

qui s'y rattachent en font une entreprise d'intérêt général.

Décreusage, teinture et tissage des soies. — Nous venons de passer en revue tous les procédés employés pour la fabrication de la soie proprement dite, le reste ne touche plus aux éléments spéciaux de cette industrie. Ainsi, le *décreusage* ou *blanchiment*, opération par laquelle on enlève au fil de soie la gomme naturelle dont il est imprégné, la *teinture* et le *tissage*, loin d'appartenir exclusivement à la préparation des étoffes de soie, s'appliquent à plus d'un genre d'industrie. Conséquemment, il n'y a pas lieu d'en faire ici la description. On trouvera aux divers articles qui traitent de ces matières en général l'application qui en est faite à la soie. — On appelle *soie grège* celle qui sort de la filature ou qui vient d'être tirée du cocon. Nous avons distingué l'*organsin* et la *trame* en montrant le rôle qui leur appartient dans le tissage. La soie qui n'est point encore soumise au *décreusage* et à la *teinture* s'appelle *soie écrue*. On donne le nom de *soieries* aux étoffes de soie de tous les genres. — La France se distingue essentiellement par la supériorité de ses produits en soieries. L'adoption générale des métiers à la Jacquart, la finesse des dessins, le bon goût qui préside à la fabrication des tissus *façonnés* de Lyon, ont mis, sous ce rapport, le commerce de cette ville à l'abri de toute concurrence. Mais on commence à lui contester ses droits à la supériorité dans la fabrication des étoffes *unies*. Le commerce des soieries prend en Angleterre de notables développements. L'emploi du *tissage mécanique*, qui n'est point encore assez usité chez nous, paraît offrir des avantages que nos fabricants méconnaissent. Il est à craindre que l'Angleterre ne nous surpasse par la perfection de ses tissus unis, comme la Suisse par le bon marché de sa main d'œuvre, comme le Piémont, le Milanais, le royaume de Naples et l'Italie en général, par ses matières premières, ses grèges et ses organsins. Cela prouve

combien l'état de cette industrie en France appelle impérieusement des améliorations. Nous sommes heureux d'avoir pu signaler en partie celles dont elle est immédiatement susceptible.

V. COURTES DE L'ISLE

Au figuré et poétiquement, des *jours filés d'or et de soie* désignent le cours d'une vie heureuse et brillante. — On appelle *soie d'Orient*, *soie végétale*, une espèce de duvet qui entoure les semences de l'asclépias de Syrie, et dont on a essayé de faire des étoffes. — *Soie* se dit, surtout au pluriel, du poil long et rude de certains animaux : soies de cochon, de sanglier ; et par extension du poil doux et long d'un barbet, d'un épagneul. X.

SOIF (médecine). Ce mot, dont l'étymologie est incertaine, désigne l'appétition des liquides : comme il exprime un des principaux besoins de l'homme, il est probablement au nombre de ceux qui ont été usités dès la formation de notre langue. Quoi qu'il en soit, il n'est point de terme dont la signification soit plus généralement comprise et qui puisse mieux nous dispenser d'une définition. — En examinant l'appétition des liquides sous le point de vue physiologique, elle se rattache à l'appétition des solides, la *faim*(v.). Comme cette dernière, elle est une sensation à peine perceptible dans l'état de santé parfaite ; mais dans divers écarts hygiéniques, dans plusieurs maladies, ou quand les boissons viennent à manquer, la soif devient une de nos perceptions les plus tourmentantes : ce besoin est même plus cruel que celui de la faim ; il s'associe d'ailleurs à ce dernier quand il n'est pas satisfait, et le fait oublier par la torture qu'elle cause, de même qu'une vive douleur fait oublier un moindre mal. La sensation dont nous nous occupons est perçue dans la bouche et dans la gorge : ces cavités, lubrifiées dans l'état normal par des sécrétions abondantes qui rendent le passage de l'air peu sensible, deviennent sèches, arides et chaudes ; c'est un appel fait au cerveau : si ce moteur principal de nos actions raisonnées ne peut y répondre,

la sécheresse, l'aridité, la chaleur, s'accroissent, se propagent le long des conduits alimentaire et aérien, et parviennent dans l'estomac ainsi que dans les poumons ; alors une irritation douloureuse se fait sentir dans ces profondeurs. D'une autre part, la perception du cerveau devient d'autant plus pénible que la vue mentale aperçoit plus d'obstacles dans l'apport des boissons. Il serait superflu de peindre ici un pareil état, que l'imagination reproduit mieux que des mots. — Jugement d'après les impressions qui caractérisent la soif et dont les premières voies digestives sont le siège, les physiologistes furent d'abord induits à considérer ces cavités comme le point d'où provient la sensation perçue par le cerveau. Ce jugement paraissait d'autant plus plausible que l'ingestion d'un liquide frais dans ces mêmes lieux et dans l'état normal atténue ou éteint la soif : la faim était également réputée pour venir des mêmes sources et principalement de l'estomac : certains nerfs étaient signalés en même temps comme conducteurs de ces sensations. Cette opinion, depuis long-temps admise dans les écoles, trouve aujourd'hui des contradicteurs. Ceux qui ont eu le bon esprit de ne pas mépriser l'enseignement de Gall, et d'étudier les fonctions du cerveau, ont eu découvrir le point de l'encéphale d'où provient la faim : la corrélation qui existe entre cet appétit et celui des liquides a fait supposer que la soif et la faim avaient une commune origine ; il est effectivement difficile de les isoler. Au surplus, le temps et l'expérience feront connaître la valeur des observations recueillies sur ce sujet tant controversé. Les déperditions de fluide qui se succèdent dans le jeu de l'organisme expliquent facilement pourquoi la soif normale est un des besoins naturels de l'homme, et comment elle est attisée et entretenue par tous les écarts de l'hygiène, qui exagèrent ces pertes. Les exercices du corps et de l'esprit, quand ils sont poussés jusqu'à la fatigue, les passions extrêmes, engendrent également

la soif. En général, tout ce qui nous excite au-delà de la mesure qui limite la santé fait naître et élève cette sensation jusqu'à un malaise : c'est un avertissement secret de nous arrêter dans nos excès. Malheureusement cette voix intérieure trouve souvent nos oreilles fermées. Si le besoin des liquides n'est pas satisfait, on voit se succéder les accidents les plus graves, et on comprend que la mort doit être le terme d'une série de phénomènes inflammatoires. — La différence des âges modifie beaucoup la soif. On sait que ce besoin, si impérieux et si fréquent chez les enfants à la mamelle, devient moins pressant à mesure qu'on avance dans la vie, et qu'il se fait peu sentir chez les vieillards qui suivent la règle de la tempérance : de même la différence des sexes et des tempéraments apporte quelques changements dans la sensation de la soif ; ainsi, elle est plus vive et plus répétée chez la femme que chez l'homme ; toutefois, le genre de vie, les professions, font varier cette remarque, et on ne pourrait guère en vérifier l'exactitude dans nos mœurs actuelles ; comme aussi les personnes lymphatiques et apathiques boivent beaucoup moins que celles qui sont nerveuses et irritables. — La soif apparaît au nombre des changements qui caractérisent l'état morbide : cette sensation, qui ne s'apaise pas alors comme dans l'état de santé, est surtout un des attributs des maladies aiguës, et on la distingue toujours parmi les symptômes de la fièvre. Ce signe de la surexcitation est encore un avertissement salutaire, et, si on l'écoutait, la plupart des maladies pourraient être arrêtées dès leur début ; mais il n'en est point ainsi, la soif, se combinant avec la faiblesse, est souvent combattue par des boissons stimulantes, qui accroissent le mal au lieu de le calmer. On observe aussi la soif dans la plupart des maladies chroniques, et dans les affections accompagnées d'excrétions excessives : l'action des purgatifs en fournit un exemple commun. La cessation subite de l'appétition des liquides, dans le cours des maladies,

est souvent un signe funeste, mais que les médecins seuls sont aptes à comprendre. — Cette sensation, si vive chez la plupart des hommes, est faible chez quelques-uns : on a vu certains sujets passer plusieurs mois sans boire ; ce sont de ces anomalies qui souvent sont inexplicables, ou qui ne peuvent être comprises qu'en recherchant l'action des sécréteurs et excréteurs. — En nous occupant, enfin, de l'appétition des liquides sous le rapport de l'hygiène, nous signalons ce besoin comme étant la mesure que chaque personne doit consulter pour faire usage des boissons, en recommandant l'eau comme étant préférable à tout autre. Mais hélas ! les boissons alcooliques ont trop d'attrait pour les fils d'Adam ! Boire sans soif est devenu un privilège de notre espèce, comme Figaro l'a fait judicieusement remarquer. — La soif étant au nombre de nos sensations les plus vives, et auxquelles il nous est le plus difficile de résister, est devenue le type des désirs que nous concevons avec le plus d'ardeur ; aussi nous disons : la *soif* de l'or, la *soif* de la vengeance, la *soif* de la gloire. Garder une poire pour la *soif*, c'est mettre quelque chose en réserve pour les besoins à venir.

CHARBONNIER.

SOISSONS (OLYMPIE MANCINI, comtesse de). L'esprit d'intrigue que le cardinal Mazarin avait porté dans la politique et dans le gouvernement intérieur de la France, ses nièces le portèrent dans la société, à la cour, et dans leurs relations personnelles. Des cinq filles de M^{me} Mancini, seconde sœur du cardinal, l'aînée, qui épousa le duc de Vendôme, est la seule qui ait peu fait parler d'elle. Les quatre autres, la comtesse de Soissons, la comtesse de Colonne, la duchesse de Mazarin et la duchesse de Bouillon, devinrent célèbres à divers titres, soit par leurs amours avec Louis XIV, soit par de nombreuses aventures qui amenèrent d'éclatantes ruptures avec leurs maris, soit par des accusations d'empoisonnement, soit enfin par leur vie errante, et surtout par les tresses d'un

esprit vif et brillant, qui les mit au nombre des femmes les plus remarquables de la cour de Louis XIV. Olympe Mancini, qui fait le sujet de cet article, la seconde des cinq sœurs, fut amenée en France en 1647. Sa sœur Marie, la troisième, avait alors huit ans. M^{me} de Motteville, qui les vit à leur arrivée, trace ainsi le portrait d'Olympe : « Elle était brune, avait le visage long et le menton pointu. Ses yeux étaient petits, mais vifs, et on pouvait espérer que l'âge de quinze ans lui donnerait quelques agréments. » — Le jeune Louis XIV ne tarda pas à la remarquer et à lui rendre des soins très assidus. Sans se laisser aveugler par cette faveur passagère, elle ne pensa qu'à en profiter dans l'intérêt de son ambition. Son but était de faire un grand mariage. Elle ne put cacher le violent dépit qu'elle éprouva lorsqu'elle vit sa cousine Martinotzi épouser le prince de Conti, qu'elle avait espéré épouser elle-même. Bientôt cependant le comte de Soissons demanda sa main, et, lors du mariage du roi, Mazarin, son oncle, inventa pour elle la charge de surintendante de la maison de la reine. Rien n'était plus brillant que la maison de la comtesse de Soissons; elle fut quelque temps la maîtresse de la cour, des fêtes et des grâces. Le roi, depuis son mariage comme avant, ne bougeait de chez elle. Ce qui continuait de l'y attirer, ce fut le goût qu'il prit pour une sœur de la comtesse Marie Mancini, qui fut depuis la connétable Colonne. Le caractère inquiet de M^{me} de Soissons, et son goût pour l'intrigue, suscilerent de fréquents démêlés entre elle et la duchesse de Navailles, dame d'honneur de la reine, au sujet de leurs attributions respectives. Le roi fut obligé de s'entremettre pour les calmer, et la comtesse, par son humeur hautaine, s'attira une disgrâce momentanée. Par la suite, dans le désir de recouvrer son ancienne faveur, elle ourdit, avec son amant le marquis de Vardes, et avec le comte de Guiche, une intrigue pour faire renvoyer M^{me} de La Vallière. Son plan était de donner elle-même une mai-

tesse à Louis XIV, dans l'espoir que la nouvelle favorite, par reconnaissance, lui rendrait l'influence qu'elle avait perdue. Mais le complot fut découvert, et la comtesse exilée. Elle ne put faire sa paix et obtenir son retour qu'en offrant la démission de sa charge de surintendante, qui fut donnée à M^{me} de Montespan. Elle se vit réduite alors à un rôle bien inférieur à celui qu'elle avait joué autrefois. Plus tard, elle se trouva compromise dans l'affaire de la Voisin, empoisonneuse, brûlée en place de Grève. Celle-ci déclara que la comtesse de Soissons était venue la consulter pour savoir si elle ne pourrait pas ramener un amant qui l'avait quittée; cet amant était un grand prince (c'est-à-dire le roi); ajoutant que s'il ne revenait à elle, il s'en repentirait. Au premier éclat que fit cette affaire, elle partit brusquement pour la Flandre, dans la nuit du 23 au 24 janvier 1686. On pensa que le roi lui avait donné charitablement le temps de se retirer. On ajoute qu'il dit à M^{me} de Carignan, belle-mère de la comtesse de Soissons : « J'ai bien voulu que madame la comtesse se soit sauvée; peut-être en rendrai-je compte un jour à Dieu et à mes peuples. » Son procès lui fut fait par contumace. Elle avait offert de revenir se justifier, à condition qu'on la dispenserait de garder la prison pendant la procédure; ce qui lui fut refusé. Cette affaire renouvela des bruits qui avaient couru lors de la mort de son mari, qui mourut fort brusquement à l'armée, le 7 juin 1675. Dès lors, on en avait mal parlé, dit Saint-Simon, mais fort bas, dans la faveur où elle était. Mais d'autres s'étonnaient qu'elle eût pu faire mourir un mari qui lui laissait tant de liberté. — Sa sœur, la duchesse de Bonillon, également compromise par les déclarations de la Voisin, fit tête à l'orage; elle en fut quitte pour un exil à Nérac. — La comtesse de Soissons se trouvait en Flandre dans une position très équivoque. M^{me} de Sévigné écrit en février 1686 : « On assure qu'on a fermé les portes de Namur, d'Anvers et de plu-

sieurs villes de Flandre à madame la comtesse, disant : *Nous ne voulons pas de ces empoisonneuses.* » On racontait qu'à Bruxelles elle avait été obligée de sortir d'une église, et qu'on la poursuivait avec des bandes de chats liés ensemble, qui faisaient à sa suite un sabbat de sorcière. — De Flandre elle passa en Espagne. Ici, nous laisserons parler Saint-Simon : « La reine, fille de *Monsieur*, n'avait point d'enfants, et avait tellement gagné l'estime et le cœur du roi son mari, que la cour de Vienne craignit tout de son crédit pour détacher l'Espagne de la grande alliance faite contre la France. Le comte de Mansfeld était ambassadeur de l'empereur à Madrid, avec qui la comtesse de Soissons lia commerce intime dès en arrivant. La reine, qui ne respirait que France, eut une grande passion de voir la comtesse de Soissons. Le roi d'Espagne, qui avait fort ouï parler d'elle, et à qui les avis pleuvaient depuis quelque temps qu'on voulait empoisonner la reine, eut toutes les peines du monde à y consentir. Il permit à la fin que la comtesse de Soissons vint quelquefois, les après-dînés, chez la reine, par un escalier dérobé, et elle la voyait seule et avec le roi. Les visites redoublèrent, et toujours avec répugnance de la part du roi. Il avait demandé en grâce à la reine de ne jamais goûter de rien qu'il n'en eût bu ou mangé le premier, parce qu'il savait qu'on ne le voulait pas empoisonner. Il faisait chaud ; le lait est rare à Madrid, la reine en désira, et la comtesse, qui avait peu à peu usuré des moments de tête à tête avec elle, lui en vanta d'excellent qu'elle promit de lui apporter à la glace. On prétend qu'il fut préparé chez le comte de Mansfeld. La comtesse de Soissons l'apporta à la reine, qui l'avalait et qui mourut peu de temps après, comme madame sa mère. La comtesse de Soissons n'en attendit pas l'issue, et avait donné ordre à sa fuite. Elle ne s'amusa guère au palais, après avoir vu avaler ce lait à la reine ; elle revint chez elle, où ses paquets étaient faits, et s'enfuit en Allemagne, n'osant pas plus demeurer

en Flandre qu'en Espagne. Dès que la reine se trouva mal, on sut ce qu'elle avait pris, et de quelle main. Le roi d'Espagne envoya chez la comtesse de Soissons, qui ne se trouva plus ; il fit courir après de tous les côtés, mais elle avait si bien pris ses mesures qu'elle échappa. » Cette mort de la reine d'Espagne arriva au mois de février 1689. Le témoignage de Saint-Simon suffit-il pour charger la mémoire de la comtesse de Soissons d'un crime aussi atroce ? Quoi qu'il en soit, après avoir vécu obscurément quelques années en Allemagne, elle revint à Bruxelles, où elle mourut, le 9 octobre 1708, dans un abandon général. Son fils, le célèbre prince Eugène, était venu la visiter une seule fois dans sa retraite.

ARTEAUD.

SOIXANTE-UNIÈME. Nous consacrons ici un article à cet adjectif numéral, parce qu'il sert à désigner, dans les catalogues, une étoile binaire ou multiple de la constellation du Cygne, qui vient d'être le moyen de solution d'un des plus beaux et des plus importants problèmes d'astronomie dont se soit de tout temps occupé la science ; nous voulons parler de la détermination de la parallaxe d'une étoile. Entre la planète la plus éloignée de notre système et l'étoile la plus voisine, il existe un abîme dont les astronomes, tant anciens que modernes, avaient vainement tenté de scruter la profondeur. Et cependant telle avait été la précision des observations, que, si le rayon de l'orbe terrestre eût sous-tendu à l'étoile la plus voisine un angle seulement d'une seconde, cette quantité, toute petite qu'elle paraît, eût néanmoins fait assigner inévitablement, surtout par Bradley, la distance de l'étoile à la terre. Il n'en fut rien toutefois, et le seul résultat des recherches de ce genre fut une notion négative sur ce qui en était l'objet, c'est-à-dire que la distance cherchée, quelle qu'elle fût, n'était pas aussi petite que 4,800,000,000 rayons terrestres (30,898,846,080,000,000 mètres). Cette distance semble enfin connue aujourd'hui par la détermination de la parallaxe de la

61° du Cygne, due à M. Bessel, directeur de l'observatoire de Königsberg. — Pour arriver à ce résultat, que le célèbre voyageur M. de Humboldt a communiqué à l'académie, M. Bessel, aidé de son grand héliomètre de Frauenhofer, braqué sur la 61° du Cygne, a été favorisé pendant vingt-une nuits de suite du dernier mois (octobre 1838) par un ciel toujours pur, ce qui n'avait point encore eu d'exemple à Königsberg, à cause des fréquentes brumes qui y obscurcissent l'atmosphère. La parallaxe déduite des observations de ce savant est de $\frac{3}{10}$ de seconde, c'est-à-dire que ce serait sous ce très petit angle que serait vu, de l'étoile dont nous parlons, le rayon de l'orbite de la terre de plus de 32 millions de lieues. Il faudrait moins que le plus petit fil d'araignée pour cacher, à cette distance, tout notre système planétaire, quelque vaste qu'il puisse nous paraître. La parallaxe de $\frac{3}{10}$ de seconde répond à une étendue linéaire de 657,700 fois celle de la terre au soleil, ou environ 25 millions de millions de lieues. Avec 80 mille lieues environ de vitesse par seconde, il faudrait à peu près dix ans à la lumière pour franchir cet espace. L'étoile binaire 61 du Cygne, dont M. Bessel vient de donner la parallaxe, est une des premières dans le système desquelles on ait reconnu l'existence d'un mouvement elliptique soumis aux lois de la gravitation newtonienne qui régissent notre système; et, de cette circonstance réunie à la solution du problème dont nous parlons, découle, comme première conséquence, la somme des masses de la 61° du Cygne, que M. Bessel a trouvée n'être guère plus forte que le tiers de notre soleil. Outre le mouvement elliptique de cette double étoile, dont le demi grand axe de l'ellipse est de $3''\ 670$ avec 0,46670 d'excentricité et la période de révolution de 452 ans, les deux corps dont elle est formée sont ou paraissent à peu près égaux, et ont, comme une foule d'autres étoiles simples et multiples (et peut-être toutes), un mouvement annuel régulier et progressif le long d'u-

ne orbite inconnue, et sans doute immense, autour de laquelle, par raison de cette immensité, leur mouvement de translation peut, durant plusieurs siècles, se considérer comme uniforme et rectiligne. En vertu de cette progression, elles se sont déplacées dans le ciel, depuis cinquante ans, de plus de $4'\ 23''$, ce qui leur donne à chacune, pour mouvement annuel propre, $5''\ 5$. Mais à la distance où elles sont de nous, une seconde répondant à 150 millions de lieues au moins, elles parcourent ainsi annuellement plus de 825 millions de lieues, non compris l'espace que, dans cette translation commune, elles peuvent décrire l'une autour de l'autre ou de leur centre commun de gravité, en vertu de leur mouvement elliptique dont on vient de fixer la période de révolution à 452 ans. Tel est le mode de progression de ces étoiles que le vulgaire suppose encore immobiles aujourd'hui et invariablement enchaînées sur un point déterminé du ciel. C'est cette grande intensité de mouvement qui, faisant présumer la 61° du Cygne plus voisine de la terre que les autres étoiles, a déterminé M. Bessel à la prendre pour base de ses observations. La solution du problème ainsi démontrée possible, on peut présumer que la science ne tardera pas à s'enrichir d'autres faits de même genre par l'extrême facilité que donne le *micromètre de position* à déterminer l'angle de position des étoiles doubles. Dans le grand nombre de résultats qui découleraient nécessairement de la belle découverte de M. Bessel, il en est un qui nous frappe d'abord à cause de l'immensité de l'échelle sur laquelle il nous montre l'univers construit. Si, comme il faut le conclure des observations photométriques, on admet que la lumière d'une étoile de chaque grandeur est la moitié de celle de la grandeur immédiatement supérieure, il faudra qu'une étoile de première grandeur soit portée à 362 fois sa distance pour ne pas paraître plus considérable qu'une de la seizième grandeur. Quelle effroyable immensité révèlent ces chif-

fres ! Que de magnificence d'harmonie dans ces innombrables sphères , toutes régies par une loi unique ! L'imagination reste comme confondue , anéantie à l'idée de tant de puissance dans l'auteur de la création... A. BILLOT.

SOL, monnaie (v. Sou).

SOL (du latin *solum*), terrain, terroir considéré quant à sa nature ou à ses qualités productives. Un sol sec, pierreux est bon pour les vignes ; un sol gras et humide pour le labour et les prés, etc. — C'est aussi la superficie du terrain, le fonds de la propriété. La propriété du sol emporte celle du dessus et du dessous. Le propriétaire peut y faire toutes les plantations et constructions qu'il juge à propos, sans nuire toutefois aux servitudes acquises à des tiers ; il peut aussi y faire des fouilles, et en retirer tous les produits qu'elles peuvent fournir, sauf les modifications résultant des lois et règlements relatifs aux mines, et des lois et règlements de police. Tout ce qui se réunit au sol par accession ou alluvion appartient au propriétaire, sous certaines conditions qui lui sont imposées au premier cas. — *Sol*, dans une mine, est la muraille, la partie de la roche sur laquelle une mine ou un filon est appuyé.

SOL, note de musique, appelée par les Allemands G. C'est le cinquième degré de la gamme. Il porte accord parfait majeur, et s'emploie en harmonie, seulement dans le mode majeur. On l'appelle aussi dans ce cas *accord dominant*, ou tout simplement *dominante*.

SOLDAT (de l'italien *soldato* selon les uns, de *soldarius* suivant les autres, ou bien encore du gaulois *soaldoyer*, ou tout simplement de *solde* [paiement d'un homme de guerre]). — Dans le sens général du mot, le soldat est l'homme investi par la société de la mission d'attaquer et de défendre. Dans l'acception moderne que lui ont faite nos mœurs, nos besoins et notre civilisation, c'est l'homme placé en dehors du droit commun et soldé par le pays pour protéger les intérêts généraux et particuliers quand les sociétés ou les individus en appellent à la force con-

tre une agression quelconque. — Nous trouvons le soldat à l'origine des premières sociétés. Les passions naquirent avec le monde ; elles enfantèrent la guerre ; celle-ci produisit le désir de vaincre et de se nuire avec plus de succès ; de là, chez les premières familles de l'humanité, le besoin de confier aux hommes les plus forts et les plus adroits le soin de l'attaque et de la conservation. Ce serait une intéressante histoire à écrire que celle du soldat, car à chaque page on trouverait ces mots : *guerre, armée, révolution, art militaire*. Dans les sociétés anciennes, c'est là qu'il faudrait aller chercher l'explication de tous les événements qui viennent se grouper autour de l'histoire de Rome et des républiques de la Grèce. Chez les anciens, les armées furent rarement permanentes, et le soldat n'était point au milieu de la société cet être exceptionnel qui, de nos jours, semble distrait de la grande famille humaine pour accomplir, pendant une partie de sa vie, un pèlerinage armé : le soldat, c'était le citoyen quittant ses foyers au jour du péril pour aller combattre les ennemis de la patrie, et redevenant, après la campagne, l'homme de la cité et l'orateur du forum. Le service militaire n'était point un impôt, mais un droit exercé, comme celui d'élection et de vote dans les assemblées publiques ; à Rome, pour être soldat et être appelé à l'honneur de défendre la république, il fallait être de condition libre. La nécessité obligea quelquefois à déroger à cet usage ; des affranchis, et même des esclaves, furent admis pour la première fois sous les enseignes après la déroute de Cannes. Durant le règne des empereurs, et surtout lors de l'invasion des Barbares, le service militaire devient une profession, le soldat un type nouveau, une existence à part : chez lui ont complètement disparu tous les traits du citoyen et de l'homme mêlé aux intérêts de la chose publique ; le soldat, c'est l'habitant des camps et des garnisons, c'est le disciple d'une foi dont les dogmes ne sont que les vertus du champ de bataille ;

c'est le mercenaire qui tour à tour vend sa vie et son épée aux rivaux qui se disputent l'empire; c'est en un mot l'homme armé vivant au milieu de la société pour la guerre et par la guerre. Aux jours de la conquête, et avant que l'invasion, s'arrêtant sur le sol, ait revêtu la forme féodale, tout ce qui a la force de porter les armes est appelé à combattre. Les nations sont des armées, les villes des camps, le seul droit des peuples est la force : vous trouvez le soldat partout, dans chacun des hommes de la race conquérante. Quand l'invasion s'est arrêtée, et que le régime féodal, dans l'organisation qu'il donne à la société, a créé des classes, des professions, des rangs divers, où faut-il chercher le soldat, à quels hommes doit-on donner ce nom ? Ce n'est pas aux individus de cette multitude confuse de paysans mal armés, mal vêtus, et arrachés pendant quelques instants aux travaux de la campagne pour suivre la bannière de leur seigneur; encore moins aux combattants de cette milice des communes si maltraitée à Crécy et à Azincourt. C'est au sein de la chevalerie, cette institution si guerrière dans son esprit et ses développements, qu'on retrouve le soldat. Préparé au métier des armes par une éducation toute militaire, esclave de nobles préjugés qui sont encore dans les armées modernes des conditions de leur force et de leur existence, toujours prêt à combattre quand le pays appelait aux armes ses défenseurs, et que se déployait la bannière royale, l'homme de guerre de la chevalerie fut le soldat du moyen âge. Il apparaît encore à la même époque dans ces corps de troupes mercenaires qui allaient offrir leurs services aux différents souverains de l'Europe, et pour qui la guerre était un moyen de gloire, d'activité et de richesses. L'établissement des armées permanentes amena de grands changements dans la vie du soldat et dans son caractère. Cette œuvre, si grande dans ses résultats, établit d'une manière régulière et générale l'existence de l'homme de guerre et ses rapports avec la société.

Son existence se partagea alors en deux phases bien distinctes, les jours de guerre et ceux passés dans l'oisiveté de la paix. Les villes de garnison devinrent des camps permanents, où vivait, au milieu d'une cité paisible, une population toute militaire; là, les occupations ingrates de la caserne, les exigences d'une discipline de fer, les humiliations de l'obéissance passive, apprirent au soldat que, pendant la paix comme au milieu des travaux de la guerre, sa destinée était de souffrir et de se dévouer : il devint bientôt le représentant de la force mise aux mains du pouvoir royal; aussi tous les monarques l'appelèrent-ils autour de leur trône quand le sceptre tremblait dans leurs mains, ou que des pensées de grandeur et de conquête venaient s'emparer de leur esprit. On lui jeta, dans ces moments de périls, les mots de *gloire*, de *fidélité*, d'*honneur militaire*; on lui enseigna qu'ils résumaient toute sa vie, et qu'eux seuls pouvaient entourer son uniforme d'une auréole pure et éclatante. Martyr de cette religion nouvelle, il apprit au monde à l'admirer en mourant pour son culte sur mille champs de bataille. Acteur dans les grands événements de la vie des peuples, il en laissa toute la gloire et tous les fruits à des hommes qui, sans lui peut-être, n'auraient jamais été grands. En Autriche, il arrêta sous les murs de Vienne une nouvelle invasion de Barbares qui allait déborder sur l'Europe. En Angleterre, il fut roi sous un gouvernement républicain pour replacer sur le trône, quelques années après, une famille déchue qui vint lui redemander sa couronne. En France, il vit Louis XIV s'occuper de tous les détails de son existence, améliorer son sort, et rehausser dans l'esprit des peuples l'utilité de ses services et la gloire de ses souffrances. Le grand roi avait compris tout l'éclat et toute la durée qu'apportaient sur une couronne royale des journées comme celle de Flenrus, de Senneff et d'Almanza. Quand le xviii^e siècle arriva, et avec lui les jours de discussion, de critique et de scepticisme, le soldat

ne mêla pas en France sa rude voix à cette grande lutte des principes et des idées; il s'effaça presque entièrement, se tut, mais espéra, car il comprenait vigieusement que ces théories nouvelles allaient lui ouvrir de nombreux champs de bataille en se traduisant par des faits dans l'organisation de la société. — La révolution française vint ajouter à l'histoire du soldat de notre pays ses plus belles pages, car il comprit toute la grandeur de la mission qui lui était confiée; il puisa, dans l'enthousiasme de la liberté et dans l'intelligence des intérêts dont il était le défenseur, ses inspirations les plus généreuses et son courage le plus puissant: il resta pur et sans tache dans des jours de violence et de crime, et aima la liberté sans rien perdre de son culte pour l'honneur militaire. Quand Napoléon voulut ceindre la couronne impériale, il salua de ses acclamations son général d'Arcole et de Marengo, mais il ne pensa pas qu'il pût imposer un nouveau pouvoir à la France, parce que lui, soldat, était le plus fort. L'empire vint, et fit le soldat si grand que les plus incrédules et les plus froids s'inclinèrent devant tant de gloire; il fut à cette grande époque si brave, si intelligent, si dévoué, qu'à chacune de ses étapes victorieuses à travers l'Europe il trouvait plus de gens encore pour l'admirer que d'ennemis pour le combattre. Les événements l'avaient mis sur un piédestal si élevé que pendant un instant tous les regards du monde se tournèrent vers lui; on eût dit qu'il était dans l'humanité l'étoile brillante qui venait conduire les peuples vers leurs destinées nouvelles. Aujourd'hui le soldat, déchu de ce haut rang, voit tous les jours s'éloigner de lui le prestige dont pendant si long-temps il fut entouré. Objet de craintes pour beaucoup, de haine pour quelques-uns, d'indifférence pour le plus grand nombre, il sent sa position mauvaise, et demande en vain comment elle pourrait devenir meilleure: il voit chaque jour son existence s'isoler de plus en plus des autres conditions humaines, car il est inactif

et immobile au milieu d'une époque d'activité et de progrès. La faute n'en est pas à lui, mais aux hommes qui semblent ne se souvenir du soldat qu'aux jours où ils en ont besoin pour les protéger et les défendre. — Parmi les problèmes d'organisation sociale que notre siècle est appelé à résoudre, il en est peu de plus importants que ceux qui se rattachent à l'existence du soldat au milieu de la société, à la part qui doit lui revenir dans le bien-être moral et matériel du pays. On a lieu parfois de s'étonner que la grandeur de cette question et son influence sur les destinées de la civilisation échappent si souvent à des esprits distingués, et que le soldat n'entre guère que pour mémoire dans les théories sociales de nos hommes politiques. Quand, à une époque de progrès, de ruines et de transition, deux millions de soldats sont en armes au milieu de l'Europe, mécontents, pour la plupart, de leur sort, et appelant des jours meilleurs, est-il beaucoup de questions qui, à côté de celle-là, ne paraissent pas secondaires? Dans notre jeune armée, on retrouve chez le soldat tous les traits saillants qui distinguaient ses aînés. Sans doute, une longue paix et les envahissements de l'esprit industriel ont dû en effacer la forte empreinte, la mâle enclure; mais nos derniers événements militaires ont prouvé qu'il y avait encore chez lui courage intelligent, élan spontané, patience, dévouement et résignation. Pendant long-temps encore, le soldat sera en France le représentant des généreuses pensées de dévouement et d'abnégation, le défenseur du sol, et l'appui de tous les principes d'ordre et de conservation. Un écrivain distingué, qui, officier d'infanterie il y a peu de temps encore, a vécu pendant quatorze ans au milieu de l'armée, a trouvé ces belles paroles pour peindre le soldat de notre époque: « Je crois, a-t-il dit, que ce qu'il y a de plus pur dans nos temps c'est l'âme d'un soldat; scrupuleux sur son honneur, et le croyant souillé par la moindre tache d'indiscipline ou de négligence; sans ambition,

sans vanité, sans luxe; toujours esclave et toujours fier de sa servitude, n'ayant de cher dans sa vie qu'un souvenir de reconnaissance. » EM. PILLIVUYT.

SOLDE. Dans les armées modernes, on entend par solde ce qui est alloué aux officiers et aux soldats pour subvenir à leur entretien et aux dépenses qu'exige d'eux le service militaire. Quand les sociétés, prenant une organisation régulière, furent composées de gens de professions et d'états divers, les hommes qui se vouèrent à la défense du sol, à la protection des intérêts particuliers et généraux, durent recevoir un salaire qui assurât leur existence et les indemnîsât des sacrifices auxquels les condamnaient leurs devoirs et leur position exceptionnelle. De là l'origine de la solde donnée aux gens de guerre. Le partage des terres à la race conquérante, et l'établissement des fiefs à des conditions de service militaire, furent, après la chute de l'empire romain, le premier exemple de solde qu'on rencontre dans les armées. Mais les principaux chefs pouvaient seuls prétendre à cette grande distribution de la terre conquise; les soldats n'avaient, conformément à l'ancien usage, que leur part de butin pour prix de leurs services, et les provinces nationales, ainsi que les peuples vaincus, devaient leur fournir des vivres, des fourrages et des armes. Philippe-Auguste essaya le premier l'établissement de quelques troupes permanentes et d'une solde régulière affectée à leur entretien; il fixa à un sou par jour la paie de chaque homme de pied appelé à le suivre à la croisade. Après lui, les barons, qui combattirent avec saint Louis pour conquérir la Palestine, recevaient, au dire de Joinville, une solde assez forte. En 1271, une ordonnance de Philippe-le-Hardi fixa la solde ainsi qu'il suit : Chevalier baneret, par jour, 20 sous 0 den. (valeur actuelle approximative, 10 liv. 12 sous); bachelier, 10 s. 0 d. (9 l. 10 s.); écuyer, 5 s. 0 d. (4 l. 18 s.); gentilhomme à pied, 2 s. 6 d. (2 l. 9 s.); sergent arbalétrier, 1 s. 0 d. (0 l. 19 s.). — Le marc d'argent

qui, depuis un siècle, a varié de 52 à 54 francs, valait alors 55 sous. Cette solde fut augmentée d'un tiers par Philippe-le-Bel; sous ce roi existaient déjà les trésoriers de la guerre chargés de payer la *montre des gens d'armes* et des *gens de pied*. — L'établissement des compagnies d'ordonnance, créées par Charles VII, fut le prélude en France d'une armée nationale et organisée d'une manière régulière. Les compagnies d'ordonnance étaient entretenues au moyen d'un impôt appelé la *taille des gendarmes*. Voici quelle était leur solde : Homme d'armes, par mois, 10 liv. (valeur actuelle, 65 liv. 0 s.); boutillier, 5 l. (32 l. 10 s.); archer, 4 l. (26 l. 0 s.); page, 3 l. (19 l. 10 s.). — Le marc d'argent valait 8 fr. — A peu près à la même époque, les Suisses commencèrent à vendre leurs services aux différentes puissances de l'Europe. Louis XI remplaça le corps des francs archers par 6,000 de ces étrangers; il donnait annuellement au canton, pour chacun d'eux, la somme de dix livres, et à chaque soldat dix sous par jour. François I^{er} avait organisé son infanterie en légions : chacune de ces légions était commandée par un des six capitaines qui, avec le titre de colonel, n'avait pourtant que la paie de son grade effectif. Cette paie et celle des autres légionnaires était ainsi fixée : Capitaine, par jour, 34 liv. 0 s. (temps de guerre), 1 l. 14 s. (temps de paix); lieutenant, 0 l. 17 s., — 0 l. 17 s.; enseigne, 0 l. 10 s., — 0 l. 10 s.; centenier, 0 l. 8 s., — 0 l. 6 s.; chef d'escouade, 0 l. 5 s., — 0 l. 4 s.; fourrier et sergent, 0 l. 7 s., — 0 l. 5 s.; soldat, 0 l. 4 s., — 0 l. 3 s. — Le marc d'argent valant alors 13 livres, ou environ quatre fois moins que de nos jours, il est facile de transformer ces diverses soldes en valeurs actuelles. — Les compagnies d'ordonnance qui formaient le corps le plus nombreux de cavalerie recevaient encore, à peu de chose près, la même paie que dans le principe de leur organisation. Henri II, par une ordonnance de 1549, leur enleva le privilège de lever des fournitures sur les citoyens,

et leur accorda l'augmentation de solde suivante : Capitaine, par jour, 9 liv. 11 sous 0 den.; lieutenant, 3 l. 14 s. 3 d.; enseigne, 2 l. 17 s. 6 d.; guidon, 2 l. 17 s. 6 d.; maréchal des logis, 1 l. 9 s. 6 d.; hommes d'armes, 1 l. 4 s. 1 d.; archer, 0 l. 12 s. 0 d. — Ainsi, une compagnie d'ordonnance de cent-quinze cavaliers coûtait annuellement 38,990 livres. Le marc d'argent étant à quinze livres, cette somme vaudrait aujourd'hui 136,470 liv., ce qui fait, terme moyen par cavalier, 1,186 liv. — Depuis François I^{er} jusqu'à Henri IV, la paie de l'infanterie française n'éprouva pas de grands changements; l'état des finances, épuisées par les longues guerres des règnes précédents, s'opposa souvent aux améliorations que le vainqueur d'Ivry voulut introduire dans la position encore précaire de l'officier et de la troupe. — Louis XIV, à qui la France doit la création de l'économie militaire et de nos grands établissements de guerre, publia plusieurs ordonnances relatives à la solde. Celle du 20 juillet 1660 fixa à 5 sous par jour la paie du soldat, à la charge par lui de pourvoir à sa nourriture et à son entretien. Enfin, celle du 20 novembre 1663 a servi de base aux différents tarifs adoptés depuis. Le marc d'argent valait à cette époque 28 liv. 18 sous 4 den., et la solde était ainsi fixée :

Infanterie (1663) : Capitaine, par jour, 2 liv. 10 sous (valeur actuelle approximative, 4 liv. 4 sous); lieutenant, 1 l. 0 s. (1 l. 18 s.); sous-lieutenant, 0 l. 15 s. (1 l. 9 s.); enseigne, 0 l. 25 s. (1 l. 9 s.); sergent, 0 l. 10 s. (0 l. 19 s.); caporal, 0 l. 7 s. (0 l. 13 s.); anspessade, 0 l. 6 s. (0 l. 11 s.); soldat, 0 l. 5 s. (0 l. 9 s.).

Gendarmerie (1663) : Capitaine, par jour, 10 liv. 0 s. (valeur actuelle, 18 livres 17 sous); lieutenant, 5 l. 0 s. (9 l. 9 s.); sous-lieutenant, 5 l. 0 s. (9 l. 9 s.); enseigne, 3 l. 14 s. (7 l. 0 s.); guidon, 3 l. 14 s. (7 l. 0 s.); maréchal des logis, 2 l. 10 s. (4 l. 10 s.); gendarme, 1 l. 5 s. (2 l. 5 s.).

Cavalerie légère : Capitaine, 6 livres 13 sous (valeur actuelle, 12 liv. 11 sous); lieutenant, 3 l. 7 s. (6 l. 6 s.); cornette,

2 l. 3 s. (4 l. 1 s.); maréchal des logis, 1 l. 13 s. (3 l. 3 s.); cavalier, 0 l. 17 s. (1 l. 13 s.).

Cheveau-légers : Capitaine, 6 livres 0 s. (valeur actuelle, 11 liv. 6 s.); lieutenant, 3 l. 0 s. (5 l. 13 s.); cornette, 2 l. 3 s. (4 l. 1 s.); maréchal des logis, 1 l. 10 s. (2 l. 17 s.); soldat, 0 l. 15 s. (1 l. 8 s.).

Dragons : Capitaine, 3 liv. 7 sous (valeur actuelle, 6 livres 6 sous); lieutenant, 2 l. 10 s. (4 l. 10 s.); cornette, 1 l. 13 s. (3 l. 3 s.); maréchal des logis, 1 l. 0 s. (1 l. 18 s.); dragon, 0 l. 12 s. (1 l. 3 s.).

Carabiniers (1690) : Capitaine, par jour, 4 liv. 13 sous (valeur actuelle, 8 livres 16 sous); lieutenant, 2 l. 16 s. (4 l. 15 s.); cornette, 1 l. 13 s. (3 l. 3 s.); maréchal des logis, 1 l. 7 s. (2 l. 10 s.); carabinier, 0 l. 14 s. (1 l. 6 s.). — Sous le règne de Louis XV, dans l'année 1738, la solde fut fixée ainsi qu'il suit :

Infanterie. (état-major) : Colonel, par jour, 5 liv. 11 sous 8 den.; lieutenant-colonel, 5 l. 0 s. 0 d.; major, 3 l. 6 s. 8 d.; aide-major, 1 l. 16 s. 2 d.; maréchal des logis, 1 l. 0 s. 0 d.; aumônier, 0 l. 10 s. 0 d.; chirurgien, 0 l. 10 s. 0 d. Capitaine (grenadiers), 4 liv. 0 sous 6 den.; (fusiliers), 3 liv. 6 sous 8 d. lieutenant, gren., 1 l. 14 s. 10 d.; fus., 4 l. 2 s. 10 d.; sous-lieutenant, gren., 1 l. 0 s. 0 d.; fus., 0 l. 0 s. : il n'y avait pas d'officiers de ce grade dans les fusiliers; sergent, gren., 0 l. 12 s. 0 d.; fus., 0 l. 11 s. 0 d.; caporal, gren., 0 l. 8 s. 6 d.; fus., 0 l. 7 s. 6 d.; anspessade, gren., 0 l. 7 s. 6 d.; fus., 0 l. 6 s. 6 d.; tambour, gren., 0 l. 6 s. 6 d.; fus., 0 l. 5 s. 6 d.; soldat, gren., 0 l. 6 s. 6 d.; fus., 0 l. 5 s. 6 d.

Gendarmerie (1727-1760) : Capitaine (le chiffre de la solde de ce grade, qui était toujours donné à un haut personnage, n'était pas indiqué sur le tarif); lieutenant, par jour, 6 liv. 0 s.; enseigne, 5 l. 0 s.; exempt, 3 l. 0 s.; brigadier, 2 l. 0 s.; sous-brigadier, 4 l. 15 s.; gendarme, 1 l. 13 s.; trompette, 1 l. 13 s.; aumônier, 2 l. 0 s.; chirurgien, 4 l. 0 s.

Dragons : Capitaine, 4 liv. 10 sous 0 den.; lieutenant, 8 l. 0 s. 0 d.; maréchal des logis, 1 l. 0 s. 0 d.; brigadier,

0 liv. 7 s. 6 den.; dragon, 0 liv. 6 s. 6 den.

Sous la république parurent plusieurs lois pour déterminer la solde des troupes; celle du 2 thermidor en a fait époque dans la législation militaire. Mais le désordre qui, à cette époque de tourmente révolutionnaire, régnait dans l'administration des armées, ne permit pas de mettre à exécution des lois rendues presque exclusivement sous l'empire des circonstances et les besoins d'un jour. — Voici maintenant les tarifs de la solde tels qu'ils furent établis sous le gouvernement impérial. Nous l'avons seulement donnée brute, sans faire entrer en ligne de compte les indemnités pour frais de représentations et autres accessoires.

État-major général : Maréchal d'empire, par an, 40,000 fr.; général commandant en chef d'armée, 40,000 fr.; général de division aux armées actives, 24,000 fr.; général de division dans l'intérieur ou au pied de paix, 15,000 fr.; général de brigade aux armées actives, 16,700 fr.; général de brigade dans l'intérieur ou sur le pied de paix, 10,000 fr.

Infanterie (état-major) : Colonel, par mois, 416 fr. 66 c.; major, 358 fr. 33 c.; chef de bataillon, 300 fr. 0 c.; adjudant-major, 166 fr. 66 c.; quartier-maître, 100 fr. 0 c.; porte-aigle, 104 fr. 16 c.; aumônier, ministre-juge, 100 fr. 0 c.

Compagnies : Capitaine, première classe, 200 fr. 0 c.; deuxième classe, 166 fr. 66 c.; troisième classe, 150 fr. 0 c. — Lieutenant, première classe, 104 fr. 16 c.; deuxième classe, 91 fr. 66 c. — Sous-lieutenant, 83 fr. 33 c.

Sous-officiers et soldats (compagnies du centre) : Sergent-major, par jour, 0 fr. 95 c.; sergent et fourrier, 0 fr. 77 c.; caporal, 0 fr. 60 c.; fusilier, 0 fr. 45 c.; tambour, 0 fr. 55 c.; enfants de troupe, 0 fr. 20 c.

Cavalerie (officiers, état-major) : Colonel, par mois, 458 fr. 33 c.; major, 391 fr. 66 c.; chef-d'escadron, 333 fr. 33 c.; quartier-maître, 116 fr. 66 c.; adjudant-major, 101 fr. 66 c.

Compagnies : Capitaine, première classe, 208 fr. 33 c.; deuxième classe, 191 fr. 66 c. — Lieutenant, première classe, 120 fr. 83 c.; deuxième classe, 104 fr. 16 c. — Sous-lieutenant, 95 fr. 83 c.

Sous-officiers et soldats (dragons, chasseurs et hussards) : Maréchal des logis chef, par jour, 1 fr. 3 c.; maréchal des logis et fourrier, 0 fr. 90 c.; brigadier, 0 fr. 62 c.; dragon, chasseur et hussard, 0 fr. 48 c.; trompette, 0 fr. 85 c.; enfant de troupe, 0 fr. 21 c. — Il existait dans la solde des sous-officiers et soldats, des régiments de cuirassiers et de carabiniers, les augmentations suivantes :

Sous-officiers et soldats (cuirassiers et carabiniers) : Maréchal des logis chef, par jour, 1 fr. 15 c.; maréchal des logis et fourrier, 1 fr. 5 s.; brigadier, 0 fr. 67 cent.; carabinier et cuirassier, 0 fr. 53 cent.; trompette, 0 fr. 90 cent.; enfant de troupe, 0 fr. 24 c.

Depuis 1816, quelques améliorations ont été introduites dans la solde : une décision du 10 novemb. 1819 a augmenté de 200 fr. le traitement des lieutenants et sous-lieutenants; l'ordonn. du 19 mars 1823 a fixé les tarifs de solde en vigueur aujourd'hui dans l'armée, et la dernière ordonnance royale du 25 décembre 1837 portant règlement sur le service de la solde n'y a fait aucun changement. —

La solde des officiers est fixée par an et acquittable par mois à terme échu. La solde des hommes de troupe est fixée par jour, et acquittée par l'état à l'avance deux fois par mois. La solde des officiers leur est payée le premier jour de chaque mois pour le mois écoulé, sur un état dressé par le trésorier, et qui porte le nom de *feuille d'émargement*. La solde des hommes de troupe leur est payée tous les cinq jours, pour les cinq jours à venir, sur un état dressé par le sergent-major de chaque compagnie, vérifié et signé par le capitaine-commandant, et qui porte le nom de *feuille de prêt*. — La solde des sous-officiers et soldats se divise en trois portions : la première, affectée à l'entretien des fonds de masse individuelle; la seconde, affectée aux dé-

penses de l'ordinaire ; la troisième, restant entre les mains du soldat sous le nom de *deniers de poche*. La première de ces trois portions s'administre à part ; les deux autres composent ce que l'on nomme le *prêt*. — Nous allons maintenant donner la solde des différents grades dans chaque arme, ainsi qu'elle a été fixée par l'ordonnance du 25 décembre 1837.

État-major général et corps royal d'état-major. Maréchal de France, par an, 30,000 fr. (sur le pied de paix), 70,000 fr. (sur le pied de guerre) ; lieutenant-général et commandant en chef une armée ou un corps d'armée, 0 fr. (paix), 40,000 fr. (guerre) ; lieutenant-général 15,000 (paix), 18,750 fr. (guerre) ; maréchal de camp 10,000 fr. (paix), 12,500 fr. (guerre) ; colonel 6,250 fr. (paix et guerre) ; lieutenant-colonel 5,300 fr. (paix et guerre) ; chef d'escadron 4,500 fr. (paix et guerre) ; capitaine 2,500 fr. (paix et guerre) ; lieutenant 1,650 fr. (paix et guerre) ; élève sous-lieutenant 1,300 (paix).

Infanterie (état-major) : Colonel, par an, 5,000 f. ; lieutenant-colonel, 4,300 f. ; chef de bataillon et major, 3,600 fr. ; adjudant-major, officier d'habillement, trésorier, 2,000 fr., ou la solde de capitaine de première classe, s'il y ont droit par leur ancienneté dans ce grade ; officier adjoint au trésorier, la solde de son grade et de sa classe ; porte-drapeau, 1,250 fr. ; chirurgien-major, 2,400 fr. ; chirurgien-aide-major, 1,450 fr. — *Compagnies.* Capitaine de première classe, 2,400 fr. ; capitaine de deuxième classe, 2,000 fr. ; lieutenant de première classe, 1,450 fr. ; lieutenant de deuxième classe, 1,300 fr. ; sous-lieutenant, 1,200 fr.

Sous-officiers et soldats (petit état-major) : Adjudant sous-officier, par jour, 2 fr. 0 c. ; tambour-major, 1 fr. 10 c. ; caporal-tambour, 0 fr. 65 c. ; caporal-sapeur, 0 fr. 58 c. ; sapeur, 0 fr. 42 c. ; musicien-soldat, la solde de fusilier ; maître-armurier, 0 fr. 72 c. ; maître-tailleur, cordonnier, 0 fr. 37 c. — *Compagnies d'élite.* Sergent-major, 1 fr. 15 c. ; ser-

gent et fourrier, 0 fr. 82 c. ; caporal, 0 fr. 58 c. ; grenadier ou voltigeur, 0 fr. 42 c. ; tambour ou clairon, 0 fr. 52 c. — *Compagnies du centre.* Sergent-major, 1 fr. 10 c. ; sergent et fourrier, 0 fr. 72 c. ; caporal, 0 fr. 53 c. ; fusilier ou chasseur, 0 fr. 37 c. ; tambour ou clairon, 0 fr. 47 c.

Cavalerie (état-major) : Colonel, par an, 5,500 fr. ; lieutenant-colonel, 4,700 fr. ; chef d'escadron et major, 4,000 fr. ; instructeur en chef, la solde de son grade et de sa classe avec le quart en sus quand il est en fonction ; adjudant-major, trésorier, officier d'habillement, 2,300 fr., ou la solde de capitaine s'ils y ont droit par leur ancienneté dans ce grade ; officier adjoint au trésorier, la solde de son grade et de sa classe ; porte-étendard, 1,450 fr. ; chirurgien-major, 2,500 fr. ; chirurgien-aide-major, 1,650 fr. — *Escadron.* Capitaine en premier, 2,500 fr. ; capitaine en second, 2,300 fr. ; lieutenant en premier, 1,650 fr. ; lieutenant en second, 1,450 fr. ; sous-lieutenant, 1,350 fr.

Sous-officiers et soldats (petit état-major) : Adjudant sous-officier, par jour, 2 fr. 0 c. ; maréchal des logis trompette, 1 fr. 30 c. ; brigadier-trompette, 0 fr. 95 c. ; maître-armurier, 0 fr. 85 c. ; maître-tailleur, bottier, 0 fr. 85 c. ; maître-sellier, 0 fr. 40 c. — *Escadron.* Maréchal des logis chef, 1 fr. 18 c. ; maréchal des logis et fourrier, 0 fr. 85 c. ; brigadier élève-fourrier, 0 fr. 75 c. ; brigadier, 0 fr. 55 c. ; dragon, chasseur, lancier, bussard, 1^{re} classe, 0 fr. 45 c. ; 2^e classe, 0 fr. 40 c. ; trompette, 0 fr. 77 c. ; élève-trompette, 0 fr. 40 c. — Il existe pour les régiments de cuirassiers et de carabiniers une légère différence de solde, que nous croyons inutile d'indiquer ici. — Après avoir fait connaître l'état de la solde dans nos armées à différentes époques de leur histoire, nous pensons qu'il n'est pas sans intérêt de donner ici quelques détails sur la paie allouée aux officiers et aux soldats chez les puissances militaires de l'Europe.

ARMÉE ANGLAISE. Dans l'armée an-

glaise, les officiers achètent leurs brevets jusqu'au grade de lieutenant-colonel inclusivement ; les trois quarts au moins des officiers ont payé leurs grades, et tous seraient dans ce cas, si le roi n'avait pas le droit de disposer de la commission d'un officier qui est promu sans rien déboursier, ou qui meurt ou est tué au service. La solde de l'officier de l'armée anglaise comprend l'intérêt du prix de sa commission, et paraît plus élevée qu'elle ne l'est réellement, comparée, à grade égal, à celle des officiers des armées étrangères. La promotion d'un officier par achat de commission n'a plus lieu au-dessus du grade de lieutenant-colonel. Au-dessus de ce grade, les officiers sont promus par brevet ou sont nommés aides-de-camp du roi, avec le rang, mais non avec la solde de colonel, général-major, lieutenant-général et feld-maréchal. Aucune solde n'est attachée à aucun de ces grades selon les règles ordinaires du service, à moins que les officiers de ce rang ne soient nommés par le roi colonels d'un régiment. Dans ce cas, ils reçoivent la solde de ce grade et les indemnités pour l'habillement et l'équipement du régiment qui sont déterminées.

On s'est écarté de ces règles à la fin de la dernière guerre ; et, en juin 1814, il fut arrêté que les officiers-généraux seraient payés sur le pied, savoir : les généraux, par jour, 48 fr. 0 c. ; les lieutenants-généraux, 41 fr. 0 c. ; les généraux-majors, 31 fr. 50 c. — Mais, en fév. 1818, le nombre des officiers-généraux payés fut réduit à 120, et le taux de la solde à 31 fr. 50 c. par jour, ou 11,500 fr. par an. Quand des colonels ou des officiers-généraux sont employés à l'état-major, ils reçoivent les indemnités déterminées par les emplois qu'ils remplissent. A l'exception des colonels des régiments et des 420 officiers-généraux payés à raison de 11,500 fr. par an et de quelques officiers-généraux placés dans les régiments des gardes à pied, il n'y a pas d'officier du rang de colonel ou de général qui reçoive aucun traitement autre que la demi-solde ou la solde entière de la commission de lieutenant-colonel ou du dernier grade qu'il avait avant d'être promu, et sur quatre il y en a trois qui ont payé cette commission. Le tableau suivant indique la solde nette des officiers, déduction faite de l'intérêt du prix des grades.

<i>Infanterie.</i>	SOLDE ANNUELLE.	TARIF DES GRADES.	INTÉRÊT A 4 P. %	SOLDE NETTE.
Lieutenant-colonel.	7,821 fr.	113,445 fr.	4,538 fr.	3,283 fr.
Major	6,101	80,672	3,227	2,874
Capitaine	4,829	45,378	1,815	3,014
Lieutenant	2,913	17,647	706	2,207
Enseigne	2,413	11,344	454	1,959
<i>Cavalerie.</i>				
Lieutenant-colonel.	7,821	113,445	4,588	3,283
Major	6,101	80,672	3,227	2,874
Capitaine	4,829	45,378	1,815	3,014
Lieutenant	2,913	17,647	706	2,207
Enseigne	2,413	11,344	454	1,959

Nota. On ne paie que la différence des prix des commissions en passant d'un grade à l'autre.

La solde d'un soldat anglais est de 12 deniers, qui font : 1 fr. 30 c.

mais il faut déduire de cette somme le prix de sa nourriture, qui est à sa charge, et qu'on peut évaluer

0 80
Reste, 0 fr. 50 c.

ARMÉE PRUSSIENNE. En Prusse, la paie du soldat d'infanterie est de 133 fr. 50 c. ; celle du soldat de cavalerie de 155 fr. 82 c.

Solde des officiers (état-major général et infanterie) par mois et sur le pied de six : général en chef, 3,821 fr. 31 c. ;

général d'infanterie ou commandant un corps d'armée, 1,855 fr.; lieutenant-général commandant, 1,328 fr. 18 c.; général-major commandant, 1,020 fr. 25 c.; commandant de régiment d'infanterie, 823 fr. 62 c.; commandant un bataillon, 589 fr. 89 c.; capitaine de 1^{re} classe, 400 fr. 68 c.; capitaine de 2^e classe, 215 fr. 18 c.; premier lieutenant de 1^{re} classe, 111 fr. 30 c.; premier lieutenant de 2^e classe, 81 fr. 62 c.; second lieutenant, 81 fr. 62 c.; chirurgien de régiment, 178 fr. 8 c.; chirurgien de bataillon, 92 fr. 75 c.

Cavalerie et artillerie. Commandant du régiment, 857 fr. (Ce traitement ne revient qu'aux trois commandants de cavalerie de la garde, et aux seize plus anciens de la ligne). Commandant, 641 fr. 83 c.; officier supérieur, 623 fr. 28 c.; capitaine de 1^{re} classe, commandant d'escadron, 427 fr. 78 c.; capitaine de 2^e classe, 259 fr. 70 c.; premier lieutenant de 1^{re} classe, 133 fr. 56 c.; premier lieutenant de 2^e classe, 96 fr. 46 c.; deuxième lieutenant, 96 fr. 46 c.; chirurgien de régiment, 215 fr. 18 c. — Le traitement de commandant de régiment est affecté à l'emploi et non au grade; les commandants de régiment peuvent être colonels, lieutenants-colonels ou majors. On voit d'après ce tableau que les officiers sont traités favorablement. Un colonel d'infanterie a par an 9,883 fr., un chef de bataillon 7,078 fr., un capitaine de 1^{re} classe 4,808 fr. Comme il fait moins cher vivre en Prusse que dans la plupart des autres pays de l'Europe, cette considération ajoute encore à ces avantages.

Autriche. Solde des officiers généraux: Feld-maréchal, par an, 26,000 f.; général d'infanterie ou de cavalerie, 20,800 f.; lieutenant-général, 15,000 fr.; général-major, 10,400 fr. — Les officiers-généraux en tournée pour affaire de service reçoivent une indemnité qui est fixée à 71 f. par jour pour un feld-maréchal; à 49 fr. 50 c. pour un général d'infanterie ou de cavalerie; à 41 f. pour un général-lieu-

tenant, et à 33 f. 80 c. pour un général-major.

Solde des différentes armes (infanterie): Colonel propriétaire, par an, 9,876 f. (cavalerie), 10,640 fr.; colonel-commandant (inf.), 4,607 f. (cav.), 4,038 f.; lieutenant-colonel (inf.), 3,436 fr. (cav.), 2,932 fr.; major (inf.), 2,490 fr. (cav.), 2,145 f.; aumônier (inf.), 731 fr. (cav.), 416 fr.; trésorier (inf.), 706 fr. (cav.), 637 fr.; chirurgien-major (inf.), 796 fr. (cav.), 790 fr.; chirurgien aide-major, (inf.), 593 fr. (cav.), 593 fr.; chirurgien sous-aide, 437 fr. (cav.), 437 fr.; capitaine (inf.), 2,247 fr. (cav.), 1,894 fr.; capitaine-lieutenant (inf.), 1,248 f. (cav.), 943 fr.; lieutenant (inf.) 836 fr. (cav.), 797 fr.; sous-lieutenant (inf.), 705 fr. (cav.), 623 fr.; enseigne (inf.), 615 fr. Sergent-major, par jour (inf.), 74 c. (cav.), 95 c.; caporal (inf.), 43 c. (cav.), 56 c.; appointé, 31 c.; grenadier, inf., 26 c.; fusilier, 21 c.; cavalier, 26 c.; tambour-major, 43 c. (cav.), 95 c.; musicien et tambour (inf.), 21 c. (cav.), 95 c. — En cas de guerre, les officiers reçoivent une indemnité d'entrée en campagne équivalente à un mois de solde, et un supplément annuel évalué à un trentième du traitement pour les officiers supérieurs, et à un vingtième pour les officiers inférieurs. Il leur est alloué en outre un certain nombre de rations de vivres et de fourrages. Ces dernières, accordées même aux officiers d'infanterie, sont d'ailleurs remboursables en argent [pour ceux qui ne les prennent pas en nature.

Autriche russe. La solde est tarifée très bas dans l'armée russe, et ce n'est que pour les hauts grades qu'il y a des dédommagements puisés dans le trésor impérial. — Dans l'intérieur de l'empire elle se paie en papier qui perd les trois quarts de sa valeur nominale; ce n'est que hors des frontières qu'elle est acquittée en argent. Voici les tarifs de la solde des grades de toutes armes, dans lesquels nous avons tenu compte de la dépréciation du papier-monnaie, en réduisant la valeur du rouble à celle du franc.

Solde annuelle de l'armée russe.

Feld - maréchal . . .	9,345 fr. 80 c.
Général d'armée . . .	4,557 00
Lieutenant-général. . .	2,779
Général-major, . . .	2,203

Tendement de table.

Commandant d'armée. . .	12,000 fr.
<i>id.</i> de corps d'armée . . .	10,000
<i>id.</i> de division . . .	6,000
<i>id.</i> de brigade . . .	4,000
<i>id.</i> de régiment. . .	3,000
<i>id.</i> de bataillon. . .	1,000

Colonel (infanterie), 1,200 f. (cavalerie), 1,200 fr.; lieutenant-colonel (inf.), 900 f. (cav.), 900 f.; major (inf.), 780 f. (cav.), 780 fr.; capitaine, (inf.), 720 fr. (cav.), 720 fr.; capitaine en second (inf.), 690 f. (cav.), 690 fr.; lieutenant (inf.), 600 fr. (cav.), 600 f.; lieutenant en second (inf.), 510 fr. (cav.), 510 fr.; enseigne ou cornet (inf.), 450 fr.; sergent-major ou maréchal des logis chef (inf.), 38 fr. (cav.), 38 fr.; sergent ou maréchal des logis (infant.), 14 fr.; (caval.), 24 fr.; soldat, (infant.), 10 fr., (cav.), 12 fr. — Les officiers des régiments colonisés reçoivent comme indemnité la moitié en sus de leurs appointements. Un soldat de la garde touche trois roubles de gratification le jour de sa fête. Tout soldat, lorsqu'il est employé à des travaux militaires, reçoit une haute paie de 10 kopecks (centimes) par jour. Outre la solde, les sous-officiers et soldats reçoivent par jour un kilogramme et demi de farine de seigle, et 104 grammes de gruau. En cantonnement, les officiers et les soldats sont nourris par les habitants, quoiqu'il n'y ait pas obligation de la part de ces derniers; alors les distributions deviennent la proie du colonel ou de ceux qui administrent. En campagne, les soldats reçoivent des légumes secs ou verts, 25 décagrammes de viande, et un demi-litre d'eau-de-vie. La garde seule reçoit en temps de paix des rations de viande, et de poisson pour les jours maigres. La ration de fourrage pour les chevaux est fixée à 13 litres d'avoine et 8 kilogrammes

de foin : mais, comme toute cette ration ne se consomme pas, le surplus est vendu tant pour se procurer de la paille que pour bénéficier à la masse des remotes.

EM. PITAVOT.

SOLECISME (du lat. *solecismus*, fait du grec *solokismos*, dérivé de *solokoï*). C'est le nom qu'on donne à toute faute grossière contre la syntaxe. Quelques savants font venir le mot *solecisme* de Soles, ville de l'île de Chypre, autrefois *Solia*, et qui fut bâtie sous les auspices du célèbre Solon. Voici ce qu'on a raconté à ce sujet : Solon, le législateur d'Athènes, vécut quelque temps à la cour de Philocypus, roi de Chypre. La capitale des états de ce prince était située sur un sol aride et montagneux. Solon lui conseilla de la transférer dans une plaine fertile : son avis fut approuvé, et lui-même fut chargé de présider à ce changement; de sorte que la nouvelle ville prit le nom de Solon, son fondateur. Bientôt la richesse, et les agréments du pays y attirèrent une foule d'étrangers : les Athéniens surtout vinrent s'y établir en grand nombre. Peu à peu ces derniers perdirent, dans le commerce des anciens habitants, la pureté de leur langage, qui se corrompit tellement qu'il passa en proverbe : de là vient que faire des *solecismes* signifie proprement parler comme à Soles, c.-à-d. employer des locutions vicieuses. Le mot *solecisme* a été long-temps employé comme synonyme de *barbarisme* : mais c'est à tort. Le *barbarisme* résulte de l'emploi d'un mot barbare, qui n'appartient à aucune langue. Le *solecisme* est une violation des règles établies pour la pureté et l'exactitude du langage. Toute faute contre les préceptes de la grammaire est un *solecisme*, quoique tous les mots employés soient exactement orthographiés. Ainsi, on ferait un double *solecisme*, si, au mépris de la règle des participes, on disait : La promesse que j'ai faite, je l'ai oublié, puisque la règle veut faite et oubliée; ainsi, il y a *solecisme* dans ce vers de Boileau :

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler.

Il fallait : C'est à vous, mon esprit, que je veux parler ; ou bien, pour la mesure du vers :

C'est vous, à mon esprit, à qui je veux parler.

Quand on écrit, il est très essentiel de se méfier du *solécisme*, si l'on tient à la pureté du style, à cet art trop rare de s'exprimer correctement, c.-à-d. à n'employer que les mots, les tournures, les locutions, autorisés par les règles, ou du moins par l'usage (v. BARBARISME).

CHAMPAGNAC.

SOLEIL, cause du mouvement universel et de la vie. L'influence de ce vaste corps sur tous les êtres ne peut être l'objet d'aucun doute. Sa puissance a été célébrée par tous les peuples. C'était le *Bel* ou *Baal* des Chaldéens, le *Moloch* des Chananéens, le *Bêlphégor* des Moabites, l'*Adonis* des Phéniciens et des Arabes, le *Saturne* des Carthaginois, l'*Ostris* des Égyptiens, le *Mithras* des Perses, le *Dionus* des Indiens, enfin le *Phébus* ou l'*Apollon* des Grecs et des Romains. Cicéron comptait cinq soleils : l'un fils de Jupiter, le second d'Hypérion, le troisième de Vulcain, surnommé *Opas*, le quatrième avait pour mère *Acantho*, et le cinquième était père d'*Ééta* et de *Circé*. — Les Grecs adoraient le soleil. C'était à Rhodes surtout qu'on lui rendait un culte pompeux et solennel ; et ce fut là qu'on lui dédia ce colosse fameux, mis au nombre des sept merveilles du monde. Les Syriens lui rendaient aussi les plus grands honneurs. L'empereur Héliogabale, qui avait été pontife du soleil en Syrie, lui fit bâtir à Rome un temple magnifique. Les Massagètes, selon Hérodote, et les anciens Romains, selon Jules-César, adoraient le soleil, et lui sacrifiaient des chevaux pour marquer par la légèreté de cet animal la rapidité de cet astre. — Chez les Égyptiens, le soleil était l'image de la Divinité. Ils y ajoutaient plusieurs attributs pour désigner différentes perfections de la Providence. Ainsi, pour faire entendre que la Providence fournit abondamment aux hommes et aux animaux leur

nourriture, on accompagnait le cercle symbolique du soleil des plantes les plus fécondes. Les habitants d'Hieropolis avaient défendu de le représenter ; mais, chez d'autres peuples, il avait ses images, ses représentations. On le désignait par un homme portant un sceptre ou un fouet ; et quelquefois aussi par un veau : le feu sacré, entretenu religieusement dans les temples, n'était que son emblème. Les fêtes que l'on a instituées en son honneur, au printemps et au solstice d'été, à l'époque où il vient vivifier notre hémisphère ; la tristesse et le deuil dont il était l'objet, lorsqu'il rétrogradait vers l'hémisphère austral, attestent que, dans tous les temps, les peuples, et surtout ceux de l'Orient, l'ont considéré comme le père de la nature, ou comme un des agents visibles de la puissance suprême. Étudions son influence sur les corps, dans la production des phénomènes astronomiques, physiques et physiologiques, et il sera possible, sans doute, de remonter à la cause commune et immédiate qui les détermine.

Action astronomique du soleil. La constitution physique de cet astre a été explorée par les astronomes modernes, malgré l'atmosphère immense de lumière qui l'environne : on a observé à sa surface, au moyen de télescopes, d'un pouvoir amplifiant considérable, des inégalités, et certaines apparences, auxquelles on a donné les noms d'*ouvertures*, de *bais-fonds*, de *chaînes*, de *rides*, d'*ombres*, de *pores*. On aperçoit beaucoup mieux les taches qu'il présente au milieu de son disque que vers sa circonférence ; elles ont une couleur noirâtre, contrastant avec l'éclat des autres parties ; elles changent de formes, suivant les mouvements de cet astre ; elles sont nombreuses et très étendues : on en a même observé dont la largeur égalait quatre ou cinq fois celle de la terre. Ces inégalités, dont les causes sont encore problématiques, ont permis aux astronomes de constater le mouvement de rotation du soleil, qui s'opère en vingt-cinq jours et demi, de

l'ouest à l'est, dans un sens contraire à son mouvement diurne. — Le volume du soleil est immense; si son centre coïncidait avec celui de la terre, dit l'illustre Laplace, il embrasserait l'orbe de la lune, et s'étendrait une fois plus loin. — La sphère lumineuse qu'il présente est à une distance moyenne de la terre d'environ 34,500,000 lieues. L'état dans lequel se trouve la matière qui le compose à sa surface a vivement excité la curiosité des physiciens; il a été considéré par les anciens, et même par les astronomes modernes, comme un globe de feu destiné à échauffer et à éclairer le monde. Mais ce vaste embrasement ne pourrait s'opérer, dans la durée des siècles, sans amener une diminution progressive de la masse du soleil, phénomène que les observations les plus anciennes n'ont pu constater. Herschel, qui retirait tant d'avantages du pouvoir amplifiant de ses télescopes, compare la constitution physique du soleil à celle des autres planètes, et pense qu'on peut admettre l'existence des êtres vivants à la surface de ce vaste corps. Il ne faut pas juger de sa nature et de celle du fluide qu'il nous transmet par les sensations que cet agent produit sur nos organes. La chaleur qu'il communique à la terre ne se manifeste que lorsqu'il a frappé l'atmosphère et la terre elle-même : ainsi, des neiges et des glaces éternelles couronnent les plus hautes montagnes; les ascensions aérostatiques ont démontré qu'un froid rigoureux règne dans les régions élevées de l'atmosphère. Cet agent se comporte donc comme le fluide électrique; il produit les phénomènes de la lumière et de la chaleur lorsqu'il frappe les corps, qu'il éprouve un obstacle quelconque dans son mouvement rapide. Une foule de faits physiques montrent l'analogie de ces deux agents, et ne nous permettent pas d'adopter l'hypothèse de l'incandescence du soleil. Sa puissance attractive montre, d'ailleurs, que cette hypothèse ne repose que sur les illusions produites par nos sensations; l'action expansive du calori-

que est une cause de répulsion pour les masses, comme pour les molécules de la matière. — Les astronomes distinguent les mouvements apparents de cet astre et des autres corps célestes de leurs mouvements réels. Pour exposer avec plus de clarté ses rapports avec la terre, dans la succession des saisons, on peut supposer, en suivant l'opinion des anciens, que cette planète est immobile au centre de l'univers, et que le soleil décrit autour d'elle une série de cercles, ou plutôt de spirales, dans son mouvement diurne : on suppose encore qu'il se meut annuellement, dans un orbe incliné de $28^{\circ} 28'$ à l'équateur, et que l'on a nommé *écliptique*. C'est à cette inclinaison qu'est due la différence des saisons; mais, d'après les découvertes de Copernic et de Galilée, on sait que c'est au mouvement de la terre dans son orbite, et à la rotation qu'elle éprouve sur son axe d'occident en orient, que l'on doit attribuer le mouvement apparent du soleil et du ciel. Cet astre occupe donc en réalité le foyer des orbes planétaires; il imprime un mouvement elliptique variable, pour sa durée et son excentricité, à toutes les planètes et à leurs satellites. Ce mouvement s'opère suivant celui du soleil, d'occident en orient, et avec une vitesse d'autant plus grande que ces corps sont plus près de l'astre dont ils reçoivent l'impulsion : c'est ainsi que gravitent Mercure, qui semble se perdre dans les rayons solaires; Vénus, la Terre, Mars, Vesta, Junon, Cérès, Pallas, Jupiter, Saturne, Herschel ou Uranus, qui se trouve à la limite la plus reculée de notre univers. Les satellites, ou les planètes secondaires, sont entraînés par le même mouvement : ils décrivent aussi autour de la planète principale des orbes elliptiques; cependant l'ellipticité de plusieurs de ces corps est nulle ou peu sensible : enfin, dans ce vaste empire, qui n'est sans doute qu'un point dans l'immensité des espaces, circulent aussi, dans des orbites très excentriques, des comètes, dont le nombre est considérable. Il en est qui se rapprochent assez près du soleil pour se cacher

dans ses rayons ; d'autres restent plusieurs siècles sans revenir , et on peut admettre qu'elles franchissent alors les limites de notre système planétaire. — Quelle est la *force*, ou plutôt quel est le levier qui retient les planètes, les satellites et les comètes dans leurs orbes respectifs ? quelle cause physique imprime un mouvement de rotation diurne à la terre, en lui faisant décrire une orbite elliptique ? quelles causes particulières troublent la régularité des mouvements des planètes et de leurs satellites ? Peut-on expliquer toutes ces perturbations au moyen de l'intervention des *forces* adjuvées par le grand Newton ? Quelle que soit la solution de ces problèmes, on doit dire que, si les causes réelles de ces grands phénomènes n'ont pu être dévoilées, les lois du mouvement ont été soumises à des calculs dont l'exactitude est rigoureuse : l'astronomie est donc, sous ce rapport, fondée sur des bases inébranlables. Descartes essaya d'expliquer le premier, au moyen de la mécanique, les causes du mouvement : il inventa des tourbillons de matière subtile, destinés, ceux qui environnaient les planètes, à entraîner leurs satellites et leurs tourbillons, celui du soleil à emporter les planètes, leurs satellites et leurs tourbillons. Ce système, d'abord accueilli avec enthousiasme, fut renversé par les découvertes importantes de Képler, de Galilée et de Huygens, ces illustres précurseurs de Newton. Cependant les travaux de Descartes furent favorables aux progrès de la science ; car, une fois que la direction est donnée, une hypothèse transitoire peut conduire à une théorie simple et positive. — Cette théorie, formée par Képler, fut démontrée ensuite par des calculs rigoureux. Newton, en l'année même où mourut Galilée, découvrit les lois de la pesanteur universelle ; il reconnut que le soleil est le centre de cette *force*, qui a reçu le nom d'*attraction solaire* : chacune des lois de Képler nous en découvre une des propriétés. La loi des aires proportionnelles aux temps nous montre qu'elle

est constamment dirigée vers le centre du soleil. La figure elliptique des orbes planétaires nous prouve que cette force diminue comme le carré de la distance augmente ; enfin, la loi des carrés des temps des révolutions, proportionnels aux cubes des grands axes des orbites, nous apprend que la pesanteur de tous les corps vers le soleil est la même à des distances égales. — On a reconnu que cette force attractive n'appartient pas seulement à la masse du soleil et des corps qu'il attire, mais qu'elle est propre à chacune de leurs molécules. La pesanteur de la terre vers le soleil est la résultante de la pesanteur de toutes ses particules. L'observation et les calculs ont donc conduit à ce principe général : *Toutes les molécules de la matière s'attirent mutuellement, proportionnellement aux masses, et en raison inverse du carré des distances.* — Mais, si les mouvements elliptiques des planètes et de leurs satellites sont soumis à des calculs rigoureux, les causes qui les produisent d'une manière régulière, comme celles de leurs perturbations, sont encore problématiques. Newton a inventé une *force centrifuge* initiale, propre à contre-balancer la *force attractive* sans cesse agissante du soleil ; il a admis que cette force de projection tend à diriger les planètes suivant la tangente de leur orbite. Pour expliquer la rotation de la terre sur son axe, celle des autres planètes et du soleil même, car tout tourne dans l'empire des cieux, il a encore fallu supposer que cette impulsion fût communiquée, dans la même direction, à une petite distance de leur centre de gravité ; enfin, au moyen d'une autre supposition également chimérique, on a placé le soleil dans les foyers d'une planète particulière, afin d'en faire varier les forces : on est même conduit à admettre, pour conserver cette théorie, que le *maximum* de ces deux forces opposées se trouve également au périhélie, et leur *minimum* d'intensité à l'aphélie ou au point opposé de la ligne des apsides. Mais toutes ces hypothèses ne suffisent

pas pour expliquer les excentricités différentes des planètes et de leurs satellites : il est évident qu'une force centrale commune, uniforme dans son action, ne peut produire toutes ces inégalités. On ne peut les expliquer qu'en admettant des actions réciproques entre ces corps, au moyen d'un agent intermédiaire, qui est la véritable cause de leurs mouvements réguliers et de leurs perturbations : tous les faits prouvent que cet agent intermédiaire est de la nature de l'électricité et du magnétisme. Il serait facile, en exposant la théorie de la lune et celle du mouvement de la terre, de montrer que l'hétérogénéité des planètes est une des causes principales, si elle n'est pas la seule, de l'ellipse qu'elles décrivent, et du mouvement apparent du soleil dans la ligne des apsides. D'après ces vues, examinons succinctement l'influence du soleil sur les hémisphères de la terre dans sa révolution annuelle. Lorsque cet astre est au tropique du cancer, il agit directement sur l'hémisphère le plus dense, sur les masses fixes formées par l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. En frappant ces grandes masses, le fluide solaire, où la lumière est réfléchie ou repoussée, une grande quantité de calorique est dégagée, et la terre s'éloigne du soleil. Lorsque, au contraire, cet astre parcourt le tropique du capricorne, il passe sur une vaste étendue de mer, il se trouve par conséquent en rapport avec l'hémisphère le moins dense ; cependant, la terre alors se trouve au périhélie ! Une grande quantité de fluide lumineux est absorbée, réfractée, attirée par une masse considérable d'eau ; la chaleur est par conséquent moins intense sur cet hémisphère. La force attractive de cet agent ne peut être révoquée en doute ; tout indique qu'il agit sur le sphéroïde terrestre comme les courants électriques sur les aimants, en déterminant sa rotation sur son axe, et l'orbe elliptique, qu'il décrit annuellement autour du soleil. On ne pourra rejeter cette théorie, si l'on parvient à démontrer que la lumière solaire agit comme une force

attractive sur les particules de la matière, et qu'elle présente les propriétés les plus essentielles du fluide électrique. Si cette théorie ne peut encore donner la solution définitive d'un grand problème, déjà elle est fondée sur des faits physiques qui démontrent : 1° que toutes les particules de la terre sont douées de magnétisme ; 2° que l'électricité atmosphérique, dans un temps serein et sans nuage, est positive ; 3° que la lumière solaire agit sur les corps à la manière d'un agent électro-négatif, qu'elle est attirée et absorbée par les particules de la matière ; 4° que les attractions et les répulsions magnétiques suivent la loi newtonienne, et s'exercent en raison inverse du carré des distances.

Action physique du soleil. Cette action est due au mouvement qu'il imprime au fluide lumineux ; elle est démontrée par une foule de phénomènes que la physique expérimentale fait connaître. Mais, parmi ces phénomènes, la réflexion et la réfraction de la lumière tendent surtout à prouver qu'elle agit comme une puissance répulsive et attractive à la surface des corps et sur les molécules qui les composent. Lorsque ces surfaces sont polies, une grande partie des faisceaux lumineux est réfléchie ou repoussée, et, sous ce rapport, le calorique et l'électricité suivent les mêmes lois. Les pointes, les aspérités des surfaces favorisent leur transmission ou leur mouvement à travers les corps. Lorsque le phénomène de la réfraction se manifeste dans les substances diaphanes, il est facile de voir que la lumière se comporte absolument comme si elle était composée de particules attirables par les molécules des corps ; ses mouvements, dans les substances gazeuses et liquides de natures diverses dont on a opéré le mélange, peuvent se calculer d'après les lois de l'attraction des substances composantes précédemment établies, lorsqu'il n'y a pas de combinaison chimique. MM. Arago et Biot, auxquels on doit de précieuses recherches sur les propriétés de la lumière, ont établi ce principe fondamental : les puis-

stances réfractives d'un gas sont proportionnelles à sa densité. Non seulement ces puissances réfractives sont en raison de la densité des corps, mais, ce qui caractérise l'action électro-chimique de la lumière, elles sont subordonnées à la composition élémentaire de ces corps; ainsi les huiles, l'hydrogène, l'eau, le diamant, *réfractent* ou *attirent* la lumière avec beaucoup plus d'intensité que les substances plus denses, mais d'une nature différente. Newton conjectura, d'après ces phénomènes, que les premières substances devaient contenir un principe inflammable. Cette conjecture hardie, cette hypothèse ingénieuse s'est réalisée : la chimie moderne a trouvé que le diamant est composé de carbone pur. C'est en suivant la méthode de ce grand physicien que je suis parvenu à montrer, dans l'attraction de la lumière pour les corps *électro-positifs*, la nature même de ce fluide impondérable; c'est enfin en étudiant son influence sur une foule de substances, que je suis parvenu à établir qu'il agit sur les particules de la matière, sur la terre et sur les corps qui sont à sa surface, comme le fluide électro-négatif. Cette théorie a été développée dans mon *Traité de physiologie générale* (lois de l'organisme vivant). Si l'on parvient à établir que les phénomènes de la lumière, de la chaleur et de l'électricité sont dus aux actions variées d'un même agent sur notre système sensible, on aura découvert un principe fécond en applications utiles. Or, cette vérité est établie sur un grand nombre d'expériences décisives; des analogies, des rapports les plus intimes lient entre eux ces trois ordres de phénomènes. Il n'existe pas une plus grande différence entre la lumière et le calorique qu'entre les deux fluides électriques admis par la théorie. La lumière et la chaleur se manifestent dans les combinaisons variées de ces fluides; elles résultent de l'obstacle qu'ils éprouvent en traversant les corps, de la collision violente de ces fluides et de l'ébranlement des particules de la matière pondérable.

Dans les courants formés par la pile, l'incandescence se manifeste au point de contact des fils conducteurs, et ce sont toujours ceux qui jouissent d'un plus faible degré de la propriété conductrice qui s'échauffent davantage, qui réfléchissent une plus grande quantité de chaleur et de lumière. L'agent solaire présente encore sous ce rapport des phénomènes analogues : les corps qui s'opposent à sa facile transmission déterminent les mêmes effets. Le fluide électrique, la lumière solaire, comme le calorique, opèrent la fusion des corps lorsque l'on a augmenté l'intensité ou la force des courants. Les deux premiers agents ont la plus grande influence sur la formation ou la destruction des couleurs; celles qu'ils présentent, au moyen du prisme, ont les analogies les plus remarquables. Enfin, les phénomènes de la polarisation, les divers modes de phosphorescences indiquent encore les rapports de matérialité de la lumière, de la chaleur et de l'électricité. On sait, en effet, que les corps deviennent plus phosphorescents par les effets de l'insolation, de la chaleur, par des décharges électriques ou par le frottement ou la percussion; et, ce qu'il y a de plus remarquable, les corps non conducteurs conservent long-temps la lumière qu'ils doivent à l'action prolongée de ces causes, tandis qu'elle est d'une courte durée dans les corps conducteurs. On voit encore ici les rapports de l'action électrique, du mouvement de vibration moléculaire et des courants qui produisent la lumière. Ce phénomène est donc le résultat d'un mouvement imprimé à la matière électrique ou éthérée, soit pendant l'action du soleil sur la terre, soit dans les actions physiques qui s'opèrent à sa surface. Il résulte des expériences de M. Brewster que la lumière phosphorique possède les mêmes propriétés que la lumière directe du soleil et de tout autre corps lumineux. Les effets remarquables obtenus par l'illustre Davy, au moyen de la pile de la Société royale de Londres, pile composée de deux mille couples,

montrent la source commune ou l'origine de la chaleur et de la lumière. Davy fit passer entre deux pointes de charbon, placées non loin l'une de l'autre, la décharge de cette énorme pile ; la fusion des substances mises entre ces deux pointes de charbon, et une lumière dont l'éclat était comparable à celle du soleil, furent le résultat de cette expérience. Ce phénomène, ayant eu lieu dans le vide, ne peut être attribué à la combustion, mais à la réunion, au choc des deux électricités opposées dans leur mouvement. Ces fluides et la lumière solaire ont donc, sous ce rapport, la plus grande analogie ; ils produisent également les phénomènes lumineux et caloriques lorsqu'ils rencontrent des obstacles dans leur cours ; ils cessent de les déterminer lorsqu'ils parcourent librement l'espace. C'est donc au moyen de cette théorie que l'on peut expliquer le froid éternel des pôles, des plus hautes montagnes et des régions les plus élevées de l'atmosphère, comme la rigueur de nos hivers. Mais ce froid ne peut être comparé à l'intensité de celui qui règne entre les espaces séparant les orbites des planètes. Toutes les observations montrent donc que le soleil n'est point dans un état d'incandescence, et que l'intensité de la chaleur qu'il communique à tous les corps n'est pas nécessairement en raison inverse de la distance qui les sépare de cet astre. — La lumière solaire a la plus grande influence sur le développement des phénomènes électriques que présente l'atmosphère, suivant les climats et les saisons : les orages les plus terribles se manifestent dans les régions intertropicales ; ils diminuent de violence et de fréquence au fur et à mesure que l'on approche des pôles, où s'observe un autre phénomène électrique, l'*aurore boréale* (v.). En vain on a cherché à expliquer la formation des orages par l'abondance de l'évaporation aqueuse et l'action du calorique. Ces deux causes ne sont pas les seules qui concourent à la production de ce phénomène et de la foudre. Suivant l'observation de M. de Humboldt, confirmée par

M. Boussaingault, la saison des orages, entre les tropiques, commence précisément à l'époque où le soleil s'approche du zénith ; c'est toujours après la culmination de cet astre que le tonnerre se fait entendre et que l'on doit redouter le feu électrique qui sillonne continuellement l'atmosphère de l'équateur. La physique explique sans doute difficilement la formation de cette grande quantité d'électricité négative qui se répand alors dans l'atmosphère ; mais elle ne peut, au moyen des éléments qu'elle met en jeu, expliquer complètement la continuité et la violence des actions électriques entre les tropiques, la rareté des mêmes phénomènes dans les régions qui s'éloignent de l'équateur. La physique expérimentale, en se perfectionnant, fera connaître positivement le mode d'action de l'électricité solaire sur le développement de ces grands phénomènes. Tout démontre que ce cet agent est absorbé par la terre et par les corps qui sont à sa surface : c'est ainsi qu'il la féconde, la fertilise, surtout lorsqu'elle est pulvérisée par les travaux agricoles ; c'est ainsi qu'il anime les êtres organisés et qu'il contribue au développement des phénomènes vitaux.

Action physiologique du soleil. La puissance vitale de cet astre est démontrée par son action périodique sur les animaux et sur les végétaux. Cette influence suprême peut être constatée depuis l'équateur jusqu'aux pôles, dans les différents climats, dans la succession des saisons, dans celle des jours et des nuits. Un savant illustre, Lavoisier, a dit que Dieu, en apportant la lumière, avait répandu sur la terre le principe de l'organisation du sentiment et de la pensée. Si l'on rejette l'éternité du monde, on doit admettre que le mouvement communiqué à cet agent a dû être un des premiers travaux de celui qui a commandé aux astres de graviter dans l'espace, et aux êtres organisés de sortir du néant. Tout annonce même que, sous l'influence de la lumière, de l'air, de la chaleur et de l'humidité, il se forme des générations

spontanées ou directes d'animaux et de végétaux d'une organisation élémentaire. Dans l'hiver des pays froids, les animaux imparfaits meurent; chez d'autres plus parfaits, le mouvement vital est suspendu, les organes de la vie de relation cessent complètement de remplir leurs fonctions, l'action vitale est faible et ne se manifeste que dans les principaux centres nerveux. On observe plus particulièrement ces phénomènes chez les fourmis, les abeilles, une foule d'autres insectes; parmi les annélides, les mollusques, les poissons, les reptiles et beaucoup de mammifères. La vie est également suspendue ou intermittente, pendant l'hiver des climats froids, dans les végétaux ligneux et les plantes vivaces. Celles qui sont d'une organisation élémentaire ne vivent qu'une année et périssent à l'arrivée de la saison rigoureuse; mais, avant de mourir, la plupart confient à la terre les graines qui doivent perpétuer la vie de l'espèce. On voit que la mort étend son vaste réseau sur les êtres vivants lorsque le soleil s'éloigne de notre hémisphère; une véritable résurrection s'opère dans la nature lorsqu'il vient de nouveau vivifier de ses feux cette partie de la terre. — La lumière a aussi la plus grande influence sur la variété des espèces animales, sur l'éclat des couleurs qu'elles présentent, sur la régularité et la beauté de leurs formes. Il suffit d'examiner le nombre de ces espèces, depuis les zones tropicales jusqu'aux pôles, pour se convaincre de l'immense influence de la lumière solaire sur les actions moléculaires qui président à l'organisation des êtres et aux mouvements de la vie. Suivant les observations de M. V.-F. Edwards, l'influence de cet agent tend à développer les différentes parties du corps dans cette juste proportion qui constitue le type des espèces. Cet expérimentateur distingué a prouvé que l'absence de la lumière a une grande part dans le retard de la transformation des têtards plongés dans l'obscurité. Ces expériences sont confirmées par les observations de M. de Humboldt, dans son

Voyage aux contrées tropicales. La beauté, la force, la régularité presque constante de la constitution physique des hommes et des femmes de ces contrées, la rareté des difformités, peuvent être attribuées en plus grande partie à l'influence immédiate d'une vive lumière. L'histoire des difformités, que présente si souvent la constitution de l'homme dans les grandes cités, où l'on trouve tous les avantages et tous les inconvénients de la civilisation, montrerait le danger de soustraire trop long-temps les enfants à l'influence de cet agent. C'est surtout dans les rues étroites, les rez-de-chaussée, privés pendant une partie du jour de l'influence de la lumière, et, en général, dans les appartements peu éclairés, que se développent les scrofules, les déviations et les autres affections du système osseux. C'est aussi en soumettant les individus qui en sont atteints à l'influence directe et prolongée de la lumière, que l'on parvient souvent à en prévenir le développement, et à en favoriser la guérison. Combien d'affections scrofuleuses non invétérées disparaîtraient chez les individus soumis à une insolation prolongée! Des faits intéressants prouvent qu'elle exerce une influence directe sur l'activité de la transpiration cutanée. Les végétaux sont soumis, d'une manière plus immédiate et plus absolue, à l'action périodique du soleil. Sans celle de la lumière, la matière verte pourrait difficilement se former, et il existerait à peine des traces du règne végétal. Dans les régions équinoxiales, la végétation est remarquable par la beauté, par la vigueur et par la variété des espèces; la nature toujours active y multiplie ses dons, et la saison des fleurs se confond avec celle des fruits. Vers les régions polaires, la végétation perd son activité, et on n'y trouve que quelques espèces dont la vie est languissante. La succession des saisons manifeste la puissance expansive du soleil sur les végétaux. Déjà, au printemps, avant l'accumulation d'une grande quantité de calorique, leur tige s'élève et les fleurs

se développent; de même, dans les premières heures de la journée, les plantes se réveillent, les fleurs s'épanouissent, et plusieurs de ces plantes suivent, comme le tournesol, le mouvement du soleil. Leur extrémité supérieure est évidemment dirigée et même attirée par la lumière. Ainsi, dans les expériences tentées par M. Dutrochet, la plumule est constamment attirée par cet agent, tandis que la racine, sous son influence, éprouve un mouvement évident de répulsion. Des arbres à haute tige, tels que des peupliers, par exemple, ne s'élèvent pas perpendiculairement quand ils sont abrités par une rangée d'arbres de la même espèce; ordinairement, la tige flexible des plus jeunes se penche visiblement vers la lumière, et forme avec le sol un angle plus ou moins aigu. Les végétaux se comportent donc, relativement à la lumière, comme de véritables aimants; leur pôle supérieur, ou le *moins dense*, se dirige vers cet agent, tandis que l'extrémité inférieure, ou le pôle boréal, ou le *plus dense*, tend à s'en éloigner, et est attirée par la terre. Les aiguilles aimantées par les rayons solaires, dans les expériences tentées par M. Morichini, et répétées avec succès par M^{me} de Sommeville, offraient les mêmes rapports de polarité; le pôle austral était dirigé vers ces rayons. L'action directrice et vivifiante de la lumière s'observe dans toutes les parties des végétaux. Les branches, les feuilles, les fleurs et les fruits, qui la reçoivent d'une manière directe, acquièrent un grand développement; mais si, au contraire, les mêmes parties sont soustraites à son action prolongée, elles dépérissent, les branches cessent de s'allonger, s'atrophient, se dessèchent et meurent; les feuilles, les fleurs se fanent et tombent, ou ces dernières restent infécondes; enfin, les fruits, peu colorés, d'un petit volume, sont sans saveur. Il importe de remarquer que les *abris organiques*, ceux qui sont formés par les végétaux eux-mêmes, sont bien plus funestes à la végétation que les *abris inorganiques*, construits avec de la ma-

tière brute, comme les murs qui servent de clôture. Les premiers sont avides de lumière et en absorbent une grande quantité; les seconds la réfléchissent dans les expositions les plus favorables avec les propriétés du calorique; et, dans ce cas, ils donnent de l'activité à la végétation. Le sol couvert d'arbres d'une grande étendue ne peut donc produire que des plantes frêles et languissantes. La cime élevée et les longues racines de ces grands végétaux contribuent à la destruction de ces dernières. Des expériences ingénieuses ont prouvé que l'obscurité diminue et finit par abolir les mouvements de la sensitive, tandis que l'action du fluide solaire lui rend la mobilité qu'elle avait perdue; mais, dans cette circonstance, la lumière directe agit avec bien plus d'intensité que la lumière diffuse du jour. L'insolation comme l'oxygénation des plantes est indispensable à leur existence (v. VÉGÉTAUX, VÉGÉTATION). — Les faits qui viennent d'être succinctement exposés montrent la puissance du soleil sur tous les êtres; mais on voit qu'il n'exerce sur eux son influence qu'au moyen du fluide qu'il dégage, ou auquel il imprime le mouvement, et qu'il projette dans l'immensité de l'espace. C'est donc au moyen de ce fluide impondérable qu'il agit sur toutes les particules, et par conséquent sur les masses de la matière; le mouvement de rotation et de translation qu'elles éprouvent est nécessairement la *résultante de l'action de la lumière solaire sur toutes les particules qui les composent*. Cette théorie est conforme aux principes généraux établis par Newton; elle est fondée sur des faits physiques nombreux et bien constatés, que les calculs des géomètres ne peuvent renverser; elle explique le mouvement elliptique dissemblable des planètes, de leurs satellites, et l'harmonie éternelle du monde physique, sans l'intervention d'une impulsion initiale, ou d'une force surnaturelle. Tous ces faits tendent donc à démontrer que la lumière solaire est l'immense levier qui fait graviter les corps célestes dans leurs

orbites respectives. On ne peut donc admettre les tourbillons, ni la doctrine des forces occultes pour expliquer leurs mouvements variés; l'enchaînement visible des phénomènes astronomiques, physiques et physiologiques, prouve que l'intervention des agents physiques est indispensable pour expliquer la mécanique céleste et les lois de la matière: c'est en suivant cette voie que l'esprit humain dévoilera, au moyen de l'analyse rationnelle et de la synthèse, les rapports des sciences et le véritable enchaînement des diverses parties du vaste système de la nature. Dr FOUCAULT:

Coup de soleil, impression violente et quelquefois mortelle, que le soleil fait en certaines circonstances sur ceux qui s'y trouvent exposés. — Dans les anciens duels, *partager le soleil entre les combattants*, c'était les placer de telle sorte que le soleil n'incommodât pas plus l'un que l'autre. — *Adorer le soleil levant*, c'est s'attacher, faire sa cour au pouvoir ou au crédit naissant. — *Le soleil luit pour tout le monde*, c.-à-d. il est des avantages dont tout le monde a le droit de jouir. — Dans le langage de l'Écriture, *le soleil de justice* est Dieu. — *SOLEIL* se dit, par analogie, d'une pièce d'artifice qui tourne autour d'un axe, et jette des feux en forme de rayons. — C'est encore un cercle d'or ou d'argent, garni de rayons, dans lequel est enchâssé un double cristal destiné à renfermer l'hostie consacrée, et qui est posé sur un pied ordinairement du même métal. — *Soleil*, plante herbacée à haute tige, qui porte de grandes fleurs jaunes radiées, et qu'on appelle aussi *tournesol* (v.). X.

SOLEURE, un des 22 cantons suisses, le dixième dans l'ordre de la confédération, est borné au midi par Berne, au nord par Bâle, à l'est par l'Argovie. Sa forme est très irrégulière, et il a même quelques-unes de ses parties entièrement enclavées dans les cantons de Berne et de Bâle. On évalue sa superficie à 46 lieues carrées de 2,000 toises. Couvert en grande partie par la chaîne du Jura, il se divise en deux régions: la plaine et

la montagne. La première s'enorgueillit de ses arbres fruitiers, de ses forêts, de ses champs, de ses prairies; elle est arrosée par l'Aar et un grand nombre de ruisseaux; la seconde est entrecoupée de belles vallées qui conduisent par des routes pittoresques dans le canton de Bâle; des ruines de vieux châteaux en embellissent les détours. Les plus hauts sommets qui la dominent, le Hasenmatt, le Rothi et le Vinde, s'élèvent d'environ 2,000 pieds au-dessus de l'Aar, et de 3,500 au-dessus de la Méditerranée. Comme tous les monts qui les environnent, ils sont calcaires et abondent en coquillages et en pétrifications. Les principales rivières du canton sont l'Aar, ses affluents, l'Emmèn, la Donneren et la Leisel, qui se jette dans la Birse. Le climat est sain, le pays fertile. On y recueille beaucoup de grains, des légumes, du lig, du chanvre, des fourrages; mais il y a peu de vignobles. L'agriculture y est en honneur. Les assolements, les prairies artificielles, y sont connus depuis long-temps. Il existe dans différents lieux de riches mines de fer et de houille, et des carrières de marbre et de gypse; on vante les eaux thermales d'Attisholz, près de Soleure, de Losdorf, à une lieue et demie d'Oltén, et de Fliher, dans les prairies au-dessous du mont Bleu, sur le territoire de Dorneck. La population du canton s'élève à 55,000 individus, dont 50,040 professent le catholicisme, et 4,340 la religion réformée. On doit attribuer à la longue résidence dans la ville de Soleure de l'ambassadeur français près de la confédération l'introduction dans la bonne société du langage, des mœurs et des usages de Paris; on n'y connaissait pas même autrefois la littérature allemande. Dans les autres points du canton, la forme irrégulière du pays a amené parmi les habitants une grande diversité de mœurs et de costumes. Ainsi, à Oltén, les mœurs, bien différentes de celles de Soleure, n'ont plus le type français. Dans le midi, les paysans ressemblent aux Bernois; dans la préfecture de Dorneck, ils ont beaucoup d'analogie avec

ceux du Sundgau et du canton de Bâle. En général, les maisons ne sont ni aussi grandes, ni aussi belles que dans le pays de Berne. La population s'adonne particulièrement à l'éducation du bétail et à l'agriculture; on y rencontre cependant quelques fabriques, telles que des imprimeries de toiles de coton à Soleure et à Balstall, des fabriques de bas et de bonnets à Olten, de papier à Munsliwil et à Kriegstetten, de cartes à Balstall, et de tabac à Soleure. Les chevaux, les bêtes à cornes, le fromage, le kirsch, le bois à brûler et le marbre sont les principaux objets d'exportation; le commerce de transit y est également fort actif, surtout depuis l'achèvement de la route du Simplon. — Le gouvernement de ce canton, qui a subi quelques modifications en 1830, se compose d'un grand conseil et d'un petit conseil: le premier, de 104 membres, exerce le pouvoir souverain, sanctionne les lois, ordonne la levée des impôts, examine les comptes annuels de l'état, nomme les députés à la diète et leur donne des instructions, exerce le droit de grâce, élit ses propres membres, et choisit dans son sein ceux du petit conseil. Celui-ci, qui est composé de 21 membres, est chargé de la proposition des lois et du pouvoir exécutif; il pourvoit, avec le concours du tribunal d'appel, aux places dont la nomination n'appartient pas au grand conseil. Deux *avoyers*, pris dans son sein, président alternativement durant une année l'un et l'autre conseil. Tout habitant du canton qui a 16 ans révolus peut être astreint au service des milices. Les revenus de l'état s'élèvent à environ 200,000 liv. de Suisse; ils proviennent des dîmes, d'un impôt foncier, de droits sur le vin, les liqueurs et la chasse, des douanes, du monopole du sel et de la poste aux lettres. Les catholiques relèvent de l'évêque de Bâle et de Soleure, dont la résidence est à Soleure. Son pouvoir spirituel embrasse tout le canton, à l'exception des quatre paroisses de la préfecture de Bucheggberg, habitées par les réformés. Il existe à Soleure un lycée, un collège, dirigé par

13 professeurs, un institut, une bibliothèque publique, fondée en 1765, et deux imprimeries; les écoles du canton sont organisées sur un bon pied. Le nom de cette capitale du canton, en allemand *Solothurn*, n'est qu'une altération de celui de l'ancienne *Solodurum* des Romains qu'il a remplacé. Elle est bâtie à une demi lieue de la base du Jura, dans une charmante position, sur l'Aar, qui la divise en deux parties inégales. Bien construite en général, elle montre avec orgueil aux étrangers divers bâtiments publics, tels que l'église de St-Ours, qui passe pour la plus belle de la Suisse, et qui a été construite de 1762 à 1772, par l'architecte Pisoni de Locarno, pour la somme de 1,021,000 livres de France; l'église des jésuites, la maison de ville, l'arsenal, l'ancienne résidence des ambassadeurs de France, l'hôpital des bourgeois, la maison des orphelins, la prison, le théâtre, cinq couvents et le chapitre de St-Ours. Plusieurs promenades embellissent la ville et ses environs, particulièrement les routes qui mènent à l'ermite de St-Vérenne, au château de Waldegg et à la montagne de Weissenstein, d'où l'on jouit d'une vue qu'on chercherait vainement dans toute la chaîne du Jura. On a trouvé à Soleure quelques antiquités, débris du séjour des Romains. Cette ville a été la résidence des ducs de Bourgogne de la seconde race. Plus tard, elle devint cité impériale. Au xv^e siècle, elle s'unit aux cantons suisses contre le duc de Bourgogne; mais ce ne fut qu'après la guerre de 1481 qu'elle fut admise, ainsi que son territoire, dans la confédération. — Les autres lieux les plus remarquables du canton sont *Olten*, petite ville de 1,300 habitants, fort industrielle, entourée de murailles de construction romaine. — *Dornëck*, village à 2 lieues de Bâle; où, pendant la guerre de 1499, se livra un combat célèbre; il renferme le tombeau de Maupertuis. — *Balstall*, grand village sur la route de Soleure à Bâle, l'un des passages les plus fréquentés de la chaîne du Jura; ses habitants, fort industriels, exploitent sur-

tout des mines de fer. A un quart de lieue, on va visiter la cascade du Steinhach. OSCAR MAC CARTHY.

SOLFÈGE, SOLFIER (musique).

On nomme *solfège*, ou mieux *solfèges*, tout recueil d'exercices, d'études ou d'airs disposés, le plus ordinairement, dans un ordre progressif, et destinés à être *solfiés*, c.-à-d. chantés en prononçant les syllabes qui servent de dénomination aux notes. Ce nom de *solfèges* s'applique également aux livres élémentaires qui enseignent les principes de la musique en général, et qui contiennent des leçons pour exercer les élèves à solfier. Toute bonne éducation musicale doit commencer par une longue pratique des *solfèges*, soit qu'on se borne à l'étude du chant, soit qu'on se propose d'apprendre à jouer d'un instrument quelconque ; car il n'y a rien de comparable aux exercices de solmisation pour acquérir le sentiment de la mesure et la justesse de l'intonation. Presque tous les peuples de l'Europe, hors les Allemands, emploient, pour solfier, les syllabes correspondantes aux sept notes de la gamme de Cuy d'Arrezzo, si ce n'est qu'ils remplacent la première syllabe du premier degré *ut* par cette autre *do*, comme moins sourde et plus douce à prononcer. Il n'y a, du reste, aucun signe usité pour exprimer en solfiant les demi-tons de l'échelle : ainsi, *ré* se dit également pour *ré bémol*, *ré naturel* et *ré dièse*. La différence qui existe entre ces trois sons n'étant nullement indiquée par les signes représentatifs, on ne saurait les distinguer sans avoir égard en même temps au degré plus ou moins élevé de l'intonation. C'est une imperfection à laquelle il serait très facile de remédier ; cependant, l'usage a repoussé toutes les innovations qui ont été tentées dans ce but. Une, entre autres, qui méritait incontestablement d'être adoptée, fut proposée par un certain Roualle de Boisgeon, auteur d'un nouveau système musical qui fut peu ou point goûté, et à l'examen duquel J. J. Rousseau a consacré plusieurs pages de son *Dictionnaire*. Elle

consistait dans l'addition de cinq nouvelles syllabes, qui complétaient le système chromatique en assignant un nom particulier à chacun des douze degrés de l'échelle, tant diatoniques que chromatiques, disposés de la manière suivante :
ut de ré ma mi fa si sol be la sa si
ré b mi b fa# la b si b

Cette gamme est, sans contredit, préférable à la gamme naturelle, à laquelle une longue routine nous a habitués. Elle en fait disparaître les imperfections, et remplit les lacunes qui la rendent incomplète : elle est simple, claire et tout aussi facile que d'autres dans son application. Les Allemands ont depuis long-temps adopté un système de solmisation analogue à cette gamme, avec cette différence que, au lieu des syllabes, ils nomment, en solfiant, les lettres de l'alphabet C D E F G A H. Ils ajoutent *is* à chaque note altérée par un dièse, et *es* à celles qui le sont par un bémol. Il n'y a d'exception à cette formule que pour le *si* bémol, qu'ils nomment simplement B, tandis qu'ils appellent H le *si* naturel. Voici cette gamme présentée dans l'ordre diatonique chromatique :

C, *Cis* ou *Des*, D *Dis* ou *Es*, E, F, *Fis* ou *Ges*, G, *Gis* ou *As*, A, *Ais* ou B, H. Il n'y a rien à objecter contre cette gamme, si ce n'est que dans la prononciation elle est d'une dureté à déchirer toute oreille délicate qui n'appartient pas à une tête d'Allemand. CH. BERNI.

SOLIDARITÉ, débiteur *solidaire* (qui *debet in solidum*) est celui qui est tenu pour la *totalité* de la dette vis à vis du créancier, bien qu'en réalité il soit par là obligé de payer plus qu'il ne doit, parce qu'il n'est débiteur que pour partie. Le créancier *solidaire* est celui qui a également droit d'exercer l'action *in solidum*, en réclamant du débiteur la *totalité* de la créance, bien qu'en réalité il ne soit créancier que pour partie. Le débiteur *solidaire* paie donc, non seulement pour lui, mais pour autrui, et le créancier *solidaire* reçoit également et pour lui-même et pour autrui. Ainsi, la *solidarité* est une confusion établie entre les droits de

plusieurs intéressés, de telle sorte que chacun d'eux est obligé pour le tout comme s'il était seul débiteur, ou bien a une action pour le tout comme s'il était seul créancier; on doit donc considérer la solidarité sous deux rapports, comme active et comme positive, relativement aux créanciers ou aux débiteurs entre eux; en droit romain, on nommait les créanciers solidaires *correi stipulandi*, *correi credendi*, et les débiteurs solidaires *correi promittendi*, *correi, debendi*. La solidarité entre créanciers est soumise à des règles très simples; elle ne peut résulter que d'une stipulation expresse, c'est une loi que le débiteur et les créanciers se sont faite par le contrat: l'obligation est donc solidaire entre plusieurs créanciers lorsque le titre donne expressément à chacun d'eux le droit de demander le paiement du total de la créance, et que le paiement fait à l'un d'eux libère le débiteur, encore que le bénéfice de l'obligation soit partageable et divisible entre les divers créanciers. La conséquence de cette disposition est de donner également le droit au débiteur de choisir celui des créanciers entre les mains duquel il veut se libérer; cependant cette faculté cesse pour lui du moment où l'un des créanciers, en prenant l'initiative, use lui-même de son droit pour exiger le paiement. Le créancier solidaire n'est dans cette circonstance, à l'égard des autres créanciers, qu'un simple mandataire sujet à rendre compte à chacun d'eux pour sa part et portion. Le paiement fait par le débiteur éteint bien la dette en ce qui le concerne, puisque sa libération est complète; mais l'obligation elle-même n'est pas entièrement éteinte, car le paiement n'a pas été fait à tous les ayants-droit. Il s'opère alors une novation réelle par suite de la substitution d'un nouveau débiteur. Le créancier qui a reçu la totalité de la dette devient par le fait du paiement débiteur lui-même envers les autres créanciers de la part et portion qu'il a reçue pour eux; de là il résulte qu'encore bien qu'il ait action en jus-

tice pour le tout, et qu'il soit le maître de poursuivre et d'exécuter comme s'il était seul créancier, cependant il ne peut disposer que de sa part et portion; et, s'il faisait remise de la dette, cette déclaration n'aurait d'effet que jusqu'à concurrence de ce qui lui est dû, abstraction faite de toute solidarité. Chacun des créanciers solidaires étant maître de l'action judiciaire, tout acte de procédure fait par l'un d'eux devait nécessairement profiter aux autres: en ce qui concerne les poursuites, ils sont tous considérés comme faisant une seule et même personne; d'où il suit que la prescription ne peut pas être opposée à tous. Il suffirait en effet que celui des créanciers contre qui elle n'est pas acquise se présentât pour forcer le débiteur au paiement intégral; il est donc indifférent que la prescription puisse être opposée aux autres. — La solidarité entre les débiteurs offre dans son application des difficultés plus graves. Il y a en général solidarité de la part des débiteurs lorsqu'ils se sont obligés à une même chose de manière à ce que chacun puisse être contraint pour la totalité, et que le paiement fait par un seul libère les autres vis à vis du créancier; c'est la définition de la solidarité conventionnelle; mais, en outre, il se présente certaines circonstances dans lesquelles la solidarité s'établit entre les débiteurs, indépendamment de toute convention, par la seule force de la loi; il y a donc, à l'égard des débiteurs, deux sortes de solidarités, la solidarité légale et la solidarité conventionnelle; qui d'ailleurs produisent toutes deux les mêmes effets. Le principe qui domine toute cette matière c'est que, la solidarité formant exception au droit commun, elle ne se présume jamais; elle doit résulter ou d'une stipulation bien formelle ou d'une disposition de la loi bien expresse. On n'admet plus aujourd'hui, comme cela avait lieu sous l'empire du droit romain primitif, de solidarité résultant d'une simple stipulation conjonctive: il ne suffit pas que deux débiteurs aient paru dans le même contrat pour

s'obliger à la dette par une seule et même disposition conjointe; car si la clause de solidarité n'a pas été insérée au contrat, chacun d'eux sera libéré en payant la moitié de la créance sans avoir à répondre du défaut de solvabilité de son codébiteur. La divisibilité de la dette et des obligations est toujours en effet de droit commun; et, toutes les fois que l'on veut déroger à ce principe, il faut s'en expliquer clairement. Le mot *solidaire* n'est pas cependant sacramentel; mais, comme il représente seul d'une manière nette et précise l'idée de cette dérogation, il y a déjà présomption suffisante, lorsqu'il n'a pas été employé, que les codébiteurs n'ont pas voulu s'obliger réellement les uns pour les autres. Pour établir dans ce cas qu'il y a solidarité, il faut donc qu'il résulte des termes de l'acte qu'en effet les parties, sans employer l'expression consacrée, ont cependant voulu que l'obligation fût solidaire; c'est alors une question d'interprétation d'acte qui est du domaine du juge; ce sont les circonstances du fait, les termes employés qui doivent déterminer la décision: la question est alors de savoir si en effet l'obligation, telle qu'elle a été stipulée, énonce que chacun des débiteurs sera tenu envers le créancier pour le tout. La simple énonciation qu'ils se sont obligés *conjointement* ne suffirait pas, sans autre explication, pour établir la solidarité. La solidarité entre les débiteurs ne peut évidemment porter que sur une même dette ou une même chose que le créancier a la faculté de demander à chacun des débiteurs: ceux-ci, cependant, quoiqu'ils soient obligés à la même chose, peuvent se trouver engagés à des titres différents; par exemple, si l'un n'est obligé que conditionnellement tandis que l'engagement de l'autre est pur et simple, ou si l'un a pris un terme qui n'est point accordé à l'autre. Mais, comme on le voit dans ces diverses hypothèses, l'obligation solidaire ne change pas pour cela de nature, il arrive seulement qu'elle se modifie à l'égard de l'un ou de l'autre des débiteurs qui pourrait opposer au

créancier, s'il voulait agir, le défaut d'accomplissement de la condition ou du terme stipulés. Contre celui qui a demandé terme ou qui a stipulé une condition; l'action solidaire n'existe que conformément à ce qui est prescrit par le contrat. Ainsi, lorsque plusieurs débiteurs solidaires sont obligés différemment, chacun d'eux ne peut être contraint que conformément au mode de son obligation, mais l'action suspendue à l'égard de l'un ne l'est pas à l'égard des autres qui n'auront pas obtenu la même stipulation; en sorte que la solidarité peut être exercée contre le débiteur pur et simple avant l'événement de la condition ou du terme qui seul pourrait donner action contre l'autre débiteur solidaire. La dette à l'égard des débiteurs solidaires et dans les rapports qu'ils peuvent avoir entre eux se divise de plein droit, comme la créance à l'égard des créanciers solidaires; et, lorsque le paiement a été effectué, la libération qui est acquise aux débiteurs vis-à-vis des créanciers n'opère point l'entière extinction de la dette, mais il s'opère encore une véritable novation par suite de la substitution d'un nouveau créancier. Le débiteur qui a payé la totalité à son recours contre chacun de ses codébiteurs pour leur part et portion, mais il n'a plus l'action solidaire, même en faisant déduction de ce qu'il avait à payer en son nom personnel. L'action en répétition qui lui est ouverte pour ce qu'il a payé au-delà de sa part forme une créance ordinaire, qui se divise entre tous les obligés. Si cependant l'un des débiteurs solidaires se trouvait insolvable, il ne serait pas juste que la perte retombât sur celui que le créancier a choisi pour le forcer au paiement. Comme tout autre des codébiteurs pouvait être également obligé au paiement, il était juste de leur accorder à tous des droits égaux, afin qu'en dernier résultat leur position fût la même. Aussi décidait-on que la perte occasionnée par l'insolvabilité de l'un des débiteurs solidaires se répartit, par contribution, entre tous les autres codébiteurs solvables et

celui qui a fait le paiement : l'application de ce principe a lieu même à l'égard des débiteurs qui auraient été précédemment déchargés de la solidarité par une déclaration formelle du créancier. Il est permis en effet au créancier de faire remise à l'un des débiteurs de la solidarité, c'est un droit qu'il abandonne ; mais cet abandon deviendrait préjudiciable aux autres débiteurs, si la remise de la solidarité arrêtaient leur recours en garantie par suite de l'insolvabilité de quelques-uns d'entre eux. Du reste, la remise de la solidarité ne se présume pas plus que la solidarité elle-même ; elle doit résulter, soit d'un acte formel, soit d'un fait tellement précis qu'il y ait impossibilité de lui attribuer un autre caractère. Ainsi l'un des débiteurs est déchargé de la solidarité lorsque le créancier lui donne quittance pour sa part et portion, car il reconnaît par là qu'à son égard l'obligation est éteinte, mais il n'en conserve pas moins ses droits pour le surplus contre tous les autres débiteurs solidairement. L'obligation solidaire subsiste même dans toute sa force contre le débiteur qui a payé sa part, si la quittance ne porte pas que le paiement a été opéré pour le libérer de sa part et portion dans la dette ; à défaut de cette convention, on ne peut voir dans le versement qui a été fait qu'un à compte payé sur la totalité de la créance. Il arrive toutefois assez ordinairement que la stipulation de solidarité n'est qu'une garantie de plus accordée au créancier ; en sorte que les codébiteurs solidaire, obligés pour la totalité vis à vis du créancier, ne sont plus entre eux tenus au remboursement an même titre : il faut alors rechercher quelle est la nature particulière de la stipulation et quelle a été la cause de l'obligation solidaire ; car si l'affaire ne concernait que l'un des débiteurs, les autres, qui sont intervenus avec lui au contrat, ne sont plus, relativement à lui, que des cautions qui ont droit au remboursement intégral comme le créancier lui-même ; c'est ce que l'on nomme, en droit, des *cautions solidaires* ; elles sont obligées

au paiement sans pouvoir opposer, comme la caution pure et simple, le bénéfice de la discussion préalable (*v. CAUTION*). — La *solidarité légale* produit absolument les mêmes effets que la solidarité conventionnelle, seulement, le principe, au lieu de se trouver dans une stipulation volontaire, est renfermé dans un article de la loi qui supplée à la convention. C'est surtout en matière de quasi-délits, de délits et de crimes que s'applique la solidarité légale ; l'obligation imposée à chacun de réparer le dommage qu'il a causé par son fait s'étend également à tous ceux qui ont pris part au fait dommageable ; tous sont tenus à cette réparation au même titre et pour la totalité du dommage sans distinction, parce qu'il s'agit d'un fait indivisible relativement à celui qui a souffert. Le principe se trouve écrit dans l'article 55 du code pénal, qui porte que tous les individus condamnés pour un même crime ou pour un même délit, sont tenus solidairement des amendes, des restitutions, des dommages-intérêts et des frais ; et il est reproduit dans l'article 160 du tarif en matière criminelle, qui ajoute que la condamnation aux frais sera prononcée dans toutes les procédures, solidairement contre tous les auteurs et complices du même fait, et contre les personnes civilement responsables du délit. — Le mot *solidarité*, qui appartient pour ainsi dire exclusivement à la langue du droit, s'emploie cependant quelquefois aussi dans le langage usuel, mais il perd beaucoup alors de la force de sa signification originnaire ; il s'entend d'une sorte de responsabilité morale qu'un fait ou un événement peuvent faire porter sur plusieurs personnes ; c'est ainsi que l'on dit figurément qu'il y a solidarité entre plusieurs personnes qui se fréquentent, lorsque les torts des uns peuvent retomber sur tous les autres en établissant contre eux des préjugés défavorables.

TRUET, a.

SOLIDE. C'est, dans l'acception vulgaire et la plus usitée, un corps dont les molécules constitutantes sont liées entre elles par une force de cohésion qui ne

leur permet pas de se disjoindre dans les mouvements qu'on imprime à toute la masse, à moins que ceux-ci ne soient très violents. Dans ce sens, il est l'opposé de liquide, ou du moins désigne un état chimique ou physique différent : ainsi, du plomb, à la température ordinaire, est solide, mais il devient liquide à l'état de fusion. Le calorique est un des plus puissants agents qui aient la propriété de faire perdre aux corps l'état de solidité en les rendant liquides ou gazeux. On conçoit d'ailleurs qu'il y a entre ces divers états, ou la force de cohésion entre les molécules constituant les corps, une foule de nuances intermédiaires telles qu'il serait impossible d'indiquer précisément les conditions où un corps passe de l'un de ces états à un autre, témoin ce qu'on nomme *aliments solides*, par opposition à ceux qui sont liquides ou aux boissons.—*Solide*, dans l'acception familière, est pris aussi parfois pour l'opposé de *fragile*, de *peu durable*. Dans la même acception vulgaire, on l'emploie aussi parfois substantivement, comme quand on dit : Il faut creuser ces fondements jusqu'au *solide*, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'on trouve une terre ferme, dure, consistante, et dans le cas de servir à l'édifice d'un appui solide. Figurément, *solide* s'emploie pour *réel*, *effectif*, *durable*, *matériel*, etc. Raison, principe, esprit, jugement *solides*, « Ce jeune homme ne rêve qu'illusion, ne vise jamais au *solide* », c.-à-d. aux biens positifs, matériels de la vie : *solide* est ici substantif. — C'est seulement en mathématiques que l'acception de ce mot est déterminée d'une manière rigoureuse et précise : *solide* signifie alors l'une des trois espèces de corps qui sont l'objet des études de la géométrie ; c'est celle qui réunit à la fois les lignes, les surfaces et les capacités, ou les trois dimensions en longueur, largeur, et profondeur ou épaisseur. L'existence même de la matière n'est pas nécessaire pour formuler dans l'esprit l'idée d'un *solide géométrique* : ainsi, la capacité intérieure d'un vase, d'une chambre, quand on les supposerait

absolument vides d'air et de toute espèce de corps, n'en représente pas moins l'idée de l'être solide géométrique, et se trouve soumise, dans l'appréciation de ses divers attributs ou propriétés, telles que la mesure de son étendue, par exemple, à l'application rigoureuse de toutes les règles mathématiques applicables aux solides représentés par des corps matériels. Les solides sont réguliers ou irréguliers, suivant la nature des surfaces qui en forment la partie extérieure. Le cube, ou *solide* qui sert de moyen de mesure conventionnelle pour tous les autres, est terminé par six faces régulières qui sont chacune un carré parfait. Le *parallépipède* (v.) est engendré par l'une de ses bases qui se meut le long d'une de ses arêtes et perpendiculairement à celle-ci. La pyramide est un solide terminé en pointe et dont la base est figurée par un polygone quelconque régulier ou irrégulier, et dont les autres faces figurent autant de triangles qui se réunissent au sommet. Il y a trois espèces de solides terminés par des faces sphériques ou circulaires, ce sont le *cylindre*, le *cone* et la *sphère*. Le premier représente un parallépipède dont le nombre des faces perpendiculaire aux bases est infini. Il s'engendre par la révolution d'un quadrilatère autour d'un de ses côtés. Le cone, qui est une pyramide d'un nombre infini de faces, résulte de même de la révolution d'un triangle autour d'un de ses côtés. La sphère, qui réunit le plus grand volume possible sous la moindre surface possible, tandis que le cercle réunit la plus grande surface possible sur le plus petit périmètre possible ; la sphère, disons-nous, s'engendre par la révolution de la demi-circconférence autour de son diamètre. Le cercle, l'ellipse, la parabole et l'hyperbole sont des courbes résultant de diverses sections particulières d'un cône par un plan, et c'est un phénomène bien admirable que celui par lequel l'action des diverses forces en activité dans la nature reproduit ces sections dites *coniques*. La solidité d'un cube s'obtient en en

mesurant la surface de la base par la hauteur ; celle du cylindre est dans le même cas. Celles de la pyramide et du cône résultent de la multiplication de la base par le tiers de la hauteur. Celle de la sphère, qui est la réunion d'une infinité de cônes ou de pyramides, se mesure de même, c'est-à-dire qu'on multiplie la surface des bases ou de la sphère, ou quatre fois celle d'un des grands cercles, par le tiers du rayon. S. II.

SOLILOQUE, discours d'un homme qui s'entretient avec lui-même. Il ne s'emploie guère que dans cette phrase : les *soliloques* de saint Augustin. Dans les pièces de théâtre on dit *monologue* (v.).

SOLIMAN I^{er} et **II**, empereurs des Turcs (v. OTTOMAN [EMPIRE]).

SOLITAIRE se dit tantôt d'un lieu désert, peu fréquenté, tantôt d'une personne qui fuit le monde et aime à vivre seule, isolée. Le malheur comme le mysticisme a fait souvent bien des solitaires qui recherchaient l'isolement dans des lieux écartés, sauvages, et le plus ordinairement dans ce qu'on appelait la *solitude des cloîtres*. C'est au défaut d'asiles de ce genre qu'il faut rapporter surtout le grand nombre de suicides qu'on voit en France. Le malheureux, n'ayant plus où se reprendre à la société qui le repousse de toutes parts, cherche un refuge dans la mort à défaut du lien divin de la religion qu'on a brisé pour lui, et auquel il se rattachait autrefois avec tant de bonheur. — Les *fleurs solitaires* en botanique sont celles qui naissent séparées les unes des autres quoique sur la même plante. En architecture, la *colonne solitaire* est celle qui est isolée, qui ne fait pas partie d'un ordre, et ne porte pas d'entablements. — Les joailliers nomment *solitaire* un diamant détaché monté seul : si ce diamant est petit, ils lui donnent le nom d'*étincelle*. — Ce que les médecins appellent *ver solitaire* est un vers ordinairement très long, blanc, plat et annelé, qui s'engendre dans les intestins où il est ordinairement seul. Z.

SOLITAIRE, espèce de jeu de dames que l'on joue seul. Cela n'empêche pas que la partie ne soit intéressée lorsque plusieurs personnes jouent entre elles à qui aura le plus tôt satisfait aux conditions du problème. On peut s'y livrer entièrement seul, comme à un jeu de patience. — L'instrument du solitaire est fort simple : il consiste en une tablette de bois, de forme octogone, et percée de trente-sept trous. Au-dessous est un petit tiroir mobile sur des coulisses, et qui en forme le support lorsqu'on en a extrait les trente-sept fiches d'os ou d'ivoire, à tête ronde et à extrémité pointue. — Les trente-sept trous de la tablette sont ainsi disposés : trois au premier rang, cinq au deuxième, sept au troisième, au quatrième et au cinquième, cinq au sixième et trois à la septième et dernière rangée. Chaque fiche est d'abord posée dans son trou. — On pourrait, à défaut d'un jeu de solitaire acheté chez un tabletier, y suppléer avec une feuille de carton, sur laquelle on dessinerait, dans un espace octogone, trente-sept cercles dans le même ordre, avec des numéros, pour bien retenir la position de chacun, et l'on remplacerait très convenablement les fiches par des pions de damier ordinaire. — En effet, on prend à ce jeu, comme à celui des dames, en sautant par dessus la fiche, qui, soit en ligne droite, soit obliquement, est précédée d'une case vide. Votre adversaire enlève à son gré l'une des fiches, et ne demeure plus que simple spectateur jusqu'à la fin de la partie. Vous faites disparaître la fiche qui se trouve le plus rapprochée du vide en sautant par dessus. Il reste alors deux trous vacants ; au second coup, il y en a trois, et au troisième quatre ; ainsi de suite. Il faut qu'il ne reste en définitive qu'une seule fiche sur la tablette ; s'il y en a deux ou trois qui, se trouvant isolées, ne peuvent plus se prendre réciproquement, la partie est perdue. — On commence assez généralement en enlevant, soit la première fiche à la gauche du joueur, soit la trente-septième

et dernière à sa droite, soit la dix-neuvième qui occupe le centre. Les traités spéciaux indiquent les marches à suivre dans ces trois circonstances ; il n'y a plus qu'à les apprendre par cœur pour se donner les airs d'une grande habileté. La difficulté s'accroît si on enlève en premier lieu une fiche autre que celles que je viens d'indiquer ; alors les chances sont presque innombrables, et, si on en retire deux ou trois, le succès devient le plus souvent impossible. Il faut, en pareil cas, faire ce que l'on pratique aux échecs pour les fins de parties écrites d'avance dans les livres, et ramener par des tâtonnements les positions inconnues à celle qu'on a déjà étudiée. — Ce que nous venons de dire suffit pour prouver que le *solitaire* ne peut être usité que comme un passe-temps momentané, et pour céder à une sorte de défi. On ne saurait s'en faire une habitude, et se prendre d'une sorte de passion, comme aux échecs, aux dames, ou même aux dominos. Il y a cependant plusieurs marches connues, et auxquelles les amateurs se sont plu à donner des noms particuliers. L'une d'elles, dans laquelle on débute par la fiche centrale numérotée 19, s'appelle le *lecteur au milieu de ses amis*, à cause de la symétrie bizarre que prennent les fiches restantes vers la fin de la partie. — Une autre combinaison dans laquelle on commence encore par le numéro 19 se nomme le *tricolore*. — Dans une autre marche, la fiche numéro 3 étant enlevée, on va de 13 à 3, et l'on finit en suivant une espèce de zig-zag pour aller de 34 à 32. Cela s'appelle le *corsaire*, à cause de la marche tortueuse et comme loupoyante que l'on s'astreint à tenir. — Enfin, il est une route plus difficile, dans laquelle deux points sont déterminés d'avance : on débute par la dernière fiche, et l'on termine par la première. — Le solitaire doit être un jeu de toute antiquité, car il existe des jeux analogues chez les nègres qui avoisinent le Sénégal. Tel est le jeu de *ouri* : il consiste en une boîte ou caisse renfermant dix trous carrés sur deux lignes parallèles ; les

nègresses y jouent seules, en plaçant successivement dans les trous des cailloux de diverses couleurs, ou des coquillages appelés *cauris*. Le *mangala*, que l'on joue en Syrie, est à peu près du même genre. Dans le *mangala*, que l'on nomme aussi *munkalebret*, il y a deux rangées de six trous chacune, et ordinairement deux joueurs. On met dans chaque trou six petites pierres ou coquilles, ou un pareil nombre de jetons. L'un des joueurs commence par prendre toutes les coquilles de tel trou qu'il juge à propos, et met dans chaque trou une coquille, en commençant par la droite, et en continuant de la sorte jusqu'à ce qu'il ne lui en reste plus. Si le nombre deux, quatre ou six se rencontre dans le trou qui a reçu la dernière coquille, on a droit de les enlever, ainsi que celles qui se trouvent dans les cavités les plus voisines, si elles sont également au nombre de deux, quatre ou six. Quand toutes les coquilles ont été retirées, on les compte, et celui qui en a pris la plus grande quantité gagne la partie. — Le *mangala* mériterait d'être importé parmi nous ; il remplacerait fort avantageusement l'insipide *solitaire*. BRETON.

SOLO (musique), mot italien françaisé, qui s'applique en musique à un morceau joué par un seul instrument ou chanté par une seule voix, avec ou sans accompagnement. On en étend la signification à l'artiste qui, dans un orchestre, exécute les *solos* écrits pour son instrument ; on dit, par exemple, *violin solo*, *violoncelle solo*, etc. Les morceaux appelés *concertos* sont ordinairement composés d'une suite de *solos* pour un instrument quelconque, accompagnés par l'orchestre et enchaînés au moyen de ritournelles que ce même orchestre exécute avec toutes ses masses. Ces ritournelles, appelées *tutti* (tous) par opposition au *solo* (seul), sont ménagées à dessein pour donner quelque relâche à l'exécutant - solo. Il n'est guère d'usage d'exécuter un solo sans accompagnement. Cependant le célèbre Paganini l'a fait plusieurs fois avec un immense succès.

Nous pensons que tout artiste habile qui désire se faire entendre en public sur un instrument qui offre quelques ressources par lui-même, devrait suivre l'exemple du grand violiniste. Les solos présentent dans ce cas un intérêt plus puissant, mais les difficultés sont aussi bien plus grandes, car l'artiste n'ayant point d'accompagnement pour sauver les légères imperfections qui pourraient ternir l'éclat de son talent, est obligé de tirer toutes ses ressources de son propre fonds. Le genre de *solo* le plus favorable à ces sortes d'exécutions est sans nul doute l'*improvisation*. C'est le seul qui permette à l'artiste de s'abandonner entièrement à ses inspirations et de donner pleine carrière à son génie. Il ne faut pas prendre ici le mot *improvisation* dans son acception rigoureuse : nous entendons seulement par là l'allure de l'artiste, dégagé des entraves d'un plan dont les formes et les proportions, fixées à l'avance, ne sont propres qu'à refroidir sa verve et à enchaîner sa pensée. C. BACHM.

SOLOGNE (*Secalonia*, *Sicalonia*, *Sigalonia*, *Solonia*), petit pays de France, faisant autrefois partie de la Beauce, et compris dans les gouvernements de l'Orléanais, du Blésois et de l'ancienne province du Berri. Romorantin, jadis capitale de ce pays, est maintenant le chef-lieu d'un arrondissement du département de Loir-et-Cher. Son origine date de la conquête des Gaules par les Romains. Suivant la tradition locale, son premier nom était *Roma Minor* : elle aurait été ainsi appelée par César, qui fit construire quelques forts à l'extrémité de la forêt de *Bravadum*. Et, en effet, l'aspect général du pays rappelait la ville de Romulus. Le commandement en fut donné à *Titus Labienus*. L'une des portes de la ville porta même son nom jusqu'en ces derniers temps. Les environs produisent moins de blé que la Beauce, mais on y trouve de bons pâturages. C'est une des plus anciennes localités industrielles de France. Les draps qu'elle fabriquait au xvi^e siècle étaient très recherchés. Romorantin fut le berceau de la princesse

Claude, fille unique de Louis XII. Son château était résidence royale : il avait été bâti par les princes d'Angoulême. La cour y séjourrait souvent sous les derniers Valois. François I^{er} accorda à cette ville plusieurs privilèges, qui furent confirmés par Henri II, François II, Charles IX et Henri III. Sous Henri IV, le maire et les échevins n'ayant pas comparu à l'assemblée d'Aubigny pour justifier des exemptions dont elle jouissait, tous ces privilèges furent annulés. Romorantin a donné son nom à l'édit de 1560 pour l'extinction de l'hérésie, édit qui épargna à la France le rétablissement de l'inquisition. Son auteur, le chancelier de L'Hospital, en avait seul compris les conséquences. — Tous les historiens ont parlé de la possédée de Romorantin. Elle se nommait Marthe Brossier. Son père, pauvre tisserand, abandonna sa navette et son métier pour exploiter la crédulité publique, promenant sa fille de ville en ville, et recueillant de lucratives rétributions. Les exorcismes ne pouvaient rien contre les démons opiniâtres. L'impureté fut soupçonnée à Angers et à Orléans, et enfin mise au grand jour à Paris. Les magistrats soumettent la possédée à l'examen des médecins les plus habiles, qui déclarèrent, en 1589, qu'il « n'y avait rien de diabolique dans son fait, mais beaucoup de fraude et un peu de maladie. » — Les serges et les draps de la capitale de la Sologne occupaient autrefois un des premiers rangs parmi les produits industriels de la France. Colbert et Louis XIV en encouragèrent la fabrication. — Les habitants de l'ancienne Sologne, jetés sur un sol peu fertile, sans cesse occupés de travaux agricoles ou industriels, casaniers par besoin, par habitude et par goût, sont simples dans leur langage et leurs manières. Mais cette bonhomie n'exclut pas la finesse. De là le proverbe : *Niais de Sologne, qui ne se trompe qu'à son profit*. Aujourd'hui, grâce aux progrès de la civilisation, tous les niais de cette trempe ne sont pas en Sologne.

DREV. (de l'Yonne).

SOLON, législateur d'Athènes, né vers l'an 638 avant Jésus-Christ. « Celui qui a beaucoup d'or et d'argent, beaucoup de terres labourables, et de nombreux hras de chevaux et de mulets, n'est pas plus riche que celui qui a justement de quoi être bien nourri, bien vêtu, bien chauffé; que si avec cela ils ont l'un et l'autre une maîtresse jeune et belle, dont ils sont aimés, voilà le comble de la prospérité. » Puis encore : « Je ne courtise plus que Vénus, Bacchus et les Muses, qui sont les sources de tous les plaisirs des mortels. » Le poète gracieux qui a dit ces choses véritablement dignes d'Anacréon ou d'Horace, fut Solon, que la Grèce mit au nombre de ses sages : car, chez ce peuple aimable et spirituel, la sagesse n'était point, comme chez la plupart des modernes, un manteau d'hypocrisie, une affectation d'austérité et d'abstinence; mais bien la science d'une vie douce, accessible, humaine. Un sage n'était pas un être singulier, bizarre, emprunté, mais un homme vivant comme tout le monde, et ne se distinguant de ses concitoyens que par ses manières simples, affables, conciliantes. Type de cette école de sagesse pratique, Solon, qu'on peut, à certains égards, regarder comme le modèle que suivit Socrate, fut à la fois le plus vertueux et le plus aimable des Athéniens. Sa jeunesse active se partagea entre le commerce, les voyages et le désir d'acquérir des connaissances, non pour en faire parade, mais pour l'appliquer à l'utilité publique et privée; il est l'auteur de cet adage qu'on retrouvait dans ses poésies :

Je vieillis en apprenant toujours.

Originaire d'Athènes, mais né à Salamine, il comptait Codrus parmi ses aïeux. Exéchistède, son père, s'était ruiné en obligeant tout le monde. Les bienfaits du père ne furent pas perdus pour le fils, et le jeune Solon ne manqua pas d'amis qui lui firent des offres généreuses; il ne voulut rien accepter, étant d'une maison plus accoutumée à donner qu'à recevoir (Plutarque). Aucun préjugé n'avait encore attaché au commerce une

idée dégradante; et, en effet, comme dit Plutarque dans la *Vie de Solon*, le commerce ouvrait des communications avec les nations étrangères, et donnait le moyen de faire alliance avec les rois. Solon suivit donc cette carrière, et, dans ses voyages chez l'étranger, il sut à la fois apprendre et s'enrichir, mais sans être ébloui de l'éclat des richesses. On peut même inférer de deux passages de ses *élégies* qu'il n'en eut que de médiocres et de bien acquises : « Je souhaite, dit-il, d'avoir des richesses, mais je ne veux pas des richesses injustes; car tôt ou tard elles attirent la vengeance divine... Beaucoup de méchants deviennent riches, et beaucoup de gens vertueux deviennent pauvres; mais nous ne voudrions pas changer notre vertu pour leurs richesses : car la vertu est éternelle, et les richesses changent tous les jours de maître. » Il renonça au commerce de bonne heure, pour s'adonner à la philosophie et à la politique, sans jamais, sous prétexte de vaquer à ses méditations, se dispenser des devoirs du citoyen et de l'homme privé. Il cultivait aussi la poésie, et chanta d'abord les plaisirs; car, selon l'aveu qu'en fait Plutarque, Solon ne fut pas à l'épreuve de la beauté, ni un assez vaillant athlète pour combattre de pied ferme contre l'amour. On serait mal fondé à lui en faire un reproche, si, content de sacrifier aux grâces féminines, Solon ne se fût pas livré, comme Pisisstrate son contemporain, à ce perçante odieux que réprouve la nature. Loin d'avoir jamais rougi de cette honteuse faiblesse, Solon la célébrait dans ses poésies, et comme législateur il la mit en quelque sorte sous la sauve-garde de la loi, en défendant aux esclaves de se parfumer et d'aimer des jeunes gens de condition libre. Plus tard, Solon mit en vers des sentences morales et des réflexions politiques. Dans sa vieillesse enfin, il composa en vers *élégiaques* les mémoires de son administration. Les fragments qui nous restent de ses poésies renferment, dans un style noble et simple, des exhor-

tations à la vertu et à cette modération de desirs qui assure le bonheur de la vie. Dans un morceau de dix-huit vers conservé par Philon, Solon conduit l'homme par les dix stations de la vie ; mais le plus beau morceau que nous ayons de ce poète philosophe est sa *Prière adressée aux Muses*. Les fragments de Solon qui ont été recueillis plusieurs fois, et en dernier lieu par notre savant Boissonnadc, ne sont pas assez considérables pour nous mettre à même de juger de leur mérite ; mais, si l'on en croit Platon et Plutarque, il aurait, comme poète, partagé la gloire d'Homère et d'Hésiode, s'il avait pris le temps de mettre la dernière main à ses ouvrages. — La vie politique de Solon, avant comme après sa législation, n'est pas stérile en événements. Les Mégariens avaient conquis Salamine sur les Athéniens, qui, après de longs et inutiles efforts pour recouvrer cette île, s'étaient soumis à une paix honteuse. Ils avaient même par une loi décrété la peine de mort contre quiconque proposerait de tenter de nouveau la conquête de Salamine. Solon, indigné de cette honteuse détermination, mais n'osant enfreindre le décret, contrefit l'insensé, sortit de sa maison dans un grotesque accoutrement, se dirigea vers la place publique, monta sur la pierre où se plaçaient les hérauts, et, d'un ton d'inspiré, chanta une élogie qui commençait ainsi : « Je suis un héraut qui viens vers vous de l'agréable Salamine, après avoir composé pour vous ce beau discours en vers. » Le peuple se presse autour du prétendu fou et l'écoute avec intérêt ; mais lorsque le nouveau Tyrtée en vint à ce passage : « Que ne suis-je né à Pholégandre ou à Sicine ? que ne puis-je changer de patrie ? Je ne serais pas exposé à entendre dire en tous lieux : « Voilà un Athénien qui s'est honteusement sauvé de Salamine ! » Quand effacerons-nous un tel opprobre par la conquête de cette île ? » Les Athéniens ne purent contenir leur transports ; la loi fut révoquée, et la guerre décidée. Solon, élu général, eut la gloire de reprendre Salamine. Les Mégariens

tentèrent vainement à leur tour de la reconquérir. Après maints combats peu décisifs, les deux républiques choisirent Lacédémone pour arbitre ; et Solon plaida avec tant de force la cause d'Athènes, que son éloquence assura une conquête que déjà sa valeur avait accomplie. Il trouva bientôt l'occasion de signaler aux yeux de toute la Grèce son zèle pour la religion et pour les institutions fondamentales de la nation hellénique. Les Crisséens, peuple de la Phocide, possédaient au midi de Delphes un territoire peu étendu, mais très fertile, qu'il fallait traverser pour arriver au temple d'Apollon. Ils profitèrent de leur situation pour rançonner, non seulement les marchands que le commerce attirait dans le pays, mais même tous les dévots, Grecs ou Barbares, qui venaient consulter l'oracle, et porter leurs offrandes au dieu. Bien plus, ils entrèrent à main armée dans la ville sainte de Delphes, et pillèrent les richesses du temple. En vain une députation des Amphictyons se présente aux Crisséens pour mettre fin à ces excès. Les Crisséens repoussent avec des injures et des violences ces vénérables magistrats. L'assemblée des Amphictyons, dont Solon était membre, décrète, d'après le conseil de ce sage Athénien, que la confédération hellénique prendra les armes pour réprimer et punir les Crisséens. Le commandement général des troupes est confié à Clisthène, tyran de Sieyone, qui doit avoir Solon pour conseil ; mais le reste des Grecs ne se joint point aux Athéniens et aux Sieyoniens, qui seuls ont d'abord part à cette sainte entreprise. La guerre se prolongea pendant neuf ans, et ce ne fut que par stratagème que Crissa fut enfin prise d'assaut, livrée aux flammes, et ses habitants égorgés sans pitié comme sacrilèges. Une portion de la république crisséenne subsistait encore dans les murs de Cyrrha. La réduction de cette ville maritime présenta de grandes difficultés aux Amphictyons, qui, à cette occasion, avaient reçu de l'oracle de Delphes la réponse suivante : « Vous vous flattez en vain de

renverser les tours élevées de Cyrtha, tant que les flots écumeux d'Amphitrite ne hattront point les rives retentissantes de la terre sainte. » Solon seul sut expliquer ces paroles ambiguës; et il en prit texte d'un avis avantageux aux confédérés, honorable pour la majesté du temple de Delphes : « Sa sagesse supérieure, dit l'historien Gillies, lui démontra qu'il y aurait de l'impiété à supposer que le dieu demandait une chose impossible comme condition absolue à l'heureuse fin d'une guerre que lui-même avait ordonnée. » Il trouva la solution de l'énigme en proposant de consacrer à Apollon, c.-à-d. de laisser en friche, toutes les terres qui étaient aux environs de Cyrtha, afin que le territoire sacré de Delphes s'étendit jusqu'à la mer. Cependant les habitants de Cyrtha continuaient de se défendre avec acharnement. Solon fit détourner le Plistus qui traversait la ville, afin de la priver par la soif; mais comme elle contenait des puits et des citernes, ce moyen ne réussit pas. Alors il fit jeter une immense quantité de racines d'ellébore dans le Plistus, puis on lui rendit son cours quand elles eurent communiqué aux eaux leur vertu purgative. Les assiégés en burent avidement; mais bientôt une violente dysenterie les mit hors d'état de combattre, et ils se rendirent enfin. Maîtres de la ville, les Amphictyons passèrent au fil de l'épée ou réduisirent en servitude les tristes débris de la population crisséenne. Cette république, naguère si florissante, disparut pour jamais; on ne conserva que quelques édifices de Cyrtha, qui servit désormais de port aux Delphiens. En transformant ainsi un pays fertile en une affreuse solitude, quel était donc le but que se proposaient les Amphictyons, et Solon particulièrement, qui, dans toute la guerre sacrée, paraît avoir été l'âme de leurs conseils, et même l'inspirateur de l'oracle de Delphes? Au premier aspect, cette détermination paraît absurde; mais, en y réfléchissant, on reconnaît que c'était la seule qui fût convenable et possible. Laisser les Cris-

séens vaincus en possession de leur territoire, ne pas détruire leurs villes, c'eût été à la fois enfreindre le serment qui liait les Amphictyons, et perpétuer aux portes des paisibles Delphiens l'existence d'ennemis irréconciliables et qui n'eussent pas tardé à se venger. D'un autre côté, si l'on eût abandonné aux Delphiens la fertile plaine de Crissa avec ses trois villes (Crissa, Cyrtha et Anticyre), on aurait rendu trop puissant ce peuple déjà si riche des tributs religieux de la Grèce. Delphes, qui jusqu'alors avait été protégée par sa faiblesse, n'aurait rien gagné en devenant puissance politique; cette république fût alors rentrée dans le droit commun de la Grèce. Pour elle, un accroissement de forces eût détruit la sécurité de ses voisins sans ajouter à la sienne. Enfin, partager le territoire conquis entre les confédérés eût été une opération difficile, et qui peut-être ne se serait pas faite, sans introduire la division parmi eux : la guerre sacrée eût aussi amené la guerre civile. Solon, dans la position donnée, avait donc dicté l'avis le plus sage. Il jouissait alors de la plus haute considération par toute la Grèce. C'est à cette époque de sa vie qu'on peut rapporter la fameuse anecdote du trépidé, que chacun des sept sages renvoya à l'un de ses collègues comme au plus digne, et qui, en définitive, fut adjugé à Apollon. En rentrant dans sa patrie, Solon la trouva en proie à l'anarchie, et récemment compromis dans son existence par une coïncidence des riches contre les pauvres. Le service qu'il venait de rendre à toute la Grèce, en contribuant à venger la religion; son intégrité, ses vertus civiles et militaires, sa profonde connaissance des hommes et des affaires, et par dessus tout son esprit modéré, le désignaient à ses concitoyens comme le seul homme capable de réunir les esprits et de concilier les intérêts. Il se trouvait, à l'égard des factions qui divisaient l'état, dans la situation la plus favorable; il n'avait trempé ni dans les manœuvres oppressives des riches, ni dans la révolte des pauvres; il n'était

suspect à aucun parti. Les riches le choisirent d'autant plus volontiers pour modérateur de la république que sa haute naissance, jointe à une fortune honorable, leur faisait espérer qu'il ne leur serait point hostile; les pauvres l'acceptèrent parce qu'ils n'espéraient pas trouver un arbitre plus impartial. Solon, dans cette circonstance, répondit à la confiance illimitée dont il était investi, en se montrant de plus en plus circonspect dans sa conduite, en ne prenant d'engagement vis-à-vis d'aucun parti, en s'abstenant surtout de se prononcer sur les objets qui divisaient les esprits. Après avoir longtemps hésité à se charger d'une mission si difficile, il se rendit au vœu unanime de ses concitoyens, qui le proclamèrent archonte, arbitre souverain et législateur (593 ans av. J.-C.). Un mot de lui qui se répandit alors dans le public : *L'égalité n'engendre point la guerre*, vint encore ajouter aux espérances des pauvres et des riches. Dans leur enthousiasme, tous veulent élever Solon à la royauté. La Pythie se prononce également par un oracle conçu en ces termes : « O Solon! sieds-toi au milieu de la poupe du vaisseau, et prends en main le gouvernail, la plupart des Athéniens te seront favorables. » Les amis du législateur l'engageaient à suivre l'exemple du sage Pittacus, dont les Mityléniens bénissaient l'autorité tutélaire : « C'est un beau pays que celui de la royauté, répondit Solon, mais il n'a point d'issue. » Mot profond et vrai qu'une ambition insensée fit toujours oublier aux usurpateurs anciens et modernes! Toutefois, quoiqu'il eût refusé la royauté, il ne se porta pas plus mollement au maniement des affaires (Plutarque). Il n'osa subsister tout ce qui lui parut supportable dans le régime qu'il voulait corriger, craignant de renverser l'édifice de l'état, s'il osait l'ébranler dans toutes ses parties. Avec cet esprit de réserve fut conçue toute sa législation, et c'est ce qui en fit le principal mérite. Les pauvres attendaient de lui le partage égal des terres; mais il sentit que, dans un état riche et commerçant

comme l'Attique, ce partage ne pouvait s'opérer sans un bouleversement général. Il maintint donc les propriétés, mais il abolit les dettes, et cette mesure apaisa les pauvres. Les riches, dont les débiteurs menaçaient la propriété, se consolèrent de ne perdre que leurs créances. En abolissant les dettes actuelles, le législateur ne pouvait empêcher qu'à l'avenir de nouveaux besoins ne fissent naître de nouvelles dettes; mais il assura pour cet avenir la libération et la liberté du pauvre en réduisant le taux de l'intérêt à douze pour cent, et en défendant que le débiteur insolvable pût être réduit en esclavage par son créancier, ou obligé de vendre ses enfants comme esclaves. Après ces règlements, qui garantissaient la paix publique, Solon procéda à la réforme du gouvernement, dans lequel il conserva la démocratie, en remédiant autant que possible à ses inconvénients. Il déclara que la puissance souveraine résiderait dans l'assemblée du peuple, qui devait statuer sur la paix, sur la guerre, sur les alliances, sur le choix des généraux et des magistrats, entendre le compte rendu de leur gestion, et les juger dans le cas où ils auraient prévariqué. Mais, après avoir fait ces concessions populaires, Solon, voulant prévenir les écarts d'une multitude ignorante et passionnée, forma un *sénat* (v.) chargé d'examiner et de discuter toutes les affaires avant qu'elles fussent soumises au peuple. De là cette loi fondamentale : « Toute décision du peuple doit être précédée d'un décret du sénat. » Solon conserva l'ancienne division du peuple en quatre tribus, et le distribua en quatre classes, d'après la quotité des richesses; les magistrats investis de quelque autorité étaient pris dans les trois premières. L'aréopage, rempli par les archontes sortis de charge, révisait et cassait au besoin les décisions du peuple. Le peuple, pressé par la nécessité de pourvoir à ses besoins, et par les lois qui flétrissaient l'oisiveté, manquait souvent du temps et de la volonté d'exercer la puissance législative et l'autorité judiciaire que Solon lui avait ré-

servées. Sur 20,000 citoyens, à peine 5,000, selon Thucydide, se rendaient aux assemblées. Les seuls citoyens irréprochables y avaient droit de suffrage; ceux qui avaient atteint l'âge de 50 ans votaient les premiers; enfin, les orateurs, qui devaient être propriétaires et mariés, étaient soumis comme les magistrats à un sévère examen. Malgré toutes ces restrictions apportées à la puissance du peuple, malgré toutes ces précautions pour l'éclairer, Aristote estime que sa puissance, résultant surtout des attributions judiciaires, était excessive et devait entraîner tôt ou tard la ruine des parties aristocratiques de la constitution. Toutefois, ces symptômes ne se manifestèrent pas dès le principe; et Solon se félicitait lui-même de l'esprit de modération que ce partage d'autorité, que ce balancement des pouvoirs faisait régner parmi les Athéniens: « J'ai donné au peuple, disait-il dans ses poésies, un pouvoir juste et raisonnable, sans trop augmenter ni diminuer son autorité; j'ai aussi pourvu à la sûreté des riches et les ai mis à l'abri de toute insulte. Chaque parti est couvert d'un fort bouclier, afin que l'un ne puisse opprimer l'autre. » Les lois politiques de Solon portent un grand caractère de sagesse, et dénotent une véritable entente de l'esprit républicain. Il autorisa tout citoyen à épouser la querelle de celui qui aurait été injurié ou maltraité, et à attaquer en justice l'agresseur. Tout citoyen avait le droit de dénoncer et de poursuivre devant les tribunaux les délits publics. Solon prévint les abus auxquels pouvait donner lieu cette facilité d'accuser, en ordonnant que tout accusateur qui ne réunirait pas la cinquième partie des suffrages serait condamné à une amende de mille drachmes. Une autre loi condamnait à mort tout citoyen qui voudrait s'emparer de l'autorité souveraine; elle permettait à chacun de tuer un tyran et ses complices. Solon avait remarqué que, le plus souvent, dans les troubles civils, un petit nombre de factieux profitait avec audace de cet amour du repos qui caractérise les gens

de bien pour les opprimer impunément. Afin d'éviter ce grave inconvénient, il déclara infâme tout citoyen qui, dans un temps de troubles, ne se prononcerait pas ouvertement pour l'un ou pour l'autre parti. La sagesse de cette loi a été maintes fois confirmée par l'expérience de toutes les nations qui ont subi des révolutions. Dans ses lois sur la vie privée, Solon ne chercha point, comme Lycurgue, à élever sa nation au-dessus des penchants affectueux de la nature humaine; il ne subordonna point la morale à la politique, mais la politique à la morale. Il favorisa par le mode d'éducation le développement intellectuel de ses concitoyens. Ses lois sur le mariage, sur les testaments, sur les successions, ses règlements sur le commerce, sur l'agriculture, présentaient des dispositions tellement sages qu'elles ont passé dans la jurisprudence des Romains et des nations modernes de l'Europe. Dans ces derniers temps, où la littérature de l'Orient a si heureusement occupé la critique, on a remarqué une analogie frappante entre quelques parties de la législation de Solon et celle des anciens Indiens. Il ne se contenta point, comme Lycurgue, de graver ses lois dans le cœur de ses concitoyens, il les fit écrire sur des rouleaux de bois qui tournaient dans des cadres, où ils étaient enchâssés. Ces rouleaux furent déposés d'abord dans la citadelle, et, peu de temps après, on les transporta dans la place publique du Prytanée, afin que tout le monde pût les consulter. Solon ne donna force et autorité à ses lois que pour cent ans; il crut cette sorte de restriction nécessaire pour les faire adopter à un peuple excessivement jaloux de son indépendance; mais elles se trouvèrent si bien en harmonie avec les mœurs et les usages des Athéniens, qu'à l'exception de leur constitution politique, respectée par le tyran Pisistrate (560), et rendue plus démocratique (509) par Clisthènes, les lois civiles et les règlements de Solon restèrent en vigueur aussi long-temps que dura leur république. Après avoir accompli son œuvre,

Solon pouvait espérer de jouir du repos au sein de sa patrie, qui lui devait le calme et le bonheur ; mais il n'en fut pas ainsi. Chaque jour on venait lui demander tantôt des changements à ses lois, tantôt des interprétations. Pour se soustraire à ces importunités, et convaincu que le temps seul pouvait consolider son ouvrage, il demanda la permission de s'absenter pendant dix ans, et quitta son pays, l'an 582 avant notre ère. En Égypte, il fréquenta les prêtres, qui prétendaient avoir en leur possession les annales du monde. Il apprit d'eux, selon Platon, l'existence de l'île *Atlantide* (v.). Comme un jour il étalait à leurs yeux les anciennes traditions de la Grèce : « Solon, dit gravement un des prêtres, vous autres Grecs, vous êtes bien jeunes, le temps n'a pas encore mûri vos connaissances. » En Chypre, il donna d'utiles conseils à Philocypre, qui régnait sur un canton situé aux bords du fleuve *Claros*. Il aida même ce prince à fonder une ville, à laquelle fut donné le nom de *Soli*, en l'honneur du législateur d'Athènes. Solon parlait lui-même de cet établissement dans ses élégies, où, s'adressant à Philocypre, il lui disait : « Puissiez-vous régner long-temps dans *Soli* et habiter en paix cette ville, vous et votre postérité ! Et, pour moi, que la belle *Vénus* me fasse partir en bonne santé de cette île ; qu'en récompense de cette nouvelle fondation, elle me fasse part de ses grâces, me comble d'honneur et me conduise heureusement dans ma patrie ! » C'est encore à cette époque de la vie de Solon qu'Hérodote et Plutarque le conduisent à la cour de *Crésus* (v.), roi de *Lydie*. Ce monarque, fier de ses richesses, s'empressa de les étaler devant le sage athénien, qui n'en parut pas ébloui, et qui, dans un long entretien rapporté par ces deux historiens, lui soutint que nul, avant sa mort, ne devait être appelé heureux. « Jusque là, ajoutait-il, dites seulement qu'un homme est fortuné. » Le fastueux monarque, loin de profiter de cette leçon, s'en offensa. Le fabuliste *Ésope*, qui se trouvait à la cour

de *Crésus*, affligé de l'espèce de disgrâce que s'était attirée Solon par sa franchise toute républicaine, lui dit, par forme de conseil officieux : « Solon, il faut, ou ne point approcher des rois, ou ne leur faire entendre que des choses qui leur soient agréables. — Dites, plutôt répliqua l'Athénien, qu'il faut, ou ne point les approcher, ou ne leur dire que des vérités utiles. » A son retour dans sa patrie, Solon put reconnaître la vérité de ce mot que lui avait dit le *Seythe* *Anacharsis*, un jour que celui-ci trouva le législateur athénien occupé à rédiger ses lois : « A quoi t'occupes-tu, mon cher Solon ? Ne sais-tu pas que les lois sont comme des toiles d'araignées ? Les faibles s'y prennent, les puissants passent à travers. » Le trouble régnait dans Athènes, déchirée par les factions, et *Pisistrate* (v.), chef du parti populaire, prit en main les rênes du gouvernement, en laissant subsister la constitution de Solon. Le législateur d'Athènes, uni à cet ambitieux par les liens du sang et d'une ancienne et tendre amitié, se laissa d'abord tromper par la feinte modération de *Pisistrate*, qui affectait un grand amour de l'égalité ; mais bientôt, il ouvrit les yeux et s'exposa pour engager les Athéniens à ressaisir la liberté qui leur échappait. « Avant ce jour, leur dit-il, il était plus aisé d'étouffer la tyrannie qui ne faisait que de naître ; et, présentement qu'elle est établie, il y aura plus de gloire à la détruire. » Mais le peuple fut sourd à ses conseils : Solon rentra chez lui, prit ses armes et les jeta dans la rue comme désormais inutiles, en s'écriant : « J'ai défendu autant que j'ai pu les lois de ma patrie. » Plutarque prétend que *Pisistrate* sut adoucir le courageux vieillard à force de respect et de déférence. *Diogène Laërce* dit, au contraire, et cela me paraît plus d'accord avec le caractère de Solon, qu'il s'exila volontairement, pour se soustraire au spectacle de l'asservissement de sa patrie. On lit, dans le même auteur, des lettres écrites à Solon par *Épiménide*, qui le presse de venir en Crète ; par *Cléobule* de *Lindos*, qui lui

offre dans sa ville un honorable asile; par Thalès, qui veut l'attirer à Milet; par Bias, qui le demande à Priène; enfin par Crésus, qui l'appelle à Sardes; mais peut-on ne pas eroire ees lettres apoeryphes? Solon se détermina en faveur du roi de Lydie et passa quelque temps à sa cour. Ainsi, d'après Diogène Laërce, le voyage de ee législateur en Lydie serait de onze années postérieur à l'époque que l'on peut inférer du récit d'Hérodote et de Plutarque: alors seulement aurait eu lieu la fameuse conversation entre l'opulent monarque et le sincère Athénien. Solon se lassa bientôt d'un séjour où sa franchise était déplacée, et il se retira dans l'île de Chypre, où il mourut, à quatre-vingt ans (558 ans avant J.-C.). Les Athéniens ne tardèrent pas à lui ériger une statue.

CH. Du Rozois.

SOLSTICE (*Solis statio*). Les points de l'écliptique situés entre les équinoxes, et dans lesquels se trouve le soleil lorsqu'il est le plus éloigné de l'équateur, ont été appelés *solstices*, parce que le soleil étant arrivé à ee plus grand éloignement, semble être quelques jours à la même distance de l'équateur, sans s'en éloigner ni s'en rapprocher, du moins sensiblement. — Le grand cercle qui passe par les pôles du monde ou de l'équateur, et par les points solsticiaux, s'appelle le *colure des solstices*. On a donné à ce méridien un nom distinctif parce qu'il sert à mesurer l'obliquité de l'écliptique; tous les astres placés sur ce colure ont 90° ou 270° d'ascension droite, et autant de longitude. — La hauteur solsticiale se détermine par plusieurs jours d'observations. Dans l'ancienne astronomie, Méton et Enctémon avaient déterminé le solstice d'été de l'an 432 avant notre ère; plus tard, Hipparque fixa la durée de l'année tropique en comparant une de ses observations du solstice d'été avec celle d'un pareil solstice qu'Aristarque avait faite dans l'année 281 avant J.-C. Il n'avait point d'ancien équinoxe, puisqu'après avoir remarqué lui-même le peu d'exactitude d'une détermination fondée

sur les observations des solstices, il ne put se servir que des observations qu'il fit lui-même des équinoxes dans un intervalle de 33 ans. Z. Z.

SOLUTION, de *solvere*, délier, dénouement d'une difficulté, réponse à un argument. En géométrie, en algèbre, la *solution d'un problème* est la réponse faite à une question scientifique. En chimie, c'est l'opération par laquelle un corps solide se fond en totalité ou en partie dans un autre qui est liquide. Le corps peut se dissoudre sans changer de nature: tel est le sulfate de soude dissous dans l'eau. Il peut, au contraire, ne se dissoudre qu'après avoir échangé d'état; c'est ainsi que le fer et les autres métaux qui se dissolvent dans les acides commencent par s'oxyder aux dépens de l'eau et de l'acide, puis se dissolvent. La solution est dite *complète* ou *incomplète*, suivant que le corps est dissous en totalité ou en partie. — *Solution*, en pathologie, s'emploie quelquefois dans le sens de terminaison de maladie. La *solution de continuité*, en pathologie chirurgicale, est toute division de parties auparavant continues. Ainsi les plaies, les ruptures, les fractures sont des solutions de continuité. Cette expression s'emploie aussi au figuré (*v. CONTINUITÉ* [loi de]). — *Solution*, en terme de jurisprudence, signifie quelquefois libération, paiement (*v. les diverses acceptions de dissolution dans ce Dictionnaire*). X.

SOMBRER (en anglais *over set*, en espagnol *zozobrar*, en allemand *unter gehen*, en italien *rivoltare sosopra*, en portugais *sozobrar*). C'est pour un vaisseau l'action de couler bas sous voiles. Chavirer est nécessaire pour sombrer, c'est-à-dire que, si l'on ne capote pas, on ne sombre pas. Capoter, c'est chavirer sens dessus dessous, noyer le plat-bord et couler. On dit aussi sancir, passer. Les bateaux capotent assez souvent, mais il est fort rare que cet accident arrive aux vaisseaux. Les fastes de notre marine en offrent peu d'exemples. La frégate française *la Diane* sombra sous voile dans la guerre d'Amérique. Plus

anciennement le *Prothée*, de 64, sombra dans la rade de Brest en virant vent devant sans avoir eu la précaution de fermer les sabords de la batterie basse. Les Anglais ont perdu ainsi la *Ville-de-Paris* qui avait pris vent devant dans une saute à la cape sous la grande voile, et le *Royal-Georges*, dans une demi bande, sur la rade de Spit-Head. — *Sombrer* vient de l'espagnol *sombrero*, chapeau, comme *capoter*, se faire un capot du vaisseau, vient de *cap*, *caput*, tête; *sombrer* veut donc dire s'abîmer dans les flots, le vaisseau sur la tête en guise de chapeau. X.

SOMBREUIL (M^{lle} de). M. de Sombreuil, ex-gouverneur des Invalides, avait été arrêté immédiatement après le 10 août, et jeté dans les cachots de l'Abbaye. Le 2 septembre était arrivé, et les massacres avaient commencé par cette prison. Sa fille, ange de beauté et de vertu, vole là où la vie de son père est menacée. Elle arrive, il y avait 6 heures que le carnage durait; on appelle Sombreuil, aucune note favorable n'existe pour lui sur les listes de la commune: déjà le fer est levé; il va périr. Sa fille s'élance à son cou, et, présentant sa poitrine aux assassins: « Vous n'arriverez à mon père qu'après m'avoir percé le cœur. » Un cri de grâce se fait entendre; mille voix se répètent. M^{lle} de Sombreuil, plus belle encore au milieu de cette terrible scène, embrasse tour à tour les meurtriers; et, couverte de sang humain, mais fière d'avoir sauvé son vieux père, court le rendre à sa famille éplorée. Électrisés par cet ascendant qu'inspire forcément la vertu, et peut-être par l'irrésistible attrait de la beauté dans les larmes, les égorgeurs entourent le père et la fille. « Désignez-nous vos ennemis, leurs disaient-ils, que nous en fassions justice! — Eh! puis-je en avoir? répliqua le vertueux Sombreuil, je n'ai jamais fait de mal à personne. » M^{lle} de Sombreuil ne jouit pas long-temps du triomphe dû à sa piété filiale. Incarcérée en 1794, avec son père et son frère aîné, elle eut la douleur de les voir arracher de ses bras pour être conduits au tribu-

nal révolutionnaire, et de là à l'échafaud. Rendue à la liberté par suite de la contre-révolution du 9 thermidor, elle se réfugia en Prusse où elle trouva son jeune frère qui partait pour la fatale expédition de Quiberon. Peu après elle épousa le comte de Villelume. Revenue en France en 1815 avec son mari, ils allèrent se fixer à Avignon où elle est morte en mai 1823 (v. SEPTEMBRE [journées de]).

GEORGES DUVAL.

SOMME (La), rivière de France que nous appellerons *fleuve* avec ceux qui donnent ce nom aux cours d'eau navigables, ayant un affluent navigable aussi, et aboutissant à la mer. Elle prend sa source dans le département de l'Aisne, un myriamètre en amont de la ville de St-Quentin (latit., 49° 50'; longit. oc., 1°), et se jette dans la Manche, entre la pointe du Houludel et la pointe de St-Quentin-en-Tourmont, environ un myriamètre en aval des ports de Saint-Valery et du Crotoy (latitude, 50° 16'; longitude oc., 0° 50'). Son cours général suit la direction du S.-O. au N.-O., surtout depuis Amiens jusqu'à la mer; car sa partie supérieure présente deux courbes considérables qui ont leur sommet vers les villes de Ham et de Péronne. Son lit, jusque-là assez étroit, s'élargit considérablement au-dessous d'Abbeville; ou plutôt, à partir de ce point, s'ouvre une vaste baie dont la largeur varie de 1 à 5 kilomètres. A chaque marée, elle est couverte des eaux de la mer; mais ce n'est plus, à mer basse, qu'une large grève où coulent les eaux de la Somme partagées en deux principales branches. La marée se faisait autrefois sentir jusqu'à Pont-Remi, au-dessous d'Abbeville; les travaux du canal ont modifié cet état de choses. — Les eaux de la Somme sont troubles, et le fond tourbeux sur lequel elles coulent leur donne un aspect sombre; elles sont néanmoins assez bonnes à boire, et elles présentent des qualités également précieuses à deux industries très diverses, celle des brasseurs et celle des teinturiers. Son cours est de 40 lieues (160 kilomètres), sa pente d'environ 65 mètres, sa largeur

moyenne de 15 à 20 mètres, sa profondeur de 1 à 4. Les îles y sont rares : celles qui se trouvent dans les villes, et notamment à Amiens, ont été ou créées, ou multipliées par la main de l'homme. Les saisons et la température de l'air ne font subir à son niveau que des variations insignifiantes, et elle ne gèle presque jamais. Elle a joué un grand rôle dans l'histoire comme barrière stratégique, avant que la Picardie fût couverte par les fortes places qui hérissent le sol de l'Artois et de la Flandre française; aujourd'hui même encore, le fleuve picard et les marais qui bordent presque partout ses rives ne sont pas sans importance aux yeux du génie militaire. Elle était, avant la construction du canal qui porte aujourd'hui son nom, navigable depuis la mer jusqu'à Amiens; les barrages établis sur son cours par l'antique industrie de cette ville arrêtaient là les *gribanes* qui venaient y apporter les marchandises débarquées à St-Valery. D'autres barrages interceptaient également sur divers points la haute Somme et n'offraient que des tronçons de canal fréquentés seulement par les bateaux chargés de tourbes, ce combustible caractéristique de nos campagnes picardes.

SOMME (Baie de [v. ci-dessus]).

SOMME (Bassin de la). Les géographes désignent par ce nom la réunion de quelques petits bassins fluviaux dont celui de la Somme est le principal. C'est un triangle qui a son sommet au point même où cette rivière prend sa source; la côte en forme la base; les deux autres côtés sont deux chaînes de collines, qui, partant du sommet, vont se terminer, l'une au cap la Hève, près du Havre, l'autre aux caps Blanc-Nez et Gris-Nez, entre Boulogne et Calais. Il comprend, outre le bassin de la Somme proprement dit, ceux de la Canche, qui passe à Montreuil, de l'Authie (Doullens), de la Bresle (Eu, le Tréport), de la Béthune (Dieppe), etc. Un savant Abbevillois a constaté l'identité géologique de ce bassin avec la portion du territoire anglais qui lui fait face.

SOMME (Canal de la). C'est une voie

navigable de 156,000 mètres de développement, ayant une pente de 62 mètres, 19 cent., rachetée par 24 écluses. Les travaux de ce canal, commencés en 1770, ont été depuis quittés, repris, interrompus jusqu'en 1821, époque à laquelle concédés à la compagnie Sartoris moyennant 6,600,000 f., ils furent poussés enfin avec activité. En 1827, le canal de la Somme fut ouvert à la navigation; mais il faut dire ici qu'elle y a toujours été languissante, et que le pays n'a pas recueilli de cet important établissement tous les fruits qu'il avait droit d'en attendre. On n'a jamais hésité à l'attribuer à l'élévation des tarifs. Malheureusement les réclamations ont été jusqu'ici sans succès; et pourtant, rien ne serait plus facile. Ici même, l'état a presque une injustice à réparer; car, d'Amiens à la mer, la navigation offrait sans doute quelque difficulté avant l'ouverture du canal, mais elle était possible; elle avait lieu en toute saison, et coûtait beaucoup moins qu'aujourd'hui. Entre Amiens et St-Quentin, le canal a créé une communication qui n'existait pas, et, de ce côté, l'amélioration est immense; le département de la Somme peut recevoir par là les charbons de la Belgique et d'Anzin, les bois du Hainaut, les ardoises, les marbres et le plâtre, qui lui manquent absolument; mais les droits de navigation élèvent si haut le prix du transport, que ces marchandises, sauf les charbons, ne connaissent pas encore le chemin d'Amiens. En même temps, la voie de terre est également préférée, comme presque aussi économique et plus rapide.

SOMME (Villes de la). On donnait ce nom aux antiques places de Péronne, Corbie, Amiens, Abbeville, etc., situées sur cette rivière dont elles défendaient le passage. Il comprenait même quelques petites forteresses peu distantes de son cours, telles que Montdidier, Roye, Doullens, St-Riquier, etc. Cette dénomination paraît avoir pris naissance à l'époque *bourguignonne* de notre histoire, époque désastreuse, que signalèrent les malheurs de Charles VI, les suc-

cès si chèrement achetés de Charles VII, les négociations habiles, et quelquefois les cruelles déconvenues de Louis XI, mais toujours la puissance des ducs de Bourgogne. Par le traité d'Arras, Charles VII engagea ces villes à Philippe-le-Bon, s'en réservant la souveraineté, et le rachat moyennant 400,000 écus d'or. Louis XI les racheta, puis les céda de nouveau à Charles-le-Téméraire, moyennant 200,000 écus d'or; non sans doute que les places eussent moins de valeur, mais le négociateur avait moins de besoins et plus d'habileté. Ne les reprit-il pas d'ailleurs sans les payer? L'intrigue ou la force lui en avaient déjà rendu quelques-unes lorsque le terrible duc s'avança pour les replacer sous sa loi. D'horribles dévastations commises en Picardie, l'incendie et le sac de la petite ville de Nesle, expièrent l'infidélité de Louis XI. Mais d'autres affaires appelèrent Charles en Lorraine; il ne revint plus, et, en 1477, sa mort, arrivée devant Nancy, rendit à Louis XI celles de ces villes qu'il n'avait pas reconquises.

SOMME (Département de la). Il tire son nom de la rivière décrite ci-dessus, et jamais nom ne fut mieux appliqué. Le département de la Somme, c'est le bassin de la Somme proprement dit; on pourrait presque dire que le département ne connaît pas d'autre rivière, ni la rivière d'autre département. S'il est l'un des mieux nommés, il est aussi l'un des mieux déterminés. La mer le baigne et le limite à l'ouest: la Bresle, au S.-O., le sépare du département de la Seine-Inférieure sur une longueur d'environ 10 lieues; au N.-O., l'Aulhie le sépare du Pas-de-Calais; sur les autres points, par où il confine aux départements du Nord, de l'Aisne et de l'Oise, des lignes tirées d'une source à l'autre des divers affluents de son petit fleuve en déterminent à peu près le contour et l'étendue: ce département a la forme d'un carré long dirigé de l'E.-S.-E. à l'O.-N.-O., plus large vers l'est, où le Santerre déploie ses plaines fertiles, entre la Somme et l'Avre; plus étroit dans la partie occiden-

tale, qui, depuis Amiens, est divisée par la Somme en deux parties régulièrement égales. Sa plus grande longueur est d'environ 35 lieues, et sa plus grande largeur d'à peu près 20. Il est compris entre les 49° 34' 15", et 50° 22' 15" de latitude boréale; et entre les 0° 57" de longitude occidentale, et 0° 51" de longitude orientale: sa superficie est (autant du moins qu'on peut la déterminer pour un département dont un tiers n'est pas encore cadastré) de 602,611 hectares, 33 ares, 11 centiares. Ainsi déterminé dans ses dimensions et ses limites, ce département a aussi une physionomie qui le distingue aux yeux de l'observateur. Son sol, moins gras que celui du Pas-de-Calais et du Nord, moins accidenté que celui de l'Aisne, de l'Oise et de la Seine-Inférieure, tient de ces deux natures, et sert comme de transition de l'une à l'autre. Le géologue n'y trouvera pas, non plus que dans les départements voisins, de terrain primitif; mais partout la craie, l'argile, le sable, la tourbe, l'humus, frapperont ses regards. Ces divers éléments du sol se présentent généralement sous formes de vastes plaines, quelque fois unies à perte de vue, comme la surface d'une mer immobile; parfois aussi légèrement tourmentées comme les vagues que le vent soulève: et, bien souvent, du fond des vallons qui coupent les plaines, le terrain s'élève par étages, et monte en gradins mollement ondulés, qui offrent de loin à l'œil de longues bandes de gazon presque perpendiculaires. Mais nulle part de ces monticules qui apparaissent isolés au milieu de la plaine et saisissent l'attention du voyageur; nulle part de ces chaînes de coteaux dont les crêtes se dessinent fièrement sur l'azur du ciel: rien d'imprévu, rien de saillant, rien de romantique. Les vallées des rivières charment seules, par leurs tapis de verdure, leurs groupes d'arbres et le miroir de leurs eaux, l'œil fatigué de la monotonie des plaines. Les déchirures des coteaux qui bordent ces vallées montrent parfois à nu le blanc vif de la craie, dont ils se composent,

bien moins doux à l'œil que les sablonnières dorées des terrains arénacés; mais lorsque, comme à Boves, à Picquigny, cette craie se dresse, coupée à pic, à plus de 100 pieds de hauteur, au milieu d'un coteau largement boisé; quand le lierre en tapisse quelques blocs, et que d'autres, géants échevelés, laissent pendre de leur épais sourcil de grandes herbes verdoyantes; quand, au-dessus de ces masses de craie naturelles, s'élèvent d'autres masses, aujourd'hui presque parcelles, entassées jadis par la main de l'homme pour garder la demeure rapace de quelque baron, dominateur de la contrée; alors, cet ensemble présente un aspect singulièrement pittoresque, d'autant plus précieux que la nature a été, pour le pays, plus avare de ces beaux spectacles. Le département de la Somme ne présente, comme on voit, aucune montagne, et ses plus hautes collines ne dépassent pas 150 ou 200 mètres; encore s'élèvent-elles en pente douce et insensible, soit depuis le fond des vallées, soit à partir de la crête des escarpements calcaires dont il a été parlé, et qui n'exèdent guère 30 mètres en hauteur. On n'y voit nulle part de fontaines naturelles sur les hauteurs ou à mi-côte; cela tient sans doute au voisinage de la craie, qui, souvent, vient ailleurer la surface du sol. Toutes sont au fond des vallées, et voisines des divers cours d'eau auxquels plusieurs d'entre elles donnent naissance. Ses rivières sont la Somme et ses affluents. On peut y joindre la Bresle, qui borne le département au S.-O.; sa vallée offre de délicieux points de vue, dont le dernier, et le plus frappant, est l'aspect de la ville d'Eu et du Tréport; puis l'Authie, qui, avant de borner l'arrondissement d'Abbeville au nord, conserve ses deux rives, l'espace de quelques lieues dans le département de la Somme. Les principaux affluents de la Somme sont, sur la rive droite, la Miranmont (Albert), la Nièvre et la Maye (Crécy, Rue, etc.); sur la rive gauche l'Avre (Roye), grossie du Don (Montdidier) et de la Noye; la Celle (Conty, etc.).

L'Avre seule est navigable depuis son confluent jusqu'à deux myriamètres en amont. Toutes les eaux du département aboutissent à la mer dans sa circonscription. Ses côtes présentent un développement de près de 40,000 mètres entre l'embouchure de la Bresle et celle de l'Authie: elles sont basses presque partout, et n'offrent à l'œil que des dunes. La falaise, à laquelle est adossée Saint-Valéry, s'éloigne de la baie aussitôt à l'ouest de cette ville, et va gagner le bourg d'Ault, où elle se rattache à ces grandes falaises calcaires qui se voient au Tréport, à Dieppe et à Fécamp. Au nord de la baie, le terrain s'abaisse plus tôt encore pour former les riches prairies du Marquenterre. La situation de la contrée en détermine assez la météorologie. Située au nord de Paris, elle est plus froide; le développement de la végétation y est plus tardif, à cause de la latitude, et par l'effet de la nature du sol. Les changements de temps y coïncident avec les mêmes mutations à Paris: c'est dire assez que les mêmes vents y règnent en même temps; seulement les vents d'ouest ont, dans le département de la Somme, un caractère de violence inconnu dans celui de la Seine; car il confine à la mer, ce *royaume des vents*, et il n'a pas de coteaux élevés, de forêts épaisses pour l'abriter. On n'a pas encore signalé d'expériences scientifiques suivies, ayant pour but de constater la quantité de pluie qui peut y tomber, ni, en général, de fixer tous les autres points encore incertains de la météorologie départementale. La vallée de la Somme passe, avec quelque raison, pour fertile en brouillards: toutefois, la multiplicité des plantations en doit atténuer les effets délétères. On a pu déjà pressentir, par ce qui a été dit de sa géologie, qu'il était pauvre en minéraux: l'exploitation des métaux y est inconnue, ce qui rend plus extraordinaires les établissements importants de serrurerie (Escarbortin, Friville, Ault, etc.) et de clouterie (Authie) qui s'y sont formés d'ancienne date, et que nous y voyons pros-

périr. Il ne fournit au constructeur que le grès, qui est d'excellente qualité, la chaux, qui partout y abonde, l'argile, des moellons de craie et des pierres de taille, qui varient de dureté, mais qui sont généralement tendres au moment de l'extraction. La cathédrale d'Amiens, qui en fut bâtie, il y a 600 ans, prouve que cette pierre acquiert par le temps plus de qualité qu'elle n'en perd : elle contracte une dureté peu commune, et une sonorité devant laquelle les curieux s'ébahissent. La véritable richesse minérale du département est la tourbe, qui forme le fond de toutes ses vallées. La tourbe est un excellent combustible, une ressource précieuse dans un pays où le bois n'est pas commun, où le paysan n'a pas toujours eu l'aisance dont il jouit généralement aujourd'hui, et où les indigents sont encore nombreux, et même les mendians, plutôt par l'effet de l'habitude, nous en sommes convaincu, que faute de trouver autour d'eux du travail, des salaires et de bons exemples. L'exploitation qui se fait de la tourbe, sur tous les points, est une source de richesse qu'on n'a constatée qu'avec dédain dans un pays dont le génie peu hardi est essentiellement porté à l'imitation, n'estime chez lui que ce qu'il voit encore ailleurs, et n'a point assez le sentiment de lui-même pour apprécier son originalité. Les ingénieurs, et quelques spéculateurs qui les emploient, promettent à ce département de lui montrer sous peu du charbon de terre extrait aussi de ses entrailles : des sondages s'opèrent avec quelques chances de succès, sur plusieurs points des arrondissements de Doullens et d'Abbeville. Les produits végétaux ont été soigneusement analysés par M. Pauquy d'Amiens, qui a publié la *Flore du département*. Il y a reconnu 1,260 espèces, sans parler de leurs innombrables variétés, dont 90 inédites. Cette Flore diffère peu de celle des environs de Paris, dont le savant Dulaure, il est vrai, étend le rayon jusqu'à Amiens. Il y a, toutefois, des réserves à faire : d'abord, celle des espèces maritimes,

constatée au nombre de 60, résultat inférieur à celui qu'on avait droit d'attendre ; et puis, il existe dans la Somme des espèces qu'on chercherait en vain autour de Paris. Pour ne parler que de celles que la culture a propagées, et qui donnent aux campagnes leur physiognomie caractéristique, les diverses céréales en couvrent l'immense majorité ; mais les cornelles blanches du lin, la fleur rosée du trèfle, en parent quelques-unes ; le pavot noir y dresse sa tête nuancée des couleurs de mauve, et le colza étale son or à côté de celui des moissons : la vigne, autrefois fréquente, même aux environs immédiats d'Amiens, a été bannie de partout, excepté de quelques villages de l'arrondissement de Montdidier. Les arbres y sont nombreux et variés, mais pas assez disséminés dans l'étendue de la plaine ; le pommier à cidre, quelquefois le poirier, et rarement le cerisier guinier, en varient la monotonie. L'orme a le privilège de former la ceinture des villages, et l'on voit beaucoup de paroisses, surtout dans le voisinage de la mer, se cacher tout entières, habitations, granges, clocher même, sous cet épais abri de branches et de feuillages. Le charme et le hêtre sont communs dans les forêts, et il est peu de bois, il en était peu (car on ne respecte plus guère les vieux arbres aujourd'hui), qui n'eût quelque part son *gros hêtre*. Ces trois dernières essences sont les seules prisées à Amiens pour le chauffage, qui est ainsi meilleur, mais presque aussi cher qu'à Paris. Le blanc de Caroline est préféré pour les plantations des vallées, et il y atteint en peu d'années des dimensions colossales. Les espèces animales sont communes à ce département avec tout le nord de la France, et il serait difficile d'en spécialiser aucune qui lui soit particulière, à moins de descendre jusqu'à la classe des insectes. Les ruminants sauvages ne s'y montrent plus ; on y a récemment encore chassé le sanglier, et les loups y effraient encore quelquefois les populations rurales quand ils ne se sauvent pas devant la

hardiesse d'un enfant de dix ans. Quant aux animaux qui intéressent l'économie agricole, la statistique y compte 75,000 chevaux, 85,000 bêtes à cornes et 560,000 moutons. Les chevaux, dont une grande partie est employée au labourage, sont généralement forts et bien faits; ils ne pèchent que par le pied; il s'en élève beaucoup, surtout dans les cantons qui avoisinent l'ancienne Normandie et l'ancien Boulonnais. L'espèce bovine ne compte guère que des vaches, et quelques taureaux nécessaires à la reproduction : le bœuf n'y a paru qu'avec la betterave; quelques communes engraisent spécialement des vœux pour les marchés de la capitale. Les moutons fournissent aux manufactures du pays une bonne laine, dont la quantité s'élève jusqu'à près de 800,000 kilogrammes. Ils sont grands, et la chair en est estimée, celle surtout de ceux qui paissent dans les *prés salés*, voisins de la baie de Somme. Ces chiffres sont fort beaux pour un département qui n'est point éleveur : celui des porcs, que nous n'avons pas, monterait aussi très haut. Il y a peu de chèvres, sans doute parce qu'il y a peu de rochers pendant en *précipices*, selon l'expression de La Fontaine, ce poète quasi-Picard. Les poissons les plus estimés fourmillent dans l'eau douce de nos rivières; on y pêche la truite, l'anguille, la carpe, etc. Le brochet atteint une grosseur énorme dans les *entailles* pratiquées pour l'exploitation de la tourbe. Nos côtes maritimes sont fréquentées par la plupart des poissons connus des pêcheurs de Dieppe, de Fécamp, etc. Le saumon remonte la Somme, quelquefois aussi l'esturgeon, mais l'aloë y est inconnue. Nos petits ports de pêche et les étangs que forme la Somme vers Péronne fournissent aux halles de Paris, beaucoup plus qu'à celles d'Amiens et des autres villes environnantes, un notable contingent. Les marécages de la vallée y attirent aussi une grande quantité de canards sauvages et de bécassines pour la double satisfaction des chasseurs et des gourmets. Les abeilles sont bien déclinées depuis

Virgile; le sucre et les bougies stéariques rendent leurs produits moins nécessaires, et cependant les ruches sont assez nombreuses dans le département; naguère encore, l'académie d'Amiens constatait le mérite des nouvelles ruches de M. Auguste Leprince. Ce citoyen industriel s'occupe aussi de l'éducation des vers à soie et de la culture du mûrier, qui paraissent devoir se propager dans le département; on le devra aux travaux éclairés de M. Riquier, qui poursuit cette œuvre depuis plusieurs années avec autant de persévérance que de désintéressement. — Voilà bien des richesses; mais ce que le sol du département de la Somme porte de meilleur, c'est l'homme. Nulle part, en France, la population n'est plus robuste. Ce territoire est une pépinière féconde pour nos régiments de cuirassiers et de carabiniers; c'est de là que les chœurs des premières églises de Paris et ceux de ses théâtres chantants tirent leurs plus belles voix de basse. Des observations faites pendant plusieurs années sur les contingents de l'armée lui donnent, pour la taille, le premier rang. On connaît la réputation des nourrices picardes! A ces qualités physiques, les habitants de la Somme joignent les dons de l'intelligence, et le don non moins précieux de se plaire à les cultiver. Sans doute, aucun de nos génies de premier ordre ne lui doit le jour, mais Pierre l'Hermite et le général Foy, dans l'éloquence; Ducange et D. Bouquet, dans l'érudition; Grasset et Millevoïe dans la poésie; Voiture dans les lettres, Delambre dans les sciences, Le Sueur dans la musique, sans citer d'autres noms, tiennent un rang assez distingué pour nous dispenser d'autres preuves. Ajoutons que les établissements d'instruction publique y sont nombreux, et qu'ils le seraient encore plus si les familles qui ont de l'aisance n'aimaient mieux envoyer leurs fils puiser dans les collèges de Paris des connaissances plus étendues et plus profondes. Quant à l'instruction primaire, le pays, pour se couvrir d'écoles, n'a pas attendu

la loi féconde de M. Guizot ; toute-fois, elle doit y porter des fruits. Le génie des Picards pour la mécanique n'a peut-être pas été assez cultivé ; mille petits faits donneot à croire qu'ils ont pour cette science une aptitude spéciale. Leur ancienne renommée de simplicité, qui pourrait s'entendre dans un sens défavorable à leur intelligence, ne signifie peut-être qu'une chose : on a pu les tromper souvent sans beaucoup de peine, parce qu'ils ne sont pas en garde contre un mensonge. Leur premier mouvement est toujours de croire, sauf à rire bientôt les premiers de leur simplicité. Cette loyauté naturelle est assez opposée à l'esprit mercantile qu'ils ne possèdent pas à un haut degré ; ils ne savent pas se faire un masque, et, quand ils mentent, c'est avec maladresse et à leur corps défendant : ils sont pourtant marchands ; mais c'est parce qu'ils sont manufacturiers, et que l'un est inséparable de l'autre. Voici déjà un trait de caractère, et c'est l'un des plus honorables. Foy n'en est-il pas le plus noble modèle ? ne l'est-il pas encore de leur bravoure, illustrée au moyen âge par les Créqui, les d'Ailly, les Nesle, les Saveuse, les Vignacourt ; depuis par les d'Estrées, les Boufflers, les Gribeauval, et, de nos jours, par les Friant, les Desprez, les Domon, etc. ? L'hospitalité, la bienfaisance, la bonté, sont communes chez eux ; mais nous n'entendons pas cet éloge aux misérables incendiaires de Santerre, à ces atroces *dépointeurs*, qui se vengent d'une prétendue usurpation de bail par un brandon de feu. Ilâtons-nous de dire que ce crime devient rare, et que les incendies sont plutôt aujourd'hui le résultat de l'insouciance qui tient aussi au fond du caractère national. Ils sont toujours fréquents, et l'on ne voudra pas nous croire quand nous dirons que les incendies du département de la Somme présentent, année moyenne, 302 maisons brûlées (à peu près 5 maisons en 6 jours), et 948,073 francs de pertes : c'est à peu près la 17^e partie des pertes de toute la France ; c'est autant que cinq départements, terme moyen.

De sages mesures sont prises pour parer à ce mal ; mais elles ne peuvent s'accomplir qu'à la longue ; et que de malheurs arriveront avant qu'elles aient en partout leur effet ! Les sentiments religieux ont conservé beaucoup de force dans le département de la Somme : le clergé y est fort respecté, et, par sa régularité, il mérite de l'être ; il exerce, sans sortir habituellement des limites de ses devoirs, une grande influence sur les esprits d'une partie notable de la population. Les chiffres suivants contribueront à donner une idée plus complète du caractère et de la moralité des habitants de la Somme. Dans le calcul qui a été fait du rapport des procès à la population, le ressort de la cour royale d'Amiens a le 22^e rang, ou, en renversant le tableau, le 6^e. Il est donc des moins processifs ; il est constant d'ailleurs que le département de la Somme est le moins processif des trois du ressort. Pour les crimes contre les personnes, il est le 83^e ; contre les propriétés, le 38^e. Dans ces deux ordres, il a un rang plus honorable que les départements qui l'entourent. — Pour la disposition à la charité (par donations et legs), il n'est que le 43^e ; mais c'est qu'il donne plus en aumônes : car comment vivraient ses 58,475 indigents et ses 1,168 mendians ? Nous voyons avec peine que, pour le nombre des enfants naturels, il est le 17^e ; mais, des départements limitrophes, deux ont un rang plus honorable. — Son territoire, à l'époque de la conquête des Gaules par César, faisait partie du *Belgium*, et appartenait aux *Ambiani*, petit peuple que César paraît avoir agrandi aux dépens de son puissant voisin, le peuple des *Bellovacis* : César y demeura même quelque temps. Après lui, ce pays est visité par le fameux insurgé Civilis, par Constance-Chlore, par le tyran Maxence et par Constantin, enfin par Gratien, qu'Amiens vit proclamer Auguste. A peine les Franks apparaissent-ils dans notre histoire qu'Amiens et la Somme s'y montrent aussi ; ce qui ne nous oblige pas de dire avec le vieux Vosgien que Clodion

fit d'Amiens *la siège de l'empire français*. Sous les rois de la première race, ravages d'Attila et de ses Huns, meurtre du petit roi d'Amiens Cararic par les ordres de Clovis, fondation par Clotaire d'une maison de plaisance à Athies, arrondissement de Péronne; grande victoire (fait apocryphe) de Dagobert sur des Flamands et des Huns à Lihons-en-Santerre; expédition de ce roi contre Amiens et le château de Picquigny, où il conquiert les reliques de saint Firmin; expédition d'Ébroïn contre Leudèse, qu'il fait prisonnier à Crécy et qu'il met à mort; bataille de Tertry, qui décide de l'avènement des Carolingiens. Sous cette nouvelle dynastie, apparition des Normands sur les côtes du Ponthieu, qui force Charlemagne à venir de sa personne à Centule (St-Riquier) pour donner des ordres qui arrêtent leurs incursions; influence de Vala, abbé de Corbie, sur les tristes événements du règne de Louis I^{er}; incarcération dans ce monastère de Carloman, fils de Charles-le-Chauve; partage du royaume à Amiens, entre Louis III et Carloman; nouvelles incursions des Normands et célèbre victoire de Saucourt en Vimeu, remportée par Louis III sur ces peuples; prise d'Amiens et incendie de la première cathédrale par ces pirates que leur défaite n'avait pas effrayés. Plusieurs places de la contrée sont victimes des querelles de Hugues-le-Grand et de Herbert, comte de Vermandois; Charles-le-Simple est emprisonné à Péronne par ce vassal félon; Guillaume-Longue-Épée, duc de Normandie, est assassiné à Picquigny. Sous la troisième race, le port de St-Valery-sur-Somme voit partir pour l'Angleterre la flotte conquérante de Guillaume-le-Bâtard. Philippe I^{er} reprend plusieurs places de ce territoire qu'un mariage avait fait passer sous les lois du comte de Flandre: bientôt les compatriotes de Pierre l'Hermitte le suivent en foule vers la terre sainte, émus les premiers par sa puissante parole; et Godefroy de Bouillon réunit à Abbeville les contingents de Normandie, de Flandre et de Boulo-

gne. La commune d'Amiens est établie dans le siècle suivant; et Louis-le-Gros vient en personne la soutenir, et forcer Enguerrand de Boves à la reconnaître. Philippe-Auguste remplit le pays de ses guerres contre Philippe d'Alsace, et vient mettre le siège devant le château de Boves, aujourd'hui *belle montre, peu de cône* (chose), dit le proverbe picard. Abbeville réunit dans ses murs les chefs de la troisième croisade, et le roi de France vient à Amiens épouser Ingelburge: il la quitte, et c'est encore dans le département (à Nesle) que s'assemble le concile qui le force à la reprendre. La commune d'Amiens sauve la vie au roi à Bouvines, où se distinguent encore le comte de Ponthieu et Thomas de Saint-Valery. Plus tard, Louis IX prononce à Amiens, entre Henri III d'Angleterre et ses barons révoltés; et, six ans après, il signe, soit à Amiens, soit à Abbeville, un traité par lequel il rend à ce prince l'Agénois, le Limousin, le Périgord et la Saintonge. Rien, sous les règnes suivants, qui soit digne de remarque. Mais Philippe de Valois reçoit dans la cathédrale d'Amiens l'hommage d'Édouard III, courte et trompeuse joie; car l'Anglais déclare la guerre à la France: les pays que baignent la Somme en sont victimes les premiers; enfin, c'est non loin de ses bords que se livre la désastreuse journée de Crécy. On y montre encore un moulin, contemporain de ce sanglant désastre. Pendant la captivité de Jean, plus malheureux encore que Philippe, Charles-le-Mauvais trouve à Amiens un refuge et des amis; mais ses partisans ne réussissent pas à se rendre maîtres de cette ville par les armes. Charles VI y épouse Isabeau de Bavière, qui plus tard, de concert avec le duc de Bourgogne, établit à Amiens une cour souveraine; acte de prédilection dont Amiens ne tire pas plus vanité que de la visite de Charles-le-Mauvais. Mais quel motif déterminait leur choix? Un certain rôle d'opposition était-il donc dévolu à cette ville, comme il parut plus tard sous Henri IV? c'est un problème dont la solution

seroit de quelque intérêt pour l'histoire locale. Sous l'infortuné Charles VI, toujours des ravages, d'affreux ravages; une bataille à *Mons-en-Vimeu*, où des Français sont battus par des Bourguignons : temps funeste, que celui où ces deux mots exprimaient des ennemis ! Il a été parlé ailleurs des *villes de la Somme*, que le traité d'Arras engagea au duc, et des cruautés commises à leur sujet en Picardie par Charles-le-Téméraire, sous le roi Louis XI. Avant la ville de Nesle, combien d'autres avaient été saccagées par ses ordres ! Sa mort confondit à jamais France et Bourgogne. Sous Charles VIII, tentative sur Amiens par Maximilien ; elle est déjouée par le courage d'une femme. Louis XII épouse à Abbeville la sœur d'Henri VIII, qu'il avait failli combattre. François I^{er} néglige de défendre le Ponthieu contre les Impériaux, et contre les Anglais, toujours acharnés à reprendre ce pays, dont jadis l'héritière avait épousé un de leurs rois. Nos princes entraînaient à leur suite, dans des expéditions lointaines, dans des guerres d'ambition, la fleur de la noblesse picarde, et le pays restait sans défense. Toutefois Péronne sut repousser les Impériaux de ses murs, et son héroïsme lui gagna le nom de *Pucelle*. Plus tard, le roi vint enfin dans le Ponthieu ; mais la mort de son second fils l'en éloigna trop tôt. Amiens sert deux fois de quartier-général à Henri II. Le règne de Henri III, stigmatisé par les guerres de religion qui ensanglantaient Amiens et Abbeville, compense ces désastres par un bienfait, la rédaction des coutumes d'Amiens, de Péronne, de Montdidier et de Roye. Mais un fait bien plus grave, c'est la signature, à Péronne, de la *Ligue*, précédemment concertée au château d'*Applincourt*. Puis c'est d'Aumale reçu avec enthousiasme par le peuple d'Amiens ; puis une *chambre des États* établie par lui et Mayenne, second essai de *parlement* picard, qui n'eut pas plus de durée que la cour souveraine d'Isabeau de Bavière. Amiens ne se rallia au parti du roi que 5 mois après la ca-

pitulation de Paris ; et encore a-t-on bien approfondi les causes de l'événement de 1597 ? Les fameux sacs de noir n'ont-ils pas trompé les historiens plus encore que la garde des portes ? Un gros de royalistes amiénois se fit tuer héroïquement sur un pont qu'il disputa aux Espagnols dans l'intérieur de la ville, et c'est la gloire d'Amiens dans ce funeste désastre. Cette ville ne fut pas un an espagnole, grâce au courage d'Henri IV. La paix de Vervins rendit à ce prince Doullens, perdu depuis 3 ans seulement. Sous Louis XIII, la citadelle d'Amiens protégea le maréchal d'Ancre contre la noblesse irritée de son insolent crédit ; et, 10 ans plus tard, le palais épiscopal prêta, malgré lui, son ombre aux entrevues mystérieuses d'Anne d'Autriche et de Buckingham. La prise de Roye, saccagée pour la onzième fois, mais surtout celle de Corbie, attirèrent devant cette place Louis XIII et Richelieu ; ils la reprennent, et dirigent d'Amiens le siège d'Arras, qui succombe le 10 août 1639. Condé ravage, au temps de la Fronde, le pays de Santerre ; mais ses ravages n'égalent pas l'horrible contagion qui dépeupla la ville d'Amiens en 1667. Les frontières de la France sont reculées ; la monarchie a constitué son unité et sa puissance ; les événements militaires sont désormais étrangers au sol du département de la Somme : les manufactures fondées par Colbert se développent paisiblement, pendant la fin de ce siècle et pendant le suivant, à Amiens, à Abbeville et dans leurs environs. Ce tableau de paix, après tant de sang, repose les yeux ; mais détournons-les du supplice de Delabarre, cruellement condamné, cruellement exécuté pour crime de sacrilège. La révolution arrive, et le département de la Somme est formé des pays de Vermandois en partie, de Santerre, d'Amiénois, de Ponthieu et de Vimeu. Ce département eut le bonheur d'échapper aux excès qui déshonorèrent ailleurs la révolution. Sans être hostile à la cause de la liberté, il protégea et cacha ceux qu'on proscrivait en son nom. Entre les horreurs de

Paris et les horreurs d'Arras, il est resté pur de sang : et Chabot, qui voulut essayer à Amiens ce que Lebon accomplissait ailleurs, Chabot, malgré l'appui de ses sans-culottes et d'un régiment de cavalerie, sentit toute sa jactance tomber devant la belle contenance de la garde nationale d'Amiens, commandée par Morgan de Frucourt, le 23 juillet 1794. Ils avaient deviné le 9 thermidor. C'est à Amiens qu'Arras fut vengé de Lebon. Sous Napoléon, le département s'enorgueillit d'une visite du premier consul, qui visita les monumens d'Amiens et ses manufactures, et y laissa des traces de son passage. Amiens réunit, en 1802, les plénipotentiaires de la France, de l'Angleterre, de la Hollande et de l'Espagne, qui signèrent la paix à laquelle on donne son nom. Lors de nos malheurs, en 1814, le baron de Geismar, à la tête d'un corps de partisans, surprit Doullens et rançonna quelques autres petites villes. Paris capitula : Louis XVIII, débarqué à Calais, traverse Abbeville et Amiens, la Charte à la main. Sous la restauration, Saint-Acheul est fondé, fleurit, et tombe frappé de mort par la loi Feutrier. Depuis la révolution de juillet, nous n'avons à mentionner que la marche des troupes du camp de Saint-Omer arrêtées par la Somme et par ses villes, qui ne les reçurent qu'avec la cocarde tricolore : une belle revue de toutes les troupes des 4 départemens militaires du nord passée par le roi Louis-Philippe, à Amiens, en 1831; et, en 1832, les ravages du choléra qui doublèrent dans la ville d'Amiens le chiffre de la mortalité ordinaire. — Disons maintenant un mot des principales villes du département. — *Amiens*, chef-lieu est l'ancienne capitale de la Picardie : nous croyons aussi que c'est l'antique *Samarobriva*, par respect pour la tradition qui n'a jamais hésité là dessus, et parce que nous ne concevons pas une ville appelée *Pont-sur-Somme* (on sait que tel est le sens du mot *Samarobriva*), dans un endroit (St-Quentin), où la Somme est comme si elle n'était pas. La tradition d'une manufacture d'ar-

mes établie par César s'est toujours conservée à Amiens. Cette ville, autrefois forte, est aujourd'hui démantelée; les remparts, abattus, ont laissé place à des boulevards, superbes esplanades que bordent de fraîches et élégantes habitations. La citadelle a été respectée. On distingue à Amiens les *hauts* et les *bons* quartiers; la ville haute a des rues larges, bien percées, mais rarement bien alignées, bordées de belles maisons; la ville basse est l'ancienne ville de César, celle de Louis XI, qui l'appelait sa *petite Venise*. C'est que la Somme s'y ramifie en onze bras, qui, se rejoignant et se séparant de nouveau, forment une infinité d'îles unies par de nombreux ponts en pierre : là les rues sont étroites; les constructions vieilles sans être antiques, et très peu ont ce parfum du moyen âge ai prisé de nos jours. Le moyen âge, c'est à la cathédrale qu'il faut aller demander; elle vous le rendra dans toute la magnificence de sa plus grande splendeur. La force et la légèreté ne sont nulle part plus heureusement alliées. C'est un musée où les inimitables boiseries des xv^e et xvi^e siècles, les riches autels de marbre du xvii^e, les grilles en fer du xviii^e, les sculptures de Blasset et de ses successeurs se disputent l'admiration des curieux. Après cet édifice on n'ose plus en nommer d'autre. L'hôtel de ville est très mal situé; la façade en est convenable, et il possède quelques bons tableaux. La salle de spectacle est d'un dessin gracieux; l'hôtel de la préfecture, petit, mais d'un style agréable; la bibliothèque, élégant édifice, contient 45,000 volumes; dans la ville, la caserne de cavalerie, la halle au blé, l'abattoir; hors des murs, la magnifique promenade de la *Hautoye*, le vaste cimetière de la Madeleine, dessiné et planté avec beaucoup d'art, sont dignes de l'importance de la ville, qui renferme aujourd'hui plus de 46,000 habitans. Son heureuse position assez près de la mer, entre Rouen et Lille, entre Paris et Calais, entre Reims et Boulogne; la prospérité toujours croissante de son in-

industrie, augmenteront rapidement le chiffre de sa population. (On y a bâti, depuis 1830, 500 à 600 maisons nouvelles.) Son commerce et son industrie, dont le rayon s'étend à trois myriamètres, présentent un chiffre de 90,900,850 fr., ils occupent 146,000 ouvriers, et emploient des forces motrices égales à 1,594 chevaux de vapeur, ainsi qu'il résulte du tableau dressé par M. Boistel-Duroyer, au sujet de la question du chemin de fer. En attendant cette voie, qui ne peut lui manquer, Amiens communique par de bonnes routes avec toutes les villes citées plus haut ; par son canal, d'une part, avec celui de St-Quentin, qui lui ouvre tout le bassin de l'Escaut, et, par l'Oise, tout le bassin de la Seine ; d'autre part avec la mer. — *Abbeville*, dont les communications avec Amiens sont très fréquentes, a près de 20,000 habitants. Cette ville est généralement mieux percée qu'Amiens, et, si elle n'a pas d'aussi beaux quartiers, elle n'en a pas non plus d'aussi laids. Elle est plus stationnaire qu'Amiens ; l'ancienne noblesse abonde dans ses murs : les arts, la plus belle occupation des personnes inoccupées, y sont plus cultivés, et Abbeville est très remarquable par le nombre de gravures habiles qu'il a produites. Son commerce et son industrie ne sont pas néanmoins à dédaigner ; leurs produits excèdent 13 millions de francs et occupent 13,000 ouvriers. On y voit même une manufacture qui n'a pas de pareille à Amiens, celle de draps, dite de *Van Robois*, du nom du fabricant hollandais que les offres de Louis XIV attirèrent et fixèrent en France. Abbeville fait aussi un peu de commerce maritime, et des bâtimens de cent tonneaux viennent de Saint-Valery et du Crotoy, par le canal, pour s'amarrer à son quai. L'artiste n'y trouvera de véritablement digne de son attention que le portail de l'église de St-Wulfran. — Des autres villes, toutes fort inférieures aux deux précédentes, nous citerons *Péronne*, place forte bien défendue par ses marais, prison de Charles-le-Simple, de

Louis XI ; ville petite, mais riche, quoique sans industrie ; *Doullens*, entouré de manufactures, mais lui-même sans industrie ; séparé par l'Authie de sa grande citadelle, qui est aujourd'hui prison d'état ; *Ham*, patrie du général Foy, déchargé, par l'ordonnance d'amnistie, du soin de garder les ministres de Charles X ; *Montdidier*, dont l'arrondissement se livre à une fabrication active de bonneterie. Soixante communes renferment 45,000 ouvriers, qui fabriquent pour une valeur de vingt millions de francs (compris dans le rayon industriel d'Amiens). *St-Riquier* et *Corbie* avaient deux grandes, riches et célèbres abbayes : Corbie n'a plus conservé que son portail lourd et bizarre, avec le tiers de la nef y attaché ; Saint-Riquier, plus heureux, possède intacte sa charmante église gothique du xv^e siècle, le plus bel édifice du département après la cathédrale. Le département a deux ports de mer situés sur la baie de Somme. Le *Crotoy*, sur la rive droite, fut visité par la Somme tout le temps que durèrent les travaux du canal, et crut avoir de l'avenir : les travaux achevés, les eaux ont repris leur cours par St-Valery, et c'est sur ce port que reposent toutes les espérances que peut nourrir, comme navigateur, l'habitant de la Somme. Le beau quai qui se construit à *la Ferté*, faubourg de Saint-Valery ; l'avant-port, ou port de relâche, qu'on creuse au *Hourdel*, à l'embouchure même de la Somme ; le phare de *Cayeux*, voilà pour les navires trois motifs nouveaux d'appréhender le chemin de St-Valery-sur-Somme. On a tenté récemment d'établir des communications par vapeur entre Londres et ce port, mais trop tard en saison pour que l'expérience soit décisive. On peut reprocher aux ports de la Somme de trop négliger la pêche ; elle n'est un peu pratiquée que par les habitants de Cayeux, village singulier dont les maisons, d'argile et de paille, bâties sans ordre, sur la plage, à des hauteurs inégales, à demi-englouties sous des monceaux de sable, sans un arbre, sans une herbe qui pare leur voisinage, semblent

plutôt avoir été jetés là par le caprice des vents que disposées par la main intelligente de l'homme. La serrurerie, qui est l'industrie de tous les environs, et la pêche, nourrissent ses deux mille habitants. M. BOISTEL.

SOMMEIL. Le repos est un besoin impérieux pour tous les êtres animés ; le sommeil, qui n'est que la cessation temporaire et périodique des fonctions sublimes du cerveau et du système nerveux de la vie de relation, devient indispensable pour réparer les pertes matérielles que ces organes éprouvent pendant la veille. L'économie ressent d'autant plus le besoin de réparer ces pertes que l'exercice et les travaux corporels ont été plus prolongés et plus épuisants. L'intermittence d'action des fonctions de la vie animale est subordonnée à l'âge, au tempérament, à l'état de la santé. La douleur physique, comme la douleur morale, s'oppose au sommeil quand elle est vive, en ébranlant le système nerveux. L'absence des sensations et des mouvements volontaires le caractérise lorsqu'il est profond ; le cerveau, comme les muscles de l'endormi, est alors dans un état passif. Cabanis a donc émis une opinion inexacte en avançant qu'il s'établit dans cet état une série de mouvements particuliers dont la cessation amène le réveil. La proposition inverse est évidemment la seule admissible. Dans les rêves, le somnambulisme, le sommeil est léger ou imparfait ; alors des mouvements partiels se révèlent dans l'organe de la pensée. Ces phénomènes tendent même à démontrer la pluralité des organes cérébraux : les uns fonctionnent, se meuvent, tandis que d'autres sont dans le repos. On ignore sans doute le mécanisme de leur action, mais on ne peut en nier l'existence. — Le sommeil n'est point une fonction propre au cerveau, et, sous ce rapport, cette opinion de Cabanis doit encore être réformée. Chez les animaux herbivores et les reptiles, le système nerveux tout entier éprouve profondément l'influence des changements périodiques des saisons ; pendant l'hiver-

nation, les fonctions de la vie de relation sont entièrement suspendues, et celles de la vie intérieure ne présentent que des mouvements faibles et irréguliers. — Les végétaux sont soumis à la même loi. Pendant la nuit, la végétation est suspendue, et, pendant l'hiver, elle est entièrement abolie. Déjà il est facile de connaître la puissance des agents physiques sur les mouvements qui caractérisent la vie. Pendant la nuit, les feuilles des plantes sont pliées les unes contre les autres, et se rapprochent de la tige ; l'extrémité de celle-ci s'incline souvent vers la terre, sa corolle se contracte, sa transpiration diminue ou s'arrête avec le mouvement de la sève. Lorsque la lumière solaire vient animer la nature, les feuilles se développent, les fleurs s'épanouissent, la tige se redresse, et son extrémité se tourne vers le soleil. La sensitive éveillée obéit sans peine au mouvement le plus inattendu, à l'ébranlement le plus léger. Pendant l'hiver, les végétaux, privés de l'influence suffisante de la lumière et de la chaleur, tombent dans un sommeil profond et durable, qui ne peut être considéré que comme l'abolition ou la cessation temporaire du mouvement de la végétation. — Alors la sève n'existe ni dans les branches ni dans le tronc : les feuilles, ces organes respiratoires des végétaux, se flétrissent et tombent ; enfin, dans les hivers trop rigoureux, l'organisation est détruite avec la vie. Peut-on donner le nom de sommeil à l'état inactif des graines et des œufs privés de l'influence du calorique ? peut-on appeler ainsi la durée séculaire de quelques plantes dans un herbier, qui végètent lorsqu'elles sont soumises à l'influence de l'humidité ? Ces rapprochements montrent l'enchaînement des actions organiques qui constituent la vie et des mouvements dont la cessation produit le sommeil. — Plus on descend l'échelle animale, plus on se rapproche des végétaux, et plus il est facile de remarquer l'influence des agents physiques sur l'activité ou le repos des êtres vivants. Mais, si la température jette dans la torpeur et

l'anéantissement une foule d'animaux imparfaits ou élémentaires, on trouve dans les classes supérieures plusieurs espèces qui sont soumises au sommeil léthargique. Parmi les mammifères qui tombent dans cet état de stupeur, on rencontre la marmotte, le hérisson, le loir, le léro, le muscardin et la chauve-souris. Le froid est la principale cause de leur engourdissement : ils s'endorment lorsque le thermomètre est à six degrés au-dessus de zéro ; ils se réveillent et deviennent très actifs lorsqu'ils éprouvent l'influence d'une chaleur plus élevée ; aussi leur léthargie devient mortelle quand ils sont exposés à un froid prolongé et rigoureux. Un thermomètre dont la boule est plongée dans le corps d'un animal dans l'état de stupeur hivernale annonce un grand abaissement de la chaleur organique. Celle du sang et des tissus ne s'élève qu'à quelques degrés au-dessus de zéro. Lorsqu'on réveille l'animal, au moyen d'irritations mécaniques ou de l'impression subite d'un froid assez intense, le rétablissement de la respiration peut élever la température du 3^e ou du 4^e degré jusqu'au 36^e au-dessus de zéro. L'homme endormi tend à se refroidir, et la congélation l'atteint plus facilement que pendant la veille. Sa faculté de produire le calorique diminue donc aussi dans le sommeil naturel ou *normal* ; mais ce refroidissement ne peut s'opérer que dans certaines limites, au-delà desquelles l'endormi se réveille pour tomber dans le sommeil *anormal* ou morbide, qui peut devenir funeste. — Ce dernier état est souvent le résultat de l'inspiration des gaz délétères ou impropres à l'entretien du mouvement vital. La soustraction de l'oxygène et du calorique, ces deux puissants agents de la vie, a donc pour effet de déterminer le sommeil anormal avant d'amener sa mort. Il est encore le résultat de l'asphyxie par submersion, de l'apoplexie, de l'afflux du sang vers le cerveau. La pléthore est souvent annoncée par une tendance invincible au sommeil. Celui que provoquent les premières causes s'ac-

compagne parfois des principaux signes qui annoncent la cessation définitive de la vie. Dans ces circonstances, des inhumations précipitées peuvent enfermer dans le tombeau des personnes que l'art ou la nature aurait pu sauver. Il en est même qui, dans cet état léthargique, ont le sentiment de leur existence, et voient avec horreur les préparatifs de leurs funérailles sans pouvoir donner un signe de vie. Un marin voyageant à pied tombe inopinément sans connaissance : appelé à l'instant même, je le trouve sans mouvement, sans respiration, et ne donnant enfin aucun signe de vie. Les mouvements apparents du cœur avaient cessé. Il est mis au lit : une saignée est pratiquée au bras ; d'abord le sang s'écoule très lentement et sans jet ; mais enfin le jet finit par se former : quelques mouvements convulsifs annoncent d'abord le retour à la vie ; ces mouvements acquièrent bientôt de l'intensité, au fur et à mesure que le sang s'écoule de la veine ; enfin le moribond égaré se lève subitement, et on ne peut plus le maintenir ; il exécute des mouvements violents de natation, en nous montrant, dans son délire, un homme qu'il veut sauver du naufrage. A la fin de la saignée, le délire cesse, le calme se rétablit ; le marin voit avec étonnement qu'il est dans un hospice, environné de sœurs hospitalières, qu'il prend d'abord pour celles qu'il a vues à la Guadeloupe. Interrogé sur l'objet qui le préoccupait dans son délire, nous apprenons qu'il vient de faire naufrage sur les côtes de la Corse, que, luttant en vain sur un radeau contre la violence des flots, il a perdu connaissance, et que, transporté ensuite à terre dans un état de mort apparente, il a vu les préparatifs de son inhumation lorsqu'il a été rappelé à la vie. — Une jeune fille, atteinte d'une affection aiguë du cerveau, tombe dans un état profond de stupeur et d'insensibilité : les fonctions des organes de la vie intérieure sont suspendues ; tout annonce une mort prochaine. Je recommande toutefois de ne procéder à l'inhumation qu'après ma vi-

site. Mais un dernier soupir annonce l'extinction définitive de la vie aux assistants, empressés de lui rendre les derniers devoirs..... Elle jouit aujourd'hui d'une bonne santé. Que de faits semblables on pourrait rapporter pour montrer la nécessité d'attendre les signes évidents de la mort avant d'abandonner les personnes tombées dans un sommeil anormal ou léthargique ! Une lacune existe dans nos lois : on peut craindre en France, et au XIX^e siècle, d'être enterré vivant. — Les faits qui viennent d'être exposés montrent la puissance des agents physiques sur le développement des actions organiques dont la suspension constitue le sommeil. Il est favorisé pendant la nuit par l'absence de toute cause d'excitation, par l'épuisement qui résulte de l'exercice et de l'état de veille. Le retour du soleil sur l'horizon, la lumière artificielle, le moindre bruit, la commotion la plus légère, suffisent pour amener le réveil. Le système cérébral a sans doute la faculté de se mettre en action par lui-même : cette faculté existe chez les animaux d'un ordre inférieur, comme chez l'homme même ; mais il est facile de reconnaître toute la puissance des causes physiques dans la manifestation des sublimes fonctions dont il est chargé. Tous les phénomènes démontrent que les anomalies, dans l'action de ces causes, déterminent des anomalies correspondantes dans ces fonctions. L'histoire du sommeil met cette vérité à l'abri de toute attaque sérieuse. — Dans l'état passif du cerveau que devient la cause *médiate* ou éloignée des phénomènes de l'intelligence ? Le principe immatériel peut-il donc éprouver tous les accidents qui arrivent à la matière organisée ? peut-il s'épuiser pendant la veille et le travail, s'engourdir pendant le sommeil, fonctionner partiellement dans les rêves et le somnambulisme ? peut-il enfin cesser d'intervenir dans les mouvements désordonnés de la folie ? De semblables questions ne peuvent être l'objet des recherches expérimentales ; elles sont complètement en dehors de la physiologie positive, qui

ne doit admettre que les causes dont elle peut constater à chaque instant l'existence. Il nous suffit d'avoir montré que le mécanisme inconnu de l'organe de l'intelligence est sous l'influence directe et absolue de ces causes, soit pendant la veille, soit pendant le sommeil ordinaire, hivernal ou morbide.

Dr FOURCAULT.

SOMNAMBULE, SOMNAMBULISME

(de deux mots latins, *somnus*, sommeil, et *ambulare*, marcher, *marcher durant le sommeil*), affection rapportée aux névroses et dans laquelle l'individu exécute une partie des actions qui n'ont lieu ordinairement que dans l'état de veille. On suppose que le somnambule est seulement conduit par les sens internes ; mais beaucoup de faits portent à croire que les sens externes ne sont pas toujours suspendus, comme on l'a avancé. Les effets du somnambulisme naturel ont été si fréquemment et si bien décrits dans plusieurs ouvrages spéciaux, que je n'ose me permettre d'y rien ajouter. Toutefois, d'après ma propre expérience, je ne crains pas de répéter qu'il doit être regardé comme le produit d'une désorganisation ou d'une effervescence des sens, puisqu'on a vu plusieurs somnambules naturels, atteints de maladies vives, telles que fluxions de poitrines, après avoir été guéris de ces maladies-là, l'être aussi du somnambulisme naturel sans avoir suivi de traitement particulier. — Quant à l'état magnétique, qu'on est convenu d'appeler *somnambulisme*, je ne puis m'empêcher de le considérer en général comme un état de calme et de bien-être. On lui a donné ce nom à cause de sa ressemblance avec le somnambulisme naturel. Dans l'un et l'autre cas, on marche, on parle, on agit sans se réveiller. L'individu magnétisé, soit qu'il ait les yeux fermés ou qu'il les tienne ouverts (et alors la prunelle est fixe et terne), connaît l'état de sa santé, en rend compte et indique les remèdes qui lui sont nécessaires. Connaître, voir, sentir, voilà ses attributs ; il voit sans se servir des yeux, il devine le contact d'un objet sans

le toucher, il connaît sans avoir appris à connaître ; mais il est obligé d'employer ces mots , fort peu justes au fond , pour faire comprendre autant que possible les nouvelles sensations qu'il éprouve. On s'accorde du reste aujourd'hui à avouer que , dans l'état de somnambulisme, tous les sens physiques et moraux acquièrent un très grand développement.—Tout individu qui est magnétisé ne peut pas toujours entrer dans l'état de somnambulisme ; cela dépend de mille circonstances, qu'il serait difficile d'expliquer convenablement. L'individu qui a subi l'état de somnambulisme, paraît, quand il en sort, plus fort et plus souple. J'ai connu une jeune dame, qui n'était point habituée à des courses à pied et à cheval, faire dans les montagnes une promenade de six lieues, en revenir très fatiguée, se faire magnétiser, entrer dans l'état de somnambulisme, y rester au plus une heure, et se sentir tellement remise de ses fatigues quand elle sortait de cet état, qu'elle s'habillait pour aller au bal et y dansait toute la nuit. J'ai vu un somnambule qui savait dessiner, mais qui, étant éveillé, n'avait aucune notion d'anatomie, décrire exactement l'intérieur de son corps tel qu'il le voyait, et indiquer parfaitement le siège de son mal.— Il y a dans cet état de somnambulisme un sentiment d'egoïsme qui perce toujours. On est tout pour soi, on ne pense qu'à soi ; et si le somnambule s'intéresse à son magnétiseur, à sa santé, c'est parce qu'il sait qu'il a besoin de lui. Lorsqu'un somnambule indique l'heure où il doit être magnétisé, le magnétiseur, s'il veut amener le traitement à bien, doit être exact à l'heure.— Un jeune homme, que j'avais déjà traité, soigné et guéri par le somnambulisme, vint un jour me voir ; il avait l'air effaré, la figure renversée : je le magnétisai et je le fis entrer dans l'état de somnambulisme. Ensuite je l'interrogeai sur l'état de sa santé ; il m'avoua qu'il était venu me voir pour me faire ses adieux, parce qu'il avait l'intention, en sortant de chez moi, d'aller se brûler la cervelle dans un

bois voisin. Je parvins à le calmer en l'invitant à examiner si son dessein était conforme à la morale et digne d'un homme d'honneur. Il me promit qu'étant éveillé il n'aurait plus cette idée ; et, pour preuve, il me remit un pistolet qu'il avait sur lui. Quand il se réveilla, il ne pensait plus à l'idée qu'il avait en venant chez moi. — On a prétendu que le somnambulisme magnétique était le produit de l'imagination. Quoiqu'elle nous pousse souvent à des faits bien extraordinaires, et dont on ne peut pas toujours se rendre compte, il m'est impossible de lui attribuer ce pouvoir. On a vu des nègres esclaves, des paysans de tout âge et de tout sexe, qui ne savaient ni lire ni écrire, qui n'avaient jamais vu ni entendu parler du magnétisme et du somnambulisme, présenter les mêmes phénomènes à Stockholm, à Saint-Pétersbourg, à Paris, à Vienne, à Berlin, à l'île de France, à Saint-Domingue. Je conviens que l'imagination est une grande voyageuse, que ses résultats sont quelquefois bien bizarres et bien invraisemblables ; mais observer les mêmes faits partout à la fois, dans des lieux aussi éloignés les uns des autres, dans des circonstances aussi diverses et pourtant aussi identiques, cela me paraît impossible. Quant à l'imitation, comme on ne peut reproduire que ce qu'on voit faire aux autres, je demanderai aux incrédules comment il se fait qu'un nègre de Saint-Domingue puisse imiter le somnambulisme magnétique d'un paysan des environs de Moscou, quand ils ne savent lire ni l'un ni l'autre, et qu'ils éprouvent tous deux les mêmes émotions, à peu près en même temps et à des distances aussi éloignées ? — Toutefois, cet état se signale par quelques nuances chez les individus qui en ressentent les effets, bien que le résultat au fond soit toujours le même. Les uns demandent à y rester trois quarts d'heure, une heure, et même plus ; ce sont presque toujours des personnes faibles ou qui ont besoin pour leur santé de cette activité que procure le magnétisme ; d'autres, par excès de force ou de

faiblesse, insistent pour que l'expérience ne se prolonge que cinq minutes on dirait au plus. Si elle durait plus longtemps, elles en sortiraient fatiguées et mal à l'aise. — Un bon magnétiseur se trouve-t-il en présence d'un somnambule naturel, il doit chercher à se mettre en rapport avec lui, et il y parviendra aisément en entrant dans ses idées et en liant conversation avec lui. S'il lui pose la main sur le cœur, il l'amènera sans peine à parler de sa santé, de ce qu'il éprouve, de l'état dans lequel il est, et des remèdes nécessaires à sa guérison. Le somnambulisme naturel et le somnambulisme magnétique étant l'un et l'autre une crise de la nature, ou une crise qu'on lui impose pour venir à son aide, il ne faut que la bien diriger pour en tirer un parti avantageux. — Une autre condition du succès est de vouloir fermement et de persévérer. A l'appui de cette opinion j'aurais pu citer des faits nombreux de somnambulisme que mon expérience magnétique m'a mis à même de constater, j'ai préféré renvoyer le lecteur aux ouvrages spéciaux, à Puységur, à Deleuze, à l'article MAGNÉTISME de ce Dictionnaire. — Un médecin a prétendu dernièrement, dans un ouvrage grave et tout scientifique, que les magnétiseurs étaient marqués au B. S'il a voulu dire par là qu'ils s'estimaient bien heureux de guérir ou de soulager l'humanité souffrante, je l'en remercie, il m'a déviné.

C^{te} LE PELLETIER D'AUNAY.

SOMPTUAIRES (Lois), celles qui restreignent et règlent la dépense dans les festins, les vêtements, les édifices, etc. Rome a eu ses lois somptuaires, ainsi que plus tard la république de Venise. L'Angleterre en conserve quelques-unes au milieu d'un luxe scandaleux, nouveau contraste à ajouter à tous ceux qu'offre cette nation exceptionnelle. En général, il n'y a pas de lois qui s'exécutent moins que les lois somptuaires (v. LUXE). X.

SON. C'est l'écorce des graines, des céréales, qui a été séparée d'elles par la mouture. C'est la partie la plus grossière du blé moulu. Sa grosseur est proportion-

nelle à l'écartement des menes du moulin. La mouture ne fournit que de la fine fleur, du gruau et du son. — On a trouvé que, dans les meilleurs moulins, cent sacs de bon froment doivent rendre soixante-dix sacs de farine pure : le déchet des sons est donc de 30 sacs. Le son pur est très indigeste; n'en donnez donc aux bestiaux et aux volailles que quand il contient un peu de farine qui lui est restée unie. On donne de l'eau de son à un cheval, l'eau blanche est meilleure. — On tirait autrefois du son tout l'amidon mis dans le commerce. — Si vous ne pouvez consommer tout votre son, soit pour sa mauvaise qualité, soit par l'impossibilité de vous en défaire, vous pouvez l'utiliser comme engrais en le jetant sur le fumier ou en l'employant directement.

P. GAUSENT.

SON. Le son n'est point un corps ou un être matériel, mais seulement une propriété d'autres corps, notamment de l'air qui le produit sous l'influence des agents qui le font entrer en vibration; car on sait qu'il n'y a pas de son possible dans le vide; l'on sait de même que toute espèce de son est incontestablement déterminée par la vibration des corps élastiques, et que son plus ou moins grand caractère d'unité dépend du nombre plus ou moins grand de ces vibrations. L'air n'en est pas le seul véhicule, quoiqu'il en soit le plus ordinaire, et l'on sait même, depuis Descartes, qu'il se transmet plus rapidement par le moyen des liquides que par celui des gaz ou des fluides. La transmission par ces derniers, notamment par l'air, est surtout bien moins rapide que par les solides, tels que le bois, le fer, par exemple. On s'en assure par une expérience bien facile : que l'on se place de grand matin (pour avoir du calme) à l'extrémité d'un des ponts de fer de Paris, et, pendant qu'on aura l'oreille appuyée sur les barres de fer, que quelqu'un, à l'autre extrémité, frappe sur ces mêmes barres ou sur la grille du parapet, on entendra, pour un seul coup, deux sons à une certaine distance l'un de l'autre, le premier beaucoup plus

fort , traduit par le métal , l'autre par l'air ambiant. On a ainsi trouvé , par des expériences sur les tuyaux de conduite d'eau de Paris , que la vitesse de transmission du son par la fonte est environ dix fois et demie plus grande que celle qui a lieu par l'air , la première étant de 3,538 mètres par seconde , l'autre d'environ 337 mètres dans le même temps. La gravité ou l'acuité du son n'influent en rien sur la rapidité de sa transmission ; mais celle-ci toutefois est un peu influencée par la direction et l'intensité du mouvement de l'air , ce qui se conçoit sans peine par suite du déplacement , suivant une ligne donnée de la masse d'air en vibration ; et toutefois , cette influence sur la durée de la transmission des sons n'est que peu de chose , comme on le croira sans peine en se rappelant que la vitesse du vent est à celle du son dans le rapport seulement de 1 à 33. Il en est tout autrement de l'intensité de transmission de la lumière comparée à celle du son ; et la première , qui parcourt environ 80 mille lieues pendant que l'autre ne parcourt que 337 mètres , peut être , par rapport à celle-ci , considérée comme absolument instantanée ; c'est sur l'énorme disproportion de ce rapport qu'est fondée la vérité de cette observation populaire qu'on ne saurait être atteint par le tonnerre dont on a vu l'éclair et entendu le coup. Le son se propage dans l'air par une suite de vibrations ou plutôt d'ondulations concentriques qui vont toujours en s'étendant à mesure que le son faiblit et se fait entendre néanmoins dans un plus vaste espace. Le son , comme la lumière , se réfléchit aussi en faisant l'angle de réflexion égal à celui d'incidence , et , quelque dissimilables que paraissent ces deux corps , peut-être ces diverses propriétés d'un même corps , ou plutôt ces deux effets différents d'une même et première cause , ce n'est pas la seule analogie qui existe entre eux (v. SPECTRE SOLAIRE). Nous venons de dire que le son s'affaiblit à mesure que s'étendent les ondulations de l'air en rétraction qui

le produit ; mais il en est tout autrement si cet air est renfermé dans un corps quelconque , comme un long cylindre , par exemple. M. Biot a ainsi éprouvé que , sur une longueur de tuyaux de fonte de près de mille mètres , la voix la plus basse s'entendait parfaitement d'un bout à l'autre , alors qu'on n'eût pu l'entendre à quelques pieds dans l'air libre. On a même essayé s'il était un degré où la faiblesse de la voix ne permit plus ainsi de l'entendre d'une extrémité à l'autre de ce conduit , et il ne s'en est pas trouvé ; le son le plus imperceptible en apparence arrivait distinctement à l'autre bout , et il fallait ne plus parler pour n'être pas entendu. Cette expérience pourrait peut-être servir d'un point de départ bien précieux à ceux qui s'occupent aujourd'hui de télégraphes électriques. Les nuances des sons varient à l'infini comme le nombre des vibrations qui les produisent. On nomme *intervalle* le rapport d'un son à un autre , ou plutôt le rapport entre les nombres de vibrations qui produisent ces sons. Les intervalles prennent différents noms relativement au nombre de sons qui se trouvent entre ceux qu'on compare ; on les nomme *seconde* , *tierce* , *quarte* , *quinte* , *sixième* , *septième* , *octave* , quand les sons composés se suivent immédiatement , ou quand l'oreille peut intercaler 1, 2, 3, 4, 5, 6 sons intermédiaires. Mais ces diverses expressions , qui appartiennent à un cours d'harmonie , nous mèneraient trop loin. Le mot *bruit* , pris quelquefois pour synonyme de *son* , nous semble devoir être seulement et spécialement consacré à caractériser , en fait de sons , tous ceux qui ne sont pas ce qu'on nomme *musicaux* proprement dits. BILLOT.

SONATE. La sonate (du mot italien *suonare* , sonner , qui s'appliquait autrefois exclusivement au jeu des instruments à vent) est une pièce de musique instrumentale , avec accompagnement de violoncelle ou de viole soutenu. Elle prend le nom de *trio* quand elle est accompagnée par un troisième instrument. — La sonate se compose le plus ordinairement

de deux ou trois morcesux : 1° *allegro*, 2° *adagio*, 3° *rondo* ou *presto*. On y joint rarement un menuet ; toutefois , Sébastien Bach a composé des sonates à quatre et même cinq morcesux, qui ont obtenu long-temps un grand succès. La sonate se rapproche du *concerto* et de la *fantaisie*, en ce sens qu'elle est à proprement parler une véritable étude, un exercice, et presque toujours fort difficile pour un seul instrument. Quelque resserré que soit le cadre dans lequel se renferme cette composition musicale, un harmoniste habile peut y jeter des effets d'une certaine puissance ; il doit même s'attacher à tempérer la sévérité un peu pédagogique du genre par de gracieuses mélodies, des thèmes originaux et des accompagnements variés. La sonate demande à être jouée avec une irréprochable précision ; elle ne souffre ni broderie, ni paraphrase, ni aucun de ces traits brillants, mais parasites, désignés dans l'école sous le nom de *fioritures*. MM. Baillot et Litz ont donné des modèles d'exécution, le premier dans les sonates de Tartini et de Viotti, le second dans celles de Beethoven, admirables chefs-d'œuvre où se retrouve tout entier, avec autant d'éclat que d'élévation et de profondeur, le génie du créateur des *symphonies*. L'histoire complète de la sonate fournirait le sujet d'une brochure aussi instructive que piquante : elle a eu ses alternatives de gloire et de décadence ; les plus grands maîtres lui ont consacré quelques-unes de leurs meilleures inspirations ; mais, malheureusement aussi, elle fut de tout temps envahie par les plus désespérantes médiocrités. Son règne finit avec l'empire, pendant lequel elle avait trôné despotiquement dans les salons et occupé un rang privilégié dans les programmes de concert. Presque tout le xvin^e siècle fut l'esclave de la sonate ; et chacun connaît la bon-tade que ce culte exclusif pour une idole maintenant tombée, inspira à Fontenelle. De notre temps, M. Fétis, parodiant l'exclamation comique de l'ingénieux auteur de la *Pluralité des mondes*,

a pu dire : *Sonate, où es-tu ?* Et, de fait, la sonate est morte, morte à petit bruit, sans funérailles, sans oraison funèbre. Elle a successivement disparu du pupitre de l'amateur et de l'artiste, et aujourd'hui on la retrouve, jaunie et ridée, dans les vieilles paperasses, dans les collections, dans les ventes et chez les marchands de bric-à-brac. Cette triste destinée a bien ses causes, comme celle de tant d'autres grandeurs déchues ; la première, probablement la plus importante, est le changement qui s'est opéré dans notre goût pour la musique instrumentale. L'éclat, la facilité, la rapidité fougueuse des traits, les surprises, les tours de force dans le mécanisme de l'instrument, telles sont les qualités indispensables pour nous plaire. Ces qualités, la sonate ne les avait pas ; nous les avons trouvées dans l'*air varié* et la *fantaisie*. De là le triomphe de l'école de Hertz sur celle de Beethoven, et de Paganini sur la belle et large manière de Viotti. Le conservatoire, ce dépôt fidèle des saintes traditions (quant à l'exécution *instrumentale* toutefois), est seul demeuré fidèle à la sonate qu'auraient sauvée MM. Baillot et Habeneck, si elle avait pu être sauvée. — Les meilleures sonates pour le piano sont de Ch.-A.-Em. Bach, Haydn, Mozart, Beethoven, Clementi, Dussek et Krommer ; tous les artistes connaissent les sonates de Jean-Sébastien. Bach pour clavecin et violon. Krumpholtz a fait pour la harpe ce que Clementi avait fait pour le piano. Corelli, Tartini, Locatelli, Leclair, Viotti, Baillot et Kreutzer ont écrit d'excellentes sonates de violon ; Francischello et Duport ont également laissé, sous le même titre, des études fort utiles pour le violoncelle. Les sonates à instruments à vent sont rares et peu estimées ; il faut cependant en excepter celles de Krommer et du savant et tant regrettable Reicha.

A. LEROY.

SONDE (en marine), instrument qui consiste en un plomb attaché à une corde, et dont on se sert à la mer et dans les rivières pour connaître la profondeur

de l'eau ou la qualité du fond. Cette ligne est graduée de brasses en brasses par des nœuds. Le plomb, de forme conique, est creusé à la partie inférieure afin de recevoir un morceau de suif destiné à rapporter des échantillons de la nature du fond. Ce plomb, pour les petites sondes servant habituellement à l'arrivée sur rade, et appelées *sondes à mains* ou *sondes courantes*, pèse environ 7 ou 8 livres. L'homme chargé de le jeter se place en dehors du navire dans les porte-baubans, et le lance à tour de bras le plus loin possible devant lui, de manière à ce que le bâtiment continuant à avancer, la sonde tombe perpendiculairement au fond. Lorsqu'il s'agit de sonder par un fond de quelques centaines de brasses, on emploie des plombs pesant 20, 30 et 40 livres, lesquels souvent ne suffisent pas pour tendre la ligne et lui donner une direction verticale, quelque précaution qu'on prenne d'ailleurs pour rendre le vaisseau immobile. Dans certains parages, tels que la Manche d'Angleterre, etc., les indications de la sonde font connaître sur la carte le lieu où l'on est. — *Sonde de pompe*, tige en fer graduée de pouce en pouce, plongée verticalement dans la partie la plus basse du navire, et servant à indiquer la quantité d'eau qu'il fait. F. DE LESPINASSE.

SONDE, se dit aussi de certains instruments qu'on enfonce dans un fromage, un melon, un jambon, etc., pour en retirer une parcelle et s'assurer de leur qualité. C'est encore une espèce de tarière qu'on enfonce dans la terre, soit pour reconnaître les différentes couches du terrain ou la présence et la qualité des mines, soit pour forer un puits artésien (v. *ASTRÉSIEN* [puits]). — Ce mot désigne enfin certain fer emmanché de bois dont les commis de barrières se servent pour reconnaître s'il y a de la contrebande dans les voitures qui entrent. X.

SONDE (chirurgie), *specillum*, *meta* des Latins, *mé.é* des Grecs, instrument de chirurgie qu'on introduit dans la cavité de certains organes, dans le trajet des plaies, des fistules, etc., pour remplir

diverses indications thérapeutiques. Ainsi, pour reconnaître l'état de la vessie, y constater la présence de corps étrangers, etc., on se sert ordinairement de sondes d'argent, creusées à l'intérieur, dont les dimensions, la forme, les courbures, varient suivant les âges, les sexes et les cas particuliers pour lesquels on les emploie. On les nomme généralement *algaliés* (v. *LITHOTRITHIX*). L'extrémité par laquelle on introduit la sonde ou le *bec*, est ordinairement mousse, quelquefois conique, et munie sur les deux côtés de deux ouvertures qu'on nomme *yeux*. L'autre extrémité, ou le *pavillon*, plus évasée, porte deux anneaux qui donnent plus de facilité pour tirer et diriger l'instrument. Un stylet d'argent, appelé *mandrin*, remplit la cavité de la sonde; il sert à la nettoyer. Il y a aussi des sondes, dites *sondes de femmes*; elles sont plus courtes et moins courbées que celles des hommes. Le plus souvent on construit les sondes en gomme élastique, surtout lorsqu'elles doivent rester à demeure dans l'urètre et la vessie. On se sert encore, pour diverses opérations qu'on pratique sur les voies urinaires, de sondes pleines, solides ou flexibles, auxquelles on a donné les noms de *bougie*, de *cathéter*.

J. C.

SONDE (ILES DE LA). (v. *SOUNDA* [îles de la]).

SONGE, rêve, idée, imagination d'une personne qui dort. Le songe appartient davantage au sommeil que le rêve. Le rêve est plus voisin du réveil. Au figuré, faire de beaux *songes*, c'est se repaître de vaines espérances. On appelle *songe-cieux* un homme qui affecte d'avoir des pensées profondes, et qui déraisonne, ou d'un homme qui rêve habituellement des projets chimériques (v. *RÊVE*). X.

SONNERIE, **SONNETTE**, son de plusieurs cloches réunies; totalité des cloches d'une église; assemblage des rouages et des mouvements qui servent à faire sonner une pendule, une montre; ensemble des différents airs que sonnent les trompettes d'un régiment : ces principales *son-*

neries de trompette sont le réveil, la générale, le boute-selle, l'appel, la retraite, la charge, etc.—*Sonnette*, clochette, ordinairement fort petite, dont on se sert pour appeler ou pour avertir. On tire le cordon de sa sonnette pour faire venir ses gens; on tire la sonnette pour qu'on vous ouvre la porte; on a, pendant ses repas, une sonnette sur la table; le président d'une assemblée délibérante agite la sonnette pour y faire régner l'ordre. — C'est encore un grelot, une petite boule de cuivre ou d'argent creuse et fendue dans laquelle il y a un petit morceau de métal qui sonne et fait du bruit quand on l'agite. On garnit de grelots les colliers des chiens, des chevaux, des mulets. On en attache aux pieds des oiseaux de proie avec lesquels on chasse.—*Sonnette* se dit encore d'une machine dont on se sert pour enfoncer des pilotis et des pieux. — Le *serpent à sonnettes* est ainsi nommé du bruit qu'il fait en remuant les anneaux cornés et mobiles qui terminent sa queue. E. G.

SONNET. Boileau, dans son *Art poétique*, a fidèlement retracé les règles sévères de ce genre de poésie, « inventée, dit-il avec un peu d'exagération, pour pousser à bout les rimeurs français. » Le sonnet se compose de deux quatrains de mesure pareille, où la rime avec deux sons frappe huit fois l'oreille, et de deux tercets partagés par le sens. Il n'admet ni expressions impropres, ni vers faibles, et l'idée qui le termine doit avoir quelque chose de piquant et de relevé. Pétrarque est regardé comme l'inventeur du sonnet, bien que plusieurs critiques prétendent qu'il en emprunta l'usage aux anciens poètes provençaux connus sous le nom de *trouvères*. Sous le règne de François I^{er}, ce genre de poésie fut en grand honneur, et cette vogue se continua pendant tout le xv^e siècle. Mais, malgré le nombre des poètes qui s'y exercèrent, peu y excellèrent; c'est ce qui a fait dire à Boileau :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

Cependant, il cite Gombaut, Mainard et Malleville comme auteurs de quelques son-

nets admirables. A ces noms, il faut ajouter ceux de Des Barreaux, de Haynaut, de Fontenelle, etc. La querelle qui partagea la cour et la ville sur les sonnets de Voiture et de Benserade, et qui fit naître les factions des *uranistes* et des *jobelins*, montre quelle importance on attachait au sonnet. Au reste, cet exemple n'est pas le seul au xvii^e siècle : le sonnet de Malleville *Sur la belle matineuse* eut la gloire aussi d'agiter et de diviser toute la France. — Le sonnet fut négligé totalement au xviii^e siècle, et l'on peut dire qu'il a disparu entièrement de la poésie française, malgré les efforts récents de quelques poètes modernes distingués pour le réhabiliter.

JONCÈRES.

SOPHIE, petite-fille de Manuel-Paléologue, empereur de Constantinople, et seconde femme d'Iwan III, fondateur de l'aristocratie moscovite et premier souverain de toutes les Russies (v. IWAN III).

SOPHIE, sœur aînée de Pierre-le-Grand (v. PIERRE-ALEXIOVICH I^{er}).

SOPHIE (CHARLOTTE), reine de Prusse, fille du duc de Brunswick-Lunebourg, naquit en 1688. Elle épousa, en 1684, le prince Frédéric, dont le père, Frédéric-Guillaume, surnommé *le Grand*, n'avait encore que le titre d'électeur de Brandebourg. Frédéric succéda à son père et prit le titre de roi en 1700. Cette princesse se distingua par son amour pour les sciences, les lettres et les arts. Elle correspondait avec les savants les plus renommés de cette époque, non par un motif de vanité, mais pour son instruction personnelle. « Il est impossible, disait Leibnitz, de lui répondre jusqu'au fond, car elle veut toujours savoir le pourquoi. » Quelques historiens contemporains, soit pour rendre hommage à la vérité, soit par reconnaissance, lui attribuèrent l'établissement de l'académie des sciences de Berlin. Elle mourut en 1765.

DUFFY (de l'Yonne).

SOPHISME, SOPHISTE. En traitant du *paralogisme* (v.), nous avons fait voir en quoi il diffère du *sophisme*,

avec lequel on le confond quelquefois. C'est ici le lieu de faire connaître plus en détail la nature de ce dernier. Le *sophisme* est un raisonnement spécleux, éblouissant, dont on sent bien la fausseté, quoiqu'on puisse être embarrassé de la démontrer, et de dire précisément pourquoi ce raisonnement est faux et captieux. L'erreur voulant usurper le rôle de la vérité, s'efforçant de lui ressembler, prenant toutes les formes propres à favoriser son imposture, voilà le *sophisme*. Pour confondre cet habile Protée, pour le démasquer et le réduire à sa juste valeur, il est essentiel de connaître au moins les principales ruses qu'il emploie. — On distingue en général huit sortes de *sophismes*, dont l'usage est le plus fréquent : 1° le *sophisme* provenant de l'ignorance du sujet. C'est prouver contre son adversaire ce qu'il ne nie pas ou ce qui sort de la question. Ce n'est pas autre chose que ce qu'on appelle vulgairement le *quiproquo*. On dispute faute d'avoir bien déterminé l'état de la question. C'est donc par là qu'il faut commencer ; et, si la partie adverse s'en écarte, il faut avoir soin de l'y rappeler. 2° Le *sophisme* résultant de l'ambiguïté des termes. Il a lieu quand on passe du sens collectif au sens distributif, et réciproquement, comme dans cet exemple : *L'homme pense ; or, l'homme est composé de corps et d'ame ; donc le corps et l'ame pensent*. L'homme pense dans le sens distributif, c'est-à-dire selon une de ses parties, ce qui suffit pour faire dire en général que l'homme pense ; mais il ne pense pas collectivement, c'est-à-dire selon toutes ses parties. Les philosophes appellent ce *sophisme grammatica fallacia*. 3° La pétition de principe. On donne ce nom au *sophisme* qui répond en termes différents la même chose que ce qui est en question. Ainsi, Molière, dans le *Malade Imaginaire*, fait demander pourquoi l'opium fait dormir ; on répond que c'est parce qu'il a une vertu dormitive. La pétition de principe prend le nom de *cercle vicieux* lorsqu'on pose pour vrai ce qui

est contesté, et qu'arrivé à une conclusion on se sert de cette conclusion même pour prouver ce qui a servi à la tirer. 4° Le *sophisme* qui prend sa source dans l'ignorance de la cause ; c'est lorsqu'on prend pour cause ce qui ne l'est pas. Un effet a lieu dont la cause est ignorée. Que fait-on ? Au lieu d'avouer son ignorance, on donne à ce fait pour cause une circonstance antérieure ou contemporaine. C'est d'après ce *sophisme* que les anciens attachaient des présages à certains phénomènes attribués aux astres, tels que la peste, la famine et d'autres malheurs. Il en est de même encore quand le vulgaire attribue les changements de temps aux phases de la lune. Ceux qui consultent les songes, qui ajoutent foi aux paroles des tireuses de cartes et autres prétendus sorciers, tombent dans cette espèce de *sophisme*. 5° Le dénombrement imparfait. Ce *sophisme* a lieu lorsqu'on tire une conséquence générale d'une division incomplète ; comme si l'on disait : *Les Français ont la peau blanche, les Anglais, les Allemands aussi ; donc tous les hommes ont la peau blanche*. C'est encore comme si un aveugle disait que la matière ne saurait être immeuse, parce qu'il ne lui connaît pas cette propriété. 6° Le *sophisme* d'après lequel on juge d'une chose par ce qui ne lui convient qu'accidentellement ; c'est lorsqu'on veut conclure du particulier au général, comme J.-J. Rousseau, qui condamnait la médecine parce que quelques médecins font des fautes, et qui voulait qu'on proscrivit les sciences et les arts parce qu'on en abuse. 7° Le *sophisme* par lequel on passe de ce qui est vrai à quelques égards à ce qui est vrai simplement ; c'est conclure du relatif à l'absolu. Ainsi, de ce que les historiens romains ont écrit des faits fabuleux, ce serait faire un *sophisme* que de conclure que tout ce qu'ils ont écrit est fabuleux. 8° Le *sophisme* par lequel on passe du sens divisé au sens composé, et du sens composé au sens divisé. Le sens composé, c'est le sens complet et rigoureux d'un mot ; le sens divisé,

c'est le sens accidentel et restreint de ce mot. Ainsi, quand l'Évangile dit : « Les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, etc., » il faut comprendre par *aveugles*, *boiteux*, *sourds*, etc., ceux qui l'ont été; le sens composé n'eût été qu'un *sophisme*. En un mot, ce nom convient à toute manière de raisonner qui porte à faux. Or, tout faux raisonnement venant de ce que la conséquence n'est pas contenue dans les prémisses, il s'ensuit qu'il n'est qu'un seul moyen de résoudre les *sophismes*, c'est de rapprocher la conclusion du principe, c'est-à-dire de réduire les raisonnements suspects en *sylogisme*, alors les *sophismes* paraissent à découvert (v. SYLLOGISME). Ainsi, prenant pour exemple la fameuse prosopopée du discours de J.-J. Rousseau, discours où il prétend prouver que les arts sont plus funestes qu'utiles à l'homme, pour se convaincre de la fausseté des brillantes pensées de l'orateur; il suffit de dire : « Les hommes doivent renoncer à ce qui les corrompt; or, l'architecture, la peinture, la sculpture, corrompent les hommes; donc, ceux-ci doivent y renoncer. » Voilà le *sophisme* mis à nu; car personne n'ignore que ce ne sont pas les arts qui corrompent les hommes, mais que les passions savent en abuser comme de toute chose. — Le *sophiste* est celui qui se sert d'arguments subtils dans le dessein de tromper, celui enfin qui fait des *sophismes*. Chez les Grecs, cette dénomination était un titre honorable; on le donnait aux plus célèbres rhéteurs et professeurs d'éloquence. Cela devait être en effet, le mot *sophiste* vient du grec *sophistês*, fait de *sophos*, sage, et dut être d'abord employé dans le sens de sage, expert, savant. Il ne devint le synonyme de *trompeur* et de *charlatan* que par suite de l'abus que les déclamateurs firent de l'éloquence. Platon fit une guerre opiniâtre à Gorgias et à Protagoras, les deux coryphées des *sophistes* de son temps. Alors déjà, comme aujourd'hui, on regardait comme un *sophiste* tout rhéteur ou logicien qui met-

tait toute son étude à décevoir et à fasciner les peuples par des distinctions frivoles, de vains raisonnements, et des discours impudemment captieux. Ce qui, dans tous les temps, a le plus contribué à accroître le nombre des *sophistes*, ce sont les disputes des écoles de philosophie, où l'on enseignait à obscurcir la vérité à l'aide de termes barbares et intelligibles. C'est une époque de décadence pour un pays, lorsque la race des *sophistes* y pullule; aussitôt que leur règne commence, toutes les idées de justice sont méconnues et foulées aux pieds; et l'audacieuse *rouerie*, appuyée sur des *sophismes*, tient lieu et place du vrai mérite. Les dernières pages de l'histoire contemporaine sont là pour le prouver.

CHAMPAGNAC.

SOPHOCLE, célèbre tragique grec, naquit dans le bourg de Colone, voisin d'Athènes, l'an 498 av. J.-C., et mourut l'an 406, après avoir parcouru une longue carrière de gloire, de bonheur et de génie. La muse de Sophocle est le type parfait de ces belles statues grecques, où le concours d'un climat fortuné, d'une époque favorable et de l'inspiration nationale ont réuni toutes les conditions qui font admirer une œuvre d'art. Sophocle fut créateur et n'adopta pas un genre littéraire, ainsi que l'ont fait tant de tragiques après lui chez des peuples divers. La tragédie avait été jusqu'alors un ensemble plus ou moins imposant d'hymnes; les traditions mythologiques en étaient le sujet ordinaire, et insensiblement on s'était habitué à y voir un tableau d'action substitué au récit de l'événement. C'était un achèvement au drame tel que nous le concevons et tel que les Grecs le conçurent bientôt. Déjà Eschyle, pour couper les récits, les hymnes et les scènes pompeuses dont se composaient les chœurs tragiques, avait introduit deux personnages, puissant moyen de répandre de la variété, et qui devait amener le germe d'une action théâtrale. Toutefois, encore trop préoccupé de la conception primitive de la tragédie et de la prédominance des

chœurs, ce grand poète, malgré les mâles beautés dont abondent ses écrits et la pompe gigantesque de quelques scènes, n'était arrivé qu'à une transition : il était réservé à Sophocle de conclure, de lancer la tragédie dans le vaste champ où elle devait se développer avec son véritable caractère. Il introduisit un troisième personnage, et conçut la belle idée de les faire concourir à une action suivie, complète, combinée avec art, graduée dans ses effets, de manière à être simple, vraie et profondément saisissante. L'introduction de ce troisième personnage était une chose risquée, mais une résolution décisive qui permettait seule de concevoir une *action dramatique*. Si Sophocle se fût borné à ce nombre, sa création existait ; mais le génie des poètes, comprimé dans de trop étroites limites, eût été contraint de renoncer à une foule de sujets heureux, qu'une sage et discrète multiplication des personnages mettait à leur disposition. Le pas était franchi, les premières conquêtes du créateur de la tragédie avaient ouvert les yeux ; et bientôt Sophocle, ainsi que ses rivaux, comprit que la beauté de l'œuvre trouvée ne permettait plus d'hésiter à élargir la carrière : tous prirent un nouvel essor, nul ne s'interdit le nombre de personnages nécessaires, sans toutefois se permettre l'introduction abusive d'une foule de visages qui cachent le vide du sujet sous la multiplicité des individus parlants, font rétrograder la noble simplicité de l'art, et reportent son ensemble confus à un état d'abâtardissement dont son berceau même fut exempt. Dès lors la Grèce posséda la tragédie. — C'est une idée, ou plutôt un sentiment profond sur lequel nous aimons à nous arrêter, que d'assister par la pensée à ce jet de lumière, à cette inspiration spontanée, qui, avec une seule addition aux habitudes scéniques, crée un art nouveau, un monde d'émotions qui n'existait pas. La pensée, autre soleil de la Grèce et de l'Asie-Mineure, fleurissait de tout temps dans ces contrées fortunées. Le germe de toutes ses

formes se trouvait dans Homère, et les nobles luttes de l'intelligence avaient familiarisé les Grecs avec ce mélodieux langage : mais, indépendamment de la beauté de ses œuvres, qui rendraient Sophocle immortel et inimitable s'il n'eût fait que composer ses tragédies après d'autres tragédies, quel titre à l'admiration éternelle des nations éclairées que d'avoir créé une conception où les sentiments les plus pathétiques, les traditions les plus chères d'un peuple, où la religion, la terreur, la pitié, l'enseignement de la plus haute morale, une pompe merveilleuse de spectacle, et le bienfait civilisateur de tant d'émotions ressenties en commun, servent de substance à une combinaison d'action qui a su se faire simple, c.-à-d. facile à saisir et à suivre dans ses développements progressifs ; d'une action qui, par la puissance et l'unité, n'est que la prolongation d'un sentiment ravivé par tous les charmes de la variété résultant des détails ! Quoi de plus beau que la belle tragédie ? Un poème épique est le monument d'une nation, la tragédie est pour l'homme la source la plus féconde d'émotions directes ; le tableau qu'elle lui offre est conçu en rapport avec ses yeux et ses organes ; il ne dépasse pas son intuition, il développe sa faculté de sentir dans toute son intensité, et ne l'écrase pas par l'immensité de ses proportions gigantesques, impossibles à embrasser à la fois, et qu'on est réduit à étudier successivement. Un poème épique veut une étude longue et répétée et la familiarité populaire d'une nation, heureuse quand ses poèmes épiques sont faits pour elle ! c'est à la suite de mille promenades dans toute l'étendue de ce vaste temple, semé de bois, de champs et de lacs, comme les *hérons* de la Grèce, que vous parvenez à recomposer l'ensemble dans votre pensée. Une belle tragédie, une tragédie telle que Sophocle l'a conçue et nous l'a léguée, est une œuvre à la fois toute divine et tout humaine, merveille de profonde conception, merveille de facilité offerte au spectateur, qui suit sans effort la série

d'impressions qu'il saisissent, le tiennent captif, ému, toujours en haleine, jusqu'au dénouement du drame, d'où il sortira ennobli d'intelligence, plus éclairé, plus sensible et meilleur. Ainsi, un beau jour, Sophocle a créé un genre, spontanément, par la seule pente d'un génie inspiré, comme Michel-Ange concevait un tableau. Quel dommage qu'il faille savoir le grec pour sentir Sophocle ! La scolastique emprisonne de son manteau hérissé une si admirable statue qui charmerait les regards de la foule ! Pour dédommagement, nous avons Molière. — L'axiome favori d'Homère, d'Hérodote, des tragiques grecs, était qu'avant de déclarer un homme heureux, il fallait attendre sa mort : ainsi, on pouvait juger si sa félicité s'était maintenue pure et à l'abri des catastrophes ; si, dans tout le cours de sa carrière, sa vertu n'avait pas fléchi, s'il avait été utile à sa patrie, à sa famille, à sa propre gloire et à celle de ses concitoyens ; si enfin une belle mort avait couronné une belle vie. Sophocle a connu tous ces bonheurs, rempli toutes ces conditions ; sans doute, son existence ne fut pas exempte de soucis, et même de chagrins cuisants, s'il est vrai que dans sa vieillesse des fils ingrats voulurent le faire interdire, et que, pour toute réponse, il donna au public son *OEdipe à Colone* : mais les poètes grecs, tout difficiles qu'ils étaient à avouer le bonheur d'un mortel, ne l'ont pas déclaré impossible ; et la longue carrière de Sophocle fut tellement remplie de prospérités, de gloire, tellement environnée de la faveur publique, de la considération et des honneurs qui vont trouver les hautes capacités (permis à l'ingratitude de faire quelquefois expier tant de faveurs populaires), que l'illustre tragique, comblé de tous les dons de la naissance, de la fortune, de la beauté, et dispensé, par une rare exception, des retours de l'ingratitude athénienne, peut à bon droit réclamer le titre d'heureux mortel, comme celui de grand poète. Nous l'avons dit, naissance, fortune, puissantes facultés intellectuelles, édu-

cation soignée, tout cela favorisa sa jeunesse ; à l'âge de seize ans, sa beauté le fit choisir pour conduire, en dansant au son des instruments, le chœur des jeunes gens qui formaient le *paros* : c'était, on le sait, la danse sacrée qu'on exécutait autour des trophées élevés après cette bataille de Salamine où Eschyle avait combattu, et qu'il a dépeinte avec tant d'énergie. Seulement, il paraît que la nature avait refusé à Sophocle le don d'un bel organe ; le grand tragique ne pouvait que guider les voix étrangères, lorsqu'elles répétaient les accents harmonieux dont il avait donné le sujet. Voilà pourquoi il s'affranchit personnellement de l'usage où étaient les poètes de jouer dans leurs pièces ; une seule fois, dit-on, il parut jouant de la lyre dans le rôle de l'*Aveugle Thamiris*. — Sophocle naquit lorsque Eschyle avait 27 ans ; il en avait lui-même 42 lorsque ce poète mourut. Ces deux grands génies concoururent plusieurs fois pour le prix de la tragédie. La première fois qu'Eschyle fut vaincu par son rival, celui-ci était âgé de 29 ans. Les juges ne pouvant s'accorder sur la préférence que devait obtenir l'un ou l'autre des deux concurrents, l'archonte Apséphion déféra la décision à Cléon et à ses neuf collègues, qui venaient de battre les Perses près du fleuve Eurymédon dans l'Asie-Mineure : les généraux adjugèrent le prix à Sophocle. La tragédie couronnée portait le titre de *Triptolème*. On ne peut s'empêcher de faire ici quelques réflexions sur ce jury littéraire, composé des principaux fonctionnaires de l'état, qui, dans son indécision, s'en remet pour le jugement à des officiers nouvellement débarqués de l'armée. Sans doute, la sensibilité littéraire, commune à toute la multitude, ne pouvait manquer à des généraux grecs, peut-être, et l'archonte Apséphion ne raisonnait pas mal si telle fut sa pensée ; peut-être, disons-nous, voulut-il accorder l'honneur de la décision à des héros encore palpitants de leur triomphe, persuadé que leur enthousiasme récent les rendait meilleurs juges que tout un aréo-

page d'une œuvre où la sublimité des sentiments et du langage, où la grandeur du tableau, seraient des mérites faciles à reconnaître pour ces nobles sauveurs de la patrie. En tout cas, il paraît qu'il ne s'éleva pas de réclamations contre l'admission de ce tribunal improvisé, et que le procès fut bien jugé selon l'opinion de tous, excepté du grand Eschyle peut-être. Comment s'étonner, au reste, que des généraux fussent appelés à juger une tragédie, chez un peuple qui récompensa l'apparition de l'*Antigone* de Sophocle par un commandement militaire contre les Samiens? On sait qu'écrire et combattre était un double savoir-faire chez des hommes tels que Tyrtaée, Périclès, Thucydide, Xénophon et beaucoup d'autres. — Quoique plus âgé qu'Euripide de 17 ans, Sophocle lui survécut de quelques mois. Le style de ce grand poète réunit tous les caractères de la perfection, richesse des images, simplicité de diction, élégance, pathétique de sentiment. Plusieurs écrivains célèbres, au milieu des hautes qualités qui les distinguent, ont affecté certains mérites de prédilection; celui-ci la pompe du style, celui-là une profondeur et une concision qui donnent quelque chose de pénible à sa manière, d'autres une certaine exubérance d'images et de métaphores. Sophocle sut être sobre en tout, varié et riche, parce qu'il était bien inspiré, exempt de défauts dominants, parce qu'il était naturel. Notre tragique possède cette facilité d'élocution qu'on admire dans les ouvrages de Démosthènes, de Cicéron, de Virgile, dont on regrette quelquefois l'absence dans ceux d'Eschyle, de Thucydide, de Tacite; et, toujours poète, Sophocle n'échappait pas à l'exagération par la faiblesse ou la médiocrité: il réunit à l'éclat de la puissance d'imagination les allures de la simplicité. Eschyle est quelquefois outré dans ses grandes images, Euripide souvent prodigue de sentences et plus verbeux dans la passion; Sophocle a le privilège d'être resté dans les plus heureuses proportions en tout point, non qu'il songeât à se restreindre, mais parce que

la vérité et la puissance de ses inspirations prévenaient les défauts, bannissaient loin de lui ces éternelles obsessions de la faiblesse, et lui méritèrent, en un mot, l'honneur d'être appelé l'*Homère de la tragédie*, c'est-à-dire, le poète vrai, abondant et simple. Sophocle donna sa première tragédie à l'âge de 25 ans; il obtint vingt fois la palme: souvent il occupa la seconde place, jamais il ne descendit à la troisième. Des succès toujours croissants signalèrent ses pas dans cette carrière qu'il poursuivit au-delà de sa quatre-vingtième année, et il fallut que ses succès lui fussent vivement disputés, puisque l'on sait que l'un de ses chefs-d'œuvre, l'*OEdipe-Roi*, qui avait concouru, n'obtint pas le prix. Noble époque que celle où la toute-puissance d'un pareil génie était ainsi balancée; mais il faut se souvenir que cette époque est celle où la Grèce victorieuse à Marathon, enivrée d'une glorieuse liberté, venait de recevoir une prodigieuse impulsion, une de ces secousses qui portent, comme subitement, au plus grand développement les esprits préparés d'un peuple, enfantent des miracles en peu d'années, et ne laissent plus à l'avenir que les chances d'un affaissement inévitable. Sophocle, pour conquérir sa palme immortelle, eut besoin du concours de son génie, de sa patrie, et du temps qui le vit naître: il fut Sophocle, il fut Athénien, il fut contemporain de Thémistocle et de Périclès. — Il ne nous reste de Sophocle que sept tragédies, dont les moins saillantes, *Ajax* et les *Trachiniennes*, contiennent cependant de grandes beautés. La seconde a été imitée par Sénèque dans son *Hercules furens*. Les cinq autres, qu'il serait trop long et fort inutile d'analyser ici, sont des chefs-d'œuvre de pathétique, dont la grandeur et l'énergie se font aisément sentir au lecteur de tous les temps, et triomphent même des atteintes de tant de mauvaises traductions. *Électre*, cette fille d'Agamemnon, poussée par la volonté du destin à punir les meurtriers de son père, à immoler Égisthe et sa propre mère Clytemnes-

tre, comme elle s'avance avec le caractère d'une profonde mélancolie, d'une douleur persévérante ! comme elle accomplit sa fatale mission, fille toute religieuse (selon les idées païennes) ; non cruelle, mais tendre et affectueuse, ainsi qu'elle se montre en retrouvant le jeune Oreste, son frère, scène où l'inflexible vengeresse retrouve toutes ses forces pour aimer, et prouve que la tendresse était un besoin plus naturel à son cœur que celui de la vengeance ! — *Antigone* est une autre jeune fille, également poussée par sa pitié : un décret de Créon, roi de Thèbes, a menacé de mort quiconque oserait donner la sépulture à Polynice ; voyez comme elle brave ces périls sans jactance, comme elle ne vit que de sa tendresse fraternelle, flétrie par la douleur, facile à aigrir, toute à un seul sentiment. Sophocle sut concevoir en elle le type d'un véritable martyr par la pieuse résignation, et créer un chef-d'œuvre de vérité par le naturel des sentiments. Cette pièce fut jouée la 3^{me} année de la 84^{me} olympiade, ou 442 ans av. J.-C. — *Philoctète*, délaissé dans l'île de Lemnos à cause de ses blessures, est devenu une condition nécessaire de la prise de Troie. Ulysse et Pyrrhus sont envoyés à Lemnos par les chefs grecs, pour le ramener par ruse ou par force. Quoi de plus simple qu'un tel sujet ! Mais la douleur et le ressentiment de Philoctète sont dépeints avec de si vives couleurs, le contraste des deux caractères d'Ulysse et du jeune Pyrrhus est si habilement employé dans les obsessions tentées auprès du guerrier courroucé, que l'action, bien suivie, ne languit jamais. L'imitation qu'a faite La Harpe de cette tragédie, malgré toute son imperfection, n'a jamais manqué son effet sur les spectateurs, surtout quand notre célèbre Talma jouait le rôle de Philoctète. Cette pièce fut représentée la 3^{me} année de la 92^{me} olympiade (409 ans avant J. - C.). — *L'Œdipe-Roi* est la tragédie par excellence. Il faut se taire ou trop parler sur un pareil sujet, le plus beau, qui se

puisse rencontrer, où la fatalité antique se déploie dans ce qu'elle a de plus terrible, où tous les sentiments humains vibrent avec la plus profonde énergie, Cette œuvre a été imitée par Sénèque, Pierre Corneille et Voltaire. — Enfin, *l'Œdipe à Colone* nous présente le tableau d'un vieillard, aveugle, persécuté par le destin, mais soutenu par sa fille (car un malheur sans nulle consolation est impossible à trouver, et surtout à dépeindre ; il serait sombre et muet comme le trépas) ; Œdipe arrive sur la scène pour chercher un asile que lui refusent tous les peuples, et surtout un tombeau : la superstition populaire se soulève contre le proscrit. En vain le roi d'Athènes veut le protéger ; le vieillard, grandi par le malheur et par les élans de son indignation contre un fils coupable, n'obtient ce tombeau que frappé de la foudre, et, pour ainsi dire, enseveli par les dieux. Cette œuvre sublime a été conçue par le poète dans un âge avancé, et nous avons rappelé déjà qu'on le supposait excité à si bien exprimer le courroux d'un père outragé, par l'indigne action de ses propres fils, qui essayèrent de le faire interdire. Noble et sublime vengeance d'un génie qui proteste contre sa caducité ! *L'Œdipe chez Admète*, de Ducis, est une imitation de cette pièce. — On dit que Sophocle composa au-delà de cent tragédies. Il était âgé de plus de 63 ans lorsqu'il écrivit les sept qui sont parvenues jusqu'à nous. — Aux approches de la vieillesse, notre grand tragique remplit les fonctions de général concurremment avec Périclès et Thucydide, et finit sa belle existence environné d'estime, de considération, de gloire. Les récits de sa fin sont vagues et contradictoires ; c'est assez pour la postérité de savoir comment il a vécu : seulement, il paraît avoir été doucement surpris par la mort au milieu de ses études favorites et des charmes de la composition. Qui pouvait procurer à ce grand homme une fin plus heureuse qu'il lui-même, et quels derniers murmures d'une muse si tendre et si éloquent !

F. GAIL.

SOPHONISBE (v. **MASINISSA**).

SOPRANO, terme italien qui désigne la plus aiguë des quatre parties dans lesquelles on divise ordinairement l'étendue de la voix humaine. Pendant trop longtemps, la partie de *soprano* ou *dessus* a été confiée à des hommes victimes d'une affreuse mutilation (v. **CASTRATION**) ; aujourd'hui, il n'y a guère de *soprani* que parmi les femmes et les enfants. Entre la partie de la voix qu'on nomme *soprano* et celle qu'on appelle *contralto*, il y a une voix intermédiaire qui participe de l'une et de l'autre, et à laquelle on donne le nom de *mezzo soprano*. F. DARIOT.

SORBIER (Le général). Nous ne croyons pas que le manque des dates et des détails de quelques faits isolés, quelques honnebles qu'ils soient, puissent nuire à l'intérêt qui est dû à la mémoire du général Sorbier. Des traits d'une valeur instantanée, tels que sont ceux appelés *actions d'éclat*, par lesquels ont brillé tant de milliers de nos concitoyens, dans des temps de gloire et de grandeur, qui ne sont plus aujourd'hui, ne suffisent pas seuls pour illustrer la carrière d'un militaire, surtout dans les rangs supérieurs. Des devoirs plus importants leur sont imposés, et les services qu'ils doivent rendre pour les remplir, moins propres à éblouir les yeux du vulgaire, toujours enthousiasmé d'émotions subites qui le dispensent de juger, sont bien mieux appréciés par les hommes sensés et réfléchis, parce que leurs efforts tendent toujours au bien public. Celui qui fait l'objet de cette notice appartient à cette dernière classe qui n'exclut pas la valeur personnelle, dont il a donné plus d'une preuve, dans sa trop courte carrière. — Sorbier (Jean-Joseph-Augustin), né le 13 février 1773, à Saint-Quentin, département du Gard, entra au service au sortir de l'école militaire, dans l'arme du génie. Il s'y distingua bientôt, et ne tarda pas à parvenir aux grades supérieurs, dans un temps où l'avancement n'appartenait qu'au mérite et à la valeur. Le colonel Sorbier était employé à l'armée d'Italie, en 1805, lorsque l'auteur

de cette notice fit sa connaissance : Masséna la commandait alors. A la bataille qui fut livrée pour forcer le passage du Tagliamento, le colonel Sorbier fut chargé de rétablir le pont détruit par l'ennemi ; le sang-froid et l'intrépidité qu'il déploya à la vue de toute l'armée firent réussir cette opération périlleuse, sous le feu croisé et redoublé des batteries autrichiennes. Envoyé, en 1807, à Constantinople, les services distingués qu'il y rendit lors de la tentative infructueuse de la flotte anglaise, le firent bientôt apprécier ; et lorsque la guerre éclata, en 1808, entre la Russie et la Turquie, il fut envoyé au camp du grand-visir pour résider près de ce général. Ce fut lui qui négocia la paix qui fut signée la même année à Slobadice. Peu après il était général de brigade. — Mais l'époque de sa carrière où le général Sorbier rendit les services les plus importants et les plus utiles, fut celle où il était attaché, en qualité d'aide-de-camp, au prince Eugène, vice-roi d'Italie. Nous ne parlerons pas des missions militaires et diplomatiques qu'il remplit, en 1807, aux bouches de Cattaro, et, à différentes époques, en Étrurie, en Portugal, en Espagne : elles lui méritèrent de la part du prince Eugène une estime et une confiance qui ne furent jamais mieux placées. Les fonctions d'aide-de-camp lui fournirent les moyens de rendre des services plus intéressants encore peut-être, par l'influence qu'elles lui donnèrent sur tout ce qui touchait militairement et organiquement aux intérêts de l'armée italienne. En justifiant la confiance de son chef, le général Sorbier sut mériter l'estime et l'attachement de l'armée italienne, qui sut l'apprécier. On ne craint pas de trop s'avancer en disant que, s'il eût encore été près du prince en 1814, les sentiments de désaffection que d'autres excitèrent, et qui amenèrent la destruction du royaume d'Italie, n'auraient jamais existé. — Mais nous le perdîmes trop tôt. Dans la campagne de 1809, après la perte de la bataille de Sacile, le prince Eugène, retiré devant Vérone, y ayant réuni les trou-

pes qui ne l'avaient pas encore joint , se décida à reprendre l'offensive en forçant l'ennemi à quitter la forte position de Caldiero. Le général Sorbier fut chargé d'amener ce résultat en menaçant la droite et la ligne de retraite de l'ennemi , et on mit à sa disposition trois bataillons de la garde italienne et un régiment italien, sous les ordres du général Bonfanti. Le 29 avril , le général Sorbier se mit en mouvement, favorisé par une fausse attaque de notre droite et de notre centre, et, ayant culbuté les troupes autrichiennes qui couvraient la droite de leur armée, il s'établit avec la garde italienne à Bastia, échelonnée à Castel-Cerino par le général Bonfanti. L'archiduc Jean, se voyant ainsi menacé en arrière de son front, se décida le lendemain à reprendre les postes perdus. Castel-Cerino fut attaqué par cinq bataillons, et le régiment italien avait repoussé l'ennemi, lorsque le général Bonfanti se mit tout à coup en retraite, sans en avoir reçu l'ordre. Le général Sorbier, ainsi abandonné à Bastia, se trouva bientôt enveloppé par des forces quadruples des siennes. Il se mit en retraite, et la faisait en bon ordre, lorsqu'il tomba mortellement blessé. — Resté entre les mains de l'ennemi, il en reçut les soins les plus empressés. L'armée autrichienne s'étant mise en retraite le lendemain, le général Sorbier, qu'elle nous laissa, put être transporté à Vérone, dans le palais du roi d'Italie, où il vécut encore jusqu'à la nuit du 21 au 22 mai. — La perte du général Sorbier fut vivement sentie par nous tous, qui avions appris à l'aimer et à l'estimer, et à qui une mort prématurée l'enlevait au milieu de sa carrière. Les qualités qui lui avaient mérité l'attachement de tous ceux qui le connaissaient étaient celles que devrait posséder tout général digne de ce nom, et qui sont, de jour en jour, malheureusement plus rares. Doué de connaissances aussi variées qu'étendues, et d'une perspicacité à laquelle rien n'échappait; généreux, modeste, franc et loyal, d'une pureté de mœurs peu habituelle dans les cours, son esprit cul-

tivé et l'élégance de son élocution faisaient rechercher et aimer sa conversation. Nous ne dirons qu'un mot de son désintéressement, déjà rare alors; il fut du petit nombre de ceux qui, placés où ils purent s'enrichir, virent plutôt diminuer leur patrimoine. Quinze mille fr. de dettes, malgré la modestie de sa vie privée, furent le seul héritage qu'il laissa, et le prince Eugène fut assez juste pour exempter sa famille d'une charge qu'il appartenait à la nation d'acquitter. — Ses cendres reposent à Vérone, dans un caveau construit à cet effet. Un décret impérial avait décidé qu'elles seraient transférées à Milan, dans un monument élevé à sa mémoire. Les événements en ont autrement disposé.

G^{al} G. DE VAUDONCOURT.

SORBON (ROBERT de), fondateur de la maison de Sorbonne, d'où sont sortis tant de théologiens fameux, naquit, en 1201, de parents pauvres et obscurs, dans un petit village de l'ancien Réthelois, diocèse de Reims, appelé *Sorbon* ou *Sorbonne*, dont il prit le nom. Après avoir terminé, à Paris, de brillantes études et s'être fait recevoir docteur en théologie, il se livra avec succès à la prédication et à des conférences de piété. Sa réputation d'orateur sacré s'accrut au point qu'il ne fut bruit que de lui, et Louis IX voulut l'entendre. Le roi, émerveillé de cette épreuve, admit Sorbon à sa table et le prit pour chapelain et pour confesseur. Nommé, en 1250, à un canonat de Cambrai, et, se rappelant les difficultés que, par suite de la pauvreté de sa famille, il avait eues à vaincre pour arriver au grade de docteur en théologie, Robert voulut faciliter aux écoliers sans fortune l'obtention de ce grade, et il résolut de fonder l'école qui porte encore aujourd'hui son nom ou celui de son village. Saint Louis, par ses bienfaits, concourut à la fondation de cet établissement, qui date de 1263. Robert, grâce aux libéralités du monarque, put acheter le terrain, et il y transporta ses leçons de théologie qui se faisaient à l'évêché. Le pape Clément IV confirma la

fondation par une bulle. La maison compta d'abord seize pauvres clercs ou élèves, dont le nombre fut bientôt porté jusqu'à 100, à chacun desquels Louis IX donnait un ou deux sous, quelquefois même dix-huit deniers du temps, par semaine, pour les aider à vivre. Ce collège, qui devint depuis si brillant et si redoutable, même aux rois et aux papes, n'eut que de faibles commencements, tout empreints de la plus modeste humilité chrétienne : il n'était connu que sous le nom de la *pauvre maison*, et les maîtres qui y professaient sous celui de *pauvres maîtres*. Robert de Sorbonne, devenu chanoine de l'église de Paris, en 1258, dressa pour son collège des statuts en 38 articles. Il mourut, en 1274, à l'âge de 73 ans, léguant à la Sorbonne tous ses biens, qui étaient considérables, et laissant un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns ont paru dans la *Bibliothèque des Pères* ou ailleurs : les autres sont en manuscrits dans la bibliothèque de l'établissement. Tous, malgré leur style barbare, qui est celui de l'époque, se font remarquer par beaucoup d'onction.

BILLOT.

SORBONNE (v. UNIVERSITÉ).

SORCELLERIE (v. SORTILLÈGE).

SORCIER, SORCIÈRE. La magie noire ou cérémoniale suppose l'existence d'êtres voués à la pratique des sciences occultes, servant en quelque sorte d'intermédiaires entre le prince des démons et les hommes crédules qui veulent le consulter ou conjurer ses fureurs. La croyance aux sorciers est aussi ancienne que le monde : sans parler de la Pythonisse d'Endor et des autres magiciens dont la Bible et le Nouveau-Testament lui-même font mention, nous en trouvons chez tous les peuples. Les Romains, ainsi l'atteste Virgile, leur croyaient le pouvoir de changer des hommes en loups, et même de faire descendre la lune sur la terre :

Carmine vel celo possunt delocare lunam.

— Cette superstition vient peut-être de ce qu'avant l'invention des almanachs, qui ont rendu la science populaire, les magiciens et les magiciennes avaient le

privilege exclusif de prédire les éclipses.

— Les anciens devins rendaient leurs oracles en vers, les nôtres sont moins savants. Le mot *sorcier* est du moyen âge, il dérive évidemment de *sorceria* et de *sortarius*, que l'on trouve dans les statuts ecclésiastiques et dans les chartes des rois mérovingiens et carlovingiens. — Dans *Macbeth*, où Shakspeare a suivi les anciennes chroniques, on voit les sorcières prédire à ce prince qu'il sera roi, et à Banquo que ses enfants occuperont un jour le trône. Non contentes de cette annonce vague, elles font paraître aux yeux de Macbeth épouvanté l'ombre du premier des princes issus de Banquo, et qui réunira deux sceptres. C'était une allusion à l'avènement des Stuarts, mais sans aller plus loin que le règne de Jacques I^{er}, car nos poètes épiques ou dramatiques n'ont jamais su prédire que le passé. — Les bizarres ingrédients employés par les sorcières de Macbeth sont encore ceux que mettent en usage les devins et les devinneresses de nos campagnes. Les hommes grossiers et superstitieux ont encore recours aux procédés les plus cruels pour se garantir de maléfices chimériques : ils plongent dans l'eau les bergers qu'ils soupçonnent de sortilèges ; ils les brûlent à petit feu, ou leur font des piqûres aux diverses parties du corps qu'ils supposent endurcies par les stigmates. Des procès récents, jugés en Belgique et même en France, démontrent combien il est difficile d'extirper les préjugés. — Une fable anglaise de Gay, intitulée la *Vieille et son chat*, énumère les tribulations auxquelles sont exposées en Angleterre les pauvres femmes qui passent pour se livrer à ce métier ridicule. La vieille de la fable se plaint des épingles placées à dessein sur les chaises où elle doit s'asseoir, afin que l'effusion de quelques gouttes de sang rompe le charme qu'on lui attribue. On suspend des débris de fer à cheval ou d'autres métaux aux portes des maisons qu'elle va visiter, afin que son mauvais œil épuise tout son effet sur ces objets insensibles. Enfin, l'on

cache avec soin les balais, de peur qu'elle ne se serve des manches pour y monter à califourchon et se rendre au sabbat. Telle est encore, dans la plus grande partie de l'Europe, la superstition populaire; les devineresses y sont abhorrées, beaucoup moins à cause de leur ignoble profession, fondée sur les plus grossières impostures qu'à raison du commerce qu'on leur suppose avec des esprits immondes. Les progrès de l'instruction élémentaire dissiperont peu à peu, il faut l'espérer, ces derniers vestiges d'ignorance et de barbarie. BASTON.

SOREL (AGNÈS [v. AGNÈS-SOSEL]).

SORT et **SORTS**. Employé au propre, ce mot *sort* ne signifie pas autre chose que les chances diverses du hasard. Au figuré, il exprime le destin ou cette espèce de fatalité, qui, selon d'antiques préjugés, s'attache à certains hommes ou à certaines entreprises. On le prend aussi comme abréviation de *sortilège*; jeter un *sort* sur quelqu'un, c'est, à l'aide d'artifices magiques, lui envoyer ou des maladies, ou des contrariétés morales, ou faire périr ses bestiaux. Le sort jeté par un magicien ne peut être levé que par un enchanteur plus puissant; c'est un moyen fort ingénieusement imaginé pour imposer aux dupes une double contribution. — Dans les siècles barbares, lorsque les juges étaient aussi ignorants que ceux dont ils devaient vider les contestations, on abandonnait dans les cas embarrassants les décisions au pur hasard : *si dubietas est, ad sortem ponatur*, dit le pacte intervenu entre Childbert et Clotaire. Les juges de ce temps-là ne se bornaient pas à tirer à la court-paille avec des bûchettes comme ceux de Melle, si spirituellement flétris par La Fontaine, ils ordonnaient le combat singulier entre les parties; c'était par le jugement de Dieu que se terminaient les procès. Il n'y a pas plus de dix ans qu'en Angleterre il a fallu abroger par une loi expresse un ancien statut encore subsistant, qui réservait le combat singulier dans une circonstance toute particulière. — La manière de consulter les oracles

du destin n'a pas toujours été aussi barbare. — Au v^e et au vi^e siècle, on ouvrait au hasard les Saintes-Écritures, et les premiers mots que l'on découvrait au haut de la page devenaient, par une interprétation plus ou moins forcée, la réponse à la question. Saint Augustin, en consultant les épîtres de saint Paul, apprit ce que Dieu exigeait de lui. Cela s'appelait le *sort des saints*; un peu plus tard, on recourut aux *sorts virgiliens*, ainsi nommés de ce que l'on prenait pour cette opération les œuvres de Virgile. — Le tirage au sort a toujours joué un grand rôle dans les institutions des peuples. C'est par un procédé de cette espèce que Josué découvrit le voleur du butin de Jéricho. On recourut au sort, du temps des apôtres, pour l'élection de saint Mathias. — Dans nos temps modernes, une multitude d'opérations très importantes sont abandonnées aux chances capricieuses du hasard. Dans les partages de succession, les tirages de lots se font au sort. C'est aussi le sort qui détermine dans presque tous les pays le départ des jeunes gens réclamés pour le service militaire. La Charte prescrit la voie du sort pour le tirage des bureaux dans lesquels l'une et l'autre chambre font ensuite des élections plus disputées et plus sérieuses. Lorsque les départements ont dépassé la latitude que leur donne la Charte de prendre la moitié des députés hors de leur sein, c'est encore le sort qui est chargé de l'exclusion. Nous croyons qu'il serait plus convenable de proscrire tout-à-fait les décisions du hasard dans nos assemblées. La première loi de la conscription avait adopté une méthode plus rationnelle pour l'appel au service des jeunes soldats. On les classait dans l'ordre de leur âge, et les plus jeunes partaient les premiers. Une pareille méthode, que l'on pourrait généraliser, préviendrait des regrets amers et détruirait les préjugés qui font regarder certaines mains comme *heureuses* ou *malheureuses*. BASTON.

SORTILÈGE et **SORCELLERIE**. Cornelius Agrippa, secrétaire de l'empereur.

eur Maximilien I^{er}, a publié *ex professo*, au commencement du xvi^e siècle, un traité sur les sciences occultes. Il les divisait en cinq classes principales : 1^o magie naturelle, 2^o magie mathématique, 3^o magie empoisonneuse, ou procédant par maléfices; 4^o magie cérémoniale, 5^o magie blanche. — La sorcellerie est en quelque sorte la mise en pratique des troisième et quatrième divisions, et nous devons avouer humblement que, malgré les progrès des lumières, il reste encore une multitude d'individus infatués de ces ridicules superstitions. Nombre de procès correctionnels en offrent la preuve; et, dans ces dernières années, des trésors véritables ont été prodigués pour découvrir, à l'aide de moyens magiques, on ne sait combien de millions ou de milliards que l'armée anglaise avait, disait-on, laissés enfouis au mont Jalut, à quelque distance du Mans, lorsqu'elle évacua la France après les glorieux succès des généraux de Charles VII. — Gisbert Voëtius, qui écrivait une trentaine d'années après Agrippa, n'a pas été moins didactique que son devancier. Il a donné dans son livre des *Disputations théologiques* dix espèces de preuves de la réalité des sorcelleries. Il a particulièrement argumenté de l'Écriture-Sainte, du consentement unanime des Pères de l'église, de l'histoire de tous les peuples anciens et modernes, des décisions de plusieurs conciles et des arrêts rendus par des cours de justice sur les aveux même d'un grand nombre de condamnés. Il aurait dû ajouter que presque toujours ces confessions ont été arrachées par les tortures. Saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, et longtemps après lui Legendre, dans son *Traité de l'opinion*, ont soutenu que *nier les prestiges des démons c'est ne point croire à l'Écriture-Sainte*. Mais il est bon d'observer que le Deutéronome, en proscrivant comme des impiétés les divinations par les songes et les augures, ainsi que toute autre espèce d'enchantements, en reconnaît par cela même le néant et l'illusion. C'est dans le même esprit que le Lévitique porte, ch. xix : « Tu n'useras

point de divinations et tu ne pronostiqueras point l'avenir. » — Le droit canon, la loi des 12 tables et les monuments d'une jurisprudence barbare ne prouvent point qu'il y ait eu des sorciers; ils démontrent seulement que les législateurs ont voulu proportionner la rigueur des supplices à l'énormité des forfaits qui accompagnaient trop souvent les mystères cabalistiques. On n'inflige plus qu'une amende légère aux gens qui font métier de deviner, de pronostiquer ou d'expliquer les songes; ce sont les termes de l'article 479 du code pénal; encore est-il rare que l'on mette en jugement les simples tireurs de cartes ou les interprètes inoffensifs des rêves, s'ils ne se sont en même temps rendus coupables d'escroquerie. — Il fut un temps où de soi-disant magiciens exigeaient d'autres sacrifices encore que l'argent de leurs dupes. Ils immolaient des victimes humaines, et particulièrement des enfants en bas-âge, afin d'interroger l'avenir dans leurs entrailles. Sextus, fils du grand Pompée, eut lui-même cette faiblesse atroce, qui étonne moins de la part d'un scélérat imbécile tel qu'Héliogabale. — L'église a conservé quelque trace de l'ancienne croyance à la magie. Dans la célébration des fiançailles, le prêtre a soin d'exorciser quiconque, par des maléfices, voudrait troubler l'union des époux qu'il va bénir. — Rien ne rend superstitieux comme la passion de l'amour, dont les répulsions comme les sympathies sont inexplicables. Les philtres amoureux que les juifs vendaient aux dames romaines ne sont point entièrement passés de mode, et il existe encore des charlatans pour vendre ces breuvages, qui, fort heureusement, ne font tort qu'à la bourse des gens assez crédules pour les payer au poids de l'or. — Sous les derniers Valois, on associait volontiers les idées religieuses, non seulement aux invocations du démon, mais à la conception et à l'exécution des plus grands crimes. Tel qui n'aurait pas eu le courage d'enfoncer le poignard dans le sein de son ennemi piquait avec des épingles des figures de cire re-

présentant grossièrement le particulier ou le prince dont il avait juré la mort. Côme Ruggieri, Florentin, subit la question pour avoir attenté de cette manière aux jours de Charles IX. — Ces monstrueux excès ont été retracés dans la *Henriade* :

Jadis de Médicis l'audace curieuse
 Chercha de ces secrets la science odieuse,
 Approfondit longtemps cet art surnaturel,
 Si souvent chimérique et toujours criminel.
 Tout suivit son exemple.

Ce fut à la réaction qui suit toujours les grandes tourmentes que la maréchale d'Ancre, l'amie, la confidente de Marie de Médicis, dut son absurde condamnation. Le supplice du curé Gaufrédy et celui d'Urbain Grandier sont des taches ineffaçables pour le ministère du grand cardinal; et, ce qui doit encore plus nous étonner, c'est que ces meurtres juridiques aient trouvé un apologiste dans l'abbé de la Ménardaye au milieu du XVIII^e siècle, en 1749. Nous ne parlons pas ici du maréchal de Retz, coupable d'une longue série de forfaits qui révoltent la nature, et que l'on s'efforça de rendre plus odieux encore en l'accusant de sortilèges. — Les protestants n'étaient, pas plus que les catholiques, exempts de ces fureurs. Une pauvre femme, Michelle Chaudron, a été brûlée à Genève en 1652 pour s'être laissé insérer sur le corps les stigmates sataniques. Le seul adoucissement accordé à cette malheureuse fut de lui faire subir la strangulation avant que le bûcher fût allumé. Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, dans son traité de *Démonologie*, reconnaît l'existence des incubes et des succubes; il veut bien accorder aux prêtres papistes, ainsi qu'aux réformés, la puissance de conjurer les diables. — Ces horribles supplices auraient dû, ce nous semble, produire un résultat tout contraire à celui qu'on s'en promettait. Si les prétendus sorciers avaient été en effet d'intelligence avec l'enfer, il n'y aurait point eu de prison, de chaînes, de verrous qui pussent les retenir; point de flammes qui pussent consumer leur corps, protégé par les stigmates sataniques. Le maréchal Fabert, qui passait pour sorcier parce qu'il

avait fait des exploits qui tenaient du prodige, et s'était élevé dans la carrière des armes d'une manière miraculeuse, avait fait, disait-on, un pacte avec l'ange des ténèbres. Lorsqu'il mourut d'apoplexie en 1662, on ne douta point que le diable ne lui eût tordu le cou après l'expiration du traité. — En vain Balthazar Bekker, ministre protestant à Groningue, avait démontré dans son *Monde enchanté* qu'il n'y avait point de magie; en vain Louis XIV, par la déclaration de 1672, ne permettait de condamner les sorciers au supplice du feu que quand ils étaient reconnus pour empoisonneurs; la superstition n'était pas si facile à déraciner. En 1750, le jésuite Girard faillit être brûlé vif par arrêt du parlement de Provence pour avoir ensorcelé la belle La Cadière : il ne dut son salut qu'au partage des voix; la moitié des juges pensa avec raison qu'il ne devait qu'à des moyens humains l'empire exercé sur l'esprit de sa pénitente. Cette même année, 1750, vit brûler en grande cérémonie une religieuse de Wurtzbourg appartenant à une famille noble. Cette malheureuse convenait d'avoir pratiqué diverses sorcelleries pour faire périr plusieurs personnes, qui cependant avaient résisté à la puissance de son art. — Il y a quelques années, écrivait en 1764 Voltaire à Damilaville, que deux jeunes gens furent accusés d'être sorciers; ils furent absous, je ne sais comment, par le juge. Leur père, qui était dévot, et que son confesseur avait persuadé du prétendu crime de ses enfants, mit le feu dans la grange près de laquelle ils étaient couchés, et les brûla tous deux pour réparer auprès de Dieu l'injustice du juge qui les avait absous. Cela s'est passé en Franche-Comté, dans un gros bourg appelé Longchaumois; et cela se passerait dans Paris, s'il n'y avait eu des Descartes, des Gassendi, des Bayle, etc. — Écartons ces funèbres images, et disons en peu de mots les principaux moyens par lesquels les hommes se sont flattés de pouvoir lire dans l'avenir lorsque trop souvent les leçons du passé sont stériles pour

eux, et que le présent même leur échappe.

L'*aéromancie* est la divination qui se faisait par l'inspection des figures fantastiques des nuages et par l'observation des météores. On en trouve l'énumération dans la *Somme* de saint Thomas.

L'*alectoremancie*, ou divination par le coq, consistait à placer un de ces volatiles dans un carré divisé en 24 compartiments. Chacune des cases, marquée d'une lettre de l'alphabet, contenait un grain de blé; on tirait des prédictions de l'ordre dans lequel le coq mangeait les graines. C'est ainsi, dit-on, que fut prédit, sous l'empereur Valens, l'avènement de Théodose-le-Grand. On pourrait ranger dans la même catégorie ces poulets sacrés de l'ancienne Rome, dont le plus ou moins d'appétit décidait du sort de l'état.

L'*onéiromancie* est le jugement par les songes. Il faut avouer qu'ici la Bible, et surtout la touchante histoire de Joseph, sont une autorité.

La *capnomancie* était le présage que l'on tirait de la direction prise par la fumée des sacrifices. L'histoire tragique de Caïn et d'Abel en offre le premier exemple.

La *chiromancie* est fondée sur l'extrême variété de configurations que présentent les lignes de la paume de la main. Pierre Regnault en a donné un traité complet et fort curieux en 1541.

La *cartomancie*, ou divination par les cartes, est sans contredit la méthode la plus usitée, et celle qui compte le plus grand nombre d'adeptes. — On employait aux mêmes usages les anneaux constellés, le criblé suspendu sur un doigt, l'art de lire dans un verre ou dans le marc de café, par la réfraction des images; l'anneau suspendu dans une coupe, les gouttes de cire fondue projetées dans l'eau froide, la baguette de coudrier pour découvrir les sources inconnues ou les trésors cachés.

La *nécromancie* était l'évocation des morts; elle avait lieu dans les mystères d'Isis, et l'on est fondé à croire que des procédés analoges à la lanterne magi-

que ou à la fantasmagorie y étaient mis en usage.

L'*amniomancie* était le pronostic tiré de la membrane appelée *amnios*, que les enfants entraînent quelquefois sur leur tête en venant au monde; c'est ce qu'on appelle *être né coiffé*. Les avocats de l'ancienne Rome achetaient fort cher ces espèces de coiffe, ils croyaient qu'elles leur donnaient et talent et fortune.

L'*apantomancie* était un présage fondé sur la rencontre fortuite de toute espèce d'objets, tels que les corbeaux, les chats noirs, les poules blanches, les serpents, les lièvres et les vieilles femmes qui ont la tête nue. L'œuf d'autruche était d'un heureux présage, et telle est l'origine de l'un des ornements qui entrent avec le triglyphe (la lyre d'Apollon) dans l'architecture dorique.

L'*axinomancie* consistait dans la chute d'une hache tenue en équilibre sur une plate-forme pendant que l'on prononçait les noms des personnes suspectes d'avoir commis quelque méfait. Le nom proféré lors du moment précis de la chute faisait indubitablement connaître le coupable. — Il y avait encore une multitude d'autres espèces de divination : l'*aleuromancie*, ou l'*alphitomancie*, par la farine; l'*alomancie*, par le sel; l'*arithmomancie*, par les nombres; l'*astragalomancie*, par les osselets, sur lesquels on traçait des caractères. La *bélomancie*, ou présage par les flèches, était d'un grand usage en Orient. On plaçait confusément dans un carquois des flèches, sur lesquelles étaient écrits les noms des lieux par lesquels on pouvait commencer une attaque. La première flèche tirée au hasard décidait du point sur lequel on devait marcher. Quelquefois on se contentait de trois flèches tirées ensemble vers un même but. L'une portait ces mots : *Dieu l'ordonne*, la seconde : *Dieu le défend*; la troisième, qui ne portait aucune inscription, était pour l'ajournement. La flèche la plus rapprochée du but déterminait la résolution à prendre.

Les *sortilèges* sont l'instrument de la sorcellerie. On se servait surtout du

grimoire, espèce de livre ou de pancarte sur lequel étaient inscrits des caractères cabalistiques ou ces figures bizarres que l'on voit encore sur l'almanach des bergers, pour indiquer le jour précis de la tonte des moutons et des divers travaux de l'agriculture. Les mots prétendus magiques, *abraxa* et *abracadabra* (v.), font aussi partie du grimoire. — Nous renvoyons pour plus d'éclaircissements aux ouvrages spéciaux, tels que la *Démonolatrie* de Nicolas Remi, les *Pratiques superstitieuses* de Lebrun, les *Disquisitiones magiques* du P. Debris, les œuvres de Cardan, le traité de *Amatoriâ magiâ*, par Cœlius Caliginus, etc.

BAZON.

SOTER, pape, fut le treizième de la nomenclature et le successeur d'Anicet. Il était fils d'un Concordius, habitant de Fondi dans la terre de Labour. La date de son installation est fixée à l'an 175, et sa mort à l'an 179; mais toutes ces époques sont aussi incertaines que son martyre, dont on n'a d'autre preuve que son inscription dans les martyrologes. On s'accorde seulement à vanter sa charité envers les pauvres et envers les fidèles qui souffraient pour la foi. Une lettre de l'évêque Denis de Corinthe, rapportée par fragments dans Eusèbe, le loue d'avoir conservé et augmenté la coutume qu'avaient les premiers prêtres de l'église chrétienne de faire des collectes pour les pauvres. Cette lettre signale également l'indulgence et la bonté de saint Soter pour les chrétiens que le repentir d'une première abjuration ramenait dans le sein de l'église. L'hérésie du Phrygien Montanus fit de grands progrès sous son pontificat, et quelques auteurs anciens veulent qu'il ait écrit contre ces hérétiques. On veut aussi, mais sans aucun fondement, qu'il ait enjoint aux prêtres d'être à jeun pour célébrer la messe, et qu'il ait défendu aux religieuses de toucher les vases sacrés; Platine lui attribue même des règlements qui interdisent de considérer une femme comme légitime avant que le prêtre n'eût béni son mariage. Mais il faut

être Platine ou Baronius pour avancer aussi hardiment qu'un évêque de Rome, au temps de Marc-Aurèle, eût osé faire des lois sur ce qui touchait à l'état civil d'une portion du peuple romain : c'est faux comme les décrétales qu'on met sur son compte. VIENNET, de l'académie française.

SOU, SOL (du latin *solidus*, selon Ménage), monnaie de compte, la 20^{me} partie de l'ancienne livre, valant douze deniers. Il se dit aussi de la monnaie de cuivre qui avait cette valeur, et communément de la pièce de cuivre valant cinq centimes. On appelle *pièce de cent sous* une pièce de cinq francs. En termes d'ancienne pratique, le *sou tournois* était un sou de douze deniers, et le *sou paris* un sou de quinze deniers. 20 sous parisis valaient 25 tournois. Dire d'un homme qu'il n'a pas le sou, qu'il n'a ni sou ni maille, c'est proclamer son extrême pauvreté. — Il y a eu aussi des *sous d'or*, dont le prix a été différent suivant les époques. Constantin donna au baptistère de Saint-Jean de Latran, en maisons et en terres, non seulement en Italie, mais en Sicile, en Afrique, en Grèce, 12,934 sous d'or de revenu annuel, environ 115,000 livres de rente, car le sou d'or de ce temps valait 8 livres 5 sous. Lors de l'établissement de la loi salique, il valait 40 deniers. Cela dura jusqu'au roi Pepin, époque où il descendait à 12 deniers, taux où il resta sous Charlemagne et Louis-le-Débonnaire. Chez les Romains, le sou valait 6,000 deniers de cuivre. X.

SOUABE (La), ou le *cercle de Souabe*, un des dix cercles qui formaient la division de l'Allemagne avant la dissolution de l'empire. Il comprenait les contrées sud-ouest de ce pays : c'étaient les plus belles et les plus fertiles. Le Danube les arrose du sud-ouest au nord-est; les frontières à l'ouest étaient couvertes par la forêt Noire. La Souabe, généralement montagneuse, est située entre la France, l'Helvétie, l'Autriche, la Bavière, la Franconie et les cercles du Rhin. Sa superficie est évaluée à 620 milles carrés, et sa population à 2,200,000

habitants. Elle est fertile en céréales, en vins et en fruits. Les frontières de l'ancienne Souabe (*Suevia*) étaient plus étendues que celles du cercle; elles se prolongeaient fort avant dans la Suisse. Le duché d'*Alemannia* tira son nom de ces mêmes Allemands qui conservèrent, dans le pays où ils s'étaient établis, leurs habitudes germaniques, leurs institutions et leur langue, mais qui furent soumis par les Franks après la bataille de Zulpich (496), et perdirent ce qui leur restait d'indépendance à la chute du royaume des Ostrogoths. Ce duché forma d'abord une partie de l'empire des Franks, et fut, après 843, réuni à l'Allemagne. En 600, des missionnaires irlandais y avaient déjà introduit le christianisme. Vers la même époque, la Franconie rhénane, et, au VIII^e siècle, l'Alsace et la Rhétie se séparèrent de l'*Alemannia*, et la Souabe (le pays des Souabes), qui prit alors le titre de *duché*, fut administrée par des délégués royaux (*nuntii cameræ*). L'un d'eux, nommé *Erchanger*, se proclama duc d'*Alemannia*; mais, à la diète, il fut jugé coupable du crime de lèse-majesté, et décapité en 917. L'année suivante, le peuple choisit pour duc un comte de Souabe, Burkhard, qui fut forcé de reconnaître, comme son suzerain, Henri I^{er}, roi des Allemands. Depuis, les empereurs d'Allemagne disposèrent de ce grand fief. Ainsi, Agnès, mère et tutrice d'Henri IV, gratifia, en 1057, du duché de Souabe, son beau-fils, Rodolphe de Rheinfelden, malgré les prétentions qu'y avait la famille de Zœhringen. Mais Rodolphe, en 1076, se souleva, et fut mis au ban de l'empire. Les villes de Souabe devinrent puissantes pendant cette sanglante collision, car Henri IV leur accorda le droit de s'armer pour combattre son rival. Il donna l'investiture du duché de Souabe, en 1080, au comte Frédéric de Hohenstaufen. C'est de ce Frédéric que sont descendus les rois et les empereurs de la maison de Souabe. Il fut aussi nommé duc de Franconie. Cependant, il ne parvint à jouir paisiblement de ce duché

qu'en 1096, après avoir fait quelque concessions à Berthold de Zœhringen. Sousses descendants, les Souabes étaient, parmi les Allemands, le peuple le plus riche, le plus civilisé, le plus en renom. Mais lorsque les guerres d'Italie et la lutte avec les Guelfes eurent affaibli la maison de Hohenstaufen, et qu'elle se fut éteinte après l'exécution de Conradin (1268), les villes, les prélats, les chevaliers et les comtes de Souabe devinrent les vassaux immédiats de l'empire. Beaucoup de villes de ce pays adhèrent à la ligue du Rhin, et le Wurtemberg remplaça le duché de Souabe. Alors commença une lutte qui dura de longues années entre les grands et les petits vassaux de l'empire, lesquels dévastèrent le pays, jusqu'à ce que Rodolphe d'Habsbourg, après avoir soumis le comte Eberhard de Wurtemberg, en 1286, eut établi la tranquillité, et conféré au tribunal suprême de Kothweil, ainsi qu'aux tribunaux de la haute et de la basse Souabe, le droit d'exercer les fonctions judiciaires au nom de l'empire. La paix générale du pays de 1290, qui en fut la suite, n'eut pas une longue durée. Les états de Souabe se morcelèrent; les habitants en vinrent aux mains. Ils s'attachèrent cependant en général au parti de l'empereur, quêtant sa protection contre les autres états dont ils redoutaient la puissance. Charles IV, en 1347, leur accorda des privilèges considérables, en retour de sommes d'argent et de services qu'il en recevait. Les archiducs d'Autriche cherchèrent à étendre leurs possessions en Souabe; le Wurtemberg agit dans le même sens. Les seigneurs les plus faibles, pour se garantir de ces envahissements, formèrent une ligue (*Schlœgler-Bund*) qui amena une guerre sanglante (1347). L'autorité impériale, sous le faible Venceslas, ne put maintenir la paix générale. Les villes formèrent, en 1376, la ligue de Souabe, qui s'étendit bientôt sur toutes les contrées du Rhin, de la Bavière et de la Franconie, et devint la *grande ligue* par l'adhésion des princes et de la noblesse à Heidelberg, en 1384. Dans les

guerres de cette époque entre la Suisse et la maison d'Autriche, la noblesse de Souabe soutint les intérêts de l'Autriche, mais la bourgeoisie embrassa ceux de la Suisse. Cette scission ajouta encore à la confusion intérieure. Les partis en vinrent aux prises, et s'accusèrent mutuellement d'avoir violé la paix du pays. Lorsque Venceslas fut renversé, en 1400, les villes de Souabe lui restèrent fidèles, et reçurent plusieurs privilèges pour quelques voitures chargées de vin, dont elles lui avaient fait don, suivant une ancienne coutume du pays; mais ayant été lésées dans leurs droits, 17 de ces villes formèrent, en 1405, avec Wurtemberg et Bade, la *ligue de Marbach*. Les ligues et les alliances pouvaient seules alors contenir la violence des états, dont l'Autriche était le plus puissant. Sigismond, pressé par les busses, octroya pour de l'argent d'importantes libertés à ses vassaux de Souabe. La guerre continua sans interruption entre les vassaux de l'empire pendant les règnes d'Albert II et de Frédéric III. Les princes se liguèrent contre les villes, et celles-ci établirent à Ulm, en 1449, une armée permanente et un conseil de guerre. Enfin, fatigués et appauvris par tant de troubles, les états de Souabe se rallièrent, en 1488, à Esslingen, pour défendre, avec leurs forces réunies, la paix générale du pays. Telle fut l'origine de la *grande ligue de Souabe*, qui se donna une constitution, et établit un pouvoir législatif et exécutif. C'était le prélude de la paix perpétuelle du pays, que Maximilien signa enfin en 1495. Lorsque cet empereur créa, en 1512, la division de l'empire en cercles, celui de Souabe vit ses frontières déterminées, et reçut des institutions qui restèrent en vigueur jusqu'en 1806. Néanmoins, des guerres fréquentes, et surtout celle des *payans*, ensanglantèrent ces riches contrées. Pendant les guerres de religion, les villes impériales perdirent leur organisation démocratique, et beaucoup de petits états virent leur bien-être anéanti. La Souabe, choisie pendant long-temps pour théâtre

des hostilités, souffrit encore de la guerre de trente ans; puis elle fut victime des démêlés qui eurent lieu entre l'Autriche, l'Allemagne et la France, jusqu'à la dissolution de l'empire. Mais, bien avant cette catastrophe, le cercle de Souabe avait perdu son importance politique, parce que le Wurtemberg et Bade s'étaient élevés au-dessus des autres états, en agrandissant leur territoire et en l'entraînant sous le patronage d'une politique étrangère.— L'ancienne Souabe est aujourd'hui répartie entre le Wurtemberg, la Bavière, Bade, les princes de Hohenzollern et de Liechtenstein, l'empereur d'Autriche et le grand-duc de Hesse. Les villes les plus considérables sont Augsburg, Ulm et Stuttgart.

SOUBISE (Miroir de [*Schwaben-Spiegel*]). Tel est le titre d'un code du moyen-âge, ou plutôt d'une collection de traités de droit publiée à la fin du *xiii^e* siècle à l'instar du *Sachsenspiegel*. Comme celui-ci, il se divise en deux livres, le droit féodal et le droit des provinces. Le décaou de ses différentes parties montre que beaucoup d'auteurs y ont mis la main, et que chacun a eu égard aux contrées qu'il habitait. Il existe un code semblable avec beaucoup de variantes, et qui porte le titre de droit impérial (*Kaiserrecht*), quoiqu'il ne soit qu'un mélange du droit de l'empire, du droit romain, et même du *Schwaben-Spiegel*. L'usage légal de ces codes n'a jamais été général; certains pays seulement l'adoptèrent, comme l'Autriche, la Bavière, l'Alsace, la Hesse, les provinces rhénanes, etc. La meilleure édition est celle de Senhenberg : *Corpus juris germani medi ævi* (1 vol.). C. L.

SOUBISE (BENJAMIN DE ROHAN, seigneur de), né vers l'an 1539, était frère du célèbre duc de Rohan, chef du parti protestant en France sous Louis XIII (v. ROHAN [Henri de]). Il fit son apprentissage militaire en Hollande sous Maurice de Nassau, et fut un des gentilshommes français qui, en 1606, se jetèrent dans Bergues, lorsque les Espagnols assiégèrent cette place. Au moment où

éclatèrent les guerres religieuses en 1621, il fut nommé par l'assemblée des protestants tenue à la Rochelle commandant général des provinces de Poitou, de Bretagne et d'Anjou; il se montra, comme son frère, fidèle à ses co-religionnaires, et inaccessible aux offres les plus brillantes de la cour. Lorsque Louis XIII marcha en personne contre les protestants, Soubise se renferma avec un certain nombre de gentilshommes dans la place de Saint-Jean-d'Angeli; après s'être défendu pendant un mois contre toutes les forces royales, il se vit forcé de se rendre. On lui reproche d'avoir manqué à la promesse qu'il fit alors au roi de le servir fidèlement. A la tête de quelques troupes, il s'empare bientôt en effet de Royan, du bas Poitou, de plusieurs îles sur la côte de Saintonge, des Sables-d'Olonne, il menace même Nantes. Louis XIII reprend les armes. Soubise, qui n'est pas en forces, s'enfuit à la Rochelle, et va demander du secours à l'Angleterre. L'édit de pacification rendu à Montpellier le trouva là. Il n'était pas homme à abandonner ses projets pour si peu de chose. On le voit continuer à intriguer auprès des cours de Madrid et de Londres jusqu'en 1625, où il trouble la paix par l'entreprise la plus audacieuse: suivi de 300 soldats, il s'embarque à l'île de Ré, se dirige sur Blavet, petit port de Bretagne, où la flotte royale est mouillée, attaque le vaisseau amiral, s'en empare, ainsi que de tous les autres, et met ensuite pied à terre pour attaquer le fort. Mais il y trouva plus de résistance qu'il n'en soupçonnait. La place tint bon jusqu'à l'arrivée d'un corps de troupes considérable commandé par le duc de Vendôme, gouverneur de Bretagne. Soubise, se voyant couper la retraite, force les barrières, qui lui ferment la sortie du port, et rentre dans l'île de Ré, amenant 15 vaisseaux de la flotte royale. Il s'empara ensuite de l'île d'Oleron et demeura maître de la mer, de Nantes à Bordeaux. Quelque temps après, bloqué à l'île de Ré par les flottes combinées de France et de Hollande, il obtint une suspen-

sion d'armes. On se donne réciproquement des otages. Mais tout à coup Soubise rompt la trêve, attaque au dépourvu la flotte combinée, et met le feu au vaisseau amiral. Plus tard, il est battu par l'escadre de Montmorency. Mais, toujours infatigable, il s'enfuit à l'île d'Oleron, passe de nouveau en Angleterre, et ramène à la Rochelle menacée par les forces royales une flotte commandée par le duc de Buckingham. On sait le résultat de cette expédition que l'amiral anglais termina par la plus honteuse retraite. Après la capitulation de la Rochelle, Soubise refuse les conditions avantageuses qui lui sont faites, revient en Angleterre, et, quoique compris dans l'édit de pacification du 29 juin 1629, y continue des intrigues, auxquelles sa mort seule, arrivée en 1641, mit un terme. Il ne laissa point de postérité.

Soubise (CHARLES DE ROHAN, prince de), duc de Rohan et Ventadour, pair et maréchal de France, de la famille du précédent, né en 1715, obtint en 1734, par la démission du prince de Rohan, son aïeul, la charge de capitaine des gendarmes de la garde, devint aide-de-camp du roi dans les campagnes de 1744 à 1748, fut blessé au siège de Fribourg en 1745, reçut le grade de maréchal-de-camp en 1748, puis le gouvernement de la Flandre et du Hainaut en 1751. Lié avec la marquise de Pompadour, il obtint, lors de la guerre de sept ans, le commandement des 24,000 hommes stipulés dans le traité de 1757. Les opérations de ce corps furent d'abord heureuses; et la campagne eût pu se terminer à l'avantage de la France, s'il y eût régné plus d'accord entre le prince de Soubise et le maréchal de Richelieu. Le premier, n'ayant pas la confiance de ses troupes, comptant même parmi ses officiers des ennemis secrets, essaya un premier échec à Gotha, où, surpris par les Prussiens, il eut à peine le temps de se jeter à cheval et de s'enfuir. La journée de Rosbach (v.) fut aussi fatale à la France que celle de Fontenoi lui avait été glorieuse douze ans auparavant. Sou-

bise, humilié, revient à la cour, où il est long-temps le point de mire des épi-grammes les plus sanglantes. Mais il en est dédommagé par les faveurs du roi, qui lui donne le titre de ministre d'état, une pension de 50,000 livres, et les gouvernements du bois de Boulogne, des châteaux de Madrid et de la Muette. Une nouvelle armée lui est confiée en 1758; moins malheureux cette fois, il bat Hessois, Hanovriens, Anglais, à Sonderbansen le 13 juillet, à Lutzelbourg le 10 octobre. L'occupation du landgraviat de Hesse est le fruit de ces deux combats: neuf jours après, il reçoit le bâton de maréchal. Il commandait encore une armée nombreuse sur le Rhin en 1761; mais il ne s'entendit pas avec le maréchal de Broglie, qui en avait une moins considérable sur le Mein. Les deux généraux envoyèrent à la cour des exposés contradictoires. Le crédit de M^{me} de Pompadour fit pencher la balance du côté de Soubise; Broglie fut exilé dans ses terres: le public et l'armée s'indignèrent de ce résultat. — Durant la campagne suivante, Soubise eut le bon esprit de se laisser guider par les conseils du maréchal d'Estrées; et la bataille de Johannisberg fut gagnée. Là se termine sa carrière militaire. Sa vie ne fut plus que celle d'un courtisan voluptueux, d'un favori complaisant. Il est juste de dire, cependant, qu'à la mort de Louis XV, seul des nombreux adulateurs de son maître, il suivit son cortège, composé de quelques pages et valets, ne se séparant de sa dépouille mortelle que lorsqu'elle eut été déposée dans les caveaux de St-Denis: aussi Louis XVI s'pressa-t-il de faire dire au fidèle courtisan par la comtesse de Marsan, sa sœur, qu'il pouvait reprendre sa place au conseil des ministres. Le prince de Soubise mourut en 1787.

ALBERT DEVILLE.

SOUBRETTE, nom que l'on donne, au théâtre, aux suivantes de comédie (v. RÔLE). Cette dénomination s'applique aussi, familièrement et par mépris, à une femme subalterne et intrigante: Elle fait la dame et n'est qu'une sou-

brette; sous de riches habits, elle a toujours l'air et les manières d'une soubrette.

SOUCI (Enfants sans), troupe de baladins, dirigée par le prince des sots, et que s'adjoignirent les confrères de la Passion pour rompre l'uniformité de leur spectacle (v. ENFANTS SANS SOUCI).

X.

SOUDE. Alkali puissant, presque égal en énergie à la potasse, et auquel, de temps immémorial, on a donné exclusivement le nom d'*alkali minéral*, parce qu'avant les travaux de Klaproth et de Vanquelin, on n'avait encore jamais reconnu la présence de la potasse dans aucune analyse de minéraux, tandis que la soude s'y était fréquemment manifestée. Ce que nous avons dit plus haut du *sodium* (v.) nous dispense d'exposer la nature chimique de la soude, il est évident, en effet, que, puisque le sodium n'est que de la soude privée d'oxygène, la soude ne peut être que du sodium, plus de l'oxygène. — La soude (deutoxyde de sodium, sodium 66.1, oxygène 33.99, total 100) est un corps blanc quand il est bien pur, très caustique, spécifiquement plus pesant que le sodium, déliquescent dans un air très chargé d'humidité, mais perdant cette eau hygrométrique dans un air plus sec, ce qui le différencie de la potasse, laquelle ne perd plus l'eau qu'une fois elle a absorbée. Dans l'air, la soude se charge très facilement et très promptement, surtout à l'état d'humectation, d'une assez grande quantité d'acide carbonique pour devenir un sous-carbonate beaucoup moins caustique que la soude pure, et qui constitue un sel très efflorescent. Mais le bi-carbonate de soude, qui ne conserve plus aucune alcalinité, et qui jouit de propriétés fort différentes de celles du sous-carbonate, ne s'obtient qu'avec assez de difficultés et par des procédés artificiels (v. CARBONATES). — Les principales combinaisons de la soude, du moins les plus répandues, les mieux connues, les plus employées dans la médecine, l'économie domestique et les arts, sont celles de cette substance avec les acides borique, carbonique, hydrochlorique et sul-

furique. La combinaison hydrochlorique (sel marin, sel gemme, *sal culinare*) est incomparablement la plus abondante dans la nature, la plus essentiellement utile pour la santé de l'homme et des animaux, pour plusieurs branches de l'agriculture et pour une multitude d'arts et de fabrications. Je respecte la science profonde et les convictions sans doute aussi *sincères que complètes*, mais je n'hésite pas à dire que le sel marin, loin d'être *éminemment imposable*, est une substance *éminemment alimentaire*, puisqu'il est le condiment par excellence, non seulement agréable et recherché avec avidité et délice par presque tous les animaux et par l'homme, mais celui qui contribue puissamment à la digestion et à l'alibilité de presque tous les aliments, lesquels, sans lui, rebutent par leur fadeur, et nourrissent mal, à cause des flatuosités qu'ils provoquent. Les chercheurs de causes premières pourront trouver la confirmation de ce grand dessein de la Providence dans la profusion avec laquelle, dans presque tous les pays du monde, la nature nous offre l'hydrochlorate de soude. Le vaste océan est un immense et inépuisable réservoir de sel; et les mines si puissantes de sel gemme nous dispensent, dans beaucoup de contrées, des soins et des frais à faire pour l'obtenir de l'évaporation des eaux de la mer ou des sources salées. On a peine à compter les nombreuses localités où se sont révélés à l'investigation des naturalistes et aux besoins des populations ces utiles dépôts, non moins étonnants par leur immensité que par les circonstances qui les accompagnent et par l'admirable industrie des mineurs qui les exploitent. Nous nous bornerons à la citation de quelques-uns des plus remarquables et des plus intéressants. Les principaux dépôts de sel gemme ont été observés en Espagne, en Pologne, en Hongrie, en Angleterre, dans le Tyrol et la Transylvanie. C'est pour ces contrées une inépuisable et abondante source de richesse. Jusqu'à ces derniers temps, on en croyait notre belle France privée;

on ne lui connaissait que des sources salées, qui n'avaient encore fait naître que l'espérance de rencontrer les masses concrètes de sel, cause de leur salure. Mais, depuis quelques années, il ne nous reste plus rien à envier aux autres nations. Dans le voisinage de nos principales sources salées de la région de l'est, on a découvert, et déjà on exploite une puissante mine de sel gemme de très bonne qualité, et qui permettrait à la culture, et surtout à l'élevage des bestiaux, des améliorations qui malheureusement ne peuvent se réaliser, puisqu'à quelque vil prix que l'exploitation de cette masse de sel permette de le livrer, un impôt accablant, hors de toute proportion avec les besoins du peuple, vient paralyser tous les efforts de l'industrie et rendre stérile le bienfait de la Providence. — La mine de sel de Wieliczka est la plus célèbre de l'Europe; elle est située dans la Gallicie, à deux lieues au sud-ouest de Cracovie. Son exploitation régulière date de 1251; les excavations ont aujourd'hui plus d'une lieue de l'est à l'ouest, sur une épaisseur de six à neuf cents pieds. Actuellement, on évalue le produit annuel de cette mine à 170,000 quintaux, poids d'Autriche. On prétend que jadis elle a fourni jusqu'à 600,000 quintaux. Des explorations faites par d'habiles ingénieurs autorisent à penser que ces bancs salifères se prolongent jusque dans la Moldavie, la Valachie, la Buckowine et la haute Silésie. On cite les merveilles naturelles qu'offrent à l'observateur les profondeurs de cette mine, où une cité considérable est tout entière taillée dans les couches de sel. — Les mines de sel gemme de la Transylvanie sont aussi très remarquables; ainsi que celles d'Épéries dans la haute Hongrie. Les mines de Hall, dans le Tyrol, le cèdent à peine à ces dernières pour l'étendue et les produits. Les couches de Hall se prolongent jusque dans le Reichenenthal en Bavière, et jusqu'à Hallein et Berschtesgaden, en Tyrol, à Hallstadt, Ischel et Ebensee, en Autriche, et se terminent à Aussée, en Sty-

rie. — Aux environs de Norwich, en Angleterre, on a découvert, en 1670, et on exploite fort avantageusement aujourd'hui, d'abondantes mines d'un sel gemme qui commence à se montrer à 120 pieds de profondeur, sur une épaisseur de couche de plus de soixante pieds ! — En Espagne, les mines de sel sont nombreuses, et les couches salifères très puissantes, notamment à Mirigranilla, entre les royaumes de Valence et de Castille. Viennent ensuite, par rang d'importance, les mines situées dans une chaîne de collines de la Navarre espagnole, entre Caparaso et l'Èbre; puis la mine de Cardona, près le mont Serrat, en Catalogne, à seize lieues de Barcelone. Cette dernière est fort curieuse. Le bourg de Cardona est situé au pied d'une roche de sel, qui, du côté de la rivière de Cardonero, paraît coupée presque à pic. Cette roche est un bloc non interrompu de sel massif qui s'élève à environ cinq cents pieds, sans crevasses, sans fissures et sans couches marquées. Il a une lieue de circuit. Comme on ignore la profondeur à laquelle ce bloc colossal s'enfonce, il est impossible d'en calculer la masse. Le sel de cette localité est d'ailleurs d'une pureté peu ordinaire, blanc presque partout. Il s'en trouve aussi dans la Manche, en Castille, au pied de la Sierra-Morena, et jusqu'aux portes de Madrid. — Le sel gemme est encore abondant en Sicile, dans un grand nombre de contrées de l'Asie, en Afrique, en Amérique. — Pour les propriétés de cet alcali, voir les mots CARBONATES, BORAX, BORATES, SEL, NITRATES, etc., etc. — Les usages de la soude dégagée de ses combinaisons salines sont nombreux, et surtout fort importants dans les arts et l'économie domestique. Elle est l'ingrédient nécessaire des savons durs. Par sa fusion avec la silice, elle constitue des verres très beaux, en général plus durables que ceux de potasse, et qui jouissent d'autres propriétés qu'on chercherait en vain dans ceux-là. — L'art d'extraire la soude du sel marin est une utile et brillante conquête de la chi-

mie appliquée aux besoins des arts; et notre pays peut à bon droit s'en glorifier. Malheureusement, dans l'exercice de cette industrie, on rencontre encore les inévitables entraves du fâc; et les difficultés dont il hérisse la fabrication de la soude artificielle diminuent beaucoup les avantages qu'elle pourrait offrir dans une foule d'autres fabrications. — Avant qu'on n'eût vulgarisé en France les procédés de l'extraction de la soude, la presque totalité de cet alcali, employé en si grande abondance dans nos savonneries, nos verreries, nos teintureries, etc., nous était apportée d'Espagne et de Sicile, où on l'obtient de l'incinération de plantes qui croissent sur le littoral de la mer. — Les soudes brutes d'Espagne et de Sicile étaient connus dans le commerce sous plusieurs noms, entre autres ceux de *bourde*, *baville*, *cendres de Sicile*. Elles étaient chères et généralement d'une teneur très variable en alcali véritable. — On fabriquait aussi, par l'incinération des plantes marines, sur les côtes de la Provence et du Languedoc, plusieurs espèces de soude, mais toutes abondantes en sels neutres, et peu riches en alcali libre ou simplement carbonaté. Ces produits étaient : 1^o le *salicor* ou *soude de Narbonne*, provenant du brûlage du *salicornia herbacea*, cultivé sur le bord des étangs salés dans le bas Languedoc; 2^o la *blanquette* ou *soude d'Aigue-Morte*, qui s'extrait, entre Frontignan et Aigue-Morte, de toutes les plantes salées qui croissent sans culture sur le bord de la mer, et que l'on connaît dans le pays sous les noms divers de *soude*, *clavel*, *doucette*, *blanchette*. Les plantes incinérées qui donnent naissance à ces produits sont : le *salicornia herbacea*, les *salicor*, *socla*, *katé*; l'*atriplex portulacoides*, le *chenopodium maritimum*, le *statice limonium*, etc. — Nous avons encore dans le commerce les très mauvaises soudes, dites de varec, produit des nombreux goémones que l'on brûle sur les côtes de la Bretagne et de la Normandie. Ces soudes contiennent à peine de l'alcali libre; presque toute la

masse soluble est composée de sulfate de soude, de traces de sulfate et d'hydrochlorate de magnésic, et d'une énorme proportion de sel marin. C'est dans les soudes de varec qu'on a pour la première fois trouvé l'iode et le brome. — La teneur de toutes ces soudes en alcali libre ou carbonaté est généralement comme suit : soudes d'Alicante, de Carthagène et de Sicile, de 30 à 45 pour cent ; soudes de Languedoc et de Provence, de 12 à 18 pour cent ; soude de varec, de 2 à 3 pour cent. — La soude en pain du Levant est connue sous le nom de *rochette*, et la soude en poudre sous le nom de *cendres du Levant*. — L'Égypte nous fournissait autrefois d'assez grandes quantités d'un sel extrait des lacs par évaporation. Ce sel, appelé *natron*, est un sous-carbonate de soude généralement très impur, et contenant, avec des matières terreuses, une grande proportion de sel marin. — Les cendres de Tamorise ne donnent, presque à la lixiviation, que du sulfate de soude. — Pour isoler le sous-carbonate de soude des matières terreuses qui l'enveloppent et des autres sels avec lesquels il est toujours en mélange, on fait dissoudre la masse saline dans de l'eau, et évaporer la dissolution. Tous les sels étrangers au sous-carbonate se précipitent les premiers pendant le cours de l'évaporation. Reste enfin le sous-carbonate, qu'on expose dans un lieu frais, où il ne tarde pas à cristalliser en octaèdres rhomboïdaux. Pour avoir ensuite la soude pure, il ne s'agit plus que de caustiquer par la chaux vive la dissolution aqueuse de ces cristaux, ainsi que font les savonniers pour obtenir ce qu'ils appellent leur *lessive forte*. Cette lessive, évaporée à siccité, fournit une masse de soude très caustique, brûlante, âcre, et qui est une véritable pierre à caustère. — Nous ne décrirons pas en détail le procédé d'extraction artificielle de la soude du sel marin ; nous nous bornerons à dire : 1° que le sel est traité par l'acide sulfurique, qui en chasse l'acide hydro-chlorique, et convertit la soude en sulfate ; 2° que le sulfate ob-

tenu est ensuite chauffé avec du charbon, qui convertit la masse en sulfure de sodium. Au moyen de la craie, également à chaud, on enlève le soufre à ce sulfure ; le soufre s'unit à la chaux, et forme un sulfure de calcium presque totalement insoluble. Le lessivage dissout ensuite la soude, plus ou moins chargée de sels non décomposés et d'hydro-sulfate. Des traitements subséquents permettent de la purifier. — Malgré toutes les entraves fiscales, la soude extraite artificiellement du sel marin est infiniment meilleur marché que les soudes d'Espagne, de Sicile et du Levant, ainsi que les natrons. Aussi il n'y a presque plus d'importation de soudes étrangères en France ; et nous sommes désormais affranchis d'un énorme tribut, qui s'acquittait presque tout en argent. PELOUS PÈRE.

SOUFFLEUR (théâtre). Cet emploi modeste n'est pas le moins utile dans nos spectacles, aujourd'hui surtout, où l'abondance des pièces nouvelles rend souvent si nécessaire pour nos acteurs l'art de *soutenir leur mémoire troublée*, comme dit le souffleur de la comédie des *Plaideurs*. C'est donc une chose très précieuse pour un théâtre qu'un bon souffleur ; et ne l'est pas qui veut. Il faut, pour bien s'acquitter de ces fonctions, avoir, pour ainsi dire, un œil seulement sur le manuscrit, et l'autre dirigé vers la figure de l'acteur, et à sa moindre hésitation, devinée plutôt qu'aperçue, lui lancer adroitement le mot qui doit lui rappeler sa phrase entière. Il faut, de plus, tellement ménager sa voix que l'on soit entendu du comédien, sans l'être du public ; et c'est le contraire qui arrive souvent dans nos théâtres, où l'on se plaint que le souffleur parle plus haut que les acteurs. Beaucoup de nuances sont encore nécessaires à observer dans cet exercice, car il est des comédiens qui, suivant l'expression usitée au théâtre, *prennent*, plus ou moins bien, du souffleur ; et il faut que ce dernier soit *soigné* avec plus ou moins d'attention, d'après cette connaissance. — On raconte qu'un abbé, s'étant présenté dans un théâtre de so-

ciété comme pouvant jouer tous les emplois, resta court dès les premiers mots de son rôle, et dut avouer qu'il n'avait jamais rempli que celui de souffleur. *Souffler n'est pas jouer*, lui dit-on alors; et ce mot est resté proverbe. On a vu, du moins, que bien *souffler* aide beaucoup les acteurs à bien *jouer*. — Malgré l'utilité des fonctions du souffleur, elles sont, en général, peu rétribuées : la jolie pièce du *Bénéficiaire* n'a que trop fidèlement retracé, dans le personnage de *Lessoufflé*, la mauvaise fortune de ses confrères. Pour les aider à trouver leur existence dans cet emploi, l'on y ajoute ordinairement celui de copiste des manuscrits et des rôles; ce qui procure, en outre, au pauvre diable le plaisir de se donner le titre de *secrétaire-souffleur*. — Ou sait que la place du souffleur est dans une cavité pratiquée au milieu de la partie antérieure de la scène, et recouverte par une sorte de dôme qui ne le cache pas toujours aux parties élevées de la salle. Dans une représentation *gratis*, une poissarde, voyant le souffleur lever la trappe pour prendre sa place accoutumée, s'écria naïvement : « Tiens ! cet autre, qui a fait un trou au théâtre pour être mieux placé ! » Nos femmes du peuple ont aujourd'hui trop d'instruction.... en fait de spectacles, pour faire une semblable bétise.

OUARY.

SOUFFLEURS, Poissons souffleurs ou à *événets*. On nomme vulgairement ainsi une classe nombreuse de poissons de la famille des cétacés, parce qu'ils ont la propriété, en rejetant l'eau par des ouvertures qu'on nomme *événets*, de la faire jaillir avec beaucoup de force à la manière d'un jet d'eau. Comme ces animaux qui vivent dans l'eau respirent néanmoins à la façon des quadrupèdes ayant les poumons organisés comme ceux-ci, la respiration eût été pour eux très difficile s'ils eussent eu les narines placées près du museau comme les animaux terrestres, car elle n'eût alors pu s'effectuer qu'en élevant la tête hors de l'eau à chaque inspiration. La nature a prévu cet inconvénient en plaçant sur

la tête de ces poissons, entre les deux yeux, des ouvertures qu'on nomme *événets*, par lesquelles ils font, comme nous venons de le dire, jaillir l'eau en colonne, mais qui en réalité sont destinées à donner un libre passage à l'entrée et à la sortie de l'air. Ce sont les orifices des deux canaux ou conduits par lesquels l'air arrive dans les poumons du poisson; mais ces orifices, qui sont doubles dans la baleine, se réunissent en un seul dans les cachalots, les narvals et les dauphins ou marsouins. Les deux tubes qui y aboutissent partent de l'arrière-bouche ou de la base du pharynx, et sont tapissés d'une membrane dont le tissu est serré et solide quoique assez mince. C'est d'ailleurs à tort que quelques anatomistes ont cru reconnaître dans ces événements les organes de l'olfaction des poissons qui en sont pourvus. Chez les dauphins et les marsouins, on trouve, comme figurant assez bien des narines, deux petites ouvertures placées au bout du museau, et garnies à l'intérieur, selon Klein, d'un filament d'environ un demi-pouce placé sur un réseau nerveux qui s'étend dans une cavité où l'on suppose que s'épanouissent les nerfs olfactifs. Quoique les cachalots, les narvals et les baleines n'aient pas de narine de ce genre, on peut présumer qu'il existe un organe de l'odorat pour eux dans les membranes qui tapissent quelques-unes des nombreuses anfractuosités et sinus qu'on observe dans diverses parties de leur tête, et où vont s'épanouir des rameaux de la cinquième paire. Les événements des cétacés sont fermés à l'entrée du larynx par la réunion de la glotte et de l'épiglotte, en sorte que l'eau qui arrive dans la gueule de ces poissons ne peut pénétrer dans leurs poumons, où elle les étoufferait. L'œsophage se divise, près du larynx, en deux canaux, dont l'un forme les tubes des événements; l'autre s'ouvre dans l'arrière-bouche. C'est d'ailleurs par un mécanisme très ingénieux, et qui n'est pas sans quelque analogie avec celui des pompes aspirantes et refoulantes, que les souffleurs lancent par les événements les colonnes d'eau dont nous avons parlé.

Cuvier, dans ses *Leçons d'anatomie comparée* (tom. II, page 673 et suiv.), en a donné une claire et exacte description. Les colonnes d'eau que chassent les grosses baleines par leurs évents s'élèvent, avec un bruit terrible, à plus de quarante pieds de hauteur. Les pirogues baleinières qui s'aventurent trop dans le voisinage du monstre, qui pousse en l'air ces sortes de petites cataractes, risquent quelquefois d'en être submergées. J. H.

SOUFRE (chimie). Le grand nombre de combinaisons utiles que forme le soufre, et les effets fâcheux qu'il peut produire dans quelques circonstances en agissant sur divers corps, rendent très importante l'étude de ses propriétés. — Le soufre est un corps simple qui se présente habituellement sous une couleur d'un jaune particulier qui porte le nom de ce corps; il est d'ordinaire jaune, dur et cassant, et peut cependant s'obtenir brun, mou, et susceptible de s'étirer en fils assez fins, mais en le plaçant dans des circonstances particulières que nous indiquerons. Lorsque ce corps est en cylindre, auquel état il porte le nom de *soufre en canons*, si on le tient pendant quelques instants dans les mains, il fait entendre un craquement, et se brise en fragments. Il a une odeur particulière qui ne ressemble nullement à celle qui se développe quand il brûle; il s'électrise facilement et fortement par le frottement, et manifeste l'électricité résineuse. Lorsqu'on le verse étant fondu dans un vase de verre, la masse qui provient du refroidissement offre des propriétés électriques très marquées. — Exposé à l'action de la chaleur, le soufre se ramollit, et devient très liquide à 108° centigrades; quand on le laisse refroidir, et qu'au moment où il s'est formé une croûte solide à la surface, on le décante, et qu'on fasse écouler sans agitation la portion encore liquide, on obtient une grêle tapissée de cristaux. Le soufre qui n'a été chauffé qu'à cette température, reprend sa couleur et sa dureté en se refroidissant; mais si on le tient long-temps fondu à une température très rapprochée de celle

de sa combustion, il s'épaissit, prend une couleur brun-rouge; et si à cet état on le conle dans l'eau, il reste pendant assez long-temps mou, flexible, susceptible de se tirer en fil, de recevoir des empreintes: après un certain temps, il redevient jaune, dur et cassant. — Chauffé plus fortement dans des vases distillatoires, il se distille sous la forme de vapeurs jaunes, qui, suivant qu'elles touchent des parois froides ou échauffées, se condensent en une poussière extrêmement ténue, désignée sous le nom de *fleurs de soufre*, ou sous celle d'un liquide, que l'on peut facilement couler dans des moules, et qui permet de revêtir ce corps de la forme de cylindre qu'on est dans l'habitude de lui donner. — Le soufre, amené par la chaleur à l'état de fusion, présente un caractère très remarquable relativement à son degré de liquidité: fortement chauffé, et près du point où il s'enflamme, il est épais. En s'abaissant en température, il devient liquide, s'épaissit de nouveau et passe ensuite à un état de liquidité beaucoup plus grand, puis se solidifie sans s'être épaissi. — Lorsqu'on précipite par un acide le soufre des dissolutions de quelques sulfures alcalins, par exemple de celui que l'on connaît sous le nom de *foie de soufre*, il se présente sous forme d'une poudre blanche, très douce au toucher: c'est à la très grande division sous laquelle il est obtenu que ce corps doit ces caractères particuliers. Quand on le fond, il reprend ses propriétés accoutumées. — Un assez grand nombre de composés chimiques affectent des formes cristallines semblables, quoique leur action soit différente; mais il faut que, dans ce cas, ils renferment des composés de même nature; c'est à cette propriété que l'on a donné le nom d'*isomorphie*. D'autres combinaisons, au contraire, présentent des formes cristallines différentes avec une composition semblable. On dit que ces corps sont *dimorphes* ou *polymorphes*. Le soufre est un exemple frappant de cette dernière propriété: on peut l'obtenir cristallisé sous deux formes géométriques incorrup-

tibles. — A la température ordinaire, le soufre n'éprouve aucune altération de la part de l'air ni de l'oxygène; mais, quand il est chauffé et parvenu à l'état d'épaississement que nous avons signalé, et à plus forte raison réduit en vapeurs, il s'enflamme et brûle avec une flamme bleue, en répandant une odeur très piquante, que l'on connaît dans les allumettes que l'on brûle : le produit de cette action est de l'ACIDE SULFUREUX. — Lorsqu'on chauffe ensemble du soufre avec divers métaux, comme du plomb, du cuivre, du fer, la masse, au moment de la combinaison, devient incandescente : cette propension à s'unir aux métaux doit mettre en garde contre la détérioration que pourraient éprouver, par exemple, des médailles, dont on voudrait prendre des empreintes, si on employait le soufre trop chaud. En s'unissant avec le fer, ce corps fournit un composé qui acquiert plus de volume; aussi, se sert-on de ce moyen pour souder des barres de fer dans des pierres; mais le sulfure de fer formé, s'altérant facilement par le contact de l'air humide, perd peu à peu de sa solidité et s'exfolie. — En se combinant avec les métaux, même les plus ductiles et les plus malléables, le soufre forme des composés cassants, circonstance qui explique très bien les défauts que présentent certains métaux renfermant une petite proportion de ce corps combustible : ainsi, le fer qui en contient est cassant, quoique moins qu'il ne le serait pour de petites proportions de phosphore ou d'arsenic. — Les sulfures métalliques ont souvent une teinte très différente de celle des métaux qui les constituent : ceux d'or et d'argent, par exemple, sont noirs; et, comme le dernier surtout se produit avec la plus grande facilité par le seul contact de l'argent avec des corps qui renferment du soufre libre, ou à l'état de combinaison avec l'hydrogène ou les métaux alcalins, il en résulte que l'éclat de ce métal est fortement altéré par les œufs qui renferment du soufre, les vapeurs des latrines, etc. Le sulfure d'argent étant ex-

trêmement facile à décomposer, il suffit de faire à peine rougir la pièce noircie pour qu'elle reprenne sa blancheur; mais elle reste terne et exige un brunissage pour reprendre ses premiers caractères. L'or s'altère également par les vapeurs sulfureuses; toutefois, le changement de teinte est moins sensible, et ce n'est que quand il est parvenu à un assez haut degré qu'il met les objets hors de service. — Le soufre se combine en trois proportions avec l'oxygène, et produit les acides hypo-sulfureux, sulfureux et sulfurique; la combinaison de ces deux derniers est désignée sous le nom d'*acide hypo-sulfurique*. Il s'unit à l'hydrogène et donne un acide faible que l'on connaît sous divers noms, comme *hydrogène sulfuré* ou *acide hydro-sulfurique*. — Dans les environs des volcans on rencontre des quantités plus ou moins considérables de soufre se présentant parfois en très belles masses cristallines; souvent il en sort des vapeurs par des crevasses au bord desquelles il cristallise et se dépose en poudre : souvent, à une assez grande distance des cratères, le soufre se rencontre en grande abondance mêlé avec les terres volcaniques : on l'extrait de ces divers produits par des procédés très simples et qui consistent à le faire fondre ou volatiliser pour le séparer des matières terreuses infusibles et fixes. Autrefois, on commençait par chauffer les terres sulfureuses dans des espèces de creusets dont le fond était percé de trous; le soufre, en se fondant, s'écoulait par ces orifices; mais ce ne pouvait être sans entraîner de petites quantités de terre; aussi était-on obligé de le purifier : pour cela on le fondait à une douce chaleur, et, en enlevant ensuite le soufre à la poche, les matières terreuses se déposaient en très grande partie. Un procédé préférable consiste à chauffer le soufre brut dans de grandes cornues dont la partie inférieure est en fonte et la partie supérieure en briques, et qui communiquent avec une chambre, laquelle, tant que les parois n'en sont pas échauffées, fournit le soufre en fleurs; que l'on en extrait en

faisant tomber cette substance sur le sol pour l'emmagasiner aussitôt. Dans cette chambre, la température plus élevée fournit postérieurement du soufre fondu que l'on reçoit dans des moules en bois légèrement coniques formés de deux pièces, réunies à l'aide d'un lien en fil de fer. Il arrive quelquefois que le soufre s'enflamme dans les chambres et produit, dans les appareils, des détériorations considérables ; d'autres fois des détonations graves ont lieu dans l'intérieur : on évite ces premiers accidents par des soins dans la conduite de l'opération ; quant au second, il provient de la présence dans le soufre brut de matières organiques qui fournissent de l'hydrogène carboné. En tenant le soufre brut fondu long-temps, et surtout en évitant l'emploi des variétés teintées en vert, on diminue, si on ne détruit pas cette cause de danger. — On se sert maintenant d'un appareil beaucoup plus simple, qui consiste en une ou plusieurs chaudières en fonte, dans lesquelles on opère la fusion du soufre brut pour en séparer une grande partie des matières terreuses, et de cylindres en fonte chauffés assez fortement, dans lesquels le soufre en partie purifié vient se distiller et d'où les vapeurs se rendent dans une chambre. — On rencontre dans la nature de grandes quantités de sulfure de fer ; quelques-unes de ces combinaisons perdent par la chaleur une partie du soufre qu'elles renferment et que l'on en extrait lorsque les circonstances sont favorables. — Les fleurs de soufre contiennent toujours un peu d'acide sulfurique provenant de l'action de l'air sur l'acide sulfureux dont elles se trouvent imprégnées par suite d'une faible combustion qui a toujours lieu dans quelques instants. Quand elles doivent être employées à l'intérieur on les lave avec soin. — La presque totalité du soufre que consomme en si énormes quantités la fabrication de beaucoup de produits chimiques, parmi lesquels figure à un si haut degré l'acide sulfurique, provient de la Sicile. Depuis quelque temps le privilège accordé par le roi de

Naples à une compagnie française pour l'exploitation de ce produit a occasionné une élévation considérable du prix de ce corps si indispensable pour l'industrie. De toutes parts on a cherché des moyens de s'en procurer ; déjà une soufrière de la Guadeloupe, dont on avait à peine remarqué l'importance, paraît de nature à fournir de grandes quantités de produits ; des procédés pour extraire l'acide sulfurique du plâtre ont réussi, et menacent d'une concurrence redoutable les exploitations de la Sicile. Sous peu ces questions seront jugées. — Le soufre est employé dans le traitement de quelques maladies ; on s'en sert surtout en bains de vapeurs pour les affections de la peau, dont plusieurs cèdent avec facilité à l'emploi de cet agent. Les inconvénients graves, et, dans beaucoup de cas, les dangers que présenterait l'introduction des vapeurs dans les voies aériennes, exigeraient des dispositions telles qu'on pût les éviter en entier. On doit à M. D'Arcet des appareils si parfaits sous ce rapport, que leur emploi journalier sur un grand nombre d'individus permet d'exposer à volonté le corps entier à l'action des vapeurs sulfureuses sans que jamais les individus soumis à ce genre de traitement en ressentent la moindre incommodité. Il nous serait impossible de les décrire ici parce qu'ils exigeraient des figures : il nous suffira de dire que le malade est assis sur un siège convenable, dans l'intérieur d'une caisse de bois qui ferme hermétiquement, qu'il a la tête placée hors de l'appareil et préservée par une étoffe qui entoure le cou, de l'action des vapeurs qui ne tendent nullement à sortir de leur enveloppe, par suite d'un appel convenablement opéré, qui détermine au contraire l'introduction d'une petite quantité d'air autour du cou et refoule ainsi les vapeurs qui pourraient tendre à s'échapper.

H. GAULTIER DE CLAUSSY.

SOUHAI. mouvement de la volonté vers un bien qu'on n'a pas (v. Désir). *Souhaits de bonne année*, vœux qu'on fait pour quelqu'un le premier jour de l'an. *A vos souhaits*, façon de parler fa

millière dont on salue celui qui éternue. « Il y a de la différence, dit Scudéri entre les souhaits et les désirs. Les souhaits doivent être l'ouvrage de la raison; les désirs sont presque toujours des aveugles qui naissent du tempérament. » « Il n'y a rien de plus incommode, dit La Bruyère, que les gens inutiles avec leurs souhaits : ils les prodiguent parce qu'ils ne peuvent rien. » X.

SOULEVEMENTS (géologie). Les montagnes, ces masses de terres, de rochers, de débris organisés, qui s'élèvent si haut au-dessus du niveau de la mer, offrent pour l'ordinaire des caractères non équivoques d'une origine aqueuse. On a cru long-temps que ces vastes dépôts avaient été laissés dans leur position actuelle par une grande révolution des eaux du globe. Mais, en ces derniers temps, on a supposé que, après avoir été formées par dépôt au-dessous des eaux, ces masses ont été soulevées par une force intérieure. La vue des sommets volcaniques, de certains montagnes et de quelques îles connues depuis les temps historiques, l'inclinaison des couches, l'ordre de superposition des terrains, l'exemple de quelques rochers qui portent des traces évidentes de soulèvements ont servi de preuves à ce système, dont les partisans n'ont peut-être d'autre tort que de prétendre le trop généraliser (v. GÉOLOGIE et MONTAGNE). — *Soulèvement*, au propre, n'est guère encore d'usage que dans ces locutions : *soulèvement des flots*, pour exprimer la grande agitation de la mer ; et *soulèvement de cœur*, pour désigner un mal d'estomac causé par le dégoût qu'on éprouve pour quelque chose. — Au figuré, *soulèvement* est un commencement de révolte (apaiser un *soulèvement*) ou un mouvement d'indignation (ces paroles causèrent dans l'assemblée un *soulèvement* général contre lui). E. G.

SOULT (NICOLAS-JEAN-DE-DIEU [duc de Damaltie]), fils d'un notaire attaché à la famille des marquis Dulac, naquit à Saint-Amand-du-Tarn, le 29 mars 1765. Le peu de succès de ses études ayant fait

perdre à son père l'espérance de le voir un jour lui succéder dans sa charge, il se décida à le faire entrer, en 1785, soldat dans le régiment Royal-Infanterie. Il n'était encore que sergent lorsque, en 1791, il fut employé comme instructeur dans un bataillon de volontaires du Bas-Rhin. Bientôt la guerre ouvrit une carrière brillante aux talents on an savoir-faire de ceux qui avaient pris le parti des armes. De hautes capacités, des dévouements sublimes, ne tardèrent pas à surgir et à prendre une place éminente dans nos armées ; les Marceau, les Hoche, les Jourdan, etc., furent portés au commandement à force de hauts faits ; mais chacun ne pouvait pas avancer par les grandes actions et par la gloire seule : il y eut aussi, alors, beaucoup d'avancements de faveur. Les moyens d'y arriver étaient seulement différents de ce qu'ils auraient pu être dans d'autres temps : il ne s'agissait pas, à cette époque, de flatter la politique insidieuse d'un roi cauteleux, d'accompagner les processions d'un roi bigot, ou de servir, par la délation et l'inquisition, les vengeances d'un roi fourbe, égoïste et vindicatif. Dans ce temps terrible, le peuple, qui venait à peine de conquérir la liberté civile, se voyait, à l'extérieur, menacé par une coalition formidable ; à l'intérieur, les trahisons se succédaient presque sans intervalles ; de funestes exemples avaient fait naître une juste méfiance, que l'exaspération du danger aigrissait encore. Pour gagner la faveur populaire, il était plus facile de la capter en flattant des passions soulevées, en les exagérant même, que de la mériter en acquérant, par d'éminents services, le droit de contenir dans de justes limites et de diriger un enthousiasme dont l'exubérance pouvait produire bien des maux. Quelques-uns ont choisi ce dernier moyen : beaucoup trop ont préféré le premier. — Soult ne resta pas long-temps sergent. Passant assez rapidement par les grades inférieurs, le 11 octobre 1791 (20 vendémiaire an III) il était déjà général de brigade ; mais il faut convenir qu'un de ses prin-

cipaux titres, et peut-être le premier, fut une exaltation de patriotisme et de *haine implacable aux aristocrates* qui voulaient ramener l'ancien régime, dont il fit retentir surtout les protestations dans les clubs dont il était membre. Le 21 avril 1799 (floréal an vii), il fut nommé général de division, et alla servir en Suisse sous les ordres de Masséna, qu'il accompagna en Italie l'année suivante. — Les Autrichiens ayant occupé Vado, et coupé ainsi l'aile gauche de l'armée d'Italie, du centre et de la droite, Masséna, qui allait se voir renfermé dans Gênes, voulut essayer de rouvrir la communication interrompue; il se dirigea personnellement (le 9 avril 1800) le long de la mer avec une faible colonne, tandis que Soult, avec la plus forte partie de l'armée, devait suivre la crête des montagnes pour tourner l'ennemi, que Masséna attaquait de front. Soult se trouva bientôt en présence d'une colonne qui occupait Verrerie et se préparait à tourner Masséna. Au lieu d'attaquer cette colonne et de la pousser vers Montenotte, afin de dégager son général en chef, Soult s'écarta à droite, et alla attaquer Sassolo. Masséna se vit contraint de détacher une partie des troupes qu'il avait avec lui pour chasser l'ennemi de Verrerie; il y réussit; mais, trop faible pour résister aux forces supérieures qui le pressaient, et abandonné par son lieutenant, il fut forcé de rentrer à Gênes, et l'opération échoua. Quelque temps après, Soult, chargé d'une expédition dans le Disegno, se fit battre, blesser et prendre. — Après la bataille de Marengo, Soult fut d'abord chargé du commandement du Piémont, et ensuite envoyé avec un corps de 15,000 hommes pour occuper la presqu'île du Tarente, opération toute pacifique; il y fut remplacé, après la rupture du traité d'Amiens, par le général Gouvion-Saint-Cyr. Rentré en France, il fut nommé un des quatre colonels de la garde consulaire, et se signala par un dévouement ostensible au premier consul, tellement bruyant que le major-général Berthier en fut jaloux.

Soult commandait le camp de St.-Omer lors de l'explosion de la machine infernale: il fit à ce sujet un ordre du jour et une adresse au premier consul. Comme ces sortes de pièces, gâtées presque toujours par l'esprit de servilité, se ressemblent toutes, nous n'en relèverons que la phrase où il recommande au premier consul *de ne pas se laisser entraîner à une clémence dangereuse*: c'était la recommandation qu'il avait déjà adressée aux clubs, dont il était membre, en 1773. La clémence, au reste, est une vertu qui n'appartient qu'aux âmes généreuses et pures: les cœurs étroits et égoïstes, les ambitions vulgaires, ne savent pas la comprendre. — Il paraît que les pompes quasi-monarchiques du consulat produisirent une révolution totale dans les convictions de Soult: il avait commencé sa carrière par d'énergiques prédications contre les ennemis de la liberté et de l'égalité, et en recommandant à ses concitoyens de former une grande association contre le retour de l'aristocratie et les entreprises des aristocrates. Il avait alors, il est vrai, besoin de l'égalité sociale pour sortir de l'obscurité où il risquait de rester enseveli. En 1804, sa position était différente: on recréait une aristocratie, et il s'y trouvait placé par le fait; et ce que nous n'aimons pas dans les autres, nous sommes assez portés à l'approuver lorsqu'il s'agit de nous. Il n'hésita pas à profiter de l'occasion pour engager le premier consul à *placer majestueusement sa famille chérie au faite de l'édifice*. Le général Bonaparte avait déjà pris son parti à cet égard; mais un dévouement monarchique, qui se présentait à l'avance, et comme appuyé par les baïonnettes d'une armée, ne pouvait manquer d'être récompensé: Soult fut nommé un des premiers maréchaux, quoiqu'il n'eût pas encore commandé une armée devant l'ennemi. — Le maréchal Soult fit les campagnes des années 1805, 1806 et 1807 à la grande armée; placé en seconde ligne, n'ayant qu'à exécuter aveuglément les ordres reçus, et dispensé

de toutes combinaisons stratégiques partant de son propre fonds, il s'y trouva dans la position la plus favorable pour la mesure de ses talents militaires. — Soult fit partie de l'armée à la tête de laquelle l'empereur Napoléon se mit pour entrer en Espagne; en novembre 1808, il y commandait le deuxième corps, et fut chargé d'attaquer, à Burgos, le corps d'Estramadoure, fort d'environ 20,000 hommes. Le combat se livra le 10 novembre; la division Mouton donna seule et remporta la victoire. Après la prise de Madrid, Napoléon marcha contre l'armée anglaise de Moore, qui arrivait du Portugal et de la Corogne. Soult fut poussé à droite sur Sahagun; mais Moore, s'étant aperçu du danger qu'il courait d'être enveloppé, commença, sans perte de temps, son mouvement de retraite sur la Corogne. Napoléon, afin de ne pas fatiguer inutilement les troupes qu'il avait avec lui, donna l'ordre à Soult de suivre les Anglais, et le fit appuyer par le sixième corps, aux ordres de Ney. Soult se contenta de suivre l'ennemi sur la grande route d'Astorga et de Lugo, se laissant arrêter à tous les défilés, et se contentant de ramasser les trainards et les malades; il pouvait cependant manœuvrer de flanc par Mondonego ou Santiago, en chargeant Ney de la poursuite directe; l'armée anglaise, gravement compromise, n'échappait à une perte totale qu'en sacrifiant toute son artillerie et une grande partie de son personnel. Le 16 janvier 1809, Soult joignit enfin l'armée anglaise devant la Corogne et l'attaqua; la bataille fut sanglante; Moore perdit la vie, et son armée fut obligée de s'enfermer dans la place, où elle s'embarqua en hâte et fort en désordre. Au lieu de profiter de cet embarras pour attaquer une place qui n'était pas en état de défense, Soult attendit tranquillement jusqu'au 20, qu'il pût au commandant espagnol de capituler. Soult fut ensuite envoyé en Portugal avec les deuxième et huitième corps d'armée. Ayant battu les corps d'insurgés qui s'opposaient à sa marche, il arriva devant Oporto, qu'il emporta

d'assaut le 29 mars 1809. Quels que soient les motifs réels qui ont alors retenu Soult à Oporto, au lieu de se porter en avant vers Lisbonne, et à s'y établir comme dans une vice-royauté, au lieu de profiter de ses succès pour gêner ou empêcher la réunion des forces de l'ennemi, on est forcé de convenir que cette inaction nous fut fatale. De là date, en réalité, l'origine des revers qui suivirent et qui assurèrent le succès de l'insurrection de la Péninsule; de là datent les intrigues et les trahisons qui, sous la direction de Moreau et des complices qu'il avait dans l'armée française, eurent tant de part aux malheurs de nos armes. L'histoire n'a encore levé qu'en partie le voile qui couvre ces crimes: le moment n'est pas arrivé de le déchirer en entier. Il est à peu près avéré que, pendant son séjour à Oporto, Soult, soit de son propre mouvement, soit encouragé par les désirs qu'exprimèrent quelques-uns des principaux habitants, conçut la pensée de se faire déclarer souverain du Portugal. Des proclamations de son chef d'état-major le firent assez entendre à l'armée; et l'empereur Napoléon le comprit ainsi et en fut très irrité. Il n'y avait pas là ce qu'on peut appeler trahison; à cette époque où l'empereur des Français avait déjà distribué plus d'un trône, il pouvait être permis à un général français de désirer une part à des faveurs de ce genre. On pourrait seulement objecter qu'il ne convenait guère à Soult de prendre l'initiative; qu'il y avait encore plus d'un général en chef qui avait rendu de plus grands services que lui, et que Napoléon avait assez le droit de se fâcher d'une espèce d'infidélité qui renversait tous ses projets. Mais ces intrigues, qui ne sont que ridicules aux yeux de quiconque a réfléchi à la véritable situation des choses, enhardirent les complices de Moreau, qui commencèrent à marcher presque tête levée à l'exécution de leurs projets. Il ne s'agissait de rien moins que de détacher les armées qui étaient en Espagne des intérêts de leur patrie pour

les faire servir à des opérations du genre de celles que nous avons vues en 1815 et 1830. Les conjurés se mirent en relation avec Wellington, qui venait d'arriver en Portugal, et avec le général espagnol La Romana. Le premier avait trop de jugement pour ne pas sentir l'absurdité des projets qu'on lui communiqua, et pour ne pas comprendre que, sans cesser d'être hostile à la France, l'Espagne allait, ainsi que le Portugal, échapper à la domination du cabinet de Saint-James. L'influence anglaise détermina la junte de Cadix à refuser les offres de service qu'avait faites le duc d'Orléans; et Wellington se décida à ne favoriser les projets des conspirateurs de l'armée de Portugal que dans ce qui pouvait lui être utile. Ceux de nos lecteurs qui désireraient de plus amples détails sur ces menées pourront consulter l'*Histoire de la guerre de la Péninsule* par Robert Southey. — Pendant qu'on amusait Soult à Oporto par d'éblouissantes espérances, que venaient encore augmenter de feintes adhésions dictées par l'ennemi, Wellington avait réuni ses forces et complété ses préparatifs : le 8 mai, il arriva à Coimbre avec l'armée anglaise, tandis que Beresford, à la tête des Portugais, s'avancait vers Chaves et Amarante pour tourner l'armée française. Quelque significatifs que fussent ces mouvements, ils ne purent tirer Soult de ses illusions et l'engager à concentrer son armée un peu en arrière d'Oporto; le 11 mai, il y fut complètement surpris en plein midi, et ne s'en tira qu'en abandonnant ses malades, ses bagages et presque toute son artillerie. Il se dirigea d'abord sur Amarante, afin d'y rallier la division du général Loison; mais celui-ci, sans avoir été attaqué, et sans prévenir son chef, s'était retiré à Guimaraens : Wellington parait l'avoir su d'avance; Soult, forcé de se rejeter lui-même sur Guimaraens, eut le bonheur de prévenir l'ennemi sur la grande route de Braga, et de regagner la Galice, n'ayant perdu qu'environ 2,000 hommes en chemin : de là, il continua sa retraite jusqu'à Zamora, laissant Ney

seul en Galice. — A la fin de juillet, Wellington ayant combiné les opérations de la campagne avec la junte de Cadix, se dirigea sur Madrid avec environ 60,000 hommes. Au premier avis de ce mouvement, le roi Joseph se hâta de concentrer ses forces; Soult reçut l'ordre de se rapprocher du Tage : il ne put prendre aucune part à la bataille de Talavera, qu'on eut l'imprudence de livrer trop tôt. Mais, sans la lenteur et l'indécision qu'on a toujours observées dans ses opérations, il aurait dû arriver le 3 août à Almaraz, dont Wellington ne put faire détruire le pont que le 5; alors, l'armée ennemie aurait payé cher la victoire douteuse de Talavera, et la guerre d'Espagne se décidait en notre faveur. Napoléon recueillant à Sainte-Hélène ses souvenirs et jugeant le passé, dit de Soult : « Il connaît mieux la disposition d'une armée que la manière de la commander. » — Après la retraite de Wellington, Soult remplaça Jourdan dans les fonctions de major-général de l'armée d'Espagne, c.-à-d. qu'il en prit le commandement, car personne n'ignore que le roi Joseph n'était pas capable de diriger une armée. Au mois de janvier 1810, Soult décida une expédition destinée à nous rendre maîtres de l'Andalousie, où nous n'avions plus de troupes depuis la honteuse capitulation de Baylen. Ayant réuni quatre corps d'armée sur la Guadiana, il se dirigea avec le roi Joseph par la Caroline sur Andujar, où il arriva le 21, tandis qu'à sa gauche Sébastiani occupait Grenade et Malaga, et qu'à sa droite Victor entraît à Cordoue. En marchant un peu rapidement sur Séville et Xérez, où l'on ne pouvait rencontrer aucun obstacle, il était facile d'arriver devant Cadix le 27, et de s'emparer de cette place, ou au moins de l'île de Léon. Soult s'amusa à Andujar et à Séville à faire des proclamations et à capituler. Pendant ce temps, le corps espagnol du duc del Parque, qui avait d'abord été coupé, put marcher, sans que Soult s'en occupât, de Badajoz à l'île de Léon, où il arriva le 4 février. Nos

troupes ne se présentèrent devant Cadix que le lendemain, et il fallut renouer à une place dont la possession changeait la destinée de l'Espagne. Le roi Joseph retourna à Madrid, et Soult resta chargé du commandement de l'armée du sud, composée des 1^{er}, 4^e et 5^e corps. — Les plus simples notions de la guerre commandaient à Soult, dès qu'il fut maître de Séville, de marcher sur Badajoz et de s'emparer de cette forteresse, d'où l'ennemi, placé sur les derrières de l'armée du sud, pouvait en inquiéter les communications, et appuyer les insurgés jusqu'au centre de l'Espagne : l'arsenal de Séville nous avait donné plus d'artillerie qu'il n'en fallait pour un siège. Il n'en fit rien, et se contenta de s'établir commodément dans la riche Andalousie, où ses troupes, disséminées dans des cantonnements étendus, furent constamment harcelées par les partis ennemis, à qui Badajoz servait de point d'appui. Enfin, au commencement de 1811, Napoléon, voulant à tout prix porter quelques secours à Masséna en Portugal, ordonna le siège de Badajoz. Soult obéit, et la place fut prise le 11 mars; mais le mal causé par la faute première avait porté ses fruits : Masséna avait été forcé de quitter le Portugal. — Après la retraite de Masséna, Wellington forma le projet de reprendre Badajoz, et y envoya le général Beresford. Le siège de cette place fut commencé le 7 mai. Soult marcha au secours de cette place, et se fit battre, le 16, à Albuera. La lenteur et l'incertitude ordinaire de ses mouvements, et le retard qu'éprouva par là l'attaque de la gauche de l'ennemi, en donnant le temps à Beresford de changer ses dispositions, nous firent perdre la bataille. Le général Godinot devint l'éditeur responsable choisi pour supporter le reproche de cette faute. Badajoz fut cependant sauvée cette fois. Napoléon, ayant appris la défaite de Soult, ordonna à Marmont, qui venait de prendre le commandement de l'armée de Portugal, de marcher au secours de celle du sud. La marche de Marmont sur Albuquerque força Wel-

lington à lever le siège le 16 juin. Au mois de mars 1812, Wellington s'était déjà rendu maître de Ciudad-Rodrigo, que Marmont voulut secourir trop tard, et hasardait, à la faveur de la dispersion de nos troupes, de se présenter de nouveau devant Badajoz le 16. Il en poussa le siège avec une telle vigueur que le 6 avril la place fut emportée d'assaut par trois brèches praticables. Soult, qui se trouvait si agréablement placé à Séville, mit une telle lenteur à réunir ses forces pour marcher au secours de Badajoz qu'il s'ébranlait à peine lorsqu'il reçut la nouvelle de sa prise. — La perte de la bataille de Salamanque ayant amené Wellington à Madrid, et obligé le roi Joseph à se retirer derrière le Tage avec l'armée du centre, Soult, au lieu de marcher au secours de cette armée, comme il y avait été invité, proposa au roi Joseph de se retirer avec toutes ses troupes en Andalousie, où l'on tiendrait jusqu'à l'arrivée de celles que l'empereur Napoléon aurait envoyées dans le nord de l'Espagne. Il est presque inutile de perdre son temps à démontrer l'extravagance d'un projet pareil, dans le moment où le restant des forces de l'empire français était employé au fond de la Russie (août 1812) : son exécution ne pouvait avoir d'autre résultat que de faire tomber dans les mains de l'ennemi, par une capitulation forcée, toutes les troupes que nous avions en Espagne. Soult reçut alors l'ordre de se rendre avec son armée sur le Tage; mais il fallut des injonctions répétées et impératives pour le tirer de l'Andalousie. Enfin il arriva et prit, le 10 novembre, le commandement de nos trois armées réunies, qui se trouvaient sur le Tormes, Wellington ayant déjà commencé son mouvement de retraite. Dans cette position, il aurait été facile à Soult de faire souffrir de grandes pertes à l'armée anglo-espagnole, en attaquant sa ligne de retraite; tous les généraux, le roi Joseph même, le pressaient d'agir sans délai. Mais Soult, peu capable de prendre un parti décisif devant l'ennemi, perdit trois jours en démonstrations in-

décises et mal combinées; et Wellington en profita pour se dégager et se retirer sans perte à Ciudad-Rodrigo. Dès lors, il ne fut plus possible de songer à rentrer en Andalousie. — A peine Soult eut-il quitté ce pays qu'il s'y éleva les plaintes les plus graves contre les exactions de ses agents, et les énormes contributions qu'ils y avaient levées. Nous n'examinerons pas, et nous répéterons encore moins les accusations qui se sont élevées à ce sujet dans plus d'un ouvrage imprimé, et les arguments qu'on semble avoir voulu tirer des richesses qu'on attribue au maréchal Soult. La place de ces discussions toujours odieuses n'est pas ici. Nous nous contenterons de dire qu'il est déplorable que des accusations pareilles, aussi humiliantes pour l'honneur national que pour ceux mêmes qui en sont l'objet, puissent être portées contre de hauts fonctionnaires, qui ne devraient pas même pouvoir être soupçonnés d'un délit aussi infamant. Il est un principe incontestable pour tout homme probe et éclairé; c'est que tout fonctionnaire public qui, pendant l'exercice de ses fonctions, arrive à une grande fortune dont il ne peut justifier ou avouer hautement l'origine, ne saurait jamais prétendre au titre d'homme probe et honorable. La stricte observation de ce principe est une des plus sûres garanties de l'honneur et de la fortune publiques. — Au mois de mars 1813, Soult fut appelé en Allemagne par Napoléon, qui l'employa au commandement de sa garde, en remplacement du maréchal Bessièrès, tué à Weissenfels. Il y resta peu, et, dès le mois de juillet, il fut renvoyé en Espagne, où il prit le commandement de l'armée que le roi Joseph avait ramenée aux Pyrénées, après avoir perdu la bataille de Vitoria. Nous n'entrerons pas ici dans le détail des opérations de Soult à la tête de l'armée des Pyrénées; ceux de nos lecteurs qui désireront les connaître pourront consulter notre *Histoire des campagnes de 1814 et 1815* (t. I, II et III), et nous nous contenterons d'en indiquer sommairement les résul-

tats. Sa première opération fut d'essayer de dégager Pampelune; la lenteur et l'indécision habituelle de Soult firent que Wellington le prévint et le battit. Une tentative pareille verra Saint-Sébastien n'eut pas un meilleur succès. Après la prise de Pampelune et de Saint-Sébastien, Wellington continua son mouvement offensif, et Soult se laissa chasser sans résistance de la position de la Bidassoa qu'il avait prise, et se retira sur Bayonne. Un moment, Soult parut vouloir profiter de la faute qu'avait commise Wellington de couper son arrivée en deux, en lui faisant occuper les deux bords de Nive. Il pouvait en effet écraser une des deux moitiés de l'armée ennemie par une brusque attaque avec des forces supérieures; appuyé sur le camp retranché de Bayonne, il n'avait rien à craindre. Mais il ne sut que tâtonner et se faire battre successivement des deux côtés. Au mois de février 1814, il se laissa tromper par une démonstration de Wellington, qui s'étendit par sa droite. Au lieu de laisser achever ce mouvement, qui ne pouvait que conduire l'ennemi à sa perte, Soult se hâta de quitter Bayonne et de remonter l'Adour. Le résultat de cette savante manœuvre fut la perte de Bordeaux et de tous les magasins que nous avions sur cette ligne. Il est vrai qu'on prétend qu'il n'en existait guère alors que des états de situation. Soult prit position à Orthez, et voulut y livrer une bataille pour défendre, disait-il, le Gave de Pau. Mais comme il n'était pas défendu à l'ennemi de se servir du pont qu'on avait laissé à Peyrehorade, il passa le Gave, et l'armée des Pyrénées, débordée par sa droite dès la première attaque, fut battue, ainsi qu'on pouvait le prévoir d'avance. Le dernier acte de cette campagne de Soult fut la bataille de Toulouse, où chacun conviendra qu'il fut battu, malgré les efforts qu'ont fait, pour prouver le contraire, quelques préneurs, à la bonne foi de qui on peut difficilement croire, tout en admettant leur ignorance militaire. En effet, qu'est-ce qu'on peut appeler remporter une vic-

toire, si ce n'est atteindre le but qu'on se propose en livrant une bataille ? Ici, le but ne pouvait être que de conserver la position de Toulouse, afin d'empêcher l'ennemi de s'étendre dans le midi de la France. Or, dès le soir de la bataille, l'armée française était renfermée dans Toulouse, que Soult fut obligé de quitter le lendemain. — La restauration vint, et le maréchal crut devoir changer de convictions, si toutefois on peut appeler convictions des opinions qui ne sont que le reflet des événements avec lesquels elles changent. Mais aujourd'hui l'expression est reçue dans le style à la mode : on en a pour chaque jour, pour chaque moment, au service de chaque passion bonne ou mauvaise ; on en a même de réserve pour les événements imprévus : nous nous conformerons donc à l'usage. Or, les convictions utiles et profitables, en 1814, étaient précisément l'opposé de celles de 1793. Plus d'un pauvre niais qui croyait que, selon le sens grammatical, les convictions doivent être inébranlables, s'est trouvé embarrassé ; mais les habiles se sont bien tirés d'affaire. Le plus difficile dans des circonstances pareilles est de trouver le moyen ou l'occasion de faire croire à la sincérité des nouvelles convictions. Quelques-uns y échouèrent. — Pour le maréchal Soult, l'occasion se présenta de la manière la plus avantageuse. Nommé, au mois de juin 1814, gouverneur de la 13^e division militaire, il put, dans une proclamation (12 juillet), louer les auteurs de la guerre civile qui avaient ensanglanté ces contrées. Il y a loin de là au titre des *restes dégoûtants de la Vendée*, qu'il leur avait donné dans son ordre du jour du 29 pluviose an xii. Quelques jours plus tard, dans un banquet donné par les chefs des Chouans au château de la Barattière, le maréchal Soult put développer encore mieux ses nouvelles convictions ; et la présence d'un des convives qui s'était rendu célèbre par sa férocité sanguinaire, et qui exerçait la profession de *maréchal-ferrant*, lui fournit un charmant petit jeu de mots, qui avait autant le mé-

rite de l'à-propos que celui de l'esprit. Le 30 novembre, sur la proposition formelle du maréchal Soult, une commission fut formée sous sa présidence pour l'érection d'un mouvement à la mémoire des émigrés qui avaient péri à Quiberon, où ils débarquèrent avec les Anglais. Enfin, il fut nommé ministre de la guerre le 3 décembre ; le 17, il fit sortir de Paris tous ses anciens compagnons d'armes alors en disgrâce ; le 18, il provoqua le séquestre de toutes les propriétés de la famille Bonaparte ; le 21 janvier suivant, il mit le sceau à la manifestation de ses nouvelles opinions, en accompagnant, *un cierge à la main*, la procession expiatoire imposée à la nation. — Mais bientôt ses nouvelles convictions allaient être mises à une rude épreuve : nous verrons comment il s'en tira. Napoléon débarque à Cannes ; bien des gens crurent qu'il échouerait, et le maréchal Soult tint bon. Par un ordre du jour du 8 mars 1815, il recommanda à l'armée de se rallier autour de son souverain légitime et *bien-aimé*, et du prince modèle des chevaliers français, qui devait se mettre à leur tête, contre l'*aventurier* qui venait reprendre un pouvoir *usurpé* dont il avait fait un si funeste usage. Il est fâcheux pour le maréchal Soult que cet *aventurier usurpateur* soit le même qu'il avait sollicité, dix ans plus tôt (1804), de placer majestueusement sa famille chérie au faite de l'édifice, afin d'anéantir *les espérances coupables*. — Douze jours après, Napoléon était aux Tuileries, et les convictions de la restauration ne valaient plus rien. Le 25 mars, le maréchal Soult se présenta à l'empereur. Nous ignorons ce qui se passa dans cette entrevue, mais Soult en sortit major-général de l'armée. Le premier juin, un ordre du jour du major-général annonça qu'un *nouveau serment unissait la France et l'empereur*. L'*aventurier usurpateur* était redevenu le *héros dont les intérêts étaient inséparables de ceux du grand peuple*. Quant au souverain bien-aimé, digne héritier des vertus du grand Henri (v. OUDINOT du 8 mars), les enga-

gements arrachés par la violence étaient rompus à son égard. — La nomination du maréchal Soult à l'emploi de major-général fut un événement funeste sous plus d'un rapport. Sans nous occuper du désordre et de l'incertitude dans les ordres de mouvement des troupes qu'on remarqua dans le temps même, nous ne nous arrêterons qu'à un seul fait, qui tient à la sanglante catastrophe de Waterloo. On concevra aisément qu'il s'agit de l'ordre donné au maréchal Grouchy de marcher sur Saint-Lambert. Il est indubitable que si cet ordre, signé à une heure et demie après midi, fût arrivé vers les quatre heures, comme il était possible, le maréchal Grouchy aurait pu arriver à la chapelle Saint-Lambert assez à temps pour y arrêter les Prussiens; et la victoire aurait passé dans nos rangs à Waterloo. Nous voulons bien admettre qu'il n'y eut dans le retard de l'ordre, expédié seulement à quatre heures, qu'une négligence aussi futile qu'elle est impardonnable. Il n'en est pas moins vrai que ce retard fut, par le fait, le plus grand service qu'aient pu recevoir les ennemis de la France, ainsi qu'ils le disent eux-mêmes. — Après Waterloo, le maréchal Soult fut banni de la France, malgré tout ce qu'il put faire pour rentrer en grâce près de Louis XVIII, et sans qu'on voulût lui tenir compte « des efforts qu'il avait faits pour ramener à nos princes légitimes les troupes et les citoyens.... L'armée, disait-il, dans son mémoire justificatif, sait bien que je n'eus jamais qu'à me plaindre de cet homme (Napoléon), et que nul ne détesta plus franchement sa tyrannie. » Ces expressions, qui peignent si bien le caractère du maréchal Soult, ne nous semblent pas avoir besoin de commentaire. Mais ces apparences défavorables se dissipèrent, après trois ans de séjour à Dusseldorf, devant l'habileté avec laquelle M. Soult a toujours su se tirer des mauvais pas. Au mois de mai 1819, il put rentrer en France; au mois de janvier, il reçut de nouveau le bâton de maréchal; au mois de juin, il eut une gratification de

200,000 fr. sur la liste civile; mais il ne put aller plus loin. Louis XVIII baissait, et M. Soult se livra à des actes publics de ferveur religieuse: c'était le moyen de plaire au roi futur. Aussi Charles X, aussitôt après son couronnement, lui conféra le collier du St-Esprit, et le fit nommer, le 5 novembre 1827, l'un des pairs destinés à renforcer le parti absolutiste. Le maréchal Soult reprit ses allures et ses contumes de 1814. Il ne put pas cependant arriver au ministère, objet constant de son ambition; cette consolation ne lui était réservée qu'après la révolution de juillet 1830. On conçoit sans peine qu'il s'empressa de saluer cette nouvelle chance, avec un enthousiasme pareil à celui qu'il avait montré dans toutes les circonstances de ce genre, et qu'il fit à Louis-Philippe les mêmes protestations de dévouement qu'à la république, au consulat, à l'empire, à Louis XVIII et à Charles X: c'est une marchandise dont il est bon d'avoir une provision inépuisable. Au mois de novembre 1830, son nouveau dévouement fut récompensé par le ministère de la guerre; aussi M. Soult saisit-il la première occasion pour déclarer que le nouveau gouvernement avait toutes ses sympathies, mais qu'il n'avait jamais eu celles de la restauration (18 septembre 1831). Cependant il paraît que ces dernières sympathies, si elles étaient absolues, n'étaient pas exclusives, car, quelques mois plus tard, il défendit à outrance la cumulation de ses deux traitements de maréchal et de ministre, et déclara qu'on ne lui ôterait le premier *qu'avec la vie*. — Nous ne pousserons pas plus loin le récit des actes de la vie du maréchal Soult. Les événements du 5 juin 1832, l'état de siège de Paris, le licenciement de l'école Polytechnique, etc., sont des actes dont la responsabilité ne peut pas peser sur lui seul. L'appréciation du rôle qu'il y a joué appartient à un autre ordre d'idées. Il en est de même de l'organisation d'une armée de 400,000 hommes, motif par lequel on justifiait sa nomination au ministère. Grâce aux lois qui fournirent

des conscrits, elle atteignit ce nombre; mais, ce qu'on ne dit pas, c'est que l'habillement et l'armement y manquaient en grande partie, et que les dépenses furent portées à un degré d'exagération qui ne témoigne que trop des vices d'une administration mal habile et dilapidatrice. Mais, ce que nous ne pouvons passer sous silence est la prédilection que le maréchal Soult a toujours montrée pour les hommes de la restauration, les dégoûts et les injustices dont il a accablé les officiers de notre ancienne armée, coupables sans doute à ses yeux de n'avoir jamais eu qu'une conviction, celle que contiennent les deux mots : *honneur, patrie*.

G^{al} G. DE VAUDONCOURT.

SOUNDA (Iles de), improprement nommées de la *Sonde*. On comprend sous ce nom les îles de *Soumâdra*, *Java*, *Soumbava*, *Endé* ou *Florès* et *Timor*; mais nous n'y placerons pas l'île *Bornéo* ou plutôt *Kalémantan*, ainsi qu'ont fait quelques géographes, car Bornéo n'appartient nullement à ce groupe. Nous n'y placerons pas même les îles *Arrou*, bien qu'une erreur typographique nous l'ait fait dire dans le premier vol. de l'*Océanie*; il est vrai qu'elles sont à leur place dans la description de la Mélanésie au troisième vol. du même ouvrage. Un de nos collaborateurs a parlé ailleurs dans ce *Dictionnaire*, de la belle île de *Java*; nous consacrerons plus tard une notice à celle de *Timor*, nous bornant ici à décrire les autres. — Le nom de *Sounda* nous paraît venir du sanskrit *sindou* (grande eau) et rappelle le *Sund* ou entrée de la mer Baltique. — *Soumâdra* (et non *Sumatra*) est la première île de *Sounda*. Cette grande terre, connue des Arabes sous le nom de *Saborma*, s'étend du N.-O. au S.-E., l'espace de 376 lieues; sa largeur varie de 20 à 55 lieues. Une chaîne de montagnes la traverse dans toute sa longueur; elle se rapproche surtout de la côte occidentale, côtes basses et marécageuses, comme le sont généralement celles de *Soumâdra*. Sur les gradins des chaînes secondaires se développent quatre grands lacs, qui forment

des torrents redoutables et de magnifiques cascades. La plus célèbre de ces cascades, celle de *Mansselaar*, descend du *Gounong-Passaman* (mont Ophir des Européens), qui est élevé de 2,170 toises au-dessus de la mer, selon Robert Nairne, tandis que la plus haute montagne de *Soumâdra*, le *Gounong-Kossoumbra*, a une élévation de 2,350 toises. Sur le versant occidental, on ne trouve que des torrents ou petites rivières, excepté le *Sinkel*; mais, sur le versant opposé, des plaines de 60 lieues de large sont arrosées par de grands cours d'eau, tels que le *Siak*, l'*Indragiri*, dans le royaume de *Siak*; la *Jambi*, entre le royaume de ce nom et *Palembang*, et la *Toulang*, grosse de la *Moussi* dans ce dernier royaume. — On y connaît cinq volcans : celui de *Berapi*, à 2,033 toises de hauteur; celui de *Gounong-Dembo*, à 1,877; et l'*Ayer-Raya*, situé sur les chaînes secondaires, et le plus actif de tous, à 1,377 au-dessus de la mer; aussi les tremblements de terre sont-ils fréquents à *Soumâdra*. — L'équateur coupe obliquement cette île en deux parties à peu près égales; néanmoins elle jouit d'une température assez modérée, le thermomètre ne s'élevant guère au-dessus de 24° de Réaumur, tandis que, dans le Bengale, je l'ai vu atteindre 34° vers le 15 du mois de novembre. Dans l'intérieur, les habitants sont obligés d'allumer du feu le matin pour se chauffer, à cause des brouillards (*kaboul*) qui enveloppent les collines, et qui ne sont entièrement dissipés que trois heures après le lever du soleil. Le tonnerre et les éclairs sont fréquents, surtout pendant la mousson de N.-O., temps de la saison pluvieuse, qui commence en décembre et finit en mai. Les gelées, la neige et la grêle sont inconnues à *Soumâdra*. — On a exagéré l'insalubrité du climat de cette île; la côte occidentale, étant marécageuse et très brumeuse, décime les équipages européens qui viennent y faire la traite du poivre; et, sous ce rapport, elle mérite le surnom de *côte de la peste*; mais tout le littoral, depuis la pointe d'*Atchin* jus-

qu'à Palembang, offre des sites aussi salubres qu'agréables. Le sol est généralement une terre grasse, rougeâtre, couverte d'une couche noire, et quelquefois calcinée. Les marais, sur toute la partie occidentale, en font parfois comme un vaste lac parsemé d'îles; les trois quarts de Soumâdra, principalement vers le sud, présentent une forêt impénétrable. On trouve dans les montagnes de la stéatite, du granit gris, du marbre, du *péctrole* et du *nappal*, sorte de roche savonneuse. L'or, le cuivre, le fer, le soufre, le charbon de terre, le salpêtre, l'étain, ce rare et précieux minéral, abondent en divers endroits de l'île. Les Malais de Padang et de Menangkabou vendent par an de 11 à 12,000 onces d'or, recueilli principalement par le lavage. Les mines de Sipini et de Cay donnent de l'or de 18 à 20 carats. M. Crawford porte à 36,000 onces la quantité recueillie dans toute l'île, y compris Lemoun, Batang-Assi, Poncallang et Yambon : je crois ce chiffre exagéré. Les Malais seuls ont le privilège d'exploiter l'or, car les Hollandais y ont renoncé après plusieurs essais infructueux; ils aiment mieux l'acheter aux premiers à bon compte. L'acier de Menangkabou est préférable à celui de l'Europe. L'étain existe près de Palembang; c'est une continuation des riches couches de Banka. La petite île de Poulou-Pisang est presque entièrement formée d'un lit de cristal de roche. — Les principales productions du pays sont : le riz, que l'on cultive dans cette grande île, et qui est de deux sortes : le premier, qui est le plus gros, le plus blanc et de meilleur goût, provient des terres hautes et sèches; le second, plus abondant et plus commun, des terres basses et baignées. Le grain se sème à l'époque de la mousson des pluies, au mois d'octobre, et se récolte six mois après, au commencement de la mousson sèche. Le cocotier est un des végétaux les plus utiles aux Soumâdriens. La pulpe du coco sert d'assaisonnement à presque tous leurs mets, ainsi que dans l'Inde; ils en tirent une huile à brûler et à oindre les cheveux;

ils en extraient une liqueur fermentée appelée *toddi* : la tête leur fournit un crou bon à manger, et ils font des balais avec les fibres; mais ils dédaignent l'écorce, dont ailleurs on fabrique des cordes, préférant pour cet usage le rotang et l'éjou. Le bambou atteint une hauteur et une grosseur extraordinaires. Le bétel (*pinang*) forme une des plantations les plus considérables de Soumâdra. On y cultive aussi une foule d'épices, telles que le girofle, le curcuma, le poivre de Cayenne, le gingembre, le cardamome et la coriandre. L'anon, sorte de palmier, produit le sucre nommé *djaggari*, qui est préféré à celui de canne, dont les habitants ne se servent que pour se rafraîchir, surtout en voyage. Le *djarak*, dont la graine produit l'huile de ricin (*palma christi*); le kraton, ou mûrier nain, la sérane, la casse, le chanvre, les ignames, le maïs, les patates douces, le sagou, y sont également cultivés. Le donrian, dont la pulpe blanche a le goût d'ail rôti et possède des qualités aphrodisiaques; le goyavier, le jacquier, le mangoustian, le manguiier, l'arbre à pain, le billinbin, le lança, le branganier, le jambosier, le bananier, l'ananas, l'oranger, le citronnier, la panplémousse, produisent les fruits les plus remarquables. On compte parmi les plantes à teinture le sapan, l'indigo, le cassoumbo, ou carthamas des Indiens, l'oubar, etc. La flore soumâdrienne est une des plus riches du globe. Toutes les variétés de l'Asie s'y mêlent à un grand nombre d'espèces particulières à la Malaisie. Nous citons, parmi les plus remarquables, l'arbre triste, *souma maloune*, qui ne fleurit que la nuit, et la *rofflesia*, trouvée par M. Arnold à Soumâdra et à Jaya; c'est la plus grande des fleurs connues, car l'*aristochia cordiflora*, qui avait eu cette réputation jusqu'à l'instant de la découverte de M. le docteur Arnold, n'a, selon M. de Humboldt, que seize pouces de diamètre. — Dans les régions équatoriales, le sol manifeste une puissance de végétation que nos climats tempérés ne peuvent nous

faire connaître. Nous n'avons pas, parmi les arbres de l'Europe, l'équivalent du baobab africain, ni du bombax océanien; aucun de nos roseaux n'est comparable au bambou. Mais que dirons-nous d'une fleur de plus de huit pieds de tour, et qui ne pèse pas moins de quinze livres? Ajoutons, pour que rien ne manque à un tel prodige, que cette fleur gigantesque croît et s'épanouit sans tige ni feuilles, qu'elle constitue presque toute la plante, car la menue racine qui l'attache à la terre n'a pas six pouces de longueur. — L'île de Soumâdra compte beaucoup d'espèces d'animaux qui lui sont communs avec l'Asie méridionale, tels que le *maïba*, ou tapir bicolore de Malakka, et le gibbon aux longs bras de la région transgénétiq. Ses chevaux, ainsi que ceux de toute la Malaisie, sont petits, mais bien faits, hardis et vigoureux. Les vaches, les chèvres et les brebis sont également de petite taille. Le buffle (*karbou*) y est employé à plusieurs travaux domestiques. Les forêts sont peuplées par l'éléphant, le rhinocéros bicolore (*badak*), plus petit que ses congénères d'Afrique, avec la peau toute parsemée d'écussons et hérissée de poils raides et courts; l'hippopotame, que Marsden assure avoir vu dans les marais de cette île, et que Cuvier ne voulait pas y admettre; le tigre royal, l'ours noir, qui détruit et ronge le cœur des cocotiers; des antilopes noires à crinière grise; des daims, des sangliers, des civettes, la loutre, le porc-épic et, plusieurs espèces de singes, particulièrement le singe à menton barbu (*simia nemes-trina*), qui paraît particulier à cette grande terre. Parmi les habitants des forêts, il ne faut pas en oublier le roi, je veux dire l'orang-outan. Parmi ceux-ci, le *pytheus satyrus* semble être plutôt l'analogue du pongo de Wurmb que du chimpanzé d'Angola et du Congo. Cette espèce, autrefois commune à Soumâdra, y devient chaque jour plus rare. — La population de cette grande terre est un mélange de peuples divers et de races distinctes fort difficiles à classer. Les principaux sont les Reyangs et les Malais, que

je crois originaires de l'île Kalémantan ou Bornéo. Je pense que la comparaison des langues, de l'alphabet, des lois et des coutumes justifie mon opinion, dont je crois avoir démontré l'exactitude dans mon premier volume de l'*Océanie*. — Il me reste à mentionner encore les îles Soumbava, Endé, Sandana et Solor. — Soumbava a 100 milles de longueur sur 140 de largeur; elle est divisée en plusieurs états, dont les principaux sont ceux de Bima, Dompo, Soumbava, Tomboro, Pekat et Sangar. Celui de Bima est le plus puissant. Bima, petite ville avec un beau port, est la résidence du sultan, qui est vassal des Hollandais; et souverain de l'île de Mangaray, ainsi que de la partie occidentale d'Endé. Le fameux volcan de Tomboro fit périr, dans l'épouvantable éruption de 1815, un cinquième de la population de ce district. Après cette catastrophe survint la famine; la fille du rajah du district mourut de faim. Depuis lors, la ville de Soumbava n'est guère qu'un désert. L'état de Bima renferme du minerai d'or, de fer et de cuivre; il est traversé du N.-O. au S.-E. par une chaîne de montagnes convertes de forêts impénétrables. On exporte de cette île appauvrie du riz, des arachides ou pistaches de terre, de la cire et des chevaux. — L'île Florès ou plutôt Endé est située à l'E. de Soumbava; elle a 200 milles de long sur 42-50 de large. L'intérieur en est à peu près inconnu. La partie occidentale dépend du sultan de Bima. Les Portugais y possédaient Larentouka, à l'extrémité orientale; ils paraissent avoir abandonné cet établissement. Le volcan élevé de Lovotivo éclaircit souvent le détroit d'Endé comme un phare lumineux. Les Bouguis ou Ouguis ont un beau port sur la côte méridionale, et ils refusent de se reconnaître vassaux des Hollandais. Ils en exportent des esclaves, de l'huile de coco, de l'écaille, du bois et une canelle commune. Tout le reste de l'île est divisé en plusieurs petits états indépendants. — Au S. d'Endé est l'île Sandana, que les Hollandais appellent *Sandal-Bosch*, et qui:

donne du bois de Sandal, du coton, des buffes et des chevaux. Le sandal, y étant inférieur à celui du Timor, est presque abandonné. On y trouve aussi des faisans et le *jaar-vogel* (en hollandais) on oiseau à années. — La petite île de *Solor* est montagneuse et stérile; elle ne produit guère que des bambous et des nids d'oiseaux; mais les habitants, excellents marins, s'enrichissent par le commerce d'huile de baleine, d'ambre gris et de cire. Les Hollandais y possèdent le fort Frédéric-Henrick, dans le district de Lawaijang. Sur ses côtes, on pêche le *noord-kaper*, espèce de baleine dont la graisse donne de l'huile, et dont la vessie paraît renfermer le précieux ambre gris. *Solor* possède quelques kangarous, mammifère aussi curieux que bizarre.

G.-L.-D. DE RIENZI.

SOUPIR, qu'on écrivait anciennement *souspir* (du latin *suspirium*), mouvement excentrique de l'organe de la voix, provoqué par la crainte, l'amour, la douleur, et accompagné quelquefois de sons inarticulés. Les acceptions de ce mot sont très variées: on *soupire* d'amour, de bonheur, de douleur et d'effroi. — Les mots *soupir* et *désir* se trouvaient souvent accolés autrefois dans les poésies érotiques, comme *guerriers* et *lauriers* dans les chants de guerre. Le concours de ces deux rimes était alors de rigueur. Les vocabulaires de tous les peuples et de tous les temps abondent en périphrases pour exprimer le dernier moment de la vie. Partout on trouve des analogues: on semble craindre d'écrire ou de prononcer le mot *mort*. — Les Latins disaient d'un défunt *Fuit* (il a été); les Français disent: *Il n'est plus*. Il serait facile de multiplier ces exemples. Rien de plus ordinaire que de dire ou d'écrire: *Rendre le dernier soupir*; *recevoir le dernier soupir*, pour mourir ou assister à la mort de quelqu'un. On a soin toujours d'éviter l'expression technique, même dans la correspondance, et surtout dans les billets de faire part. — Pris dans une autre acception, *soupir* n'exprime que de douces sensations. La pré-

cieuse M^{lle} Sendéri, pour laquelle personne ne soupirait, avait accordé une place distinguée aux *soupirs* dans sa carte de *Tendre*. La plus grande partie de nos promenades publiques ont aussi leurs allées des *Soupirs*. D—r.

SOUPIR (musique). Les soupirs sont les signes qui représentent les silences correspondant aux différentes valeurs des notes, en partant de la *noire* et allant toujours en décroissant jusqu'à la plus infime subdivision. Le *soupir* qui se figure ainsi ♯ est le silence d'une *noire*; le *demi-soupir* ♮ celui d'une *croche*; le *quart de soupir* ♯ celui d'une *double croche*; le *demi-quart de soupir* ♯ celui d'une *triple croche*, et ainsi de suite, en continuant la progression sous sa double face, tant qu'il est nécessaire. Ca. B.

SOURCE. En prenant ce mot dans le sens le plus général, il réunit les notions d'*origine* et d'*émanation continue*; mais la première en est inséparable, et n'admet point les modifications dont l'autre est susceptible: ainsi, par exemple, les eaux souterraines alimentent des sources dont l'écoulement varie par des causes bien connues, qui sont plus ou moins abondantes, intermittentes en quelques lieux, etc. Des capitaux acquis par d'autres moyens que ceux dont on fait usage pour les accroître sont l'*origine*, et non la *source* des richesses qu'ils ont fait accumuler: l'industrie est la source de la fortune à laquelle on peut arriver par le travail, l'économie et le bon emploi de petits gains fréquemment reproduits.... Lorsqu'un bruit public a été transmis sans altération, on peut remonter à sa source; si la propagation l'a dénaturé, on se borne à rechercher son origine.... Quelque système que l'on adopte sur la nature de la lumière, on n'hésitera pas à dire que, pour notre planète, le soleil en est la source. — Ces divers emplois du mot *source* en font assez connaître la signification, et signaleront dans tous les cas la place où il convient: mais quelques délicatesses de notre langue demandent que, lorsqu'il s'agit d'objets matériels, ce mot présente à l'imagination quelques

analogies avec les courants d'eau pris à leur origine. Ainsi, on s'abstiendra de dire, même en prose poétique, que le cratère d'un volcan est *la source des feux qui s'élancent vers le ciel*, etc. Au moral, un goût épuré conseillera de réserver cette expression figurée pour la peinture d'affections durables dont on montre l'origine et les progrès. — La véritable philosophie recherche, pour notre instruction, les sources du bien, et s'attache à les rendre plus abondantes; elle étudie avec autant de soin les sources du mal et les moyens de ralentir leur écoulement, s'il est impossible de les tarir. — Les physiiciens avaient déjà résolu presque toutes les questions relatives aux sources dont les eaux réunies forment les ruisseaux, les rivières, les fleuves; les géologues ont complété ce qui manquait encore à cette partie de nos connaissances. Des observations faites avec soin et persévérance ont constaté que les eaux pluviales suffisent pour alimenter la végétation, entretenir les courants et remplir les réservoirs intérieurs, dont quelques-uns n'ont d'écoulement qu'à de très grandes distances. L'examen des roches et de leurs fissures, de la disposition des couches superficielles de la terre, et de tout ce qui, dans notre globe, n'est pas inaccessible pour nous, a révélé le mystère des puits dits *artésiens*, des *oasis* placées en des lieux que les pluies ne fécondent point, de l'inégale distribution des eaux suivant la nature du terrain, etc. Les observations minéralogiques procurent d'utiles indications sur l'hydrographie d'une contrée; dans un pays granitique, on s'attend à trouver des sources nombreuses, des ruisseaux qui portent le tribut de leurs eaux à des courants plus considérables; si des roches calcaires dont la formation n'est pas très ancienne occupent une grande étendue, on ne sera pas surpris de rencontrer, comme dans le Jura, des sources très abondantes, mais rares, des ruisseaux qui disparaissent sous terre à peu de distance de leur origine, etc. — L'opinion vulgaire attribuée aux *eaux de source* une

salubrité que la médecine refuse de reconnaître en plusieurs lieux. Les Parisiens opposèrent une longue résistance à la substitution des eaux de la Seine à celles que fournissaient les sources gypseuses du voisinage. Un préjugé des plus tenaces s'oppose à la construction de citernes dans des habitations où l'on ne peut avoir que de très mauvaises eaux avec beaucoup de travail; on n'ose boire qu'un liquide *puisé à la source*. La Bruyère, auquel on serait en droit de reprocher une ignorance peu excusable dans un académicien, fait dire au misanthrope Héraclite : « O pâtres ! recevez-moi parmi vous à manger votre pain noir et à boire l'eau de vos citernes ! » Ainsi, suivant l'auteur des *Caractères*, les réservoirs artificiels ne seraient faits que pour désaltérer le pauvre, et l'on en trouverait dans les pâturages solitaires que les bergers parcourent avec leurs troupeaux. Mais puisque les eaux des sources ne sont que celles des pluies qui, après avoir pénétré dans la terre, en sortent par les ouvertures qui leur livrent un passage, peuvent-elles reparaître plus pures qu'elles n'étaient au moment de leur chute sur la terre, et n'est-il pas à craindre qu'elles se soient chargées de quelques dissolutions dans les couches terrestres qu'elles ont traversées ? La conservation dans les citernes est à coup sûr mieux garantie, et c'est là que l'on peut puiser des eaux non moins pures que celles des meilleures sources. FERRY.

SOURD, qui ne peut entendre, par le vice, le défaut, l'obstruction de l'organe de l'ouïe (v. Muet [Sourd-]). Au figuré, être *sourd* aux prières, aux cris, aux raisons, aux remontrances, c'est être insensible, inexorable. Frapper comme un *sourd*, c'est frapper sans mesure, sans pitié. — *Sourd* se dit aussi de certaines choses qui ne retentissent pas : Cette salle est *sourde*, ce violon est *sourd*. Un bruit *sourd*, au figuré, est une nouvelle qui n'est encore ni publique, ni certaine, et qu'on se dit à l'oreille. Douleur *sourde*, douleur interne, qui n'est pas aiguë. Lime *sourde*, qui ne fait pas de bruit quand

on s'en sert. *Lanterne sourde*; lanterne à l'usage des voleurs, construite de telle façon que celui qui la porte voit sans être vu, et en cache entièrement la lumière quand il veut. En mathématiques, on appelle *quantités sourdes* celles qui sont incommensurables, celles qui ne peuvent être exprimées exactement, ni par des nombres entiers, ni par des fractions. La racine carrée de deux est une quantité *sourde*. X.

SOURIS ou **SOURIRE**, action de rire sans éclater, et seulement par un léger mouvement de la bouche et des yeux.

SOURIS (histoire naturelle). Le *Dictionnaire de l'académie française*, qu'on cite comme le vocabulaire modèle de notre langue, ayant défini le chat « un animal domestique qui mange des souris, » nous devrions présenter ici la souris comme un animal domestique qui est mangé par le chat; mais une telle déférence envers notre aréopage littéraire ne nous étant point imposée, nous préférons dire avec les naturalistes que ce mot désigne un animal mammifère de l'ordre des rongeurs. Le peuple sourisois est assez connu de nos lecteurs pour qu'ils se contentent de cette définition. Toute discussion, tout examen des dents, seraient ici déplacés. L'agilité des individus composant cette petite nation a mérité à ces quadrupèdes le surnom de *gent trotte-menu*. Ceux dont la curiosité n'est point satisfaite trouveront au mot **RAT** des notions sur les mœurs de ces animaux, et sur les distinctions qu'on doit établir entre ceux des champs et ceux des maisons. Nous ajouterons que les souris ont (comme un sucer d'ont nous nous sommes déjà occupé) l'avantage de désigner une nuance de couleur particulière. Le *gris de souris* est aussi légitime que le *brun-puce*. — Au figuré, *la montagne enfantant une souris* s'applique aux grands projets n'aboutissant à rien. *On le ferait tracher dans un trou de souris* se dit d'un homme effrayé, perdant la tête. *On entendrait trotter une souris* exprime un grand silence. — *Par*

de souris, en terme de fortification, désigne un escalier étroit et raide, pratiqué à la gorge d'un ouvrage avancé, pour établir une communication entre cet ouvrage et le fossé qui se trouve en arrière. — *Souris* se dit aussi, en terme de guerre, d'un appareil destiné à mettre le feu à un fourneau de mine.

CHARBONNIER.

SOUS-PRÉFECTURE, SOUS-PRÉFET (v. **PRÉFECTURE** et **PRÉFET**).

SOUSTRACTION. Ce mot, dans son acception générale, et quand il n'est pas pris en mauvaise part, désigne l'action de soustraire, de retrancher une chose d'une autre, ou une partie d'un tout. Il est très peu usité dans ce sens, si l'on en excepte le cas où il sert à désigner la seconde des quatre règles fondamentales de l'arithmétique. Cette opération, par son mode d'être, rentre entièrement dans la définition que nous donnons de ce mot, puisqu'elle consiste uniquement à retrancher ou à soustraire une quantité d'une autre; cette règle est trop connue pour que nous la donnions ici; chacun sait aussi que, rigoureusement parlant, la règle qu'on nomme *division* n'est pas autre chose qu'une *soustraction extrêmement abrégée*, de même que la *multiplication* se réduit à une simple *addition très abrégée* aussi; les tables de logarithmes, qui simplifient tant les calculs d'un certain ordre, n'ont d'autre but que d'opérer cette conversion des deux dernières règles en les ramenant aux deux premières, c.-à-d. à l'addition et à la soustraction. Pour opérer celle-ci sur des fractions, on les réduit au même dénominateur et on retranche les numérateurs, donnant à la différence le dénominateur commun. Ainsi, pour soustraire $\frac{1}{4}$ de $\frac{1}{2}$, on fera d'abord $\frac{1}{2}$ et $\frac{1}{4}$, ou plutôt $\frac{2}{4}$ et $\frac{1}{4}$, et l'on aura $\frac{1}{4}$ pour différence. La soustraction en algèbre n'est pas plus difficile; mais, comme elle est moins commune et connue de moins de monde, nous en dirons deux mots. S'il s'agit de monomes, on écrit les quantités de suite en changeant simplement le signe de la grandeur à soustraire, puis

on fait la réduction s'il y a lieu : ainsi , pour ôter $+ a$ de b , on écrit $b - a$, et pour ôter $- b$ de a , on écrit $a + b$, en changeant $-$ en $+$; car ôter des dettes, c'est augmenter l'avoir de quelqu'un; soustraire des moins, c'est donner des plus. S'il s'agit de polynômes, on écrira les termes de la grandeur à soustraire sous les termes semblables de l'autre, en changeant seulement les signes de la grandeur à soustraire en signes contraires : ainsi, pour retrancher $- 2 a c x + 3 2 c x^2 + 4 a^2 m - 5 a^2 b$ de $7 c x - 4 a^2 b + 6 a^2 m - a c x + b d$, on place ainsi ces deux polynômes :

$7 c x^2 - 4 a^2 b + 6 a^2 m - a c x + b d$
 $- 3 c x^2 + 5 a^2 b - 4 a^2 m + 2 a c x$; et l'on a pour différence cherchée $4 c x^2 + a^2 b + a^2 m + a c x + b d$ en réduisant les termes à leur plus simple expression. S'il n'y a pas de termes semblables, on écrit simplement la quantité à soustraire, dont on change les signes (comme il vient d'être fait) à la suite du polynôme dont on opère la soustraction. — Le mot *soustraction* signifie *prendre furtivement*, dans la législation criminelle. La loi prononce des peines contre les soustractions commises par les dépositaires ou comptables publics, par les fonctionnaires publics de l'ordre civil ou judiciaire, et par les particuliers dans les dépôts publics. Celles qui sont commises par des maris au préjudice de leurs femmes, et *vice versa*; par un veuf ou une veuve, des choses ayant appartenu à l'époux décédé; par les enfants ou descendants, au préjudice de leur père ou mère ou de leurs ascendants; par ceux-ci, au préjudice de leurs enfants ou descendants, ou par les alliés au même degré, ne donnent lieu qu'à des réparations civiles; la loi ne prononce de peines que contre ceux qui ont recélé les objets soustraits par eux (Cod. pén., art. 169 à 173, 254 à 256 et 380).

J. G.

SOUTHEY (ROBERT), l'un des poètes et des écrivains modernes de l'Angleterre les plus renommés, fils d'un commerçant en gros de lingerie, né à Bristol, en 1714, le 2 août, aujourd'hui âgé de

65 ans. Il se destinait à l'état ecclésiastique, après avoir étudié à l'école de Westminster et à l'université d'Oxford; mais une exaltation de tête pour les principes républicains, que favorisait l'essor de notre révolution, le détournait de cette carrière. Le défaut de ressources l'empêcha même seul d'aller à cette époque réaliser avec ses beaux-frères, Lovell et Coleridge, un plan de république dans l'Amérique. Le mariage de Southey, et un voyage en Portugal, où il accompagnait son oncle le chapelain Hill, calmèrent cette effervescence. A l'enthousiasme réformateur succédèrent bientôt des spéculations de fortune et de renommée. Aussi Robert Southey, en 1804, fut-il nommé secrétaire du chancelier de l'échiquier irlandais. Après la retraite de celui-ci, le zèle dont il fit preuve dans de nombreux écrits, pour le ministère et contre ses anciens amis les réformateurs, le fit choisir pour poète lauréat. Southey s'est montré constamment fidèle à ce genre de mission, prônant la cour et le clergé anglican, et déchirant leurs adversaires comme ces animaux dévoués au service de l'homme, qui ne savent que lécher les pieds de leur maître et mordre ceux que sa colère leur signale. On ne peut refuser à M. Southey beaucoup d'esprit et de goût, une instruction très étendue, et un talent éminent comme poète, comme prosateur et comme critique. Il est depuis longtemps l'un des principaux et des plus habiles rédacteurs du célèbre recueil tory *The Quarterly Review* (la Revue trimestrielle). Il avait fondé avec Walter Scott la *Revue trimestrielle étrangère*, où tous les deux ont publié d'excellents articles, doctrines à part. L'enthousiasme du jeune âge avait bien inspiré M. Southey, lorsqu'il publia son poème de *Jeanne d'Arc*. C'est celui de tous ses ouvrages du même genre où son talent de poète est le plus franc et le plus élevé. Ce poème n'était pas seulement une belle œuvre, c'était encore une belle action. Il était glorieux pour un Anglais de réhabiliter le nom d'une héroïne française

qui avait triomphé de l'Angleterre, et que l'un des plus grands poètes de la France n'avait pas eu honte d'outrager. On lira avec beaucoup d'intérêt des détails sur le poème de M. Southey dans l'*Essai sur la littérature anglaise*, qui précède la traduction de *Milton* par M. de Châteaubriand, et dans l'excellente notice de MM. Michand et Poujoulat sur Jeanne d'Arc. — Le mérite poétique du lauréat brille encore dans son épopée intitulée *Roderick*, ou le *Dernier des Goths*. On sait que le sujet est la chute du dernier roi visigoth, vaincu à Xérès par les Maures. Ce poème eut deux éditions, en 1814 et 1815. On a en outre de lui, dans le même genre, la *Malédiction de Kéhana* (1811 et 1813), imitation des poèmes hindous, et *Wat-Tylor*, chef des mouvements populaires sous Richard II. Ce dernier poème, inspiré à l'auteur par l'exaltation démocratique de sa jeunesse, lui fut dérobé, et publié, en 1817, par ses ennemis politiques. — On a publié de M. Southey deux autres romans en vers, ou poèmes : 1° *Thalaba le destructeur* (1803, 2 vol. in-8°), où l'on trouve, entre autre, beautés, une excellente peinture de l'Arabie et des mœurs arabes; 2° *Madoc*, prince de Galles, à qui une vieille tradition attribue la découverte de l'Amérique dès le XII^e siècle (1805 et 1806). On y remarque l'adresse avec laquelle l'auteur a su coudre à l'arrivée de Madoc la conquête du Mexique par les Aztèques, et d'heureuses imitations d'Alonzo d'Ercilla, l'auteur de l'*Araucana*, d'Ossian et de Milton. — Les ouvrages les plus estimés de M. Southey, comme prosateur, sont : 1° une *Histoire du Brésil* (1810 et 1819, 3 vol. in-4°); 2° *Lettres écrites pendant une courte résidence en Espagne et en Portugal* (1797); 3° *les restes de Henri Kirke White*, avec sa *Vie* (1807, 2 vol. in-8°); 4° *l'Angleterre et les Anglais*, etc. (1817, 3 vol. in-8°), traduit en français. Pas plus que l'auteur de *Pelham*, M. Southey, dans cet ouvrage, ne saurait être accusé de partialité pour l'Angle-

terre. On estime beaucoup moins son *Histoire de la guerre en Espagne et en Portugal* (1823, 2 vol. in-8°); il ne s'y montre ni exact ni impartial. Il a publié de plus une *Vie de Nelson*, une *Vie de Wesley*, le fondateur de la secte méthodiste; la *Chronique du Cid Rodrigo Dias de Bivar*, traduite de l'espagnol, traduction fort inférieure, sous le rapport de l'intérêt et de l'utilité, à la *Vie du Cid*, composée, d'après les originaux, par le célèbre historien Jean de Müller, et imprimée dans le recueil de ses œuvres posthumes, etc., etc. — On voit que M. Southey doit être compté parmi les écrivains les plus féconds. Ses œuvres poétiques ont été imprimées en 15 vol. in-12. — Terminons en citant le jugement porté sur lui par un de ses compatriotes « Southey, dit-il, a toujours l'air de traduire d'une langue étrangère; il travaille constamment sur des idées d'emprunt, et il n'y a souvent de lui dans ses compositions que les phrases qui servent à lier les morceaux tirés des auteurs originaux. Convenons, toutefois, que ses ouvrages offrent de nombreuses beautés de style et des détails d'une grande vérité. Mais aucun de ses poèmes, excepté des ballades et quelques petits contes, ne peut, dans son ensemble, être regardé comme formant un tout bien coordonné, digne de passer à la postérité. Comme historien, M. Southey ne s'est pas élevé au dessus de la médiocrité, soit pour le style, soit, plus encore, pour les autres qualités qui constituent le parfait historien. Dans sa critique, il s'est montré trop injuste et trop dévoué à un parti pour mériter l'approbation des hommes qui savent apprécier la probité littéraire. Il est d'autant plus à regretter que M. Southey ait consenti à écrire sous l'influence du ministère, que ce littérateur possède une connaissance approfondie des langues, dont il a étudié les chefs-d'œuvre, et qu'à cet avantage il joint un goût épuré. S'il était consciencieux, il serait le premier critique vivant de la Grande-Bretagne. » AUGUST DE VITY.

SOUVAROF-RYMNIKSKI (ALEXANDRE-VASSILIEVITCH), prince Italinski, feld-maréchal et généralissime des armées russes, un des plus célèbres capitaines du XVIII^e siècle, naquit en Finlande, le 13 novembre (vieux style) 1729. Son grand-père *Suvor* était Suédois, et s'était établi en Russie en 1632. Le père de notre héros, officier sous Catherine II, parvint au grade de général en chef et à la dignité de sénateur. Il donna un soin particulier à l'éducation de son fils, qu'il destina d'abord à la magistrature ; mais le jeune homme, se sentant un penchant irrésistible pour la profession des armes, avait à peine 13 ans qu'il se fit inscrire dans les cadres du régiment des gardes de Semenov. Il y resta jusqu'en 1754, où il fut placé comme lieutenant dans un régiment de campagne. Trois ans plus tard, il était lieutenant-colonel, et, après l'ouverture des hostilités avec la Prusse, commandant de Menel. Sur ses pressantes sollicitations, il fut incorporé dans l'armée envoyée contre Frédéric-le-Grand, et assista au combat meurtrier de Kunersdorf. Il se distinguait par la rapidité de son coup d'œil et par son infatigable bravoure. Après la mort de l'impératrice Elisabeth, Souvarof fut chargé de porter, en 1763, à Saint-Petersbourg, la nouvelle de la retraite de l'armée russe, qui avait quitté celle de Frédéric. A ce message était jointe une lettre de recommandation en faveur du porteur, qui reçut de Catherine une lettre autographe avec le brevet de colonel du régiment d'infanterie d'Astrakan. Dans la guerre entre la Russie et la confédération de Bar, au sujet des dissidents, en 1768, il commandait une partie des troupes russes en Pologne. Il dispersa l'armée des deux Pulavski, prit d'assaut Cracovie, et remporta d'autres avantages, qui eurent pour récompense sa promotion au grade de major-général, et la décoration d'Alexandre Nevski. En 1773, il servit contre les Turcs sous les ordres du feld-maréchal Rumjanzov. Dans cette campagne, il battit trois fois l'ennemi, et, après avoir fait sa jonction avec le gé-

néral Kamenskoi, il remporta une victoire éclatante sur le reis-effendi à Kasladgi. La paix faite avec les musulmans, il étouffa les troubles qui menacèrent momentanément le trône de Catherine. Cette insurrection avait été provoquée par Pugatscheff, qui avait soulevé des peuplades entières de Kosaks et de Tatars, et qui, secondé par les moines et les mécontents, se flattait déjà de venger Pierre III, dont il avait pris le nom. En 1783, Souvarof soumit à l'empire les Tatars de Kuban et de Budziaz. Ces derniers succès lui valurent la grande croix de Vladimir et le portrait de l'impératrice, enrichi de diamants, que le héros porta toujours depuis quand il eut quitté la peau de mouton, qui était son vêtement habituel à l'armée. Il fut nommé général en chef. Au combat de Kinburn, en 1787, son infanterie attaque à la baïonnette l'ennemi dans ses fortifications. Il est repoussé, et reçoit une balle au ventre. Malgré les douleurs qu'il ressent, il monte à cheval, poursuit, le sabre à la main, ses Kosaks en fuite, les atteint, et met pied à terre en criant : « Fuyez maintenant, lâches, et abandonnez votre général à l'ennemi ! » Au siège d'Oczakov, que dirigeait le prince Potemkin, il se laissa emporter par son courage, et était perdu, avec les 600 hommes qui lui servaient d'escorte, sans le prince de Repnin, qui le sauva. Réuni au prince de Saxe-Cobourg, il battit le séraskier Mehemed-pacha à Foleschani, le 1^{er} août 1789. Sa gloire brilla bientôt d'un nouvel éclat : le prince de Cobourg était enveloppé par l'ennemi ; Souvarof se hâta de venir à son secours, et défait complètement (sept. 1789) la grande armée des Turcs sur les bords de la rivière de Rimnik. L'empereur Joseph le fait comte de l'empire allemand. Il reçoit en outre de l'impératrice de grands présents et le titre de Rimnikski. Ayant reçu du prince Potemkin l'ordre de prendre la citadelle d'Ismâel, qui avait jusqu'alors bravé les armes de la Russie, il somme le commandant de se rendre, et, sur son refus, il se décide à livrer

l'assaut. Il promet à ses soldats le pillage de la ville, et leur donne l'ordre de tout passer au fil de l'épée : « Point de quartier, s'écrie-t-il, les provisions sont chères. » La veille de l'assaut, il disait à ses soldats : « Demain matin, je me lèverai une heure avant le soleil, je ferai mes prières, je m'habillerai, puis je chanterai comme un coq, et vous monterez à l'escalade suivant les dispositions que j'aurai prises. » Deux fois les Russes se virent repoussés avec de grandes pertes; enfin, les remparts furent escaladés, 33,000 Turcs égorgés et 10,000 faits prisonniers. Souvarof, au milieu du carnage, était toujours à la tête des siens, criant *koli, koli* (tue, tue)! Le rapport de Souvarof fut ainsi conçu : « Honorez Dieu, et honorez-vous vous-mêmes. La citadelle est prise, et j'y suis en ce moment. » — Il fallut huit jours pour enterrer les morts. De tout le bntin, Souvarof ne prit qu'un cheval. Après la paix de 1791, Catherine l'honora du gouvernement de Iekaterineslav, de la Crimée et des provinces conquises à l'embouchure du Dniester. Le nouveau gouverneur choisit Cherson pour résidence, et il y séjourne deux ans. Les Polonais voulant proclamer leur indépendance en 1794, il reçoit l'ordre de marcher contre eux, remporte plusieurs avantages, et prend d'assaut la place fortifiée de Praga. Il fit son entrée à Varsovie le 9 novembre. L'impératrice le nomma feld-maréchal, et lui envoya un bâton en or et une couronne de chêne, dont les diamants furent évalués à 60,000 roubles. « Vous savez, lui écrivait Catherine, que je ne donne à personne un avancement qu'il ne mérite pas, et que je suis incapable de méconnaître les droits d'ancienneté; mais, c'est vous-même qui venez de vous élever au grade de feld-maréchal par la conquête de la Pologne. » En 1799, l'empereur Paul lui confia le commandement de l'armée, qui, réunie aux Autrichiens, devait combattre la république française en Italie : toutes les forces de l'Autriche étaient placées sous ses ordres. Il remporta plusieurs victoires éclatantes, entre autres celle de Piacenze,

de Novi, etc., s'empara de toutes les villes et forteresses de la haute Italie, et reçut le titre de prince Italinski. Il changea alors son premier plan, et franchit les Alpes et le mont Saint-Gothard pour entrer en Suisse; mais il arriva trop tôt, les Autrichiens ne lui ayant pas envoyé assez promptement des bêtes de somme pour le transport des bagages. Sur ces entrefaites, Korsakof, battu par Masséna, avait été obligé de se replier vers le Rhin; cet échec, et l'absence de tout secours du côté des Autrichiens, contraignirent Souvarof à se retirer sur le lac de Constance. Il fut constamment harcelé, dans ce mouvement de retraite, par les généraux Lecourbe, Masséna et Gudln. Cerné dans la vallée de Reuss, il s'ouvrit un passage et se jeta dans celle de Schachenthal; puis, le 28 septembre, à travers d'affreux précipices, par un sentier connu seulement des chasseurs de chamois, et si étroit qu'il ne pouvait y passer qu'un homme de front, il conduisit ses troupes au village de Mullen, où il opéra sa jonction avec Korsakof. L'empereur Paul, mécontent de la conduite de la cour de Vienne, résolut de rappeler son armée des bords du Rhin. Il envoya l'ordre à son généralissime de revenir à Saint-Petersbourg, où il lui préparait une entrée solennelle; un appartement l'attendait au palais impérial : on devait, en outre, lui ériger un monument. Mais, à peine eut-il touché les frontières de sa patrie qu'il se vit retenu par une maladie subite dans ses domaines, en Lithuanie. Le tsar lui adressa son propre médecin, auquel il ordonna d'employer toutes les ressources de son art pour sauver le héros. Mais, tandis que Souvarof recevait de son maître ces glorieux témoignages d'estime, et qu'on faisait des préparatifs pour célébrer son retour, ses ennemis réussissaient à le perdre dans l'esprit de Paul. Un ordre, émané de ce souverain, et que Souvarof n'avait pas exécuté, servit de prétexte à sa disgrâce. L'empereur, dans une parade, fit lire un ordre du jour, dans le-

quel il annonçait à l'armée que Souvarof avait mérité une réprimande sévère pour fait de désobéissance. Les préparatifs de son triomphe furent contremandés; l'appartement qui lui était destiné dans le château fut donné au prince de Meklenbourg. Souvarof recut à Riga la nouvelle de sa disgrâce : il n'en continua pas moins sa marche vers Saint-Petersbourg, et descendit chez sa nièce, qui habitait un quartier éloigné du palais. Personne n'osait l'approcher; le chagrin le consumait dans sa solitude. Bientôt il fit appeler un prêtre pour le disposer à la mort, qu'il attend avec résignation. Seize jours après, le 18 mai 1800, il avait cessé de vivre : ses funérailles furent célébrées avec pompe, et sa statue fut érigée par Alexandre en 1801. Son fils épousa la princesse de Conrlande : il était major-général quand il périt en voulant passer la rivière de Rymnik, débordée là où son père avait remporté une de ses plus sanglantes victoires. — On a beaucoup parlé de l'originalité de Souvarof, de sa manière de vivre et de la rudesse de ses mœurs. Les bulletins de ses victoires, qu'il adressait à l'impératrice, étaient rédigés avec un laconisme piquant qui la charmait. Il lui écrivait, au sujet de la prise d'Ismaël : « Mère, la glorieuse Ismaël est à vos pieds. » Une pelisse grossière de peau de mouton formait (nous l'avons dit) son costume habituel en campagne : il changeait de chemise en plein air, en présence de ses soldats. Connaissant tout l'empire que la superstition exerçait sur l'âme de ses guerriers, il ne donna jamais le signal d'un combat sans se signer plusieurs fois et sans baisser l'image de saint Nicolas ou celle de la Vierge, qu'il portait toujours sur lui. Dans les ordres du jour qu'il faisait publier avant d'engager le combat, il ne manquait jamais d'assurer que tous ceux qui seraient tués iraient droit en paradis. En Suisse, les grenadiers qui formaient son avant-garde, épuisés de faim et de fatigues, refusent de se porter en avant : Souvarof se précipite au milieu des mitins, et, sur le refus de marcher,

fait creuser une fosse, s'y étend en présence de ses soldats étonnés, et leur dit : « Puisque vous refusez de me suivre, je ne suis plus votre général ; je reste ici cette fosse sera mon tombeau. Soldats, couvrez de terre celui qui vous guida tant de fois à la victoire ! » Il était actif, audacieux, et possédait à un haut degré le talent d'exalter l'enthousiasme du soldat. C. L.

SOUVERAINETÉ NATIONALE.

On nomme *souverain* le pouvoir en dernier ressort, celui dont tous les autres relèvent, qui préexiste à tous, qui subsiste encore quand les autres ne sont plus, en un mot, le pouvoir duquel tout émane et auquel tout doit retourner. C'est dire assez que la souveraineté ne peut résider dans un individu, dans un corps, dans une famille, car tout cela passe, mais dans la société elle-même, qui préexiste et survit à tous les individus ; à toutes les familles, à tous les corps. Nous disons que la souveraineté réside dans la *société*, et non, comme on l'a souvent écrit, dans le *peuple* : c'est d'abord pour éviter le vague que peuvent répandre sur cette importante notion les acceptions diverses du mot *peuple*, et puis, parce que la souveraineté ne procède pas, dans son exercice, par délibérations et par comptes de voix comme un tribunal (chose dérisoire dans un petit état, impraticable dans un grand) ; mais par l'accomplissement de ces grands faits politiques où la société entière agit avec toutes ses influences, et où chacun exerce inégalement la part d'action que lui assignent sa position, sa fortune, ses lumières, ses relations, les circonstances où il se trouve placé. — De la souveraineté ainsi comprise résultent les deux axiomes fondamentaux du droit public et inter-national : que chaque peuple est maître chez lui ; que nul n'a droit de faire le maître chez un autre. — On a vu cependant des princes, des dynasties, destinés au pouvoir, en appeler à la force étrangère, faire la guerre au pays au nom de leur *droit* et pour reconquérir leur *héritage*, proclamer leur *légi-*

limité, et nier celle de la nation qu'ils prétendaient gouverner en dépit d'elle-même. Bien qu'un fait trop fameux, la Sainte-Alliance, ait, de notre temps même, consacré ces prétentions et voulu fonder le droit public de l'Europe sur cette *légitimité* illusoire, ce fait n'a pu prévaloir contre l'évidence; la Sainte-Alliance, malgré l'éminence des noms qui l'avaient souscrite, n'a pu subsister au delà de quelques années, et il est demeuré constant que l'intervention étrangère est toujours un crime chez celui qui l'invoque, une haute violation du droit des gens chez celui qui se la permet. — Quelques-uns, cependant, au nom de la tranquillité publique et de la stabilité des gouvernements, ont consenti d'adopter le dogme de la *légitimité*, non comme une vérité, mais comme une fiction salutaire, comme une garantie contre des révolutions trop fréquentes. Nous dirons d'abord que ce serait une pauvre garantie que celle qui résiderait dans un sophisme, et la *légitimité* dont on parle ici n'est pas autre chose. En effet, sur quoi se fonderait-elle? où est son principe, son origine? Toutes les dynasties ont commencé; le principe de la souveraineté ne résidait donc pas en elles-mêmes; il y avait donc un souverain avant elles, en dehors d'elles. Devient-on *légitime* par le seul fait qu'on occupe le trône? Mais, dès lors, pourquoi parler d'*usurpations*? et qu'est-ce qu'un droit qui ne serait qu'un fait? Bien plus: accordons si large part qu'on voudra au droit d'une famille; cette famille, un jour, ne peut-elle s'éteindre? et alors, donc, plus de droit nulle part, plus de gouvernement légitime possible; car rien ne peut sortir de rien. — En second lieu, nous dirons que l'on confond ici deux choses immensément diverses, l'*hérédité* constitutionnelle et la *légitimité* des absolutistes. Quand la nation française, en 1830, a fondé un trône constitutionnel, elle n'a point voulu que la transmission de la royauté fût une perpétuelle occasion d'orages; elle a voulu que cette transmission se réglât d'elle-

même par voie d'*hérédité*. A-t-elle donc alors rétabli le principe de la *légitimité*? Rien moins; car c'était précisément contre ce principe que la révolution venait de s'accomplir; c'était en brisant ce principe qu'un nouveau trône venait de s'élever. L'*hérédité* constitutionnelle, c'est le mode convenu pour la transmission d'un pouvoir émané du pays et reconnaissant la souveraineté du pays; la *légitimité*, au contraire, est, dans ses prétentions, le droit attribué à une famille de régner sur le pays, non de par le pays, mais de par elle-même, non pour le pays, mais pour elle-même. L'*hérédité* n'est pas, à proprement parler, un droit du monarque; c'est plutôt le droit de la nation, dont l'intérêt a dicté ce mode de transmission: la *légitimité* est la négation du droit national, la confiscation d'un peuple au profit d'une race toujours autorisée à s'imposer à lui, quelques fautes qu'elle puisse commettre, quelques antipathies qu'elle puisse soulever, quelques maux qu'elle puisse produire; c'est la propriété d'une nation adjugée à son gouvernement. L'idée de *légitimité*, dans ce sens, a son origine dans la puissance féodale. La plupart des dynasties européennes, sorties d'anciens seigneurs féodaux, propriétaires du sol et des hommes sur lesquels s'étendait leur pouvoir, n'ont pu, même en nos temps de civilisation, séparer dans leur pensée les deux notions de gouvernement et de propriété, qui, en d'autres temps, avaient été la conséquence l'une de l'autre. De là ces mots, étranges en pareille matière, d'*hérédité*, de *bien*, d'*usurpation*; de là ces appellations de *maître*, de *sujets*, contre lesquelles se révoltent la dignité du citoyen et la majesté nationale; de là ces invocations au glaive étranger contre les arbitres du pays. — On conçoit que, dans le système de la *légitimité*, la nation est sans droit, non seulement pour changer son gouvernement, fût-ce par un suffrage unanime, mais même pour améliorer sa condition, en respectant la personne et le titre des gouvernants. En vain gémirait-elle sous le régime le plus intoléra-

ble; elle doit le subir, se résigner, et attendre en silence qu'il plaise au *maître* d'adoucir le sort de ses *sujets*. Ose-t-elle prendre l'initiative? a-t-elle eu assez de force pour se faire accorder des concessions? Dès lors, le prince n'a plus été libre; tout ce qu'il aura consenti, juré même, est nul, et l'étranger devra intervenir à main armée pour châtier la rébellion. Telle est la théorie des légitimistes. Et qu'en ne dise pas que cette théorie n'a point passé dans la pratique. L'Espagne, en 1820, n'avait point renversé Ferdinand; elle n'avait abattu que le despotisme et l'inquisition. Naples, à la même époque, avait accompli sa révolution sans excès, sans effusion de sang, sans changement de prince ni de dynastie. Pourtant, ni l'une ni l'autre n'ont pu trouver grâce devant la propagande légitimiste. — On a pu voir, par ce que nous avons dit plus haut, que la souveraineté du peuple n'est point le gouvernement du peuple, quoiqu'on les ait souvent confondus dans le trouble de notre première révolution. La souveraineté du peuple, si l'on veut se servir de ce mot, est le principe tutélaire qui éclaire et limite l'exercice du pouvoir: le gouvernement du peuple ne serait qu'une anarchie; car, lorsque le gouvernement est partout, il n'est nulle part. En réalité, le mot de souveraineté nationale ne signifie autre chose que le droit qu'à toute nation de s'appartenir à elle-même et d'être maîtresse sur son territoire. C'est, en d'autres termes, le droit d'avoir fait impunément une révolution quand la force des choses l'y a conduite. — Le principe de la souveraineté nationale n'a, par lui-même, rien d'hostile, rien d'alarmant pour les gouvernements: il ne provoque point au renversement; il interdit seulement le recours à l'intervention étrangère au profit de ceux qui seraient assez pervers ou assez insensés pour se faire renverser. Or, un gouvernement qui a pour lui la possession, et tout ce que la possession donne; l'autorité légale, la force publique, le trésor, etc., ne peut jamais être renversé que

par sa faute et par sa très grande faute: il ne doit accuser de sa chute que lui-même. Il est, au reste, à remarquer que le principe de la souveraineté populaire n'a jamais été invoqué qu'à titre de défense, et comme une réponse aux prétentions excessives de la royauté. Ce sont les tentatives absolutistes de Charles I^{er} et de Jacques II qui l'ont fait proclamer en Angleterre; comme c'est le coup d'état insensé de Charles X qui a décidé son triomphe en France. Auparavant, c'était aussi le despotisme de Louis XIV qui avait enfanté le Contrat Social: *la nation est souveraine*, c'était la réponse à l'état, c'est moi. — Des philosophes, des publicistes éminents, parmi lesquels comptent nos Benjamin-Constant, nos Royer-Collard, ont combattu le système de la souveraineté nationale. Suivant eux, il n'y a de souverain que la raison, que la justice, que la vérité. C'est là une noble pensée et une expression impropre. Que la raison, la vérité, soient des puissances morales supérieures à toutes les puissances humaines; que le consentement unanime de tous les hommes n'ait pas la vertu de rendre juste ce qui est injuste, vrai ce qui est faux; que l'équitable postérité soit toujours là, pour réhabiliter l'innocent sacrifié, pour flétrir l'erreur préconisée; tout cela, certes, est incontestable, et ce sont là des vérités bonnes à dire, meilleures à répéter. Mais tout cela est étranger à la question de souveraineté. Qui dit souveraineté n'entend pas une notion purement abstraite, une puissance purement morale. Le mot de *souveraineté* ne correspond pas à l'idée de *droit*, mais à l'idée de *pouvoir*; pas à l'idée de *justice* absolue, mais à l'idée de *compétence*. Les affaires humaines ne se régissent point par des abstractions; pour avoir prise sur elles, il faut que le *droit* se matérialise, qu'il se fasse homme, qu'il se transforme en pouvoir humain. C'est ce pouvoir humain dont le degré suprême nous apparaît sous le titre de souverain. Supprimez-le, plus de juge en dernier ressort des questions sociales, plus de décision qui commande

l'obéissance actuelle ; dès lors plus d'ordre social. Sans doute un pouvoir légitime peut errer ; il n'en est pas moins pouvoir compétent, quand il a statué sur choses de son ressort. Sans doute encore le pouvoir ne doit pas abuser de sa toute-puissance ; mais il n'en est pas moins indispensable à la constitution des sociétés qu'il y ait quelque part un pouvoir tout-puissant. Il faut que le souverain tâche d'avoir raison ; mais la raison n'est pas le souverain ; il faut qu'il soit juste, mais la justice n'est pas le souverain : il faut qu'il se tienne dans le vrai, mais la vérité n'est pas le souverain. Quelque respect qu'on doive à de hautes pensées, à de généreuses intentions, il nous est impossible de voir ici autre chose qu'une confusion dans les termes, et nous devons nous y refuser, car la confusion n'est jamais utile. St. A. BERVILLE.

SOUZA (Madame la comtesse de). Il y a en Normandie, cette Toscane de la France, une petite ville située dans une des plus belles parties de notre magnifique province. Cette petite ville est bordée d'un côté par des roches pittoresquement accumulées, d'un autre côté par de longues bruyères qui rappellent les plateaux mélancoliques de l'Écosse, et enfin par ces grasses et luxuriantes prairies qui sont un des attraits les plus séduisants de ce riche pays. Cette position de Falaise, qui offre, au premier coup d'œil, une si poétique diversité de paysage, est encore embellie par les ruines de plusieurs châteaux gothiques, dont le principal est celui de Robert-le-Magnifique, flanqué de la tour de Talbot, le fameux général anglais. Parmi ces châteaux, il en est un, moins célèbre que le château de Robert, moins orgueilleux que la tour de Talbot, et que l'on nommait jadis le fief de *Long-pré*. C'est dans ce château modeste, mais d'un aspect plein d'originalité, qu'est née M^{lle} de Filleul ; c'est dans cette contrée inspiratrice qu'elle passa sa jeunesse, et qu'elle fit cette première éducation des yeux et du cœur qui influe si vivement sur le reste de notre existence. — Lorsque M^{lle} de Filleul vint à Paris, sa mère

la conduisit dans la société des hommes de lettres les plus célèbres du dernier siècle. Là, sans doute, son esprit se forma, s'agrandit, mais elle n'y laissa point pénétrer ce dont à la mode, arme puissante entre les mains des philosophes, arme terrible entre celles du peuple. — M^{lle} de Filleul, mariée à M. de Flahaut, eut bientôt, hélas ! à se plaindre des affreux résultats de l'esprit sceptique qu'elle n'avait point adopté, et qui si vite s'était transformé en esprit révolutionnaire. Son mari fut poursuivi, emprisonné, et devint une des victimes de l'effervescence terroriste. Après ce fatal événement, M^{lle} de Flahaut se retira en Angleterre ; et ce fut là qu'instruite par l'expérience du monde et par celle du malheur, tristes expériences toutes deux, elle composa ses premiers romans. L'ouvrage qui commença sa réputation fut *Adèle de Sévanges* ; et ce qui pour nous est un fait presque inexplicable, c'est que cet ouvrage, loin de renfermer des déclamations contre l'ordre nouveau des choses, loin de peindre la vie avec des couleurs sombres, loin de montrer les hommes avec leurs passions haineuses, présente, au contraire, un tableau d'un coloris doux et tendre, ne fournit que des exemples d'une bonté tout idéale, et prouve chez son auteur un esprit tolérant et calme avant tout. Aujourd'hui où notre littérature agglomère si volontiers les crimes, où la morale a autant d'interprètes différents qu'il existe d'écrivains, où des femmes mettent leurs noms aux conceptions les plus monstrueuses, où elles signent des libelles, il n'est rien, peut-être, de plus consolant à lire qu'une des œuvres les plus ébauchées qui soient sorties de la plume noble et pure de Mme de Flahaut. Aussi conseillons-nous cette lecture comme un contraste agréable à nos critiques, et comme leçon à quelques-uns de nos auteurs. — Certes, on ne trouvera point dans *Adèle de Sévanges* une de ces conceptions hardies qui étonnent, un de ces drames qui émeuvent profondément, une de ces intrigues vigoureusement combinées qui excitent l'admiration. Mais si

vous aimez les scènes d'intérieur, tranquilles et touchantes; si vous aimez la vie de famille dont les moindres circonstances sont racontées avec grâce; si vous aimez les amours pures, qui, au lieu de ne chercher que la satisfaction des sens, se contentent du partage des sentiments, alors vous trouverez dans votre cœur des éloges pour la femme douce et bienveillante qui a si bien rendu la bienveillance du caractère et la douceur de l'âme dans ses personnages. Les événements ne sont rien dans les romans de Mme de Flahaut. Lord Sydenham, jeune homme doté de toutes les qualités que Mme de Flahaut rêvait chez tous les hommes, rencontre par hasard une jeune fille qui sort du couvent; il la voit affligée, il s'intéresse à son sort, cherche à la consoler, et la quitte l'esprit tout occupé d'elle. Plus tard, cette jeune fille se marie au vénérable M. de Sénanges : lord Sydenham en éprouve une sorte de douleur; mais bientôt il est admis chez M. de Sénanges, revoit Adèle, passe deux mois avec elle et son vieux mari à la campagne, et finit par l'aimer sans oser lui avouer sa passion que la société traiterait d'adultère, et qu'il juge lui-même très sévèrement. — Tous les détails sur la naissance de cet amour sont remplis de délicatesse; la naïveté virginale d'Adèle, sa bienfaisance envers les pauvres, son amitié pour ses anciennes compagnes du couvent, ses soins de fille pour son vieux mari gontoux, l'innocence et la pureté de ses mœurs, sont exprimés avec un charme si entraînant, que l'on excuse peu à peu lord Sydenham. D'ailleurs la passion du jeune lord est si respectueuse, son dévouement pour le vieillard est si tendre, que l'on ne fait que le plaindre, loin de le blâmer. Et n'est-ce pas quelque chose d'extraordinaire à notre époque qu'un roman composé sur une aussi simple donnée, qu'un roman rempli seulement de traits de vertu et de personnages vertueux? N'est-elle pas originale l'œuvre qui, après la *Religieuse* de Diderot, ne vous parle d'un couvent que pour vous faire l'éloge de la bonté

de la supérieure, de l'amitié que se portent entre elles les religieuses, et des mille actes de bienfaisance qui remplissent la vie de ces saintes femmes? Ne serait-il pas enfin profitable à notre littérature d'étudier par quels procédés simples et purs Mme de Flahaut a su exciter l'intérêt dans son *Adèle de Sénanges*. Puis, lorsque vient le malheur dans cette délicieuse histoire, quelles douces larmes d'attendrissement la mort de M. de Sénanges n'a-t-elle pas fait verser aux nombreuses lectrices de Mme de Flahaut! Dites-moi maintenant, ces larmes que faisaient couler ces romans d'autrefois ne valent-elles pas la terreur que nous imprimant les romans d'aujourd'hui? Le seul reproche, reproche tout littéraire, que nous puissions articuler contre le premier ouvrage de Mme de Flahaut, est de ressembler quelque peu à la *Princesse de Clèves* de Mme de La Fayette; c'est la même position des personnages entr'eux, le même respect qu'ils ont les uns pour les autres, sinon les mêmes incidents et les mêmes caractères. — Dans ses autres romans, Mme de Flahaut ne retombe plus dans des imitations, mêmes lointaines : *Charles et Marie*, *Eugène de Rothelin*, la *Famille du comte de Rothel*, lui appartiennent en propre, conception, intrigue et détails. Et c'est toujours la même simplicité dans les combinaisons, la même perfection dans les caractères de ses principaux personnages, la même morale admirable qui ressort sans apprêt, et s'exprime sans pédantisme. C'est toujours aussi, il est vrai, le même optimisme, un peu monotone, la même absence d'événements; et cependant Mme de Flahaut, entre ses différents romans, était rentrée dans le monde actif en épousant en secondes noces M. de Souza, ambassadeur du Portugal à Paris; et cependant elle avait connu Mme de Staël chez M. de Talleyrand, et elle vivait au milieu des illustres contemporains qui entouraient ces deux célébrités. Mais, de même qu'elle avait conversé avec les philosophes sans se laisser influencer par leurs idées, de même elle passa à travers le mou-

de brillant et bruyant de l'empire sans garder souvenir de son bruit et de sa gloire, sans chercher à approfondir et à analyser les qualités et les défauts de son siècle. — Mais prenons Mme de Souza telle qu'elle est, et ne l'accusons pas de n'être pas autre. Or, ce qui caractérise le talent de Mme de Souza, c'est l'honnêteté, c'est-à-dire la sagesse des conceptions, l'idéalisation des caractères, jointes à la chasteté des détails et à la sobriété du style. Mme de Souza adore la vertu et la glorifie sans cesse; elle éloigne ses yeux du vice, et ne regarde que les ridicules de la société pour s'en moquer avec douceur. Jamais il ne lui vient à l'esprit, non de ces combinaisons du sort où le mal domine et tyrannise le bien; jamais elle n'arrête son imagination sur ces faits humains où la passion brutale des méchants les mène au crime de degrés en degrés. Elle s'en voudrait de peindre l'humanité telle que l'ont vue plusieurs écrivains modernes, avec son mélange perpétuel de bons et de mauvais sentiments, et continuellement aux prises avec des instincts dépravés; elle ne comprend pas que ce combat sans relâche rend l'homme vertueux plus louable et fait le héros plus grand. Non, les contrastes trop énergiques lui déplaisent, elle les fuit, et préfère offrir pour modèles à ses lecteurs les rêves de son âme tendre et bonne. Mme de Souza vécut ainsi long-temps, heureuse des vertus qu'elle possédait, de celles qu'elle a inspirées sans doute, et mourut en 1836, dans un âge très avancé, laissant une réputation de femme excellente et d'auteur plein de charme, de grâce et de délicatesse.

JULIEN A. DAVID.

SPA (Eaux de). Une personne du département de la Corrèze m'écrivait le printemps dernier : « . . . J'éprouve depuis long-temps une maladie cruelle que mon médecin qualifie d'*irritation nerveuse de l'estomac et des intestins*. Je n'ai que trente-six ans, il y en a vingt que je suis tourmenté par des migraines et des indigestions. D'une constitution naturellement fort délicate, tous mes dé-

sirs sont des tortures, car tout ce que j'aime me fait souffrir, soit que j'en use, soit que je m'en prive. Jeune, j'ai abusé du café jusqu'à l'insomnie, jusqu'à l'ivresse; puis du lait jusqu'à l'anéantissement; les sangsues se sont tellement abreuvées de mon sang, qu'aujourd'hui il m'est quasi impossible de marcher sans soutien, et fort pénible de penser ou de digérer. J'ai fait usage de la graine de moutarde, et j'aurais tort de m'en plaindre : je suis convaincu de sa parfaite innocence. La méthode homœopathique ne m'a non plus fait aucun mal; si elle n'a pu tarir mes douleurs, au moins m'en a-t-elle momentanément distrait. Que faire donc ? Car, si j'ai perdu mes forces et le sommeil, je n'en conserve pas moins l'espoir d'une santé meilleure et le goût de la vie... Ce qui m'afflige par-dessus tout, c'est qu'on paraît douter que je souffre réellement. Cependant je souffre, et d'autant plus que ma grande faiblesse me rend plus sensible, outre que l'inaction à laquelle je suis condamné me permet d'apprécier mes douleurs une à une : tout pâle et chétif que je suis, je m'indigne qu'on s'obstine à ne voir en moi qu'un *malade imaginaire*. Il est bien vrai que personne ne sait quels maux j'éprouve; mais moi, ils me tourmentent et me désolent... Peut-être existe-t-il des distractions qui me seraient salutaires : de grâce enseignez-m'en. On m'a parlé des eaux de la Roche-Posay, des eaux de Plombières et des Eaux-Bonnes; qu'en pensez-vous ? » Ce malade, je l'avais connu autrefois : je savais son tempérament, ses goûts, ses soucis; je connaissais ses défauts, ses sollicitudes. Si je n'avais voulu que lui complaire, je lui aurais dit : « Vite, venez à Paris, baignez-vous à Tivoli, et courez le soir à l'Opéra; reprenez vos habitudes de jeune homme ! » Mais ses maux, loin d'être adoucis, eussent été de la sorte aggravés. Je n'ignorais pas que Paris en était la première cause... Cette considération dut modifier les conseils que je lui destinais. — Voici donc ce que je lui dis : « Oui, les eaux minérales vous conviennent; mais les

eaux de la Roche-Posay sont trop faibles, laissez-en l'usage aux désœuvrés de Poitiers et de Chatelleraut ; celles de Plombières ne sont réellement propices qu'aux paralytiques et aux rhumatisants : vous irez là quand vous serez vieux. Quant aux Eaux-Bonnes, elles sont souverainement efficaces pour les poitrines délicates, pour certains phthisiques ; mais vous, qui avez le ventre malade, qui êtes faible et trop susceptible, allez à Spa, vous y trouverez guérison. — Mais Spa, dites-vous, est à 75 lieues de Paris. — Tant mieux : le voyage vous distraira.... Toutefois, je vous dois une courte description des lieux où je vous propose d'émigrer. « La ville de Spa est belle à voir, bien bâtie ; elle abonde en édifices curieux ou magnifiques. Située au pied d'une montagne escarpée qui l'abrite contre les vents du nord, elle est comme enclavée dans l'immense forêt des Ardennes. Sans ses eaux, Spa ne serait qu'une obscure et triste bourgade que le beau monde délaisserait, car le sol de cette contrée est d'une stérilité affligeante. Mais telle est la célébrité des sources qu'on y rencontre, qu'à cause d'elles, et par elles, toutes les jouissances de la vie se sont comme acclimatées et concentrées dans leur voisinage. Là se trouve réuni tout ce que les capitales ont de commode, tout ce qu'elles ont d'élégant, de confortable et de somptueux :

Là, viennent tous les ans, exacts au rendez-vous,
Des vieillards éternels, un jeune couple de fous.

Spectacles, redoutes, wauxhall, jeux publics, fêtes sans fin, liberté pour s'isoler comme pour se produire, tout est à Spa de même qu'à Paris ou à Naples. La maison Levoz réunit à elle seule les prodiges fantaisies du Palais-Royal... On y trouve même de l'eau très pure pour les usages domestiques, circonstance qui est assez rare, je dois vous le dire, au voisinage des sources minérales. — La ville de Spa fait partie des Pays-Bas ; elle est à neuf lieues de Liège et à dix lieues d'Aix-la-Chapelle ; elle était comprise dans ce qu'on nommait autrefois le département de l'Ourthe : de belles routes

rendent l'accès de Spa facile. Quant aux eaux minérales, elles sont gazeuses, ferrugineuses et salées, et participent à la fois de celles de Forges et de Vichy. Elles renferment du gaz acide carbonique, dont la proportion varie selon la source ; elles renferment aussi des carbonates de fer, de soude, de chaux, d'alumine et de magnésie ; du muriate et du sulfate de soude, de même que de la silice, quoi qu'en dise le célèbre Bergmann. Elles sont limpides, pétillantes, couvertes de bulles de gaz carbonique, et souvent aussi d'une pellicule irisée. La saveur en est ou aigrelette ou astringente, et plusieurs des sources ont une odeur fétide, la *Géronstère*, par exemple. Les longues pluies altèrent ces eaux, qui deviennent alors insipides, la pluie leur ayant fait perdre une grande partie de leur gaz ; mais elles contiennent alors beaucoup plus de silice et plus de carbonate de chaux. On se baigne peu à Spa ; on se contente de boire les eaux à la source, et chaque espèce de tempérament a une source appropriée à sa nature. Voici au reste qu'elles sont les principales. — Le *Pouhon*, ou *Puits carré*, est la seule des fontaines de Spa qui occupe l'enceinte de la ville. Ce n'est pas la source la plus gazeuse de ce lieu, mais c'en est la plus saturée de principes salins, la plus ferrugineuse. Elle est froide comme les autres sources (8° R.), et ne convient qu'aux constitutions robustes, aux personnes peu susceptibles, et néanmoins peu sanguines. Les eaux de *Pouhon* sont les seules qui, de Spa, puissent se transporter au loin sans détérioration sensible. — L'eau du *Géronstère* ou *Puits rond*, à environ une lieue de Spa, est moins saturée de sels et encore moins gazeuse que la précédente, mais froide ainsi qu'elle ; l'odeur en est fétide : on la prescrit aux constitutions affaiblies, aux estomacs délicats. En boissons et en lavements, elle a souvent tué des vers lombrics, des ascarides et des ténias. C'est, après le *Pouhon*, la source la plus célèbre de Spa. — La *Sauvenière*, située à une petite lieue de Spa, sur le flanc de

la montagne, tout près d'un petit bois, est peu saturée de sels, peu ferrugineuse, mais presque aussi gazeuse que le Pouthon. L'eau de la Sauvenière convient surtout aux femmes : elle excite la menstruation, tarit les leucorrhées, produit une sorte de quiétude et de bien-être, et puis elle est isolée de la ville et voisine d'un bois, toutes circonstances qui expliquent la réputation dont elle jouit contre la stérilité. Les gens superstitieux assurent qu'elle n'a tout son effet qu'autant que les dames malades appuient leur talon, pendant qu'elles boivent, dans une petite fosse surnommée le Pied-de-Saint-Remacle. — Cette source passe aussi pour un excellent préservatif contre les fausses couches. — La Groesbeck diffère peu des deux sources précédentes; toutefois, elle contient moins de fer et plus de gaz que la Sauvenière. Maladies du foie et de l'estomac, telles sont les principales conjonctures où l'on en prescrit l'usage. — Enfin les deux *Tonnelets*, dont l'eau est aigrelette, piquante, et comme vineuse. Ce sont les sources les plus gazeuses de Spa : on préfère l'eau des *Tonnelets* comme boisson de table; on la boit pure, ou mêlée au vin, on édulcorée avec divers sirops. Elle excite l'appétit, accélère la digestion et dispose à la gaieté. Elle convient aux hypocondriaques et aux convalescents, de même qu'aux jeunes gens énervés par des excès. Toutes ces eaux, prises avec profusion, ont souvent produit l'ivresse, et quelquefois le priapisme, principalement chez des personnes jeunes et sanguines. — Les eaux de Spa doivent être prescrites dans l'épuisement, quelle qu'en soit la cause; dans les engorgements intérieurs et les flux chroniques, et aussi contre les vers, et aussi contre la pierre et la gravelle. Mais elles seraient dangereuses dans la phthisie, dans l'épilepsie, aussi bien que dans tout état de fièvre, d'inflammation, de cancer ou de pléthore. On pourrait se baigner à l'établissement placé près des *Tonnelets*, mais presque toujours on ne se baigne qu'après avoir quitté Spa, soit à Aix-la-Chapelle, soit à Fontaine-

Chauve, aux environs de Liège. La saison ouvre le 15 mai et finit le 15 octobre : la durée du séjour varie depuis quarante jusqu'à soixante jours... — Quatre mois après, le malade en question me disait : « Vous aviez raison ; Spa m'a enchanté et presque guéri. » — Les principaux auteurs qui ont écrit sur Spa sont : Limbourg (en 1756), Wolff (*Guide des curieux qui visitent Spa*), Turner (*Amusement de Spa*, 1740), Van-Helmont, Bergman-Henricus-ab-Heerz, E.-G. Jones (1816). ISID. BOUABON.

SPAHIS ou **SIPAHIS**, corps de cavalerie turque, qui, ainsi que les *janitchary*, doit sa création à Murad I^{er}. On évaluait jadis leur nombre à 20,000 hommes. Ils étaient soldés par le sultan, et ne recevaient que tous les trois mois leur paie, montant à 4 sous par jour. Lorsque l'empereur se rendait à la guerre, on distribuait aux spahis, ainsi qu'aux janissaires, une gratification en argent. Les spahis étaient divisés en deux corps quand ils se mettaient en campagne; l'un avait un étendard rouge, l'autre un étendard jaune. Les derniers croyaient que leur organisation remontait à Hali, disciple de Mohanmed; ils formaient un corps d'élite. Ceux qui portaient le drapeau rouge étaient moins considérés. Les armes habituelles des spahis étaient le sabre, la lance ou le javelot de deux pieds de longueur, qu'ils savaient lancer avec autant de force que d'adresse; et un second mètre, ou plutôt une large épée attachée à la selle du cheval. Quelques-uns portaient l'arc et les flèches, ainsi que des pistolets et des carabines; cependant ils faisaient rarement usage des armes à feu. Ce corps, irrégulier pendant la guerre, n'était pas soumis à une discipline sévère; il ne se divisait ni en régiment, ni en escadrons, ni en compagnies, et marchait en troupe. Dans le combat, son attaque était impétueuse, il réussissait surtout à enfoncer l'ennemi et à le mettre en déroute; mais, une fois repoussés, il était impossible de rallier les spahis et de les arrêter dans leur fuite. Aujourd'hui, les spahis turcs sont au nombre de

11,000; et, d'après les nouvelles institutions de 1826, ils ont été organisés à l'eupéenne. — La France entretient aujourd'hui dans l'Algérie deux corps de cavalerie indigène, armés et équipés selon l'usage de la contrée, et qu'on appelle également *spahis*. C. L.

SPALLANZANI (LAZARE) (v. le Supplément de la lettre S.).

SPANHEIM (ÉLÉCHIEL), savant et homme d'état, né à Genève le 7 décembre 1629. En 1642, il suivit son père à Leyde, où Saumaise et Heinsius lui témoignèrent de la bienveillance et de l'amitié. Dès 1651, sa ville natale le nomma professeur de belles-lettres, et l'appela, en 1652, au grand conseil. Sa renommée décida l'électeur palatin à l'attirer près de lui pour lui confier l'éducation de son fils. Spanheim profita de cette position pour étudier à fond le droit politique allemand. Après avoir visité l'Italie et y avoir continué avec zèle ses études archéologiques, particulièrement en ce qui concerne la numismatique, il revint en 1665 à Heidelberg. Puis, avec l'assentiment de son prince, il entra au service de l'électeur de Brandebourg, et séjourna 9 ans à Paris comme envoyé extraordinaire de ce prince. A son retour, il fut nommé ministre d'état, et prit part aux négociations qui préparèrent la paix de Ryswick. Le nouveau roi de Prusse l'éleva au rang de baron, et l'envoya auprès de la reine Anne en qualité d'ambassadeur extraordinaire. Il mourut en Angleterre, le 7 novembre 1710. Spanheim avait une instruction vaste et profonde. Son principal ouvrage est intitulé : *De usu et præstantiâ numismatum antiquorum* (Rome, 1664, in-4°; la meilleure édition est celle de Londres et d'Amsterdam, 1708, 2 vol. in-8°). Ses remarques sur Callimaque, Julien, et d'autres écrivains, ainsi que ses dissertations sur divers points d'antiquité insérés dans le *Thesaurus* de Grævius, sont d'excellents travaux. — Son frère *Friederic*, mort en 1701, eut, de son vivant, une belle réputation comme théologien. C. L.

SPARTACUS :

Spartacus, un esclave, un vil gladiateur.

Racine, en faisant parler ainsi Mithridate, observait sans doute fort bien les convenances de l'orgueil royal. Louis XIV ne se serait pas autrement exprimé; mais, historiquement parlant, il est assez douteux que Spartacus n'eût pas été mieux apprécié par ce roi de Pont, qui éprouva tant de vicissitudes diverses, et qui toujours parut supérieur à l'une et l'autre fortune, parce que, avant d'être roi, il était homme d'audace et de ressource. En effet, aux yeux de tout juge impartial, comptant pour rien les entours, mais seulement le mérite individuel, Spartacus apparaît comme un de ces héros privilégiés qui honorent l'espèce humaine et qui la font paraître grande : c'est le type de la faiblesse courageuse, qui trouve, dans le sentiment même de son oppression, la force de retourner ses fers contre le despotisme. Spartacus, chez les Romains, fut un gladiateur, un esclave révolté : chez nos nations modernes, où l'on ne connaît plus d'esclaves, mais une multitude d'artisans, cent fois plus malheureux que des esclaves forcément vêtus et nourris par leurs maîtres, Spartacus, c'est le peuple qui réduit en poudre les bastilles et les trônes. — Ce fut l'an de Rome 680, avant Jésus-Christ 75, que Rome vit éclater à ses portes, dans la Campanie, cette guerre qui, pendant trois années, menaça son existence. Cette fois, ce n'était plus, comme au temps des deux révoltes des esclaves en Sicile, des laboureurs ou des bergers à la chaîne, qui avaient quitté la houlette ou la charrue pour la lance et l'épée : c'étaient des hommes exercés exprès dans les armes, habitués au sang et dévoués d'avance à la mort. Cette manie barbare des combats de gladiateurs était devenue telle qu'une foule d'hommes riches en nourrissait chez eux des troupes nombreuses appelées *familias*; les uns pour plaire au peuple et parvenir aux dignités, auxquelles étaient attachées l'obligation de

donner des jeux ; les autres par spéculation , pour vendre ou louer leurs gladiateurs aux édiles , quelquefois même aux factieux , qui les lâchaient , comme des dogues furieux , sur la place publique contre leurs ennemis et leurs concurrents. Le nombre de ces redoutables esclaves était immense ; et Rome , en expiation de ses divertissements atroces , devait voir des bandes de gladiateurs triompher de ses armées consulaires. — Un chevalier romain , Cn. Lentulus Batiatus , entretenait à Capoue des gladiateurs , la plupart Gaulois ou Thraces. Deux cents d'entre eux formèrent le complot de briser leurs fers , et d'appeler à la liberté leurs compagnons d'infortune. Le moment semblait favorable ; la guerre tenait les plus grands généraux de Rome éloignés avec ses légions : Metellus Pius et Pompée en Espagne contre Sertorius (v.), Lucullus en Asie contre Mithridate. Un traître révèle le complot des gladiateurs : au moment où l'on va les saisir , soixante-dix-huit des plus résolus enrent le temps de prévenir la vengeance de leur maître : ils entrèrent dans la boutique d'un rôtisseur , se saisirent des couperets et des haches , et sortirent de la ville. Ils rencontrèrent en chemin des chariots chargés d'armes de gladiateurs qu'on portait dans une autre ville ; ils s'en saisirent , s'emparèrent d'un lieu très fortifié , et élurent trois chefs , dont le premier était Spartacus , Thrace de nation , mais de race numide , qui , à une grande force de corps et à un courage extraordinaire , joignait une prudence et une douceur bien supérieures à sa fortune. On raconte que , la première fois qu'il fut mené à Rome pour y être vendu , on vit , pendant qu'il dormait , un serpent entortillé autour de son visage. Sa femme , de même nation que lui , était possédée de l'esprit prophétique de Bacchus , et faisait le métier de devineresse : elle déclara que ce signe annonçait à Spartacus un pouvoir aussi grand que redoutable ; elle était alors avec lui , et l'accompagna dans sa fuite. Les gladiateurs repoussèrent d'abord

quelques troupes envoyées de Capoue ; et , leur ayant enlevé leurs armes militaires , ils s'en revêtirent avec joie , et jetèrent leurs armes de gladiateurs , comme désormais indignes d'eux et ne convenant qu'à des Barbares. Cernés de tout côté , sur le mont Vésuve , par un corps de troupes envoyé de Rome , sous les ordres du préteur Appius Claudius Pulcher , ils s'évadent par un précipice qui semblait impraticable , et viennent fondre sur les Romains qu'ils mettent en déroute , et s'emparent de leur camp. Ce succès attira aux gladiateurs un grand nombre de pâtres et de bonniers des environs , tous robustes et agiles : ils armèrent les uns , et se servirent des autres comme de coureurs et de troupes légères. Les révoltés , au nombre de plus de dix mille hommes , ravagent la Campanie : Cora , Nuceria , Noles , sont mises à feu et à sang. Publius Varinius , autre préteur , n'est pas plus heureux qu'Appius ; les défaites successives de ses deux lieutenants , Frurius et Cossinius , ne sont que le prélude du combat désastreux dans lequel Varinius lui-même perd ses troupes , son bagage , son cheval , et jusqu'à ses faisceaux prétoriens. Ces esclaves désolent Narès , Popliforme , Métaponte et Thurium , villes des Lucaniens. Vainement Spartacus veut leur inspirer quelque modération dans la victoire ; la raison ni l'autorité ne peuvent rien sur des esprits aigris par une longue oppression , exaltés par une licence nouvelle. Soixante-dix mille soldats marchaient sous ses ordres : mais Spartacus ne se faisait point illusion sur ses forces ; il ne prétendait pas lutter avec la puissance romaine : il conduisit son armée vers les Alpes , persuadé que le mieux était de se retirer chacun dans son pays , les uns dans les Gaules , les autres dans la Thrace. Les compagnons de Spartacus , plus confiants , refusèrent de le suivre , et se répandirent dans l'Italie pour la ravager : dans leur présomptueuse imprévoyance , ils n'avaient que des pensées de vengeance et d'ambition. — Le sénat , qui d'abord avait méprisé de tels adversaires , envoie contre eux

les deux consuls Gellius Publicola et Cornelius Lentulus. La division était parmi les rebelles : Crixus et Enomaus, chefs des esclaves gaulois, accusant Spartacus de timidité, s'étaient séparés de lui. Crixus, après une victoire, fut surpris et tué près du mont Garganus, en Lucanie, dans une bataille contre le consul Gellius. Spartacus répare ce désastre par la défaite successive des deux consuls. A la suite de cette victoire, pour honorer les mânes de Crixus, il força 400 prisonniers romains à combattre, comme gladiateurs, autour du bûcher de ce chef. Il vainquit ensuite le préteur Cn. Manlius au pied de l'Apennin ; puis, près de Modène, Cassius, préteur de la Gaule cispadane. Ainsi, toujours combattant et victorieux, il était arrivé de l'extrémité méridionale de l'Italie jusqu'aux rives du Pô ; mais ce fleuve débordé arrêta sa marche vers le nord. Cependant, il ne cessait de s'occuper à discipliner la révolte dont il était le chef. Dès son séjour en Lucanie, il avait promulgué des lois et des statuts tendant à maintenir l'ordre parmi cette foule de gens sans aveu qui l'avaient choisi pour chef. Plus tard, voyant affluer à son camp les esclaves de l'Étrurie et de la Gaule cisalpine, Spartacus étendit ces règlements à tous les fugitifs des cités gauloises, latines ou étrusques, qui entraient dans la ligue ; enfin, d'après un fragment de Salluste, on voit que la loi lucanienne devint commune à tous les fugitifs, même en deçà du Pô. Pour mettre un frein à la cupidité des esclaves, il défendit d'introduire dans son camp aucune matière d'or ou d'argent. Mais c'est en vain qu'il veut sortir de l'Italie : ses soldats osent concevoir le projet d'assiéger Rome ; et Spartacus, après leur avoir fait de vaines représentations, abandonne à regret son plan, et se laisse entraîner. L'effroi était au comble à Rome. Le sénat, indigné contre les consuls, leur envoya l'ordre de déposer le commandement, et nomma le préteur Licinius Crassus pour continuer la guerre. On lève six légions de vieilles troupes, et ces forces impo-

santes obligent les esclaves de renoncer à leurs projets sur Rome. Crassus alla camper dans le Picenum, pour y attendre Spartacus, qui dirigeait sa marche vers cette contrée ; il ordonna à son lieutenant Mummius de prendre deux légions et de faire un long circuit, pour suivre seulement l'ennemi, avec défense de le combattre ou même d'engager aucune escarmonche. Mais, à la première occasion, Mummius présenta la bataille à Spartacus, qui le défit et lui tua beaucoup de monde : le reste des troupes ne se sauva qu'en abandonnant ses armes. Crassus, après avoir traité durement Mummius, décima les deux légions, et donne aux soldats qu'il laisse vivre d'autres armes, en leur faisant jurer de les mieux garder. Il convoie le Latium, bat, dans la Lucanie, les esclaves gaulois et germains qui s'étaient de nouveau séparés de Spartacus, et pousse ce dernier jusqu'à Rhegium, à l'extrémité méridionale de l'Italie. Spartacus espérait passer en Sicile pour y rallumer les feux mal éteints de la seconde guerre des esclaves ; mais il fut trahi par des pirates ciliciens sur lesquels il comptait pour effectuer son passage. La tempête dispersa les radcaux qu'il avait fait construire. Crassus, pour lui fermer toute retraite, fait creuser un fossé de quinze pieds, sur une longueur de quinze lieues, d'un rivage à l'autre de l'Italie. Spartacus, à la faveur d'une nuit pluvieuse, force ce retranchement, revient en Lucanie, où il bat le questeur Tremellius Scrofa et le lieutenant Quinctius. Ce succès, en inspirant aux fugitifs une confiance sans bornes, causa la perte de Spartacus : ne voulant plus éviter le combat ni obéir à leurs chefs, ils les entourent en armes au milieu du chemin, les forcent de revenir sur leurs pas à travers la Lucanie, et de les mener contre les Romains. Spartacus se vit donc dans la nécessité d'accepter la bataille que Crassus, pressé de terminer la guerre, ne cessait de lui offrir : elle se livra près du fleuve Silarus, dans le pays des Hirpins. Il se fit amener son cheval, tira son épée et le tua : « La victoire, dit-il,

me fera trouver assez de bons chevaux ; et , si je suis vaincu , je n'en aurai plus besoin. » Il se précipite alors au milieu des ennemis , cherchant à joindre Crassus , et tue deux centurions , qui s'attachaient à lui ; enfin , resté seul par la mort ou par la fuite de tous les siens , il vendit chèrement sa vie. Quarante mille esclaves étant restés sur le champ de bataille , cinq mille se retirèrent dans la Lucanie , où Pompée , qui arrivait d'Espagne , les tailla en pièces. Crassus n'obtint que l'ovation : on ne crut pas récompenser par le grand triomphe le vainqueur dans une guerre servile. Dès ce moment , Rome et l'Italie furent en paix ; les gladiateurs et les esclaves reprirent le joug ; tout leur courage semblait mort avec leur noble chef. — Un de nos poètes tragiques , Saurin , a mis *Spartacus* sur le théâtre ; mais il a faussé son caractère en faisant de lui un moraliste philosophe. Inspiré par le même sujet , M. Rienzi a publié quelques pages empreintes de cet esprit de liberté que réveille le nom de Spartacus ; enfin , toute l'âme de ce héros respire dans sa statue , par Foyatier , placée en vue de la résidence royale des Tuileries , comme une menace et une leçon pour le despotisme. CH. DU ROZOIS.

SPARTE, capitale de la Laconie (v.). Suivant le géographe Étienne , elle fut ainsi nommée par les hommes que Cadmus avait semés , *spartoi*. Timagoras avait déjà avancé cette opinion , traitée de fable par quelques auteurs contemporains. D'autres pensent que cette ville dut son nom à *Sparte* , fille d'Eurotas et femme de Lacédémon , ou à *Spartus* , fils de Phoronée ; ou enfin aux Lélèges , ses fondateurs , peuples épars qui se réunirent pour la bâtir et l'habiter. On l'a aussi nommée *Paléochori* , c'est-à-dire le vieux bourg , de *palaios* , ancien , et *chôroi* , lieu , bourg ; et *Lacédémone* , d'un prince appelé Lacédémon , qui donna son nom d'abord au pays , ensuite à la ville même , qui alors portait celui de Sparte. Elle était située presque au milieu de la Laconie , mais un peu au sud , sur un terrain cou-

pé par des collines , et presque environné par l'Eurotas , dont les replis y formaient une péninsule. On s'accorde à ne lui donner que 42 stades , une lieue environ de circuit. Long-temps elle resta sans fortifications. Lyeurgue (v.) , son législateur , voulait que la valeur de ses intrépides habitants lui tint lieu de murailles. Le tyran Nabis , 206 ans avant notre ère , l'entoura enfin de remparts et de tours , que Philopœmène fit abattre. — Sparte , tant à cause de son peu d'étendue que de la pauvreté et de la grossièreté de son peuple , avait peu de monuments d'architecture. On y remarquait cependant un temple de Vesta et celui de Minerve *Chalcécos* , ainsi nommé parce qu'il était tout d'airain. Lyeurgue y en avait aussi un. Sur la place s'élevait le palais du sénat. Son portique était bâti tout entier du produit des dépouilles recueillies dans les guerres médiques. On l'appelait le *Portique des Perses*. Tous les chefs de l'armée de Xerxès y avaient leur statue en marbre. Sparte possédait aussi un théâtre , un cirque (*Dromos*) , et le long des rives de l'Eurotas , à la sortie de la ville , une belle promenade nommée la *Plataniste* (v. GRÈCE). X.

SPASME (path.) , *spasmus* , *spasmos*. Contraction involontaire , mouvement convulsif des muscles ou des nerfs. Ce mot est généralement usité comme synonyme de *convulsion* (v.). Toutefois , quelques auteurs l'ont appliqué aux lésions de la contractilité dans les muscles de la vie organique , *spasmes des intestins* , de la vessie , etc. , et réservé le mot *convulsion* aux muscles soumis à la volonté. — *Spasmodique* , qui a rapport au spasme , qui tient du spasme , ou qui en est accompagné. Ce mot se dit aussi des remèdes employés contre les spasmes ou convulsions , et qu'on nomme plus ordinairement *antispasmodiques*. — *Spasmologie* , traité des spasmes ou convulsions. CH.

SPATH. On désignait autrefois sous ce nom plusieurs minéraux cristallisés , qui présentent une texture lamelleuse et

chatoyante. C'est ainsi que l'on appelait spath pesant, le sulfate de baryte; spath adamantin, l'andalousite; spath boracique, la boracite; spath cubique, la karsténite; spath étincelant, l'orthose; spath d'Islande, le carbonate de chaux rhomboédrique; spath cisenstein, la sidérose, ou chaux carbonatée ferrifère; spath en table, la wolastonite; spath fluor, la fluorine, ou fluat de chaux; spath perlé, la dolomie, ou carbonate de chaux magnésien; spath séléniteux, le gypse, ou sulfate de chaux, etc. Les cristaux rhomboédriques de spath d'Islande jouissent, lorsqu'ils sont parfaitement limpides, de la singulière propriété de doubler l'image des objets sur lesquels on les applique. Les anciens traités de minéralogie distinguent plus de trente espèces de spaths. Maintenant que la nature chimique de toutes ces substances est parfaitement connue, ce nom est entièrement exclu du langage scientifique. TOUSNAL.

SPÉCIFIQUE (matière médicale), nom donné aux médicaments qui ont une action déterminée contre telle espèce de maladie plutôt que contre telle autre. Le quinquina a une action spécifique contre les maladies périodiques. — On appelle *pesanteur* ou *gravité spécifique* ce que pèse un corps pris sous un volume déterminé, par rapport à un autre corps de même volume, pris pour unité de pesanteur. X.

SPECTACLE. C'est tout objet, tout ensemble d'objets attirant les regards, l'attention, arrêtant la vue. Le *spectacle* de la nature. Un champ de bataille est un tragique *spectacle*. C'est un triste *spectacle* encore que l'incendie d'une ville. Les feux d'artifice, les illuminations, sont des *spectacles* chers au peuple. Être en *spectacle*, c'est être exposé à l'attention publique. *Se donner en spectacle*, c'est s'exposer aux regards et au jugement du public. *Servir de spectacle*, c'est être exposé à la risée, au mépris du public. — *Spectacle* se dit particulièrement d'une représentation théâtrale donnée au pu-

blic : Une *salle de spectacle*, une *pièce à spectacle*. Il fallait au peuple romain du pain et des *spectacles* (*panem et circenses*) (v. ART DRAMATIQUE, FÊTES, JEUX, THÉÂTRE).

R. R.

SPECTRE, fantôme, figure fantastique que l'on croit voir. *Spectre* hideux, effroyable. Il lui est apparu un *spectre*. Il dit avoir vu un *spectre* épouvantable. La peur a fait les *spectres* et les apparitions (v. REVENANT). — Familiairement et par exagération, c'est un *spectre* se dit d'une personne grande, hâve et maigre.

SPECTRE SOLAIRE. Si l'on fait pénétrer un rayon du soleil dans une chambre obscure, et qu'on le réfracte ensuite par l'angle d'un prisme, au lieu de l'image blanche, nette et circulaire qu'il produisait d'abord sur la paroi de la chambre, ou sur le tableau destiné à la recevoir, et sur lequel elle arrivait directement, on en obtient une autre qui a le même diamètre transversal, mais qui est fort allongée dans le sens de la réfraction; et cette nouvelle image vivement colorée de toutes sortes de nuances, depuis le rouge jusqu'au violet, est ce qu'on nomme *spectre solaire*. Si entre ce dernier et le prisme on place à une distance donnée une planchette percée de sept trous, convenablement séparés entre eux, on obtient, au moyen de ce diaphragme, sur le tableau et à la place du spectre solaire, sept images circulaires différemment colorées dans l'ordre suivant : le rouge, l'orange, le jaune, le vert, le bleu, l'indigo ou pourpre et le violet; mais ces diverses couleurs sont inégalement réfrangibles, puisque les unes et les autres ont été inégalement dérangées dans leur direction par l'action du prisme, le violet le plus, le rouge le moins. Leur rapport de réfrangibilité s'apprécie par l'écartement qu'il faut mettre entre les trous de la planchette, pour obtenir des couleurs pures. Ces sept couleurs particulières doivent se considérer comme les éléments constitutifs de la couleur, ou plutôt de la lumière blanche, qui est celle de notre soleil (car on sait

qu'il y a d'autres soleils ou étoiles diversement colorées; il suffit, pour s'en convaincre, de les faire toutes converger sur une même surface au moyen de sept miroirs, elles reforment alors du blanc, le même que celui de l'image du rayon solaire arrivant directement sur le tableau. De même, si l'on réunit trois de ces couleurs d'un côté et quatre de l'autre, on obtient deux nuances complémentaires l'une de l'autre, et dont la réunion ou fusion produit encore le blanc. Quoique quelques-unes de ces sept couleurs se produisent par la réunion de deux autres, il n'en faut pas moins les considérer comme simples, élémentaires, parce qu'elles sont indécomposables par de nouveaux prismes. Ce qu'il y a de plus singulier dans les phénomènes du spectre solaire, c'est que le rapport de réfrangibilité des couleurs, ou plutôt les intervalles qu'il faut mettre pour les avoir pures entre les trous de la planchette dont nous avons parlé, ces intervalles, disons-nous, sont dans les mêmes rapports que les différentes longueurs d'une corde qui donneraient la gamme mineure. D'après le caractère si dissemblable de la lumière et des sons, et dans l'état où se trouvent encore aujourd'hui l'optique et l'acoustique, il est bien impossible de rien conclure de ce singulier phénomène; mais quand on pense, d'autre part, à la simplicité, presque à l'unité des causes par lesquelles la nature produit tant de phénomènes si variés, on n'est pas loin de pressentir qu'il y a dans la lumière et le son, comme dans tant d'autres choses, des caractères communs d'origine qui nous échappent, et dont la découverte, si elle était possible, réduirait peut-être ces deux phénomènes, ainsi qu'une foule d'autres, à entrer dans les attributs ou propriétés d'un même agent, à ne nous paraître que comme des effets diversement modifiés d'une même et admirable cause. Et pourquoi n'auraient-ils rien de commun dans leur origine, alors qu'ils semblent tous deux créés dans un but commun, ou, du moins, pour produire un même et unique effet, celui qui ré-

sulte pour nos sens d'une belle musique ou d'un beau tableau ? A. B.

SPECULATION, action d'observer attentivement : *spéculation des astres, spéculation métaphysique, spéculations politiques*. — Ce mot se dit aussi des observations faites, écrites par un spéculateur. Il nous communiqua ses spéculations sur cette matière. — Il signifie encore *théorie*. En ce sens il est opposé à *pratique* : Ceci est bon dans la *spéculation* et ne vaut rien dans la *pratique*. — Il se dit enfin particulièrement des projets, des raisonnements, des calculs, des entreprises qu'on fait en matière de finance, de commerce, etc. X.

Le commerce de spéculation consiste plutôt à acheter une *marchandise* lorsqu'elle est à bon marché, pour la revendre lorsqu'elle est chère, qu'à l'acheter au lieu où elle vaut moins pour la revendre au lieu où elle vaut plus. Cette dernière opération constitue le *commerce* proprement dit; elle donne une véritable *façon aux produits*, leur communique, en les mettant à portée du *consommateur*, une qualité qu'ils n'avaient pas. Le spéculateur n'est d'aucune *utilité*, si ce n'est pourtant de retirer une marchandise de la circulation lorsqu'elle y est trop abondante, pour l'y reverser lorsqu'elle y est trop rare. Elle est trop abondante lorsque l'avisement de son *prix* nuit à sa *production*; elle est trop rare lorsque les besoins de la *consommation* la font payer par le consommateur à un prix qui surpasse ses *fraîs de production*. J.-B. SAY.

SPHÈRE (v. GLOBE). En géométrie, c'est un corps solide dans lequel toutes les lignes tirées du centre à la surface sont égales. En astronomie, on entend par *sphère* l'assemblage des cercles célestes ou leur imitation. — D'après la Fable, ce fut Atlas qui le premier représenta l'univers par une sphère, mais on ne sait pas ce que c'était que cette sphère dont parle Diodore de Sicile. Il en est de même de celle de Musée, que mentionnent Diogène Laërce et Soplécle. Dans le commentaire de Simplicius sur le livre d'Aristote

qui traite du ciel, il est question des sphères de Callipus, d'Eudoxe, d'Autolycus, de Sosigènes; Strabon parle de celle de Billarus, que Lucullus emporta après la prise de Sinope, environ 80 ans avant Jésus-Christ, mais on n'a aucun détail sur la composition de ces sphères. Eratosthènes met Anaximandre de Milet à la tête des géographes, et lui attribue, au rapport de Strabon, la construction d'une sphère artificielle. La sphère d'Archimède ne représentait pas seulement les cercles de la sphère, c'était un *planétaire* ou une machine propre à représenter les mouvements mêmes des planètes dans un globe de verre. — Il nous est parvenu quelques sphères arabes fort curieuses, que M. Jomard a recueillies et qui ont été décrites par M. Sédillot (v. le mémoire de ce dernier sur les instruments astronomiques des Arabes). — En 1834, le jury central de l'industrie française, sur le rapport de notre savant collaborateur M. le baron Charles Dupin, membre de l'académie des sciences, a accordé une médaille d'argent, première des récompenses méritées par cette industrie, à M. Ch. Dien de Paris, qui a sensiblement perfectionné l'ancien montage des globes et sphères, les a rendus beaucoup moins hygrométriques, et a fait exécuter en cuivre le méridien, le grand cercle de l'écliptique et l'horizon dans lesquels se meut la sphère, cercles devenus mobiles au moyen d'un engrenage. — On entend par *sphère droite* celle où l'équateur est perpendiculaire à l'horizon; la *sphère oblique* a lieu pour tous les pays de la terre qui ne sont situés ni sous l'équateur ni sous les pôles; enfin la *sphère parallèle* est celle qui a lieu quand l'horizon est parallèle à l'équateur, c'est-à-dire quand l'équateur même sert d'horizon.

Z. Z.

En termes de physique, on entend par *sphère d'activité* l'espace dans lequel la vertu, l'influence d'un agent naturel peut s'étendre, et hors duquel elle n'a point d'action appréciable. — Au figuré, c'est l'étendue d'affaires, de travaux,

d'intérêts, dans laquelle un homme communique son mouvement à ceux qui l'entourent. — *Sphère* signifie aussi figurément étendue de pouvoir, d'autorité, de connaissances, de talent, de génie, de position : malheur à l'homme qui cherche à sortir de sa *sphère* ! Étendre, agrandir, élargir la *sphère* des connaissances humaines, c'est ajouter aux connaissances que les hommes possèdent. X.

SPHINX, invention fabuleuse des anciens Égyptiens; monstre ayant le corps d'un lion et une tête d'homme ou de femme. Parfois la tête de femme est soutenue par le buste orné des deux seins, et le reste du corps appartient au lion. L'attitude est ordinairement celle du repos; le corps est couché, et les pattes sont régulièrement posées à plat. — Le sphinx, ou plutôt la sphinx la plus célèbre est celle de Thèbes. La fable la fait naître d'Echydna et de Typhon. Ce monstre fut envoyé par Junon sur le territoire de Thèbes pour venger je ne sais quelle injure. Il habitait le mont Phicée, proposait des énigmes aux savants, et dévorait ceux qui ne pouvaient les expliquer. Son énigme la plus ordinaire était celle-ci : « Quel est l'animal qui a quatre pieds le matin, deux vers midi et trois le soir ? » Tout le monde y perdait son *égyptien*. OEdipe vint et dit : « Cet animal est l'homme, qui, dans son enfance, matin de la vie, se traîne sur les pieds et les mains; vers le midi, force de l'âge, marche sur ses deux jambes; et le soir, c'est-à-dire dans la vieillesse, a besoin d'un bâton pour se soutenir. » Un oracle avait dit que le monstre ne délivrerait le pays de sa présence que lorsqu'il serait deviné. Dès qu'OEdipe eut expliqué l'énigme, la sphinx se brisa la tête contre les rochers. Celle-ci était représentée différemment des autres. On lui donnait la tête et le sein d'une femme, les griffes d'un lion, le corps d'un chien, une queue de dragon et des ailes. Ces divers attributs sont ingénieusement expliqués de manière à composer le plus complet ensemble de vices et de cruautés. — Les statues de sphinx étaient des

plus nombreuses en Égypte. Il s'en trouvait dans tous les temples, et aussi à l'extérieur des temples, sans doute pour exprimer que la religion égyptienne était tout énigmatique. La matière employée pour ces statues était ordinairement le granit ou le porphyre. — Parmi les androsphinx, ou sphinx à tête d'homme, le plus célèbre et le plus remarquable par la grandeur des proportions est celui qu'on trouve près des grandes Pyramides, à environ quatre milles du Caire, vers l'occident. Sa grandeur est telle qu'il a dû être taillé sur place, dans un immense rocher. On n'a jamais pu juger de sa hauteur totale, attendu qu'il est enfoui dans les sables jusqu'aux épaules, et qu'il aurait fallu des travaux fort considérables et non interrompus pour le déblayer totalement. Les sables, poussés par le vent, pourraient en un instant combler les déblais, fruits de travaux longs et dispendieux. Les anciens historiens disent que ce sphinx rendait des oracles. Les prêtres étaient supposés arriver dans sa tête au moyen d'un souterrain creusé au dessous du colosse, et dans son corps même. — Selon Pline, les sphinx sculptés étaient en grand nombre dans les lieux sujets à l'inondation du Nil, et servaient de nilomètres, c'est-à-dire qu'ils servaient à indiquer les diverses élévations annuelles de ce fleuve dans son débordement. — Quelques antiquaires ont vu dans la composition du sphinx, femme et lion, un emblème astronomique relatif à l'intumescence du Nil, aux mois de juillet et d'août, quand le soleil parcourt les signes du Lion et de la Vierge. — Diodore est le seul écrivain qui ait imaginé de dire que le sphinx n'était point imaginaire; qu'on en trouvait de vivants en Éthiopie; qu'ils étaient d'un naturel fort doux, et qu'ils apprenaient facilement tout ce qu'on leur enseignait. — Auguste, l'empereur romain, avait un sphinx gravé sur son cachet, pour signifier que les secrets des gouvernements doivent être cachés et impénétrables. — On donnait le sphinx pour attribut à la Prudence, et aussi au Soleil à qui rien n'est caché.

— Le sphinx égyptien qui est à Paris, dans la petite cour du Musée, est en granit rose de Syenne. Il a de 2 à 15 pieds de long, et est d'une belle conservation. Il est à tête d'homme et est orné d'hieroglyphes sur la base et sur les épaules. — On a fait venir le mot *sphinx* du grec *sphiggô*, je serre, j'embarrasse, pour signifier que le sphinx embarrassait par ses énigmes. — En histoire naturelle, Pline a donné ce nom à une race de singe, celle du papion ou babouin. — Une sorte de papillon (coléoptère) a reçu aussi la qualification de sphinx. — En botanique, on l'a également donnée à une sorte d'agarie. C. FARC.

SPINELLE, rubis d'un rouge pâle (v. RUBIS).

SPINOSA ou SPINOZA (BARUCH OU BENNOÏT), un des plus célèbres et en même temps des plus obscurs philosophes qui aient écrit depuis Xénophane jusqu'à Schelling, naquit à Amsterdam, en 1632, d'une famille israélite originaire du Portugal. Nous allons indiquer sommairement ce que présentent de plus curieux sa vie, sa doctrine théologique et métaphysique, sa doctrine morale et politique, ainsi que les ouvrages qui ont été écrits sur lui par ses partisans, ses adversaires et ses apologistes.

§ I. *Vie.* Spinoza fréquenta d'abord avec les autres enfants de sa religion et de son âge l'école des rabbins où il apprit la langue hébraïque, et où, de bonne heure déjà, il étonna ses maîtres par des questions auxquelles ils étaient embarrassés de répondre, ou des doutes qu'ils ne pouvaient résoudre. Aussi, peu satisfait de leur enseignement, il se mit bientôt à étudier la Bible et le Talmud pour lui-même. Cependant, loin de trouver dans ces volumes, nullement dialectiques, mais au contraire essentiellement dogmatiques, la solution que cherchait son esprit scrutateur, il tomba dans de nouvelles et plus grandes incertitudes. Les doctrines du judaïsme, comme celles du christianisme sur Dieu, les anges, les démons, l'âme humaine, lui paraissaient imparfaites, défectueuses. Son

gèle pour le culte de ses pères se refroidit de plus en plus, et, comme il avait eu l'imprudence de confier ses doutes à quelques amis indiscrets, il fut sommé de faire amende honorable en pleine synagogue sous peine d'excommunication. Peu ému de ces menaces, il se rapprocha de quelques chrétiens avec lesquels il était lié et continua de se livrer à ses études avec une ardeur extrême. Il désirait aborder les textes de la Grèce et de Rome comme ceux de la Judée, et François van Ende, qui devait par la suite subir le dernier supplice à Paris pour un prétendu crime de lèse-majesté, lui donna des leçons de grec et de latin. Spinoza les prenait avec d'autant plus d'assiduité qu'il avait pour condisciple la fille de son professeur, jeune personne aussi distinguée par son esprit que par sa beauté, et dont la bienveillance pour le philosophe ne fut pas même altérée par la passion, d'ailleurs inconcevable, qu'il nourrissait pour elle. Il étudiait en même temps la philosophie de Descartes qui jouissait alors d'une grande célébrité dans les pays du nord, surtout en Hollande et en France. Doué d'un esprit profond, et qui demandait plus que ne donnaient les ouvrages de Descartes, il ne fut pas satisfait de sa doctrine; mais il s'appropriâ sa méthode et mit à profit, pour son propre système, ce qu'il y trouvait de plus subtil, particulièrement sur les questions de l'évidence et de la substance. Déjà ce doute que Descartes enseignait d'une manière systématique était dans les habitudes du jeune philosophe. Spinoza avait complètement secoué la foi de ses pères, et plus le goût de la spéculation libre de cette époque s'était développé en lui, plus il s'était senti d'éloignement pour la religion de Moïse et la sagesse des talmudistes, l'une et l'autre également positives, quelque différence qu'il les distinguât du reste. La marche de son esprit était parallèle sur ce point à celle de beaucoup de philosophes chrétiens de son temps; seulement, plus franc et plus loyal que bon nombre de ses contemporains, il finit par se séparer entiè-

rement de la synagogue. Les désertions étaient rares chez les juifs, à cet époque, et tandis que l'on passait alors facilement d'une communion chrétienne dans une autre, les israélites donnaient l'exemple de la constance ou de la réserve. Les coreligionnaires de Spinoza, d'autant plus affligés de sa retraite, que ce fait était plus étrange, et craignant que l'apostasie d'un tel homme n'entraînât d'autres defections, lui offrirent, pour l'arrêter, une pension annuelle de mille florins. Sur son refus, ils essayèrent de se débarrasser de lui par des voies secrètes. Échappé, comme par miracle, au poignard des assassins, il se vit en butte à des accusations, et même à des persécutions de toute espèce. La Hollande protégeait alors la liberté de la pensée, et Amsterdam était déjà sur le point de devenir l'asile de tous les écrivains exilés des pays d'intolérance. Spinoza, qui avait changé le nom de *Baruch* en celui de *Bénédict* ou *Benoît*, pour se rapprocher des habitudes modernes, et qui entretenait des relations avec des chrétiens honorables, n'avait rien fait qui pût le compromettre aux yeux du magistrat d'Amsterdam, et pouvait espérer, au contraire, quelque bienveillance de sa part; cependant les chefs de la cité, entraînés sans doute par quelques-unes de ces considérations politiques qu'on appelle hautes quand on est embarrassé sur le nom qu'elles méritent, ou gagnés par les insinuations de ses ennemis, lui intimèrent l'ordre de sortir de son enceinte. Il obéit d'autant plus volontiers que sa sûreté y était moins garantie, et alla vivre à la campagne chez un ami, confectionnant des instruments, et surtout des verres d'optique, pour subvenir à son entretien, et continuant ses études philosophiques, pour arriver à quelque solution touchant les questions qui s'étaient emparées de son esprit. Ces questions étaient la plupart de celles qui sont élevées au-dessus de l'intelligence humaine, mais qui, pour cette raison même, ne laissent à ceux qui sont assez grands pour y entrevoir quelque chose, ni trêve, ni

repos, qu'elles ne les aient vaincus, humiliés, et jetés tout brisés dans les bras de la foi, dans les abîmes du pyrrhonisme, ou dans quelque dédale encore plus obscur. Cette dernière destinée fut celle de Spinoza. Il était si assidu à son travail qu'il passait quelquefois des mois entiers dans sa chambre, sans autre récréation que le spectacle d'une araignée dont les travaux charmaient ses singulières rêveries ou variaient ses profondes méditations. Quant à ses travaux manuels, il acquit, au rapport de Leibnitz, dans la taille du verre une telle habileté qu'il devint un opticien distingué. Mais il devint en même temps un philosophe habile, quoiqu'on soit forcé de dire que, loin de répandre sur quelques questions importantes des clartés nouvelles, il rendit plus obscures toutes celles qu'il traita, tant il est vrai que le génie même, une fois lancé au dehors du foyer de la vérité, plus il met de conséquence dans ses investigations, plus il se perd dans l'erreur. On le sait, sortis de l'orbite que leur a tracé la loi suprême, les astres les plus brillants, loin de remplir leur destinée si glorieuse, ne se feraient remarquer que par les désordres ou les catastrophes qu'ils jetteraient dans l'univers. Il en est de même des hommes éminents, et Spinoza était incontestablement un des génies les plus élevés. Mais il fut long-temps doublement à plaindre ; il n'avait les opinions de personne, et il n'osait dire à personne celles qu'il avait. Et ce fut bien pis quand il les mit dans ses ouvrages : elles inquiétèrent beaucoup d'intelligences sans en satisfaire aucune. Ce fut à la suite de quelques discussions sur la philosophie de Descartes qu'il céda aux instances de ses amis et publia son premier ouvrage, celui qui roule sur les principes de cette philosophie. On l'avait trouvé obscur et plein de réticences quand il parlait du cartésianisme ; on eût voulu savoir sa pensée, et l'on avait espéré qu'il la mettrait dans son livre. Il n'en fit rien ; il laissa entrevoir, mais il se garda d'avouer son secret. Cet ouvrage qui parut avec une

préface de Lonis Meyer, un médecin de ses amis, qui en surveilla l'impression, ne donna pas plus la doctrine de Descartes que celle de Spinoza. L'auteur prétendait à la vérité expliquer Descartes, mais il prêtait à ce philosophe des opinions dont il n'aurait pas eu à s'applaudir, s'il avait encore vécu, et ce cartésianisme se trouva dès lors enveloppé dans l'accusation d'athéisme qu'on portait contre Spinoza. Il est vrai que ce dernier ne professait pas un système aussi tranché, et ne prenait pas plus pour son compte qu'il ne mettait à la charge de Descartes les principes qui y tendaient ; mais ces principes étaient dans un livre qui prétendait exposer la doctrine du célèbre auteur des *Méditations*, et cela suffisait aux yeux des adversaires pour la lui attribuer. Quelle que fût cette publication, elle prépara la célébrité de Spinoza. Cependant l'irritation qu'elle fit naître contre lui l'obligea de quitter son asile et de se retirer à La Haye, où il vécut dans une retraite presque absolue. C'était une raison de plus pour que sa réputation se répandit dans l'Europe entière et que les savants les plus distingués se fissent gloire d'entretenir avec lui un commerce épistolaire. On lui offrit même une chaire de philosophie à Heidelberg, où d'autres penseurs devaient professer, un siècle plus tard, des opinions analogues à celles de Spinoza. En lui adressant cette proposition, l'électeur palatin promettait de lui laisser une liberté d'enseignement aussi grande qu'il pourrait le désirer ; mais l'impossibilité où était le philosophe d'exposer son système sans blesser la religion chrétienne, son amour pour le repos et la solitude, et surtout les maladies qui l'affligesient depuis long-temps, l'empêchèrent d'accepter. Il était atteint effectivement depuis plusieurs années d'une phthisie qui à peine lui laissa le temps d'achever quelques autres travaux, et qui l'enleva au monde à l'âge de quarante-cinq ans, quelques années après une publication politique, qui pouvait lui attirer plus de haines et de per-

sécutions que sa publication philosophique. — Spinoza mourut regretté de tous ceux qui avaient connu sa vie privée, sa douceur, son désintéressement. Voici le portrait qu'en fait Bayle, qui n'a pas toujours été juste envers lui : « C'était un homme de bon commerce, affable, honnête, officieux et fort réglé dans ses mœurs. Il ne disait rien en conversation qui ne fût édifiant. Il ne jurait jamais, il ne parlait jamais irrévéremment de la majesté divine. » Bayle aurait pu ajouter que jamais ami ne fut plus fidèle, jamais homme plus désintéressé. Il faisait en effet si peu de cas de la fortune qu'il abandonna à ses sœurs l'héritage paternel que lui disputait leur fanatisme juïdique, quoiqu'il n'eût pour vivre que les produits de son industrie. Il refusa aussi l'héritage d'un de ses amis qui jamais n'avait pu lui faire accepter ses générosités, et montra la plus grande abnégation aux héritiers du noble et malheureux Jean de Witt, dont il vénérait la mémoire. Enfin il rejeta l'offre d'une pension que lui faisait le prince de Condé, à condition qu'il dédierait un ouvrage à Louis XIV. Pour faire de Spinoza un homme encore plus distingué dans la pratique que dans la spéculation, il n'a manqué à des qualités si belles qu'un principe qui les rendit plus fécondes, et qui les mit sous la direction d'une foi puissante. On a dit, quant à ses convictions religieuses, que, dans les derniers temps de sa vie, il s'était converti au christianisme, mais rien ne prouve qu'il ait fait ce grand pas. Il est vrai qu'il assistait quelquefois au service divin dans l'église luthérienne de La Haye, et qu'il s'entretenait volontiers avec ses amis du sermon qu'il y avait entendu. Mais c'est à cela que se borna sa conversion. Il est très vrai encore qu'il étudiait assidument la Bible, le Nouveau-Testament comme l'Ancien, mais c'était, nous le verrons, dans des vues qui n'étaient guère propres à lui donner cette foi qui seule a manqué dans sa vie morale. Quant aux terreurs dont il fut assailli, dit-on, à son lit de mort, c'est

une fable inventée par ses ennemis. Colerus, c'est-à-dire le médecin Lucas, raconte, au contraire, dans sa biographie, que quelques heures avant de rendre le dernier soupir il se promenait dans sa chambre. — Telle fut la vie d'un des plus grands et des plus malheureux penseurs de ce dix-septième siècle, qui offre un si curieux mélange d'élans et d'erreurs, d'émancipation et d'égarement. Quant aux doctrines, il y a deux hommes à distinguer dans Spinoza, le philosophe contemporain de Descartes, de Locke et de Leibnitz, qui se fait le disciple de Xénophane, et le politique contemporain de Jacques II, de Louis XIV et de Guillaume III, qui se fait le disciple de Jean de Witt (v. Matter, *Histoire des doctrines morales et politiques des trois derniers siècles*, vol. II, pag. 373). — Nous allons résumer les doctrines de l'un et de l'autre.

§ II. *Doctrine métaphysique et théologique.* La théodicée et la métaphysique de Spinoza reposent sur son ontologie, et celle-ci sur une seule notion. Il est vrai que c'est, après la notion de la pensée, la notion la plus fondamentale de toutes, si elle ne l'est pas avant. C'est en effet celle de la substance, qui avait si vivement préoccupé Descartes, et qui devait préoccuper de même l'auteur du *Système des monades*, c'est-à-dire les deux penseurs qui forment, avec Spinoza, la grande trilogie métaphysique de l'époque. C'est dans son ouvrage intitulé *Éthique*, ou théorie de morale, que Spinoza expose sa théologie et sa métaphysique. Les vues de ce philosophe, qui avait étudié la Bible autant que les *Méditations* de Descartes, étaient essentiellement pratiques : de là le nom d'*éthique* donné à ses spéculations les plus élevées sur la substance. En présumant avec Descartes que la substance n'est que ce qui est en soi et peut être conçue par soi-même, sans avoir besoin de la conception d'une autre chose (*Per substantiam intelligo id quod in se est et per se concipitur, hoc est id cujus conceptus non indiget conceptu alterius*

rei, à quo formari debeat, pag. 35 de l'édition de Paulus, t. II), il afferma qu'il n'y a qu'une substance, Dieu, l'être infini. Partant d'une définition générale, d'une synthèse que ne précède pas d'analyse, il ne conservait pas le nom de substances aux autres objets, mais les appelait *modes* ou *affections* de la substance (*Per modum intelligo substantiæ affectiones sive id quod in alio est per quod etiam concipitur*, pag. 35). Leibnitz, en admettant une monade par excellence, adoptait encore d'autres monades. Spinoza accorde seulement que la substance a des attributs. L'attribut est ce que l'intelligence perçoit de la substance, comme constituant son essence (*Per attributum intelligo id quod intellectus de substantiâ percipit, tanquam ejusdem essentiam constituens*, pag. 35). Ces attributs sont la pensée infinie et l'étendue infinie; chacun d'eux exprime l'essence éternelle et infinie (*Quorum unumquodque æternam et infinitam essentiam exprimit*, pag. 35). Mais la substance elle-même est une (*In rerum naturâ non possunt dari duæ aut plures substantiæ ejusdem naturæ*, pag. 37). Quant à ses attributs, le premier, l'existence, lui appartient nécessairement d'après son essence (*Ad naturam substantiæ pertinet existere, id est ipsius essentia involvit necessariò existentiam*, pag. 38). Elle est de plus nécessaire, infinie, indivisible, l'unité et le tout; de là le mot de panthéisme appliqué à ce système. Comme elle agit d'après les lois nécessaires de sa nature, elle n'est pas une cause passagère, extérieure; mais la cause intérieure, immanente de toutes choses; elle l'est, non pas seulement de leur existence, mais de leur essence même (*Deus est omnium rerum causa immanens, non verò transiens*, pag. 34). Tout ce qui est en Dieu, et rien ne peut être conçu sans Dieu (*Præter Deum nulla dari neque concipi potest substantia*, pag. 46). Les choses individuelles (le fini) ne sont que des *modes* ou des *accidents* de l'être infini, de ses attributs infinis (*Res par-*

ticularis nihil sunt nisi Dei attributorum modi sive affectiones..., page 59). Ainsi, le mouvement et le repos sont des modifications de l'étendue infinie; la pensée et la volonté, des modes de la pensée infinie. Tout ce qui existe, corps ou âme, étant en et par Dieu, Dieu est la cause unique et immanente de tout; il est, pour parler avec les scolastiques, la *natura naturans*, tandis que le monde est la *natura naturata*. Mais la création proprement dite est impossible. Tout s'enchaîne dans l'univers par des liens ou des lois nécessaires. La volonté ou la substance suprême est libre, puisqu'il n'y a qu'elle. Elle n'est pourtant libre que dans la sphère des lois suprêmes, c'est-à-dire qu'il y a une substance première dont tout ce qui est offre le simple déploiement. On le voit; dans ce système il n'y a place ni pour un Dieu indépendant du monde ni pour une Providence de qui dépende le monde. Dieu, ou la substance, qui est Dieu et le monde, est seul quelque chose: tout le reste est *mode* ou *attribut*. — Ce système, dont la déduction est savante, mathématique, rigoureuse, péchait par la base: il ne reposait que sur une définition d'abord donnée incomplète par Descartes, et complétée ou rectifiée plus tard par ce philosophe, sans que Spinoza ait voulu tenir compte de cette rectification. En effet, Descartes avait dit: « La substance est ce qui existe par soi, et qui n'a besoin pour exister que de soi (*Principia philosophiæ*, P. I, § 54, p. 11, édit. de Francfort, 1692), et il n'y a que Dieu qui n'ait besoin d'aucune autre chose pour être. Dieu est donc la substance unique. Les autres choses qui existent ne peuvent être appelées substances que dans un sens qui n'est pas le même. » Au lieu de voir dans cette restriction même que la définition du maître était mauvaise, Spinoza l'adopta et rejeta la restriction. Il fit en cela une faute énorme. En effet, le mot substance ne renferme que l'idée d'une chose qui existe pour elle-même, comme source constante de certains *modes* ou *accidents*: il

ne renferme point la nécessité que cette chose existe aussi *par elle-même*, c'est-à-dire, *indépendamment d'autres choses*, qu'elle soit, pour parler encore avec les scolastiques, *causa sui sive ens à se* : elle peut, au contraire, dépendre d'autres choses ; on peut être obligé d'en présupposer d'autres pour se former une idée complète de son existence ; elle peut être *ens causatum sive ens ab alio*. L'idée de substantialité ne s'y oppose nullement. On peut donc, sans tomber en contradiction avec soi-même, concevoir une substance infinie et une multitude de substances finies. Rien n'empêche qu'on appelle *substance* l'homme et tout ce qui existe pour soi dans le monde. Si Descartes et Spinoza joignent à l'idée de la *substantialité* celle de l'*existence indépendante* ou de l'*aseité* (*aseitaa*), comme disaient les scolastiques, c'est d'une manière absolument arbitraire, et ni l'un ni l'autre n'ont droit à faire autorité en se trompant d'une façon si étrange. Rien ne saurait, au contraire, mieux réfuter la vicieuse définition de l'un et l'énorme synthèse de l'autre que la complète fausseté du système que ce dernier a eu la patience d'asseoir sur une simple définition prise chez son prédécesseur. — Les conséquences d'une fausse prémisse sont naturellement frappées de stérilité ou dénuées de preuves, quelle que soit la rigueur des déductions. Spinoza était conduit forcément, d'après son point de départ, à admettre le dogme d'une *nécessité absolue* et à nier la *liberté humaine* : rien ne condamne plus fortement que cela la conclusion et même la majeure partie de son éthique, nous le verrons en parlant de sa doctrine morale. Pour achever de caractériser sa théologie, nous ajouterons ici que, dans son *Traité théologico-politique*, il cherchait à préparer les esprits pour une grande révolution, en les amenant à secouer le joug de l'autorité. Il y exposa ses doutes sur l'authenticité des livres saints et des miracles, sur la mission de Moïse et celle des prophètes, allant chercher, à l'appui de ses assertions, des preuves dans la Bible même. Soute-

nant que chacun a le droit de l'expliquer à sa manière, il voulut en faciliter l'étude et jeter les bases d'une nouvelle exégèse ; mais il insista surtout sur la différence essentielle qui existe entre la foi et la philosophie, dont l'une ordonne de croire, tandis que l'autre invite à examiner, et cela le trahit.

§ III. *Doctrine morale*. En niant la liberté humaine, Spinoza devait nécessairement aussi rejeter toute différence entre le bien et le mal, le juste et l'injuste. Il n'en fit rien. Il dit, au contraire, que la plus grande félicité de l'âme consiste dans la connaissance vivante de Dieu, en sorte que plus nous connaissons Dieu, plus nous sommes disposés à faire sa volonté, parce que plus nous y trouvons le vrai bonheur. Il dépend donc de nous, de nous déterminer à faire la volonté de Dieu, et c'est le sentiment de notre intérêt qui nous conduit librement à faire ce choix. Mais Spinoza, tout en établissant ces principes, dérogeait à la spéculation et à la théorie quand il passait à la pratique, comme font tant d'autres philosophes. C'était son bon sens moral et religieux qui rendait inconséquent un dialecticien d'ordinaire si conséquent avec ses principes. D'après ses principes, Spinoza aurait dû dire : ni Dieu ni l'homme n'ont une volonté libre ; mais Dieu doit, au moyen de ses attributs infinis, de l'étendue et de la pensée, s'individualiser en un être fini, ayant étendue et pensée, tel que l'homme, et l'homme doit toujours agir comme portant en lui les lois nécessaires, absolues de l'étendue et de la pensée infinies. Si Spinoza, pour ne pas établir une morale révoltante, aime mieux être inconséquent que fidèle à sa théorie, ses ennemis aimèrent mieux tirer les conséquences de sa doctrine, afin de la compromettre et de faire voir qu'elle détruit, avec la liberté, toute distinction entre le bien et le mal ; tout, dans le monde moral comme dans le monde physique, étant Dieu, loi de Dieu ou œuvre de Dieu, substance unique. Bayle s'écrie à ce sujet : « Voilà une hypothèse qui surpasse l'entassement

de toutes les extravagances qui se puissent dire. Ce que les poètes païens ont osé chanter de plus infâme contre Jupiter et Vénus n'approche point de l'horrible idée que Spinoza nous donne de Dieu ; car au moins les poètes n'attribuaient point aux dieux tous les crimes qui se commettent et toutes les infirmités du monde ; mais, selon Spinoza, il n'y a point d'autre agent et d'autre patient que Dieu par rapport à tout ce qu'on nomme mal de peine et mal de coulpe, mal physique et mal moral. » Le mal physique et le mal moral sont et resteront toujours une immense pierre d'achoppement pour la raison, que nous regardions les individus comme des modes de la substance divine ou des créatures indépendantes et libres, mais soumises toutefois à une volonté suprême. C'est là un problème que jamais la spéculation n'expliquera. On n'est donc pas en droit de reprocher à Spinoza d'avoir erré en cherchant à l'expliquer ; mais ce qu'on ne saurait trop regretter dans sa vie, c'est que l'inconséquence qu'il eut la bonne foi de commettre en morale ne l'ait pas conduit à reconnaître ses erreurs en théologie et en métaphysique. — Les dernières parties de l'*Éthique* sont consacrées aux passions, à leur origine, à leur nature, aux moyens de les vaincre. Les passions n'étant, selon lui, que des idées erronées, l'esprit s'en rend maître par des idées justes, claires, nettes. Atteindre à ces idées, c'est la perfection. La méthode à suivre pour y arriver, il l'expose dans un ouvrage inachevé intitulé : *De intellectus emendatione*. Elle consiste à séparer les idées vraies des fausses, à rejeter celles-ci, à admettre celles-là, à suivre une route sûre et uniforme pour ne pas se fatiguer inutilement à la recherche de l'inconnu, et surtout à acquérir la connaissance de l'être le plus parfait, afin de le prendre pour modèle. De cette connaissance découlent l'amour intellectuel de Dieu, le repos et la félicité.

§ IV. *Doctrine politique*. C'est dans son traité théologico-politique qu'il faut chercher les opinions politiques de Spi-

noza, traité où l'on est surpris de rencontrer, à côté des pensées les plus justes et les plus libérales, des principes indignes d'un philosophe. En effet, il est adversaire déclaré de toutes révolutions. « Chaque peuple, dit-il, doit garder la forme de gouvernement sous laquelle il vit. » Partant, point d'amélioration, point de progrès. On ne conçoit rien de plus irrationnel. Mais il faut croire que Spinoza manque ici de franchise ; il cache évidemment sa pensée sous une naïveté, lorsqu'il dit que le meilleur gouvernement est celui où les citoyens vivent en paix et jouissent tranquillement chacun de ses droits respectifs ; car la question est précisément de savoir quelle est la forme de gouvernement la plus propre à garantir la jouissance de ces biens. Mais continuons : « le premier des droits, c'est la liberté de la pensée. De plus il est impossible d'ôter aux hommes la liberté de dire leur sentiment ; cette liberté ne nuit nullement à l'autorité du souverain, et chacun peut l'avoir et en user, pourvu que ce ne soit pas à dessein d'introduire des nouveautés, et pour agir contre les lois et les coutumes de l'état. Aussi cette liberté n'est point contraire à la paix de la république, et il n'est point aisé de l'étouffer. D'ailleurs la piété n'en reçoit aucun préjudice, et il est entièrement inutile de faire des lois contre des choses qui sont purement spéculatives. On ne pourrait enfin hanter cette liberté de la république sans en bannir en même temps la paix et la piété. » Du reste, il accorde au chef de l'état les pouvoirs les plus étendus ; il va même jusqu'à dire, chose étrange après ce qu'on vient de lire, que la religion, quelle qu'elle soit, naturelle ou révélée, est soumise à son bon plaisir, et n'est obligatoire qu'autant qu'il lui plaît, à lui, le représentant de Dieu sur la terre. Mais les contradictions manifestes qui frappent dans cet ouvrage ne doivent être regardées que comme des concessions faites à l'autorité et peut-être à l'opinion publique ; car il est aisé de voir que la véritable doctrine politique de Spinoza était celle de Jean

de Witt, pour lequel il professait la plus grande estime. Mais, à l'entendre lui-même, il serait plutôt le disciple de Machiavel. En effet, il n'est pas aussi facile de s'expliquer qu'un Hollandais, qu'un ami du plus noble des républicains, de Jean de Witt, approuve les conseils que donne le philosophe au successeur d'un roi assassiné. « Si le nouveau roi, dit-il, veut assurer son trône et garantir sa vie, il faut qu'il montre tant d'ardeur pour venger la mort de son prédécesseur qu'il ne prenne plus envie à personne de commettre un pareil forfait. Mais, pour la venger dignement, il ne lui suffit pas de répandre le sang de ses sujets, il doit approuver les maximes de celui qu'il a remplacé, tenir la même route dans le gouvernement, et être aussi tyranique lui (chap. 18, pag. 438), » maxime aussi dangereuse qu'immorale, et certes plus digne du conseiller des Médicis, ou de Philippe II et de Richelieu, que d'un moraliste et d'un contemporain de Leibnitz. Avec des principes aussi faux, aussi peu philosophiques, Spinoza donne, quand il veut être lui-même, des pensées pleines de justesse. « Les politiques, dit-il ailleurs, ont l'habitude de considérer les hommes, non pas tels qu'ils sont, mais tels qu'ils devraient être. Aussi leur politique est-elle ordinairement une utopie dont on ne peut faire aucune application ; leurs préceptes sont des rêveries qui n'eussent été praticables que du temps de l'âge d'or des poètes, lorsqu'on n'avait aucun besoin d'institutions politiques. Ce défaut a fait prévaloir l'idée que, de toutes les sciences, la politique théorique est la plus en contradiction avec la pratique, et que personne n'est moins en état de gouverner un état qu'un philosophe ». Cela est parfaitement juste. Il faut pourtant l'avouer, quand déjà le matérialisme et le fatalisme envahissaient les conseils et les cabinets des princes, il était peu convenable qu'un philosophe déclamât contre l'empire des idées pures et des théories rationnelles. — Spinoza passe en revue dans son traité les différentes formes de gouvernement. Après

la monarchie, il examine le gouvernement aristocratique. La mort ne lui laissa pas le temps de tracer le tableau de la démocratie, des lois et d'autres points relatifs à l'administration des états. Or, c'est sur la démocratie qu'on aimerait naturellement à entendre un tel philosophe, ami si ardent de Jean de Witt.

§ V. *Ouvrages de Spinoza.* Les ouvrages de Spinoza se divisent en trois classes : politiques, philosophiques et œuvres mêlées. Ils ont été publiés successivement par lui ou par ses amis. Deux seulement parurent de son vivant. Le premier fut le prétendu commentaire sur la doctrine de Descartes, auquel il donna ce titre : *Renati Descartes principiorum philosophiæ pars I et II, more geometrico demonstratæ per Benedictum de Spinoza, Amstelodamensem. Accesserunt ejusdem cogitata metaphysica, in quibus difficiliores quæ tam in parte metaphysicæ generali quàm speciali occurrunt, quæstiones breviter explicantur* (Amsterdam, 1663, in-4°). Le second ouvrage, qui fut publié pendant sa vie, est le traité de politique intitulé : *Tractatus theologico-politicus continens dissertationes aliquot, quibus ostenditur libertatem philosophandi, non tantum salvâ pietate et reipublicâ pace posse concedi, sed eandem nisi cum pace reipublicâ ipsâque pietate tolli non posse* (Hamb. [Amsterdam], 1670, in-4°). Ce traité, que Spinoza, effrayé des suites du premier, n'osa pas faire paraître sous son nom, fit tant de bruit que les éditeurs jugèrent prudent d'en changer le titre et d'en déguiser le contenu. En effet, cinq ans après sa première apparition, il fut réimprimé à Leyde sous ce pavillon : *Dani. Heinsii operum historicorum collectio prima. Ed. à priori multo emendatior et auctior*, in-8°. Cependant ce ne fut pas encore le titre le plus singulier qu'inventa la librairie pour ce malencontreux ouvrage. Le plus curieux est celui des éditions d'Amsterdam, 1673, in-8°, et 1697, in-8°; le voici : *Henriquez de Villacorta M. D. à cubiculo Philippi IV, Caroli*

II, archiatri, opera chirurgica omnia sub auspiciis potentissimi Hispaniarum regis. Cet ouvrage fut traduit en français par Saint-Glain, qui garda également l'anonyme, et publié sous les trois titres suivans : 1^o *la Clé du sanctuaire par un savant homme de notre siècle* (Leyde, 1678, in-4^{to}) ; 2^o *Traité des cérémonies superstitieuses des juifs tant anciens que modernes* (Amsterd., 1678, in-12^o) ; 3^o *Réflexions curieuses d'un esprit désintéressé sur les matières les plus importantes au salut tant public que particulier* (Cologne, 1798, in-12^o). A cette traduction sont jointes des *Remarques curieuses et nécessaires pour l'intelligence de ce livre*, traduites des notes autographes ajoutées par Spinoza à son exemplaire du *Tractatus theologico-politicus*. Ces remarques sont vraisemblablement les mêmes qui parurent plus tard sous ce titre : *Annotationes B. de Spinoza ad tract. theologico-politic. qd Chr. Theoph. de Mars* (La Haye, 1802, in-4^o). — On conçoit qu'un penseur tel que Spinoza, un écrivain dont chaque publication excitait des orages ait laissé en portefeuille plus d'écrits qu'il n'en livra à la presse. Ses œuvres posthumes ont été publiées à Amsterdam, en 1677, in-4^o, sous ce titre : *B. de Sp. opera posthuma*. Elle contiennent : I. *Ethica more geometrico demonstrata et in quinque partes distincta, in quibus agitur* : 1^o *de Deo*; 2^o *de naturâ et origine mentis*; 3^o *de origine ac naturâ affectuum*; 4^o *de servitute humanâ sive de affectuum viribus*; 5^o *de potentiâ intellectûs sive de libertate humanâ*; II. *Tractatus theologico-politicus, in quo demonstratur quomodo societas, ubi imperium monarchicum locum habet, sicut et ea ubi optimi imperant, debet institui, ne in tyrannidem labatur, et ut pax libertasque civium inviolata maneat*; III. *De intellectûs emendatione et de viâ quâ optimè in verum rerum cognitum orem dirigatur*; IV. *Epistolæ doctorum quorundam virorum ad B. de Sp. et autoris responsiones ad litterarum ejus operum elucidationem non parum*

facientes; V. *Compendium grammaticæ linguæ hebraicæ*. — Quelques-uns attribuent à Spinoza, uniquement à cause de la ressemblance des principes, ce nous semble, deux ouvrages que d'autres, avec plus de vraisemblance, attribuent à son ami Louis Meyer : *Lucii Anstili Constantis de jure ecclesiasticorum tractatio* (Alethopoli, apud Caj. Pennatum, 1665, in-4^o) et *Philosophia sacra Scripturæ interpres; exercitatio paradoxa, in quâ veram philosophiam infallibilem sacras litteras interpretandi normam esse, apodicticè demonstratur et discrepantes ab hæc sententiis expenduntur ac refelluntur* (Eleutheropoli, 1666, in-4^o). Tous ces ouvrages, à l'exception des deux derniers, se trouvent dans la collection des œuvres complètes de Spinoza, qui parut sous ce titre : *en. de Spinoza opera quæ supersunt. Iterum edenda curavit, præfationes, vitam auctoris, necnon notitias quæ ad historiam scriptorum pertinent adhibuit Henr. Eberh. Glo. Paulus* (Jena, 1802 à 1803, 2 vol. in-8^o).

§ VI. *Partisani, apologistes et adversaires de Spinoza*. Se rattachant d'un côté à la doctrine de Descartes, et de l'autre aux principes des libres penseurs de son temps, Spinoza eut pour partisans tous les amis de ces opinions et tous ceux que subjuguait son propre talent; ce nombre fut considérable. Beaucoup de contemporains du philosophe, qui ne manifestèrent pas leur pensée, professèrent secrètement pour lui une haute admiration. On doit placer à la tête de ses partisans ses biographes et ses apologistes, Lucas, Bredenburg et Boulainvilliers. Le premier publia sur son ami l'ouvrage suivant : *Vie de Spinoza, d'après les écrits de ce sage célèbre et le témoignage d'un grand nombre de personnes dignes de foi qui l'ont connu particulièrement*, par J. Colerus. Cette biographie, écrite en hollandais (Utrecht, 1698), a été traduite en français (La Haye, 1706) et en allemand (Francfort et Leipzig, 1732). — *La Vie et l'esprit de M. B. de Sp.* (Amsterd., 1719, in-8^o), est,

nous l'avons dit, l'ouvrage d'un médecin, conseiller à la cour de Brabant et partisan zélé de Spinoza, appelé tantôt Lucas, tantôt Vraese, vraisemblablement parce qu'il portait ces deux noms. Tiré à soixante-dix exemplaires seulement, ce petit livre est très rare, quoiqu'il en existe plusieurs copies manuscrites. On en a fait plus tard une seconde édition sous ce titre : *La Vie de Spinoza par un de ses disciples* (nouv. édit. non tronquée, Hamb., 1735, in-8°) ; mais elle n'est pas moins rare que la première. Il y avait originairement deux parties dans cet ouvrage ; la seconde a été livrée aux flammes comme trop dangereuse. — L'impossibilité, ou du moins l'inconvénient qu'il y avait à se déclarer ouvertement spinosiste fit recourir ses partisans et ses défenseurs à quelques-unes de ces ruses littéraires qui sont aujourd'hui aussi usées que toutes les autres. C'est ainsi qu'on vit des écrivains fameux arborer contre Spinoza le pavillon ennemi pour mieux le défendre et exposer plus sûrement ses doctrines. En effet, les prétendues Réfutations de Cuper (*Arcana theismi revelata* (Rotterd., 1876, in-4°) ; de Cuffeler (*Specimen artis ratioe inandi*, Hamb., c.-à-d. Amsterdam, 1634, in-8°) ; de Hosse (*Concordia rationis et fidei, sive harmonia philosophiæ moralis et religionis christianæ*, Amsterd., c.-à-d. Berlin, 1692) ; de Boulainvilliers (*Réfutation des erreurs de B. de Sp.*, par M. Fénelon, par le P. Lamy et par le comte de Boulainvilliers, avec la Vie de Spinoza écrite par M. Jean Colerus, augmentée de beaucoup de particularités tirées d'une vie manuscrite de ce philosophe, faite par un de ses amis (Brux., 1751, in-12). Cette vie manuscrite est celle de Lucas ou de Vraese. — Toutes ces prétendues réfutations, disons-nous, ne sont que des apologies déguisées sous de faux titres. Il en est à peu près de même de l'ouvrage suivant : *Joh. Breudenburgii enervatio tractatus theologico-politici unâ cum demonstratione geometrica ordine dispositâ, naturam non esse deum, cum*

jus effuti contrariò prædictus tractatus unicè nitiitur (Rotterd., 1675, in-4°). En effet, Breudenbourg a été lui-même accusé d'athéisme. — Cependant, Spinoza a eu des adversaires véritables, et ils furent nombreux, cela se conçoit. Son dogme blessait le christianisme et irritait le judaïsme ; sa politique n'était pas plus orthodoxe que sa philosophie. Elles furent combattues toutes deux avec la même vivacité. On pourrait dire qu'il y eut une sorte de déluge d'écrits lancés contre le spinosisme. — Bayle, Voltaire, et Toland lui-même, combattirent cette doctrine ; et on la traita généralement d'athéisme, au lieu d'y voir simplement un panthéisme spiritualisé. Nous ne rappellerons de cette foule de réfutations que les ouvrages suivants, qu'on consulte encore. — Kortholt : *De tribus impostoribus magnis* (Herbert, Hobbes et Spinoza) (Kiel, 1680, in-12). — Poirer : *Fundamenta atheismi eversa, sive specimen absurditatis spinosianæ* (Amsterdam, 1685). — Huet : *De concordia rationis et fidei* (Leipsig, 1692 ; dont un extrait se trouve dans les actes des érudits de Leipsig, ann. 1695, pag. 395). — Lami : *Le nouvel athéisme renversé, ou Réfutation du système de Spinoza* (Paris, 1696, in-12). — Jaquelot : *Dissertation sur l'existence de Dieu, ou Réfutation du système d'Épicure et de Spinoza* (La Haye, 1697). — J. Regis : *Cartesius versus spinosismi architectus* (Franeker, 1749, in-8°, et Amsterdam, 1723, in-8°). — *La vérité de la résurrection de Jésus-Christ, défendue contre Spinoza, avec la Vie de ce philosophe*, par Colerus, en hollandais (La Haye, 1706, in-8°). — Après cette première explosion de colères religieuses et politiques, vint bientôt une ère de calme et de justice. On trouva Spinoza moins mauvais, moins dangereux, moins haïssable. Les uns, pour l'excuser, prétendirent qu'il n'était pas l'auteur de sa doctrine, qu'il fallait l'attribuer au judaïsme et à la kabbale. — Wachter : *Le spinosisme dans le judaïsme* (Amsterd., 1699, in-8° en allemand). — Basnage : *Histoire*

des Juifs (Rotterd., 1707, in-12, vol. III, p. 37). — Wolff : *Cabbala cum spinosismo consensus*, dans la Bibliot. héb. (t. II, pag. 1235). — Les autres, quand le spinosisme fut entré complètement dans le domaine de l'histoire, et qu'on se fut persuadé qu'il offrait peu de danger, le traitèrent avec toute la bienveillance qu'on aime à prodiguer aux doctrines qui ont été persécutées. Lessing fut de ce nombre; et il ne fallait que respecter cette générosité pour laisser le spinosisme dans l'état où il était tombé. Un compatriote de Lessing, Jacobi, qui n'eut jamais de système à lui, et dont la foi philosophique et religieuse se composait d'une bizarre aggrégation de croyances, opposées en forme de négations aux doctrines de ses plus illustres contemporains, attaqua vivement le panthéisme douteux de Lessing, et rendit la vie au panthéisme incontestable de Spinoza. v. Fr. H. Jacobi : *Sur la doctrine de Spinoza* (dans ses *Lettres à Mendelssohn* Breslau, 1785; nouvelle édition, 1739). Dès avant cette publication, l'Allemagne s'était préoccupée de Spinoza. v. Diez : *B. de Spinoza, d'après sa vie et sa doctrine* (Dessau, 1783, in-8°). Depuis ce moment, il y eut dans les écoles allemandes, que ne dominait pas encore le système de Kant, une vive controverse sur le spinosisme, et, dans la librairie, toute une suite d'ouvrages pour ou contre ce système. Nous ne rappellerons que les publications suivantes. — M. Mendelssohn : *Aux amis de Lessing, un supplément aux lettres de Jacobi sur la doctrine de Spinoza, avec une préface de J.-J. Engel* (Berlin, 1786, in-8°). — Mendelssohn : *Heures du matin ou Leçons sur l'existence de Dieu* (Berlin, 1785; 2^e édition, 1786, 2 vol. in-8°). — Herder : *Dieu, quelques entretiens* (Gotha, 1787, in-8°). — Fr. H. Jacobi : *Contre les accusations de Mendelssohn* (Leipzig, 1786, in-8°). — Matth. Claudius : *Deux révisions sur les affaires de Lessing, de Mendelssohn et de Jacobi* (Hamb., 1786, in-8°). — *Sur l'exposition de la philosophie de Spinoza, par Mendels-*

sohn, dans *Denkwürdigk, Caesar*, volume IV; — Thom. Wizeuman : *Recherches critiques sur la philosophie de Jacobi et de Mendelssohn* (Leipzig, 1786, in-8°). — K.-H. Heydenreich : *La nature et Dieu, d'après Spinoza* (Leipzig, 1789, in-8°); et *Animadversiones in Mosis Mendelii filii refutationem placitorum Spinoza* (Leipzig, 1786, in-4°). — Mais bientôt cette controverse changea de caractère, et d'historique elle devint dogmatique, lorsque M. Schelling professa dans ses premiers ouvrages ce panthéisme dont les écoles de Heidelberg, de Munich et de Berlin ne se sont pas toujours défendues avec assez de netteté (v. PANTHÉISME), mais que l'on a eu tort de reprocher à nos écoles de France, qui n'ont jamais sympathisé avec ces doctrines. Le panthéisme, comme le spinosisme, qui a été une des éditions de ce système, a fait son temps. C'est un des débuts, ce n'est pas un des progrès de la philosophie; et M. Schelling, pas davantage que son siècle, n'en est plus à des débuts. MATTER.

SPIRE, ancien évêché suffragant de l'archevêché de Mayence, dans le cercle du Haut-Rhin, entre le Palatinat, le pays de Bade, l'Alsace et le comté de Leiningen. Cet évêché était l'un des plus anciens d'Allemagne. Son territoire embrasse 28 milles carrés et nourrit 55,000 habitants, presque tous catholiques, dont les principales ressources proviennent de la culture de la vigne, du blé, des arbres fruitiers et du produit des salines. Il n'y a point de manufactures dans le pays. Par suite des guerres de la révolution et de la paix de Lunéville, la moindre partie du territoire, située sur la rive gauche du Rhin, tomba au pouvoir de la France. La plus grande partie fut donnée, en 1802, au grand-duché de Bade; elle lui appartient encore aujourd'hui. — La ville de Spire, ancienne ville impériale, est située sur la rive gauche du Rhin, à l'endroit où la petite rivière de Speyerbach se jette dans ce fleuve. Elle a 4,000 habitants; le conseil et la plupart des bourgeois sont luthériens. Spire fut

complètement détruite, en 1689, par les Français; mais on la rebâtit depuis 1697; elle eut également beaucoup à souffrir, en 1793, de la guerre de la révolution. L'ancienne cathédrale achevée, en 1061, par l'empereur Henri IV, était d'une richesse extraordinaire. Tous ses trésors ont été dispersés lors de l'occupation de cette ville par l'armée française. On y voyait les tombeaux de huit empereurs et de trois impératrices d'Allemagne. On y conserve quelques monuments antiques d'un beau travail. Jadis, les empereurs d'Allemagne ont souvent tenu des diètes à Spire, une entre autres en 1527. Spire fut aussi, jusqu'en 1688, le siège de la chambre impériale. Aujourd'hui, cette ville est le chef-lieu de la province rhénane du royaume de Bavière. SAVAGNER.

SPIRITUALISME. C'est le système qui établit d'autres êtres que les corps, êtres qu'on appelle *esprits*. Ce mot vient du latin *spiritus*, qui veut dire *air*, *souffle*, *vent*, et qui désignant ainsi l'un des agents les plus déliés et les plus actifs de la nature, convient à des êtres tels qu'on ne conçoit rien de si délié et de si actif, puisque c'est à eux qu'est attribuée la pensée. La question même entre le spiritualisme et son adversaire le matérialisme, qui ne reconnaît que des corps, est de savoir si la pensée appartient au corps, ou si elle est la propriété de toute autre chose différente; car, si elle appartient au corps, il n'y a plus rien à demander. A quoi bon, en effet, l'esprit, si tout ce qu'on désire de lui se trouve dans le corps? Mais si la pensée ne lui appartient point, si elle s'en détache et subsiste par elle-même et en elle-même, alors voilà l'esprit qui ne saurait être que la substance pensante. Comment se décider? Ici se présentent les systèmes sur le principe de la connaissance. Avec le sensualisme voudrez-vous qu'elle sorte des sens? Il n'y a plus rien dans la pensée qui ne relève du corps; elle est tout entière son fruit, sa propriété. En vain Gassendi et Condillac se récrient-ils contre cette inéludable conséquence; Épicure, Straton; Triey, les y entraînent en se

jouant de leurs arguments comme de leurs scrupules. Avec les autres écoles soutiendrez-vous que la connaissance émane des idées générales, lesquelles sont essentiellement immatérielles? Vous aurez la pensée avec son existence propre, indépendante du corps, e.-à-d. l'esprit. De quel côté vous rangerez-vous? Vous déclarerez-vous pour le sensualisme? Êtes-vous déterminé à placer dans la sensation l'origine du savoir? Mais, prenez garde, en voici la suite. Par elles-mêmes que nous apprennent les impressions des sens? Absolument rien. Quelles soient affectives, comme le doux et l'amer, le rassasiment et la faim, et, en général, le plaisir et la douleur, ou bien représentatives, comme les figures, les couleurs, les grandeurs, les mouvements, elles ne sont que l'indication de ce qui se passe dans les sens, ou, pour mieux dire, elles sont elles-mêmes ce qui s'y passe. Car que se passe-t-il en eux quand ils sont impressionnés, si ce n'est des représentations de figure, de couleur, de grandeur, de mouvement, ou des affections de plaisir et de douleur? Or, les représentations et les affections ne sauraient s'expliquer elles-mêmes. J'ai la sensation d'une figure triangulaire. Que m'apprend-elle? De soi elle ne m'apprend pas même que je l'ai; et je ne puis le savoir, d'abord que parce que je sais déjà ce que c'est qu'avoir et ne pas avoir, ensuite que parce que j'ai déjà remarqué cette sensation, et que, l'ayant comparée à d'autres, je l'en ai distinguée. Est-ce donc elle qui m'enseigne ce que c'est qu'avoir et ne pas avoir, qui produit l'acte de la pensée par lequel je la compare, je la distingue, je la juge enfin? Nul doute, dans tout cela c'est d'elle qu'il s'agit, et sans elle il n'y aurait pas même lieu à savoir si je l'ai ou ne l'ai pas. Mais ce n'est pas elle qui me donne de savoir que je l'ai, et encore moins de la comparer, de la distinguer, de la juger. Elle ne fait autre chose que m'impressionner instinctivement, machinalement. Et, pour savoir si je l'ai, il faut que je sorte d'elle, que j'entre dans

l'idée d'avoir, dans l'idée d'être, et de là dans l'idée de triangle. Avec ces idées seulement je sais que je l'ai, puisque c'est au moyen de ces idées seules que je puis raisonner sa présence en moi, me placer au-dessus d'elle. Les sensations ne représentent dans les choses que le particulier, l'isolé, le pur fait ; impossible à elles de faire un pas au-delà. Les idées, au contraire, en représentent le général, en offrent le rapport, c.-à-d. en donnent la connaissance et la raison. Supprimez l'idée de triangle, et vous resterez dans l'invincible ignorance que vous en éprouvez la sensation, faute du moyen de la reconnaître. Tel est le cas des animaux auxquels on accorde si gratuitement la connaissance, parce qu'ils la simulent quelquefois assez bien. — Mais, dites-vous, qu'une figure triangulaire vienne frapper les yeux de quelqu'un pour la première fois : il n'a point jusqu'alors songé à l'idée générale de triangle, et pourtant il sait bien qu'il voit un triangle. Non, il ne le sait point. Il sait qu'il voit une chose différente de celles qui l'ont déjà impressionné, voilà tout ; et il ne saura que c'est un triangle que lorsqu'il en aura plus ou moins perçu l'idée générale. Comprenez-le bien : sentir et imaginer, ce n'est point penser. Sentir c'est éprouver les impressions des objets extérieurs ou du jeu de nos organes internes ; imaginer, c'est reproduire ces sensations, quand elles sont absentes. Or, qu'ont-elles de commun avec la perception d'un rapport quelconque, tel que celui, par exemple, qui me ferait dire : J'ai chaud ? Voyez-vous donc ce que fait le sensualisme, en rejetant les idées générales, par exemple, les idées d'unité, d'être, d'éternité, d'immensité, d'infini, de vrai, de faux, de bien, de mal, pour leur substituer les sensations ? Il écarte, autant qu'il est en lui, le principe de la connaissance, anéantit la pensée et réduit l'homme au niveau de la brute, qui n'est, en effet, capable que de sensations. la pensée, dites-vous, s'exerce ou s'interrompt, suit une marche régulière ou désordonnée, selon l'état du cerveau ; elle

n'est donc que l'action même de ce viscère. Pourquoi cette conséquence ? ne voyez-vous pas, du premier coup d'œil, qu'elle dépasse les faits observés, et que, pour la laisser dans leur limite, il fallait vous borner à dire : la pensée dans son exercice dépend de celui du cerveau ? En allant plus loin, vous affrontez l'absurdité proverbiale du *post hoc, ergo propter hoc*. Que la dépendance où, dans ses opérations, la pensée se trouve être du cerveau, soit une difficulté ; je le veux bien. Mais cette difficulté ne touche en rien à l'impossibilité radicale et manifeste que la pensée soit l'effet de cet organe. Aveugle et bizarre caprice ! quand il s'agit de connaître toute autre chose que la pensée, c'est à elle que vous vous adressez ; et il le faut bien, car avec quoi pourriez-vous le faire ? Et, néanmoins, s'agit-il de connaître la pensée elle-même, ce n'est plus elle que vous interrogez ; vous allez fouiller dans le cerveau, et, le scalpel à la main, demander ce qu'elle est aux fibres et aux nerfs ! Encore un coup, néanmoins, le peu que vous sâvez du cerveau lui-même, par quoi le savez-vous, sinon par la pensée ? Sans elle souriez-vous, par exemple, qu'il est une substance molle, enveloppée de trois membranes ; vos yeux, qui y voient cette substance et ces membranes, y voient-ils aussi la connaissance qu'elles y sont ? y voient-ils le cerveau les remarquant et affirmant qu'il les a, comme ils voient l'une de ces membranes sécréter la sérosité ? vos yeux voient-ils ces opérations se passer dans le cerveau, ou bien est-ce la pensée qui le remarque, l'affirme, et qui, seule, se voit le remarquant et l'affirmant ? A elle donc appartient cette connaissance : le fait observé n'en est que l'occasion ; et elle la forme avec les idées qui lui sont propres et qui n'ont nul rapport avec le cerveau. Quelles sont, en effet, les fonctions de celui-ci ? D'abord de présider à la vie de l'organisme, puis de recevoir les impressions des sens et de les reproduire. Cette dernière fonction seule a trait à la pensée. Eh bien ! les impressions et l'imagination, pour se mêler à la

pensée, sont-elles la pensée? Elles le sont si peu, que, lorsque celle-ci n'intervient point, elles restent de simples faits; elles ont lien, mais à jamais incapables de se constater leur fugitive apparition. J'éprouve une sensation, ou je la reproduis par l'imagination. Mais ce par quoi je me dis que j'éprouve une sensation, ou que je la reproduis; ce par quoi je saisis la sensation actuelle ou reproduite et m'en sers ensuite librement; ce par quoi, de la région immuable des idées où tout se comprend et se juge, je domine les fonctions de sentir et d'imaginer, et je connais de ce qui se passe en elles, est sans doute autre chose que ces facultés purement animales. Cessez donc d'arguer, de ce que l'entendement ne pourra s'exercer avec exactitude si la sensation ou l'imagination se troublent, ni s'exercer en aucune sorte si elles sont abolies, cessez d'arguer qu'il soit la sensation et l'imagination mêmes, qu'il sente et imagine, c.-à-d. que le cerveau pense. Le poumon se dérangeant, l'estomac se dérange aussi, et réciproquement. S'ensuit-il que le poumon digère et que l'estomac respire? Et pourtant ce sont des fonctions du même ordre, tandis que l'infini sépare celles du cerveau et celles de l'intelligence. — Et ces desirs, ces affections, si étrangers aux besoins physiques, et qui nous transportent aussi hors des sens et de l'imagination, que disent-ils, à leur tour? Le désir de connaître, lors même qu'il s'agit des corps, ne tombe que sur l'incorporel, puisqu'il s'attache à la connaissance, et non aux corps. Le désir du bonheur peut bien aller aux plaisirs sensibles, aux honneurs, aux dignités, au pouvoir; mais il ne saurait s'en repaître, il les traverse et prend son essor vers d'invisibles biens; sinon il s'agite avec angoisse dans le vide. Le désir de l'immortalité, enraciné en nous profondément encore, s'il est possible, que celui de la science et de la félicité, en bravant tout ce qui périt, ne brave-t-il pas les sens? Que l'ordre se déploie avec une inexprimable magnificence dans le moindre insecte; dans le désir de l'homme, il

n'en est pas moins au-dessus des êtres matériels, puisque là il est l'enchaînement et l'harmonie des rapports que l'intelligence perçoit en elle-même, où ils lui sont représentés par ses idées. Qu'est-ce que la vertu, sinon l'ordre dans la vie? L'amour paternel et l'amour filial sont-ils moins intellectuels? Les animaux semblent montrer pour leurs petits un attachement aussi énergique, il est vrai; mais cessant, dès qu'ils ne leur sont plus nécessaires, évidemment il est tout d'instinct, et n'a rien de commun avec l'autre qui survit aux besoins. Pas une connaissance qui n'appelle une autre connaissance; pas un bien qui n'appelle un autre bien; pas un instant de vie qui n'appelle un autre instant; ici pas d'ordre qui n'exige là et partout; pas une jouissance, une félicité, à laquelle ne se joigne la crainte de la voir finir et le besoin de l'illimenter; pas un désir, un sentiment, dont le fond ne soit enveloppé de l'infini, seul capable de reposer et de remplir le cœur. Le contraire de l'homme physique resserré dans le moment actuel, l'homme pensant s'étend dans l'avenir, ou ne se fixe au présent qu'en se fixant à l'éternité, qui, dans le présent, concentre l'avenir. Or, si les idées ne sont rien, point d'infini, et plus, par conséquent, de sentiments ni de desirs! Et, cependant, essayez d'étouffer ces mouvements de l'âme! Malgré vous ils vous travaillent, vous obsèdent et vous ravissent de l'empire de ce qui se passe dans l'empire de ce qui subsiste toujours. Ouf! chaque soupir, comme chaque idée, se soulève contre vous, vous confond et vous accable; et ce n'est point assez d'avoir anéanti l'intelligence, il vous faut encore anéantir le cœur. L'épicurien, qui a secoué tout souci, toute contrainte, et qui s'abandonne dans une complète indifférence à l'impulsion de ses appétits, est le seul parmi vous dont la vie ne démente pas perpétuellement les doctrines, le seul dont l'être intellectuel et moral ne soit pas en guerre avec l'être organique; le seul qui n'offre point un composé de pièces qui se repoussent, un monstre

enfin. En jetant aux vents les nobles désirs et la volonté avec la raison, et se réduisant à la brute, il a banni la contradiction, et s'est mis à la place que lui assigne sa nature telle que vous la faites. — La négation d'un esprit en nous entraîne celle de tout esprit; car si le corps nous suffit pour avoir la pensée, pourquoi faudrait-il ailleurs quelque chose de plus? Si donc dans l'univers d'autres êtres en jouissent, ils sont corps de même que nous. D'ailleurs, puisque les idées n'ont rien de réel, l'idée d'esprit, qui est nulle, par sa nullité même repousse l'existence d'un être effectif qui lui réponde. Ainsi partout que des corps! Qu'il existe par hasard un Dieu, il ne sera qu'un corps plus grand que les autres; tel est celui d'Épéure. Ou bien supposez, comme Héraclite, les stoiciens et les matérialistes du siècle dernier, Helvétius, d'Holbach, que tous les corps ne soient qu'un, cette masse sera Dieu. — Du moins, est-il bien sûr qu'il y ait des corps? Comment arriver à la certitude de leur existence? Par la sensation? Mais la sensation, sans rapport avec la substance, ne représente que le phénomène. Pas l'idée? Mais l'idée de substance, étant nulle comme celle d'esprit, par sa nullité même repousse aussi l'existence d'une substance quelconque qui lui réponde. Il ne reste donc que des simulacres, de fantastiques apparences de sensations, et l'univers s'évanouit dans une immense et insurmontable illusion. C'est le système de Protagoras, disciple de l'école physique d'Élée. Le matérialisme ne parle que de réalités palpables; et ses principes, en rejetant la seule réalité qui rend les autres possibles et convenables, ne lui donnent que le néant. Or, le néant ne lui est pas plus assuré que les corps. Le néant suppose l'être dont il est la négation; on ne l'énonce qu'au moyen de l'être absolu; et l'idée générale du néant ou de ce qui n'a aucune perfection implique l'idée générale de l'être même ou de ce qui a toutes les perfections. Le voilà donc rejeté du néant au sommet de l'être! O pensée! tu es vraiment le souverain par

excellence! Tout plie sous ta loi, rien n'échappe à ton empire. Tu peux bien permettre à l'homme de s'égarer dans le vaste champ de l'erreur et de l'extravagance; mais c'est toujours avec toi qu'il s'aventure. Sans toi, il ne sortirait point de l'immobilité. Que dis-je? incapable de nier comme d'affirmer, il ne serait pas homme, il ne serait pas brute, il ne serait rien; car de toi dépend l'existence, depuis le premier jusqu'au plus infime de ses degrés. De toi relève l'erreur même qui te méconnaît; et, lorsqu'en te méconnaissant, elle est parvenue à tout méconnaître, et que, dans cette négation de tout, elle se croit inexpugnable, tu la contrains de te proclamer dans ton éternelle réalité. — Le spiritualisme ne consiste qu'à te bien comprendre; car, quel homme, après t'avoir comprise, pourrait ne pas te confesser? Il te voit constituant d'abord en Dieu l'esprit incréé, puis en nous l'esprit créé; dans l'esprit incréé, constituée toi-même par les idées générales absolues, dans l'esprit créé par les idées générales relatives, dépendantes des idées générales absolues, et il voit que, lorsque nous pensons, nous percevons à la fois les unes et les autres (v. PLATON). — Ici tombent d'accord les besoins et les principes. Oui, il nous faut un insatiable désir de connaître, de jouir, de nous ordonner ou de nous perfectionner, puisque nos idées, image vivante de la vérité, du bien, de l'ordre ou de la perfection, nous montrent la perfection, l'ordre, le bien, la vérité, vivants eux-mêmes dans les idées divines. Oui, il nous faut un insatiable désir d'immortalité, puisque nos idées, étrangères à ce corps de corruption, loin de craindre sa destinée, semblent l'attendre pour s'unir plus intimement aux idées divines, d'où elles tirent leur principale force, et qu'image vivante de l'immortalité, elles nous montrent l'immortalité vivante elle-même dans les idées divines. Il nous faut enfin un insatiable désir d'infini, puisque nos idées, image vivante de l'infini, nous le montrent vivant lui-même dans les idées divines. — Quoi qu'il semble qu'à l'ori-

gine de la philosophie, où l'homme était enfoncé dans les sens, la pensée dût se confondre avec l'imagination, et le matérialisme dominer exclusivement, on voit pourtant le spiritualisme se montrer et lui disputer l'empire. Pythagore, qui lui donne naissance, est contemporain de Thalès, père de son ennemi. La lutte de l'école d'Italie et de l'école d'Ionie, dont ils sont les chefs respectifs, est celle de ces deux systèmes. Malheureusement, tandis que la seconde aboutit aux atomes de Leucippe et de Démocrite, la première, faute de connaître la vraie manière de philosopher, se perd avec Xénophane, Parménide, Mélése et Zénon, dans le panthéisme spiritualiste. Bientôt le matérialisme reçoit de la sophistique son dernier développement. Protagoras déclare qu'il n'y a que des apparences, Gorgias qu'il n'y a rien. L'un et l'autre, ainsi qu'Euthydème, Critias, Polus, Calliclès, Diagoras, se jouent de la différence du vrai et du faux, du bien et du mal, de la vertu et du vice, rejettent avec le rire du mépris l'idée d'un bonheur qui ne viendrait point du pouvoir, des richesses ou d'une source analogue, et par là précipitent la décadence des mœurs à Athènes, dont ils font leur principal théâtre, et la proie de l'ambition, de la cupidité et de la mollesse. Au milieu de cet affreux désordre, et lorsque tout semble désespéré, soudain dans Socrate et Platon, ces deux premiers vrais maîtres de la philosophie, resplendit le spiritualisme, posé sur les fondements qui lui sont propres; et de là il jette au monde une lumière qui pourra s'éclipser, mais non s'éteindre. Que le matérialisme, favorisé par Aristote, dénaturant la pensée, reparaisse dans Épicure, et aille se porter auxiliaire à cette vaste dépravation qui gagne Rome et menace d'engloutir le monde, il rencontre son éternel adversaire, que le Christ lui oppose par la religion, Platon et Augustin par la philosophie. Faut-il que les calamités et les ténèbres du moyen âge lui rendent pour plusieurs siècles une sorte d'empire, en lui soumettant pres-

que le christianisme lui-même, et en noyant la philosophie dans les mots? A considérer ce qui se passe même dans les actes religieux de la vie, on dirait qu'ici-bas s'enferment encore, comme aux temps païens, les terreurs et les espérances. On demande avant tout à la religion de conjurer les maux présents et d'attirer des biens; beaucoup en secret ne lui demandent rien, la répudient par leurs doctrines et par leurs pratiques, et se moquent d'elle dans une indifférence amère (v. SURASSITION). Il cède cependant devant la civilisation moderne, devant Descartes et les grands penseurs du xvii^e siècle, et va se cacher dans d'obscures ou honteuses médiocrités. Au siècle suivant, il se redresse et marche, enseignes déployées, dans les hautes classes de la société et parmi les écrivains vulgaires; et, durant le paroxysme du délire révolutionnaire, il obtient un culte et des autels: — Par ces triomphes et ces défaites alternatifs des deux systèmes ennemis, il est visible que les époques de corruption et de demi-savoir sont celles du matérialisme; qu'il y paraît avec ses théories, non seulement pour ajouter au mal, mais, ce qui est plus grave, pour le justifier; qu'il a pour partisans et pour organes les esprits ignorants ou superficiels. Démocrite semble avoir eu une intelligence supérieure, mais il l'employait à l'histoire naturelle, et non à la philosophie; Épicure n'est guère remarquable que par son dédain pour l'instruction. Chez les modernes, que sont et que savent les Helvétius, les d'Holbach? Cabanis est médecin; Volney, un érudit; Tracy, plein de pénétration, avoue lui-même qu'il écrit sur la philosophie, sans l'avoir préalablement étudiée. — Long-temps la question du spiritualisme n'a roulé que sur l'homme et sur Dieu. Maintenant elle embrasse aussi la société, et tire de ce dernier point plus d'importance peut-être que des deux autres. Il s'agit de décider si c'est par la tolérance ou par l'intolérance que la société est spiritualiste: décision facile pour qui posséderait les premières no-

tions de philosophie. Mais est-ce de cela que se soucient la plupart des écrivains qui se mêlent aujourd'hui de traiter de la religion et de la politique? Examinons le problème. Que suppose la tolérance? que, nous élevant intérieurement et directement par notre raison à la raison souveraine, nous y trouvons la règle de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes, envers nos semblables. Comment ne pas reconnaître là le spiritualisme? L'intolérance, au contraire, que suppose-t-elle? que, n'ayant aucune communication intérieure, directe par notre raison avec la raison souveraine, nous sommes radicalement incapables d'y aller chercher la règle de nos devoirs, et avons besoin que la société nous les prescrive. Or, où sera le matérialisme, s'il n'est pas dans ce régime, qui traite l'homme comme dépourvu d'intelligence, comme n'étant que sens et imagination? En fait, tels étaient les Juifs et les païens, du moins sous le rapport religieux et moral, et de là pour eux la nécessité de l'intolérance. Elle régna partout, et en générale elle ne vit dans l'homme que le corps. Qui ignore que même la loi de Moïse ne promettait que les biens du corps, la santé, la vie, les richesses; ne menaçait que des maux contraires, emprisonnant l'homme dans les choses corporelles? Mais le christianisme brise cette barrière, et, sans négliger les biens du corps, il propose principalement ceux de l'âme ou la possession de Dieu. Aussi la société qui lui est propre est-elle essentiellement tolérante, puisque l'homme, mis ainsi en commerce avec la raison suprême, y trouve la règle de sa vie. N'ayant pu se former qu'après la totale dissolution des sociétés juive et païenne, c.-à-d. de l'empire romain, où elles étaient venues se résoudre, cette société commence seulement au ^{xiv}^e siècle par la création des communes, et ne se constitue définitivement qu'à la révolution française, où elle prend pour fondement la liberté de conscience. Qu'on cesse une fois d'objecter le moyen âge et de donner cet océan de barbarie, lamentable suite de la déca-

dence et de la corruption romaines et de l'invasion des peuples du Nord, comme le vrai temps du christianisme. Il serait alors la règne de la superstition, des ténèbres, de l'oppression, du vice et des misères, la domination d'un matérialisme ne le cédant qu'à la hideuse époque de l'empire romain. Une religion a beau être spiritualiste, elle devient invinciblement matérialiste dès qu'elle veut devenir intolérante. Voyez les partisans de la théocratie, qui songent un peu à se rendre compte de ce qu'ils prétendent, les de Maistre, les Bonald, les Lamennais et leurs disciples. Afin d'investir la société du droit de se déclarer pour le catholicisme, et d'en imposer les croyances et les pratiques, ils sont forcés de renouveler le scepticisme sensualiste de Montaigne, de Leveyer, de Huet, l'évêque d'Avranches (*v. PRÉAMBULE*), et de soutenir que l'homme ne peut rien savoir que par la foi. Que leur sert de parler, à chaque instant et à satiété, d'esprit, de Dieu, de biens éternels? Dans leur bouche, comme dans celle de ces prétendus philosophes leurs devanciers, comme dans celle de Gassendi et de Condillac, ce ne sont que des mots en l'air. Ils croient tête baissée dans le matérialisme, et ils y resteront tant qu'ils seront théocrates. Diront-ils que Moïse, quelque'il le fût, ne niait point l'homme et Dieu, que même il avait pour objet premier de maintenir le culte de Dieu dans un peuple entouré d'idolâtrie? Il est vrai; mais Moïse ne voyait dans l'impuissance de l'homme à se conduire que l'effet d'une grossièreté passagère; il savait que le régime despotique auquel il le soumettait, et qui devait le dégrossir, ferait place, lorsque cette éducation laborieuse serait achevée, à la liberté évangélique. Est-il ainsi des théocrates actuels? L'impuissance qu'ils supposent à l'homme est-elle accidentelle? En placent-ils la cause dans la faiblesse de sa raison, subjuguée un temps par les sens? Non, mais dans l'absence de la raison en lui, puisqu'ils enseignent qu'il ne la reçut pas en partage lorsqu'il fut créé, ou qu'elle périt dans la chute primitive;

de sorte que cette impuissance forme son état permanent, et la théocratie son régime habituel, ce qui n'allant point à dissimuler seulement l'ordre spirituel, mais à le détruire, ravale le christianisme au-dessous de la loi judaïque, et le plonge dans le matérialisme absolu. Ils s'efforcent pourtant de rétablir l'intolérance comme seule spiritualiste et chrétienne, et d'abolir la liberté des cultes, comme matérialiste et anti-religieuse. Et ce prodigieux renversement de l'intelligence, et, chez beaucoup de leurs adhérents, cette exécrable hypocrisie, qui couvre la passion de ressaisir les anciennes usurpations nobiliaires et cléricales, sont réputés gentile zèle héroïque! — Nous en convenons, si le christianisme vit dans les lois par la tolérance et les autres libertés fondamentales; s'il vit dans l'homme qui comprend ses droits naturels en société, dans les peuples qui s'agitent impatiens de leurs institutions gothiques, et en sollicitent ardemment de nouvelles; s'il vit dans cet esprit régénérateur, qui travaille le monde, et produit ces élans inouïs des sciences physiques, de l'industrie, du commerce, ces universelles et incessantes améliorations, il est presque éteint dans les ames comme piété, et dans la vie comme culte. S'il transporte l'homme de la terre et du temps, il semble retiré de l'homme du ciel et de l'éternité. Rien d'aussi urgent que de l'y rappeler, si l'on ne veut pas qu'il disparaisse également bientôt de l'homme social, et que l'un et l'autre retombent dans la dépravation où il les trouva il y a 18 siècles, et plus bas encore, parce qu'ils ont plus de moyens de se pervertir. Tonnez donc, tonnez contre cet insensé et coupable oubli de Dieu! étalez les inépuisables misères qu'il verserait sur notre destinée présente et sur notre destinée future! Qu'à votre voix les générations frémissent d'une juste et salutaire terreur! Mais gardez-vous d'instituer l'état prédicateur, et de vouloir emporter les ames d'assaut! La religion repousse un pareil ministère; et, en le lui imposant, vous la rendez un objet d'aversion et d'épouvante

pour les peuples. Au matérialisme la violence, au spiritualisme la persuasion!

SPIRITUALITÉ. Ce mot désigne la nature des êtres spirituels. Ainsi, on dit la *spiritualité* de l'ame, la *spiritualité* de Dieu. Il sert aussi à exprimer la vie religieuse intérieure. Une haute *spiritualité*, c'est un degré éminent de perfection dans cette vie. Dans la seconde acception, *spiritualité* est ordinairement synonyme de *mysticité*.
BORDAS DEMOULIN.

SPITZBERG ou GROENLAND ORIENTAL, partie de l'Amérique regardée comme la plus avancée au nord. Elle fut découverte, en 1663, par l'Anglais Wiloughby; son étendue est évaluée à 4,300 milles carrés. Cette contrée lointaine se compose de trois grandes îles : le Spitzberg, l'île Nord-Est et l'île Sud-Est; et d'une foule de petits îlots. Cette contrée doit son nom à des chaînes de rochers aigus dont elle est hérissée. Inhabitable pendant l'hiver; entourée de plaines de glaces et de neiges épaisses, elle n'offre aucun abri contre un froid excessif. Les chaleurs de l'été y sont aussi insupportables que la rigueur de l'hiver. L'ours blanc, le renard, la renne, les oiseaux, qui fréquentent les neiges et les glaces, les vaches marines, la baleine, le chien marin, tous les grands monstres de la mer, habitent ces régions, ou recherchent leurs côtes poissonneuses. L'homme ne pourrait vivre dans ces sombres solitudes; les Russes, et même des armateurs d'autres nations y posent à peine le pied quelquefois, attirés par les profits que leur promet l'abondance des pêcheries. Le meilleur mouillage est le Smeeenberg, près du 80^{me} degré. Tous les ans, un vaisseau d'Archangel y débarque des Russes, et reprend ceux qui y ont passé l'hiver à la pêche. Il paraîtrait même, d'après le récit des derniers voyageurs, que ces expéditions sont abandonnées. Le Hollandais Barentz, qui hiverna au Spitzberg en 1576, est le premier qui nous en ait donné la description. Une des dernières relations est celle de Will. Scoresby, armateur pour la pêche de la baleine et naturaliste anglais;

On voit dans ce pays des pics de plus de 4,400 pieds. La plupart des plantes croissent, fleurissent, et se couvrent de fruits en moins de quatre ou six semaines. L'expédition, dirigée par M. Gaimard, que le gouvernement français envoie sur la corvette la *Recherche*, pour explorer les côtes de la Norvège septentrionale et le Spitzberg, nous rapportera sans doute des notions plus exactes et plus détaillées sur ces contrées boréales. C. L.

SPLÉEN (médecine). Ce nom est adopté dans la langue anglaise pour désigner une nuance d'hypocondrie, qui inspire l'ennui de toutes choses et même de la vie; affection connue chez nous sous la dénomination de *maladie noire*. L'origine de cette expression est grecque, et provient de *splên*, nom de la rate, parce que, selon une ancienne opinion, ce viscère étant le siège de la joie, ses altérations devaient engendrer les passions tristes. Nos rapports avec la Grande-Bretagne ont depuis long-temps familiarisé les oreilles françaises avec ce mot; il s'est même naturalisé chez nous au point d'avoir sa place dans nos dictionnaires de date récente. Nous eussions donc été coupable de l'omettre ici. N'oublions pas encore qu'il faut le prononcer comme s'il était écrit *spline*, ainsi que le font les Anglais. Mais ce n'est pas seulement le mot *spleen* qui a été introduit chez nous, c'est encore l'affection morbide qu'il représente. Jadis, peu connue en France, elle ne s'y propage que trop aujourd'hui. Nous devons donc l'examiner aussi sous le rapport médical. Esquissons-en d'abord les traits principaux! Le *spleen* est caractérisé par une empreinte de tristesse et d'ennui qu'on remarque dans tout l'ensemble du corps; le passé, le présent, sont regardés avec un sourire amer; l'avenir s'offre sous un aspect sinistre: l'homme dans cette situation paraît assister involontairement aux scènes de la vie; les causes émoivantes dont nous sommes entourés apportent peu de trêve à cette indifférence chagrine; les passions affectueuses n'exercent plus leur empire accoutumé; les tableaux de la na-

ture et des arts sont sans charme; toute occupation mentale devient impossible; les mouvements du corps sont même exécutés machinalement. En un mot, tout décèle l'ennui et l'apathie. Si les plaisirs du monde ne sont pas ressentis dans cet état, les moindres peines deviennent au contraire des maux insupportables. Quand on est arrivé à ce dégoût de toutes choses et de soi-même, la vie est un fardeau qu'on traîne péniblement jusqu'à ce que des affections viscérales nous enlèvent, ou que nous demandions au suicide le remède de nos maux. — Le chagrin est inhérent à notre nature, et il est peu de joies qu'il ne vienne troubler. Nos besoins physiques, nos relations sociales, en sont une source inépuisable: souvent l'homme ne peut endurer stoïquement les peines auxquelles il est sujet. La tristesse que la misère enfante dnit — elle aussi à proprement parler être désignée par le mot *spleen*? Non, cette expression nous semble s'appliquer spécialement à la mélancolie qui résulte d'un dégoût de la vie sans motif assez grand pour conduire au désespoir. En portant nos regards sur l'histoire du genre humain, on aperçoit que la tristesse étend son voile autour de nous, en raison directe des progrès de la civilisation. La réflexion nous montre qu'il dnit en être ainsi, puisque les progrès accroissent la somme de nos besoins physiques et moraux; il n'est donc pas étonnant que les passions lugubres aient été d'abord favorisées en Angleterre plus que partout ailleurs, puisque les Anglais ont possédé, les premiers, les institutions politiques qu'on considère aujourd'hui comme les plus parfaites, et qu'ils ont eue, les premiers aussi, la prépondérance commerciale, qui est la voie des richesses. A l'aspect de ces causes, il n'est pas étonnant de voir naître d'abord en Angleterre le dégoût de la vie produit par des blessures d'orgueil, d'ambition, d'envie, par diverses privations, et par cet horrible état mental dans lequel on tombe dès que la richesse permet d'abuser de tout, au point de n'avoir plus de désirs à former. En jetant les yeux sur l'Amérique

du nord, nous y voyons le même effet produit par les mêmes causes. Enfin, en considérant notre propre patrie depuis que nous sommes régis par des institutions analogues, nous ne devons pas être étonnés d'avoir à faire la même observation, et cette remarque est assez peu contestée aujourd'hui pour qu'on puisse dire ouvertement que plus les peuples deviennent libres, plus ils deviennent de mauvaise humeur. Le spleen n'est pas le seul mal que l'anglomanie ait engendré dans notre pays, renommé autrefois par la joyeuseté de ses habitants : nous nous infectons d'un culte servile pour l'idole ridicule appelée *la mode*, non seulement celle qui régit les habits, mais encore celle qui domine les mœurs ; nous nous imprégnons de la morgue britannique ; qui est si répulsive, et que nous ne pouvons pas, comme nos voisins, faire excuser par de l'argent ; nous nous accoutumons à ne plus évaluer le mérite d'un homme qu'au poids de l'or, demandant combien un tel a d'argent quand nous voulons savoir qui il est. Il est aussi des causes particulières produisant le spleen en France, et nous en sommes pourtant fiers ; ce sont ces établissements d'instruction publique ouverts avec trop de largesse peut-être, et trop peu de discernement. De cette diffusion gratuite des sciences et des arts dérivent divers chagrins, de cruels désappointements. Le savoir n'est plus en rapport avec la position sociale, avec la fortune. L'écrivain, l'artiste, trop souvent poursuivis par les besoins les plus impérieux, se voient réduits à l'expédient fatal du suicide. En cherchant à devenir plus riches par les mille spéculations que le besoin du luxe a fait inventer, nous avons aussi augmenté les motifs qui dégoûtent de la vie. Les uns, voyant leurs espérances déçues, s'abandonnent au désespoir ; d'autres, parvenus au comble de leurs désirs, se rencontrent au même but par la satiété. En recherchant plus minutieusement les causes du spleen, nous trouverions toutes celles qui engendrent l'hypocondrie, en y comprenant l'abus des médicaments. Certaines

conditions favorisent le développement du spleen, telles sont : le sexe masculin, l'hérédité, les tempéraments nerveux et bilieux, l'âge mûr où l'on perd tant d'illusions flatteuses. Ajoutons-y la fortune elle-même, car, pour le pauvre, il a du moins dans le travail une sauve-garde contre l'ennui. — Nous voudrions pouvoir indiquer un remède à ce mal ; mais ce n'est pas dans les pharmacies qu'on doit le chercher ; il faut avoir égard aux causes pour les éloigner autant que possible ; et, sous ce rapport, la civilisation a de grands progrès à faire. Les riches, blasés sur tout, pourraient, comme le Sidney de Gresset, trouver un secours contre l'ennui de la vie dans la bienfaisance ; mais le théâtre n'a pas popularisé cette ressource, parce que ceux qui sont en proie au spleen sont pour la plupart des égoïstes.

CHABONNIER.

SPONDÉE (prosodie). C'est le nom qu'on donne, dans la versification grecque et latine, à une mesure enposée de deux syllabes longues. Le spondée est un pied métrique d'une marche grave, lente et majestueuse, à la différence du dactyle, qui est rapide et léger (v. DACTYLE). Tous les vers hexamètres grecs et latins se terminent par un spondée. — On appelle *vers spondaïque* le vers hexamètre qui, au lieu d'un dactyle au cinquième pied, prend un spondée, ce qui est une exception à la règle générale de la construction du vers hexamètre. Le poète prenait cette licence, si le caractère de l'expression ou l'harmonie imitative le demandait. Les poèmes d'Homère sont pleins de vers spondaïques. On en rencontre quelques-uns d'une grande beauté dans Virgile et dans Ovide. Un poète latin moderne, Vida, voulant peindre la mort du Sauveur du monde, a employé fort heureusement la forme spondaïque dans ce vers si souvent cité :

Supremæque horum, potens caput, expirat.

— Au rapport de Pollux (Jules), auteur d'un *Onomasticon* ou *Dictionnaire grec*, on appelait *flûte spondaïque* une flûte particulière destinée à l'accompagner des hymnes.

Ca.

SPONTINI (GASPARE), est né à Jesi, petite ville des états romains, le 14 novembre 1778. Après avoir appris les premiers principes de la musique sous la direction du père Martini à Bologne et sous le maître Borroni à Rome, il entra, à l'âge de treize ans, dans le conservatoire de la *Pietà* à Naples, et profita si bien des leçons de Sala et de Trajetta, qu'il fut élevé au rang des maîtres de cette école en 1795. A l'âge de dix-sept ans, Spontini composait un opéra bouffon, *i Puntigli delle donne*, dont le succès fut si grand que tous les directeurs des théâtres d'Italie s'empressèrent de lui demander des opéras. L'année suivante, il écrivit à Rome *gli Amanti in cimento*. Il donna successivement *l'Amor segreto* à Venise, *l'Isola disabitata* pour le théâtre de Parme, et *l'Eroismo ridicolo* à Naples. En cette ville, Spontini acquit l'estime de Cimarosa, dont il devint le disciple pendant cinq ans. A Florence, le nouveau maître débuta de la manière la plus heureuse dans le genre sérieux : on applaudit son *Teseo*. — *La Finta filosofa*, la *Fuga in maschera*, *i Quadri parlanti*, *gli Elisi delusi*, *il Geloso e l'Audace*, le *Metamorfosi di Pasquale*, tels sont les autres ouvrages qu'il avait écrits en Italie quand il vint à Paris. — Spontini s'y fit connaître d'abord par la *Finta filosofa*, déjà représentée à Naples, et qui fut mise en scène sur le théâtre italien de notre capitale. La *Petite-Maison* signala son début à l'Opéra-Comique : cet ouvrage fut sifflé. Milton réussit au même théâtre. Ces compositions ne donnaient pas une idée bien satisfaisante du talent de Spontini. M. Jouy lui confia le livret de la *Vestale*; le musicien s'empessa d'écrire sa partition, et la soumit aux juges de l'Académie impériale de Musique. On y trouva de bonnes choses; mais il n'y eut qu'une voix pour condamner l'extravagance du style, la hardiesse des innovations, l'abus des moyens sonores, et la dureté de quelques ressources d'harmonie : il fut décidé que l'ouvrage ne serait pas joué. Spontini triompha pourtant de cette op-

position, grâce à l'impératrice Joséphine, qui lui tendit une main protectrice. Le jury de l'Opéra ne voulait cependant pas retirer son verdict : il avait dit surtout qu'il y avait trop de notes dans la *Vestale*. Spontini se soumit, et livra sa partition à Persuis, à Rey, qui fripotaient à leur aise le nouvel œuvre, pour le rendre digne de la scène à laquelle il était destiné. — La *Vestale* parut le 15 décembre 1807, et fut reçue avec enthousiasme. L'exécution en était excellente : Lainez, Lays, Déruvis, remplissaient les rôles de Licinius, de Cinna, du grand-prêtre; mesdames Branchu, Maillard, représentaient Julia et la grande Vestale. La *Vestale* était à l'étude depuis plus d'un an, et, dès les premières répétitions, on comptait sur une réussite. L'empereur en fut instruit, et voulut entendre les principaux morceaux de cet opéra; sa musique les exécuta le 14 février 1807 aux Tuileries. Napoléon témoigna hautement à M. Spontini tout le plaisir que cette partition lui faisait éprouver, et lui prédit un grand succès. « Votre ouvrage, dit-il, abonde en motifs nouveaux : la déclamation en est vraie, et s'accorde avec le sentiment musical; de beaux airs, des duos d'un effet sûr, un finale entraînant. La marche du supplice me paraît admirable. » — *Fernand-Cortez*, des mêmes auteurs, ne réussit pas d'une manière aussi brillante; il est pourtant resté à la scène. *Olympie*, donnée douze ans après la *Vestale*, tomba à plat. M. Spontini quitta Paris quelque temps après pour aller occuper la place de maître de chapelle du roi de Prusse. Il a écrit pour le théâtre de Berlin *Alcindor* et *Agnès de Hohenstaufen*. Ce maître est maintenant à Rome, où il s'occupe de doter sa ville natale de divers établissements de bienfaisance. — La *Vestale* fut désignée par le jury pour le prix décennal établi par l'empereur pour le meilleur opéra donné depuis dix ans. Ces prix décennaux ne furent point décernés. La *Vestale* méritait cet honneur; c'est le chef-d'œuvre de Spontini, et l'un des meilleurs ouvrages du

répertoire de notre Académie royale de Musique. CASTIL-BLAZE.

SQUALE (ichthyol.), genre de poissons *chondroptérygiens* (v.). *plagiostomes*. Il renfermait naguère un fort grand nombre d'espèces, comme la roussette, le requin, le chien de mer, l'aiguillat, le renard de mer, le humantin, etc., etc.; il est aujourd'hui subdivisé en plusieurs autres genres assez généralement adoptés. Son caractère principal consiste à avoir cinq, ou six, ou sept ouvertures branchiales de chaque côté du corps. On doit à Broussonnet, à Bloch et à Lacépède d'excellentes monographies de ce genre. Le corps des squales est toujours très allongé, plus ou moins arrondi, et diminue de grosseur à mesure qu'il s'éloigne de la tête. Il est recouvert d'une peau coriace, presque toujours couverte d'une infinité de petits tubercules rugueux, arrondis et osseux. La tête est aplatie; elle varie de forme dans toutes les espèces; tantôt ronde, tantôt allongée. La bouche, placée au-dessous, présente une large ouverture longitudinale. Les dents, souvent triangulaires, aplaties, disposées sur plusieurs rangs, ne sont point enchâssées dans les mâchoires, mais simplement implantées dans un muscle cartilagineux; elles sont mobiles à la volonté de l'animal, c.-à-d. que, dans l'état de repos, elles se couchent en arrière, les unes des autres; mais, qu'au moment de saisir la proie, elles se redressent et présentent perpendiculairement leurs pointes pour pouvoir l'arrêter et la déchirer. Ces dents tombent assez facilement, mais elles se reproduisent de même. La langue est courte, épaisse, rude au toucher. De la tête criblée de pores suinte continuellement une liqueur huileuse qui se répand sur le corps pour le lustrer, et faciliter son passage à travers les ondes. Les yeux sont petits, placés sur les côtés. Les narines qu'on voit en avant des yeux sont organisées de manière à donner le plus grand développement au sens de l'odorat. Leur orifice peut être diminué, et même fermé entièrement à volonté. —

La plupart des squales, outre leurs ouvertures branchiales, placées au-dessous des nageoires pectorales, ont encore, comme les raies, deux évents placés derrière les yeux, lesquels leur servent à rejeter l'eau surabondante qui est entrée par la bouche ou par les branchies. Toutes les nageoires sont cartilagineuses, et varient de forme, selon les espèces; il y en a ordinairement deux sur le dos. Le cerveau est petit. Le cœur n'a qu'un ventricule et une oreillette, cette dernière d'une grande capacité. L'estomac est vaste, plus long que large, et se termine par un intestin grêle, très petit. Le foie se divise en deux lobes inégaux et allongés; le vésicule du fiel a la forme d'une S; la rate est très allongée; toutes les parties servant à la digestion sont abondamment pourvues de sucs gastriques, qui accélèrent singulièrement la décomposition des aliments; aussi, les squales sont-ils insatiables. — Les diverses espèces qu'on a observées sont toutes ovipares, c.-à-d. que leurs œufs éclosent dans leur ventre et successivement. Mais il arrive quelquefois, et dans certaines espèces, que ces œufs sont expulsés avant le complet accroissement de l'embryon qu'ils contiennent, ce qui n'empêche pas pour l'ordinaire cet embryon de parvenir à bien. On trouve souvent sur les côtes de la mer de ces œufs vides, rejetés par les flots. — C'est toujours de chair que vivent les squales; et, comme on l'a déjà dit, leur organisation les oblige de faire une grande consommation d'aliments. Ils ne recherchent pas seulement les poissons et les mollusques, mais les oiseaux de mer, et en général tout ce qui peut les nourrir. Les grandes espèces, telles que le *requin*, ne balancent pas à attaquer l'homme. — Il est des squales bons à manger; mais tous, en général, ont la chair coriace et peu sapide. On tire parti de la peau de quelques espèces, sous les noms de *chagrin*, *peau de requin*, *peau de chien de mer*, dans plusieurs arts et industries. Elle sert à polir les ouvrages en bois, en métal, à revêtir les boîtes, les étuis, les fourreaux de sabre,

etc. On en fait une grande consommation. — On trouve quelquefois des squelettes pétrifiés et très fréquemment leurs dépouilles osseuses. Leurs dents, ou du moins celles de quelques espèces, sont depuis très long-temps connues sous le nom de *glossopètres*, *odontopètres*, *langues de pierre* ou *langues de serpent*, parce qu'on a cru que c'étaient des langues de serpents pétrifiées. La superstitieuse ignorance a même voulu que ces pétrifications, qu'on trouve en grand nombre à Malte, soient les langues des serpents, que saint Paul changea en pierres à son arrivée prétendue dans cette île.

A. S. D.

SQUELETTE (histoire naturelle). Ce nom, d'origine grecque, désigne l'ensemble des os qui concourent à la formation de l'organisme animal. L'appareil osseux compris sous cette dénomination détermine l'individualité de chaque animal, et l'aspect sous lequel il s'offre à nos yeux : il sert à protéger les principaux moteurs de la vie, et fournit des leviers et des appuis pour les muscles qui font partie des organes du mouvement. Chez les animaux qui occupent le premier rang dans les classifications zoologiques, les pièces principales du squelette sont la tête et la colonne vertébrale, destinées à loger et à défendre les centres nerveux. D'autres os forment les cavités appelées la poitrine, l'abdomen et le bassin ; d'autres constituent enfin les membres : ces différentes pièces s'emboîtent par des modes variés et appropriés à diverses fins. En examinant cet assemblage, on reconnaît qu'il existe une relation intime entre l'encéphale et le crâne, entre la moelle épinière et les vertèbres : une connexion aussi étroite peut nous amener à croire, avec quelques physiologistes allemands, que le système nerveux est comme un retrait à l'intérieur de la partie la plus essentiellement animale de tout l'organisme, tandis que les os du crâne et du rachis sont comme un rejet d'une substance plus matérielle. En descendant l'échelle zoologique, on voit l'appareil osseux se modi-

fier au point de devenir méconnaissable, et d'exercer chez nous de graves contestations, à moins qu'on n'admette, comme en Allemagne, les distinctions suivantes dans les formes du squelette : 1° Une surface qui limite extérieurement l'organisme, ou dermato-squelette ; 2° une surface qui limite intérieurement l'organisme, par rapport aux choses du dehors qui pénètrent dans les cavités viscérales, ou splanchno-squelette ; 3° l'appareil nerveux lui-même complètement développé, et se trouvant limité relativement aux autres organes par le squelette proprement dit, ou le névro-squelette. Ayant admis ces distinctions, nous verrions apparaître, au début du développement du squelette, de l'albumine, qui, se condensant ensuite, se desséchant à l'air et se coagulant dans l'eau, devient substance cornée ou coquille calcaire au dehors, cartilage en dedans, et qui, se déposant enfin autour du système nerveux, forme du phosphate calcaire. Ces données, du plus grand intérêt, suffisent pour montrer combien l'étude des squelettes peut s'étendre. Cette charpente solide du corps dessine si bien l'organisme qu'elle suffit pour révéler les mœurs et les habitudes des animaux qui ont disparu depuis long-temps de la surface du globe, et dont on a judicieusement comparé les ossements aux médailles, à l'aide desquelles on apprécie les temps antiques. Qu'on ne s'étonne donc plus que les collections d'os aient tant d'attrait pour les naturalistes, tandis que le vulgaire leur accorde si peu d'attention ! — Connaissant par ce peu de lignes quelle est l'importance du squelette, il est facile de comprendre combien il est nécessaire de favoriser le développement des os, durant l'enfance, par l'observation rigoureuse des préceptes de l'hygiène. — On appelle *squelette artificiel* celui dont les ossements sont attachés avec du fil d'archal, de laiton ou de chanvre : il y a aussi des squelettes d'ivoire. — Le mot *squelette* est pris au figuré pour exprimer une maigreur extrême ; ainsi, on dit, en parlant d'un homme tombé dans

le marasme, c'est un *squellette*. On a vu naguère, à Paris, un individu paraissant avoir les os recouverts par la peau seulement, quoiqu'il fût assez bien portant; il se donnait publiquement en spectacle sous le nom de *squelette vivant*. — *Squelette* se dit aussi figurément des ouvrages d'esprit, où le sujet est présenté d'une manière sèche, aride : Ce discours trop abrégé n'est plus qu'un *squelette*.
CHABONNIER.

SQUIRRIE (path.), *skirre* ou *scirrhe* (*squiritus*, *scirrhos*), du grec *skirrhos*, de *skiros* (un morceau de marbre). On donne généralement ce nom à des tumeurs dures, indolentes, sans changement de couleur à la peau, et qui sont produites par un commencement de dégénérescence cancéreuse. Le squirrhe est le premier degré du cancer (v.). A. D.

STAAL (Mademoiselle de LAUNAY, depuis baronne de), née à Paris en 1693, était fille d'un peintre, qui, forcé de s'expatrier, se retira en Angleterre, où il mourut. Elle fut accueillie dans l'abbaye de Saint-Sauveur, en Normandie, où sa mère avait trouvé un asile honorable, et passa ensuite dans un couvent de Rouen, où, par suite de la tendresse qu'avait pour elle la supérieure, elle fut traitée en personne de distinction, et reçut une éducation brillante. Sortie de ce couvent en 1710, après la mort de sa protectrice, elle entra dans un autre monastère à Paris, et s'y fit connaître de la duchesse de la Ferté. Celle-ci, charmée de son savoir et de son esprit, la conduisit à Versailles et à Sceaux, et la présenta au duc de Bourgogne, à la duchesse du Maine et aux premières dames de la cour. Mademoiselle de Launay a rapporté dans ses *Mémoires* les scènes humiliantes et ridicules auxquelles donnèrent lieu les démarches bizarres de sa nouvelle protectrice, qui lui nuisait par son trop grand empressement à la faire valoir. Enfin, après une année de persévérance, pendant laquelle elle vit les plus galants seigneurs de l'époque et les beaux esprits le plus en renom admirer son instruction et ses savants

entretiens, elle fut forcée d'accepter une place de femme-de-chambre chez la duchesse du Maine. D'abord méconnue de sa maîtresse, rebulée et calomniée de ses camarades, elle allait s'abandonner au désespoir, lorsqu'une heureuse circonstance la tira de cette fâcheuse situation. Une lettre qu'elle écrivit par ordre de la duchesse à Fontenelle, et dans laquelle elle déploya la grâce de son esprit et tout le piquant d'une fine plaisanterie, eut un succès prodigieux. Dès ce moment, la pauvre femme-de-chambre ne fut plus négligée : elle gagna la confiance de la grande dame, devint l'ame des fêtes de la cour de Sceaux, et fut recherchée par tout ce qu'il y avait de plus aimable dans ce cercle. Lors de la conspiration de Cellamare (v.), mademoiselle de Launay fut un des principaux agents des communications de sa maîtresse avec cet ambassadeur. Elle fut arrêtée en même temps que la duchesse, conduite à la Bastille, et soutint avec une rare présence d'esprit les divers interrogatoires que lui firent subir les ministres Leblanc et d'Argenson. A sa sortie de prison, elle fut mal récompensée de son dévouement par le froid accueil que lui fit la duchesse. Cette princesse ne songea pas même à la secourir dans le dénûment où elle se trouvait, ayant quitté la Bastille, comme elle le dit elle-même, presque dépouillée. Elle trouva plus de générosité dans une amie, qui, sans se faire connaître, lui envoya tout ce dont elle avait besoin. Après être restée encore quelques années dans un pénible esclavage auprès de l'ingrate duchesse, son existence changea tout à coup par le mariage qu'on lui fit faire avec le baron de Staal, vieil officier suisse retiré du service, mais à qui le duc du Maine donna une compagnie dans les gardes avec le titre de maréchal de camp. M^{lle} de Launay reçut en même temps du prince une pension qui, jointe à une autre qu'elle tenait déjà de la cour et à quelques legs de ses amis, lui assurait une fortune suffisante : le mariage fut conclu. Dès ce moment, la situation de M^{me} de

Staal changea auprès de la duchesse ; elle jouit de toutes les prérogatives des dames attachées à sa personne ; et sa vie fut désormais exempte d'agitation. Elle mourut en 1750. On a d'elle des lettres et des mémoires. E. G.

STABAT MATER. Cette hymne , qu'on chante pendant les fêtes solennelles de la semaine sainte , rappelle , dans un style naïf , mais de basse latinité , les souffrances de la vierge Marie pendant le crucifiement de Jésus. Là se décèle , par un sentiment profond , un noble accent de tristesse et de douleur , bien supérieur à celui des autres hymnes qui figurent dans les *Missels* et qui sont écrites avec beaucoup de négligence. Comme les *proses* de l'église romaine , le *Stabat* est composé de vers sans mesure , mais qui n'ont qu'un certain nombre de syllabes avec des rimes. On pense généralement qu'il remonte au *xiv^e* siècle , et qu'il est dû à un moine nommé Jacoponus de l'ordre des frères mineurs franciscains. Il a été mis en musique par les plus célèbres musiciens ; Pergolèse , Haydn , Gluck , Haëndel , etc. La plus connue de toutes ces compositions est celle de Pergolèse qui figure dans toutes les cérémonies musicales. Certaines strophes sont d'un style vraiment religieux : le *Vidit suum* est empreint d'un caractère plein de charme. — Pergolèse , pendant la maladie de poitrine qui l'enleva , s'était retiré dans une petite villa sur le bord de la mer , au pied du Vésuve. Ce fut dans ce séjour qu'il composa son *Stabat*. Il mourut le laissant inachevé ; la dernière strophe n'a pas été écrite par lui. A. F.

STACE (PUBLIUS PAPINIUS STATIUS), qui met Rome en rumeur quand il doit faire quelque lecture , qui ajoute tous les ans un chant à la Thébaïde , et qui loue à de riches Romains une salle , des banquettes , des rafraîchissements , un orchestre , pour réciter ce nouveau-né de l'année ; c'est l'improvisateur italien , c'est le Sgricci de la Rome impériale. C'est bien lui qui pourrait dire : « Tout ce que j'essaie d'écrire est vers. » Stace

n'écrit qu'en vers à sa femme ; Stace ne parle qu'en vers à sa fille ; toutes ses idées sont des dactyles et des spondées : au lieu d'aller de la pensée à l'hexamètre , il va de l'hexamètre à la pensée. Les Allemands pensent que certaines idées nous viennent avant les signes. Dans le cerveau de Stace , le rythme , le nombre , la cadence , viennent avant les idées ; le vers est inné en lui , comme toute autre faculté , comme le grand nerf sympathique , comme la poche de l'estomac. Voyez-vous Stace errant sous les galeries du palais d'Abascantius , l'œil à demi fermé , la marche irrégulière , le poing contracté , les lèvres marmottantes , une grande mèche de cheveux , qu'il ramène d'ordinaire sur le haut de sa tête , flottant au gré du vent qui souffle sous ces portiques , une sorte de front haut et intelligent , mais qui paraît creux , un manteau grec bien porté , car Stace met de la coquetterie à bien copier la Grèce. Eh bien ! pour peu que vous soyez lié avec lui , allez le toucher du doigt , il en sortira un hexamètre ou un pentamètre , comme il sort un son de la cloche qu'on a frappée. — L'improvisation se transmet de père en fils. Stace le père était aussi grand improvisateur. Il est mort chargé de couronnes remportées aux jeux pythiens , néméens et isthmiens , qui se célèbrent à Naples , la ville des Grecs , toute remplie des usages de la Grèce , toute retentissante de sa belle langue. De treize à dix-neuf ans , Stace le père a été couronné chaque année ; il y a eu long-temps , dans sa petite maison de Naples , au fond d'une vieille armoire de famille , de petits dieux lares en bois sculpté , une Vénus de marbre , et , au fond d'une boîte en cèdre , sa première barbe , chose que les Romains gardent avec un soin superstitieux , et que Néron faisait conserver dans une boîte d'or enrichie de diamants ; en outre , une demi-douzaine de couronnes fanées : c'est à peu près tout le patrimoine que Stace le père a laissé à son fils. Ces couronnes étaient tantôt de laurier , tantôt de pin. On récompensait à

moins dans la vieille Rome celui qui avait pris une ville ou gagné une bataille. — Stace le père était à Rome dans le temps qu'on s'égorgeait dans les rues et sur les places publiques, ceux-ci pour Vitellius, ceux-là pour Vespasien. Le Capitole fut dévoré par un incendie, Stace le père vit là un beau sujet de vers. Il trouva que c'était jouer de bonheur que d'arriver à Rome, avec une tête six fois couronnée, au milieu d'une boueherie civile et d'un incendie; il avait raison. Il fit un poème sur cet incendie en faveur de son prince, dit un commentateur, lequel prince était Domitien. Ce poème fut achevé comme les cendres du Capitole fumaient encore, ce qui fit dire au même commentateur que la rapidité de son génie égalait la rapidité des flammes! Voyez donc comme la maxime du docteur Pangloss est vraie. Voilà Stace le père enchanté de faire un poème qui coûte le Capitole à Rome; voilà son commentateur enchanté que cet incendie ait duré assez long-temps, ou que le poème ait été fini assez tôt pour lui fournir une métaphore! Je suis sûr que Stace le père se rappelait avec délice la tuerie des vitelliens et l'immense ruine du Capitole, parce que ce double événement lui avait inspiré des vers imitatifs. Tant il est vrai qu'il n'y a de grands malheurs dans ce monde que pour la postérité qui les voit de loin; ceux qui sont tout auprès, poètes et autres, les rapetissent à la taille de leur muse ou de leurs intérêts. — Pour en finir avec le père de Stace, avant que son poème l'eût fait connaître des grands, il donnait aux jeunes Romains des leçons de littérature grecque; il leur apprenait la religion, chose qui s'apprenait alors comme la déclamation, et pour une fin tout aussi profane. Il tenait un petit séminaire de prêtres saliens, d'augures, de prêtres sybillins : aux uns, il enseignait à manier en cadence les boucliers échancrés; aux autres, à lire dans les eieux, et, j'imagine, à tirer du vol des oiseaux tous les présages dont César pouvait avoir besoin; à ceux-ci, à expliquer

les livres sybillins. Il paraît même qu'il corrigeait ses écoliers avec le fouet et la férule, et que certains luperques ou prêtres de Pan lui en gardaient rancune. Au reste, comme la fonction de ces luperques, aux fêtes de leur dieu, consistait à courir la ville, en donnant de la férule sur les doigts des passants, c'était peut-être afin de leur montrer à s'en servir avec le public que Stace le père s'en servait avec eux. — Son poème sur le Capitole le mit en vogue. Ce poème a péri. Il avait en pourtant la vertu de consoler Jupiter de la perte de son temple; c'est du moins ce que Stace le fils en a dit. Jupiter signifie-t-il ici Domitien? on pourrait le croire, car Domitien est traité en centendroits de dieu, de maître du monde, d'arbitre de l'univers, et il était, à coup sûr, quelque chose de plus à Rome que Jupiter. Les riches Romains tirèrent Stace le père de l'ombre de ses écoles et de ses cours publics; au lieu d'avoir à fouetter des apprentis luperques, métier ingrat et maigrement payé, il vécut des dîners des grands et des pensions de l'empereur. Sitôt que Stace le fils eut atteint la prétexte, Stace le père le montra aux riches patrons qui l'hébergeaient : là, il lui faisait lire des vers dont il avait ôté paternellement les fautes de quantité; il réclamait l'indulgence de l'auditoire pour sa jeune muse; il l'écoutait l'œil humide, respirant à peine, et murmurant sur ses lèvres les derniers mots de chaque vers, inquiet lorsque les applaudissements se faisaient attendre, rougissant d'émotion et de joie lorsque son fils était applaudi. — Ainsi fut élevé Stace. Dès sa première jeunesse, son père le mena flatter les grands, flatter l'empereur; il fut applaudi par eux, admis à leur table comme un Grec ou comme un affranchi. Il se fit leur poète; il mit à l'ouage son ventre et son talent; il papillonna autour de ces grands vices et de ces débauches monstrueuses qui souillaient Rome; il prodigua l'esprit, les traits délicats, le faux goût devant des débauchés, car c'est la seule littérature que puissent supporter de telles époques;

il colporta dans les maisons des grands sa facilité et ses inspirations disponibles : à celui qui avait perdu sa femme, il fit des vers pour cette femme ; à celui qui avait perdu son chien ou son perroquet, il fit des vers pour ce chien ou ce perroquet ; à celui qui venait de faire bâtir un palais, il fit la description et l'état des lieux de ce palais ; à celui qui avait à son dîner un turbot pris à Ostie, il chanta l'excellence de ce turbot. — Stace est le consolateur de tous les chagrins ; il a des pleurs pour ceux qui veulent pleurer, des rires pour ceux qui veulent rire ; il appartient à tout le monde. — Allez dire à Stace qu'il me faut vingt vers pour le jour de naissance de ma Lesbie. — Ma femme est morte, j'ai besoin que Rome croie que je la regrette ; priez Stace de m'arranger, avec la douleur d'Orphée pleurant Eurydice, une douleur convenable et qui me fera honneur. — J'ai fait construire de magnifiques bains, où je voudrais bien qu'il prit envie à César de venir laver son corps auguste, et de faire étriller ses membres divins raidis par le rhumatisme ; dites à Stace que je compte sur lui pour me faire une description détaillée qui arrive jusqu'à César. — Comment trouvez-vous mon platane, mon cher Stace ? lui dit Atédus Mélior, son ami. N'est-ce pas chose merveilleuse qu'un arbre dont le tronc prend naissance sur le bord de mon lac, s'élève de terre jusqu'à trois coudées, puis redescend par une courbure gracieuse dans le lac, où il semble une seconde fois prendre racine pour s'élancer dans les airs ? Beau sujet, mon poète ; il me faut écrire sur mes tablettes des vers en l'honneur de mon platane. — Et Stace, le lendemain, invoque les Naiades et les Faunes, met en mouvement toutes les divinités esmpêtres, Diane et ses flèches rapides, Pan, dont Stace le père soumettait les prêtres, et voici l'histoire qu'il fait. Un essaim de nymphes légères fuyait la poursuite du dieu Pan, mais le dieu n'en voulait qu'à l'une d'elles, la belle Pholoé. Pholoé franchit les plaines et les

montagnes et arrive dans la propriété de Mélior ; là, elle s'assied épuisée au bord du lac, et s'y endort. Pan découvre sa retraite ; il va s'élancer sur elle, quand tout à coup Diane descend de l'Aventin et lance à la Naiade une flèche dont le bois seul frappe son épaule blanche ; elle s'éveille, s'élance dans le lac, et s'y cache au fond des roseaux. Pan, qui craint l'eau, se garde bien d'y suivre la Naiade ; mais, pour se consoler, il arrache un platane naissant, le transporte au bord du lac, l'y plante dans une terre féconde, et lui recommande amoureusement d'ombrager l'asile où se cache la nymphe inhumaine. Et tout cela aussi coquet, aussi froid, aussi prétentieux que des vers de Dorat. — Stace est flatteur ; quelquefois il l'est gauchement, ce qui lui fait encore bonneur ; quelquefois il y met une délicatesse désespérante. Ne vous indignez pas contre lui, pourtant ! Quintilien ne vante-t-il pas la sainteté de Domitien, son éloquence, son talent poétique, la protection divine qu'il accorde aux études ? Martial ne se met-il pas à ses pieds, et ne baise-t-il pas la poussière que foule César ? Juvénal n'a-t-il pas flatté ? Tacite n'a-t-il pas flatté ? il a fait pis ; il a accepté des places de César, et les a peut-être méritées. N'accusez donc pas mon pauvre poète : il sortait du peuple, et le peuple est l'ami de César. — L'empire, c'est la fin du sénat, des nobles, des chevaliers, gens de naissance ou de fortune, qui écrasaient le peuple ; c'est la confiscation de cent mille tyrannies particulières au profit d'une seule, qui n'a point d'intérêt à opprimer le peuple, et qui l'a pour principal allié contre les complots des castes privilégiées écrasées par Tibère. L'empire, c'est la forme la plus populaire de la société romaine. Tout ce qui est peuple a salué sa venue avec des cris de joie ; le peuple a fait à César les honneurs du cirque ; le peuple est le second maître de Rome après César ; le peuple et César se traitent d'égal à égal, se flattent réciproquement, chacun en sa langue. César peut faire descendre dans l'arène ou fils

de sénateur, un nom de la vieille Rome, mais il n'y peut pas faire descendre le peuple; c'est le peuple qui demande grâce pour ce gladiateur, qui est du sang de Paul Émile, et qui ne peut plus flatter César qu'en mêlant ce sang de Paul Émile à celui d'un esclave german. Le peuple ne va plus aux comices où on lui achetait à bas prix son suffrage; mais il a de grands festins, des Jeux, des gladiateurs, toutes choses qui s'estiment moins et valent plus que la liberté; la liberté, c'est ce que lui promettent les factions quand elles n'ont autre chose à lui donner. Le peuple n'a d'ailleurs pas peur : que la fortune change, que César lui vienne des bords de l'Euphrate ou des bords du Rhin, que le soleil impérial se lève dans les belles contrées de l'Orient ou dans les sauvages forêts de la Germanie, lui, peuple, a tout à espérer et rien à craindre. C'est toujours l'aristocratie qui paiera les frais de ces changements; ceux qui se seront engraisés des confiscations en engraisseront d'autres; ceux qui auront flatté trop tôt ou trop tard seront jetés dans le Tibre; le peuple ira au devant de César, soit qu'il entre par la voie Appienne, soit qu'il entre par la voie Suétée, et tout sera dit. — Les grands que Stace cultive sont des fils de fortune : ce sont des noms d'hier, sortis du peuple, affranchis ou fils d'affranchis, dont les titres sont des emplois de cour, et dont la noblesse date du jour où César a eu besoin de leurs complaisances. Cela n'empêche pas que Stace ne leur fabrique des généalogies, et qu'il ne fasse de fiers chevaux de race de ces parvenus de la veille, qui accompagnent César à la guerre, qui lui tendent le genou quand il monte à cheval, qui bandent son arc et lui présentent ces flèches dont les Germains sont heureux d'être percés, à en croire Martial; qui fait ici deux gros mensonges à la fois. Cette aristocratie, qui fourmille autour de César, qui est de planton à toutes les portes de son palais, et qui lui offre de magnifiques repas, qui le pourvoit de courtisanes et de matrones, cette

aristocratie parvenue veut être aussi vieille que les vins de ses celliers, et dater des consuls de la Rome républicaine, apparemment pour donner plus de prix à sa servilité. Ces orgueilleux enfants du savoir-faire, de l'adresse, d'un compagnonnage de débauches avec l'empereur, cachent soigneusement leurs pères qu'on pourrait connaître, et ne se vantent que de leurs aïeux qu'on ne connaît pas; et Stace parle complaisamment de ces aïeux, et il ne s'étonne pas de la valeur de Crispinus, des talents qu'il déploie à seize ans, ni de l'épée que lui a donnée César, car Crispinus est de bonne famille! — Stace a fait comme le peuple, il s'est mis au service de César et de ses favoris, il s'est fait courtisan. Mais le peuple est un courtisan qui a cent mille voix, qui flatte d'une telle façon qu'on ne sait pas bien s'il flatte ou s'il gronde, et qui sera maître de l'empire tant qu'on n'aura pas trouvé la grande faux qui peut faucher le peuple romain comme une seule tête. Le poète au contraire doit flatter César toujours et à toute heure; il faut qu'il s'enivre de servitude, comme Martial, qu'il baise les pas de l'empereur, sauf à l'insulter mort, ou bien il faut qu'il s'ouvre les veines comme Lucain. — Prenez garde, Stace, vous fêtez le jour de naissance de Lucain : les traditions de Néron, reniées publiquement, sont encore en honneur au palais, surtout quand Domitien est de bonne humeur. Hier il a tant caressé Clemens, il l'a tant promené dans sa litière, que Clemens en est mort ce matin par la main du bourreau. Rusticus a péri pour avoir loué Thraséas, Cocceianus pour avoir célébré le jour de naissance d'Othon, Lamia pour d'anciennes railleries, Lucullus pour avoir appelé de son nom des lances d'une nouvelle forme, Helvidius pour une allusion au divorce de César, Sabinus pour avoir été proclamé empereur au lieu de proconsul par un héraut maladroit qui n'avait pas la mémoire des mots. Et puis cela ne vous sied guère, de la même voix qui chante les perroquets, les bains, les platanes, les cheveux des eunuques, de parler de ce

rare jeune homme, qui aimait assez courageusement son art pour oser ne pas s'y croire inférieur à Néron. Aussi bien j'ai reconnu le poète de cour dans l'hommage froid que vous adressez à cette muse si fière, qui n'a pas plus pardonné à Néron d'avoir osé lui disputer le prix dans la lutte quinquennale que Néron ne lui a pardonné d'avoir été vaincu. C'est Calliope qui accourt aux premiers vagissements de Lucain, qui le reçoit dans ses bras caressants, qui oublie la perte d'Orphée, qui présage longuement à son nouveau nourrisson ses hautes destinées poétiques, ses succès auprès des sénateurs et des chevaliers, son mariage avec une jeune fille belle et riche, telle que Vénus et Junon pourraient la lui choisir, et, occasionnellement et comme par distraction, sa rivalité avec César et sa mort. O béatitude du poète, béatitude héréditaire dans la famille de Stace ! Stace le père ne voit dans le bouleversement politique qui fait tomber Vitellius du trône dans des latrines que le sujet d'un petit poème sur l'incendie du Capitole ; et voilà qu'à son tour, dans la singulière existence de ce Lucain, si fier et si humble, qui conspire contre Néron pour une rivalité de collège, et qui se fait délateur pour racheter sa tête, qui tient plus à ses vers qu'à sa vie, et à sa vie qu'à son honneur, Stace le fils ne voit que l'occasion d'une froide allégorie, où la Calliope tant rebattue des Grecs et des Latins vient se consoler au berceau de Lucain de la perte d'Orphée, apparemment parce qu'il n'y a eu entre Orphée et Lucain qu'Homère et Virgile ! — Cette froide mythologie étouffe toutes les inspirations de Stace. Certes, il était né avec quelque génie : il aimait les champs, les oliviers, les fontaines, l'asur du ciel et de la mer, premières et dernières amours des natures poétiques. Mais les usages de la Grèce, les dieux de la Grèce, le bavardage facile et sans profondeur de ses philosophes, les imitations de ses jeux nationaux, de ses rites, de ses cérémonies, les belles lignes de son architecture, ont saisi ce jeune homme

dès sa naissance, et l'ont enivré de mots sonores, de formes gracieuses, d'une certaine harmonie tout extérieure, à laquelle son imagination s'est arrêtée et comme pétrifiée. Cependant sa tête s'est mûrie, ses cheveux ont grisonné, mais son talent n'a pas fait un pas. Il n'est pas entré dans le temple grec, il est resté sur le seuil ; il n'a été poète que par les sens ; il a répété des sons, comme l'écho, avec une monotone fidélité ; il a réfléchi des images, comme le miroir, en les affaiblissant. — La Grèce active, remuante, la Grèce représentée par ses affranchis, ses rhéteurs, ses philosophes à longue barbe, s'est vengée une première fois des destructions de ses monuments et des libertés octroyées par Flaminius, en étouffant chez les vainqueurs la personnalité romaine, et en y empêchant à tout jamais la venue d'une littérature originale. Depuis le siècle d'Auguste, la Grèce intrigante faisait de tous les métiers, se glissant sous tous les costumes dans les maisons de ses vainqueurs, dans les palais des Césars ; la Grèce, mêlée à tout, fourrée partout, assise à tous les foyers, convive de toutes les fêtes, complice de toutes les débauches, esclave qui enivrait ses maîtres, et qui chantait pendant leurs orgies ; la Grèce s'attachant, comme l'ivraie, aux derniers restes de la race romaine, éteignant dans le plaisir les fils de famille, usant leurs sens, faussant leur esprit, la Grèce venait de laisser à Rome, pour dernières représailles de la nationalité éteinte, le lieu commun. Le lieu commun infestait alors toutes les intelligences : il retentissait au barreau, dans le sénat, aux écoles des rhéteurs ; il était dans les mœurs, il menait aux emplois, aux riches mariages, aux faveurs impériales. Stace trouva le lieu commun à Naples, à Rome : il n'eut pas assez de génie pour le fuir, il s'y précipita. Une muse plus vigoureuse et plus solitaire n'y put pas échapper plus que lui : Juvénal emprisonna son beau génie dans le lieu commun. — Suivez cette décroissance de la littérature romaine depuis Auguste. Au premier âge

elle emprunte à la Grèce le fond des idées; au second âge, elle ne lui emprunte plus qu'une sorte de matériel mythologique sans couleur et sans vie. Virgile va chercher les hommes dans Homère, Stace va chercher les dieux dans Homère. L'imitation de Virgile est une sympathie chaude et féconde; l'imitation de Stace est une mode : l'un reprend l'humanité au point où l'ont laissée les poèmes homériques, et ajoute au trésor de ses émotions et de ses passions celles qu'il a vues autour de lui ou qu'il a senties dans la solitude; l'autre renchérit sur la partie purement théocratique de ces poèmes, et s'inquiète plus d'être érudit que d'être philosophe. Stace mêle des dieux à tout : il n'y a pas d'action si insignifiante, pas de personnage si petit qui ne puisse faire sortir un dieu de l'Olympe, et deux au besoin. Vous avez vu que pour le plâtre d'Aténius Mélior il a fait venir Pan, les Naiades, Diane, toutes les divinités des champs et des bois; pour fêter Lucain, il fait venir Calliope tout éplorée, divinité peu considérable il est vrai. Voici maintenant Gallicus, préfet de Rome, grand ami de Domitien, qui est pris de léthargie : vite Stace fait descendre Apollon du sommet des Alpes, où il a un temple; il le transporte à Epidaure, chez Esculape son fils. Apollon implore les secours du divin médecin pour ce Gallicus, qui n'est que préfet, qui a été soldat, et qui n'a rien à démêler avec Apollon. Les deux dieux arrivent à Rome, la robe relevée à la manière de Péon; et Gallicus sort de son sommeil, au risque d'y retomber, s'il se met à lire les félicitations mythologiques de son ami Stace. — Ce qui a le plus contribué à gâter le talent de Stace, ce sont les lectures publiques. Il faut voir ce qu'étaient ces lectures, d'abord confidentielles, puis publiques, qui commencèrent par être une mode, et finirent par devenir une institution. — Il est probable que les poètes eurent de tout temps un ou plusieurs amis de choix, auxquels ils communiquèrent leurs vers avant d'affronter l'épreuve de la publicité. Je dis amis de choix,

non parce que je pense qu'ils choisissaient les plus sévères et les plus francs, mais bien plutôt les plus complaisants. Toutefois, on peut croire qu'il y eut de tout temps des poètes ou assez modestes ou assez forts pour s'adresser au goût de quelques amis judicieux, et pour ne pas craindre ni éluder leur avis. Horace était du nombre de ceux-là. Il recommandait aux poètes de consulter Quintilius Varus, parce qu'il l'avait consulté lui-même, et s'en était bien trouvé. Il vantait encore beaucoup le sens et la sagacité d'un certain Spurius Metius Tarpus, dont l'oreille était très sensible au défaut d'harmonie, et sa franchise apparemment égale à sa délicatesse de critique. Lui-même s'offrait à l'ainé des Pisons pour juge de ses essais poétiques, et lui promettait de faire entendre, toutes les fois qu'il en serait besoin, la phrase favorite de Quintilius Varus : *Corrigez ceci et cela.*

..... Corrige, modifies,
Hoc, adhibet, et hoc.

— L'art, surveillé par de tels critiques, maintenu dans les voies de la raison et du goût par ce commerce éducatif entre le poète et son censeur, pouvait inspirer de beaux vers, même à des poètes bien nés comme étaient les Pisons. Mais l'amour-propre de cette espèce irritabile n'y trouvait pas son compte. — Du temps même d'Horace, on professait cette maxime commode que la critique n'est bonne qu'à couper les ailes du génie. En portant le nombre des auditeurs d'un à vingt, puis de vingt à cent ou plus, selon l'étendue du local, on espéra d'étouffer les délicatesses particulières dans le tumulte d'un suffrage confus. On organisa en conséquence le contrôle dérisoire des lectures publiques. — Ce fut Asinius Pollion qui eut le premier cette idée : il convint de lui en laisser toute la responsabilité. C'était d'ailleurs un homme d'esprit et de goût, d'une vie politique honorable, ancien pompéien et républicain de la vieille Rome, résigné mais non soumis à Auguste, qui s'étourdissait sur la perte des libertés et de la gloire de son pays en ouvrant des écoles de déclamation, et,

chose bien plus belle encore, en établissant le premier à Rome une bibliothèque publique. Je ne cherche pas si ce fut pour faire entendre ses tragédies qu'il imagina d'avoir chez lui, à grands frais de meubles et de rafraîchissements, un auditoire disposé à payer par des applaudissements l'accueil qu'on lui faisait. N'ayant sur ce point aucune donnée, je ne veux point calomnier Asinius Pollion, quelque mal qu'aient fait les lectures publiques. Il y a bien plus lieu de croire que ce fut par un zèle immense pour les lettres qu'il ouvrit à la fois une école de déclamation, une bibliothèque et une salle d'auditoire pour les lectures; mais ce zèle manqua son but, du moins en ce qui touche la dernière munificence de Pollion, et lui-même put voir de son vivant combien les lettres allaient souffrir de ces admirateurs ambulants qui venaient faire sur les banquettes du poète la digestion de son dîner. — Les hommes de goût et de sens ne sont pas gens à se porter en troupe à des lectures publiques qui ont lieu deux ou trois fois la semaine, à plus forte raison les hommes occupés, lesquels ont mieux à faire. Ce n'étaient donc que les oisifs et les parasites qui assistaient à ces fêtes, avec les dispositions bienveillantes que donnaient aux uns l'ennui d'avoir un avis, aux autres la reconnaissance d'un dîner reçu. Pour les premiers, ce fut un moyen d'honorer leur oisiveté, pour les autres de payer une dette. Du reste, il n'y avait pas que cette sorte de débiteurs qui payât ainsi ses dettes : tout le monde se mêlant de poésie, riches et pauvres, consuls et affranchis, magistrats et peuple, il n'était pas rare que le même homme fût le créancier opulent d'une centaine de débiteurs, et en même temps un poète fort suivi et fort écouté : c'est que les débiteurs étaient les auditeurs nés aux lectures publiques. Ils parvenaient, à force d'applaudissements, soit à se faire remettre de leur dette, soit à gagner des renouvellements. Il fallait écouter le cou tendu, écouter sans fin, car les lectures duraient quelquefois trois jours. — Quand

le poète reprenait haleine, c'était une explosion d'applaudissements : chacun en donnait pour son argent. Les hommes de goût que le poète était parvenu à trainer malgré eux à sa lecture, protestaient tout bas contre ce guet-apens. Placés sur les bancs les plus rapprochés du lecteur, ils s'enveloppaient de résignation et de silence; ils regardaient le poète, qui évitait leurs yeux, tourné vers le gros de l'auditoire, comme s'il eût commandé lui-même la manœuvre triomphale dont il était l'objet. — Auguste avait encouragé ces lectures. Lui-même y assistait, tantôt comme lecteur, tantôt comme auditeur. Devenu vieux, il s'y faisait remplacer par Tibère, lequel y prit sans doute ce dégoût des lettres et des gens de lettres, qui fit de son règne un règne si peu littéraire. Aussi, sous Auguste, le goût des lectures publiques était-il devenu une mode, une fureur. Tout ce qui pouvait être un lieu de réunion servait au besoin à une lecture. Les places publiques, les salles de bain, retentissaient de la déclamation des lecteurs et des applaudissements des auditeurs. Un poète venait-il à passer sur la place, son manuscrit dans sa poche, et se sentant pris pour ce manuscrit d'un de ces accès d'admiration que produit le contact du poète et de son parchemin chéri, il montait sur les degrés d'un temple, et là, ramassant autour de lui tous les oisifs de la place, il déployait gravement son écrit, et faisait une lecture applaudie presque autant que les bouffonneries d'un baladin grec. — Horace en gémissait, et avec lui tous ceux qui prenaient un grave intérêt à l'art. Horace sentait bien que les lectures publiques venaient d'enlever l'art à la solitude, à la méditation, aux études profondes, pour en faire la propriété banale des flatteurs, des badauds et des gens sans goût. Au reste, il n'aimait guère plus la lecture entre amis, en petite réunion, que la lecture en place publique. S'il se résignait à lire, même devant quelques hommes de goût assez forts pour le comprendre, assez francs pour le corriger, c'était à regret. Poète

sévère et recueilli, il s'en fait plus à sa propre révision qu'à celle, toujours indulgente, de ses amis; il craignait même leur franchise, comme pouvant donner peut-être trop de prix à leur suffrage. — Venu plus tard, dans le feu des lectures publiques, Ovide pensait tout autrement qu'Horace : autant l'un fuyait cette publicité délirante, autant l'autre la recherchait. Ovide, exilé chez les Gètes, se plaint de n'avoir personne à qui lire ses vers, ou, s'il les lit, de n'avoir pas qui le comprenne. Privé d'auditoire, il se sent refroidir et languir : il n'est plus soutenu par les applaudissements, « immense aiguillon de la gloire, » dit-il. C'est que du temps d'Ovide on n'entend déjà plus la gloire comme du temps d'Horace. Celle d'Ovide, c'est la vogue, qui a pris tous les airs de la gloire, et qui, pour comble d'illusion, fait bien plus de bruit et parle par bien plus de voix. Horace a besoin de solitude, Ovide de publicité, de clameurs, de battements de mains. Un abîme sépare déjà ces deux contemporains. Ovide justifie bien le titre que je lui ai donné ailleurs de premier poète de la décadence, lui qui admire si naïvement l'une de ses causes les plus actives et les plus déplorables. — Toutefois, sous Auguste, les lectures publiques ne sont encore qu'un usage. Après Tibère, qui ne lit ni ne veut qu'on lise, elles deviendront une institution, une loi de l'état. Désormais il sera de bonne politique que l'empereur y assiste. Les lectures publiques tiendront lieu de corps littéraires, autre institution d'un autre temps, mais dont le protecteur né est toujours le prince. Il n'y aura pas jusqu'à Claude, ce pauvre et somnolent empereur, auquel il reste si peu de temps après les querelles de ses affranchis et de ses femmes, et la grave affaire de son dîner, qui ne mette parmi ses obligations impériales le devoir d'encourager par sa présence les lecteurs, et de venir bâiller à leurs lectures. Après Claude viendra Néron, le poète gâté, lequel lira et entendra lire. Il abaissera la majesté de César jusqu'à rendre les applaudisse-

ments qu'on lui aura prêtés. Néron sera l'empereur homme de lettres, mais homme de lettres de bonne foi, qui travaillera pour avoir des applaudissements, jusqu'à ce qu'il lui prenne envie d'en avoir sans travailler. Auguste lisait devant un petit cercle d'admirateurs; Néron lira dans son palais et en plein théâtre, devant le peuple assemblé; et ses lectures seront si universellement goûtées, qu'on en remerciera les dieux par des prières publiques, et que ses vers, écrits en lettres d'or, seront dédiés à Jupiter Capitolin. — Les révolutions militaires, qui mettront la légitimité impériale dans le bagage des armées, ne laissant pas le loisir de lire, on ne fera ni poésies ni lectures sous Galba, Othon et Vitellius, mais on lira de plus belle sous Domitien, lequel fit lui-même des lectures de vers qui n'étaient pas de lui, pour feindre le goût de la poésie, et se conformer à cette convenance politique, l'une des charges de l'empire depuis Néron. Le règne de celui-ci peut être considéré comme l'âge d'or des lectures publiques : toute l'activité de l'époque s'est portée là. — Ce qui peut prouver qu'un usage ou une mode sont devenus une institution, c'est qu'en en a donné les préceptes, et qu'on en a fait l'objet d'un enseignement. Or, il y avait du temps de Stace beaucoup de précédents, et l'on peut dire d'errements, sur la tenue que doit avoir le lecteur, et sur les dispositions que doit apporter l'auditoire dans l'exercice de son contrôle souverain. On recommandait, en principe général, beaucoup de modestie au lecteur, à l'auditoire beaucoup d'indulgence. On ne disait plus, comme au temps d'Horace, « qu'il ne faut pas craindre de reprendre dans l'ouvrage d'un ami des fautes légères, sous prétexte de ne pas le blesser pour des bagatelles; » mais on disait tout au contraire : « N'allez pas offenser un homme ni vous en faire un ennemi pour des scrupules littéraires, quand vous êtes venu lui prêter amicalement vos oreilles! Que vous ayez plus de mérite, que vous en ayez moins, que vous

en ayez autant, l'unx toujours, l'unx invariablement ou votre inférieur, ou votre maître, ou votre égal ! » Voilà pour l'auditoire. Quant au lecteur, on lui prescrivait un peu d'embarras, une légère rougeur, pour prévenir l'auditoire en sa faveur, de timides regards levés vers le ciel, pour montrer d'où l'inspiration lui était venue, un petit charlatanisme aimable de modestie plutôt que d'orgueil, et pourant de la confiance moins en soi qu'en ses auditeurs. Après ces premières cérémonies, le lecteur s'asseyait; puis, dans un court préambule improvisé, il disait quelques mots de son dessein, se recommandait lui et son livre à la bienveillance de l'assemblée, ou bien il cherchait à la bien disposer par des motifs tirés d'autres circonstances. Par exemple, si le hasard voulait que, le jour même où il devait faire sa lecture, on vint le prier à l'improvisiste de plaider une cause le matin, il pouvoit supplier l'auditoire de penser « qu'il serait désolé qu'on attribût à de l'indifférence pour cette séance littéraire le mélange un peu profane qu'il venoit de faire dans le même jour de la poésie et des affaires, mais qu'il étoit dans ses principes de préférer ses affaires à ses plaisirs, et ses amis à lui-même. » Et l'auditoire applaudissait, car quel préambule plus subtil pourroit-on trouver pour recommander des poésies de troisième époque ? — Ces excuses faites d'un ton doux et humble, le lecteur développait son manuscrit et lisait tantôt l'ouvrage tout entier, tantôt des morceaux choisis, selon le degré de patience et de bonnes dispositions qu'il supposait à l'auditoire. Le poète riche réunissait ses amis dans sa salle à manger, il les faisait asseoir sur des chaises placées devant les lits, afin apparemment qu'ils pussent au besoin quitter la chaise pour le lit. Avec cette précaution délicate, on gardait long-temps son auditoire; et le poète, qui prenait soin de bien asseoir ses juges, pouvoit ne leur faire grâce de rien : il ne lisait pas des fragments, mais des ouvrages entiers. D'autres lisaient dans une vaste salle, ou

louée ou à eux. Les auditeurs étoient assis sur des banquettes; mais, par compensation, la sortie étoit plus libre, beaucoup levoient la séance quand ils étoient las de la dureté de leur siège. — Il y avoit des règles de prononciation, de geste, d'accent, que le lecteur devoit observer pour plaire. Généralement on se trouvoit mieux d'une voix molle, caressante, que de grands éclats; d'un geste ménagé, rare, que de grands bras. On réservait pour les traits une accentuation plus vive et plus pénétrante. La prononciation étoit d'un si grand poids dans le succès final, que le poète de peu d'haleine ou d'un accent ingrat se faisoit lire par un affranchi dressé à ce métier; et, pendant ce temps-là, il se tenoit lui-même tout près de la chaire, l'œil fixé sur son remplaçant, et réglant son débit de la main, des yeux, et, au besoin, lui murmurant tout bas le ton, comme fait le souffleur pour les chanteurs. Celui au contraire qui avoit la prononciation n'étoit pas quitte pour cela de toutes les précautions envers son auditoire. Et il falloit non seulement qu'il eût l'oreille attentive à tout ce qu'il disoit, mais encore qu'il proménât tout autour de lui d'obliques regards, et qu'il devinât par les physionomies, les clins d'yeux, les gestes, les murmures, le silence, quel étoit le sentiment de chacun, et ce qui étoit de suffrage sincère ou de pure politesse : épreuve délicate où les poètes se vantaient de ne pas se tromper, parce qu'en effet elle leur étoit toujours favorable. C'est tout simple : les auditeurs pouvoient être le lendemain lecteurs, chacun faisoit pour autrui ce qu'il vouloit qu'on fit pour lui. — Il étoit aussi de bonne grâce que le lecteur, après les morceaux un peu longs, se fit prier de continuer, en déclarant qu'il vouloit cesser. « Je finirai, disoit-il, mes amis, si vous le permettez. — Non, non, lisez, lisez, criait tout l'auditoire, ceux surtout qui désiraient le plus qu'il se tût. — C'est trop exiger de votre amitié, disoit-il encore en déployant timidement un reste formidable de manuscrit. — Continuez, conti-

nuez, répétait - on de plus belle, nous vous donnerons demain et après-demain, s'il le faut. » Tout cela était formulé d'avance, tout cela faisait partie du code de l'institution. On comptait en outre trois ou quatre manières d'applaudir, ni plus ni moins : chacun prenait celle qui allait le mieux à son caractère ou à son zèle. L'un criait : « Bien, très bien, admirablement bien ! » termes laudatifs sous lesquels on a enterré dans tous les temps bien des réputations de poètes. L'autre battait des mains à s'y faire des durillons. Un troisième s'élançant de son siège et frappait du pied la terre, sorte d'applaudissement qui se composait de ces deux gestes simultanés. Un quatrième agitait sa toge et donnait des signes visibles de transport. C'étaient là les quatre manières d'admiration les plus usitées. L'histoire n'a pas pris note des inventions particulières que pouvaient suggérer à des personnes plus dévouées, ou d'un tempérament plus vif, soit le désir d'être aperçu du poète riche, soit le besoin d'obtenir du retour le lendemain, quand elles auraient changé de rôle. Je ne me permettrai pas de le conjecturer, quoique j'aie pu voir de mon temps toutes les variétés possibles du genre. — Au temps de Stace, les lectures publiques ont atteint leur plus haut degré de prospérité. On disait alors de l'année qui venait de s'écouler : « Cette année a été prodigieusement fertile en poètes, » comme on aurait pu dire en blés ou en melons. « Dans tout le mois d'avril, il n'y a guère eu de jours sans une lecture, » disait-on encore, comme on aurait pu dire : Il n'y a pas eu un seul jour sans pluie. Regulus, l'avocat, a lu des compositions familières, Sentius Augurinus des poésies légères, Calpurnius Pison un poème, Passienus Paulus des élégies, un ami de Stace des vers charmants, un ami de cet ami un ouvrage accompli, Virginus Romanus une comédie, Titinius Capiton des morts d'hommes illustres ; d'autres, d'autres ouvrages. J'ai cité les auteurs à la mode : d'auteurs qui lisent, il y en a en effet beaucoup plus que de jours dans

le mois. — Au milieu de tous ces poètes, Stace fait école ; il a tout autour de lui des imitateurs qui applaudissent ses paroles, qui applaudissent son silence : ce sont de très petites intelligences qui tournent autour de l'homme à la mode, comme des satellites autour d'une planète. Stace ne se transporte nulle part sans ce cortège d'amis ; il les dirige, il les tempère du geste et de la voix ; il va même jusqu'à rougir de leurs flatteries, habitude que perdent vite les poètes gâtés. Crispinus, dont je vous parlais tout à l'heure, est le plus ardent de ses amis : il y a dans son admiration plus que de l'intolérance. Crispinus ne souffre pas les amis tièdes, et il est prêt à chercher querelle aux indifférents. Crispinus fait placer les gens aux lectures de Stace, il indique d'avance ce qui sera beau. Quand son voisin s'extasie à quelque chute harmonieuse : « Vous n'y êtes pas encore, lui dit-il ; attendez. » Crispinus a un paroxysme dans ses admirations poétiques : jusqu'à ce qu'il y soit arrivé, il s'effleure, il retient son haleine, il s'emplit d'air, il va étouffer. Heureusement Stace est à la fin de son improvisation : alors Crispinus éclate, saute au cou de son maître, baise ses cheveux, chiffonne sa robe, si bien arrangée à la grecque ; il parcourt l'assemblée, il y chauffe les applaudissements. N'allez pas au moins le contredire dans un tel moment : il ferait bientôt siffler à vos oreilles l'épée que vient de lui donner César. — Stace compose pour son auditoire : ce n'est pourtant pas faute de penser à la postérité, car il n'y a pas jusqu'à sa pièce sur le platane d'Atedius Melior à laquelle il ne promette modestement des siècles de durée. Malgré ce désir d'immortalité, Stace écrit pour le présent, pour l'après-midi, comme on écrit dans d'autres siècles pour la soirée. Ce trait-ci est pour le ministre de l'intérieur de César, Abascantius ; ce trait-là est pour l'affranchi du prince Glabrien. Voici une petite coquetterie pour Priscilla, femme du ministre de l'intérieur ; voilà qui ira droit au cœur de Gallicus, le préfet de Rome, si tant est que Galli-

cus ait un cœur. Les imitateurs de Stace ont aussi leur part dans ces galanteries : c'est à eux qu'il jette les expressions bizarres, les métaphores ambitieuses, choses qu'ils prisent d'autant plus qu'ils n'imitent guère de leur maître que son fatras. — Stace a vu les derniers beaux jours des lectures publiques, et s'est enivré de leurs dernières fumées. Après lui, l'institution languit, le public sensé l'abandonne. On a déjà changé le nom des lectures publiques en un nom qui signifie *parades* : on ne dit plus *recitationes*, mais *ostentationes*, mot que les moins latinistes peuvent entendre. En vain les petits poètes, qui voient la gloire leur échapper, cette gloire facile, petit composé de bruits de pieds et de mains, de baisers, de complaisances, font toute sorte d'efforts pour retenir l'institution qui tombe; en vain les docteurs prétendent que la crainte d'un auditoire est salutaire au génie; que c'est le meilleur et le plus sévère des censeurs; qu'on se corrige seulement à entrer dans une salle de lectures; qu'on s'amende nécessairement à pâlir, à frissonner, à regarder tout autour de soi de tous ses yeux; les hommes de sens voient bien le secret de ces maximes : « Vanité de poète, disent-ils, vanité de lecteur; on n'a vu personne, de mémoire d'auditeur, pâlir de la peur des critiques, mais on a vu bien des poètes rougir des louanges excessives de leurs amis. » Aussi, la défection commence : ce n'est plus un devoir d'ami ou de client d'assister à une lecture, c'est une corvée, et chacun s'en dispense comme il peut : on ne la fait qu'à moitié quand il faut la faire. — L'empereur a beau venir au secours des lectures et des lecteurs, l'empereur, qui peut tout, ne peut pas forcer les gens à s'ennuyer. La servitude est devenue trop dure; tout le monde s'enfuit : c'est un *saute qui peut* général. Juvénal estime qu'il n'y a pas de désert qui ne soit plus supportable que Rome dans le mois des lectures. Trajan honore de sa présence impériale les lectures de Pline-le-Jeune; il lui témoigne toute la sollicitude d'un ami; quand Pline élève trop la voix,

Trajan détache vers sa chaire un affranchi, lequel tire Pline par le bout de sa toge, pour lui rappeler qu'il est homme, et qu'il a la poitrine délicate; et Pline baisse le ton. L'empereur a pris le rôle de Crispinus; il fait comme le joueur de flûte de l'ancien théâtre, qui donnait la note juste à l'acteur; il règle l'accentuation de son ami; il retranche de ses gestes; il le met dans tous ses avantages; il vient au secours des lectures publiques comme empereur et comme homme de lettres : mais rien n'y fait, la majesté impériale se brise contre l'ennui et le dégoût public; et c'est Pline lui-même, si sont-ils, si gâté, que ses amis viennent entendre pendant trois jours, par le plus mauvais temps, parce qu'il est l'ami de Trajan, c'est Pline dont l'empereur soigne si paternellement la poitrine, qui se lamente tout le premier sur la décadence des lectures publiques. — Le silence de l'auditoire n'est plus le même que du temps de Stace. Alors, c'était un silence profond, avide, et, comme on disait, âcre; silence plus flatteur que les cris, plus doux à l'oreille que ces explosions de compliments qui éclataient à la fin de la lecture, et où l'on ne pouvait distinguer ce qui était des gens qui admirent, et ce qui était des gens qui se soulagent et qui crient pour pouvoir bâiller impunément; silence si délicatement analysé par Plin-le-Jeune, l'ami de Trajan, parce que son auditoire l'en bouorait, principalement aux jours où Trajan honorait l'auditoire de sa personne. Hélas! non, c'est un silence morose et froid. Vous diriez des sourds-muets : pas un geste, pas un mouvement de lèvres, pas un regard; bien plus, pendant une heure de lecture, ils ne se lèvent pas même une fois, ne fût-ce que par fatigue d'être assis et pour se détendre les membres. Les gens semblent pétrifiés : le poète dit que c'est orgueil et paresse; non, c'est ennui. — Ces ennuyés sont polis, après tout. Que direz-vous donc de ceux qui, au lieu de se résigner, protestent, qui font la contrepartie des applaudissements, et, comme on pourrait dire de nos jours, qui oppo-

sont le charivari à l'ovation ; qui crient si souvent au lecteur : « Continuez, continuez ! » que le lecteur est forcé d'interrompre ; qui profitent du moindre bruit, de l'aboïement d'un chien dans la rue , du bourdonnement d'une mouche , du coup de marteau d'un ouvrier qui travaille à l'extérieur de la salle , du craquement d'une chaise , pour éclater en rires fous , ou pour chuchoter longuement , à peu près comme ces spectateurs qui , voulant arrêter une pièce ennuyeuse , font faire incessamment silence à ceux qui se taisent ? La mésaventure de Passenius Paulus a été d'un bien mauvais exemple. Beaucoup font des imitations de cet accident naturel. On cite des gens d'esprit qui feignent d'être aussi simples que Priscus Javolenus , cet inoffensif destructeur des lectures publiques. Tout dernièrement , comme on lisait chez Capiton , un des assistants , homme très corpulent , ayant cassé sous lui une des banquettes , de formidables éclats de rire ont forcé le lecteur de descendre de la chaire , et Capiton de remettre la séance au lendemain. Pour comble , l'homme obèse s'était endormi ; on l'a relevé se frottant les yeux , ébranlé par cette chute , mais fort heureusement sans blessure. Le pauvre homme , ami intime du lecteur , a voulu nier qu'il dormit ; nouveaux éclats de rire : le poète s'est échappé au milieu du tumulte ; on le croit guéri de la fantaisie de lire. — On a imaginé plusieurs moyens de rendre service à ses amis littéraires , avec le moindre dommage pour soi. La peur de l'ennui rend presque aussi inventif que le désir de s'amuser. Quelques personnages envoient leurs affranchis à leur place , comme ils enverraient leur litière à un enterrement ; mais l'affranchi , en l'absence du maître , est un auditeur mou , qui arrive tard et s'en va tôt , qui acquitte la dette de son maître avec quelques applaudissements donnés tout de travers , et se sauve à la taverne pour s'y déridier avec d'autres affranchis envoyés pour le même office. Ceux qui restent sont inintelligents , et , par là j'entends dire qu'ils applaudissent peu ;

on , ce qui est bien pis , ils sont tapageurs ; il n'y a pas d'oreille plus fine pour entendre les bruits qui peuvent donner à rire : s'ils sont Grecs surtout , je plains le poète. Beaucoup de ces affranchis sont excellents mimes ; aux plus beaux endroits de la lecture , quand le poète a le geste précipité et la voix retentissante , en voici un qui fait la charge , ouvre la bouche et gesticule , et l'assemblée de pouffer de rire : l'appariteur , qui se tient près de la chaire dit au poète qu'on rit d'aise , et le poète continue. — L'assistance aux lectures dans la personne d'un affranchi est donc un moyen délicat , comme vous voyez. Ceux qui n'ont pas d'affranchis , et qui n'aiment pas plus à s'ennuyer que ceux qui en ont , se servent d'un moyen plus discret et moins compromettant. A l'heure de la lecture , ils se tiennent sur une place publique proche du lieu de la séance , et de temps en temps envoient un esclave s'informer où en est la lecture. Vers la fin , vous les voyez venir lentement un à un , et , pour peu que l'esclave les ait mal informés , et que le poète soit moins avancé dans sa lecture , ils gagnent la porte , ceux-ci furtivement en baissant le dos , ceux-là d'un pas bruyant et la tête levée. — L'invention a pris , et , comme il arrive , on l'a bientôt perfectionnée. Sans doute , on s'ennuie moins à prendre l'air sur une place publique qu'à bâiller à une lecture ; mais on s'ennuie encore trop pourtant. D'ailleurs , il y peut faire ou trop chaud ou trop froid : les gens prudents y ont pourvu ; ils se tiennent dans un lieu couvert , soit dans des bains , soit à un jeu de paume ; c'est de là qu'ils envoient leur esclave en vedette. Quand la lecture a lieu chez Capiton , rien n'est si commode. La magnifique maison de Capiton est presque contiguë à un jeu de paume. Pendant donc que les fidèles se rendent à la lecture , les tièdes se rendent au jeu de paume ; ils dépêchent une première fois l'esclave spéculateur. « Le poète est-il entré ? — Pas encore. » On engage les parties. Peu après , l'esclave retourne : « Où en est le poète ? — Il n'est pas en-

core en chaire. » Les amis le louent de ce qu'il va lire : le jeu continue. Une heure se passe ; l'esclave va de nouveau passer sa tête par la porte entr'ouverte : « Que lit le poète ? — Un mimiambe. » Bon ! disent les joueurs. C'est qu'il est important de savoir avec précision quelle est la pièce lue, afin de n'arriver ni trop tôt ni trop tard. Si c'est un mimiambe, on a deux ou trois heures devant soi : le mimiambe est long ; il vous laisse quelquefois le temps de vous couvrir de sueur au jeu de paume et d'aller vous laver au bain. L'esclave sort une dernière fois : « Le poète en est-il à la fin ? — Il lisait très vite un dialogue très animé. » Cela sent le dénouement. L'auditoire paraît se ranimer, comme s'il se préparait à vider la salle, les banquettes craquent ; on entend un petit bruit confus qui pourrait se traduire par : *Enfin !* Les joueurs quittent leur baignoire de marbre ; l'esclave les essuie à loisir, et ils entrent enfin dans la salle, au moment des derniers coups, avec tous les signes de gens désappointés, auxquels le libelle ou codicille d'invitation a iudiqué une heure pour une autre. — Il faut entendre le désolé Capiton se plaindre de ce refroidissement ; il a pour cela deux raisons : la première, ce sont quelques pièces renfermées dans l'étui, qui y attendront leur jour, Jupiter sait combien de temps ; la seconde, c'est un amour sincère, mais peu éclairé de l'art, dont il voit les destinées attachées à celles des lectures publiques. Il faut l'entendre rappeler le bon temps, ce temps où l'empereur Claude, se promenant dans son palais et entendant un grand bruit d'applaudissements, demanda qui oussait ce bruit ; et, comme on lui dit que Servilius Nonianus lisait publiquement un deses ouvrages, il quitta brusquement son cortège de courtisans, et vint s'asseoir parmi les auditeurs de Nonianus. Alors tout allait bien, la prose était aussi florissante que la poésie ; alors l'auditoire était garni, et c'était une industrie lucrative que la location des salles et des banquettes destinées aux lectures ; alors la foule se pressait aux por-

tes, et plus d'on payait de sa toge le plaisir d'entendre un auteur goûté, et l'on remarquait à peine la magnanimité de ces jeunes gens qui restaient dans la salle, tant que durait la séance, avec un vêtement en lambeaux ; alors le style du lecteur avait une agréable variété, « tantôt s'élevant, tantôt s'abaissant, mêlé de noblesse et de simplicité, de légèreté et de grandeur, de sévérité et d'agrément » (style des partisans des lectures). Lui-même rougissait en lisant sa préface, et l'on voyait sur son visage cette crainte qui recommande si bien un lecteur : « car la timidité », dans l'homme de lettres, je ne sais quelle grâce que n'a pas la confiance » (même style). Dans ce temps-là, pourtant, Sénèque traitait de fou l'écrivain qui sortait joyeux d'un auditoire où il venait d'être applaudi. Il est vrai que Sénèque pouvait se passer de la gloire qu'on décerne dans les lectures publiques. — Il faut entendre aussi les petites indignations musquées (*indignatiuncula*) de Pline-le-Jeune, en voyant la partie la plus bruyante de sa gloire lui échapper avec les lecteurs. Il est échoqué du dédain de ces hommes, qui, bien qu'inocentés, bien que priés et suppliés de venir, ne viennent pas ; ou, s'ils viennent, ne se cachent pas pour dire qu'ils ont perdu leur journée. Quel orgueil, s'écrie-t-il, et quelle méchanceté ! quelle inhumanité de blesser ainsi les gens qui vous demandent un si petit service ! Quant à lui, il a la conscience nette à ce sujet ; il a assisté à presque toutes les lectures, et tous ceux qui aiment les lettres sont assurés de son suffrage : entendez bien, ceux qui aiment les lettres, non ceux qui y réussissent. Sa main est à qui le demande ; ses louanges à qui en veut. Celui-là est féroce, dit-il en prose, et a sué le lait d'une tigresse d'Hircanie, dirait-il en vers, qui n'aime pas les lettres jusqu'à applaudir de parti délibéré le premier venu qui les déshonore. Pline-le-Jeune est un de ces écrivains qui ont besoin de tout le monde. Il a peur de la critique, et, pour n'en être pas atteint, il se couvre du plastron d'une bienveil-

lance universelle. Plin-le-Jeune a beau faire, c'est lui qui mènera le deuil des lectures publiques. — La chose est dure, j'en conviens : quand cette petite association qui liait étroitement tous les amis des lettres, comme parle Plin, fut rompue, il fallut bien que chacun cherchât ou son dédommagement ou sa force en soi, triste ressource à l'époque de Plin-le-Jeune. La poésie n'était plus alors qu'une convention, laquelle reposait sur une confrérie assez fortement organisée, puisqu'elle subsista deux siècles. La confrérie étant dissoute, la convention qu'elle soutenait disparut. Les poètes, forcés de s'isoler, se turent ; et, comme à cette époque-là on ne connaissait pas encore l'invention des poésies individuelles, lesquelles se contentent du plus petit auditoire que ce soit, n'y ayant plus de poésie publique, il n'y eut plus de poète que le versificateur de la cour, chargé des épithalames et des panégyriques, des naissances et des morts, personnage d'étiquette, entretenu et conservé seulement pour dire qu'il y a toujours des vers, même quand il n'y a plus de poésie.

D. NISARD.

STADE. Ce mot désignait chez les Grecs une mesure itinéraire, dont il est souvent question dans les auteurs anciens. Les archéologues ne sont pas d'accord sur son exacte détermination, qui a dû varier suivant les temps et les lieux. Sans doute, il n'y avait pas plus d'uniformité chez les anciens pour cette mesure qu'il n'en existe aujourd'hui sur le même objet entre les divers états de l'Europe. — Le stade ordinaire et le plus universellement adopté contenait, selon La Guillotière, six cents pieds grecs. Le pied grec est évalué à onze pouces cinq lignes et demie de notre ancien pied de roi. Selon Dacier, il faudrait vingt stades grecs pour faire une lieue de France. D'autres prétendent que cette mesure est, à proprement parler, celle de la course ordinaire de l'homme. Le stade signifiait aussi, dans l'antiquité, la carrière ou l'espace dans lequel les Grecs s'exerçaient au jeu de la course ; c'était,

selon Vitruve, un espace découvert de la longueur de 125 pas, faisant environ 90 toises, entre deux bornes ou cippes, le long duquel il y avait un amphithéâtre, où se plaçaient les spectateurs. On a reconnu encore des stades couverts, environnés de portiques et de colonnades qui servaient aux mêmes exercices pendant le mauvais temps. Dans ce dernier cas, le stade était une partie nécessaire de l'édifice appelé *gymnase*. On nommait *stade olympique* l'endroit où se tenait la célèbre réunion des villes de la Grèce pour les jeux olympiques. On appelait à Delphes *stade pythique* le lieu où avaient lieu les jeux pythiques. — Quelquefois, les stades grecs étaient entourés des constructions dispendieuses. Selon Pausanias, il y avait, sur l'isthme de Corinthe, un stade construit en marbre blanc. — Le cirque fut le monument qui, chez les Romains, remplaça le stade des Grecs, autant pour les usages que pour la forme ; seulement, les cirques romains l'emportèrent en grandeur et en magnificence sur les stades de la Grèce. A. F.

STADE, ville du Hanovre, qui faisait autrefois partie du duché de Brême. La Schwinge l'arrose et va se perdre dans l'Elbe à une demi-lieue plus loin. C'était le siège du gouvernement de ce duché, celui de la chancellerie de justice de la cour supérieure et du consistoire royal. Le commerce de Stade a été autrefois très important : de 1586 à 1612, elle fut l'entrepôt des marchandises venant d'Angleterre à Hambourg. Elle eut beaucoup à souffrir dans la guerre de trente ans : le général Tilly la prit pour l'empereur en 1626 ; les Suédois l'assiégèrent de nouveau en 1632 : le comte de Pappenheim les força de se retirer ; mais ils ne revinrent pas moins la reprendre. Le traité de Westphalie la céda aux Suédois ; et, peu d'années après, un violent incendie la détruisit. Pendant la guerre de Poméranie, les troupes de Brunswick et de Lunebourg s'en emparèrent ; et la Suède reentra en sa possession l'an 1680. Un bombardement ter-

rible, en 1712, contraignit Stade d'ouvrir ses portes aux Danois; puis, trois ans après, elle devint la proie des troupes électorales de Brunswick. Vers le milieu du siècle dernier, les fortifications furent considérablement augmentées. Le roi d'Angleterre en devint le souverain en sa qualité d'électeur du Hanovre. Cette ville subit toutes les destinées de l'électorat, et fut successivement occupée par les Prussiens et les Français. Réunie à l'empire de Napoléon, elle devint le chef-lieu d'une sous-préfecture du département des Bouches-de-l'Elbe. Les statuts de Stade remontent au ^{xiii}^e siècle; il y a eu anciennement des comtes de Stade. — Un Dietrich, né à Stade, est connu dans le monde savant sous le nom de Dietrich-de-Stade: il a publié plusieurs ouvrages sur les anciens dialectes et sur quelques vieux mots de la langue allemande: ses travaux sont encore fort estimés. DE GOLSEY.

STAEL (M^{me} de [v. le Supplément de la lettre S.])

STAGE (de *stagium*, demeure). C'est la résidence qu'est obligé de faire le licencié en droit, lorsqu'il a prêté son serment, auprès d'une cour ou d'un tribunal, et l'obligation où il est de suivre les audiences avant de pouvoir être inscrit sur le tableau des avocats. La durée du stage est fixée à trois ans consécutifs, qui ne peuvent être interrompus pendant plus de trois mois. La preuve du stage se fait par un certificat que délivre le conseil de discipline, et le procureur du roi, là où il n'y en a point, ou le président du tribunal. Les avocats *stagiaires* ne sont admis à plaider aucune cause que sur un certificat d'assiduité aux audiences pendant deux ans, ou lorsqu'ils ont vingt-deux ans accomplis. Les conseils de discipline ont le droit de prolonger la durée du stage, selon les circonstances. X.

STAHL (GEORGES-ERNEST), né à Anspach, en 1660, fut un de ces hommes rares qui semblent nés pour féconder la science, et pour illustrer leur siècle et leur patrie. Enthousiaste des écrits de son maître Becher, qu'il se plaît à nom-

mer *opus sine pari*, il marcha sur ses traces, et ne tarda pas à le dépasser. A peine a-t-il terminé ses études médicales, que son génie naissant lui fait embrasser avec enthousiasme les vues les plus élevées et les plus profondes; il se fait jour à travers les ténèbres de la chimie contemporaine. « La pensée de ce profond observateur produisit, dit M. Dumas, l'effet d'un éclair au milieu de la nuit, qui fend la nue et brille tant que la vue peut le suivre. » Ses succès furent tels, qu'il devint premier médecin du duc de Saxe-Weimar, et, en 1710, premier médecin du roi de Prusse. Il conserva ce titre jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1734. Tous ses écrits annoncent les connaissances les plus étendues, et un esprit d'observation bien rare; ceux qu'il a composés sur la chimie l'ont surtout immortalisé. Stahl considérait les oxydes métalliques comme des corps simples, et les métaux comme des corps composés de ces oxydes et de phlogistique, base essentielle, suivant lui, de tous les corps combustibles. Ainsi, lorsqu'un corps brûlait, il se dégageait d'autant plus de phlogistique que le corps était plus inflammable. Quand on réduisait ces oxydes par le charbon, il pensait que le phlogistique de ce dernier, en s'unissant à l'oxyde, donnait lieu à la formation du métal. Or, d'après cette hypothèse, le même métal devait avoir un poids supérieur à celui de l'oxyde auquel il était dû; le contraire a cependant lieu. Cette brillante erreur de Stahl devint pendant un siècle la base fondamentale de la chimie, jusqu'à ce que cet homme célèbre, que l'Europe savante admire et doit à jamais regretter, Lavoisier, fût parvenu à réduire l'oxyde de mercure par le seul effet de la chaleur, et à démontrer que les oxydes ont un poids supérieur aux métaux, et que ce surcroît de poids est dû à l'union d'un gaz particulier qu'on nomme *air vital*, *air éminemment déphlogistique*, *oxygène*, etc. Ainsi croula la théorie de Stahl, qui n'en ouvrit pas moins la porte aux plus belles découvertes, et préluda à la naissance de la chimie pneumatique.

Le plus bel éloge qu'on puisse faire de ce savant, c'est que l'illustre Priestley défendit sa théorie tant qu'il vécut, et fit servir ses importantes découvertes, si propres à la renverser, à lui fournir, au contraire, un nouvel appui. Nous ne devons pas passer sous silence une observation curieuse, c'est que Stahl avait connu l'augmentation de poids des terres métalliques, mais sans chercher jamais à s'en rendre raison. On doit de nombreux ouvrages à cet homme célèbre. Nous nous bornerons à dire, avec M. Dumas, que ce qui donnera toujours à cet illustre chimiste une auréole de grandeur et de gloire, c'est qu'il a compris qu'il fallait non seulement reconnaître en chimie les corps indécomposables, tout différents des éléments d'Aristote, mais qu'il a consommé cette révolution dans les idées. Stahl a fait descendre jusqu'aux faits les théories qui s'égarèrent dans les nuages; il a été le précurseur de Lavoisier, et, s'il s'est borné à lui frayer la voie, il l'a du moins préparée d'une manière large, qui n'appartient qu'au génie.

JULIA DE FONTENELLE.

STALACTITES et STALAGMITES. L'étymologie grecque du mot *stalactite* (goutte à goutte) désigne parfaitement l'origine de ces concrétions aux formes bizarres et variées à l'infini, suspendues aux voûtes de presque toutes les grottes ou cavernes creusées dans les montagnes calcaires, et que l'on observe également dans les fentes de plusieurs montagnes, ainsi que sous un grand nombre de ponts et d'aqueducs. L'eau qui s'écoule à travers les fissures des montagnes se charge pendant son trajet de matières étrangères, qu'elle abandonne ensuite par évaporation dans ces cavités; telle est l'origine des *stalactites*. La figure de cône allongé qu'elles présentent presque toujours est due à leur mode de formation. On conçoit en effet que l'eau, venant à s'évaporer par sa stillation lente et régulière, doit nécessairement abandonner les matières étrangères qu'elle tient en dissolution ou en suspension, de telle sorte qu'il se forme d'abord à la

voûte de la grotte un anneau de matière solide qui, augmentant sans cesse de longueur par la chute des gouttes suivantes, finit par former un tube à parois très minces. Le même phénomène continuant sans interruption, la cavité intérieure du tube ne tarde pas à s'obstruer. Mais comme l'eau est d'autant moins chargée de matières étrangères qu'elle s'éloigne davantage du point de sa chute, il arrive que la partie supérieure de la stalactite, celle qui est attachée à la voûte de la grotte, augmente plus rapidement de volume que la partie inférieure, de telle sorte que la concrétion ne tarde pas à prendre une forme conique. Lorsque aucune cause étrangère ne vient troubler la formation des stalactites, elles sont parfaitement régulières, et il est facile alors de distinguer les couches concentriques qui indiquent leur développement successif; mais cette circonstance est rare, et, dans la plupart des cas, elles offrent à leur surface des stries ondulées dont il est facile de deviner la cause. Les stalactites se forment simultanément sur un grand nombre de points des cavités souterraines, s'anastomosent, se réunissent, se groupent de mille manières, atteignent des proportions énormes, et présentent des formes on ne peut plus curieuses; ce sont de vastes colonnades, de somptueux palais de cristal, d'immenses draperies, des cascades pétrifiées, de grandes coupes d'albâtre, etc. : avec de la bonne volonté, il est même permis d'y voir des figures plus extraordinaires encore. Les cavernes les plus célèbres, sous ce rapport, sont celles d'Antiparos, d'Arcy et d'Auxelles; celles de Baumann et de Balme en Savoie, décrites par de Saussure, présentent également de très belles stalactites. En France, on cite plus particulièrement la caverne des Demoiselles située dans le département de l'Hérault. Les mêmes causes ayant partout produit les mêmes effets, il est permis de dire que presque tous les villages situés dans les montagnes calcaires présentent dans ce genre une petite merveille. Il suffit

d'avoir vu une seule de ces cavernes pour avoir une idée exacte de toutes les autres; celles qui ne présentent que des stalactites n'offrent absolument aucun intérêt scientifique, surtout depuis la découverte des ossements fossiles ensevelis dans les limons qui ont comblé plusieurs de ces cavités. — Après avoir formé les stalactites proprement dites, l'eau n'étant point complètement dépouillée des matières qu'elle tient en dissolution ou en suspension, dépose encore sur le sol des cavernes un sédiment cristallin qui prend une forme mamelonnée, augmentant continuellement de volume, et finit par joindre la stalactite qui lui correspond. Ces dépôts, souvent d'une épaisseur considérable, ont reçu le nom de *stalagmites*. Toutes les variétés d'albâtre doivent leur origine à des phénomènes de ce genre. Comme il est facile de le prévoir, la composition chimique des stalactites et des stalagmites varie selon la nature des roches qui leur donnent naissance; c'est ainsi qu'elles sont formées par du muriate de soude dans les mines de sel, par du sulfate de chaux dans les carrières de plâtre, etc. On trouve encore des stalactites d'opale, de calcédoine, d'oxyde et d'hydroxyde de fer, de manganèse, etc. Il existe peu de cavernes dans les terrains formés par des roches très compactes, comme le granite, les gneiss, les micaschistes, les basaltes, les quartzites, etc., etc. Celles que l'on y observe ne renferment point de stalactites, et cette circonstance est facile à expliquer, puisque les éléments constitutifs de ces roches ne sont point solubles dans l'eau, et que d'un autre côté la masse du sol étant très compacte ne laisse point suinter l'humidité. — Les stalactites sont composées quelquefois de couches concentriques alternativement cristallines et terreuses; dans d'autres circonstances elles sont formées par des pellicules calcaires qui se recouvrent les unes les autres. On en remarque qui présentent à leur surface des cristaux réguliers ou bien confusément groupés. Ce dernier cas a lieu lorsque la stalactite plonge dans l'eau, et devient ainsi un

centre d'attraction autour duquel se réunissent toutes les particules de matière minérale. Quelquefois les eaux qui suintent des cavernes tombent sur le sol avec des circonstances telles qu'elles déterminent la formation de petits corps arrondis, à couches concentriques, au centre desquels on distingue un grain de sable, ou bien un autre corps solide. L'agitation continuelle entretenue par la chute de l'eau contribue à maintenir sans cesse ces petites oolithes dans leur forme globuleuse. Il existe dans les collections de minéralogie des stalactites qui renferment de petits insectes incrustés à leur surface; d'autres offrent des couleurs très variées qui dépendent des oxydes ou des carbonates métalliques avec lesquels elles sont combinées. — De toutes les stalactites métalliques, la plus belle est celle de carbonate vert de cuivre, connue sous le nom de malachite. On a observé dans les mines de charbon un dépôt stalagmitique formé de douze petites couches, alternativement blanches et noires, et d'une treizième, blanche, qui égale en épaisseur la somme d'une couche blanche et noire. Cette bizarrerie qui se reproduit dans le même dépôt avec une constance parfaite a reçu une explication très simple. Les eaux qui circulent dans l'intérieur des mines, étant salées pendant le jour par le mouvement des ouvriers, laissent déposer un sédiment noir; dans la nuit, au contraire, ce dépôt est très blanc: de telle sorte que, dans le courant de la semaine, il se dépose ainsi 12 couches noires et blanches représentant 6 nuits et 6 jours. La couche blanche deux fois plus épaisse que les autres correspond au dimanche. — Il serait facile, en examinant avec soin le développement des stalactites et des stalagmites, de se servir de ces dépôts comme mesure chronométrique pour connaître la date des limons à ossements qu'elles recouvrent, ou bien pour apprécier l'époque de la formation des cavernes, puisque les stalactites ont dû se former aussitôt après les phénomènes de dislocation auxquels on rapporte en général leur origine.

STANCE (du latin *stare* [s'arrêter], ou de l'italien *stanza* qui en dérive), est le nom qu'on a donné à une période poétique symétriquement composée, et dont le sens doit finir avec elle. « Au gré de l'oreille comme au gré de l'esprit, dit Marmontel, la *stance* la plus régulière, la mieux arrondie, est celle dont le cercle embrasse une pensée unique, et qui se termine comme elle et avec elle par un plein repos. » Le nombre des vers qui peuvent composer une stance n'est pas fixe; mais il ne doit pas être moindre de quatre, et, généralement, il ne passe point celui de dix. Des distiques accolés l'un à l'autre ne sauraient former une stance harmonieuse. La mesure des vers qui entrent dans une stance n'est pas plus fixe que leur nombre. Elle peut se composer de vers ayant tous un égal nombre de syllabes ou bien de diverses espèces de vers, sans autre règle que le goût ou le caprice du poète; ce qui fait que, en considérant les stances sous le triple rapport du mélange des rimes, du nombre des vers et de la mesure de chacun d'eux, on trouve que leur forme peut varier à l'infini. L'harmonie exige, dans les stances, quelque entrelacement de rimes, et permet tout au plus un distique isolé à la fin. La clôture d'une stance n'est bien marquée que par un vers masculin : une désinence muette ne la termine jamais heureusement. Le dernier vers d'une stance ne doit point rimer avec le premier vers de la stance suivante. Il y a des stances régulières et des stances irrégulières : les premières sont celles où l'on remarque le même nombre de vers, de la même mesure, et le même ordre dans la disposition des rimes; les secondes sont celles qui diffèrent entre elles par le nombre de vers, par le mélange des rimes, ou par le nombre des syllabes de chaque vers. Les stances de quatre, de six, de huit ou de dix vers, sont appelées *stances de nombre pair*; les *stances de nombre impair* sont celles qui se composent de cinq, sept ou neuf vers. — Une stance n'est proprement désignée par ce nom que lorsqu'elle

est jointe à d'autres stances. Si elle est seule, elle emprunte ordinairement son nom ou du sujet qui en fait le fond, alors on l'appelle *épigramme*, *madrigal*, *épitaphe*, etc.; ou du nombre de vers dont elle est composée, alors elle prend le nom de *quatrain* si elle est de quatre vers, de *sixain* si elle est de six. — La marche des stances est douce et paisible : on en a fait de fort belles, tantôt sur des matières graves et philosophiques, tantôt sur des sujets enjoués. Mais, en général, elles ont un caractère de douceur et de tranquillité qui les distingue des *strophes* (v.), avec lesquelles on les confond assez communément. La stance est dans son genre ce que la strophe est dans l'ode et le couplet dans la chanson. C'est vers la fin du xvi^e siècle que les stances ont été introduites dans notre poésie. Peu importe d'ailleurs que ce soit le poète Lingendes qui en ait fait le premier : on peut en trouver des modèles nombreux et variés dans les œuvres de nos anciens poètes, notamment dans celles de M^{me} Deshoulières. Aujourd'hui on fait encore des stances, qu'on ne lit guère, il est vrai, mais nos rimeurs se garderaient bien de donner à leurs poèmes un titre aussi usé : ils ont beau faire, ce sont toujours des stances, et souvent de bien pitoyables stances qu'ils intitulent pompeusement *harmonies*, *mélodies*, *préludes*, *rosées*, etc. ЧАМРАГНАС.

STANHOPE (JACQUES [premier comte de]), naquit en 1673. D'heureuses circonstances lui permirent de visiter dans sa jeunesse l'Espagne, la France, l'Italie et l'Allemagne. Il s'appliqua surtout à étudier la langue, les mœurs, l'histoire, mais surtout les institutions des contrées qu'il parcourait. Les connaissances qu'il y puisa décidèrent probablement de sa vocation, et lui donnèrent les talents qu'il déploya depuis dans les négociations. Quand il eut terminé ces longs et laborieux voyages, il alla en Flandre servir en qualité de volontaire. La manière dont il se conduisit dans diverses actions, et principalement au siège de Namur, lui valurent l'estime

et l'amitié de Guillaume III. Malgré son extrême jeunesse, il fut fait colonel par ce prince, et obtint un libre accès auprès de sa personne. Ce fut l'origine de sa fortune. Employé dans nombre de négociations et d'expéditions, chargé d'ambassades importantes, il fit, dans ces diverses commissions, preuve d'un talent si élevé qu'il fut bientôt appelé à la tête du ministère. Il succéda dans la direction des affaires, au mois de mars 1718, au lord de Sunderland, et fut ensuite créé comte. Ce fut dans ce poste élevé qu'il fit conclure, le 2 août 1718, le traité célèbre de la quadruple alliance, entre la Grande-Bretagne, la France, l'empereur et les états-généraux. Ne remplissant encore qu'une mission particulière, il avait déjà, l'année précédente (4 janvier 1717), arrêté avec l'abbé Dubois les préliminaires du fameux traité de la triple alliance entre la France, les états-généraux et l'Angleterre. Il fut nommé deux fois (1719 et 1720) lord justicier en l'absence du roi, et conserva la haute faveur dont il avait joui jusqu'à sa mort, qui arriva le 4 février 1721. Le comte de Stanhope savait la guerre, et l'avait faite avec succès; mais il passait surtout pour habile diplomate. Il montra souvent dans le parlement une éloquence peu commune, et remporta plus d'une victoire de tribune. L'histoire avait été l'étude de prédilection de sa jeunesse. Il avait écrit un mémoire court et substantiel sur quelques questions difficiles et long-temps débattues, touchant la constitution du sénat de Rome. Ce mémoire, qu'il envoya à l'abbé Vertot, et auquel celui-ci répondit, fut imprimé en 1721, et commenté par Hooke, dans ses *Observations sur le sénat romain* (in-8°, 1758). Il se trouve assez communément à la fin des *Révolutions romaines* de Vertot.

STANHOPE (Philippe, comte de), fils du précédent. Cet homme, peu connu, et qui devrait l'être, mérite de fixer un moment l'attention de la postérité, à cause des efforts qu'il fit pour répandre parmi les hommes les connaissances qui sont

la gloire et la sauvegarde de l'humanité. Très versé dans toutes les sciences, et très en état de faire des livres, il sut pourtant résister à la fureur d'écrire. C'est peut-être le seul de tous les hommes qui ait eu jusqu'à présent cette sagesse. Mais, en récompense, il s'occupait tant qu'il vécut du soin de répandre les écrits utiles. Il se plaisait à encourager les savants dans leurs travaux, et à les soutenir de ses conseils et de sa bourse dans les recherches pénibles où ils s'engageaient par amour pour la science. C'est ainsi qu'il fit imprimer à ses frais les ouvrages du célèbre mathématicien Robert Simson. Les œuvres d'Archimède furent aussi publiées par ses soins, chez Joseph Torrelli de Vérone. Cet homme modeste, dont on trouve à peine le nom cité dans les plus volumineuses biographies, méritait qu'on lui rendit un hommage dont d'autres, qui ont fait plus de bruit dans le monde, sont moins dignes que lui. Il mourut en 1786.

STANHOPE (Charles, comte de), fils du précédent, naquit le 3 août 1753. Il montra dans son enfance une grande ardeur pour l'étude, et, dès l'âge de 18 ans, les progrès qu'il avait faits dans les sciences naturelles et mathématiques étaient tels qu'il remporta le prix proposé par la société des arts et des sciences de Suède, sur la vibration du pendule. Son esprit était particulièrement tourné vers l'application des théories; on le vit donc s'occuper avec constance et suite des phénomènes de la foudre et des moyens d'en prévenir ou d'en détourner les effets. Il fit là-dessus des expériences nombreuses, et il écrivit des mémoires estimés des savants. C'est encore dans la même vue qu'il s'occupait de perfectionner les machines arithmétiques, échappées aux méditations de quelques hommes de génie. Le résultat auquel il arriva montre une invention on ne peut plus ingénieuse. Une de ces machines, qui est de la grandeur d'un volume in-8°, sert à faire, avec une exactitude parfaite, les opérations les plus compliquées de l'addition et de la soustraction : à l'ai-

de de l'autre, à peu près de la grandeur d'une table à écrire, on peut résoudre sans efforts toutes les difficultés de la multiplication et de la division. S'il arrive que l'opérateur manque d'attention et se trompe, un ressort qui fait partir une petite boule d'ivoire, l'avertit de son erreur. Parmi les autres inventions dues au comte de Stanhope, nous citerons la presse qui porte son nom, et qui a fait une espèce de révolution en typographie; des améliorations dans la composition de quelques instruments de musique; un nouveau procédé pour couvrir les maisons avec un composé de goudron, de craie et de sable; c'est presque l'asphalte et le bitume d'aujourd'hui; et qui sait si l'idée du comte de Stanhope n'est pas l'origine première de cette nouvelle industrie qui a mis en émoi la bourse de Paris? Il a encore proposé une nouvelle manière de brûler la chaux, en sorte que le ciment qui en résulte est beaucoup plus dur que le ciment ordinaire. — Le comte de Stanhope entra dans la chambre haute, en 1786, à la mort de son père. On le vit toujours, dans les rangs d'une opposition sage et éclairée, défendre avec courage les droits imprescriptibles de l'humanité, c'est-à-dire, du peuple. Ainsi, dans la discussion sur la régence élevée à l'occasion de la maladie du roi (1788), il appuya les mesures de l'administration, et soutint que, toute autorité juste et légitime venant du peuple, les deux chambres du parlement devaient exercer le pouvoir, en cas de vacance du trône ou d'une interruption quelconque dans l'exercice personnel de l'autorité royale. On sait quelles lois bizarres et cruelles pesaient sur les *non-conformistes*; le lord Stanhope les combattit toujours de tout son pouvoir; malheureusement là-dessus ses efforts furent vains. La révolution française trouva dans Stanhope un partisan très prononcé; il la défendit en toute rencontre, et même contre l'éloquent Burke. Dans cette lutte inégale pour lui, il ne se maintint contre son adversaire que par la force des principes qu'il défendait, et par la

candeur avec laquelle il les exposa. Il était alors président de la réunion annuelle de la *Société de la révolution*. Cette société s'était organisée aux premières nouvelles de la révolution française, et l'on y discutait toutes les questions qui intéressent le sort des peuples. En sa qualité de président, il entra en correspondance avec quelques-uns des principaux meneurs de Paris. Il vit même plusieurs fois le duc d'Orléans, pendant le séjour que ce prince fit en Angleterre. En 1792, Stanhope défendit le fameux bill de la liberté de la presse, présenté par Fox à la chambre des communes, et il publia le résumé de ses discours sur cette importante matière sous ce titre : *Les droits des jurés défendus, avec les autorités à l'appui, et réfutation des objections faites au libel-bill de M. Fox*, 1 vol. in-8°. Dans la suite de sa carrière politique, il fit au parlement, dans le sens de la liberté, quelques propositions qui furent rebutées. Ce revers le dégoûta des affaires publiques; il rentra dans la solitude pour s'y consacrer tout entier aux sciences et à leur application aux intérêts de la société. Pendant 5 ans il cessa d'assister aux séances de la chambre, et depuis, il ne prit plus aux affaires une part aussi active qu'autrefois. Il mourut le 13 septembre 1816, regretté de tous ceux qui l'avaient connu et qui avaient pu l'apprécier. Le peuple ne sut pas qu'il perdait en lui un de ses plus nobles défenseurs.

A. Og.

STANISLAS (SAINT), né, en 1630, d'une noble famille de la vieille Pologne, fit à Gnesne ses premières études, qu'il termina à Paris. De retour dans sa patrie, en 1659, il fut élu évêque de Cracovie en 1671. Boleslas II régnait alors. Ce prince avait enlevé l'épouse d'un seigneur polonais; le pieux évêque lui ayant fait entendre des paroles sévères, le fougueux Boleslas s'élança sur lui et le tua dans la chapelle de Saint-Michel, le 8 mai 1677. Le roi alla expier son crime dans un couvent, où il prit l'habit de moine et où il mourut deux ans après.

STANISLAS (LECKZINSKI), roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie, duc de Lorraine et de Bar, naquit à Lemberg en 1682. Son père était grand trésorier de la couronne. Stanislas fut envoyé, comme ambassadeur extraordinaire, auprès de la Porte-Ottomane. Il avait déjà obtenu, bien jeune encore, de grands emplois dans le gouvernement. Il était, à vingt-sept ans, palatin de Pologne et général de la grande Pologne. Ses formes agréables, l'affectueuse simplicité de son langage, inspiraient le respect et la confiance. Le roi de Suède, Charles XII, maître de la Pologne en 1704, ne voulait point ajouter cette conquête à ses états héréditaires; mais il exigeait la déchéance du roi Auguste, laissant à la noblesse le choix d'un nouveau roi. — L'assemblée, convoquée à cet effet à Varsovie, déclara Auguste inhabile à porter la couronne. Le choix du nouveau monarque dépendait du vainqueur. Il voulut d'abord donner le sceptre à Jacques Sobieski, prince qui portait un nom cher aux Polonais; mais il était alors, avec son frère Constantin, prisonnier dans la forteresse de Leipsig. Le troisième, Alexandre, refusa la couronne par respect pour les droits de ses aînés. — Dans ces circonstances, Stanislas Leckzinski fut envoyé par l'assemblée à Charles XII. « Comment, dit-il à ce prince, pourrions-nous faire une élection si les princes Jacques et Constantin Sobieski restent en captivité? » — « Comment, répondit Charles XII, sauverait-on votre république, si on ne fait pas une élection? » Cette réponse fut un ordre pour l'assemblée, et Stanislas Leckzinski fut proclamé roi le 12 juillet 1704. — Charles XII était parti pour s'emparer de Léopold; Stanislas se disposait à le suivre, quand il fut informé que le roi déchu, Auguste, marchait sur Varsovie à la tête de vingt mille hommes. Stanislas n'avait point de forces égales à lui opposer. Il prit la fuite; et, dans le désordre de ce départ précipité, la plus jeune de ses filles, encore au berceau, fut abandonnée par sa nourrice et re-

trouvée dans l'auge d'une écurie. Cette enfant devint plus tard reine de France. — Stanislas avait rejoint Charles XII en Saxe. Le pape soutenait le parti d'Auguste; il avait menacé la Pologne d'interdit, et excommunié d'avance les seigneurs qui assistaient au couronnement de Stanislas. Mais, malgré les menaces et les intrigues du légat, un traité de paix fut conclu entre les deux rois en 1706. Auguste renonça formellement au trône de Pologne. Sa lettre à Stanislas est un reproche aux Polonais. « Nous vous félicitons par celle-ci, lui écrivit-il, d'avoir trouvé dans votre patrie des sujets plus fidèles que ceux que nous y avons laissés.... » — Stanislas resta en Saxe auprès de Charles XII jusqu'au mois de septembre 1707. Ils revinrent ensemble en Pologne pour en expulser les Moscovites. Mais Charles, après une campagne sans résultat décisif, s'éloigna, en 1708, de la Pologne qu'il ne devait plus revoir, et termina son aventureuse carrière à la désastreuse journée de Pul-tawa. — Privé de l'appui de Charles XII, Stanislas ne put se maintenir sur le trône et faire cesser une lutte trop inégale. Auguste reparut plus fort que jamais, en répandant partout l'or, la corruption et l'effroi; Stanislas renonça au trône, qu'il ne pouvait conserver encore quelque temps qu'en livrant la Pologne au double fléau de la guerre civile et de la guerre étrangère. Il se retira dans le duché de Deux-Ponts, et ensuite en Alsace où il vécut dans une tranquille obscurité, lorsque la princesse Marie, sa fille, épousa Louis XV. — On peut, dans une crise imprévue, abdiquer une couronne, mais on ne désespère jamais de la recouvrer. C'est l'histoire de toutes les abdications royales. Le roi Auguste II était mort en 1733. Stanislas se bâta de retourner en Pologne. Il réunit assez de partisans pour se faire proclamer roi; mais le prince électoral de Saxe était soutenu par l'empereur Charles VI et par l'impératrice de Russie. Stanislas se rendit à Dantzick pour y ranimer le zèle et les efforts du parti qui l'avait reconnu,

Cette ville, son dernier espoir, fut prise, et la tête de Stanislas fut mise à prix. Contraint de fuir, il n'échappa qu'à l'aide de divers travestissements aux poursuites de ses ennemis. — Par le traité de 1736, il renonça au trône que deux fois il avait occupé, conserva le titre de roi, et obtint la jouissance des duchés de Lorraine et de Bar, qui, à son décès, devaient appartenir à la France. Il mérita la reconnaissance des Lorrains en s'occupant de leur bien-être. Il embellit Nancy et Lunéville. Sa petite cour n'était pas brillante, mais bien choisie. La belle et spirituelle Boufflers en faisait les honneurs. On s'y occupait de littérature, de beaux-arts, de sciences, et l'académie de Nancy comptait au nombre de ses membres les premières illustrations littéraires de la France. — Les revenus du prince étaient modiques, mais, administrés avec la plus sage économie, ils pouvaient suffire à des dépenses de luxe et d'utilité publique assez considérables. Il était magnifique sans être prodigue; il donna aux magistrats de la ville de Bar dix-huit mille écus qui devaient être spécialement employés à acheter du blé lorsqu'il serait à bon compte, et le revendre à un taux médiocre lorsque le prix courant aurait haussé sur les marchés. Le capital donné augmentait chaque année, et l'excédant devait être réparti dans les autres communes du duché. Il avait renoncé à tous ses rêves d'ambition. Il était plus heureux dans sa modeste principauté ducal que son successeur Stanislas Auguste sur le trône de Pologne, dont il craignait encore d'être dépossédé. — Ce prince se plaignit au duc d'Orléans, régent, d'avoir donné asile à son rival. Son ambassadeur demanda formellement que Stanislas fût expulsé du royaume. La réponse ne se fit pas attendre. « Monsieur, dit le régent à l'envoyé du roi de Pologne, mandez au roi votre maître que la France a toujours été l'asile des rois malheureux. » Stanislas ne se bornait pas à appeler les savants à sa cour de Lunéville; il écrivait des ouvrages de philosophie, d'histoire et de morale. Ses

œuvres, sous le titre d'*Oeuvres du philosophe bienfaisant*, ont été publiées, en 1765, en quatre volumes in-8°. Ce prince mourut en 1766.

STANISLAS (Auguste-Poniatowski, roi de Pologne (v. Poniatowski).

DURY (de l'Yonne).

STATHOUDER. Cette première fonction de l'ancienne république des Provinces-Unies fut instituée en faveur de la maison d'Orange-Nassau, dont le chef avait puissamment contribué, par son courage, ses talents et son dévouement, à affranchir sa patrie de la domination espagnole au xvi^e siècle. Ses successeurs ont depuis agrandi les attributions de cette magistrature aux dépens des droits et de la liberté de ces provinces, et se sont rendus plus puissants que les anciens comtes de Hollande. — Le titre seul du *stathouder* exprimait sa dépendance des états, dont il était le défenseur. Le premier stathouder fut Guillaume de Nassau; il s'était distingué à la tête des armées de la république. Général intrépide et dévoué, il s'était d'abord soumis à l'autorité souveraine des états-généraux des Provinces-Unies. — Mais nulle vertu humaine n'est à l'épreuve des séductions d'un grand pouvoir; c'est une vérité démontrée par l'histoire de tous les temps et de tous les lieux: on ne connaît que de rares exceptions. Dès 1572, Guillaume I^{er} fit un premier essai de son influence, et, sans égard pour les droits souverains des états, il avait nommé Sonoy son lieutenant dans la Nord-Hollande, lui avait délivré sa patente en son nom, et avait scellé sa promotion de son sceau particulier. Il rendait des ordonnances qu'il terminait par cette formule: *Car tel est notre désir et notre intention*. En 1574, il changea arbitrairement le corps municipal de Leyde, et transporta la chambre des comptes de La Haye à Delft. Il s'arrogea le titre de stathouder général, que nulle autorité ne lui avait conféré. — Enhardi par ses premières usurpations, il sollicita le titre et le pouvoir de comte et seigneur de Hollande, et parvint à se faire décerner cette

lité par les états de Hollande ; il pressa avec la plus active insistance l'adhésion des états des autres provinces, et à l'époque de sa mort, en 1584, il ne lui manquait que celle d'Amsterdam. — Maurice, son fils, hérita de son pouvoir et de son ambition. Il ne fut ni moins habile ni moins heureux que son père dans la défense du pays : comme lui, il perfectionna l'organisation militaire ; mais, comme lui aussi, il se mit au-dessus de l'autorité souveraine des états. Ce fut contre leurs ordres formels, et dans le seul dessein de les contrarier qu'il hasarda la bataille de Nieuport ; il avait fondé toutes ses espérances sur les troupes. Ce puissant moyen d'agrandissement allait lui manquer : la guerre touchait à son terme, les hostilités avec l'Espagne allaient cesser, et la paix allait rendre inutiles les services d'une nombreuse armée. Il s'opposa à la conclusion de l'armistice. Il espérait gouverner à son gré toutes les provinces de la république sous le patronage de la France. L'opposition habile et courageuse de Barneveldt fit échouer tous ses projets. Une accusation absurde fut intentée contre le vertueux vieillard ; un synode composé des partisans de Maurice fit tomber sous la hache du bourreau la tête de Barneveldt. La constitution défendait d'introduire des troupes dans les villes sans l'autorisation formelle des magistrats ; et Maurice dédaignant cette autorisation, n'avait pas craint d'introduire, en 1617, ses soldats dans la Brille, ville *volante* en souveraine. — Pendant le long espace de 40 années, Maurice persévéra dans ses usurpations, ne cessa pas un seul jour de miner sourdement ou d'attaquer à force ouverte les libertés de la république. — Frédéric-Henri, son successeur, fut un guerrier habile et courageux, et exploita ses succès au profit de son ambition. Il s'était fait un parti puissant dans les états-généraux, et surtout dans l'ordre Équestre. Alors fut oubliée cette maxime de Barneveldt, qu'il faut surveiller d'un œil jaloux le guerrier victorieux. La majorité des états, non contente d'ajouter de nou-

velles attributions à l'autorité toute militaire de Frédéric-Henri, conféra l'importante charge de général de cavalerie à son fils aîné, enfant de 8 ans. C'était un premier pas vers l'hérédité. Frédéric-Henri chercha à se fortifier par des alliances avec les maisons souveraines, et il obtint pour son fils la main d'une princesse d'Angleterre. Cette alliance était évidemment contraire aux vœux et aux intérêts des Provinces-Unies. — Son successeur, Guillaume II, suivit les exemples de ses prédécesseurs, et, employant tout à tour la ruse et la violence, il marcha rapidement dans la voie qu'ils lui avaient préparée, déposa, les armes à la main, la régence de Nimègue, s'opposa aussi au licenciement de l'armée, et ne dissimula point son projet de détruire le parti républicain. Il allait compromettre l'existence même des sept Provinces-Unies, en les entraînant dans une nouvelle guerre contre l'Espagne, lorsqu'il mourut, en 1650, regretté seulement des nobles, dont il avait payé le dévouement par de grandes faveurs et par des privilèges. — A peine avait-il rendu le dernier soupir que les états s'assemblèrent ; ceux de Hollande manifestèrent hautement leur vœu pour l'abolition du stathoudérat, et ils envoyèrent une députation aux autres provinces avec invitation de se réunir en assemblée générale à La Haye. — Cette assemblée rétablit, en 1651, la république sur les bases constitutionnelles. La dignité de capitaine-général fut abolie. De nouveaux règlements furent adoptés pour l'administration intérieure, et la discipline des armées de terre et de mer. Un chef suprême électif et temporaire remplaça le stathouder. La république eut à soutenir une guerre contre l'Angleterre, guerre provoquée par le parti orangiste. — Affranchies de la domination stathoudérienne, les sept Provinces-Unies jouirent d'une prospérité toujours croissante. Elles n'avaient été à aucune époque plus riches et plus puissantes. Des flottes victorieuses parcouraient toutes les mers. Opdam et Ruyter sauvèrent

e Danemarck, firent le passage du Sund, délivrèrent Copenhague, et devinrent les arbitres du Nord. Louis XIV et Charles II eurent besoin de toutes les forces de leurs puissants royaumes pour lutter contre une république dont tout le territoire continental se composait de quelques provinces, essentiellement commerçantes. — Le parti orangiste exagéra le danger, et parvint à faire rétablir le stathoudérat. De Wit, qui, sous le titre modeste de *grand-pensionnaire*, gouvernait avec autant d'habileté que de succès, devint victime de son dévouement; et, livré à un tribunal d'exception, qui n'osait porter la bassesse jusqu'à le faire monter sur l'échafaud, il fut massacré, avec son frère, dans une émeute préparée et soudoyée par les orangistes. — Le trône stathoudérien élevé sur les cadavres des deux frères de Wit fut alors occupé par Guillaume III. Celui-ci eut au dévouement des Hollandais la couronne d'Angleterre, et, pendant les trente années de sa vie politique, il sacrifia les Provinces-Unies aux intérêts britanniques. Il fut roi de Hollande et stathouder d'Angleterre : ces mots résument toute l'histoire de son gouvernement. Les états de la province de Hollande, affranchis par sa mort d'une autorité qu'ils n'avaient ménagée que par politique, se rallièrent aux quatre autres provinces qui se trouvaient sans stathouder, et reprirent les rênes du gouvernement. Leur début fut une grave faute; ils pouvaient rester neutres dans le débat qui agitaient toutes les puissances européennes, mais ils soutinrent la guerre avec vigueur et avec succès. Le stathoudérat paraissait aboli sans retour. Mais l'ordre Équestre n'attendait qu'une occasion pour le rétablir, et la guerre leur fournit un prétexte : les états de Hollande et de West-Frise déclarèrent le stathoudérat héréditaire, le 16 nov. 1747. Cette déclaration fut faite sur la proposition des seigneurs du corps des nobles, qui déféra l'hérédité même aux femmes. — Guillaume IV n'avait, par aucun service éminent, justifié cette étrange pro-

motion. Il n'avait pas même le courage d'un soldat. Les impôts, qui devaient être diminués, restèrent les mêmes. Tous ceux qui s'étaient opposés à l'hérédité furent destitués de leur charge. Une administration arbitraire jusqu'à la démence succéda au gouvernement libre et consciencieux des états généraux. — Tout avait pris une forme essentiellement monarchique. Après la mort de Guillaume IV, la princesse royale gouverna pendant la minorité de son fils. Dévouée à l'Angleterre, elle traita les Provinces-Unies en pays conquis; elle s'opposa avec la plus injustifiable opiniâtreté au rétablissement de la marine. Le pays resta sans défense contre les corsaires britanniques, qui infestaient tout le littoral. Le duc Louis de Brunswick, qui succéda à la régence de la princesse royale, suivit le même système. Il fit signer à son pupille le fameux acte de consultation, par lequel il se déclarait tout-à-fait indépendant des états-généraux. Rien ne fut changé à la majorité de Guillaume V; il disposa de tous les emplois civils et militaires dont ils avaient la collation, mit à la disposition de l'Angleterre une partie des troupes et empêcha les états-généraux d'accéder à temps à la neutralité armée. Enfin, les régents eux-mêmes se réveillèrent de leur léthargie; ils comprirent toute la gravité des dangers qui menaçaient le pays. Guillaume V appela à son aide les troupes étrangères, et vingt mille Prussiens, sous les ordres de Brunswick, marchèrent contre la Hollande. Le cabinet de Versailles ne pouvait, sans honte et sans péril pour la sûreté de la France, rester spectateur tranquille de cette invasion : il déclara qu'une armée franchirait la frontière à la première démonstration hostile de la Prusse. Brunswick suspendit sa marche; mais, assuré qu'aucun corps d'armée ne paraissait sur la ligne frontière, il pressa son mouvement, et la Hollande était envahie quand le cabinet de Versailles délibérait encore. — L'asservissement des Provinces-Unies fut consommé. Le stathoudérat ne rencon-

tra plus d'obstacle, jusqu'à ce que la révolution française, qui éclata deux ans après, vint changer ses destinées et celles du pays; toutes les anciennes institutions disparurent dans la grande commotion européenne de 1792. Le parti stathoudérien avait survécu à tant de changements politiques. On en avait perdu même le souvenir quand les désastres de 1814 ramenèrent la famille d'Orange. Un nouveau royaume fut créé, et réunit sous le même sceptre les sept Provinces-Unies et tous les anciens états héréditaires de l'Autriche. La révolution de 1830 a séparé la Belgique de la Hollande, et l'avenir de ce pays est encore incertain.

STATHOUDÉRAT (v. STATHOUDER).

STATHOUDÉRIEN, qui concerne la personne ou l'autorité du stathouder. On dit la famille et la puissance *stathoudériennes*. — Les *stathoudériens* sont les partisans de la personne ou du pouvoir du stathouder (v. HOLLANDE).

DUXEY (de l'Yonne).

STATIQUE, partie de la *mécanique* (v.) qui a pour objet les conditions de l'équilibre des forces. Ces deux mots qui appartiennent à la langue des mathématiques sont définis dans ce *Dictionnaire*, et les notions exposées aux articles qui leur sont consacrés donnent une idée suffisante de la statique et des méthodes qui conviennent aux recherches dont elle s'occupe, aux problèmes dont elle donne la solution. On s'abstiendra donc de nouveaux détails sur cette partie des sciences mathématiques; mais il ne sera point superflu de placer ici une observation sur les traités de mécanique mis entre les mains des étudiants. Tous ces ouvrages débutent par la *statique*, et passent ensuite à la *dynamique*, théorie des corps en mouvement; cet ordre n'est pas conforme au précepte général d'aller à la recherche de l'inconnu avec le secours des connaissances acquises. Si nous remontons jusqu'au temps où les premières notions du mouvement et de ses effets sont entrées dans notre tête, nous reconnaitrons sans peine que les

faits instructifs se sont présentés très-divers et très-nombreux, et que nous avons profité des observations faites au milieu des jeux de notre enfance, au lieu que les faits de l'équilibre sont très-rares, moins attrayants, plus difficiles à bien observer. Nous sommes donc mieux préparés pour l'étude de la dynamique; que l'enseignement nous prenne tels que nous sommes, c'est ce qu'il peut faire de mieux. D'ailleurs, l'équilibre n'est qu'un cas particulier que l'on déduit aisément des formules générales du mouvement; on n'imposerait donc pas plus de travail aux étudiants, et même on pourrait en retrancher quelque peu, si la statique n'était que la dernière partie d'un traité de mécanique. FRAY.

STATISTIQUE, réunion des connaissances relatives à un ou plusieurs états, de tout ce qui peut éclairer et diriger le gouvernement, l'administration publique, les grandes spéculations du commerce, etc. La *statistique* de la France ne laisserait rien ignorer de ce qui concerne ce royaume; un résumé succinct de son histoire préparerait l'exposition de son état actuel qu'il s'agirait de montrer sous tous les aspects; la constitution et les lois fondamentales, les relations avec les autres états, le territoire, la population, les forces de terre et de mer, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les sciences et les lettres, les beaux arts, etc., etc., tous ces objets seraient traités, non pas superficiellement, mais avec l'étendue et les détails qu'exige l'acquisition de connaissances applicables. Une entreprise aussi vaste ne pourrait être confiée qu'à des hommes d'un savoir spécial, capables de se concerter et de coordonner leurs travaux, faculté qui peut manquer à l'érudit le plus profond. Nous avons d'assez bonnes statistiques de plusieurs départements de la France; en complétant ces descriptions partielles parviendrait-on à faire connaître tout le royaume aussi bien que par un travail unique dont tous les produits seraient contemporains? Comme les défauts de concordance sont intolérables

dans une œuvre d'ensemble, on serait dans la nécessité de soumettre les notices partielles à une révision générale, afin de les forcer à se mettre d'accord. Puisqu'il est aussi difficile de rédiger une statistique de la France, on perdra tout espoir de voir paraître celle de l'Europe, travail qui aurait à surmonter tous les obstacles diplomatiques, et dont on ne viendrait peut-être jamais à bout sans le secours d'un congrès. Cependant, l'utilité de ces recueils instructifs augmente rapidement à mesure qu'ils embrassent plus d'objets, qu'ils abordent des questions plus générales : les véritables intérêts de chaque partie d'un état sont mieux aperçus dans une statistique générale qu'ils ne peuvent l'être par le moyen de notices resserrées entre des limites trop rapprochées, où la proximité grossit certains objets aux dépens de ceux qui sont à une plus grande distance. Une statistique générale bien faite peut épargner aux gouvernements des fautes graves et aux peuples de grandes calamités ; les statistiques partielles, où les proportions réelles des objets sont presque toujours altérées, peuvent accroître les embarras de l'administration publique, l'égarer et faire méconnaître les intérêts généraux ; les gouvernements sages ne les consulteront qu'avec défiance, avec la disposition d'esprit d'un juge intègre écoutant les plaidoyers des parties adverses. Les statistiques fournissent à l'économie politique et à la diplomatie les données des questions à résoudre, soit au dedans, soit au dehors des états ; elles sont l'aide-mémoire des gouvernants et de leurs principaux agents. On imposerait vainement aux hommes d'état l'obligation de placer dans leur tête une aussi prodigieuse multitude de notions diverses, isolées, et toutes d'une haute importance ; un recueil complet et bien fait les met à leur disposition. — Le mot *statistique* est nouveau dans la langue de l'économie politique, et ce qu'il indique ne l'est peut-être pas moins. Quelque simple et naturelle que soit cette conception, elle n'est venue que très lentement, et ne s'est

montrée telle que nous la voyons que depuis l'introduction des gouvernements représentatifs sur le continent européen. Si elle opère quelque bien durable, c'est à la publicité qu'il faut adresser l'expression de la reconnaissance des peuples, car il n'y a point de statistique si la propagation des connaissances est gênée par des entraves, si la liberté politique n'est pas fondée, et si ses effets ne sont pas reconnus dans les goûts, les habitudes et les besoins intellectuels des nations devenues libres. La statistique fait des emprunts à plusieurs sciences ; le faisceau des lumières qu'elle répand est composé de rayons dont l'origine est connue sans qu'il soit nécessaire de l'indiquer. On sait d'avance quels seront les contingents de la topographie, de la minéralogie, de la géologie, des sciences agronomiques. Parmi ces contributions, quelques-unes ne sont offertes qu'une seule fois, parce que la nature seule les fournit sans aucune participation de l'homme ; d'autres doivent être renouvelées de temps en temps. Cette partie mobile de toute statistique est la plus difficile à traiter, et la plus importante, soit pour le gouvernement, soit pour les spéculations particulières ; c'est par celle-là que l'on peut juger si un peuple avance ou s'il rétrograde, quels sont ceux qui le devancent, et comment il pourrait les atteindre. En apercevant à la fois ce que l'on était quelques années auparavant et ce que l'on est actuellement, on reçoit des avertissements qui ne demeureraient pas inutiles, et que l'amour-propre national ne repousse point. Malheureusement, une bonne statistique de la France est encore à faire. FERRY.

STATUAIRE, STATUE (v. **SCULPTEUR** et **SCULPTURE**).

STEIBELT, compositeur et pianiste célèbre, né à Berlin en l'année 1756, étudia sous la direction du grand organiste Kirnberger, qui l'initia à tous les secrets de l'harmonie, au point de lui rendre très facile la pratique de l'improvisation. — Steibelt se fit entendre successivement en Angleterre, en France,

en Russie, et donna au théâtre Feydeau un opéra intitulé *Roméo et Juliette*, qui obtint un brillant succès; mais c'est surtout la musique de piano de cet auteur qui a joui d'une grande vogue. Les compositions de Steibelt se distinguent par de suaves mélodies et par des traits élégants. On doit lui reprocher seulement d'avoir abusé de son extrême facilité, d'avoir écrit quelques-uns de ses ouvrages avec négligence, d'y avoir inséré, enfin, des détails et des développements qu'un goût plus pur en aurait sévèrement bannis. Cependant, plusieurs sonates de Steibelt suffissent pour lui assigner un rang distingué parmi les compositeurs qui ont écrit pour le piano. Un choix de musique de cet auteur devrait figurer dans toute bonne bibliothèque musicale.

F. DANJOU.

STEIN (HENRI-FRÉDÉRIC-CHARLES, baron et seigneur de), issu d'une famille très ancienne, naquit à Nassau, sur le Lœhn, le 25 octobre 1757; il était ministre d'état de Prusse lorsqu'il termina sa carrière. Entré à l'université de Göttingue en 1774, on le vit, après y avoir terminé ses études, visiter les principales cours de l'Allemagne. Il fut, en 1780, nommé conseiller des mines à Wetzlar, dans le comté de La Mark. Envoyé, dès 1784, en qualité de ministre, à Aschaffembourg, le premier résultat de sa mission fut l'adhésion de l'électeur de Mayence à la ligue des princes (Fürstenbund), fondée par Frédéric-le-Grand. Sa naissance, sa fortune, son mariage avec la comtesse Wallmoden-Gemborn, et plus encore son mérite, lui firent avoir un avancement rapide dans la section de Westphalie, sous le ministère de Heynitz. Il fut nommé directeur de la chambre à Hamm, puis président, et enfin premier président des chambres de ce cercle. Dans ce poste honorable, il se distingua par la sagesse de son administration et sillonna la contrée de belles routes. Il partagea entre les paysans ce qui restait encore des fermes de la couronne, encouragea le commerce et l'industrie, et régularisa le sys-

tème forestier. A la mort de Strauensee, il fut chargé d'une division du ministère des finances, comprenant les douanes et l'industrie. Il étudia à fond ces branches importantes de l'économie publique, réforma de grands abus, et prépara de notables améliorations. Cependant il ne tarda pas à se voir en butte à l'inimitié du conseiller du cabinet du roi, Beyme, qui voulait à toute force s'immiscer dans les affaires de son département. Survint la campagne de 1806, et de Stein suivit son malheureux roi à Königsberg. Ce fut là qu'en 1807, à la suite de nouvelles discussions avec le cabinet, il fut destitué en termes qui annonçaient une disgrâce complète. Il se retira dans ses terres. Mais, lorsqu'après la paix de Tilsitt, le gouvernement fut confié à des mains fortes, de Stein obéit à l'invitation du monarque qui le rappelait. En 1808, il fut nommé premier ministre. Ses négociations avec le gouvernement français ne réussirent pas. Il se rendit à Königsberg et y travailla en secret à la restauration de sa patrie. Des lettres interceptées dévoilèrent ses projets; et, du pied des Pyrénées, Napoléon lança contre le patriote allemand un ordre de bannissement qui l'éloignait du service de la Prusse. Il se retira en Autriche, où il vécut jusqu'en 1812. Vers la fin de cette année, il se rendit auprès de l'empereur Alexandre. On ne sait pas précisément quels moyens il mit en usage pour délivrer sa patrie; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il concourut de tous ses efforts à l'œuvre de son indépendance. Après l'invasion de la Saxe par les armées russe et prussienne, il fut appelé à diriger l'administration centrale de l'Allemagne. Il ne négligea rien pour organiser en 1813 toutes les forces militaires de sa patrie. La paix ayant été signée à Ried, avec la Bavière et les autres puissances de la confédération du Rhin, des principes furent posés, qui diminuèrent l'influence que devait avoir cette administration centrale. Les résultats de la paix de Paris ne convenaient pas à de Stein. Il ne restait à cet homme énergi-

que, dont le caractère ne pouvait se plier à des intérêts mesquins, que le parti de se retirer des affaires. Il n'assista que quelques jours au congrès de Vienne, et retourna dans ses terres de Nassau et de Westphalie. — De Stein s'est fait remarquer par une force de volonté dont aucun homme d'état, en Allemagne, ne peut s'enorgueillir. Sa probité n'était mise en doute par personne. Aimant sincèrement l'Allemagne, il travailla constamment à sa prospérité, et fut l'un des fondateurs de la *Société des antiquités allemandes*, établie à Francfort-sur-le-Mein. Devenu, en 1827, membre du conseil d'état de Prusse, il présida jusqu'en 1830, en qualité de maréchal, les assemblées provinciales de Westphalie, et mourut le 29 juillet 1831. C. L.

STELLA (Jacques). Parmi les artistes distingués que la France peut s'honorer d'avoir produits à différentes époques, il faut mentionner Jacques Stella, qui, comme peintre et graveur, jouit d'une belle réputation pendant la première partie du XVIII^e siècle. Contemporain de Simon Vouet, de Nicolas Poussin et d'Eustache Lesueur, il est moins connu que ces trois grands maîtres, et sans doute il leur fut inférieur en génie; pourtant il contribua comme eux à fonder une école française, à constituer, par un choix habile de certaines qualités de composition, de dessin et de coloris, le caractère d'un art de peindre, un style national, dirons-nous, qui n'est ni celui des Italiens, ni celui des Flamands, ni celui des Allemands, ni celui des Espagnols. Il s'efforça de naturaliser chez nous cette belle et savante manière de peindre qui nous avait été transmise d'abord par Léonard de Vinci, le Primatice et maître Roux, et que les successeurs de Martin Fréminet, si nous en croyons de Piles, sacrifièrent à un goût fade, à une recherche maladroite d'actions peu naturelles. Ainsi, le commencement du dix-septième siècle fut à peu près une seconde renaissance plus décisive, que la première, et Stella, comme nous allons le

voir, ne demeura pas étranger à ce mouvement progressif bien marqué dans l'histoire de l'art français. — Stella naquit à Lyon en l'année 1596. Sa famille était d'origine flamande. Son grand-père habitait Malines, et il avait exécuté pour les églises de cette ville des sujets religieux peints sur verre. Ses neveux et sa nièce exercèrent la même profession que lui, et son père François Stella était un peintre de quelque talent, qui, au retour d'un voyage en Italie, était venu se fixer à Lyon. — Il semble que le sentiment de l'art soit une chose héréditaire dans certaines familles, et nous pourrions citer à l'appui de cette observation les Coustou, les Coypel, les Vernet, les Audran, les Stella, qui tous, de père en fils, furent des artistes dont les noms appartiennent à l'histoire. Il semble encore que certaines villes aient eu le privilège de voir naître dans leurs murs un grand nombre d'artistes; Lyon est la patrie de Coysevox, de Coustou, de Vivien, d'Audran, de Drevet, de Soufflot et de Jacques Stella, dont nous alloons en peu de mots raconter la vie. Il n'avait que neuf ans lorsqu'il perdit son père; mais, à cette époque, dans un âge si tendre, il connaissait les premiers éléments du dessin; sa vocation s'était déjà révélée par quelques études où se faisaient remarquer beaucoup de ces qualités natives qu'on n'acquiert pas, même au prix d'un travail assidu. De bonne heure il exécuta quelques petits tableaux qui pouvaient faire prévoir le bel avenir qui lui était réservé. Mais, peu confiant dans ses propres forces, ne se faisant pas illusion sur la valeur de ses premiers succès, il comprit qu'il lui restait beaucoup de choses à apprendre pour marcher sur les traces des grands maîtres, dont il ne connaissait alors les ouvrages que par la gravure. Il aspirait depuis long-temps en secret à voir l'Italie, et, dès qu'il eut amassé une petite somme qu'il prélevait sur le produit de son travail, il entreprit ce voyage. C'était en 1616, et Stella venait d'entrer dans sa vingtième année. Après avoir séjourné quelques mois à

Milan, il se rendit à Florence, où on célébrait, lorsqu'il y arriva, les noces de Ferdinand II, fils du grand-duc Cosme de Médicis. Les artistes affluèrent dans cette ville, et Stella y fit connaissance de Callot, qui le présenta au grand-duc. Ses talents furent bientôt mis à l'épreuve, et il prit quelque part aux grands travaux occasionnés par les fêtes du mariage de Ferdinand II. Il dessina, en cette circonstance, plusieurs motifs de décoration, et, entre autres sujets, la *Fête des chevaliers de Saint-Jean*, qu'il grava plus tard et qu'il dédia à Ferdinand II. Il fut généreusement récompensé de la peine qu'il avait prise, et de l'ingénieuse activité de son esprit dans les compositions qu'il exécutait à la hâte. Le grand-duc de Toscane, charmé de son mérite, lui donna un logement dans le palais ducal, et une pension équivalente à celle que recevait Callot. Stella, content de sa bonne fortune, demeura sept années à Florence, et pendant son long séjour dans cette ville il s'exerça dans l'art de graver. Les biographes prétendent qu'il renonça volontairement aux avantages de la position dont il jouissait à la cour du grand-duc, pour satisfaire le désir qu'il avait de voir Rome. Toujours est-il qu'en 1623 il habitait Rome, où il se lia bientôt d'amitié avec plusieurs artistes célèbres, et en particulier avec Nicolas Poussin, Valentin et Quesnoy. Il perfectionna sa manière à l'école de ces maîtres qui l'aidèrent de leurs conseils, et ses ouvrages furent goûtés par les cardinaux, qui lui firent des commandes pour leurs palais et les églises de Rome. Le pape Urbain VII voulut le voir et lui fit un très honorable accueil. Stella put montrer avec succès la variété de ses talents; il exécuta des gravures pour des thèses, et des miniatures pour des missels. Il excellait, dit-on, dans les petits sujets représentant des pastorales et des jeux d'enfants; ce genre de travail, qui exigeait une rare délicatesse de touche et un fini précieux, était du reste fort en vogue, très lucratif et très recherché. Le chef-d'œuvre

de Stella, dans cette minutieuse manière, fut un *Jugement de Paris*, où figuraient six personnages : toute la composition était de la grandeur d'une pierre de bague. Cependant il ne consacrait pas tout son temps à la gravure et à la peinture sur vellin, il faisait de sérieuses études d'après les sculptures antiques et les fresques de Raphaël et de Michel-Ange. — Stella se plaisait beaucoup à Rome, et sans doute il y eût passé toute sa vie, sans une aventure fâcheuse qui lui arriva dans cette ville. Des ennemis de sa fortune et de son talent excitèrent contre Stella la haine d'un Romain, dont la fille entretenait des liaisons intimes avec lui. Le peintre fut accusé de s'être rendu coupable de séduction et d'avoir trompé la confiance d'une famille. Il fut arrêté et mis en prison. On rapporte que, pendant sa captivité, il s'amusa un jour à dessiner avec du charbon, sur une muraille de son cachot, une vierge tenant dans ses bras l'Enfant-Jésus. Cette madone devint un objet d'adoration pour les prisonniers. Dans la suite, une lampe fut allumée devant cette esquisse au charbon, et le cachot fut changé en une chapelle où les prisonniers allaient faire leurs dévotions à la Vierge. Stella, protégé par le cardinal Barberini, put se justifier de l'odieuse accusation qu'on faisait peser sur lui. Mais, dès qu'il eut recouvré sa liberté, il résolut de quitter Rome, où il était demeuré pendant onze ans. — Le maréchal de Créquy, ambassadeur de France, était, en 1634, sur le point de revenir en France; Stella se mit sous le patronage de ce grand seigneur et partit avec lui. La réputation de Stella s'était déjà répandue au loin; et, lorsqu'il passa par Milan, le cardinal Albarnos lui fit offrir la direction de l'académie de peinture de cette ville. Mais il refusa cette dignité sous prétexte qu'il avait pris l'engagement de se rendre à la cour d'Espagne. Toutefois, il devait accompagner le maréchal de Créquy jusqu'au terme de son voyage. Quand il fut arrivé à Paris, il eut tant à se louer des marques de distinction dont il était

l'objet, des prévenances que lui faisaient les personnages les mieux en cour, qu'il se crut dans l'obligation de répondre à un accueil si flatteur en se fixant à Paris. L'archevêque François de Gondi et le cardinal de Richelieu, ses protecteurs, lui surent gré de cette détermination, et le présentèrent au roi Louis XIII, qui le nomma son premier peintre, lui accorda une pension de mille livres, avec un logement au Louvre, et le fit chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Le cardinal ministre, en outre, lui commanda des tableaux pour les églises de Paris, et lui procura l'honneur de faire le portrait du dauphin de France. — Stella peignit pour le roi quantité de grands tableaux, dont la plupart furent envoyés à Madrid. Les Espagnols furent ainsi dédommagés du tort qu'on avait pu leur faire en les privant d'un artiste dont ils appréciaient tout le talent, et qui avait en quelque sorte promis d'entrer au service de leur roi. — Stella était laborieux et très actif; il faisait, pendant les soirées d'hiver, des suites de dessins qui ont presque toutes été gravées. Ce sont des sujets de l'histoire sainte et des pastorales. Il exécuta beaucoup de frontispices de livres, diverses études d'après l'antique, et une frise de Jules Romain, dont il avait apporté les dessins d'Italie. — La manière de Stella est sage, savante et correcte; mais son coloris est cru et donne trop dans le rouge. Ses compositions sont un peu froides, mais arrangées avec élégance et une certaine grâce facile, qu'il savait surtout mettre dans les attitudes de ses figures. — Ses principaux ouvrages étaient autrefois au noviciat des jésuites, dans l'église de Saint-Germain-le-Vieux, aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques, dans l'église des religieuses de l'Assomption. — Quelques églises de Lyon possèdent aussi des tableaux de Stella; ce sont : le *Miracle des cinq pains*, la *Samaritaine*, *Sainte Élisabeth de Hongrie*, etc. — On a aussi beaucoup gravé d'après Stella, qui laissa pour élèves son neveu Antoine Boussonnet-Stella, et sa nièce Claudine Stella. — Le musée du

Louvre possède de ce maître deux tableaux seulement; l'un représente *Jésus-Christ apparaissant à la Madeleine*; l'autre, *Minerve au milieu des Muses*.

ANTOINE FILLIOUX.

STELLIONAT (du mot latin *stellio*, nom d'un petit lézard, à couleur changeante et d'une grande vivacité dans ses mouvements, que l'on a pris pour l'emblème de l'adresse ou de la fraude). Le *stellionat*, en droit romain, désignait en effet toute espèce de fraude ou de tromperie qui n'avait pas de dénomination particulière. Les lois romaines déclaraient qu'il y avait *stellionat* principalement dans les six cas suivants : 1^o lorsque quelqu'un vendait ou engageait la même chose à deux personnes en même temps ; 2^o lorsque le débiteur engageait ou donnait en paiement à ses créanciers une chose qu'il savait ne pas lui appartenir ; 3^o lorsque le débiteur enlevait ou altérait ce qu'il avait déjà affecté à un paiement ; 4^o lorsque quelqu'un colludait avec un autre au préjudice d'un tiers ; 5^o lorsqu'un marchand donnait une marchandise pour une autre, ou substituait une chose de moindre qualité à celle qu'il avait déjà vendue ou échangée ; 6^o, enfin, lorsque quelqu'un faisait sciemment une fausse déclaration dans un acte. Le *stellionat* constituait un véritable crime, qui était quelquefois puni de peines très graves, telles que la condamnation aux mines. — En droit français, le *stellionat* n'a jamais eu une signification aussi étendue ; il exprime deux sortes de fraudes seulement, il s'applique à la déclaration mensongère qui est faite dans un acte, soit lorsqu'on vend ou qu'on hypothèque un immeuble dont on sait n'être pas propriétaire, soit lorsqu'on présente comme libres des biens hypothéqués, ou que l'on déclare des hypothèques moindres que celles dont ces biens sont chargés. L'action civile est seule ouverte contre les stellionataires, et la peine qui peut être appliquée est la contrainte par corps : il résulte de là que le ministère public ne peut pas exercer de son chef des pour-

suites, et que le stellionataire, même après la condamnation, est libéré de la peine, et doit recouvrer sa liberté aussitôt qu'il justifie du paiement de la créance à raison de laquelle il a été réputé stellionataire. Ces principes, qui ont été consacrés par le code civil, étaient déjà ceux de l'ancien droit français, qui n'a jamais considéré le *stellionat* comme offrant les caractères d'un crime public. L'ordonnance de 1629 déclarait que le stellionataire pourrait être condamné au remboursement du prix de la vente, ou au rachat de l'objet vendu; et l'ordonnance de 1667, en accordant la contrainte par corps comme moyen d'exécution, ajoutait que cette contrainte serait exercée même contre les septuagénaires, qui, dans les autres cas, n'y étaient pas sujets pour dettes purement civiles. Enfin, on décidait que le stellionataire ne pouvait pas être admis au bénéfice de la cession de biens. Toutes ces règles ont été érigées en loi par nos codes, qui autorisent les tribunaux à prononcer la contrainte par corps pour fait de *stellionat* contre les septuagénaires, et qui interdisent également aux stellionataires le droit de faire cession de leurs biens. Ils ne sont pas non plus admis à la réhabilitation après faillite. A l'égard des femmes mariées, on fait quelques distinctions qui étaient déjà connues dans l'ancien droit : elles ne sont réputées stellionataires que pour des faits qui leur sont personnels, et à raison desquels elles ont toute la liberté d'agir. La femme, commune en biens, qui concourt avec son mari à une fausse déclaration, ne peut pas être condamnée pour fait de *stellionat*; la peine de la contrainte par corps doit retomber sur le mari seul : mais les femmes séparées de biens, celles qui ont conservé la libre administration de certains immeubles, sont responsables de tous les faits qui se rattachent à cette gestion ; et si, dans un contrat, elles font une fausse déclaration, elles encourent alors la peine du *stellionat*. A l'égard des maris et des tuteurs dont les biens sont soumis à une hypothèque légale, on leur applique dans

toute sa rigueur la disposition qui déclare stellionataire celui qui présente comme libres des biens hypothéqués, ou qui déclare des hypothèques moindres que celles dont ces biens sont chargés ; ils sont tenus de faire déclaration expresse de leur qualité, et d'annoncer au créancier que leurs immeubles sont grevés d'une hypothèque légale du chef de leur femme ou des mineurs dont ils ont la tutelle : à défaut de cette déclaration, ils doivent être réputés stellionataires, et, comme tels, ils sont contraignables par corps (v. CONTRAINTE PAR CORPS). TSULET, a.

STÉNOGRAPHIE (du grec *steinos* et *graphê*, écriture abrégée ou réduite). Le besoin de livrer à la publicité, soit la totalité, soit les passages les plus saillants des discours prononcés par les orateurs à la tribune législative, et les débats des tribunaux, a fait ressusciter en France, vers 1792, cet art, qui remonte à une haute antiquité. Les langues orientales, et notamment l'hébreu, où l'on supprime les voyelles sans inconvénient pour l'intelligence de l'écriture, sont des espèces de sténographie. Les caractères rabbiniques, dont se servent encore les Israélites d'Europe, d'Asie et d'Afrique pour leur correspondance, même en langue usuelle, dérivent d'un alphabet beaucoup plus ancien et bien moins compliqué que le type consacré des bibles hébraïques. Telle était la célérité de cette écriture que David pouvait s'écrier, dans son quarante-quatrième psaume : *Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis* (Puisse ma langue se mouvoir aussi vite que la plume la mieux exercée)! St Jérôme imitait ainsi ce passage : *Mea autem lingua in similitudinem scribæ velocis*. Toutes les personnes qui jettent pour la première fois les yeux sur une écriture sténographique tracée d'après un procédé quelconque, sont frappées de la ressemblance d'un grand nombre de signes avec certaines lettres turques, arabes, arméniennes, et surtout avec diverses abréviations ou lettres doubles de l'alphabet grec. C'est que, dans toutes ces écritures, on s'est proposé même objet, celui

de réduire à leur plus simple expression la représentation des sons de chaque idiome. Les Arabes et les Turcs, grands abrégiateurs, omettent dans le corps du mot presque toutes les voyelles ; ils les expriment par des signes appelés *mineurs* et rejetés hors ligne ; ou même ils les retranchent tout-à-fait. C'est sur l'omission facultative de certaines lettres vocales qu'est fondé en général l'art de la sténographie. La plus ancienne de toutes les méthodes dont les traces soient parvenues jusqu'à nous est celle de Tiron, célèbre affranchi de Cicéron, chargé de recueillir les discours du grand orateur, qui, par parenthèse, ne les publiait pas toujours tels qu'ils avaient été d'abord improvisés. Les notes tironiennes étaient, comme beaucoup d'autres choses, *renouvelées des Grecs*. Xénophon et les disciples de Socrate en avaient fait usage ; Plutarque nous en a donné une légère idée. Chez les Romains, l'art tironien avait conservé son nom grec. « Vous n'avez pas pu déchiffrer un passage de ma dernière lettre, écrivait Cicéron à Atticus (épître 32), je n'en suis pas étonné, *diu semicon scripseram*, c'est-à-dire je m'étais servi de *notes abrégées*. De ces notes est dérivé le nom même de *notaire*. Les tabellions de Rome écrivaient rapidement les conventions sous la dictée des parties, et les *grossoyaient* ensuite en lettres capitales ou *unciales*, d'une manière intelligible pour tous. — Il est plus difficile de se rendre compte du motif qui avait fait écrire en lettres tironiennes plusieurs chartes des couvents et même des capitulaires de nos rois. Mabillon en a déchiffré et publié de curieux fragments. Un autre bénédictin, dom Carpentier, a fait graver en format atlantique plusieurs capitulaires de Louis-le-Débonnaire ; et a donné en même temps la clé complète de l'alphabet tironien. Les caractères sont identiques avec quelques passages des Psaumes écrits par Saint-Cyprien, célèbre rédacteur des actes, c'est-à-dire des procès subis par les martyrs. — L'alphabet tironien de dom Carpentier ne serait pas indigne

de l'attention de nos philologues. Plusieurs de ces abréviations, notamment pour les désinences *um, ut, er, ale, iter,* etc., se retrouvent encore dans nos vieux missels. La finale *um* est un trait horizontal placé sur la dernière lettre, et même sur l'initiale du mot, si l'on veut supprimer toutes les lettres intermédiaires. La finale *ut* est une espèce de 6, l'*s* ou le *sigmagrec*. Ainsi, on écrivait *universale* par le signe abrégé *un*, accompagné de la finale ; et *generaliter* se faisait en deux traits par un procédé analogue. — Les sténographes de tous les temps se sont peu attachés à différencier les sons qui ont des prononciations peu éloignées. Il paraît que, sous les rois carlovingiens, *judex* (juge) et *vides* (tu vois) se prononçaient, l'un *ioudès*, l'autre *ouidès* ; aussi, ces deux locutions ont-elles absolument le même signe dans l'écriture tironienne. Nous pourrions citer beaucoup d'autres particularités curieuses. Disons tout de suite en quoi consistent les principaux procédés de l'art moderne qui nous vient des Anglais. Ces procédés ont pullulé jusqu'à nos jours. Il n'est pas de nom qu'on ne leur ait donnés. On les a appelés tour à tour : *tachéographie*, *tachygraphie*, *brachygraphie*, *stéganographie*, *sémigraphie*, *séméiographie*, *cryptographie*, *radiographie*, *okygraphie*, *lacographie*, *zétographie*, *expédiographie*, *notographie*, *polygraphie*, nouvelle *typographie* de Pront, etc., etc. — Bien que ces dénominations disparates indiquent un seul et même but, tous les systèmes peuvent se résumer en trois genres principaux, que nous appellerons la *tachygraphie*, l'*okygraphie* et la *sténographie*. — La *tachygraphie* est, comme le tatar-mantchou, une écriture syllabaire ; chacun des sons est rendu d'après sa prononciation exacte, sans aucun égard à l'orthographe, et par un signe très simple ; mais les différentes syllabes du mot peuvent difficilement se lier entre elles. — Dans l'*okygraphie*, on écrit les lettres détachées sur plusieurs lignes tracées d'avance comme les portées de la musique. — Dans la *sténographie*, on

trace, on plûtôt l'on devrait tracer tous les mots d'un seul jet, et sans jamais lever la plume, si ce n'est pour commencer le mot suivant. Cette écriture monogrammatique ou vermiculaire offre incontestablement les plus grands avantages pour la célérité, mais elle présente des difficultés, souvent même de graves inconvénients pour la lecture; les commençants se rebutent aisément. La vitesse de l'exécution et la clarté des signes s'excluent tellement que la plupart des inventeurs de méthodes soi-disant exactes sont venus se briser contre l'un de ces deux écueils, et souvent contre l'un et l'autre à la fois. Voici quelles seraient les conditions d'une sténographie parfaite. Outre quinze ou dix-huit consonnes absolument indispensables, il faut exprimer les cinq voyelles *a, e, i, o, u*, les cinq nasales, plus un certain nombre de voyelles composées ou diphtongues, telles que *ai, oi, é, ou, oui, ui*, etc. Cela fait en tout plus de trente caractères. Il serait à désirer que les signes qu'on leur affecte fussent tellement simples qu'ils pussent se lier entre eux, soit en commençant, soit en finissant les mots, et surtout au milieu, sans jamais exiger l'emploi d'aucun trait parasite. Or, cela est de toute impossibilité. Tout inventeur de sténographie ne trouve en réalité à sa disposition que quatre signes simples, la ligne droite, le demi-cercle, la boucle et le point. Ce dernier est le moins utile, parce qu'il n'est pas susceptible de se lier; et par conséquent ne peut jamais figurer une lettre médiane. — La ligne droite offre cinq positions; le demi-cercle quatre. La boucle, pouvant s'adapter à l'une des extrémités de la ligne droite, fournit, comme celle-ci, cinq positions. Le crochet, ajouté à ces mêmes lignes droites, donne quatre autres signes susceptibles de liaison, mais dont le tracé n'est pas exempt de tout reproche. — Ainsi, quelle que soit la diversité des combinaisons, quelles qu'en soient les chances inépuisables en apparence, aucun alphabet sténographique ne peut fournir plus de dix-huit caractères sim-

ples, en remplissant les conditions requises; il est mathématiquement démontré impossible d'en inventer un seul de plus. Si nous affectons chacun de ces traits à l'une des consonnes, nous ne trouverons plus rien pour les voyelles. — Comment parer à cette disette vraiment irrémissible? L'Anglais Shelton, dont j'ai dit ailleurs que Ramsay (2.) avait introduit chez nous la méthode sous le nom de *tachéographie*, en dédiant son ouvrage à Louis XIV, désignait les consonnes par des traits rectilignes, bouclés ou circulaires; la voyelle intermédiaire entre chaque consonne était figurée par la hauteur relative des consonnes juxtaposées à la suite les unes des autres. Je suis fondé à croire que les premiers tachygraphes anglais n'observaient pas, dans la pratique, l'espacement prescrit, et que, traçant toutes les consonnes du même mot sans solution de continuité, ils avaient ainsi devancé le procédé fondamental du *short-hand* (courte écriture) ou sténographie moderne. — Coulon-Thévenot, en 1792, a fort ingénieusement tiré parti de l'invention de Shelton et de Ramsay. Dans sa tachygraphie, l'alphabet des consonnes est restreint aux plus strictes proportions; un trait, un crochet, une boucle ou une spirale légèrement contournée, indiquent la voyelle ou la diphtongue formant le complément de la syllabe; mais j'ai déjà dit qu'il faut lever la plume à chaque articulation. Les tachygraphes ne sont parvenus à suivre la parole qu'au moyen de la suppression d'une grande partie des mots ou de la jonction irrégulière des syllabes, ce qui aboutit, en définitive au retranchement des voyelles. — L'*Okygraphie* publiée par M. Blane, en 1813, n'était pas fondée sur un principe nouveau. Avant lui, plusieurs auteurs avaient imaginé d'écrire les consonnes comme les notes de musique, sur ou entre des lignes dont l'écartement désignait les voyelles. Si des idiomes modernes peuvent se prêter à cet artifice, ce sont assurément l'italien et l'espagnol. Aussi, M. Molina avait-il déjà fait connaître à Milan, une mé-

thode infiniment préférable à l'oky-graphie de Blanc, puisqu'elle n'exige que l'emploi d'une seule ligne tracée d'avance sur le papier. Cependant, l'espèce de précision mathématique exigée pour le placement des signes correspondants aux lettres consonnantes ou voyales entraîne nécessairement beaucoup de lenteur, et doit aussi occasionner parfois une obscurité plus grande que celle qu'on voudrait éviter. — Nous arrivons à la *sténographie* proprement dite, que nous avons annoncée plus haut comme le troisième genre des écritures abrégées. Ce genre se divise en deux espèces principales, le *short-hand* anglais, qui fait abstraction de la plupart des voyelles, et les *sténographies* dites *exactes*, dans lesquelles on se vante d'éviter ce défaut, bien qu'en n'y réussisse que fort imparfaitement; encore n'acquiert-on ce résultat qu'aux dépens de la célérité, qui, quoi qu'on en dise, est toujours le but principal de tous les procédés. — L'Anglais Taylor a pompeusement qualifié de *sténographie - modèle* (an universal standard for stenography) un procédé dont il n'était pas, à beaucoup près, le premier inventeur. Dans un moment où l'étude de la langue anglaise est si généralement répandue, personne n'ignore que la plus grande partie des mots de cet idiome ne finit jamais par une voyelle si ce n'est l'e muet. Comme dans l'allemand, les consonnes doubles et triples y sont très multipliées. On peut donc, sans nul danger, se passer des voyelles, non seulement au commencement et au milieu des mots, mais encore à la fin. Cela serait impossible en français. Les voyelles simples et nasales, ainsi que les diphthongues, indiquant comme terminaisons la plupart de nos inflexions grammaticales; aussi personne n'a jamais songé à en faire le sacrifice complet. — Théodore Bertin, par qui je me glorifie d'avoir été initié dans l'art de la *sténographie*, et à qui les auteurs de ce *Dictionnaire* m'ont permis de consacrer une notice (v. l'article *BERTIN*, tom. 6, page 463), admettait des signes virgulaires

ou des points pour remplacer les voyelles au commencement et à la fin des locutions, où elles jouent un rôle essentiel. Nous avions cherché ensemble et trouvé le moyen de lier comme les autres les signes minuscules; mais l'alphabet *sténographique*, tel que Bertin l'a donné dans la troisième et dernière édition de son ouvrage, en 1803, est loin d'être satisfaisant. Dans la pratique, j'y ai fait des additions et des modifications considérables. Comme je n'en ai point fait mystère et que j'ai communiqué ces perfectionnements à tous mes élèves, je ne dois pas me plaindre des nombreux plagats commis par la foule des imitateurs. Pourquoi, me dira-t-on, n'avez-vous pas fait imprimer la méthode qui vous est propre, et que vous avez paru vous réserver exclusivement dans la rédaction des articles législatifs ou judiciaires pour le *Journal des Débats*, le *Moniteur*, la *Gazette des Tribunaux*, etc.? — Mon inaction apparente a été commandée par plusieurs motifs très graves. Du vivant de M. Bertin, je n'aurais pas voulu l'affliger en portant une main téméraire sur sa méthode primitive de *sténographie*, considérée par lui comme l'arche sainte. Depuis que cette cause a cessé, des occupations aussi nombreuses que variées m'ont empêché de mettre la dernière main à un ouvrage préparé depuis bien des années. J'espère le mettre au jour dans le courant de 1840. — Je conserverai scrupuleusement l'introduction de Bertin, remplie de laborieuses recherches sur l'origine de la *sténographie*. Outre les vers bien connus de Martial et d'Ausonius, Bertin a découvert, dans une multitude d'auteurs anciens, des traces de sa science favorite. Quelques personnes ne seront pas médiocrement surprises, en lisant cette introduction, d'apprendre que Jules-César, le poète Ennius, Quintilien, Manilius, Varron et l'empereur Titus lui-même, n'étaient point étrangers à l'art abrégé, sans parler de ce pauvre Cassianus, dont Prudence a fait l'éloge. Cassianus fut assassiné à coups de stylets et de ca-

nifs par les écoliers à qui il enseignait les notes tironiennes. — Pour donner dès à présent une idée superficielle de ma *sténographie*, je dirai que j'ai complété l'alphabet des consonnes, qu'un de mes rivaux, feu Coney de Prépean, avait tort de considérer comme parfait. J'exprime sans réserve, quelle que soit leur position relative, toutes les nasales qui font partie des sons caractéristiques de notre langue. Aucune voyelle, aucune diphtongue, ne sont omises, ni au commencement ni à la fin des mots. La plupart des voyelles pénultièmes sont rigoureusement conservées. Le point et la virgule ou la cédille isolés ne sont plus employés que comme des indices abréviateurs de plusieurs mots ou parties de mots. Les termes les plus longs, tels que *perpendiculairement*, *anticonstitutionnel*, etc., sont tracés dans un seul monogramme; les signes arbitraires adoptés pour certaines désinences sont liés eux-mêmes au corps du mot. La plus grande partie des voyelles centrales est encore supprimée, mais avec la faculté de les insérer dans les noms propres et les termes techniques. Les voyelles mineures et les signes diacritiques nés par les orientalistes m'ont fourni à ce sujet des idées que j'ai mises à profit. La *sténographie* de Taylor et de Bertin modifiée de cette manière ne perd rien sous le rapport de la vitesse, mais gagne considérablement sous celui de la clarté. — Un ancien avocat, M. Feutry, avait publié, en 1775, un *Manuel tironien*, dans lequel, rejetant les signes abrégés des *sténographies* anglaises, il proposait de suivre la parole d'un orateur avec l'alphabet ordinaire, en écrivant seulement les consonnes et une ou deux voyelles de chaque mot. Il a donné un vocabulaire fort étendu de ses abréviations. En conservant ce qui était absolument indispensable, les signes abréviatifs qui constituent la base de tous les systèmes anciens et modernes, je me suis rapproché du vœu exprimé par Feutry pour la réduction des lettres élémentaires au nombre rigoureusement nécessaire. Dans la sténo-

graphie que mes élèves et moi pratiquons depuis plus de vingt-ans, le début de Télémaque est aussi lisible que si on l'écrivait en caractères usuels de cette manière : *Calypso n'pvaï s'constr du dpar d'Ulyse. Dan sa douleur, elle s'trvaï mltreuse d'tr immrtl. Sa grôt n rsonaï plu d son chan r les nymfs qï la srvaï nosaï lui prïer.* La publication de ce résultat de mes longs travaux mettra de jeunes rivaux en état de marcher sur les traces de leurs devanciers, et de perpétuer les grands modèles de l'art oratoire, qui, sans la *sténographie*, auraient été à jamais perdus, comme l'ont été les éloquents plaidoyers des Gerbier et des Cochin. Faute de *sténographes* pour fixer leurs brillantes paroles, il n'en reste plus que des souvenirs fugitifs et bientôt effacés. — Je développerai aussi dans mon futur ouvrage le système de numération *sténographique* dont je suis l'auteur. J'ai rédigé, dans la 2^e et la 3^e édition de Bertin, le chapitre ainsi intitulé; et depuis, tous les auteurs de *sténographie*, sans exception, se sont approprié cette espèce de découverte. Je démontrerai que ce système, appliqué à l'arithmétique binaire de Leibnitz, fournirait le moyen de faire les calculs les plus longs et les plus compliqués en substituant un simple tableau aux volumineuses tables de logarithmes. Le dernier nombre de ces tables n'excède pas 200,000 fr., et je pourrais, avec mon arithmétique binaire simplifiée, extraire en peu d'instant la racine carrée ou cubique d'un nombre consistant en quinze ou vingt chiffres. Il ne faut pas s'étonner de ce résultat, qui semble s'écarter de l'objet de la *sténographie*. Appelés chaque jour à *sténographier* des leçons de professeurs ou des discours qui sortent de leurs études préliminaires, ceux qui possèdent notre art finissent, à la longue, par apprendre, bon gré malgré, un peu de tout. Bertin disait, avec raison : « Un bon *sténographe* est un polymathicien, un vrai de Clairville, qui peut jouter contre tout un dictionnaire. » BERTIN.

STENTOR, un des héros qui, des-

cehdus sur les rives d'Ilion, concoururent à venger Ménélas. Il était doné d'une voix si forte qu'Homère le nommait *le guerrier à la voix d'airain*. Ce poète s'exprime ainsi dans le cinquième livre de l'*Iliade* : « Junon , aux bras blancs , s'étant arrêtée au lieu où était la force du combat, emprunta la figure du magnanime Stentor, à la voix d'airain, qui retentissait comme celles de cinquante hommes à la fois. » Il était de Thrace selon les uns, et d'Arcadie selon les autres. Ayant voulu lutter contre les poumons immortels et infatigables de Mercure, ses efforts furent vains, et il perdit la vie dans ce nouveau genre de combat, ou peut-être fut-il tué, à cause de son audace, par le dieu lui-même. Des scolastes traitent cette voix extraordinaire d'hyperbole ; ils prétendent que Stentor fut seulement l'inventeur de l'usage, qui prévalut depuis, de rassembler les armées à son de trompe ou de conque marine. Cependant, Hérodote parle d'un homme attaché aux troupes de Darius, qui avait une si forte voix qu'elle dominait celles d'une foule. Les poètes grecs inventaient aussi de ces personnages merveilleux ; l'Argonaute Lyncée (v.) voyait à travers les murailles. Fameux imitateur des anciens, Boileau oppose dans son *Lutrin* deux chœurs d'un organe bien diffé-

Et Corillon la bous et Grandin le foumet.

N'avons-nous pas entendu plus d'une fois un seul chœur au lutrin remplir et faire résonner les voûtes profondes de l'immense vaisseau de Notre-Dame de Paris ? — On dit figurément d'un homme dont le timbre vocal est très grave, et très sonore en même temps, qu'il a *une voix de Stentor* ; les plus ignorants parmi le peuple disent *une voix de Centaure*.

DENNE-BARON.

STEPPE. Ce mot de la langue russe ou slavone est adopté dans la géographie pour désigner des plaines immenses, presque nivelées, d'un aspect uniforme. En traversant ces régions monotones, le voyageur peut se croire placé sur une

mer consolidée, car l'horizon se présente partout à sa vue sous la même apparence, tel que le marin l'aperçoit en haute mer. Il y a peu de steppes en Europe ; mais une partie assez considérable de l'Asie et de l'Afrique est ainsi nivelée, sans montagnes qui servent de réservoirs pour les eaux des sources ; et elle se trouve condamnée à une stérilité que les travaux de l'homme ne pourront peut-être jamais faire cesser. Le sol montagnoux de l'Amérique n'a peut-être pas de plaines assez étendues pour mériter le nom de *steppes*, quoique le niveau s'abaisse beaucoup dans l'hémisphère austral, et que les *terres magellaniques*, les *pampas*, etc., aient beaucoup d'analogie avec les contrées asiatiques nommées *Tatarie indépendante*, *Daourie* et *Mantchourie*, dont la majeure partie est composée de steppes. En Afrique, au sud de l'Atlas, les plus redoutables de tous les steppes n'opposent pas seulement aux voyageurs leurs sables arides et leurs chaleurs excessives ; mais les animaux les plus féroces parcourent ces déserts, et des brigands encore plus à craindre y guettent les caravanes. Si l'Atlas est occupé quelque jour par un peuple civilisé, nombreux et cultivateur, le désert sera repoussé jusqu'aux lieux où toute culture devient impraticable ; on verra des champs, des vergers, des habitations, des villes peut-être, jusqu'au milieu de cet espace inhospitalier jeté entre des contrées que le commerce pourrait unir. En Asie, quelques steppes de la Sibérie ont reçu des colonies qui y prospèrent ; tel est, par exemple, la *steppe barabine*, entre l'Ob et l'Irtiche, plaine dont l'étendue égale à peu près celle de la France. Aucun n'est privé d'eau, comme ceux du nord de l'Afrique ; et, à l'exception d'un très petit nombre, tous se couvrent au printemps d'une verdure magnifique, et offrent de riches pâturages aux troupeaux des tribus nomades : il serait donc possible d'en tirer plus de profit, et de les disposer pour produire des moissons non moins abondantes que les fourrages dont ils se montrent si prodigues. Vers la fin

de l'été, lorsque ces hautes herbes desséchées sont cassées et transportées par les vents, elles se roulent en pelotes énormes, dont le diamètre est quelquefois de quatre à cinq toises. La Russie d'Europe a aussi des steppes, depuis la mer Glaciale jusqu'au pied du Caucase; ils sont désignés, comme ceux de la Sibérie, par les fleuves qui fixent leurs limites. Celui qui s'étend entre le *Dnepr* et le *Boug*, et se prolonge jusqu'au Don, n'est que médiocrement cultivable, et cependant on y a placé des colonies. Entre le Don et le Volga s'étend une autre plaine moins fertile, mais riche en charbon de terre; quelques arts y trouveront les moyens de s'exercer; et des cultures dirigées avec intelligence pourront améliorer le sol. Aujourd'hui même les *Kosaks du Don* ont quitté la vie de pasteurs errants; ils cultivent et plantent; leur pays changera d'aspect et ne méritera plus le nom de *steppe*. Lorsque tous les terrains, variés et bien arrosés, seront couverts d'habitations, si la race humaine continue à croître, il faudra qu'elle s'étende dans ces plaines actuellement évitées ou dédaignées; les steppes lui réservent une dernière ressource; et à ce titre ils méritent une attention qu'on ne leur a pas accordée jusqu'à présent. FERRY.

STÉRÉOTYPIE (du grec *stereos* [solide], et *typos* [type, caractère]), art de convertir en formes solides les planches composées avec des caractères mobiles. Il est probable que les premiers essais d'imprimerie ont été de vrais stéréotypes, produits avec des planches solides, sur lesquelles se trouvaient gravés en relief tous les caractères compris dans la page. Mais on ne donne aujourd'hui le nom de *stéréotypes* qu'aux impressions faites avec des planches coulées sur des pages composées de caractères ordinaires ou de caractères en creux, gravés en creux au lieu d'être en relief. On a long-temps regardé William Ged, orfèvre à Edimbourg, comme l'inventeur du stéréotypage. Mais il est certain que les planches stéréotypées coulées étaient connues en France dès 1735,

et que l'imprimeur Walleyre en faisait usage. Ainsi, lorsque, en 1739, William Ged, devenu imprimeur, publia son *Salustius* d'après ce procédé typographique, il n'avait fait que perfectionner ce dont les Français étaient les inventeurs. De nos jours, MM. Firmin Didot et Herbau, chacun par des procédés divers, ont porté à une grande perfection l'art de la stéréotypie, auquel MM. Foulis de Glasgow, Hoffman de Strasbourg et Carez de Toul, avaient déjà consacré d'heureux essais (v. TYPOGRAPHIE). X.

STERLING, valeur monétaire fictive de la Grande-Bretagne, qu'on dérive généralement d'*ensterling*, hommes qui habitaient l'est de l'Angleterre. Ce nom fut également donné, autrefois, aux marchands des villes anseatiques, et même aux Néerlandais. Sous le règne du roi Jean, au commencement du XIII^e siècle, plusieurs de ces derniers furent employés à l'hôtel des monnaies; et l'on appliqua aux nouvelles pièces, auxquelles ces étrangers travaillaient, leur nom, qu'on abrégua plus tard; et qu'on prononce maintenant *sterling*. D'autres donnent pour racine à ce mot, peut-être avec plus de raison, l'appellation anglo-normande *steorre*, c.-à-d. loi. Elle indiquerait ainsi une monnaie reconnue légale à un titre déterminé. Celle de *pound sterling* (livre sterling) viendrait de la coutume, anciennement usitée, d'évaluer au poids la livre d'argent de douze onces. Une livre sterling équivalait à 20 schellings, environ 24 francs. Les premières guinées qui furent frappées par Charles II, étaient d'une livre sterling, mais elles montèrent bientôt d'un schelling; et c'est leur taux actuel. G. L.

STERNE (LAWRENCE). Dans un pensionnat de la ville d'Halifax, en Flandre, vers l'année 1728, on venait de reblanchir le plafond de la salle d'étude; pendant que les jeunes élèves admiraient cette restauration au badigeon, un d'entre eux, ignorant ou bravant le proverbe classique :

Nomina sunt non utimur parietibus, etc., etc.

s'élança à l'échelle du peintre, encore

appuyée au mur, et, au moyen d'un pinceau trempé dans l'encre, il grave en lettres majuscules LAWRENCE STERNE : c'était son nom. Cette espièglerie ou cette vanité parut un cas grave au sous-maitre. Le coupable s'était dénoncé lui-même par son propre délit. Le sous-maitre le fit approcher, le dépouilla de ce que les Anglais appellent le vêtement nécessaire, et lui infligea l'humiliante punition qui n'était pas alors effacée du code criminel des collèges. Le pauvre enfant était tout ému encore de cette prompte justice, lorsque survint le principal du pensionnat ; moins sévère que son subordonné, il crut devoir accorder une réparation à la victime : « Je veux, dit-il, que ce nom reste toujours où il est dans mon école, dont il sera l'honneur : Lawrence Sterne est destiné à l'écrire plus tard au temple de mémoire ; c'est un enfant de génie. » — Cet honnête instituteur ne fit pas une vaine prédiction : plus tard, Lawrence Sterne, racontant lui-même cette anecdote, avouait qu'en auteur anticipé ce compliment lui avait fait oublier l'affront du châtimement. — Rien n'annonçait cependant que Lawrence Sterne fût un génie précoce : ce trait-là seul ne suffit pas pour le prouver du moins. A vrai dire, il intéressait plutôt par les malheurs de son père que par aucune qualité extraordinaire. Ce père était Roger Sterne, un pauvre officier irlandais qui tirait quelque vanité de descendre d'un archevêque d'York, Richard Sterne, mort en 1683. Les Sternes avaient des armoiries, et pour cimier un sonnet. Pendant les guerres de Flandre, sous la reine Anne, Roger Sterne avait épousé une femme, Agnès Hébert, la fille du premier lit de la femme d'un fournisseur à peu près sans fortune. Licencié avec son régiment en 1713, et ayant déjà alors deux enfants, dont le second, Lawrence, était né cette même année (le 24 novembre), il s'estimait heureux de pouvoir rentrer bientôt au service et de courir les garnisons. Cependant, chaque petit voyage semblait le menacer lui ou sa famille de quelque

danger : sur mer, toujours poursuivi par une tempête, sur terre par un créancier, traînant avec lui sa femme et ses enfants, parce qu'il n'avait pour eux d'autre toit que la tente ou la caserne du soldat. Il se trouvait au siège de Gibraltar, lorsqu'à propos d'une oie un camarade lui chercha querelle, lui proposa un duel, et lui fit une blessure qui altéra à jamais sa santé. A peine à moitié rétabli, il est envoyé à la Jamaïque, y est atteint de la fièvre coloniale, et expire après deux mois de souffrances. — C'était en 1731. Un oncle du jeune Lawrence, James Sterne, prébendier de la cathédrale d'York, se chargea de l'orphelin, et le plaça à l'Université, où il étudia avec l'intention d'embrasser l'état ecclésiastique : son bienfaiteur ayant plusieurs bénéfices promettait de se démettre un jour d'un canonicat en faveur de son neveu. En effet, à peine celui-ci eut-il terminé ses cours de théologie qu'il se vit pourvu de la cure de Stutton. En parent reconnaissant, il allait souvent visiter le révérend docteur James à York, et ce fut là qu'il devint amoureux d'une jeune personne qu'il parvint à rendre sensible, mais qui refusa long-temps de l'épouser, ne se croyant pas assez riche pour deus. Elle tomba malade ; et, croyant sa maladie mortelle, elle dit à Sterne : « Mon cher Lawrence, je ne serai jamais à vous, mais je veux vous laisser tout ce que je possède : voilà mon testament ! » Heureusement elle se trompait ; et, sa santé étant revenue, Sterne insista tellement qu'elle consentit enfin à être sa femme. — Le révérend James Sterne voulut prouver à son neveu qu'il était homme de parole, et lui céda sa prébende d'York ; mais ce brave oncle mit bientôt sa reconnaissance à ce qui lui parut être une trop pénible épreuve. C'était un whig ardent comme devait l'être un bénéficiaire aussi bien pourvu des dons de l'église anglicane. Les événements de 1746, où le prétendant Charles-Édouard fit sa chevaleresque expédition d'Écosse et d'Angleterre, réveillèrent toutes les passions politiques des partis. Le docteur James

Sterne s'arma de la seule arme convenable à un théologien, sa plume, et s'engagea dans toutes sortes de controverses contre les jacobites ; ses brochures et ses articles de journaux attestèrent son dévouement inébranlable à la dynastie de 1688. Il alla plus loin en faisant arrêter un de ses malheureux adversaires, le docteur Richard Barton, pour crime de haute trahison. — Un whig aussi violent devait exiger la même exaltation de tous les membres de sa famille : il somma donc son neveu de prêcher et d'écrire comme lui. Lawrence ne put se prêter aux fureurs anti-catholiques et anti-jacobites de son oncle, qui invoqua en vain, pour l'exciter, la mémoire de leur ancêtre l'archevêque. Il en résulta une discussion qui bronilla l'oncle et le neveu. Lawrence Sterne à cette époque se souciait fort peu des réactions de l'esprit de parti ; les loisirs du jeune bénéficiaire étaient consacrés à la lecture, à la musique et à la chasse. Un de ses parents, sir John Hall Stevenson, auteur d'un recueil de contes passablement licencieux (*Crazy tales*), et grand bibliomane, avait réuni dans son château une collection de légendes, de chroniques, de nouvelles, de fæéties, etc., qui plaisaient plus au jeune ministre que la froide rhétorique ou la ridicule emphase des sermons anglicans. Pour son compte, il se contentait de composer lui-même des sermons sur le modèle de ces vénérables orateurs, mais il rêvait quelquefois qu'il était appelé à composer autre chose, et il prenait des notes dans la bibliothèque de son cousin, tout en observant aussi dans le même but les personnages du monde réel qui lui paraissaient dignes de figurer dans une galerie d'originaux. Ainsi le pauvre docteur Barton, si cruellement mis en prison par suite de la dénonciation de l'oncle, devint plus tard la caricature plaisante du docteur Slop, dans le célèbre roman du neveu. — Ce fut à la fois un grand sujet d'étonnement et de scandale que l'apparition des deux premiers volumes de *Tristram Shandy*. Cet ouvrage avait été précédé par la pu-

blication de deux sermons qui, certes, n'annonçaient rien de semblable de la part de l'auteur. Quelques âmes charitables se demandèrent si les livres de la bibliothèque de sir Stevenson n'avaient pas tourné la tête à l'honnête neveu du révérend James Sterne, comme jadis les romans de chevalerie au bon chevalier de la Manche. Quelques censeurs plus sévères prétendirent qu'un pareil ouvrage était une attaque perfide contre la société tout entière. Des vanités susceptibles se éruèrent personnellement tournées en ridicule ; enfin Sterne dut être content du bruit que fit son *Tristram* ; car un écrivain qui bâtit son œuvre sur le paradoxe calcule principalement sur un succès de bruit. Mais il y avait mieux quo des paradoxes dans *Tristram*, et le jugement de quelques critiques délicats fit connaître à Sterne cette jouissance plus pure que procure la gloire : il se souvint alors de l'anecdote de son enfance, et pardonna au fouet de ses censeurs comme jadis à la férule du sous-maître d'Halifax. Pour mieux braver ses détracteurs et ses envieux, il accepta complètement le rôle d'auteur bodfion ; et, prenant le nom de Yorick, ce fou de cour dont Hamlet fait une si touchante oraison funèbre, il publia deux volumes de sermons par *Yorick*. Aux sermons succédèrent les tomes subséquents de *Tristram Shandy*, puis de nouveaux sermons, puis encore une suite de *Tristram*, et le *Voyage sentimental*, en 1768. — La plupart des anecdotes de ce dernier livre sont biographiques. La Fleur, ce fidèle valet de chambre français qui survécut à son maître, en confirma les détails. Ces anecdotes, qui se lient d'ailleurs très bien avec toutes celles que racontent les amis de Sterne en Angleterre, nous permettent d'apprécier à la fois son caractère et son génie. Evidemment, le nouvel Yorick avait toutes les inégalités d'humeur, tous les caprices aimables ou quinteux d'un tempérament maladif. Soumis à toutes les influences de l'air comme un valétudinaire, il finit par systématiser cette inconstance d'esprit. Du reste, honnête

homme et bon père de famille, il n'abusa jamais de sa réputation d'originalité, comme tant de prétendus hommes éclabrés, pour commettre de ces actes qui compromettent au moins la probité des auteurs. Il ne se permit pas même d'escroquer un libraire, ce que quelques écrivains regardent comme le péché véniel de la littérature. Le puritanisme seul a pu le classer parmi les ennemis de la morale publique, qui font d'un livre un instrument de corruption. Il y a une grande différence entre ces auteurs qui plaisantent même un peu trop librement dans leur naïveté ou dans leur verve, et ces libertins de sang-froid qui écrivent pour les imaginations blâsées des courtisanes et des vieillards érotiques. La licence de Sterne ne s'adresse qu'à l'esprit; elle fait rire et non rêver: si quelque expression pêche contre le goût, elle est bientôt suivie d'un appel si tendre et si délicat à notre sensibilité, que la larme de l'ange, qui efface le jurement de l'oncle Tobie dans les registres du ciel, doit tomber aussi sur la page équivoque de Sterne. — L'auteur de *Tristram Shandy* a malheureusement eu le tort de se délier ou de son génie naturel ou de son public. On est convenu de le trouver simple et naïf jusque dans sa bizarrerie; mais aucun auteur n'a plus d'artifice et d'affectation; aucun n'a moins de spontanéité. Tous ses effets sont préparés, toutes ses pensées nous arrivent par un détour ou un *sig-sag*, comme il disait lui-même. Certes, le sentiment est rarement faux, l'expression a tout le charme de ces cris du cœur qui nous enlèvent hors de nous-mêmes, et nous transportent dans ce qu'on appellerait en logomachie moderne l'*actualité de la situation*; mais la forme forcément originale du récit nous ôte en même temps une grande partie de l'illusion. L'acteur a de l'âme, il joue admirablement son rôle, mais il traite trop familièrement son parterre, et s'interrompt par trop de lazzi. Qui croirait en France, où Sterne a tant d'imitateurs, c'est-à-dire d'esprits fantasques qui se croient de

force à l'imiter, qui croirait que Sterne a pu être accusé de plagiat? accusation singulière contre un homme qui ne parle jamais qu'en son propre nom, et se met si souvent en scène à côté de ses personnages. La vérité est que Sterne a transporté dans sa phraséologie saccadée des sentences entières extraites d'auteurs français et étrangers. Il faut avoir une grande mémoire et un grand sang-froid dans l'inspiration pour s'approprier ainsi l'esprit d'autrui. On a exagéré beaucoup ces larcins, sans doute, mais ils existent; et, quoique Sterne reste un auteur original parce qu'il a volé, comme Molière et Voltaire, en pouvant dire: « Je prends mon bien où je le trouve; » quoique son cachet apparaisse sur tous ses emprunts, il n'en est pas moins vrai que ces emprunts, qui ne sont pas tous des réminiscences, prouvent qu'il calculait jusqu'aux élans de sa sensibilité. Son style se ressent de cette érudition ou plutôt de cette affectation. Sans sentir la mosaïque ou le pastiche, quelques-unes de ses pages les plus chaleureuses n'ont peut-être qu'une vaine factice; il appelle trop souvent à son secours les mots d'une soi-disant harmonie imitative, les singularités d'une ponctuation extraordinaire. Toutefois, ces absurdités volontaires ne sont jamais données au lecteur comme une innovation sérieuse. Ce sont les bagatelles de la porte, si l'on peut parler ainsi, et le spectacle intérieur vaut mieux que la grimace du paillasse. — Peut-être, pour être juste envers Sterne, faut-il ne pas oublier que, tout en se mettant en scène sous le nom d'Yorick, il n'a voulu que créer un personnage imaginaire de plus dans sa galerie d'originaux. Yorick enfin, comme les autres, s'est tellement emparé de nous que nous l'acceptons tel qu'il est, création capricieuse, mais possible, et qui d'ailleurs est le père littéraire de mon oncle Tobie, de Shandy, de Trim, et de tous ces héros réels ou fictifs que Shakespeare n'eût pas dédaignés dans le monde poétique de son invention. De même, si Sterne a

produit le fléau de notre époque, la *littérature digressive*, pourrait-on lui en vouloir lorsqu'on relit ses propres digressions tour à tour si fines et si profondes, d'une gaîté si forte et d'une mélancolie si douce? — Vers l'année 1766, le lord Falcombridge avait donné à Sterne la cure de Coxwold, qui semblerait devoir être le Mendon du Rabelais anglais; mais son humeur inquiète et sa santé l'avaient entraîné presque tous les ans dans quelque voyage en France et en Italie, où sa femme et sa fille bien aimée l'accompagnaient. Il était venu à Londres pour faire imprimer son *Voyage sentimental*, et il semblait n'avoir plus d'autre but que de fixer enfin sa vie un peu vagabonde dans le cercle paisible de sa famille. Toutefois, des lettres publiées depuis sa mort prouvent que le pauvre Yorick avait toujours besoin d'un roman à côté de la réalité, d'une maîtresse à côté de sa femme. Il avait rencontré en France Élixa Draper, cette dame indienne que Raynal apostrophe si emphatiquement dans son *emphatique histoire*, et il en était devenu amoureux au point de lui écrire : « En parlant de veuves, je vous en prie, Élixa, si vous l'êtes jamais, n'allez pas vous donner à quelque riche habab. J'ai dessein de vous épouser moi-même. Ma femme ne peut vivre longtemps..... et je ne connais pas de femme que j'aimasse mieux que vous pour la remplacer. Il est vrai que ma constitution me rend vieux de plus de quatre-vingt-quinze ans (il n'en avait que cinquante-trois), et vous n'en avez que vingt-cinq. La différence est grande, mais je compenserai le défaut de jeunesse par l'esprit et la bonne humeur. Jamais Swift n'aima sa Stella, Scarron sa Maintenon, ou Walter sa Socharesta, comme je voudrais t'aimer et te chanter, ô femme de mon choix ! Tous ces noms, quelques célèbres qu'ils furent, disparaissent devant le tien, ô Élixa ! Écris-moi donc que tu approuves ma proposition, et que, semblable à la femme dont parle le *Spectateur*, tu aimerais mieux

chasser la pantoufle d'un vieillard que de t'unir à quelque jeune et joyeux libertin..... » Élixa répondait qu'elle épouserait volontiers un vieillard aimable. Mais le souffreteux Yorick était plus vieux, c'est-à-dire plus près de sa fin qu'il ne croyait, tout en écrivant qu'il avait par sa faute quatre-vingt-quinze ans. Une courte maladie l'enleva en février 1768.

ANADÉAS PICNOT.

STETTIN, capitale de la Poméranie, province prussienne aux bords de la Baltique, dans la régence du même nom. Cette ville, située sur l'Oder, est grande, bien bâtie, bien fortifiée. Sa population s'élève à 27,400 habitants. Cinq églises y sont ouvertes au culte protestant. Stettin possède des manufactures et fabriques de savon, de cuir, de tabac, de draps, de chapeaux, de bas, de fil, de coton, de cordages, de toiles à voiles, etc. Elle a aussi une forge où l'on confectonne les ancres nécessaires à la marine prussienne, et de grands chantiers de construction navale. Il s'y fait un commerce considérable avec tous les états de l'Europe. Depuis quelque temps des expéditions ont même été dirigées vers les contrées les plus éloignées du globe. La Silésie y envoie, par l'Oder, ses produits naturels et ceux de son industrie, qui y sont livrés à l'exportation. Ce fleuve, sur lequel les navires remontent jusqu'à la ville, est devenu plus navigable, grâce aux travaux qu'on y a exécutés depuis 1827. Le droit d'ancrage élève les prix de transport, et les vaisseaux manquent souvent de cargaison pour le retour. Hambourg n'a pas ces désavantages; aussi beaucoup de marchandises sont-elles expédiées pour cette ville, qui seraient plus naturellement dirigées par Stettin. Ici le commerce de bois est un des plus importants. On y trouve l'entrepôt principal de la société de commerce maritime et celle d'assurance maritime. La ville a plus de 160 navires employés à son commerce. L'Oder, à Stettin, se divise en quatre bras : l'Oder, le Parnitz, la petite et la grande Reglitz,

sur lesquels on a jeté des ponts de bois. Sur la rive gauche de l'Oder s'étend la ville, qui est munie de fortifications; sur la droite, le faubourg de Lastadie, baigné par le Parnitz et défendu par des remparts et des marais. Hors des murs sont situés les faubourgs d'*Ober*, d'*Unterwisch* et de *Tornei*. Celui de Lastadie communique avec la ville par un grand pont. Parmi les édifices publics, on distingue l'ancien château, les hôtels du gouvernement et de la province, avec une bibliothèque considérable, l'ancien arsenal, la grande caserne, trois hôpitaux, la bourse et le théâtre. Sur la place Royale a été érigée la statue de Frédéric-le-Grand, en marbre de Carrare. Les réformés allemands, français, et les catholiques célèbrent leur culte dans le château. Il y a des établissements

importants fondés en faveur des pauvres, et une école des sourds-muets. La ville possède en outre un gymnase, un observatoire, une école élémentaire de marine. Il y existe, depuis 1805, une société pour l'histoire et les antiquités de la Poméranie. La paix de Westphalie avait placé Stettin sous la domination de la Suède. En 1713 elle fut conquise par les puissances du Nord et cédée à la Prusse en 1720. Le 29 octobre 1806 la forteresse se rendit sans résistance aux Français, qui l'occupèrent jusqu'à la fin de 1813. L'impératrice Catherine II naquit dans cette ville. On a entrepris depuis 1817, de grands travaux au port de Stettin (*Svinemünde*), sur la Baltique. Les constructions hydrauliques que le gouvernement y a fait exécuter excitent l'admiration des voyageurs. C. L.

VIN DU QUARANTE-NEUVIÈME VOLUME.

SBN 644873



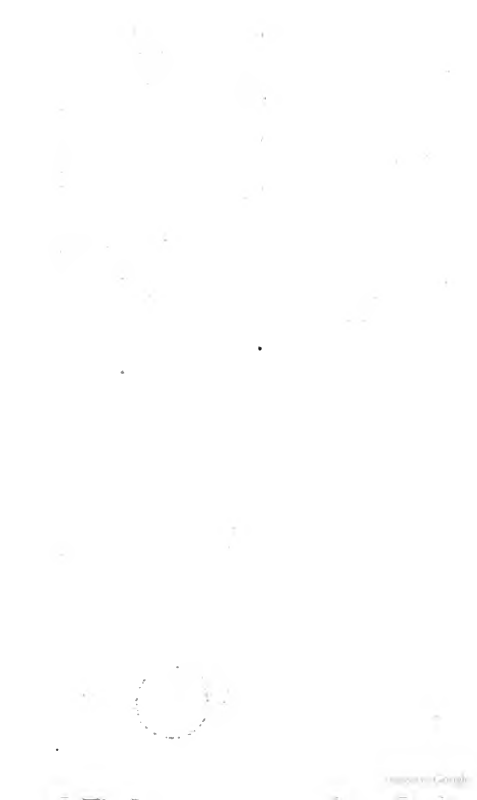


TABLE DES MATIÈRES.

S

Semailles, semence, semis.	1	nant d'autres sources	Sérasquier.	88
Semaine, semainier.	3	dans l'entendement	Serein (physique).	"
Séméiologie ou séméiotique.	4	humain).	Sérénade.	89
Sémélé (mythol.).	"	— commun.	Serf, serve, servage.	90
Sémiramis.	6	Sensation.	Serge (les papes).	93
Sémitique.	9	— (de l'odeur).	— I ^{re} .	"
Sémonville (le marquis de), renv. au Supplément de la lettre S.	10	— (de la saveur).	— II.	94
Sénat.	"	— (de la chaleur, du froid, de la faim, de la soif et de toutes les sensations résultant du bon ou du mauvais état des organes).	— III.	96
Séné (médecine et pharmacie).	22	— (des phénomènes de la vue).	— IV.	"
Sénéchal.	23	— (de la couleur).	Sergent.	"
— d'Angleterre (grand).	"	— (du son).	Série.	96
— (ordre judiciaire et administratif).	24	— (du phénomène du toucher).	Serin des Canaries.	97
Sénéchaussées.	"	Sensibilité.	Seringapatam ou Serirapatnam.	100
Sénégal (le).	"	Sentence.	Serment.	"
Sénégalie (la).	25	Sentiment.	Sermon.	106
Sénèque (le rhéteur).	26	Sept.	Serpent, serpenteur.	"
— (le philosophe).	"	Septante.	Serre.	"
Sennaar.	30	Septembre.	Serres (Olivier de).	108
Sens.	31	— (journées de).	Serrurerie (la).	110
— (§ I ^{re} . Disposition des sens externes, leur activité, leur diverse sensibilité dans l'homme et les animaux).	"	Septennalité.	Sertorius (Quintus).	111
— (§ II. De l'action des sens externes, de leurs rapports avec le sensorium commune, de la rectification de leurs erreurs, veille et sommeil, ou fatigue et réparation de la sensibilité de ces organes).	34	Septentrion.	Serurier (Jean-Matthieu-Philibert, C ^{te} de).	113
— (§ III. Des sens internes, de leurs connexions avec les externes; de l'équilibre des sens ou de leur harmonie. S'il y a des connaissances éma-	"	Septime-Sévère (Lucius Septimus Severus).	Servet ou Serveto (Michel).	114
	"	Septuagésime.	Servie.	119
	"	Sépulcre.	— (langue et littérature servienne).	122
	"	Séquestration, séquestre.	Servitudes ou services fonciers.	124
	"	Séquin.	Servius Tullius.	128
	"	Sérail.	Sésostris.	"
	"	— (hareem d'été, fête des Tulipes).	Sesterce.	129
	"	— (sœurs et filles du sultan).	Séton.	"
	"	— (la journée d'une sultane).	Sève.	130
	"	— (palais de campagne des sultanes).	Sévère (Alexandre), renv. à Alexandre.	"
	"	Sérapius.	— (Septime), renv. à Septime.	"
	"		— (Sulpice), renv. à Sulpice.	"
	"		Séverin (pape).	"
	"		Séguin (Marie de Rabutin-Chantal, marquise de).	131

TABLE.

Séville.	136	Sierra-Leone.	201	Sisyphé.	242
Sevrage (médecine).	127	— -Morena, <i>renv.</i> à colonies agricoles.	•	Sixte (papes de ce nom).	•
Sèvre (la).	139	Sieste.	•	— I ^{er} .	•
Sèvres (départem ^t des Deux-).	•	Sigismond (hommes célèbres de ce nom).	203	— II.	•
Sexagésime.	143	Signal, signaux, signallement.	204	— III.	243
Sexe des êtres (animaux et végétaux).	•	Signature.	205	— IV.	•
— (§ I ^{er} . Origine et formation des sexes).	•	Signe.	207	— V.	245
— (§ II. Polarisation des sexes ou de la séparation en individus mâles et femelles).	145	Signification.	•	— (musique).	249
Sextant.	148	Silence.	209	Skrzynecki (le général).	250
Sexte.	149	— (musique).	212	Slaves.	252
Seykes, Sykes on Seiks.	•	Silène.	•	Slavonie ou Sclavonie, <i>renv.</i> à Esclavonie.	254
Seymour (Jeanne).	•	Silésie.	213	Smith (Adam).	•
— (Thomas).	•	— prussienne.	•	Smolensk (bat ^{lle} de).	257
Sforce (Sforza Attendolo Giacomuzzo).	•	— autrichienne.	•	Smolett (Tobie).	260
— (François-Alexandre).	159	Sillex.	216	Smyrne.	262
— (Ludovie).	152	Silbonette.	•	Snorri Sturluson.	267
Shaftesbury (Antoine Ashley Cooper, C ^{te} de).	153	Silice (oxyde de silicium).	•	Sobieski (Jean).	268
Shako, <i>renv.</i> à schakos.	158	Siliolum.	217	Sobriété.	274
Shakespeare (William).	•	Silius Italicus.	•	Sobriquets histori ^q .	278
Shall, <i>renv.</i> à châlè.	163	Silo (économie rurale et publique).	219	Soc.	280
Shelling, <i>renv.</i> à schelling.	•	Silvère (pape).	220	Sociabilité, social, sociétaire.	•
Sheridan (Richard Brinsley).	•	Silvestre (pape).	221	Société.	•
Shérif, <i>renv.</i> à chérif.	166	— I ^{er} .	•	— (acceptions diverses).	282
Shetland (île de).	•	— II.	222	— (archipel de la).	•
Shore (Jane).	169	— de Sacy (Antoine-Isaac), <i>renv.</i> au Supplément de la lettre S.	224	Socin (les deux), socinianisme, sociniens.	•
Si.	170	Simiane (Pauline de Grignan, marq ^{ue} de).	•	Socrate.	286
Siam.	•	Simnel on Symnel (Lambert).	225	— (§ I ^{er} . Vie).	•
Sibaris, Sibarite, <i>renv.</i> à Sybaris.	171	Simon (Maehabée).	•	— (§ II. Méthode).	288
Sibérie.	•	Simoneide.	•	— (§ III. Doctrine).	•
— (population).	173	Simonie.	226	— (§ IV. Procès et mort).	290
— (hydrographie, topographie).	175	Simplicius (pape).	227	— (§ V. Révolution opérée par Socrate dans la philosophie).	294
— (productions).	177	Simplon.	228	Sodium.	295
Sibylle.	179	Sinai.	•	Sodome.	296
Sicambres (les).	180	Sincapour.	229	Sœur.	•
Sicard (l'abbé [Roch-Ambroise Cucurron]).	181	Sincérité, <i>renv.</i> à franchise.	•	Sofi.	298
Sicules (royaume des Deux-).	188	Sinciput.	•	Soie.	•
Siciliennes (Vèpres).	189	Singes.	•	— (éducation des vers à soie).	301
Sidoine Apollinaire.	191	Singularité.	232	— (tirage de la soie du cocon).	304
Sidon.	195	Singulier.	•	— (moulinage des soies).	306
Siècle.	•	Sinople.	•	— (décreusage, teinture et tissage des soies).	307
Siège.	196	Sinus (mathématiq.).	•	— (acceptions diverses).	308
— (art militaire).	197	— (anatomie).	233	Soif (médecine).	•
		Siphilis.	234	Soissons (Olympe Mancini, comtesse de).	309
		Sirènes.	237		
		Sirius.	239		
		Sirop.	240		
		Sirvente, Sirventois on Serventols.	241		
		Sisinius (pape).	242		

TABLE

Solitaire-unième.	311	Sonnerie, sonnette.	366	Sous-préfecture, sous-préfet, renvoi à préfecture, préfet.	406
Sol (monnaie), renv. à sou.	312	Sonnet.	367	Soustraction.	»
— (agriculture et géologie).	»	Sophie (princesses de ce nom).	»	Southey (Robert).	407
— (musique).	»	Sophisme, sophiste.	»	Souvarof - Rymninski (Alexandre Vasilievitch).	409
Soldat.	»	Sophocle.	369	Souveraineté nationale.	411
Solde (histoire de la).	318	Sophoniasse, renvoi à Masinissa.	374	Souza (M ^{me} la comtesse de).	414
— (tarif de 1663).	317	Soprano.	»	Spa (eaux de).	416
— actuelle de l'armée française.	319	Sorbier (le général).	»	Spahis ou Sipahis.	418
— — — anglaise.	»	Sorbon (Robert de).	375	Spallanzani, renvoi au Supplément de la lettre S.	419
— — — prussienne.	321	Sorbonne, renv. à université.	376	Spanheim (Éséchiel).	»
— — — autrichienne.	»	Sorcellerie, renvoi à sortilège.	»	Spartacus.	»
— — — russe.	»	Sorcier, sorcière.	»	Sparte.	422
Solécisme.	322	Sorel (Agnès), renv. à Agnès-Sorel.	377	Spasme.	»
Soleil.	323	Sort et sorts.	»	Spath.	»
— (action astronomique du).	»	Sortilège et sorcellerie.	»	Spécifique.	423
— (action physique du).	326	— (acromancie, alectromancie, onéirocritie, capnomancie, chiromancie, cartomancie, nécromancie, amnionancie, apantomancie, axinomancie).	380	Spectacle.	»
— (action physiologique du).	328	Soter (pape).	381	Spectre.	»
— (coup de).	331	Sou.	»	— solaire.	»
Soleure.	»	Souabe (la).	»	Spéculation.	424
Solfège, solfier.	333	— (maison de).	382	Sphère.	»
Solidarité.	»	Soubise (Benjamin de Rohan).	»	Sphinx.	425
Solide.	336	— (Charles de Rohan).	384	Spinelle.	426
Soliloque.	338	Soubrette.	385	Spinosa ou Spinoza (Baruch ou Benoît de).	»
Soliman I ^{er} et II, renv. à Ottoman (Empire).	»	Souci (enfants sans-), renv. à enfants sans-souci.	»	— (S I ^{er} . Vie).	»
Solitaire (accept ^r diverses).	»	Soude.	»	— (S II. Doctrine métaphysique et théologique).	429
— jeu.	»	Souffleur.	388	— (S III. Doctrine morale).	431
Solo (musique).	339	Souffleurs (ichtyologie).	389	— (S IV. Doctrine politique).	432
Solon.	341	Soufre (chimie).	390	— (S V. Ouvrages).	433
Solstice.	347	Sonhait.	392	— (S VI. Partisans apologistes et adversaires).	434
Solution.	»	Soulèvements (géologie).	393	Spire.	436
Sombrer.	»	Soult (Nicolas-Jean-de Dieu [duc de Dalmatie]).	»	Spiritualisme.	»
Sombrenil (M ^{lle} de).	348	Sounda (îles de).	401	Spitzberg ou Groenland Oriental.	443
Somme (la).	»	Sonpir.	404	Spleen (médecine).	444
— (baie de la).	349	— (musique).	»	Spondée.	445
— (bassin de la).	»	Source.	»	Spontini (Gaspard).	»
— (villes de la).	»	Sourd.	405	Squale (ichtyologie).	447
— (dép ^t de la).	350	Souris ou sourire.	»	Squelette.	448
Sommeil.	350	— (hist. nat.).	406	Squirrhe.	449
Somnambule.	361			Staal (M ^{lle} de Lannay, depuis baronne de).	»
Somptuaires (lois).	363			Stabat mater.	450
Son.	»				
— (physique).	»				
Sonate.	364				
Sonde (marine).	365				
— (acceptations diverses).	366				
— (chirurgie).	»				
— (îles de la), renvoi à Sounda.	»				
Songe.	»				

TABLE.

Stace (Publius Papi- nius Statius).	450	— (Philippe, comte de).	468	à sculpteur et sculp- ture.	475
Stade (mesure).	463	— (Charles, comte de).	»	Steibelt.	»
— (géographie).	»	Stanislas (saint).	469	Stein (Henri-Frédéric- Charles, baron de).	476
Stael (M ^{me} de), <i>renv.</i> au Supplément de la let- tre S.	464	— (Leczinski), roi de Pologne.	470	Stella (Jacques).	477
Stage.	»	— (Auguste Ponia- towski), roi de Polo- gne, <i>renvoi</i> à Ponia- towski.	471	Stellionat.	479
Stahl (Georges Er- nest).	»	Stathouder, stathoudé- rat, stathoudérien.	»	Sténographie.	480
Stalactites et stalagmi- tes.	465	Statique.	474	Stentor.	485
Stance.	467	Statistique.	»	Steppes.	»
Stanhope (Jacq ^e [pre- mier comte de]).	»	Statuaire, statue, <i>renv.</i>	»	Steréotypie.	486
				Sterling.	»
				Sterne (Lawrence).	»
				Stettin.	490

FIN DE LA TABLE.